This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,107

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

complet 1 to 4.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1897. T. LXXIX. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-CINQUIÈME

(SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
5, RUE SAINT-SIMON, 5

1897

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN

Compt. rendus
7-14-37
332 35

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *L'Épopée byzantine à la fin du Xe siècle*, par GUSTAVE SCHLUMBERGER. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 800 p., avec 209 fig. et 12 pl. hors texte. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 2. *Jean-Louis-Ernest Meissonier, ses souvenirs, ses entretiens, précédés d'une étude sur sa vie et son œuvre*, par O. GRÉARD. Paris, Hachette, 1897, gr. in-8 de 466 p., avec 20 pl. en taille-douce, 18 pl. en couleurs tirées à part et 250 grav. dans le texte. Broché, 40 fr.; relié, 50 fr. — 3. *L'Auvergne*, par J. AJALBERT. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), gr. in-8 de 361 p. avec 400 grav. dans le texte et hors texte, par A. Montader. Broché, 23 fr.; relié, 28 fr. — 4. *Au drapeau!* par MAURICE LOIR. Paris, Hachette, 1897, gr. in-4 de VI-313 p. avec 12 pl. hors texte en couleurs et 24 dessins par Julien Le Blant. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 5. *Histoire populaire de la peinture*, par ARSÈNE ALEXANDRE. *École italienne*. Paris, Laurens, s. d. (1896), gr. in-8 de 460 p. avec 250 grav. Broché, 10 fr.; relié, 15 fr. — 6. *La Peinture en Europe. Venise*, par G. LAFENESTRE et E. RICHTENBERGER. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), in-8 de XXIV-363 p. avec 100 reproductions photogr. et 6 plans des quartiers de Venise. Relié, 10 fr. — 7. *Autour de la Méditerranée. Les Côtes latines. La France, de Port-Vendres à Vintimille*, par MARIUS BERNARD. Paris, Laurens, s. d. (1896), in-8 de 400 p. avec 145 grav. de A. Chapon et une carte. Broché, 10 fr.; relié, 13 fr. — 8. *Le Tsar et la Tsarine en France*. Préface de François Coppée. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), in-8 de 230 p. avec 100 grav. dans le texte et 20 grav. hors texte, 2 pl. en couleurs, 2 grav. à l'eau-forte. Relié, 10 fr. — 9. *Légion étrangère*, par ROGER DE BEAUVOIR. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1896), gr. in-4 de 276 p. avec 100 grav. d'après les dessins de Barthère, Bombled, Pierre Comba, etc. Broché, couv. illustr. en couleurs, 6 fr.; relié, 11 fr. — 10. *Voyage aux Sept Églises de l'Apocalypse*, par l'abbé E. LE CAMUS. Paris, May et Motteroz, s. d. (1896), gr. in-8 de 313 p. avec de nombr. pl. et grav. Broché, 7 fr. 50; relié, 10 fr. — 11. *Collection des guides-albums du touriste. Vingt jours sur les côtes de la Méditerranée. De Marseille à l'Espagne*, par CONSTANT DE TOURS. Paris, May et Motteroz, s. d. (1896), album de 143 p., orné de 130 dessins. Cartonné, 3 fr. 50. — 12. *Insaisissable amour*, par F. MARION CRAWFORD. Paris, Hachette, s. d. (1896), in-18 de 475 p. avec 56 grav. d'après H. Vogel. Broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr. — 13. *Le Petit Don Quichotte*, par Mlle HENRIETTE DAUX. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), in-18 de 274 p. avec grav. de Cécile Chalus. Broché, 2 fr. 25; relié toile, fers spéciaux bleu et or, tr. dorées, 3 fr. — 14. *Nique et Paul*, par JEAN KERVALL. Paris, May et Motteroz, s. d. (1896), in-18 de 225 p. avec grav. de R. de la Nézière. Broché, 2 fr. 25; relié toile, bleu et or, tr. dorées, fers spéciaux, 3 fr. — 15. *Les Petits de Presles*, par Mme la comtesse L. DE COURVILLE. Paris, Oudin, 1896, in-8 de 104 p. avec 30 grav. en noir et 8 en chromolith. hors texte. Relié, 2 fr. 50. — 16. *Mademoiselle Edmonde*, par Mme la comtesse L. DE COURVILLE. Paris, Oudin, 1896, in-18 carré de 141 p. avec 24 grav. en noir et 5 grav. en chromolith. hors texte. Relié, 2 fr. 50.—17. *Le Monde en images. Le Marin français*, par G. BOURGAIN. Paris, Laurens, s. d. (1896), album in-4 de 2 p. de texte et 32 pl. tirées en teinte. Broché, 6 fr.; relié, 9 fr. — 18. *Mon Histoire naturelle*. Paris, Hachette, s. d. (1896), album in-4 de 64 p. avec 400 grav. en noir et 4 pl. en couleurs. Cartonné, 2 fr. — 19. *Les Pupazzi noirs, ombres animées*, par LEMERCIER DE NEUVILLE. Paris, Mendel, s. d. (1896), in-8 carré de 304 p. avec grav. Broché, 6 fr. — 20. *Sans joujoux*, par Mme J. DE SOBOL. Paris, s. d. (1896), in-18 de 127 p. avec grav. de J. Beuzon. Broché, 0 fr. 80; cart. toile, en couleurs, 1 fr. 25.

1. — M. Gustave Schlumberger s'est assigné comme tâche de retracer

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN

compl. sets
Sets
7-14-37
332 35

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *L'Épopée byzantine à la fin du Xe siècle*, par GUSTAVE SCHLUMBERGER. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 800 p., avec 209 fig. et 12 pl. hors texte. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 2. *Jean-Louis-Ernest Meissonier, ses souvenirs, ses entretiens, précédés d'une étude sur sa vie et son œuvre*, par O. GRÉARD. Paris, Hachette, 1897, gr. in-8 de 466 p., avec 20 pl. en taille-douce, 18 pl. en couleurs tirées à part et 250 grav. dans le texte. Broché, 40 fr.; relié, 50 fr. — 3. *L'Auvergne*, par J. AJALBERT. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), gr. in-8 de 361 p. avec 400 grav. dans le texte et hors texte, par A. Montader. Broché, 23 fr.; relié, 28 fr. — 4. *Au drapeau!* par MAURICE LOIR. Paris, Hachette, 1897, gr. in-4 de VI-313 p. avec 12 pl. hors texte en couleurs et 24 dessins par Julien Le Blant. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 5. *Histoire populaire de la peinture*, par ARSÈNE ALEXANDRE. *École italienne*. Paris, Laurens, s. d. (1896), gr. in-8 de 460 p. avec 250 grav. Broché, 10 fr.; relié, 15 fr. — 6. *La Peinture en Europe. Venise*, par G. LAFENESTRE et E. RICHTENBERGER. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), in-8 de XXIV-363 p. avec 100 reproductions photogr. et 6 plans des quartiers de Venise. Relié, 10 fr. — 7. *Autour de la Méditerranée. Les Côtes latines. La France, de Port-Vendres à Vintimille*, par MARIUS BERNARD. Paris, Laurens, s. d. (1896), in-8 de 400 p. avec 145 grav. de A. Chapon et une carte. Broché, 10 fr.; relié, 13 fr. — 8. *Le Tsar et la Tsarine en France*. Préface de François Coppée. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), in-8 de 230 p. avec 100 grav. dans le texte et 20 grav. hors texte, 2 pl. en couleurs, 2 grav. à l'eau-forte. Relié, 10 fr. — 9. *Légion étrangère*, par ROGER DE BEAUVOIR. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1896), gr. in-4 de 276 p. avec 100 grav. d'après les dessins de Barthère, Bombled, Pierre Comba, etc. Broché, couv. illustr. en couleurs, 6 fr.; relié, 11 fr. — 10. *Voyage aux Sept Églises de l'Apocalypse*, par l'abbé E. LE CAMUS. Paris, May et Motteroz, s. d. (1896), gr. in-8 de 313 p. avec de nombr. pl. et grav. Broché, 7 fr. 50; relié, 10 fr. — 11. *Collection des guides-albums du touriste. Vingt jours sur les côtes de la Méditerranée. De Marseille à l'Espagne*, par CONSTANT DE TOURS. Paris, May et Motteroz, s. d. (1896), album de 143 p., orné de 130 dessins. Cartonné, 3 fr. 50. — 12. *Insaisissable amour*, par F. MARION CRAWFORD. Paris, Hachette, s. d. (1896), in-18 de 475 p. avec 56 grav. d'après H. Vogel. Broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr. — 13. *Le Petit Don Quichotte*, par Mlle HENRIETTE DAUX. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), in-18 de 274 p. avec grav. de Cécile Chalus. Broché, 2 fr. 25; relié toile, fers spéciaux bleu et or, tr. dorées, 3 fr. — 14. *Nique et Paul*, par JEAN KERVALL. Paris, May et Motteroz, s. d. (1896), in-18 de 225 p. avec grav. de R. de la Nézière. Broché, 2 fr. 25; relié toile, bleu et or, tr. dorées, fers spéciaux, 3 fr. — 15. *Les Petits de Presles*, par Mme la comtesse L. DE COURVILLE. Paris, Oudin, 1896, in-8 de 104 p. avec 30 grav. en noir et 8 en chromolith. hors texte. Relié, 2 fr. 50. — 16. *Mademoiselle Edmonde*, par Mme la comtesse L. DE COURVILLE. Paris, Oudin, 1896, in-18 carré de 141 p. avec 24 grav. en noir et 5 grav. en chromolith. hors texte. Relié, 2 fr. 50.—17. *Le Monde en images. Le Marin français*, par G. BOURGAIN. Paris, Laurens, s. d. (1896), album in-4 de 2 p. de texte et 32 pl. tirées en teinte. Broché, 6 fr.; relié, 9 fr. — 18. *Mon Histoire naturelle*. Paris, Hachette, s. d. (1896), album in-4 de 64 p. avec 400 grav. en noir et 4 pl. en couleurs. Cartonné, 2 fr. — 19. *Les Pupazzi noirs, ombres animées*, par LEMERCIER DE NEUVILLE. Paris, Mendel, s. d. (1896), in-8 carré de 304 p. avec grav. Broché, 6 fr. — 20. *Sans joujoux*, par Mme J. DE SOBOL. Paris, s. d. (1896), in-18 de 127 p. avec grav. de J. Beuzon. Broché, 0 fr. 80; cart. toile, en couleurs, 1 fr. 25.

1. — M. Gustave Schlumberger s'est assigné comme tâche de retracer

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN

compl. sets
Sets
7-14-37
33235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *L'Épopée byzantine à la fin du Xe siècle*, par GUSTAVE SCHLUMBERGER. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 800 p., avec 209 fig. et 12 pl. hors texte. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 2. *Jean-Louis-Ernest Meissonier, ses souvenirs, ses entretiens, précédés d'une étude sur sa vie et son œuvre*, par O. GRÉARD. Paris, Hachette, 1897, gr. in-8 de 466 p., avec 20 pl. en taille-douce, 18 pl. en couleurs tirées à part et 250 grav. dans le texte. Broché, 40 fr.; relié, 50 fr. — 3. *L'Auvergne*, par J. AJALBERT. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), gr. in-8 de 361 p. avec 400 grav. dans le texte et hors texte, par A. Montader. Broché, 23 fr.; relié, 28 fr. — 4. *Au drapeau!* par MAURICE LOIR. Paris, Hachette, 1897, gr. in-4 de VI-313 p. avec 12 pl. hors texte en couleurs et 24 dessins par Julien Le Blant. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 5. *Histoire populaire de la peinture*, par ARSÈNE ALEXANDRE. *École italienne*. Paris, Laurens, s. d. (1896), gr. in-8 de 460 p. avec 250 grav. Broché, 10 fr.; relié, 15 fr. — 6. *La Peinture en Europe. Venise*, par G. LAFENESTRE et E. RICHTENBERGER. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), in-8 de XXIV-363 p. avec 100 reproductions photogr. et 6 plans des quartiers de Venise. Relié, 10 fr. — 7. *Autour de la Méditerranée. Les Côtes latines. La France, de Port-Vendres à Vintimille*, par MARIUS BERNARD. Paris, Laurens, s. d. (1896), in-8 de 400 p. avec 145 grav. de A. Chapon et une carte. Broché, 10 fr.; relié, 13 fr. — 8. *Le Tsar et la Tsarine en France*. Préface de François Coppée. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), in-8 de 230 p. avec 100 grav. dans le texte et 20 grav. hors texte, 2 pl. en couleurs, 2 grav. à l'eau-forte. Relié, 10 fr. — 9. *Légion étrangère*, par ROGER DE BEAUVOIR. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1896), gr. in-4 de 276 p. avec 100 grav. d'après les dessins de Barthère, Bombled, Pierre Comba, etc. Broché, couv. illustr. en couleurs, 6 fr.; relié, 11 fr. — 10. *Voyage aux Sept Églises de l'Apocalypse*, par l'abbé E. LE CAMUS. Paris, May et Motteroz, s. d. (1896), gr. in-8 de 313 p. avec de nombr. pl. et grav. Broché, 7 fr. 50; relié, 10 fr. — 11. *Collection des guides-albums du touriste. Vingt jours sur les côtes de la Méditerranée. De Marseille à l'Espagne*, par CONSTANT DE TOURS. Paris, May et Motteroz, s. d. (1896), album de 143 p., orné de 130 dessins. Cartonné, 3 fr. 50. — 12. *Insaisissable amour*, par F. MARION CRAWFORD. Paris, Hachette, s. d. (1896), in-18 de 475 p. avec 56 grav. d'après H. Vogel. Broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr. — 13. *Le Petit Don Quichotte*, par Mlle HENRIETTE DAUX. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), in-18 de 274 p. avec grav. de Cécile Chalus. Broché, 2 fr. 25; relié toile, fers spéciaux bleu et or, tr. dorées, 3 fr. — 14. *Nique et Paul*, par JEAN KERVALL. Paris, May et Motteroz, s. d. (1896), in-18 de 225 p. avec grav. de R. de la Nézière. Broché, 2 fr. 25; relié toile, bleu et or, tr. dorées, fers spéciaux, 3 fr. — 15. *Les Petits de Presles*, par Mme la comtesse L. DE COURVILLE. Paris, Oudin, 1896, in-8 de 104 p. avec 30 grav. en noir et 8 en chromolith. hors texte. Relié, 2 fr. 50. — 16. *Mademoiselle Edmonde*, par Mme la comtesse L. DE COURVILLE. Paris, Oudin, 1896, in-18 carré de 141 p. avec 24 grav. en noir et 5 grav. en chromolith. hors texte. Relié, 2 fr. 50. — 17. *Le Monde en images. Le Marin français*, par G. BOURGAIN. Paris, Laurens, s. d. (1896), album in-4 de 2 p. de texte et 32 pl. tirées en teinte. Broché, 6 fr.; relié, 9 fr. — 18. *Mon Histoire naturelle*. Paris, Hachette, s. d. (1896), album in-4 de 64 p. avec 400 grav. en noir et 4 pl. en couleurs. Cartonné, 2 fr. — 19. *Les Pupazzi noirs, ombres animées*, par LEMERCIER DE NEUVILLE. Paris, Mendel, s. d. (1896), in-8 carré de 304 p. avec grav. Broché, 6 fr. — 20. *Sans joujoux*, par Mme J. DE SOBOL. Paris, s. d. (1896), in-18 de 127 p. avec grav. de J. Beuzon. Broché, 0 fr. 80; cart. toile, en couleurs, 1 fr. 25.

1. — M. Gustave Schlumberger s'est assigné comme tâche de retracer

l'histoire de l'empire byzantin dans la seconde moitié du xe et dans la première moitié du xie siècle. En 1890, il nous donnait, dans *Un Empereur byzantin au Xe siècle*, l'histoire de Nicéphore Phocas, et cet ouvrage, que de vastes recherches et une érudition abondante recommandaient à l'attention des byzantinistes, recevait en même temps du grand public un accueil flatteur, grâce aux qualités d'écrivain qu'y déployait l'auteur. Le nouveau volume que nous annonçons se distingue par les mêmes mérites et a droit à la même faveur. Il prend le récit à l'assassinat de Nicéphore Phocas, nous raconte le règne mouvementé de Jean Tzimiscès, ses expéditions contre les Russes; la première révolte de Bardas Phocas; les luttes avec les Arabes; les rapports entre Byzance et l'Occident et l'union des deux empires germanique et byzantin par le mariage d'Otton II (pourquoi écrire Othon?) avec Théophano; puis, après la mort de Tzimiscès, la régence du parakimomène Basile, les premières années du règne personnel de Basile et de Constantin, la guerre malheureuse de Bulgarie, la révolte des deux Bardas, le salut de l'empire dû aux auxiliaires russes et le mariage d'Anne avec Vladimir. M. Schlumberger a donné pour titre à son volume *l'Épopée byzantine;* et en effet, c'est bien une épopée qu'il déroule sous nos yeux, et les fameux pourfendeurs d'hommes que nous révèlent les chroniques orientales n'ont pas à envier les beaux faits de nos épopées ni les grands coups des guerriers normands. Cette épopée, M. Schlumberger l'a écrite avec une grande chaleur, il l'anime d'une vie extraordinaire. On voit bien qu'il s'est passionné pour son sujet et pour ses personnages; peut-être même pourrait-on lui reprocher trop d'amour pour ses héros et une légère atteinte de ce que Macaulay appelait *lues Boswilliana*. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs son livre d'être un beau et savant travail, pour lequel il semble avoir véritablement épuisé toutes les sources d'informations, ne négligeant aucun texte, pas plus les russes, les arabes et les arméniens que les byzantins, lisant et discutant tous les écrivains qui l'ont précédé. Une illustration purement documentaire, choisie avec soin et avec goût, augmente encore la valeur de ce magnifique ouvrage, ouvrage de bibliothèque plutôt que d'étrennes, auquel les spécialistes ne pourront manquer d'avoir recours, et que tout homme instruit pourra lire avec autant de plaisir que de profit.

2. — Meissonier compte un si grand nombre d'admirateurs et son talent si consciencieux lui a valu une telle notoriété, qu'on s'explique parfaitement la monographie somptueuse que vient de lui consacrer la maison Hachette: *Jean-Louis-Ernest Meissonier, ses souvenirs, ses entretiens*. Il faut louer surtout l'illustration, empruntée presque tout entière aux œuvres de Meissonier, à ses peintures, dessins, eaux-fortes, illustrations; quelques sépias, quelques sanguines sont rendues à la perfection. Le texte ne saurait être à la hauteur de telles images. Il est formé

surtout par les « entretiens » de Meissonier. Ce sont, en effet, de simples notes, rédigées d'après ses conversations intimes. On les doit à la piété de Mme Meissonier, vigilante gardienne de la gloire de son mari, et qui n'a rien voulu laisser perdre pour la postérité des paroles qu'elle a recueillies. Ces fragments sont donc fort analogues, pour la rédaction et pour le mérite, aux *Ana* de grands hommes publiés aux siècles derniers (*Scaligerana*, *Perroniana*, etc.). On est moins frappé que les éditeurs du grand nombre de « jugements merveilleux » que Meissonier a portés sur l'art et les artistes. Ils n'ont rien de très inattendu ni de très profond (« La *Joconde*, c'est la perfection du modelé »). Il y a plus à prendre en deux pages du journal de Delacroix que dans tous ces « entretiens. » Nous y trouvons pourtant une belle définition de la maîtrise en matière d'art : « Le maître est celui dont les œuvres ne font pas penser à celles des autres » (p. 135). Cette définition très complète s'applique certainement à l'œuvre de Meissonier. On trouvera avec plaisir, au cours de ces notes, beaucoup des anecdotes qu'il contait volontiers soit sur des personnages de son temps, soit sur lui-même. Sa vie entière, ses luttes, ses succès, sa campagne d'Italie en 1859, son siège de Paris en 1870, les magnifiques triomphes officiels de la fin de sa carrière, tout cela est raconté de façon vivante et prime-sautière. On rencontre aussi de curieux renseignements sur sa façon de concevoir la composition historique et sur la manière dont il se documentait ; on apprécie surtout ce qu'il dit du cheval, dont on sait qu'il a renouvelé la science. Son caractère d'homme et d'artiste se révèle ici de la façon la plus honorable pour sa mémoire. Meissonier fut la droiture et la conscience même. Il refaisait trois et quatre fois son tableau sur la même toile, jusqu'à ce qu'il eût atteint la perfection de l'harmonie et fût satisfait de l'exactitude absolue des détails. Ce ne fut pas un idéal médiocre que celui qui fut cherché avec tant de peine, réalisé avec tant de bonheur. Chrétien sincère et de foi simple (voir les réflexions de la page 132), honnête homme, incapable d'une bassesse et d'une transaction de conscience, artiste réfléchi et préoccupé souvent de la portée morale de son œuvre, Meissonier a mérité sa fortune et mérite encore notre respect. La notice de M. Gréard, placée en guise de préface, met en lumière les parties intéressantes de ces entretiens. Les éditeurs ont visiblement tenté de faire, au point de vue de l'illustration, répandue avec profusion et raffinée par les procédés les plus divers, un pendant au beau *Rembrandt* qu'ils ont donné il y a quelques années. A cet égard, l'œuvre de Meissonier se prêtait fort bien à une illustration amusante, vivante et pittoresque. Son *Napoléon*, à lui seul, pourrait assurer le succès, si ses liseurs, fumeurs, reîtres et dragons n'y suffisaient pas. On ne peut douter qu'auprès du grand public le succès ne soit considérable. Quelques personnes préféreront, pour plusieurs raisons, le volume que nous venons de rappeler.

3. — C'est un magnifique volume que nous offre M. J. Ajalbert sur *l'Auvergne*. Les illustrations sont nombreuses et ravissantes. Le texte est soigné et d'un bon style, coloré et poétique sans exagération. On peut dire que l'auteur nous révèle l'Auvergne ; c'est son pays et il en est sincèrement épris, c'est tout naturel; mais, en outre, il a le don de faire partager son enthousiasme par son lecteur. Le fait est que le public français ne soupçonne pas les beautés réelles de ce centre de la France, et cependant on y trouve réunies bien des séductions : les souvenirs historiques des Arvernes et des croisades ; les sites gracieux, opulents ou sauvages; les ruines, les montagnes, les volcans, les lacs; rien n'y manque de ce qui excite l'intérêt du touriste ; on y trouve même encore les vieilles coutumes pittoresques, naïves et superstitieuses, et un patois qui, selon M. Ajalbert, ne manque pas de littérature. Les légendes sont saisissantes telles qu'il nous les raconte, notamment celles du pape Gerbert, de l'intraitable moine Jean de Roquetaillade, de la trop séduisante Marguerite de Valois, reine de Navarre. M. Ajalbert ne nous fait grâce ni d'une amourette ni d'une tuerie sous prétexte de religion ; aussi son livre, très intéressant d'ailleurs, n'est-il pas à recommander pour la jeunesse; bien habillé comme il est, c'est grand dommage.

4. — *Au drapeau !* La préface est de M. Georges Duruy, qui place si haut l'emblème de la France qu'il l'appelle « le Saint Sacrement de la Patrie. » Mais nous nous étonnons de trouver sous la plume de l'éminent historien une phrase sur « le vieil édifice féodal, abri de séculaires iniquités » (p. v). M. Maurice Loir, au contraire, est très réservé. Son chapitre sur l'origine des trois couleurs est un modèle d'érudition et de tact. Ailleurs il fait remarquer (p. 107) les préférences de l'auteur qu'il cite, et il consacre quatre pages bien dues au drapeau glorieux de nos Rois qui triompha pour la dernière fois à la prise d'Alger. Tout le reste, comme on peut bien le penser, est consacré à l'apothéose du drapeau tricolore, depuis la chemise sanglante de Beaupuy à Château-Gontier, en 1793, jusqu'à la remise du drapeau du 200e, le 5 janvier 1896, aux Invalides. Le dernier épisode de guerre française et européenne qu'il ait relaté est l'immortelle charge des zouaves pontificaux à Loigny. Il faut citer les mots célèbres de Bonaparte inscrits sur les drapeaux des demi-brigades : « J'étais tranquille, la 32e était-là ! » ou bien : « La 25e s'est couverte de gloire ! » ou encore : « Brave 18e, je vous connais, l'ennemi ne tiendra pas devant vous ! » « La terrible 57e que rien n'arrête ! » Puis, voilà les aigles de l'Empire et les étendards de l'ennemi que Napoléon envoie à l'archevêque de Paris. A Eylau, la garde ne se bat qu'à la baïonnette et en grande tenue de parade. Mais le 84e prend comme devise : « Un contre dix ! » L'auteur ne parle pas de la guerre d'Espagne et des trophées conquis au Trocadéro. Il passe à l'Algérie et cite l'assaut de Constantine. « Enfoncé Mahomet ! Jésus-Christ prend la semaine, »

s'écrie un des soldats de Lamoricière. Mazagran et Sidi-Brahim : « Les chasseurs d'Orléans se font tuer, mais ne se rendent jamais. » Et Lamartine fait disparaître le drapeau rouge. La Crimée avec l'Alma, Inkermann, Malakoff, où Mac-Mahon prononce le mot célèbre : « J'y suis, j'y reste ; » l'Italie avec Magenta, Melegnano ; le Mexique, où le 1er régiment de cavalerie conquiert pour son étendard la décoration ; enfin la guerre allemande, avec ses sanglantes étapes pleines de tristesse et illuminées parfois d'un rayon de gloire. Les belles illustrations de M. Julien Le Blant ne contribueront sans doute pas médiocrement au succès du livre de M. Loir.

5. — Des quatre volumes de l'*Histoire populaire de la peinture*, de M. Arsène Alexandre, nous avons seulement reçu le quatrième et dernier. Nos observations ne porteront donc que sur l'histoire de la peinture italienne contenue dans ce volume. L'auteur a tracé un tableau d'ensemble fort bien équilibré des vicissitudes de ces grandes écoles de peinture qui ont marché à la tête de l'art en Europe, et à qui les artistes de tous les temps ont de si grandes obligations. M. Alexandre a parlé en très bons termes de l'art chrétien des primitifs, et notamment de Fra Angelico, et s'est plu à insister sur le caractère et le rôle de ceux qu'il a le mieux compris, tels que le grand décorateur du dôme d'Orvieto, Luca Signorelli. Ce ne sont pas les seules pages où des observations personnelles, appuyées sur des renvois exacts aux musées et aux monuments, montrent que l'auteur possède bien un sujet dont l'extrême complexité n'est pas facile à présenter. Le style est en progrès, nous semble-t-il, sur les autres livres de M. Alexandre. On y doit reprendre le dernier mot de la conclusion, qui donne aux grands et très sincères artistes le bénéfice de la « sainteté ; » il faut laissser à chaque terme son sens précis, et celui-ci ne prête pas à une telle confusion. L'illustration peut être mise entre toutes les mains. Ce sont les gravures du grand ouvrage de Charles Blanc, qui ont déjà servi un assez grand nombre de fois pour qu'on renonce enfin à les utiliser. Elles ont permis, il est vrai, aux éditeurs d'établir le prix modique de l'ouvrage.

6. — La collection intitulée *la Peinture en Europe* vient de donner son quatrième volume, qui est consacré à *Venise*. C'est un catalogue descriptif, musée par musée, église par église, collection par collection, de toutes les peintures de quelque valeur conservées dans cette ville, qui est elle-même, comme Florence, un véritable musée. Une introduction rapide sur l'École vénitienne initie le visiteur aux études qu'il peut faire à Venise, et pour lesquelles ce volume semble désormais un guide indispensable. Dans l'illustration, comprenant cent reproductions photographiques des chefs-d'œuvre principaux, on a fait entrer beaucoup de morceaux peu connus et d'autant plus intéressants. Félicitons de leurs progrès MM. Lafenestre et Lichtenberger. Deux petites observations

pourraient peut-être leur être adressées. En décrivant, avec des indications précieuses et tout à fait nouvelles, la collection de Sir Austen Layard, au palais Capello, ils auraient pu ajouter que cette collection n'appartient, pour ainsi dire, déjà plus à Venise, puisqu'elle vient d'être léguée à la National Gallery de Londres. Dans la description de l'Académie des beaux-arts, on voit indiquée la salle VI comme salle de *Callot*, et ni dans les notices ni à la table ne se trouve la moindre mention du peintre français.

7. — M. Marius Bernard a entrepris, sous le titre général : *Autour de la Méditerranée*, une série de descriptions, dont le cinquième volume vient de paraître. Il fait connaître le magnifique littoral qui s'étend depuis Port-Vendres jusqu'à Vintimille, avec crochets sur Nîmes, Carcassonne, Arles, et enfin la Corse. L'auteur ne s'arrête pas longuement dans les grandes villes, trop connues pour qu'il y ait du nouveau à en dire; mais il se plaît à découvrir les petits coins pittoresques peu fréquentés des touristes vulgaires; il excelle aussi à raconter les légendes et à peindre les mœurs des habitants. Son style est très coloré, nullement banal; aussi le suit-on sans aucune fatigue et avec un réel intérêt. Les illustrations sont bonnes. Cet ouvrage serait parfait, si M. Marius Bernard, qui pourtant n'est pas un sectaire ni même un mécréant, se montrait plus discret sur le terrain de nos guerres religieuses; il est inutile d'entretenir la jeunesse des excès commis par les divers partis sous prétexte de religion, et le mieux est, en pareille matière, d'imiter la réserve des fils de Noé.

8. — « Un recueil de belles images représentant dans tous leurs détails les fêtes franco-russes du mois d'octobre 1896, une exacte et complète iconographie du *Voyage du Tsar et de la Tsarine en France*, voilà, certes, une publication dont le succès est certain d'avance et pour laquelle toute recommandation semble inutile. Ceux qui se trouvaient à Cherbourg, à Paris, à Versailles ou à Châlons pendant ces inoubliables journées voudront posséder ce livre pour le feuilleter souvent, en se disant : « J'y étais; » et ceux qui n'ont pu assister à tant de scènes émouvantes et grandioses en rencontreront du moins ici l'évocation pittoresque. Chez les uns, ces estampes entretiendront de précieux souvenirs; chez les autres, elles diminueront des regrets importuns. » C'est en ces termes que M. François Coppée présente au lecteur le beau livre que nous annonçons, et c'est là le meilleur compte rendu qu'on en puisse faire. Qui ne sera tenté de lire ces pages, où sont retracés, par des plumes habiles, tous les épisodes de ce voyage triomphal, avec la note personnelle et émue que chacun apporte? Qui n'aura la curiosité de contempler ces splendides gravures, où passent sous les yeux charmés toutes les scènes dont une foule avide et enthousiaste ne se lassait point d'être la spectatrice, servant de cortège à ces souverains qui venaient rendre à notre

France un touchant et solennel hommage ? Et quel beau spectacle que celui de cette foule se pressant sur les pas du couple impérial, comme si, selon le mot célèbre de Henri IV, elle eût été « affamée de voir un roi ! » — C'est aux soins de l'ancienne maison Quantin, dirigée aujourd'hui par MM. May et Motteroz, qu'est dû ce magnifique ouvrage, exécuté avec un art incomparable, et qui restera comme un chef-d'œuvre de l'imprimerie française. Tout y est irréprochable, tout y est marqué au coin du goût le plus exquis, de l'exactitude la plus scrupuleuse : c'est un merveilleux instantané de ce voyage du Tsar et de la Tsarine qui a marqué comme une époque nouvelle dans notre histoire, et dont les conséquences sont incalculables pour l'avenir de notre patrie.

9. — Que d'anecdotes dramatiques, de récits romanesques, de hauts faits de guerre dans la *Légion étrangère*, par M. Roger de Beauvoir ! Créée au début du règne de Louis-Philippe pour aider nos troupes dans la conquête de l'Algérie, la légion admit dans ses rangs des Espagnols, des Belges, des Polonais, des Suisses, des Allemands, la plupart déserteurs. Tous les éléments y étaient confondus, les mauvais y dominaient à l'origine. Mais si cette troupe était difficile à tenir en garnison, elle était admirable au feu. Au siège de Zaatcha, à l'Alma, à Sébastopol, en Kabylie, à Magenta, au Mexique, partout les légionnaires se distinguent par leur bravoure et leur dévouement à leurs chefs. Après la guerre franco-allemande, les Alsaciens fournissent un contingent très important à la légion, dont l'effectif est progressivement augmenté, et qui forme actuellement deux régiments. A Son Tay et à Tuyen Quan, d'héroïques faits d'armes s'ajoutent aux trophées de ce corps d'élite, et le capitaine de Borrelli les chante en de beaux vers vigoureusement frappés. Le Dahomey et Madagascar ajoutent encore des feuillets glorieux à son livre d'or. C'est que, dans notre armée de service obligatoire et à court terme, le soldat étranger est seul le troupier de métier, rompu à toutes les fatigues, détaché de tous les liens de famille, de toutes préoccupations personnelles; c'est, comme l'a dit un de ses derniers colonels, M. de Villebois-Mareuil, « le légionnaire, d'après la grande physionomie de son ancêtre, le soldat romain. »

10. — Nous avons déjà, dans notre numéro de décembre dernier, p. 489, rendu compte de l'ouvrage intitulé : *Les Sept Églises de l'Apocalypse*, par M. l'abbé Le Camus, édité par la maison Sanard et Derangeon. Voilà que nous recevons le même volume avec l'attache de la maison Quantin. Bornons-nous à le signaler de nouveau et à rappeler qu'il s'agit d'un voyage archéologique et apologétique en Grèce, en Turquie d'Europe et en Asie Mineure, où le savant auteur suit pas à pas les traces de saint Paul. C'est un ouvrage de grande valeur à recommander pour les jeunes gens instruits.

11. — Le nouvel album de Constant de Tours est un des plus intéres-

sants de la collection. A la vérité, le sujet s'y prête, et l'auteur n'a pas eu à faire grand effort d'imagination pour décrire avec un coloris intense les cités du soleil que sont Marseille, Arles, Montpellier, Narbonne, Nîmes. Les souvenirs du passé y disputent l'intérêt du touriste aux splendeurs de la nature. C'est, en somme, un admirable voyage à faire, et les étapes en sont faciles à marquer. Les illustrations, spécialement dessinées d'après nature, sont bonnes et représentent fidèlement les monuments et les paysages. Ce serait parfait si l'auteur avait laissé de côté les allusions amères à nos luttes religieuses, qui produisent toujours une impression pénible et diminuent le plaisir que l'on aurait à voyager en sa compagnie.

12. — L'*Insaisissable amour*, de F. Marion Crawford, peut sans danger être mis sous les yeux de tout le monde. Il est empreint de ce mysticisme particulier aux races saxonnes. Nous savons bien que cela est la mode d'aujourd'hui. Sera-t-elle celle de demain? Dieu veuille que non. Enfin, voici l'histoire. Un littérateur est épris d'idéal. Son idéal, c'est « lui-même, naturellement. » Aussi ne craint-il pas de briser tous les cœurs qui s'offrent à lui ou qu'il a recherchés. Lorsqu'il est parvenu au succès et à la fortune, il rentre chez lui et s'absorbe en lui-même. Un point, c'est tout. Bien jolies les illustrations de Vogel. Charmante la traduction, mais, que nos lecteurs nous le pardonnent, nous sommes trop Français, nous aimons les romans français.

13. — Le *Petit Don Quichotte* a plus que de l'intelligence, il a du cœur; il a une petite sœur un peu gourmande, mais si gentille; il a un papa qui est un vaillant marin, une grande sœur qui est charmante. Tout finit par un mariage. Pourquoi faut-il que la note religieuse ne soit indiquée que sur un rythme de Lohengrin, et qu'on nous parle de « l'hymne national? » Vraiment, on a regret que des talents aussi distingués que celui de Mlle H. Daux, et des éditeurs aussi puissants que MM. May et Motteroz, ne veuillent pas nous donner des publications où le sentiment religieux ait sa place, non pas toute la place, mais celle qui lui est justement due.

14. — Qu'est-ce que *Nique et Paul*, de M. Jean Kerval? La toute simple histoire d'un jardinier et du fils de son maître. Dominique (Nique par abréviation) est un type comme on n'en trouve plus guère : avec une forte dose de naïveté, c'est le dévouement fait homme : au fond, il ne vit que pour son jardin et pour le petit Paul, dont il s'est fait une manière d'idole. Ces pages se terminent par l'entrée de l'enfant dans un pensionnat de Saint-Flour. Le volume est très gracieusement illustré, mais il porte la marque d'une neutralité absolue au point de vue religieux; c'est regrettable.

15. — Avec des moyens d'existence des plus modestes, une orpheline de quinze ans, Marie de Presles, résout le difficile problème d'élever ses quatre frères et sœurs. De bonnes âmes l'y aident moralement et même

un peu financièrement, mais si peu ! *Les Petits de Presles* offrent une lecture attendrissante, saine, vraiment chrétienne. Mme la comtesse L. de Courville a illustré elle-même son livre ; ses images en couleurs surtout sont réussies.

16. — *Mademoiselle Edmonde* est une de ces petites Parisiennes névrosées que, Dieu merci ! guérit moralement une bonne petite provinciale. L'histoire est simple. Elle est touchante, pieuse, et nous n'avons qu'à l'applaudir des deux mains. Pourquoi ne pas dire que nous avons eu les larmes aux yeux en la lisant et que nous l'avons donnée ensuite à la petite fille que nous aimons le mieux. Nous souhaitons à beaucoup de papas de pouvoir en faire autant pour leurs enfants, et nous félicitons Mme de Courville d'avoir si bien écrit et M. H. Oudin d'avoir si bien édité un livre accompli même au point de vue de l'illustration.

17. — *Le Marin français* fait partie d'une collection intitulée : *Le Monde en images*, publiée par la librairie Laurens, et forme un bel album grand in-4 de trente-deux planches, tirées en teinte, dues à M. G. Bourgain, peintre du département de la marine : c'est dire avec quel talent et quelle compétence tous ces dessins ont été exécutés. Voici les mousses au travail, à l'exercice du canon ; voici la journée à bord : lavage du pont, prière, distribution des vivres, dîner, visite à la marchande, messe du dimanche, divertissements du jour férié ; voici les diverses spécialités : gabiers, timoniers, canonniers, torpilleurs, fusiliers, charpentiers, etc. ; voici les exercices à bord : le départ du bateau, le séjour en rade, les menues embarcations, les officiers, etc. On a donc là, prise sur le vif, l'existence du marin à bord, et ces charmants croquis initient à tous les détails, à toutes les scènes de la façon la plus vivante.

18. — La maison Hachette poursuit la série de ses jolis albums. Après *Mon Premier Alphabet*, *Mon Histoire de France*, *Mon Histoire sainte*, elle nous donne *Mon Histoire naturelle*, avec deux cent quatre-vingt-sept gravures, qui font passer sous les yeux de l'enfant tous les animaux, dans une multitude de dessins, de planches en noir et en couleurs, entremêlées d'un texte à la fois instructif et humoristique. C'est une charmante galerie qui fera le bonheur des jeunes lecteurs, et que son étonnant bon marché met à la portée de toutes les bourses.

19. — *Les Pupazzi noirs*, que nous présente M. Lemercier de Neuville, sont des ombres animées. Il nous donne tous les moyens de les tailler, de les monter, de les faire agir, de les gratifier même de la parole. Trois petites pièces : *Monologues*, *Un Changement de ministère* et *le Mariage de Bétinette*, permettent de saisir la manière. Rien n'est plus intelligent et plus drôle, et personne n'était plus compétent que M. Lemercier de Neuville pour nous initier à l'art si comique des marionnettes en papier. Avec elles, la satire est très audacieuse : il est vrai qu'il y a tant de pantins dans le monde !

20. — Vous ne voudriez pas rester trente jours *Sans joujoux*, petits enfants. Et pourtant Mme J. de Sobol vous en donne le moyen avec beaucoup d'intelligence et un peu trop d'érudition, nous le craignons. Pas un mot religieux dans ce joli petit ouvrage si fin, si élégant, et qui est aussi moderne que possible. Jugez-en.... A un gamin de six ans, pour le faire tenir tranquille, on promet quoi? Un phonographe ! VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Justine, ma tante*, par RENÉ DE LA MALENNE. Paris, Léon Vanier, 1896, in-18 de v-189 p., 3 fr. 50. — 2. *Légendes et contes de Provence*, par MARTRIN-DONOS. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 3. *Contes irrévérencieux*, par ARMAND SILVESTRE, illustrations de Kauffmann. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 4. *La Pariétaire*, par PAUL et VICTOR MARGUERITTE. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 5. *Eux et Elle*, par GYP. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 6. *La Tragédie de l'Homme*, par EMMERICH MADACH. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-18 de 254 p., 3 fr. 50. — 7. *L'Ange et la Sphinge*, par ÉDOUARD SCHURÉ. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 8. *Pauline, ou la Liberté dans l'amour*, par LOUIS DUMUR. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-18 de 358 p., 3 fr. 50. — 9. *Dans les temples de l'Himalaya*, par A. VAN DER NAILLEN, trad. de l'anglais par le docteur DANIEL. Paris, Leymarie, 1896, in-18 de 349 p., 3 fr. 50. — 10. *La Compagnie du Drapeau*, par MICHEL DOLQUES. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 344 p., 3 fr. 50.— 11. *Fiançailles tragiques*, par ERNEST DAUDET. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 338 p., 3 fr. 50. — 12. *Les Petites Vattier*, par HENRI MAISONNEUVE. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 252 p., 3 fr. 50.— 13. *Fille de Prince*, par PIERRE SALES. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 428 p., 3 fr. 50. — 14. *Premier Prix d'opéra*, par PIERRE SALES. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 440 p., 3 fr. 50.— 15. *Le Secret d'une tombe*, par ÉMILE RICHEBOURG. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 429 p., 3 fr. 50. — 16. *La Jolie Dentellière*, par ÉMILE RICHEBOURG. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 562 p., 3 fr. 50. — 17. *Innocencia*, par SILVIO DINARTE, trad. du portugais par OLIVIER DU CHASTEL. Paris, Chailley, 1896, in-18 de 238 p., 3 fr. 50.— 18. *Petit Ange*, par PIERRE MAËL. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 372 p., 3 fr. 50. — 19. *Rosière et moi*, par GEORGES BEAUME. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 275 p., 3 fr. 50. — 20. *Mon Cousin Guy*, par HENRI ARDEL. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 291 p., 3 fr. 50. — 21. *Le Mariage de Clément*, par MARY FLORAN. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 242 p., 3 fr. 50. — 22. *La Vocation de Béatrice*, par Mme DE BUXY. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-18 de 493 p., 3 fr. 50. — 23. *A travers la tourmente*, par JACQUES NAUROUZE. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de 362 p., 3 fr. 50. — 24. *Moscou en flammes* par GRÉGOIRE DANILEWSKY. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 277 p., 3 fr. 50.— 25. *Un Ami du peuple*, par AMÉDÉE PIGION. Paris, Colin et Cie 1896, in-18 de 338 p., 3 fr. 50. — 26. *Pour le Bonheur*, par Mme STANISLAS MEUNIER. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 509 p., 3 fr. 50. — 27. *Acte de foi*, par EUGÈNE DE LA QUEYSSIE. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 344 p., 3 fr. 50. — 28. *Hérédité*, par le comte V. D'ADHÉMAR. Paris, Ollendorff, 1897, in-18 de 329 p., 3 fr. 50. — 29. *Le Coupable*, par FRANÇOIS COPPÉE. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 327 p., 3 fr. 50. — 30. *Idylle tragique*, par PAUL BOURGET. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 502 p., 3 fr. 50.

1 et 2. — Quatre recueils de contes et nouvelles. Le premier, *Justine, ma tante*, est d'un débutant, qui ne sait pas encore mettre en œuvre les idées qu'il rencontre. Justine est une vieille tante chez qui un collégien est condamné à aller passer ses vacances. Mais l'originale demoiselle, prise par le démon du jeu, était partie pour Bade avant l'arrivée de son neveu, et s'était fait suppléer par une jeune bonne déguisée en

vieille. Le thème, quoique invraisemblable, pouvait prêter à des développements; il est à peine indiqué. De même dans les dix-huit autres nouvelles de ce volume.

— L'auteur de *Légendes et Contes de Provence* est-il un débutant? On le dirait, à voir son inexpérience et sa bonne volonté, son effort à adapter son style à l'archaïsme du sujet et son impuissance à n'être pas vulgaire et grossier. Le premier et le principal des récits contenus dans ce volume : « Le troubadour de Cabestang, » a un autre défaut : il est trop long et sent l'amplification de collège. Il y est question d'une baronne « moyenâgeuse, » comme dit élégamment l'auteur, que son mari néglige pour la chasse et pour une caméristé, et qui jette des regards de complaisance sur un jeune troubadour, attaché comme écuyer à sa personne. Elle le regarde si bien que le farouche baron, jaloux quoique infidèle, le supprime en le tuant à la chasse. Il fait plus : il découpe le cadavre du pauvre garçon, prend le cœur, le fait accommoder à la sauce piquante et le sert à sa femme. La légende est intéressante; la longue narration où elle est délayée ne l'est pas.

3. — Le troisième recueil, *Contes irrévérencieux*, est de ce virtuose, de ce tzigane, de ce Paganini de la phrase et de la métaphore à qui nous devons *l'Amiral Lekelpudubec*. Jongleur extraordinaire, pouvant tirer de sa viole des chants célestes et des bruits incongrus, à volonté, poète idéaliste et prosateur scatologique, tantôt planant dans le bleu du rêve et tantôt s'attardant dans les « privés, » délice des artistes les plus exigeants et joie des commis voyageurs les moins difficiles, M. Armand Silvestre peut se vanter d'avoir représenté, dans l'ensemble de ses œuvres, l'âme d'une bonne partie de ses contemporains, avec tout ce qu'elle a de délicatesses intellectuelles et de grossièretés morales. Ses derniers contes ne sont d'ailleurs pas plus irrévérencieux que les autres, et ils ont autant de verve bouffonne, autant de gros sel dans la plaisanterie, autant de préciosité et de concetti dans le style.

4. — Dans *la Pariétaire*, la matière ne compte pas. « Rien du tout avec beaucoup de style autour. » Cette burlesque définition pourrait convenir à quelques-unes des vingt-cinq nouvelles de *la Pariétaire*, à la première surtout. Un employé du ministère se rend à son bureau en se remémorant les misères qu'il vient de quitter à sa maison, les misères qu'il va retrouver là-haut, dans son réduit poudreux, et en pestant contre « les embarras de Paris. » Arrivée au bureau; description du local. Personnel du bureau : biographie et portrait du portier, du sous-chef, du chef, des camarades. Une jeune fille vient lui rendre visite, avec sa mère, et lui annonce qu'elle se marie. « Sur les murs les plus nus, les plus tristes de prison, le miracle d'une semence tombée d'un bec d'oiseau fait, d'un peu de terre soufflée par le vent, jaillir une plante délicate qui prend racine dans la pierre et tient contre pluie et soleil. C'est une pa-

riétaire. Le regard et le sourire d'Aline furent, en la monotone vie de Maurice, les racines frêles et tenaces d'une pariétaire d'âme. Elle fleurit la poudreuse cellule aux cartons verts. » Et c'est tout. C'est joli, c'est même précieux. Ici la préciosité ordinaire des auteurs s'éclaire d'un sourire ; habituellement elle est grave, austère, sévère, triste. Ce sont de rudes et consciencieux ouvriers de style. Leur labeur est quelquefois heureux. Je signale parmi les morceaux les mieux réussis celui qui est intitulé : *Les Ténèbres.*

5. — Si *Eux et Elle*, de Gyp, manque de quelque chose, ce n'est pas d'aisance ni de légèreté. Le fond et la forme s'accordent ici très congrûment. L'incongruité est toute dans le sujet, ou du moins dans quelques détails trop audacieux du sujet. Ce livre est conçu dans la première manière de l'auteur : une série de scènes et de dialogues. *Elle* en est l'héroïne et le centre. Autour d'*Elle* passent et rôdent des comparses, des figurants, les jouets, les victimes, les privilégiés de ses caprices : « Celui qu'elle a épousé, » « celui à qui ça chanterait, » « celui qu'elle hynoptise, » « celui qui l'aime, » « celui qu'elle gobe, » etc., etc. *Eux* représentent la veulerie masculine sous toutes ses formes, et *Elle* la coquetterie féminine et la dépravation mondaine. Un sens très aigu du vice, l'habileté à le peindre sans le rendre aimable, mais sans le rendre haïssable, pas d'indignation, pas de grands bras, une moquerie tranquille, sereine et spirituelle, tels sont les qualités et les défauts de ces dix petites comédies.

6.—*La Tragédie de l'Homme* nous élève à une forme d'art et à des préoccupations plus graves ; c'est une tragédie allégorique historique et philosophique ! C'est, sous forme de drame, l'histoire universelle depuis la création jusqu'en 1860. L'auteur (un poète hongrois, mort en 1864) a mis en scène Adam et Ève, sous leur propre nom ou sous le nom de ceux de leurs enfants qui peuvent représenter une époque de l'histoire de l'humanité : Pharaon, Cimon, un Romain, un esclave, Robespierre, etc., etc. Lucifer a sa place à côté de l'homme ; les anges font quelques apparitions et le Seigneur Dieu ouvre et ferme ce drame, tableau sombre et pessimiste des destinées terrestres de la famille humaine. La forme est étrange et d'un artifice laborieux. L'idée générale est très simple, au contraire, et elle est saisissante. Elle aboutit d'ailleurs à une conclusion apaisante. Le pessimisme de Mardach n'est pas désespéré ni décourageant. Il nous montre le Créateur n'abandonnant jamais sa créature. *La Tragédie de l'Homme* se termine par ce mot que dit le Seigneur : « Homme, lutte et aie confiance ! »

7. — Puisque nous sommes dans l'allégorie et la philosophie, parlons de l'*Ange et la Sphinge*. L'Ange, c'est la Femme, et la Sphinge, c'est la Femme aussi ; mais la Sphinge, c'est la femme monstre, la séduction et le péril ; l'Ange, c'est la femme idéale, qui charme l'homme pour l'enno-

blir et non pour l'asservir. Encore un roman grave. Il est précédé d'une préface solennelle, émue, vibrante, qui ne conviendrait qu'à une œuvre d'une haute portée. Or.... Il y avait une fois un jeune seigneur, nommé Konrad, qui était fiancé à Berthe, l'Ange, et qui aima Gertrude, la Sphinge. Quand Gertrude se fut assurée de son pouvoir sur Konrad, elle s'endormit. « Son sommeil » était effrayant « comme une caverne tortueuse aux ténébreux conseils ! » Konrad en fut épouvanté ; il entendit Gertrude qui parlait en rêvant et qui disait : « Konrad, ton âme m'appartient.... Avec le sang de ton cœur, je vais revivre. » Et il vit « se contracter et palpiter son cœur de Sphinge, où le sang sortait rouge de désir et rentrait bleu de trahison ! » C'est pourquoi il la tua d'un coup de poignard. Pour expier son double crime, le meurtre de Gertrude et surtout l'infidélité envers Berthe, il s'engagea, c'est-à-dire il se croisa. Mais, hélas ! il ne pouvait oublier Gertrude ni retrouver Berthe. Alors il se fit moine. Et il continua à lutter contre ses souvenirs et ses désirs et à nous raconter ses rêves, en style échauffé comme eux.

8. — *Pauline, ou la Liberté dans l'amour*, est un roman de mœurs et un roman à thèse. Les mœurs dépeintes sont mauvaises ; la thèse est ambiguë. Les raisonnements en faveur de la liberté sont plus vifs, plus longs, plus clairs que les raisonnements en faveur du devoir. Mais la leçon qui résulte des événements serait plutôt édifiante ; la liberté dans l'amour ne donne pas le bonheur à Pauline. C'était une femme « distinguée » qui avait épousé un mari vulgaire. Elle essaya de s'en consoler avec deux amants, successivement. Ses consolations furent pires que son malheur. Ce qui prouve.... Qu'a voulu prouver l'auteur ? Sa pensée ne se dégage pas assez nettement ; mais son talent s'affirme plus sain et plus simple que celui de ses confrères du « Mercure. »

9. — Le traducteur nous avertit que dans *les Temples de l'Himalaya* le roman est « accessoire, » et que ce qui importe, ce sont les enseignements sublimes qu'il contient, lesquels ne sont rien moins « que le premier et le deuxième degré de l'initiation » tels que les ont exposés, à quelques rares privilégiés, « les grands maîtres de l'Inde et de l'Égypte ! » J'ai bien envie de m'en aller ! — Je vois qu'il est question, dans cette doctrine ésotérique, du Karma de l'homme (p. 132), d'un morceau de glace qui est Dieu et Parabrahm (p. 100), de l'Aura spirituelle, de l'Aura intellectuelle, des forces odiques émanées de l'homme (p. 135), et (p. 163) « des lignes géométriques suivant lesquelles agissent les forces odiques naturelles, dans le phénomène de la matérialisation ! » Décidément, je m'en vais.

10. — L'auteur de *la Compagnie du Drapeau* n'est pas initié. Je l'en félicite, ainsi que de la bonne santé, de la bonne humeur, du « bon garçonnisme » que révèle son livre ; mais il faut lui dire aussi que son livre n'est pas bon. Il n'est pas même bien imprimé ; il est plein de fautes et

de négligences typographiques. Quant au style, M. Michel Dolques a dû croire qu'un romancier peut s'en passer. Il écrit comme on parle, au café, entre camarades, qui ne veulent pas « poser. » Et c'est de ce ton, familier, gai, bon enfant, parfaitement incorrect, qu'il nous raconte les exploits de la compagnie du drapeau, laquelle était une compagnie de chasseurs au perdreau. Ils étaient de Lodève ; ils montaient du côté du Caylar, le long de la Lergue, par le chemin de l'Escalettes ; ils faisaient de bons déjeuners, chez les aubergistes du Larzac ; ils y rencontraient de braves filles et les respectaient. Ces jeunes gens étaient bien gentils. Comment ils ont été dispersés par la vie, comment ils ont dû quitter leur pays, ruiné par le phylloxera et par le chômage des manufactures de drap, comment l'un d'eux n'épousa pas Élise qu'il aimait et qui l'aimait, et comment il la vit mourir, c'est le sujet de ce livre — qui n'est pas un livre. Si ces critiques parviennent jusqu'à l'auteur, il est probable qu'il ne s'en offensera pas, qu'il en profitera et qu'il s'en vengera par un second roman meilleur que *la Compagnie du Drapeau.*

11. — M. Ernest Daudet n'est pas en progrès ; *les Fiançailles tragiques* sont au-dessous de tout ce qu'il a fait de plus vulgaire et de plus grossier, ce qui ne semblait pas très facile. Frédéric et Célestin aiment Ursule, une riche héritière ; Ursule préfère Frédéric. Elle le préfère au point que le voyant « partir pour la guerre, » en 1870, elle l'épouse, avant le mariage. Frédéric est d'ailleurs un brave garçon, tandis que Célestin est un triste sire, cupide, capable de tout. Au régiment, les deux jeunes gens se retrouvent et se confient leurs petites affaires. Frédéric raconte qu'il va devenir père, et qu'il craint que les hasards de la guerre ne l'empêchent de légitimer son enfant. « Je le ferai à ta place, s'il le faut, » lui répond le compagnon. Et il le fait. Il raconte à Ursule que Frédéric, qui avait été fait prisonnier, est mort en léguant tous ses devoirs à son ancien rival. Et Ursule le croit, et elle se laisse conduire par lui devant le maire et le curé, et elle meurt en donnant le jour à Alice et en laissant à son mari l'administration de ses dix-huit cent mille francs. L'heureux Célestin se hâte d'aller à Paris ; il y achète une étude de notaire, il devient encore plus riche, il est un personnage, il est considéré et respecté. C'est seulement vingt ans après que Frédéric revient, et délivre sa fille que le faux père tourmentait. Quant à Célestin, il lui parle avec tant d'éloquence qu'il le décide à se tuer !

12. — Le sujet des *Petites Vattier* est présenté d'une plume plus alerte. Malheureusement il est ignoble. La veuve Vattier a deux filles et un amant. Celui-ci, pour être autorisé officiellement à rester dans une maison confortable, demande à épouser une des deux filles indifféremment ; l'aînée le refuse, en laissant entendre à sa mère le motif de son refus ; Mme Vattier obtient le consentement de sa cadette. Mais elle a trop présumé de ses forces. Elle ne peut pas supporter d'avoir perdu

son amant ou du moins de ne l'avoir pas tout à elle. Torturée par la jalousie et, de plus, effrayée par des menaces de maternité inattendue, elle meurt ou plutôt elle se tue. Et je ne dis pas tout !

13, 14. — Voici un paquet de quatre romans-feuilletons, dont je ne puis pas tout dire non plus, par impuissance à en résumer les personnages et les épisodes. « Ils sont trop ! » Mais ils sont en général tout à fait convenables, surtout dans les deux volumes de M. Pierre Sales, *Fille de prince* et *Premier Prix d'opéra*. Premier volume : Naissance et enfance de Natacha. Elle est fille du prince russe Michel Serenoff et de Mlle Marie de La Mothe-Ardent, de la branche cadette des La Mothe-Ardent, illustre famille française. Illustre, mais ruinée et orpheline, Marie était institutrice en Russie. Le prince lui joua la comédie du mariage, jusqu'au pope inclusivement, et l'emmena avec lui en France, à Menton. Après six ou sept ans de vie et de bonheur communs, il l'abandonne avec la petite Natacha, pour aller épouser une princesse russe, Gertrude. Circonstance atténuante : la maman de Michel lui en avait intimé l'ordre. A peine a-t-il le temps de devenir père d'un fils nommé Alexis ; cela fait, il meurt, tué, non par ses remords, mais par son propre pistolet qui part tout seul, au cours d'une explication avec un La Mothe-Ardent, branche aînée ! O Providence ! Pendant ce temps, la petite Natacha avait échappé aux bons soins d'un intendant voleur, préposé à sa garde par le prince. Elle est allée rejoindre des chanteurs toulousains, les Lacaussade, qui l'accueillent avec enthousiasme et l'adoptent pour leur fille. Deuxième volume : *Premier Prix d'opéra :* talents, vertus, sacrifices, triomphe de Natacha : alliances franco-russes. Natacha est la plus brillante élève du conservatoire de Toulouse ; elle entre à l'Opéra de Paris ; elle y obtient un énorme succès. Mais les dangers des coulisses l'effraient ; elle démissionne et se résigne à courir le cachet, pour « conserver son innocence. » Elle va donner des leçons de chant à Mlle Claire de La Mothe-Ardent, branche aînée, laquelle a un frère, Pierre de La Mothe-Ardent, qui s'éprend de sa cousine, sans savoir, bien entendu, qu'elle est sa cousine. Mais il le saura bientôt : la Providence veille. Elle amène les Serenoff à Paris, lors de la visite de l'amiral Avellan. Les Lamothe-Ardent donnent une soirée en l'honneur des marins russes ; les Serenoff y assistent ; Natacha y chante. Sa ressemblance avec Alexis frappe la maman Serenoff. Celle qui avait fait tout le mal va le réparer. En même temps qu'elle a reconnu Natacha, elle a vu qu'Alexis aime Mlle Claire de Lamothe-Ardent et alors elle fait coup double : elle marie son petit-fils Alexis avec une Française, et sa petite-fille, Natacha, avec un Français.

15 et 16. — *Le Secret d'une tombe* et *la Jolie Dentellière* forment aussi une seule histoire, du genre et de la longueur de celle que je viens de faire tenir dans les quelques lignes qui précèdent. Le marquis

de Mimosa, obligé par des circonstances impérieuses de quitter son château et de s'en aller affronter les risques les plus redoutables, confie sa fille, des papiers en double exemplaire établissant l'état civil de l'enfant, et une somme de vingt mille francs à Pedro. Pedro confie la fille, l'argent et un double des papiers à un curé, lequel les confie à une dentellière nommée Marguerite. Pauvre Marguerite ! Elle va être bien malheureuse ! Pauvre Pedro ! il sera tué ! Pauvres papiers ! pauvre argent ! ils seront volés ! Pauvre petite Mimosa ! elle sera dentellière, jusqu'au jour où elle sera reconnue et retrouvée par son père. Il paraît d'ailleurs que ce tissu d'aventures n'est pas mal fabriqué. Mon concierge l'a trouvé très intéressant. Dont acte !

17. — *Innocencia* est un roman traduit du brésilien. Il avait été déjà traduit en six langues, y compris le japonais, avant de l'être en français. La valeur du livre est moins dans la fable elle-même que dans la peinture des milieux et des mœurs, c'est-à-dire dans tout ce qui échappe à une analyse. C'est sous le bénéfice de cette observation que je vous dirai qu'Innocencia, fille d'un riche planteur brésilien, est fiancée à un muletier, mais qu'elle s'éprend d'un médecin français, et qu'elle meurt de chagrin de l'avoir vu tué par le muletier. Son père, malgré sa vigilance, n'avait rien soupçonné de cet amour ; le docteur français qui avait guéri sa fille d'une mauvaise fièvre lui inspirait toute confiance. En revanche, il était très inquiet des allures d'un docteur allemand, auquel il avait, comme au confrère de France, accordé la très large hospitalité qui est, paraît-il, ordinaire dans les maisons brésiliennes. L'Allemand, doublé d'un domestique, joue, dans ce drame, le rôle de comique. Il ne pense pas du tout aux bagatelles sentimentales ; il est uniquement et passionnément occupé d'entomologie. Roman intéressant, composé dans une méthode moins banale que celle de la plupart de nos romans français, et qu'on pourrait mettre entre toutes les mains, n'étaient quelques scènes d'amour un peu vives.

18. — Pour *Petit Ange*, de M. Pierre Maël, dont j'enregistre ici l'édition in-12, je m'en réfère purement et simplement à ce qu'en a dit notre collaborateur Visenot (livraison de décembre dernier, p. 496), à propos de l'édition illustrée, de format grand in-4.

19. — *Rosière et moi* est un roman angélique, pour lecteurs angéliques, et M. Georges Beaume me donne enfin la joie de pouvoir le louer sans réserves, sinon pour la valeur littéraire de son œuvre, qui n'est pas encore aussi parfaite que nous le désirerions, lui et moi, mais pour la valeur morale. J'espère bien que son livre va être répandu à des milliers d'exemplaires ; avec *Petit Ange*, qu'il n'égale pourtant pas en intérêt, il est, par excellence, le roman pour étrennes et distributions de prix. Comme dans les précédents ouvrages de M. G. Beaume, les événements de *Rosière et moi* se passent dans le département de l'Hérault. Le peintre

manque encore, non pas d'amour pour son modèle, mais de précision et d'exactitude dans le dessin. Il embellit trop ses paysages et ses paysans; il les fait florianesques. Tous les héros de son livre sont des parangons de vertu. Il y a bien un loup dans cette bergerie, un usurier féroce et méchant, comme il n'en existe pas; mais il se convertit à la fin; il se change en agneau et va même habiter chez les agneaux. Ce n'est que dans l'Hérault qu'on voit de pareils miracles! Le petit Élisée nous raconte les malheurs de son enfance et la grande joie de sa jeunesse. Fils d'un sabotier, qui gagnait péniblement sa vie par son travail, il avait vu la maison paternelle emportée par l'inondation; son père et sa mère eux-mêmes noyés dans les eaux de l'Orb. Il restait seul avec son Papette. Recueilli chez de bons voisins, Élisée y retrouve presque une famille; on l'y traite comme un enfant adoptif, et la petite Rosière l'aime comme un frère. Cependant le grand-père travaille à reconstituer le foyer détruit; il essaie d'emprunter à un usurier, qui lui refuse tout secours. Il se procure du travail, il en cherche pour Élisée et le fait accepter comme berger par un propriétaire voisin. Élisée rencontre sur la montagne un vieux mendiant, qui a dix-huit mille francs dans sa besace. Élisée et Papette, qui, bien entendu, ne connaissent pas le contenu de la besace, le recueillent. Il les aide à triompher des manœuvres de l'usurier et à rebâtir la maison paternelle. Dès qu'elle est finie, la prospérité y rentre; ils ne peuvent pas suffire aux demandes de sabots. C'est le moment pour Élisée d'épouser Rosière, à laquelle le mendiant donne sa besace en dot.

20 et 21. — Même sujet et mêmes marches dans *Mon Cousin Guy* et *le Mariage de Clément:* Guy et Clément étaient fiancés à deux jeunes filles « très distinguées, » et ils n'avaient pas un regard pour deux trésors de grâce et d'amour qui se cachaient tout près d'eux dans l'intimité familiale. Comment ils finissent pourtant par découvrir l'humble violette et comment ils sacrifient la pivoine superbe, c'est ce que les deux auteurs nous racontent avec beaucoup d'agrément et de convenance.

22. — Le sujet de *la Vocation de Béatrice* est très délicat et pas banal : c'est l'affection exagérée d'une sœur pour son frère, une de ces affections d'une innocence absolue, mais tyranniques, jalouses, absorbantes comme la passion elle-même. Béatrice a partagé la vie de son frère, l'a soigné dans ses maladies, l'a aidé dans ses études, l'aide encore dans ses recherches, et y trouve tant de bonheur qu'elle en refuse un autre; elle n'épousera pas David, un ami d'enfance. Cependant son frère, qui n'avait jamais paru songer au mariage, se décide brusquement et sans consulter sa sœur à épouser Juliette. Béatrice en a du chagrin, mais comme elle est persuadée que sa vocation est de protéger son frère, elle reste avec lui et le protège contre sa femme, c'est-à-dire contre le bonheur que le naïf savant croyait trouver dans son ménage. L'incons-

ciente jalousie de la sœur va très loin ; un jour, elle déclare à Juliette que son mari ne l'aime pas et ne l'a épousée que pour avoir un héritier. La pauvre jeune femme en a un chagrin mortel, si bien que, le moment de ses couches arrivé et les médecins ayant déclaré qu'ils ne pouvaient pas sauver à la fois la mère et l'enfant, elle leur dit : Sauvez l'enfant ! sacrifiant sans regret une vie à laquelle elle croit que son mari n'attache aucune importance. Or elle se trompait. Son mari adorait sa femme, sans avoir su l'en persuader, peut-être sans le savoir lui-même. Son deuil profond, son chagrin incurable l'éclairent sur l'étendue de son amour, et éclairent Béatrice aussi. Elle comprend le mal qu'elle a fait ; elle ne peut s'empêcher de l'avouer. Son frère la maudit et la quitte, ne songeant pas même à régler les détails de l'éducation de son fils. Il reste absent six ou sept ans. Quand il revient, il trouve son petit garçon parfaitement élevé par Béatrice, qui avait reporté sur lui toutes les tendresses de son âme fougueuse, tout le dévouement que lui inspirait son besoin d'expier et son espérance d'être pardonnée. Mais le mari reste inflexible ; il ne rend pas son affection à sa sœur ; il lui enlève même l'enfant. Alors Béatrice se demande si elle ne s'est pas trompée sur sa vocation. Elle rappelle David et l'épouse. On ne nous dit pas si David s'en est bien trouvé. Ce roman est intéressant et il est honnête. Mais il appartient à une collection dont il aurait dû être exclu, à cause de certains détails sur les couches de Juliette, trop abondants et trop réalistes. Sur la foi de la rubrique : « Bibliothèque des mères de famille, » une mère de famille laissa lire ce volume, avant de l'avoir lu elle-même, à sa fille âgée de quinze ans. Ella l'a amèrement regretté, et voudrait bien avertir l'éditeur de se montrer un peu plus sévère à l'avenir. Voilà qui est fait.

23. — Nous n'échapperons pas ce trimestre aux « romans historiques ; » en voici trois et même quatre. *A travers la tourmente*, de M. Jacques Naurouze, est un tableau large, clair, vivant de l'époque révolutionnaire ; mais, par ses plaisanteries contre Louis XVI et les émigrés, par l'admiration qu'il respire pour certains révolutionnaires, notamment pour Danton, il est de nature à propager des erreurs historiques et à blesser la religion politique de certains lecteurs. C'est dommage, car la fable est intéressante et n'a pas trop l'air d'être ce qu'elle est en réalité, un prétexte à « tableaux d'histoire. » Bérengère, une jeune aristocrate, élevée dans le même couvent que deux petites bourgeoises, s'était liée d'amitié avec elles, s'était éprise d'amour pour leur frère Siméon, et s'était même laissé atteindre par les opinions démocratiques de leur famille et de leur milieu. C'est ainsi qu'elle désapprouve l'émigration de son père et qu'elle ne consent à le rejoindre qu'après un ordre formel. Mais dès que son père est mort, elle revient à Paris, dans la famille de Siméon, et y vit cachée sous les habits d'une servante : son amour, d'ail-

leurs inavoué, pour un républicain l'a décidément ralliée au nouveau régime. Mais elle n'en est pas moins suspecte; les soupçons qui l'atteignent s'étendent même jusque sur son fiancé. Ils sont arrêtés tous deux, ils vont passer devant le tribunal révolutionnaire. Mais une des sœurs de Siméon va trouver Danton et lui raconte l'amour de la jeune aristocrate pour un patriote. Tout ce que l'âme du farouche septembriseur cachait, ou plutôt étalait, à certaines heures, de sentimentalisme idyllique, s'émeut en faveur de ces jeunes gens. Il leur choisit lui-même leur avocat, si bien que le tribunal, convaincu ou docile, acquitte les prévenus. Bérengère et Siméon sont doublement heureux : ils ont la vie sauve et ils peuvent se dire tout bas ce que leur avocat n'a pas manqué de dire tout haut. Ils connaissent leur mutuel et cher secret, ils se marient et la peinture de la « Tourmente » est faite. Dans ce roman historique, le romancier montre un talent incontestable; l'historien ne s'étonnera pas de provoquer des réserves.

24. — *Moscou en flammes* est un pamphlet, excusable d'ailleurs de la part d'un Russe, contre Napoléon Ier. Seulement ici le pamphlétaire est plus intéressant que le romancier. Les deux personnages de sa fable ne pèchent pourtant pas par excès de banalité, la jeune fille surtout, Aurore, la fiancée de Vassili. Elle a dû quitter Moscou envahi; elle est sans nouvelles de celui qu'elle aime et qui combat vaillamment pour sa patrie. N'y tenant plus, elle va, déguisée en homme, s'engager parmi les volontaires de l'armée russe; elle se distingue par son intrépidité et son audace, et meurt les armes à la main. Il est fâcheux que l'artiste, chez M. G. Danilewsky, soit inférieur au patriote.

25. — *Un Ami du peuple* n'est pas un roman pour enfants, bien qu'il soit très « convenable; » c'est un tableau des mœurs politiques en 1848; or la politique, qui passionne tant les hommes, n'est pas encore parvenue à ne pas ennuyer les enfants. Heureux âge ! A l'occasion de l'élection de Mashery, « l'ami du peuple, » nous voyons défiler devant nous les royalistes, les orléanistes, les républicains et les socialistes que pouvait compter, en 1848, un département de la Bretagne, et tous ces personnages nous disent leur pensée non seulement sur la réforme électorale et le suffrage universel, mais encore sur Saint-Simon, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Glais-Bizoin, Blanqui, Lacordaire, Lamartine et Chateaubriand, et même sur la grande tragédienne Rachel. Au milieu de tous ces personnages, il y a deux jeunes gens qui s'aiment et s'épousent : encore une idylle à travers la tourmente.

26. — Dans *Pour le bonheur* la partie romanesque est moins anodine et la partie historique plus suspecte que dans les trois précédents. L'auteur est d'ailleurs une artiste consciencieuse qui fait effort et qui ne craint pas de le montrer. Son œuvre donc est laborieuse, pénible, mais point banale. Toutefois on fera bien de ne pas la faire lire aux enfants; quelques-

uns pourraient triompher de l'ennui profond qu'elle dégage, et ce ne serait pas à leur bénéfice. La scène se passe en 1870-1871 ; naturellement elle comporte beaucoup de détails sur la guerre et sur la Commune. Mme Stanislas Meunier les a empruntés à des historiens de mérite inégal. Elle nous donne, en guise de préface, ses références bibliographiques; pour l'histoire de la Commune elle s'en est rapportée à M. Lissagaray, qu'elle appelle un « témoin passionné et véridique. » Nous voilà avertis. — Le professeur Samoens avait séduit la jeune Monique, déjà fiancée à son cousin René Lefrancier. Il l'épousa et la pervertit : il en fit une communarde comme lui. Et pendant que René devenait officier de l'armée régulière, lui devenait membre de la Commune, et Monique infirmière à l'ambulance de l'Hôtel de ville. C'est là que René la retrouve. Il est blessé. Elle le soigne avec un dévouement qui inquiète Samoens et qui paraît plein de promesses au malade. Mais l'un et l'autre se trompent; leurs espérances et leurs craintes sont une injure également gratuite pour la noble femme ; elles ne sont pas étrangères à leur perte commune. Un jour René poursuit Monique à travers les corridors de l'Hôtel de ville; Samoens poursuit René et cherche sa femme. Il les découvre réfugiés dans une petite pièce. Il les croit coupables; il les condamne à mourir ensemble. Il les enferme à clef dans leur refuge, répand et allume les seaux de pétrole qui remplissaient déjà le palais. Les malheureux sont bientôt enveloppés par les flammes; ils réussissent pourtant à briser la porte de leur prison et s'enfuient éperdus à travers la fournaise. Ils échappent à la mort, mais pas pour longtemps. René va se faire tuer par les balles des communards ; Samoens, saisi par les Versaillais, est condamné à être fusillé sur la tombe des généraux que la Commune avait fait assassiner. Monique, qui l'a retrouvé, veut partager son martyre. Le mot « martyre » n'est pas imprimé dans le livre, mais l'auteur semble vouloir le faire dire par ses lecteurs, tant elle s'applique à rendre les deux malheureux seuls intéressants, au milieu des soldats qui les emmènent, de la foule qui les insulte, les frappe, leur crève les yeux, des officiers qui les raillent.

27. — Il est difficile de parler d'*Acte de foi* comme le mériteraient les intentions de l'auteur. Il a voulu prouver les bienfaits de la foi, sa puissance de consolation et d'apaisement, et qu'elle est, « dans son principe, un acte volontaire, » c'est-à-dire que pour avoir la foi et jouir de ses bienfaits, il faut commencer par la pratiquer. La thèse est excellente. Pourrait-elle être démontrée par un roman excellent aussi? J'en suis sûr; mais je doute que le roman qu'a fait M. de la Queyssie soit ce roman-là. Il manque d'unité, il manque d'intérêt, il est trop long, trop chargé d'épisodes, et surtout il n'offre pas une base suffisante à la thèse. C'est pour se consoler d'un mariage manqué que le héros du livre a recours à la foi; il y a recours jusqu'à se faire prêtre. C'est beaucoup

pour bien peu. Prouver que la foi guérit les chagrins, ce n'est pas en prouver la divinité ou seulement la nécessité. Ce genre de mal cède à de moindres remèdes. La foi n'y est pas inutile (elle est utile à tout), mais elle rend d'autres services d'un ordre plus important, et qu'elle seule peut rendre, et ce sont ceux-là seuls qui sont de nature à convaincre les sceptiques et les incrédules que vise M. de la Queyssie. Donc le comte Herbert de Glaivelourde aime Louise; Louise en ayant épousé un autre, il essaie de l'oublier en étudiant la théologie. Il y réussit au point qu'il songe à devenir prêtre. Mais on est en 1870; son directeur lui conseille d'aller se battre. Il y va, devient officier et assiste à la mort de son rival, officier comme lui. Quand il rentre à Paris et qu'il revoit Louise veuve, il ne l'aime plus et même ne la trouve plus aimable. Est-ce un effet de de la grâce et de la foi, ou le simple résultat d'un peu plus d'âge et d'expérience? Il la juge légère, vaniteuse, sotte, ignorante, indigne de l'amour d'un homme. Ce n'est donc plus pour se consoler qu'il entre au grand séminaire, c'est pour sa propre satisfaction. Devenu prêtre et curé, Herbert se charge de l'éducation du fils de Louise. Ici commence un second roman, celui des amours de ce jeune homme avec une charmante enfant, dont la famille habitait tout près de la paroisse d'Herbert. Cette fraîche et pure idylle s'enroule, comme un liseron des champs, autour du tableau de la vie d'un curé moderne. Intéressant en soi ce tableau, mais trop développé, trop chargé de détails liturgiques; il y a notamment une glose de la sainte messe en six pages qui est plus qu'une faute de goût et de mesure littéraires; c'est presque une profanation. L'art chrétien n'est pas celui qui fait servir la messe, la liturgie, les vases sacrés et l'Écriture sainte à la célébration de ses pompes et de ses œuvres. Nous l'avons déjà dit, nous regrettons très vivement d'avoir à le répéter à propos d'un auteur dont on pouvait attendre mieux et d'une œuvre qui n'est pas totalement mauvaise. Elle a de bonnes pages; elle en a même de touchantes : celles où est racontée la confession d'une enfant naïve qui se croit et se dit criminelle, à l'heure même où elle donne la preuve de son angélique innocence, pourraient être citées parmi les meilleures, si le sujet n'était pas précisément de ceux qu'un artiste délicat et religieux doit s'interdire. Signalerai-je des efforts et des effets de style malheureux à côté de négligences étonnantes et inconscientes? Je n'en ai pas le courage.

28. — *Hérédité* pourrait être un « roman-feuilleton, » si la partie dramatique en était développée avec complaisance et grossièreté; et ce serait un « roman psychologique, » s'il y avait un peu plus de pédantisme dans l'analyse des âmes, un plus grand étalage de pièces d'anatomie morale et de bistouris philosophiques. Mais l'homme d'esprit, le très fin lettré, le penseur qui a employé ses loisirs à écrire ce livre, n'a pas daigné être grossier, il n'a pas pu être pédant. Ce qui n'empêche

pas qu'*Hérédité* ne soit une œuvre littéraire tout à fait remarquable. Raoul de Céré est le fils d'un homme qui a tout sacrifié à son orgueil de chef de famille, tout, y compris l'honneur et l'honnêteté. Pour accroître la grandeur de sa maison et réunir dans une seule main tous les biens de ses collatéraux, ce vieux marquis avait été un homme d'affaires retors et féroce, un père sans entrailles, un voleur et un assassin. Il avait volé des pièces qui compromettaient le gain d'un procès intenté à son frère, il avait étranglé de ses propres mains une nièce qui détenait ces papiers. Mais comme l'issue du procès lui paraissait encore incertaine, il avait imposé à la faiblesse de son cousin une transaction aux termes de laquelle la fille de sa victime, la petite Milly, devait être la femme de Raoul; faute de quoi, le procès devait recommencer. Quinze ou vingt ans après, le marquis somme les deux jeunes gens de s'exécuter. Mais il se heurte à des difficultés que sa brutale diplomatie n'avait pas su prévoir. Les deux cousins, tenus loin l'un de l'autre, ne se connaissent pas, et Milly a déjà engagé son cœur ailleurs. Quant à Raoul, il se montre le fils de son père, d'abord en commençant par lui résister. Il n'aime pas, il ne peut pas aimer ce père qui l'a exilé à Paris dès l'enfance, et qui l'y a abandonné jusqu'à cette heure, ne lui écrivant jamais que des lettres dures et méprisantes. Il est l'enfant à qui ses parents n'ont jamais souri; il est triste, il est violent, il est farouche. Ame orageuse, vouée au drame, il finira par un grand crime ou un grand sacrifice. Il va d'abord au sacrifice, emporté par un sentiment où la haine contre son père se mêle à des mobiles plus nobles. Il renonce à l'héritage, à sa cousine, au gain du procès : il en donne sa parole d'honneur à Milly elle-même. Il ne veut pas être l'instrument passif de manœuvres qu'il avait jugées d'abord odieuses et qu'il soupçonne d'être illégales. Bientôt même, il découvre qu'elles ont été criminelles; le curé du village le lui indique, son père le lui avoue brutalement. Il va donc agir, il va expier, il va se sacrifier? Non, car il a fait une autre découverte qui arrête son élan. Milly est amoureuse, et il est jaloux. Il n'a pu voir sa cousine sans l'aimer, et il ne peut plus accepter l'idée de la donner à un autre. L'héroïque chevalier qu'il allait être hésite; le fils de l'homme de proie sent monter dans son cœur des convoitises, des férocités et des lâchetés qu'il ne se connaissait pas. Il n'a qu'à revenir sur sa parole, il n'a qu'à oser, Milly est à lui. L'horrible pensée le sollicite, le quitte, le poursuit, et il ne sait pas s'en débarrasser; il se sent capable de profiter des crimes de son père, capable même d'y ajouter! Dans cet état d'âme, un jour, sous les allées du parc, il se trouve brusquement en face de Milly et de celui qu'elle aime. Le monstre héréditaire qu'il porte en lui s'éveille, il se précipite vers Milly, il va l'étrangler! La crise dure une seconde à peine; elle l'affranchit. Elle le laisse déchiré jusque dans les profondeurs de son être, et comme amputé de la moitié

de lui-même. Le héros survit seul. En quelques mots brefs, il s'humilie, il demande pardon, et il disparaît. Il court s'enfermer à la Trappe, pendant que son père meurt de colère et que Milly épouse son fiancé. Telle est la fable d'*Hérédité*. Elle nous montre la liberté humaine luttant avec de redoutables et mystérieuses fatalités et en triomphant. On voit quels puissants éléments d'intérêt et de pathétique elle renferme, à quelles fines et profondes analyses psychologiques elle peut donner lieu, quelle haute et opportune leçon pourrait s'en dégager. La matière était abondante ; l'auteur semble s'être appliqué surtout à ne pas l'amplifier. Les « scènes à faire » sont toutes indiquées et dessinées, mais avec une discrétion et une sorte de pudeur que les délicats seuls pourront apprécier. La scène finale, qu'un professionnel n'eût pas manqué de développer avec étendue, est parmi les plus discrètement traitées. Si la scène entre le père et le fils, après la révélation du curé a plus d'ampleur, elle tourne court. L'auteur a eu visiblement un sentiment trop vif de ce qu'elle pouvait avoir d'odieux et de gênant. Il n'a pas voulu en épuiser l'horreur tragique et il la termine par un trait qui en change brusquement le caractère. Il fait dire par le vieux Céré le mot qui va éveiller des fureurs criminelles dans l'âme même du justicier : « Tu joues un rôle de dupe, celle pour qui tu te sacrifies en aime un autre. » La manœuvre est d'ailleurs habile ; elle a l'avantage de faire rétrograder l'action, ou plutôt de la faire repartir dans une nouvelle direction, au moment où elle menaçait de s'arrêter. Les personnages sont plus nombreux qu'on n'a pu le voir dans cette analyse. Quelques-uns sont de simples rôles : — Bideau, l'ancien notaire, homme d'affaires à tout faire, qui ressemble à beaucoup d'hommes d'affaires, rencontrés dans les livres et aussi, hélas ! dans la vie ; le curé, qui parle trop et sans motif suffisant ; le fiancé de Milly, dont le vague profil est à peine indiqué ; Milly elle-même, malgré quelques détails charmants, qui donnent le sentiment de la vérité et de la vie. Quelques autres, dont le rôle est d'ailleurs très peu considérable, sont, au contraire, des personnalités plus marquées : l'avocat Rimier, dont la virile amitié est le seul réconfort de Raoul pendant son long exil à Paris ; le père et la mère de Milly, deux mondains égoïstes et frivoles, etc., etc. Mais, à côté de ces fermes croquis ou de ces pastels légers, deux eaux-fortes ont une netteté, un relief, une vigueur d'autant plus remarquables ; ce sont celles du vieux marquis et de Raoul. De ces deux caractères, le premier est très simple et « tout d'une pièce ; » ce marquis tombé ne se souvient plus d'avoir été un gentilhomme, et n'est plus guère qu'un Gobseck de village, cruel, entêté et d'ailleurs borné. Le second est plus complexe ; jouet de forces contraires qui le poussent et qu'il ne gouverne pas, âme obscure où l'idée du devoir s'éteint ou du moins vacille parmi les ténèbres qui montent de profondeurs mystérieuses, volonté toujours tendue et toujours inactive, c'est une sorte de

Hamlet sans Ophélie, qui va ensevelir au couvent des tendresses que personne n'a partagées, des violences dont il est, seul, la victime irresponsable mais non inconsciente. Cette dernière création, qui fait le plus grand honneur à M. d'Adhémar et qui fût vite devenue populaire si elle était achevée, est inspirée des récentes découvertes de la psychophysiologie dans le domaine de l'inconscience, mais elle ne se ressent pas des erreurs philosophiques qui en ont été çà et là l'illégitime corollaire. A côté des fatalités ataviques, la liberté individuelle est affirmée. Je ne dis pas qu'elle soit démontrée. Grâce à Dieu, ce roman n'est pas une thèse. Raoul échappe aux lois de l'hérédité. C'est un fait. Si ce fait avait dû, dans la pensée de l'auteur, être une démonstration de la subordination de ces lois au pouvoir de la volonté libre, il eût été présenté autrement; il serait moins inopiné, moins inexpliqué; Raoul s'y fût montré plus agissant et moins impulsif. On s'en serait moins rapporté à nous pour découvrir la part de sa volonté dans sa délivrance ou, comme on disait hier à la Comédie-Française, dans son « Évasion. » Mais le véritable sujet du roman, c'était moins la délivrance que la lutte et l'oppression, et le vrai but de l'auteur était de nous émouvoir et non de ratiociner sur le mécanisme de la volonté et de la liberté. Telle qu'il l'a voulue et qu'il l'a faite, son œuvre est belle. Elle est d'un maître ouvrier de la plume, d'un penseur très sûr, d'un metteur en œuvre qui est plus qu'un amateur. L'intérêt en sera senti par les moindres lecteurs; mais ceux-là seuls en apprécieront tout le mérite et toute la portée qui aiment à se faire les collaborateurs d'un écrivain, à le devancer et à le compléter au besoin dans l'expression de sa pensée, et qui préfèrent à toutes les qualités du métier, le talent tout pur, dans son ingénuité et sa sincérité.

20. — *Le Coupable* peut se résumer brièvement. Un étudiant en droit a eu un fils d'une grisette. Son doctorat passé, il l'abandonne pour rentrer dans sa famille et se marier. Il est nommé juge suppléant, substitut, procureur en province, et enfin avocat général à la cour de Paris. Pendant qu'il arrivait ainsi « sur les hauteurs sociales, » son fils naturel tombait dans les derniers dessous. Orphelin de sa mère, sans protection, sans ressources, il est, à l'âge de neuf ans, ramassé comme un vagabond par la police et envoyé dans une colonie pénitentiaire. Quand il en sort, il ne peut pas trouver du travail; après quelques mois d'efforts acharnés et de souffrances bravement supportées, un soir, poussé par la faim, par la fièvre, il tue et il vole. Il est arrêté, il est traduit en cour d'assises, et le ministère public, on le devine, c'est son père, — son père, qui a tout appris dans l'intervalle de l'arrestation à l'audience, et qui a compris quelle part de responsabilité lui revient dans le crime et les malheurs du pauvre abandonné. Que faire ? il « a une chose formidable. » Le jour de l'audience, il avoue publiquement sa faute, il reconnaît son fils, il demande

pardon à Dieu et aux hommes, il crie aux jurés : Le coupable, c'est moi! Grâce pour le fils! et grâce pour le père! Cet extraordinaire réquisitoire bouleverse le public, la cour, le jury; l'assassin est acquitté. Le père donne sa démission, vend tous ses biens et s'expatrie avec ce fils qui désormais va être toute sa raison de vivre; il le guidera vers la rédemption, il s'efforcera « de ranimer de son souffle le dernier tison d'honneur et de bien qui brûle encore dans cette âme obscure. »

Il y a trois parties dans cette fable dramatique, et comme trois actes : 1° Vie en province et libres amours à Paris du futur avocat général Chrétien Lescuyer; 2e vie au pénitencier de Chrétien Forgeat, fils non reconnu de Perrinette Forgeat et de Chrétien Lescuyer; 3° rencontre de ce fils et de ce père.

Le premier acte est un vaudeville narquois et sentimental à la fois. La description du vieil hôtel Lescuyer, à Caen, de ses portes rébarbatives et de ses fenêtres à mascarons grimaçants, les inépuisables plaisanteries sur la cravate blanche, la cravate « frappée, » la cravate « sibérienne » de M. Lescuyer père, « magistrat de père en fils, » et sur « le maquis sauvage de ses sourcils, » et encore sur la froide et glaciale atmosphère, sur « le pôle nord » et les « icebergs » de la vie provinciale; puis les années de Paris, l'hôtel et la table d'hôte de la rue Racine, l'atelier de l'ami François Donadieu, le sculpteur, et le ménage de ce futur membre de l'Institut avec Héloïse, sa future femme; enfin la tendresse superficielle, mais sincère, mais fidèle de Perrinette, une brave fille, « à peine une âme » pour Chrétien, son quatrième amant, tout cela, c'est du vaudeville. Et tout cela est sans doute un peu long, mais n'est pas inutile; on en comprend mieux d'abord la faute du jeune homme abandonnant sa maîtresse, lui quatrième, et ensuite au troisième acte, l'héroïsme du magistrat trouvant dans le fond de son âme, pour expier et réparer, des réserves de vertu accumulées et comme capitalisées par plusieurs générations de puritains provinciaux.

Le second acte est une satire des pénitenciers, représentés comme des séminaires de forçats; — de certaines individualités qui en vivent et les exploitent, avec le titre de directeurs, d'administrateurs, d'inspecteurs; — de la société elle-même, qui ne sait pas trouver d'autre moyen d'élever de pauvres enfants, coupables seulement d'être malheureux, que de les martyriser et de les avilir. « C'est de la littérature, » a-t-on dit. Pardon! c'est de l'histoire; on n'a qu'à se souvenir de certains scandales récents dont les tribunaux ont dû s'occuper et dont les détails ont rempli les journaux. « C'est du socialisme! » a-t-on dit encore. Pardon! si c'est être socialiste que de flétrir des abus qui ne sont pas du tout la conséquence nécessaire de l'organisation sociale, de s'indigner que la société fabrique elle-même et à très grands frais des ennemis de la société, et même de plaindre les malheureux dont nos routines

et notre égoïsme font des malfaiteurs, « ne dites pas du mal des socialistes, j'en suis ! » et vous devez en être tous. La satire de M. Coppée est indignée, elle est éloquente et attendrissante. Puisse son indignation être contagieuse et son éloquence provoquer de généreuses initiatives; puissent les larmes qu'il aura fait couler sur les souffrances de Chrétien Forgeat ne pas rester stériles, et « la religion de la souffrance, » dont il est un apôtre, avoir de nombreux Vincent de Paul !

Le troisième acte, la comparution du fils devant le père, est une tragédie. La situation rappelle, malgré des différences notables, celle du dernier acte de *Pour la Couronne*. Dans la tragédie en vers, c'était le fils qui était sublime et qui s'immolait pour son père ; dans la tragédie romanesque, c'est le père qui, en s'immolant pour son fils, s'élève à un degré de sublime non prévu par Longin et inconnu dans les écoles. Le discours prononcé par l'avocat général n'a pas son pareil dans le *Conciones*. Oserai-je dire qu'il pourrait y figurer et n'y serait point déplacé? Que si c'est « un morceau d'éloquence, » sobre d'ailleurs et simple, c'est aussi un « morceau de rhétorique? » Je me hasarde à le dire, mais avec tout le respect qui est dû à l'auteur et à l'œuvre.

30. — *Une Idylle tragique* contient deux idylles, deux ou trois comédies-vaudevilles et enfin une tragédie.

La première et la principale des deux idylles, celle qui aboutit à une tragédie, a pour objet les amours de Pierre de Hautefeuille et d'Ély de Carlsberg, brusquement interrompues, d'abord par l'arrivée d'un rival, ensuite par l'intervention d'un mari; et elle a un second objet, moins banal, je veux dire moins exploité par le roman, à savoir la lutte entre l'amour et l'amitié dans le cœur de Pierre de Hautefeuille et d'Olivier du Prat, son rival. Comment Pierre devient amant de la baronne, épouse morganatique d'un archiduc tyrannique et méchant, dans quel milieu cosmopolite, à Monaco et à Cannes, il la rencontre, et quelles heures délicieuses ils passent ensemble, entre le bleu du ciel et le bleu de la mer, sous le regard de la lune et des étoiles, parmi le parfum des roses, et grâce à la complicité à peine involontaire d'un Américain, d'un Provençal, d'une Vénitienne et d'un prince génois, c'est proprement l'idylle. Elle est courte. Pierre n'a pas encore le temps de s'habituer à son bonheur, lorsque survient Olivier du Prat, son meilleur, son plus fraternel ami, mais son prédécesseur dans le cœur d'Ély. Olivier n'avait jamais rien dit à Pierre de cette liaison orageuse qui avait agité et enflammé son âme sans la satisfaire. Il s'était arraché à sa maîtresse une année auparavant, mais il n'avait pu l'oublier, quoiqu'il eût eu recours à un moyen héroïque : il s'était marié. A son retour du voyage de noces, il passe par Cannes, rencontre Pierre, devine qu'il est amoureux, cherche de qui, le découvre, va chez Ély, s'efforce de la décider à une rupture et n'obtient rien que de se sentir lui même envahi par un furieux retour

de passsion. De son côté, Pierre apprend par la jeune Mme du Prat, délaissée et jalouse, le passé commun d'Olivier et d'Ély. Scène entre les deux hommes : elle se termine par le triomphe de l'amitié sur l'amour. Ils se jurent de se sacrifier cette femme et de ne la revoir jamais. Mais une nuit Pierre oublie son serment; il se rend dans la villa d'Ély. Olivier le suit, se cache dans un massif du jardin, et là il entend un dialogue entre l'archiduc et son intendant, qui savent qu'un homme est chez la baronne et l'attendent pour le punir. Aussitôt l'idée de se sacrifier pour Pierre éclate dans l'âme d'Olivier; il sort de l'ombre et reçoit le coup de fusil destiné à son ami. Il meurt, et Pierre, qui a su pourquoi, n'a jamais pu revoir Èly : « un mort est entre ces deux vivants, qui jamais, jamais ne s'en ira. »

La seconde idylle se passe entre le nommé Verdier, savant de génie, secrétaire de l'archiduc, et miss Flossie, une Américaine millionnaire. Ces deux jeunes gens veulent s'épouser; l'archiduc, qui veut garder son secrétaire, s'y oppose; Ély les aide; et c'est pourquoi son mari se décide à la priver de son amant.

Les comédies-vaudevilles sont décidément au nombre de trois. La première, qui est très longue, a pour sujet d'abord le mariage secret d'un hobereau provençal, ruiné mais avisé, avec une veuve millionnaire et Vénitienne d'origine, et ensuite les précautions que les deux époux sont obligés de prendre contre un beau-frère de la veuve, qui convoitait l'héritage et est capable de défendre ses intérêts par tous les moyens, même par le poison. — La deuxième a pour sujet les manœuvres d'un Américain, oncle de Flossie, pour enlever le jeune Verdier et en faire l'ingénieur des usines d'électricité dont il rêve; et la troisième enfin, les manœuvres du banquier Brion pour ruiner le vicomte de Chesy et triompher des résistances de la vicomtesse dont il est épris. Est-ce fini? Non; car il ne faut pas oublier le prince Paul Fregoso ni l'abbé Légumina, qui prêtent, l'un, son palais de Gênes, et l'autre, son ministère, à « la noce » de la veuve et du Provençal, et qui font de longues dissertations sur l'art ancien et moderne.

Voila, certes, un roman « complexe » et bien différent de ceux qui ont valu ses premiers succès de romancier à M. Bourget. Ceux-là étaient peu « chargés de matière; » celui-ci en est encombré. Et toutefois, il n'en est pas aussi embarrassé et gêné qu'on pourrait le croire d'abord. M. Bourget y fait preuve, au contraire, d'une très grande habileté à manier « les ensembles, » à croiser et à tisser en une trame solide les innombrables fils de ses cinq ou six aventures. Il avait dédaigné jusqu'ici ces qualités de métier, et on lui avait reproché ce dédain. Il s'est converti à des mœurs littéraires moins hautaines. Les épisodes d'*Idylle tragique* tiennent au sujet principal par des liens très ingénieux, à rendre jaloux les feuilletonistes : c'est ainsi que l'histoire de Pierre et

d'Ély est rattachée à celle du Provençal et de la Vénitienne, et à celle de miss Flossie et à celle de l'Américain par ce simple « truc : » Pierre sert de témoin au mariage du Provençal, Ély est invitée à la « noce » et tout le cortège se rend, de Cannes à Gênes, sur le yacht de l'Américain ; c'est même dans une cabine du yacht que se consomme « l'idylle » d'Ély et de Pierre. — Tous ces personnages, si nombreux, si divers et si artificiellement rapprochés, sont animés d'une vie extraordinairement intense. Une fois qu'on a fait connaissance avec eux (on y met un peu trop de temps), on ne peut plus les quitter. Ils sont intéressants, ils sont amusants, ils sont émouvants. Ils attestent une puissance créatrice que M. Bourget n'avait jamais montrée peut-être au même degré. Quant à sa pénétration de psychologue, elle est restée la même. Les âmes d'Ély, de Pierre, d'Olivier sont fouillées, analysées, déployées et étalées avec le détail et la gravité que M. Bourget apporte dans ses opérations de dissecteur professionnel. Ce qui ne l'empêche pas de faire preuve, dans les parties dramatiques de son œuvre, notamment dans la scène entre les deux amis, d'une grande force, et dans les parties idylliques, d'un charme discret et d'un pathétique pénétrant et presque troublant. M. Bourget ne badine jamais avec l'amour. Il n'en parle qu'avec sérieux, avec une émotion solennelle, presque avec religion. Ce ton de componction sacerdotale et de solennité liturgique fait sourire un certain nombre de lecteurs, parmi lesquels « les libertins » peut-être, qui ne voient dans l'amour qu'un passe-temps, mais aussi quelques esprits sérieux qui se refusent à y voir l'affaire principale de l'existence. Les âmes tendres, au contraire, celles dont c'est en effet l'affaire principale d'aimer ou de ne pas aimer, sont très scandalisées de ces sourires, et se montrent d'autant plus dévotes à celui qui les excite et plus empressées à écouter sa parole. Les pontifes de l'amour sont sûrs de voir leur petite chapelle toujours pleine. Il est cependant des femmes et des jeunes gens d'esprit et même de cœur qui, ayant traversé cette chapelle et ayant assisté à la « sorte » d'offices qui s'y célèbrent, n'y sont point revenus. Ils se tiennent à l'écart, attendant que le célébrant du jour en sorte et qu'il revienne sur cette *Terre promise* où il avait fait une excursion si heureuse et où l'on croyait qu'il avait désormais dressé sa tente.

CHARLES ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Traité élémentaire d'économie politique*, par HERVÉ-BAZIN. 3e édit. Paris, Lecoffre, 1896, in-12 de 576 p., 4 fr. — 2. *Cours d'économie sociale*, par le R. P. CH. ANTOINE, S. J. Paris, Guillaumin, 1896, in-8 de x-658 p., 9 fr. — 3. *Traité théorique et pratique d'économie politique*, par PAUL LEROY-BEAULIEU. 2e édit. Paris, Guillaumin, 1896, 4 vol. in-8 de x-794, 652, 696 et 810 p., avec une table analytique de 88 p., 36 fr. — 4. *Notions populaires d'économie politique*, par MARC GRIMAL. 2e édit. Paris, Giard et Brière, 1896, in-12 de 59 p., 1 fr. — 5. *L'Enseignement social à Paris*, par DICK MAY.

Paris, Rousseau, 1896, in-12 de 116 p., 2 fr. — 6. *Liguons-nous contre le socialisme*, par PAUL BERTON. Paris, Giard et Brière, 1896, in-12 de 110 p., 1 fr. 50. — 7. *Les Causes et les remèdes du socialisme*, par l'abbé ONCLAIR. Paris, Téqui, 1896, in-12 de 280 p., 2 fr. — 8. *La Propriété devant le socialisme contemporain*, par le R. P. CALMES. Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de XXXII-225 p., 2 fr. 50. — 9. *Revenu, salaire et capital, leur solidarité*, par le duc DE NOAILLES. Nouv. édit. Paris, Téqui, 1896, in-16 de 152 p., 1 fr. — 10. *Solidarité*, par LÉON BOURGEOIS. Paris, Colin et Cie, 1896, in-12 de 156 p., 2 fr. — 11. *La Morale sociale*, par BENOÎT MALON. Paris, Giard et Brière, 1895, in-12 de XVI-XXIV-378 p., 3 fr. 50. — 12. *Socialisme et science positive*, par ENRICO FERRI. Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de 220 p., 4 fr. — 13. *Le Socialisme et la science sociale*, par GASTON RICHARD. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 200 p., 2 fr. 50. — 14. *Conscience et volition sociales*, par NOVICOW. Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de 380 p., 6 fr. — 15. *La Population et le système social*, par F. NITTI. Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de XVI-276 p., 7 fr. — 16. *Der Kapitalismus fin-de-siècle*, par RUDOLF MEYER. Vienne et Leipzig, Franz Doll, 1892, in-8 de 488 p. — 17. *L' Imposta progressiva in teoria e in pratica*, par TULLIO MARTELLO. Venise, Ferrari, in-8 de X-208 p. — 18. *L'Impôt démocratique sur le revenu*, par KERGALL. Paris, Colin et Cie, 1896, in-16 de 72 p., 1 fr. — 19. *Contre l'invasion*, par J.-N. JACQUES. Paris, chez l'auteur, 25, rue Saint-Jacques, 1896, in-12 de 70 p., 1 fr. 50. — 20. *De l'Origine du pouvoir*, par le P. TAPARELLI D'AZEGLIO, S. J. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de VIII-356 p., 5 fr. — 21. *La Synergie sociale*, par HENRI MAZEL. Paris, Colin et Cie, 1896, in-12 de 356 p., 4 fr. — 22. *Jean-François Melon l'économiste*, par A. REBIÈRE. Tulle, Crauffon, 1896, gr. in-8 de 82 p. — 23. *Ketteler et la Question ouvrière*, par E. DE GIRARD. Berne, K.-J. Wyss, 1896, in-8 de 354 p., 5 fr. — 24. *La Grève de Carmaux et la verrerie d'Albi*, par LÉON DE SEILHAC. Paris, Perrin, 1897, in-12 de 226 p., 3 fr. 50. — 25. *Dix jours dans la haute Italie, crédit populaire, épargne, coopération*, par LÉON SAY. 2e édit. Paris, Guillaumin, 1896, in-12 de 210 p., 3 fr. — 26. *La Statistica*, par TAMMEO. Turin, Roux-Frassati, 1896, t. I, in-8 de 360 p., 5 fr. — 27. *Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, par MAURICE BLOCK, etc. 53e année. Paris, Guillaumin, 1896, in-16 de 912 p., 9 fr. — 28. *Staatslexikon*. 40e, 41e et 42e livraisons. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1896, gr. in-8 à 2 colonnes, de 161 à 640 p.

1. — Une main amie vient de faire paraître une troisième édition du *Traité élémentaire d'économie politique*, du regretté M. Hervé-Bazin, en la mettant au courant des faits nouveaux. Rien n'est changé au fond de cette œuvre estimable. Peut-être précisément eût-il fallu des retouches plus profondes, car, toutes réserves faites d'ailleurs sur certains jugements, trop absolus selon nous, de M. Hervé-Bazin, nous avons toujours cru que, comme traité élémentaire et comme volume destiné à des étudiants, ce livre a trop de chiffres et fait trop d'emprunts à la statistique, pendant que les parties théoriques y sont insuffisamment développées.

2. — Le *Cours d'économie sociale*, du R. P. Antoine, est une œuvre remarquable qui a exigé un immense travail : des matériaux innombrables ont été mis à contribution, puis groupés et coordonnés, et les notes au bas des pages constituent un véritable répertoire bibliographique. Après une introduction consacrée aux généralités sur l'économie sociale *ou* politique (pourquoi cette synonymie ?), l'ouvrage est divisé en deux parties : « l'Ordre social » (« théorie » et « controverses »), puis « l'Ordre économique. » Le P. Antoine maltraite assez l'économie politique. Convaincu que l'objet n'en est pas l'étude descriptive de lois historiques d'un certain ordre, il la subordonne pleinement à la morale, et lui assigne pour but, non de connaître ce qui est et ce qui doit arriver par

probabilité ou certitude morale dans certaines circonstances, mais de déterminer ce qui doit par devoir y être fait. De là une sévérité exagérée pour les économistes libéraux (nous recommandons au P. Antoine la lecture de Schüler) ; de là aussi certaines erreurs économiques, par exemple sur les prétendus droits compensateurs, dont l'efficacité lui paraît aussi certaine que la nécessité (p. 400). Il ne semble connaître la pratique des affaires que par les livres de doctrine, ce qui, avec des analyses incomplètes ou fausses, n'a pas peu contribué à le pénétrer d'un pessimisme injuste à l'égard de l'anonymat, des valeurs mobilières et de tout ce que les socialistes appellent le régime capitalistique. Pourquoi trancher des questions de fait avec l'autorité des pamphlets de Drumont et de Chirac, ou d'un roman de M. Zola (p. 509)? ce livre dont un autre jésuite, le R. P. Cornut, a pu dire que « l'*Argent*, même après tant de révélations mettant à nu l'armée des spéculateurs véreux, avait su calomnier la banque et les finances? » (P. Cornut, *Malfaiteurs littéraires*, p. 76.) Comment le P. Antoine a-t-il vu « le loyer des capitaux fixes prenant naissance dans un contrat dit prêt à usage, *commodatum* » (p. 319)? Et n'est-ce pas encore une analyse incomplète qui lui fait trouver usuraires les intérêts des monts-de-piété, par la confusion qu'il fait entre l'intérêt et les frais de garde du gage (p. 510) ? J'estime moins serrée dans le fond que dans la forme sa discussion sur l'interdiction du prêt à intérêt par l'Église, ainsi que sa manière de justifier la doctrine ecclésiastique du reproche de contradiction. Ici on n'arrive pas à comprendre que « le prêt à intérêt, dans l'ordre économique présent — système défectueux et antinaturel, qu'il faut bien tolérer provisoirement et avec lui tout ce qui en découle — n'est pas un contrat de *mutuum* » (p. 506 et 507). Ce sont là des mots et rien de plus. Le P. Antoine est partisan de l'impôt progressif, du minimum des salaires, de la législation internationale du travail, des retraites obligatoires contre la vieillesse et de la limitation légale de la production et de la concurrence. Mais, bien entendu, c'est la misère du « peuple des usines » qui paraît seule l'émouvoir (p. 160) ; d'ailleurs, il harmonise parfaitement cette préférence avec ses définitions et ses syllogismes sur le travail. « Si vous achetez un objet fabriqué, vous dit-il, ou si vous faites faire un objet pour un prix donné, vous êtes acheteur, » et ce n'est que du « travail-terme ; » que si, au contraire, « vous êtes soit employeur, soit patron (car il paraît que c'est essentiellement différent), c'est du « travail-acte » qui est en cause, c'est la personne même du travailleur qui est l'objet du contrat, et vous devenez ainsi l'associé de l'employé ou de l'ouvrier » (p. 287 et suiv.). Donc le travail autonome, qui vend des choses, n'a droit ni à la thèse de l'équivalence du revenu aux besoins, ni à la même protection et à la même sollicitude que le travail salarié, qui loue ou plutôt associe des personnes. Tant pis pour les paysans et pour quiconque travaille à son

compte ! Il nous semble que, dans un traité aussi complet de « science sociale » et « d'ordre économique, » une théorie du juste prix aurait dû être mise en regard d'une théorie du juste salaire et en harmonie avec elle pour tout ce qui concerne la satisfaction des besoins du travailleur, soit autonome, soit salarié. Le P. Antoine aurait-il craint, sur ce terrain-là, de se trouver dans l'alternative d'être inconséquent avec lui-même ou bien de contredire la théorie et la pratique universelles ? Ailleurs il affirme « qu'il ne peut y avoir ni socialisme catholique ni socialisme chrétien » (p. 220), et lui-même, à cet endroit, passe à dessein sous silence les propositions caractéristiques que cette école a émises : la preuve, cependant, qu'il les connaît, c'est qu'il discute et même qu'il repousse avec fermeté, dans divers passages de son volume, certaines propositions extrêmes de cette école. Ainsi en est-il des erreurs sur l'origine et le rôle de la propriété foncière (p. 446 et suiv.; p. 462), sur le salaire familial (p. 459 et suiv.) et sur le droit prétendu du salarié à la propriété de l'objet fabriqué (p. 556). Le P. Antoine s'en sépare également quand il soutient, à propos du juste salaire, la thèse de l'équivalence objective du travail (p. 562 et suiv.) : aussi, en dépit de l'autorité du P. Liberatore, admet-il fort bien que le patron employant par charité un ouvrier à demi invalide ou bien l'industrie se trouvant en perte peuvent en justice donner un salaire « inframinimal » (p. 564 et 565). La vérité, c'est que le P. Antoine, malgré ses sympathies de sentiment, garde encore un certain éclectisme de doctrine dont il faut lui savoir gré. Mais, au résumé, son ouvrage nous paraît devoir être plus utile par la masse des documents qu'il présente que par la solidité de ses thèses économiques et la rigueur vraie de son argumentation.

3. — On pourrait appliquer au P. Antoine la phrase si juste que M. Paul Leroy-Beaulieu inscrit en tête de la préface de son *Traité théorique et pratique d'économie politique :* « Pour bien comprendre et profondément saisir, dit-il, des phénomènes concrets singulièrement variés et aux multiples aspects, pour les réunir ensuite dans une légitime synthèse, il ne suffit pas d'étudier au coin de son feu d'innombrables volumes écrits par des prédécesseurs ou de dépouiller d'antiques dossiers et d'interminables enquêtes. Il faut prendre le contact direct des faits, en recevoir le contre-coup immédiat, les suivre dans toute leur réalité. » Il y a trente ans que M. Paul Leroy-Beaulieu s'est voué à cette tâche, et ces trente années ont été marquées par des volumes qui, tels que l'*Essai sur la répartition des richesses*, ont fait date dans la littérature économique, et par d'innombrables articles dans l'*Économiste français*. Le *Traité théorique et pratique*, qui paraissait au commencement de 1896 et qui a atteint en quelques mois sa seconde édition, couronne cette féconde carrière. Il est divisé en huit parties : 1° Science économique en général ; 2° Production ; 3° Conditions géné-

rales du développement des sociétés modernes ; 4° Répartition ; 5° Circulation ; 6° Consommation et usage des richesses ; 7° Population ; 8° État, socialisme et impôt (toute cette dernière partie très abrégée). On y retrouve partout les qualités maîtresses de l'auteur : une grande netteté dans l'exposition, une connaissance approfondie de nos relations sociales, enfin une intelligence judicieuse des phénomènes et de leur enchaînement. Certains chapitres apparaissent purement théoriques et sont comme une suite de théorèmes, brièvement énoncés (en italiques), puis sobrement démontrés ; d'autres, comme l'étude de la monnaie, par exemple (5° part., liv. II), équivalent, au milieu des chiffres et des statistiques, à de véritables monographies des sujets. Surtout, l'œuvre est vraiment personnelle : M. Leroy-Beaulieu a juste assez de renvois et de citations pour justifier ou pour bien faire saisir son opinion propre ; mais il ne s'est pas soucié de constituer un amas de matériaux où les auteurs de seconde main fussent invités à venir puiser, et il a dédaigné les longs index bibliographiques, bien mieux faits pour asseoir une réputation de compilateur et d'érudit que pour faire honneur au jugement et à l'originalité d'un écrivain. Avec cela, il évite les abus de la méthode métaphysique, dont Ricardo et Stuart Mill ne s'étaient pas garantis. Sous ce dernier aspect, ce serait de *la Richesse des nations*, d'Adam Smith, que nous pourrions le plus justement rapprocher le *Traité théorique et pratique*, avec toute la différence des temps et tous les progrès que l'observation économique a réalisés dans cet intervalle. Un mot sur la population. M. Leroy-Beaulieu établit comme thèse que « la civilisation réduit considérablement la natalité » (7° part., l. II, ch. II, et plus particulièrement p. 612 et suiv.). Eh bien, l'analyse ici est-elle assez délicate, et M. Leroy-Beaulieu, en dehors des effets purement physiologiques d'un changement de vie et d'habitudes, n'aurait-il point confondu la civilisation avec l'oubli et la violation de la morale ? Une table alphabétique des matières, très claire et très détaillée, complète cet ouvrage, que nous ne saurions trop recommander, et qui n'a pas son égal au point de vue de l'analyse judicieuse et approfondie de toutes les conditions de la production et de la concurrence modernes (2° partie, l. III).

[illegible] Les Vingt-cinq leçons d'économie politique sont l'œuvre banale d'un modeste de[illegible] cantonal, écrivant pour les élèves des écoles primaires. Cependant, à quelques lecteurs qui l'en s'adresse, il faut éviter les définitions fausses. Ainsi, après que M. Gide a distingué le capital circulant et le capital fixe, se [illegible] que l'intérêt, même en cas de capital fixe, pas [illegible] rente tout ce qui revient au propriétaire de la terre (p. 44). De plus, si « les adversaires de la République [illegible] » ce n'est pas « parce que les [illegible] les réformes

des contribuables ne sont pas au courant du langage et des principes économiques de l'impôt » (p. 57) : c'est simplement parce que cette gestion est déplorable. Demandez-le à M. Paul Leroy-Beaulieu, que M. Grimal n'osera pas, j'espère, accuser d'ignorance économique. Le plan est mal conçu et les développements sont disproportionnés. Tout cela gâte singulièrement de bonnes intentions, inspirant parfois de bons conseils.

5. — Qu'est-ce que *l'Enseignement social ?* Peut-être M. Dick May n'en a-t-il pas une idée très nette, et ce serait là ce qui le rend si parfaitement éclectique, pour ne pas dire sceptique, dans son rapide exposé des efforts qui ont été faits en ce sens à Paris depuis une vingtaine d'années. Il donne quelques renseignements sur l'héritage scientifique de M. Le Play, puis il témoigne de toutes ses sympathies pour le « Collège libre des sciences sociales. » Ses opinions s'accommodent à merveille d'y voir M. Yves Guyot enseigner la morale de la concurrence, le P. de Pascal prêcher une sociologie catholique à laquelle nombre de catholiques ne souscrivent point, enfin MM. Rouanet, Delbet, Révelin, etc., préconiser qui le socialisme en général, qui les formules allemandes du marxisme, qui enfin le positivisme d'Auguste Comte. M. Dick May, favorable à ce courant-là, voit de beaucoup moins bon œil les courageuses tentatives de M. A. Leroy-Beaulieu et du « Comité de défense et de progrès social, » se jetant bravement dans la mêlée des conférences publiques, pour disputer le terrain au socialisme révolutionnaire.

6. — Le socialisme, tour à tour attaqué et défendu, a fait éclore toute une bibliothèque. En fait de brochures de propagande destinées à le combattre, *Liguons-nous contre le socialisme*, par M. Berton, est certainement une des meilleures. Elle en est à son deuxième mille : souhaitons-en beaucoup d'autres après celui-là. C'est droitement pensé et vivement écrit, avec des arguments simples et saisissants, de constantes allusions à des faits actuels, et tout juste assez de chiffres pour que le lecteur y trouve la démonstration de ce qui était avancé. M. Berton s'est proposé de défendre tout particulièrement la propriété et l'hérédité, avec d'autant plus de raison que ces deux institutions essentielles sont menacées l'une et l'autre à cette heure-ci par des moyens détournés : la propriété, par les atteintes que des lois ouvrières mal comprises et des spoliations fiscales porteraient à la liberté du travail et du commerce ; l'hérédité, par l'impôt progessif sur les successions, qui, voté par la Chambre, est soumis au Sénat. J'aime à entendre dire que « la première Providence de l'individu, après Dieu, c'est lui-même. » Cherchons donc à développer l'initiative privée et les œuvres qui doivent en surgir : cependant, malgré M. Berton, je ne veux pas admettre qu'il y ait un bon socialisme, car le socialisme, pour moi, est toujours mauvais, et je trouve que le régime des associations facultatives n'a rien de commun avec lui.

7. — M. l'abbé Onclair, auteur des *Causes et remèdes du socialisme*,

s'est fait une place au premier rang de ceux qui combattent les doctrines socialistes, sans que la complaisance ou la timidité l'ait empêché d'en reconnaître l'influence jusque parmi les illusions de certains catholiques des plus éminents. Ce nouveau volume appartient au même ordre d'idées. Il est écrit sous forme de discours tenus à un auditoire imaginaire, ce qui soutient plus facilement l'attention. De ces dix-neuf conférences, les onze premières sont consacrées aux causes du socialisme (1° rationalisme; 2° principes et agissements de l'État moderne au point de vue politique, religieux, moral et économique; 3° internationalisme; enfin, 4° franc-maçonnerie). Quels remèdes appliquer? Il faut renoncer au rationalisme et revenir au principe catholique, qui a le double mérite de consolider le droit de propriété et d'harmoniser tous les intérêts. Dans cette dernière partie, nous signalons tout particulièrement les pages sur l'aumône, qui, bien que condamnée par le socialisme et dédaignée par la démocratie chrétienne, n'en est pas moins un des fondements de l'ordre social chrétien. La *Civiltà cattolica* a rendu un hommage mérité à cette œuvre intéressante. — Nous devons cependant prévenir une équivoque. Le libéralisme, selon M. l'abbé Onclair, est le père du socialisme. Soit : c'est parfaitement vrai si ce mot libéralisme, sur les lèvres de M. l'abbé Onclair, qui est de Liège, a le sens qu'on lui donne en Belgique; c'est parfaitement vrai encore si on entend par là la liberté absolue de la raison et des manifestations de la pensée. Mais, outre que maintenant, en France, nombre d'excellents catholiques se sont présentés aux suffrages sous la simple qualification de « libéral, » il ne faudrait pas confondre le libéralisme philosophique avec le libéralisme économique. Ce dernier peut s'allier avec une véritable intransigeance de doctrines philosophiques et religieuses; il est respectueux de toutes les règles de la morale; il ne propose ni aux consciences de s'affranchir des devoirs de justice et de charité, ni à l'État de se désintéresser du bien-être des classes ouvrières : mais il défend la liberté du commerce, du travail et des associations contre tous les socialismes et en particulier contre le socialisme d'État, ainsi que contre les projets de corporations obligatoires et de limitation artificielle de la production, et loin d'être une des causes du socialisme, il en est, dans la théorie comme dans la pratique, l'adversaire le plus clairvoyant et le mieux armé.

8. — J'ai goûté beaucoup *la Propriété devant le socialisme contemporain*, par le R. P. Calmes, de la Congrégation de Picpus. L'introduction contient en quelques pages un fort bon historique des attaques contre la propriété. Le P. Calmes y propose très finement de « rattacher Fénelon à cette classe de sociologues chrétiens chez lesquels certains auteurs reconnaissent des socialistes inconscients » (p. XIX). Ailleurs encore, il fait observer que le socialisme d'État, déjà implanté dans les législations de plusieurs peuples, n'est pas facile à dévisager sous les masques de

légalité, de philanthropie ou d'intérêt national dont il s'affuble (p. 11-12). Mais le but principal du volume est de combattre le collectivisme par la démonstration de la justice et des bienfaits de la propriété. Le style est simple et agréable; les arguments sont bien choisis et sobrement présentés, sans appareil scientifique qui puisse rebuter. L'auteur cite peu, pour ne pas alourdir le volume, mais il est évident qu'il connaît beaucoup. Esprit élevé, il s'affranchit sans peine des jugements préconçus : témoin son opinion éclairée sur Malthus (p. 111). A recommander la discussion sur l'origine historique de la propriété, discussion dans laquelle le P. Calmes fait une heureuse application des observations récentes que l'évangélisation de la Polynésie a fournies. Bonnes pages aussi sur le *mir* et l'*allmend*, ces vieilles propriétés communales qui ont excité l'admiration de M. de Laveleye et de ses disciples. Au résumé, avec un certain nombre d'idées personnelles, c'est un abrégé discret et agréable de tout ce que les théologiens, d'une part, et les économistes, de l'autre, avaient dit de plus substantiel et de plus sensé sur ce sujet.

9. — Des préoccupations analogues, au lendemain de la guerre et de la Commune, avaient inspiré au duc de Noailles son opuscule *Revenu, salaire et capital, leur solidarité*. On vient de réimprimer ce solide travail, abstrait sans doute et d'une lecture quelque peu ardue, mais utile aux esprits sérieux et réfléchis. L'auteur s'y est efforcé de démontrer l'inefficacité pratique d'un partage des biens et la nécessité de la coopération économique des divers facteurs de la production. Le titre de chaque chapitre ressemble à l'énoncé d'un théorème, et le texte en donne ensuite la démonstration généralement claire et ingénieuse.

10. — Les plaidoyers en faveur du socialisme sont malheureusement beaucoup plus nombreux. Je range parmi eux *Solidarité*, de M. Léon Bourgeois, bluette politique à forme philosophique, réclame détournée d'un ministre d'hier qui a bien envie d'être un ministre de demain. Voici le thème. Une nouvelle idée, dit M. Bourgeois, s'est dégagée depuis un quart de siècle : c'est celle de la solidarité, préparant la synthèse des idées adverses que soutenaient les socialistes d'une part et les économistes de l'autre (autrement dit : « Votez tous pour moi, ma candidature est la synthèse du oui et du non, du pour et du contre »). En philosophie, on est obligé d'adopter le positivisme évolutionniste, complété par le sentiment que l'individu dépend de l'espèce par son continuel contact avec les autres individus passés et présents (p. 47 et suiv.). L'individu lui-même n'est que la résultante d'un agrégat d'êtres vivants, solidaires les uns des autres (p. 53). Quant à la loi morale, si partout il y en a une, elle n'est pas toujours et partout la même, et la grande erreur de Cicéron a été de croire à la généralité et à la constance de cette loi (p. 72). Or le malaise actuel vient de ce que les institutions n'ont pas évolué parallèlement à la morale, que les progrès de la science avaient heureu-

sement transformée (p. 77). Que faut-il faire actuellement? Il faut, selon la formule de M. Izoulet, « socialiser non les biens, mais la personne. » Toutefois M. Bourgeois voit une différence entre Rousseau et lui, en ce que Jean-Jacques supposait à l'origine un contrat social, tandis que lui voit seulement un quasi-contrat imposé par la nature. Il prétend que sa formule de solidarité, substituée à celles de la charité chrétienne et de la fraternité républicaine, a le mérite de garantir l'égalité et d'assurer à toutes les facultés humaines leur développement le plus étendu (p. 155). Voilà ce que les amis appellent « donner une formule précise aux légitimes revendications des diverses écoles révolutionnaires. » Ce n'est point neuf, au point de vue sociologique; seulement tous ces sophismes sont présentés ici fort gentiment et en très bon style, ce qui n'est pas pour les rendre moins malfaisants.

11. — M. Jaurès a fait une préface à *la Morale sociale* de Benoît Malon, et M. Léon Cladel a fait une biographie échevelée et dithyrambique de l'auteur. La morale sociale, d'après Malon, est celle d'après laquelle « l'humanité, organisée en un tout solidaire, devient à la fois le principe et la fin de la conduite morale » (Intr., p. II), et cette morale doit se substituer à toutes les autres, théologiques, métaphysiques ou purement naturalistes (p. 9). L'ouvrage se compose de deux parties inégalement développées : 1° « La Genèse de la morale; » 2° une Description fantaisiste des diverses morales. Mais il est inutile de se demander si la morale a un pourquoi : il suffit de savoir qu'elle est un phénomène de la vie sociale, et que d'ailleurs il en existe une chez les animaux, qu'aucune ligne de démarcation ne sépare des hommes (p. 36). La morale a-t-elle une sanction? Pas dans un autre monde assurément. A-t-elle un code? Malon écrira le « catéchisme altruiste » quand il en aura le temps (p. 376) : en attendant, il se borne à préconiser l'altruisme universel, y compris l'amour des bêtes, qui sont nos demi-frères, et il affirme que « lorsque l'amour et l'estime présideront seuls à l'union des sexes, ce qu'on est convenu d'appeler la débauche disparaîtra rapidement » (p. 375). La partie descriptive se compose surtout de citations juxtaposées, empruntées à des auteurs anciens et modernes, et entremêlées de blasphèmes dès qu'il est question de christianisme. La morale juive, dont Malon place l'origine aux temps d'Homère et d'Hésiode, puis le développement au temps de Socrate (p. 146), apparaît gâtée par « les insoutenables et sanglantes légendes de la mythologie sémitique, qui sont la négation de la nature humaine et des nécessités sociales » (p. 7). Quant à la morale chrétienne, elle n'est qu'un « écho affaibli du bouddhisme » (p. 173). « La philosophie a moins erré que la religion; toutefois, c'est la religion qui « a le plus influé sur le mouvement humain » (p. 207). Inoffensif pour les esprits instruits et les âmes élevées, le livre est de nature à faire du mal dans les milieux ignorants et crédules.

12. — M. Enrico Ferri s'est proposé, dans son livre *Socialisme et science positive*, de démontrer que « Spencer et Darwin se sont arrêtés à mi-chemin des conséquences logiques de leurs doctrines, et que ces doctrines mêmes constituent le fondement scientifique du socialisme de Marx, le seul qui, en s'élevant sur le socialisme sentimental antérieur, a discipliné et systématisé positivement les relevés des faits sociaux, les conclusions politiques et la méthode évolutive de la tactique, tout en restant révolutionnaire dans le but » (p. 9 et 162). Voilà qui est clair. Mais est-il vrai d'abord que le darwinisme mène au socialisme? Est-il vrai que la lutte pour la vie doive aboutir à l'égalité dans les jouissances? Hæckel l'avait contesté à Virchow, au congrès des naturalistes tenu à Munich en 1877, et M. Ferri commence son livre par une réfutation d'Hæckel. De plus, est-ce que le socialisme, supprimant la propriété et le mariage, ramenant la communauté des biens et la libre union des sexes, n'opérerait pas ainsi une « régression, » ce qui serait inconciliable avec la loi darwinienne du progrès continu? Pas du tout, répond M. Ferri, qui s'évertue à prouver le contraire (p. 93 et s.). Au point de vue religieux, il considère la science et la religion comme étant « en raison inverse l'une de l'autre, » et le darwinisme comme ne pouvant conduire logiquement qu'à la négation de Dieu (p. 57 et suiv.). Quant au socialisme catholique, il n'y voit qu'un instrument de propagande des idées socialistes, mais nullement une arme de défense du catholicisme aux abois (p. 61). Le volume se termine par une réfutation très longue et assez faible de l'ouvrage de M. Garofalo, *la Superstition socialiste*, ouvrage dans lequel M. Garofalo avait pris à partie M. Ferri, et que nous avions eu le plaisir de recommander ici même l'an dernier.

13. — M. Gaston Richard, qui nous donne *le Socialisme et la science sociale*, est tout aussi matérialiste et évolutionniste que M. Ferri : c'est un croyant du matriarcat primitif et un admirateur de Tarde et de Lazarus, qui ont enfin créé la « psychologie sociale » (p. 135 et s., etc., etc.). Mais est-il socialiste comme M. Ferri? Je suis resté perplexe jusqu'à la fin de la première partie: « le Socialisme. » Pour me faire une opinion, il m'a fallu arriver à d'assez bonnes réfutations de Karl Marx sur la plus-value, le surtravail (p. 88 et s.) et la valeur (p. 115 et s.), ainsi qu'à des discussions ingénieuses sur les contradictions que renferment les prévisions sociologiques du prophète de l'Internationale (p. 127 et s.). M. Richard a raison, par exemple, de signaler ce qu'il y a de téméraire à « lire l'avenir de l'Europe dans l'histoire présente de l'Angleterre, et à chercher dans l'organisation des tribus américaines l'image des ancêtres de la population européenne » (p. 133). Il y a donc une certaine force de logique dans cette deuxième partie du volume : « la Sociologie et la théorie du capital. » La troisième partie : « le Socialisme et la prévision sociologique, » ne révèle guère qu'une foi aveugle et vague à

l'autorité d'une science sociale encore en voie de formation. M. Richard plane un peu trop dans le nuage des abstractions, en se refusant à voir dans le socialisme « un plan de reconstitution sociale » ou « une somme de revendications ouvrières » (p. 81), et en le réduisant à un pur tournoi de formules sociologiques où la morale n'aurait rien à voir, en un mot, à « une erreur sincèrement professée, issue fatalement de l'état imparfait des connaissances sociologiques » (p. 193). Je me défie également du libéralisme qui affecte d'apparaître à la fin du volume (p. 196). En tout cas, puisque M. Richard et M. Ferri sont aussi bons darwiniens l'un que l'autre, renvoyons-les à se mettre d'accord s'ils le peuvent.

14. — M. Novicow, auteur de *Conscience et volition sociales*, n'est pas un disciple moins docile de Comte et de Darwin. Les sociologues, dit-il aux premières lignes de son livre, sont divisés en deux écoles : l'école « organique, » qui prend les sociétés pour des organismes réels, et l'autre, « qu'on pourrait appeler inorganique, » pour laquelle « la comparaison entre l'agrégat biologique et l'agrégat social est une simple métaphore privée de réalité objective. » M. Novicow veut relever l'école organique du discrédit, immérité selon lui, dans lequel elle serait tombée. L'auteur traite ensuite du « sensorium social, » dont l'outillage comprend les publications quelconques, les laboratoires et musées, les églises et monuments, etc. (p. 76). Le mécanisme de la conscience sociale correspond à celui de la conscience individuelle : même passage de l'acte physique à l'acte psychique, depuis la sensation, l'image et l'idée jusqu'au désir, à la volition et à la passion (p. 89). Mais le sensorium social a été déterminé par une élite, et c'est de cette élite que provient toute volition sociale, comme toute volition individuelle provient du cerveau (p. 99). Il y en a comme cela trois cent cinquante pages, d'ailleurs facilement écrites et entremêlées ingénieusement de faits et d'exemples, pour que les sophismes aient plus de chances d'être accueillis. A la fin, M. Novicow formule quelques pronostics sociaux basés sur le fait que « l'évolution sociale, comme l'évolution biologique, est caractérisée par un accroissement constant de l'intellectualisation » (p. 334). Je crois que, si les idées de M. Novicow s'implantaient, ce serait bien plutôt, pour parler la langue des sociologistes, une « régression » vers l'ignorance« ancestrale. »

15. — M. Nitti, bien connu par son volume sur *le Socialisme chrétien*, est de la même école organique, avec des sympathies socialistes bien accusées. Son ouvrage sur *la Population et le système social* se divise en deux parties. Dans la première, il expose et critique les opinions des autres. Malthus y tient la plus large place : son pessimisme, opposé à l'optimisme d'Adam Smith, y est attribué aux conditions ambiantes de temps et de lieu. Mais M. Nitti, très complaisant pour la thèse de la « capillarité sociale » de Dumont et pour d'autres élucubrations analogues, ne fait aucune mention des penseurs chrétiens quels qu'ils soient :

c'est là tout un monde qu'il ignore, à tel point qu'il prend Tolstoï pour le type des « âmes imprégnées du véritable esprit chrétien » (p. 157). Des pages plus vraies sur l'élasticité du nécessaire social en divers pays et divers siècles ouvrent la seconde partie. M. Nitti y expose son propre système. Pour lui, la religion est à peu près sans influence sur la natalité: le christianisme, agent de stérilité quand il est intense, ne devient un agent de fécondité que lorsqu'il a « perdu sa ferveur ascétique » (p. 153 et s.). M. Nitti s'insurge pareillement contre les assertions de M. Block et de tous les moralistes spiritualistes : il ne veut pas admettre que « la cause du phénomène est généralement libre et volontaire » (p. 222). La vraie règle est celle que Doubleday a entrevue, que Darwin a perfectionnée, et que Spencer a formulée : à savoir, que « la genèse est en raison inverse de l'individualisation : » autrement dit, de même que « l'homme, étant l'être dont l'individualité est la plus forte (exception faite de l'éléphant), est le moins fécond, » ainsi les sociétés qui atteignent le développement le plus élevé sont les moins fécondes, tout cela d'une manière spontanée, en vertu de causes à la fois biologiques et psychiques, mais non volontaires (p. 232 et s.). « Un maximum d'individualisation ne sera possible qu'avec un maximum de socialisation » (p. 237), puisque « tout développement de l'individualité n'est autre chose qu'une diminution de l'individualisme » (p. 243). Avis aux amateurs de rébus. J'aime mieux, sur ces sujets scabreux, un vieux livre modeste et peu connu d'un humble curé de campagne : *La Loi de la vie*, de M. l'abbé Crozat, parce que c'est plus vrai, plus clair et moins pédant.

16. — L'ouvrage de M. Rudolf Meyer, *Der Kapitalismus fin-de-siècle*, est d'une lecture pénible, grâce surtout au manque d'ordre et de subdivisions qui ajoute à la lourdeur proverbiale des Allemands. M. Meyer appartient à l'aile gauche du socialisme chrétien. Sa thèse générale, c'est que le capital, simple catégorie historique qui a eu un commencement, aura aussi une fin. Le socialisme s'en chargera, et il n'y aura bientôt plus que deux formes sociales en présence : le christianisme et le socialisme. M. Meyer distingue trois grandes périodes économiques, l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes. Le capitalisme romain et l'esclavage ont succombé sous les coups de l'Église, grâce aux canons ecclésiastiques qui condamnaient l'intérêt ; mais si le capitalisme a ensuite ressuscité, si l'économie sociale du moyen âge ne s'est pas maintenue, c'est parce que l'Église s'est confinée dans la prohibition de l'intérêt et ne s'en est pas prise directement à la cause du mal, c'est-à-dire aux rapports juridiques qui reconnaissent une productivité factice au capital (p, 29). Il y aurait beaucoup à dire sur l'histoire du prêt à intérêt et sur le tableau de la vie économique du moyen âge, tels que M. Meyer les présente. Vient ensuite un interminable chapitre sur les « tendances anticapitalistiques en Allemagne. » Les chapitres sur

la concurrence étrangère, les « cartels, » les guerres commerciales, etc., terminent le volume. On peut y relever en maint endroit des appréciations plus âpres que justes, et des affirmations inexactes. Par exemple, où M. Meyer a-t-il vu que l'absence de l'usure en France tienne à l'habitude des collecteurs d'impôts de servir de banquiers aux petits producteurs de l'arrondissement (p. 230)? Il ne faut pas un moindre effort d'imagination pour trouver dans saint Thomas et les scolastiques la fameuse équation du travail et de la valeur, qui est le fondement du marxisme (p. 33). Mais ce qui manque le plus, ce sont les définitions des mots et les preuves des faits. Ainsi, avant de consacrer vingt et trente pages à me soutenir que le capital était improductif au moyen âge, il aurait fallu m'expliquer quel sens socialiste je dois donner à ce mot « capital, » sens qui, ici, a besoin d'être différent de celui d'Adam Smith et de tous les économistes. Ce qu'il y a de plus vrai dans le volume, c'est l'opinion que l'antisémitisme est l'échelon — Engels avait dit : le circuit — « par lequel les populations chrétiennes arrivent aux *Sozialdemokraten*, » c'est-à-dire au socialisme sans épithète (p. 231). D'ailleurs, M. Meyer, plus ennemi du capital en général que des juifs en particulier, ne les rend nullement responsables des abus contre lesquels il proteste.

17. — Quittons enfin le socialisme, au moins pour un moment, et occupons-nous d'impôts. — M. Martello nous donne, avec son *Imposta progressiva*, un excellent travail sur l'impôt progressif. C'est un arsenal complet des arguments en faveur de la progressivité. En outre d'une étude très détaillée des législations étrangères, ainsi que d'un plaidoyer parfait contre les « [illegible] de l'échelle lente » (ch. XII) et contre l'erreur de ceux qui ignorent que « le nombre des revenus imposables est partout et toujours en raison inverse de leur montant » (p. 125), j'ai trouvé dans ce volume, comme choses nouvelles, une discussion de la formule mathématique de l'impôt progressif et des renseignements intéressants sur les taxes progressives [illegible] à Florence du XIVe au XVIe siècle [illegible] de l'impôt progressif. Dans ces [illegible], M. Leon Say avait [illegible] ce [illegible], mais M. Martello [illegible] que d'autres [illegible] analogues à [illegible] en France. [illegible] 1850 et à la [illegible] de la [illegible] pour [illegible] discussions sur [illegible] » [illegible] p. [illegible] [illegible] au moment déjà [illegible]

18. — Quant à M. [illegible] [illegible] le per-

jet de l'ancien cabinet Bourgeois-Doumer. C'est donc une simple brochure d'actualité politique, pour ne pas dire de complaisance, et l'auteur s'y borne à reprendre les meilleurs arguments déjà produits par les amis du ministère. Pour nous, ennemi des bouleversements rêvés par les radicaux, nous ne voyons pas la nécessité de devenir partisan de ceux que les opportunistes préparent, et nous pensons que la politique des économies et des libertés locales serait encore celle qui apporterait les plus sages réformes. Pourquoi M. Kergall n'en a-t-il rien dit ?

19. — Dans l'opuscule de M. Jacques, *Contre l'invasion*, l'impôt n'est qu'un moyen. Il s'agit de l'infiltration de l'élément étranger en France. Après diverses critiques, les unes justes et les autres mal fondées, contre le régime politique et « capitalistique » actuel, l'auteur conclut à des taxes élevées contre les étrangers travaillant ou séjournant en France. Ce petit volume est faiblement documenté, les difficultés diplomatiques sont passées sous silence, les analyses économiques sont incomplètes ou fausses, enfin le sophisme *cum hoc, ergo propter hoc* est d'un usage par trop fréquent. Ainsi, pourquoi attribuer à la concurrence étrangère la stérilité volontaire des ménages (p. 48) ? Et si la Lozère, le Cantal et la Creuse comptent officiellement un très petit nombre d'indigents parce que ces pays-là n'en peuvent guère secourir, pourquoi en conclure à une absence de pauvres qui serait elle-même une conséquence de l'absence d'étrangers (p. 36) ?

20. — Le R. P. Taparelli d'Azeglio avait publié, en 1850, un *Examen critique des gouvernements représentatifs dans la société moderne*, ouvrage composé de quatre parties, d'importance et de longueur très inégales, qui s'intitulaient : 1° De l'Unité sociale ; 2° Du Suffrage universel ; 3° De la Possession de l'autorité ; 4° De l'Émancipation des peuples adultes (cette dernière partie en réponse à une lettre du comte Mathieu Ricci). C'est cet ouvrage que le P. Pichot, jésuite également, vient de traduire et de faire paraître sous le titre : *De l'Origine du pouvoir*. Le P. Taparelli s'en prenait au protestantisme, dans lequel il voyait alors un danger pour l'Italie et qu'il accusait, non seulement d'avoir enfanté la Convention, puis la République de 1848 (p. 94), mais encore d'avoir rendu impossible l'idée du droit (1re partie, chap. IV). Le suffrage universel était présenté comme « impossible, funeste, menteur, destiné à conduire à l'abolition absolue de tout gouvernement, au bouleversement de la société et à une complète anarchie » (p. 133). Tout cela était démontré avec une vivacité très italienne. Mais il y a de cela presque un demi-siècle. Même je ne puis pas m'empêcher de trouver un parfum tout féodal aux pages où le P. Taparelli établit, non seulement que l'autorité est une propriété (p. 226), mais encore que le propriétaire de vastes domaines « est juge entre ses colons, d'abord en vertu du droit universel, inhérent et essentiel à toute société, ensuite en vertu du droit particulier

que lui donne sa propriété.... ; qu'il est obligé en conscience de vouloir l'ordre parmi ses fermiers, et finalement qu'il peut imposer aux coupables des réparations légitimes et bannir de son domaine ceux qui ne voudront pas se soumettre » (p. 218 et 219). La réimpression de ce volume serait-elle une protestation intentionnelle contre des opinions plus récentes et singulièrement plus démocratiques ?

21. — Je ne sais où classer *la Synergie sociale*. D'abord, qu'est-ce que ce mot désigne ? M. Henri Mazel m'apprend qu'elle est « cette harmonie des amours actifs d'un chacun, qui implique conscience et raisonnement et qui implique aussi action différenciée et combinée, l'attractif des uns devant être combiné par l'attracté des autres » (p. 2). Que c'est profond et que c'est lourd ! Eh bien, détrompez-vous. M. Mazel a un style vif et chaud, très jeune et très coloré, moderne même et très moderne, où l'adjectif « venle, » répété toutes les trois pages, coudoie à l'occasion le substantif « hargne. » Le volume a trois parties : le passé, le présent et l'avenir. La première partie est un essai de « psychohistoire, » où les doctrines évolutionnistes et les thèses sur la différentiation de « l'âme des peuples » m'ont fait une assez mauvaise impression, malgré des pages émues et sincères sur le rôle moralisateur du christianisme et sur la civilisation du moyen âge. Le « présent » commence par une critique virulente de la Révolution, qui fut « le comble de l'horrible et du stupide » (p. 124). Cette partie, la plus longue du volume, ne manque pas d'aperçus, sinon bien neufs, au moins justes, quoiqu'il y ait à faire certaines réserves, notamment sur le chapitre consacré au clergé. Mais on déraille tout à fait dans la troisième partie, « l'avenir. » Ici l'imagination se donne libre carrière. Notamment à propos de socialisme et de religion, M. Mazel n'entrevoit qu'un fouillis d'actions réflexes qui s'équilibrent et se neutralisent à travers d'interminables hypothèses. L'Église, sans doute, ne peut pas « rejeter ses amulettes : avec quoi donc endormirait-elle les âmes dolentes et enfantines ?.... » Mais on entrevoit une « concorde de toutes les églises chrétiennes et peut-être de toutes les religions, concorde vers laquelle le Parlement de Chicago aura été le premier pas » (p. 272-273). Quant à l'avenir des idées morales, « le christianisme oscille entre deux pôles : le pôle d'Orient, restriction et passivité ; le pôle d'Occident, activité et expansion : en dehors de lui [le christianisme] subsiste le vieil esprit des rois asiatiques. Or, aujourd'hui même, trois grands penseurs, Nietzsche, Tolstoï et Ibsen, représentent ces trois états d'âme » (p. 276). Toutefois le « nietzschisme » risque de devenir « un toxique redoutable » (ajoutons que Nietzsche, tout le premier, en est devenu fou) ; le nietzchisme a donc besoin d'être complété par Tolstoï, à qui l'on doit « un inattendu regain d'évangélisme, » et par Ibsen, qui ne veut que liberté et vérité. Au résumé, ce qu'il y a de bon dans ce volume n'est

pas de l'auteur : ce sont les emprunts à Taine, à Babeau et à l'école de la *Réforme sociale*.

22. — Reposons-nous un peu en étudiant des biographies ou des opinions. — Jean-François Melon, né à Tulle en 1675, mort à Paris en 1738, a laissé un nom parmi les précurseurs de l'économie politique. Ami de Montesquieu et secrétaire de M. d'Argenson, du cardinal Dubois, de Law et enfin du Régent, il fut mêlé à tout le mouvement financier et social de cette période. On aurait oublié peut-être son *Mahmoud le Gaznévide*, sorte de pastiche des *Lettres persanes*, mais on se souvient de son *Essai politique sur le commerce*, paru en 1734. M. Rebière a recueilli tout ce qu'il a pu trouver de documents et d'appréciations sur Melon, et il les publie en un volume fort bien imprimé, où il a fait reproduire quelques autographes de Melon, ainsi que les frontispices des éditions originales. Le but de M. Rebière est, du reste, de faire une étude biographique et bibliographique, plutôt qu'économique : aussi, et notamment pour l'*Essai politique sur le commerce*, procède-t-il par extraits, et nullement par synthèses critiques des opinions de Melon.

23. — *Ketteler et la Question ouvrière*, de M. de Girard, s'ouvre par une « introduction sur le mouvement social catholique, » qui n'en est pas la partie la moins curieuse. Toute l'Europe y est passée en revue : en ce qui concerne la France, nous mettons en doute plus d'une assertion de l'auteur. Ainsi, désireux de voir partout des « catholiques-sociaux, » il range parmi eux Mgr Freppel, Mgr Turinaz, *la Vérité* de Paris...., et nous-même enfin, — et là contre, en ce qui nous regarde, nous nous croyons le droit et le devoir de protester. M. de Girard affirme aussi qu'il y a divergence seulement sur la mesure et non sur le principe de l'intervention (p. 74-75) : Mgr Freppel, cependant, s'en était expliqué assez clairement à Angers, en 1890, à l'ouverture du congrès des jurisconsultes catholiques, en critiquant nombre de propositions de pure doctrine, et Mgr Turinaz en avait fait autant, sinon plus, dans ses deux mandements de 1891, avec une énergie qui ne peut être oubliée. Pourquoi taire chez M. de Mun le mouvement très accentué de recul dont tous ses discours à la Chambre, après 1892, ont marqué les étapes progressives? Enfin, est-il vrai que le peu de progrès du socialisme chrétien en France soit dû aux « énervantes discussions sur la question du ralliement à la République, » si bien que chez nous on ne puisse pas « prédire avec quelque vraisemblance l'avenir du mouvement social chrétien » (p. 79 et 80)? Tout cela nous paraît vu de Suisse, c'est-à-dire d'un peu loin. Je préfère l'étude sur Mgr de Ketteler, bonne synthèse des idées que le grand évêque de Mayence avait disséminées dans des publications de circonstance. M. de Girard, tout en lui reconnaissant « parfois des allures socialistes » (p. 340), s'attache à bien marquer le fossé entre Mgr de Ketteler et Lassalle.

24. — Si nous voulons voir de plus près les questions ouvrières et bien connaître comment les choses se passent, prenons *la Grève de Carmaux et la verrerie d'Albi*, par M. Léon de Seilhac. L'auteur nous mène à Carmaux, il nous y décrit les conditions du travail, et nous fait assister à toute la grève de 1895, dont les contre-coups se ressentent encore à la Chambre à l'heure même où nous sommes. Tous les documents qui peuvent éclairer cette page de notre histoire sont mis sous nos yeux, y compris toutes les pièces du fameux procès en dommages-intérêts que M. Rességuier a intenté ensuite à *la Dépêche* de Toulouse et aux députés qui avaient fomenté et entretenu l'agitation.

25. — Encore une œuvre, non de doctrine, mais de faits et d'observations. Ce sont les *Dix jours dans la haute Italie — crédit populaire, épargne, coopération*, par M. Léon Say, récit très intéressant d'un rapide voyage qu'il fit, en 1883, à Milan, Lodi, Crémone, Padoue et Bologne, pour étudier le fonctionnement des caisses d'épargne et des banques populaires de l'Italie. La seconde édition de cet ouvrage achevait d'être imprimée au moment de la mort de M. Say. A nous, qui finirons par nous atrophier dans l'étatisme, nos voisins donnent d'admirables exemples d'initiatives fécondes et de sages libertés. Leurs Caisses d'épargne, libres dans l'emploi de leurs fonds, vivifient par leurs opérations d'escompte, de crédit foncier et de crédit agricole le pays où elles opèrent. Végètent-elles comme chiffres d'affaires? Non : celle de Milan, à elle seule, détient cinq cent vingt-six millions, le sixième de tous les dépôts de nos Caisses françaises, non compris les cinquante et un millions de dépôts de sa jeune sœur la Banque populaire. Sont-elles fragiles et sujettes aux ébranlements du crédit ? Non encore, et elles ont franchi les crises de 1859 et de 1866 mieux que n'auraient pu faire des Caisses esclaves de l'État. Le volume fourmille aussi de vues neuves et judicieuses sur l'alliance nécessaire du papier commercial (à courte échéance) et du papier agricole (à long terme), sur les prêts d'honneur, sur le crédit personnel et sa supériorité moralisatrice par rapport au crédit réel ; il donne des renseignements très suggestifs sur l'usure, tellement intense en Italie que les banques populaires de la Pouille et de la Basilicate, tout en la combattant, ne peuvent prêter qu'à 8 et 10 °/₀. A signaler encore l'étude de la loi italienne du 21 juin 1869, qui avait imaginé, d'ailleurs sans succès, de faire créer par les banques rurales des bons agraires représentant leurs avances à l'agriculture. Tout cela a été écrit il y a plus de douze ans. Une longue préface de M. Rostand, de Marseille, explique que rien n'a changé, sinon en mieux. M. Rostand, d'une manière incidente, y critique les caisses « confessionnelles » et y fait un fort beau plaidoyer en faveur de la décentralisation économique. Cet excellent volume prouve une fois de plus comment le libéralisme économique s'allie fort bien avec le souci intelligent des progrès et du

bien-être des classes humbles et laborieuses : il est regrettable que nos Chambres et notre gouvernement, férus de socialisme d'État et de centralisation, n'aient pas voulu s'inspirer de tous ces beaux exemples dans la rédaction de la loi du 20 juillet 1895 sur les Caisses d'épargne.

26. — Nous finirons par la statistique. M. Tammeo vient de tirer un premier volume des leçons qu'il a professées sur ce sujet à l'Université de Naples. *La Statistica* renferme trois parties. D'abord une histoire de la statistique, où la *Physique sociale* de Quételet tient la place d'honneur après Conring, Achenwall et Süssmilch, mais où les premiers travaux français sur la population de la France au XVIIIe siècle sont passés sous silence. Suit une théorie — philosophique d'abord et ensuite technique — de la statistique. La statistique est-elle une science ou bien une méthode, c'est-à-dire un art ? Ce dernier avis serait le mien, mais non pas celui de l'auteur, matérialiste et évolutionniste convaincu. Pour lui, une des plus grandes découvertes modernes est celle de la conservation de l'énergie, laquelle engendre nécessairement la loi de l'évolution (p. 62); la société, « le plus vivant des êtres connus, » selon le mot de Comte (p. 67, etc.), est un véritable organisme doué d'individualité et de conscience (p. 73) ; elle est la résultante des individus, comme l'individu est la résultante des cellules (p. 64 et suiv.), tandis que l'État et l'Église sont de simples systèmes de forces, sans protoplasmes et sans cellules, créés par la société et basés sur des intérêts ou des croyances (p. 74, 76). La statistique, devenue vraiment une « physique sociale, » n'aura pas à tenir grand compte de la liberté et des causes morales ; aussi les longues dissertations de M. Tammeo sur la causalité ne discutent-elles point de causes de cet ordre. La troisième partie du volume est consacrée à une statistique de la population, qui n'ajoute rien aux travaux autrement complets et substantiels de notre Levasseur.

27. — Si nous passons maintenant de la théorie à la pratique, nous aurons la satisfaction de constater que l'*Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, publié sous la direction de M. Maurice Block, poursuit sa carrière sans se lasser et sans démériter la juste confiance qu'il s'est acquise. Le voici à sa cinquante-troisième année, toujours aussi bourré de chiffres intelligemment choisis, et devenu de plus en plus le Bottin des économistes et des affaires.

28. — Le *Staatslexikon* de la *Görresgesellschaft* continue, lui aussi, sa course, qui sera bientôt terminée. Nous possédons maintenant les quarantième, quarante et unième et quarante-deuxième livraisons ; elles achèvent le mot *Souveränetät* et commencent le mot *Strafrecht*. A cause des notions et des principes qu'il a fallu donner sur l'État (*Staat*) et ses diverses attributions, la partie que nous présentons au public est une des plus importantes et des plus caractéristiques de ce travail.

JOSEPH RAMBAUD.

THÉOLOGIE

Institutiones theologicae, auctore G.-B. Tepe, S. J. Paris, Lethielleux, 1894-1896, 3 vol. in-8 de 636, 672 et 780 p. — Prix du vol. : 6 fr.

Le premier volume contient les traités de la Religion, de l'Église, de l'Écriture et de la Tradition; le second, ceux de Dieu, de la Trinité, de la Création ; le troisième, ceux de la Grâce, des Vertus théologales et de l'Incarnation. Un quatrième volume, que nous n'avons pas encore examiné, traite des Sacrements.

Le théologien qui écrit de nos jours *in usum scholarum* doit non seulement posséder à fond la doctrine des maîtres, mais encore avoir le don de l'exposer clairement. Le P. Tepe réunit ces qualités à un degré tout à fait rare. Il s'attache de préférence à saint Thomas; or on voit qu'il le possède et qu'il a pris de lui, outre la doctrine toujours sûre, la pensée toujours précise, l'expression toujours claire et cette sérénité qui permet de présenter en quelques mots les vérités métaphysiques les plus hautes sans recourir jamais à ces digressions qui obscurcissent ce qu'elles prétendent expliquer. Il a de plus, au service de ces dons éminents, un style limpide et d'une latinité parfaite. Il divise les traités en questions, en chapitres et en propositions ou thèses, et dans l'ensemble comme dans les détails tout est toujours très logiquement ordonné. Il est inutile de remarquer que sur les points où se divisent les disciples de saint Thomas, le P. Tepe suit Suarez et les théologiens de la Compagnie de Jésus. Un autre devoir du théologien, c'est de défendre la doctrine contre les attaques qui se renouvellent sans cesse. A l'érudition antique il doit donc ajouter les ressources que lui fournissent, pour la défense, les sciences auxquelles les adversaires ont emprunté des armes pour l'attaque. Notre auteur l'a compris, et toutes les fois qu'il s'agit d'exposer les textes des Pères et surtout ceux de l'Écriture, ce scolastique éminent devient un critique et un exégète consommé, grâce à ses savants collègues Cornely, Hummelauer et autres, dont les travaux sont si connus. Nous demanderons enfin au théologien, lorsqu'il s'agit de faire à une question sa place, de se guider un peu d'après l'importance que cette question peut avoir actuellement et, s'il s'agit d'apologétique, de présenter les arguments de la manière qui convient le mieux à l'état actuel des esprits. C'est à ce dernier point de vue seulement que nous aurions quelques regrets à formuler. Est-ce assez de prouver l'institution divine du magisterium, et ne faudrait-il pas aborder directement la question de la suffisance de l'Écriture, qui est comme le pivot de la controverse protestante? Après son excellent petit traité de l'Écriture, l'auteur place en appendice de larges extraits de l'encyclique de Léon XIII sur ce sujet; mais comment, dans la question des rapports de l'Église et de l'État, ne nous a-t-il rien présenté du magnifique exposé doctrinal des

encycliques *Immortale Dei* et *Libertas?* Dans le traité de la Religion, nous aurions voulu voir une réfutation de l'indifférentisme et aussi quelques indications des arguments tirés des miracles de l'ordre moral, comme serait la vie du Christ et l'autorité de son témoignage. On aime aujourd'hui ces sortes de considérations et elles font beaucoup d'impression sur les esprits. Ces observations ne contredisent en rien ce que nous avons dit de la haute valeur de cet ouvrage. Partout où il s'agit de théologie proprement dite et de la doctrine des maîtres, on ne le consultera sur aucun point sans trouver la réponse juste et l'explication sobre et claire.

LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Législation héraldique de la Belgique, 1595-1895; jurisprudence du Conseil héraldique, 1844-1895, par LÉON ARENDT et ALFRED DE RIDDER. Bruxelles, Schepens, 1896, in-8 de 262 p. — Prix : 10 fr.

Volume fait avec grand soin et très intéressant à feuilleter. C'est l'histoire de la noblesse dans les Pays-Bas d'abord, puis en Hollande et en Belgique. On ne pouvait s'occuper de ce dernier royaume sans parler de l'ensemble territorial dont il a été détaché depuis soixante-six ans.

De 1595 à 1795 nous voyons les règlements promulgués par les rois d'Espagne, les empereurs d'Allemagne ; de 1795 à 1808, la République française fait table rase de cette ancienne institution. A cette dernière date paraît la noblesse impériale, qui disparaît en 1814. De 1815 jusqu'en 1830, la noblesse est installée dans le nouveau royaume des Pays-Bas; enfin en 1830, la formation du royaume de Belgique fait éclore une nouvelle législation nobiliaire qui, tout en conservant quelques traces des lois néerlandaises, modifie de fond en comble l'institution.

Dans la législation néerlandaise, les nobles formaient une assemblée désignée sous le vocable « corps équestre, » qui jouissait de quelques privilèges peu encombrants. Ils fournissaient le quart de la représentation aux États généraux, ils pouvaient chasser sans acquitter de droits ; ils avaient même un costume. En Belgique, le noble, de par la Constitution qui est très démocratique, n'a aucune espèce de privilège ; il a son titre et ses armoiries déterminés par le Roi, et c'est tout. Néanmoins, le gouvernement belge veille à ce que personne ne prenne, sans droit, un titre ou la qualité de noble ; à cet effet, il publie des listes officielles de manière à ce que les municipalités et les officiers ministériels ne laissent pas passer, dans les actes, des qualifications non justifiées. Nous devons reconnaître qu'entre la noblesse belge, au moment où j'écris, et la noblesse française, la démocratie est parvenue à faire la position égale. Seulement, en France, chacun peut se titrer et s'attribuer un blason sans que personne y trouve à redire. On est un peu étonné de constater le luxe de pré-

cautions appliqué par le gouvernement belge pour la police de cette noblesse qui n'est qu'une innocente satisfaction d'amour-propre : Conseil héraldique composé de sept membres ; publication au *Bulletin des lois* des noms des personnes ou familles belges officiellement reconnues comme nobles ; amendes prononcées tant contre ceux qui auront pris indûment un titre de noblesse que contre l'officier public qui aurait commis la même erreur, etc. Une pareille sévérité doit être justifiée par l'opportunité d'assurer la perception des droits de chancellerie.

Ce livre restera très utile à consulter dans toutes les questions nobiliaires ; mais, en le fermant, on reste convaincu que cette institution, indispensable dans un État monarchique, ne peut avoir une valeur que si elle est rattachée à la propriété foncière. B.

SCIENCES ET ARTS

Grundzüge der Metaphysik, von Dr F. Sachs. Paderborn, Schöningh, 1896, in-8 de vii-254 p.

Cet ouvrage est, à proprement parler, un manuel de métaphysique destiné aux élèves de philosophie. Il contient un cours complet, mais très résumé, d'ontologie, de cosmologie, de psychologie et de théologie naturelle ou théodicée. Il nous a paru écrit avec beaucoup de clarté. L'auteur suit très exactement la doctrine de saint Thomas, conformément aux meilleurs interprètes. Il précise parfaitement les questions, les résout avec netteté, et évite les controverses et les discussions compliquées. Ce cours nous paraît excellent et tout à fait propre à assurer une formation solide de l'intelligence des jeunes étudiants. Il leur donnera une idée très juste de la philosophie scolastique. Ceux qui se destinent à une étude spéciale des matières philosophiques aborderont ensuite avec une très bonne préparation la lecture des ouvrages spéciaux sur les problèmes plus ardus. Le cours du docteur Sachs se recommande, au reste, d'une très haute autorité. L'auteur est un élève du chanoine Schneid, qui fut recteur du collège épiscopal d'Eichstätt et un des meilleurs philosophes scolastiques de l'Allemagne. L'ouvrage, rédigé depuis longtemps sous forme de manuscrit, a été approuvé par le chanoine Schneid, en son vivant, et il a bien voulu s'en servir lui-même pour l'enseignement qu'il donnait à Eichstätt. On peut donc être assuré qu'il reproduit, au moins dans ses lignes principales, les vues de cet éminent professeur.

D. V.

Notice sur le n° 16,089 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par B. Hauréau, tiré des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, t. XXXV, première partie. Paris, Ch. Klincksieck, 1895, in-4 de 31 p. — Prix : 1 fr. 70.

Les lecteurs de notre Revue savent tous la particulière compétence

avec laquelle le regretté M. Hauréau étudiait les mélanges de sermons et de pièces philosophiques dont le supplément latin de la Bibliothèque nationale est abondamment pourvu. Il avait recueilli, au cours de sa laborieuse carrière, poursuivie au delà des limites ordinaires, avec une juvénile ardeur, une multitude de fiches où il avait noté l'*incipit* de pièces anonymes lui permettant des identifications, des rapprochements interdits à tout autre qu'au possesseur de ces éléments. Je me fais un devoir d'ajouter que ceux qui avaient besoin de recourir à cette source d'informations rencontraient auprès de cet aimable vieillard l'accueil le plus bienveillant et le plus libéral; libéral en effet, M. Hauréau l'était dans toutes les acceptions du mot, et le régime qui a eu toute sa fidélité eût gagné l'estime à être dirigé par de tels hommes.

C'est le développement de quelques-unes des fiches de M. Hauréau qui est présenté au public sous la forme modeste d'inventaire d'un manuscrit. Je n'en signalerai pas toutes les pièces : mais toutes présentent de l'intérêt pour les études spéciales dans lesquelles s'était confiné M. Hauréau. En particulier, M. Hauréau repousse diverses attributions du « De disciplina scholarium » prêté à tort successivement à Boèce, à Denys le Chartreux, à Guillaume de Moerbeke, etc., enfin à deux différents Pierre de Blois. Plus loin il donne un curieux aperçu de diverses questions quodlibétiques, dont la plupart, visant les sciences dites « naturelles, » sont trop peu sérieuses pour être reproduites ici. Je m'en voudrais cependant de ne pas signaler le débat sur la question suivante : « Ne doit-on jamais croire à la fidélité des hommes roux, et conséquemment à celle des femmes rousses? » Il paraît que si l'on peut avoir une certaine confiance dans les roux clair, on ne saurait en avoir aucune dans les roux-brun. Je me bornerai à donner le thème d'une question singulière : « Utrum magnes suppositus capiti mulieris dormientis caste, moveat ipsam ad amplexandum virum suum. » D'autres sont plus sérieuses : « Quæritur utrum usura permittenda in civitate. » Je terminerai en signalant avec M. Hauréau l'œuvre d'un personnage identifié avec Hugues de Newcastle, où le trafic des indulgences est décrit et condamné. M. Hauréau a imprimé cet opuscule, il mérite d'être lu.

L. H. M.

El individuo y la reforma social, por Eduardo Sanz y Escartin. Madrid, Garcia, 1896, in-8 de 448 p. — Prix : 6 fr.

Dès l'apparition de son premier livre (*La Question économique*, 1890), Don Eduardo Sanz a pris place parmi les meilleurs écrivains économistes de l'Espagne. Depuis, l'illustre académicien, poursuivant ses études, a publié un ouvrage sur les rapports entre l'*État et la Société* (1893), et une brochure, dédiée à S. Ém. le cardinal Sancha, archevêque de Valence, sous le titre de : *Associations ouvrières et Catholicisme* (1894). Le pro-

blème social, si brûlant de nos jours, est traité encore plus à fond, et présenté sous un point de vue plutôt moral qu'économique, dans le magnifique volume dont nous nous occupons aujourd'hui. L'auteur étudie « l'action de l'individu en tant qu'elle est dirigée vers l'amélioration de l'état social. » Cette action, qui est une expression des idées et de la volonté à la recherche d'un idéal, se transforme en conduite ; et la conduite implique le devoir, l'obligation, la relation éthico-juridique, c'est-à-dire qu'elle embrasse tous les termes du problème social. De ces principes Don Sanz tire d'importantes et fécondes conclusions, dont voici les principales :

1° L'individu est le fondement de la réforme sociale : toute réforme sociale, pour être efficace, doit commencer par réformer « l'homme intérieur, » la conscience individuelle : la conduite de l'individu devant nécessairement influer sur l'état de la société tout entière. (L'auteur croit fort peu à l'efficacité des réformes législatives.) 2° Il faut se servir de la valeur des idées, du caractère impulsif de l'idéal, pour répandre dans le corps social tous les biens, de quelque nature qu'ils soient, et pour améliorer les conditions de la société par le travail, l'épargne, la propriété, la bienfaisance, la science, l'enseignement, la religion, les arts, le droit, le relèvement de la dignité de la femme.

On pourrait peut-être reprocher à Don Sanz y Escartin de n'avoir pas mis assez en relief le rôle que doit jouer la volonté dans cette action réformatrice de la société par l'individu ; l'intelligence n'est pas l'âme tout entière ; la morale ne comprend pas seulement des idées. Mais il est certain que le bien connu est un bien à moitié fait : de la connaissance on arrive à la pratique ; le point capital pour suivre le bon chemin, c'est de savoir où il est. Ce livre a donc une haute portée intellectuelle et morale ; il mérite d'être propagé ; nous voudrions le voir traduit en français, car il respire un souffle vraiment catholique, et il laisse à l'esprit un sentiment consolateur de confiance dans l'avenir, en même temps qu'il engage à coopérer, dans la force du possible, à la régénération de la société.

Si nous voulions être sévère, nous relèverions, dans le livre de Don Eduardo Sanz, quelques expressions un peu équivoques et qui, prises au pied de la lettre, frisent le libéralisme et l'hérésie (Voir en particulier le chap. XVIII, *De la Religion*). Mais, l'auteur, homme de conviction et d'action, a fait ses preuves dans plusieurs congrès catholiques espagnols ; nous ne l'accuserons pas injustement, et nous voulons croire qu'il est le premier à répudier et à condamner les erreurs qu'on pourrait lui imputer, et qui, si elles sont sous sa plume, ne sont pas certainement dans sa pensée.

G. Bernard.

BELLES-LETTRES

Studies and notes in philology and literature. Vol. IV. *Studies on the Libeaus Desconus*, by William Henry Schofield. Published under the direction of the modern language departments of Harvard University. Boston, Ginn and Co, 1895, in-8 de IV-246 p.

Ce travail, important pour tous ceux qui s'intéressent aux questions obscures et controversées que soulève l'étude des romans de la Table ronde, a demandé à l'auteur un effort considérable, des lectures énormes, un labeur minutieux et attentif; un grand nombre de questions y sont examinées et reçoivent souvent une solution nouvelle. Malgré la rigueur de ses déductions et le nombre de faits intéressants qu'il a recueillis, on pourra peut-être faire à M. Schofield quelques objections : elles ne diminueront pas d'ailleurs le mérite de son livre, qui fait grand honneur à l'auteur et à l'Université, qui lui a décerné à si juste titre le diplôme de docteur.

L'histoire du *Bel Inconnu* est connue en France par un charmant roman de Renaud de Beaujeu, trouvère de la fin du XIIe siècle. Hippeau en a donné, voilà plus de trente ans, une édition à coup sûr fort médiocre, mais qui ne méritait peut-être pas les imprécations dont on l'a chargée. On a de plus, sur le même thème, un poème moyen anglais *Libeaus Desconus*, composé peu après 1350; un poème italien en octaves, de la fin du XIVe, *Carduino*, attribué à Antonio Pucci; enfin un poème moyen haut allemand, *Wigalois*, par Wirnt von Gravenberg, qui vivait en Bavière vers 1210. C'est le rapport et l'origine de ces quatre poèmes, déjà l'objet de nombreux travaux, que M. Schofield remet en question et étudie de nouveau avec précision et rigueur.

En examinant ce que les quatre poèmes ont en commun, on peut reconstituer une forme plus ancienne de la légende; or ce fond constant du cycle offre les plus grands rapports avec le conte de Perceval, non pas le poème de Chrétien de Troyes, rameau déjà fort éloigné de la souche, mais avec le mabinogi de *Peredur* (= Perceval), qui, bien que lui-même peu ancien, peut offrir une version mieux conservée. M. Schofield en conclut à l'identité des deux légendes, et considère le *Bel Inconnu* comme une autre forme de la légende de Perceval. Le monde mystérieux de l'antique folklore celtique nous est bien peu accessible; aussi bien pourrait-on objecter que le récit de *Peredur* n'est guère primitif, et que là où le *Bel Inconnu* est précis et significatif, l'autre reste vague et obscur. Je doute donc, malgré le rapport des deux légendes, que cette conclusion soit définitive.

Quoi qu'il en soit, dans son évolution la légende a ensuite atteint un état que j'appelle avec M. Schofield la version *A*, et qui peut se résumer ainsi : Après la mort de son mari, une femme s'est réfugiée dans une

l'envoie à la cour du roi Arthur, et, sous un prétexte quelconque, refuse de l'accompagner; il n'a plus qu'un désir, revoir la belle enchanteresse. Il s'achemine avec son écuyer vers le château de l'Ile d'Or, mais la Fée aux blanches mains refuse de le reconnaître. Ginglain passe alors de longs mois dans le plus profond désespoir, et l'auteur, faisant un retour sur lui-même, se plaint aussi des rigueurs de son amie, qui

De moi ocire ne repose.

Enfin la Fée aux blanches mains reçoit le Bel Inconnu dans son château, et dès lors, comme Ulysse dans la grotte de Calypso ou Tannhauser dans le Venusberg, il se plonge dans une vie de plaisir et de volupté que notre auteur décrit avec une singulière complaisance; de plus, elle lui inspire de longues réflexions, comme en un jour l'amour guérit tous les tourments passés. « Ha, Dieu! » dit-il en terminant,

orai-je mon plaisir
De cele que je aime tant! »

Il n'est maintenant guère intéressant de savoir comment Ginglain retourna à la cour du roi Arthur. Il y épousa Blonde Esmérée, la princesse délivrée par le « fier baiser » suivant la donnée du conte primitif; mariage de raison, comme on l'a dit: ce fut toujours la Fée aux blanches mains que le Bel Inconnu aima. Renaud termine en promettant à sa belle, si elle lui fait enfin « bel semblant, » de lui raconter comment son héros retrouva « s'amie. » On n'a jamais, dans aucun manuscrit, signalé de suite au *Bel Inconnu :* Ginglain ne retourna pas au château de l'Ile-d'Or. J. C. P.

Le Théâtre anglais. *Hier, aujourd'hui, demain,* par Auguste Filon. Paris, Calmann-Lévy, 1896, gr. in-18 de xiv-308 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Filon réunit dans ce volume les excellents articles qu'il a publiés l'an dernier, dans la *Revue des Deux Mondes*, sur le théâtre anglais contemporain. Le sujet est aussi intéressant qu'il est ignoré et d'ailleurs malaisé à connaître en France. Quelle difficulté n'y a-t-il pas, en effet, à étudier du dehors la lente renaissance du drame et de la comédie chez nos voisins. L'usage d'imprimer les pièces n'existait même pas chez eux jusqu'à ces derniers temps. Impossible donc de connaître celles-ci autrement qu'en fréquentant sans cesse les théâtres de Londres. Cherchait-on tout au moins une vue d'ensemble chez les critiques? Il fallait se contenter d'un chapitre de M. Bleibtreu, dans sa *Geschichte der englischen Litteratur*, ou des articles fort intéressants, mais nombreux et disséminés, de M. William Archer. Le lecteur français trouvera aujourd'hui dans le livre de M. Filon un bon résumé de l'histoire du théâtre anglais pendant le dernier demi-siècle et un tableau fidèle de ce qu'il est à présent. L'auteur retrace rapidement les transformations succes-

sives du genre et de l'art dramatiques, les variations du goût public, l'histoire des acteurs depuis Georges IV; il étudie Robertson et son école, Gilbert, la résurrection de Shakespeare, les essais de Tennyson, l'invasion des pièces françaises et leur influence, les efforts de la critique; il consacre plusieurs chapitres aux œuvres importantes de notre temps et aux principaux auteurs, à MM. Sydney Grundy, Jones et Pinero entre autres. Tout cet exposé forme la plus agréable lecture; il est vif et rapide, semé d'anecdotes et de détails curieux, amusant partout autant qu'érudit; les conclusions sont également nettes et judicieuses. Il n'y a donc guère qu'à louer en cet ouvrage. On peut sur quelques points ne pas être du même avis que l'auteur, le trouver un peu dur pour les opérettes de Gilbert et Sullivan, où la fantaisie n'est pas toujours de l'extravagance, ou pour les pièces de M. Oscar Wilde, dont une au moins (*A Woman of no Importance*) méritait une mention, un peu trop admirateur, en revanche, de certaines adaptations de M. Sydney Grundy en somme assez faciles à faire, telles que *A Pair of Spectacles*. Le génie norvégien, représenté par Ibsen, a-t-il aussi avec le génie anglais autant d'affinité que M. Filon essaie de le démontrer? Questions d'opinion ou de goût que celles-là et quelques autres; l'opinion et le goût de M. Filon sont d'ailleurs bons à connaître, même quand on ne les partage point. L'auteur, qui cite beaucoup de menus faits et de mots dans ses chapitres historiques, donne peu de références et renvoie rarement à ses autorités; quelques notes çà et là ou quelques pages d'appendice seraient utiles au lecteur et le guideraient au besoin dans ses recherches.

A. Barbeau.

HISTOIRE

La Jeunesse de Léon XIII, *d'après sa correspondance inédite. De Carpineto à Bénévent (1810-1838),* par Boyer d'Agen. Tours, Mame, 1896, in-8 de 703 p. avec nombreuses grav. documentaires. — Prix : 10 fr.

Ce beau livre, tout rempli de littérature et d'art, nous fait connaître la jeunesse du grand pontife régnant : le cardinal, le Pape sont du domaine public, depuis les dernières publications : *le Pape Léon XIII devant ses contemporains*, par le même M. Boyer d'Agen, et *le Pape Léon XIII*, de Mgr de T'Serclaes, pour n'en indiquer que deux des meilleures. L'enfance, l'adolescence, la jeunesse jusqu'à la prélature de Joachim Pecci ont été jusqu'ici beaucoup moins mises en lumière. M. Boyer d'Agen commence son histoire par les ascendants de Léon XIII, puis il nous dépeint Carpineto, le *palazzo* des Pecci, berceau du futur Pape. Par sa mère Anna Francesca Prosperi il a pour souche le tribun Cola Rienzi qui, de 1347 à 1354, essaya de reconstituer dans Rome la république antique. La lignée des Pecci remonterait au XIIIe siècle. La branche principale se fixa à Sienne, au XIVe siècle, et y prit rang parmi

l'envoie à la cour du roi Arthur, et, sous un prétexte quelconque, refuse de l'accompagner; il n'a plus qu'un désir, revoir la belle enchanteresse. Il s'achemine avec son écuyer vers le château de l'Ile d'Or, mais la Fée aux blanches mains refuse de le reconnaître. Ginglain passe alors de longs mois dans le plus profond désespoir, et l'auteur, faisant un retour sur lui-même, se plaint aussi des rigueurs de son amie, qui

De moi ocire ne repose.

Enfin la Fée aux blanches mains reçoit le Bel Inconnu dans son château, et dès lors, comme Ulysse dans la grotte de Calypso ou Tannhauser dans le Venusberg, il se plonge dans une vie de plaisir et de volupté que notre auteur décrit avec une singulière complaisance; de plus, elle lui inspire de longues réflexions, comme en un jour l'amour guérit tous les tourments passés. « Ha, Dieu! » dit-il en terminant,

orai-je mon plaisir
De cele que je aime tant! »

Il n'est maintenant guère intéressant de savoir comment Ginglain retourna à la cour du roi Arthur. Il y épousa Blonde Esmérée, la princesse délivrée par le « fier baiser » suivant la donnée du conte primitif; mariage de raison, comme on l'a dit: ce fut toujours la Fée aux blanches mains que le Bel Inconnu aima. Renaud termine en promettant à sa belle, si elle lui fait enfin « bel semblant, » de lui raconter comment son héros retrouva « s'amie. » On n'a jamais, dans aucun manuscrit, signalé de suite au *Bel Inconnu :* Ginglain ne retourna pas au château de l'Ile-d'Or. J. C. P.

Le Théâtre anglais. *Hier, aujourd'hui, demain*, par Auguste Filon. Paris, Calmann-Lévy, 1896, gr. in-18 de xiv-308 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Filon réunit dans ce volume les excellents articles qu'il a publiés l'an dernier, dans la *Revue des Deux Mondes*, sur le théâtre anglais contemporain. Le sujet est aussi intéressant qu'il est ignoré et d'ailleurs malaisé à connaître en France. Quelle difficulté n'y a-t-il pas, en effet, à étudier du dehors la lente renaissance du drame et de la comédie chez nos voisins. L'usage d'imprimer les pièces n'existait même pas chez eux jusqu'à ces derniers temps. Impossible donc de connaître celles-ci autrement qu'en fréquentant sans cesse les théâtres de Londres. Cherchait-on tout au moins une vue d'ensemble chez les critiques? Il fallait se contenter d'un chapitre de M. Bleibtreu, dans sa *Geschichte der englischen Litteratur*, ou des articles fort intéressants, mais nombreux et disséminés, de M. William Archer. Le lecteur français trouvera aujourd'hui dans le livre de M. Filon un bon résumé de l'histoire du théâtre anglais pendant le dernier demi-siècle et un tableau fidèle de ce qu'il est à présent. L'auteur retrace rapidement les transformations succes-

sives du genre et de l'art dramatiques, les variations du goût public, l'histoire des acteurs depuis Georges IV; il étudie Robertson et son école, Gilbert, la résurrection de Shakespeare, les essais de Tennyson, l'invasion des pièces françaises et leur influence, les efforts de la critique; il consacre plusieurs chapitres aux œuvres importantes de notre temps et aux principaux auteurs, à MM. Sydney Grundy, Jones et Pinero entre autres. Tout cet exposé forme la plus agréable lecture; il est vif et rapide, semé d'anecdotes et de détails curieux, amusant partout autant qu'érudit; les conclusions sont également nettes et judicieuses. Il n'y a donc guère qu'à louer en cet ouvrage. On peut sur quelques points ne pas être du même avis que l'auteur, le trouver un peu dur pour les opérettes de Gilbert et Sullivan, où la fantaisie n'est pas toujours de l'extravagance, ou pour les pièces de M. Oscar Wilde, dont une au moins (*A Woman of no Importance*) méritait une mention, un peu trop admirateur, en revanche, de certaines adaptations de M. Sydney Grundy en somme assez faciles à faire, telles que *A Pair of Spectacles*. Le génie norvégien, représenté par Ibsen, a-t-il aussi avec le génie anglais autant d'affinité que M. Filon essaie de le démontrer? Questions d'opinion ou de goût que celles-là et quelques autres; l'opinion et le goût de M. Filon sont d'ailleurs bons à connaître, même quand on ne les partage point. L'auteur, qui cite beaucoup de menus faits et de mots dans ses chapitres historiques, donne peu de références et renvoie rarement à ses autorités; quelques notes çà et là ou quelques pages d'appendice seraient utiles au lecteur et le guideraient au besoin dans ses recherches.

A. Barbeau.

HISTOIRE

La Jeunesse de Léon XIII, *d'après sa correspondance inédite. De Carpineto à Bénévent (1810-1838),* par Boyer d'Agen. Tours, Mame, 1896, in-8 de 703 p. avec nombreuses grav. documentaires. — Prix : 10 fr.

Ce beau livre, tout rempli de littérature et d'art, nous fait connaître la jeunesse du grand pontife régnant : le cardinal, le Pape sont du domaine public, depuis les dernières publications : *le Pape Léon XIII devant ses contemporains*, par le même M. Boyer d'Agen, et *le Pape Léon XIII*, de Mgr de T'Serclaes, pour n'en indiquer que deux des meilleures. L'enfance, l'adolescence, la jeunesse jusqu'à la prélature de Joachim Pecci ont été jusqu'ici beaucoup moins mises en lumière. M. Boyer d'Agen commence son histoire par les ascendants de Léon XIII, puis il nous dépeint Carpineto, le *palazzo* des Pecci, berceau du futur Pape. Par sa mère Anna Francesca Prosperi il a pour souche le tribun Cola Rienzi qui, de 1347 à 1354, essaya de reconstituer dans Rome la république antique. La lignée des Pecci remonterait au xiiie siècle. La branche principale se fixa à Sienne, au xive siècle, et y prit rang parmi

les Siennois les plus noblement apparentés. Avec Antonio Pecci, qui vivait au XVIe siècle, commence l'exode des Pecci, qui vinrent s'établir à Carpineto (1531). Joachim Pecci couronna de la tiare un noble armorial de vaillants capitaines, de saints moines et moniales, de jurisconsultes érudits, de pieux évêques, illuminant du rayon de son étoile héraldique ce pin généalogique des Pecci, que les siècles antérieurs avaient transplanté de Cortone à Sienne et de Sienne à Carpineto.

Léon XIII naquit le 2 mars 1810. « C'est un enfant fort tranquille, écrivait son heureuse mère, peu après qu'il eut vu le jour, il ne donne aucun souci. » Il fut baptisé le 4 mars, dans la chapelle familiale, sous les noms de Vincent-Joachim-Raphaël-Louis. La chambre natale et la chapelle du baptême ont été reproduites par la gravure (p. 142 et 166). Au foyer paternel on l'appela Vincenzino, et familièrement : *Nino*, nom d'une grâce caressante qu'il conserva jusqu'à la mort de sa mère (1826). Alors, il prit celui de Joachim (*Gioacchino*). Un jour, le colonel pontifical, son père, parlant de l'avenir du jeune Nino à la comtesse, sa femme, fut convaincu du manque d'aptitude de l'enfant pour la carrière des armes : « Et moi, dit-il décontenancé, à la mère, qui voulais en faire un général! — Eh bien, répondit-elle souriante, vous en ferez un pape. » Elle fut prophétesse. Quelle belle préparation à cette souveraine destinée nous révèle la correspondance de Gioacchino. Elle occupe la deuxième partie du volume, la première étant consacrée aux aïeux de Léon XIII. Dans ces lettres, dont la première est datée du collège des jésuites de Viterbe, 22 mai 1819, et autographiée à la page 213, nous contemplons l'enfant prédestiné, l'écolier d'une intelligence extraordinaire, d'une piété angélique ; la dernière est du 3 mars 1838. Elles sont inédites et au nombre de deux cent vingt-sept. M. Boyer d'Agen a aussi eu la rare fortune d'avoir sous les yeux à Carpineto les cahiers d'écolier de Joachim Pecci, depuis l'âge de sept ans, d' « une écriture nerveuse et menue qui caractérise encore aujourd'hui les manuscrits de Léon XIII » (p. 52). Ce sont des résumés d'histoire, des dissertations de philosophie, des thèses de théologie, des tableaux synoptiques de sciences diverses, des arbres généalogiques relatifs à la lignée nobiliaire des Pecci. Même les lettres de Viterbe déjà sont impeccables de correction et pleines de ce culte de la forme, à laquelle le pur styliste ne faillira jamais ; elles n'ont aucune rature et l'expression est toujours d'une rigoureuse exactitude, une équation lumineuse. Dans ces cahiers, on trouve à ce latin une façon classique, une facture harmonieuse. Il y a des vers qui font songer à Horace et à Virgile. Pourtant la pensée du jeune et brillant auteur, abondante encore que serrée, rencontre sa forme préférée dans la période prosaïque de Salluste, moins diffus que Cicéron. Comme l'a très heureusement dit M. Goyau, « Léon XIII ne remplit pas l'office d'un rédacteur en latin ; c'est un auteur latin..... il pense en latin, il voit en

latin. » « Son style (vers 1820), plutôt latin qu'italien, qu'il façonna vite dans la compagnie des maîtres anciens, le fit aisément remarquer par un tour éloquent et incisif à la fois. Telles sont les qualités maîtresses et supérieures qu'en grandissant Pecci fortifiera jusqu'à la perfection. Sa pensée serrée rappellera celle de Tacite, et la pureté de sa forme abondante égalera peut-être en richesse celle de Cicéron. Mais on ne sait par quelle ressemblance plus identique on comparerait mieux le style, aussi brillant que précis, de Pecci à celui de Salluste.... » (p. 202).

Nous ne pouvons que donner ici le sommaire de cette seconde partie de l'ouvrage : *Épistolaire de Joachim Pecci*. Il nous jalonnera les grandes phases de cette belle vie : I. De Viterbe au Collège romain (lettres I à XLI); II. Le Conclave de Pie VIII. Mort et funérailles de Léon XII (lettres XLII à LXXII); III. Le Conclave de Grégoire XVI et la Révolution des Romagnes (l. LXXIII à CXIV); IV. Le Collège des Nobles (l. CXV à CXLV); V. Les Ordres mineurs et la Mantelletta (l. CXLVI à CLXXXIX); VI. La Prélature et la Prêtrise (l. CXC à CCXXVII). — Dans la troisième partie : *De Carpineto à Rome* (p. 493), nous relevons une exquise et inoubliable fête intime : la première communion de Joachim Pecci, dont l'anniversaire a été célébré le 21 juin 1896 par Léon XIII au Vatican, au milieu de ses petits-neveux, et les *Mémoires d'un colonel* (Ludovic Pecci, père de Léon XIII) (p. 520-582). Ils sont admirables par les sentiments généreux qui y règnent, les leçons de piété que ce père y donne. Ses lettres à ses enfants contiennent un pressentiment de sa mort prochaine (5 août 1824).

Les *Retours à Carpineto* sont un tableau des mœurs du pays, des aventures de chasse, des faits de bonté et d'édification du jeune Joachim Pecci, pendant ses vacances aux montagnes natales. Puis deux appendices : I. Les Pecci depuis le XVIIIe siècle; II. Un « Diario » écrit par l'abbé Benedetti pendant l'occupation française à Rome.

Notons qu'un second volume de M. Boyer d'Agen doit comprendre la prélature et le cardinalat de Mgr Pecci.

De très attachantes gravures, qui ont l'exactitude photographique, nous permettent de suivre le héros du livre dans le *palazzo* et la chapelle de famille de Carpineto, au collège de Viterbe, etc. Nous avons aussi les portraits de ses parents, le sien propre étant abbé. Cette illustration a donc une valeur documentaire précieuse. Le style de M. Boyer d'Agen est orné, imagé, séduisant, peut-être même papillotant. Un pinceau moins coloré, une phrase plus sobre ne conviendraient-ils pas mieux à la gravité du sujet, à l'austérité du milieu où se déroulait la vie de celui qui devait illustrer le trône pontifical sous le nom de Léon XIII ?

LOUIS ROBERT.

L'Église est l'Église, un mot sur le droit commun, par Mgr Isoard. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de 54 p. — Prix : 0 fr. 20.

Excellente brochure qu'il faudrait partout répandre. Nous la recommandons particulièrement aux jeunes hommes dévoués qui font des conférences populaires. Ils y trouveront sur la véritable situation de l'Église de France des idées qu'il importe de faire pénétrer dans les masses. Mgr Isoard montre que la prétention de faire rentrer l'Église dans le droit commun, tel qu'on l'entend, est tout simplement la suppression à petit bruit de l'Église. L'Église a dans les sociétés humaines un rôle spécial qui implique des droits spéciaux. Si on méconnaît ces droits et si on veut la réduire aux droits des simples particuliers, on l'annihile. C'est bien là, au fond, ce que veulent les sectaires qui inspirent nos gouvernants. On ne pourra pas comprendre un jour, dit Mgr Isoard, comment les intérêts de la religion auront été entièrement remis, pendant un certain nombre d'années, à la garde d'hommes faisant profession ouverte de vouloir la détruire. Sous prétexte de droit commun, ils ont entrepris une véritable persécution, qui deviendra violente le jour où les défenseurs de la religion se verront obligés de réclamer les droits de Dieu. Nous n'en doutons pas. Cependant nous appelons de nos vœux le jour où les évêques de France se jugeront obligés de dire, comme évêques, ce que Mgr Isoard dit aujourd'hui comme simple citoyen. Alors la persécution deviendra ouverte, mais la violence tuera la persécution. D. V.

Mémoires de Barras, *membre du Directoire,* publiés avec une introduction, des préfaces et des appendices, par Georges Duruy. Paris, Hachette, 1895-1896, 4 vol. in-8 de lxxxiii-372, xvi-543, xxxvi-526, xxxii-548 p. — Prix de chaque vol. : 7 fr. 50.

Les Mémoires dits de Barras ont été rédigés, d'après ses notes et les conversations de ses dernières années, par son secrétaire Rousselin de Saint-Albin. Commencés sous sa surveillance, ils ont été achevés trois ans après sa mort, en 1832 ; un enchaînement imprévu de circonstances contraires les a dérobés pendant plus d'un demi-siècle à la connaissance du public. Des quatre volumes qui les renferment, les tomes II et III racontent la vie publique du Directeur (1795-1799) ; ici le texte est coupé par des résumés analytiques des séances du Directoire (imprimés en petit texte), rédigés sur l'heure par Barras et ayant ainsi la valeur d'un témoignage direct et contemporain. Le premier volume nous montre Barras officier de l'ancien régime et membre de la Convention ; le quatrième le point dans sa retraite forcée sous l'Empire et la Restauration. Tous deux se terminent par des appendices contenant des fragments importants émanant de l'auteur primitif. Celui qu'on trouve à la page 435 du tome IV fera mieux que tout autre, par la comparaison avec ce qui précède, apprécier la méthode de composition de Saint-Albin, la mesure dans

laquelle il a cru pouvoir compléter ou rectifier la pensée de l'ex-Directeur. Nul doute qu'il n'ait quelquefois confondu ses souvenirs avec ceux de Barras, par exemple dans les pages où il parle de Bernadotte, ayant été le secrétaire de ce général au ministère de la guerre (III, 360 et suiv.).

Le propriétaire actuel et l'éditeur de ces Mémoires, M. Georges Duruy, admire la Révolution comme Barras et Saint-Albin, mais, à l'encontre de ces deux républicains, il admire encore davantage Napoléon, qu'il va jusqu'à comparer à l'archange saint Michel; de telle sorte qu'en lui l'éditeur scrupuleux s'est doublé d'un critique virulent. Dans ses préfaces et introductions, il discute avec vivacité les assertions et les jugements de Barras, au nom de ce qu'il estime être la stricte vérité historique. Toutefois sa défiance contre le personnage ne l'a induit nulle part à supprimer certaines phrases ou à atténuer certaines expressions. En deux endroits seulement (II, 66, et IV, 457), par respect pour le lecteur, il a omis quelques lignes trop cyniques pour être reproduites. Il eût pu surveiller de plus près l'orthographe des noms propres, au moins de manière à ce que ces noms ne fussent pas complètement défigurés, comme celui d'Isoré en *Isoa* (II, 241 et 254), de Salm en *Salin* (II, 469), de Defermon en *Frémont* (IV, 172). Quant à l'illustration, elle est soignée, car elle comprend, outre plusieurs fac-similés d'autographes et diverses reproductions de toiles déjà connues, un curieux croquis de Robespierre pris d'après nature, un portrait de Talleyrand jeune par Greuze, et deux portraits de Barras qui le représentent, l'un dans sa gloire, en grand costume de Directeur, l'autre à la fin de sa vie, couronné d'une casquette invraisemblable.

Quelle valeur historique doit-on attacher à ce recueil? Les rancunes implacables de Barras contre la plupart de ses collaborateurs politiques et de ses contemporains, contre Talleyrand, Fouché, Carnot, surtout contre Bonaparte et Joséphine de Beauharnais, sont telles que son récit a l'accent du pamphlet. L'auteur est constamment en proie à la double infatuation du roué et du jacobin, et son témoignage demeure irrémédiablement suspect. De plus, son interprète, écrivain lourd et déclamatoire, ne le rend pas intéressant. Il y a néanmoins, à travers la série des diatribes et des commérages, des scènes curieuses à retenir. Bornons-nous à mentionner les entrevues avec Mme de Staël (II, 460, et IV, 252), et la conversation avec le duc de Richelieu (IV, 403).

Voilà Barras, selon son vœu, en face de la postérité. L'image qu'il a tracée de lui, avec l'aide complaisante de Saint-Albin, ne rehaussera point son nom. Vivant, puissant, il en imposait par certaines qualités extérieures; aujourd'hui il ressort de ses propres aveux, et en dépit de ses prétentions à la « candeur » (IV, 104), qu'il a constamment lâché la bride, dans sa vie publique, à ses passions cyniques ou haineuses. On est tenté de s'en tenir, après l'avoir lu, au jugement consi-

gné dans les Mémoires de La Revellière, « intrigant plongé dans la crapule. »

L. P.

John Cabot, the Discoverer of North-America, and Sebastian, His Son. *A Chapter of the Maritime History of England under the Tudors* (1496-1557), by Henry Harrisse. London, Benjamin Franklin Stevens; Paris, Welter, 1896, in-8 de xii-503 p. — Prix : 40 fr.

Il y a quatorze ans, M. Harrisse publiait, dans le *Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIIIe siècle jusqu'à la fin du XVIe*, un travail sur *Jean et Sébastien Cabot* constituant une véritable démolition des données jusqu'alors admises sur ces deux navigateurs (Paris, Leroux, 1882, in-8). L'ouvrage que le même auteur a récemment fait paraître sur le même sujet, avec cette épigraphe : « On ne doit aux morts que la vérité, » contient la même thèse, mais corroborée et précisée de telle manière qu'il devient impossible de ne pas en adopter aujourd'hui les conclusions.

Ce serait un travail intéressant que l'examen minutieux de cette étude critique, faite avec une profonde érudition et conduite avec une méthode rigoureuse; bornons-nous à dégager quelques-uns des principaux résultats obtenus par l'auteur. Jean Cabot est un Vénitien d'adoption (p. 6); quant à Sébastien, il est un Vénitien de naissance (p. 35). — Le premier voyage accompli par les deux navigateurs doit être placé en l'année 1497 (p. 62), mais il est bien difficile de savoir exactement ce qu'ils y ont découvert, car Sébastien Cabot a copié sur son planisphère une carte française de Nicolas Desliens (p. 95), et ses assertions relatives à son premier atterrissement en Amérique du Nord ne méritent guère créance. Elles sont, en effet, en contradiction avec le dessin et les légendes du planisphère de 1544, et sont entièrement basées sur les découvertes exécutées par Jacques Cartier en 1534 et en 1536, nullement sur celles de Cabot lui-même (p. 109). Ces différents plagiats n'ont au reste rien de surprenant, car Sébastien Cabot était capable de déguiser la vérité à l'occasion, quand il y trouvait son intérêt (p. 115). — M. Harrisse ne conteste pas la réalité du second voyage; mais il lui semble très probable qu'il a échoué (p. 141). — Quant au troisième, il est, dit-il, purement imaginaire (p. 148). — En ce qui concerne enfin l'expédition à La Plata, au cours de laquelle Sébastien Cabot fit preuve d'une couardise extraordinaire (p. 235-236), elle n'a ajouté aux connaissances antérieures que l'exploration de cinquante-six lieues faites sur le Rio Paraguay (p. 263). Il n'y a là rien qui permette de faire de Sébastien Cabot un des navigateurs les plus grands du XVIe siècle.

Est-il du moins un cartographe recommandable ? Nullement, répondrons-nous après la lecture du livre de M. Harrisse, sur ce point encore, la postérité a eu raison des prétentions cartographiques de Sébastien

Cabot est évidente (p. 287); — il n'a jamais, quoi qu'on ait prétendu, fait la moindre découverte magnétique (p. 295), — et de ses deux méthodes pour l'observation de la longitude, la première n'est pas originale (p. 300) et la seconde conduit à une erreur de soixante degrés, soit d'un sixième de la circonférence terrestre (p. 308)! Enfin, ses théories nautiques ne tiennent pas debout (p. 317). — Sébastien Cabot n'a donc pas plus de valeur comme cosmographe que comme navigateur; il n'a même pas le mérite (M. Harrisse le démontre p. 363) d'avoir influé sur les découvertes maritimes anglaises au XVIe siècle!

Ce résumé succinct du livre de M. Henry Harrisse, dépouillé de toutes les preuves accumulées par l'auteur, surprendra peut-être plus d'un lecteur. Avant de conclure, il convient d'étudier cet ouvrage, d'en examiner soigneusement tous les chapitres, — constituant en réalité autant de petites dissertations spéciales, — d'en lire les notes et l'appendice, de se reporter enfin au volume de 1882 et de le comparer avec le livre italien de M. Tarducci. Peut-être, sur certains points de détail, un érudit fera-t-il quelques réserves; mais il approuvera M. Harrisse d'avoir rédigé l'impitoyable réquisitoire que constitue en réalité son beau travail, et il le félicitera de faire ainsi la guerre aux légendes qui encombrent, comme toute autre histoire, l'histoire de la géographie.

Une liste de tous les documents originaux contemporains relatifs aux deux Cabot, contenant des textes totalement inédits ou des traductions anglaises nouvelles d'actes importants (nos 11, 12, 19, 51, 59, etc.) et un excellent index contribuent, avec de fort belles reproductions de cartes anciennes et quelques croquis, à faire du livre dont nous venons de rendre compte le digne pendant de l'ouvrage publié en 1882, sa continuation et son complément.

HENRI FROIDEVAUX.

Nuove lettere inedite del conte CAMILLO DI CAVOUR, con prefazione e note di EDMONDO MAYOR. Turin, Roux, 1895, in-8 de XXIII-634 p. — Prix : 8 fr.

La publication des lettres de Cavour a été jusqu'ici l'œuvre de plusieurs publicistes, dont aucun n'est parvenu à la rendre absolument complète. Le recueil le plus considérable, tant par ses dimensions que par sa valeur, est celui de Chiala, qui avait réuni et classé dix-huit cents lettres remplissant six forts volumes; mais il n'avait pu mettre la main sur celles qu'avaient reçues divers de ses correspondants, et non des moindres, tels que le marquis d'Azeglio, ministre de Sardaigne à Londres, le banquier de la Rue ou la comtesse de Circourt : MM. Nicomède Bianchi, Amédée Bert et Nigra en ont fait l'objet de trois publications distinctes. Nous devons aujourd'hui à M. Edmondo Mayor une nouvelle contribution à cette grande œuvre; aux trois mille lettres déjà connues, il en ajoute trois cents autres restées jusqu'ici inédites. Elles appartiennent toutes à la période qui s'étend entre le 1er septembre 1853 et

le 13 novembre 1857. On peut les classer en deux catégories : les unes ne sont que de simples billets, le plus souvent relatifs à des questions d'affaires et adressées à des personnes qui n'ont avec le Tsar que des relations intermittentes; elles n'ont d'intérêt que par leur variété même, en nous montrant quelle était la prodigieuse activité d'esprit et l'universalité de connaissances de leur auteur. Les autres, plus longues, écrites avec plus de soin, consacrées à la discussion de questions de haute politique, sont adressées à un petit nombre de personnes que le ministre a choisies comme confidentes de ses pensées, forment de véritables séries et présentent un tableau complet de l'histoire du Piémont : ce sont, au premier rang, celles que reçut le marquis de Villamarina, ministre de Sardaigne à Paris. On peut y suivre toutes les évolutions de la politique sarde, sa lutte contre l'hostilité ouverte de l'Autriche, ses efforts pour se faire écouter de l'Europe au congrès de Paris et pour se rapprocher de la Russie après la fin de la guerre. On s'y rend compte des obstacles multiples que Cavour rencontra, à l'intérieur même, dans les sentiments hostiles des Génois, le mauvais vouloir des Savoyards, les exagérations des Sardes. On y renconcontre des jugements bien curieux sur les principaux personnages du temps, notamment sur Mazzini, traité d' « infâme conspirateur, » de « chef d'assassins, » de « fou furieux qui ne sait qu'organiser le crime, » de « puissant auxiliaire de l'Autriche » (p. 336 et 557).

Cet ouvrage a été rédigé avec tout le soin qu'il méritait ; muni de nombreuses notes explicatives, il est terminé par un index qui en rend le maniement facile ; il est à souhaiter maintenant qu'un éditeur se trouve pour coordonner les publications déjà faites et grouper en un seul recueil les trois mille lettres dont se compose désormais la correspondance du grand homme d'État. TARCENAY.

Giacomo Zanella. Ricordi da FEDELE LAMPERTICO. Vicenza, Giovanni Galla, 1895, in-12 de 438 p.

Puisée aux souvenirs d'une profonde amitié, cette étude biographique et littéraire sur le prêtre-poète, que les perquisitions de la police autrichienne auraient presque suffi à illustrer, est une belle et bonne œuvre. Il y a là, sur ces temps mauvais, des pages saisissantes. Avec quelle joie on lisait, au séminaire de Vicence, le *Primato* de Gioberti ! Combien d'espérances entrèrent dans les cœurs de ces Italiens, encore « irredenti, » lors de l'avènement de Pie IX ! Mais aussi, de quelles vexations étaient payés ces généreux sentiments ! Obligé de quitter le séminaire en 1854, Zanella eut le courage, trois ans plus tard (il avait trente-sept ans), de subir, devant l'Université de Padoue, un nouvel examen pour rentrer dans l'enseignement. Après la réunion de la Vénétie au jeune royaume d'Italie, il fut nommé professeur à cette même Université (1867). Il de-

manda sa retraite au mois de décembre 1875, et mourut au mois de mai 1888. Son « italianisme » l'avait rendu, sinon suspect, au moins quelque peu antipathique au Vatican; il tenta par deux fois de rentrer en grâce auprès de la cour romaine, d'abord dans sa prédication de 1876, puis dans son ode à Léon XIII. Le sermon et les vers paraissent avoir été assez tièdement accueillis.

Pour plus d'un Italien, Zanella n'est guère que l'auteur de la *Conchiglia*, comme Sully Prudhomme n'est, pour beaucoup de Français, que l'auteur du *Vase brisé*. Certes, les vers que Zanella a consacrés au coquillage marin témoignent d'une belle et large inspiration. Mais il a fait plus d'une fois, sinon mieux, du moins aussi bien. Son talent était réel et solide. Nourri des classiques anciens, qu'il aimait à traduire et à imiter, enthousiaste de Leopardi, qu'il avait lu, grâce à un de ses professeurs, sur les bancs mêmes du séminaire, Zanella a su exprimer les idées modernes dans une langue savante et sobre. On n'a qu'à lire une de ses œuvres, fût-ce la plus courte, après une de ces poésies médiocres comme on en publie chaque jour en Italie : on sentira la différence. C'est que ces poésies à la douzaine sortent d'une inspiration facile et vulgaire, tandis que les ouvrages de Zanella sont issus d'un long et noble effort. Il était né en 1820, et son petit volume de poésies parut seulement en 1868, à Florence, chez Barbèra. Comme il arrive souvent aux vrais poètes, la gloire lui est venue tard : elle n'en est que de meilleur aloi. LÉON DOREZ.

Bibliotheca geographica Germaniae. *Litteratur des Landes- und Volkskunde des Deutschen Reichs*, bearbeitet im Auftrage der Zentral-Kommission für wissenschaftliche Landeskunde von Deutschland, von PAUL EMIL RICHTER. Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1896, in-8 de x-841 p. — Prix : 27 fr. 50.

Voici un travail considérable, comme nous n'en possédons malheureusement pas encore en France sur notre propre pays, — un travail qui ne va pas tarder à devenir un livre de chevet pour tous ceux qu'intéresse la géographie de l'Allemagne, ou même qui, à un point de vue ou à un autre, s'occupent de cet empire. La *Bibliotheca geographica Germaniae* ne donne pas seulement, en effet, la bibliographie des ouvrages relatifs au pays lui-même ; elle s'occupe aussi de l'homme, et fournit encore la liste, plus ou moins étendue, des livres traitant de chaque manifestation particulière (industrielle, commerciale, intellectuelle, artistique, etc.) du génie allemand. Ainsi s'explique l'énorme développement pris par le travail de M. Paul-Emil Richter.

On trouve environ vingt et un mille titres d'ouvrages groupés sous cinq rubriques générales dans cette bibliographie, qui constituent autant de grandes divisions. C'est d'abord la bibliographie même du sujet (p. 1-24) ; puis viennent les travaux relatifs à la figuration et au levé du sol, les cartes et les plans (p. 24-169), les livres de voyages, les guides et

les descriptions générales (p. 169-263), les études ayant trait à la nature du sol (p. 263-365) ; enfin, ce qui se rapporte à l'homme lui-même, aux habitants du pays, occupe tout le reste du volume (p. 365-814), abstraction faite d'une dizaine de pages réservées aux additions (p. 815-824). — Chacune de ces cinq parties se trouve elle-même, suivant les nécessités, plus ou moins divisée et subdivisée ; c'est ainsi que la quatrième partie comprend six chapitres (Généralités, le Sous-Sol, les Eaux, le Climat, la Botanique, la Zoologie), subdivisés eux-mêmes pour la plupart en sections. Quant à la cinquième partie, la plus considérable de beaucoup, elle se compose de neuf chapitres, dont les différentes subdivisions sont marquées par de grandes et de petites lettres, puis par des lettres grecques, enfin par des chiffres. Aussi comprend-on, en présence d'une telle multiplicité de rubriques, l'utilité d'un index renvoyant, pour chaque pays ou pour chaque nom important de la géographie allemande, aux différents endroits du volume où sont énumérés des ouvrages s'y rapportant. L'ordre adopté par l'auteur dans chacune de ces subdivisions n'est pas toujours le même, ce qui constitue pour le lecteur une véritable gêne ; tantôt le classement est chronologique et tantôt alphabétique, sans qu'il soit parfois absolument facile d'en saisir la raison. Si, du moins, M. Richter ne manquait jamais d'indiquer la règle qu'il suit ! Mais il a oublié de le faire, et c'est ainsi qu'on se trouve quitter, sans être prévenu (p. 394), l'ordre alphabétique suivi depuis la page 390, pour prendre l'ordre chronologique. Ce changement perpétuel constitue un des graves défauts de la *Bibliotheca geographica Germaniae.*

L'ouvrage a été très soigneusement imprimé ; il était toutefois impossible qu'il ne s'y glissât point un certain nombre de petites erreurs ou de fautes : on a donné au géographe suisse *Arnold* Guyot le prénom d'*Arnauld* (p. 48), mal orthographié le nom du cartographe anglais Arrowsmith (*Arrosmith*, p. 52), modifié en *Lavalette* le nom du professeur français Théophile Lavallée (p. 65), mal reproduit le titre du volume de M. Édouard Marbeau : *Slaves et Teutons* (p. 475 : *Slaves et Teutonnes*). Ailleurs, ce sont des dates de publication qui font défaut, — telle celle de l'édition in-12 du livre du regretté A. Geffroy, *Rome et les Barbares* (p. 391 ; cette édition est de 1874), — ou le format de certains ouvrages est mal indiqué, — le petit volume de Karl Strauss, signalé page 584, est de format in-16, et non in-8, comme toute la collection de la *Geographische Universal-Bibliothek* publiée à Weimar.

Ce sont là de très légères critiques ; il nous semble beaucoup plus difficile de pardonner à M. Richter certaines omissions. Dans la liste si intéressante qu'il a donnée (p. 390) des traductions de la *Germanie* de Tacite, pourquoi ne pas avoir cité la traduction de Dubois-Guchan (Paris, Liseux, 1878, in-18) ? Nous avons vainement cherché ailleurs une mention de l'*Essai* de M. Antoine *sur le Simplicissimus* (p. 469), de

l'*Histoire poétique de Charlemagne,* par M. Gaston Paris, qui eût dû figurer page 573, etc. Quant à des livres classiques comme l'*Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale*, par notre maître M. Hilmy, quant à des articles comme les *Notes prises dans une excursion en Allemagne* de M. Lavisse, reproduites dans les *Questions d'enseignement national* (Paris, Colin, 1885, in-12), ou à des études telles que celles de M. Pfister sur *la Limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine* (Paris, Berger-Levrault, 1890, in-8. Extrait du *Bulletin de la Société de géographie de l'Est*), nous ne les avons trouvés nulle part. M. Richter aurait-il à peu près systématiquement écarté les ouvrages des savants français ? On pourrait le croire, en ne voyant cité dans sa bibliographie aucun des remarquables travaux de M. Fustel de Coulanges. On y trouve par contre, il est vrai, le titre de tous les livres de M. V. Tissot !

Sur certaines questions spéciales, nous avons fait quelques recherches, et nous en avons comparé le résultat aux données fournies par M. Richter; la conclusion a été, pour nous, que la *Bibliotheca geographica Germaniae* constituait un point de départ, mais rien de plus. Voici, par exemple, la question de la frontière linguistique en Alsace-Lorraine; l'étude de M. Pfister, citée plus haut, fournira plus d'un complément à la liste donnée par M. Richter. Dans les quelques pages consacrées à la colonisation allemande (p. 582-585), que d'ouvrages omis ! Les travaux français de M. L. Delavaud et Ch. Demay, l'article espagnol de M. Sebastiano Jimenez, l'étude de M. Rudolf Bergner (*Die Deutschen Kolonien in Ungarn.* Weimar, 1887, in-16), bien d'autres encore, manquent à l'appel. — Nous pourrions multiplier les critiques de ce genre; prouveraient-elles que le livre de M. Richter est mauvais ? Nullement ! Cette bibliographie est bonne et peut, améliorée (augmentée d'un index par noms d'auteurs, par exemple, et d'une numérotation de tous les ouvrages cités), devenir excellente. Quant à des omissions, on pourra toujours en signaler dans une bibliographie, si soignée soit-elle; celle de M. Richter fournit la preuve d'un travail trop considérable, est dès maintenant trop précieuse et trop utile, trop curieuse même sur certains points, — la bibliographie des Baedeker de l'Allemagne, par exemple (p. 190-192, 249-250, 258) ou celle de la *Germanie* de Tacite (p. 382-390), — pour qu'on doive beaucoup insister sur cette critique. Mieux vaut remercier l'auteur de ses efforts persévérants et de ses patientes recherches.

HENRI FROIDEVAUX.

BULLETIN

Casus conscientiae propositi et soluti in coetu S. Pauli Apostoli ab anno 1895-1896. Cura et expensis Rmi Dni FELICIS CADENE. Romae, apud auctorem praecipuosque bibliopolas, 1896, in-8 de VII-43 p. — Prix : 1 fr. 25.

Mgr Cadène publie les cas de conscience proposés aux séances de la

Société de Saint-Paul, à Saint-Apollinaire, pendant l'année 1895-1896. Les *Epitomatores* qui ont rédigé les solutions sont les PP. Esbach, Kaiser, Passerini, Binzecher, Bucceroni, Ferrini, et portent tous sur la sainte Eucharistie considérée comme sacrement : essence du sacrifice, personnes pour lesquelles on le peut offrir, applications pour plusieurs, temps auquel il faut faire l'application de l'intention, obligation de célébrer, dispositions de l'âme du célébrant, etc. Les sujets sont, on le voit, intéressants et pratiques : les modérateurs les ont exposés avec conscience et autorité. G. P.

Cours élémentaire de liturgie sacrée, d'après le rite romain, par le R. P. Velghe, SS. CC., professeur au grand séminaire de Versailles. 3e édition. Paris, Lethielleux, 1897, in-18 de XII-398 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le R. P. Velghe a su traiter d'une façon très complète et très nette les éléments de la liturgie sacrée, envisageant successivement les rubriques du Missel, celles du Bréviaire et celles du Rituel. Destiné aux étudiants des grands séminaires, son livre affecte la forme catéchistique par demandes et réponses, qui favorise encore la clarté. Grâce à des groupements ingénieux et à un système de condensation qui dénote une connaissance très étendue du sujet, l'habile professeur a évité des redites qui paraissaient s'imposer à propos de cérémonies qui sont faites semblablement ou avec de légères variantes par plusieurs des officiers sacrés. La doctrine est solide, les divisions heureuses et le style toujours correct dans sa simplicité voulue. Nous recommandons ce livre comme un des meilleurs manuels de liturgie, au courant des récentes décisions, à la fois exact et complet sous un volume restreint. — Il aurait été bon d'indiquer, page 47, à propos de la permission de célébrer en mer, que l'autorisation peut en être demandée à l'ordinaire du port de départ par les ecclésiastiques qui ne jouissent pas des facultés spéciales accordées aux familles religieuses et aux sociétés de missionnaires. Peut-être aussi l'auteur aurait-il pu faire ressortir l'inutilité et la réelle inconvenance qu'il y a à célébrer chaque jour, par pure dévotion, comme le font certains pieux ecclésiastiques, dans une cabine étroite, au milieu de lits non dressés et peut-être encore occupés par des compagnons souffrant plus ou moins du mal de mer. G. Péries.

Chrétien ou agnostique, par l'abbé Picard. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 589 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. l'abbé Picard a du zèle et beaucoup de lecture. Il a suivi avec sollicitude les controverses contemporaines ; il est au courant de toutes les objections répandues dans le monde contre la vérité religieuse, et il a cherché à défendre la foi des jeunes générations contre les sophismes de l'erreur. Son ouvrage est divisé en deux parties. La première, preuves du spiritualisme ; la seconde, preuves de la religion chrétienne. Il met en garde la jeunesse contre les entraînements d'une fausse science, rassemble sous ses yeux les arguments qui démontrent l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Il prouve ensuite la divinité de Jésus-Christ, sa résurrection et l'authenticité des Évangiles. Il y a d'excellentes choses dans ce livre ; on lira par exemple avec plaisir tout ce qui concerne la personne du Fils de Dieu. Nous ne verrions qu'un reproche à faire à l'auteur, c'est d'être trop long ou trop court. Pour traiter à fond toutes les questions soulevées dans cet ouvrage, il faudrait des volumes. Mais pour donner seulement à la jeunesse les preuves les plus saisissantes de la religion catholique, nous croyons qu'il y aurait eu avantage à entrer dans moins de détails. La lecture eût été

plus rapide, ce qui est un grand attrait pour la jeunesse d'aujourd'hui. Le titre annonce des lettres d'approbation de NN. SS. l'archevêque de Lyon et de l'évêque de Laval, qne nous avons cherchées vainement dans le volume, qui du reste se recommande de lui-même par son esprit et son but.

D. V.

Notes à l'usage des étrangers plaidant en France, par Boyer de Bouillane. Paris, Lamulle et Poisson, 1897, in-8 de 14 p. — Prix : 0 fr. 25.

En quelques pages, claires, et précises, M. Boyer de Bouillane a résumé les règles légales que doivent observer les étrangers lorsqu'ils ont affaire à la justice française. Ces règles résultent de différentes lois et de traités diplomatiques que les légistes eux-mêmes ont quelquefois de la peine à trouver. M. Boyer de Bouillane cite les dates de ces lois et de ces traités et en indique les principales dispositions. Sa brochure sera d'une utilité pratique incontestable, non seulement pour les étrangers, particuliers ou sociétés, qui auront quelques intérêts à débattre en France, mais encore aux hommes de loi dans les grandes villes et dans les départements rapprochés de la frontière.

M. L.

Manuel du rhétoricien. Notes pour la préparation rapide du baccalauréat. Première partie : Les trois littératures classiques. Méthode nouvelle en cent leçons, par P. Béral. Montpellier, imp. Grollier, 1894, in-4 de 97 p.

Je n'aime pas beaucoup les préparations rapides aux examens, et, à ce titre, la méthode nouvelle de M. P. Béral n'est point pour me séduire. Mais je conviens qu'à la veille d'un examen, des tableaux bien faits peuvent avoir leur utilité pour repasser les matières d'un vaste programme sans cesse agrandi et fixer les points principaux dans une mémoire où tout se brouille et se confond. Et voilà le cas où les tableaux de M. P. Béral peuvent rendre au candidat des services non méprisables. Mais ce serait un malheur qu'ils tombassent de trop bonne heure entre les mains d'un paresseux, qui se croirait, grâce à eux, dispensé de suivre les cours ou d'étudier les livres où seulement l'écolier peut vraiment s'instruire et se former l'intelligence et le goût, et c'est bien là, et non pas uniquement dans le succès des examens, qu'est le but où les études doivent viser. Les tableaux de M. Béral peuvent donc rendre les services qu'on a coutume de demander à ce genre d'ouvrages. Mais il ne faut pas en attendre d'autres. A cette condition seule, ils peuvent être de quelque utilité, et je plaindrais celui, élève ou professeur, qui prétendrait lui assigner des visées plus hautes.

P. Talon.

Trial of Jorge de Almeida by the Inquisition in Mexico, by Dr Cyrus Adler (Washington D. C.). From the publications of the American Jewish Historical Society. N° 4, 1895, in-8 de 79 p.

M. Adler s'est borné à traduire, pour la Société historique des Études juives aux États-Unis, un manuscrit espagnol daté de Mexico 1607-1609, et relatant les actes de procédure de l'Inquisition contre un juif relaps. En quelques mots d'introduction l'auteur stigmatise « l'influence dépravante pour l'esprit et les mœurs, exercée par le cruel Saint-Office. » Les documents ne montrent rien de dépravé que la conduite des juifs, qui, à Mexico comme partout, mentent, volent, exploitent et trahissent. Nous voyons dans ces pièces un juif baptisé qui épouse une chrétienne et l'abandonne ensuite pour se marier avec une juive, sous prétexte que le mariage avec une femme

chrétienne est nul ; un autre trafique d'une bulle pontificale qu'il s'est procurée sous le beau prétexte de travailler à la rédemption des captifs ; d'autres sont accusés d'avoir mis à mort une femme de couleur qui avait été le témoin de leur infidélité ; d'autres enfin font de la fausse monnaie. Le juif Jorge de Almeida, clairement convaincu d'apostasie, fut exécuté en effigie seulement, ce qui lui permit de continuer ailleurs ses prouesses, en sorte qu'il n'eut guère à souffrir en raison du jugement porté contre lui par le cruel Saint-Office. G. P.

Œuvres complètes de J. Michelet. **Le Prêtre. Les Jésuites.** Édition définitive revue et corrigée. Paris, Flammarion, s. d., in-8 de 384 p. — Prix : 7 fr. 50.

Rien de plus profondément triste que la lecture de ces deux ouvrages de Michelet qui parurent : *Le Prêtre* en 1845 ; *Les Jésuites* en 1843. Fort de sa science d'historien, Michelet a prétendu trouver en elle une base solide à à ses prétendues analyses psychologiques et s'ériger en professeur de morale ; et cependant jamais historien ne s'est éloigné davantage de la vérité et n'a fait un saut plus profond dans l'erreur. Ces ouvrages inspirés l'un et l'autre par une haine aveugle ont été le bréviaire de tous les ennemis du christianisme. C'est dans ces pages débordantes de passion qu'ils vont encore chercher tous les jours leurs arguments et leurs preuves. Livres impies entre tous, ils attaquent et souillent de leurs mensonges tout ce qui est cher à un catholique : l'esprit de direction, la spiritualité, la confession, le célibat ecclésiastique et la vaillante milice des enfants de saint Ignace. A. I.

Registre des délibérations du Consulat provisoire, 20 brumaire-3 nivôse an VIII (11 novembre-24 décembre 1799), publié pour la première fois, d'après le manuscrit des Archives nationales, par F.-A. Aulard (*Société de l'histoire de la Révolution française*). Paris, au siège de la Société, 1894, in-8 de VIII-110 p. — Prix : 5 fr.

Après le coup d'État du 18 brumaire, le pouvoir fut confié à une commission consulaire, composée de trois membres. Cette commission siégea pendant environ six semaines, du 20 brumaire au 3 nivôse, jusqu'à l'achèvement de la nouvelle constitution ; on la connaît sous le nom de Consulat provisoire. Elle se réunit souvent, trente-neuf fois, et le registre des procès-verbaux de ses séances est conservé aux Archives nationales. Ce sont ces procès-verbaux qu'a publiés M. Aulard. Ils sont concis et même secs. On y trouve cependant quelques constatations intéressantes. Contrairement à l'opinion généralement répandue qui veut que Bonaparte, une fois consul, ait été seul maître, ils nous apprennent que chaque membre de la commission provisoire présida à son tour ; on le désignait sous le nom de « consul du jour. » D'autre part, il n'est pas exact non plus que le coup d'État n'ait point rencontré d'opposition. En dehors des membres des deux conseils qui furent proscrits, et dont les noms sont inscrits au procès-verbal du 20 brumaire, il y eut un certain nombre d'administrateurs de département ou de fonctionnaires révoqués pour avoir protesté contre le nouveau gouvernement. On y trouve aussi la preuve que, dès le début et sous l'influence évidente de Bonaparte, certaines lois persécutrices furent, sinon abrogées, du moins adoucies, notamment pour les émigrés et les prêtres. L'historien aura donc plus d'un renseignement intéressant à trouver dans cette curieuse publication de M. Aulard. M. de la R.

Slavery and Servitude in the colony of North Carolina, by John Spencer Bassett (*Johns Hopkins University Studies*, 14e série, nos 4-5). Baltimore, Johns Hopkins Press, 1896, in-8 de 86 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le sujet traité par M. John Spencer Bassett était difficile; pour reconstituer, en effet, l'histoire des noirs dans la Caroline du Nord, on ne dispose que de matériaux fort insuffisants; il n'en est question dans les documents que d'une façon accidentelle. Grâce à la réunion, à la juxtaposition de ces mentions, M. Bassett a composé un livre incomplet sans doute, mais d'une trame serrée et d'une précision déjà très satisfaisante. Après avoir montré comment l'introduction de l'esclavage noir a été consécutive à l'esclavage des Indiens, l'auteur examine des questions extrinsèques en quelque sorte : le nombre approximatif des nègres, leur répartition dans la colonie, la traite qui les y amenait. Il étudie ensuite avec la plus grande précision leur situation légale sous tous ses aspects (ch. II), leur religion, leur vie sociale (ch. III); puis il indique de quelle façon un noir sortait d'esclavage (p. 65-66). Que devenait ce nègre une fois émancipé? C'est ce que M. Bassett détermine ensuite dans un paragraphe (p. 66-71). Il n'y a pas eu, dans la Caroline du Nord, que des nègres comme esclaves; des Indiens l'ont été, et, là comme ailleurs, il a existé un réel esclavage des blancs, appelés « engagés » dans les colonies françaises, « servants » dans ce pays. M. Bassett n'a eu garde de l'oublier et a consacré à ces deux catégories de faits l'attention qui convenait. Mais pourquoi, après en avoir terminé l'étude, s'arrêter court et ne pas tirer des analyses antérieures une conclusion synthétique? Pourquoi ne pas comparer les résultats obtenus pour la Caroline du Nord avec ceux que les historiens de l'esclavage dans d'autres parties des États-Unis, MM. Brackett, Steiner et Ballagh, ont constatés pour le Maryland, le Connecticut, la Virginie? M. Bassett a ainsi privé son travail d'une fin qui semblait indiquée; plus d'un lecteur sera surpris de se voir sitôt parvenu à la dernière page de sa brochure, et n'en gardera pas une impression nette parce qu'il y manque ces idées générales, cette localisation précise d'un sujet particulier dans l'ensemble, sans lesquelles une monographie, si intéressante soit-elle, perd la moitié de sa valeur. Henri Froidevaux.

History of Taxation in Connecticut 1636-1776, by Frederick Robertson Jones (*Johns Hopkins University Studies*, 14e série, fasc. VIII). Baltimore, the Johns Hopkins Press, août 1896, in-8 de 71 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il y a plusieurs périodes à distinguer dans l'histoire financière du Connecticut, dont la plus longue de beaucoup est la première, la période coloniale, qui s'étend de 1636 à 1776. Pourvue alors d'institutions archaïques, la population rurale de ce pays s'est constitué, dès les premières années de la colonisation, un système d'impositions d'une réelle simplicité, qui est demeuré en vigueur jusqu'au moment où un grand développement industriel y a, depuis 1776, apporté des modifications grâce auxquelles l'application du système colonial est devenue singulièrement compliquée, puis impossible. Le système d'impositions usité dans le Massachusetts, voilà l'origine du système qu'adoptèrent les colons du Connecticut, mais en l'adaptant à leurs propres besoins. L'étude des actes promulgués en 1639 (qui se substituèrent aux règles bibliques usitées jusqu'alors dans le pays) en fournit la preuve. Toutefois c'est seulement à partir du mois de mai 1650, date de la promulgation du code de la colonie, que le Connecticut a été pourvu d'un véritable système d'impositions; dès lors fut constituée par villes la « Grande Liste » ou liste générale de toutes les personnes imposables et de tous les métiers

dans la colonie, dont la première rédaction connue date seulement de 1651, et dont on trouvera en appendice (p. 71), dans l'étude de M. Frederick Robertson Jones, d'intéressants extraits. Cet auteur ne s'est pas borné, dans le travail dont nous rendons compte, à examiner tous ces faits; il a entendu écrire un chapitre d'histoire économique et financière. Aussi s'est-il longuement attaché, dans des paragraphes séparés, à l'analyse de la base d'impositions (ch. II), des impôts directs (ch. IV), des impôts indirects (ch. VI) et des taxes locales : ecclésiastiques, scolaires et autres (ch. VII); il a aussi parlé du recouvrement de l'impôt (ch. V). Tout cela constitue un ensemble précis, et fait souhaiter que M. Frederick Robertson Jones, qui annonce l'intention de poursuivre ses recherches sur l'histoire économique et financière du Connecticut, ne tarde pas à donner au public un nouveau travail du même genre; les américanistes ne pourront qu'y gagner.

HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — L'Église de France, si cruellement éprouvée depuis quelque temps, est frappée d'un nouveau deuil par la mort de S. Ém. le cardinal Jean-Pierre BOYER, archevêque de Bourges, mort le 16 décembre. Né à Paray-le-Monial le 27 juillet 1829, il fit ses études au séminaire d'Autun; après avoir reçu l'ordination sacerdotale, il se consacra tout entier à l'enseignement. Docteur en théologie, il fut appelé à la Faculté de théologie d'Aix, où il enseigna le dogme avec éclat. Doyen de cette Faculté en 1870, il fut créé en 1878 évêque *in partibus* d'Évarie et donné comme coadjuteur à l'évêque de Clermont, Mgr Féron, auquel il succéda le 24 décembre 1879. Toujours préoccupé des questions d'enseignement, il dota son diocèse d'un nouveau petit séminaire. Le zèle qu'il déploya sur le siège de Clermont lui fit décerner par le Souverain Pontife la distinction éminente du pallium. Quand le siège de Bourges devint vacant par la mort de Mgr Marchal, c'est à l'évêque de Clermont que l'on songea pour recueillir cette succession. Il prit possession de son nouveau siège le 19 janvier 1893. Il avait été depuis nommé, par le Souverain Pontife, cardinal de la sainte Église romaine. Mgr Boyer a peu écrit; en dehors de rapports sur les travaux de la Faculté de théologie d'Aix, de discours à l'Académie de cette ville et de peu nombreuses œuvres oratoires, l'on ne peut guère citer que les lettres et instructions pastorales qu'il a données soit comme évêque de Clermont, soit comme archevêque de Bourges; nous ne pouvons songer à en dresser ici une liste complète, mais nous indiquerons du moins les plus importantes : *Lettre et mandement pour demander des prières à l'occasion de sa prise de possession* (Clermont-Ferrand, 1880, in-4); — *Instruction pastorale et mandement pour le carême de 1880* (ibid., 1880, in-4); — *Lettre pastorale et mandement pour la promulgation d'une nouvelle édition des statuts diocésains* (ibid., 1880, in-4); — *Lettre pastorale sur l'éducation chrétienne* (carême de 1881, ibid., 1881, in-4); — *Lettre pastorale et mandement portant communication.... de l'encyclique « Sancta Dei civitas »* (ibid., 1881, in-4); — *Lettre pastorale sur l'instruction religieuse qui doit être donnée aux enfants* (carême de 1882, ibid., 1882, in-4); — *Lettre annonçant la création d'une œuvre diocésaine pour venir en aide aux écoles chrétiennes* (ibid., 1882, in-4); — *Lettre pastorale rappelant les devoirs que les parents chrétiens ont à remplir actuellement pour assurer à leurs enfants le bienfait de l'instruction religieuse* (ibid., 1882, in-4); — *Instruction pastorale sur l'obligation et les moyens de se pré-*

munir contre les atteintes de l'impiété contemporaine (carême de 1883, ibid., 1883, in-4); — *Lettre pastorale portant communication de l'encyclique « Supremi apostolatus » sur le saint Rosaire* (ibid., 1883, in-4); — *Lettre pastorale et mandement établissant dans son diocèse l'adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement* (ibid., 1883, in-4); — *Lettre pastorale à l'occasion du renvoi des Frères des Écoles chrétiennes des écoles communales de la ville de Clermont et de la fondation dans la même ville d'écoles chrétiennes libres* (ibid., 1883, in-4); — *Lettre pastorale à l'occasion de son voyage à Rome* (carême de 1884, ibid., 1884, in-4); — *Lettre pastorale portant publication de l'encyclique « Humanum genus » relative à la franc-maçonnerie* (ibid., 1884, in-4); — *Lettre pastorale rappelant quelques enseignements de la doctrine catholique sur Dieu, la famille et l'éducation* (carême de 1885, ibid., 1885, in-4); — *Lettre pastorale sur le culte du Très Saint Sacrement* (carême de 1888, ibid., 1888, in-4); — *Lettre pastorale et mandement ordonnant la publication d'une nouvelle édition du catéchisme diocésain* (ibid., 1888, in-4); — *Lettre pastorale sur le culte des morts* (ibid., 1889, in-4); — *Lettre pastorale sur la sanctification du dimanche* (carême de 1890, ibid., 1890, in-4); — *Lettre pastorale sur les obligations particulières imposées aux catholiques durant le saint temps du carême* (carême de 1891, ibid., 1891, in-4); — *Lettre pastorale sur la journée du chrétien* (carême de 1892, ibid., 1892, in-4); — *Lettre pastorale sur la vie chrétienne* (carême de 1894, Bourges, 1894, in-4); — *Lettre pastorale sur la sanctification du dimanche* (carême de 1895, ibid., 1895, in-4); — *Lettre à l'occasion du XIVe centenaire du baptême de Clovis* (ibid., 1896, in-4); — *Lettre pastorale sur nos destinées éternelles* (carême de 1896, ibid., 1896, in-4).

— La cause de l'enseignement chrétien fait une perte extrêmement douloureuse dans la personne du T. H. F. Joseph, supérieur général de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, mort à Arcachon le 1er janvier. Le frère Joseph, de son nom séculier Joseph-Marie Josserand, était né le 30 mars 1823, à Saint-Étienne (Loire). Élève des Frères de cette ville, dont il suivit les cours jusqu'à l'âge de quatorze ans, il alla terminer ses études au petit noviciat que venait d'ouvrir à Paris le frère Philippe, de sainte mémoire. Tout jeune encore, il débuta comme professeur à l'école de Saint-Nicolas des Champs. Appelé au demi-pensionnat de la rue des Francs-Bourgeois, c'est lui qui sut donner à cette maison l'organisation qu'elle a encore aujourd'hui et qui en a fait le succès, joignant à un collège d'enseignement primaire supérieur un cercle de jeunes gens et une maison de famille. Les qualités éminentes que manifestait le frère Joseph le firent appeler tour à tour aux plus hautes fonctions de l'institut : visiteur des établissements de la région de Paris en 1867, assistant du supérieur général en 1874, il fut choisi pour succéder au frère Irlide dans ces dernières fonctions en 1884. Depuis trois ans déjà il siégeait au Conseil supérieur de l'instruction publique. Sous son habile direction, et malgré les persécutions croissantes, l'institut des Frères prit des développements admirables; de 12,000 frères en 1884, il est monté aujourd'hui à 15,000, et malgré les progrès de la laïcisation, le nombre des élèves s'est élevé de 300,000 à 350,000. C'est également lui qui fonda la maison de retraites d'Athis. Le frère Joseph avait naturellement pris part à la rédaction des ouvrages publiés par les frères; mais l'humilité des disciples du Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle les obligeant de ne rien publier que sous le voile de l'anonyme, nous n'avons pas à dresser ici la liste de ces publications.

— M. le docteur Isidore Straus, professeur de pathologie expérimentale à la Faculté de médecine de Paris, et membre de l'Académie de médecine, est mort dans sa cinquante-deuxième année. Né le 24 novembre 1845, à

Dambach, dans le Haut-Rhin, il commença ses études de médecine à dix-sept ans, à la Faculté de Strasbourg, où il se lia d'amitié avec Mathias Duval. Docteur en 1868, il se fit recevoir agrégé par cette Faculté l'année suivante et dix ans après (1878) par la Faculté de médecine de Paris. Chargé du cours de pathologie comparée et expérimentale, en 1888, il remplissait en même temps les fonctions de médecin de l'hôpital Laënnec, puis de la Charité. Une mission en Égypte avec les docteurs Roux, Nocard et Thuillier lui fournit l'occasion d'études remarquables sur le choléra. Nous empruntons à la liste de ses *Titres et travaux scientifiques*, dressée par lui-même en 1893 (Paris, Chamerot et Renouard, in-4 de 84 p.), l'indication de ses principales publications : *Essai sur la physiologie de la dégénérescence graisseuse des muscles* (Strasbourg, 1868, in-4) ; — *De la Rupture du périnée chez la femme*, thèse d'agrégation (Strasbourg, 1869, in-4) ; — *Recherches expérimentales sur l'inflammation* (Strasbourg, 1870, in-8), en collaboration avec M. Mathias Duval ; — *Pathologie cellulaire*, de Virchow, traduction (Paris, 1873, in-8) ; — *Des Contractures*, thèse d'agrégation (Paris, 1875, in-4) ; — *Duchenne de Boulogne, sa vie, son œuvre*, en collaboration avec M. Lasègne (*Archives générales de médecine*, 1875, t. II) ; — *Traité de diagnostic médical*, par Racle, 3e éd. revue en collaboration avec le docteur Fernet (Paris, 1876, in-8) ; — *Le Professeur Chauffard, sa doctrine, ses écrits* (*Archives générales de médecine*, 1879, t. III) ; — *Recherches sur la transmission de quelques maladies virulentes, en particulier du charbon, de la mère au fœtus* (*Archives de physiologie normale*, 1882, t. I), avec M. Chamberland ; — *Exposé des recherches sur le choléra en Égypte*, avec MM. Roux, Nocard et Thuillier (*Revue scientifique*, 1883) ; — *Recherches anatomiques et expérimentales sur le choléra observé en Égypte*, avec les mêmes (*Archives de physiologie normale*, 1884, t. I) ; — *Leçons sur le choléra* (*Progrès médical*, 1884-1885) ; — *Sur un cas d'ascite chyleuse* (*Archives de physiologie normale*, 1886, t. I) ; — *Étude expérimentale sur la cirrhose alcoolique du foie* (ibid., 1887, t. II) ; — *Contribution à l'anatomie pathologique de la pustule maligne* (*Annales de l'Institut Pasteur*, 1887) ; — *Le Charbon des animaux et de l'homme* (Paris, 1887, in-8) ; — *Recherches sur la durée de la vie des microbes pathogènes dans l'eau* (*Archives de médecine expérimentale*, 1889), en collaboration avec M. Dubarry ; — *De l'Action du suc gastrique sur quelques microbes pathogènes* (ibid., 1889) ; — *Recherches expérimentales sur la tuberculose. La Tuberculose humaine*, avec M. Gamaleia (ibid., 1891) ; — *Contribution à l'étude du poison tuberculeux*, avec le même (ibid., 1891) ; — *La Tuberculose et son bacille* (Paris, 1895, in-8). Il faut y ajouter de nombreux articles dans les revues spéciales.

— M. Albert Ilg, mort à Vienne le 29 novembre, était né dans la même ville, le 11 octobre 1847 ; c'est aussi là qu'il fit ses études. Il ne tarda pas à s'adonner aux recherches sur l'histoire de l'art, par laquelle il a conquis une réputation honorable. Attaché au musée d'art et d'industrie de Vienne, professeur d'histoire de l'art (1873), puis directeur de ce musée (1876), il fut mis, deux ans après, à la tête de la deuxième section des Collections d'histoire de l'art de la maison impériale. En 1891, il fut nommé conseiller d'État. Nous citerons de lui : *Das Buch von der Kunst oder Tractact der Malerei des Cennino Cennini*, tome Ier des *Quellenschriften zur Kunstgeschichte und Kunsttechnik des Mittelalters und der Renaissance* (Wien, 1871, in-8) ; — *Ueber den kunsthistorischen Werth der Hypnerotomachia Poliphili* (Wien, 1872, in-8) ; — *Heraclius, von den Farben und Künsten der Römer*, tome IV des *Quellenschriften* (Wien, 1873, in-8) ; — *Von der hochelden Malerei. Tractat des Michelangelo Biondo*, tome V du même recueil (ibid., 1873, in-8) ; — *Das Leben des Michelangelo Buonarroti beschrieben von seinem Schüler Ascanio Condivi*, tome VI du même recueil (ibid, 1874, in-8) ; — *Schedula diversa-*

rum artium des Mönches Theophilus, tome VII du même recueil (ibid., 1874, in-8); — *Ornamente, Architektur und Kunstindustrie nach den Gypsabgüssen des k. k. österreichischen Museums für Kunst und Industrie* (ibid., 1875, in-fol.); — *Die kunstgewerblichen Fachschulen des k. k. Handelsministeriums* (ibid., 1876, in-8); — *Geschichte und Terminologie der alten Spitzen* (ibid., 1876, in-8); — *Wiener Schmiedewerk des XVIII. Jahrhunderts*, avec M. Heinrich Kabdebo (Dresde, 1878-1883, in-fol.); — *Zeitstimmen über Kunst und Künstler der Vergangenheit* (Wien, 1881, in-8); — *Franz Xaver Messerschmidt. Leben und Werke* (Prag, 1885, in-8); — *Pallast der Fürsten Lobkowitz und Majoratshaus der Fürsten Liechtenstein*, fascicule 4 des *Pallastbauten des Barockstils in Wien*, de G. Niemann (Wien, 1885, in-fol.); — *Wiener-Neustadt und Florenz* (Wien, 1886, in-8); — *Nur nicht österreichisch*, fascicule 1 de *Gegen den Strom* (ibid., 1887, in-8); — *Moderne Kunstliebhaberei*, fascicule 13 de la même collection (ibid., 1887, in-8); — *Unsere Künstler und die Gesellschaft*, fascicule 8 de la collection (ibid., 1888, in-8); — *Alt-Wien in Bild und Wort* (ibid., 1888, in-fol.); — *Prinz Eugen von Savoyen als Kunstfreund* (ibid., 1889, in-8); — *Im Zeichen der Myrte. Erinnerungs-Blätter aus Anlass der Vermahlung Ihrer K. u. K. Hoheit der durchlautigster Frau Erzherzogin Marie-Valerie mit sr. K. u. K. Hoheit dem durchlautigsten Herrn Erzherzoge Franz Salvator von Toscana*, en collaboration avec plusieurs écrivains (ibid., 1890, in-8); — *Hans Habsburg und sein Kunstleben*, avec Rud. von Weyr (ibid., 1892, gr. in-fol.). — *Beiträge zur Geschichte der Kunst und der Kunsttechnik aus mittelhochdeutschen Dichtungen*, fascicule 5 de la nouvelle série des *Quellenschriften für Kunstgeschichte* (ibid., 1892, in-8); — *Kunsttopographische Mittheilungen aus den fürstlichen Schwarzenbergischen Besitzungen in Südböhmen* (ibid., 1891, in-8); — *Wiener Galerien* (ibid., 1892, in-fol.); — *Kunstgeschichtliche Characterbilder aus Oesterreich-Ungarn* (Prag, 1893, gr. in-8), en collaboration avec MM. Hoerner, von Schneider, Strzygowski, Neuwith, Zimmermann et Rossig; — *Zwickelbilder im Stiegenhause des k. k. kunsthistorischen Hof-Museums im Wien*, en collaboration avec MM. Ernst et Gustav Kleint et Franz Matsch (Wien, 1893, in-fol.); — *Moderne Wiener Grabdenkmäler*, deuxième série (ibid., 1894, in-fol.); — *Das Palais Kinsky auf der Freiung in Wien* (ibid., 1894, in-4); — *Portale von Wiener Profanbauten des XVII. und XVIII. Jahrhund.* (ibid., 1894, in-fol.); — *Die Fischer von Erlach* (ibid., 1895, in-8); —*Album von Objecten aus der Sammlung kunstindustrieller Gegenstände des A. Kaiserhauses* (ibid., 1895, in-fol.); — *Aeltere und andere kirchliche Einrichtungsstücke aus Oesterreich* (ibid., 1895, in-fol.); — *Intérieurs von Kirchen und Kappellen in Oesterreich*, avec Otto Schmidt (ibid., 1895, in-fol.); — *Der Palais Schwarzenberg am Heumarkt in Wien* (ibid., 1896, in-4); — *Bildhauer-Arbeiten in Oesterreich-Ungarn. Von der Barocke biz zum Empire* (ibid., 1896, in-fol.).

— M. Edmond Cotteau est mort à Paris, âgé de soixante-trois ans, le 9 novembre. Frère du naturaliste Gustave Cotteau, mort il y a deux ans, il était né le 9 novembre 1833, à Chatel-Censoir (Yonne). C'est au collège d'Auxerre qu'il fit ses études. Entré dans l'administration, il profitait de ses vacances pour faire des voyages lointains, et le succès obtenu par les récits qu'il en publia l'encouragèrent à les continuer. Le gouvernement, dont l'attention avait été appelée sur cet observateur curieux et exact, le chargea en 1881 d'une mission en Extrême-Orient, et trois ans après d'une autre mission aux îles de la Sonde. Les relations de ses excursions ont été publiées en partie dans le *Bulletin de la Société des sciences historiques de l'Yonne*, dont, comme son frère, il était membre. Il faisait également partie de la Société de géographie de Paris. Voici la liste de ses publications, auxquelles il faudrait

ajouter, pour être complet, quelques articles de revue : *Six mille lieues en soixante jours* (*Amérique du Nord*) (Auxerre, 1877, in-8); — *Promenade autour de l'Amérique du Sud* (Extrait du *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*. Paris, 1878, in-8); — *Promenade dans l'Inde et à Ceylan* (Paris, 1880, in-12); — *Promenades dans les deux Amériques* (Paris, 1880, in-18); — *De Paris au Japon à travers la Sibérie, voyage exécuté du 6 mai au 7 août 1881* (Paris, 1883, in-16); — *Un Touriste dans l'Extrême-Orient : Japon, Chine, Indo-Chine et Tonkin* (*4 août 1881-24 janvier 1882*) (Paris, 1884, in-16); — *En Océanie, voyage autour du monde en 365 jours* (*1884-1885*) (Paris, 1888, in-16).

— Le savant historien russe Alexandre Brückner est mort le 16 novembre à Iéna. Né le 5 août 1834 à Saint-Pétersbourg, il songea tout d'abord à faire sa carrière dans le commerce, mais à vingt-trois ans il se détermina de suivre sa vocation historique, étudia sous Häusser à Heidelberg, sous Droysen à Iéna et Berlin. Lorsqu'il revint à Saint-Pétersbourg, il fut chargé de la chaire d'histoire à l'École impériale de droit (1861-1867), et fit en même temps un cours libre à l'Université de cette ville. En 1867, il fut appelé à l'Université d'Odessa, d'où il passa en 1872 à celle de Dorpat. Depuis 1891 il vivait en Allemagne. Nous citerons de lui : *Miednyia dengi v Rossii 1656-1661 i denejnye znaki v Chvetsii 1715-1719* (Saint-Pétersbourg, 1864, in-8); — *Rossiia pri Petrie V* (dans *Journal ministertva narodnago prosviechtcheniia*, 1874); — *Imperator Ivan Antonovitch i ego rodstvenniki* (*1741-1804 gg.*) (Moscou, 1875, in-8); — « *Sanktpeterbourgskiia viedomosti* » *vo vremia frantsouzskoï revoliuotsii* (dans *Drevniaia i novaia Rossiia* de 1876); — *Illioustrirov. istoriia Ekateriny II* (Saint-Pétersbourg, 1885-1886, in-8); — *Potemkin* (ibid., 1891, in-8). — Il a publié en langue allemande : *Das Kupfergeld 1856-1863 in Russland* (Riga, 1863, in-8); — *Die Hauptmomente der Geschichte des Bauernstandes* (ibid., 1864, in-8); — *Die Familie Braunschweig in Russland* (Saint-Pétersbourg, 1876, in8); — *Iwan Pokoschkow. Ideen und Zustände in Russland zur Zeit Peters des Grossen* (Leipzig, 1878, in-8); — *Culturhistoriche Studien*. I. *Die Russen im Auslande im 17. Jahrhundert*. II. *Die Ausländer in Russland im 17. Jahrh.* (Riga, 1878, 2 vol. in-8); — *Peter der Grosse*, dans *l'Allgemeine Geschichte* de Oncken (Berlin, 1879, in-8); — *Der Zarewitsch Alexei* (1690-1718) (Heidelberg, 1880, in-8); — *Katharina die Zweite*, dans *l'Allgemeine Geschichte* de Oncken (Berlin, 1883, in-8); — *Bilder aus Russlands Vergangenheit* (Leipzig, 1887, 1 seul vol. paru, in-8); — *Die Aerzte in Russland bis zu 1800* (Saint-Pétersbourg, 1887, in-8); — *Die Europäisierung Russlands* (Gotha, 1888, in-8); — *Geschichte Russlands*, dont le tome Ier seul a paru (Gotha, 1896, in-8). — M. Alex. Brückner a largement collaboré aux revues scientifiques de la Russie et de l'étranger : *Journal ministerstva narodnago prosviechtcheniia*, *Rousskiï arkhiv*, *Rousskaia starina*, *Drevniaia i novaia Rossiia*. *Russische Revue*, *Historisches Taschenbuch*, *Historische Zeitschrift*, *Archiv für slavische Philologie*, etc.

— Avec M. Auguste-Joseph Paris, mort le 18 décembre dernier, dans la ville d'Arras, disparaît un écrivain catholique distingué. Né à Saint-Omer, le 12 septembre 1826, il fit ses études au collège de sa ville natale, les poursuivit au pensionnat de Saint-Bertin, et les couronna par la licence ès lettres. Il fit ensuite son droit, devint avocat et s'inscrivit au barreau d'Arras, où l'attiraient ses relations de famille. Docteur en droit en 1853, les devoirs de ses fonctions d'avocat ne lui firent pas négliger d'autres travaux qui occupaient ses loisirs. Il collabora à l'*Univers*, et fut quelque temps secrétaire de l'illustre Veuillot. Il a donné, outre des articles insérés dans les publications de l'Académie d'Arras, dont il était membre : *Notice*

nécrologique sur M. Quarré, chevalier de Chelers (Arras, 1854, in-8); — *Histoire de Joseph Le Bon et des tribunaux révolutionnaires d'Arras et de Cambrai* (Arras, 1864, 2 vol. in-8); — *Louis XI et la ville d'Arras, 1477-1483* (Arras, 1868, in-8); — *Le Baron Liborel, 1739-1829* (Arras, 1879, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Paul Arène, l'écrivain bien connu, nouvelliste distingué, mort le 17 décembre, à Antibes, dans sa cinquante-quatrième année ; — de M. le docteur Philippe Barraud, mort le 8 décembre ; — de M. E. Barth, bibliophile distingué, mort au commencement de décembre, à Colmar ; — de M. le docteur Léon Billiotte, mort à quarante-neuf ans, le 21 décembre, aux Sables-d'Olonne ; — de M. Charles de Boigne, plus connu comme fondateur du Jockey-Club que comme journaliste, mort le 15 décembre, âgé de quatre-vingt-huit ans ; — du cher frère Bomel, qui depuis seize ans dirigeait avec zèle et succès l'école paroissiale Notre-Dame à Versailles, mort à soixante-six ans, dans cette ville, le 27 décembre ; — de M. Alphonse Cazet, ancien directeur de l'*Éclair*, mort le 23 décembre ; — de M. le docteur Paul Chéron, mort le 17 décembre ; — de M. Cuissart, député de l'Aisne et ancien inspecteur des écoles primaires, mort le 15 décembre, âgé de soixante ans ; — de M. l'abbé Douillard, architecte distingué, auquel on doit des travaux sur la Palestine, mort le 11 décembre, âgé de soixante-treize ans, à Nantes ; — de M. le docteur Louis Duplouy, médecin principal de la marine, mort à quarante ans, le 22 décembre, à Rochefort ; — de M. l'abbé Durier, ancien aumônier du lycée de Rouen ; — de M. Édouard Durranc, rédacteur tour à tour à la *Justice* et à la *Lanterne*, mort le 11 décembre ; — de M. le docteur Édouard Estienne, mort âgé de quatre-vingt-sept ans, au commencement de décembre ; — de Mlle Favier de Saint-André, auteur de plusieurs travaux littéraires, morte le 17 décembre ; — de M. Maurice Franck, ingénieur, mort en novembre ; — de M. Anatole Gauthier, membre de la commission des monuments historiques, mort à quatre-vingts ans, le 12 décembre ; — de M. le docteur Joseph Gayat, mort à cinquante-quatre ans, à Saint-Raphaël, le 20 décembre ; — de M. René Griffon, ingénieur des ponts et chaussées, mort à trente-six ans, à Tché-Fou (Chine) ; — de M. Holleville, journaliste, mort le 24 décembre ; — de M. le docteur Houdebine, vice-président honoraire de la Société agricole et industrielle d'Angers, mort en décembre ; — de M. Eugène Jolibois, avocat distingué, ancien député, l'un des meilleurs orateurs du parti de l'appel au peuple, mort à soixante-dix-sept ans, le 20 décembre, au Vésinet ; — de M. l'abbé Lausser, docteur en théologie, ancien principal du collège d'Aurillac, mort en décembre à Paris ; — de M. Victor Le François de Grainville, professeur d'hydrographie de la marine, mort le 8 décembre ; — de M. le docteur Armand Lehallais, mort à Percy, près Saint-Lô, à l'âge de quarante ans, le 26 décembre ; — de M. le docteur Lesnière, mort à quatre-vingt-cinq ans, à Coutances ; — de M. Émile Lombard, ancien élève de l'École polytechnique, ancien commandant du génie, directeur des écoles Albert le Grand et Laplace, mort au commencement de décembre ; — de M. Louis Malosse, rédacteur au *Temps*, décédé au Caire ; — de M. le vicomte Auguste de Margon, l'un des combattants de la lutte entre le classicisme et le romantisme, dont la tragédie de *Montmorency* obtint quelque succès, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 15 décembre, dans son château près de Béziers ; — de M. Charles Mehl, bibliophile distingué, qui dirigea pendant plusieurs années la *Revue alsacienne*, mort le 2 janvier ; — de M. Ulysse Pic, qui se fit connaître sous l'Empire par ses ouvrages de polémique, mort le 1er janvier, à Villeneuve-Loubet (Alpes-Maritimes) ; — de M. le docteur Placet, mort le 8 décembre, à Versailles ; — de M. Auguste Ponsard, ingénieur, mort à

soixante-treize ans, le 8 décembre; — de M. le docteur Paul QUINTON, mort le 2 janvier; — de M. Louis-Auguste ROGEARD, le célèbre auteur des *Propos de Labienus*, l'un des pamphlets qui ébranlèrent l'Empire, mort à soixante-seize ans, le 8 décembre; — de Mlle Marguerite SOYEUX, directrice honoraire de la maison d'éducation de la Légion d'honneur à Saint-Denis, morte à quatre-vingt-huit ans; — de M. THÉRY, sénateur inamovible et avocat distingué, mort le 26 décembre, à Lille; — de M. VIET-DUBOURG, avocat, mort à Saint-Brieuc, à la fin de décembre; — de M. l'abbé Léonce VITASSE, auteur d'une histoire d'*Auxi-le-Château*, mort en novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Theodor ACKERMANN, professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Halle, mort à soixante-douze ans, le 23 novembre; — de M. ARQUOY, professeur à l'Université de Leyde, auteur de nombreux ouvrages, mort en décembre, à La Haye; — de M. BARRETO, critique portugais, mort le 1er janvier, à Paris; — de Miss Math. BLIND, romancière, morte le 27 novembre, à Londres; — de M. Adolf BRIX, écrivain maritime, mort le 19 décembre, à Berlin; — de M. Luigi CALORI, professeur d'anatomie à l'Université de Bologne, mort dans cette ville, le 23 décembre, âgé de quatre-vingt-dix ans; — de M. Hubert CRACKANTHORPE, romancier anglais, mort à Paris; — de M. Karl Hellmuth DONDORFF, historien allemand, mort le 18 novembre, à Gorlitz; — de M. le docteur DOYER, professeur d'ophtalmologie à l'Université de Leyde, mort en décembre; — de M. Ferdinand DÜMMLER, professeur de philologie classique à l'Université de Bâle, mort à trente-sept ans, dans cette ville, le 11 novembre; — de M. le docteur Karl EISENLOHR, médecin distingué, mort le 18 novembre, âgé de quarante-neuf ans, à Funchal (îles Madères); — de M. Ed. FIERICH, professeur de jurisprudence à Cracovie, mort le 13 novembre; — de M. Benjamin A. GOULD, astronome distingué, mort le 17 novembre, âgé de soixante-douze ans, à New-York; — de M. Adolf HACH, archéologue, mort en décembre, à Lübeck; — de Mme Clémentine HELM, à laquelle on doit des ouvrages pour la jeunesse, morte le 26 novembre; — du lieutenant général Paul HENRARD, membre de l'Académie des sciences de Bruxelles, écrivain militaire distingué, mort le 14 novembre, âgé de soixante-six ans; — de M. Arnold HIRSCH, poète dramatique autrichien, mort le 23 novembre, âgé de quatre-vingt-deux ans, à Vienne; — de dom Theodor JUNGWIRTH, O. S. B., philosophe et pédagogue estimé, mort au couvent de Melk, dans sa cinquante-septième année, le 6 décembre; — de M. Johann KAMINEK-SEDLO, égyptologue, mort à Boulogne-sur-Mer, à soixante-neuf ans; — de M. METTE, historien, mort, âgé de soixante-deux ans, à Dortmund; — de M. C. PATMORE, poète anglais, mort en novembre; — de M. Heinrich PFENNINGER, professeur de droit pénal à l'Université de Zürich, mort à cinquante ans, le 19 novembre; — du général Meredith READ, ancien ambassadeur des États-Unis en France et écrivain, mort le 26 décembre; — de M. Alexander SALVINI, poète dramatique anglais, mort à Florence; — de M. E. SCHOLZ-ROGOSINSKY, connu par ses explorations en Afrique; — de M. Henry TRIMEN, botaniste, mort le 16 octobre, âgé de cinquante-trois ans, à Ceylan; — de M. Carlo VALENZIANI, linguiste distingué, mort à soixante-six ans, à Rome; — de M. VASIELEVSKI, musicographe estimé, mort âgé de soixante-quatorze ans, le 22 décembre, à Sonderhausen; — de M. Robert WEBER, directeur de l'*Helvetia*, mort à soixante-douze ans, à Bâle; — de M. J.-Ad. WIESE, botaniste russe d'une grande réputation, mort en décembre; — de M. Charles-Edwin WIBOURG, égyptologue américain, mort à la fin de novembre, à Paris; — de M. Emil VON WOLFF, professeur de chimie agricole à l'Académie forestière de Hohenheim, mort âgé de soixante-douze ans, le 20 novembre,

à Stuttgart; — de M. le comte Clemens von Zedtwitz-Liebenstein, poète, mort le 17 novembre, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Institut de France. — *Élections.* — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — M. S. Reinach a été élu au cinquième tour, en remplacement de M. Hauréau, décédé; les scrutins se sont décomposés comme il suit :

	1er tour.	2e tour.	3e tour.	4e tour.	5e tour.
MM. le marquis de Beaucourt. .	9	7	6	5	4
Derenbourg.	8	9	11	12	10
Deveria	7	6	3	0	0
S. Reinach	10	11	14	16	19

M. A. Giry a été élu au troisième tour, en remplacement de M. de Rozière, décédé; les scrutins se sont décomposés comme il suit :

	1er tour.	2e tour.	3e tour.
MM. Babelon . . .	6	7	8
Maurice Croiset .	5	1	0
J. Flach. . . .	6	5	1
A. Giry. . . .	10	15	20
Pottier	6	5	5
Derenbourg . .	1	0	0

M. Comparetti, de Florence, correspondant étranger, a été élu associé étranger en remplacement de M. E. Curtius, décédé; M. C. Jullian a été élu correspondant français; M. le baron de Rozen, orientaliste russe, a été élu correspondant étranger.

— *Académie des sciences morales et politiques.* — M. Stourm a été élu au premier tour dans la section d'économie politique, en remplacement de M. Léon Say, par 20 voix contre 7 à M. Noël, 5 à M. Chesson et 1 à M. Lavollée. — M. Liard a été élu au premier tour, en remplacement de M. Jules Simon, par 21 voix contre 10 à M. Lavollée et 5 bulletins blancs.

— *Académie des sciences.* — M. Michel Lévy a été élu au premier tour, dans la section de minéralogie, en remplacement de M. Daubrée, par 54 voix contre 2 à M. de Lapparent.

— *Académie des beaux-arts.* — M. Corroyer a été élu au neuvième tour membre libre, en remplacement de M. Barbet de Jouy, par 24 voix sur 46 suffrages.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 30 octobre, M. Vidal de la Blache a fait une communication sur les voies de commerce dans la géographie de Ptolémée; M. de Vogüé a communiqué et traduit des inscriptions nabatéenne, syriaque et grecques; M. Croiset a lu une étude relative aux *Entretiens d'Épictète* par Arrien, et M. Oppert expliqué un texte concernant le roi de Babylone Saosduchin. — Le 6 novembre, M. de Barthélemy a communiqué, au nom de MM. Héron de Villefosse et Gauckler, les photographies de plusieurs marbres antiques trouvés à Carthage. M. Deloche a fait une communication relative à deux des quatre inscriptions trouvées récemment sur les insignes d'Ulger, évêque d'Angers au xiie siècle; M. A. Bertrand a lu un mémoire sur les Druides et le druidisme (conclusion du cours de l'école du Louvre sur la religion des Gaulois); M. Foucart a lu une note de M. Radet sur un passage d'Ammien Marcellin qui mentionne une localité d'Asie Mineure appelée Mygdus; M. Vidal de la Blache a terminé sa lecture commencée le 30 octobre. — Le 13 novembre, l'Académie a tenu sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Schlumberger, qui a prononcé un discours sur les prix et récompenses décernés par l'Académie. M. Wallon a lu une notice sur la vie et les travaux de Bergaine et M. Cagnat a lu un mémoire sur l'activité scienti-

fique de la France en Afrique depuis quinze ans. — Le 27 novembre, M. G. Boissier a donné lecture d'une note de M. Gauckler, relative à la découverte à Sousse d'une mosaïque à trois personnages qui représente Virgile composant l'*Énéide*. — Le 11 décembre, M. E. Müntz a fait une communication sur *les Triomphes* de Pétrarque; M. de Vogüé a communiqué une note sur l'inscription nabatéenne de Pétra; M. L. Heuzey a présenté un monument chaldéen offert au musée du Louvre par M. N. Bardac. — Le 18, M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur un monument nabatéen; M. Glotz a lu un mémoire sur les caractères et l'évolution du droit dans la Grèce primitive; M. Oppert a communiqué le texte entier de la prière du roi Saosduchin. — Le 23, M. Cagnat a annoncé la découverte, non loin de Testour, d'une longue inscription latine qui est un règlement relatif à la ferme et à l'exploitation de domaines impériaux. — Le 30 décembre, M. le docteur Hamy a lu un mémoire intitulé *les Anciens Portraits d'Incas du Pérou conservés au musée d'ethnographie;* M. Cagnat a lu, au nom de M. Gauckler, une note sur une chapelle chrétienne sur plan trilobé qui se trouve à Ksar-Hellal sur l'Oued-bou-Zid (vallée de Siliana) et a communiqué ensuite une inscription funéraire de Carthage envoyée par le P. Delattre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 7 novembre, M. le prince G. Bibesco a donné lecture d'un mémoire sur la mort de Constantin Brancovan, décapité en 1714. — Le 14, M. Louis Passy a donné lecture d'un mémoire sur *l'Alimentation de la ville de Paris sous le Consulat et l'Empire.* — Le 21 et le 28, M. Levasseur a donné lecture d'un chapitre de son travail sur l'Ouvrier américain, dans lequel il traite du socialisme. — Le 5 décembre, l'Académie a tenu sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Ravaisson-Mollien, qui a prononcé un discours sur les prix et récompenses accordés; M. G. Picot a lu une notice sur la vie et les travaux de Jules Simon. — Le 12 et le 19 décembre, M. L. Passy a continué sa lecture commencée le 14 novembre. — Le 26, M. Luchaire a donné lecture d'un fragment d'une *Histoire de France* en préparation sur les relations du roi Louis VII et du pape Alexandre III à l'époque de l'entrevue de Saint-Jean-de-Losne (1162).

Concours et prix. — *Académie des sciences morales et politiques.* — Le prix Rossi de 1896 n'ayant pas été décerné, le concours est remis à l'année 1899 avec un sujet nouveau, ainsi conçu : « La théorie quantitative. Examiner dans quelle mesure l'abondance ou la rareté des métaux précieux exerce une influence sur leurs prix. »

Livres a l'index. — Par décret publié d'ordre de Sa Sainteté, ont été mis à l'index les ouvrages suivants : Chabauty (F.-A.), *Études scripturales, patristiques, théologiques et philosophiques sur l'avenir de l'Église catholique, selon le plan divin, ou la Régénération de l'humanité et la rénovation de l'univers* (Poitiers, imp. Oudin et Cie, 1890) ; — Le même, *le Système de la Rénovation n'a pas été condamné en lui-même par l'Église. Réponse aux adversaires* (Poitiers, typ. Oudin et Ce); — Le même, *Discussion du système de la Rénovation* (Revue mensuelle, 18 fasc.); — Le même, *État de la question eschatologique ou des choses finales au XIXe siècle et le système de la rénovation. L'Encyclique sur les études bibliques et ce système* (Poitiers, typ. Oudin et Cie); — Miralta Constancio (pseudonyme de D. José Ferrandiz Ruiz), *Memorias de un clerigo pobre*, con un prólogo de Ramon Chies (Madrid, José Matarredona, 1891); — Marsigli Prospero (pseud. de D. José Ferrandiz Ruiz), *El Papa y los peregrinos, crónicas verdad. de la romeria, jubileo en Roma y bodas de Leon XIII. Version castellana de P. Biosca* (Madrid, imp. de Ramon Angulo, 1888); — David (L.-O.), *le Clergé canadien, sa mission,*

son œuvre (Montréal, 1890). — Decr. S. Off. Fer. IV. 9 decembris 1896.

L'Espagne et Napoléon. — Notre collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison a terminé la mission historique dont il était chargé en Espagne par le ministre des affaires étrangères et celui de l'instruction publique. Ses trois mois de séjour, préparés par un premier voyage, lui ont permis de visiter à loisir les archives publiques et privées de Saint-Sébastien à Cadix, afin d'y recueillir les documents inédits relatifs à la période comprise entre les années 1804 et 1814 : la guerre de l'indépendance, l'invasion française, le séjour de Napoléon. Il a visité les archives de Pampelune, Saragosse, Madrid, Cordoue, Séville, Grenade, Cadix, Burgos, et travaillé longuement dans les deux dépôts les plus importants de l'Espagne : Alcala de Henarès et Simancas. Nous croyons savoir qu'il revient avec de nombreuses pièces sur l'époque napoléonienne. Mémoires particuliers, journaux du temps, documents de chancellerie, proclamations, caricatures, dépêches diplomatiques, lui permettront de composer, de rectifier, d'appuyer, selon le cas, les documents français que renferment notre ministère des affaires étrangères et notre Bibliothèque nationale. L'accueil qu'a reçu, à Madrid particulièrement, M. de Grandmaison, a été des plus flatteurs ; l'extrême bienveillance de ses confrères de l'Académie d'histoire, la courtoisie de M. Canovas, président du conseil des ministres, du directeur des archives, de l'intendant général de la couronne, du bibliothécaire du Palais royal, etc., lui ont facilité singulièrement ses recherches. Partout, le personnel de notre ambassade, et notre ambassadeur M. le marquis de Reverseaux, ainsi que le corps consulaire, lui ont apporté l'appui de leur haute influence. Dans un prochain rapport, M. Geoffroy de Grandmaison donnera la partie bibliographique de ses études, réservant ses notes pour le livre qu'il prépare depuis plusieurs années, comme complément de son *Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, et qui aura pour titre : *L'Espagne et Napoléon.*

Paris. — L'élection de M. Gabriel Monod à la présidence de la section des sciences historiques et philosophiques de l'École pratique des hautes études a été l'occasion qu'ont saisie avec empressement ses anciens élèves pour lui offrir un témoignage de leur reconnaissance, de leur affection et de leur admiration. Les *Études d'histoire du moyen âge dédiées à Gabriel Monod*, et qui lui ont été présentées solennellement le 14 novembre (Paris, Cerf; Alcan, in-8 de xiv-403 p.), ne renferment que trente et un mémoires, mais sont offertes au maître par cent cinquante souscripteurs qui ont tenu à proclamer leur estime pour le maître dont ils ont suivi avec profit les leçons. Nous ne pouvons qu'énumérer ici les trente et une dissertations que contient ce volume, toutes intéressantes, et qui toutes font honneur au maître qui les a inspirées, et aux disciples qui les ont écrites : M. Prou, *Examen de quelques passages de Grégoire de Tours relatifs à l'application de la peine de mort;* E. Yver, *Euric, roi des Wisigoths;* Ch. Diehl, *l'Origine des thèmes dans l'empire byzantin;* E. Molinier, *la Coiffure des femmes dans quelques monuments byzantins;* Imbart de la Tour, *les Immunités commerciales accordées aux églises du VIIe au IXe siècle;* C. Jullian, *le Palais carolingien de Cassinogilum*; J. Roy, *Principes du pape Nicolas Ier sur les rapports des deux puissances;* A. Giry, *Études carolingiennes;* É. Bourgeois, *l'Assemblée de Quierzy-sur-Oise;* E. Favre, *la Famille d'Évrard, marquis de Frioul, dans le royaume franc de l'ouest;* P. Fabre, *la Pologne et le Saint-Siège du Xe au XIIIe siècle;* H. Omont, *la Messe grecque de saint Denys au moyen âge;* G. de Manteyer, *l'Origine des douze pairs de France;* F. Lot, *l'Élément historique de Garin le Lorrain;* Ch. Pfister, *l'Abbaye de Molesme et les Origines de Nancy;*

J. Guiraud, *le Titre des Quatre Saints couronnés au moyen âge;* Ch. Bémont, *Hugues de Clers et le « De senescallia Franciae; »* Ch. Kohler, *Un Nouveau Récit de l'invention des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, à Hébron* ; A. Brutails, *Comment s'est constituée la seigneurie de Saint-Sernin-lez-Bordeaux;* A. Lefranc, *le Traité des reliques de Guibert de Nogent;* A. Molinier, *les Grandes Chroniques de France au XIIIe siècle;* P. Thirion, *les Échevinages ruraux aux XIIe et XIIIe siècles;* E. Jordan, *Notes sur le formulaire de Pofi;* É. Berger, *Requête adressée au roi de France par un vétéran des armées de saint Louis;* F. Funck-Brentano, *les Pairs à la fin du XIIIe siècle;* H. Pirenne, *les Sources de la Chronique de Flandre, jusqu'en 1342;* Ch. Petit-Dutaillis, *les Prédications populaires, les Lollards et le Soulèvement des travailleurs anglais en 1381;* B. Prost, *Recherches sur les peintres du Roi, antérieurs au règne de Charles VI;* A. Coville, *les Finances des ducs de Bourgogne au commencement du XVe siècle;* C. Couderc, *le Manuel d'histoire de Philippe de Valois;* N. Jorga, *Un Auteur de projets de croisades, Antoine Marini.* Une lettre de M. Lavisse rappelle les titres de M. Monod à la gratitude des amis de l'histoire. M. Monod, de son côté, sous ce titre : *A mes élèves et amis,* a publié quelques pages émues (Paris, L. Cerf, in-16 de XI p.), pour remercier ceux qui lui avaient rendu cet hommage. Dans cette Revue, à laquelle M. Monod a jadis collaboré, nous sommes heureux d'adresser nos félicitations au maître qui a su mériter qu'on lui payât un si juste tribut d'éloges et de reconnaissance.

— M. Louis de Grandmaison, archiviste d'Indre-et-Loire, nous donne un *Inventaire sommaire de la collection Dom Poirier, conservée à la Bibliothèque nationale* sous les numéros 20800-20852 du fonds français (Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France,* t. XIII. Tours, in-8 de 15 p.). Dom Poirier a collaboré au Recueil des historiens des Gaules. A la suite de l'inventaire de ces manuscrits qui contiennent notamment des pièces et des mémoires sur Saint-Germain-des-Prés, M. de Grandmaison a donné l'indication de quelques autres manuscrits de Dom Poirier, conservés dans d'autres fonds ou dans d'autres parties du même fonds.

— La librairie Plon met sous presse le second volume de *la Russie et le Saint-Siège,* par le P. Pierling. Cet ouvrage doit être particulièrement recommandé aux professeurs d'histoire. Dans la circulaire du ministre de l'instruction publique, datée de Pétersbourg, le 1er août 1890, nous lisons ces mots : « Il faut consacrer une attention spéciale aux efforts du catholicisme pour pénétrer dans la Russie orientale (le mariage de Sophie Paléologue, Antoine Possevino, les Jésuites sous le faux Dmitri). » Or, les livres du P. Pierling traitent précisément ces sujets.

— M. Ant. Héron de Villefosse nous donne un excellent *Catalogue sommaire des marbres antiques* du musée national du Louvre, avec seize gravures hors texte (Paris, May et Motteroz, in-8 de 244 p.). Ce catalogue, où les indications et descriptions sont d'une irréprochable exactitude, telles, en un mot, qu'on pouvait les attendre d'un de nos plus savants archéologues, sera prochainement suivi d'un catalogue détaillé de la sculpture antique, que prépare M. Charles Ravaisson-Mollien. A la suite de trois mille cinquante-huit articles mentionnés par M. de Villefosse, on trouve diverses tables fort bien faites, la *Table des provenances, la Table des collections, dépôts, églises, jardins, magasins, musées, palais, résidences,* la *Table des donateurs et explorateurs,* la *Table analytique des matières,* la *Table des gravures,* enfin la *Table générale.*

— Mentionnons encore une plaquette de M. Héron de Villefosse : *La Tiare de Saïtapharnès. Réponse à M. Furtwängler* (Paris, gr. in-8 de 13 p. Extrait de *Cosmopolis*). De la discussion aussi courtoise que judicieuse à laquelle se

livre le conservateur du musée du Louvre, il résulte que le critique allemand conteste sans la moindre valable raison l'authenticité de plusieurs monuments antiques en or provenant de la Russie méridionale, récemment acquis par ledit musée.

— Le comte de Chalus a dernièrement publié : *Une Vieille Maison de France du XIe siècle à la Révolution* (Paris, Picard, gr. in-4 de 48 p.). Dans cette brochure, éditée avec le plus grand soin (armoiries gravées, encadrements en couleur, etc.), on trouve réunis le détail des armoiries et le tableau généalogique spécial à chacune des branches des de Chalus, ainsi que des notices biographiques sur les membres les plus remarquables de cette famille. Tous les faits relatés dans ces pages sont appuyés sur des documents authentiques, puisés dans des papiers de famille, dans des extraits de pièces recueillies aux archives d'Auvergne, d'Anjou, de Bretagne, etc., tels que lettres patentes, contrats de mariage, actes de partage, d'acquêts, etc.

— Revenant sur une question qu'il a déjà traitée et qui intéresse notre agriculture, M. le baron d'Hamonville publie, dans le *Bulletin de la Société nationale d'acclimatation de France*, et en tirage à part, une note sur *les Oiseaux utiles de la France* (Versailles, imp. Cerf, in-8 de 8 p.). En quelques mots, il classe les oiseaux utiles d'après l'importance des services qu'ils nous rendent, et indique les moyens les plus propres à défendre et à conserver ces petits êtres si précieux pour nous et qui rencontrent cependant tant d'ennemis chez nous.

— La publication par M. Raoul de Cisternes du *Journal de marche du grenadier Pils* (Paris, Ollendorff, 1895, in-8) a fourni à M. Paul Despiques l'occasion d'écrire quelques pages intéressantes sur le maréchal Oudinot, dont Pils était l'ordonnance. Comme Marbot, dans ses *Mémoires* si lus et si goûtés, a eu souvent la dent dure pour Oudinot, M. Despiques s'est appliqué à montrer, particulièrement à l'aide des souvenirs du grenadier, combien la passion de Marbot l'a rendu souvent injuste dans ses critiques. Voilà pourquoi son étude est intitulée *Oudinot et Marbot* (Nancy, Berger-Levrault, in-12 de 74 p., avec 1 portrait). On y verra une fois de plus que les Mémoires de Marbot ne sont pas aussi véridiques qu'ils sont intéressants.

— Le *Figaro illustré* (Paris, 26, rue Drouot) vient de publier son numéro de Noël. Comme toujours, au point de vue de l'illustration en couleurs, il est admirable. Les artistes s'appellent Léon Métivet, Barrau, Bourgain, Chalon, etc. Il débute par *la Noël de Frère Léon*. M. Édouard Rod nous donne là une petite œuvre d'artiste plutôt que de chrétien dans le sens rigoureux du mot. Suit une nouvelle poétique de M. le vicomte Melchior de Vogüé : *Un bon coup de couteau*, qui plaira beaucoup aux amis de la race canine. Notons encore *Le David*, de M. Paul Bourget; deux pages de musique de Jules Massenet : *Souvenir de la campagne de Rome. Nuit de Noël 1864;* enfin un curieux conte persan : *Le Roi et le Perroquet, ou le Transfert de l'âme*. Ajoutons que ce beau numéro, qui n'est destiné qu'aux gens du monde, est accompagné de deux grandes planches en couleurs tirées à part, mesurant quatre-vingt-cinq centimètres sur soixante-cinq. La première, de M. Pierre Outin, est intitulée : *Premier Chapitre*. La seconde, de M. Georges Caïn, a pour titre : *Conclusion*. Dans *Premier chapitre*, on pressent un mariage vers la fin du XVIIIe siècle, et dans *Conclusion*, c'est une union qui s'accomplit au temps du Directoire ou au commencement de l'Empire. Charmantes compositions exécutées avec une maëstria réelle.

— L'*Œuvre d'art*, revue bimensuelle illustrée (Paris, 1, boulevard des Italiens), compte à son actif un splendide numéro de Noël. Une mention d'abord aux sept planches hors texte : *Noël des vieux*, eau-forte d'après

Aimé Pierret; *Regard d'envie*, eau-forte d'après Debat-Pousan; *Partie de dames*, eau-forte d'après Aranda; *L'Adoration*, héliogravure d'après le Pérugin; *La Madone Sixtine*, héliogravure d'après Raphaël; *Les Rois*, composition originale d'Oswald Levens; *Le Joueur de guitare*, d'après Storgh. Notons encore une « Berceuse, » musique de M. F. Lotin, chef de musique à l'Opéra; enfin, comme texte, nous remarquons, outre un intéressant article illustré sur *Noël à travers les âges*, de M. Pascal Forthuny, une nouvelle palpitante, dont Venise est le théâtre, signée d'Aimé Giron et intitulée : *Un Noël tragique;* un épisode dramatique des campagnes françaises aux pays noirs : *Le Petit Noël du sergent*, par M. Pierre de Corlay; une ravissante légende bretonne : *Kirchland*, par M. Édouard Huard; *Le Joujou, conte de Noël*, par M. Jules de Marthold. L'éloge de ce numéro de Noël est facile à faire : très artistique, il se présente avec des allures religieuses fort agréables.

Agenais. — La brochure de M. Philippe Lauzun, sur *le Château de Cauzac* (Agen, imp. Vve Lamy, gr. in-8 de 20 p.), extraite de la *Revue de l'Agenais*, est ornée d'une vue de cet antique édifice et contient une notice descriptive du château et une notice historique sur ses anciens seigneurs, dont le plus célèbre fut l'ardent ligueur Balthazar de Thoiras, « le grand homme de guerre de la famille. » Non loin de ce batailleur apparaît une des dernières châlelaines de Cauzac, la comtesse de Châteaurenard, née de Chevigné, qui, durant les années terribles, défendit énergiquement ses droits menacés, « tenant tête chaque jour à l'orage, et contre la meute déchaînée, faisant preuve du plus ferme et du plus noble caractère. » Associons-nous au vœu exprimé par l'auteur en une note finale au sujet de la prochaine publication d'un travail préparé d'après les documents fournis par les archives du château de Cauzac et répétons avec lui : « La biographie de la comtesse de Châteaurenard s'impose, et c'est avec joie qu'elle serait accueillie par tous les friands de l'époque révolutionnaire. »

Bourgogne. — Nous venons de recevoir le tome V de la quatrième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon* (*années 1895-1896*) (Dijon, Lamarche, in-8 de xc-486 p., avec deux planches). Voici les titres des principaux travaux dont se compose le volume : *Note sur quelques débris de comptes de la recette générale de Bourgogne* (*1444-1602*), par M. J. Garnier; — *Deux Épisodes de la vie littéraire au XVIIe siècle*, par M. G. d'Hugues; — *Un Médecin au temps de Molière*, par le même; — *Cinq jours de croisière en Istrie*, par le docteur Albert Robin; — *Le Commerce du bois de chauffage et du charbon de bois à Dijon au XVIIIe siècle*, par M. E. Picard; — *Du Président de Brosses à propos d'une esquisse de Paul Véronèse*, par M. Henri Chabeuf; — *La Collection de Bourgogne à la Bibliothèque nationale*, par M. Ernest Petit; — *Lettres inédites de Charles Brifaut, de l'Académie française, à son ami Bénigne Toussaint*, par M. Gabriel Dumay.

Bretagne. — M. Robert de Courson consacre une curieuse étude à *l'Authenticité des titres des croisades de la collection Courtois* (Vannes, Lafolye, gr. in-8 de 55 p.). On connaît la grande discussion qui s'éleva, de 1840 à 1844, entre les archivistes, les généalogistes, les historiens de tous les pays, au sujet des chartes de la collection Courtois. Il semblait à M. de Courson que la question était jugée en faveur de ces documents tant discutés, quand il lut dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, de juillet 1895, que l'on ne peut douter de la fausseté des chartes de croisades du cabinet Courtois. C'est à cette « exécution sans phrases » qu'il a voulu répondre. Sa discussion est fort intéressante. M. de Courson ne considère pas son étude comme définitive et il la publie, selon son expression, « en attendant qu'un archéologue autorisé vienne jeter sur la question une lumière plus grande. »

— Le *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* en est déjà à son vingt-quatrième fascicule (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8), qui comprend les pages 161-320 du tome IX, et nous conduit du mot CHESNOIR au mot CLÉREC.

CHAMPAGNE. — Nous ne saurions trop insister sur l'intérêt que présente le tome XXXII de la troisième série (LIXe de la collection) des *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube* (Troyes, imp. Paul Nouel, in-8 de 338 p., avec 2 planches et un portrait). Citons : *Le Comte Beugnot*, par M. E.-A. Blampignon, protonotaire apostolique; — *Une Heure avec Miss Mitford*, par M. Charles des Guerrois ; — *Un Vitrail politique dans l'église de Pont-Sainte-Marie*, par M. l'abbé Ch. Nioré ; — *Note sur quelques lettres de Descartes à Huygens*, par le docteur A. Finot; — *Les Associations coopératives de joueurs d'instruments à Troyes, au XVIe siècle*, par M. Louis Morin ; — *Philippe Thomassin devant le tribunal de l'Inquisition (Rome, juin 1590)*, par M. Edmond Bruwaert ; — *Étude sur l'anthologie grecque. Ce qu'est l'anthologie. Les Traducteurs et imitateurs. Les Éditions*, par M. Charles des Guerrois ; — *Un Frère et un ancêtre de notre Almanach des bergers*, par M. Auguste Marguillier; — *Le Vase de la Cène dans l'ancien trésor de la cathédrale de Troyes*, par M. l'abbé Ch. Nioré; — *Jules-Auguste Millard, de Troyes, ancien représentant du peuple, bibliophile (1802-1885)*, par M. A.-S. Det.

DAUPHINÉ. — L'Académie delphinale vient de distribuer son *Bulletin pour 1895* (Grenoble, Allier, in-8 de xxxv et 538 p.). Nous signalerons dans ce volumineux ouvrage la notice sur Gariel, par M. Hardouin, qui est certainement un modèle du genre bio-bibliographique; une Journée à Malte, par M. V. Nicolet; une importante étude sur l'Assistance publique à Grenoble, par M. Prudhomme; les Éléments des sciences philosophiques, par M. Charaux, et enfin l'étude sur l'intendant Bouchu, dont nous parlons ci-après. L'attrait et la variété du présent volume en font un des meilleurs de la série.

— Sous le titre : *Un intendant de province à la fin du XVIIe siècle* (Grenoble. Allier, in-8 de 124 p.), M. Rey met en lumière une curieuse figure historique, celle de Bouchu, qui fut intendant du Dauphiné; c'est là d'ailleurs une étude serrée sur le rôle des intendants au triple point de vue de la justice et police, de la guerre et des finances; chemin faisant, nous voyons établir l'origine réelle des célèbres frères Paris, ces fils d'un cabaretier de Moirans qui devinrent les maîtres de la fortune publique en France. Cette étude qui, dans ses généralités, intéresse les autres provinces, est bien posée; les appréciations en sont impartiales, et elle est écrite avec une sobriété qui n'exclut ni l'esprit ni l'élégance.

— Nous ne sommes pas tenté de souhaiter une découverte archéologique qui nous débarrasse de « l'Annibal des Alpes, » et cependant la série commence à devenir inquiétante. Dans *le Vrai chemin d'Annibal à travers les Alpes* (Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, in-18 de 103 p.), M. Louis Montlahuc présente un thème en partie nouveau ; Annibal n'aurait pris ni la vallée de la Durance, en quittant le Rhône, ni celles de l'Isère ou de la Drôme, mais bien celle de l'Aygues, ancienne *Scoras*. Pas à pas, M. Montlahuc, qui est un enfant du pays, a reconstitué l'itinéraire, en serrant de près les distances et en retrouvant les noms historiques dans le langage actuel. Et il faut voir comme il s'entend à troubler les esprits en mettant en scène les rameaux d'oliviers « qui ne se retrouvent pas au nord, » et en exposant comment lui-même, à l'imitation des carriers de la vallée, faisait éclater les bancs de rochers, à Rosans, avec des coins en bois et du

vinaigre chaud. Cette étude pourra appeler maintes répliques de la part des camps « annibaliens; » on ne saurait méconnaître sa haute valeur. Deux cartes détaillées sont jointes au volume.

— La douxième année de *l'Étoile filante, journal hebdomadaire d'escholiers en vacances* (Grenoble, imp. Joseph Baratier, in-8 de 119 p.), est sous nos yeux; ces dix numéros, parus en août et septembre, forment un des plus charmants recueils qui se puissent voir; la note gaie y domine et s'y rencontre avec la poésie et la musique. Nous signalerons la beauté de la mise en œuvre et des illustrations; il y a là, notamment, des impressions d'or tout à fait délicieuses.

— Sous ce titre : *Le Pelvoux, voyage en zig-zag dans les Hautes-Alpes* (Paris, Berthaud, in-8 de 80 p.), M. Saint-Romme, sénateur de l'Isère, nous convie à lire une série d'excursions dans les glaciers et les monts peu connus d'une région accidentée; c'est un voyageur spirituel et bon enfant, qui sait regarder et observer. Les illustrations sont semées à profusion, de façon charmante, dans ce volume auquel M. P. Guillemin a ajouté une carte du massif, augmentée de trois cents noms nouveaux. C'est là une bonne suite à *l'Oisans et la Bérarde*, que le même auteur a publié, en 1893, chez les mêmes éditeurs.

Flandre. — Le tome L des *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai* (Cambrai, imp. Régnier frères, in-8 de LVII-153 p. avec planches hors texte) contient: *Histoire de l'ancienne cathédrale de Cambrai*, par M. Charles Petit; — *De l'usage des strigiles dans l'antiquité*, par le docteur H. Coulon; — *Souvenirs des fortifications de Cambrai*, par M. Édouard Gautier, et un poème patois, bien drôle, que son auteur, M. Ch. Lamy, a intitulé : *La Vie de l'ouvrier*. Ce dernier travail a bien des chances d'être le plus goûté en dehors de la Flandre. Le volume n'a qu'un tort, c'est de n'être pas plus considérable; il est vrai que ce qu'il donne est parfait. Les planches sont remarquables.

Comté de Foix. — *Gaston III*, dit *Phébus*, comte de Foix (1331-1391), déploya, négociateur ou guerrier, les plus rares talents. Constamment vainqueur de ses ennemis et même du roi de France, menant de front la politique et les plaisirs, également passionné pour la galanterie et les combats, il est bien de cette forte race de Béarn à laquelle nous devons Henri IV. Sa mémoire mérite d'être saluée comme celle de l'un des princes les plus magnifiques et les plus puissants du XIVe siècle. C'est ce que nous démontre M. Bellanger dans un numéro exceptionnel de la *Revue de la Société des études historiques* (Paris, Fontemoing, in-8 de 18 p.), où brille une grande clarté d'exposition.

Franche-Comté. — M. l'abbé Guichard, curé de Dole, a communiqué à M. Ulysse Robert des *Souvenirs de famille pour mes enfans* jusqu'alors inédits et dus à François-Xavier Marmier, originaire de Frasne, canton de Levier (Doubs). Ce document a été inséré dans la *Revue hebdomadaire* du 21 novembre dernier (p. 353-377). L'auteur de cette espèce de « livre de raison, » rédigé de 1834 à 1849, n'était qu'un très modeste fonctionnaire des douanes. Ces pages nous révèlent une honnête et bien sympathique personnalité. François-Xavier Marmier aimait beaucoup son pays natal, adorait sa famille et professait pour tout ce qui sentait la Révolution une horreur motivée, exprimée d'une façon très calme. Marmier a eu la consolation de voir ses enfants s'élever graduellement : l'un, le plus connu, est devenu membre de l'Académie française, l'autre général, le troisième est mort économe du collège Saint-François-Xavier de Besançon. Et nous ne mentionnons que pour mémoire les deux filles de l'excellent homme, qui

furent dignes de leurs frères. En ce temps où tout se disloque et se détraque, même l'amour du foyer, les *Souvenirs* de Marmier nous font l'effet d'un contrepoison que nous serions heureux de voir administré à beaucoup de nos chefs de famille contemporains. — Au moment où nous donnons le bon à tirer, nous apprenons qu'un tirage à part des *Souvenirs de famille* (Paris, Plon et Nourrit, in-18 de 29 p.) est en vente, au prix de 1 fr., « pour l'érection à Blancheroche d'une plaque commémorative en l'honneur des frères Marmier. »

— A l'occasion de la douzième réunion annuelle de l'Association des anciens professeurs et élèves du petit séminaire d'Ornans, M. le chanoine Suchet a prononcé, le 11 août dernier, un discours sur *le Vingt-cinquième anniversaire de l'ambulance d'Ornans*. Ce fascicule de l'Association susdite offre donc un réel intérêt historique. Les faits que rappelle avec beaucoup de cœur M. Suchet se sont produits entre le 19 août 1870 et le 1er avril 1871. L'auteur s'efface visiblement, mais l'on devine que son rôle a été des plus actifs et des plus honorables en ces tristes circonstances. Cet épisode de l'année terrible est tiré de l'oubli par un ecclésiastique de mérite qui était en droit de dire en débutant : « J'étais là ; j'ai vu. »

— M. Jules Mazé publie un opuscule sur M. *Ch. Grandmougin* (Paris, Rouam, in-18 de 28 p.). Les détails biographiques sont peu importants, mais les principales œuvres du poète sont examinées avec détails. Travail intéressant qui aurait gagné à être plus étendu et plus critique.

— Pourquoi *le Diairi, almanach montbéliardais pour 1897* (Montbéliard, imp. Pétermann, gr. in-8 de 96 p., avec de nombr. grav.) croit-il faire œuvre d'esprit en plaisantant les prêtres catholiques ? Est-ce pour amuser les protestants du pays, qui sont en majorité ? Tout en déclarant à ses rédacteurs qu'ils accomplissent ainsi une piètre besogne, nous reconnaîtrons avec impartialité que l'ensemble est vraiment original. Comme les années précédentes, cette publication donne quantité de pièces en patois dont l'intérêt linguistique ne se bornera pas à l'ancien petit comté de Montbéliard. Entre autres réminiscences historiques curieuses et écrites en français, il convient de signaler : *Notes sur la place d'armes* (de Montbéliard) *vers 1830*, avec une chanson burlesque du temps et la reproduction de ladite place d'armes d'après un foulard datant de près de soixante-dix ans et conservé au musée de la ville.

Guyenne et Gascogne. — M. Henri Courteault a extrait du tome VIII des *Annales du Midi* une *Lettre inédite de la reine Catherine de Navarre* (Toulouse, imp. E. Privat, gr. in-8 de 7 p.) écrite le 1er août 1504, d'Asiz, petite ville de la Navarre espagnole, à Alain d'Albret, lieutenant général en Guyenne, et récemment acquise de la librairie Charavay par les archives départementales des Basses-Pyrénées.

— M. Maurice Campagne nous donne une piquante étude critique : *Encore Madaillan de la Sauvetat et les ducs d'Épernon. Rectifications et additions à l'intéressante brochure de M. Jules Andrieu* (Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de 19 p. Extrait de la *Revue de l'Agenais*). La vive et concluante discussion des cinq assertions inexactes de feu Andrieu touche non seulement à l'histoire des grandes maisons d'Épernon et de Madaillan, mais encore à l'histoire des Grossolles de Flamarens, des La Rochefoucauld, et incidemment à Blaise de Monluc et à Saint-Simon.

Languedoc. — Le P. Apollinaire publie un opuscule qui roule sur un double sujet : *Missions catholiques dans les Cévennes après les campagnes royales de 1622 et 1629. Les Pestes du XVIIe siècle dans la circonscription actuelle du département du Gard* (Nîmes, Gervais-Bedot, gr. in-8 de 46 p. Extrait du

Bulletin de l'Art chrétien). Les deux parties du travail sont empruntées aux *Annales* (inédites) *des Capucins de Provence*, composées, croit-on, par le P. Balthazar de Draguignan, contemporain des faits et des hommes dont il a parlé. Le P. Apollinaire a enrichi d'excellentes notes les récits de son confrère du XVIIe siècle. Parmi ces notes on remarquera celles qui sont consacrées au P. Basile de Salon, à Jean-Baptiste d'Ornano, au P. Jérôme, le principal apôtre des Cévennes, au P. Daniel de Saint-Sever, célèbre par les conférences tenues à Lectoure en 1611 et à Pau en 1626, etc.

— L'on ne reprochera pas à l'Académie de Nîmes de manquer de variété dans la publication de ses *Mémoires*. Nous avons sous les yeux le tome XVIII de la septième série desdits Mémoires (Nîmes, Chastanier, in-8 de LI-294 p. avec un plan et une planche). Que l'on en juge par la simple mention des travaux qui ont trouvé place dans le volume ; nous n'indiquerons même que les principaux : *La Question sociale*, par M. l'abbé Griffon; — *Une Excursion à Domremy*, par M. G. Fabre; — *Une Visite au Père Lacordaire*, notes et souvenirs littéraires, par M. A. Ducos ; — *Justiço de Sinje*, fable imitée de La Fontaine, par M. A. Bigot (en patois) ; — *A propos d'un tableau de M. Charles Jalabert, donné par le gouvernement au musée de Nîmes*, par M. Jules Salles; — *Description des bains de Saint-Laurent, faite en 1687*, poème en langue d'oc publié par M. E. Bondurand; — *Sur le Cantique d'Adolphe Adam*, par M. A. Chanvroux; — *Charles Liotard*, notice biographique, par M. G. Maurin; — *Le Chevalier de Seurre, ambassadeur de France en Portugal, au XVIe siècle*, par M. Ed. Falgairolle; — *Histoire de Génolhac, d'après les documents inédits*, par M. l'abbé C. Nicolas ; — *Origine et influence des légistes*, par M. F. Verdier; — *Anomalies de développement du système osseux, à propos du nanisme et du gigantisme*, par le docteur G. Barral ; — *Une Découverte archéologique*, par M. F. Allard.

LORRAINE. — Aucun auteur ne nous paraît avoir pu jusqu'ici dissiper d'une manière absolue les incertitudes relatives au sujet des attributions, et même de la dénomination de *Grands et petits chevaux de Lorraine;* le travail de M. L. Germain, qu'il a fait tirer à part de l'*Annuaire héraldique de France* de 1896 (in-8 de 8 p.), bien que fort intéressant, peut-être même concluant à certains points de vue, ne saurait encore être considéré (malgré sa tétralogie) comme le dernier mot sur cette question historique.

— Il est regrettable qu'une reproduction au trait n'ait pas été jointe à la minutieuse description que fait M. Léon Germain d'une *Taque de fourneau au Musée de Longwy, représentant la Crucifixion* (Montmédy, in-8 de 8 p. Extrait du *Journal de Montmédy*). Qu'il nous soit permis de faire une réserve au sujet de l'emploi attribué à ce meuble, dont les dimensions, pas plus que les inscriptions, ne permettent d'affirmer que ce soit une taque de fourneau plutôt qu'un simple contre-cœur de cheminée, voire même qu'une plaque de foyer.

— Que conclure du nouveau débat provoqué par le travail de M. L. Germain, au sujet de *la Souche et l'Orange, emblème du roi René* (Caen, Delesques, in-8 de 26 p.), emblème au sens le plus caché et le moins souvent mis en usage par le roi René? Le parti le plus sage serait peut-être de faire un choix parmi les avis des nombreux contradicteurs et d'accepter, en attendant mieux, les conclusions de celui dont les arguments nous paraissent aussi logiques que documentés; pour nous, en présence d'une énigme, nous préférons imiter dans sa réserve le savant bibliothécaire de Rouen, en restant dans le doute.

— N'ayant pas eu à examiner l'ouvrage sur Haussonville par M. l'abbé Paquatte, curé dudit lieu (mémoire de 226 p. couronné, en 1895, par l'Aca-

démie de Metz), nous ne pouvons nous prononcer sur « le bien fondé » de la critique que M. L. Germain fait de cette publication dans son opuscule : *Haussonville. Compte rendu critique* (Nancy, Sidot, in-8 de 30 p.), mais le soin scrupuleux que cet érudit apporte à tous ses travaux, et les argumentations qu'il expose ici, permettent de penser que ses observations et conclusions sur l'œuvre de M. l'abbé Paquatte sont motivées.

Maine. — L'excellent *Bibliophile du Maine*, que dirige M. Auguste Goupil, vient de publier un bon travail que l'auteur a modestement intitulé : *Quelques notes sur l'histoire de l'imprimerie à Château-Gontier, au XIIIe et au XIVe siècle.* Avec un soin parfait, M. René Gadbin nous raconte tous les détails de l'établissement du sieur Gentil, en 1713, « qui n'imprima jamais que de bons livres et pour ce ne s'enrichit guère. » Puis il décrit avec amour toutes ses productions, notamment un lectionnaire d'Angers, dont il donne un fac-similé de la première page. Une curieuse particularité de notre siècle, c'est l'*Entr'acte* que M. de Montozon composa, imprima et tira lui-même à un seul numéro pour les invités à l'inauguration de son hôtel. Bibliographe consommé, M. René Gadbin est en même temps un écrivain d'esprit et de goût, et qui sait se faire lire de la première ligne à la dernière.

Alsace-Lorraine. — M. l'abbé A.-M.-P. Ingold donne un recueil des *Lettres à Grégoire* (*1797-1801*) d'Abel-Théodore-Guillaume Maeder (Mulhouse, imp. veuve Bader, gr. in-8 de 20 p. Extrait du *Bulletin du Musée historique de Mulhouse*). Le savant éditeur a bien raison de dire que ces lettres sont « curieuses à plus d'un titre. » Comme le pasteur Maeder cultivait diverses branches de la littérature, ce fut le désir de faire connaître en Allemagne les ouvrages de Grégoire qui fut l'origine de ses relations avec l'évêque de Blois, le fameux organisateur de l'Église constitutionnelle. On trouvera dans une lettre du 2 septembre 1799 un remarquable passage sur les armées de la République (p. 10). Une autre lettre du 18 septembre 1800, où s'épanche la larmoyante sensiblerie de la fin du xviiie siècle, nous montre Maeder en relation avec le célèbre pasteur Oberlin et le poète colmarien Pfeffel, dont on lit, à l'*Appendice*, une lettre, du 24 avril 1800, adressée à Grégoire. Une seule petite observation : M. l'abbé Ingold ne fait-il pas une concession au démon de l'exagération en appelant (p. 13) Oberlin et Pfeffel « ces grands hommes ? »

— L'infatigable activité de M. l'abbé Ingold se manifeste encore dans un projet de publication des *Œuvres inédites de Grandidier* (nouvelle série). On lira avec une grande sympathie la *Lettre à M. le directeur de la Revue catholique d'Alsace* (in-8 de 5 p.), où le futur éditeur annonce la découverte de nombreux et importants papiers inédits de Grandidier, déposés aux archives générales de la capitale du duché de Bade. M. l'abbé Ingold donne un aperçu sommaire de ces papiers contenus dans dix-huit cartons.

— Nous saluons avec joie la seconde année du *Noël alsacien et lorrain* (Paris, Charles Schlaeber, in-12 de 108 p.) qui vient nous apporter un souvenir de nos chères provinces et qui, narguant la police allemande, ira là-bas réchauffer le cœur des annexés et leur rappeler que les liens ne sont pas rompus. Répondant à un vœu exprimé ici même, l'on a fait place dans le calendrier aux saints locaux. Dictons populaires d'Alsace, poésies françaises (d'Erckmann, de Casale) ou patories (de Bœsc, Malavillers, etc.), articles historiques, comme ceux de Cho-Nerlingen sur Sébastien Vogelsberger, Alsacien exécuté au xvie siècle pour avoir servi la France, de M. Eckel sur l'Alsace et la France pendant la guerre de la succession d'Espagne, de M. Ch. Pfister sur la corporation des ménétriers de Ribeauvillé et sur leur fête (Pfifferda), légendes et récits, comme le touchant *Sapin d'Alsace* de

Lixel, se suivent entremêlés de jolies gravures dues en partie au crayon délicat de M. Touchemolin. Répétons, en finissant, le souhait de M. Schuré :

Livre, sois hirondelle,
Niché sous plus d'un toit,
Alsace, sois fidèle,
O France.... souviens-toi.

Allemagne. — Il vient de paraître en Allemagne une nouvelle revue qui prend le titre de *Kantstudien*. Elle est dirigée par le docteur Hans Vaihinger et publiée à Hambourg et à Leipzig (impr. de Leopold Voss; prix : 15 fr. le vol. de 30 feuilles d'impression). Elle se réclame de l'adhésion de savants de tous les pays. Son titre dit assez son esprit. Elle est consacrée spécialement à l'étude des doctrines de Kant. L'auteur constate que l'esprit du kantisme a pénétré partout, et il ajoute qu'il croit un organe spécial nécessaire pour concentrer les recherches sur cette philosophie. Cet organe sera-t-il ouvert aux objections que soulèvent les doctrines criticistes?

— On lira avec un pieux intérêt *le Prosélytisme protestant en Allemagne et ses moyens d'action*, par le P. Cyprien, d'Altoetting (Bavière), O. Cap., traduit de l'allemand par le P. Isidore, de Bourghausen (Haute-Bavière), O. Cap. (sans nom de lieu, gr. in-8 de 30 p.). C'est un cri d'alarme au sujet des progrès du protestantisme, qui jamais « n'a été plus puissant que de nos jours, » car « l'Église catholique a perdu dans l'empire allemand un million de fidèles, et dans l'Alsace-Lorraine, depuis l'annexion, cent mille. » On attribue ce succès gigantesque à l'ardeur avec laquelle le protestantisme s'est voué à une mission spéciale, la *Mission intérieure des œuvres de charité*. Après avoir indiqué le mal qui, depuis la Réforme, n'a jamais été si menaçant, on indique le remède dans une *Conclusion* qui mérite la plus sérieuse attention.

Belgique. — M. Alphonse Wauters vient de faire paraître le tome IX de sa *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique* (Bruxelles, Hayez, in-4 de xlvi-935 p.). Ce volume comprend l'analyse de plusieurs milliers de documents se rapportant aux années 1321 à 1339. On ne saurait trop louer l'activité que déploie M. Wauters pour achever son vaste répertoire, aussi précieux pour les provinces françaises du nord, la Flandre, le Hainaut, l'Artois, que pour la Belgique proprement dite. Espérons que le tome X de la *Table chronologique* ne tardera pas à suivre le gros volume que nous signalons.

— On annonce la nomination du R. P. Van den Gheyn, l'un des bollandistes, au poste de conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles, en remplacement du regretté M. E. Ouverleaux.

— L'un des conservateurs de la Bibliothèque royale de Bruxelles, M. Ernest Gossart, a publié dans les *Mémoires de l'Académie royale de Belgique* (t. LIV, Bruxelles, Hayez, et à part, in-8 de xiv-53 p.) un excellent travail, très documenté, sous ce titre : *Charles-Quint et Philippe II*, et ce sous-titre, qui indique bien le but poursuivi par l'auteur : *Étude sur les origines de la prépondérance politique de l'Espagne en Europe*. Ce mémoire, accompagné de quelques pièces justificatives tirées des archives de Bruxelles, de Lille et de Vienne, se recommande particulièrement aux personnes qu'intéresse l'histoire de la rivalité de Charles-Quint et de François Ier.

Italie. — On ne lira pas sans intérêt la *Biografia di Alberto Barberis, professore nel collegio Alberoni, 1847-1896* (Piacenza, tip. di Gregorio Tononi), in-18 de 22 p.), dans laquelle M. A. G. Tononi retrace la carrière, résume l'activité scientifique et apprécie en termes excellents les qualités intellectuelles et la valeur philosophique du vertueux et savant prêtre de Saint-Vin-

cent de Paul, qui, par ses enseignements et ses écrits, a servi la cause de la philosophie chrétienne et à qui un juge compétent, notre collaborateur M. le comte Domet de Vorges, écrivait en 1888 : « Je ne connais personne qui ait autant que vous le tempérament métaphysicien. » Un portrait accompagne la notice de M. Tononi.

Tunisie. — Le marquis J.-D. Anselme de Puisaye nous donne une belle *Étude sur les diverses publications du R. P. Delattre, archiprêtre de Saint-Louis de Carthage, correspondant de l'Institut de France* (Paris, Leroux, gr. in-8 de 109 p.). Cette étude a été ornée d'un grand nombre de fac-similés d'inscriptions anciennes dus au double talent de l'auteur, lequel ne tient pas moins bien le crayon et le burin que la plume. Tout le monde s'associera au double vœu exprimé par le digne ami du R. P. Delattre pour que des hommes riches et généreux, jaloux du développement des arts et de la science, aident à poursuivre les fouilles entreprises et à faire imprimer un grand ouvrage où se trouveront, convenablement classées et reproduites, toutes les richesses archéologiques déjà recueillies, un *Catalogue méthodique*, avec commentaires, descriptions et planches à l'appui, de tout ce que renferme le *Musée de Saint-Louis*.

Brésil. — M. Guilherme Studart, dont le nom et les travaux sont bien connus de nos lecteurs, a été nommé président du cercle littéraire de Fortaleza, et à ce titre il a eu à faire le rapport annuel sur le mouvement et les travaux de la société. Il s'en est fort bien acquitté dans un discours qui vient d'être publié et qui montre qu'il n'était point au-dessous de sa tâche, comme il le dit avec une trop grande modestie : *Relatorio do movimento do centro litterario representado pelo seu presidente* (Fortaleza, typ. Studart, in-8 de 11 p.).

Publications nouvelles. — *Histoire de l'Ancien Testament*, par l'abbé J.-B. Pelt. T. Ier (in-18, Lecoffre). — *The Causes of the corruption of the traditional Text of the Holy Gospels*, by J. W. Burgon and E. Miller (gr. in-8 cart , London, G. Bell). — *Les Saints Évangiles*, commentés par l'abbé Perdrau (4 vol. in-18, Lecoffre). — *Cursus scripturae sacrae. Commentarius in S. Pauli apostoli epistolas*, auctore R. Cornely, S. J. *I. Epistola ad Romanos* (gr. in-8, Lethielleux). — *Doctoris ecstatici D. Dionysii Cartusiani opera omnia*. T. I. *In Genesim, et Exodum (I-XIX)* (gr. in-8, Monstrolii, typ. cartusiae S. M. de Pratis). — *Praelectiones dogmaticae* quas in collegio Ditton-Hall habebat C. Pesch. T. IV et VI (2 vol. in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder.) — *Divinité de l'Église*, par l'abbé R. Planeix (in-18, Lethielleux). — *Petite Apologétique, ou les Fondements de la religion catholique*, trad. de l'allemand (petit in-16, Lethielleux). — *La Messe, les vêpres et le salut expliqués à l'âme fidèle*, par l'abbé R. Decrouille (petit in-16, Haton). — *La Vierge Marie dans les prières liturgiques*, par l'abbé A. Fritsch. 1re série (in-18, Haton). — *La Musique sacrée telle que la veut l'Église*, par l'abbé E. Chaminade (in-8, Lethielleux). — *Petites Études pour servir à l'enseignement familier du catéchisme*, par Mme J. B. (in-18, Haton). — *Le Prêtre et les Premières communions*, par l'abbé L. Moussard (in-18, Delhomme et Briguet). — *Fleurs de la première communion*, par l'abbé J. Loth (in-18, Haton). — *Conférences de Notre-Dame et Retraite de la Semaine Sainte*, par Mgr d'Hulst (in-8, Poussielgue). — *La Résurrection de N.-S. J.-C.*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *Nouveau mois de Marie*, par la R. M. Marie Claire (in-18, Haton). — *Les Dernières Étapes de la vie chrétienne*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *La Vie après la mort, ou la Vie future selon le christianisme*, par l'abbé L.-M. Pioger (in-18, Haton). — *Religion et critique*, par l'abbé C. Piat (in-18, Lecoffre). — *La Croyance au surnaturel*, par L. Anzoletti ; trad. de l'italien par Mme L. Vismara (in-18, Delhomme et Briguet). — *Le Paganisme au XIXe siè-*

cle, par l'abbé C. Quiévreux (2 vol. in-18, Retaux). — *Codex sanctae catholicae romanae ecclesiae*, quem, adnotationibus illustratum, exponit in pontificio seminario vaticano D. D. H. M. Pezzani (4 vol. in-8, Rome, Berardi). — *Études de droit international et de droit politique*, par E. Nys (in-8, Fontemoing). — *La Convention d'union internationale du 20 mars 1883, pour la protection de la propriété industrielle*, par E. Pouillet et G. Plé (in-8, Marchal et Billard). — *Les Traités de protectorat conclus par la France en Afrique, 1870-1895*, par E. Rouard de Card (in-8, Pedone). — *Le Pouvoir exécutif aux États-Unis*, par A. de Chambrun (in-8, Fontemoing). — *Cours de droit civil français*, par C. Beudant (*Introduction* et T. I) (2 vol. in-8, Rousseau). — *Le Syndicat mixte*, par A. Boissard (in-8, Rousseau). — *Code civil italien*, trad. et annoté par H. Prudhomme (in-8, Pedone). — *Traité théorique et pratique des expertises*, par O. Dejean, C. Flamand et E. Peltier (in-8, Chevalier-Marescq). — *Institutiones psychologicae secundum principia S. Thomae Aquinatis*, ad usum scholasticum accommodavit T. Pesch (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *La Politique de saint Thomas d'Aquin*, par E. Crahay (gr. in-8, Louvain, Institut supér. de philosophie). — *Le Déterminisme biologique et la personnalité consciente*, par F. Le Dantec (in-18, Alcan). — *Matière et mémoire, essai sur la relation du corps à l'esprit*, par H. Bergson (in-8, Alcan). — *La Nature humaine*, par J. Gardair (in-18, Lethiellleux). — *Pensées humaines*, par A. Chavanne (in-18, Lemerre). — *Science et morale*, par M. Barthelot (in-8, C. Lévy). — *Misère de la philosophie*, par K. Marx (in-18, Giard et Brière). — *L'Action sociale de l'Église*, par A. Rastoul (gr. in-8, Delhomme et Briguet). — *La Population et le système social*, par F.-S. Nitti (in-8, Giard et Brière). — *Consciencee et volonté sociales*, par J. Novicow (in-8, Giard et Brière). — *Socialisme et science positive*, par E. Ferri (in-8, Giard et Brière). — *Le Socialisme et le droit de propriété*, par A. Castelein (gr. in-8, Retaux). — *Le Socialisme et le congrès de Londres*, par A. Hamon (in-18, Stock). — *Paradoxes sociologiques*, par M. Nordau (in-18, Alcan). — *Les Mensonges conventionnels de notre civilisation*, par M. Nordau, trad. par A. Diétrich (gr. in-8, Alcan). — *Le Trade-Unionisme en Angleterre*, par P. de Rousiers (in-18, Colin et Cie). — *Théories modernes sur les origines de la famille, de la société et de l'État*, par A. Posada, trad. de l'espagnol par F. de Zeltner (in-8, Giard et Brière). — *L'État comme organisation coercitive de la société politique*, par S. Balicki (in-8, Giard et Brière). — *Politique et gouvernement*, par E. Pierre (in-18, Libr.-imprimeries réunies). — *Éléments d'économie politique*, par J. Rambaud (in-8, Larose). — *Études d'économie sociale*, par L. Walras (in-8, Pichon). — *Lectures on justice, police, revenue and arms*, by A. Smith (in-8 cart., Oxford, Clarendon Press). — *Les Systèmes monétaires*, par L. Theureau (in-8, Leroux). — *La Imposta progressiva*, da E. Masè-Dari (gr. in-8, Torino, Bocca). — *Société, État, Patrie*, par P. Fabreguettes (in-8, Chevalier-Marescq). — *Précis de médecine légale*, par le Dr H. Coutagne (gr. in-8, Masson). — *Leçons sur les applications géométriques de l'analyse*, par L. Raffy (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Cours élémentaire de physique*, par H. Dufet (in-8, Alcan). — *Loi des équivalents et théorie nouvelle de la chimie*, par G. Marqfoy (gr. in-8, Masson). — *Aide-mémoire de géologie*, par H. Girard (petit in-16 cart., J.-B. Baillière). — *Voyages et découvertes de M. Faubert*, par Y. Guyot (in-18, Flammarion). — *L'Armée et la guerre*, par J. Richard (in-18, Libr. illustrée). — *Stratégie de combat*, par le Gal Lewal, 2e partie (in-8, Baudoin). — *Nos grandes manœuvres. Destructions nécessaires* (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Geist und Stoff im Kriege*, von C. von B. K. Erster Theil. *Das Achtzehnte Jahrhundert* (gr. in-8, Wien und Leipzig, Braumüller). — *Armée russe. Règlement de 1881 sur le service en campagne*, trad. du russe

par Bardonnaut (in-18, Berger-Levrault). — *Règlement sur les exercices de la cavalerie allemande du 16 septembre 1895*, trad. par P. Silvestre (in-18, Berger-Levrault). — *Le Parthénon et le Génie grec*, par E. Boutmy (in-18, Colin et Cie). — *Essai sur l'art contemporain*, par H. Fierens-Gevaert (in-18, Alcan). — *Les Transports par terre et par mer*, par P. Vibert. T. I (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Le Vrai Dictionnaire étymologique de la langue française*, par J. Espagnolle (in-8, Klincksieck). — *De l'Authenticité des épigrammes de Simonide*, par A. Hauvette (in-8, Alcan). — *Morceaux choisis de Victor Hugo. Poésie* (in-16, Delagrave). — *The Poetical Works* of Lord Byron (in-8 cart., London, Frowde). — *The Poetical Works* of Robert Burns (in-8 cart., London, Frowde). — *L'Ame antique*, par M. Legrand (in-18, Colin et Cie). — *Les Vauclusiennes*, par M. Bonnefoy (in-18, Lemerre). — *L'Autre*, par Heimbourg, trad. de l'allemand par Mlle Heinecke (in-16, Hachette). — *Pour un!* par L. Énault (in-18, Hachette). — *Comme une rose*, par E. Tissot (in-18, Perrin). — *Angèle de Blindes*, par F. Plessis (in-18, Lemerre). — *La Princesse*, par S. Urbanowska (in-18, Colin et Cie). — *Trouble d'âme*, par D. Riche (in-18, Flammarion). — *Contes tragiques et sentimentaux*, par A. Silvestre (in-18, Flammarion). — *Amours de sable*, par Mac' Ramey (in-18, Flammarion). — *Olivier d'Anet*, par E. Sageret (2 vol. in-18, Téqui). — *Le Testament de mon oncle*, par la baronne Leclerc (in-18, Delhomme et Briguet). — *L'Enfant d'adoption*, par F. de Nocé (in-18, Haton). — *Jean de Nivelle*, par la vicomtesse de Pitray (in-18, Haton). — *Maître Beaujouan*, par M. de Harcoët (in-18, Haton). — *Les Plaisirs gratuits de Paris*, par J. Chancel (in-18, Flammarion). — *Dix-septième siècle. Études littéraires*, par E. Faguet (in-18, Lecène et Oudin). — *Les Grands Écrivains de la France. Cardinal de Retz.* Tome X (in-8, Hachette). — *Le Roman naturaliste*, par F. Brunetière (in-18, C. Lévy). — *Récits extraits des poètes et prosateurs du moyen âge*, par G. Paris (in-18, Hachette). — *Pages choisies des auteurs contemporains. E. et J. de Goncourt*, par G. Toudouze (in-18, Colin et Cie). — *Le Livre des masques, portraits symbolistes*, par R. de Gourmont (in-18, « Mercure de France »). — *Leçons de géographie physique*, par A. de Lapparent (in-8, Masson). — *Carnets de voyage, notes sur la province, 1863-1865*, par H. Taine (in-18, Hachette). — *Sensations de Dacie et d'Illyrie*, par A. Chamagne (in-18, Fischbacher). — *A travers l'Orient*, par l'abbé Pisani (in-8, Bloud et Barral). — *Voyage en Orient. XIVe pèlerinage populaire de pénitence à Jérusalem*, par l'abbé C. Polydore (in-18, Périgueux, imp. Cassart). — *De Sousse à Gafsa*, par E. Céalis (in-18, Flammarion). — *Chez les sauvages de la Colombie britannique*, récits d'un missionnaire, par le R. P. Morice (gr. in-8, Delhomme et Briguet). — *Chez les Pharaons, études égyptiennes*, par Ollivier-Beauregard (in-8, Fontemoing). — *Essai sur l'histoire de la « Praefectura urbis » à Rome*, par P.-E. Vigneaux (gr. in-8, Fontemoing). — *L'Église et la France moderne*, par le P. V. Maumus (in-18, Lecoffre). — *Vie de sainte Clotilde, reine de France*, par P. Brière (in-18, Desclée, de Brouwer). — *Vie de saint Antoine de Padoue* (petit in-16, Haton). — *Une Fille de France. La Bienheureuse Jehanne, 1464-1505*, par la comtesse de Flavigny (in-18, Lecoffre). — *Vie merveilleuse, intérieure et extérieure de la servante de Dieu sœur Anne-Catherine Emmerich*, par le P. T. Wegener (in-18, Casterman). — *Physionomies de saints*, par E. Hello (in-16, Perrin). — *Petites histoires, traits de missions*, par le R. P. M. Devès (in-8, Delhomme et Briguet). — *Histoire générale. Le XIXe siècle, 1789-1896*, par E. Driault et G. Monod (in-18, Alcan). — *Principes de colonisation*, par J.-L. de Lanessan (in-8 cart., Alcan). — *Considérations sur la politique extérieure et coloniale de la France*, par le comte de Chaudordy (in-18, Plon et Nourrit). — *La Grève de Carmaux et la verrerie d'Albi*, par L.

de Seilhac (in-16, Perrin). — *Le Tsar à Paris en 1896*, par H. Daragon et E. Dolis (in-18, Jouve). — *Impressions d'Égypte*, par L. Malosse (in-18, Colin et Cie). — *Un Compagnon de Jeanne d'Arc*, par L. Trébuchet (in-8, Delagrave). — *Les Libertins en France au XVIIe siècle*, par F.-T. Perrens (in-8, Chailley). — *La France et la Russie pendant le Directoire*, par G. Grosjean (in-18, Lecène et Oudin). — *Mémorial de J. de Norvins*, publié par L. de Lanzac de Laborie. T. II (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIIe siècle*, par P. Masson (gr. in-8, Hachette). — *La Révolution et le régime moderne, d'après M. H. Taine, de l'Académie française*, par l'abbé Birot (in-8, Delhomme et Briguet). — *Les Élégances du second Empire*, par H. Bouchot (in-18, Libr. illustrée). — *Les Origines de la domination française à Gênes (1392-1402)*, par E. Jarry (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Die französische Legislative und der Ursprung der Revolutionskriege, 1791-1792*, von H. Glagau (gr. in-8, Berlin, Ebering). — *Lettres sur l'origine de la chouannerie et sur les chouans du Bas-Maine*, par J. Duchemin des Cepeaux (2 vol. in-18, Laval, Goupil). — *Histoire de la Vendée militaire*, par J. Crétineau-Joly. T. IV et V (2 vol. gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *L'Espionnage militaire sous Napoléon Ier, Ch. Schulmeister*, par P. Muller (in-18, Berger-Levrault). — *Journal de marche du grenadier Pils (1804-1814)*, recueilli et annoté par R. de Cisternes (in-8, Ollendorff). — *La Guerre, 1870-1871*, par A. Chuquet (in-18, Chailley). — *La Guerre de 1870, simple récit*, par le général Niox (petit in-8 cartonné, Delagrave). — *Les Armées du Nord et de Normandie*, par Grenest (in-8, Garnier). — *Œuvres posthumes* du général Trochu (2 vol. gr. in-8, Tours, Mame). — *Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé (Finistère)*, publié par L. Maître et P. de Berthou (gr. in-4, Lechevalier). — *Le Barreau et le Parlement de Bretagne, 1553-1790*, par G. Saulnier de la Pinelais (gr. in-8, Rennes, Plihon et Hervé; Paris, Picard et fils). — *Notre-Dame de Biran, histoire seigneurale et paroissiale*, par l'abbé Cazauran (in-18, Auch, Cocharaux). — *L'Allemagne et la Russie*, par E. Simon (in-18, Chailley). — *Die politischen Beziehungen Kaiser Ludwigs des Baiern zu Frankreich, in den Jahren 1314-1337*, von G. Sievers (gr. in-8, Berlin, Ebering). — *Le Pouvoir temporel et la Maison de Savoie, 1864-1896*, par A. Channebot (in-18, Dentu). — *La Pologne héroïque*, par H. de Borny (gr. in-8, Delhomme et Briguet). — *Armenien und Europa*, von J. Lepsius (in-8, Berlin, Faber). — *Lettres de Madame de Laplace à Élisa Napoléon, princesse de Lucques et de Piombino*, réunies et annotées par P. Marmottan (in-8, Charles). — *Correspondance* de Victor Hugo (1815-1835) (in-8, C. Lévy). — *Une Correspondance inédite* de Prosper Mérimée (in-18, C. Lévy). — *Pasteur, histoire d'un esprit*, par E. Duclaux (gr. in-8, Masson). — *Léon Say*, par J. Chailley-Bert (petit in-16 cartonné, Guillaumin). — *Valentine de Lamartine*, par M.-T. Ollivier (in-18, Libr. illustrée). — *Madame Craven, née la Ferronnays, sa vie et ses œuvres*, par Mrs. Bishop; trad. de Mlle M. Papin (in-18, Perrin). — *Horace Maun, son œuvre, ses écrits*, par M.-J. Gaufrès (in-16, Hachette). — *Miscellanea Tironiana*, herausgegeben von W. Schmitz (in-4 cart., Leipzig, Teubner). — *Carnet de voyage d'un antiquaire poitevin*, par J. Berthelé (gr. in-8, Lechevalier). — *Archives de la ville de Montpellier. Inventaires et documents*. T. I, fasc. 1, par F. Castets et J. Berthelé (gr. in-4, Montpellier, Serre et Roumégous). — *I Codici francesi della R. Biblioteca nazionale di S. Marco in Venezia*, descritti e illustrati per D. Ciàmpoli (gr. in-8, Venezia, Olschki).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ART, HISTOIRE ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Les Grands Cavaliers du premier Empire*, notices biographiques par le général THOUMAS. Paris, Berger-Levrault, 1896, 2 vol. gr. in-8 de 529-512 p., 15 fr. — 2. *Grands Artilleurs, Drouot, Sénarmont, Éblé* (avec 4 portraits), par le capitaine MAURICE GIROD, de l'Ain. Ibid., 1895, gr. in-8 de 464 p., 8 fr. — 3. *Le Général* CURÉLY. *Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande Armée, 1793-1895*, publié d'après un manuscrit authentique. Ibid., 1897, in-12 de x-436 p., 3 fr. 50. — 4. *Mémoires du général Thiébault. Le Général Thiébault jugé par lui-même.* Nantes, imp. F. Salières, 1896, in-8 de 20 p., 0 fr. 50. — 5. *L'Espionnage militaire sous Napoléon Ier. Ch. Schulmeister*, par PAUL MULLER. Paris, Berger-Levrault, 1896, in-12 de XVI-180 p., 3 fr. 50. — 6. *La Campagne de l'Est en 1870-1871. Metz, Villersexel*, par PIERRE LEHAUTCOURT. Ibid., 1896, in-8 de 294 p., 5 fr. — 7. *La Guerre de 1870-1871*, par ARTHUR CHUQUET. Paris, Léon Chailley, 1895, in-12 de 310 p., 3 fr. 50. — 8. *La Guerre de 1870, simple récit*, par le général NIOX. Paris, Delagrave, 1896, in-12 cart. de 150 p., avec 12 cartes en couleurs et 7 illustr., 1 fr. 25. — 9. *Les Armées du Nord et de Normandie.* Relation anecdotique de la guerre de 1870-1871, par GRENEST. Dessins de Bombled, cartes et plans. Paris, Garnier, 1896, in-8 de 552 p., 3 fr. 50. — 10. *L'Armée et la Guerre*, par JULES RICHARD. Paris, Libr. illustrée, in-12 de 228 p., avec 32 grav. hors texte, 3 fr. 50. — 11. *Wissembourg, Frœschwiller, Châlons, Sedan, Châtillon, la Malmaison*, par Y. K. Paris, Baudoin, 1896, in-8 de 168 p., 2 fr. — 12. *Les Chefs de l'armée allemande*, par P. DE PARDIELLAN. Paris, Charles-Lavauzelle, 1896, in-8 de 54 p., 1 fr. 25. — 13. *Les Expéditions anglaises en Afrique*, par le lieutenant-colonel SEPTANS, de l'infanterie de marine. Ibid., 1896, gr. in-8 de 500 p., 7 fr. 50. — 14. *Étude critique sur la guerre entre l'Italie et l'Abyssinie*, par le général LUZEUX. Ibid., 1896, in-8 de 72 p., 1 fr. 25. — 15. *L'Hygiène des troupes européennes aux colonies et dans les expéditions coloniales*, par le docteur LEGRAND. Ibid., 1896, in-8 de 420 p., 5 fr. — 16. *Les Armes portatives actuelles, leurs propriétés, leur fabrication et leur emploi*, par le général POTOTSKY. Ibid., 1896, in-8 de 496 p., 7 fr. 50. — 17. *La Vie militaire en Russie*, par P. DE PARDIELLAN. Ibid., s. d., in-12 de 314 p., 3 fr. 50. — 18. *Stratégie de combat.* 2e partie, par le général LEWAL. Paris, Baudoin, 1896, in-8 de 190 p., 4 fr. — 19. *Fantaisies militaires* du PRINCE DE LIGNE. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-8 de 126 p., 2 fr. — 20. *Préjugés militaires* du PRINCE DE LIGNE. Ibid., 1895, in-8 de 116 p., 2 fr. — 21. *La Guerre et la Paix, étude du roman du comte Tolstoï, au point de vue militaire*, par le général DRAGOMIROFF. Ibid., 1896, in-8 de 160 p., 2 fr. 50. — 22. *Notice historique sur le cadre du service de santé de l'armée.* Ibid., 1892, in-8 de 8 p., 0 fr. 50. — 23. *Notice historique sur les pharmaciens militaires.* Ibid., 1892, in-8 de 8 p., 0 fr. 50. — 24. *Dictionnaire militaire* (7e livraison, *Couverture-Désordres*). Paris, Berger-Levrault, 1896, gr. in-8, p. 789 à 896, 3 fr. — 25. *Nos grandes manœuvres. Destructions nécessaires.* Ibid., 1896, in-8 de 158 p., 3 fr. — 26. *Pratique des examens militaires en Chine*, par le P. ÉTIENNE ZI (SIU), S. J. Chang-Haï, impr. de la Mission catholique, 1896, gr. in-8 de 132 p. — 27. *Geist und Stoff im Kriege*, von C. v. B. K. 1re partie : *Das achtzehnte Jahrhundert*, unter Benutzung handschriftlicher Quellen. Wien und Leipzig, Wilhelm Braumüller, 1896, gr. in-8 de XX-624 p., 10 fr. — 28. *Règlement sur les exercices de la cavalerie allemande du 16 septembre 1895.* Traduit par P. SILVESTRE, chef d'escadron de cavalerie breveté. Paris, Berger-Levrault, 1896, in-12 de XVI-260 p., 2 fr. 50. — 29. *Règlement de 1881 sur le service en campagne de l'armée russe, modifié le 1er janvier 1888*, trad. du russe par le capitaine G. BARDONNAUT. Ibid., 1896, in-12 de 140 p., 2 fr. 50. — 30. *Manuel du fantassin.* Paris, Charles-

vraisemblablement sans fondement, ne sauraient saper en un moment une renommée établie aussi au grand jour que celle-là. Il faut d'ailleurs lire avec circonspection certains Mémoires du premier Empire dont les auteurs se sont plu à produire contre leurs compagnons d'armes les inculpations les moins fondées. Que serait Davout, que serait Macdonald, que seraient à peu près tous les maréchaux de Napoléon si l'on prenait à la lettre les affirmations du général Thiébault ? M. le capitaine Girod n'a pas pris la peine de réfuter les allégations du colonel Pion : mais il faut bien dire que ces allégations, si elles étaient vraies, diminueraient si peu la réputation de Drouot qu'elles nous laisseraient encore une figure très digne d'être prise pour modèle. Les deux Sénarmont sont beaucoup moins connus que Drouot, surtout le premier — le père — qui, ayant servi pendant la plus grande partie de sa vie sous la monarchie, mourut en 1806, général de division des suites de la blessure qu'il avait reçue à Valmy. Le fils, lui aussi général de division, fut un des plus brillants officiers d'artillerie de l'Empire et périt glorieusement à Cadix, au moment où il faisait ouvrir le feu d'une batterie nouvellement établie. On dit que quelques mois plus tard, à Wagram, l'Empereur, voyant son artillerie ne pas arriver à couvrir le feu des batteries autrichiennes qui gênaient notre déploiement, s'écria avec un accent de regret : Ah ! si j'avais là Sénarmont ! C'était le plus bel éloge qu'il pût faire de son ancien lieutenant. Avec Sénarmont et Drouot, Éblé complète la trilogie des grands artilleurs dont M. Girod nous retrace la vie. Éblé, c'est la Bérésina, le dévouement des pontonniers se sacrifiant pour sauver les débris de l'armée de Russie. On lira toujours avec émotion cette page à la fois triste et glorieuse de notre histoire militaire où nos soldats montrèrent un héroïsme, une abnégation véritablement admirables. Éblé mourut lui-même victime de son dévouement, à Königsberg, âgé à peine de cinquante-cinq ans, alors qu'un décret de l'Empereur venait de le nommer premier inspecteur général de l'artillerie. Comme Lariboisière, dont on s'étonne de ne pas voir le nom dans ces pages, comme Sénarmont, il avait succombé à la peine, laissant à ses cadets l'exemple d'une vie d'abnégation. Le livre du capitaine Girod est de ceux qu'on peut mettre entre toutes les mains.

3. — Le général Curély, dont les Souvenirs viennent de paraître avec le sous-titre : *Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande Armée*, était fils d'un paysan lorrain qui avait eu dix enfants. « Mon père était laborieux, écrit-il lui-même, et je ne reçus d'autre éducation que celle qu'on donnait au village. Pour mieux dire, je n'en reçus aucune. » Admirablement doué au point de vue militaire, ayant non seulement la force physique, mais l'entrain, l'endurance aux fatigues, le coup d'œil, l'intelligence du terrain et de la guerre joignant à ces qualités un caractère, une modestie,

une probité qui n'étaient pas communes dans les armées de son temps, Curély demeura treize ans soldat ou sous-officier, toujours content de son sort, sans jamais trouver l'avancement trop lent, sans jamais se plaindre de chefs qui le conservaient dans les bas grades parce qu'ils avaient besoin de lui. « Je vous ai fait attendre quelque temps, lui disait son colonel avec une naïveté qui désarme, parce que j'avais besoin de vous comme adjudant. » Et Curély, qui nous rapporte cette parole, est le seul à ne pas la trouver étrange. Un chef de corps a charge d'âmes, a écrit à ce propos le général Thoumas, et lorsqu'il oublie dans une position subalterne un homme de la valeur de Curély, il ne porte pas seulement préjudice à cet homme, ce qui est déjà une faute, il cause un tort plus grand encore à l'armée, qu'il prive d'un chef capable. Curély, en nous disant dans ses curieux Souvenirs les qualités que devraient posséder un bon maréchal des logis chef, un bon adjudant, s'est peint lui-même. Il nous retrace là ce qu'il fut dans ces deux grades modestes dont il remplit six ans les fonctions. Comment des hommes de cette trempe n'eussent-ils pas fait d'excellents officiers, quand à toutes les qualités techniques ils joignaient la gravité du caractère, l'intelligence, l'amour de l'étude, l'esprit d'observation ? Avec tous les mérites que nous venons de dire, Curély qui, en vingt-deux ans de service, avait fait vingt campagnes et assisté à quatre-vingt-trois batailles ou actions de guerre, au cours desquelles il avait été blessé six fois, fut admis à la retraite, d'office, à cinquante ans, simple chevalier de la Légion d'honneur. C'est une des plus belles, une des plus nobles figures du premier Empire.

4. — Nous avons eu l'occasion, à diverses reprises, de signaler ici les *Mémoires* du général Thiébault, et chaque fois il nous a été donné de constater combien de méchancetés, de perfidies, d'allégations mensongères contient ce pamphlet en cinq volumes. Sauf Masséna, peut-être, précisément un des généraux du premier Empire sur lequel il y aurait tant de réserves à faire, celui dont Napoléon a dit « qu'il était un grand pillard, un déprédateur intrépide, » le général Thiébault n'a pardonné à aucun de ses compagnons d'armes. Tandis qu'il met un soin particulier à décrire les extraordinaires talents, les perfections multiples dont il se croyait orné, alors qu'il nous retrace avec des détails qui nous importent peu ses succès auprès des dames et ses fredaines de jeunesse, il ne trouve pour nous parler d'hommes dont l'honnêteté et les talents sont au-dessus de sa critique que des paroles d'amertume et de fiel. C'est un livre capable de fausser le jugement de la génération actuelle sur nombre de personnalités illustres. Ces réflexions nous revenaient à l'esprit en lisant une brochure anonyme, dans laquelle un écrivain vigoureux et de bonne foi cherche à réfuter les calomnies ou insinuations malveillantes de Thiébault, plus perfides encore et plus dangereuses que la calomnie évidente. Cette courte étude, intitulée : *Le Général*

vraisemblablement sans fondement, ne sauraient saper en un moment une renommée établie aussi au grand jour que celle-là. Il faut d'ailleurs lire avec circonspection certains Mémoires du premier Empire dont les auteurs se sont plu à produire contre leurs compagnons d'armes les inculpations les moins fondées. Que serait Davout, que serait Macdonald, que seraient à peu près tous les maréchaux de Napoléon si l'on prenait à la lettre les affirmations du général Thiébault ? M. le capitaine Girod n'a pas pris la peine de réfuter les allégations du colonel Pion : mais il faut bien dire que ces allégations, si elles étaient vraies, diminueraient si peu la réputation de Drouot qu'elles nous laisseraient encore une figure très digne d'être prise pour modèle. Les deux Sénarmont sont beaucoup moins connus que Drouot, surtout le premier — le père — qui, ayant servi pendant la plus grande partie de sa vie sous la monarchie, mourut en 1806, général de division. des suites de la blessure qu'il avait reçue à Valmy. Le fils, lui aussi général de division, fut un des plus brillants officiers d'artillerie de l'Empire et périt glorieusement à Cadix, au moment où il faisait ouvrir le feu d'une batterie nouvellement établie. On dit que quelques mois plus tard, à Wagram, l'Empereur, voyant son artillerie ne pas arriver à couvrir le feu des batteries autrichiennes qui gênaient notre déploiement, s'écria avec un accent de regret : Ah ! si j'avais là Sénarmont ! C'était le plus bel éloge qu'il pût faire de son ancien lieutenant. Avec Sénarmont et Drouot, Éblé complète la trilogie des grands artilleurs dont M. Girod nous retrace la vie. Éblé, c'est la Bérésina, le dévouement des pontonniers se sacrifiant pour sauver les débris de l'armée de Russie. On lira toujours avec émotion cette page à la fois triste et glorieuse de notre histoire militaire où nos soldats montrèrent un héroïsme, une abnégation véritablement admirables. Éblé mourut lui-même victime de son dévouement, à Königsberg, âgé à peine de cinquante-cinq ans, alors qu'un décret de l'Empereur venait de le nommer premier inspecteur général de l'artillerie. Comme Lariboisière, dont on s'étonne de ne pas voir le nom dans ces pages, comme Sénarmont, il avait succombé à la peine, laissant à ses cadets l'exemple d'une vie d'abnégation. Le livre du capitaine Girod est de ceux qu'on peut mettre entre toutes les mains.

3. — Le général Curély, dont les Souvenirs viennent de paraître avec le sous-titre : *Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande Armée*, était fils d'un paysan lorrain qui avait eu dix enfants. « Mon père était laborieux, écrit-il lui-même, et je ne reçus d'autre éducation que celle qu'on donnait au village. Pour mieux dire, je n'en reçus aucune. » Admirablement doué au point de vue militaire, ayant non seulement la force physique, mais l'entrain, l'endurance aux fatigues, le coup d'œil, l'intelligence du terrain et de la guerre, joignant à ces qualités un caractère, une modestie,

une probité qui n'étaient pas communes dans les armées de son temps, Curély demeura treize ans soldat ou sous-officier, toujours content de son sort, sans jamais trouver l'avancement trop lent, sans jamais se plaindre de chefs qui le conservaient dans les bas grades parce qu'ils avaient besoin de lui. « Je vous ai fait attendre quelque temps, lui disait son colonel avec une naïveté qui désarme, parce que j'avais besoin de vous comme adjudant. » Et Curély, qui nous rapporte cette parole, est le seul à ne pas la trouver étrange. Un chef de corps a charge d'âmes, a écrit à ce propos le général Thoumas, et lorsqu'il oublie dans une position subalterne un homme de la valeur de Curély, il ne porte pas seulement préjudice à cet homme, ce qui est déjà une faute, il cause un tort plus grand encore à l'armée, qu'il prive d'un chef capable. Curély, en nous disant dans ses curieux Souvenirs les qualités que devraient posséder un bon maréchal des logis chef, un bon adjudant, s'est peint lui-même. Il nous retrace là ce qu'il fut dans ces deux grades modestes dont il remplit six ans les fonctions. Comment des hommes de cette trempe n'eussent-ils pas fait d'excellents officiers, quand à toutes les qualités techniques ils joignaient la gravité du caractère, l'intelligence, l'amour de l'étude, l'esprit d'observation ? Avec tous les mérites que nous venons de dire, Curély qui, en vingt-deux ans de service, avait fait vingt campagnes et assisté à quatre-vingt-trois batailles ou actions de guerre, au cours desquelles il avait été blessé six fois, fut admis à la retraite, d'office, à cinquante ans, simple chevalier de la Légion d'honneur. C'est une des plus belles, une des plus nobles figures du premier Empire.

4. — Nous avons eu l'occasion, à diverses reprises, de signaler ici les *Mémoires* du général Thiébault, et chaque fois il nous a été donné de constater combien de méchancetés, de perfidies, d'allégations mensongères contient ce pamphlet en cinq volumes. Sauf Masséna, peut-être, précisément un des généraux du premier Empire sur lequel il y aurait tant de réserves à faire, celui dont Napoléon a dit « qu'il était un grand pillard, un déprédateur intrépide, » le général Thiébault n'a pardonné à aucun de ses compagnons d'armes. Tandis qu'il met un soin particulier à décrire les extraordinaires talents, les perfections multiples dont il se croyait orné, alors qu'il nous retrace avec des détails qui nous importent peu ses succès auprès des dames et ses fredaines de jeunesse, il ne trouve pour nous parler d'hommes dont l'honnêteté et les talents sont au-dessus de sa critique que des paroles d'amertume et de fiel. C'est un livre capable de fausser le jugement de la génération actuelle sur nombre de personnalités illustres. Ces réflexions nous revenaient à l'esprit en lisant une brochure anonyme, dans laquelle un écrivain vigoureux et de bonne foi cherche à réfuter les calomnies ou insinuations malveillantes de Thiébault, plus perfides encore et plus dangereuses que la calomnie évidente. Cette courte étude, intitulée : *Le Général*

vraisemblablement sans fondement, ne sauraient saper en un moment une renommée établie aussi au grand jour que celle-là. Il faut d'ailleurs lire avec circonspection certains Mémoires du premier Empire dont les auteurs se sont plu à produire contre leurs compagnons d'armes les inculpations les moins fondées. Que serait Davout, que serait Macdonald, que seraient à peu près tous les maréchaux de Napoléon si l'on prenait à la lettre les affirmations du général Thiébault ? M. le capitaine Girod n'a pas pris la peine de réfuter les allégations du colonel Pion : mais il faut bien dire que ces allégations, si elles étaient vraies, diminueraient si peu la réputation de Drouot qu'elles nous laisseraient encore une figure très digne d'être prise pour modèle. Les deux Sénarmont sont beaucoup moins connus que Drouot, surtout le premier — le père — qui, ayant servi pendant la plus grande partie de sa vie sous la monarchie, mourut en 1806, général de division, des suites de la blessure qu'il avait reçue à Valmy. Le fils, lui aussi général de division, fut un des plus brillants officiers d'artillerie de l'Empire et périt glorieusement à Cadix, au moment où il faisait ouvrir le feu d'une batterie nouvellement établie. On dit que quelques mois plus tard, à Wagram, l'Empereur, voyant son artillerie ne pas arriver à couvrir le feu des batteries autrichiennes qui gênaient notre déploiement, s'écria avec un accent de regret : Ah ! si j'avais là Sénarmont ! C'était le plus bel éloge qu'il pût faire de son ancien lieutenant. Avec Sénarmont et Drouot, Éblé complète la trilogie des grands artilleurs dont M. Girod nous retrace la vie. Éblé, c'est la Bérésina, le dévouement des pontonniers se sacrifiant pour sauver les débris de l'armée de Russie. On lira toujours avec émotion cette page à la fois triste et glorieuse de notre histoire militaire où nos soldats montrèrent un héroïsme, une abnégation véritablement admirables. Éblé mourut lui-même victime de son dévouement, à Königsberg, âgé à peine de cinquante-cinq ans, alors qu'un décret de l'Empereur venait de le nommer premier inspecteur général de l'artillerie. Comme Lariboisière, dont on s'étonne de ne pas voir le nom dans ces pages, comme Sénarmont, il avait succombé à la peine, laissant à ses cadets l'exemple d'une vie d'abnégation. Le livre du capitaine Girod est de ceux qu'on peut mettre entre toutes les mains.

3. — Le général Curély, dont les Souvenirs viennent de paraître avec le sous-titre : *Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande Armée*, était fils d'un paysan lorrain qui avait eu dix enfants. « Mon père était laborieux, écrit-il lui-même, et je ne reçus d'autre éducation que celle qu'on donnait au village. Pour mieux dire, je n'en reçus aucune. » Admirablement doué au point de vue militaire, ayant non seulement la force physique, mais l'entrain, l'endurance aux fatigues, le coup d'œil, l'intelligence du terrain et de la guerre, joignant à ces qualités un caractère, une modestie,

une probité qui n'étaient pas communes dans les armées de son temps, Curély demeura treize ans soldat ou sous-officier, toujours content de son sort, sans jamais trouver l'avancement trop lent, sans jamais se plaindre de chefs qui le conservaient dans les bas grades parce qu'ils avaient besoin de lui. « Je vous ai fait attendre quelque temps, lui disait son colonel avec une naïveté qui désarme, parce que j'avais besoin de vous comme adjudant. » Et Curély, qui nous rapporte cette parole, est le seul à ne pas la trouver étrange. Un chef de corps a charge d'âmes, a écrit à ce propos le général Thoumas, et lorsqu'il oublie dans une position subalterne un homme de la valeur de Curély, il ne porte pas seulement préjudice à cet homme, ce qui est déjà une faute, il cause un tort plus grand encore à l'armée, qu'il prive d'un chef capable. Curély, en nous disant dans ses curieux Souvenirs les qualités que devraient posséder un bon maréchal des logis chef, un bon adjudant, s'est peint lui-même. Il nous retrace là ce qu'il fut dans ces deux grades modestes dont il remplit six ans les fonctions. Comment des hommes de cette trempe n'eussent-ils pas fait d'excellents officiers, quand à toutes les qualités techniques ils joignaient la gravité du caractère, l'intelligence, l'amour de l'étude, l'esprit d'observation ? Avec tous les mérites que nous venons de dire, Curély qui, en vingt-deux ans de service, avait fait vingt campagnes et assisté à quatre-vingt-trois batailles ou actions de guerre, au cours desquelles il avait été blessé six fois, fut admis à la retraite, d'office, à cinquante ans, simple chevalier de la Légion d'honneur. C'est une des plus belles, une des plus nobles figures du premier Empire.

4. — Nous avons eu l'occasion, à diverses reprises, de signaler ici les *Mémoires* du général Thiébault, et chaque fois il nous a été donné de constater combien de méchancetés, de perfidies, d'allégations mensongères contient ce pamphlet en cinq volumes. Sauf Masséna, peut-être, précisément un des généraux du premier Empire sur lequel il y aurait tant de réserves à faire, celui dont Napoléon a dit « qu'il était un grand pillard, un déprédateur intrépide, » le général Thiébault n'a pardonné à aucun de ses compagnons d'armes. Tandis qu'il met un soin particulier à décrire les extraordinaires talents, les perfections multiples dont il se croyait orné, alors qu'il nous retrace avec des détails qui nous importent peu ses succès auprès des dames et ses fredaines de jeunesse, il ne trouve pour nous parler d'hommes dont l'honnêteté et les talents sont au-dessus de sa critique que des paroles d'amertume et de fiel. C'est un livre capable de fausser le jugement de la génération actuelle sur nombre de personnalités illustres. Ces réflexions nous revenaient à l'esprit en lisant une brochure anonyme, dans laquelle un écrivain vigoureux et de bonne foi cherche à réfuter les calomnies ou insinuations malveillantes de Thiébault, plus perfides encore et plus dangereuses que la calomnie évidente. Cette courte étude, intitulée : *Le Général*

Lavauzelle, 1897, in-8 cart. de 160 p., 0 fr. 75. — 31. *Manuel d'infanterie à l'usage des sous-officiers et des caporaux.* Ibid., 1897, in-12 cart. Bradel de 900 p., 38e éd., 2 fr. 50. — 32. *Questionnaire du manuel d'infanterie.* Ibid., s. d., in-18 de 142 p., 0 fr. 60. — 33. *Le Livre du gradé.* Paris, Berger-Levrault, 1896, in-12 cart. Bradel de 702 p., 2 fr. 25. — 34. *Almanach-annuaire de l'armée française pour 1897.* Paris, Charles-Lavauzelle, 1897, in-8 de 260 p., broché, 1 fr.; rel. souple, 1 fr. 50. — 35. *Agenda de l'armée française en 1897.* Ibid., 1897, in-32 de 300 p., cart. Bradel, avec poche, coulisseau et fermoir en caoutchouc, 2 fr. 50.

1. — La période du premier Empire qui nous a fourni depuis quelques années une moisson si abondante de curieux documents ne paraît pas près d'être épuisée. En dehors des Mémoires proprement dits, un certain nombre d'écrivains se sont donné la tâche de faire revivre, à l'aide de documents puisés aux archives de la guerre ou dans des collections particulières, la plupart des grandes figures des guerres impériales, et parmi eux nul n'y a mieux réussi que le général Thoumas avec son nouveau livre : *Les Grands Cavaliers du premier Empire.* Quelle gloire, quelles chevauchées épiques ne nous rappellent point les noms de ces soldats intrépides : Lasalle, Montbrun, les trois Colbert, Murat, Nansouty, Pajol, Exelmans, Curély ! Quel est le jeune officier de cavalerie qui, à ses débuts, ne se soit pas proposé Lasalle pour modèle ? Quel est celui qui n'ait pas rêvé, pour lui-même, la destinée de ce vaillant cavalier, colonel à vingt-trois ans, général à trente, tué à trente-quatre ans en pleine victoire, à l'apogée de la gloire et de la grandeur de l'armée impériale dont il n'a pas connu les jours de décadence? Et Montbrun, le brave Montbrun, l'intrépide Montbrun, l'héroïque Montbrun, comme on le voit écrit dans le récit des guerres de cette époque, qui s'engage à vingt ans, qui est colonel à trente et général de division à trente-neuf ! La carrière des trois Colbert, surtout du plus célèbre des trois, d'Auguste de Colbert, celui qui fut tué en Espagne, constitue aussi une bien curieuse et bien attachante histoire. Fils d'émigré, trop jeunes les uns et les autres pour prendre encore un parti, les trois enfants du marquis de Colbert étaient encore en France avec leur mère, aux plus mauvais jours de la Terreur, quand le hasard décide de leur destinée. Leur précepteur, un méridional qui a connu Barère au collège de Tarbes et est demeuré en relations avec le fougueux tribun, va trouver son ancien camarade et lui demande ce qu'il doit faire pour sauver ces jeunes gens qu'une dénonciation peut faire jeter du jour au lendemain à la Force ou à la Conciergerie. « Qu'ils endossent l'habit bleu des volontaires, dit le conventionnel, qu'ils aillent à la frontière : il ne peut plus y avoir pour eux de salut que là. » Et voilà nos trois jeunes gens, dont le cadet n'a pas seize ans, qui courent à la mairie, signent leur engagement et partent le lendemain pour l'armée. Auguste Colbert, le plus jeune, était encore véritablement un enfant. « Une jeune fille, a écrit son fils dans un livre de *Souvenirs* auquel le général Thoumas a beaucoup emprunté, aurait envié la blancheur de son teint, la délicatesse de ses traits. Ses che-

veux bouclés étaient du blond cendré le plus doux; ses yeux, d'un bleu clair. » Mais, sous ces apparences frêles, il y avait non seulement une intelligence hors ligne, mais un corps vigoureux et un véritable tempérament de soldat. A vingt-deux ans, en 1799, Colbert était colonel, à vingt-six ans, général de brigade, et à vingt-neuf ans il était mort. Comment dire en quelques lignes ce que fut Murat, par exemple, dont la prodigieuse carrière dépassa encore celles, déjà si étonnantes cependant, que nous venons de citer? Quelle singulière destinée que celle de ce fils d'un modeste aubergiste de village qui, en dix ans, parvient aux sommets les plus élevés de la hiérarchie militaire, ne les trouve pas suffisants pour son ambition, obtient un duché souverain puis une couronne et meurt, comme un aventurier vulgaire, sous les balles d'un peloton d'exécution! Les figures mises en relief dans le second volume de *Grands Cavaliers* sont de moindre importance que celles du tome premier, mais elles ne demeurent pas moins curieuses. Franceschi, Chamoin, Marulaz, furent des personnalités qui, en d'autres temps, et si les circonstances l'avaient permis, eussent brillé d'un éclat égal à celui des Lasalle ou des Montbrun. Mais dans le rang plus modeste où ils demeurèrent, ils ne donnèrent pas moins l'exemple sinon de vertus solides, tout au moins de qualités militaires brillantes. *Les Grands Cavaliers du premier Empire* sont donc d'intéressants portraits qu'il sera bon de faire contempler de près à nos jeunes générations un peu sceptiques. Elles n'y verront pas seulement des militaires d'un talent hors ligne, mais encore des hommes de foi, pas tous de désintéressement peut-être, mais tout au moins du dévouement et du patriotisme le plus ardent.

2. — Du même genre que le précédent ouvrage est celui que M. le capitaine Girod a consacré à quatre grands artilleurs de la Révolution et du premier Empire : au général Drouot, aux deux Sénarmont, à Éblé. Sans doute, les Sénarmont, Éblé, Drouot lui-même, n'eurent jamais, même parmi leurs compagnons d'armes, la réputation d'un Lasalle, d'un Colbert, d'un Murat : ils n'auraient eux-mêmes jamais eu l'idée d'y prétendre. Mais si leur rôle, moins brillant, a rendu leur nom moins populaire, il n'eut pas moins d'importance et contribua dans une large mesure aux étonnants succès militaires qu'obtinrent à cette époque nos armées. Drouot fut certainement une des plus belles figures de la Grande Armée, et bien que les récents Mémoires du colonel Pion des Loches aient fait connaître à son sujet quelques détails singuliers, ces allégations ont besoin d'être confirmées avant de détruire une réputation de vertu, de désintéressement, de dévouement, que la postérité a déjà consacrée. Sa carrière tout entière proteste contre la moindre faiblesse, sa conduite à l'île d'Elbe, pendant les Cent-jours, après Waterloo, sa mort même, ont toujours démontré qu'il avait bien mérité le titre de Sage de la Grande Armée que lui avait décerné Napoléon. Quelques critiques, très

vraisemblablement sans fondement, ne sauraient saper en un moment une renommée établie aussi au grand jour que celle-là. Il faut d'ailleurs lire avec circonspection certains Mémoires du premier Empire dont les auteurs se sont plu à produire contre leurs compagnons d'armes les inculpations les moins fondées. Que serait Davout, que serait Macdonald, que seraient à peu près tous les maréchaux de Napoléon si l'on prenait à la lettre les affirmations du général Thiébault ? M. le capitaine Girod n'a pas pris la peine de réfuter les allégations du colonel Pion : mais il faut bien dire que ces allégations, si elles étaient vraies, diminueraient si peu la réputation de Drouot qu'elles nous laisseraient encore une figure très digne d'être prise pour modèle. Les deux Sénarmont sont beaucoup moins connus que Drouot, surtout le premier — le père — qui, ayant servi pendant la plus grande partie de sa vie sous la monarchie, mourut en 1806, général de division, des suites de la blessure qu'il avait reçue à Valmy. Le fils, lui aussi général de division, fut un des plus brillants officiers d'artillerie de l'Empire et périt glorieusement à Cadix, au moment où il faisait ouvrir le feu d'une batterie nouvellement établie. On dit que quelques mois plus tard, à Wagram, l'Empereur, voyant son artillerie ne pas arriver à couvrir le feu des batteries autrichiennes qui gênaient notre déploiement, s'écria avec un accent de regret : Ah ! si j'avais là Sénarmont ! C'était le plus bel éloge qu'il pût faire de son ancien lieutenant. Avec Sénarmont et Drouot, Éblé complète la trilogie des grands artilleurs dont M. Girod nous retrace la vie. Éblé, c'est la Bérésina, le dévouement des pontonniers se sacrifiant pour sauver les débris de l'armée de Russie. On lira toujours avec émotion cette page à la fois triste et glorieuse de notre histoire militaire où nos soldats montrèrent un héroïsme, une abnégation véritablement admirables. Éblé mourut lui-même victime de son dévouement, à Königsberg, âgé à peine de cinquante-cinq ans, alors qu'un décret de l'Empereur venait de le nommer premier inspecteur général de l'artillerie. Comme Lariboisière, dont on s'étonne de ne pas voir le nom dans ces pages, comme Sénarmont, il avait succombé à la peine, laissant à ses cadets l'exemple d'une vie d'abnégation. Le livre du capitaine Girod est de ceux qu'on peut mettre entre toutes les mains.

3. — Le général Curély, dont les Souvenirs viennent de paraître avec le sous-titre : *Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande Armée*, était fils d'un paysan lorrain qui avait eu dix enfants. « Mon père était laborieux, écrit-il lui-même, et je ne reçus d'autre éducation que celle qu'on donnait au village. Pour mieux dire, je n'en reçus aucune. » Admirablement doué au point de vue militaire, ayant non seulement la force physique, mais l'entrain, l'endurance aux fatigues, le coup d'œil, l'intelligence du terrain et de la guerre, joignant à ces qualités un caractère, une modestie,

une probité qui n'étaient pas communes dans les armées de son temps, Curély demeura treize ans soldat ou sous-officier, toujours content de son sort, sans jamais trouver l'avancement trop lent, sans jamais se plaindre de chefs qui le conservaient dans les bas grades parce qu'ils avaient besoin de lui. « Je vous ai fait attendre quelque temps, lui disait son colonel avec une naïveté qui désarme, parce que j'avais besoin de vous comme adjudant. » Et Curély, qui nous rapporte cette parole, est le seul à ne pas la trouver étrange. Un chef de corps a charge d'âmes, a écrit à ce propos le général Thoumas, et lorsqu'il oublie dans une position subalterne un homme de la valeur de Curély, il ne porte pas seulement préjudice à cet homme, ce qui est déjà une faute, il cause un tort plus grand encore à l'armée, qu'il prive d'un chef capable. Curély, en nous disant dans ses curieux Souvenirs les qualités que devraient posséder un bon maréchal des logis chef, un bon adjudant, s'est peint lui-même. Il nous retrace là ce qu'il fut dans ces deux grades modestes dont il remplit six ans les fonctions. Comment des hommes de cette trempe n'eussent-ils pas fait d'excellents officiers, quand à toutes les qualités techniques ils joignaient la gravité du caractère, l'intelligence, l'amour de l'étude, l'esprit d'observation ? Avec tous les mérites que nous venons de dire, Curély qui, en vingt-deux ans de service, avait fait vingt campagnes et assisté à quatre-vingt-trois batailles ou actions de guerre, au cours desquelles il avait été blessé six fois, fut admis à la retraite, d'office, à cinquante ans, simple chevalier de la Légion d'honneur. C'est une des plus belles, une des plus nobles figures du premier Empire.

4. — Nous avons eu l'occasion, à diverses reprises, de signaler ici les *Mémoires* du général Thiébault, et chaque fois il nous a été donné de constater combien de méchancetés, de perfidies, d'allégations mensongères contient ce pamphlet en cinq volumes. Sauf Masséna, peut-être, précisément un des généraux du premier Empire sur lequel il y aurait tant de réserves à faire, celui dont Napoléon a dit « qu'il était un grand pillard, un déprédateur intrépide, » le général Thiébault n'a pardonné à aucun de ses compagnons d'armes. Tandis qu'il met un soin particulier à décrire les extraordinaires talents, les perfections multiples dont il se croyait orné, alors qu'il nous retrace avec des détails qui nous importent peu ses succès auprès des dames et ses fredaines de jeunesse, il ne trouve pour nous parler d'hommes dont l'honnêteté et les talents sont au-dessus de sa critique que des paroles d'amertume et de fiel. C'est un livre capable de fausser le jugement de la génération actuelle sur nombre de personnalités illustres. Ces réflexions nous revenaient à l'esprit en lisant une brochure anonyme, dans laquelle un écrivain vigoureux et de bonne foi cherche à réfuter les calomnies ou insinuations malveillantes de Thiébault, plus perfides encore et plus dangereuses que la calomnie évidente. Cette courte étude, intitulée : *Le Général*

Thiébault jugé par lui-même, ne pouvait prétendre à relever, d'un côté, toutes les ridicules preuves de suffisance, d'admiration de soi-même qui fourmillent dans ces cinq volumes, de l'autre toutes les erreurs, les jugements entachés de partialité ou de mauvaise foi portés par l'auteur sur ses contemporains. L'auteur s'est borné à citer quelques traits d'une iniquité criante, qui permettront de juger des autres. Nous regrettons, pour la vérité et la justice, que l'écrivain anonyme ait borné sa réfutation à ces quelques pages. Un livre comme le sien, sensiblement développé, rendrait service à l'histoire et soulagerait la conscience des honnêtes gens.

5. — Frédéric II disait communément qu'à la guerre on se sert tantôt de la peau du renard et tantôt de la peau du lion, que la ruse réussit souvent là où échouerait la force; que « quand on est le moins fort il faut être le plus malin. » Aucun capitaine n'a appliqué cette maxime avec autant de sagacité, d'adresse, d'opportunité que Napoléon, et l'on est frappé, en étudiant les dessous de ses campagnes les plus fameuses, de voir par quels moyens occultes il savait préparer, amadouer la victoire. Le livre que M. Muller vient de consacrer à Schulmeister, qui fut, sous la direction de Savary, le chef de l'espionnage et le premier espion de l'Empereur dans les guerres du commencement de ce siècle, est une véritable révélation. Notamment en ce qui concerne la campagne de 1805 et la capitulation de Mack à Ulm, on trouvera là des renseignements tout à fait inédits. Il est singulier que pas un historien du premier Empire n'ait fait allusion à cette collaboration de Schulmeister à un des événements les plus considérables des guerres napoléoniennes. Dix lignes des *Mémoires* de Fouché, c'est-à-dire d'un ouvrage d'une valeur très contestée au point de vue historique, cinquante lignes des *Mémoires* de Cadet-Gassicourt, c'est tout ce que l'on trouve sur le grand espion de l'Empereur — à notre connaissance du moins — dans le nombre de volumes consacrés à la période impériale. Schulmeister méritait mieux, non pas au point de vue de la dignité et de la moralité de sa vie, mais en tant que personnalité étrange.

6. — Avec *la Campagne de l'Est*, de M. Pierre Lehautcourt, nous quittons le premier Empire pour passer au second, et à tous les points de vue la transition est sensible. Quelle chute quand on vient de lire les ouvrages dont nous parlions tout à l'heure, *les Grands Cavaliers*, *les Grands Artilleurs* de Napoléon et mieux encore cette admirable vie de Curély, et qu'on tombe au milieu des désastres de la fin de la guerre de 1870! Ni gloire ni grandeur; pas même la dignité dans la chute! Des opérations conduites sans plan, sans moyens, sans suite, des généraux au-dessous de leur tâche, des soldats épuisés au physique, abattus moralement, sans nerf, sans discipline. Quelle lamentable époque! Et comme si ce n'était pas assez de toutes ces causes d'infériorité,

on en fait naître d'autres qu'on eût pu éviter. C'est ainsi que pour compliquer les choses, pour rendre tout à fait impossible une entente déjà difficile entre nos généraux, on leur adjoint Garibaldi, un chef de brigands sans talent, sans capacité, dont l'intervention désastreuse fera s'évanouir les dernières chances de succès qui pouvaient nous rester. M. Lehautcourt a traité cette partie de la guerre de 1870-1871 avec la compétence que nous avions signalée à propos des deux volumes consacrés à la campagne de la Loire. Le sujet est envisagé à un point de vue uniquement militaire; mais la spécialité de cet objectif ne nuit en rien aux mérites littéraires de l'œuvre : elle n'engendre ni sécheresse ni obscurité, et les gens les moins au courant des choses militaires parcourront avec intérêt ce travail consciencieux au fond, et très remarquable dans la forme. L'ouvrage contient deux parties : Nuits et Villersexel, ce qui nous donne à penser que nous aurons bientôt à analyser un deuxième volume : nous ne pouvons souhaiter mieux à l'auteur que de terminer son œuvre comme il l'a commencée.

7. — Comme M. Lehautcourt, M. Chuquet, abandonnant un instant ses études sur les campagnes de la Révolution, nous parle aujourd'hui de *la Guerre de 1870*. « Il est impossible d'écrire en trois cents pages autre chose qu'un résumé incomplet et aride de cette longue campagne, » nous dit l'auteur à la première page; mais nous connaissions assez le talent de M. Chuquet pour savoir qu'il viendrait à bout d'une difficulté signalée, et, après avoir lu son livre, il nous plaît de constater qu'il n'est point aride, bien loin de là, qu'il est clair, exact, bien agencé, qu'il rendra des services à tous ceux qui veulent connaître cette lutte d'il y a vingt-cinq ans, non point dans tous ses détails, mais avec une approximation déjà très suffisante. Ce petit volume est très supérieur aux élucubrations aussi fantaisistes que peu charitables du « savant et sévère Duquet, » sous le patronage duquel il a bien tort de se placer. Au contraire des réquisitoires du « sévère Duquet, » le livre de M. Chuquet est écrit avec une mesure, une impartialité qui frappent et qui amènent une bien autre conviction que n'en produiraient des critiques outrées. M. Chuquet excelle à mettre en œuvre les nombreux documents que lui fournissent ses longues et patientes recherches : il sait à merveille discerner d'un coup d'œil dans un volumineux rapport le point saillant, le fait à mettre en lumière. Il joint à ce talent d'établir solidement le bâti de son œuvre, celui de l'enjoliver d'un style clair, coloré, à la fois sobre et pénétrant, très simple, mais très expressif. Les ouvrages de M. Chuquet ont cet avantage qu'ils sont des livres d'histoire, très sérieux, très documentés, d'une valeur critique incontestable, et en même temps des études d'une lecture facile, agréable, qu'on parcourt volontiers, sans la moindre fatigue, sans les plus légère tension d'esprit. Mérite pas commun dans la littérature sérieuse : il vaut la peine d'être noté. Nous signalons particulièrement ce volume

aux bibliothèques classiques et aux bibliothèques régimentaires ou d'officiers.

8. — De moindre envergure que le précédent ouvrage, le livre de M. le général Niox, *la Guerre de 1870*, est encore une publication à vulgariser. En un peu plus de cent pages le savant auteur de la *Géographie militaire* a condensé les événements de l'année terrible et il a réussi, dans ce court résumé, à faire un tableau bien complet de ce que nous avons souffert en 1870. Nous avons dit bien souvent ici même combien nous trouvions salutaire qu'on mît sous les yeux de nos enfants les enseignements de cette campagne de France si fertile en leçons de toute sorte. Il ne faut pas que nos jeunes générations oublient que de l'autre côté du Rhin l'ennemi est là qui nous épie et qui nous guette : il faut qu'elles se souviennent et qu'elles se tiennent prêtes pour le règlement de comptes dont la Providence seule connaît l'heure, l'heure qui ne peut manquer de sonner un jour ou l'autre. Des livres dans le genre de celui de M. le général Niox, écrits avec une compétence incontestable et un talent d'écrivain très appréciable, sont donc à répandre et à encourager.

9. — M. Grenest continue, avec *les Armées du Nord et de Normandie*, la relation de la campagne de 1870-1871, dont nous avons eu déjà à annoncer diverses parties. Ce n'est pas là un récit ayant de grandes prétentions littéraires ni même militaires. L'auteur vise surtout l'anecdote. Il a voulu, en particulier, mettre en vue les efforts, la plupart du temps stériles, de ces milliers de héros inconnus qui donnèrent sans marchander leur sang pour le pays, ne s'occupant pas de savoir s'ils étaient ou non bien conduits, sacrifiant leur existence à cette idée de patrie, sublime abstraction qui signifie désintéressement, abnégation. M. Grenest a consulté, pour écrire son livre, des milliers de documents, les uns oubliés, les autres à peine connus, les historiques de régiments, les journaux locaux, les rapports particuliers de commandants de troupes. Il nous avoue qu'il ne garantit pas la véracité de ses sources, et que nombre d'entre elles lui ont paru très suspectes, comme ce rapport d'un chef de bataillon de mobiles, qui, après un combat de plusieurs heures, affirme avoir tué ou blessé à l'ennemi sept à huit cents hommes, quand ses propres pertes s'élèvent à un tué et deux blessés. Mais ce sont là des exceptions. Ce nouveau volume, comme ses précédents, est empreint d'un souffle patriotique très marqué, et, à ce point de vue, il nous paraît digne d'être vulgarisé. Il est certain qu'en 1870 les Allemands ont dépassé de beaucoup la limite des rigueurs autorisées par l'état de guerre entre nations civilisées, et c'est ce que le maréchal de Mac-Mahon voulut exprimer, à Versailles, au général Manteuffel, quand le glorieux vaincu de Reichshoffen refusa de serrer la main de l'homme qui, sous le rapport de la brutalité, pouvait revendiquer le triste honneur du premier rang. Ce sont là des choses qu'il est bon de rappeler souvent.

10. — D'un autre genre, mais intéressant également, est le travail de M. Jules Richard intitulé : *L'Armée et la Guerre*. Ce petit traité d'art et d'histoire militaires à l'usage des gens du monde contient des données générales sur toutes les branches de notre multiple organisation militaire, avec un nombre suffisant d'anecdotes pour en rendre la lecture facile. Il y a un peu de tout dans cette étude : des souvenirs du premier Empire, des histoires de l'armée d'Afrique, des bons mots plus ou moins authentiques de nos généraux, des traits de bravoure de nos troupiers et jusqu'à des allusions au « petit sucrier. » C'est un salmigondis sans aucune prétention littéraire ni historique ; et pourtant, dissimulés sous cette forme d'une négligence voulue, il y a dans nombre de ces pages d'excellents conseils et des vérités frappantes. L'ouvrage, illustré de très jolis dessins de du Paty, constituerait un bon livre de prix, si quelques lignes un peu crues et un style par trop cavalier n'empêchaient de le conseiller comme tel.

11. — M. Duquet est un avocat du barreau de Paris, qui, en fait de matière militaire, n'a qu'une compétence naturellement très restreinte. Cependant les questions militaires l'attirent à ce point qu'il leur a consacré, depuis de nombreuses années, la plus grande partie de son temps et qu'il a entrepris notamment d'écrire une histoire détaillée des événements de la guerre de 1870-1871. C'était là une entreprise louable, que nous aurions très volontiers encouragée, si l'écrivain, au lieu de se borner à une relation judicieuse, exacte, impartiale des événements, ne s'était érigé en censeur de nos généraux et ne s'était attribué vis-à-vis d'eux un rôle de juge que sa situation personnelle et le bon sens le plus vulgaire lui interdisaient de prendre. Aucun des chefs de notre armée, en 1870, n'a été, au point de vue militaire, exempt de reproches, et de grosses fautes ont été commises : c'est là un fait accepté par tout le monde. Mais convient-il au premier venu, n'ayant pas les moindres notions des multiples rouages qui composent une armée, des difficultés considérables que rencontre un général à manier des masses humaines, même très inférieures à nos armées en 1870 ; n'ayant comme base de ses appréciations que des allégations souvent erronées, des faits contestés, convient-il à cet écrivain de vilipender des hommes que tout un passé d'honneur, de dévouement, de zèle, recommandait au moins à l'indulgence de leurs concitoyens? Personne ne le pensait parmi les gens qui ont souci de certaines convenances. Aussi, quand on vit paraître les premiers volumes de M. Duquet, ce fut dans l'armée un sentiment unanime de réprobation. Effectivement, il y avait dans la relation nouvelle de la guerre de 1870 bien des motifs d'étonnement et de tristesse. Les faits étaient présentés avec une ignorance navrante de la vérité, l'écrivain se laissait aller à un esprit de dénigrement systématique, à une partialité révoltante, enfin il semait dans ces pages les insinuations les plus perfides et à la fois les

plus maladroites, contre la conduite de gens dont l'armée connaît la valeur et le mérite technique. L'armée, « la grande silencieuse, » comme elle aime à s'appeler elle-même, est trop habituée à entendre divaguer sur elle et autour d'elle pour avoir pris tout d'abord la peine de réfuter des arguments qui demeuraient, en somme, inoffensifs, non seulement par leur manque de fondement mais par leur violence outrée. Cette relation de M. Duquet n'était pas de l'histoire, c'était un pamphlet, une variation sur l'air connu : « un peuple de lions conduit par des ânes, » c'était un livre qu'il fallait laisser s'effondrer dans l'indifférence et l'oubli. Cette opinion nous a, jusqu'ici, empêché de parler des livres de M. Duquet. Mais nous sommes amené aujourd'hui à en dire quelques mots, par la raison que nous avons à présenter à nos lecteurs une réfutation de l'histoire de la guerre de 1870 de M. Duquet, et qu'il était nécessaire d'indiquer l'homme et le livre auxquels entreprenait de répondre un officier de notre armée que les règlements militaires contraignent à signer des deux initiales Y. K. Ce livre, très courtois dans la forme, demeure une réfutation solide, complète, des principales erreurs de M. Duquet. M. Duquet trouve inadmissible la prétention émise par les militaires d'écrire des relations de campagne et de batailles, par la raison, dit-il, que l'esprit de solidarité est à ce point puissant dans l'armée qu'il empêche et détruit toute critique. Et quand on a l'air de trouver qu'il pousse un peu trop loin cet amour de la critique et du blâme, quand on lui objecte que pour formuler ces critiques violentes, il pèche un peu par le défaut d'autorité, quand on lui dit qu'en sa qualité d'intendant de réserve il manque peut-être un peu de compétence, il paraît fort vexé et se compare à Thiers et à Camille Rousset. Il a l'air d'ignorer que les erreurs militaires les plus graves fourmillent dans M. Thiers, que des livres entiers ont été écrits pour signaler ces erreurs et qu'un militaire qui prendrait pour base de ses études techniques *le Consulat et l'Empire* s'exposerait aux plus réels mécomptes. Mais est-ce que jamais l'ancien ministre de Louis-Philippe a montré dans ses écrits la partialité, l'esprit de dénigrement qu'on voit à chaque page dans les volumes de M. Duquet? Il n'y a que l'ignorance qui affecte ces prétentions à l'infaillibilité; les gens qui savent sont plus modestes, précisément parce qu'ils savent, et qu'en sachant ils ont devant les yeux les difficultés quelquefois immenses, écrasantes, avec lesquelles furent aux prises les hommes dont ils racontent l'histoire. Le général Thoumas a consacré à l'auteur de la *Relation de la guerre de 1870-1871* plusieurs articles où les fleurs n'empêchent pas de discerner les critiques. « Ce n'est pas comme cela, dit l'historien des *Transformations de l'armée française*, que je comprends l'histoire. L'auteur a trop l'air d'instruire un procès.... procès admirablement instruit, je le veux bien, et dont l'exposé est parfois palpitant d'intérêt, mais qui aboutit à des conclusions d'une sévérité pour le moins

discutable.» Et le général continue avec une fine ironie : « Loin de moi, très loin de moi l'idée d'avancer que M. Duquet n'a pas toute la compétence voulue pour porter un jugement sur les opérations qu'il expose, mais je ne puis m'empêcher de penser que si, avant d'aborder la guerre de 1870, il avait plus ou moins longuement étudié les guerres précédentes, il ne se montrerait pas toujours aussi affirmatif dans sa sévérité. » Et un peu plus loin : « Le maréchal Marmont, dans son magnifique livre sur l'Esprit des institutions militaires, a dit : Les Français valent dix fois leur nombre avec un chef qu'ils aiment et qu'ils estiment. Ils seront au-dessous de toute comparaison avec un général qui ne leur inspire ni estime ni confiance. La contre-partie de cette vérité bien connue est la tendance de l'armée et de la nation française à rejeter la responsabilité exclusive de ses échecs sur les chefs. Tendance dangereuse qu'il ne faudrait pas trop encourager, surtout à un moment où, pour plaire à la masse du public, il suffit, avec certitude de l'impunité, de traîner dans la boue tout ce qu'on devrait s'attacher à rendre respectable. » Tout cela est judicieusement dit, et ce sont là des conclusions auxquelles nous nous rallions pleinement. Le livre d'Y. K. est tout aussi modéré dans la forme que la causerie de M. le général Thoumas, mais l'écrivain ne s'est pas borné à relever d'une façon générale les erreurs de son contradicteur, il les a recherchées une à une, les signale avec une exactitude qui ne manque pas d'une certaine cruauté et montre à chaque instant M. Duquet écrivant à la légère, et lançant contre des hommes comme le vaillant colonel de Geslin, par exemple, les imputations les plus injustes. Ce livre constitue un réquisitoire dont la fameuse *Relation de la guerre de 1870-1871* ne se relèvera pas. Tous les officiers seront unanimes à remercier Y. K. d'avoir jugé une œuvre aussi inique.

12. — M. de Pardiellan, que son volume sur *l'Armée allemande telle qu'elle est*, a déjà popularisé dans le public, nous donne aujourd'hui, avec *les Chefs de l'armée allemande*, un travail moins humoristique mais tout aussi utile. Cette brochure, qui nous fait connaître les noms et la personnalité des différents généraux de l'armée allemande, sera consultée avec fruit par nos officiers, qui trouveront là, sur nos ennemis, plus d'un renseignement utile. On pourra se rendre compte, en parcourant cet opuscule, qu'en Allemagne la fonction est indépendante du grade. C'est ainsi que chez nos voisins nombre de brigades sont commandées par des colonels, sans que les unités ainsi pourvues soient moins bien dirigées. En France, un régiment qui n'aurait à sa tête qu'un lieutenant-colonel se considérerait comme décapité. En Allemagne, il n'en est point ainsi, sans que l'avancement s'en trouve atteint. Nous avons souvent emprunté aux Allemands des réformes maladroites : que d'autres, rationnelles, nous avons laissées de côté !

13. — *Les Expéditions anglaises en Afrique*, de M. le lieutenant-

colonel Septans, nous donnent une relation suffisamment détaillée des différentes campagnes menées par les Anglais hors d'Europe pendant les vingt dernières années, c'est-à-dire la guerre des Ashantees (1873-1874), celle des Zoulous (1878-1879), d'Égypte (1882), du Soudan (1884-1885), Ashantee (1895-1896). L'écrivain, qui lit couramment l'anglais, a pu consulter les documents officiels publiés par le War Office et nous donne ainsi une relation qui présente certaines garanties d'authenticité. Dire qu'il nous les fournit toutes serait peut-être exagéré, les Anglais ayant sciemment donné plus d'une entorse à la vérité quand l'exigeait l'intérêt de leur réputation militaire ou celle de leur domination hors d'Europe. Tel qu'il est, cet ouvrage n'est pas sans mérite : c'est le seul, ou du moins un des plus complets qui ait été publié sur la matière. Bien que le colonel Septans se soit abstenu de tirer des événements militaires qu'il rappelle des règles tactiques pour la guerre aux colonies, son récit ne peut manquer de faire ressortir à cet égard des principes sinon absolus, du moins rationnels. Relativement à la préparation administrative des guerres coloniales, plus encore qu'à leur conduite tactique, les Anglais ont une expérience que possèdent peu de nations européennes. Un examen des procédés employés par l'armée anglaise pour mettre sur pied, transporter, administrer des détachements variant du bataillon au corps d'armée, constitue donc une étude intéressante et profitable. On voit, par exemple, qu'en général les Anglais adoptent comme moyens de transport les véhicules en usage dans les pays où ils combattent et que ce système leur a toujours donné de bons résultats. En lisant ce détail, nous pensions involontairement à ces fameuses voitures Lefebvre qu'on a voulu employer à Madagascar et qui ont été la cause de si cruels déboires. Au point de vue de l'hygiène, on trouvera encore dans l'ouvrage du colonel Septans nombre de renseignements utiles.

14. — *Les Études critiques sur la guerre entre l'Abyssinie et l'Italie,* de M. le général Luzeux, ont trait, comme le précédent volume, à la guerre coloniale. L'écrivain militaire, après avoir pris l'occupation italienne de Massaouah à ses débuts, nous montre les difficultés sans cesse grandissantes que rencontra la nouvelle colonie, nous décrit sommairement les premières hostilités et arrive enfin à la dernière campagne, dont le désastreux dénouement a eu en Europe le retentissement que l'on sait. Une étude critique de la défaite d'Adoua, écrite avec compétence, fait ressortir les fautes commises par le général Baratieri au point de vue purement tactique. « Cette bataille, écrit le général Luzeux, a été perdue parce qu'elle avait été mal préparée, mal combinée et livrée trop tard. » Évidemment il y avait là trop de causes défavorables pour que Baratieri pût être vainqueur, mais ce que ne nous dit pas M. le général Luzeux, ce sont les tiraillements, les menaces, tout au

moins les sous-entendus comminatoires qui ont amené le général italien à la ruine de son armée et à l'effondrement de sa propre carrière militaire. Toutes ces causes n'étaient pas d'ordre uniquement militaire, comme l'a fait voir le procès intenté à l'ancien général en chef de l'armée d'Érythrée, et ont permis au conseil de guerre d'acquitter l'accusé.

15. — Nous parlions tout à l'heure de ce que nous pourrions emprunter de pratique aux Anglais, à propos des expéditions d'outre-mer. Voici, au point de vue de l'hygiène, un excellent livre, du docteur Legrand, qui nous permettra de nous passer de conseils demandés aux étrangers. Ce livre, bien complet, très pratique. très clair, sur l'*Hygiène des troupes européennes aux colonies et dans les expéditions coloniales*, rendra de grands services à notre armée si on le vulgarise, comme il le mérite et comme il convient, au salut du plus grand nombre. A vrai dire, l'hygiène aux colonies a été souvent traitée par des hommes d'une compétence incontestable, tels que les Béranger-Féraud, les Féris, les Jousset, les Treille, les Bourrie. Mais tout en reconnaissant la valeur des travaux publiés par ces maîtres, le docteur Legrand a pensé qu'il y avait encore quelque chose à faire au point de vue de l'hygiène spéciale du soldat, et c'est ce chapitre particulier de l'hygiène militaire aux colonies qu'il a entrepris d'écrire. Étudier les conditions dans lesquelles se trouvent nos soldats aux colonies, voir ce qui a été fait pour eux au point de vue de l'hygiène dans des contrées éloignées, ce qu'il y aurait encore à faire pour améliorer leur situation, rechercher dans quel sens l'hygiène militaire doit, sous les tropiques, se plier aux exigences de la vie coloniale et faire ressortir réciproquement en quoi l'hygiène coloniale du soldat doit tenir compte des nécessités inhérentes à la profession militaire, tel est le but de ce livre, excellent à tous les points de vue. A une époque où les questions coloniales ont une importance et une vogue réelles, *l'Hygiène des troupes européennes aux colonies* est un travail à recommander.

16. — Bien que l'axiome de Souvaroff : « la balle est folle, la baïonnette seule sait ce qu'elle fait, » ait conservé encore de nombreux partisans en Russie, les questions de tir n'y sont pas moins étudiées avec intérêt, témoin le gros volume que vient de leur consacrer le général Pototsky, professeur à l'académie d'artillerie Michel. Ce travail, qui est un des plus complets qu'il nous ait été donné de lire sur la matière, traite successivement toutes les questions balistiques dont la connaissance est nécessaire à un officier, c'est-à-dire les propriétés de l'arme et leur influence sur le succès du tir, la résistance de l'air, la construction de la trajectoire, etc., etc. La deuxième partie est consacrée à la fabrication des armes et des cartouches ; enfin une troisième partie traite du tir de guerre. Nous aurions bien des choses excellentes à signaler dans ce consciencieux travail, dont la lecture s'impose à tous ceux de nos offi-

ciers qui tiennent à être mis au courant des derniers progrès de la balistique. Rappelons seulement cette remarque du général Pototsky que dans les feux de masse, aussi bien par salves qu'à volonté, la dispersion des coups dans le sens de la portée, avec les fusils de huit millimètres comme avec ceux de onze millimètres, dépend du degré d'instruction de la troupe, et qu'il en est de même dans la disposition des balles sur la surface de dispersion. Ces résultats, qui ont été obtenus maintes fois dans les feux de salve exécutés à l'école de tir d'Oranienbaum, concordent absolument avec ceux constatés à l'école du camp de Châlons : ils montreraient à eux seuls l'importance qui doit être accordée à l'instruction du tir dans notre armée.

17. — *La Vie militaire en Russie*, de M. de Pardiellan, est un volume auquel le public français fera bon accueil. Bien que ce ne soit là qu'une compilation ou plutôt une série d'extraits qui paraissent tout d'abord n'avoir que peu de rapport les uns avec les autres, leur ensemble n'en forme pas moins un tout bien amalgamé, et ce tout nous donne à connaître la physionomie intime d'une armée qui a toujours eu nos sympathies, même alors que les erreurs d'une politique maladroite nous mettaient en face d'elle sur le champ de bataille.

18. — *La Stratégie de combat*, de M. le général Lewal, est la deuxième partie d'un livre dont nous avons eu déjà à parler à nos lecteurs. Nous trouvons étudié dans ce second volume ce qui concerne plus particulièrement la bataille, et nous répéterons aujourd'hui ce que nous disions naguère, que ce mot de *Stratégie de combat*, à propos d'une fonction tactique, nous paraît un contresens. La langue militaire n'est pas déjà si claire que les écrivains la rendent à plaisir plus obscure. Enfin M. le général Lewal y tient. Signalons donc *la Stratégie de combat*. Il y a, dans ce nouveau volume, les qualités et les défauts des précédents travaux de M. le général Lewal, d'excellentes choses à côté d'autres qui paraissent erronées et surannées, au milieu d'autres encore qui nous paraissent purement idéales et impossibles à transplanter jamais dans la pratique. Quoi qu'il en soit, les bonnes choses surpassent encore ici trop nettement les principes contestables pour que nous ne recommandions ce nouveau venu de la même façon que nous l'avons fait pour ses devanciers.

19 et 20. — Les *Fantaisies militaires*, du prince de Ligne, et ses *Préjugés militaires*, qui ont, les uns et les autres, plus de cent ans d'existence, ont moins vieilli que nombre d'ouvrages éclos beaucoup plus tard. En relisant ces pages pleines d'esprit, écrites avec un bon sens, une connaissance des choses de la guerre et du cœur humain qui sont véritablement frappantes, nous nous demandions si nous n'étions pas le jouet d'une illusion et si l'on pourrait mieux dire aujourd'hui. Les militaires savent combien de nos jours on s'efforce, dans la rédaction des règlements, de faire ressortir l'esprit des principes, évitant de donner à

la lettre une précision qu'elle n'a pas, qu'elle ne doit point avoir, car un règlement ne saurait prévoir tous les cas. Cette idée passe pour être nouvelle, moderne. Eh bien, écoutez ce qu'écrivait, il y a plus de cent ans, le prince de Ligne : « Les mulets du prince Eugène, tristes observateurs du règlement, croient que tout est perdu si on ne le suit pas exactement. Mais songez donc, pauvres esprits resserrés et craintifs, que le législateur n'a pu prévoir tous les cas. Le nôtre, plus éclairé que tous les autres, nous indique les moyens et veut qu'on les applique aux circonstances. » Livre à lire et à relire par nos officiers.

21. — M. le général Dragomiroff, dont le nom est aujourd'hui aussi connu en France qu'en Russie, a publié, il y a quelque temps, sur le livre du comte Tolstoï, *la Guerre et la paix*, une étude de haut intérêt, où il combat avec son bon sens ordinaire les théories extrapacifiques du grand romancier russe. Ceux mêmes qui n'ont pas lu le roman de Tolstoï trouveront néanmoins un plaisir certain à parcourir ces pages de Dragomiroff, pleines d'humour et de sel, et dans lesquelles les citations de Tolstoï sont suffisantes pour faire comprendre l'œuvre. L'ancien commandant de l'école d'état-major Nicolas est un penseur et un moraliste d'une profondeur d'idées peu commune. Son livre sur *la Guerre et la paix* est en réalité un traité de philosophie de la guerre, plus amusant que celui du marquis de Chambray et tout aussi solidement pensé.

22 et 23. — Les deux notices historiques sur *les Pharmaciens militaires* et sur le *Service de santé*, publiées par la maison Charles-Lavauzelle, sont intéressantes au point de vue documentaire. On est en général très mal renseigné, même dans l'armée, sur les origines de ces deux services, qui tiennent aujourd'hui une place considérable dans les armées modernes. On trouvera là des dates et des faits qu'on ne rencontre que très disséminés dans les questions militaires ou qu'on ne sait souvent où chercher quand on en a besoin. Sans doute ce ne sont là que deux *notices*, c'est-à-dire de courts résumés, qui ne peuvent remplacer ni une histoire du service de santé encore à faire, ni une histoire de la pharmacie militaire également à écrire, mais tels qu'ils sont, ces deux opuscules rendront des services.

24. — Le *Dictionnaire militaire* en est aujourd'hui à sa septième livraison (*Couverture-Désordres*). Nous donnons au nouveau fascicule les mêmes éloges que nous avons attribués aux précédents. Même compétence dans l'étude des sujets, développement suffisant, clarté et précision. Nous avons dit déjà combien rendrait de services ce dictionnaire qui est appelé à former à lui seul une bibliothèque. Avec la multitude de renseignemenis que nos officiers sont aujourd'hui contraints à avoir toujours présents à la mémoire, il leur sera utile de posséder ce résumé, suffisamment détaillé, qui leur évitera de recourir à des ouvrages coûteux.

25. — *Nos grandes manœuvres. Destructions nécessaires* consti-

tuent un livre des plus sérieux sous son apparence humoristique. Quel en est l'auteur? On le nomme tout bas dans l'armée, où l'ont rendu populaire des travaux écrits avec la même verve gauloise, le même style cavalier. Mais nous craindrions de commettre une indiscrétion en indiquant ici une personnalité militaire qui a voulu conserver l'anonyme, et nous ne soulèverons aucun voile. Les *Destructions nécessaires,* que préconise le colonel Z ou le général Y, sont celles des grandes manœuvres, telles qu'on les exécute en France, et, disons-le pour nous consoler, comme on les exécute partout. Tout au moins, si on tient à les conserver, qu'on s'écarte des errements suivis jusqu'à nos jours. En conséquence, « pas d'image de la guerre, pas de tableau ni de panorama, c'est puéril; — pas de manœuvres écrites d'avance, c'est idiot ; — pas de stratégie, c'est la mort des manœuvres ; — pas d'idée générale et spéciale, c'est nuisible et bon pour les « académiciens; » — pas de manœuvre contre ennemi marqué, c'est un casse-tête bon pour les Chinois ; — pas de vaincus ni de vainqueurs, c'est grotesque ; — pas d'arbitres, c'est superflu et dangereux ; — pas de tactique arbitrale ou tactique de manœuvres, c'est immoral; — pas de « critique, » c'est faux et criminel. Un tel programme contient plus qu'une réforme : il est à lui seul une révolution. Mais combien de choses justes dans ces quelques lignes qui semblent une exagération, et qui sont dictées par le bon sens et la pratique. En voyant ce qui est arrivé il y a quelques mois au général Grandin, mis à la retraite pour n'avoir pas voulu du tableau, du panorama et de la « tactique de manœuvres, » comment ne pas s'accorder à dire que notre spirituel anonyme a cent fois, mille fois raison? Nous souhaitons qu'on l'entende, sans beaucoup d'espoir, toutefois, de voir ce souhait réalisé.

26. — *La Pratique des examens militaires en Chine*, qu'a bien voulu nous envoyer, de Chang-Haï, le P. Étienne, nous fait comprendre pourquoi l'armée chinoise a été si complètement battue par les Japonais. Quand nous aurons dit que les examens subis par les candidats à l'école militaire du Céleste Empire se bornent à constater que les jeunes gens savent tirer l'arc et sont capables de soulever une pierre de quarante kilos, nous aurons fait comprendre qu'ils sont peu aptes à dresser des soldats à manier un fusil à tir rapide. Ce volume constitue une véritable révélation, et à la fois une curiosité aussi amusante qu'inattendue. Nous le signalons, comme de nature à rassurer les gens qui entrevoient déjà l'invasion de la race jaune et l'absorption de la vieille Europe par une nouvelle migration aryenne.

27. — L'ouvrage anonyme qui nous arrive de Vienne (Autriche), sous le titre *Geist und Stoff im Kriege*, est un traité de stratégie des mieux conçus et des plus intéressants qu'il nous ait été donné de parcourir. L'écrivain militaire, qui signe seulement C. von B. K., et qui doit être une person-

nalité en vue de l'armée austro-hongroise, a pris pour épigraphe cette maxime de Lossau : « qu'un soldat qui ne fait pas la guerre doit songer à la guerre, et que tout militaire a le devoir de s'occuper de la théorie quand il ne lui est pas donné de faire de la pratique. » C'est une autre façon de commenter la pensée de Bugeaud, « qu'il faut apprendre d'avance à déployer la voile pour savoir la larguer quand soufflera la tempête. » L'ouvrage, dont ce volume est seulement la première partie, embrassera vraisemblablement le stratégie au XVIIIe et au XIXe siècle. Le tome Ier, — celui que nous avons sous les yeux, — étudie la stratégie au XVIIIe siècle, non pas en donnant sèchement une série de principes concrets, qui ne sauraient être absolus ; mais en envisageant quatre périodes militaires distinctes de l'histoire militaire au siècle dernier, et en analysant les grands principes militaires mis en pratique dans ces campagnes par les généraux qui en eurent la haute direction. La première de ces périodes est la campagne du prince Eugène de Savoie, en 1701, les batailles de Carpi et de Chiari étudiées d'après les documents publiés par la section historique militaire des archives impériales et de nombreuses autres sources. La seconde période étudie les batailles de Mollwitz et de Chotusitz, c'est-à-dire les premières guerres de Frédéric II de Prusse. La troisième période, intitulée Amberg et Wurzbourg, met en vue les principes de stratégie, tels qu'ils ressortent de la campagne de 1796 en Allemagne. Enfin, la quatrième, qui nous mène de Montenotte à Hohenlinden, nous initie aux principes de la grande tactique napoléonienne, telle qu'elle apparut, en 1796, en Italie. L'ouvrage, écrit avec une compétence, une clarté d'exposition, une richesse de sources et de documents qui lui assureront un grand succès non seulement parmi les officiers, mais encore parmi tous les gens qu'intéresse la solution des hauts problèmes militaires, si intimement liés presque toujours à la politique, a sa place marquée dans toutes les bibliothèques sérieuses, et notamment dans les bibliothèques militaires. Toutefois, nous ne voulons pas dire que l'on devra accepter toutes les affirmations qu'il contient, et en particulier nous ferons des réserves, — en ce qui concerne la dernière partie, — sur la part qu'attribue l'auteur à Carnot dans les succès de l'année 1796. Dans une brochure, que personne n'a prise, en France, pour autre chose qu'une boutade de chercheur et de curieux, M. le général Pierron s'est efforcé de démontrer que Napoléon avait emprunté au maréchal de Maillebois le plan de la campagne de 1796. Réfutée victorieusement dans le *Journal des sciences militaires*, cette assertion de l'auteur de *Méthodes de guerre au XIXe siècle* n'en servira pas moins à appuyer la thèse des hommes qui cherchent à diminuer le mérite militaire du plus grand capitaine des temps modernes, et à fausser à son égard le jugement de l'histoire. Nous ne sommes pas de ceux qui peuvent être taxés d'être tendres à l'égard de Napoléon. Nous avons dit ici même,

bien des fois, ce que nous pensions de cet homme funeste qui, pour un peu de gloire militaire, fit tant de mal à notre patrie, qui, dans un sentiment d'égoïsme et d'intérêt purement personnels, bouleversa le continent, foula aux pieds, en Allemagne, en Espagne, partout en Europe, les sentiments du patriotisme les plus respectables et les plus sacrés, excita partout contre nous les sentiments de haine et de vengeance, fit périr de part et d'autre plus de quatre millions d'hommes, musela les libertés publiques et nous ramena aux pires jours du despotisme le plus byzantin. Nous avons écrit cela bien des fois, ici et ailleurs, et cette conviction, fondée sur une étude sérieuse, impartiale, de la vie de cet homme célèbre, n'a pas varié, ne variera sans doute jamais dans notre esprit. Mais quant à refuser à Napoléon les qualités militaires extraordinaires dont l'avait doué la Providence, quant à ne pas voir chez lui cet ensemble complet de talents qui forme le génie militaire, nous n'y avons jamais songé, et nous sommes de ceux qui admirent à ce point de vue spécial ce fatal et grandiose fléau de Dieu. Et nous avons cherché en vain, dans le livre que nous venons de citer, cette influence de Carnot, cette influence prépondérante que nous annonce l'auteur, et qu'il ne fait ressortir qu'au moyen d'arguments contestables. Nous appuyons d'autant plus volontiers sur cette critique, que c'est la seule de quelque poids que nous ayons à signaler, et il est impossible de n'y pas insister. Les légendes sont comme la tache d'huile : elles gagnent peu à peu, et finissent par détruire toute la vérité. C'était bien assez qu'en France on fît passer Carnot pour un grand organisateur, l' « organisateur de la victoire, » sans que les étrangers le sacrassent grand tacticien et grand stratège. Ce serait un contresens historique et une erreur peu flatteuse pour nous. « Carnot, a dit Napoléon (*Mémoires*, t. I, p. 123), n'avait aucune expérience de la guerre : ses idées étaient fausses sur toutes les parties de l'art militaire, même sur l'attaque des places et sur les principes de la fortification, qu'il avait étudiés dans son enfance. Il a imprimé sur ces matières des ouvrages qui ne peuvent être avoués que par un homme qui n'a aucune pratique de la guerre. » C'est sans doute là le jugement que la postérité portera sur le soi-disant organisateur de la victoire.

28 et 29. — La maison Berger-Levrault a entrepris depuis quelques années de nous faire connaître les règlements tactiques des diverses armées européennes. C'est là une œuvre de vulgarisation à laquelle on ne saurait accorder une publicité trop grande. C'est en connaissant les procédés de combat de nos amis et de nos ennemis que nous arriverons à utiliser pleinement le concours des uns, à combattre victorieusement les autres. C'est donc avec plaisir que nous signalons aux officiers le *Règlement sur le service en campagne de l'armée russe* et le *Règlement sur les exercices de la cavalerie allemande*, traduits, le premier par le capitaine Bardonnaut, le second par le commandant P. Silvestre. Le règlement sur le

service en campagne russe frappera nos officiers par la simplicité de ses prescriptions : il est à peu près la moitié du nôtre. Quant au règlement de la cavalerie allemande, il est empreint de cet esprit pratique que nos ennemis savent imprimer à toutes leurs créations militaires. Combien avons-nous encore à faire, en France, pour acquérir cette qualité!

30, 31 et 32. — Le *Manuel du fantassin*, le *Manuel d'infanterie* et le *Questionnaire du manuel d'infanterie* sont trois petits livres pratiques, écrits spécialement en vue du soldat et des gradés subalternes, auxquels ils rendront de bons services. Le *Manuel d'infanterie*, en particulier, est une encyclopédie complète qui, en mille pages, contient tout ce que doit connaître un caporal ou un sous-officier. Mille pages, c'est beaucoup sans doute pour un homme qui souvent sait à peine lire et écrire. Cependant ces mille pages ne contiennent que la substance de ce que l'on exige de ces pauvres gradés dont on fera bientôt des académiciens, ou tout au moins de simples bacheliers, sans songer que la science n'est pas tout à la guerre. Que de généraux du premier Empire ne savaient pas le quart de ce qu'on demande aujourd'hui à un élève caporal, qui ont gagné des batailles : témoins Lefebvre, Ney, Lannes! Nous reviendrons sans doute de cette tendance à faire de nos bas gradés des demi-savants : mais en attendant une réforme utile, nous recommandons à nos officiers le manuel Charles-Lavauzelle comme un petit livre excellent pour l'instruction de leurs cadres.

33. — *Le Livre du gradé*, écrit dans le même but que le précédent, est composé suivant un plan différent qui présente peut-être plus de clarté et rendra dans les grades inférieurs de très réels services. Nous pensons même que nombre d'officiers auraient avantage à posséder ce manuel qui, dans sa troisième partie, donne sommairement nombre de renseignements d'une utilité courante dans la pratique de la vie militaire. Et nous tenons comme certain que le sous-lieutenant, le lieutenant, peut-être même le capitaine qui saurait à fond *le Livre du gradé* resterait bien rarement coi devant la plupart des questions que peut poser un général inspecteur. L'ouvrage, élégamment cartonné dans une reliure souple, peut se porter facilement dans la poche.

34. — L'annuaire de l'armée française contient un nombre considérable de renseignements auquel on a, dans l'armée, l'obligation de se reporter à chaque instant. Ce sont ces renseignements : composition des diverses commissions du ministère, des cadres de nos grandes écoles, des personnels des états-majors, etc., que nous donne l'*Almanach-annuaire de l'armée française*. Il contient en outre l'organisation complète de l'armée de terre, celle de l'infanterie de marine, l'emplacement des troupes, les noms des attachés militaires en France et à l'étranger, les noms et les adresses des députés et des sénateurs, les jours de réception

bien des fois, ce que nous pensions de cet homme funeste qui, pour un peu de gloire militaire, fit tant de mal à notre patrie, qui, dans un sentiment d'égoïsme et d'intérêt purement personnels, bouleversa le continent, foula aux pieds, en Allemagne, en Espagne, partout en Europe, les sentiments du patriotisme les plus respectables et les plus sacrés, excita partout contre nous les sentiments de haine et de vengeance, fit périr de part et d'autre plus de quatre millions d'hommes, musela les libertés publiques et nous ramena aux pires jours du despotisme le plus byzantin. Nous avons écrit cela bien des fois, ici et ailleurs, et cette conviction, fondée sur une étude sérieuse, impartiale, de la vie de cet homme célèbre, n'a pas varié, ne variera sans doute jamais dans notre esprit. Mais quant à refuser à Napoléon les qualités militaires extraordinaires dont l'avait doué la Providence, quant à ne pas voir chez lui cet ensemble complet de talents qui forme le génie militaire, nous n'y avons jamais songé, et nous sommes de ceux qui admirent à ce point de vue spécial ce fatal et grandiose fléau de Dieu. Et nous avons cherché en vain, dans le livre que nous venons de citer, cette influence de Carnot, cette influence prépondérante que nous annonce l'auteur, et qu'il ne fait ressortir qu'au moyen d'arguments contestables. Nous appuyons d'autant plus volontiers sur cette critique, que c'est la seule de quelque poids que nous ayons à signaler, et il est impossible de n'y pas insister. Les légendes sont comme la tache d'huile : elles gagnent peu à peu, et finissent par détruire toute la vérité. C'était bien assez qu'en France on fît passer Carnot pour un grand organisateur, l' « organisateur de la victoire, » sans que les étrangers le sacrassent grand tacticien et grand stratège. Ce serait un contresens historique et une erreur peu flatteuse pour nous. « Carnot, a dit Napoléon (*Mémoires*, t. I, p. 123), n'avait aucune expérience de la guerre : ses idées étaient fausses sur toutes les parties de l'art militaire, même sur l'attaque des places et sur les principes de la fortification, qu'il avait étudiés dans son enfance. Il a imprimé sur ces matières des ouvrages qui ne peuvent être avoués que par un homme qui n'a aucune pratique de la guerre. » C'est sans doute là le jugement que la postérité portera sur le soi-disant organisateur de la victoire.

28 et 29. — La maison Berger-Levrault a entrepris depuis quelques années de nous faire connaître les règlements tactiques des diverses armées européennes. C'est là une œuvre de vulgarisation à laquelle on ne saurait accorder une publicité trop grande. C'est en connaissant les procédés de combat de nos amis et de nos ennemis que nous arriverons à utiliser pleinement le concours des uns, à combattre victorieusement les autres. C'est donc avec plaisir que nous signalons aux officiers le *Règlement sur le service en campagne de l'armée russe* et le *Règlement sur les exercices de la cavalerie allemande*, traduits, le premier par le capitaine Bardonnaut, le second par le commandant P. Silvestre. Le règlement sur le

service en campagne russe frappera nos officiers par la simplicité de ses prescriptions : il est à peu près la moitié du nôtre. Quant au règlement de la cavalerie allemande, il est empreint de cet esprit pratique que nos ennemis savent imprimer à toutes leurs créations militaires. Combien avons-nous encore à faire, en France, pour acquérir cette qualité!

30, 31 et 32. — Le *Manuel du fantassin*, le *Manuel d'infanterie* et le *Questionnaire du manuel d'infanterie* sont trois petits livres pratiques, écrits spécialement en vue du soldat et des gradés subalternes, auxquels ils rendront de bons services. Le *Manuel d'infanterie*, en particulier, est une encyclopédie complète qui, en mille pages, contient tout ce que doit connaître un caporal ou un sous-officier. Mille pages, c'est beaucoup sans doute pour un homme qui souvent sait à peine lire et écrire. Cependant ces mille pages ne contiennent que la substance de ce que l'on exige de ces pauvres gradés dont on fera bientôt des académiciens, ou tout au moins de simples bacheliers, sans songer que la science n'est pas tout à la guerre. Que de généraux du premier Empire ne savaient pas le quart de ce qu'on demande aujourd'hui à un élève caporal, qui ont gagné des batailles : témoins Lefebvre, Ney, Lannes! Nous reviendrons sans doute de cette tendance à faire de nos bas gradés des demi-savants : mais en attendant une réforme utile, nous recommandons à nos officiers le manuel Charles-Lavauzelle comme un petit livre excellent pour l'instruction de leurs cadres.

33. — *Le Livre du gradé*, écrit dans le même but que le précédent, est composé suivant un plan différent qui présente peut-être plus de clarté et rendra dans les grades inférieurs de très réels services. Nous pensons même que nombre d'officiers auraient avantage à posséder ce manuel qui, dans sa troisième partie, donne sommairement nombre de renseignements d'une utilité courante dans la pratique de la vie militaire. Et nous tenons comme certain que le sous-lieutenant, le lieutenant, peut-être même le capitaine qui saurait à fond *le Livre du gradé* resterait bien rarement coi devant la plupart des questions que peut poser un général inspecteur. L'ouvrage, élégamment cartonné dans une reliure souple, peut se porter facilement dans la poche.

34. — L'annuaire de l'armée française contient un nombre considérable de renseignements auquel on a, dans l'armée, l'obligation de se reporter à chaque instant. Ce sont ces renseignements : composition des diverses commissions du ministère, des cadres de nos grandes écoles, des personnels des états-majors, etc., que nous donne l'*Almanach-annuaire de l'armée française*. Il contient en outre l'organisation complète de l'armée de terre, celle de l'infanterie de marine, l'emplacement des troupes, les noms des attachés militaires en France et à l'étranger, les noms et les adresses des députés et des sénateurs, les jours de réception

des ministres, etc., etc. Ce volume ne remplace pas l'annuaire général, mais il le suppléera très souvent.

35. — Quant à l'*Agenda de l'armée française*, c'est à la fois l'almanach-agenda indispensable pour inscrire les prescriptions de la décision journalière que l'officier a intérêt à se rappeler, c'est l'aide-mémoire rappelant les principaux chapitres des différents règlements, ce sont des notions tantôt sommaires, tantôt complètes, sur le tir, l'armement, les travaux de campagne, l'administration, l'hygiène, l'hippologie, les tarifs de solde en station, en route, en campagne, enfin une quantité énorme de données de tout genre et de grande utilité. Nul agenda ne réunit sous une forme aussi commode et un volume aussi réduit une telle quantité de renseignements techniques, administratifs et militaires.

ARTHUR DE GANNIERS.

POÉSIE

1. *Rimes viriles*, t. IV. *Noname. Nouveaux sonnets.* 19 janvier-2 octobre 1896, par JULES NOIRIT. Bazas (Gironde), chez l'auteur, 1896, in-12 de 112 p., 2 fr. — 2. *Poèmes* (nouvelle série). *Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs*, par ÉMILE VERHAEREN. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-12 de 214 p., 3 fr. 50. — 3. *Ames simples*, poème, par YVES BERTHOU. Paris, Lemerre, 1896, in-12 de 110 p., 3 fr. — 4. *Les Fontaines miraculeuses*, par le même. Ibid., 1896, in-12 de 112 p., 3 fr. — 5. *Les Vauclusiennes*, poésies, sensations diverses. *Les Félibres et la langue française*, par MARC BONNEFOY. Ibid., 1896, in-12 de 130 p., 3 fr. — 6. *L'Ame antique*, par MARC LEBRAND. Paris, Colin, 1896, in-12 de XIV-250 p., 3 fr. 50. — 7. *La Crise. Dix ans de la vie. Aimer. Les trois mots. La Dernière Bombe*, par LOUIS FABULET. Paris, Charles, 1896, in-12 de 93 p., 2 fr. — 8. *Comme on pleure à vingt ans*, par MARGUERITE COMERY. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 123 p., 3 fr. 50. — 9. *Fleurs fanées*, par HENRY MERCQ. Ibid., 1896, in-12 de 98 p., 3 fr. — 10. *Grisailles et pastels*, poésies, par la baronne DE BAYE. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 133 p., 3 fr. — 11. *Meatis*, poème, par LÉON HÉLY. *L'Étude. Le Rêve. L'Abîme.* Préface par Anatole France, de l'Académie française. Paris, Fischbacher, 1896, in-12 de XIII-155 p., 3 fr. — 12. *Le Vais Exode*, par JEAN RASLIN. Ibid., 1896, in-12 de 96 p., 3 fr. — 13. *Les Berceuses*, poésies, par LOUIS LAMY. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 111 p., 2 fr. — 14. *La Tarentule*, saynète en vers, par RAYMOND DE MONTFORT. Bourges, Renaud, 1896, in-12 de 20 p., 1 fr. 25. — 15. *Statuettes*, par EUGÈNE MARTHA. Paris, May et Motteroz, 1896, in-12 de 120 p., 2 fr. — 16. *Cinquante médaillons de l'histoire de France*, par A. FAYET. Moulins, Impr. bourbonnaise, 1896, in-12 de 102 p., 1 fr. — 17. *Contes et Sonnets. Par rues et par vaux*, par CHARLES SALLÉ, préface de Théodore Cahu. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 103 p., 2 fr. 50. — 18. *Les Fleurs de la poésie canadienne*. 2e éd., augmentée et précédée d'une préface par l'abbé A. Nantel. Montréal, Beauchemin, 1896, in-8 de X-255 p. — 19. *Philippe le Bel. La France mère de l'esprit et de la liberté de l'Europe par la destruction de l'empire universel papal et sa proclamation du vrai principe social*, etc., par J. STRADA. Paris, Ollendorff, 1896, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 20. *Élégies de Tibulle*, par PH. MARTINON. Paris, Thorin, 1896, in-12 de LXI-303 p., 12 fr. — 21. *Morceaux choisis de* VICTOR HUGO. *Poésie*. Paris, Delagrave, 1897, in-18 de 324 p., 3 fr. 50.

1. — Laissez-moi tout d'abord, bienveillants lecteurs, vous narrer un petit roman. Vous ne vous souvenez assurément pas, — et si l'aventure n'avait pris des proportions toutes grotesques, je ne m'en souviendrais pas plus que vous, — d'un article paru, il y a bientôt deux ans, dans le *Pèlerin*, sur deux premiers volumes d'un poète peu connu, mais

qui tend à devenir célèbre : M. Jules Noirit. J'avais eu l'audace de ne pas estimer, du premier coup, l'auteur des *Rimes viriles* incontestablement supérieur à tout ce que nous connaissons, jusqu'à ce jour, de plus merveilleux parmi les plus illustres poètes. Et ma témérité avait été jusqu'à déclarer publiquement que M. Jules Noirit n'était peut-être pas tout à fait encore, d'une façon indiscutable, le plus grand poète des temps anciens et modernes. Le poète, irrité, m'a dédié tout un livre de sonnets (*Rimes viriles*, troisième volume), où je suis flagellé de belle façon. Mais ce n'était pas fini. Ayant eu le nouveau tort de pas croire, avec M. Noirit, que ce troisième volume fût préférable à l'Iliade ou à l'Énéide, je reçus en plein visage une quatrième douche de sonnets, et je ne serais pas éloigné de croire qu'il s'en prépare une cinquième !

Aussi, que n'ai-je pas fait pour mériter tout ce qui m'arrive ! Quelques rares journaux parlent-ils de M. Noirit en le critiquant ? c'est moi qui rédige leurs articles. Le silence des autres, c'est moi qui le paie ! Une pièce de M. Noirit est-elle refusée ? C'est que j'ai acheté le comité d'examen. Un « instantané » paraît-il dans le *Figaro* sur M. Noirit, candidat à l'Académie, — car il s'est présenté et j'ai fait échouer sa candidature, — j'en suis l'auteur. Le *Polybiblion*, outré de mes basses manœuvres, me fermant ses colonnes, je vais déverser ma rage dans une petite feuille de la Gironde, pays de M. Noirit. Il y a plus. Poussé par l'horrible jalousie, j'ai fait, depuis quelque temps, la navette entre Paris et la Gironde, dans le but, tout en veillant à ce que la presse fasse le silence sur mon terrible concurrent, de corrompre ses amis. Là-bas, j'ai trouvé un complice dans la personne d'un modeste fonctionnaire, que le poète avait stigmatisé. Nous avons réuni nos « deux plumes en une formidable Durandal, » dit l'article d'un journal du Midi, signé *Philos*, et qui témoigne de tant d'amitié pour M. Noirit, qu'on risquerait de l'attribuer à l'auteur même de *Rimes viriles*. Mais notre Durandal s'est brisée contre la cuirasse du poète. Entre temps, j'ai fait de la propagande en faveur de Zola. « Et il a été donné au monde ce spectacle étrange d'un écrivain religieux, critique littéraire d'une revue orthodoxe et respectable, faisant cause commune avec les souteneurs de l'auteur de *la Terre*. » Saint-Marcel écrivain religieux, rien là, je l'espère, qui vous surprenne, mais il y a mieux, et vous ne vous en doutiez certainement pas plus que moi : « On nous a affirmé qu'il abrite ses vilenies sous la pourpre cardinalesque ! » Cardinal ! Me voici cardinal ! Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai soudoyé le cardinal de Bordeaux, puis le nonce, puis le Pape, et que c'est pour cette raison qu'ils n'ont pas sacré M. Noirit roi des poètes ! Et toutes ces infamies, c'est sournoisement, dans les ténèbres, que je les ai perpétrées. Le poète des *Rimes viriles* m'a vu rôder la nuit, tantôt en soutane, tantôt sans soutane, tantôt avec barbe, tantôt sans barbe, rampant jusque chez ses amis, pour leur faire brûler son « livre, ainsi que

Jeanne d'Arc ! » Mais mon crime le plus grand, c'est l'échec de M. Noirit à l'Académie française. Sans moi, le poète aurait été élu haut la main. Mais j'étais là, détestable jaloux, et j'ai acheté Coppée, Gaston Boissier, etc., qui marchent sur un signe de mon petit doigt. Seul, Mgr le duc d'Aumale a su résister, et c'est pourquoi M. Noirit lui consacre son premier sonnet. Et le poète, qui tient à ce que je porte soutane, de s'écrier :

O mon Dieu ! c'est donc vrai que ce monde est maudit ?
Qu'il ne contient que haine et jalousie atroce ?
Que le plus respecté devient le plus féroce ?
Que la robe sacrée abrite le bandit ?

Aussi faut-il voir comment ce pauvre Saint-Marcel est traité ! Ma bouche est un exutoire immense de fiel, et distille un éternel poison ; mon pied est fourchu, ce qui s'explique, puisque mon père était Satan en personne ; à la voix du démon, tout a croulé dans mon âme ; je chancelle dans mon forfait brutal ; les Coppéens me saluent, en s'écriant : « Voilà l'esprit du mal ! » Paul Harel ne valait pas grand'chose, mais depuis que j'ai fait l'éloge de ses *Voix de la Glèbe*, il ne vaut plus rien :

Saint-Marcel l'a loué depuis. La coupe est pleine.

Bref, je suis un faquin, un pleutre, un triple bélître, une vilaine bête, un serpent, un critique impur vêtu de chasteté, une huître, un faussaire, un impudique, un vendu, un renégat, un chenapan, un Dreyfus, que sais-je ? Et c'est pourquoi M. Noirit m'a « mis en croix pieusement, » ce qui n'empêche pas que j'ai encore l'audace de me cabrer sous le fouet qui me châtie. Heureusement, ai-je affaire à un auteur qui sait pardonner, car il dit, faisant allusion à mes crimes et à son indulgence :

L'homme insultait Jésus, et Jésus le bénit.

Et le plus fort de tout cela, c'est que je ne connais M. Noirit ni d'Ève ni d'Adam, qu'il ne me connaît pas davantage, qu'il me paraît être un excellent homme et un bon chrétien, que je suis assurément celui à qui il doit le plus, puisque la colère lui a fait composer ses meilleurs vers. Il ne reste donc, de toute cette histoire invraisemblable, qu'un fait : je n'ai pas trouvé que sa poésie fût parfaite ! En vérité, si tous ceux que j'ai critiqués, et beaucoup plus durement que M. Noirit, m'en voulaient en proportion, je n'aurais plus qu'à m'exiler !

2. — Qu'est-ce que va bien dire mon grand ennemi personnel, M. Noirit, si je ne crains pas de reconnaître le mérite ultra-réaliste de M. Émile Verhaeren ? Va-t-il suivre l'exemple de certain rimeur extraordinaire, dont l'ouvrage était tellement au-dessous de tout, que je n'avais pu trouver aucune atténuation à ma critique et qui en conclut, sur l'heure, que j'étais un franc-maçon fanatique ? Je ne sais, et ce n'est pas cette crainte, certes, qui m'empêchera de dire sur chacun toute ma pensée, après avoir toujours soigneusement lu tous les ouvrages dont j'ai l'hon-

neur de parler. Il paraît que cette dernière qualité est l'une des plus rares chez les critiques! Donc, M. Verhaeren est un coloriste effréné; c'est avec une sorte d'exaspération qu'il veut rendre ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il sent, et nous retrouvons, dans la nouvelle série de poèmes qu'il présente au public, la même intensité de réalisme, la même exubérance de vie que dans les ouvrages précédents, mais aussi les mêmes excès. Ces nouveaux poèmes se divisent en trois parties : *Les Soirs, ou Décors liminaires; les Débâcles, ou Déformation morale; les Flambeaux noirs, ou Projection intérieure.* Les « décors liminaires » appartiennent à la poésie descriptive, et le talent de M. Verhaeren y brille de tout son éclat, excessif souvent, trop tourmenté, mais du moins jamais banal. On peut en dire à peu près autant des *Débâcles* qui relèvent de la psychologie et de la philosophie. Quant aux *Flambeaux noirs*, sans doute que mon œil n'est pas suffisamment accoutumé à tant de nuit, et que l'auteur a poussé sa « projection intérieure » un peu trop loin, mais je les trouve quelque peu obscurs. Nous plongeons dans le symbolisme le plus complet avec ses vers sans mesure, sans césure, souvent sans rime. Quelques citations suffiront peut-être à justifier cette trop courte critique. On y verra combien le poète presse les mots pour en extraire tout ce qu'ils peuvent donner, comme il tourmente le vers pour faire éclater sa pensée, et à quelles outrances le porte son naturalisme. Il parle des malades :

Ils ont mâché la vie et ses jours identiques,
Et ses mois et ses ans, et leur haine et leur sort....
Et maintenant, leur corps? — cage d'os pour les fièvres
Et leurs ongles de bois heurtant leurs fronts ardents,
Et leur hargne des yeux et leur minceur de lèvres
Et comme un sable amer, toujours, entre les dents.

Puis, il nous décrit les soirs :

Les soirs crucifiés sur des Golgothas noirs....
Le soir qui meurt, le soir! jette sur les marais
L'éclair de son épée et l'or de son armure....
. . . . . Seul, un beffroi,
Immensément vêtu de nuit, cassait les heures.

Plus loin, il nous montre :

Droite, sur le pignon, une cigogne, l'une
Patte levée et l'autre en tige de roseaux,
Et le bec large ouvert, ainsi que des ciseaux
De pâle argent, pour découper le clair de lune.

Voici maintenant pour *les Débâcles*. Le poète veut jouir de sa torture volontaire; il veut que l'esprit domine la bête :

Exaspère sinistrement ta toute exsangue
Carcasse et pousse au vent, par des chemins rougis

De sang, ta course; et flaire et lèche avec ta langue
Ta plaie, et lutte et butte, et tombe — et ressurgis !

Le poète termine en se lamentant sur le cadavre de sa raison :

Elle est morte de trop savoir,
De trop vouloir sculpter la cause,
Dans le socle de granit noir,
De chaque être et de chaque chose.

Notons, pour finir, quelques négligences. Pourquoi, tout à coup, un vers de onze pieds, dans une pièce de vers de douze, comme celui-ci :

Rocs de désespoir immensément tordus.

Et pourquoi des hiatus, comme dans « ce qui en reste » et « pareil à un ? »

3 et 4. — Avec M. Yves Berthou, nous continuons à rester au milieu de nos connaissances, car nous avons eu déjà l'occasion de dire le bien que nous pensons de sa poésie, et voilà qu'il nous oblige à récidiver par la publication de deux volumes à la fois : *Ames simples* et *les Fontaines miraculeuses*. — *Ames simples* est un poème breton, essentiellement breton, écrit par un barde breton qui chante les malheurs de deux couples d'amoureux du pays des Trégorrois, des Pleubihannais et des gens de Lézardrez, infortunes provenant des idées de caste. L'action s'ouvre en 1765. Isabellik ou Isabelle, qui a passé deux ans aux Ursulines, est revenue cependant à Kerloïk :

Avec du beau savoir et des manières fines.

Elle assiste à la fête populaire, au Pardon, où se rencontrent :

Les pâles innocents et les estropiés,
Nains, vieux couples cassés, lépreux montrant leurs croûtes
Et tous les mutilés qui vont sans mains, sans pieds....

Maurice, le cadet de Kerverzo, ne voit, dans toute cette foule, qu'Isabellik, dont il s'éprend, pour le malheur de tous. La mère du cadet de Kerverzo ne consentira jamais à ce que des roturiers pénètrent dans sa gentilhommière. Et d'ailleurs, une sorte de devin de village, ayant bu plus que de raison, le prédit, au milieu du festin où resplendissent :

Armoires et bahuts sculptés en cœur de chêne,
Lits clos et rideautés de vieux crépons de laine

et dans lequel on sert — repas royal — du lard,

Puis, de toutes les choses
La plus délicieuse : une tête de porc.

Délicatesse et rudesse de mœurs, simplicité et naïveté, ébahissement du peuple devant un luxe qui paraîtrait aujourd'hui de la pauvreté, coutumes, costumes bretons, tout est pris sur le vif. Isabelle, victime des préjugés de la noblesse du cru, entre au couvent, pendant que cet infor-

tuné cadet de Kerverzo est purement et simplement cloîtré. Mais le malheur des uns sera puni par le malheur des autres. Voici André de Kerverzo, l'aîné, qui s'éprend, à son tour, d'une roturière : Renée-Anne, de Lézardrieux. Attendez un peu ! C'est maintenant le bourgeois qui ne veut pas d'une alliance sans fortune pour sa fille. Renée-Anne sera mariée, malgré elle, à un riche manant, mais le jour même de la cérémonie elle meurt, et le fiancé préféré de son cœur périt aussi. Cependant, le cadet, Maurice, s'est échappé de son cloître, et grâce à la Révolution qui vient d'éclater, Isabellik est sortie de son couvent. Ils se retrouvent, Maurice redemande la main de celle qu'il a toujours aimée. Hélas ! l'union sera pour toujours impossible, car Isabelle a fait vœu de n'être plus qu'à Dieu. Tel est le poème très breton de M. Yves Berthou. Il est simple, il est bon et plaira à tous les amis de l'Armorique.

— *Les Fontaines miraculeuses* sont des poésies mystiques, d'une inspiration triste et religieuse, faites des mélancolies d'une âme que l'infini, l'idéal, l'immatériel, tourmentent et qui a le dégoût de la vie terre à terre, des vilenies courantes :

Puisque je ne sais plus attendre ni me taire,
Dieu que je veux toucher par les cris de ma foi,
Donne-moi ces ailes d'oiseau, j'irai vers Toi
Pour ne descendre plus, jamais plus sur la terre.

Ainsi parle le goéland qui traduit alors la pensée du poète. La vie

D'où l'on a chassé la Candeur et la Beauté....
La vie est laide et rend les convives mauvais,
Poète, et ne vaut point la peine qu'on la vive.
Heureux, heureux celui qui part en floréal.

Et la plupart des pièces sont empreintes de cette tristesse, comme leurs titres seuls l'indiquent : *Crépuscule*, *le Calice*, *Ténèbres*, *le Châtiment*, *la Mer morte*, etc. C'est un peu trop poussé au noir, mais c'est à peu près le seul reproche sérieux que nous puissions faire à M. Berthou.

5. — Lui aussi, M. Marc Bonnefoy est une vieille connaissance pour nous, toujours et malheureusement aussi irréligieux. Son père vient d'expirer et il écrit :

Tu nous quittes, mon père, et tu pars confiant
Comme un libre penseur honnête homme et croyant :
La douleur de ton fils en sera moins amère,
Moins cruelle en sera la douleur de sa mère,
Et tous les deux sauront comment se consoler
Chaque fois que leurs pleurs viendront à se mêler....
Vertueux, le remords ne t'épouvantait pas....

Ce libre penseur croyant, cette consolation que procure une mort de ce genre, cet orgueil de croire qu'un homme, s'il n'est pas un saint, peut n'avoir aucun remords, tout cela en dit long sur le fond de notre poète. M. Bonnefoy n'ajoute-t-il pas d'ailleurs plus loin :

O Dieu de mes aïeux, de Moïse et de Rome,
Toi que des imposteurs font plus mauvais que l'homme,
Non, tu n'es pas mon Dieu, non, tu n'as pas ma foi;
Le néant est affreux, mais il vaut mieux que toi!

Et plus loin encore :

En quelque pays que je meure,
Quand sonnera ma dernière heure,
Pas de prêtre dans ma demeure :
Je mourrai comme j'ai vécu.
S'il frappe, verrouillez ma porte.
Je n'ai pas besoin qu'il m'apporte
De vains secours : mon âme est forte.
Mieux que lui je suis convaincu.

Quoi d'étonnant, après cela, qu'il nous dise :

Et j'ai vidé la coupe où le siècle s'enivre
Aux âcres voluptés qui sillonnent le front :
Et dans les faux plaisirs où le front se corrompt,
J'ai perdu sans retour mes plus fraîches années.

C'était logique, et ceci entraîne cela. Cependant, tout n'est pas fini, tant s'en faut, car le poète souffre de son incrédulité, et il s'écrie :

Seigneur, Seigneur, Seigneur, je crie encor vers toi!
L'injustice et le mal ont emporté ma foi,
Et c'est le cœur rempli d'une angoisse infinie,
Dieu juste, Dieu clément, Dieu bon, que je te prie.

Et le volume se termine par cet autre appel :

Et je crie : — O Seigneur! ayez pitié de moi!

Tout ceci n'explique guère le titre de l'ouvrage : *Les Vauclusiennes*. Mais le volume s'ouvre par une série de pièces sur le Vaucluse, fort bien tournées pour la plupart, et qui dénotent chez leur auteur beaucoup de facilité, d'aisance, de possession du métier et d'imagination. A noter pourtant un hiatus : « et hier. » Fait assez rare, ce fils d'Avignon attaque avec violence les félibres, dont il rabaisse le mérite, et qu'il accuse de vouloir démembrer la France.

6. — M. Marc Legrand est un jeune, un nouveau, mais qui s'annonce bien. Sans aller jusqu'à dire, avec M. Emmanuel des Essarts, que « c'est par son recueil que va se renouveler une fois de plus la tradition de la vraie poésie française, » nous estimons qu'il a de l'étoffe, et qu'il entre bien « dans la voie large et royale de la poésie traditionnelle. » Par la correction du style, par l'achèvement de la forme, par son amour de l'antiquité et de la beauté plastique, il se rapproche de Leconte de Lisle et de M. de Hérédia, mais non point par la richesse de la rime qu'il aura besoin de travailler davantage. « Nombres » et « ombre, » « pipeau » et « troupeaux, » « bleues » et « queue, » « voile » et « étoiles, » « gagnent » et « montagne » ne peuvent rimer ensemble. Quelques vers manquent aussi

d'harmonie. Cet hémistiche, par exemple, n'est pas très phonétique : « Car son dernier-né dort. » A surveiller aussi les hiatus, tel que celui-ci : « Qui hier, sur ma poitrine. » Nous ne voyons pas enfin l'utilité de se confiner dans le paganisme et la vieille mythologie. Prenons à l'antiquité sa belle forme harmonieuse et large, simple et grande, mais laissons-lui ses histoires de dieux ridicules. Cela pouvait amuser les Grecs qui s'intéressaient encore à la mythologie ; mais nous avons bien d'autres chats à fouetter, et l'Olympe peut dormir tranquille. C'est si vrai que M. Marc Legrand est d'autant plus attrayant qu'il s'écarte davantage des vieux clichés, et qu'il s'abandonne plus complètement à son imagination, en dépit des excellentes traductions qu'il nous donne de quelques poètes anciens, et notamment d'Horace. Citons au moins un sonnet, *la Lance sanglante*, que M. Legrand dédie à notre distingué poète Florentin-Loriot :

Le soleil avait fui, la terre avait tremblé,
Et, du noir Golgotha jusqu'aux cimes prochaines,
Un vent soudain avait brisé les vastes chênes,
Comme le pied du bœuf casse un épi de blé.

Alors centurions et peuple rassemblé,
Et noirs bourreaux portant des marteaux et des chaînes,
S'en allèrent, laissant avec leurs larmes vaines
Les femmes aux pieds froids de Jésus immolé.

Or le soldat railleur, qui d'un coup de la lance
Avait percé son flanc, s'en revint en silence....
Mais partant pour la guerre, à la fin de l'été,

Et déjà ceint du glaive et du casque sonore,
Comme il prenait la lance, il fut épouvanté :
L'éternel sang divin en dégouttait encore.

7. — M. Louis Fabulet est un jeune aussi, mais combien différent de M. Legrand. Il s'arrête si peu à l'antiquité, qu'il arrive de suite à la bombe anarchiste, progrès moderne, très moderne. Il démontre que cette bombe est le résultat logique de la destruction de la foi, et provient des doctrines de Voltaire et de Renan et de l'éducation antichrétienne. Les coupables ne sont pas les Henry ou les Marchal, mais bien ceux qui ont fait dévoyer leur intelligence et leur cœur. La liberté, l'égalité, la fraternité, ne sont plus que des mensonges :

La liberté, pour toi, c'est bien servir la chair,
L'égalité, m'astreindre à ton niveau de fer,
Et la fraternité, nous abaisser de pair....
On s'était endormi dans cette foi sercine
Que, sans rois et sans Dieu, sans maître, enfin sans chaîne,
L'homme allait devenir aussi fort, aussi grand
Que le chantait Hugo....

Les crimes anarchistes ont brisé cette illusion. Donc, revenons à l'idéal, à l'amour, à Dieu, qui fait les hommes bons :

Lorsque le soir descend et que l'homme s'appuie,
Fatigué, sur sa bêche, en rêvant dans son champ,
Qui donc le baise au front, sa tâche étant finie,
Tandis qu'errent ses yeux sur le soleil couchant ?
Qui donc, sous ce baiser, fait qu'alors il oublie
Si vite ses sueurs, sa crainte, un sol méchant,
Les pierres où cent fois sa pauvre bêche plie,
Et qu'éperdu d'amour, sans hésiter il prie,
Pardonnant tout à tous dans son oubli touchant ?

La Crise renferme, en définitive, de beaux vers, ayant du souffle, de l'ampleur, de l'élévation, de la vigueur, mais le poète néglige un peu trop la rime, à laquelle il ne faut évidemment sacrifier aucune beauté, mais qu'il ne convient pas non plus d'immoler. Quelques longueurs, quelques inexpériences seraient encore à signaler au jeune poète. Des vers aussi dénués d'harmonie que les deux suivants sont, par exemple, inadmissibles. La raison ne vaut rien

Lorsqu'à la foi du cœur fort elle ne se noue....
Et qu'ont-ils su remettre où tant où ils ont ôté ?

M. Fabulet fera bien de se souvenir du précepte : « Vingt fois sur le métier.... »

8. — Que dire de *Comme on pleure à vingt ans*, de Mme M. Comert, sinon que c'est un volume aussi délicat de forme que désolant de fond, puisque ce fond est fait tout entier de la désolation d'un amour perdu et, ce qui est plus grave, de la ruine de toute croyance qui en est résultée. Quel illogisme féminin, Madame, parce que l'homme est trompeur, de ne plus croire à Dieu ! Sans doute, votre douleur fut grande, puisqu'elle a absorbé toute votre vie, et qu'on la sent éclater, palpitante, en chacun de vos vers. Mais est-ce une raison pour vous écrier :

Sur le vide éternel, ô mon front, tu t'inclines;
Les livres ni le ciel ne t'ont répondu rien.

Ou encore, et j'en passe beaucoup du même genre, puisque l'idée du suicide même a hanté l'imagination de notre poète :

Je ne regrette plus d'être folle et païenne,
Je ne regrette plus de ne pas croire en Dieu,
Puisque mon âme a pu se brûler à la tienne,
Et ma lèvre d'argile à ta lèvre de feu....
Je ne regrette plus le temps où je croyais....

Si, Madame, vous le regrettez.... car vous répétez souvent le contraire, et surtout vous en souffrez. N'est-ce pas vous qui écrivez :

Si vous avez la foi....
Oh ! ne me dites pas, à moi, que vous souffrez !

Vous voyez bien que la foi a du bon : c'est vous qui le dites. Et croyez que cette foi même ne nuirait pas à un talent aussi vrai, aussi

pénétrant, aussi exact dans le sentiment que le vôtre. C'est à Sully-Prudhomme que vous dédiez votre ouvrage; c'est de Sully-Prudhomme que vous relevez. Prenez-lui encore toutes ses qualités de précision et de délicatesse ; mais laissez-lui sa désespérante philosophie.

9. — Cette précision, dont nous félicitons Mme Marguerite Comert, n'est pas la qualité dominante de M. Henry Mercq. *Fleurs fanées*, qui contient d'ailleurs de jolies pièces, faites de souvenirs ou d'impressions du moment, pèche aussi par trop de généralités. L'épithète vague et qui ne peint pas y remplace trop facilement et trop souvent le mot juste, l'expression vivante, même à la rime, ce qui est encore plus grave. Voici, par exemple, ce que l'auteur nous dit de Napoléon :

> Tout à coup aveuglé par ses plans orgueilleux
> Abandonne sa femme.... astre doux, merveilleux
> Qu'il aimait tendrement, comme le dit l'histoire.

Et il la délaisse pour

> La fille des Césars, des Césars germaniques
> Qu'il allait épouser avec mille splendeurs.

L'harmonie, pas plus que la composition, ne gêne parfois notre auteur. Dès la première pièce, je lis :

> Et les senteurs évaporées
> Que ne nous disent-elles pas?

Et ce « que ne nous » est suivi de « Et quand l'on, » « Et que nous, » « De quoi, » « On, » « On, » « Et l'on garde, » « Et quand dans. » Ailleurs, je trouve un « Ainsi, si tu. » Puis, un vers de deux pieds au milieu de petits vers de trois :

> La mignonne
> Anémone
> *Bourgeonne*
> Et sourit.

Plus loin, il nous parle d'une voix de jeune fille

> Qui prend un ton charmant, au sortir du larynx.

C'eût été difficile auparavant, et ce larynx n'ajoute guère à la poésie de la situation. Le poète lirait utilement *les Ressorts poétiques* de M. Gaston Homsy, dont nous avons parlé dans un dernier article, et *l'Art d'écrire* de M. Albalat. Encore à lui nous dirons : « Vingt fois sur le métier.... » La versification exige plus de travail.

10. — Petits vers galants, amoureux, XVIIIe siècle modernisé, poudrés, musqués, aimables, fins, délicats, gracieux, faciles, d'une philosophie commode et tendre, avec un arome de mélancolie bien dosé, quelquefois un peu mièvres et mignards, avec un scepticisme sans amertume et sans éclats, toujours de bonne compagnie, tels sont les vers de Mme la baronne de Baye. Parfois il s'y mêle une réminiscence de Sully-

Prudhomme, mais c'est plutôt comme un air qu'on se répète qu'une imitation de fond. Ainsi, ces vers :

Je rêve aux sphères immortelles
Où les cœurs ne sont jamais las,
Où les amours sont éternelles,
Où les larmes ne coulent pas !

Puis, ce sont des peintures à la Boucher :

Ah ! la gracieuse Marquise !
En sautillant sur les fraisiers,
D'un geste emprunt de mignardise,
Elle envoyait de longs baisers....

Et ces amours, voyez ces amours :

Oh ! les adorables frimousses !
Certe, ils venaient de s'échapper ;
Pour gambader parmi les mousses,
De quelque toile de Boucher.

11. — Voici qui n'est plus du même genre, oh ! mais plus du tout ! *Mentis* est un poème philosophico-théogonique, rien de moins. Il est précédé d'une préface de M. Anatole France, où le nouvel académicien félicite grandement M. Léon Hély, l'auteur, « chimiste de la psychologie, » de sa « méthode positive, » dans l'étude de l' « écoulement des choses. » M. Hély n'a pas de chance : « aucun dogme n'a contenté son intelligence. » Et c'est pourquoi M. Anatole France s'écrie : « Pour ma part, je l'ai tout de suite aimé, ce frère en esprit. » Toujours est-il que ce « frère en esprit, » avant de soupeser les religions, commence par nous décrire le potache à Bullier, pour nous assurer ensuite que le romantisme de Hugo défie l'« Histoire et l'Avenir. » Puis il passe à l'historique de tous les dogmes, qu'il retrace à sa façon, avec un luxe de couleur locale et une érudition de détails tout modernes autant que peu philosophiques. Toutes les croyances sont d'ailleurs mises sur le même pied, avec un scepticisme magistral, que leurs manifestations soient nobles et pures, ou grossières et lascives. Cette étude ne laisse pas que de jeter un certain trouble dans l'esprit de *Mentis*, qui conclut à la suprématie de la science, seul remède à tous les maux et couronnement des religions. Pourtant, il n'est pas très convaincu, et il va même jusqu'à se désespérer, lorsque lui apparaît Luxa, divinité céleste, qui vient lui conseiller l'oubli par le plaisir. Et, en effet, pourquoi se

torturer jusqu'au doute terrible,
Alors que tout commence et finit au baiser ?

Mais Luxa n'a pas raison du poète, qui termine par la colère et le dégoût de la science.... sa banqueroute, et la souffrance. La forme, facile et simple, a beaucoup d'allure et d'ampleur.

12. — Avec M. Jean Baslin et son *Vain Exode* — ainsi dénommé probablement parce qu'on n'en sort pas — nous tombons en plein symbolisme, avec toutes les excentricités de fond et de forme. Par exemple, c'est la connaissance de la vie orientale qui l'a sauvé, et voici comment il raconte l'événement :

Je n'avais qu'à pencher sur le miroir
De mon âme ingénue
La vérité hideuse et nue
Des choses que les yeux peuvent voir,
Et voici que nuées
D'azur elles m'apparaissaient
Continuées
A l'infini
Et qu'elles passaient
Du hallier épineux des visions réelles
Dans le verger béni
Des choses éternelles,
Où les fleurs du passé consacrent de leur gloire
L'illusoire et divin butin de la mémoire.

Bref, il est parvenu

Au bord de la vallée où demeure l'Amour.

C'est beaucoup de façons pour en arriver à un fait si banal. Quoi qu'il en soit, M. Baslin voit passer devant lui nombre de visions de femmes, auxquelles il ne laisse d'ailleurs qu'un insignifiant souvenir. Mais une jeune fille apparaît, qui ne lui prête aucune attention, ce qui fait qu'il s'attache à ses pas. L'auteur du *Vain Exode* trouve d'ailleurs de très beaux vers, quand il veut. Ainsi :

O toi qui t'es assise un instant sur la plage,
Quand ta barque, amarrée à l'ombre des roseaux,
Penchait l'aviron las vers le baiser des eaux.

13. — Coppée écrit à M. Louis Lamy : « Ce sont, en effet, vos *Berceuses* de douces rimes berçantes; vous y chantez, en une langue simple, aisée, les joies des yeux, les satisfactions du cœur qui, dans la vie usuelle, peuvent mettre un sourire au visage, une consolation dans l'âme. » C'est, en effet, un poète aimable et bon, que M. Lamy. Mais dire que sa langue est simple et qu'il prend ses sujets dans la vie usuelle n'est pas assez toujours. Quand il raconte l'histoire de l'ouvrier qui rentre ivre, le jour de paie, sans donner un sou à sa femme entourée de marmots qui demandent du pain, il n'est pas très neuf, et le récit aurait besoin d'être rajeuni par quelques détails topiques. Et cette autre histoire :

Un grossier qui parlait commerce tout le jour

épouse une jeune fille « captivante. »

Mais on ne peut mêler le chardon à la rose,
La gentille fauvette au corbeau mal appris.

Le résultat ne se fait pas attendre : « Il fallut le divorce, » et puis :

De nul elle ne sera plus jamais éprise.

Vers qu'on peut accuser sans crainte de manquer d'harmonie. *Une Vieille Légende*, où le poète montre Dieu préférant à tout « une larme de repentir, » vaut mieux.

14. — On cherche des comédies de salon, et l'on en trouve rarement. Les unes sont trop longues, les autres trop compliquées et le reste, ou pour mieux dire, la plupart désolantes d'ennui. Et pourtant combien de jeunes gens, voire même de ceux qui le furent, sont piqués de la tarentule de jouer la comédie. La *Tarentule*, tel est précisément le sujet d'une courte saynète, à deux personnages, dont l'auteur, M. Raymond de Montfort, est un homme d'esprit. Le sujet est très simple : Madame veut jouer la comédie, Monsieur s'insurge. Mais ce que femme veut.... Donc, Madame prépare ses batteries, et si bien que Monsieur en arrive non seulement à autoriser, mais à exiger la représentation, où il jouera! Tout ceci est finement écrit et lestement enlevé. La langue est facile, élégante, et le dialogue vif, net, très naturel.

15. — M. E. Martha nous donne sa théorie, et comme elle est excellente, fond et forme, rien de mieux que de la reproduire :

Le vers est un regard qui pleure et qui sourit,
Fleur ayant un parfum, corps ayant un esprit,
Et l'on ne comprendrait pas plus un vers sans âme
Qu'un astre sans rayons et qu'un foyer sans flamme.
Certes, la rime rare et le mot précieux,
C'est bien; mais une idée, à mon avis, c'est mieux.
Il ne faut pas qu'un vers soit vide : ce beau vase
Fait pour les fleurs du ciel : rêve, prière, extase!
Chacun doit être un tout lumineux et vivant.

L'auteur de *Statuettes* chante aussi bien les beautés de la nature que les sentiments qui agitent notre pauvre cœur. Son livre est fait surtout de ces mille riens qui sont tout dans la vie de ceux qui pensent, qui aiment, qui souffrent, ce qui est bien près de ne faire qu'une seule et même chose. Grâce, facilité, délicatesse, distinction, élévation, foi, telles sont les caractéristiques de ce petit ouvrage, l'un des meilleurs de ceux que nous examinons aujourd'hui. M. E. Martha n'a pas de ressemblance que le nom avec l'auteur très distingué de *la Délicatesse dans l'art*, encore un ouvrage que devraient étudier tous nos poètes. Que si sa théorie paraît démodée à nos « jeunes, » je les consolerai en ajoutant que *Statuettes* renferme de très jolis vers de neuf pieds.

16. — *Cinquante médaillons de l'histoire de France*, voilà un titre qui ne paraît pas devoir cacher de bien agréable poésie. Des portraits en

vers, de la poésie didactique, diront quelques-uns, ce n'est pas très gai. Car ce qui plaît, aujourd'hui, c'est surtout le genre léger. Mais prenez la peine de pénétrer dans le volume, et vous verrez vite si l'on peut devenir intéressant, à force de justesse, de justice, de précision, surtout lorsqu'on écrit en bons vers, qui, malgré la difficulté du sujet — car chaque portrait forme un sonnet — ne manquent ni d'élégance ni de couleur. Citons un exemple : Robespierre.

Etudiez les traits qu'à vos yeux je dessine.
Sous ce masque bourgeois se cache un assassin ;
Saupoudrant de beaux mots un discours patelin,
C'est de meurtre qu'il rêve et du sang qu'il rumine.

En invoquant les lois, il dénonce, extermine,
Sa phrase est filandreuse et son talent mesquin,
Debout, les yeux au ciel, grimé sur son tremplin,
Dans sa pensée il voit jouer la guillotine.

On recule à l'aspect de ce crâne fuyant;
Toujours contre le prêtre et le riche aboyant,
Le cœur gonflé de fiel et rongé par l'envie.

L'échafaud mit un terme aux hontes de sa vie,
Il trouva dans le crime un rival dans Marat,
C'était Mandrin doublé d'un petit avocat.

Ce dernier vers nous prouve que M. Fayet n'a pas oublié, ici plus qu'ailleurs, la loi du sonnet qui veut que la finale soit le résumé frappant de la pièce. Le portrait de Chateaubriand se termine ainsi :

C'est l'âme d'un Français, la tête d'un Breton.

Celui de Napoléon, par ce vers :

Et, s'il faut le juger, la plume tremble, hésite.

Mais c'est peut-être le sonnet sur Victor Hugo que je préférerais. Il est si vrai, même et surtout dans sa conclusion :

Lui, qui crut tout mener, n'emboîtait que le pas.

17. — Je lis, dans *Contes et boutades*, ces vers, pris entre cent autres pareils. Il s'agit d'une femme qui dit à son mari :

T' étais l' port après la tempête
Le waterproof, le rêve enfin;
Mon gros chéri, je le répète,
T' étais pour moi le fin du fin.

Que voulez-vous y faire? Ce genre, qui veut être gai et spirituel, nous paraît profondément triste. Ces *Tendresses conjugales* nous semblent d'un trivial horriblement pénible. Pourquoi donc perdre son temps à nous peindre des choses si laides, si désolantes? C'est le peuple, dites-vous ! Mais croyez-vous qu'il n'est pas possible de créer une poésie populaire autrement élevée, tout en restant positive? A défaut d'autres témoignages, bien des vers de M. Charles Salle ne suffiraient-ils pas à

nous le prouver? Et, en tout cas, s'il tient absolument à ce genre, et il aurait tort, puisqu'il peut faire mieux — au moins faudrait-il qu'il observât toujours les règles de la métrique. Combien y a-t-il de pieds dans les vers suivants :

Faut plus jouer puisqu' t' as plus d'atout....
Nous valsions au bruit de la fête....
Leur conversion n'est pas douteuse....
Comme en un grand péril l'œil s'appuie au ciel....

18. — *Fleurs de la poésie canadienne* forment une anthologie des meilleurs poètes de ce brave pays catholique resté si français. Le volume s'ouvre par une excellente préface de M. l'abbé Nantel, un littérateur qui comprend merveilleusement le rôle, l'importance et, je ne craindrai pas de dire avec lui, la nécessité de la poésie. Douze poètes sont passés en revue, avec de nombreux extraits de leurs œuvres, en sorte que nul ouvrage n'est plus propre à nous donner une juste idée de la poésie canadienne. Toutes ces poésies sont inspirées par la foi chrétienne et l'amour du pays. On s'attache à la nation qui ne persécute pas sottement la religion. La facture est généralement classique, l'expression souvent romantique et le vers ancien. Parmi les plus modernes, citons MM. Fléchette, Adolphe Poisson et surtout Nérée Beauchemin.

19. — En écrivant le drame de *Philippe le Bel*, M. Strada pourfend les erreurs de nos historiens, qui n'ont rien compris à rien de rien, sur le rôle du fameux roi. « De même, ajoute-t-il, nous allons prouver par quatre drames successifs — quatre drames aussi longs que celui de *Philippe le Bel!* ayez pitié de nous! — qu'ils n'ont pas compris le mouvement de la seconde renaissance.... L'art peut, doit être appelé à une plus puissante unification de tout ce qui compose la pensée et l'âme humaines. Ouvrant et constituant par mes œuvres philosophiques l'*Ère de la science*, je suis logiquement cette voie dans l'art.... J'écris des choses et des mots que je n'ai jamais dits, et que je serais honteux de prononcer.... » Et le poète s'écrie :

Église, je le dis en toute vérité,
Ton histoire est l'horreur de notre humanité....
J'ai donc inauguré le vers où la science
Et l'histoire vivront leur sublime existence....
Ce que j'apporte, ô fils, est le salut du monde....
Eh bien, je vous apporte une œuvre sans pareil....

Dans cette « œuvre sans pareil, » M. Strada établit la gredinerie monstrueuse des Papes et par suite de tous les prêtres, en présence du génie énorme et très bon de Philippe le Bel, le tout en vers violents, saccadés, volcanisés. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur son œuvre, car, s'il n'en est qu'à son quarantième volume, il nous en annonce toute une série de nouveaux.

20. — *Les Élégies de Tibulle*, par M. Martinon, sont, à la fois, une œuvre de science et de littérature : œuvre de science par une notice préliminaire où tout est dit sur ce qu'on sait du poète latin, et par les savants commentaires qui terminent le volume ; œuvre littéraire par l'excellente traduction qui fait l'objet de l'ouvrage. M. Martinon s'y est appliqué à rendre le plus exactement possible, sans pourtant s'astreindre à la traduction purement littérale, la pensée, le sentiment de Tibulle, et il y a réussi. Malgré toutes les difficultés du genre, ses vers sont presque toujours faciles, harmonieux et modernes dans le bon sens du mot. L'œuvre de M. Martinon est donc, en somme, aussi intéressante que considérable.

21. — Déjà un choix de poésies de Victor Hugo, alors que ses adorateurs nous jurent encore que jusqu'au moindre de ses vers est une perle ! *Sic transit gloria mundi!* Toujours est-il que ce choix est bien fait, en ce sens qu'il résume toutes les notes de la lyre du poète, depuis les *Odes et ballades*, jusqu'à l'*Art d'être grand-père*, et aux *Quatre vents de l'esprit*. Rien de mieux pour donner une idée d'ensemble du dieu d'hier ; mais l'anthologie de Victor Hugo de demain sera certainement différente et plus irrespectueuse. On y passera sous silence bien des notations qui ne paraissent encore merveilleuses que parce qu'elles proviennent du « maître, » et l'on ne conservera que des pièces, d'ailleurs superbes, prises dans les meilleurs recueils, sans s'occuper de savoir si elles appartiennent à telle époque ou à tel volume.

P. Saint-Marcel.

THÉOLOGIE

La Croyance au surnaturel, par Mlle L. Anzoletti, traduit par Mme Vismara. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-12 de xxviii-416 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le but de cet ouvrage est de montrer que l'élément surnaturel est indispensable au progrès de l'humanité telle qu'elle est constituée. Mlle Anzoletti retrace tout d'abord le tableau des civilisations antiques avec une abondance d'informations qui atteste de nombreuses et profondes lectures. Elle montre les grands côtés de ces civilisations ; elle montre aussi ce qu'elles ont eu d'incomplet, et comment, à côté des progrès de l'art et du bien-être, la valeur morale des peuples anciens n'a cessé de décroître. Tous ces peuples ont d'abord possédé des croyances religieuses, premiers fondements de leur civilisation, qui, tout altérées qu'elles étaient, n'en ont pas moins eu une grande efficacité. L'affaiblissement de ces croyances a amené l'immoralité et tous les maux qui en sont la suite.

Au contraire, les peuples modernes, formés sous l'influence de la religion, ont en eux un principe de progrès continu, et lors même qu'il survient chez eux, comme il est survenu chez les anciens, des époques

d'affaiblissement et de décomposition, on reconnaît au milieu des ruines accumulées les tendances à une transformation vers un état meilleur. Mlle Anzoletti remarque justement que les peuples modernes ont un autre idéal. Les anciens avaient pour idéal le beau plastique; ils avaient peuplé le ciel des types humains les plus parfaits qu'ils pussent imaginer. Pour les modernes, au contraire, l'idéal est la lutte, l'énergie déployée.

Tout en reconnaissant les grands bienfaits de la science dans l'ordre matériel, l'auteur constate son impuissance complète dans l'ordre moral. La raison philosophique séparée de la religion n'a de réponse précise à aucun des grands problèmes qui nous intéressent. La philosophie ressasse toujours les mêmes questions, sans arriver à une solution qui s'impose. Tandis qu'on ne voit point l'astronomie revenir à Ptolémée après Copernic et Newton, on voit la philosophie séparée rouler toujours dans les mêmes systèmes, cent fois abandonnés, matérialisme, panthéisme, scepticisme, etc. C'est que dans les questions philosophiques il y a un côté moral; le raisonnement y est guidé par nos passions, la foi seule peut nous en affranchir en purifiant l'œil de l'intelligence, et alors seulement nous avons la clef de tant de mystères que nous voulons forcer en vain la nature à expliquer.

Cette courte analyse montre de quelles vues saines et élevées s'est inspirée Mlle Anzoletti. Son livre a reçu les plus hautes approbations, il a été honoré d'une lettre de Mgr Angeli écrite au nom de S. S. Léon XIII, et il a sa place marquée dans les bibliothèques chrétiennes. D. V.

JURISPRUDENCE

I Principali Trattati politici fra gli Stati europei dal 1648 al 1878, ordinati e summariamente esposti, con note e tavole illustrative, dal dottore Isaia Lanzarini. Reggio, S. Calderini, 1895-1896, 2 vol. in-4 de xvi-239 et 229 p. — Prix : 16 fr.

Sous ce titre, M. Lanzarini publie un recueil ou un résumé des traités intervenus, depuis la paix de Westphalie jusqu'au traité de Berlin, entre les puissances européennes. En dehors de notre continent, il insère les traités conclus par les États-Unis de l'Amérique du Nord, lesquels, par leurs coutumes, leurs relations politiques et commerciales, peuvent être assimilés à plusieurs peuples de l'Europe.

Dans la préface, M. Lanzarini déclare qu'il se propose de procurer un guide aux jeunes gens qui désirent étudier l'histoire et leur épargner des recherches longues et difficiles. Il s'est attaché à reproduire textuellement de préférence les conventions qui ont une importance générale. Aussi a-t-il laissé de côté les conventions particulières, de même que les préliminaires de paix toutes les fois que ces accords n'ont pas eu pour objet des intérêts politiques généraux.

Pour la classification, M. Lanzarini a choisi l'ordre chronologique de préférence au mode suivi par d'autres collecteurs, qui ont rangé les traités par pays. Il estime que l'ordre chronologique permet au lecteur de saisir plus facilement les liens naturels et logiques des faits.

La plupart des résumés sont munis de notes et d'observations généralement correctes sur les événements qui ont précédé l'accord international. Ainsi disposé, le recueil de M. Lanzarini pourra être d'une grande utilité aux personnes qui, par profession ou par goût, s'occupent des questions historiques au point de vue de la diplomatie. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Éléments d'économie politique, par JOSEPH RAMBAUD. 2e édition. Paris, Larose; Lyon, A. Coste, 1896, in-8 de XII-794 p. — Prix : 10 fr.

Le dernier article qu'ait dicté le regretté Claudio Jannet, à l'automne de l'année 1894, présentait aux lecteurs de la *Réforme sociale* la première édition de cet ouvrage comme un tableau complet et méthodique de la science économique, telle qu'elle est, c'est-à-dire naturellement chrétienne. Éloge mérité. Le vaillant professeur à la Faculté catholique de Lyon ne se croit pas dispensé d'étudier méthodiquement les phénomènes sociaux, parce qu'il a les lumières de la foi. Sans négliger les déductions des théologiens, il s'attache surtout aux observations des économistes. Il estime que l'économie politique est une science autonome qui ne remplace ni la morale ni la religion, mais qui n'est pas non plus remplacée par elles.

Quelques exemples montreront mieux dans quel esprit il aborde les problèmes contemporains. A propos de la liberté du travail, qu'il défend franchement, il répudie sans hésiter le rêve d'embrigadement général que poursuivent les partisans de la corporation obligatoire. Sans doute ce pourrait être vraiment le fondement d'un ordre nouveau ; mais ce régime de contrainte pourrait servir d'instrument ou de précurseur au socialisme. M. Rambaud n'en revendique pas moins, et avec grande raison, le droit d'association. J'aurais souhaité même qu'il condamnât plus nettement la loi du 14 juin 1791, qui défendit aux gens du même métier de se concerter sur « leurs prétendus intérêts communs. » Aux déclamations qui se répètent continuellement autour des mots capitalisme et spéculation, il oppose l'analyse clairvoyante des conditions actuelles de la production et de l'échange, les services que rend le capital et qu légitiment sa rémunération (celle-ci d'ailleurs décroît de plus en plus au profit du travail), la transformation de la discipline de l'Église qui, les conditions économiques ayant changé, ne prohibe plus le prêt à intérêt. Dans la controverse entre protectionnistes et libre-échangistes, M. Rambaud écarte les solutions absolues, *à priori*, et tout en reconnaissant

les avantages du développement des échanges internationaux, il ne conteste pas à l'État le droit d'intervenir pour défendre le marché intérieur contre la concurrence étrangère, quand l'intérêt national exige de sauver ou de créer telle ou telle industrie.

A part une introduction développée qui détermine l'objet de l'économie politique et compare au socialisme l'ordre social naturel, les matières sont distribuées dans ce volume, suivant la division classique, en quatre parties : 1° production ; 2° circulation ou échange ; 3° répartition ; 4° consommation, y compris les consommations publiques, avec un aperçu très précis du système financier de la France. Je ne connais pas de meilleur guide pour les étudiants auxquels cet ouvrage est spécialement destiné, et dont ils apprécieront la netteté juridique, aussi bien que l'abondance d'informations historiques. Mais M. Rambaud s'adresse aussi à tous les esprits cultivés qui désirent voir clair dans les problèmes économiques. On ne se doute pas, avant de l'avoir lu, du nombre et de la valeur des renseignements qu'il a su faire entrer dans un seul volume. C'est une véritable encyclopédie, donnant le dernier état de la science, et l'opposant avec une ferme raison au rêve socialiste.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Les Impôts en France. Traité technique, par J. CAILLAUX, A. TOUCHARD et G. PRIVAT-DESCHANEL. Paris, Chevalier-Marescq ; Plon et Nourrit, 1896, gr. in-8 de VIII-392 p. — Prix : 7 fr. 50.

S'il existe en France de nombreux et remarquables ouvrages sur les impôts, ouvrages parmi lesquels une mention spéciale me paraît due au *Dictionnaire des finances*, publié il y quelques années sous la direction du regretté Léon Say, notre régime fiscal actuel n'avait pas été l'objet d'un résumé méthodique et d'ensemble. C'est cette lacune que se sont proposé de combler les trois auteurs dont j'ai inscrit plus haut les noms.

L'ouvrage formera plusieurs volumes. Le premier, seul paru jusqu'à présent, se divise en deux parties. La première est consacrée aux contributions directes et aux taxes assimilées : impôt foncier des propriétés bâties et non bâties ; impôt personnel et mobilier ; portes et fenêtres ; patentes ; prestations, taxe des chiens, etc. La seconde partie traite de l'enregistrement, du timbre ; des taxes diverses, rubrique sous laquelle sont classés les impôts sur les contrats d'assurances, sur les valeurs mobilières tant françaises qu'étrangères, sur les congrégations religieuses, sur les sociétés similaires, l'impôt sur les opérations de bourse ; des droits de greffe ; du régime hypothécaire et des droits d'hypothèque ; du domaine de l'État. Le plan adopté est identique pour les deux parties et semble rationnel. La définition de la matière imposable, l'exposé du mode d'assiette de l'impôt, des exemptions qu'il comporte, de la quotité des droits, sont suivis de l'indication des voies de recours ouvertes au

contribuable et de l'organisation du service. Ces notions, autant que permet du moins de le constater une simple lecture, sont claires et conformes à la jurisprudence. La compétence spéciale, les connaissances professionnelles des auteurs sont à cet égard la plus sérieuse des garanties. On pourrait toutefois relever quelques méprises, fort excusables d'ailleurs en présence d'une pareille somme de recherches. Je n'en signalerai qu'une tout historique. La note de la page 20, relative à la taille et vraiment par trop incomplète, indique la division du royaume, au point de vue de cet impôt, en Pays d'États et Pays électifs. Il ne peut y avoir là qu'une erreur d'impression, et c'est certainement Pays d'élections qu'on a voulu écrire. La correction est indispensable dans la prochaine édition.

Les auteurs déclarent, dans leur préface, qu'ils se sont placés à un point de vue exclusivement technique, en écartant toute question de doctrine. « C'est à peine, disent-ils, si nous indiquerons, sans les discuter, les différentes conceptions économiques que l'on a essayé de faire prévaloir dans tout système d'impôts. » Ils ont beaucoup trop strictement observé leur programme. Sans prendre parti, ils nous devaient des indications utiles, je dirais volontiers nécessaires, dans un ouvrage de ce genre, sur la question grave entre toutes et aujourd'hui à l'ordre du jour de l'opinion aussi bien que du Parlement : celle de l'impôt global sur le revenu ; sur les multiples tentatives faites par l'administration des contributions directes pour revenir en arrière et substituer le régime de la quotité au régime de la répartition que nos pères, en 1789, proclamaient avec raison une conquête de la liberté. En un point seulement, ils se sont départis de la réserve qu'ils s'étaient imposée, c'est à propos du droit d'accroissement, et j'ai eu le regret de constater qu'ils paraissent donner leur approbation à cette taxe inique qui, contrairement à tous les principes en matière fiscale, frappe deux fois les ressources consacrées aux bonnes œuvres et à la charité. COMTE DE LUÇAY.

Les Chemins de fer aux États-Unis, par LOUIS PAUL-DUBOIS. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de VII-272 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a noté dans ce volume « les résultats généraux d'une enquête faite au cours de l'année 1893 sur le régime économique, financier et légal des chemins de fer aux États-Unis. » Une partie de ces études a déjà été publiée dans diverses revues.

Les conditions dans lesquelles les chemins de fer ont été créés, développés, dans lesquelles ils sont exploités et administrés, le régime légal auquel ils sont soumis, au point de vue de la surveillance technique et des tarifs, les formes dans lesquelles les capitaux privés et publics ont pris part à cette industrie, tout cela présente aux États-Unis de grandes différences avec ce que nous connaissons en France et même en Europe.

L'étude de ces questions, que M. L. Paul-Dubois a faite sur place, non sans s'aider, bien entendu, des publications déjà importantes auxquelles elles ont donné lieu, présente un intérêt majeur pour les économistes, pour les hommes publics appelés à un titre quelconque à intervenir dans le règlement des questions de cet ordre. Elle en présente aussi pour les capitalistes européens, auxquels les titres de chemins américains commencent à être offerts à titre de placement.

Dans les différences que l'auteur relève entre l'ordre de choses américain et celui que nous observons chez nous, une partie provient de l'homme, une partie, des conditions naturelles. Ces dernières ne changeront pas, et peut-être M. Paul-Dubois, dans ses appréciations d'ailleurs très sobres, ne leur fait-il pas la part assez large. Ainsi, il constate que les marchandises prennent, sur l'ensemble du trafic, une place incomparablement plus grande aux États-Unis qu'en Europe ; il attribue cela principalement au peu de densité de la population de l'Ouest et à ses occupations agricoles. Il y a une autre raison toute géographique. L'Europe est un continent profondément découpé ; les marchandises à destination ou en provenance d'outre-mer n'ont à effectuer que de faibles parcours par chemins de fer ; même pour aller d'un point à un autre de l'Europe, les marchandises encombrantes ont intérêt à aller chercher la mer dès que la distance est un peu grande ; il n'y a que les marchandises de luxe, pour lesquelles le prix de transport est peu de chose et la vitesse beaucoup, qui empruntent les chemins de fer pour de très grands parcours ; les voyageurs rentrent essentiellement dans ce cas.

Pour ce qui provient de l'homme, il est remarquable combien les différences tendent à s'atténuer. L'Amérique, partie d'un régime de liberté complète, de concurrence à outrance, de non-intervention pour ainsi dire absolue des pouvoirs publics, est arrivée à un groupement par réseaux et à une surveillance par l'État, spécialement au point de vue des tarifs, qui se rapprochent beaucoup de ce que notre expérience de vieille nation nous a conduits à établir presque d'emblée. Et lorsqu'on songe quel gaspillage de la richesse publique, quelle masse de fraudes et de corruptions, quel écrasement des faibles et des naïfs par les forts et les gens sans scrupules, a été le prix de l'éducation acquise par les Américains, quand on voit, par exemple, dans la seule année 1893, la faillite atteindre 52,000 kilomètres de lignes, environ un cinquième du réseau total, on en vient à penser que notre prudence n'était peut-être pas trop mal inspirée.

Ce qui reste très différent, c'est le mode de constitution du capital d'emprunt. M. Paul-Dubois ne compte pas moins de sept formes différentes d'emprunt, diversement gagées. Un autre détail qui étonnera plus d'un lecteur, c'est la puissance à peu près discrétionnaire attribuée aux directeurs et administrateurs des compagnies, l'absence de contrôle

de la part des actionnaires et autres intéressés ; ce sont là des choses bonnes à savoir pour qui cherche de ce côté un placement de fonds.

Cet ouvrage, d'une lecture facile, contient, sous un petit volume, beaucoup d'enseignements utiles. E. V.

Le Musée national de Versailles, *description du château et des collections*, par Pierre de Nolhac, conservateur du musée, et André Pératé. Paris, Braun et Clément, 1896, in-8 de 397 p., avec 110 planches en typograv. d'après les originaux. — Prix, cart. toile : 6 fr.

Ce consciencieux ouvrage s'ouvre par une excellente description et un historique précis du château de Versailles. Après un aperçu rapide sur les collections qu'il renferme, on passe à la *Description du Musée*, laquelle nous montre de nombreuses œuvres de peinture historique, de mérites divers, depuis le xve siècle jusqu'aux temps actuels.

Il va de soi que dans ce volume d'importance réelle, MM. de Nolhac et Pératé n'ont pas voulu noter toutes les richesses que l'on peut admirer au palais de Versailles, ce « musée d'histoire nationale unique en Europe par son caractère et son étendue. » Le Catalogue officiel d'Eudore Soulié et le Supplément du comte Clément de Ris ont encore leur utilité ; mais cet ensemble est aujourd'hui bien incomplet, et les erreurs qu'il renferme appellent des corrections. Il sera donc remplacé, et cela le moins tardivement possible. Toutefois, la publication que les auteurs se proposent ne pourra être faite que lorsque les aménagements nouveaux de notre Musée national auront permis « d'établir un classement logique et durable, ce qui nécessairement demandera des années. »

MM. de Nolhac et Pératé font remarquer avec justesse « qu'en attendant, les curieux, de plus en plus persuadés de l'intérêt des collections de Versailles, trouveront fixés ici les résultats déjà obtenus. Le choix même des séries décrites leur montrera l'idée générale qui présidera au nouveau classement. On est décidé à mettre en lumière les œuvres authentiques et originales, quelle que soit leur valeur d'art, et à éliminer, tout au moins à séparer avec soin des premières les œuvres douteuses et de pure fantaisie qui constituent souvent des mensonges historiques et ont occupé trop longtemps les meilleures places. »

Travail déjà considérable, quoique rédigé avec sobriété, et qui va droit au grand public. L'illustration est soignée ; les portraits surtout sont excellents. On trouve à la fin du volume une table des noms d'artistes, peintres et sculpteurs. — Avec un pareil guide, les amateurs les plus pressés pourront attendre patiemment le grand catalogue qui leur est promis. E.-C. Gaudot.

BELLES-LETTRES

The Veil of Liberty, by PERONNE. London, Adam and Charles Black, 1895, in-16 de 396 p.

The Veil of Liberty, le Voile de la Liberté, est un roman historique et girondin qui nous fait assister aux principaux événements qui se déroulent de 1788 à 1794, depuis la publication de l'édit royal qui accordait aux protestants français leurs droits civils jusqu'au 9 thermidor. Les héros appartiennent aux premières familles calvinistes de Nîmes, et ils ont tous la bonne fortune de se trouver réunis à Versailles au moment de la réunion des États généraux : le pasteur Ramond Saint-Andéol, en réalité le célèbre Rabaut Saint-Étienne, a été élu député de Nîmes; son ami Jean Villas est pasteur de l'église de Versailles; le frère du pasteur Fulcran Villas s'est engagé aux gardes-françaises, et leur sœur Sophie les a suivis à Versailles. De 1789 à 1792, chaque jour parait une fête nouvelle pour Ramond et ses amis, pleins d'enthousiasme pour la Révolution et ravis de ses succès. Mais après les massacres de septembre, après le 21 janvier, et surtout les 31 mai et 2 juin 1793, les illusions disparaissent. Le député Ramond, traqué comme une bête féroce, est arrêté et exécuté. Le pasteur Villas, gagné par Hébert et le club des Jacobins de Versailles, ferme son temple et se fait le complice des pires terroristes jusqu'au 9 thermidor. Sa sœur épouse un jeune noble de Nîmes, qui quitte l'armée française et suit la deuxième émigration. On l'arrête finalement à la porte d'une chapelle catholique, où elle avait accompagné Lucile, son amie et sa belle-sœur, et Fouquier-Tinville la condamne à mort pour n'avoir pas dénoncé cette réunion. Après le 9 thermidor, les survivants de cette petite société jadis si heureuse, Fulcran Villas et Lucile Serviac, se marient et adoptent le petit Mirabeau, le fils du pasteur. Le récit, bien vivant et plein d'érudition, est destiné à un public anglais, surtout américain, et encore à un public très restreint, celui des méthodistes fervents. Les héros de ce livre pensent comme les contemporains de Milton et du pauvre colonel Hutchinson. Ils ne négligent aucune occasion de tourner en ridicule les pratiques du culte catholique, et se font une idée bien fausse de la morale des « papistes. » En effet, suivant cette morale, les catholiques les plus pervers sont assurés de leur salut « à la condition toutefois de ne pas voler les églises, et de réciter chaque jour un *Salve Regina*. » « C'est le grand lama du Vatican » qui en a décidé ainsi. Quelque les événements historiques soient moins approchés vis-à-vis les croyances religieuses, on ne saurait, d'ailleurs avec l'auteur que la journée du 5 mai 1793 [illegible] massacrée. Tous les [illegible] sans exception la considérant [illegible] Les erreurs de détail ne

peuvent être relevées dans un livre qui n'a pas la prétention d'être une histoire, mais seulement une apologie de Girondins. BERNARD.

Geschichte der deutschen Litteratur in der Gegenwart, von EUGEN WOLF. Leipzig, Hirzel, 1896, in-8 de 400 p. — Prix : 6 fr. 25.

C'est toujours une entreprise délicate que d'écrire l'histoire de ses contemporains. M. Eugène Wolf, qui est un homme d'infiniment d'esprit et de ferme jugement, l'a fort bien compris, et il avoue avec franchise que c'est une tentative chimérique de vouloir classer à leurs places définitives des écrivains dont l'activité littéraire est loin d'être épuisée. Mais si l'on ne peut pas arrêter d'une manière absolue les traits de tel ou tel écrivain, il est cependant possible de suivre le développement et la marche générale de la littérature, de déterminer la direction qu'elle suit et vers quel rivage elle va aborder. Pénétré de cette idée juste, l'auteur entre dans son sujet avec hardiesse, sans crainte des hommes et sans flatterie, *sine irâ et studio*. Il suit les quatre grands courants de la littérature moderne : le drame, le roman, la poésie lyrique et la critique.

Il reconnaît hardiment que dans le développement du drame et surtout dans la composition, Schiller doit autant, sinon plus, à Racine qu'à Shakespeare. Nous voudrions pouvoir citer en entier cet ingénieux rapprochement entre les deux poètes : tout y est juste, fin et d'une indépendance de jugement qui a encore du mérite, même après Gottfried Keller. M. Wolf conclut avec Otto Ludwig, qu'il faut toujours citer quand il s'agit de Shakespeare, que le théâtre allemand doit retourner en arrière, de Schiller à Shakespeare. C'est fort bien ; mais en attendant qu'il naisse un génie assez puissant pour concilier l'objectivité réaliste de Shakespeare avec l'idéalisme subjectif de Schiller, le théâtre allemand cherche sa voie dans des essais variés avec Kleist, Hebbel et Grillparzer, avec Ernst de Wildenbruch et son drame historique, avec Richard Wagner et son drame mythologique, avec les Anzengrüber, les Sudermann, les Paul Lindau, et surtout les Gerhardt Hauptmann et leurs drames socialistes. Passant en revue ces différentes formes du drame allemand dans les temps modernes, et après avoir effleuré l'influence française des Dumas, des Augier, des Sardou, et l'influence norvégienne d'Ibsen, M. Eugène Wolf arrive à cette conclusion qu'il faut rajeunir le théâtre, en le retrempant, comme en une source de Jouvence, dans la vie et dans l'esprit national.

Dans une seconde partie de son ouvrage, M. Eugène Wolf aborde l'étude de l'épopée et du roman. De l'épopée il n'y a rien à dire, c'est un genre littéraire qui est mort et bien mort, en Allemagne comme ailleurs. Quant au roman, M. Wolf reconnaît, avec quelque mauvaise grâce, que ce genre est d'origine française, comme l'indique le mot lui-

même. Dans les temps modernes, deux directions opposées s'y manifestent : l'une nous conduit aux champs, au village, parmi les paysans, et cherche à peindre la naïveté des mœurs champêtres; l'autre s'attache aux luttes contemporaines et pénètre dans les situations politiques et sociales des grandes villes. La première direction est représentée par Auerbach au sud; au nord, par deux romanciers populaires qui écrivent dans le dialecte bas-allemand du Holstein et du Mecklembourg, Klaus Groth et Fritz Reuter; en Autriche, par Anzengrüber et par le Styrien Rosegger, qui, tous deux, ont compris le peuple et ont entendu battre son cœur. Plus vaste semble s'étendre le domaine du roman social et politique : des talents très opposés y ont exercé une multiple activité. Il suffit de nommer Gutzkow, Freytag, Spielhagen, Paul Heyse, Paul Lindau, Otto Ludwig, Gottfried Keller, Ferdinand Meyer, Théodore Storm, l'Autrichienne Marie von Ebner-Eschenbach, enfin Théodore Fontane, ce fils de réfugiés français qui s'applique à décrire avec un réalisme poignant le passé et le présent de la Marche de Brandebourg.

M. Wolf est un peu dur pour le roman historique d'Ebers et de Félix Dahn; il semble préférer le roman humoristique de Mauthner, de Seidel, de Wildenbruch. L'auteur ne pouvait terminer son étude sur le roman contemporain sans parler d'Émile Zola et de l'attirance qu'il exerce sur la jeune Allemagne. Il fait observer avec raison que Zola et son école confondent trop souvent la grossièreté avec la force, la vulgarité ou même l'obscénité avec la vérité.

M. Wolf n'aime décidément pas l'esprit des peuples romans, et il constate dans sa troisième partie, où il parle de la poésie lyrique, que l'influence de la poésie des troubadours a failli étouffer au berceau la poésie lyrique naissante en Allemagne : ne serait-il pas plus juste de dire que cette influence l'a plutôt réveillée de son sommeil? C'est avec Gœthe seulement que la poésie lyrique prend conscience d'elle-même et devient comme une transfiguration artistique de la poésie populaire. Schiller ne sut pas la maintenir à cette hauteur, mais le romantisme, et plus tard, Heine, Uhland, Platen et Rückert lui donnèrent des formes nouvelles. Les modernes ont mal soutenu cet héritage glorieux : Freiligrath, Geibel, Hebbel, Scheffel sont encore des noms célèbres, mais dans ce dernier quart de siècle, la poésie lyrique est presque muette. M. Wolf consacre tout un chapitre à la poésie guerrière de 1870-1871. Il reconnaît qu'il ne s'est pas trouvé un Arndt, ou un Körner, ou un Schenkendorf pour chanter le bonheur des armes allemandes. Mais cet aveu lui coûte de la peine, et il s'escrime à citer quelques poésies anonymes qui sont plates ou communes, quand elles ne sont pas grossières, si l'on en excepte le chant de Freiligrath sur Gravelotte. On ne peut pas tout avoir à la fois, la force et l'esprit : souvent l'un tue l'autre. Il y a une jeune école qui a de grandes prétentions pour renouveler la poésie lyrique, mais, jus-

qu'à présent, cette école n'a nullement justifié ses pompeuses promesses.

Dans une quatrième partie, M. Wolf effleure à peine un sujet qui aurait demandé de plus amples développements : la critique, une des plus grosses questions qui se posent devant la littérature contemporaine. L'auteur passe trop vite sur Lessing, sur les critiques du romantisme, les deux Schlégel, ne dit rien de Heine et d'Uhland, nomme à peine Otto Ludwig, que, cependant, il estime fort, cite *les Expéditions critiques*, de Henri et de Julius Hart, et *la Révolution dans la littérature*, de Bleibtreu ; par contre, il consacre deux ou trois pages fort judicieuses au Danois Georges Brandes. Nous félicitons M. Wolf du courage avec lequel il signale le mal dont souffre la critique contemporaine en tout pays. Que de fois ne voyons-nous pas le critique attitré d'un journal ou d'une revue louer ou blâmer un ouvrage dont il n'a lu que quelques passages pour les découper et les insérer dans son article? La critique n'est ni indépendante ni sincère, et elle ravale son sacerdoce au niveau d'un métier. L'ouvrage de M. Wolf sort assurément du flot des productions vulgaires. On y rencontre une conviction sincère, des vues personnelles, des échappées nouvelles dont pourraient profiter les jeunes. Nous attendons de lui le développement de cette quatrième partie : la Critique depuis Lessing. Il est fort bien placé pour écrire cet intéressant chapitre d'histoire littéraire. L. Mensch.

HISTOIRE

La « Constitution d'Athènes » et l'Œuvre d'Aristote, par Médéric Dufour. Paris, Hachette, 1895, in-8 de 260 p. — Prix : 5 fr.

A peine l'édition princeps de *la Constitution d'Athènes* venait-elle de paraitre, qu'il se trouva autant de critiques pour attaquer l'authenticité de l'œuvre découverte que pour la défendre. Beaucoup adoptèrent l'argumentation très séduisante de M. von Wilamowitz-Moellendorf qui, dans son livre *Aristoteles und Athen*, accepte cette « Constitution » comme une œuvre d'Aristote, mais la considère comme un résumé d'ouvrages antérieurs, dépourvu d'ailleurs de toute critique. L'érudition française avait donc besoin d'une étude nette et précise pour classer exactement la « Constitution d'Athènes » dans l'œuvre d'Aristote, ou l'en rejeter définitivement. Tel est le but de l'ouvrage de M. Dufour, et pour l'atteindre, son auteur s'est posé les quatre questions suivantes : La « Constitution d'Athènes » a-t-elle sa place marquée dans le plan des œuvres d'Aristote? Concorde-t-elle exactement et toujours avec la Politique? Son enseignement historique est-il bien celui du maître? Son style porte-t-il l'empreinte originale d'Aristote? — Il était aisé de répondre affirmativement à la première question. Aristote devait avoir sous les yeux le résumé de l'histoire constitutionnelle de la pre-

mière cité de la Grèce quand il écrivit sa Politique. Il n'est pas nécessaire de supposer cependant qu'il ait rédigé ce résumé avant d'écrire sa Politique, soit vers 335, comme le veut M. Dufour. Les documents étaient recueillis sans doute depuis longtemps, mais MM. Foucart et Weil ont bien établi que le livre n'avait pu être rédigé que vers la fin de la vie du philosophe, qui l'a laissé inachevé et imparfait. Pour résoudre la deuxième question, l'auteur suit pas à pas l'exposition historique des révolutions d'Athènes, puis le tableau des institutions de la ville, qui termine le récit. Il note, chemin faisant, les rapports étroits de son texte avec la Politique ou les interpolations qu'il a subies. Ce travail était déjà indiqué dans les notes nombreuses de la traduction française de M. B. Haussoulier. En le reprenant, M. Dufour aurait dû mettre en pleine lumière les six ou sept grandes situations politiques qui ressortent si nettement de la Politique d'Athènes, et nous montrer qu'elles servent de commentaire historique à toute la Politique d'Aristote. C'est par là qu'on sent que les deux ouvrages font bien corps. On l'oublie un peu dans un examen si détaillé. M. Dufour répond affirmativement mais très rapidement à la troisième question; il trouve justement dans cet exposé les idées politiques d'Aristote énoncées avec précision. Enfin il est impossible de répondre plus consciencieusement à la dernière, ni de juger plus exactement le style simple et technique de l'ouvrage. La conclusion que l'on tire d'une étude si approfondie est que la Constitution d'Athènes est réellement une œuvre d'Aristote, mais une œuvre imparfaite et inachevée.

J. Bernard.

La Vraie Rome, *réplique à M. Zola*, par J.-L. Monestès. Paris, Gaume, 1896, in-8 de 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Vraie Rome a eu « une bonne presse; » on y a vanté tout ce que le titre semble promettre, mais ce qui n'y est pas en réalité, c'est-à-dire une réfutation nette, péremptoire, sérieuse du triste ouvrage que vous savez. Vous y trouverez, en revanche, des souvenirs de lecture, d'anciennes amplifications de rhétorique, des coupures de revue et de journal, des fragments de sermon peut-être, le tout entremêlé d'apostrophes et d'injures à l'adresse de M. Zola. Je prends au hasard un des prétendus « chapîtres » de ce livre; c'est le onzième, il est intitulé *Date lilia*. Il comprend dix-sept pages; les sept premières sont faites avec des citations du *Récit d'une sœur;* la neuvième est tirée des Tusculanes, de Cicéron; la dixième est de Bossuet; la douzième est encore d'Alexandrine de la Ferronnays; la treizième, de saint Ignace; la quatorzième, d'Alexandrine; la quinzième, de l'abbé Gerbet; les seizième et dix-septième, d'Alexandrine encore. La huitième et la onzième, qui sont de l'auteur, exposent « l'idée générale » (?) dudit chapitre, laquelle est double : 1° « Ah ! ce n'est pas comme l'abbé Pierre Froment et M. Zola

qu'Alexandrine a compris Rome! » 2° « Ah! ce n'est pas comme M. Zola que les auteurs anciens et modernes ont compris l'amour et la chasteté! » Avec ce système, ce n'est pas trois cent quinze pages que pourrait avoir *la Vraie Rome*, mais trois cent quinze volumes in-folio! Du reste, il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'au « chapitre XI » pour connaître la valeur de ce « livre ; » dès les premières lignes on est fixé. Je les reproduis : « Raphaël succédant à Bramante était anxieux. Mon vol sera-t-il celui d'Icare? C'est le propre des vrais génies, en présence du sujet grandiose, d'appréhender la trahison de l'idéal, doutant d'eux-mêmes. Il ne paraît pas, monsieur (Zola), qu'ayant à planer dans un ciel où s'essayèrent non sans péril les ailes les plus robustes, vous ayez éprouvé le même effroi.... Sans hésiter vous décorâtes votre livre du titre flamboyant et magique dont mourut le fils de Napoléon : Rome ! »

Cette citation suffirait à elle seule pour faire connaître l'ouvrage et nous dispenser de le juger. CHARLES ARNAUD.

L'Église et la France moderne, par le R. P. MAUMUS. Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de XII-294 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le nouvel ouvrage du P. Maumus nous paraît excellent. Il faudrait le faire lire à tous ceux qui prétendent que l'Église et les libertés modernes sont absolument inconciliables. Après avoir fait un historique très intéressant des polémiques de l'*Avenir* en 1832, l'auteur montre que la supériorité de la puissance spirituelle proclamée par l'Église ne prive la société civile d'aucun droit, et que les libertés modernes contenues dans la déclaration des droits de l'homme ne sont au fond que l'application d'idées chrétiennes, au-dessus desquelles il suffit de rétablir l'idée de Dieu. La question sociale ne peut être résolue que par l'Église parce qu'elle est en grande partie une question morale. L'Église seule peut enseigner aux riches à être larges et généreux et aux pauvres à accepter volontiers leur situation. L'auteur termine en expliquant plusieurs propositions du *Syllabus* qui ont été plus particulièrement attaquées dans la presse. Il montre que l'on s'est complètement mépris sur le sens de ces propositions. Il ajoute qu'aucune des libertés modernes, même dans l'ordre religieux, ne serait compromise si les catholiques arrivaient au pouvoir. En effet, bien que désirant vivement l'unité de culte et de croyance dans la vérité, les catholiques admettraient la liberté des cultes dissidents comme une nécessité du monde moderne, et se croiraient obligés de respecter tous les droits acquis. Il y a évidemment dans ce livre, d'un souffle très libéral, des propositions et des manières de voir qui ne seront pas admises par tous, mais dans l'ensemble il nous paraît très bien établir cette thèse fondamentale que l'influence de la religion catholique n'est en aucune façon à redouter pour ces principes que l'on appelle, avec une emphase excessive, les conquêtes de la Révolution, principes qui, dans

leur sens raisonnable, remontent bien plus haut que 1789 et ont été toujours recommandés par les docteurs de l'Église. D. V.

Étude sur la vie et le règne de Louis VIII (*1187-1226*), par Ch. Petit-Dutaillis. Paris, Bouillon, 1894, in-8 de xliv-568 p. (101e fasc. de la *Bibliothèque de l'École des hautes études*). — Prix : 16 fr.

M. Petit-Dutaillis, dans sa préface, dit espérer qu'on ne lui reprochera ni le choix de son sujet ni l'abondance avec laquelle il l'a traité. Le succès de l'ouvrage a dû promptement rassurer l'auteur, si vraiment il a eu quelque crainte. Un pareil reproche serait d'autant moins fondé que le point de vue de M. Petit-Dutaillis reste toujours très élevé, et que le vrai sujet de son livre est moins, assurément, la biographie du fils de Philippe-Auguste, que l'histoire du développement de la monarchie française pendant une courte, mais brillante période de son évolution.

Ce livre se divise en deux parties bien distinctes : Louis de France avant son avènement ; Louis VIII, roi de France. Dans la première, M. Petit-Dutaillis retrace l'histoire des dernières années du règne de Philippe-Auguste, mais seulement en tant que Louis de France se trouve mêlé aux événements ; ainsi, il sera à peine question de Bouvines, où Louis n'était pas, et longuement parlé, au contraire, de l'affaire de la Roche-au-Moine, où il a joué le principal rôle. Dans la seconde, une pareille distinction n'était plus à faire, et les deux cents pages que M. Petit-Dutaillis consacre aux trois années du règne de Louis VIII épuisent en quelque sorte le sujet ; l'histoire de ce règne, écrasé par les grands règnes qui précèdent et qui suivent, et assez négligé jusqu'à présent, est traitée ici d'une manière que l'on peut considérer comme définitive ; je ne crois pas que désormais il y ait à y revenir, si ce n'est sur certains points particuliers. Afin de ne pas disperser l'intérêt, M. Petit-Dutaillis, au risque de rompre plus d'une fois l'ordre chronologique et de s'exposer à quelques répétitions, a groupé, autant que possible, les événements se rapportant aux deux grands faits qui dominent toute la vie de Louis VIII : d'une part, la lutte contre la maison des Plantagenets, soit sur le continent, soit en Angleterre même ; d'autre part, la guerre albigeoise.

Le morceau le plus considérable de la première partie est le récit, très soigné et très circonstancié (il ne tient pas moins de sept chapitres), de l'expédition de Louis VIII en Angleterre. L'auteur en expose avec plus de détails peut-être, en tout cas avec plus de vérité qu'on ne l'avait encore fait, les causes, les diverses phases, de succès d'abord, puis de revers, et les conséquences. Il a été d'ailleurs fort bien servi par les nombreuses relations des chroniqueurs, tant anglais que français, ou pour mieux dire artésiens ; mais comme ces différents auteurs sont parfois en désaccord, l'abondance même des textes aurait pu, dans certains cas, devenir embar-

rassante, si M. Petit-Dutaillis n'avait su, grâce à une critique très sûre, en déterminer préalablement la valeur relative.

Si, par comparaison, le récit de l'expédition de Louis VIII en Poitou, expédition cependant autrement importante par les résultats, peut sembler bien court, cela ne tient pas tant au peu de durée des opérations qu'au défaut presque complet de sources narratives ; c'est presque uniquement à l'aide de documents diplomatiques, dont le juste emploi n'était pas toujours facile, qu'a pu être reconstituée cette campagne de Poitou : tout au plus la précieuse chronique de Tours fournit-elle quelques indications, — qui encore ne sont pas toujours très exactes, — sur le siège et la prise de La Rochelle, en juillet-août 1224.

Louis VIII, qui fut certainement tout autre chose qu'un roi fainéant, ne fit pas moins de trois expéditions dans le midi de la France (dont deux avant son avènement, en 1215 et 1219), et c'est dans le midi qu'il a accompli son œuvre la plus durable. M. Petit-Dutaillis ne pouvait pas ne pas insister tout particulièrement sur la troisième, que les précédentes n'avaient guère fait que préparer. Bien que cette croisade de 1226 ait été souvent racontée déjà, M. Petit-Dutaillis a réussi à en faire un récit assez personnel. Il définit nettement le rôle, tout d'abord prépondérant, de la Papauté dans cette entreprise à la fois politique et religieuse, explique avec grande clarté les changements de front successifs du pape Honorius III, et après un exposé intéressant des faits militaires de la campagne, montre comment, malgré la mort prématurée de Louis VIII, cette nouvelle prise d'armes pour la foi tourna au profit de la royauté capétienne.

Les huit derniers chapitres, consacrés au gouvernement de Louis VIII et aux institutions en vigueur de son temps, peuvent compter parmi les meilleurs de l'ouvrage. On y trouvera quantité d'aperçus, quelques-uns neufs et ingénieux, tous bien présentés, sur la cour et la famille du Roi, sur les attributions des grands officiers de la couronne et autres dignitaires, sur les assemblées politiques, que l'auteur paraît avoir étudiées avec un soin particulier, sur la cour des pairs, sur les accroissements successifs du domaine royal, sur l'administration locale et les baillis, enfin sur les relations de la Royauté avec les différentes classes de la société. Il y aurait à faire quelques réserves en ce qui concerne l'administration des finances ; mais M. Petit-Dutaillis ayant lui-même reconnu, à propos du récent ouvrage du colonel Borelli de Serres, que de sérieuses modifications seraient en effet nécessaires à cette partie de son travail (Voy. *Revue historique*, mai-juin 1896, t. LXI, p. 140 et suiv.), il n'y aurait pas ici lieu d'insister.

En revanche, ce que l'auteur dit de la nature et de l'étendue du pouvoir royal, à l'époque de Louis VIII, me paraît très judicieux ; certaines pages mêmes, comme celles où il expose les résultats de ce règne pour-

tant si court, et compare la situation respective des monarchies anglaise et française, lors de l'avènement de Louis IX, ces pages, d'autres encore, sont d'un historien pénétrant, capable de s'élever de l'étude minutieuse des textes aux considérations les plus générales. Enfin, il faut savoir gré à M. Petit-Dutaillis de n'avoir pas surfait son personnage ; le portrait qu'il trace de Louis VIII a de grandes chances d'être ressemblant : il n'en fait pas un héros ; ce prince, actif et entreprenant, mais d'une constitution assez frêle et d'une intelligence qui ne paraît pas avoir dépassé la moyenne, dut beaucoup aux conseillers de son père et aux circonstances. Il est fâcheux que l'auteur n'ait pas toujours été aussi mesuré dans ses appréciations, et l'on regrette de rencontrer sous sa plume des phrases passablement dédaigneuses sur « les cerveaux obscurs et étroits des hommes du moyen-âge. »

Le corps de l'ouvrage est précédé d'un chapitre préliminaire sur les sources de l'histoire de Louis VIII, et suivi de divers appendices, qui ont leur utilité ; le plus important, celui qui sera le plus consulté, est le Catalogue des actes de Louis VIII, dressé à peu près sur le même plan que le Catalogue des actes de Philippe-Auguste, de M. Delisle ; ce Catalogue ne contient pas moins de quatre cent soixante numéros.

Cet ensemble forme un livre vraiment remarquable. Le style est ferme et précis, d'une netteté qui, toutefois, n'est pas sans sécheresse. Il ne manque à l'auteur qu'un peu d'indulgence pour tel des auteurs qu'il cite ; et l'expression de certains de ses jugements à l'emporte-pièce aurait pu être adoucie, sans qu'en fût diminuée la valeur de son livre qui est, je le répète, considérable. L. Auvray.

La France et le Grand Schisme d'Occident, par Noël Valois. Paris, Picard et fils, 1896, 2 vol. in-8 de xxx-406 et 516 p. — Prix : 15 fr.

La réputation de cet excellent ouvrage paru il y a quelques mois à peine, n'est déjà plus à faire. De toutes parts on a reconnu les très rares qualités qui le recommandent à l'attention de ceux que les questions irritantes du grand schisme ont préoccupés ; l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'a jugé digne d'une de ses plus hautes récompenses, du premier prix Gobert. En voilà assez pour me dispenser de dire de ces deux volumes tout le bien que j'en pense, et pour justifier le soin que j'apporterai à ne faire que résumer certaines grandes lignes du livre de M. N. Valois.

Après une introduction donnant l'énumération des nombreuses sources consultées, le tome Ier débute par le récit très coloré et très vivant du conclave, qui, sous une pression plus ou moins vive des Romains, finit par l'élévation d'Urbain VI au souverain pontificat. Que l'on me permette, en passant, de regretter que l'auteur n'ait pas indiqué, en quelques pages très courtes, la situation de l'Église et de la Papauté pendant

les années qui précédèrent la mort de Grégoire XI, rappelé les causes multiples qui avaient retenu les Papes hors de Rome, rapporté les effets produits en France, en Italie et dans l'Empire par leur retour dans la péninsule, etc. Sans doute, on aurait pu trouver dans cette étude préparatoire quelques indices précurseurs des événements qui allaient se manifester. A vrai dire, on ne pouvait guère supposer, avant l'élection de Barthélemy Prignano, que celui-ci, une fois nommé, se montrerait « le plus fantasque » des pontifes, indisposant les cardinaux de son entourage par sa bizarrerie et son emportement, leur faisant éprouver déceptions sur déceptions. Mais il est un fait assez caractéristique, que M. N. Valois a mis suffisamment en lumière, c'est le mécontentement des cardinaux français se voyant condamnés à vivre perpétuellement en Italie, sans espoir de voir la cour pontificale revenir s'installer sur les bords du Rhône. Toutes les circonstances relatives à la double élection des pontifes rivaux, Urbain VI et Clément VII, sont racontées avec une minutie digne de tous les éloges : dans une question aussi épineuse et aussi importante, ne faut-il pas mettre à profit jusqu'au moindre document et ne faut-il pas essayer de faire jaillir la lumière des dépositions des témoins les plus opposés? Il est extrêmement délicat, en un débat aussi grave, de se déclarer pour l'un ou l'autre parti : il semble pourtant, d'après le récit de M. Valois, qui prend bien garde de se prononcer (il serait, je crois, plutôt disposé à regarder les deux Papes comme des intrus), qu'en tout cas Urbain VI avait de meilleurs droits à faire valoir que Robert de Genève. Il est vrai que son élection n'eut pas lieu avec tout le calme et toute l'indépendance désirables, mais ne peut-on pas revendiquer pour lui cet avantage que les cardinaux, créateurs du schisme, l'ont d'abord formellement reconnu pour véritable Pape, même après s'être dégagés des influences des Romains, et n'ont fait entendre leurs protestations que lorsqu'ils eurent des griefs personnels à venger?

Jusqu'aujourd'hui il était admis, sinon chez nous, au moins par les historiens des pays étrangers, que la France et en particulier le roi Charles V devaient porter la plus grande part de la responsabilité de ce schisme douloureux, qui, pendant quarante ans, désola l'Église, souleva des persécutions et arma les peuples les uns contre les autres. On avait même dit, des auteurs très sérieux avaient aussi imprimé que partout où s'étendit l'influence française les Clémentins triomphèrent et les Urbanistes eurent à souffrir de leur infériorité. L'ouvrage de M. Valois répond à ces récriminations contre notre pays et démontre que la France n'eut pas, en cette occurrence difficile, autant de torts qu'on veut bien lui reprocher. Il établit que Charles V ne se laissa pas trop aveugler par son propre intérêt et fit preuve de modération et de sagesse. Pour étayer cette démonstration, il était nécessaire de suivre avec une scrupuleuse attention les événements qui se déroulèrent en France et dans tous les

pays de l'Europe obéissant à l'Église catholique. Il fallait reconnaître en premier lieu qu'il fut bien difficile à Charles V de donner son adhésion à Urbain VI, quand depuis les premiers jours il recevait de différentes personnes des avis mystérieux sur l'irrégularité de l'élection de Barthélemy Prignano, et quand, d'autre part, celui-ci ne lui fournissait aucune explication ou lui adressait des messagers infidèles. Il attendit donc des nouvelles certaines, mais sans prendre une attitude hostile à Urbain VI et en laissant se propager dans le royaume le bruit de la nomination de celui-ci; des officiers ministériels, en plusieurs endroits, datèrent leurs actes de l'année du nouveau pontificat. M. Valois prouve que les secours financiers envoyés par le Roi aux cardinaux dissidents ne purent peser en aucune sorte sur leurs décisions, puisque les premières sommes furent seulement versées le 23 décembre 1378, alors que le schisme était consommé depuis trois mois. Il est vrai qu'aussitôt Clément VII proclamé, Charles V n'hésita pas sur la conduite qu'il avait à tenir et se prononça immédiatement pour lui, tout en paraissant, devant le public, demeurer encore sur l'expectative. Mais l'historien très consciencieux qu'est M. Valois déclare que, s'il fit fausse route, ses intentions furent droites : s'il croyait, de par son crédit, entraîner toute la chrétienté à sa suite et donner la victoire aux Clémentins, il pensait ainsi ramener très promptement la paix dans l'Église. Malgré cela, la pression qu'on lui reprocha tant d'avoir exercée fut modérée ; il se borna à imposer silence aux gens de l'Université de Paris et à solliciter, par ambassades ou par lettres, les princes ses alliés à se joindre à sa cause. Il n'y réussit point partout; mais son échec ne fut pas pour lui un motif de rupture avec les rois urbanistes, auxquels l'attachaient des liens politiques. Dans cet exposé des négociations qui se firent alors, dans la description des progrès ou des pertes des Clémentins, M. Valois s'est montré très avisé et surtout extrêmement bien renseigné. Tous les documents possibles, diplomatiques ou littéraires, ont été utilisés par lui et fort heureusement.

Le rôle de la France fut beaucoup plus actif sous le règne de Charles VI, principalement à cause de l'intervention de Louis d'Anjou en Italie. Cependant, malgré les encouragements et les réclamations de Clément VII, Louis d'Anjou, qui se présentait comme l'héritier de la reine Jeanne, avait moins à cœur de renverser Urbain VI que de se maintenir dans le royaume de Naples. Sous couleur de religion et de pacification de l'Église, il ne poursuivait que ses propres avantages; s'il combattait les Urbanistes, c'était parce que leur drapeau abritait tous ceux qui s'opposaient à ses projets politiques. Il est donc douteux que le pape d'Avignon eût beaucoup gagné à la réussite complète de son expédition. D'ailleurs le parti de Clément VII, très favorisé à un moment donné, par exemple à l'époque de la mort de Charles V, finit par faiblir dans de notables proportions. Après avoir été sur le point de se conquérir l'Italie tout entière,

Robert de Genève perdit beaucoup de terrain quand Boniface IX remplaça Urbain VI. Dans les pays allemands, il n'éprouva que des déceptions. Pour comble de disgrâce, il fut lui-même harcelé par le terrible Raymond de Turenne, qui mit la guerre aux portes d'Avignon. Bientôt ce furent les pays français, jusque-là dévoués et fidèles, qui se ressentirent de la lassitude générale. Les charges pesaient de plus en plus lourdes sur le clergé, et l'Université de Paris profitait de toutes les occasions pour s'agiter et protester contre le schisme ; enfin, dans l'entourage de Charles VI, on commençait à s'apercevoir que Clément VII ne serait jamais que le pape d'une moitié de l'univers catholique, on s'émouvait des maux que causait la division de l'Église, on acquérait la conviction que les sacrifices énormes auxquels on avait consenti ne pouvaient être compensés par l'avantage de posséder le Souverain Pontife à Avignon; bref, on étudiait les moyens de rétablir l'union par la déposition des deux rivaux. Clément VII mourut sur ces entrefaites. On était dès lors en droit d'espérer que, grâce au courant des idées nouvelles, le schisme touchait à sa fin ; on en fut même persuadé quand l'élection de Pierre de Luna eut lieu sous la condition expresse que celui-ci quitterait la tiare à la première réquisition des cardinaux de son parti ; mais on comptait sans sa ténacité et sans son courage indomptable, qui lui firent tenir tête à tous les événements. Dans les deux volumes qu'il vient de publier, M. Valois n'a pas abordé l'histoire de cette seconde période du schisme : nous espérons qu'il nous la racontera bientôt avec autant de bonheur qu'il a fait de la première. Il possède du reste admirablement bien son sujet et doit déjà avoir réuni la plupart de ses documents.

Je ne reviendrai pas sur les éloges que j'ai déjà donnés à son ouvrage, ce serait me condamner à des redites. J'aurai cependant une très légère inexactitude à relever : à nombreuses reprises, en parlant du palais apostolique d'Avignon, M. Valois l'appelle le palais des Doms, à cause du voisinage de l'église de Notre-Dame des Doms. Cette dénomination ne se trouve dans aucun texte ; elle est même contraire à l'usage reçu, car jamais ce palais n'a été ainsi désigné. Pure critique de détail, sans aucune importance, comme on le voit. Je regrette bien encore que l'auteur de *la France et le Grand Schisme d'Occident* n'ait pas réussi à déterminer ce qu'il y a de fondé dans la vie de la bienheureuse Ursule de Parme, par Simon de Zanacchi. Ce récit renferme en effet un certain nombre de détails curieux et d'anecdotes intéressantes, dont il aurait été désirable qu'on pût faire usage. L.-H. LABANDE.

Die Mainzer Klubisten der Jahre 1792 und 1793, von K.-G. BOCKENHEIMER. Mainz, Fl. Kupferberg, 1896, in-12 de VI-372 p.

Eulogie Schneider (1793), par E. MÜHLENBECK. Strasbourg, Heitz ; Paris, Bouillon, 1895, in-8 de XV-419 p. — Prix : 15 fr.

Voici deux ouvrages, traitant l'un et l'autre de la Révolution fran-

çaise sur les bords du Rhin, composés sur place et complétant deux des récents volumes de M. Arthur Chuquet : *Mayence* et *Hoche et la Lutte pour l'Alsace.*

Le premier, écrit en allemand, par un *Landgerichtsdirektor*, n'en est pas moins une contribution impartiale à l'histoire des conquêtes françaises il y a cent ans. L'auteur étudie spécialement les hommes qui, pendant la première occupation de Mayence, se vouèrent, dans les clubs et dans la presse, à l'apostolat révolutionnaire. Ce furent le marchand de vin alsacien Stamm, les professeurs Hoffmann et Böhmer, le prêtre Dorsch, le médecin Wedekind, le savant Forster. Il les montre opérant d'abord, sous la protection de Custine, contre les corporations de la ville attachées à l'antique constitution, puis dominés et dispersés par les représentants en mission Merlin, Haussmann et Reubell. Leurs chefs présidèrent cependant la Convention qui se réunit en mars 1793 et proclama la réunion à la France. Le siège et la prise de Mayence par les Prussiens devaient rendre momentanément inutile cette décision. D'ailleurs, pas plus dans cette Convention que dans les clubs, nous dit M. Bockenheimer, ce ne fut jamais la majorité de l'opinion publique mayençaise qui triompha. Un dernier chapitre nous renseigne sur le sort ultérieur des clubistes, et l'ouvrage se termine par une cinquantaine de pages consacrées à des éclaircissements et à des citations de pièces justificatives.

— Le premier de ces éclaircissements concerne un Franconien qui vint à Strasbourg par les bords du Rhin et y trouva, à la même époque, sa sinistre célébrité. Euloge Schneider, ce prêtre appelé en Alsace pour travailler à l'établissement de l'Église constitutionnelle, devait y être un des coryphées, puis une des victimes de la Terreur. Il vient d'avoir en M. Mühlenbeck, je ne dirai pas un défenseur, car M. Mühlenbeck n'est point un révolutionnaire et appelle sans détour la Convention un « affreux bourbier » (p. 74), mais un biographe de ses derniers jours, qui essaie d'expliquer par ses origines le terme tragique de sa destinée. Schneider, selon lui, était devenu, comme Allemand, suspect aux jacobins centralisateurs, sortis de la Convention ou inspirés par elle, tels que les représentants en mission Saint-Just et Lebas ou le maire Monet. Il aurait rêvé en Alsace un État sous la protection de la France, semblable à celui qu'on venait d'ébaucher à Mayence. Il a été frappé, en sa qualité d'étranger, sans que les gages sanglants donnés par lui au parti terroriste aient pu le sauver. S'il y a là une thèse, il faut avouer que l'argumentation n'est ni puissante ni claire ; la suite des faits se déroule au hasard, les digressions sont fréquentes. Schneider n'entre en scène qu'à la page 65, et on le perd souvent de vue au milieu de ces agitateurs de bas étage sur lesquels l'auteur nous prodigue pêle-mêle les renseignements. La division en chapitres n'est indiquée que par des blancs ; il

n'y a pas un titre, dans ces quatre cents pages, pour servir de point de repère, par conséquent point de table des matières. Dans cette dissertation confuse, on pourrait voir un plaidoyer dissimulé en faveur d'une Alsace autonome entre la France et l'Allemagne, semblable à celle que M. de Gasparin dessinait sur la carte en pleine guerre de 1870, où certains publicistes verraient encore une garantie de paix pour l'Europe du XXe siècle. L. P.

Bonaparte et Hoche en 1797, par ALBERT SOREL. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 340 p. — Prix : 7 fr. 50.

A la fin du quatrième volume de son grand ouvrage *l'Europe et la Révolution française*, M. Albert Sorel est parvenu à cette période où la République, agonisante dans son berceau sanglant, va se personnifier dans un homme, dans un soldat. En 1797, deux généraux entre tous semblaient appelés à recueillir son héritage, Hoche en l'abritant sous sa renommée, Bonaparte en la dominant et en se substituant à elle. M. Sorel a été amené à faire sur l'un et l'autre une étude de psychologie politique, qui nous donne un avant-goût de son cinquième volume.

Bonaparte est mis en scène le premier : tout d'abord, on serait tenté de trouver plus logique l'ordre inverse. Après avoir parlé de Hoche et des espérances qu'on avait inutilement placées en lui, l'auteur aurait ensuite fait apparaître son heureux rival et montré comment et pourquoi, en définitive, celui-ci a réussi : il aurait ainsi passé sans transition à l'histoire extérieure des régimes consulaire et impérial. En procédant autrement, il a voulu sans doute laisser le lecteur sous une impression de regrets, dans une attitude de protestation contre la destinée qui a brisé l'un et couronné l'autre. Il n'en consacre pas moins les deux tiers de son étude à Bonaparte. Dans une suite de pages nourries, écrites d'un style alerte et nerveux, il montre le vainqueur d'Arcole, de novembre 1796 à octobre 1797, bouleversant et organisant l'Italie, négociant à son gré la paix avec l'Autriche, étendant vers la Méditerranée et l'Orient les vues de son imagination conquérante. On remarquera principalement le chapitre II (*le Proconsulat de Bonaparte*), rempli de pénétrantes analyses et d'ingénieux rapprochements. Seulement M. Sorel n'a-t-il pas été trop loin en attribuant (p. 107 et suiv.) à certains écrits de Mallet du Pan et de J. de Maistre une part d'influence dans les conceptions politiques qui hantaient alors l'esprit de Bonaparte? L'hypothèse est curieuse et éloquemment exprimée, mais elle ne repose que sur de simples coïncidences chronologiques.

Dans ses actes, même dans ses desseins ou ses rêves, Bonaparte apparaît ici s'imposant à tous ; Hoche, au contraire, n'a jamais su, dans sa courte vie, rien pousser à bout. Il a pacifié la Vendée sans la rallier à la République ; il a voulu vaincre l'Angleterre chez elle, et son entreprise a

eu à peine un commencement d'exécution ; il a visé à l'établissement d'une république cisrhénane, qui n'a pas eu une heure d'existence. Les derniers mois de sa vie se sont usés à soutenir, sans souci de la légalité républicaine, le triumvirat qui accomplit le coup d'État du 18 fructidor. La conclusion de M. Sorel à son endroit est toute négative. S'il fût arrivé à la tête des affaires, dit-il, il n'eût été ni César ni Washington. Qu'eût-il donc été, s'il eût vécu ? Sans doute il fût devenu, comme ses complices militaires d'alors, maréchal et duc par la grâce de Napoléon ; car, avec ses illusions de jacobin impénitent, il eût dû estimer le 18 brumaire, au même titre que le 18 fructidor, comme une œuvre de salut et de consolidation pour son régime préféré. L. P.

Histoire de la colonisation française, par Eugène Guérin. *La Nouvelle-France*, t. I. Paris, A. Fourneau, 1896, in-16 de 394 p.—Prix : 3 fr. 50.

M. Eugène Guérin a entrepris sur l'histoire de la colonisation française un travail considérable, dont le premier volume vient de paraître. On y trouvera relatée succinctement, mais avec « une admiration passionnée » (p. 7), l'étonnante histoire de la Nouvelle-France depuis les voyages de Jacques Cartier jusqu'à la mort du comte de Frontenac (fin de 1698).

C'est, le plus souvent, sous la forme de récits vifs, pittoresques, colorés que M. Guérin expose les faits ; il a voulu, dans une œuvre de vulgarisation, exposer les résultats acquis par les patientes recherches des érudits, et intéresser le grand public aux études d'histoire coloniale. Il y a pleinement réussi. Son livre, contenant bon nombre de détails caractéristiques, se lit facilement et vient à son heure, au moment où l'attention publique se porte de plus en plus sur les questions coloniales.

Malheureusement, le travail de M. Guérin est trop un ouvrage de pure vulgarisation. Aucune référence dans le corps même du livre ; à peine, çà et là, quelques indications rudimentaires (Archives de la marine, Archives coloniales. — Encore faut-il remarquer, à ce propos, que les documents cités par M. E. Guérin, p. 235, 279 et 368, comme conservés aux Archives de la marine, le sont au dépôt des colonies). — Quelques rares pièces justificatives, cinq en tout (et nous ignorons d'où proviennent les deux dernières), et une longue bibliographie (p. 379-392) avec nombre de fautes (*Creuxis* pour *Creuxius*, p. 383 ; Jouon *de* Longrais pour Jouon *des* Longrais, p. 386), et de graves omissions (le livre de M. Deschamps sur *la Question coloniale*, le grand recueil cartographique de M. Gabriel Marcel, les ouvrages anglais de Parkman, etc.), constituent tout l'appareil scientifique du volume.

Sur le corps même du récit nous avons peu de critiques à formuler. La plus importante a trait au début même du livre, qui s'ouvre par le récit du premier voyage de Jacques Cartier au Canada ; n'aurait-il pas fallu parler auparavant, très brièvement d'ailleurs, des voyages des Fran-

çais à Terre-Neuve dès le début du XVIe siècle, et de Verazzano? La conclusion du chapitre VII (p. 59) nous a paru très discutable, et nous croyons insuffisants les chapitres X et XI. Si à cela nous ajoutons quelques menues observations de pur détail (il eût fallu, p. 254, quelques mots de plus sur l'île d'Anticosti, et sur sa cession à Jolliet; le même Jolliet a, avant Cavelier de la Salle, appelé le Mississipi *Rivière Colbert*, et sa vallée *Colbertie*, p. 291, etc.), nous en aurons fini avec les critiques que nous a suggérées la lecture de l'ouvrage de M. E. Guérin. Ces légères modifications faites, le travail de cet écrivain sera excellent à répandre dans les bibliothèques populaires, et aussi à placer dans la bibliothèque de tout homme du monde désireux de connaître dans ses grandes lignes l'histoire d'une des plus anciennes colonies françaises.

HENRI FROIDEVAUX.

Englische Geschichte im achtzehnten Jahrhundert, von W. MICHAEL. Hambourg, Voss, 1896, in-8 de XII-856 p. — Prix : 20 fr.

Ce gros volume est consacré à la politique extérieure de George Ier d'Angleterre, et il sera suivi d'un second, plus intéressant encore, où il sera question de la vie intérieure du pays, du Parlement, de l'art, de la littérature. La contexture est solide : l'auteur a séjourné deux années entières à Londres, où il a fréquenté assidûment le Record Office et le Musée Britannique; il a dépouillé, la plume à la main, les correspondances de J. Philippe Hoffmann et de Frédéric Bonet, ministres d'Autriche et de Prusse en Angleterre, conservées aux archives de Vienne et de Berlin. Rien de ce qui est imprimé ne lui est inconnu. Et cependant l'on se demande si le cadre n'est pas un peu trop vaste, et si l'auteur ne s'exagère pas, comme c'est le cas de bien des biographes, le génie de son héros. Cette unique réserve exprimée, exposons brièvement les grandes lignes du sujet. L'auteur ne l'aborde qu'à la page 403, sans qu'il y ait lieu de regretter les pages préliminaires, surtout celles qui traitent des conséquences de la révolution de 1688 et du règne de la reine Anne, à la fin duquel le pays, las d'une guerre interminable, commença seulement à sentir les effets de la restauration protestante. Le successeur d'Anne, George Ier, électeur de Hanovre, était un homme de corpulence moyenne, sans la moindre apparence : un gros nez, des yeux larges et vagues, une bouche hideuse que la mode lui interdisait de voiler d'une moustache; l'ensemble, sous l'ample perruque, donnerait aussi bien un visage de femme, sans la dureté repoussante et l'âpreté des traits (p. 409). Il ne connaît rien des usages ni de la langue de l'Angleterre; souverain absolu dans son domaine d'outre-Manche, il se plie avec peine au joug parlementaire, et il passera une partie de son temps dans son pays d'origine, se désintéressant à peu près de l'administration de la Grande-Bretagne (p. 620, 709), pour se consacrer à l'élaboration d'une politique

personnelle, marquée par une intervention dans les affaires de Suède pour rattacher Brême et Werden au duché de Brunswick-Lünebourg, et par le rapprochement avec la France, déjà étudié par M. Wiesener (p. 709-812), deux démarches contraires au sentiment de ses sujets. Toutefois ceux-ci sont affamés de paix et le laissent faire : les craintes de guerre du printemps de 1715 ne durent pas, et la prise d'armes jacobite échoue devant l'indifférence publique (liv. III, ch. III). George renouvelle l'alliance avec la Hollande et l'Autriche, de tradition depuis l'avènement de Guillaume III (liv. III, ch. IV), et il reprend le rôle d'arbitre de l'Europe, rêvé plutôt que réalisé par Henri VIII. Il conclut la quadruple alliance contre l'Espagne (ch. VII), que sa flotte bat à Passaro, et intervient à Passarowitz entre l'Autriche et la Turquie (ch. VIII). Ces intrigues diplomatiques sont un peu monotones, malgré le renouveau d'inédit fourni par l'auteur, qui a droit néanmoins à tous nos compliments pour sa méthode d'information rigoureuse. A. S.

Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne, 1870-1872, par le marquis DE GABRIAC. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de VII-337 p. — Prix : 7 fr. 50.

La Mission de M. de Gontaut-Biron à Berlin, par le duc DE BROGLIE. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-12 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Deux jours après la signature des préliminaires de paix, dit le marquis de Gabriac (p. 99), le *Journal de Saint-Pétersbourg* publia un échange de télégrammes entre le nouvel empereur d'Allemagne et l'empereur de Russie. Le roi Guillaume disait que la Prusse n'oublierait jamais qu'elle était redevable à l'empereur de Russie que la guerre n'eût pas pris « des proportions extrêmes. » L'empereur Alexandre répondait en faisant des vœux pour une paix durable et en ajoutant qu'il était heureux d'avoir pu prouver au roi ses sympathies en ami dévoué.... A Saint-Pétersbourg, on fut peu satisfait de l'échange de ces déclarations entre les deux empereurs » (p. 99). M. de Gabriac ajoute : « L'impression dernière fut que la Russie avait volontairement ou involontairement rendu à l'Allemagne, pendant la guerre, un service signalé. C'est celle qui a prévalu et qui tend à devenir la vérité historique.... » (p. 103). Voilà qui appelle naturellement à préciser la nature de ce « service signalé. »

Notre auteur croit savoir qu'en cas d'une insurrection en Pologne, la Russie était autorisée ou obligée éventuellement à occuper le grand-duché de Posen (p. 40). Il y aura toujours une question polonaise, mais ce n'est pas ce problématique soulèvement seul qui eût pu imprimer à la guerre « des proportions extrêmes. » La Russie, d'ailleurs, en empêchant une insurrection au Royaume de s'appuyer sur un mouvement en Posnanie ou en Silésie, se serait rendu service à elle-même au moins au-

tant qu'à la Prusse. Cette promesse ne fut pas le « service signalé. »

Il faut chercher ailleurs ; écoutons M. de Gabriac : « Il avait été entendu entre les deux cabinets, au début de la guerre, que toute action isolée de l'Autriche en notre faveur devait avoir pour effet d'amener la Russie à une démonstratien analogue et correspondante en faveur de la Prusse. Une pareille déclaration, « notifiée à Vienne, » devait nécessairement paralyser toute action éventuelle de l'Autriche et permettre à la Prusse de dégarnir entièrement ses frontières de Bohême pour porter toutes ses troupes en France » (p. 34). Voilà le « service signalé. » Cette attitude de la Russie répondait, d'ailleurs, à un sentiment très répandu en ce pays. « J'ai eu occasion de me convaincre, écrivait encore M. de Gabriac, pendant mon séjour à Saint-Pétersbourg, des intentions du parti national russe, qui a momentanément changé de drapeau et abdiqué ses vues ambitieuses sur la Turquie pour se tourner contre l'Autriche » (p. 204). Quant aux conditions dans lesquelles une intervention de François-Joseph Ier en notre faveur aurait pu se produire, je ne puis mieux faire que renvoyer le lecteur aux pages 195 à 200 des *Souvenirs*.

C'est le gouvernement prussien qui prit l'initiative de proposer une conférence pour la déneutralisation de la mer Noire. « La Prusse connaissait depuis longtemps les intentions de la Russie.... Elle avait toujours eu l'intention de faire à la Russie cette concession» (p. 65). On doit donc se demander si ce n'était pas là une compensation convenue à l'avance. Qu'il y ait eu ou non accord préalable, on reconnaîtra que, pour le « service signalé, » c'était, sur le dos de l'Angleterre, un mode d'acquittement qui ne coûtait rien à la Prusse, nullement intéressée à la neutralité de la mer Noire. En 1871, comme dans presque toutes les combinaisons prusso-russes, la Prusse a donné le moins pour gagner le plus, et cela depuis le pacte de 1772, dont Frédéric II fut l'instigateur et dont la Prusse est demeurée le principal bénéficiaire, surtout par le côté baltique. N'est-ce pas l'occupation de Dantzig qui a permis à la Prusse, lorsqu'elle y eut ajouté Kiel, de faire de la mer Baltique un lac allemand? Ce n'est pas ce qu'avait rêvé Pierre le Grand lorsqu'il transportait sa capitale sur la Néva.

— Depuis la paix de Francfort, les questions constitutionnelles, les incidents parlementaires, le langage de la presse, les mandements des évêques, exercèrent une influence qui aurait pu être décisive sur les rapports de la France avec la Prusse. Avec le talent hors ligne que personne ne lui contestera, le duc de Broglie raconte assez longuement tous ces faits,

..... Quaeque ipse miserrima vidit,
Et quorum pars magna fuit.

Il fait ressortir, par des documents, avec quel tact, quelle perspicacité, quelle abnégation le vicomte de Gontaut-Biron a su parer à tant de péri-

péties qui portaient la guerre dans leurs flancs. Sa situation personnelle y a puissamment aidé. De ce récit, il reste deux constatations principales : premièrement que le prince de Bismarck était contraire au rétablissement de notre monarchie, que le mouvement catholique l'a exaspéré, enfin qu'en 1875 il voulait, comme l'état-major allemand, brusquer la guerre avant que nous eussions reconstitué notre défense militaire. Le second point mis en évidence est l'intervention efficace de la Russie. Voici d'abord, à la page 47, pendant la présidence de M. Thiers, une première entrevue de notre ambassadeur à Berlin avec Alexandre II et avec le prince Gortschakov. Enfin, au moment critique, en 1875, l'empereur de Russie, de passage à Berlin, voulut voir M. de Gontaut pour lui dire : « Comptez sur moi et soyez tranquille » (p. 240). Voilà qui confirme les récits du général Le Flô.

En résumé, ces deux récits nous apprennent des choses que nous connaissions mal; mais nous y trouvons aussi un enseignement, c'est-à-dire quelque chose de plus utile et de plus rare que les renseignements. « Une nation vaincue, dit le duc de Broglie, a besoin de rétablir le prestige de son autorité morale ébranlée; rien n'est plus propre à la lui faire recouvrer que la dignité du caractère chez ceux qui la représentent » (p. 315). Le marquis de Gabriac exprime la même pensée (p. 105). Le précieux enseignement qui ressort de ces deux livres est donc de montrer la force qu'un diplomate peut apporter à sa mission par son propre poids. Les examens et les concours demeurent impuissants à mettre cette force en relief et en valeur pour le bien de l'État. A. D'AVRIL.

Repertorium diplomaticum regni danici mediaevalis. *Fortegnelse over Danmarks breve fra middelalderen med udtog af de hidtil utrykte.* Udgivet ved KR. ERSLEV i forening med WILLIAM CHRISTENSEN og ANNA HUDE af selskabet for udgivelse af kilder til dansk historie. II Binds 1 hæfte (1351-1382). Kjœbenhavn, G. C. E. Gad, 1896, in-8 de 240 p.

La Société pour la publication des sources de l'histoire du Danemark a entrepris un répertoire diplomatique de ce pays pour le moyen âge (jusqu'en 1450). L'ouvrage, dû à la collaboration de MM. Erslev et Christensen et de Mme Anna Hude, a commencé de paraître en 1894. Nous n'avons à nous occuper ici que du troisième fascicule (1re moitié du t. II), le seul que nous ayons reçu. Il renferme l'indication de près de onze cents actes (nos 2292-3354) échelonnés du 7 janvier 1351 au 9 mars 1382. Les auteurs du recueil prennent soin de nous faire connaître, soit par une reproduction intégrale, soit par des extraits, les actes restés jusqu'ici inédits ; pour les pièces déjà imprimées dans le premier volume du *Repertorium* (ce qui a lieu, par exemple, pour les vidimus), un simple renvoi suffit ; pour les morceaux publiés ailleurs, le plus souvent une analyse avec renvoi au livre où ils se trouvent déjà. A la fin de chaque

analyse ou reproduction, les auteurs ont placé l'indication précise de la source qui la leur a fournie, et les renseignements essentiels concernant le texte (par exemple, discussion de la date, comme pour le n° 3315, variantes, etc.). L'utilité d'un semblable répertoire, quand il est dressé avec soin, comme c'est ici le cas, n'est guère contestable.

Dans le millier d'actes que renferme ce volume, il en est peu qui offrent un intérêt politique ou général ; nous noterons seulement : l'octroi aux habitants de Malmo des coutumes de Lund (20 déc. 1353, n° 2393) ; les statuts de l'archevêque de Lund, concernant les chanoines de son chapitre métropolitain (8 juin 1353, n° 2460) ; un acte d'Urbain V, portant confirmation de l'élection indûment faite de l'archevêque de Ripen (7 nov. 1369, n° 2879) ; l'acte d'alliance entre les ducs de Poméranie, princes de Rügen Wratislaw et Buguslaw, et le royaume de Danemark (8 avril 1376, n° 3088) ; l'acte analogue conclu entre le Danemark et le duc de Stettin (26 oct. 1376, n° 3113). Nous citerons également deux actes curieux relatifs aux méfaits d'un consul de Ripen (3263 et 3264), et d'autres émanés de prélats français : Pierre de Cros, alors archevêque d'Arles et trésorier du Saint-Siège (3039, 3055), et Guillaume d'Aigrefeuille, cardinal de Saint-Étienne et trésorier du Sacré-Collège (3054).

E.-G. Ledos.

Poussière du passé *(notes et tableaux d'histoire)*, par Ernest Daudet. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 284 p. — Prix : 3 fr. 50.

La réunion de plusieurs articles de genres différents en un volume rend difficile le choix du titre à donner à ce livre : *Mélanges*, *variétés*, *études historiques et littéraires*, tels sont les titres les plus logiquement indiqués, mais ils sont trop usés. L'excellent Marmier ne se tourmentait pas de cette difficulté, il appelait un recueil *A la Maison*, *Horizons lointains*, n'importe comment. M. de Vogüé veut quelque chose de plus original comme *Regards historiques*, *Devant le siècle*. M. Ernest Daudet a nommé son dernier livre *Poussière du passé*. Si, bien souvent, il a secoué pour le grand profit et le grand plaisir de ses lecteurs la poussière des bibliothèques, cette fois pourtant il n'en a pas été ainsi, puisque ce sont de beaux volumes encore humides de l'impression, tout frais, tout neufs, et non de poudreux manuscrits qui lui ont fourni le sujet de ses études très variées et très bien pensées. Ce sont les mémoires du chancelier Pasquier, de Marbot, du général Thiébault, de la duchesse de Reggio, du baron de Barante, de La Revellière-Lépeaux, du comte de Ségur, les travaux de M. Vandal sur Napoléon et Alexandre, et d'autres toutes récentes publications dont il nous entretient avec un grand charme, du reste, dans une série d'analyses qui les caractérisent parfaitement et mettent en relief leurs pages les plus remarquables. Comme, avec la meilleure volonté et les meilleurs yeux du monde, il

est impossible de lire tout ce qu'on voudrait lire, on est heureux de trouver dans trois cents pages la quintessence de plusieurs in-octavo et de pouvoir se fier au jugement d'un critique éminent. M. Ernest Daudet, on le sait, écrit avec autant d'élégance que de pureté, et parce qu'il devrait toujours donner de bons exemples, j'ai été surpris de trouver sous sa plume quelques néologismes. Je lui passerai « suggestifs, » bien que l'hospitalier Littré ne l'ait admis que précédé d'une petite croix dans le Supplément de son Dictionnaire, mais « sensationnel! » Nous avions passionnel, inventé, je crois, par Fourier, mais « sensationnel! » Si l'on continue à faire des adjectifs avec les substantifs terminés en ion, nous finirons par avoir « indigestionnel. » TH. DE P.

L'Abbé Prévost, histoire de sa vie et de ses œuvres, par HENRY HARRISSE. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-18 de 465 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un écrivain, né il y a deux siècles, a laissé une masse d'ouvrages de toute espèce, romans, voyages, critique, traductions, presque tout un in-folio de *Gallia christiana*, et de ces volumes qui dépassent la centaine, un seul livre a survécu, l'histoire d'une courtisane et d'un chevalier d'industrie. En l'écrivant avec un talent aussi grand qu'inconscient, son auteur n'avait pas pensé faire une œuvre scandaleuse, il avait cru plutôt offrir un tableau d'un effet moral. Le livre fut saisi toutefois et l'on peut s'en étonner quand on le compare à tant de nos romans modernes; que l'un de nos écrivains en vogue traite la même donnée, et par la crudité des détails, par la recherche du réalisme, il fera une production réellement malsaine, comme la *Sapho* de M. A. Daudet, par exemple. En dépit des années, *Manon Lescaut* n'a rien perdu de sa fraîcheur, de son charme étrange, et l'on comprend que M. Henry Harrisse ait été séduit par la pensée d'étudier profondément son auteur. Sa vie si agitée, les ombres qui en voilent certaines parties, bien des points à éclaircir, bien des calomnies à réfuter, il y avait là de quoi tenter un écrivain. M. Harrisse a, du reste, moins cherché à caractériser, à analyser le talent de l'abbé Prévost — œuvre de critique faite deux ou trois fois par Sainte-Beuve — qu'à réunir sur lui une énorme quantité de documents disséminés de tous côtés. La récolte est complète et nous doutons qu'on puisse encore glaner quelque chose sur cet homme singulier et mobile, tour à tour élève des jésuites, engagé volontaire dans les dernières guerres de Louis XIV, bénédictin fugitif, bénédictin derechef, finissant par être aumônier du prince de Conti, et au milieu d'une foule de péripéties, écrivant des romans, en traduisant, nous révélant la littérature anglaise et conservant une foi assez vive pour se proposer d'écrire deux ouvrages d'apologétique chrétienne. Il n'en eut pas le temps. La rupture d'un anévrisme le tua subitement. On a raconté qu'il n'était qu'en syn-

cope, qu'on voulut faire son autopsie, et qu'un scalpel imprudent le rappela un instant à la vie pour la lui ôter définitivement. Peut-être M. Harrisse a-t-il combattu trop longuement une assertion qui n'entache en rien la mémoire de l'abbé Prévost. Il est arrivé de même en d'autres endroits à M. Harrisse de donner trop d'importance à des faits de minime valeur. Ce qui nous surprend, c'est qu'avec la précision de ses recherches, il n'indique pas ce qui l'a autorisé à transporter dans la vie de Prévost (p. 12) le début de *Manon Lescaut* et à donner à l'auteur de ce roman le rôle même de Des Grieux. Nous ne connaissons rien qui puisse établir cette substitution et il eût été bon de l'étayer de quelques preuves.

TH. DE P.

Le Baron de Batz. *Un Conspirateur royaliste sous la Terreur*, par G. LENÔTRE. Paris, Perrin, 1896, in-8 de 391 p. — Prix : 7 fr. 50.

Corrompre et avilir les conventionnels, les faire s'entre-tuer, et enliser la Convention dans un tel cloaque de boue et de sang, que le peuple, épouvanté ou dégoûté, en balayât les débris et réclamât le rétablissement de la monarchie : tel aurait été, suivant M. Lenôtre, le plan du baron de Batz. Pour lui, Batz est le pivot de la Révolution; lui seul souleva ce tourbillon fantastique, dirigea cette danse macabre terminée par l'échafaud. Si les diverses factions révolutionnaires se sont déchirées entre elles, c'est à Batz qu'il faut l'attribuer : l'auteur ne voit pas d'autre explication. Nous allons pourtant lui en suggérer une qui est beaucoup plus rationnelle. Qui dit révolution dit convulsions : est-il donc étonnant que des hommes, pour la plupart dénués de scrupules, de probité, de moralité, souillés de quelque tare ou gangrenés jusqu'au fond, se soient entre-dévorés? L'impulsion de leurs ambitions désordonnées, de leurs appétits inassouvis, de leurs haines longtemps contenues, ne suffisait-elle pas pour les jeter, meute hurlante, les uns sur les autres? N'est-ce point là l'histoire de toutes les révolutions? N'avons-nous point vu, en juin 1848, les masses socialistes se soulever contre la bourgeoisie républicaine, et, en 1871, les communistes fusiller des vainqueurs du 4 septembre? N'exagérons point le rôle du baron de Batz. N'est-il pas assez beau dans sa grandeur tragique? Avoir tenté l'héroïque aventure du 21 janvier, fait trembler les comités de gouvernement, donné l'exemple d'une résistance intrépide à l'oppression des tyrans, n'est-ce point suffisant pour immortaliser un homme?

L'idée générale de l'ouvrage est donc fausse. Et si nous étudions les détails, que de déductions fantaisistes et d'appréciations erronées !

Les agents des comités se présentent au domicile d'un personnage connu sous le nom d'abbé Alençon ; mais il a disparu : M. Lenôtre en conclut qu'Alençon et Batz ne font qu'un. Pourquoi? Les termes de la lettre de la femme Lamartinière audit d'Alençon prouvent le contraire.

M. Lenôtre pense qu'Admiral a tiré sur Collot d'Herbois par jalousie, croyant que la femme Lamartinière, sa maîtresse, était aussi en liaison avec le député. Explication inadmissible. En effet, le même jour 3 prairial, Admiral s'était tout d'abord présenté chez Robespierre, qu'il avait demandé à voir. Et, après son attentat contre Collot, il déclara que son seul regret était « d'avoir manqué ces deux bougres-là. » Était-il donc aussi jaloux de Robespierre? Quelque temps auparavant, il avait proposé à sa maîtresse de mourir avec lui; comme elle refusait : « A quoi sert de vivre maintenant? » s'écria-t-il. Voilà bien l'homme, fatigué d'une insupportable tyrannie, qui veut en finir avec la vie; mais, avant de se jeter sous les roues ensanglantées du char révolutionnaire, il tentera de détruire deux des principaux tyrans. Admiral obéit à un sentiment analogue à celui qui avait poussé Charlotte Corday. Nous en voyons l'indice dans les paroles qu'il prononça aussitôt après l'attentat : « Je suis bien repentant d'avoir manqué mon coup, ç'aurait été une belle journée, j'aurais été admiré de toute la France. »

D'après M. Lenôtre, « ce qui renversa Robespierre.... ce fut l'épouvantable massacre du 29 prairial, dont, à tort ou à raison, on le rendit responsable.... Enfin, la France eut une nausée et vomit Robespierre. » Rien n'est plus inexact. Les thermidoriens se débarrassèrent de Robespierre pour se soustraire à l'échafaud, dont ils étaient proches : voilà la vérité, quoi qu'en disent Michelet, Louis Blanc et autres soi-disant historiens, dont M. Lenôtre a tort de consulter les rapsodies surannées. A propos de cette fournée du 29 prairial, M. Lenôtre écrit : « Ces innocents étaient ses victimes, après tout. N'éprouva-t-il nul remords, ne pensa-t-il point que son œuvre était maudite et que tout ce sang qu'on allait répandre le vouait, lui, à l'exécration de la postérité? » Nous ne comprenons pas comment ces innocents, c'est-à-dire ceux qui n'avaient pas conspiré, pouvaient être les victimes de Batz : était-il responsable des crimes des comités de gouvernement?

M. Lenôtre s'étonne que Fabre d'Églantine, condamné à mort pour rapt, escroc et concussionnaire, fournisseur de souliers à semelles de carton pour l'armée, ait pu s'imposer à la Convention et y jouer le rôle d'homme d'État. Il nous semble, au contraire, que cet histrion habile, intrigant et taré, avait toutes les qualités pour en être bien accueilli.

Il est cependant un point sur lequel nous décernerons à l'auteur de justes éloges. M. Lenôtre a l'amour des recherches topographiques; il a fort bien établi que l'ancien « Hermitage » du parc de Bagnolet, la fameuse maison de campagne du baron de Batz, existe encore intact aux n°s 148-150 de la rue de Bagnolet. La topographie historique, voilà, nous semble-t-il, la voie dont il ne devrait pas sortir. En cette partie il réussirait beaucoup mieux que dans l'histoire proprement dite, où son imagination aventureuse le pousse souvent sur les écueils. Au demeurant,

l'ouvrage est d'une lecture attachante; malheureusement il participe plutôt du roman que de l'histoire. HENRI FURGEOT.

G. Courbet, sa vie, ses œuvres, par A. ESTIGNARD. Besançon, Delagrange-Louys, 1896, in-8 de 197 p., illustré de 22 phototypies. — Prix : 12 fr.

M. A. Estignard a entrepris une œuvre importante qui formera une véritable galerie des artistes franc-comtois de quelque renom. Il a débuté par un *Jean Gigoux* que nous avons signalé ici même (*Polybiblion*, t. LXXVI, p. 71). Il se propose de nous offrir, après la présente biographie de Courbet, celles du sculpteur Clésinger et des peintres Faustin Besson et Henri Baron. D'autres encore viendront : nous faisons des vœux pour que l'infatigable écrivain suive jusqu'à complet achèvement l'ensemble qu'il a envisagé.

Aujourd'hui nous avons à examiner le volume consacré à Gustave Courbet. « Ses admirateurs, dit M. Estignard, l'ont placé au-dessus du Titien et de Rubens; ses adversaires l'ont déclaré le dernier des barbouilleurs, charlatan grossier et sans valeur. Ballotté par bien des orages, contesté, bafoué, renié par ses amis après la Commune, mais toujours plein de confiance en lui-même, il a fini, malgré les fluctuations de l'opinion, par sortir victorieux de la lutte et par s'imposer au respect de ses détracteurs. » — Ces quelques lignes résument bien l'aspect de cette carrière d'artiste.

M. Estignard nous parle d'abord de la jeunesse de Courbet, de ses classes manquées, de ses essais d'étude de droit faits « tout de travers, » enfin de sa résolution ferme de se vouer à l'art. — « Nous promets-tu de devenir un maître? » lui demande naïvement son père, vieux paysan madré de la vallée de la Loue. — « Je le promets, » répond sans hésiter Gustave. Et la famille de l'assurer qu'elle vendra pour le soutenir « jusqu'au dernier bout de champ. »

En des pages qui, sous une plume moins légère, auraient pu devenir monotones, l'auteur passe en revue, avec un réel brio, les œuvres principales du peintre. A quoi bon les rappeler? Elles sont connues. Mais il faut lire ces descriptions précises, nettes, fréquemment émaillées d'une pointe d'esprit de bon aloi et toujours accompagnées de critiques sobres, bienveillantes le plus souvent, quand elles sont de M. Estignard, plus étendues et moins indulgentes quand elles nous rappellent les noms de certains écrivains, tels que Théophile Gauthier, Paul Mantz, Th. Sylvestre; sans oublier P.-J. Proudhon, qui, après avoir couvert de fleurs son compatriote et ami, lui administre ensuite d'assez jolies volées de bois vert (p. 96 et 107-108). C'était, sans doute, pour le célèbre démolisseur social, sa façon de payer au futur déboulonneur de la colonne le mauvais portrait dont il l'avait gratifié.

Arrivons aux deux derniers chapitres de ce gracieux volume, dans lesquels M. Estignard photographie en quelque sorte — en artiste de lettres — l'étrange personnage que fut Courbet : ignorant comme une carpe, bouffi d'orgueil, bon fils au demeurant, et, qui l'eût cru? écrivain. Mais quel écrivain! Le dernier folliculaire n'eût jamais consenti à signer la surprenante prose du maître d'Ornans. Entre autres choses, ses lettres à l'armée et aux artistes allemands (1870-1871), que nous avons sous les yeux, et dont M. Estignard nous fait savourer quelques fragments, sont des chefs-d'œuvre de niaiserie, de sottise. On ne s'explique vraiment pas comment un même cerveau ait pu contenir à la fois une telle dose de nullité littéraire, de jugement faux et de sentiment artistique. Le Courbet qui nous apparaît ici vit, palpite; il stupéfie aussi l'imagination, et il navre. Le mieux est de ne voir en Gustave Courbet que le grand peintre et de s'efforcer d'oublier qu'il eut la ridicule prétention d'être écrivain, en dépit d'une orthographe hérétique et d'une manière invraisemblable de présenter ses idées.

Le catalogue des œuvres du maître d'Ornans termine le travail. Il ne saurait être complet; mais, tel qu'il est, il a dû coûter une somme énorme de recherches et de démarches. Des nombreuses phototypies qui ornent ce volume, exécutées par la maison Delagrange-Louys, de Besançon, nous dirons qu'elles sont généralement réussies ; notons particulièrement la reprodution d'une lithographie de M. Estignard : *L'Homme à la ceinture de cuir*, qui n'est autre que Courbet lui-même (1844), lequel s'aimait et s'admirait à ce point qu'il s'est peint, sans jamais se fatiguer, « dans toutes les poses. »

Une fois de plus, félicitons l'auteur et attendons patiemment le troisième personnage de sa galerie : le sculpteur Clésinger.

E.-C. Gaudot.

La Vita di Maffeo Vegio, umanista Lodigiano, dal dottor Mario Minoia. Lodi, Quirico et Camagni, 1896, in-8 de 123 p.

Cette courte biographie est due à un élève de M. Vittorio Rossi, et le nom du professeur est déjà un garant de la qualité du livre de M. Minoia. En France, on ne connaît guère Vegio (1407-1458) que par deux de ses compositions : le supplément qu'il eut l'idée, assez bizarre, d'ajouter au XIIe livre de l'Énéide, et la vie de saint Bernardin de Sienne, insérée dans les *Acta Sanctorum* du mois de mai (t. V, p. 287 et suiv.). Dans l'ouvrage de M. Minoia, nous le voyons successivement étudiant à Milan et à Pavie; puis, à la suite de la cour pontificale, à Bologne, à Ferrare et à Florence, en qualité de dataire d'Eugène IV; enfin chanoine de la basilique de Saint-Pierre et chanoine régulier de Saint-Augustin, après le retour de la curie à Rome. Chemin faisant, M. Minoia étudie les relations de l'humaniste avec ses illustres contemporains, et nous le montre

abandonnant, dans la dernière période de sa vie, les études profanes pour les études ecclésiastiques. Ses nombreuses œuvres, poétiques, pédagogiques, juridiques, hagiographiques, sont caractérisées avec une saine critique, maîtresse d'elle-même jusque dans le jugement final, où M. Minoia déclare sagement que « Maffeo Vegio ne fut pas un génie extraordinaire, mais que ses vastes connaissances et sa grande activité littéraire (outre l'honnêteté de sa vie et de sa plume) lui assurent une place honorable parmi les humanistes de la première moitié du XVe siècle. »

LÉON DOREZ.

I Codici francesi della R. Biblioteca nazionale di S. Marco in Venezia, descritti e illustrati dal prof. DOMENICO CIAMPOLI. Venezia, Leo S. Olschki, 1897, in-8 de XVIII-225 p. — Prix : 20 fr.

Nous annoncions ici même, il y a quelques mois, le premier volume du beau catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque Saint-Marc, dû au savant M. Castellani (t. LXXVI, p. 454). Voici, pour le même dépôt, un autre catalogue qui intéresse plus directement encore les lecteurs français, puisqu'il s'agit des manuscrits en langue française. Ils sont en assez petit nombre (75 seulement; M. D. Ciàmpoli arrive au chiffre de 79, parce qu'il maintient dans son catalogue des manuscrits en langues diverses — espagnole, latine, allemande — classés par erreur dans le fonds français). Pour chaque manuscrit, M. Ciàmpoli indique sa cote ancienne, la matière dont il est fait, sa date, son format en centimètres, son nombre de pages, les particularités qui le distinguent (miniatures, etc.), puis il fait connaître la ou les pièces qui le composent; enfin, dans des notes finales, il donne les renseignements complémentaires qui lui ont paru nécessaires : par exemple, indication des ouvrages qui mentionnent déjà ou qui publient le manuscrit. Il a maintenu l'ancien ordre de classement, mais il a pris soin d'ajouter à son travail divers index qui en rendent l'usage singulièrement facile : 1° table des manuscrits; 2° index chronologique; 3° table des provenances; 4° table systématique des matières; 5° index des personnes et des choses notables. Ce sont les manuscrits littéraires et particulièrement les chansons de geste et les romans qui sont en plus grand nombre (25); nous rappellerons ici que la Bibliothèque Saint-Marc contient les seuls exemplaires connus de quelques-uns de nos poèmes épiques : *La Prise de Pampelune* (V); *l'Entrée de Spagne* (XXI); nous citerons également des traductions en vers, par Étienne Galland, des *Odes* et des *Satires* d'Horace, datées de 1702 (XXVIII-XXX), restées inédites, et dont M. Ciàmpoli cite des fragments intéressants. Par contre, la traduction française de l'Électre de Sophocle, que l'auteur du catalogue croit inédite (XXIV), a été publiée dès 1537, à Paris, chez Estienne Roffet; elle a pour auteur le célèbre Lazare de Baïf; le manuscrit de Saint-Marc n'en est pas moins intéres-

sant, puisqu'il renferme un prologue adressé au Roi, qui manque dans l'édition. Une partie des pièces contenues dans le manuscrit XXXVII, à savoir les rondeaux et épitaphes sur la mort d'Anne de Bretagne, par André de la Vigne, ont été publiées à l'époque même et réimprimées dans notre siècle en une brochure assez rare. Parmi les manuscrits d'un caractère historique, je signalerai le numéro XXXIV, contenant diverses relations sur les affaires intérieures et extérieures de la France pendant les années 1680-1684 (Affaires d'Alger, attaque de Luxembourg, etc.); le manuscrit LVII (Lettres de Mazarin, juillet-novembre 1659), et le numéro LXXI (Lettres de Grémonville, le futur ambassadeur à Vienne, auquel Louis XIV faisait faire compliment de sa fourberie). Le *Traité* anonyme *de l'autorité du Roy dans l'administration de l'Église*, qui forme la première partie du n° LV, a pour auteur le fameux Talon et a été publié. Le dernier manuscrit, qui renferme une traduction française du Nouveau Testament, écrite au XIIIe siècle, mérite peut-être aussi une mention particulière.

Quelques fautes d'impression assez grossières ont échappé à l'attention de M. Ciàmpoli : par exemple, Mme de Vitt (p. 73), pour de Witt, Hentiers (p. 77) pour héritiers, Bestungen (p. 111) pour Vestungen (Festungen), Valle di Veriville (p. 122) pour Vallet de Viriville, Flanklin (p. 186) pour Franklin. Somme toute, le travail de M. Ciàmpoli est extrêmement méritoire et l'auteur a particulièrement droit à la reconnaissance des érudits français. E.-G. LEDOS.

BULLETIN

Le Bon esprit au collège, par l'abbé JOSEPH TISSIER. Paris, Retaux, 1896, in-18 de x-315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre qui me paraît appelé à rendre de réels services aux maîtres chrétiens. Il est le fruit d'une longue expérience et d'une connaissance profonde des jeunes âmes, dont l'auteur a bien raison de vouloir faire profiter ses confrères de l'enseignement chrétien. Voici en quelques mots la substance de cet excellent livre. De quoi se compose le bon esprit au collège? De l'esprit de foi d'abord, puis de l'esprit de discipline, lequel implique lui-même trois choses sans lesquelles aucune société et par conséquent aucune école n'est possible : l'esprit de respect, l'esprit d'exactitude et de ponctualité et l'esprit de corps. Ce sont là en quelque sorte les qualités extérieures du bon esprit, lesquelles ne peuvent subsister si elles n'ont pour support les qualités intérieures qui s'appellent l'esprit de sacrifice, l'esprit de progrès, l'esprit de réserve, l'esprit de simplicité, l'esprit chevaleresque ou l'honneur. Est-ce tout? Pas encore, car il y a là près de l'écolier, outre les autorités divines et humaines qui commandent au jeune homme l'esprit de foi et l'esprit de discipline, des compagnons et des voisins qui réclament quelque chose du bon esprit, et ce n'est rien moins que l'esprit de charité, qui se manifeste sous trois formes : la charité du langage, la charité du support et la charité des services. Et plus loin et plus haut encore, il y a l'esprit d'apostolat et l'esprit de patriotisme, qui font rayonner dans une

sphère plus large la vérité et les vertus acquises en les mettant au service de l'Église et de la patrie, et c'est le sommet de l'esprit chrétien. Telle est en quelques mots la carrière parcourue par l'éminent directeur de Notre-Dame de Chartres. Nous estimons son livre l'un des meilleurs et des plus bienfaisants qui se puissent lire, et nous souhaitons qu'il multiplie sous cette forme nouvelle le bien que, dans une sphère plus restreinte, ces excellents discours ont déjà fait. P. Talon.

Allerlei provenzalischer Volksglaube nach F. Mistral's « *Mireiou* » zusammengestellt von Dr Albert Maass. Berlin, C. Vogt, 1896, in-8 de 64 p.

On sait que le beau poème de Mistral, *Mireille*, contient plusieurs légendes, que des allusions sont faites à beaucoup d'autres, de même qu'à des traditions et des croyances superstitieuses. M. le docteur Albert Maass s'est plu à confronter ces légendes, ces traditions, ces croyances avec celles d'autres pays, et nous avons là une nouvelle preuve de l'identité qu'elles offrent, de même que les chants populaires, qui, sur des points bien éloignés les uns des autres, présentent tant de fois des données semblables. Problème qui a occupé bien des savants et qui n'a pas encore trouvé une explication péremptoire. Nous ne pouvons indiquer tous les rapprochements fort curieux mentionnés par M. Maass; ils montrent qu'il n'y a, pour ainsi dire, dans *Mireille*, pas une tradition qui n'ait un pendant ailleurs. L'Allemagne surtout a fourni à l'auteur de fréquentes confrontations auxquelles il n'a sans doute pas voulu donner une complète extension. Ainsi, à propos de la grande chasse qui, en Provence, a pour personnage un *baroun castihoum*, il n'a rappelé que très peu de croyances analogues. Elles sont en quantité telle que M. Gaston Rainaud en a fait le sujet d'une dissertation fort savante aussi longue que la brochure de M. Maass. La charmante chanson de Magali a provoqué un peu plus de parallèles; mais beaucoup de variantes encore peuvent êtres signalées. En résumé, le travail de M. Maass est intéressant, et les folkloristes aimeront à le placer près du *Volkskunde* de Liebrecht et de l'édition qu'il nous a donnée des *Otia imperialia*. Grisberg.

Les Gnomes de Sidi Abd er-Rahmân el-Medjdoub, par le comte Henry de Castries. Paris, Leroux, 1896, in-12 de xxviii et 121 p. — Prix : 5 fr.

Voici un petit recueil de maximes et de sentences populaires qui en dit plus long sur la psychologie de l'âme arabe que bien des traités plus volumineux et plus prétentieux. Ces maximes, qui circulent de bouche en bouche sans avoir jamais été écrites, sont attribuées au medjdoub Sidi Abd er-Rahmân, né à Mékinès à la fin du xe siècle de l'hégire. Un medjdoub est proprement celui qui est entraîné par l'extase aux plus hautes régions du mysticisme. Celui dont M. de Castries publie les gnomes était plutôt un de ces gueux vagabonds, impudents et cyniques, fréquents dans le monde musulman, qui n'ont de commun avec les vrais mystiques qu'une bizarrerie extravagante aux yeux du vulgaire; mais leur extravagance est très raisonnable quand elle le veut, très pratique et terre à terre, et dit son fait à chacun avec une franchise que ne se permettrait pas un homme tenu pour sage et obligé, comme tel, de respecter la sottise, les vices et l'hypocrisie d'autrui. C'est cette franchise qui fait des quatrains du bonhomme un document psychologique intéressant. « On y rencontre tout : préceptes de religion, de morale et d'hygiène, conseils variés, violentes diatribes contre les femmes, fines épigrammes, prédictions, plaintes élégiaques, etc. » Le medjdoub a l'humeur atrabilaire et le style rude. Sa mauvaise langue s'attaque surtout aux

femmes, dont les charmes pourtant ne le laissaient pas insensible ; il ne tarit pas contre elles de boutades d'une grossièreté souvent excessive. Mais il a aussi des maximes plus nobles et de haute inspiration, celle-ci par exemple : « Ami, sois patient, — sache attendre ce qui doit t'arriver; — couche sur des épines tout nu — jusqu'à ce que ton jour se lève. » C'est à peu près le mot d'Ulysse dans l'Odyssée. Cette autre parole montre que l'esprit de fraternité de l'Islam sait se dégager de sots préjugés contre des races réputées inférieures : « Le nègre qui est devenu lettré, — ne lui faites pas un reproche de sa couleur. — Le blanc qui est ignorant — ne vaut pas la moitié d'une fève. » Rappelons-nous que ce mot est du XVIIe siècle.

La traduction de M. de Castries est d'une exactitude savoureuse; il a fait suivre chaque sentence de notes et de rapprochements fort intéressants avec la littérature gnomique des Hébreux et des Grecs, et l'introduction excellente que l'auteur a mise en tête de son petit volume montre que s'il n'a pas fait un plus grand étalage d'érudition, ce n'est point qu'il ne l'a pas pu, ainsi qu'il le dit modestement, mais qu'il ne l'a pas voulu. Il a eu raison.

F. GRENARD.

Da l'Anima. Versi da GIRO TRESPIOLI. Milano, casa editrice Galli di Chiesa, Omodei, Guindani, 1896, petit in-8 de 131 p. — Prix : 2 fr.

Dans sa dédicace à sa mère, l'auteur, qui doit être un très jeune homme, dit que ses vers sont « des sourires, des sanglots, des blasphèmes sortis du cœur. » Les sourires sont rares, dans ce petit volume, rempli d'un amer pessimisme et d'une âpre mélancolie. M. Trespioli souffre profondément des misères du monde moderne, et dit son fait à cette société qui le choque et le désespère. On ne trouve guère, dans ces cent vingt-sept pages, que deux éclairs de joie et de confiance, lorsque le poète parle de sa petite maison et lorsqu'il chante les grands Italiens ensevelis à Santa Croce de Florence. L'Abyssinie lui a inspiré quatre pièces, qui ne valent pas celles que l'on pourrait appeler archéologiques (le Colisée, la Maison de Livie). Le poème sur Jésus, que M. Trespioli nomme « le grand Rebelle, » témoigne d'un effort artistique plus sincère qu'heureux. Les deux poèmes en prose sont une de ces tentatives qui plaisent aux débutants, désireux d'étonner le lecteur. M. Trespioli a voulu être moderne; il l'est avec excès; il a trop lu Tolstoï, qu'il a préféré à Leopardi.

L. D.

El Cuervo, por EDGAR ALLAN POE, traduit en vers par J.-A. PEREZ BONALDE. Valparaiso, Enriquez, 1895, in-8 de 29 p.

M. Pérez Bonalde est un fin lettré, mort trop tôt pour la littérature castillane d'outre-mer. Nous avons lu avec plaisir sa traduction des poésies de Heine. Comme il a saisi le mouvement lyrique du grand poète, et comme, dans sa langue riche et harmonieuse, il rend avec précision le vague de la poésie allemande ! Dans *le Corbeau*, il s'est attaqué aux fantaisies d'Edgar Poë, et il a traduit avec vérité les rêves les plus chimériques du plus fantastique des poètes.

L. MENSCH.

Italienische Erzählungen, von ISOLDE KURZ. Stuttgart, Göschen, in-12 de 300 p. — Prix : 3 fr.

Isolde Kürz est un auteur fécond. Elle nous a déjà donné des « Poésies » qui sont d'une très belle venue, des *Fresques* et *Idylles* qui sont d'une imagination brillante et poétique : il suffit, pour s'en convaincre, de lire le

Ver luisant; des *Nouvelles florentines* et enfin des *Récits italiens.* Dans ces deux derniers ouvrages, Isolde Kürz se place au premier rang des nouvellistes allemands, non seulement pour la conception, qui a quelque chose de viril et d'élevé, mais encore pour la langue, qui est imagée et harmonieuse.

L. MENSCH.

Die Mährchen Clemens Brentano's, von CARDAUNS. Köln, Bachem, 1895, in-8 de 116 p.

M. le docteur Hermann de Cardauns vient de publier une étude très remarquable sur les Contes de Clemens Brentano. Il n'a pas la prétention d'écrire une étude définitive sur l'auteur et son œuvre; toute son ambition est de donner un essai sur l'origine et les sources de ces Contes. Il fait remarquer que cette œuvre de Brentano a été diversement appréciée et qu'elle a partagé le sort de son auteur : les uns l'ont admirée sans réserve comme un chef-d'œuvre; les autres l'ont traitée avec indifférence, si ce n'est avec dédain. Les deux jugements sont également exagérés et témoignent simplement d'une grande ignorance de la question. Les uns n'ont pas lu les Contes, les autres les ont peut-être lus, mais d'une manière superficielle et sans trop s'inquiéter de leur origine.

M. Cardauns divise son travail en plusieurs parties : I. Origine des Contes. — II. Leurs Sources, et manière dont Brentano les a su utiliser. — III. Les Petits Contes italiens. — IV. La Légende de Gockel. — V. Le Conte de Fanferlieschen. — VI. Le Premier Conte du Rhin. — VII. Le Conte de la maison Staarenberg. — VIII. Le Conte de la marmotte. Enfin une conclusion et un appendice où se trouvent cités les souvenirs de Mme d'Ahlefeld sur Brentano, deux lettres d'Achim von Arnim, et deux rédactions antérieures du Conte de Fanferlieschen, et de la maison de Staarenberg.

Un des chapitres les plus intéressants de cette monographie, c'est l'histoire de l'origine de ces Contes. M. Cardauns raconte avec clarté comment Brentano arriva à les composer, et compare sa manière avec celle des deux frères Grimm : ces derniers acceptant la légende populaire telle qu'elle était et se faisant scrupule de rien y changer; le premier au contraire, avec son tempérament de poète, ne prenant jamais la légende que comme un canevas sur lequel il brodait les fantaisies les plus extraordinaires. Il faut féliciter M. Cardauns du soin avec lequel il est remonté aux sources, montrant par exemple que Brentano a puisé dans le Pentamerone du comte napolitain Basile, dans son propre « Wunderhorn, » qu'il avait publié dès 1806 avec son ami Arnim, et qu'il doit beaucoup moins à Gozzi que n'a voulu le dire son ami Böhmer dans ses lettres à Guido Görres. L. MENSCH.

La Topografia del romanzo I Promessi Sposi, da GIUSEPPE BINDONI, illustrata da carte topografiche, tipi e numerose vedute. Milano, Enrico Richiedei, 1895, in-12 de 235 p.

M. Giuseppe Bindoni convie ses lecteurs à une promenade littéraire dont plusieurs autres avant lui ont essayé de tracer le plan et de décrire les moindres sentiers. Ces premières tentatives topographiques avaient le défaut de n'être pas toujours bien d'accord entre elles, et les admirateurs passionnés du roman de Manzoni, devenu tout à fait classique de l'autre côté des Alpes, ont dû souvent se plaindre de ces divergences qui font le désespoir des touristes consciencieux. Grâce à M. Bindoni, leur pèlerinage sera maintenant à la fois plus agréable et moins aventureux. Les reconnaissances qu'il a faites dans le pays désormais célèbre des *Fiancés* ont un caractère scien-

tifique qui manquait aux renseignements, d'ailleurs curieux, rassemblés par des devanciers téméraires ou intéressés. Les plans et les gravures qui accompagnent ce guide d'un genre nouveau causeront une vive joie aux « manzoniens, » dont l'œuvre favorite est commentée sous tant de formes, quelques dizaines d'années après son apparition, à l'égal d'un chef-d'œuvre de l'antiquité grecque ou romaine. Quelques années encore, et Manzoni comme Leopardi, le prosateur et le poète de l'Italie nouvelle, posséderont une bibliographie comparable à celle de Virgile ou à celle du Tasse.

LÉON DOREZ.

Un District breton pendant les guerres de l'Ouest et de la Chouannerie, 1793-1806, par TH. LEMAS. Paris, Fischbacher, s. d., in-8 VIII-371 p. — Prix : 5 fr.

Ce district breton est celui de Fougères, dans l'Ille-et-Vilaine. Il fut un de ceux où la guerre civile sévit avec le plus de vivacité et le plus longtemps. Le pays était très divisé, les passions très ardentes ; les communes royalistes furent dès le début en lutte avec les communes républicaines. C'est là que La Rouerie chercha à fonder l'association bretonne pour résister à la Révolution. On sait comment il échoua. Après le passage de la Loire, la grande armée vendéenne s'empara de Fougères, et c'est tout près de là, à la Pèlerine, que Lescure mourut. Quand les Vendéens eurent échoué à Granville et furent rentrés dans leur pays, Fougères retomba entre les mains des Bleus, mais le district ne fut pas pacifié pour cela. A la grande guerre succéda la guerre de partisans, la Chouannerie, et elle dura presque sans interruption, avec des fortunes diverses, jusqu'au Consulat. Les chefs de cette partie de la Bretagne furent les derniers à poser les armes.

C'est cette guerre que M. Th. Lemas a entrepris de raconter. Il l'a fait surtout avec les documents que lui ont fournis les archives, les registres des communes, la correspondance et les rapports des administrateurs. Ces rapports sont singulièrement passionnés et partiaux; ils se ressentent des ardeurs de la lutte et des préventions locales. M. Lemas a le tort de les accepter sans contrôle et sans contre-partie. Il est vrai qu'ils sont d'accord avec ses propres sentiments. A ses yeux, les Chouans ne sont que des « brigands, » et Louis XVIII n'a dû le trône qu'à « la volonté des baïonnettes étrangères. »

R. M.

Colonial Origins of New England Senates, by F.-L. RILEY (*Johns Hopkins University Studies*, 14e série, n° 3). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1896, in-8 de 76 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les sénats paraissent dans les antiques constitutions des États de l'Union américaine comme le résultat d'une série d'évolutions synchroniques avec l'histoire coloniale des États-Unis; ils ne sont pas la création d'un législateur faisant table rase de tout ce qui existait antérieurement, mais proviennent d'un germe qui a mis plus d'un siècle à éclore : les conseils coloniaux. Comment la chose s'est faite, par quelle série de modifications et de transformations ces anciens conseils sont devenus les sénats actuels, nettement définis par les différentes constitutions américaines, c'est ce que M. F.-L. Riley se propose de rechercher pour tous les États de l'Union, c'est ce qu'il raconte aujourd'hui pour les colonies de la Nouvelle-Angleterre : le Massachusetts, le Connecticut, le New-Hampshire, le Rhode Island. A la suite de quatre chapitres consacrés chacun à l'une de ces colonies (p. 9-68), M. F.-L. Riley a placé un excellent chapitre de conclusions où il dégage les

traits communs de ces histoires particulières, montre fortement l'origine des sénats de la Nouvelle-Angleterre, les forces qui ont dirigé leur développement, leurs caractères inhérents. Bonne étude, qui continue heureusement la série de travaux politiques généraux tels que celui de M. Thomas F. Moran sur l'*Origine et le développement du système des deux Chambres en Amérique.*

HENRI FROIDEVAUX.

The Provisional Government of Maryland, 1774-1777, by JOHN ARCHER SILVER (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*, 13e série, n° X). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1895, in-8 de 61 p. — Prix : 2 fr. 50.

Dans cette étude, M. John Archer Silver a retracé l'histoire du gouvernement provisoire du Maryland, et en a énuméré les pouvoirs successifs depuis l'origine en l'année 1774, après les premières manifestations de la volonté populaire, jusqu'au moment où, à la suite d'une série de modifications, il s'est substitué au gouvernement ancien des Propriétaires, et a acquis la souveraineté par l'établissement et l'inauguration d'une forme d'autorité permanente et organisée. A cet égard, trois périodes plus ou moins distinctes existent dans cette histoire de trois années : le peuple oppose d'abord une résistance simplement commerciale, puis une résistance à main armée à l'agression sur ses droits et ses libertés ; il se borne à l'affirmation de certains droits, et organise un pouvoir exécutif très imparfait et peu développé ; puis, en 1775, il affirme plus complètement et plus hardiment ses revendications, et les moyens d'exécution sont plus efficaces ; — voici enfin la déclaration provinciale d'indépendance, une nouvelle constitution, l'avènement d'un nouveau gouvernement qui a éliminé l'ancien pouvoir des Propriétaires. Il est juste de reconnaître, avec M. John Archer Silver, avec quel calme ces évolutions successives se sont effectuées, et il y a lieu de le remercier d'une étude consciencieuse, très fouillée, et où abondent de menus faits caractéristiques bien propres à donner l'exacte connaissance d'une des époques les plus intéressantes dans l'histoire des États-Unis.

HENRI FROIDEVAUX.

Œuvres complètes de J. MICHELET. **Mémoires de Luther,** écrits par lui-même, traduits et mis en ordre. Édition définitive revue et corrigée. Paris, Flammarion, s. d., in-8 de 520 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette biographie de Luther fut l'un des premiers ouvrages de Michelet. Il en réunit les matériaux dans un voyage qu'il fit en Allemagne en 1825 ; toutefois, cette étude, presque entièrement composée dans les années 1828 et 1829, alors que Michelet professait à l'École normale l'histoire et la philosophie, ne vit le jour qu'en 1835. Qualifiée par l'auteur de *Mémoires*, elle se compose d'une série de textes extraits des œuvres de Luther et reliés entre eux par les réflexions et les appréciations de l'historien, qui s'attache constamment, comme il le dit lui-même dans sa préface, à nous montrer « Luther raconté par Luther. » Est-il besoin de dire que l'auteur, ennemi déclaré de l'Église et de la Papauté, s'est fait l'apologiste du moine apostat et que son enthousiasme salue en lui « le libérateur de la pensée moderne. » Ce n'est pas là qu'un esprit impartial doit aller chercher la vérité sur le réformateur et l'œuvre qu'il a accomplie.

A. I.

Élie Sorin, souvenirs d'un ami, par GABRIEL ROGERON. Paris, A. Picard et fils, in-12 de 303 p. — Prix : 3 fr.

Quelle physionomie étrange et quel esprit original que cet Élie Sorin dont

M. Rogeron nous retrace la vie ! Ce sont bien des souvenirs pleins de charme et de grâce que nous rappelle M. Rogeron quand il nous parle de cet Anjou qu'il aime tant et qu'Élie Sorin a tant affectionné. Intelligence cultivée, écrivain de talent, Élie Sorin était une personnalité. Ambitieux à ses heures, il manquait cependant de souplesse et d'habileté. Journaliste, il écrivit à la *Correspondance républicaine* et s'attacha à la fortune de Gambetta. Élie Sorin a laissé de nombreuses publications, de valeur bien différente. Ces œuvres polémiques ont perdu actuellement beaucoup de leur intérêt, comme tout ce qui est fait avec esprit de parti. Son œuvre historique est plus sérieuse et plus solide. Sans avoir fait des travaux de longue haleine, il a laissé deux ouvrages importants : *La Prusse et la campagne de Sadowa* et l'*Histoire de l'Italie contemporaine*. Élie Sorin était aussi poète à ses heures. M. Gabriel Rogeron nous a montré cette vie fantasque, ce caractère changeant avec la simplicité et l'abandon qui conviennent aux souvenirs d'un ami. J. C.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La mort de M. le comte Louis de Mas-Latrie, survenue le 3 janvier dernier, n'a pas causé moins de surprise que de chagrin à ceux qui avaient connu ce vieillard au corps demeuré alerte et à l'esprit plein de vigueur et de vivacité. L'École des chartes perd en lui un de ses maîtres les plus aimés, l'érudition française un de ses représentants les plus distingués, et la cause conservatrice un de ses plus dévoués partisans. Né à Castelnaudary, le 15 avril 1815, ce n'est qu'après avoir fait son droit qu'il entra, en 1835, à l'École des chartes. Il en sortit le troisième de la promotion. de 1839 En 1841, le ministère de la guerre le chargeait d'une mission à l'effet de recueillir des documents sur les relations entre Arabes et chrétiens dans l'Afrique septentrionale du moyen âge. Il y consacra quatre ans de voyages et de recherches en Italie, en Sicile et en Espagne. En 1843, l'Académie des inscriptions couronnait son mémoire sur l'histoire de Chypre sous les princes de la maison de Lusignan. Ce n'est qu'après de nouvelles et patientes recherches en Orient que M. de Mas-Latrie commença la publication de ce mémoire remanié et complété, et il mit près de dix ans à en achever l'impression (1852-1861). L'Académie des inscriptions lui décerna un nouveau témoignage d'estime en lui attribuant, en 1862, le grand prix Gobert. Nommé, en 1847, secrétaire de l'École des chartes, appelé, l'année suivante, à suppléer Champollion dans la chaire de diplomatique, M. de Mas-Latrie devint, en 1849, titulaire de cette chaire, qu'il a occupée jusqu'en 1885. En même temps il remplissait les fonctions d'archiviste aux Archives nationales, où il dirigea, de 1853 à 1868, la section administrative, et, de 1868 à 1884, la section judiciaire. C'est lui qui conçut le projet de la publication des plus anciens arrêts du Conseil d'État et qui présida à la rédaction de l'Inventaire général sommaire. Élu, le 6 mars 1885, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, appelé au Conseil de perfectionnement de l'École où il avait donné pendant de si longues années un enseignement fécond, M. de Mas-Latrie a contribué, par de nombreux travaux d'érudition et aussi par des articles de vulgarisation, au progrès des études historiques dans notre pays. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *Des Possessions françaises en Algérie avant 1830* (Paris, 1840, in-fol.); — *Mémoire sur les relations de l'Asie Mineure avec l'île de Chypre au moyen âge* (ibid., 1844, in-8); — *His-*

toire de France depuis la mort de Louis XVI jusqu'en 1837 (Melun, 1845, 2 vol. in-8), comme continuation de l'ouvrage d'Anquetil; — *Table géographique des évêchés du monde chrétien* (Paris, 1846, in-12); — *Inscriptions de Chypre et de Constantinople* (ibid., 1850, in-8); — *Dictionnaire de statistique religieuse*, publié sous le voile de l'anonyme et formant le tome IX de la *Nouvelle encyclopédie théologique* de Migne (Petit-Montrouge, 1851, in-4); — *Archives de Malte, suivies du recueil des inscriptions de la cathédrale de Cité La Valette* (Paris, 1852, in-8); — *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan* (ibid., 1852-1861, 3 vol. gr. in-8); — *Essai de classification des continuateurs de Guillaume de Tyr* (ibid., 1860, in-8); — *Notice sur la construction d'une carte de l'île de Chypre* (ibid., 1863, in-8); — *Rapport à S. E. M. le comte Walewski, ministre d'État, sur la correspondance des ambassadeurs vénitiens résidant en France, et les documents propres à la compléter* (ibid., 1864, in-8); — *Traité de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge* (ibid., 1865-1873, 2 vol. in-4); — *Du Droit de marque ou de représailles au moyen âge* (ibid., 1866, in-8; nouv. éd., 1875); — *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier*, publiée pour la Société de l'histoire de France (ibid., 1872, in-8); — *La Prise d'Alexandrie, ou Chronique du roi Pierre Ier de Lusignan*, t. I des Publications de la Société de l'Orient latin (ibid., 1877, in-8); — *L'Ile de Chypre, sa situation présente et ses souvenirs du moyen âge* (ibid., 1879, in-12); — *Documents nouveaux servant de preuves à l'Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan* (ibid., 1882, in-4); — *Relations et commerce de l'Afrique septentrionale ou Maghreb avec les nations chrétiennes au moyen âge* (ibid., 1886, in-12); — *Trésor de chronologie, d'histoire et de géogruphie* (ibid., 1889, in-fol.). M. de Mas-Latrie a donné dans les *Comptes rendus* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : *Note sur le voyage du dominicain Brochard l'Allemand dans l'hémisphère austral au XIVe siècle* (1890); — *Un Chapitre à supprimer dans l'Oriens christianus* (1896); — dans les *Mémoires* de la même compagnie : *De l'Empoisonnement politique dans la République de Venise* (t. XXXIV, 2e part., 1895); — dans l'*Annuaire historique*, publié par la Société de l'histoire de France : *Archevêchés et évêchés de France. Monastères de France* (1838); — *Pairies de France* (1839); — dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, à laquelle il collabora dès la fondation : *Diplôme inédit de Charles, roi de Provence, de l'an 862* (t. I, 1839-1840); — *Chartes relatives aux états de Bougie et de Bône (1268, 1293, 1480)* (t. II, 1840-1841); — *Notice sur les monnaies et les sceaux des rois de Chypre de la maison de Lusignan* (t. V, 1843-1844); — *Des Relations politiques et commerciales de l'Asie Mineure avec l'île de Chypre sous les Lusignan* (t. VI, 1844-1845, et VII, 1845-1846); — *Notes d'un voyage archéologique en Orient* (t. VII, 1845-1846); — *Documents sur le commerce maritime du midi de la France, extraits de quelques archives d'Italie* (t. VIII, 1846-1847); — *Bulle inédite de l'an 1290 relative à la ville de Tlemcen en Algérie* (ibid.); — *Charte de nolisement de l'an 1264 pour un voyage de Pise à Bougie* (t. IX, 1847-1848); — *Lettre à M. Beugnot sur les sceaux de l'ordre du Temple et sur le temple de Jérusalem au temps des Croisades* (ibid.); — *Documents relatifs à l'histoire de l'Algérie et de l'Afrique septentrionale pendant le moyen âge. Relations avec Pise* (t. X, 1848-1849); — *Donation à l'abbaye de Cluny du monastère de Hiero-Komio, près de Patras, en 1210* (ibid.); — *Critique de deux diplômes commerciaux des villes de Marseille et de Trani* (t. XI, 1849-1850); — *Lettre sur les archives de Florence et de Venise* (t. XII, 1850-1851); — *Documents français de l'an 1254 émanés du sultan d'Alep* (ibid.); — *Fragments de l'histoire de Chypre* (t. XVII, 1855-1856, et XXI, 1859-1860); —

Documents relatifs au commerce des Génois sur la côte d'Afrique au moyen âge (t. XVIII, 1856-1857); — *Relations commerciales de Florence et de la Sicile avec l'Afrique au moyen âge* (t. XX, 1858-1859); — *Essai de classification des continuateurs de l'histoire des croisades de Guillaume de Tyr* (t. XXI, 1859-1860); — *Perte et rachat du trône de l'empereur Frédéric II* (t. XXIII, 1861-1862); — *Notice sur la construction d'une carte de l'île de Chypre* (t. XXIV, 1862-1863); — *Commerce d'Éphèse et de Milet au moyen âge* (t. XXV, 1863-1864); — *Listes des princes et seigneurs de divers pays dressées pour l'expédition des lettres de la chancellerie du doge de Venise au XIVe siècle* (t. XXVI, 1864-1865); — *Note des armes existant à l'arsenal de Venise en 1314* (ibid.); — *Traités de paix et de commerce entre les chrétiens et les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge* (t. XXVII, 1865-1866); — *De l'Authenticité et de la fidélité des rédactions chrétiennes des traités conclus entre les Arabes et les chrétiens au moyen âge* (t. XXVIII, 1866-1867); — *Privilèges commerciaux accordés à la république de Venise par les princes de Crimée et les empereurs mongols de Kiptchak* (t. XXIX, 1868); — *Testaments d'artistes vénitiens* (t. XXX, 1869, t. XXXIV, 1873); — *Privilège commercial accordé en 1320 à la république de Venise par un roi de Perse* (t. XXXI, 1870); — *Privilège accordé par Héthoum Ier, roi d'Arménie, aux Vénitiens en 1261* (ibid.); — *Nouvelles preuves de l'histoire de Chypre* (t. XXXII, 1871, t. XXXIV, 1873, t. XXXV, 1874); — *Lettre inédite d'Innocent III de l'an 1206* (t. XXXVI, 1875); — *Des Erreurs de date dans les documents officiels* (ibid.); — *Guillaume de Machaut et la prise d'Alexandrie* (t. XXXVII, 1876, t. XXXVIII, 1877); — *Observations sur l'époque de la rédaction des Assises d'Antioche* (t. XXXVII, 1876, t. XXXVIII, 1877); — *Jacques II de Lusignan, évêque de Nicosie, et ses premiers successeurs* (t. XXXVIII, 1877); — *La terre au delà du Jourdain et ses premiers seigneurs* (t. XXXIX, 1878); — *Les Comtes du Carpas* (t. XLI, 1880); — *Quelques autographes français des archives de Venise* (t. XLII, 1881); — *Instructions de Foscari, doge de Venise, au consul de la république chargé de complimenter le nouveau roi de Tunis, en 1436* (ibid.); — *De la formule : Car tel est notre plaisir, dans la chancellerie française* (ibid.); — *Le Fief de Chamberlaine et les chambellans de Jérusalem* (t. XLIII, 1882); — *L'Episcopus gummitanus et la primauté de l'évêque de Carthage* (t. XLIV, 1883); — *M. Lacabane* (t. XLVI, 1885); — *M. Jourdain* (t. XLVII, 1886); — *Pacte pour la paix et le commerce entre la république de Venise et l'émir de Milet en Asie Mineure* (t. LII, 1891); — *L'Officium robarie ou office de la piraterie à Gênes au moyen âge* (t. LIII, 1892); — *Inscription française trouvée dans l'île de Chypre* (t. LIV, 1893); — *Documents concernant divers pays de l'Orient latin, 1382-1413*, qui paraîtront dans un prochain numéro (t. LVIII, 1897); — dans les *Archives de l'Orient latin : Traité des Vénitiens avec l'émir d'Acre, en 1304* (t. I, 1881); — *Projets d'empoisonnement de Mahomet II et du pacha de Bosnie accueillis par la république de Venise* (ibid.); — *Histoire des archevêques latins de l'île de Chypre* (t. II, 1884); — *Documents génois concernant l'histoire de Chypre* (ibid.); — dans la *Revue de l'Orient latin : Les Patriarches latins d'Antioche* (t. II, 1894); — *Les Patriarches latins de Constantinople* (t. III, 1895); — dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris : Notice sur la situation actuelle de l'île de Chypre* (3e série, t. VII, 1847); — dans le *Correspondant : Nicosie, ville de l'île de Chypre, ses souvenirs historiques et sa situation présente* (25 fév., 25 juin et 10 août 1847); — dans la *Revue des questions historiques : Benoît Soranzo, archevêque de Nicosie* (t. XXIII, 1878); — *Les Comtes de Jaffa et d'Ascalon du XIIe au XIXe siècle* (t. XXVI, 1879); — *Les Éléments de la diplomatique pontificale* (t. XXXIX, 1886, t. XLI, 1887); — *Texte officiel de l'allocution adressée par les barons de Chypre au roi Henri II de Lusignan*

pour lui notifier sa déchéance (t. XLIII, 1888); — *Découvertes récentes en Chypre* (t. XLIV, 1888); — *Les Seigneurs d'Arsur en Terre-Sainte* (t. LV, 1894); — dans la *Revue historique : Le Bienheureux Hugues de Pise, archevêque de Nicosie* (t. V, 1877); — *De quelques seigneuries de Terre-Sainte* (t. VIII, 1878); — dans l'*Archivio veneto : Les Comtes de Jaffa et d'Ascalon* (t. XVIII, 1879); — *Généalogie des rois de Chypre de la famille de Lusignan* (t. XXI, 1881); — *Les Seigneurs du Croc de Montréal, appelés d'abord seigneurs de la terre au delà du Jourdain* (t. XXV, 1883); — dans les *Monumenti storici pubblicati dalla r. deputazione veneta di storia patria : Les Princes de Morée ou d'Achaïe, 1203-1461* (t. VII, 1882); — *Les Ducs de l'Archipel ou des Cyclades* (série IV, t. IV, 1887). Nous ne pouvons donner la liste des articles publiés par le regretté savant dans d'autres recueils (*Magasin pittoresque, Revue de l'instruction publique*, etc.); cela nous entraînerait trop loin.

— M. Louis Vivien de Saint-Martin, le doyen des géographes français, est mort dans sa quatre-vingt-seizième année, le 3 janvier, à Saint-Martin-de-Fontenay (Calvados). Né dans le même lieu, le 17 mai 1802, il vint de bonne heure à Paris. Entré dans la Société de géographie dès la fondation (1822), il se fit connaître tout d'abord par la publication d'une *Carte électorale et administrative de la France* (1822), que ne tarda guère à suivre un *Atlas universel*, l'un des meilleurs de l'époque. Bien que M. Vivien ait publié quelques ouvrages étrangers à la géographie, tels que son Histoire générale, c'est surtout comme géographe qu'il est connu et qu'il a droit à notre reconnaissance. Il a été l'un des premiers à reconnaître la nécessité de réformes dans l'enseignement de la géographie; quelque temps secrétaire général de la Société de géographie de Paris, président de la Société d'ethnographie, il n'a cessé de livrer à l'impression des articles, brochures, mémoires, volumes dont les plus considérables ou du moins les plus connus sont les *Annales des voyages*, dont il a eu la direction de 1845 à 1855, l'*Année géographique* qu'il a rédigée pendant treize ans, l'*Histoire de la géographie*, le *Dictionnaire de géographie universelle* qu'il a courageusement entrepris à un âge avancé déjà et que la Providence lui a donné le temps de mener à bonne fin, et le magistral *Atlas* qu'il laisse inachevé, mais pour lequel il avait des collaborateurs qui termineront sans doute une œuvre qui fait le plus grand honneur à la science française. La liste, qui suit, des ouvrages de M. Vivien de Saint-Martin pourra donner quelque idée de la prodigieuse et féconde activité de cet illustre savant : *Le Bibliomappe annuel* (1827-1830, in-4); — *Bibliomappe du premier âge. Géographie de la jeunesse* (1827, in-4); — *Bibliomappe. Tables chronologiques de l'histoire universelle* (1827, in-4); — *Lettre au ministre de l'instruction publique sur la nécessité de réformer ou plutôt de fonder l'enseignement de la géographie et de la chronologie dans l'Université* (1829, in-8); — *Bibliomappe. Géographie physique et administrative de la France* (1832, in-8); — *Nomenclature de la grande mappemonde muette* (1833, in-12); — *Histoire générale de la Révolution, du Consulat, de l'Empire, de la Restauration, de la Monarchie de 1830 à 1841* (1841, 4 vol. in-8); — *Histoire des découvertes géographiques des nations européennes dans les diverses parties du monde* (1845, 2 vol. in-8, republié en 1852 sous le titre *Description historique et géographique de l'Asie Mineure*); — *Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes traditions du Caucase* (1847, in-8); — *Mémoire historique sur la géographie ancienne du Caucase* (1848, in-8); — *Études de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique* (1850-1854, 2 vol. in-8); — *Les Huns blancs ou Ephthalites des historiens byzantins* (1830, in-8); — *Les Sciences historiques et géographiques envisagées dans leur mouvement actuel* (1851, in-8); — *De l'état actuel de la cartographie en Europe* (1855, in-8); — *Mémoire ana-*

lytique sur la carte de l'Asie centrale et de l'Inde construite d'après le Si-Yu-Kin (Mémoire sur les contrées occidentales) et les autres relations chinoises des premiers siècles de notre ère (1858, in-8); — *Étude sur la géographie grecque et latine de l'Inde, et en particulier sur l'Inde de Ptolémée* (1858-1860, in-4), extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions;* — *Étude sur la géographie et les populations primitives du nord-ouest de l'Inde* (1860, in-8); — *L'Année géographique* (1861-1874, 13 vol. in-18); — *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine* (1863, gr. in-8); — *Éclaircissements géographiques et historiques sur l'inscription d'Adulis* (1864, in-8); — *Un Chapitre de géographie orientale au moyen âge, du VIIe au XVe siècle* (1867, in-8); — *Histoire de la géographie et des découvertes géographiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1873, gr. in-8, avec atlas); — *L'Ilion d'Homère, l'Ilium des Romains.* Mémoire lu à l'Académie des inscriptions (1875, gr. in-8); — *Atlas de géographie universelle* (1877 et suiv., in-fol.); — *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* (1877-1895, 7 vol. in-4). M. Vivien de Saint-Martin a publié dans le *Bulletin de la Société de géographie*, dont il a fait partie depuis l'origine : *Notice annuelle des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques pendant les années* 1844-1848 (3e série, t. II, 1844; t. IV, 1845; t. VI, 1846; t. VIII, 1847; t. X, 1848); — *Expédition de Laghouat en mai et en juin 1844, par le général Marey* (t. III, 1845); — *Voyage en Asie Mineure de Will. J. Hamilton, 1835-1837* (t. IV, 1845, et t. V, 1846); — *Extrait d'un mémoire sur la Lazique de Procope* (t. VIII, 1847); — *Aperçu sommaire de l'histoire géographique des pays caucasiens et des principaux desiderata actuels de la géographie et de l'ethnographie du Caucase* (t. X, 1848); — *De l'état actuel de la cartographie en Europe* (4e série, t. X, 1855); — *Sur notre connaissance actuelle de l'Inde ancienne* (t. XI, 1856); — *La France, deux fragments de son histoire géographique* (t. XII, 1856); — *La Recherche des sources du Nil* (t. XVII, 1859); — *Les Nubae de la Haute-Éthiopie* (5e série, t. IV, 1862); — *Aperçu général sur l'île de Formose* (t. XV, 1868); — *Une nouvelle Race à inscrire sur la carte du globe* (6e série, t. II, 1871). M. Vivien de Saint-Martin a également collaboré à la *Revue germanique* et à la presse quotidienne, notamment au *Constitutionnel*, à la rédaction duquel il fut attaché de 1829 à 1842.

— Le courageux évêque de Séez, Mgr François-Marie Trégaro, est mort le 6 janvier dernier. Né le 19 juin 1824, à Peillac, dans le Morbihan, élevé au grand séminaire de Vannes, ordonné prêtre en 1848, il exerça pendant de longues années les fonctions d'aumônier de la flotte, puis d'aumônier en chef de la marine, et le zèle apostolique qu'il déploya dans ces fonctions lui fit décerner la croix d'officier de la Légion d'honneur. Le poste qu'il occupait fut supprimé, et l'abbé Trégaro ne tarda pas à être élevé par l'évêque de Séez, dans le diocèse duquel il s'était retiré, aux fonctions de vicaire général. Nommé, par décret du 27 septembre 1881, coadjuteur de Mgr Rousselet, il se vit, dès la même année, appelé à recueillir la succession du vénérable prélat enlevé par une rapide maladie. Il ne cessa jamais de revendiquer les droits de l'Église et de lutter contre la déchristianisation de notre pays. Nous citerons parmi ses instructions pastorales celles des carêmes de 1883 (repos dominical); 1884 (la prière); 1885 (la pénitence); 1887 (l'adoration perpétuelle du très saint Sacrement); 1888 (l'enseignement chrétien); 1891 (même sujet); 1893 (la persécution contre l'Église); 1896 (la presse).

— M. Albert Desjardins est mort à cinquante-trois ans, à Beauvais, le 20 janvier. Né dans la même ville en 1838, docteur en droit en 1862, puis docteur ès lettres, il se jeta dans la politique en 1871, fut élu député de l'Oise, et remplit un rôle assez important dans la Chambre, où il vota cons-

tamment avec le côté droit, et dans le gouvernement où il fut appelé comme directeur de l'instruction publique, puis de l'intérieur. Quand il échoua aux nouvelles élections, il reprit la chaire qu'il occupait brillamment à la Faculté de droit de Paris. L'Académie des sciences morales et politiques l'avait élu comme membre libre en 1887. Il a publié : *Étude sur les plaidoyers de Démosthène* (1862, in-8); — *De l'histoire critique des lettres* (1866, in-8); — *Les Deux Formules des actions depositi et commodati* (1867, in-8); — *Le Pouvoir civil au concile de Trente* (1869, in-8; 2e éd., 1870); — *Recherches sur l'origine de la règle : Donner et retenir ne vaut* (1869, in-8); — *Les Moralistes français du XVIe siècle* (1870, in-8); — *Étude historique sur les causes d'interruption de la prescription* (1878, in-8); — *Études sur l'inamovibilité de la magistrature* (1880, in-12); — *Traité du vol dans les principales législations de l'antiquité et spécialement dans le droit romain* (1881, in-8); — *Les Cahiers des États généraux en 1789 et la législation criminelle* (1883, in-8); — *Code pénal russe. Projet de la commission de rédaction* (1884, in-8); — *Les Sentiments moraux au XVIe siècle* (1886, in-8); — *Examen doctrinal. Jurisprudence criminelle; le droit criminel en Algérie et dans les colonies (1878-1885)* (1887, in-8).

— L'éminent physiologiste allemand Emil du Bois-Reymond est mort le 26 décembre dernier, à Berlin. Né dans cette ville le 7 novembre 1818, il commença par se livrer à l'étude des sciences théologiques et philosophiques. Mais il ne tarda guère à se sentir entraîné invinciblement vers l'histoire naturelle. Dès 1838, il s'initiait à Bonn aux sciences géologiques, étudiait à Berlin les mathématiques et la physique, puis se livrait aux recherches médicales en 1839, sous la direction de Johannes Müller. Des expériences commencées en 1841 sur l'électricité animale amenèrent la publication deux ans après, dans les *Annales* de Poggendorff, d'un important mémoire : *Ueber den sogenannten Froschstrom und die elektromotorischen Fische* (t. LVIII); sa thèse de doctorat était le fruit des mêmes recherches : *Quae apud veteres de piscibus electricis exstant argumenta* (Berlin, 1843, in-8). C'est le développement de ces idées qui a constitué son travail capital : *Untersuchungen über thierische Elektricität* (Berlin, 1848-1884, 2 vol. en 3 part. in-8). Dès que les premières parties en eurent paru, la réputation de M. Du Bois-Reymond était assez fermement assise pour que l'Académie de Berlin se fît un honneur de lui ouvrir ses portes (1851); en 1867 il fut élu secrétaire perpétuel de la savante compagnie. Professeur d'anatomie à l'Académie artistique de Berlin de 1849 à 1855. il se vit à cette dernière date appelé à une chaire extraordinaire et en 1858 à la chaire ordinaire de physiologie à l'Université de Berlin, laissée vacante par la mort de Johannes Müller. C'est à son initiative qu'est due (1877) la création de l'institut physiologique allemand. De 1859 à 1877 il dirigea l'*Archiv für Anatomie und Physiologie*, et depuis 1877 l'*Archiv für Physiologie*, scission du précédent. Nous citerons parmi les nombreuses publications du regretté savant : *Ueber thierische Bewegung* (Berlin, 1851, in-8); — *Gedächtnissrede auf P. Erman* (ibid., 1859, in-4); — *De fibrae muscularis reactione ut chemicis visa est acida* (ibid., 1859, in-4); — *Gedächtnissrede auf Johannes Müller* (ibid., 1860, in-4); — *Ueber die Barrenturen* (ibid., 1862, in-8); — *Herr Rothstein und die Barren* (ibid., 1863, in-8); — *Beschreibung einiger Vorrichtungen und Versuchsweisen zu elektrophysischen Zwecken* (ibid., 1863, in-4); — *Voltaire in seiner Beziehung zu Naturwissenschaften* (ibid., 1868, in-8); — *Ueber Universitäts-Einrichtungen* (ibid., 1870, in-8); — *Ueber den deutschen Krieg* (ibid., 1870, in-8); — *Das Kaiserreich und der Friede* (ibid., 1871, in-8); — *Ueber die Grenzen des Naturkennens* (Leipzig, 1872, in-8); — *Ueber eine Akademie der deutschen Sprache. Ueber Geschichte der Wissenschaft* (Berlin, 1874, in-8); — *Gesammelte Abhandlungen zu allgemeinen Muskel- und Nerven-*

physik (Leipzig, 1875-1877, 2 vol. in-8); — *Darwin versus Galiani* (Berlin, 1876, in-8); —*Culturgeschichte und Naturwissenschaft* (Leipzig, 1878, in-8); — *Der physiologische Unterricht sonst und jetzt* (Berlin, 1878, in-8); — *Ueber das National-Gefühl, Friedrich II und Jean-Jacques Rousseau* (ibid., 1879, in-8); — *Ueber die Uebung* (ibid., 1881, in-8); — *Ueber die wissenschaftlichen Zustände der Gegenwart* (ibid., 1882, in-8); — *Goethe und kein Ende* (Leipzig, 1883, in-8); — *Friedrich II in englischen Urtheilen, Darwin und Kopernicus. Die Humboldt-Denkmäler vor der Berliner Universität* (ibid., 1884, in-8); — *Reden. 1e Folge. Litteratur. Philosophie. Zeitgeschichte* (ibid., 1885, in-8); *2e Folge. Biographie. Wissenschaft. Ansprachen* (ibid., 1887, in-8); — *Friedrich II in der bildenden Kunst* (ibid., 1887, in-8); — *Adelbert von Chamisso als Naturforscher* (ibid., 1889, in-8); — *Naturwissenschaft und bildende Kunst* (ibid., 1891, in-8); — *Maupertuis* (ibid., 1893, in-8).

— M. Paul de Rémusat, sénateur de la Haute-Garonne, est mort quelques jours à peine (21 janvier) après le scrutin du 17 janvier, qui venait de le faire rentrer au Sénat. Né à Paris le 17 novembre 1831, il se fit d'abord connaître par des articles scientifiques insérés dans la *Revue des Deux Mondes*, à laquelle il collabora depuis 1854; dans le *Journal des Débats*, dont il fut rédacteur depuis 1857; dans le *Journal d'agriculture de la Haute-Garonne*, etc. Député en 1871, après une première et vaine tentative faite sous l'Empire pour entrer à la Chambre, il siégea au centre gauche, dont il devint même le vice-président. Il passa depuis au Sénat, où il représenta jusqu'à sa mort le département de la Haute-Garonne. M. de Rémusat a été élu membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1890. Il a publié *les Sciences naturelles* (1857, in-18); — *Abélard, drame inédit* de Charles de Rémusat, publié avec préface et notes (1877, in-8); — *La Saint-Barthélemy, drame inédit* du même (1878, in-8); — *Mémoires* de Mme de Rémusat, 1802-1808 (1879-1880, 3 vol. in-8); — *Lettres* de la même (1804-1814) (1881, 2 vol. in-8); — *Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration* (1883-1886, 6 vol. in-8); — *A. Thiers* (1889, in-16).

— M. Émile-Auguste Charles, recteur honoraire de l'Académie de Lyon et correspondant de l'Institut, mort à soixante-douze ans, le 12 janvier, à Clamart, était honorablement connu dans le monde universitaire par ses travaux philosophiques. Né à Valenciennes, le 13 mars 1831, élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie en 1859, puis docteur ès lettres (1861), il fut appelé, après avoir professé dans divers lycées de province, à exercer les fonctions de proviseur au lycée de Douai (1869). Il quitta ce poste pour enseigner la philosophie au lycée Louis-le-Grand, puis devint tour à tour recteur des académies de Clermont, de Montpellier, de Douai et de Lyon. L'Académie des sciences morales et politiques le nomma correspondant dans la section de philosophie en 1876. On lui doit les ouvrages suivants : *Roger Bacon, sa vie, ses ouvrages, ses doctrines* (1861, in-8); — *De vitae natura* (1862, in-8); — *De la République*, par Cicéron, nouvelle édition (1866, in-16); — *La Logique de Port-Royal, ou l'Art de penser*, nouvelle édition (1868, in-12); — *Lectures de philosophie* (1873-1876, 2 vol. in-12); — *Des biens et des maux*, par Cicéron. Livres I et II. Traduction française (1875, in-16); — *Éléments de philosophie* (1884-1885, 2 vol. in-8); — *Un siècle. Tome Ier. Mirabeau* (1893, in-18); — *Cato major, De senectute dialogus*, de Cicéron (1893, in-16); — *Laelius, De amicitia dialogus*, de Cicéron (1894, in-16).

— Un historien russe distingué, M. Konstantin Bestoujev-Rioumin, membre de l'Académie impériale des sciences, est mort en janvier, à Saint-Pétersbourg. Né à Nijni-Novgorod en 1829, il fit ses études juridiques à Moscou; mais, quittant le droit pour l'histoire, il fut, de 1865 à 1882, pro-

fesseur d'histoire à l'Université de Saint-Pétersbourg. Membre de la commission archéographique depuis 1864, c'est en 1872 que l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg lui donna un des fauteuils de la section de langue et littérature russe. Parmi ses nombreuses publications, dont plusieurs sont éparses dans des périodiques russes (*Rousskii arkhiv, Moskovski viedomosti, Zapiski geografitcheskago obchtchestva*, etc.), nous citerons ici : *O krechtchenii Rousi o Vladimirie Sviatom, o synoviakh ego i monastyrie Petcherskom* (Saint-Pétersbourg, 1864, in-8, 6e édit., 1885); — *Kniaz Vladimir v svevolodovitch Monomakh i potomki ego Monomakhovitchi* (ibid., 1865, in-8); — *XVI viek v Rousskoiistorii* (ibid., 1867, in-8); — *Rousskaia istoriia*, son ouvrage fondamental (ibid., 1872-1885, 2 vol. in-8), traduit pour la première partie en allemand par Schiemann (Mitau, 1873); — *Lektsii po istoriografii* (Saint-Pétersbourg, 1882, in-8); — *Biografii i kharakteristiki* (ibid., 1882, in-8). Il a traduit de l'anglais *l'Histoire de la civilisation de Buckle* (Saint-Pétersbourg, 1863-1864, 2 vol. in-8, 3e édit., 1873) et un ouvrage de Gladstone sur la question d'Orient (*Bolgarskie oujasy i vostotchnyi vopros* (ibid., 1876, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. le comte Louis D'AMPHERNET, conseiller honoraire à la cour d'appel de Rennes, mort à quatre-vingt-un ans, dans cette ville, le 22 décembre; — de M. Albert BARBIEUX, l'un des premiers gérants du *Rappel*, et l'un des compagnons de Victor Hugo dans son exil, mort le 8 janvier; — de M. l'abbé BONNEL, vicaire de Notre-Dame de Nazareth à Orange, qui laisse sur les victimes de la Révolution dans cette ville un ouvrage remarqué, mort le 16 janvier; — de M le docteur CHEVALLET, ancien médecin du prince de Monaco, mort à quatre-vingt-un ans, en janvier ; — de M. Eugène DEULLIN, bibliophile et collectionneur, mort à Châlons-sur-Marne, le 11 janvier, âgé de soixante-neuf ans; — de M. le docteur Louis-Michel DUROZIER, ancien chef de clinique à la Charité, et qui fut quelque temps président de la Société de médecine de Paris, mort à soixante et onze ans. le 17 janvier; — de M. l'abbé GAYRARD, curé de Saint-Louis d'Antin, chanoine honoraire de Paris, vice-président du comité de l'Œuvre des écoles libres, littérateur distingué, mort à soixante-dix-sept ans, le 22 janvier; — de M. Henri GRANDEAU, docteur ès sciences, mort le 26 janvier; — de M. le docteur HÉROGUELLE, mort le 8 janvier; — de M. DE KATOW, publiciste, mort le 7 janvier, à Asnières; — de M. Émile LAURENT, bibliothécaire de la Chambre des députés, auteur, avec M. Mavidal, de l'importante collection des *Archives parlementaires* et, sous le pseudonyme d'Émile Colombey, de divers ouvrages, mort à soixante-dix-huit ans, le 28 janvier ; — de M. l'abbé LAUSSET, docteur en théologie, en médecine et ès lettres et auteur d'une Histoire restée inachevée des Papes d'Avignon, mort le 10 janvier, à Paris; — de M. le docteur Martin LAUZER, ancien médecin de l'Hôtel-Dieu, mort le 28 janvier; — de M. le docteur René LECERF, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Valenciennes, mort le 14 janvier; — de M. LE ROMAIN, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Nantes, mort le 18 janvier, dans cette ville; — de M. le docteur LESAGE, député de l'Oise, mort à quarante-trois ans, le 24 janvier; — de M. Jean-Jacques LIEUTIER, ancien rédacteur de *l'Éclair*, mort en janvier, à Marseille ; — de M. Charles MARON, publiciste, et prétendu descendant de Virgile, mort le 5 janvier, à quatre-vingts ans; — de M. le docteur NAUDET, médecin du petit séminaire de Saint-Flour, mort en décembre; — de M. le docteur PUECH, ancien médecin en chef de l'hôpital de Nîmes, mort le 4 janvier; — de M. le docteur Louis REYBERT, mort le 18 janvier; — de M. l'abbé ROUSSEL, fondateur de l'orphelinat d'Auteuil, mort le 9 janvier ; — de M. T. SAINT-FÉLIX, fondateur du *Parlement*, un des organes de l'Empire

libéral, mort le 18 janvier; — de M. Raymond SIGOURET, écrivain, membre de la Société des gens de lettres, mort à soixante-six ans, le 25 janvier, à Versailles; — de M. le comte Gaston YVERT, secrétaire général de l'Union des œuvres ouvrières, mort le 12 janvier, à Saint-Germain-en-Laye.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. André ACHARIN, poète russe, mort à cinquante-trois ans, le 24 novembre, à Riga; — de M. William ADAMS, libraire éditeur à Brooklin (N. Y.), mort le 19 décembre; — de M. Franz-Adolf-Gregor BAUR, professeur de science forestière à Munich, mort le 2 janvier; — de M. Bahn Christ. BAHNSON, ethnographe danois, mort le 12 janvier, à Copenhague, âgé de quarante-deux ans; — de M. Arnold BERGSTRÄSSER, président du *Börsenverein*, mort le 5 janvier, à Darmstadt; — de M. Edward Hale BIERSTADT, collectionneur distingué, trésorier du Grolier Club des États-Unis, auteur de divers travaux bibliographiques, mort le 19 décembre, à Summit (New-Jersey); — de M. Heinrich VON BLANKENBURG, redacteur à la *Schlesische Zeitung* et écrivain militaire, mort le 4 janvier; — de M. Frederic Napier BROOME, auteur, entre autres poésies, des *Poems from New Zealand*, mort à Londres, le 26 novembre; — de M. George L. CATLIN, ancien consul des États-Unis à la Rochelle, à Limoges, etc., poète et romancier dont nous rappellerons *Bietigheim* (New-York, 1888, in-8); *The Presidential campaign of 1896* (1888, in-8), mort en décembre; — de M. Stephen CRANE, auteur de *Maggie*, etc., mort à Cuba; — de M. Wilhelm DEECKE, connu par ses travaux sur les Étrusques, mort à Mulhouse, le 2 janvier; — de Mgr DIONISI, dans le monde Dmitri Vasilievitch Khitrov, évêque d'Oufim, écrivain russe, mort à soixante-dix-huit ans, le 8 septembre, à Moscou; — de M. D. DOYER, médecin connu par ses travaux d'otologie et d'oculistique, mort le 22 décembre, à soixante-dix ans; — de M. W. N. DU RIEU, le savant bibliothécaire de Leyde, mort le 21 décembre, à soixante-sept ans; — de Mrs. Walter M. FLAMING, connue dans le monde littéraire sous le nom de Rose Raymond, morte à cinquante et un ans, le 8 novembre, à New-York; — de M. Heinrich GAETKE, ornithologue, mort à Helgoland, le 1er janvier, à quatre-vingt-cinq ans; — de M. Theodor GAMPE, poète, mort à cinquante-deux ans, le 5 janvier, à Blasewitz; — de M. Thomas GUILLE, l'un des fondateurs de la Guille-Alle library, mort en janvier, à Guernesey; — de M. Robert HARRISON, bibliothécaire de la Bibliothèque municipale de Londres, mort en janvier; — de M. Karl HEITZMANN, anatomiste, mort à soixante et un ans, à Rome; — de M. Friedrich HEYER VON ROSENFELD, héraldiste, mort le 21 décembre, à soixante-neuf ans, à Vienne; — du docteur Thomas JAMESON, mort le 4 janvier; — du Rev. JONES, évêque de St-David, auteur de *Vestiges of the Gael in Gwynned*, mort en janvier, âgé de soixante-quinze ans; — de M. Wilhelm KRAFFT, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Bonn, mort le 7 janvier, à soixante-seize ans; — de M. Franz KRAUS, naturaliste, mort à soixante-trois ans, le 13 janvier, à Vienne; — de don Mariano KRISTMANN, publiciste espagnol, collaborateur du *Correo español*, mort le 18 janvier, à Madrid; — de M. LICKSETT, bactériologiste, mort le 28 décembre, âgé de quarante-neuf ans, à Danzig; — de M. S.-A.-B. LUNDGREN, géologue, mort le 7 janvier, à Lund; — de Mgr Martin MARTY, O. S. B., évêque de Saint-Cloud (Minnesota), auteur d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue dacota, mort le 19 septembre; — de M. J. MICHAEL, auteur d'ouvrages médicaux, mort à quarante-neuf ans, le 7 janvier, à Hambourg; — de M. F. MORAWITZ, entomologiste, mort à soixante-dix ans, le 17 décembre, à Saint-Pétersbourg; — de M. Giuseppe PROTONOTARI, directeur de la *Nuova Antologia*, mort à quarante-cinq ans, le 12 décembre; — du docteur Wilhelm VON RENZ,

mort le 30 décembre, à Uredbad ; — de M. Jos. Ressel, poète, mort à quatre vingt-deux ans, à Reichemberg ; — de M. Johann Rigler, auteur de travaux médicaux, mort à Braunlay, âgé de cinquante-sept ans, le 19 décembre ; — de M. Telmann, romancier allemand, mort à quarante-deux ans, le 25 janvier, à Rome ; — de M. Karl Hermann Säthberg, poète, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 6 janvier, à Stockholm ; — de M. le curé Schäffer, publiciste, mort à Colmar, à quatre-vingts ans ; — de M. Arthur von Seelstrang, géographe, mort en novembre, à Cordoba (République Argentine) ; — de M. Aug. Streng, minéralogiste, mort à Gresans ; — de M. Vajda Janos, poète lyrique hongrois, mort le 27 janvier ; — de M. A. van Bemmlen, directeur du jardin zoologique d'Amsterdam, mort le 9 janvier ; — de M. Dmitri Porfirievitch Velitchkovsky, auteur de traités médicaux, mort à cinquante-six ans, à Omsk ; — de M. Montague Vizetelly, traducteur anglais de M. Zola, mort le 28 janvier, à Londres ; — du général F. Walkers, économiste américain, l'un des plus ardents champions du bimétallisme, mort à New-York ; — de M. Anton Walter, collaborateur de la *Literarische Rundschau*, mort le 1er octobre ; — de M. Adolf Werther, l'un des fondateurs de la *Neue Freie Presse* de Vienne, mort au début de janvier ; — de M. Fritz Westhoff, professeur de zoologie à l'Académie de Münster, mort le 11 novembre, à quarante ans ; — de M. Georg Weyer, mathématicien et astronome, mort à soixante-dix-neuf ans, le 23 décembre, à Kiel ; — de M. William Curtis Wilton, fondateur du *New-York medical Journal*, mort le 22 novembre, à New-York ; — de M. Théodore Wormley, chimiste américain, mort au commencement de janvier ; — de M. Franz Valentin Zillner, médecin et historien, fondateur de la Société pour l'étude du pays de Salzbourg, mort à quatre-vingts ans ; — du docteur Zographos, mort le 29 janvier, âgé de soixante-seize ans, à Paris.

Institut. — *Élections. Académie des sciences.* — M. Filhol a été élu membre titulaire dans la section d'anatomie et de zoologie, au deuxième tour, par 30 voix contre 22 à M. Chatin fils, et 4 à M. Giard.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 8 janvier, M. Foucart a lu un mémoire de M. Paris, de Bordeaux, sur des monuments récemment découverts en Espagne. — Le 15, M. Müntz a lu un mémoire sur le luxe à la cour pontificale d'Avignon. M. S. Reinach a fait une communication sur *les Vierges de Sena*, et M. Haussoullier a rendu compte de sa nouvelle campagne de fouilles, à Didymes, sur l'emplacement du temple d'Apollon. — Le 22, M. E. Blanc a présenté une parure en or, émaux et pierres fines, qu'il a rapportée d'Asie centrale ; M. Barth a communiqué le rapport de M. Foucher chargé d'une mission dans l'Inde, et lu une note sur la découverte récente, faite par M. Fuhrer, du site de la ville de Kapilavasta et du lieu de naissance de Buddha. — Le 29, M. Collignon a communiqué deux documents du xviiie siècle relatifs aux antiquités d'Athènes.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 11 janvier, M. Luchaire a continué la lecture de son mémoire sur Louis VII et le pape Alexandre III. — Le 16, M. Proust a donné lecture d'un mémoire sur *la Défense de l'Europe contre la peste ;* M. A. Sorel a commencé la lecture d'un mémoire sur *les Négociations du congrès de Reichstadt relatives à la cession de la rive gauche du Rhin à la France, et sur les projets de réforme de la constitution de l'Empire ;* M. Luchaire a continué la lecture de son mémoire sur Louis VII et le pape Alexandre III. — Le 23, M. Glasson, président, a prononcé l'oraison funèbre de M. A. Desjardins et levé la séance en signe de deuil.

Concours et prix. — La Société littéraire israélite de Hongrie met au concours une étude sur la condition des juifs dans les divers États de l'Europe. Le prix est de mille couronnes; le délai pour la remise des manuscrits, qui peuvent être rédigés en hongrois, allemand, français, anglais ou italien, est fixé au 30 avril 1898.

Peiresc. — L'infatigable ami du grand « curieux » provençal vient de nous offrir encore deux plaquettes; l'une contient des *Notes inédites de Peiresc sur quelques points d'histoire naturelle* (Digne, Chaspoul et Barbaroux, in-8 de 62 p. Extrait du *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*). Il faudrait citer tous les titres de ce curieux recueil : l'alzaron, limaces, momies, monstre marin, le vent du trou, etc., etc. Mais à tous les « curieux » de notre siècle nous conseillons comme un régal les pages 20 et suivantes. Aujourd'hui on dirait dans un bureau de rédaction de journal : « Bon reportage verveux. » — Le nom de Vespasien Morin se joint à celui de Peiresc dans le titre de la seconde brochure : *Deux Jardiniers émérites* (Aix, J. Remondet, in-8 de 13 p.). Ici le style de « l'ami » de Peiresc est si charmant, si entraînant; il conte avec tant de cœur et d'esprit que, tout comme « la dame de ses amies » (honni soit qui mal y pense), nous ne pouvons que souscrire à ses conclusions et remercier Dieu et ses jardiniers de nous avoir donné de jolies plantes, l'acacia entre autres, et les œuvres de M. Tamizey de Larroque sur Peiresc en particulier.

Paris. — Il s'est formé à Paris une Société des Amis de l'eau-forte. Nous avons sous les yeux un exemplaire de ces statuts, luxueusement édités et ornés d'une ravissante eau-forte du maître Lalauze. D'après l'article 2, « le nombre des sociétaires est fixé à un minimum de cent membres et à un maximum de deux cents, payant tous une cotisation annuelle de cent francs. » Cette cotisation, au bout de cinq années de participation à la Société, peut se racheter par le versement d'une somme de 1,000 fr. (art. 4). M. A. Lalauze, peintre-graveur, a été délégué pour recueillir les adhésions; elles doivent lui être adressées à Paris, 24, quai de Béthune. Notons enfin qu'en tête de la liste des membres du comité d'honneur, nous relevons les noms du duc d'Aumale et du prince Roland Bonaparte.

— Les *Documents parisiens de la Bibliothèque de Berne* (Extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXIII. Paris, in-8 de 74 p., paginées 225-298, avec 1 planche), que M. Léopold Delisle a communiqués à la Société de l'histoire de Paris, comprennent les morceaux suivants : I. *Livre de raison de Jacques le Gros*, bourgeois de Paris au xvie siècle, qui a noté sur des feuillets blancs, reliés par lui avec *le Temple d'honneur et de vertus* de Jean le Maire, les faits intéressant lui-même et sa famille, des vers en partie de sa composition, de curieux renseignements sur les mystères joués à Paris en 1539 et dans lesquels son fils tenait un rôle ; II. *Chronique latine ayant appartenu à l'historien Nicole Gilles*, extrait de la chronique de Guillaume de Nangis, avec une continuation qui diffère pour les années 1303 à 1308 des continuations connues. Le savant administrateur de la Bibliothèque nationale prouve que cette chronique est la source immédiate pour l'année 1303 des *Grandes Chroniques de France*, et que Nicole Gilles y a puisé largement pour ses *Annales et Chroniques de France*. M. Delisle nous fait ensuite connaître divers fragments trouvés dans la reliure de cette chronique. Il publie en appendice neuf lettres à Jacques Matignon, libraire de Nevers, précieuses pour l'histoire de la librairie au xvie siècle, un marché passé entre Didier Maheu, libraire à Paris, et Jean Barbazan, libraire à Nevers, pour l'impression de six cents bréviaires à l'usage de Nevers (3 août 1523) ; et le bail d'une maison à An-

gilbert de Marnef. Une note additionnelle fait connaître un manuscrit de Jacques Le Gros, conservé à la Bibliothèque nationale, contenant notamment l'inventaire des livres de ce bourgeois.

— Il n'avait été publié jusqu'ici qu'une relation quelque peu détaillée de l'*Entrée solennelle de Louis XI à Paris* (*31 août 1461*). M. Camille Couderc, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale de Paris, a été assez heureux pour découvrir dans ce dépôt une relation bien autrement complète (ms. français 11590). Il la publie (Extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, t. XXIII. Paris, in-8, 46 p.) avec notes et introduction, ainsi qu'une troisième, qui, bien que signalée déjà, était demeurée inédite (ms. français 5739).

— M. Émile Picot a jadis consacré un excellent mémoire à *la Sottie en France* (*Romania*, 1878, p. 236-326). On en rapprochera avec intérêt les *Fragments d'une Sottie inconnue, représentée en 1517*, publiés par M. Antoine Thomas (Extrait des *Mélanges de philologie romane* dédiés à Carl Wahlund ; Mâcon, Protat, gr. in-8 de 10 p.). Les fragments annotés par le savant romaniste ont été trouvés dans les archives du château de Briance, commune de Saint-Denis, près Martel (Lot). Cette pièce contient des allusions historiques qui ont permis au sagace critique de la dater avec beaucoup de précision.

— M. Ludovic Drapeyron a entrepris, au nom de la Société de topographie dont il est le secrétaire général, une grande étude sur Cassini de Thury, auteur de l'admirable carte de France dite *de Cassini*. Il a, au congrès international de Londres, communiqué les premiers et récents résultats de l'enquête instituée par lui dans toute la France sur cet éminent cartographe et sur ses collaborateurs (*Les Travaux géographiques de Cassini de Thury, auteur de la première carte topographique de la France*. Londres, in-8 de 12 p. Extrait des *Comptes rendus du sixième congrès international de géographie*). Travail plein de faits précis, à la valeur duquel ajoute encore la publication en appendice de quatre documents inédits.

— En un temps de parlementarisme comme celui où nous vivons, la *Revue des grandes journées parlementaires*, qui a commencé à vivre en novembre dernier, paraît assurée de trouver un grand nombre de lecteurs. C'est un recueil mensuel publié par la librairie Marchal et Billard (15 fr. par an), sous la direction de M. Gaston Lèbre, dont l'objet est de retracer l'histoire des grandes journées qui ont illustré les annales parlementaires depuis un siècle. C'est ainsi que le premier fascicule est consacré tout entier aux discussions qui eurent lieu dans l'Assemblée nationale, en 1789, sur l'admission des juifs aux droits de citoyens français ; le deuxième numéro, avec Gracchus Babeuf et les égaux, s'occupe d'initiateurs des doctrines anarchiques et communistes. On voit que l'intérêt de l'actualité ne fait pas défaut à ces études historiques.

— M. le pasteur Fourneau a donné à la Ligue contre l'athéisme, le 29 décembre 1895, une conférence qu'il a fait récemment imprimer sous ce titre : *A propos de Louis Pasteur* (Paris, J. André, in-8 de 20 p.). L'auteur fait très bien ressortir les convictions religieuses du grand homme dont la France a pris le deuil. Il établit ensuite un parallèle entre Pascal et Pasteur, et rappelle utilement le souvenir de quelques illustrations qui ont fait profession publique de croire en Dieu.

— Aux cyclistes qui aiment à franchir rapidement les distances, sans trop regarder autour d'eux, conviennent les Guides simplement « kilométriques. » Le volume : *Environs de Paris, des cyclo-guides Miran illustrés* (Paris, Firmin-Didot, in-8 de 182 p.) s'adresse aux promeneurs qui aiment leurs agréments, qui veulent être conduits, l'histoire en main, aux monuments

curieux, aux sites préférés; toutes les indications d'usage sont d'ailleurs fournies avec soin, et le chapitre des renseignements divers sera utile à tous. Le texte est semé d'un grand nombre de belles gravures, qui font de ce livre un album à conserver et à relire.

— M. J. Bertot ajoute un nouveau volume à sa remarquable série des Guides du cycliste en France : *De Paris à Toulouse et aux Pyrénées* (Paris, Boudet et Ch. Mendel, in-12 de XXVIII et 236 p.). Comme les précédents, ce livre de poche est un *vade-mecum* indispensable à tous les touristes; il est orné de quarante-sept cartes-itinéraires, seize plans de villes et quinze cartes générales.

AGENAIS. — Qui dit Gontaud, dit Tamizey de Larroque. Notre savant collaborateur a consacré une belle brochure à un épisode célèbre dans l'histoire de sa chère patrie, *la Prise de Gontaud en 1580*, par *le maréchal de Biron* (Agen, Lamy, in-8 de 24 p. Extr. de la *Revue de l'Agenais*). Deux splendides photogravures nous montrent d'abord l'état actuel du château de Gontaud. Mais ce n'est pas sans une émotion profonde qu'on lit les quelques lignes douloureuses où l'auteur retrace sa vie, son labeur incessant, et cet incendie du 9 juillet 1895 qui, « en quelques minutes, a fait disparaître le fruit de près de cinquante années de labeurs non interrompus. » Des trois documents qui composent la plaquette, l'un, le récit du maréchal de Biron, est vraiment une merveille. Faut-il parler des notes? Elles sont, comme toujours, plus que jamais : « remarquables. »

Adiou, Gontaou ! billo joulio !

— Qu'était-ce que *Frédéric Fournet* (Agen, Lamy, in-8 de 11 p.). Extr. de la *Revue de l'Agenais*)? Un savant d'abord, un chrétien enfin et surtout. M. le recteur de l'Académie de Clermont a parlé seulement du premier côté de l'homme, M. Tamizey de Larroque a fait valoir aussi le second, qui est le plus éminent. Comme le dit notre ami, pourquoi se taire « sur le soir d'un beau jour? »

ANJOU. — Le tome IX de la quatrième série des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (ancienne Académie d'Angers) (Angers, imp. Lachèse, in-8 de 479 p.) mérite une mention des plus honorables. Il convient de signaler tout d'abord une étude importante de M. Adrien Planchenault sur *la Monnaie d'Angers. Origine. La Monnaie royale (1319-1738). La Juridiction de la monnaie jusqu'à 1791*. Cette étude, qu'accompagnent de nombreuses pièces justificatives, occupe les pages 228-458, une moitié du volume. Nous devrons noter ensuite : *Le Congrès scientifique d'Angers*, par M. l'abbé F. Hy; — *La France en 1598*, par M. le vicomte de Villebresmes; — Une notice sur *Charles Louvet*, extraite d'une biographie inédite, par M. Léon Cosnier; — *Relations entre les croix de Hongrie, d'Anjou et de Lorraine*, par M. Louis de Farcy; — *La Subdélégation de Cholet en 1768*, par M. l'abbé F. Uzureau; — *Les Portraits conservés dans les collections publiques d'Angers (les Musées et l'Évêché)*, par M. Joseph Denais; — *Indications pratiques sur les champignons comestibles de l'Anjou* (2e partie) (suite et fin), par M. l'abbé Hy; — *Théorie des équipollences*, par M. V. Lac de Bosredon; — *Le Docteur Fage*, par M. Ph. Bellanger; — *Éloge de M. Victor Godard-Faultrier*, par M. Guillaume Bodinier.

BOURGOGNE. — M. A. Cornereau publie : *Épigraphie bourguignonne. Les Hôpitaux du Saint-Esprit et de Notre-Dame de la Charité à Dijon* (Dijon, imp. Jobard, in-4 de 112 p. Extrait du tome XII des *Mémoires de la commission des antiquités de la Côte-d'Or*). Dans l'*Introduction*, le savant magistrat résume à grands traits l'histoire « de cette belle maison hospitalière de

Dijon, où, pendant cinq siècles, les disciples de Gui de Montpellier avaient répandu leurs bienfaits. » Il reproduit ensuite les inscriptions où sont rappelés les principaux événements de cette histoire, suivant l'ordre chronologique. Ce travail, qui s'étend de l'année 1297, où fut élu Pierre d'Auxonne, quatrième maître, jusqu'à l'année 1769, où François Calmelet, trente-huitième et dernier commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, dut résigner ses fonctions, est exécuté avec beaucoup de soin. L'auteur l'a complété par un relevé des *Inscriptions modernes*, des *Notes* et une *Table onomastique*.

Bretagne. — La Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine vient de publier le tome XXV de ses *Bulletin et Mémoires* (Rennes, imp. Marie Simon, in-8 de xxxix-292 p.). Les travaux dont se compose ce volume seront utilement consultés par tous ceux qu'intéresse l'histoire de la Bretagne. En voici l'énoncé : *Terres et maisons nobles en la paroisse de Saint-Symphorien* (suite), par M. Anne Duportal ; — *Les Grandes Seigneuries de Haute-Bretagne comprises dans le territoire actuel du département d'Ille-et-Vilaine* (suite), par M. l'abbé Guillotin de Corson ; — *Le Manoir de la Fiolaye*, par M. l'abbé A. Guillot ; — *Le Comte de Thiard, d'après une notice de M. Maton de la Varenne*, par M. le comte X. de Bellevue ; — *Histoire des carmes en Bretagne*, publiée par MM. A. de la Borderie et Louis de Villers ; — *Les Filleuls des États de Bretagne. Baptême du dernier filleul des États de Bretagne dans l'église Saint-Germain de Rennes*, par M. l'abbé Robert, de l'Oratoire de Rennes, étude dont nous avons déjà signalé le tirage à part (t. LXXVII, p. 468) ; — *La Torture et les exécutions en Bretagne aux XVIIe et XVIIIe siècles*, par M. Paul Parfouru.

Dauphiné. — En lisant ce titre : *La Médecine à Grenoble, notes pour servir à l'histoire de l'École de médecine et de pharmacie* (Grenoble, veuve Rigaudin, in-8 de 20 et 295 p.), il semble qu'on va se trouver en présence d'un livre du genre ennuyeux. Il n'en est rien ; d'un bout à l'autre, la lecture en est si facile et même amusante, qu'on ne sent pas quelle somme énorme de travail et de recherches a eu à donner l'auteur, M. le docteur Bordier. La médecine, comme la maladie, est si intimement liée à la vie des hommes, que son histoire spéciale intéresse de près l'histoire générale. C'est donc là, pour la ville de Grenoble, une attrayante page de sa vie. De nombreuses notices biobibliographiques seront consultées avec fruit.

— Il y a beaucoup de verve et de facilité, mais aussi bien de la fantaisie dans l'*Histoire populaire de Grenoble depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Grenoble, Dardelet, in-8 de 445 p.) ; on juge des vues de l'auteur, M. Alph. Vernet, en le voyant annoncer qu'il fera une bonne place aux légendes et émettre l'avis singulier que l'Histoire de Grenoble, de M. Prudhomme, ne s'adresse qu'aux érudits. Ce livre, qui prête le flanc à maintes critiques, s'adresse au peuple ; mais comment le peuple fera-t-il le départ entre la légende et l'histoire ? Dans tous les cas, il sera lu avec plaisir, car il n'est pas ennuyeux. Le volume est bien mal présenté par l'imprimeur ; on n'écrase pas ainsi une couverture sous le mauvais goût italien, et pour une ville qui a tous les raffinements, les gravures sont d'une navrante médiocrité. Les plans seuls sont fort curieux.

— On ne doit pas s'attendre à voir M. de Terrebasse publier un livre qui ne soit point irréprochable quant à la forme, et auquel manqueraient l'originalité et l'érudition. Dans *Poésies dauphinoises du XVIIe siècle* (Lyon, Brun, in-8 de 9 et 193 p.), il a peut-être trouvé l'occasion de se surpasser. Non pas que ces poésies, dénichées en d'obscures archives et amoureusement déchiffrées, soient de premier ordre, mais elles donnent de si jolis et malins aperçus sur les coutumes et les individus ! Les notes qui éclaircissent le

texte ne sont pas la partie la moins heureuse du volume, et ont dû coûter bien des recherches à leur érudit auteur, qui, dans l'espèce, a eu certainement à s'armer d'un microscope de première grandeur.

Franche-Comté. — Voici le premier volume de la sixième série des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* portant la date double de 1895-1896 (Lons-le-Saunier, imp. L. Déclume, in-8 de VII-511 p.). L'archiviste du Jura, M. Libois, avec les *Délibérations de la Société populaire de Lons-le-Saunier, du 5 novembre 1791 au 25 juin 1793*, occupe ici une place hors de pair. Notons cependant les trois publications suivantes : *Rapport sur le Congrès des sociétés savantes, en 1896*, par M. l'abbé Brune ; — *L'Officier récalcitrant et le conseil municipal de Lons-le-Saunier (1718), histoire des démêlés d'un officier, en quartier à Lons-le-Saunier, avec le conseil municipal*, par M. Émile Monot; — *Saint François d'Assise*, fragment de poème inédit, par M. Louis Lautrey. A ce volume sont jointes sept planches relatives à un travail de M. L.-A. Girardot, sur la géologie du Jura, qui ne figure pas ici.

— M. H. Libois, archiviste du Jura, nous donne un curieux et précieux volume pour l'histoire, qui reste encore à faire, de la Révolution dans le Jura ; car le livre d'Antoine Sommier sur le sujet (Paris, Dumoulin, 1846, in-8 de 460 p.) n'est qu'une œuvre de parti. Les *Délibérations de la Société populaire de Lons-le-Saunier, du 5 novembre 1791 au 25 juin 1793* (Lons-le-Saunier, in-8 de 467 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*, susmentionnés), se recommandent à l'attention. Ladite Société populaire a laissé trois registres de délibérations qui, ensemble, vont jusqu'au 14 floréal an III (19 avril 1795). M. Libois ne nous offre encore que le premier de ces registres qui, commençant à la date du 5 novembre 1791, se clôt le 25 juin 1793, et remplit les cent quatre-vingts premières pages du volume. Les neuf pages suivantes reproduisent le *Registre des délibérations du Comité de surveillance, commencé le 1er octobre de l'an première de la République* (sic). Ce qui peut-être paraîtra le plus intéressant, c'est le travail considérable réparti, par M. Libois, sous quarante-huit paragraphes, et qui a exigé une somme énorme de recherches. Cette dernière partie (p. 191 à 463) renferme de nombreux détails, la plupart inédits ou peu connus, et dont certains se trouvent dans divers ouvrages que l'on n'a pas toujours sous la main, tels, entre autres, l'*Histoire de la persécuteon révolutionnaire duns le département du Doubs*, de Jules Sauzay, et les *Annuaires du département du Jura*, de Désiré Monnier. En résumé, l'on doit à M. Libois un travail éminemment utile, qui sera consulté avec fruit. Espérons qu'il ne s'en tiendra pas là, et que les autres registres de la Société populaire de Lons-le-Saunier seront aussi publiés selon la même méthode.

— Insérée d'abord dans le journal *les Gaudes*, de Besançon, la notice que M. Gaston de Beauséjour a consacrée à *Claude Rossigneux, lieutenant-colonel d'artillerie (1834-1896)*, a fait l'objet d'un tirage à part (Besançon, Abel Cariage, in-8 de 7 p., avec portrait). Issu d'une ancienne famille de Franche-Comté anoblie par Louis XVI et originaire de Pesmes (Haute-Saône), le colonel Rossigneux, né à Autun et mort à Besançon, nous apparaît ici comme un militaire aussi savant que modeste. Son séjour à Rome, à l'époque où les États pontificaux étaient protégés par nos troupes, avait fait de Rossigneux un fin connaisseur en peinture et en musique. Sa mort a été toute chrétienne.

— Pour composer son *Essai de géographie médicale du département du Doubs* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 125-L p. avec tableaux et 48 cartes), M. le docteur L. Richard, actuellement médecin en chef de l'hôpital militaire de Sousse, en Tunisie, a mis à contribution les procès-verbaux des

conseils de revision du Doubs et les registres matricules des bureaux de recrutement de Besançon et de Belfort, desquels ressortit le département. Dix-sept classes de conscrits ont ainsi passé sous ses yeux (1872 à 1888). L'auteur étudie successivement les causes physiques et les causes morales qui ont pu influer sur les maladies et les infirmités constatées parmi la population. Il envisage d'abord le sol et le climat, la mortalité, la natalité, puis il passe à la criminalité, à l'instruction, à la nuptialité, etc. Il détermine, en les notant par cantons, les différents motifs d'exemption et de classement dans les services auxiliaires de l'armée. Nous ne saurions exposer ici, même brièvement, les investigations considérables auxquelles s'est livré le savant docteur. Qu'il suffise de dire que ses tableaux de répartition des maladies ou infirmités constatées par les conseils de revision sont des plus clairs, et, nous le croyons facilement, des plus précis; toutefois, il nous paraît que lesdits tableaux, placés en regard des cartes rejetées à la fin du travail, les eussent éclairées sans qu'il fût besoin d'un rapprochement un peu laborieux. Mince critique qui n'enlève rien à la haute valeur de cette étude.

— Lors de sa réception comme membre de l'Académie de Besançon, le 9 juillet 1896, M. l'abbé H. Rigny a prononcé un discours dont le sujet était *l'Abbé Dévoille, littérateur*. Nous avons sous les yeux le tirage à part de ce discours (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 15 p.). Tout le monde sait que l'abbé Dévoille a écrit de nombreux romans ayant fait et faisant encore la joie des lecteurs catholiques. Mais ce que l'on ignore communément, c'est que le conteur, moraliste toujours, érudit quelquefois, était doublé d'un poète. M. Rigny n'a eu garde de l'oublier. Peut-être reprochera-t-on au nouveau membre de l'excellente compagnie d'avoir été trop bref; en ce qui nous concerne, après l'avoir complimenté sincèrement, nous exprimerons le regret de n'avoir pas trouvé ici une bibliographie de l'œuvre de l'abbé Dévoille. Pourquoi M. l'abbé Rigny, qui nous a mis en appétit, ne nous donnerait-il pas maintenant une étude plus complète sur le fécond romancier?

— Signalons l'*Indicateur liturgique pour l'année 1897, à l'usage des fidèles du diocèse de Besançon* (13e année), que vient de publier M. l'abbé Louvot (Besançon, imp. P. Jacquin, in-32 de 102 p.).

Guyenne et Gascogne. — M. Joseph Beaune publie une intéresssante notice sur *les Gontaut-Biron et les réformés de Salignac* (Périgueux, imp. de la *Dordogne*, gr. in-8 de 31 p. Extrait du *Bulletin* de la Société historique). Avant de reproduire les pièces du procès engagé devant la chambre de l'Édit entre les seigneurs de la terre de Salignac et les habitants de ladite terre et baronnie, M. Beaune nous fait connaître les personnages qui figurent dans l'arrêt rendu à Nérac le 8 août 1602, Jean de Gontaut-Biron, baron de Salignac, son frère Jacques, sieur du Carlat, la femme de Jean de Gontaut-Biron, Marguerite Hurault de l'Hospital. Après les justiciables, les magistrats. Nous indiquerons seulement les renseignements fournis sur le président André de Nesmond et sur l'avocat général Jean de Bacalan. L'auteur n'a pas seulement ajouté une nouvelle page à l'histoire du Périgord, mais encore à l'histoire du protestantisme au xvie siècle.

— La *Revue catholique de Bordeaux* vient de publier une série de documents inédits puisés dans la collection Wilhem par M. Ph. Tamizey de Larroque sur *les Bénédictins méridionaux, Dom B.. de Montfaucon, Dom J. Vaissète, Dom J. Pacotte* (Bordeaux, Demachy, Pech et Cie, in-8 de xii-68 p.). Qui pouvait mieux les connaître et les annoter? On reste vraiment confondu devant tant de science et d'érudition et de l'annotateur et de ses collaborateurs. Et quelles leçons donne l'histoire, même la biographie des

travailleurs : lisez la vie de Dom Pacotte (p. 52 et s.), et vous serez édifié!

MAINE. — C'est d'une plume alerte, sûrement guidée par les meilleures recherches de l'érudition, que M. L. Froger a écrit un chapitre de l'histoire de l'église du Mans, intitulé : *Visites et inspections du grand doyen du Mans au XVIe siècle* (Le Mans, Leguicheux, in-8 de 30 p.). Cérémonial, mœurs et coutumes, vie et habitudes du clergé, ornements et mobilier d'église, superstitions même, tout est mis en lumière et (répétons-le) avec le plus grand talent.

— Plus on lit l'abbé Froger, plus les érudits et les curieux se délectent. *La Paroisse de Congé-sur-Orne d'après les comptes de fabrique* (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 47 p.) fait grand honneur à son auteur, à l'excellente Société historique et archéologique du Maine qui a publié ce travail dans sa *Revue*. On ne trouve malheureusement pas partout des documents aussi précieux ni des savants aussi habiles à les mettre en valeur.

— M. l'abbé Em.-Louis Chambois, bien connu par ses excellentes recherches, vient de publier un *Obituaire des Ursulines du Mans (1621-1790)* (Laval, A. Goupil, in-16 de 30 p.). Grands noms et humbles religieuses s'y trouvent, c'est la vraie fraternité dans le Christ et pour l'amour de Dieu. Utile contribution pour l'histoire locale et celle des ordres religieux.

NORMANDIE. — Un gros volume sur lequel nous reviendrons, l'histoire de *Saint-Martin de Laigle*, par M. l'abbé Gontier, curé de Saint-Martin et doyen de Laigle (La Chapelle-Montligeon, in-8 de 330 p.). Écrite avec soin, mais aussi avec cœur, cette belle publication complétera utilement celle de M. Gabriel Vaugeois.

— Pétillante d'esprit et d'érudition, la brochure de M. P. de Longuemare sur *les Statues de Louis XIV à Caen* (Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, in-8 de 24 p.). Personne, on peut le dire, ne connaît mieux l'histoire moderne et contemporaine de la vieille cité caennaise.

— Une page d'histoire : *1870-71, les Prussiens à Bolbec, éphémérides du 1er décembre 1870 au 31 janvier 1871*, a été écrite par M. G.-F. Mauconduit (Bolbec, A. Fergant, in-16 de 100 p. et une photographie). C'est une triste et navrante chronologie qui ravivera le souvenir de grandes souffrances héroïquement supportées.

— M. Ch. Guerlin de Guer, qui a de qui tenir en érudition, vient de publier (Caen, E. Lanier, in-8 de 72 p.) une fort intéressante étude sur *le Patois normand*. Rédigée avec une excellente méthode, elle peut, elle doit servir de base à des travaux plus développés, et nous souhaitons vivement que le *Bulletin mensuel des parlers du Calvados* passe du domaine de l'idée à celui de la réalité. Mais quand M. Guerlin de Guer ne nous donnerait qu'annuellement dans un fascicule semblable à celui-ci le résultat de ses recherches, il rendrait encore le plus grand service à la cause de l'érudition, de la linguistique et du folklore normand.

— La *Notice historique sur la bibliothèque de Caen*, par M. Gaston Lavalley (Paris, A. Picard, in-8 de 86 p.), est un de ces bons travaux dont l'auteur est coutumier. Le sujet est traité *con amore* et avec science. Une bonne photogravure en tête.

— Un homme politique peint par ses coreligionnaires et amis, tel pourrait être le sous-titre de l'intéressante *Biographie de M. Léon Desgenetais, chevalier du Mérite agricole, conseiller d'arrondissement, député, maire de Bolbec*, par M. G.-F. Mauconduit (Bolbec, A. Fergant, in-8 de 76 p.).

— Nous recommandons tout particulièrement le travail soigné de M. Auguste Laveille sur *les Écoles de Cherbourg avant la Révolution et les Origines du lycée de Cherbourg* (Avranches, J. Durand, in-8 de 38 p.). C'est une de ces

contributions précieuses qui s'ajoutent à toutes celles que recueillent avec tant de fruit les membres du clergé de France sur les indications de notre collaborateur le chanoine Allain — un Normand, lui aussi, mais émigré à Bordeaux. — Du même auteur, un non moins bon travail sur *les Origines du collège de Mortain* (Avranches, J. Durand, in-8 de 19 p.). Les écoles remontent ici à la charte de 1082 par Robert de Mortain, père de Guillaume le Conquérant.

— Homme de goût et homme de lettres, chrétien avant tout, M. Paul Baudry nous envoie *l'Engagé volontaire*, comédie en un acte et en vers (Rouen, E. Cagniard, in-16 de 16 p.), et sa *Cinquantaine littéraire* (Rouen, E. Cagniard, in-16 de 29 p.), pour nous prouver que son talent et sa verve sont encore bien vivants, qu'il manie le stylet du poète ou la plume de l'historien, tel que dans l'anecdote si finement contée sur *Jean-Nicolas Ribard* de Rouen, un négociant du temps du roi Louis XV, et des manchettes en dentelles, ou dans l'aître Saint-Nachin (in-16 de 6 p.) une jolie description d'un vieux cimetière de Rouen.

— Deux bonnes notules de M. E. Meyer sur l'*Histoire de Vernon* (Vernon, V. Rousseau, in-16 de 29 p.), pleine de judicieuses critiques; et sur *Silly-Annebault et le testament de Jacques de Silly* (Évreux, Ch. Hérissey, in-8 de 32 p.).

— Un antiquaire, M. Gaston Le Hardy, pour l'appeler par son nom, vient de tracer avec sa plume si sûre et si magistrale une *Étude historique sur Tilly-sur-Seulles* (Caen, Ch. Valin, in-8 de 29 p.). Du Tilly de 1290 au Vintras de 1841, il y a loin. Et aujourd'hui dans l'univers entier on connaît le présent de Tilly, les apparitions de Tilly; il fallait faire connaître le passé. Grâce à l'antiquaire, c'est fait.

Orléanais. — Une *Notice sur Louis-Hippolyte Tranchau, 1829-1896*, vient de paraître (Orléans, imp. Michau, gr. in-8 de 40 p.). Elle a pour auteur M. Eugène Greffier, et est ainsi divisée : I. *Naissance, études, École normale;* II. *L'Universitaire. Professeur, censeur, proviseur, inspecteur d'Académie;* III. *Le Temps de la retraite. — Appendice. Les Obsèques de M. Tranchau.* En tête de la brochure, on trouve le portrait de celui que « la ville d'Orléans tout entière aimait et vénérait. »

Provence. — M. Alexandre Mouttet publie une brochure très curieuse (*A propos de Vauvenargues. Un Cas de délicatesse littéraire.* Aix-en-Provence, imp. veuve Remondet, in-8 de 16 p.). Il y raconte, avec pièces à l'appui, la singulière histoire d'une querelle qui s'éleva entre feu Mouan, sous-bibliothécaire de la Méjanes, et feu Gilbert, l'éditeur des *Œuvres de Vauvenargues*, à la librairie Furne, au sujet de la priorité de l'attribution à Voltaire de notes inscrites sur un exemplaire, conservé en la bibliothèque de la ville d'Aix, de la première édition du traité de l'illustre moraliste. De la piquante étude de M. Mouttet, il résulte que Mouan était le premier occupant d'un terrain vilainement usurpé par Gilbert.

— L'*Almanach des saints de Provence pour l'année 1897* (Marseille, Imp. marseillaise, in-16 de 62 p.) vient de paraître; c'est le dixième d'une intéressante collection. Il s'ouvre par le calendrier romain et le calendrier provençal et donne la vie détaillée de plusieurs saints. Cet almanach ne concerne pas seulement la Provence; il fournit, en effet, la biographie de saints nés ou ayant joué un rôle en d'autres provinces : nous signalerons saint Fauste, né en Bretagne; saint Donat, né à Orléans; saint Theudère, né à Vienne, et saints Pelade et Gallicade, qui furent évêques d'Embrun.

— Que dire à nos lecteurs du *Journal des poètes et des écrivains français, organe de l'Académie poétique du Midi*, dont nous avons sous les yeux le

premier numéro, paru le 10 janvier dernier (Marseille, 2, rue Saint-Calixte, paraissant le 10, le 20 et le 30 de chaque mois, 9 fr. par an)? Pas de mal assurément, car c'est assez que notre collaborateur Saint-Marcel ait attiré sur lui et par ricochet sur notre revue les foudres du terrible poète M. Jules Noirit; si nous ameutions contre nous l'Académie poétique du Midi!.... « Encourager le culte des muses, rechercher et faire connaître le talent qui s'ignore, le perfectionner par des conseils, des leçons et des encouragements, le récompenser ensuite avec équité, soutenir les premiers pas du débutant, » tel est le programme du nouveau recueil. Il nous semble bien qu'il n'aura guère de collaborateurs, s'il se contente de rechercher les talents qui s'ignorent, les poètes étant rarement d'humeur modeste. D'ailleurs, le journal fera une place aux poètes déjà célèbres et recueillera dans un écrin telle et telle pièce moins connue. Voici aujourd'hui, par exemple, du Coppée, du Banville, du Déroulède et du Clovis Hugues. Ajoutons que le journal ouvre des concours et qu'il décerne des diplômes, des « brevets de maîtrise, » correspondant — c'est lui-même qui le dit — au baccalauréat, au brevet de capacité et au certificat d'études.

Rouergue. — Georges d'Armagnac, cardinal, évêque de Rodez au xvie siècle, fut colégat du pape en Avignon. François de Seguins, écuyer, était alors seigneur de Baumettes et gouverneur de Villedieu. Les lettres du premier au second que M. Tamizey de Larroque a publiées sous le titre de : *Le Cardinal d'Armagnac et François de Séguins* (Toulouse, E. Privat, in-8 de 31 p. Extr. des *Annales du Midi*), témoignent « du zèle extrême que le colégat déploya dans l'administration de « cet Estat lors beaucoup travaillé par les huguenots et de la rage desquels il se deffendit puissamment et sauva par sa rare et sage conduite. » Les notes marginales font de ce petit recueil un trésor d'histoire locale.

Saintonge. — Trois mots résument le *Toast de Ph. Tamizey de Larroque au banquet du 11 octobre 1896, fête de Broue en l'honneur de Du Guesclin, organisée par la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis :* Science, patriotisme, éloquence.

— On a extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis* (numéro du 1er novembre 1896) un récit des *Fêtes de Broue, Nieulle, Saint-Sornin. Inauguration de plaques commémoratives en l'honneur du général de Chasseloup-Laubat, Garesché et Du Guesclin, 11 octobre 1896* (Saintes, Mme Mortreuil, gr. in-8 de 63 p.). La brochure, soigneusement imprimée par Noël Texier, se compose des morceaux suivants : 1° *Deux biographies saintongeaises. Le général François Chasseloup de Laubat (1754-1833); Pierre-Isaac Garesché, député du Tiers état de la sénéchaussée de Saintes aux États généraux de 1789 (1738-1812)*; 2° *Les Fêtes de Nieulle, Broue, et Saint-Sornin* (avec *Revue de la presse, Discours de M. Audiat à Nieulle, Discours de M. l'abbé Fabien*, vicaire général de La Rochelle, *Discours de M. le comte Anatole Lemercier, Discours de M. le baron Amédée Oudet, Discours de M. Louis Audiat, Discours de M. Lequien, Discours de M. le marquis de Chasseloup-Laubat, Toast de M. Louis Audiat* (l'orateur s'est prodigué, mais sans lasser un seul instant ni ses auditeurs ni soi-même), *Toast de M. Paul Mercier, Toast de M. Philippe Tamizey de Larroque, A la tour de Broue*, vers du docteur Souloumiac, *Du Guesclin en Saintonge*, vers en langue vulgaire, par Pierre Marcut).

— M. Antoine Duplais des Touches vient de publier *Un Livre de famille. Les Duplais des Touches* (La Rochelle, imp. Noël Texier, gr. in-8 de 33 p.). Cette famille, « une des plus anciennes de Saintes, » a fourni, dès le xvie siècle, des conseillers du Roi, des élus de Saintonge, des avocats au parlement de Bordeaux, des échevins, des pairs, un maire de Saintes. Le conscien-

cieux généalogiste a reproduit (p. 3-5) le testament mutuel de Dominique Duplais des Touches et d'Olimpe de Montgaillard, sa femme (26 décembre 1652), et a donné (p. 6-24) l'*Inventaire* de ses archives (1507-1889).

Angleterre. — La *Plainsong and mediaeval music society*, fondée il y a quelques années à Londres, présidée par l'évêque de Salisbury, et qui a donné déjà quelques publications importantes, tirées à petit nombre : *The musical notation of the middle ages, Songs and madrigals of the XVth century, Graduale Sarisburiense*, fac-similé d'un graduel du xiiie siècle, *Madrigals of the XVth century, Bibliotheca musico-liturgica*, par M. W. Howard frères, etc., annonce la prochaine distribution à ses membres (20 schellings par an) d'une série de spécimens de musique harmonique anglaise du xe au xve siècle, sous la direction du professeur H.-Ellis Wooldridge. Le titre de l'ouvrage, qui comprend plusieurs volumes, est *Early English harmony*. Le prix pour les non-souscripteurs est de 25 schellings (London, B. Quaritch).

Belgique. — Nous avons sous les yeux une élégante brochurette de M. Armand Weber : *De l'Origine des Chapuis* (Verviers, imp. P. Féguerme, in-32 carré de 32 p., avec armoiries). Ce sont surtout les Chapuis de Belgique qui occupent l'auteur, mais il incursionne aussi en France. L'ensemble est un peu décousu, un peu brumeux, mais intéressant quand même. Si M. Weber avait entendu passer en revue les principales familles de Chapuis français, il aurait pu facilement décupler son travail.

Italie. — Le quatorzième volume de l'*Annuario della Nobilità italiana* vient de paraître (Bari, *Giornale araldico*, in-32 cart. de 1,280 p.). Cet annuaire, après un exposé de l'état présent des membres de toutes les familles souveraines, donne des notices généalogiques avec légende et représentation des armoiries de plus d'un millier de familles appartenant soit à l'ancienne, soit à la nouvelle noblesse italienne. C'est vraiment plaisir, en feuilletant l'ouvrage, de constater le soin scrupuleux avec lequel les planches hors texte ont été établies au point de vue héraldique : gravure, couleur, enluminure, tout est d'une exécution parfaite ; nous citerons volontiers la reproduction des armes des : Asinari et Manzano (xie s.), Piovene (xiie s.), Valguanera (xiiie s.), puis quelques-unes dont des lettres patentes ont récemment confirmé l'authenticité : Calefati (1880), Carcano (1891), Molinari (1889), Barbarich (1895), Odazio (1896), enfin la reproduction très curieuse, d'après un marbre du palais de Boggiano, des armes de l'ancienne famille Ginori.

— C'est une triste page des annales du Directoire qu'a écrite M. A.-G. Tononi, dans un article de l'*Archivio storico per le provincie parmensi*, dont nous avons sous les yeux un tiré à part : *Il prigioniero apostolico Pio VI nei ducati parmensi* (Parma, tipog. Luigi Battei, in-8 de 75 p.). C'est en suivant pas à pas les documents inédits qui forment la plus grosse partie de son étude (p. 29 à 75) qu'il a pu reconstituer l'histoire de ces dix-huit jours (1-18 août 1799), pendant lesquels le gouvernement français ne montra ni respect pour l'auguste personne du vénérable vieillard qu'il tenait prisonnier, ni ménagement pour sa santé ébranlée par tant de secousses.

— Jamais le gracieux usage connu sous le nom abrégé de *per nozze* n'a été mieux justifié que dans la très élégante publication : *Nozze regali. XXIV ottobre MDCCCXCVI. Carme di Emanuele Portal* (Palerme, gr. in-8 de 10 p.). M. Portal s'est montré charmant poète, et son *devoto omaggio A S. A. R. Vittorio Emanuele di Savoia* et *A S. A. R. Elena Petrovic, principessa del Montenegro*, mérite de survivre aux brillantes fêtes dont il a été un des plus remarquables ornements.

— M. Antonio Favaro vient de donner un précieux complément à son édition des œuvres complètes de Galilée : *Per la edizione nazionale delle*

opere di Galileo Galilei sotto gli auspicii di S. M. il re d' Italia. Indice cronologico del Carteggio Galileiano (Firenze, tip. di G. Barbèra, in-4 de 101 p.). L'index, qui sera si commode pour les chercheurs, a été établi avec un soin infini, et, comme tous les travaux de M. Favaro, ne laisse rien à désirer soit au point de vue de la clarté, soit au point de vue de l'exactitude.

Suisse. — *La Peinture moderne à l'Exposition nationale suisse de Genève, en 1896*, par M. G. de Beauséjour, est une appréciation informée et fine de l'art pictural suisse, qui n'a pas de caractéristique nationale, car la Suisse « est tributaire à ce point de vue de l'Italie, de l'Allemagne et de la France. Ses artistes excellent surtout à rendre la nature dans sa beauté grandiose, comme on la contemple dans ce pays...., aussi la plus grande partie des toiles exposées se rapporte surtout au paysage. Très peu de grandes compositions, peu ou point de symbolisme, de botticellisme, de mysticisme, mais beaucoup de petites scènes d'intérieur, un peu dans le genre habituel de l'école allemande » (p. 6). Toutes critiques ou impressions d'art, en un style charmant.

États-Unis. — C'est une entreprise à laquelle s'intéresseront également les américanistes et les personnes curieuses de notre histoire coloniale que la réédition entreprise par les soins de M. R. G. Thwaites, de la Société historique du Wisconsin, des relations des jésuites de France sur leurs établissements en Amérique. Aux relations proprement dites, l'éditeur ajoutera une série de documents qui fournissent sur les mêmes matières de précieuses indications. Les *Jesuit Relations and allied documents* embrasseront environ soixante volumes in-8; le texte français sera accompagné d'une traduction scrupuleusement exacte en anglais; le premier volume paru comprend huit relations concernant les établissements des PP. jésuites en Acadie de 1610 à 1613 (Cleveland, Burrows brothers).

Publications nouvelles. — *Le Roi David*, par M. Dieulafoy (in-18, Hachette). — *La Vie de l'Église exposée au peuple chrétien*, par S. Knoll. T. I. (in-18, Walzer). — *La Vie liturgique*, par E. Chipier (in-18, Lyon, Vitte). — *Sermons et instructions populaires pour le temps présent*, par le R. P. Villard (2 vol. in-18, Bloud et Barral). — *Jésus adolescent*, méditations, par l'abbé Caron (petit in-18, Haton). — *Traité de droit commercial*, par C. Lyon-Caen et L. Renault. T. VII (in-8, Pichon). — *Commentaire de la loi du 20 juin 1896 sur le consentement au mariage et sur l'acte respectueux*, par A. Blanc du Collet (in-18, Pichon). — *Summa de Legibus Normannie in Curia laicali, ou Coutumier latin de Normandie. Introduction* (in-8, Rennes, imp. Simon). — *Le Métayage et les baux à colonage partiaire dans le département de l'Indre*, par H. Ratouis de Limay (in-8, Châteauroux, Langlois). — *Cours de philosophie*, par F. J. (in-8 cart., Poussielgue). — *Saint Augustin et le Néo-platonisme*, par L. Grandgeorge (in-8, Leroux). — *Perles et diamants pour écrins*, par le R. P. Bourgue (in-18, chez l'auteur, à Notre-Dame du Suc, par Brissac [Hérault]). — *Nos Victimes*, par A. Dody (in-18, Pedone). — *Le Fond et la forme. Le Savoir-vivre pour les jeunes filles*, par M. Maryan et G. Béal (in-18, Bloud et Barral). — *Enquête sur la question sociale en Europe*, par J. Huret (in-18, Perrin). — *Principes de sociologie*, par F. H. Geddings, trad. par le vicomte Combes de Lestrade (in-8, Giard et Brière). — *Socialisme et catholicisme*, par le comte E. Soderini (gr. in-8, Desclée et de Brouwer). — *Governments and Parties in continental Europe*, by A. L. Lowell (2 vol. in-8 cart., Boston and New York, Houghton, Mifflin). — *Alexis de Tocqueville et la Démocratie libérale*, par E. d'Eichthal (in-18, Calmann-Lévy). — *Brissonnet, ou Entretiens avec un ouvrier*, par E. Bertheau (in-18, Chevalier-Marescq). — *La Viriculture*, par G. de Molinari (in-18, Guillaumin). — *Théorie des équations*

algébriques, par J. Petersen, trad. par H. Laurent (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale et ses applications géométriques*, par C. Méray. III (in-8, Gauthier-Villars). — *Principes de la théorie des fonctions elliptiques et applications*, par P. Appell et E. Lacour (in-8, Gauthier-Villars). — *Cours élémentaire de physique*, par H. Dufet (in-8, Alcan). — *Formation mécanique du système du monde*, par R. du Ligondès (in-8, Gauthier-Villars). — *Festschrift der naturforschenden Gesellschaft in Zürich, 1746-1896* (2 vol. in-8, Zürich, Druck von Zurcher und Furrer). — *La Photographie et la photochimie*, par G.-H. Niewenglowski (in-8 cart., Alcan). — *La Musique à Paris (1895-1896)*, par G. Robert (in-18, Fischbacher). — *Petits Portraits et notes d'art*, par G. Larroumet (in-18, Hachette). — *Éléments de grammaire comparée du grec et du latin*, par P. Regnaud. IIe partie, *Morphologie* (in-8, Colin et Cie). — *Étude sur les Bucoliques de Virgile*, par A. Cartault (in-18, Colin et Cie). — *Idylle nuptiale*, par Mme E. Caro (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Orme du Mail*, par A. France (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Esprit souffle où il veut*, par J. de La Brète (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Assaut*, par M. Noé (in-18, Plon et Nourrit). — *Crise de jeunesse*, par A. Sueur (in-18, Plon et Nourrit). — *Athénienne!* par le comte A. du Bois (in-18, Dentu). — *Le Mystère de la rue Carême-Prenant*, par A. Robida (in-18, Colin et Cie). — *Marcelle (suite de lettres) et Aventure en voyage*, par C. de Berkeley (in-18, Colin et Cie). — *Le Médecin de belle-maman*, par R. Dombre (in-18, Colin et Cie). — *Friquettes et Friquets*, par P. Arène (in-18, Flammarion). — *Pantomimes modernes*, par C. Aubert (in-18, Flammarion). — *Pauvres gens*, par A. de Poiseux (in-18, H. Gautier). — *Simple histoire d'un instituteur sous la troisième République*, par B. Steller (in-18, Téqui). — *Au lendemain d'un divorce*, par la comtesse D. de Beaurepaire de Louvagny (in-18, Téqui). — *Phénix et fauvette*, par A. Geline (in-18, Téqui). — *Pour un peu d'or*, par M. Rabut (in-18, Téqui). — *La Petite Chapelle*, par A. de Poiseux (in-18, Vic et Amat). — *Histoire et description des manuscrits et des éditions originales des ouvrages de Bossuet*, par H.-M. Bourseaud (in-8, Picard). — *Les Maîtres du Félibrige*, par E. Cornut (in-8, Retaux). — *Le Monde où l'on imprime*, par L. Muhlfeld (in-18, Perrin). — *Pages choisies des auteurs contemporains. Tolstoï*, par R. Candiani (in-18, Colin et Cie). — *Le Mont Saint-Michel et ses grèves*, par C. Crépeaux (gr. in-8 carré, cart., Pedone). — *Chez nos amis les Russes*, par F. Bournand (in-18, Téqui). — *Paysages étrangers*, par C. de Buisseret (in-18, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Du Cap au lac Nyassa*, par E. Foa (in-18, Plon et Nourrit). — *Lectures historiques. Histoire grecque*, par G. Glotz (in-18 cart., Alcan). — *Les Juifs devant l'Église et l'histoire*, par le R. P. Constant (in-8, Gaume). — *Historia apologética de los Papos*, por D. U. Ferreiroa (4 vol. in-8, Valencia, Domenech). — *Le Célibat ecclésiastique au premier siècle de l'Église depuis N.-S. J.-C. jusqu'à l'an 100*, par l'abbé A. Vassal (in-8, Oudin). — *L'Ordre de Malte. Le Passé, le présent*, par L. de la Brière (in-18, Chailley). — *Les Amis des saints*, par C. d'Héricault (in-18, Gaume). — *Histoire et culte de sainte Lucie, vierge et martyre de Syracuse*, par l'abbé J.-M. Martelly (in-18, Berche et Tralin). — *Esprit et vertus du vénérable Bénigne Joly*, par le R. P. Petitalot (in-32, Retaux). — *Saint Lambert, évêque de Maëstricht*, par A. Largent (in-8, Retaux). — *Le Prochain Conclave*, par le Sar Péladan (in-18, Dentu). — *Le Prétendant*, par J. Guixou-Pagès (in-18, Chamuel). — *Lettres de vieillards, études contemporaines*, par le comte A. de Saint-Aulaire (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Procès de Guichard, évêque de Troyes (1308-1313)*, par A. Rigault (in-8, A. Picard et fils). — *Jeanne d'Arc et la Normandie au XVe siècle*, par A. Sarrazin (in-4, Rouen, imp. Léon Gy). — *La Minorité de Louis XIII*, par B. Zeller (in-8, Hachette). — *Histoire de France*. Tome XIV, *la Régence*, par J. Mi-

chelet (in-8, Flammarion). — *Les Grandes Journées révolutionnaires*, par P. Gaulot (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires de Madame de Chastenay, 1771-1815*. T. II (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Génie de Napoléon*, par Bonnal de Ganges (2 vol. in-18, Pedone). — *Le Général Marbot et la Vie militaire sous le premier Empire*, par F. Bournand (in-8, Téqui). — *Journal du maréchal de Castellane, 1804-1862*. T. V, *1853-1862* (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires des autres*, par la comtesse Dash. T. III (in-18, Librairie illustrée). — *Louis Napoléon et Mademoiselle de Montijo*, par Imbert de Saint-Amand (in-18, Dentu). — *Le Maréchal Bazaine pouvait-il en 1870 sauver la France?* par C. Kuntz, trad. par E. Girard (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Beiträge zur Geschichte der französischen Handelspolitik von Colbert bis zur Gegenwart*, von A. von Brandt (in-8, Leipzig, Duncker und Humblot). — *La Réforme judiciaire de 1789 à 1794*, par F. Godart (in-18, Pedone). — *Histoire des corporations de métiers depuis leurs origines jusqu'à leur suppression*, par E. Martin-Saint-Léon (in-8, Guillaumin). — *Le Domaine des Potées (Ardennes), ou la Donation de Saint-Remy*, par l'abbé L. Péchenart (in-8, Reims, imp. Bugg). — *Choix de documents relatifs au département de la Haute-Vienne, 1791-1839*, par A. Leroux (in-8, Limoges, imp. du « Courrier du Centre »). — *Formation de la politique britannique*, par J.-R. Seeley; trad. par le colonel Baille (2 vol. in-8, Colin et Cie). — *Travail et salaires en Angleterre depuis le XIIIe siècle*, par Thorold Rogers (in-8, Guillaumin). — *Geschichte und rechtliche Stellung der Juden im Fürstbistum Strassburg*, von C. T. Weiss (in-8, Bonn, Hanstein). — *L'Islande avant le christianisme*, par A. Geffroy (in-18, Leroux). — *L'Abyssinie et les Italiens*, par H. Castonnet des Fosses (in-18, Téqui). — *Le Duc de Richelieu en Russie et en France, 1766-1822*, par L. de Crousaz-Crétet (in-8, Firmin-Didot). — *Michel Katkoff et son époque, 1855-1887*, par G. Liwoff (in-18, Plon et Nourrit). — *Mémoires de la comtesse Potocka, 1794-1820*, publiés par C. Stryienski (in-8, Plon et Nourrit). — *Books and their makers during the middle ages*, by G. Haven Putnam. Vol. II (New York; London, Putnam, in-8). — *Bibliographie française. Recueil de catalogues des éditeurs français, accompagné d'une table alphabétique par noms d'auteurs, et d'une table systématique*, par H. Le Soudier (6 vol. gr. in-8, Le Soudier).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

L'Angleterre douaire de Notre-Dame. — Dans sa Lettre Apostolique « aux Anglais qui cherchent le royaume du Christ dans l'unité de la foi, » le pape Léon XIII termine par une prière à la sainte Vierge, où il rappelle que l'Angleterre est appelée son douaire, *quae dos tua vocatur*. Cette expression date sans doute d'avant la Réforme : quelle en est l'histoire? quel en est l'auteur? Une réponse à cette question intéressera certainement ici d'autres personnes que le questionneur.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Gesù Cristo. Introduzione agli studii biblici*, del P. BERNARDINO GOLIZIA. Assisi, Metastasio, 1896, in-12 de 136 p., 1 fr. 25. — 2. *The Causes of the corruption of the traditional Text of the holy Gospels, being the sequel to the traditional Text of the holy Gospels*, by the late J.-W. BURGON, arranged, completed and edited by ED. MILLER. London, G. Bell, 1896, in-8 de IX-290 p. — 3. *Collatio codicis Lewisiani rescripti Evangeliorum sacrorum syriacorum cum codice Cureloniano* (*Mus. Brit., add. 14,451*), *cui adjectae sunt lectiones e Peshitto desumptae*, auctore ALBERTO BONUS. Oxonii, Clarendon, 1896, in-4 de IX-95 p. — 4. *Our Journey to Sinai. A visit to the Convent of St-Catarina*, by R.-L. BENSLY, with a chapter on the Sinai Palimpsest. London, the religious Tract Society, 1896, in-16 de 185 p. — 5. *Geographie des alten Palästina*, von F. BUHL, mit Plan von Jerusalem und Karte von Palästina (*Grundriss der theologischen Wissenschaften*, zehnte Abtheilung). Freiburg-im-Breisgau und Leipzig, Mohr, 1896, in-8 de X-300 p., 8 fr. 25. — 6. *L'Apologétique de l'abbé de Broglie*, par l'abbé C. PIAT. Paris, Lecoffre, 1896, in-16 de 83 p., 2 fr. — 7. *Methodik des jüdischen Religionsunterrichtes*, von Dr S. MAYBAUM. Breslau, W. Koebner, 1896, in-8 de XII-126 p., 3 fr. 75. — 8. *Nouvelles Études orientales*, par ADOLPHE FRANCK, préface d'Eugène Manuel. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-8 de XXXII-413 p., 7 fr. 50. — 9. *Histoire de l'Ancien Testament d'après le Manuel allemand du docteur Æ. Schöpfer*, par l'abbé J.-B. PELT. T. Ier. Paris, Lecoffre, 1897, in-16 de XLVIII-337 p., 3 fr. — 10. *Le Roi David*, par MARCEL DIEULAFOY. Paris, Hachette, 1897, in-16 de X-358 p., 3 fr. 50. — 11. *Nouvelles Études sur la restauration juive après l'exil de Babylone*, par A. VAN HOONACKER. Paris, Leroux; Louvain, Istas, 1896, in-8 de VII-311 p., 8 fr. — 12. *Les Saints Évangiles commentés*, par l'abbé PERDRAU. Paris, Lecoffre, 1897, 4 vol. in-12 de XXIII 327, 413, 443, 415 p., 10 fr. — 13. *The Origin and peculiar characteristics of the Gospel of S. Mark, and its Relation to the other Synoptists. Being the Ellerton Essay*, by J.-C. DU BUISSON. Oxford, Clarendon, 1896, in-8 de 72 p., 2 fr. — 14. *Sankt Paulus, der Heidenapostel, nach neuen Quellen und archäologischen Forschungen*, dargestellt von PHILIBERT SEEBÖCK, O. S. Fr. Paderborn, F. Schöning, 1897, in-8 de VII-240 p. — 15. *L'Apôtre Paul. Esquisse d'une histoire de sa pensée*, par A. SABATIER. 3e édit., revue et augmentée, avec une carte des missions de Paul. Paris, Fischbacher, 1896, in-8 de XXIX-424 p., 7 fr. 50. — 16. *Commentarius in S. Pauli Apostoli epistolas*. I. *Epistola ad Romanos*, auctore R. CORNELY. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de 806 p., 14 fr. — 17. *Das Christentum Cyprians. Eine historisch-kritische Untersuchung*, von K.-G. GOETZ. Giessen, J. Ricker, 1896, in-8 de X-141 p., 4 fr. 50.

1. — C'est pour répondre au vœu de Léon XIII que le P. Golizia a écrit une *Introduction aux études bibliques*. Mais comme les livres de cette nature n'envisagent d'ordinaire que le côté extérieur de la Bible, le pieux capucin a pensé réaliser un progrès, en composant une introduction qui pénétrât à l'intérieur des Livres Saints, qui montrât le lien organique de chacun d'eux et qui indiquât le développement progressif de l'idée fondamentale de la Bible du commencement à la fin. Or le concept principal de l'Écriture aussi bien que l'argument particulier de

chaque livre, c'est Jésus-Christ. L'auteur a surabondamment démontré cette thèse par de nombreux témoignages des Pères et des théologiens et par de bonnes considérations mystiques. Il a fait voir l'unité, la grandeur et l'intérêt de son sujet. Il a montré enfin les rappports qu'il a avec les sciences sacrées, la théologie, l'histoire et l'éloquence. Sans doute Jésus-Christ est le cœur de la Bible, et l'exégète et le théologien ne doivent pas négliger la christologie. Néanmoins, l'Introduction biblique a une autre fin, et au jugement de Léon XIII lui-même (Encyclique *Providentissimus*), son objet est « de démontrer l'intégrité et l'autorité de la Bible, d'en rechercher le sens légitime, de réprimer et de détruire jusqu'à la racine les attaques captieuses dirigées contre elle. » Les livres dont nous allons parler tendent donc plus directement à ce but que le *Gesù Cristo* du P. Golizia.

2. — Voici d'abord un travail de critique textuelle sur le Nouveau Testament. Le classement des documents anciens du texte grec et des recensions qu'ils représentent a été opéré par Hort. Il n'a pas été adopté par tous, et les contradicteurs se sont levés, surtout en Angleterre. Un des plus actifs a été le doyen Burgon. Tandis que Hort regarde comme plus proche de l'original le texte qu'il a appelé « neutre, » parce qu'il est exempt de retouches alexandrines ou occidentales, Burgon accepte le texte « syrien, » que son adversaire tient pour plus récent et altéré. Burgon reconnaît en lui le texte traditionnel, le texte primitif, conservé et transmis par la tradition ecclésiastique. Toutefois, pour le rétablir, il ne suffira pas de transcrire le « texte reçu » de Robert Étienne, il faudra le reviser sérieusement. Ce texte, en effet, lu et commenté constamment dans l'Église grecque, n'est pas pur de tout mélange. Il est nécessaire de séparer l'or de l'alliage. Pour préparer ce travail d'affinement, le critique anglais avait étudié les *Causes of the corruption of the traditional Text of the holy Gospels*. M. Miller a publié son étude, dont la haute portée résultera clairement des sèches indications qui vont suivre.

Les causes d'altération du texte grec ont été accidentelles ou intentionnelles. Les premières sont au nombre de cinq : 1° De purs accidents, *Joann.*, x, 29 ; *Act.*, xx, 24 ; *Luc.*, ii, 14 ; *Marc.*, xv, 6 ; vii, 4 ; vi, 22 ; viii, 1 ; vii, 14 ; *Joann.*, xiii, 37. 2° Des homoioteleuta ou similitudes de finales, *Luc.*, ii, 15 ; *Joann.*, vi, 11, 55 ; *Matth.*, xxiii, 14 ; xix, 9 ; *Luc.*, xvi, 21. 3° Des ressemblances de forme dans l'écriture onciale, *Joann.*, iv, 35 et 36 ; *Luc.*, xv, 17 ; *Joann.*, v, 44 ; *Act.*, xxvii, 14 ; *Joann.*, iv, 15 ; *Luc.*, xvii, 37, etc. 4° Des itacismes, ou la répétition du son *i*, *Joann.*, xii, 1, 2, 41 ; *Marc.*, vii, 19 ; iv, 8 ; *Tit.*, ii, 5. 5° L'influence liturgique, ou des leçons du lectionnaire ecclésiastique, introduites dans le texte, *Joann.*, xiv, 1 ; *Act.*, iii, 1 ; *Luc.*, vii, 31 ; ix, 1, etc. Les altérations intentionnelles ont été produites : 1° dans le dessein d'harmoniser les passages divergents, *Marc.*, xvi, 9 ; *Luc.*, xxiv,

1 ; *Matth.*, XVII, 25 et 26 ; 2° par assimilation des passages parallèles, *Joann.*, XVI, 16 ; XIII, 21-25 ; *Marc.*, I, 1 et 2 ; *Matth.*, XII, 10, etc. ; 3° par attraction des versets semblables, *Joann.*, VI, 71, et XIII, 26 ; *Act.*, XX, 24, et *II. Cor.*, III, 3 et 4 ; 4° par omission, la finale de saint Marc ; *Luc.*, VI, 1 ; *Matth.*, XXI, 44 ; XV, 8 ; V, 44 ; 5° par transposition, *Marc.*, I, 5 ; II, 3 ; *Luc.*, XIII, 9 ; XXIV, 7 ; *Joann.*, V, 27 ; 6° par substitution ; 7° par addition, *Luc.*, VI, 4 ; *Matth.*, XX, 28 ; VIII, 13 ; XXIV, 36 ; *Marc.*, III, 16 ; 8° par l'introduction de gloses, *Matth.*, XIII, 36 ; *Marc.*, VII, 3 ; *Luc.*, IX, 23 ; *Joann.*, VI, 15 ; XIII, 24, etc. ; 9° par le fait des hérétiques, *Joann.*, I, 3 et 4 ; X, 14 et 15 ; *Matth.*, I, 19 ; 10° enfin par le fait des catholiques, *Luc.*, XIX, 41 ; II, 40 ; *Joann.*, VIII, 40 ; I, 18, etc. Deux appendices, l'un sur la péricope de la femme adultère et l'autre sur les leçons composites ou doublets et sur le texte neutre, deux tables des matières terminent cet important ouvrage.

3. — La critique biblique s'étend aux anciennes versions des Livres saints, parmi lesquelles les traductions syriaques tiennent un bon rang. Le nouveau manuscrit syriaque des Évangiles, découvert récemment au couvent du Sinaï, a ravivé l'attention des savants. M. Bonus a relevé avec soin les divergences les plus minimes, qui existent entre ce codex Lewis et la version Curetonienne. Il a noté jusqu'aux divisions du texte et aux signes graphiques. Les résultats de sa minutieuse collation sont consignés dans trois colonnes. La première contient les leçons du manuscrit Lewis ; la deuxième, celles de la version de Cureton, et la troisième, les passages correspondants de la Peshitto. Au bas de chaque page on trouve des notes et les variantes du manuscrit 40 de la Peshitto, copié en 548 et conservé à la bibliothèque Vaticane. Cet ouvrage, si bien ordonné, permettra aux critiques de comparer aisément les plus anciens textes syriaques des Évangiles et de chercher la solution des problèmes que soulève cette comparaison.

Dans une préface, écrite avec autant de science que de modestie, M. Bonus indique les principales conclusions de sa *Collatio codicis Lewisiani*. Au lieu de trancher la question, si chaudement débattue, des rapports des versions syriaques de l'Évangile, il note seulement les résultats acquis et les considérations dont il faudra tenir compte en tout état de cause. Malgré des divergences assez notables, le manuscrit Lewis est un second exemplaire de la version ou de la recension que reproduisait seul jusqu'ici le codex de Cureton. L'accord littéral en beaucoup de passages où la Peshitto est divergente, l'ordre des mots dans la phrase, la suite des versets, la communauté des omissions, sont des preuves certaines de la parenté. Le texte Lewis est plus court et plus condensé. On peut en conclure légitimement qu'il représente mieux l'original et que le manuscrit de Cureton a été interpolé. Cependant, si on considère ce manuscrit comme plus ancien, on peut admettre aussi que le codex Lewis

chelet (in-8, Flammarion). — *Les Grandes Journées révolutionnaires*, par P. Gaulot (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires de Madame de Chastenay, 1771-1815*. T. II (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Génie de Napoléon*, par Bonnal de Ganges (2 vol. in-18, Pedone). — *Le Général Marbot et la Vie militaire sous le premier Empire*, par F. Bournand (in-8, Téqui). — *Journal du maréchal de Castellane, 1804-1862*. T. V, *1853-1862* (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires des autres*, par la comtesse Dash. T. III (in-18, Librairie illustrée). — *Louis Napoléon et Mademoiselle de Montijo*, par Imbert de Saint-Amand (in-18, Dentu). — *Le Maréchal Bazaine pouvait-il en 1870 sauver la France?* par C. Kuntz, trad. par E. Girard (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Beiträge zur Geschichte der französischen Handelspolitik von Colbert bis zur Gegenwart*, von A. von Brandt (in-8, Leipzig, Duncker und Humblot). — *La Réforme judiciaire de 1789 à 1794*, par F. Godart (in-18, Pedone). — *Histoire des corporations de métiers depuis leurs origines jusqu'à leur suppression*, par E. Martin-Saint-Léon (in-8, Guillaumin). — *Le Domaine des Potées (Ardennes), ou la Donation de Saint-Remy*, par l'abbé L. Péchenart (in-8, Reims, imp. Bugg). — *Choix de documents relatifs au département de la Haute-Vienne, 1791-1839*, par A. Leroux (in-8, Limoges, imp. du « Courrier du Centre »). — *Formation de la politique britannique*, par J.-R. Seeley; trad. par le colonel Baille (2 vol. in-8, Colin et Cie). — *Travail et salaires en Angleterre depuis le XIIIe siècle*, par Thorold Rogers (in-8, Guillaumin). — *Geschichte und rechtliche Stellung der Juden im Fürstbistum Strassburg*, von C. T. Weiss (in-8, Bonn, Hanstein). — *L'Islande avant le christianisme*, par A. Geffroy (in-18, Leroux). — *L'Abyssinie et les Italiens*, par H. Castonnet des Fosses (in-18, Téqui). — *Le Duc de Richelieu en Russie et en France, 1766-1822*, par L. de Crousaz-Crétet (in-8, Firmin-Didot). — *Michel Katkoff et son époque, 1855-1887*, par G. Liwoff (in-18, Plon et Nourrit). — *Mémoires de la comtesse Potocka, 1794-1820*, publiés par C. Stryienski (in-8, Plon et Nourrit). — *Books and their makers during the middle ages*, by G. Haven Putnam. Vol. II (New York; London, Putnam, in-8). — *Bibliographie française. Recueil de catalogues des éditeurs français, accompagné d'une table alphabétique par noms d'auteurs, et d'une table systématique*, par H. Le Soudier (6 vol. gr. in-8, Le Soudier).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

L'Angleterre douaire de Notre-Dame. — Dans sa Lettre Apostolique « aux Anglais qui cherchent le royaume du Christ dans l'unité de la foi, » le pape Léon XIII termine par une prière à la sainte Vierge, où il rappelle que l'Angleterre est appelée son douaire, *quae dos tua vocatur*. Cette expression date sans doute d'avant la Réforme : quelle en est l'histoire? quel en est l'auteur? Une réponse à cette question intéressera certainement ici d'autres personnes que le questionneur.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Gesù Cristo. Introduzione agli studii biblici*, del P. BERNARDINO GOLIZIA. Assisi, Metastasio, 1896, in-12 de 136 p., 1 fr. 25. — 2. *The Causes of the corruption of the traditional Text of the holy Gospels, being the sequel to the traditional Text of the holy Gospels*, by the late J.-W. BURGON, arranged, completed and edited by ED. MILLER. London, G. Bell, 1896, in-8 de IX-290 p. — 3. *Collatio codicis Lewisiani rescripti Evangeliorum sacrorum syriacorum cum codice Curetoniano (Mus. Brit., add. 14,451), cui adjectae sunt lectiones e Peshitto desumptae*, auctore ALBERTO BONUS. Oxonii, Clarendon, 1896, in-4 de IX-95 p. — 4. *Our Journey to Sinai. A visit to the Convent of St-Catarina*, by R.-L. BENSLY, with a chapter on the Sinai Palimpsest. London, the religious Tract Society, 1896, in-16 de 185 p. — 5. *Geographie des alten Palästina*, von F. BUHL, mit Plan von Jerusalem und Karte von Palästina (*Grundriss der theologischen Wissenschaften*, zehnte Abtheilung). Freiburg-im-Breisgau und Leipzig, Mohr, 1896, in-8 de X-300 p., 8 fr. 25. — 6. *L'Apologétique de l'abbé de Broglie*, par l'abbé C. PIAT. Paris, Lecoffre, 1896, in-16 de 83 p., 2 fr. — 7. *Methodik des jüdischen Religionsunterrichtes*, von Dr S. MAYBAUM. Breslau, W. Koebner, 1896, in-8 de XII-126 p., 3 fr. 75. — 8. *Nouvelles Études orientales*, par ADOLPHE FRANCK, préface d'Eugène Manuel. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-8 de XXXII-413 p., 7 fr. 50. — 9. *Histoire de l'Ancien Testament d'après le Manuel allemand du docteur Æ. Schöpfer*, par l'abbé J.-B. PELT. T. Ier. Paris, Lecoffre, 1897, in-16 de XLVIII-337 p., 3 fr. — 10. *Le Roi David*, par MARCEL DIEULAFOY. Paris, Hachette, 1897, in-16 de X-358 p., 3 fr. 50. — 11. *Nouvelles Études sur la restauration juive après l'exil de Babylone*, par A. VAN HOONACKER. Paris, Leroux; Louvain, Istas, 1896, in-8 de VII-311 p., 8 fr. — 12. *Les Saints Évangiles commentés*, par l'abbé PERDRAU. Paris, Lecoffre, 1897, 4 vol. in-12 de XXIII 327, 413, 443, 415 p., 10 fr. — 13. *The Origin and peculiar characteristics of the Gospel of S. Mark, and its Relation to the other Synoptists. Being the Ellerton Essay*, by J.-C. DU BUISSON. Oxford, Clarendon, 1896, in-8 de 72 p., 2 fr. — 14. *Sankt Paulus, der Heidenapostel, nach neuen Quellen und archäologischen Forschungen*, dargestellt von PHILIBERT SEEBÖCK, O. S. Fr. Paderborn, F. Schöning, 1897, in-8 de VII-240 p. — 15. *L'Apôtre Paul. Esquisse d'une histoire de sa pensée*, par A. SABATIER. 3e édit., revue et augmentée, avec une carte des missions de Paul. Paris, Fischbacher, 1896, in-8 de XXIX-424 p., 7 fr. 50. — 16. *Commentarius in S. Pauli Apostoli epistolas. I. Epistola ad Romanos*, auctore R. CORNELY. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de 806 p., 14 fr. — 17. *Das Christentum Cyprians. Eine historisch-kritische Untersuchung*, von K.-G. GOETZ. Giessen, J. Ricker, 1896, in-8 de X-141 p., 4 fr. 50.

1. — C'est pour répondre au vœu de Léon XIII que le P. Golizia a écrit une *Introduction aux études bibliques*. Mais comme les livres de cette nature n'envisagent d'ordinaire que le côté extérieur de la Bible, le pieux capucin a pensé réaliser un progrès, en composant une introduction qui pénétrât à l'intérieur des Livres Saints, qui montrât le lien organique de chacun d'eux et qui indiquât le développement progressif de l'idée fondamentale de la Bible du commencement à la fin. Or le concept principal de l'Écriture aussi bien que l'argument particulier de

jugé, discuté, vulgarisé leurs travaux; il les a fermement avertis; il leur a signalé certains périls; il a rapproché, comparé les solutions, fixé l'indiscutable, dégagé le vraisemblable, éliminé le paradoxe et la fantaisie » (préface, p. xv). Ce n'est pas la critique subtile et fuyante d'un dilettante ou d'un simple curieux; c'est une enquête sérieuse, soutenue par des convictions qui ne transigent point. Même après avoir lu les ouvrages analysés, on aime à connaître le jugement d'un esprit si ferme sur *l'Histoire et la géographie de la Palestine*, par J. Derenbourg; sur la traduction du Talmud, de Moïse Schwab, du docteur Rabbinowicz et de Schuhl; sur la *Revue des études juives;* sur *les Origines du christianisme*, d'Ernest Havet; sur *les Seconds Chrétiens*, d'Hippolyte Rodrigues; *les Pharisiens*, de J. Cohen, et l'*Histoire des persécutions de l'Église*, de B. Aubé; enfin sur *les Rabbins français du commencement du XIVe siècle*, de Renan. Dans toutes ces études, Franck a voulu marquer en traits précis et exacts le caractère et le génie du judaïsme; il a fixé la physionomie des Pharisiens, des Esséniens et des Sadducéens; il a fait connaître le Talmud et sa législation civile; il a loué les sentences et proverbes des anciens rabbis. Ses travaux sont de nature à répandre bien des idées justes et à dissiper bien des erreurs. Ils ont été écrits dans le but de justifier le vieux judaïsme. Cette tendance apologétique influe un peu sur les jugements, qui sont d'ailleurs exacts. Franck fait ressortir les beaux côtés du judaïsme et indique à peine les ombres. Il est trop favorable aux Pharisiens, il insiste outre mesure sur l'amour des Juifs pour les païens, et il faiblit à propos de l'usure. On a joint deux conférences, l'une sur *le Panthéisme oriental et le Monothéisme hébreu*, l'autre sur *l'Idée de Dieu dans l'histoire de l'humanité*. Elles sont le testament du philosophe, et son suprême combat contre l'athéisme; elles reproduisent fidèlement les généreuses convictions de son âme ardente.

9. — M. l'abbé Pelt, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de Metz, a entrepris de donner au public français l'*Histoire de l'Ancien Testament* du docteur Schöpfer. Le manuel allemand n'est pas le résumé pur et simple des faits racontés dans la Bible; il les expose clairement et méthodiquement, les coordonne dans leur ordre chronologique, les relie à l'histoire générale, et les met en relation avec le Nouveau Testament, en indiquant exactement et sobrement leur caractère figuratif. C'est une histoire sainte, un peu développée et appropriée aux exigences scientifiques de notre époque. Nous avons en mains le premier volume de la traduction française, qui va des origines à l'avènement de la royauté en Israël. M. Pelt n'a pas traduit servilement son modèle. Avec la gracieuse autorisation de l'auteur, il y a introduit d'heureuses modifications. Pour laisser à la parole sainte sa saveur, il l'a souvent reproduite. Des citations d'écrits allemands, peu connus chez nous, ont été remplacées par des citations analogues, tirées d'autorités françaises. Des

références à des ouvrages et à des articles de revues, inaccessibles ici, ont été omises, et on leur a substitué des renvois à des livres composés en notre langue et à la portée de tous. M. Vigouroux reconnaît à la version « une couleur bien française. » « Sous votre plume, écrit-il au traducteur, la phrase allemande est devenue légère, claire, souple, grâce à des coupures faites à propos et à l'aide de divers artifices littéraires qui ont dû vous demander beaucoup de patience et d'efforts. » L'ouvrage a une physionomie scientifique; il est parsemé d'expressions latines, grecques et hébraïques ; il est accompagné de notes, et les principaux chapitres sont suivis de l'indication des ouvrages à consulter en vue d'une étude plus approfondie. C'est ainsi un guide en même temps qu'un exposé. On éprouve un réel plaisir à y trouver tant d'idées condensées avec netteté. Il faut attribuer à une faute typographique cette phrase de la note de la page 327 : « La durée totale de la période des Juges est d'environ trente-trois ans. » Les chiffres des diverses judicatures donnent un total de quatre cent cinquante ans. La préface est suivie du texte latin et de la version française de l'encyclique *Providentissimus*. Nous félicitons notre savant collègue de sa louable entreprise, à laquelle nous souhaitons un grand succès en France.

10. — M. Marcel Dieulafoy estime que « nos idées sur *le Roi David* sont de convention pour une certaine part. » Nous avons des David sceptiques ou croyants, des David catholiques, juifs et protestants, dont la figure est un reflet des pensées de l'historien ou du critique. Le savant membre de l'Institut a voulu nous donner un David véritable, et dans ce dessein il a tenté de rétablir son héros dans son temps et son milieu. Sa connaissance de l'Orient lui a rendu facile cette tâche ingrate. Le nouvel historien du saint roi a le mérite, nous dirions presque le courage, de remonter le courant de l'opinion, et son livre est la réfutation solide et éloquente du portrait romanesque que Renan avait tracé de David. M. Dieulafoy admet que les deux livres de Samuel, quelle que soit d'ailleurs la méthode de leur composition, ont une valeur historique. Les raisons contraires ne lui ont paru que des « arguments de tendance. » On nie l'authenticité des récits, parce qu'on ne veut pas reconnaître les faits qu'ils rapportent. Nier est une ressource. « Il semble qu'on ne doive des preuves que pour appuyer une affirmation. »

M. Dieulafoy écrit donc, il nous plaît de le répéter, une histoire. Malheureusement, cette histoire est conçue à un point de vue trop naturaliste. Alors que les sources consultées parlent constamment de l'intervention de Jéhovah dans les affaires d'Israël, l'historien s'ingénie à expliquer tous les événements par les seules causes de la politique humaine. Ainsi il cherche dans le tableau des douze tribus sous les Juges les raisons d'ordre naturel, qui préparèrent l'avènement de la royauté et d'une dynastie judaïte. La religion hébraïque elle-même suit

a été retouché et corrigé. Il ne faut pas oublier que la Peshitto tient le milieu, et que si elle est plus courte que la Curetonienne, elle est plus longue que le manuscrit du Sinaï. D'ailleurs les divergences des trois textes portent à la fois sur des détails et sur des points importants, et elles sont plus nombreuses que celles qui existent entre les manuscrits de la Peshitto. Absolument parlant, on ne peut soutenir que le texte le plus court est toujours le meilleur. La brièveté excessive d'un manuscrit nuit souvent à son autorité ; il faut y faire attention avant d'invoquer son témoignage contre les passages deutérocanoniques. Le manuscrit Lewis est maintes fois d'accord avec la Peshitto contre le texte de Cureton. Il semble téméraire d'affirmer dès maintenant que le codex Lewis représente le texte syriaque des Évangiles, tel qu'il était lu vers l'an 150 de notre ère. Cette modération fait honneur au sens critique de M. Bonus. Dans les questions complexes, il importe d'aller lentement pour avancer sûrement.

4. — Un tract, intitulé : *Our journey to Sinaï*, se rattache à la publication du manuscrit Lewis. Le prof. Bensly, qui en est l'auteur, accompagnait, en 1893, Mme Lewis au couvent du Sinaï. Il allait avec MM. Harris et Burkitt déchiffrer le célèbre palimpseste et prendre copie du texte syriaque. Dans un charmant récit, illustré de quatorze photographies, M. Bensly raconte son voyage, son séjour au Caire, les préparatifs de la caravane et sa marche dans le désert, sous la conduite du guide Ahmed. Il décrit le monastère de Sainte-Catherine, relate le genre de vie des voyageurs dans le jardin du couvent, l'ascension au faîte de la montagne et la transcription du palimpseste, que les professeurs ont rapportée dans leurs valises. Un dernier chapitre, dû à M. Burkitt, fournit des renseignements sommaires sur le fameux manuscrit.

5. — La géographie étant l'un des deux yeux de l'histoire, il n'est pas étonnant que la *Geographie des alten Palestina* ait trouvé place dans l'*Abrégé des sciences théologiques*, qui est publié en Allemagne par plusieurs professeurs des Universités protestantes. Elle a été traitée par M. Buhl, de Leipzig. Le livre a deux parties. La première est destinée à la description géographique du pays, qui comprend les limites naturelles, la superficie, le climat, la flore et la faune. La seconde renferme la géographie historique : noms, frontières, divisions politiques, richesses naturelles, montagnes, vallées, plaines, cours d'eau, lacs, sources, voies de communication, villes, bourgs et villages de la Judée, de la Samarie, de la Galilée et de la contrée à l'est du Jourdain. Un plan de Jérusalem et une fort belle carte de toute la Palestine facilitent la lecture de cet ouvrage, un résumé savant de tous les travaux spéciaux sur la matière, mais dont l'exposition est trop touffue. Une double table des passages bibliques et des noms géographiques permet de retrouver rapidement le détail dont on a besoin.

6. — Nous devons à M. l'abbé Piat un excellent exposé de *l'Apologétique de l'abbé de Broglie*. Pour combattre le naturalisme religieux qui nous envahit de plus en plus, le savant apologiste avait adopté la méthode historique de préférence à la méthode métaphysique. La suite de ses travaux l'avait amené plusieurs fois dans sa féconde carrière, trop tôt brisée, à étudier la religion juive. Il y avait fait preuve d'une connaissance approfondie des sujets traités et des besoins intellectuels de notre temps. Nous nous associons de grand cœur aux éloges et aux regrets décernés si justement à ce prêtre « qui vécut comme un saint et dont l'œuvre tient du génie. »

7. — Avec M. Maybaum, nous pénétrons dans des milieux inconnus, je crois, de beaucoup de lecteurs catholiques, dans les écoles juives. Mettant à profit une expérience acquise pendant vingt-cinq années d'enseignement religieux dans les écoles publiques, le savant rabbin de Berlin a composé un *Directoire d'instruction religieuse* (*Methodik des jüdischen Religionsunterrichtes*) à l'usage de ses collègues. Il y expose successivement l'objet et la méthode de l'enseignement religieux. L'instruction religieuse des enfants juifs doit comporter : 1° un abrégé de l'histoire sainte et de l'histoire du peuple juif; 2° des notions d'hébreu suffisantes pour permettre à chaque fidèle de suivre et de comprendre l'office public de la synagogue; 3° l'enseignement de la religion elle-même. Le lecteur curieux trouvera ici des renseignements intéressants et précis sur les dogmes du judaïsme contemporain. La méthode recommandée n'est pas la méthode catéchistique par demandes et par réponses, c'est la méthode de la conversation. Elle consistera, dans les matières historiques, à raconter aux enfants les naïfs récits de la Bible. Intéressants aussi sont les exercices proposés de lecture et de traduction hébraïque. L'enseignement systématique de la religion devra être gradué selon les classes; on y emploiera les procédés d'exposition historique. Deux programmes complets, élaborés par des commissions spéciales, terminent cet ouvrage, qui est empreint d'un esprit profondément religieux, et dont l'auteur a fait preuve de connaissances sérieuses et pratiques de pédagogie.

8. — Philosophe de profession, Adolphe Franck était orientaliste par occasion. Un de ses élèves, qui est resté toujours son admirateur et son ami, a recueilli ce volume de *Nouvelles Études orientales*. Pour acquitter sa dette de reconnaissance, il a rappelé avec émotion les souvenirs de son illustre maître, et a justement caractérisé sa philosophie spiritualiste et monothéiste et la tendance de son esprit. Comme les premières, ces nouvelles études orientales ont paru successivement dans le *Journal des savants*, dans les *Débats* et dans divers autres périodiques. Ce ne sont pas des travaux originaux. Franck « a mis son rare talent d'exposition, si clair et si limpide, au service des spécialistes de l'orientalisme; il a

jugé, discuté, vulgarisé leurs travaux; il les a fermement avertis; il leur a signalé certains périls; il a rapproché, comparé les solutions, fixé l'indiscutable, dégagé le vraisemblable, éliminé le paradoxe et la fantaisie » (préface, p. xv). Ce n'est pas la critique subtile et fuyante d'un dilettante ou d'un simple curieux; c'est une enquête sérieuse, soutenue par des convictions qui ne transigent point. Même après avoir lu les ouvrages analysés, on aime à connaître le jugement d'un esprit si ferme sur *l'Histoire et la géographie de la Palestine*, par J. Derenbourg; sur la traduction du Talmud, de Moïse Schwab, du docteur Rabbinowicz et de Schuhl; sur la *Revue des études juives;* sur *les Origines du christianisme*, d'Ernest Havet; sur *les Seconds Chrétiens*, d'Hippolyte Rodrigues; *les Pharisiens*, de J. Cohen, et l'*Histoire des persécutions de l'Église*, de B. Aubé; enfin sur *les Rabbins français du commencement du XIVe siècle*, de Renan. Dans toutes ces études, Franck a voulu marquer en traits précis et exacts le caractère et le génie du judaïsme; il a fixé la physionomie des Pharisiens, des Esséniens et des Sadducéens; il a fait connaître le Talmud et sa législation civile; il a loué les sentences et proverbes des anciens rabbis. Ses travaux sont de nature à répandre bien des idées justes et à dissiper bien des erreurs. Ils ont été écrits dans le but de justifier le vieux judaïsme. Cette tendance apologétique influe un peu sur les jugements, qui sont d'ailleurs exacts. Franck fait ressortir les beaux côtés du judaïsme et indique à peine les ombres. Il est trop favorable aux Pharisiens, il insiste outre mesure sur l'amour des Juifs pour les païens, et il faiblit à propos de l'usure. On a joint deux conférences, l'une sur *le Panthéisme oriental et le Monothéisme hébreu*, l'autre sur *l'Idée de Dieu dans l'histoire de l'humanité*. Elles sont le testament du philosophe, et son suprême combat contre l'athéisme; elles reproduisent fidèlement les généreuses convictions de son âme ardente.

9. — M. l'abbé Pelt, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de Metz, a entrepris de donner au public français l'*Histoire de l'Ancien Testament* du docteur Schöpfer. Le manuel allemand n'est pas le résumé pur et simple des faits racontés dans la Bible; il les expose clairement et méthodiquement, les coordonne dans leur ordre chronologique, les relie à l'histoire générale, et les met en relation avec le Nouveau Testament, en indiquant exactement et sobrement leur caractère figuratif. C'est une histoire sainte, un peu développée et appropriée aux exigences scientifiques de notre époque. Nous avons en mains le premier volume de la traduction française, qui va des origines à l'avènement de la royauté en Israël. M. Pelt n'a pas traduit servilement son modèle. Avec la gracieuse autorisation de l'auteur, il y a introduit d'heureuses modifications. Pour laisser à la parole sainte sa saveur, il l'a souvent reproduite. Des citations d'écrits allemands, peu connus chez nous, ont été remplacées par des citations analogues, tirées d'autorités françaises. Des

références à des ouvrages et à des articles de revues, inaccessibles ici, ont été omises, et on leur a substitué des renvois à des livres composés en notre langue et à la portée de tous. M. Vigouroux reconnaît à la version « une couleur bien française. » « Sous votre plume, écrit-il au traducteur, la phrase allemande est devenue légère, claire, souple, grâce à des coupures faites à propos et à l'aide de divers artifices littéraires qui ont dû vous demander beaucoup de patience et d'efforts. » L'ouvrage a une physionomie scientifique; il est parsemé d'expressions latines, grecques et hébraïques; il est accompagné de notes, et les principaux chapitres sont suivis de l'indication des ouvrages à consulter en vue d'une étude plus approfondie. C'est ainsi un guide en même temps qu'un exposé. On éprouve un réel plaisir à y trouver tant d'idées condensées avec netteté. Il faut attribuer à une faute typographique cette phrase de la note de la page 327 : « La durée totale de la période des Juges est d'environ trente-trois ans. » Les chiffres des diverses judicatures donnent un total de quatre cent cinquante ans. La préface est suivie du texte latin et de la version française de l'encyclique *Providentissimus*. Nous félicitons notre savant collègue de sa louable entreprise, à laquelle nous souhaitons un grand succès en France.

10. — M. Marcel Dieulafoy estime que « nos idées sur *le Roi David* sont de convention pour une certaine part. » Nous avons des David sceptiques ou croyants, des David catholiques, juifs et protestants, dont la figure est un reflet des pensées de l'historien ou du critique. Le savant membre de l'Institut a voulu nous donner un David véritable, et dans ce dessein il a tenté de rétablir son héros dans son temps et son milieu. Sa connaissance de l'Orient lui a rendu facile cette tâche ingrate. Le nouvel historien du saint roi a le mérite, nous dirions presque le courage, de remonter le courant de l'opinion, et son livre est la réfutation solide et éloquente du portrait romanesque que Renan avait tracé de David. M. Dieulafoy admet que les deux livres de Samuel, quelle que soit d'ailleurs la méthode de leur composition, ont une valeur historique. Les raisons contraires ne lui ont paru que des « arguments de tendance. » On nie l'authenticité des récits, parce qu'on ne veut pas reconnaître les faits qu'ils rapportent. Nier est une ressource. « Il semble qu'on ne doive des preuves que pour appuyer une affirmation. »

M. Dieulafoy écrit donc, il nous plaît de le répéter, une histoire. Malheureusement, cette histoire est conçue à un point de vue trop naturaliste. Alors que les sources consultées parlent constamment de l'intervention de Jéhovah dans les affaires d'Israël, l'historien s'ingénie à expliquer tous les événements par les seules causes de la politique humaine. Ainsi il cherche dans le tableau des douze tribus sous les Juges les raisons d'ordre naturel, qui préparèrent l'avènement de la royauté et d'une dynastie judaïte. La religion hébraïque elle-même suit

un développement graduel, dont le principal, sinon l'unique facteur, est l'opposition des lévites et des prophètes. M. Dieulafoy ne nie ni n'affirme son origine divine et sa vérité; il ne dit pas un mot messéant au sujet de croyances qu'il ne partage pas. Cédant à la mode, il a cru trouver dans l'étude des névroses et de la Grande Hystérie (remarquez les majuscules) l'explication du prophétisme et des phénomènes si obscurs qui se produisaient dans ce qu'on a improprement appelé les écoles des prophètes. Sans doute, il n'a considéré « que les manifestations « extérieures, » que les caractères et les effets « apparents » de l'extase des voyants, que ses côtés « humains, » les seuls que l'historien ait à examiner. » Il s'est tu sur la cause, sur la main qui faisait vibrer cette lyre. Même dans cet ordre d'observations, il a été dupe de ressemblances lointaines. La névrose et l'hystérie ne rendent pas compte des phénomènes extérieurs, sur lesquels, d'ailleurs, nous sommes insuffisamment renseignés. L'intention naturaliste, qui est partout latente et qui sauvegarde à peine l'action de la Providence, est exprimée formellement en maints passages. La mort d'Oza est due à une tout autre cause qu'à une punition de Jéhovah. Elle résulta peut-être d'une embolie, d'une rupture de vaisseau ou bien d'un accident: le fils d'Abinadab fut écrasé sous les roues du char qui portait l'arche. « Il est infiniment probable que l'explication de la peste par un effet de la colère de Jéhovah fut une simple manœuvre et un épisode de la lutte engagée autour du trône » (p. 296). Grâce à ses travaux antérieurs sur la poliorcétique de l'ancien Orient, M. Dieulafoy met en pleine lumière le génie militaire de David. Il lui attribue l'honneur d'avoir le premier, à la bataille de Réphaïm, recouru à un mouvement tournant pour envelopper l'armée des Philistins. Il rend encore un juste hommage aux talents administratifs de son héros aussi bien qu'à sa piété. Il ne parle pas du psalmiste et dit seulement quelques mots du musicien et du poète. L'histoire de Bethsabée est devenue un véritable roman. En suppléant aux lacunes du récit biblique, en imaginant les côtés intimes qui sont sous-entendus, il fait de l'épouse d'Urie une intrigante et une ambitieuse, qui enchaîne le vieux roi par ses charmes séducteurs, s'empare de son esprit et de sa volonté, et parvient, à force de cabales et de ruses, à assurer la couronne à son fils Salomon. Son rôle politique est exagéré. Si un catholique ne peut adopter entièrement la philosophie de la nouvelle histoire de David, il y trouvera cependant, pour les détails, des interprétations qui sont justes parce qu'elles sont conformes au milieu social du saint roi d'Israël.

11. — Dans une précédente série d'études critiques, M. van Hoonacker, appuyé sur de fortes et solides raisons, a soutenu que l'ordre de succession généralement adopté entre Esdras et Néhémie devait être renversé. Selon lui, Néhémie est arrivé à Jérusalem en l'an 20 d'Ar-

taxerxès Ier (445), et Esdras en l'an 7 d'Artaxerxès II Mnémon (398). Ce système nouveau, qui dérange des positions prises, a rencontré des contradicteurs. M. van Hoonacker a déjà répondu à M. Kuenen. Il a repris la plume pour riposter au successeur de Kuenen, M. Kosters. Le professeur de Leyde concède le point principal, l'ordre de succession, et il reconnaît qu'Esdras a ramené les émigrants après que Néhémie avait rebâti les murs de Jérusalem. Mais l'accord ne va pas plus loin. M. Kosters prétend que les travaux de la reconstruction du temple ne furent pas inaugurés sous Cyrus, mais seulement en la seconde année du règne de Darius Ier et que le retour des Juifs dans leur patrie, sous le règne de Cyrus, n'est qu'une pure fiction. Zorobabel et le grand prêtre Jésus n'ont rien de commun avec Babylone, et la première caravane d'émigrants juifs revint à Jérusalem sous la conduite d'Esdras. C'est ce noyau d'Israélites puritains qui forma la Gola ou communauté d'Israël.

M. van Hoonacker a discuté minutieusement et savamment le système de M. Kosters et il a délogé son adversaire de ses fausses positions. Dans la première partie de son mémoire, il a démontré fortement la réalité du retour des captifs sous Cyrus ; dans la seconde, il a fixé la date de la fondation du temple par Zorobabel et il a prouvé que le récit d'Esdras n'est pas une légende ni une narration de fantaisie, mais une relation historique qui garde toutes les vraisemblances et harmonise les documents. La troisième partie est consacrée à la série chronologique : Néhémie et Esdras. Chemin faisant, l'auteur répond à diverses objections faites à sa thèse. Ses *Nouvelles Études sur la restauration juive* supposent les premières et les développent. Elles détruisent les prétendus résultats de la science rationaliste, et elles sont une preuve de fait que la critique des documents inspirés peut s'allier à la plus stricte orthodoxie. Sous ce rapport, elles sont une apologie en acte.

12. — M. l'abbé Perdrau n'a pas eu l'intention d'écrire un commentaire scientifique des *Saints Évangiles*. C'est donc à dessein qu'il a évité les discussions d'exégèse et de critique et qu'il n'est entré que le moins possible dans les questions de concordance, de lieux, de temps, d'histoire et de théologie. Il offre aux fidèles une œuvre d'instruction et d'édification, fruit de cinquante années de ministère pastoral. Pour laisser à chacun des Évangélistes son caractère et son génie, les quatre Évangiles sont reproduits en entier. A la suite d'une courte introduction, on trouve le texte latin et sa traduction française. Les plus longs chapitres sont divisés en sections. Tous sont suivis de notes et d'explications Sur les principaux versets, le vénérable prêtre exprime les sentiments que le récit évangélique fait naître dans son âme et il tire du texte des leçons de piété. Beaucoup de ses réflexions sont empruntées à saint Augustin et à Bossuet, deux illustres guides dans la méditation des Évangiles. La phrase est toujours simple, claire et natu-

relle. De cet excellent livre de lecture spirituelle il se dégage un parfum de piété propre à embaumer les âmes chrétiennes.

13. — L'Essai de M. Du Buisson : *The Origin and peculiar characteristics of the Gospel of S. Mark* comprend trois parties. La première est relative à l'origine du second Évangile. L'auteur y rapporte les témoignages des Pères, de Papias à Eusèbe de Césarée, qui concernent saint Marc, disciple de saint Pierre. Il y joint les renseignements biographiques, épars dans le Nouveau Testament. Il étudie enfin l'Évangile lui-même et il se demande s'il correspond à l'idée qu'en donne Papias. La deuxième partie traite des rapports de saint Marc avec saint Matthieu et saint Luc. Quelle solution du problème synoptique M. Du Buisson adopte-t-il ? Il rejette comme inadéquate la théorie de la tradition orale. Il examine l'hypothèse de la dépendance sous ses deux formes principales. Saint Marc n'a-t-il fait qu'abréger l'Évangile de saint Matthieu ? Non ; il y a des arguments en faveur de la priorité du second Évangile. L'hypothèse de Marc, strictement entendue, ne suffit pas non plus, car on remarque dans l'édition actuelle de saint Marc des indices d'une seconde main. Il faut donc recourir à un Proto-Marc, c'est-à-dire à un document antérieur, dont saint Marc serait l'auteur et dont le fond aurait passé dans notre Évangile de Marc et aurait été utilisé aussi par saint Matthieu et saint Luc ou par leurs éditeurs. La rédaction actuelle peut être placée avec quelque probabilité entre 73 et 76 ; mais l'éditeur ne doit pas être identifié avec Aristion, l'auteur présumé des douze derniers versets. La troisième partie décrit les caractères du second Évangile, son objet, son plan, son style, sa place dans l'économie de la révélation. Bien que les conclusions de la deuxième partie soient discutables, l'Essai est sérieux et bien conduit.

14. — Nous avons reçu sur saint Paul deux études d'origine et de caractère très différents. L'une est la biographie de l'Apôtre des nations et elle a pour auteur un franciscain allemand. A vrai dire, c'est un livre français qui nous revient traduit et retouché en une langue étrangère. Le P. Seeboeck, frappé de la clarté et de l'élégance de *la Vie de saint Paul, apôtre des nations,* par l'abbé P. Rambaud, a voulu en faire bénéficier les lecteurs de son pays. Toutefois, il ne s'est pas borné à traduire simplement l'ouvrage français. Il en a adopté le plan et les divisions ; mais il en a modifié, revisé et complété la composition. Les premiers chapitres de *Sankt Paulus* sont une reproduction presque intégrale du texte français ; les modifications ne portent que sur des détails. Quelques notes ont pénétré dans le récit ; des références ont été omises, d'autres ajoutées ; toutes cependant ne paraissent pas avoir été contrôlées. A partir du chapitre V, les changements sont plus considérables. Les considérations morales sont élaguées ou condensées. La critique de la légende de sainte Thècle est plus rigoureuse. La date du

concile de Jérusalem est fixée à l'an 50, au lieu de l'indication moins précise de 48 à 52. La distinction de Céphas et de l'apôtre Pierre, l'identification de Denys d'Athènes avec l'Aréopagite, sont repoussées. Les derniers chapitres sont totalement remaniés. Les travaux archéologiques du commandeur de Rossi et de ses disciples ont été mis à contribution au sujet des origines de l'Église de Rome. Plus résolument que son modèle, le traducteur a séparé les faits historiques des détails légendaires qui s'y sont adjoints. En somme, la biographie de saint Paul a gagné en netteté et en précision. Le franciscain allemand a plus d'érudition et de sens critique que le prêtre français.

15. — La seconde étude sur *l'Apôtre Paul* est l'*esquisse d'une histoire de sa pensée*, rédigée par M. Sabatier, doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris. Œuvre sérieuse. L'idée mère de cette histoire est que la pensée théologique de Paul ne s'est pas formée d'une seule pièce et *à priori*, mais qu'elle s'est développée peu à peu par la vertu de son principe interne et sous la pression des événements. Le travail intérieur de la pensée a correspondu au travail extérieur des missions. Paul ne fut pas un penseur spéculatif, mais bien un prédicateur en qui les circonstances ont fait naître de grandes et belles inspirations et dont la forte dialectique élabora successivement des conclusions nouvelles pour parvenir à la longue seulement à formuler un système théologique complet et fortement organisé. L'histoire de la pensée de Paul consistera donc à dégager des discours et des écrits de l'apôtre les éléments de sa doctrine, à en saisir le lien et l'harmonie, à tracer la genèse et le développement de ses convictions et de son enseignement. Si on remonte aux origines historiques et psychologiques de la pensée de Paul, on les trouve liées à trois faits : au pharisaïsme d'où Paul est parti, à l'Église chrétienne où il est entré, et à la conversion par laquelle il a passé de l'un à l'autre. M. Sabatier met ces faits en pleine lumière et il attribue catégoriquement la conversion de Paul à un miracle, à une apparition de Jésus ressuscité. Par suite, bien que l'Apôtre ait tenu son évangile d'une révélation directe de Jésus-Christ, il n'a pas ignoré, comme on l'a prétendu, le Christ historique, et son enseignement, en apparence si original et si indépendant, reste néanmoins la plus fidèle interprétation de la pensée du Maître. Le Christ a continué à se révéler en lui et par lui. Cette révélation immanente et positive du Christ, « se faisant incessamment dans les obscures profondeurs de sa conscience, s'épanouissait en fruits de justice dans sa vie morale, en idées et en théories dans sa vie intellectuelle » (p. 81).

Ce développement historique et logique, lent et laborieux, a gardé des traces profondes des circonstances, des luttes extérieures et des nécessités pratiques. Il a passé par trois phases. La première, de l'an 35 à l'an 53, est une longue et obscure période de gestation ; c'est

la période d'activité missionnaire. Les discours du livre des *Actes* et les épîtres aux Thessaloniciens en sont les témoins. Ce « paulinisme primitif » est exprimé dans les formes générales et oratoires de la prédication ; mais ce n'était pas une doctrine propre, comme l'a prétendu l'école de Tubingue ; c'était le christianisme commun aux douze Apôtres. Durant la période des grandes luttes (53-58) contre les judaïsants, Paul comprit l'opposition de la foi qui sauve à la loi qui est inutile au salut. Dès lors, il développa dans les épîtres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains cette antithèse avec une puissance de logique, une souplesse d'exégèse et une profondeur de mysticisme vraiment incomparables. La période des derniers temps correspond à la captivité de Paul, et nous la connaissons par les épîtres à Philémon, aux Colossiens, aux Ephésiens et aux Philippiens. Alors apparaissent les tendances gnostiques, et dans l'esprit de l'Apôtre, un nouveau type doctrinal. L'antithèse de la loi et de l'Évangile est plus adoucie. De la sphère anthropologique et historique où elle s'était mue auparavant, la pensée de Paul passe dans la sphère métaphysique. A la gnose hérétique Paul oppose la gnose chrétienne, la philosophie parfaite, cachée dans l'Évangile. Comme conclusion de cette histoire, M. Sabatier présente une synthèse de la théologie de saint Paul, dont il expose le puissant organisme.

Il faut reconnaître un progrès réel dans la manifestation de la pensée de saint Paul et un progrès lié aux circonstances extérieures de sa vie et se produisant sous l'inspiration directe du Saint-Esprit. Mais on ne peut admettre comme M. Sabatier un progrès, amenant des modifications complètes de sa pensée, un revirement de doctrine, une contradiction réelle. Le critique n'a pas fait rentrer les épîtres pastorales dans le cadre historique de la vie de saint Paul et il n'a pas parlé de l'épître aux Hébreux. Son esquisse est donc, de ce chef, incomplète. Enfin la synthèse proposée a le tort de généraliser des exposés doctrinaux sans lien organique, jetés en passant au milieu d'exhortations morales. Elle repose, de plus, sur l'hypothèse gratuite que nous avons toute la pensée de saint Paul. Or il est très vraisemblable que l'Apôtre n'a pas tout dit dans ses discours et dans ses épîtres. Il est donc difficile de systématiser sa doctrine d'après ce que nous en savons. L'interprétation doctrinale de M. Sabatier ne ressemble pas à celle des vieux huguenots ; elle n'est pas non plus toujours conforme à l'enseignement catholique. Il y a donc bien des réserves à faire sur le remarquable travail du doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris. La préface indique les changements introduits dans cette troisième édition. Une carte aide le lecteur à suivre sans confusion les étapes des voyages de saint Paul.

16. — Le *Cursus Scripturae sacrae* des jésuites allemands vient de s'enrichir d'un nouveau volume, du commentaire de l'épître aux Romains, par le P. Cornély. Dans une introduction abrégée, le savant com-

mentateur fixe à l'an 42 le premier voyage de saint Pierre à Rome, et démontre que l'Église de cette ville fut composée de juifs et de païens convertis. Saint Paul écrit de Corinthe, à la fin de 58 ou au commencement de 59. Il n'a pas pour but de pourvoir de loin à la situation critique de l'Église romaine, divisée en deux factions; il veut simplement annoncer son arrivée prochaine et la préparer par un exposé doctrinal, indépendant des circonstances locales. L'épître est, dans son entier, l'œuvre de l'Apôtre, et les deux derniers chapitres ne sont pas des morceaux ajoutés par d'autres mains. Le commentaire est développé suivant la méthode adoptée dans les volumes précédents. Il faut encore louer la constitution critique du texte et la richesse de l'interprétation. Un volume si compact échappe à l'analyse. Bornons-nous à signaler quelques particularités. L'exégète reconnaît que *justificari* (II, 13) signifie « déclarer juste; » mais il remarque que Dieu déclare justes ceux-là seulement qui le sont réellement. Il explique le passage : *In quo omnes peccaverunt* (V, 12) dans le sens de *eo quod* ou de *quia;* mais il prouve que l'existence du péché originel chez tous les descendants d'Adam ne résulte pas moins de cette interprétation que de la traduction de la Vulgate. Il voit la conversion finale de la nation juive prédite (IX, 18).

17. — Un ouvrage de patristique s'est trouvé dans le paquet de volumes d'exégèse que la direction du *Polybiblion* m'a adressés. C'est un *Essai historique et critique* sur le *Christianisme de saint Cyprien.* Ce Père est, avec saint Augustin, un des principaux représentants du christianisme occidental. Il importe donc d'étudier attentivement la manière dont il concevait et exposait dans ses écrits les dogmes de l'Église. Bien que cet écrivain ecclésiastique n'ait pas indiqué expressément le principe unique et directif de sa théologie, on peut conclure de l'examen détaillé de ses œuvres que la tendance de son enseignement est surtout rationnelle et morale. L'étude de M. Goetz est soignée; elle est faite sur l'édition critique des ouvrages de saint Cyprien, par Hartel.

E. MANGENOT.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *A travers la religion.* Notes recueillies par une mère pour ses enfants (Mme RAOUL ADELINE, née DES CHESNES). Paris, Retaux, 1896, in-8 de X-630 p., 7 fr. 50. — 2. *Petites Études pour servir à l'enseignement familier du catéchisme,* par Mme J. B. Paris, Haton, 1896, in-12 de 570 p., 3 fr. 50. — 3. *Graines de Paradis. Vérités utiles pour tous les jours de la vie et pour au delà,* par le « SEMEUR VENDÉEN. » Ibid., 1896, in-12 de VIII-398 p., 3 fr. — 4. *Œuvres de saint François de Sales.* Édition complète. Tome VII. *Sermons,* 1er vol. Genève, Trembley, 1896, gr. in-8 de XXVI-492 p., 8 fr. — 5. *Deux Problèmes religieux,* par le R. P. DIDON. Conférences de Nancy. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de XXVI-304 p., 3 fr. 50. — 6. *Divinité de l'Église.* Conférences apologétiques par l'abbé R. PLANEIX. Paris, Lethielleux, 1896, in-12 de 332 p., 3 fr. 50. — 7. *La Vie de l'Église exposée au peuple chrétien,* par SIMON KNOLL, trad. par l'abbé GOBAT. I. *Les Cérémonies de la messe.* Paris, Walzer, 1896, in-12 de 408 p., 3 fr. — 8. *Cinquante-deux Prônes sur la prière,* par l'abbé PLAT. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de VIII-444 p.,

4 fr. — 9. *Choix de discours et allocutions de mariage des plus célèbres orateurs*, par l'abbé J. Guillermin. 6e édit. Paris, Bloud et Barral, 1896, in-8 de 366 p., 3 fr. 50. — 10. *Sermons et instructions populaires pour le temps présent à l'usage des curés de campagne*, par le R. P. Villard. Ibid., 1896, 2 vol. in-8 de xii-546 et 576 p., 8 fr. — 11. *Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Avant, pendant et après sa vie mortelle*, par l'abbé Vandepitte. Ibid., 1896, in-12 de 234 p., 1 fr. 25. — 12. *La Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par l'abbé Henry Bolo. 2e édit. Paris, Haton, 1896, in-12 de 328 p., 2 fr. 50. — 13. *La Vierge Marie dans les prières liturgiques*, par l'abbé Ad. Fritsch. 1re série. Ibid., 1896, in-12 de xii-420 p., 3 fr. 50. — 14. *Nouveau Mois de Marie*, par la R. Mère Marie Claire. Ibid., 1896, in-12 de viii-180 p., 1 fr. — 15. *Le Prêtre et les Premières Communions. Retraites préparatoires, sermons, fleurs et parfums du lendemain*, par l'abbé Moussard. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-12 de 332 p., 3 fr. — 16. *Fleurs de la première communion. Souvenirs et récits d'un catéchiste*, par l'abbé Julien Loth. 4e édit. Paris, Haton, 1896, in-12 de xxviii-454 p., 3 fr. 50. — 17. *La Messe, les vêpres et le salut expliqués à l'âme fidèle*, par l'abbé R. Décrouille. Ibid., 1896, in-24 de 216 p., 0 fr. 50. — 18. *La Première Communion sacrilège, son crime et ses terribles conséquences démontrés par des exemples*, par Un supérieur de collège ecclésiastique. Ibid., 1896, in-32 de 62 p., 0 fr. 15. — 19. *Le Guide des âmes consacrées à Dieu*, par le R. P. Marie-Joseph de Bollène. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, 1896, 2 vol. in-12 de xvi-384 et 368 p., 7 fr. — 20. *L'Abandon à la volonté de Dieu. Retraite de dix jours*, d'après le P. A. Piny. Nouv. édit. par le P. Aug. Charmoy. Paris, Lethielleux, 1896, in-12 de xxviii-384 p., 3 fr. — 21. *La Vie après la mort, ou la Vie future*, par l'abbé L.-M. Pioger. 10e édit. Paris, Haton, 1896, in-12 de vi-400 p., 2 fr. 50. — 22. *Les Dernières Étapes de la vie chrétienne*, par l'abbé Henry Bolo. Ibid., 1896, in-12 de xii-308 p., 2 fr. 50. — 23. *La Musique sacrée telle que la veut l'Église*, par l'abbé Eug. Chaminade, maître de chapelle. Paris, Lethielleux, 1897, in-8 de 156 p., 2 fr. 50.

1-3. — Enseignement. — La religion ne saurait être trop connue et par conséquent trop étudiée ; elle doit être mise à la portée de tous, même à la portée des plus humbles et des plus petits. Sous ce titre : *A travers la religion*, Mme Raoul Adeline publie, par ordre alphabétique, des « notes » qu'elle a recueillies au cours de ses lectures et qu'elle destine à « ses enfants. » Ces notes sont brèves, claires, telles qu'elles doivent être pour instruire et intéresser ; elles ne se rattachent par aucun lien l'une à l'autre, car elles n'ont pas l'intention de former des traités complets ; elles viennent à la place que leur assigne l'ordre de l'alphabet, et leur ensemble forme simplement une sorte de dictionnaire ou d'encyclopédie. L'auteur ne s'est pas proposé de donner sur chaque question une étude approfondie et complète ; ce n'est qu'une marche ou une course à travers toutes les questions de théologie, d'exégèse, d'histoire, que tout fidèle doit connaître ; elle passe de l'une à l'autre sans transition, donnant à chacune d'elles l'importance qu'elle mérite, s'y arrêtant plus ou moins selon le degré d'utilité qu'elle peut offrir. Cette méthode a cet avantage que le lecteur est aussitôt fixé sur la question qu'il veut éclaircir, sans avoir à la discerner au milieu d'accessoires qui pourraient l'embarrasser ou au moins compliquer son travail, et comme l'ordre alphabétique lui permet de retrouver facilement, par un simple mot, la question qui le préoccupe, quelques instants lui suffisent pour être renseigné comme il le désire : en quelques lignes la doctrine est précisée, prête à pénétrer dans l'intelligence et à se graver dans la mé-

moire. Aussi ce n'est pas seulement « à ses enfants » que sera utile le livre de Mme Raoul Adeline ; tout le monde pourra trouver grand profit à le consulter ; il devra figurer à la place d'honneur parmi les livres de la famille, au foyer chrétien ; au moindre doute, à l'occasion d'une difficulté survenue au cours de la conversation, on l'ouvrira, on ira droit au mot désiré et la lumière se fera : la cause sera entendue.

— Les *Petites Études*, de Mme J. B., sont rédigées d'après la méthode ordinaire des études théologiques ; elles suivent l'ordre de l'enseignement catéchistique et même, pour s'y conformer aussi complètement que possible, elles font suivre l'exposé et l'explication de la doctrine d'un résumé par demandes et par réponses. Il ne nous déplaît pas de voir les femmes approfondir la science doctrinale, se familiariser avec les questions théologiques et nous offrir le fruit de leurs sérieux travaux : elles se font « catéchistes » pour aider les prêtres dans ce ministère si difficile de l'enseignement ; elles sont des « auxiliaires » précieux dont le concours rend les plus signalés services, parce qu'elles peuvent se mettre, peut-être, plus à la portée des petits enfants : mères, elles comprennent davantage ce qui convient à leur jeune et faible intelligence ; elles saisissent mieux ce qui doit leur être plus facilement inculqué ; elles trouvent plus sûrement le chemin de leur esprit et surtout de leur cœur. A ce zèle il est nécessaire de joindre la pureté de la doctrine, l'orthodoxie la plus complète : ce mérite, essentiel pour un livre d'enseignement, S. Ém. le cardinal Perraud le reconnaît volontiers aux *Petites Études ;* Mgr l'évêque d'Autun va plus loin : il est heureux de « constater avec quelle ingénieuse souplesse l'auteur a su se mettre à la portée des intelligences les plus neuves pour les ouvrir peu à peu aux vérités de la religion. »

— Les *Graines de Paradis* sont aussi un livre d'enseignement, mais il instruit par des tableaux, par des récits, et cet enseignement est plus agréable pour le lecteur, qui s'y intéresse davantage ; la leçon se grave mieux dans l'esprit. C'est bien le but de l'auteur, qui se cache trop modestement sous le pseudonyme de « Semeur vendéen : » donner, sous une forme concise, saisissante et variée, des conseils qui embrassent les principaux devoirs de la vie privée et domestique, publique et sociale ; illuminer les esprits par la vérité ; échauffer les cœurs par la charité ; stimuler toutes les générosités par les motifs de la foi et par les perspectives de l'espérance. La « semence » est jetée : qu'elle aille au loin, dans tous les esprits, produire au centuple. « Homme ou femme, dit la préface, enfant ou vieillard, jeune homme ou jeune fille, prenez et lisez. Ceci a été écrit pour vous rendre heureux ici-bas autant qu'on peut l'être, et là-haut infiniment. » Cette invitation est bien alléchante ; qu'on l'accepte et qu'on ouvre ce livre : on y trouvera un attrait de plus, c'est la variété des sujets traités ; ils sont nombreux, courts et forment

chacun un tout complet ; ils ont d'ailleurs déjà fait leurs preuves : avant d'être réunis pour former un livre ils avaient paru dans la *Semaine de Luçon*, et toutes les *Semaines religieuses* s'étaient empressées de les reproduire ; ainsi un vent favorable a poussé sur toute l'étendue de la terre de France ces bonnes *Graines de Paradis* qui ont déjà germé pour le bien et pour la vertu dans beaucoup d'âmes. Le livre poursuivra et perpétuera la riche moisson du « Semeur vendéen. »

4-10. — Prédication. — Avec le tome VII des *Œuvres complètes* de saint François de Sales, l'éditeur nous offre le premier volume des sermons de l'évêque de Genève. Le *Polybiblion* a publié en 1875 (t. XIII, p. 328) un compte rendu d'une thèse de doctorat sur *Saint François de Sales, prédicateur :* c'était une étude neuve, approfondie, documentée, œuvre d'un jeune prêtre de talent et de piété, que la mort est venue trop tôt nous ravir. M. l'abbé Henri Sauvage, camérier d'honneur de Pie IX, avait mis dans ce travail tout ce que son esprit avait de sérieux, son jugement de droiture et son cœur d'affection pour le saint évêque ; il nous avait fait connaître, apprécier et aimer cette éloquence simple et élevée, ferme et onctueuse, naïve parfois, mais toujours digne, qui caractérise le vrai prédicateur. Le volume que nous annonçons, après avoir été impatiemment attendu, arrive donc très opportunément pour nous permettre de lire dans leur texte original les sermons de saint François de Sales. Ils sont divisés en deux séries : les sermons autographes et les sermons recueillis ; ils sont disposés dans l'ordre chronologique. Cette méthode, adoptée pour la première fois, a l'avantage non seulement de nous faire suivre le développement moral et intellectuel de l'orateur, mais de nous reporter aux circonstances dans lesquelles parle l'évêque de Genève, de saisir les allusions qu'il fait à tel ou à tel événement contemporain, de reconstituer, pour ainsi dire, le milieu dans lequel il vit, l'auditoire auquel il s'adresse. En attendant l'étude historique et critique sur la prédication de saint François de Sales, qui est réservée pour le quatrième volume des *Sermons*, nous avons déjà dans l'*Avant-propos* du premier volume un aperçu des différentes éditions des *Sermons* de l'évêque de Genève et des spécialités qui caractérisent ce volume ; le savant éditeur termine en nous déclarant que les sermons du saint évêque « réservent des charmes inattendus aux esprits les plus cultivés et offrent des modèles aux orateurs sacrés ; ils donnent aux simples fidèles des enseignements sûrs et lumineux, aux contemplatifs des sujets de méditation qu'ils ne parviendront pas à épuiser. » Empruntant ensuite le jugement de l'éditeur de 1641, dom Mackey nous présente avec bonheur ce volume où sont contenues « les précieuses reliques de nostre Bien-heureux qui se va rendre un prédicateur familier et domestique dans ses sermons, de même qu'il a été, dans tous ses autres livres, le directeur général des consciences

et le maître de la plus douce et plus aimable dévotion. » Comme les précédents, le tome VII est enrichi d'un autographe du saint.

— Les *Sermons* de saint François de Sales embrassent tous les sujets de dogme, de morale et même de liturgie. Les conférences du P. Didon, publiées sous ce titre : *Deux Problèmes religieux*, ne touchent qu'à deux questions : la conviction religieuse, l'âme et l'infini. Ce sont, il est vrai, deux questions vitales, et ne serait-ce qu'à ce point de vue, le livre de l'illustre dominicain offrirait déjà le plus vif intérêt ; il a un attrait de plus dans la forme que l'orateur a su donner à sa pensée en traitant des sujets aussi ardus. Ces conférences, prêchées dans la cathédrale de Nancy, remontent aux années 1868 et 1869 ; l'orateur était dans toute l'ardeur de la jeunesse, mais la maturité de son intelligence avait devancé son âge, et le P. Didon, aujourd'hui, après trente ans, n'a pas eu grand remaniement à faire subir à son travail pour le mettre en harmonie avec son genre actuel et à la hauteur de la réputation qu'il s'est justement acquise. Le P. Didon établit d'abord la nécessité de la conviction religieuse ; puis il traite des obstacles à cette conviction et du choix d'une religion. Au sujet de l'âme et de l'infini, l'orateur aborde directement les objections contre l'immortalité de l'âme ; il expose et développe la thèse de l'immortalité ; il traite de la liberté morale, de l'usage de cette liberté, de la destinée essentielle de l'âme humaine, de la réalité de l'infini, de l'athéisme, des droits essentiels de l'infini sur l'âme humaine. Croyants et incroyants voudront également lire ces pages vibrantes, qui remuent les plus grands problèmes de notre destinée, et qui porteront la lumière dans tous les esprits sincères. L'auteur consacre une longue et remarquable préface à caractériser les symptômes de notre décadence religieuse, politique, sociale et littéraire.

— Dans ses « Conférences apologétiques, » M. l'abbé Planeix traite de la *Divinité de l'Église ;* c'est la première partie d'une étude qui doit en comprendre trois ; dans la seconde, il exposera la constitution de l'Église ; la troisième aura pour objet les rapports de l'Église avec l'État. Dans un discours préliminaire, l'auteur nous retrace l'état actuel de l'Église soit en France, soit au dehors et dans le monde entier ; la vue de toutes les épreuves que traverse l'Église n'effraie pas l'apôtre, qui dit à tous : Espérance. Il étudie alors, dans les trois premières conférences, les marques de la véritable Église : l'unité, la sainteté et la catholicité. Les autres quatre conférences sont consacrées à résumer l'histoire de l'Église, à constater ses influences sociales sur l'individu, la famille et l'autorité ; à montrer l'accord parfait qui existe entre l'Église et la science ; à faire ressortir les œuvres merveilleuses que la charité a inspirées à l'Église. Des notes explicatives terminent le volume. Ces conférences, prêchées dans l'église Saint-Amable de Riom, pendant le carême de 1896, furent très suivies et très goûtées : le style en est littéraire,

l'exposition de la vérité claire, méthodique. Le livre continuera, dans un plus grand nombre d'âmes, le bien réel que la prédication a commencé. Il est regrettable seulement que M. l'abbé Planeix ait omis de revêtir son œuvre de l'*Imprimatur ;* il ne peut ignorer que le premier devoir d'un « apologiste » de l'Église est d'observer les règles que l'Église a édictées pour la publication de tout ouvrage traitant de théologie.

— C'est encore de l'Église que va nous parler le livre de Simon Knoll, dont M. l'abbé Gobat nous offre la traduction; mais celui-ci laisse de côté l'enseignement doctrinal pour s'attacher de préférence à l'enseignement pratique; le titre général de l'œuvre l'indique suffisamment : *La Vie de l'Église exposée au peuple chrétien ;* le sous-titre qui convient au volume que nous annonçons précise encore davantage : *Les Cérémonies de la messe expliquées en sermons.* C'est bien là un sujet opportun. Le peuple ne connaît pas assez le sens, les symboles et les beautés de notre liturgie ; il assiste aux offices sans les comprendre ; aussi n'y prend-il aucun goût et n'en retire-t-il aucun avantage. Que le prêtre ne craigne pas d'aborder cette explication des cérémonies qui semble, au premier abord, d'une mince utilité, mais qui, en réalité, est très pratique et très instructive. Pour l'aider, le livre de Simon Knoll lui sera précieux : dans un langage simple, compréhensible pour tous, Simon Knoll fait connaître le sens symbolique des cérémonies, jusque dans leurs moindres détails.

— Le sacrifice de la messe est la plus excellente de toutes les prières ; ce n'est pas la seule. M. l'abbé Plat consacre *Cinquante-deux Prônes* à nous entretenir de l'importante action de la prière ; d'abord, il traite de la prière en général, et ensuite il commente l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. M. le curé-doyen de Saint-Aignan continue ainsi son œuvre d'évangélisation, et, nous devons ajouter, avec le même succès; ses prônes sur le Symbole, sur le Décalogue et sur les Sacrements ont été très appréciés de ses confrères; les prônes sur la prière sont dignes de la même faveur : « C'est la même élévation, la même sûreté de doctrine, le même art de dire et le même respect de notre belle langue. » Le R. P. Monsabré ajoute : « Je suis frappé de la noble simplicité de votre exposition, qui s'adapte aux intelligences les moins exercées, et peut se faire goûter par les esprits les plus distingués. » Mgr l'évêque de Blois a donné « bien volontiers » son approbation à la nouvelle série d'instructions sur la prière, « qui seront certainement, dit-il, dignes de leurs aînées. »

— La question du mariage emprunte un degré de plus d'importance à son urgente opportunité. A cette heure où la sainteté et l'indissolubilité du lien conjugal sont exposées à des assauts fréquents et redoutables, on ne saurait trop proclamer sur ces points la doctrine de l'Église et rappeler aux fidèles leurs plus rigoureux devoirs. Léon XIII

s'est acquitté de cette tâche avec toute l'autorité qui s'attache à son souverain Magistère, par son Encyclique du 10 février 1880. C'est par cette œuvre capitale que M. l'abbé Guillermin ouvre son nouveau livre : *Choix de discours et allocutions de mariage*, et il a eu raison ; la lettre pontificale est comme la pierre angulaire de l'édifice doctrinal, comme l'assise de granit qui peut servir de base à son œuvre. Il la fait précéder d'une Introduction, où il démontre la nécessité de prêcher, plus que jamais, la vraie doctrine sur le mariage. Son exposition est variée, faite des meilleurs extraits des plus célèbres orateurs : belle mosaïque où chacun vient apporter sa pierre, et qui offre ainsi à l'œil le plus beau dessin. Après les exhortations tirées des rituels, voici tour à tour Fénelon, Fléchier, Monseigneur de Boulogne, P. Mac-Carthy, Mgr Frayssinous, cardinal Giraud, P. Ventura, NN. SS. Berthaud, Darboy, Pie, Dupanloup, Besson, Mermillod, etc. Comme l'écrit à l'auteur Mgr Gouthe-Soulard, c'est bien la collection de ce qu'il y a de mieux sur le sacrement du mariage. « Ce travail sera très utile aux familles chrétiennes, et pourra servir de modèle aux ecclésiastiques qui auront à parler dans les mêmes cérémonies. »

— Fermons cette série, comme nous l'avons commencée, par une œuvre générale qui embrasse tous les sujets de prédication ; elle s'offre à nous sous ce titre : *Le Missionnaire au XIXe siècle*, ou *Sermons et instructions populaires pour le temps présent, à l'usage des curés de campagne*. Deux gros volumes contiennent plus de cent discours sur les Vérités fondamentales, les Fins dernières, le Décalogue, les Sacrements, et « chaque discours, bien divisé, bien nourri, est une belle et forte thèse, imprégnée d'un sentiment profond de piété, qui permet à l'orateur d'atteindre ce résultat si désirable : émouvoir en même temps que convaincre. » « Nous n'hésitons pas à affirmer, dit M. le chanoine Saillard, chargé d'examiner cet ouvrage, que les pasteurs des âmes.... trouveront dans les sermons du R. P. Villard les précieuses qualités que souvent ils cherchent en vain dans les recueils de prédication : la pure doctrine expliquée sans exagération comme sans affaiblissement, une remarquable clarté d'exposition, un style sobre, sans recherche, et d'une éloquente simplicité. » Sur cet éloge, « fait avec compétence, » M. le vicaire général de Grenoble a donné à l'auteur la plus flatteuse approbation.

11-14. — Jésus-Marie. — L'*Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par M. l'abbé Vandepitte, est un résumé des deux Testaments et de la vie de l'Église. L'auteur divise son livre en trois grandes parties ; la seconde est de beaucoup plus considérable que la première et la troisième. Il convient de faire remonter la vie du Verbe fait chair jusqu'à l'origine du monde, parce que tous les temps sont remplis du Messie et lui appartiennent, mais il n'est pas nécessaire de s'étendre plus qu'il ne faut sur cette époque de préparation : un coup d'œil rapide sur les

principaux événements, sur les figures du Messie et sur les prophètes suffit pour saisir la relation parfaite qui existe entre la promesse et sa réalisation. Nous pouvons en dire autant de l'époque qui a suivi cette réalisation, c'est-à-dire de l'histoire de l'Église : c'est à vol d'oiseau qu'on parcourt ces dix-huit siècles pendant lesquels se développe l'œuvre de Jésus ; le récit de tous ces événements offre un vif intérêt, mais il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit, dans une *Histoire de Jésus-Christ*, de raconter surtout ce que Jésus a dit et a fait ; c'est sa vie propre, personnelle, et c'est à elle que s'est attaché particulièrement l'auteur. L'histoire est complète, bien ordonnancée ; on y remarque un judicieux mélange des résultats acquis par la science et des données traditionnelles ; il y a ce qu'il faut pour frapper l'imagination, éclairer l'intelligence, toucher le cœur et aviver la foi des jeunes lecteurs ; l'œuvre de M. l'abbé Vandepitte a l'avantage « de répondre à une nécessité : celle de mieux faire connaître Jésus-Christ aux enfants de nos écoles ; » elle est revêtue de l'approbation de Mgr l'archevêque de Cambrai.

— Le point culminant de la vie du Sauveur, c'est sa résurrection. M. l'abbé Henry Bolo prend ce mystère pour sujet d'un nouveau livre et s'attache, avec le talent qu'on lui connaît, à en considérer toutes les circonstances, à en faire ressortir la vérité et à en tirer tous les enseignements qu'il renferme. Il se place d'abord « autour du miracle » de *la Résurrection*, et nous révèle l'état des esprits au moment où ce miracle s'accomplit, chez les doctrinaires, dans le peuple, chez les Romains, les sanhédrites, les disciples. Il nous conduit ensuite « au sépulcre » et nous parle de Joseph d'Arimathie, de Nicodème, de l'ensevelissement, des gardes, etc. Mais Jésus ressuscite et l'auteur nous raconte, dans les moindres détails, les divers incidents de cette grande journée, les apparitions de Jésus aux saintes femmes, à Pierre, aux disciples d'Emmaüs, à tous les apôtres, à Thomas, etc. Au mystère de la Résurrection succède celui de l'Ascension, qui en est le couronnement, et dans un dernier chapitre M. l'abbé Bolo expose les enseignements apostoliques qui découlent de ces deux faits et qui se rapportent à la condition particulière des corps ressuscités. La conclusion s'offre naturellement à l'esprit animé de la foi chrétienne : le Christ est ressuscité ; donc nous aussi nous ressusciterons un jour ; suivons-le pendant notre vie ; nous irons nous unir à lui pour toujours, après notre mort. « Rendons grâces à Dieu qui nous donne ainsi la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » L'espérance qui nous est inspirée par le miracle de la résurrection est assez belle pour nous encourager aux sacrifices que nous impose la perspective de ressusciter nous-mêmes.

— Nous y serons encore aidés par l'intercession toute-puissante de la Mère de Dieu. Invoquons-la surtout en nous servant plus volontiers des prières que la sainte liturgie a établies en son honneur, en cherchant

à en comprendre mieux le sens et la portée. M. l'abbé Fritsch nous en offre le moyen par son livre : *La Vierge Marie dans les prières liturgiques*. Il y interprète et commente l'*Ave Maria* et l'*Angelus*, les deux prières les plus usuelles, celles que nous récitons le plus fréquemment et dont nous retirons le moins de fruit, parce que nous les récitons par routine et sans attention. L'*Ave Maria* fournit matière à vingt-cinq chapitres, l'*Angelus* à vingt-six, et ici comme là, l'auteur nous montre le trésor qu'il y a découvert : les mystères de la vie de la Sainte Vierge et de son divin Fils. Nous n'en sommes qu'à la première série ; l'auteur n'a touché qu'à deux prières, et déjà c'est la vie presque entière de Marie que nous connaissons. L'auteur y ajoute les détails historiques qu'en avançant il trouve l'occasion de nous donner, les considérations morales ou ascétiques qui lui sont inspirées par les paroles ou les actes de Jésus et de Marie, les enseignements théologiques qu'il rappelle opportunément. Il prouve ainsi, par son œuvre excellente, que « la prédication, si fort en peine dans ses recherches d'idées heureuses qu'elle doit communiquer aux autres, devrait songer davantage à les prendre dans.... les prières liturgiques, » où l'Église a déposé « un trésor admirable, » où elle a réuni « la fleur de l'Écriture et de la tradition. » Nous félicitons M. l'abbé Fritsch de l'initiative qu'il a eu le courage de prendre et de l'exemple qu'il nous donne. Son livre sera avidement lu et fournira aux prédicateurs de nouveaux et intéressants aperçus dont ils tireront le plus grand avantage en l'honneur de Marie. Il est revêtu de l'approbation de l'Ordinaire.

— *Le Nouveau Mois de Marie* de la R. Mère Marie-Claire tend au même but, mais par un autre moyen : il est rédigé en vue de servir aux simples fidèles, en particulier aux enfants de Marie. Cette œuvre, qui respire un vrai parfum de piété, sera très appréciée des âmes sincèrement zélées pour le culte de la Mère de Dieu. Il est divisé en deux parties à peu près égales ; la première est un résumé de la vie de l'auguste Vierge et occupe les seize premiers jours du mois de mai ; dans la seconde partie, l'auteur fait connaître les principaux sanctuaires de Marie, en donne l'historique, en raconte la gloire, mêlant toujours à son récit des exhortations à l'amour et à la confiance envers notre si puissante médiatrice ; deux méditations ont pour objet spécial le scapulaire et le rosaire, les deux principales pratiques de dévotion à Marie. Le livre se complète de prières diverses, des litanies de Lorette et d'une méthode pour entendre pieusement la messe. Mgr l'évêque de Gap a félicité « de grand cœur » l'auteur de cet ouvrage.

15-18. — L'Eucharistie. — La première communion est un des actes les plus importants de la vie chrétienne : c'est le point de départ, et si cet acte est bien préparé, bien accompli, le chemin se fait en toute sécurité et l'on arrive à bon port. Le livre de M. l'abbé Moussard : *Le*

Prêtre et les Premières Communions, vient faciliter aux catéchistes et à MM. les curés et aumôniers ce ministère si important, si délicat et si difficile : l'auteur parle d'expérience, et sa méthode nous paraît d'un usage très pratique. Ce sont tantôt de vrais sermons, tantôt de simples causeries, mais dans celles-ci comme dans ceux-là on trouve une solide substance, les considérations parfaitement adaptées aux auditoires auxquels elles sont destinées. « Toutes vos instructions, écrit à l'auteur M. le vicaire général de Besançon, disent quelque chose et le disent bien. » Les instructions contenues dans ce volume sont rangées sous trois titres : La Veille ; le Jour de fête ; le Lendemain. Le premier titre contient quatre retraites préparatoires, chacune de neuf sermons ; dans le second se trouvent dix allocutions pour la messe, quatre pour la rénovation des promesses du baptême, et autant pour la consécration à la sainte Vierge ; le troisième comprend dix entretiens pieux et familiers ayant pour but d'assurer la persévérance.

— Jusque-là ce n'est à peu près que de la doctrine ; le complément du livre de M. l'abbé Moussard sera celui de M. l'abbé Julien Loth ; avec les *Fleurs de la première communion*, des souvenirs et des récits viennent à l'appui de l'enseignement doctrinal et détendent un peu l'esprit de nos jeunes communiants. Ces récits sont bien choisis, de nature à frapper l'imagination, à émouvoir le cœur, à inspirer la piété. En voici quelques-uns empruntés à l'histoire : La Première Communion des apôtres. — Les Communions de la Vierge. — La Piété de Jeanne d'Arc. — Un Prêtre martyr. — La Religion de Pierre Corneille. Parmi les récits de l'époque contemporaine citons les suivants : Une Première Communion en prison. — L'Élu du sanctuaire. — Auprès d'un reposoir. — L'Orphelin. — Le Vieux Musicien. Le livre, qui s'ouvre par une belle introduction sur l'importance de la préparation à la première communion, se ferme sur des conseils pratiques offerts aux catéchistes. Mgr l'archevêque de Rouen fait de ce livre l'éloge le plus flatteur.

— Avec le petit volume de M. l'abbé Decrouïlle, intitulé : *La Messe, les Vêpres et le Salut expliqués à l'âme fidèle*, nous revenons à celui de Simon Knoll, dont nous parlons plus haut ; tous deux se proposent le même but : initier les fidèles au sens de nos cérémonies, mais le livre de M. l'abbé Décrouïlle est à la fois moins volumineux et plus complet ; moins savant, il est plus à la portée de toutes les intelligences ; embrassant à la fois la messe, les vêpres et le salut, il s'étend à toutes les cérémonies auxquelles les fidèles prennent habituellement part. « Ce petit livre, dit l'Examinateur, sera pour la piété chrétienne un vrai trésor.... Il contribuera à faire comprendre, aimer et pratiquer excellemment l'art trop oublié de prier à l'église. »

— Terminons cette série par l'opuscule consacré à prévenir le malheur d'une *Première Communion sacrilège*, à faire ressortir l'énormité

de ce crime et à en démontrer par des exemples les terribles conséquences. C'est le crime de Judas, et, pour accomplir cet horrible forfait, il faut une audace inouïe, une ingratitude odieuse, une honteuse hypocrisie. Les vingt-deux exemples que nous offre, dans soixante petites pages, « un supérieur de collège ecclésiastique » sont assez éloquents pour inspirer à toutes les âmes l'horreur de ce sacrilège. Tous les catéchistes s'en serviront avec fruit.

19-22. — Spiritualité et fins dernières. — *Le Guide des âmes consacrées à Dieu*, par le R. P. Marie-Joseph de Bollène, se recommande non seulement par les nombreuses et compétentes autorités qui le louent sans réserve, mais encore par l'excellence de sa méthode, l'élévation et la solidité de ses considérations, par la sûreté de sa doctrine. En tête de chaque méditation, énoncé clair et succinct des points à méditer ; puis développement du sujet et enfin tableau synoptique, où toute la méditation se résume sous un seul et même regard. Les sujets spéciaux traités dans ces deux volumes se rapportent à la vie religieuse; ce qu'est la vie religieuse ; appels à la vie religieuse ; la perfection ; l'esprit religieux ; la supériorité ; l'obéissance ; la pauvreté ; la chasteté ; l'observance de la règle ; le silence ; la méditation ; le support mutuel ; le murmure ; le désœuvrement ; la correction paternelle ; la mortification. Là sont tous les sujets dont le développement remplit près de huit cents pages. Par la manière dont ils sont présentés, ils peuvent rendre de grands services aux âmes que Dieu appelle à la vie religieuse pour les aider à reconnaître la volonté de Dieu et à celles qui, ayant déjà quitté le monde, ont le désir de faire des progrès dans la perfection de leur saint état. L'archevêque de Reggio félicite l'auteur et exprime le vœu que ce *Guide* ne s'arrête pas dans les murs du cloître, mais qu'il se fraie un chemin au milieu de ceux qui vivent dans le monde, car les maximes et les règles qu'il contient ne s'attachent pas seulement aux âmes consacrées à Dieu, mais peuvent bien aussi s'appliquer aux prêtres séculiers et même aux laïques qui aiment à s'avancer dans la perfection chrétienne. Les supérieurs, les maîtres des novices qui ont à former et à diriger les âmes favorisées de la vocation religieuse, les prêtres qui ont à les instruire à quelque titre que ce soit, trouveront dans cet ouvrage des leçons précieuses.

— La *Retraite de dix jours* du P. Piny a pour objet plus spécial de former l'âme à cette vertu, qui est une des conditions essentielles de la perfection chrétienne : *l'Abandon à la volonté de Dieu*. Nous savons gré au P. Charmoy d'avoir, par sa traduction, contribué à la diffusion plus grande de ce livre. Au témoignage des théologiens de l'ordre de Saint-Dominique, cette retraite « peut beaucoup aider aux âmes qui veulent travailler avec succès au détachement de tout amour-propre, pour s'attacher uniquement à ce pur amour qui nous rend parfaitement

unis à la volonté de Dieu. » Écrits dans un style simple, absolument dépourvu de tout ornement, « les ouvrages du P. Piny ont un attrait tout spécial pour les âmes qui ne cherchent que la vérité...., il parle non d'une doctrine dont il a entendu parler, mais d'une doctrine qu'il connaît par lui-même et par sa propre expérience : il a vécu sa doctrine avant de l'enseigner. » Terminons sur ce jugement porté par le T. R. P. Boulanger, provincial des Frères Prêcheurs.

— Rien ne serait plus efficace pour nous exciter à la pratique de ce parfait abandon que le souvenir de nos fins dernières. Lisons le livre de M. l'abbé Pioger : *La Vie après la mort*, et nous nous sentirons animés d'un nouveau zèle pour la perfection. Il en est à sa dixième édition : c'est dire la faveur dont il a joui et le bien qu'il a dû accomplir. Quel éloge, d'autre part, plus impartial et plus honorable ? Énonçons simplement le sujet de chaque chapitre : Qu'est-ce que la vie ? — Qu'est-ce que la mort ? — Est-il doux de mourir ? — Que devient le corps après la mort ? — Des Cimetières. — Résurrection des morts. — Que devient l'âme après la mort ? — Opérations de l'âme après la mort. — Du Jugement. — Du Purgatoire. — De l'Enfer et des châtiments éternels. — Du Ciel, séjour des bienheureux. — L'Éternité. — Dans-l'Infini. Le savant abbé Moigno écrivit à l'auteur qu'il applaudissait de tout cœur à l'heureuse pensée qu'il avait eue d'écrire son livre : *La Vie après la mort ;* il le félicitait d'avoir demandé à la science, et à la science la plus avancée, sinon la démonstration, du moins la confirmation des grands dogmes de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, de la résurrection des corps, bases essentielles de la morale et sauvegarde indispensable des sociétés, des familles et des individus. Le livre de M. l'abbé Pioger a été honoré d'un bref de Pie IX.

— *Les Dernières Étapes de la vie chrétienne*, par M. l'abbé Henry Bolo, peuvent aussi atteindre le même but : pousser les âmes à se préparer à la mort par une vie chrétienne. Il est des esprits superficiels qui reculent devant la méditation de ces austères vérités. En réalité, de tels souvenirs ne peuvent que procurer les plus salutaires bienfaits ; le trouble qu'ils apporteraient dans une âme avertirait cette âme qu'elle doit rentrer dans le devoir, et ne serait-ce pas là le plus signalé service ? Aussi bien, l'exposé de ces vérités, tel que le fait la plume dramatique de M. l'abbé Bolo, n'a rien qui puisse terroriser : sans leur ôter rien de leur gravité, l'auteur sait revêtir son enseignement des attraits de son style, et ces charmes adoucissent bien l'austérité de la doctrine. C'est ce que se plaît à reconnaître Mgr l'évêque de Bayonne en remerciant l'auteur d'avoir su « donner l'attrait de son aimable caractère à ces dernières étapes.... qui avaient besoin de tout son talent pour paraître moins terribles. » Ce livre porte encore les approbations de Nosseigneurs les archevêques d'Albi et de Chambéry.

23. — Musique sacrée. — Ce n'est pas le lieu de nous étendre beaucoup sur une question d'ailleurs encore trop contestée, et d'autre part nous nous déclarerions incompétent pour nous prononcer. Nous tenons seulement à annoncer le livre de M. l'abbé Chaminade, ayant pour titre : *La Musique sacrée telle que la veut l'Église*, et faire connaître l'approbation que lui a donnée Mgr l'évêque de Périgueux. Il y a tant d'abus dans les chants qu'on exécute à l'église ! Pourquoi ne nous en tiendrions-nous pas à la musique vraiment liturgique ? M. l'abbé Chaminade, qui a si efficacement travaillé à la restauration du plain-chant, avait autorité pour montrer la voie à suivre en vue de relever la musique d'église si malheureusement déchue de sa splendeur. Aussi bien n'a-t-il eu qu'à suivre le règlement édicté par la Sacrée Congrégation des Rites : son honneur sera d'avoir contribué à le faire mieux connaître et surtout à le faire mieux observer. Nous formons les vœux les plus sincères pour la diffusion de son livre, qui a eu l'honneur d'être approuvé par la Sacrée Congrégation. F. Chapot.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Leçons de géographie physique*, par A. de Lapparent. Paris, Masson, 1896, in-8 de 590 p., avec 117 figures et une planche en couleurs, 12 fr. — 2. *Les Alpes. Histoire et souvenirs*, par Xavier Roux. Paris, Téqui, 1897, in-18 de 271 p., 2 fr. — 3. *Souvenirs de Corse*, par Mme J. Beaulieu-Delbet. Tours, Mame, 1897, gr. in-8 de 143 p., orné de grav., 0 fr. 95. — 4. *Sensations de Dacie et d'Illyrie*, par André Chamagne. Paris, Fischbacher, s. d., in-24 de 171 p., 3 fr. — 5. *Croquis chinois*, par W. Meischke Smith, trad. de L.-Paul Delinotte. Paris, Flammarion, s. d., in-16 de 344 p., orné d'illustrations de J. von Oort, 3 fr. 50. — 6. *Voyage en Orient. XIXe pèlerinage populaire de pénitence*, par l'abbé C. Polydore, curé de Saint-Martin de Périgueux. Périgueux, Cassard, 1895, in-18 de 468 p., 3 fr. 50. — 7. *De Sousse à Gafsa. Lettres sur la campagne de Tunisie (1881-1884)*, par Édouard Céalis, de l'Odéon. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de 270 p., 3 fr. 50. — 8. *A travers l'Afrique centrale. Du Cap au lac Nyassa*, par Édouard Foa. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 382 p., orné de grav. et d'une carte, 4 fr. — 9. *Paysages étrangers*, par Conrad de Buisseret. Bruxelles, Société belge de librairie 1897, in-16 de 300 p., 3 fr. — 10. *Chez les sauvages de la Colombie britannique. Récits d'un missionnaire*, par le R. P. Morice. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-8 de 305 p., avec une carte, 5 photograv. et 26 grav., 4 fr. — 11. *Soldats et missionnaires au Congo de 1891 à 1894*, par F. Alexis M. G. Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1896, in-8 de 240 p., 1 fr. 75. — 12. *Atlas universel de géographie* de Vivien de Saint-Martin, continué par F. Schrader. N° 34. *Europe centrale*, feuille N. E. ; n° 57. *Afrique physique*. Chaque carte, 2 fr. — 13. *Cartes historiques*, par le docteur Laroche. Angers, Lachèse et Cie. — 14. *Carte de France*, publiée sous les auspices du ministère du commerce et de l'industrie, par Maxime Mabyre. Chez l'auteur, 30, rue des Saints-Pères. En feuilles, 10 fr. ; entoilée et pliée, 14 fr. Chaque feuille, 3 fr. et 5 fr.

1. — Comme tout ce qui sort de la plume de M. de Lapparent, le distingué professeur de géologie à l'Institut catholique de Paris, les *Leçons de géographie physique* ont une grande valeur scientifique ; toute personne désireuse de se livrer aux hautes études géographiques devrait, de prime abord, non seulement lire ce volume substantiel, mais se l'assimiler aussi complètement que possible. En effet, il répond bien à la con-

ception actuelle de cette science, dont l'importance s'affirme de plus en plus. Autrefois, on faisait de la géographie une simple annexe de l'histoire ; on subordonnait l'étude de la terre à celle de l'homme ; aujourd'hui on considère le globe terrestre en lui-même, tel qu'il a pu sortir des mains du Créateur, on s'efforce de suivre les transformations successives par lesquelles il a dû passer avant de devenir habitable, et l'on en arrive enfin à y placer l'homme en observant que ses conditions d'existence ont dû se modifier sous l'influence des milieux spéciaux où il s'est trouvé appelé à vivre. Cette méthode est logique et rigoureusement scientifique. Il est en outre à remarquer qu'en procédant ainsi la Science se conforme strictement à l'ordre divin tel que la Genèse l'a révélé, et c'est ainsi qu'inconsciemment, et par l'effet des découvertes dues aux observations des savants modernes, la Science se rapproche de la Révélation, dont on aurait pu la croire un moment séparée par un fossé infranchissable. Une autre conséquence de la nouvelle méthode d'enseignement géographique, c'est que cet enseignement se trouve déplacé dans les Facultés des lettres, et surtout entravé par la subordination à l'enseignement de l'histoire. Il y a là une réforme à faire ; elle est ardemment réclamée dans tous les congrès de géographie, mais elle se heurte à des préventions et à des routines administratives et universitaires qu'on n'a pu encore surmonter. Il est certain que l'histoire a besoin de la géographie ; mais il n'est pas moins certain que la géographie a plus besoin des sciences naturelles, et spécialement de la géologie, que de l'histoire. C'est ce qui ressort de la manière la plus évidente du beau livre de M. de Lapparent.

Le savant professeur, dans ses leçons faites à l'École libre des hautes études, s'attache à indiquer comment, dans l'origine, se sont formés les continents et les océans, les montagnes et les vallées ; comment les eaux courantes ont modifié le relief primitif ; quel rôle ont joué dans les transformations de l'écorce terrestre les influences glaciaires, souterraines, éoliennes, moins actives et surtout moins continues que les influences hydrographiques. Puis il donne un aperçu sommaire des périodes géologiques et de la paléographie. Enfin, dans la seconde moitié du volume, il applique les principes généraux ainsi posés à l'étude de chaque région du globe prise séparément, et il explique par quel cycle de transformations successives elle a dû passer. Comme on le voit, c'est la recherche du passé qui l'amène à la parfaite connaissance du présent et à la prescience de l'avenir ; toutes séduisantes qu'elles soient, ces théories de la formation de l'écorce terrestre sont assez ardues et exigent une attention très soutenue ; mais M. de Lapparent les expose avec cette clarté et cette élégance de style qui en ont fait un de nos plus éminents professeurs ; de nombreuses figures facilitent d'ailleurs l'intelligence du texte. Les *Leçons de géographie physique* doivent donc

figurer dans la bibliothèque de tout amateur sérieux de la géographie.

2. — Le livre de M. Xavier Roux se fait remarquer par le meilleur esprit religieux et politique. C'est le récit d'un voyage dans *les Alpes* françaises raconté avec une simplicité qui frise parfois la naïveté. Nous aimons mieux ses réflexions philosophiques, qui sont pleines de bon sens et d'à-propos, que ses descriptions, auxquelles on pourrait reprocher de manquer un peu de relief. Peut-être prend-il un peu trop vivement parti pour les Templiers. D'ailleurs, excellent livre à recommander pour toutes les catégories de lecteurs.

3. — Mme Beaulieu-Delbet est une brave mère de famille qui, en compagnie de son mari et de ses enfants, va passer deux saisons en Corse auprès de sa sœur, mariée à un lieutenant de gendarmerie. Elle raconte très simplement, mais d'un style singulièrement correct et même élégant, ses impressions sur cette île où tout l'enthousiasme : souvenirs historiques, nature, habitants aux mœurs étranges ; tout, jusqu'aux bandits classiques du maquis. On pourra même trouver un peu exagérée l'indulgence de cette belle-sœur d'un gendarme pour le banditisme, qui est la plaie de la Corse ; c'est le léger travers d'une âme poétique et généreuse. Du reste, ces pages, très vivantes, très colorées, sont aussi animées des sentiments les plus élevés et les plus chrétiens. Les *Souvenirs de Corse* forment un très bon livre pour les bibliothèques populaires et les distributions de prix.

4. — L'élégante plaquette de M. Chamagne : *Sensations de Dacie et d'Illyrie*, est l'œuvre d'un vrai poète. Quelques chapitres sont écrits en vers fort bien tournés. La prose des autres est extrêmement colorée ; il y est même fait abus des teintes variées de la riche palette des paysages orientaux. Il y a cependant çà et là des tableaux pris sur le vif dans les gorges de la Narenta et sur les pentes du Montenegro. L'esprit religieux est vague ; une allusion aux mœurs lesbiennes et quelques images poétiques, mais un peu chaudes, ne permettent pas de mettre ce petit livre entre toutes les mains.

5. — M. W. Meischke Smith est un ingénieur hollandais qui a été chargé de la construction de chemins de fer dans la presqu'île de Malacca et en Chine ; en cette qualité, il a vécu plusieurs années en relations très suivies avec des Célestes de toutes classes, mandarins, bourgeois et ouvriers, et a pu observer longuement les mœurs chinoises. Son livre est formé de ses souvenirs, du résultat de ses sagaces observations ; il est instructif et amusant à lire. Tout d'abord, il faut reconnaître que l'auteur n'a aucun parti pris ; il reconnaît volontiers les grandes qualités du peuple chinois, surtout ses vertus familiales ; mais il ne dissimule pas ses travers, son prodigieux orgueil et surtout l'incurable corruption de l'administration. Dans ses croquis chinois il ne suit aucun plan et s'abandonne volontiers aux digressions qui se présentent à

son esprit, le plus souvent sous forme d'anecdotes divertissantes ; il possède, en effet, à un haut degré, l'humour anglais qui plaisante avec sérieux et n'en est que plus drôle. Mais il reste toujours dans les limites du bon goût et de la plus sévère convenance, en sorte que son livre peut être recommandé à tous les lecteurs, grands et petits. Il est de plus fort bien édité et illustré de charmantes vignettes. Sa date est relativement récente ; car il y est souvent question de la guerre sino-japonaise non encore terminée au moment où il écrit, et il montre très bien les causes morales de la grande supériorité des Japonais. C'est un ouvrage qu'on a eu raison de traduire en français, car il fait bien connaître le caractère chinois si complexe et que les voyageurs superficiels méconnaissent généralement, parce qu'ils ne voient qu'un vernis trompeur.

6. — Le *XIX*e *Pèlerinage de pénitence* (décembre-janvier 1894-1895) a eu, comme les précédents, son pieux historiographe ; nous lui devons cette justice qu'il a réussi à rajeunir son sujet, cependant bien rebattu. M. l'abbé C. Polydore est un homme instruit, bien que modestement il se qualifie à plusieurs reprises d'ignorant ; il a une grande expérience des voyages, étant allé jusqu'en Amérique. Ce n'est donc pas un naïf, et cependant il visite les Lieux saints avec la foi du charbonnier, n'aimant pas qu'en présence des monuments et des ruines, on discute les légendes qui les ont consacrés ; c'est qu'il a l'âme poétique et se plaît à citer les vers de Lamartine et de Victor Hugo. Ses réflexions sont généralement très justes, notamment quand il déplore l'attitude froide et gourmée des pèlerins à l'égard des représentants du culte schismatique grec, non pas qu'il se dissimule les empiétements regrettables contre lesquels les catholiques ont à se défendre, mais il estime avec raison que des procédés cordiaux prépareraient avec plus d'efficacité la réunion tant désirée des Églises dissidentes. Il se plaint aussi de l'antipathie manifestée aux pèlerins français par les prêtres italiens. Le dix-neuvième pèlerinage, heureux en ce qu'il n'a eu aucune mort à déplorer, a été pénible au début par suite d'inondations extraordinaires en Galilée. Après la Palestine, on a visité l'Égypte, relâché à Malte. Dans ses appréciations politiques, M. l'abbé Polydore est fort pessimiste : il n'aime ni les juifs ni les Anglais et voit leur puissance s'accroître indéfiniment. En somme, livre édifiant et intéressant, qui se vend au profit de l'achèvement de l'église dont le vénérable auteur est curé.

7. — M. E. Céalis a fait la campagne du sud tunisien comme sergent-major, puis adjudant d'infanterie ; en rentrant en France, il passa officier, mais donna sa démission pour se consacrer à la carrière théâtrale, dont il avait contracté le goût en jouant les rôles de jeune premier dans un théâtre de sous-officiers à Fériana. Aujourd'hui, il est un des acteurs les plus estimés de l'Odéon. Il a gardé cependant bon souvenir de son

temps de service militaire, comme le prouve l'agréable volume : *De Sousse à Gafsa*, qu'il vient de publier avec une préface de M. Larroumet, membre de l'Institut. M. Céalis avait fait ses études au collège Stanislas, et il lui en est resté un sentiment religieux qui se fait jour plus d'une fois dans les pages de son livre. Il est heureux quand il peut assister à une messe dite au camp par un prêtre de passage; il se plaint du manque d'aumôniers pour aider les pauvres soldats malades dans le redoutable passage du temps à l'éternité. Cela ne l'empêche pas d'avoir ses amourettes de sous-officier et de les raconter avec complaisance; évidemment il eût mieux fait de les passer sous silence, ce qui n'eût rien enlevé à l'agrément et à l'intérêt de son volume, et eût permis de le recommander sans réserves. En tête des chapitres figurent de charmantes vignettes d'après des photographies.

8. — Le voyage de M. É. Foa : *Du Cap au lac Nyassa* a duré deux ans. L'objet de sa mission n'est pas nettement indiqué, mais il ressort de divers passages qu'elle était de nature commerciale et plutôt anglaise que française. Quoi qu'il en soit, l'auteur était bien qualifié pour la remplir, car il avait précédemment résidé plusieurs années dans des comptoirs commerciaux de la côte de Guinée, et nous lui devons déjà un volume très estimé sur le Dahomey. Mais pourquoi M. Foa s'obstine-t-il, dans son livre et sur le titre même, à appeler Afrique centrale la région qu'il vient de parcourir? C'est proprement l'Afrique australe, et l'Afrique centrale ne commence qu'au nord du Zambèze, vers le lac Nyassa, qui a été précisément la limite septentrionale de son voyage. On pourrait diviser l'ensemble de ses explorations en trois groupes distincts. Tout d'abord il se rend par chemin de fer dans le Transvaal, où il étudie l'exploitation des mines d'or et de diamants; cette partie de son volume emprunte un vif intérêt aux questions d'actualité qui s'y trouvent traitées avec modération et impartialité. En quittant Prétoria, M. Foa s'enfonce dans les régions encore sauvages qui appartiennent sans conteste à la trop fameuse *Chartered Company*, et qu'on est convenu de comprendre sous la dénomination de Rhodesia. Là il voyage dans un de ces pittoresques chariots à bœufs dont les Boers se servent pour leurs déplacements; mais la redoutable mouche tsétsé détruit peu à peu son attelage et, un peu avant d'atteindre le Zambèze, il est obligé d'abandonner son rustique véhicule et de recruter des porteurs. De plus, il a perdu ses deux compagnons anglais, terrassés par le climat et la fatigue. Il pénetre alors dans la zone portugaise et s'y approvisionne pour la partie la plus ardue de son voyage. Désormais, il errera un peu à l'aventure dans le bassin du haut Zambèze et du lac Nyassa, un peu à la merci des roitelets, qui ne se montrent pas tous hospitaliers. Il lui faut même parfois recourir à la force pour défendre sa vie et recouvrer sa liberté. Heureusement, il a une escorte d'Arabes de Zanzibar qui lui restent

fidèles et combattent vaillamment sous sa direction. Dans cette dernière partie de son exploration, M. Foa a suivi le plus souvent des routes nouvelles et a visité des peuplades qui ne connaissaient que très approximativement les Européens; aussi a-t-il pu y recueillir de très importants documents géographiques et ethnographiques; mais il les réserve pour un autre ouvrage qui sera plus exclusivement scientifique, et il se borne à des aperçus généraux et à des descriptions pittoresques. A la fin du volume, l'auteur a placé des conseils précieux sur la manière de voyager dans les contrées sauvages de l'Afrique australe, et enfin un vocabulaire des mots les plus usuels dans la langue du pays. Nous faisons d'autant plus volontiers l'éloge du livre de M. Foa que, indépendamment de sa réelle valeur géographique, il est de ceux qu'on peut mettre entre toutes les mains et qu'aucun passage n'est de nature à blesser les sentiments d'aucun lecteur. A la vérité, il se montre peu enthousiaste pour des missionnaires qu'il rencontre sur territoire portugais, mais c'est pour faire ressortir la faute politique commise par le fameux marquis de Pombal, lorsqu'il expulsa les jésuites non seulement du Portugal, mais encore des colonies portugaises; c'est de cette époque que date leur rapide décadence. Les gravures sont généralement des types d'indigènes d'après des photographies de l'auteur; il est bon de prévenir qu'il y en a d'extrêmement décolletées.

9. — M. Conrad de Buisseret est un diplomate belge qui a profité de ses séjours professionnels dans diverses régions des deux hémisphères pour beaucoup observer; puis il a jeté le fruit de ses observations dans des articles de revues qu'il a ensuite réunis en volume, et voilà la genèse des *Paysages étrangers* qu'il vient de faire paraître. C'est un livre fort intéressant et d'une lecture facile. Une bonne moitié est consacrée au Brésil, où l'auteur a été témoin de la dernière insurrection, qu'il raconte avec complaisance. De là il passe à Buenos-Ayres dans la République Argentine, à Montevideo dans l'Uruguay; il visite aussi le Paraguay, où il admire les traces de la colonisation des jésuites, dont il déplore qu'on ait détruit l'œuvre féconde et civilisatrice. Puis, d'un bond, il transporte le lecteur dans les Carpathes et sur les bords du Danube, lui présente des paysages serbes, roumains, bulgares. Enfin un dernier chapitre est consacré à Washington, la paisible capitale des États-Unis. Tout cela est décrit avec une note bien personnelle, sans banalité, avec une correction diplomatique parfaite. Bon livre, à la portée de tous, qui fait voyager sans fatigue et laisse des impressions douces.

10. — Le R. P. Morice, des oblats de Marie immaculée, est missionnaire dans la Colombie britannique, c'est-à-dire dans la partie du Dominion canadien située à l'ouest des Montagnes Rocheuses. C'est une région qui n'a été encore que très peu entamée par la colonisation. Les tribus indigènes y vivent dans une sorte d'indépendance qui a laissé intacts

leurs usages et leurs mœurs. Seule l'influence de la religion a pu modifier plus ou moins profondément leur état social. Certaines tribus, non converties, en sont encore à l'état sauvage, tandis que d'autres entièrement christianisées donnent le spectacle édifiant de sociétés organisées à peu près comme les anciennes réductions du Paraguay. Le R. P. Morice nous décrit les unes et les autres, ayant voyagé chez les plus sauvages comme chez les plus anciennement converties. Les travaux apostoliques ne l'ont pas empêché de s'occuper avec beaucoup de zèle d'observations géographiques et surtout ethnographiques, et son livre : *Chez les sauvages de la Colombie britannique*, intéressera les personnes désireuses de connaître ces populations indiennes avant qu'elles disparaissent devant l'envahissante colonisation européenne, avec laquelle elles ne semblent décidément pouvoir coexister.

11. — L'auteur de *Soldats et missionnaires au Congo* est un Frère des Écoles chrétiennes de nationalité belge, à qui nous devons plusieurs ouvrages de géographie estimés. Celui qu'il vient d'écrire est, à proprement parler, le Livre d'or du Congo belge. Il se divise en quatre parties aux titres suffisamment explicites : I. Le Baron Dhanis. La Guerre contre les Arabes. — II. Le Capitaine Jacques. Expéditions antiesclavagistes. — III. Alexandre Delcommune. Voyages d'exploration. — IV. Les Missionnaires catholiques au Congo. Sous ces quatre rubriques, l'auteur peut passer en revue tous les Belges qui se sont dévoués à l'extension et au développement de cette grande colonie d'un petit peuple qui a pris le nom d'*État indépendant du Congo*. Ce défilé héroïque paraîtra un peu monotone au lecteur français, et cependant il ne pourra refuser son admiration à cette phalange d'aventuriers de bonne marque dont beaucoup ont versé leur sang pour une cause à la fois patriotique et humanitaire, les missionnaires rivalisant avec les militaires et les explorateurs scientifiques. En se montrant sévère et méticuleux, on pourrait relever deux petites erreurs dans ce volume. Le Frère Alexis attribue au lieutenant Francqui l'importante découverte des sources du Congo identifiées avec celles de la rivière Tchambézi ; cet honneur revient à Livingstone, dont l'officier belge n'a pu que confirmer l'opinion. Il reproduit ainsi l'inscription de la plaque commémorative posée au lieu du décès de l'illustre explorateur : *David Livingstone died here* (*mort le*) *1^n may 1873;* rétablissons le texte et la traduction exacte : *David Livingstone died here* (*mort ici le*) *1^rst may 1873*. Les gravures illustrant l'ouvrage sont bonnes et quelques croquis avec itinéraires ont une grande utilité pour l'intelligence du texte.

12. — La librairie Hachette vient de faire paraître deux nouvelles cartes du grand *Atlas* dit de Vivien de Saint-Martin. La première, qui porte le numéro 34, est la deuxième feuille de l'Europe nord-est. Elle est dessinée d'après les cartes des états-majors allemand, autri-

chien et russe; son cadre coïncide à peu près avec les limites de l'ancien royaume de Pologne; c'est pourquoi l'auteur a cru devoir adopter pour les noms des provinces l'orthographe polonaise. L'échelle adoptée est le 1/1500000e. La carte d'Afrique physique est au 1/20000000e; c'est une simple réduction comme trait de la carte au 1/10000000e déjà parue, mise au courant des plus récentes découvertes, notamment de celles dues à MM. Hourst et Bluzet, qui concernent la région de Tombouctou. M. Schrader a eu l'heureuse idée d'appliquer la projection zénithale équidistante qui donne à la forme générale de l'Afrique son aspect le plus rationnel. L'emploi de teintes hypsométriques et bathymétriques très variées permet de se faire une idée très exacte du relief du continent africain et de la profondeur des mers qui l'entourent. La clarté de cette carte à une échelle relativement petite est extraordinaire; c'est un véritable chef-d'œuvre de gravure.

13. — Les *Cartes historiques* du docteur Laroche sont au nombre de cinq : I, Histoire ancienne, depuis l'an 2300 avant Jésus-Christ jusqu'à la naissance de Jésus-Christ; II, Histoire de l'empire romain et des principaux États qui se sont formés à la suite de son démembrement, depuis l'an 1 jusqu'aux Carlovingiens, 752; III, Histoire de la France et des nations de l'ouest et du centre de l'Europe depuis Pépin le Bref, 752, jusqu'à l'avènement des Valois, 1328; IV, Histoire de la France et des nations de l'ouest et du centre de l'Europe depuis l'avènement des Valois, 1328, jusqu'à la mort de Louis XVI, 1793; V, Histoire de la France et des principales nations d'Europe depuis 1789 jusqu'à 1894. Ces cartes, destinées à bien mettre en lumière le synchronisme des événements historiques, peuvent rendre des services pour l'enseignement de l'histoire dès qu'on est familiarisé avec leur mécanisme un peu compliqué. La gravure en est fort simple et sans prétention; on a cherché avant tout à faire bon marché. Sous ce rapport, on a très bien réussi.

14. — La *Carte de France* de M. Mabyre est divisée en quatre feuilles par régions : nord-est, nord-ouest, sud-est, sud-ouest. Chaque feuille mesure 17 centimètres sur 12 centimètres, ce qui permet de la placer facilement dans la poche. L'échelle est d'un millimètre par kilomètre, ce qui est largement suffisant pour le but que se propose l'auteur : donner très exactement toutes les communications par voies ferrées, par eau, par la poste, le télégraphe, le téléphone, etc. Chaque feuille est pliée entre deux cartons munis d'un petit ruban qui permet de la tirer d'un étui fort élégant également en carton. Elle est appelée à rendre les plus grands services à tous, mais spécialement aux commerçants si l'on a soin de la tenir à jour par des éditions successives bien complétées. La clarté en est remarquable, et l'on saura que l'on peut compter sur l'exactitude des renseignements spéciaux lorsque nous aurons dit que M. Mabyre a été guidé dans son travail par M. Delpeuch, sous-secrétaire

d'État des postes et télégraphes. Cette carte a été remarquée à l'exposition internationale de géographie tenue à Londres en 1895.

COMTE DE BIZEMONT.

THÉOLOGIE

Conférences de Notre-Dame. *Carême de 1896*, par Mgr D'HULST. Paris, Poussielgue, 1896, in-8 de IV-448 p. — Prix : 5 fr.

Le carême de 1896 a été consacré par l'éminent orateur aux questions aujourd'hui brûlantes de la morale sociale. Le respect dû à la vie de l'homme, la fraternité, la propriété et ses devoirs, tels ont été les grands sujets abordés dans la chaire de Notre-Dame. On lira avec beaucoup de profit ces pages pleines de doctrine où le savant conférencier montre qu'il n'y a de fraternité véritable que par l'Évangile, et que l'Église seule, tout en consacrant et défendant les droits de la propriété, sait apprendre aux propriétaires que les avantages dont ils jouissent leur imposent des charges importantes. Mgr d'Hulst étudie la question du juste salaire réglé en général par l'usage, mais ne devant pas descendre au-dessous de ce qui est nécessaire au travailleur. Il salue, dans ce mouvement qui porte les classes déshéritées vers un avenir meilleur, une application des idées chrétiennes, mais il ajoute que ce mouvement n'aboutira que si les peuples se laissent diriger par les enseignements de l'Église. Si, d'un côté, le vrai chrétien fait peu de cas d'un conservatisme qui ne représente que l'égoïsme satisfait, d'un autre côté, le socialiste, égaré par sa haine de la religion, va chercher le remède dans l'aggravation du mal lui-même.

Mgr d'Hulst blâme avec raison ceux qui médisent de l'économie politique. Cette science observe les faits et en dégage les lois; c'est là son domaine propre. Le moraliste doit sans doute y ajouter l'obligation d'être juste et charitable. Il faut bien cependant qu'il tienne compte des lois des faits, autrement il s'exposerait à prescrire des devoirs inobservables, à exiger de la société ce qu'elle ne peut donner et, en définitive, à accroître la misère publique en travaillant maladroitement à la soulager. Nous avons entendu avec une grande satisfaction ces enseignements si sages et d'une doctrine irréprochable, dans un temps où trop d'ecclésiastiques, plus zélés qu'instruits, se mettent en avant pour résoudre la question sociale, poussés par des sentiments généreux peut-être, mais que ne dirige pas une appréciation exacte des possibilités et des lois de la justice distributive.

Ce qui nous a plu peut-être davantage dans ce Carême de 1896, ce sont les beaux sermons de la retraite pascale sur la réforme de la vie. Quelle piété profonde et pratique dans ces solides enseignements sur le devoir de l'emploi du temps, si mal compris par la jeunesse riche; sur le choix d'un état; sur la participation aux bonnes œuvres qui sont

la couronne de l'Église ; sur la vie intérieure qui se consomme dans l'union de l'âme avec Dieu ! Mgr d'Hulst était un savant théologien et un écrivain consommé ; mais avant tout il était prêtre, et c'est son âme de prêtre qui a inspiré ses derniers accents.

Hélas ! il ne se croyait pas si près d'aller recevoir sa récompense. Il se préparait à de plus grands travaux. Dans la préface même de ce volume, il traçait son programme pour les années suivantes : après avoir achevé la série des devoirs de justice et de charité, il se proposait de la compléter « par un tableau d'ensemble où il montrerait les relations qui unissent ces deux vertus et les traits qui les distinguent. » Il écrivait cela de Biarritz le 31 octobre. Six jours après il était mort.

En ces temps où il y a si peu d'hommes, la disparition d'un grand talent et d'un grand caractère laisse un vide immense. Il faudra bien du temps et bien des hommes pour remplir toutes les tâches auxquelles Mgr d'Hulst suffisait à lui seul. D. V.

JURISPRUDENCE

Histoire du droit privé de la république athénienne, par L. Beauchet. Paris, Chevalier-Marescq, 1897. 4 vol. in-8 de 541, 552, 747, 575 p. — Prix : 36 fr.

Le livre de M. Beauchet a profité de toutes les publications, de toutes les découvertes épigraphiques, qui ont renouvelé, ces dernières années, nos connaissances sur la vie du peuple grec et sur la civilisation de l'Attique en particulier. C'est donc une encyclopédie complète du droit privé des Athéniens, divisée en trois livres qui étudient simplement, mais avec une grande clarté, le droit de famille d'abord, le droit de propriété ensuite, et enfin le droit des obligations.

Le titre de « Traité » aurait toutefois infiniment mieux convenu à cet ouvrage que celui d' « Histoire du droit privé, » car les grands progrès historiques de la législation athénienne y sont à peine indiqués. Ainsi l'on regrette de ne point trouver, en tête des chapitres qui exposent l'organisation de la famille, une histoire même résumée qui nous montrerait la disparition du « Génos » et l'influence considérable de l'œuvre de Solon et de Clisthénès sur la constitution des familles athéniennes. Le titre suivant a trait aux sources mêmes de la famille, au mariage et à ses effets. L'auteur y fait bonne justice des théories de Buermann (Leipzig, 1878), qui avait soutenu l'existence de la polygamie à Athènes, et de celles d'Hruza (Leipzig, 1894), qui admet en outre la pratique légitime et autorisée du concubinat en Attique. Nous ne pouvons admettre avec lui que la législation athénienne n'ait pas reconnu à l'épouse le droit de garder des biens « paraphernaux, » car Ulpien assimile trop catégoriquement le « peculium » concédé à la femme à ces παράφερνα. Nous

ne croyons pas non plus qu'on puisse nier la légitimation des enfants naturels par un vote spécial de l'assemblée du peuple, puisque Plutarque affirme que Périclès reçut des Athéniens cette marque de bienveillance dont bénéficia le fils d'Aspasie. Il faut relever enfin, dans le même titre (p. 192), une légère erreur historique : Pisistrate eut bien deux enfants de Timonassa d'Argos, mais ils s'appelaient Iophon et Hégésistratos, et non pas Thessalos et Hégésistratos, car ces deux noms désignent le même individu. Le troisième titre, sur l'« Autorité dans la famille, » et le quatrième, sur l'esclavage considéré comme une extension de la famille, sont d'une doctrine aussi claire que solide. C'est dans le troisième que l'auteur établit, comme Fustel de Coulanges, et malgré l'opinion soutenue récemment par M. P. Guiraud, le fondement de la puissance paternelle sur les idées religieuses, et c'est dans le quatrième qu'examinant la situation des thètes à Athènes avant Solon, et la nature de la « Seisachteia » du même Solon, il repousse justement, selon nous, la théorie de ceux qui faisaient de ces thètes des petits propriétaires endettés, et y voit des gens véritablement tombés en esclavage.

Le livre II discute les caractères, les modes d'acquisition et de transmission, les servitudes, les hypothèques de la propriété. Pourquoi faut-il qu'au chapitre I (titre II, section II), l'auteur, examinant les caractères particuliers de la propriété immobilière en Attique, admette qu'à une époque antérieure à la période vraiment historique et documentée, les Grecs aient pu pratiquer le régime de la propriété collective ? Nous admettons plutôt que toute l'histoire des mœurs et des usages de la Grèce interdit même cette hypothèse. Il est difficile de croire que les noms donnés aux classes politiques d'Athènes, les noms de Pentacosiomédimnes, d'Hippeïs, de Zeugites, de Thètes, aient été inventés par Solon, qui a dû simplement confirmer ou régulariser une division plus ancienne que sa réforme (3° vol., p. 80). Au titre VI (transmission du patrimoine), l'auteur admet les conclusions de Lécrivain sur l' « Antidosis, » et nie qu'il y ait eu jamais avec ce système réel échange de biens entre les parties.

Le livre III (4° vol.), sur le droit des obligations, contient une discussion pleine d'intérêt sur la forme des contrats, puis la théorie des principaux d'entre eux, et notamment des contrats de société. L'auteur ne tient aucun compte ici des sociétés politiques, des Hétairies, qui, quoique illégales, jouirent cependant à Athènes d'une très large tolérance.

Malgré les réserves que l'on peut faire à propos de ces quelques conclusions, il faut payer à M. Beauchet un large tribut de reconnaissance pour avoir pourvu les juristes et les historiens d'un traité aussi complet, aussi net et aussi intéressant. BERNARD.

The Theory of the divine right of Kings, by J. Neville Figgis. Cambridge, at the University Press, 1896, in-12 de xvi-304 p.

Parmi les fondations de Cambridge, il est un prix appelé *Prince Consort Prize*, destiné à récompenser les études originales concernant des questions historiques. C'est un travail des plus documentés sur « la Théorie du droit divin des Rois » qui valut à M. J. Neville Figgis d'être proclamé lauréat de cet important concours et d'être édité par les soins de l'Université. L'auteur constate tout d'abord que la théorie du droit divin des Rois est infiniment plus rationnelle et moins dangereuse que celle du Contrat social imaginé par J.-J. Rousseau ; au reste, ceux qui en ont médit ont rarement essayé d'en comprendre le sens et d'en étudier les origines. Les phases de la notion qu'on eut du droit divin correspondent à celles de l'histoire politique et religieuse des peuples.

Dès les temps les plus reculés, la Royauté était entourée d'un véritable caractère sacré, comme l'indique la maxime : *Rex est mixta persona cum sacerdote*. Pendant tout le moyen âge les rois sont considérés comme les vicaires de Dieu. A l'époque de la Réforme, le droit des rois se heurte au droit des papes, et des idées nouvelles surgissent, comme celle de la suprématie du Souverain Pontife dans l'ordre temporel, qui provoqua des discussions ardentes et des révoltes. Cependant le Saint-Siège répugne à délier les sujets de leurs serments de fidélité et conseille généralement l'obéissance aux princes fondée sur des considérations religieuses. Wyclif, dans son *De officio Regis*, a précisé les limites de l'autorité royale telle qu'on la concevait au temps de Richard II : le Prince doit obéir aux propres lois qu'il a établies, mais son obéissance est volontaire et non obligatoire, et c'est la loi divine plutôt que la législation positive qui peuvent guider ses actes.

En Angleterre, les adversaires les plus acharnés de l'Église romaine sont les partisans les plus fanatiques de la monarchie absolue ; puis une réaction se produit sous les derniers Stuarts ; on oppose aux droits émanant de Dieu des droits dits naturels ; les sectes protestantes se divisent sur la définition et sur l'étendue de ces droits. Puis c'est le philosophe Hobbes, l'un des précurseurs du matérialisme, qui arrive à constituer une théorie très forte de la monarchie absolue, en faisant abstraction complète de l'idée religieuse. Aux yeux de Hobbes, la religion est une « loi du royaume » édictée dans un but de pacification des esprits ; et l'on n'est tenu de s'y conformer que parce qu'elle est imposée par le Roi, dépositaire unique de toute autorité.

Le mélange des droits populaires et des droits royaux engendra les doctrines constitutionnelles et parlementaires diversement pratiquées suivant les temps et les lieux, mais M. J. Neville Figgis s'arrête au seuil de l'histoire contemporaine et il termine son travail très documenté et très méthodique par des considérations sur l'inconvénient que présen-

tent les principes abstraits quand on veut en déduire des conséquences trop lointaines et les appliquer à des faits trop spéciaux. Les penseurs du XVIIe siècle voulaient fonder sur la théologie toute la législation politique et se servir de la Bible comme d'un code et comme d'un traité de gouvernement, et cependant les sujets de Louis XIV et de Jacques II ne ressemblaient guère au peuple d'Israël ! ROGER LAMBELIN.

SCIENCES ET ARTS

De Platonicis mythis. Thesim facultati litterarum parisiensi proponebat LUDOVICUS COUTURAT. Paris, Alcan, 1896, in-8 de 119 p. — Prix : 2 fr. 50.

Sans égaler en importance et en originalité le livre récent de M. E. Halévy : *La Philosophie platonicienne des sciences*, dont il a été rendu compte ici même (*Polybiblion*, t. LXXVII, p. 54), la thèse latine de M. Couturat s'inspire des mêmes tendances et procède du même enseignement. Ils sont ainsi plusieurs en France à se composer et à nous présenter un Platon à leur goût, édition revue, corrigée et considérablement.... diminuée. Jusqu'ici on avait vu dans le célèbre philosophe grec, d'une part un métaphysicien plein de pénétration et de profondeur, de l'autre un poète aux inventions aussi séduisantes qu'ingénieuses, le second passant d'ailleurs universellement pour l'interprète intelligent et l'auxiliaire docile du premier. L'école nouvelle est en train de changer tout cela, et voilà comment dans cette longue suite de mythes et d'allégories qui, de tout temps, ont fait le charme propre des dialogues platoniciens, M. Couturat tente de nous montrer non seulement des fictions entièrement chimériques, mais de perpétuels mensonges, puisque la pensée intime de l'écrivain est à cent lieues de ce que donne à entendre son exposition.

Ces prémisses posées, la conclusion ne se fait pas attendre. Dans la seconde partie de sa thèse, l'auteur fait table rase de tout ce qui, dans Platon, contient des éléments « mythiques » et s'appuie de près ou de loin sur autre chose qu'une argumentation « didactique. » Ainsi, ses vues sur les dieux et la divinité, mensonges ; ses hypothèses sur l'origine du monde et la constitution des sociétés, mensonges ; ses théories sur l'âme, sur la réminiscence, sur l'immortalité et la vie future, constante préoccupation du philosophe, mensonges encore, mensonges toujours. Cette vaste hécatombe doctrinale une fois achevée, l'auteur, satisfait de sa tâche, quitte la plume sans prendre la peine de nous dire ce qui pour lui reste debout du magnifique monument contre lequel il s'est acharné.

Deux mots résumeront notre appréciation de son travail : comme méthode d'exégèse, c'est un procédé audacieusement téméraire ; comme indice de « l'état d'âme » de quelques-uns de nos jeunes philosophes, c'est une révélation tristement, mais nettement significative. C. HUIT.

The Theory of the divine right of Kings, by J. Neville Figgis. Cambridge, at the University Press, 1896, in-12 de xvi-304 p.

Parmi les fondations de Cambridge, il est un prix appelé *Prince Consort Prize*, destiné à récompenser les études originales concernant des questions historiques. C'est un travail des plus documentés sur « la Théorie du droit divin des Rois » qui valut à M. J. Neville Figgis d'être proclamé lauréat de cet important concours et d'être édité par les soins de l'Université. L'auteur constate tout d'abord que la théorie du droit divin des Rois est infiniment plus rationnelle et moins dangereuse que celle du Contrat social imaginé par J.-J. Rousseau ; au reste, ceux qui en ont médit ont rarement essayé d'en comprendre le sens et d'en étudier les origines. Les phases de la notion qu'on eut du droit divin correspondent à celles de l'histoire politique et religieuse des peuples.

Dès les temps les plus reculés, la Royauté était entourée d'un véritable caractère sacré, comme l'indique la maxime : *Rex est mixta persona cum sacerdote*. Pendant tout le moyen âge les rois sont considérés comme les vicaires de Dieu. A l'époque de la Réforme, le droit des rois se heurte au droit des papes, et des idées nouvelles surgissent, comme celle de la suprématie du Souverain Pontife dans l'ordre temporel, qui provoqua des discussions ardentes et des révoltes. Cependant le Saint-Siège répugne à délier les sujets de leurs serments de fidélité et conseille généralement l'obéissance aux princes fondée sur des considérations religieuses. Wyclif, dans son *De officio Regis*, a précisé les limites de l'autorité royale telle qu'on la concevait au temps de Richard II : le Prince doit obéir aux propres lois qu'il a établies, mais son obéissance est volontaire et non obligatoire, et c'est la loi divine plutôt que la législation positive qui peuvent guider ses actes.

En Angleterre, les adversaires les plus acharnés de l'Église romaine sont les partisans les plus fanatiques de la monarchie absolue ; puis une réaction se produit sous les derniers Stuarts : on oppose aux droits émanant de Dieu des droits dits naturels ; les sectes protestantes se divisent sur la définition et sur l'étendue de ces droits. Puis c'est le philosophe Hobbes, l'un des précurseurs du matérialisme, qui arrive à constituer une théorie très forte de la monarchie absolue, en faisant abstraction complète de l'idée religieuse. Aux yeux de Hobbes, la religion est une « loi du royaume » édictée dans un but de pacification des esprits ; et l'on n'est tenu de s'y conformer que parce qu'elle est imposée par le Roi, dépositaire unique de toute autorité.

Le mélange des droits populaires et des droits royaux engendra les doctrines constitutionnelles et parlementaires diversement pratiquées suivant les temps et les lieux, mais M. J. Neville Figgis s'arrête au seuil de l'histoire contemporaine et l'œuvre sur travail très documenté et très archaïque par des considérations sur l'absolutisme que présen-

tent les principes abstraits quand on veut en déduire des conséquences trop lointaines et les appliquer à des faits trop spéciaux. Les penseurs du XVIIe siècle voulaient fonder sur la théologie toute la législation politique et se servir de la Bible comme d'un code et comme d'un traité de gouvernement, et cependant les sujets de Louis XIV et de Jacques II ne ressemblaient guère au peuple d'Israël ! ROGER LAMBELIN.

SCIENCES ET ARTS

De Platonicis mythis. Thesim facultati litterarum parisiensi proponebat LUDOVICUS COUTURAT. Paris, Alcan, 1896, in-8 de 119 p. — Prix : 2 fr. 50.

Sans égaler en importance et en originalité le livre récent de M. E. Halévy : *La Philosophie platonicienne des sciences*, dont il a été rendu compte ici même (*Polybiblion*, t. LXXVII, p. 54), la thèse latine de M. Couturat s'inspire des mêmes tendances et procède du même enseignement. Ils sont ainsi plusieurs en France à se composer et à nous présenter un Platon à leur goût, édition revue, corrigée et considérablement.... diminuée. Jusqu'ici on avait vu dans le célèbre philosophe grec, d'une part un métaphysicien plein de pénétration et de profondeur, de l'autre un poète aux inventions aussi séduisantes qu'ingénieuses, le second passant d'ailleurs universellement pour l'interprète intelligent et l'auxiliaire docile du premier. L'école nouvelle est en train de changer tout cela, et voilà comment dans cette longue suite de mythes et d'allégories qui, de tout temps, ont fait le charme propre des dialogues platoniciens, M. Couturat tente de nous montrer non seulement des fictions entièrement chimériques, mais de perpétuels mensonges, puisque la pensée intime de l'écrivain est à cent lieues de ce que donne à entendre son exposition.

Ces prémisses posées, la conclusion ne se fait pas attendre. Dans la seconde partie de sa thèse, l'auteur fait table rase de tout ce qui, dans Platon, contient des éléments « mythiques » et s'appuie de près ou de loin sur autre chose qu'une argumentation « didactique. » Ainsi, ses vues sur les dieux et la divinité, mensonges ; ses hypothèses sur l'origine du monde et la constitution des sociétés, mensonges ; ses théories sur l'âme, sur la réminiscence, sur l'immortalité et la vie future, constante préoccupation du philosophe, mensonges encore, mensonges toujours. Cette vaste hécatombe doctrinale une fois achevée, l'auteur, satisfait de sa tâche, quitte la plume sans prendre la peine de nous dire ce qui pour lui reste debout du magnifique monument contre lequel il s'est acharné.

Deux mots résumeront notre appréciation de son travail : comme méthode d'exégèse, c'est un procédé audacieusement téméraire ; comme indice de « l'état d'âme » de quelques-uns de nos jeunes philosophes, c'est une révélation tristement, mais nettement significative. C. HUIT.

Institutiones psychologicae secundum principia sancti Thomae Aquinatis. Pars I, auctore T. Pesch, S. J. Freiburg-im-Breisgau, Herder, 1896, in-8 de xvi-470 p.

Le R. P. Pesch est un des hommes qui ont travaillé avec le plus d'activité et de persévérance à la restauration de la philosophie scolastique. Son ouvrage sur la philosophie naturelle, qu'il a refait ensuite en allemand, a eu un grand succès. Sa Logique en trois volumes est peut-être supérieure. Voici maintenant qu'il commence la publication d'une Psychologie qui promet d'être aussi étendue que la Logique, car le premier volume que nous annonçons ne contient que le premier livre de la première partie. Une seule question y est traitée : la nature de l'âme et son union avec le corps. Mais aussi cette question y est traitée dans toute son étendue. Pas un système qui ne soit examiné, pas une difficulté qui ne soit signalée, pas une objection qui ne soit relevée. L'auteur défend, cela va sans dire, l'animisme d'Aristote et de saint Thomas, mais il connaît en même temps les travaux des physiologistes modernes et n'hésite pas à modifier, quand il le juge nécessaire, la doctrine du maître. C'est ainsi que, pour les corps mixtes, il préfère à l'opinion de saint Thomas celle d'Albert le Grand, qui admet que, dans le composé, les formes des éléments subsistent, non comme formes, mais cependant réellement.

Ce nouvel ouvrage du P. Pesch, comme les précédents, est peut-être un peu trop considérable et trop touffu, qu'on nous permette le mot, pour être employé *ad usum scholasticum*, suivant l'expression du prospectus. Peu d'écoliers auront le courage de suivre l'auteur dans la multitude des considérations de tous genres que lui suggère la fécondité de son talent ; mais il sera très utile pour les maîtres et pour les amateurs de la philosophie thomiste. L'auteur n'y a négligé aucune controverse ni aucune solution. C'est un arsenal où chacun peut puiser et trouvera une réponse compétente aux doutes qui le préoccupent. D. V.

Libre, par Alfred Dumesnil. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est le livre posthume d'un homme dont « les recherches, nous dit l'Introduction, sur la culture sans terre avaient fait quelque bruit. » Il paraît conçu d'après un système littéraire analogue au système agricole de l'auteur : c'est la recherche d'une religion et d'une philosophie sans doctrine religieuse ou morale ; bien plus, c'est une recherche sans idée générale et sans méthode. Je ne sais pas ce que valaient ses « plantes sans terre ; » j'espère qu'elles valaient plus que son livre. Il comprend cinq chapitres, dont deux subdivisés en quatre paragraphes ; chaque paragraphe et chapitre se composent de maximes détachées, dont voici quelques spécimens, pris au hasard : « Toute vie reçut son talisman (?) d'une im-

pression furtive, ressentie dès l'enfance (p. 229). — Tout se prépare, se rejoint, s'accorde et s'explique plus tard (p. 228). — Sans y penser, nous engageons souvent notre vie à la fatalité (p. 223). — Les chemins des âmes sont divers (p. 97). — Ame, immortalité, Dieu, Providence, mystère, autant d'inconnues livrées aux disputes et aux désastres des systèmes » (p. 81). Parmi ces trois cent quarante pages de maximes, il y en a quelques-unes qui sont bien venues; il y a de « ces raccourcis de mots qui sont chargés d'idées » et qui forcent à méditer longtemps. Mais l'idée générale en échappe, elle se perd dans cette poussière de petites sous-idées exprimées séparément, sans lien les unes avec les autres; heureusement l'auteur a pris soin de la formuler au commencement et à la fin. Son but, dit-il dans la préface, est de chercher « la persistance du moi » et la liberté à l'égard des croyances positives : « Est-il possible, sans recourir à aucune doctrine religieuse ou philosophique, de se procurer par la logique du sens intime la persistance du moi, c'est-à-dire de l'âme individuelle, progressive, mais identique? A ces questions j'ai essayé de répondre! » Questions et réponse paraîtront également obscures. L'auteur, en effet, assure en terminant qu'il a trouvé la lumière, la paix et la liberté, par « le refuge en soi » et « l'expansion de l'individu » dans « le sens de l'immortalité. » « Je l'évoque, dans des pensers nouveaux, fier, invincible et libre. C'est ma revanche de la vie. » Livre médiocre, cette œuvre n'en a pas moins un mérite, c'est d'être l'image et comme le reflet vivant d'une âme en travail, tourmentée par l'infini. Les confidences de cette âme sont sincères, mais attristantes : car si on ne voit pas par quel chemin elle est arrivée à la paix, ni quelle revanche elle a obtenue sur la vie, on voit très bien qu'en la suivant personne n'aboutira ni à la paix ni à une revanche quelconque. C. A.

El Concepto de organismo social, por V. Santamaria de Paredes. Madrid, Fernando Fe, 1896, in-12 de 215 p. — Prix : 3 fr.

Nous n'avons pas à présenter au lecteur le docte professeur de l'Université de Madrid, déjà bien connu par ses ouvrages de droit politique, de droit administratif et autres; il nous suffit d'analyser ici son nouveau livre sur le *Concept d'organisme social*, qui est un traité didactique, extrêmement clair, rédigé d'après un plan très net et très précis, dans un style simple et sobre, et dans un esprit franchement chrétien.

Après une introduction sur l'importance de la question qu'il va traiter, le docteur Santamaria divise son livre en trois parties. Dans la première, il étudie, dans leur sens général, les notions d'organe, d'organisme, d'être organique et de matière organique. Dans la partie historique, il passe en revue les doctrines des philosophes anciens et modernes, de la Révolution française, des économistes contemporains et des hommes de science purement zoologique, comme des sociologues,

par rapport à l'idée d'organisme et de tout ce qui en découle. Enfin, dans la partie critique, il applique l'idée vraie d'organisme aux concepts d'État et de société, et il définit les limites de l'organisme social et de la liberté individuelle.

Tel est, dans son ensemble, le livre du professeur Santamaria. Nous en reconnaissons volontiers les mérites. Mais l'auteur n'a pas très bien compris le rôle des anciennes corporations, qui, d'après lui, « étouffaient la liberté, confondaient l'œuvre de la société avec la mission de l'État, et absorbaient la vie individuelle dans la vie commune » (p. 58). Ce n'est pas ainsi que nous concevons, et que nos ancêtres concevaient, en France du moins, ces magnifiques corporations que la Révolution a tuées avec beaucoup d'autres excellentes institutions. Nous reprocherons encore à l'auteur de se baser trop sur la nature et sur les données scientifiques pour élever son système d'organisme humain, lequel est bien différent, dans son principe, dans ses éléments et dans ses conséquences, des organismes animaux. Mais ce sont là de légères taches dans un livre d'une aussi grande valeur. G. Bernard.

Annuaire de l'observatoire municipal de Montsouris pour l'année 1897 (analyse des travaux de 1895). *Météorologie. Chimie. Micrographie, application à l'hygiène.* Paris, Gauthier-Villars, 1897, in-18 de XII-664 p. — Prix : 2 fr.

Le service de physique à l'observatoire météorologique de Montsouris a pris, en 1896, une nouvelle extension par suite de l'adjonction de l'ancien établissement privé de la Tour Saint-Jacques. Mais comme l'*Annuaire* de chaque année ne rend compte que des travaux de l'année antéprécédente, cet accroissement d'importance ne se fait pas sentir encore dans le présent volume, sauf en ce qui concerne l'Introduction.

Les recherches et expérimentations se répartissent toujours en trois grands services, savoir : Météorologie : *Observations météorologiques*, par M. Joseph Jaubert, chef du service physique et météorologique. — Chimie : *Analyse chimique de l'air et des eaux*, par M. Albert Lévy, directeur du service chimique. — Micrographie : *Mémoire* (le XVIIIe) *sur les poussières organisées de l'air et des eaux*, par M. le docteur P. Miquel.

Météorologie. — La première et la plus importante de ces trois parties de l'Annuaire contient moins de textes que de tableaux très détaillés, résumant par des chiffres les innombrables observations faites durant l'année 1895, sur la pression barométrique, la température de l'air sous abri et sans abri, son état hygrométrique, les quantités de pluie tombée, l'action évaporatrice des vents, leurs directions et leur vitesse, sur la nébulosité ou état nuageux du ciel, sur l'intensité des radiations solaires, sur les variations de l'insolation, sur les jours de brouillard, brume,

givre, neige, grêle, etc., etc., sur la température, la transpareuce (quand ce n'est pas la non-transparence) et les congélations de la Seine, sur la température et l'humidité de l'air dans les égouts.... Le tout complété par une instruction sur le mode d'emploi des divers instruments affectés à chacune de ces multiples observations.

Chimie. — *Analyse des eaux :* Méthodes, Résultats; *Analyse de l'air :* Méthodes, Résultats, tel est le plan du mémoire de M. Albert Lévy. Les *Résultats* concernent d'une part les eaux météoriques : pluies, rosée, brouillards, neiges; les eaux de sources : Vanne, Dhuis, Avre; les eaux de rivières : Ourcq, Marne, drain de Saint-Maur, Seine en un grand nombre de stations, du confluent de l'Yonne jusqu'à Mantes; eaux d'égout et de drainage; — d'autre part le dosage en ozone, en azote et en acide carbonique de l'air du parc de Montsouris et de diverses stations dans Paris.

Micrographie. — Le mémoire annuel de M. le docteur Miquel se divise en trois parties. Les deux premières concernent, comme d'habitude, l'une l'analyse micrographique de l'air au parc de Montsouris, au centre de Paris et dans les égouts, et donne les moyennes mensuelles et par saison des microorganismes de toute nature recueillis dans ces diverses stations; l'autre, l'analyse au point de vue bactériologique des eaux de sources, de rivières, de drains, d'égouts, de puits. La troisième partie a, cette année, pour objet l'historique et la description d'un laboratoire de diagnostic bactériologique de la diphtérie et des affections contagieuses, établi à la préfecture de la Seine à la suite d'un vote du conseil municipal de Paris émis le 4 avril 1895, sur le rapport de M. le docteur Dubois.

Une jolie carte des stations météorologiques de la région parisienne, comprenant le département de la Seine et partie des départements circonvoisins, est insérée à la fin du volume. Jean d'Estienne.

BELLES-LETTRES

Victor Hugo, **Correspondance,** 1815-1835. 3e édit. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-8 de 352 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume, comme le titre l'indique, contient la correspondance de Victor Hugo de 1815 à 1835. Les lettres sont classées en diverses catégories. Les premières sont adressées à des hommes plus ou moins connus, desquels émergent Lamartine, Lamennais, Nodier, Al. Dumas, Vigny. Dans ses expansions de jeune homme, Hugo, dans un style souvent enflé, montre une grande affectuosité. (Le mot n'est pas tout à fait français, mais Littré lui a donné l'hospitalité dans son Supplément.) Il a pour ses amis un dévouement que l'on sent être vrai. C'est ainsi qu'il s'occupe beaucoup de la candidature de Lamartine à l'Académie. Il la recommande chaudement à M. Villars, auquel, dans l'intérêt de sa cause,

il ne ménage pas les compliments. Qu'est-ce que c'était que ce M. Villars ? L'un des quarante, rien que cela ! Dans ce nom et ce souvenir si profondément oubliés, quelle leçon de modestie pour quelques-uns de ses successeurs ! Plus tard, quand la brouille survint avec Sainte-Beuve, on sait combien il fut pénible pour Hugo de dénouer d'intimes relations. On s'étonne même — si la rupture eut les causes dont on a parlé — que le poète ait pu conserver un reste d'affection pour l'auteur de *Volupté*. On ne peut vraiment pas douter de tout ce qu'il y avait de tendresse dans le cœur du poète. Mais c'est sa famille qui lui inspire surtout ces manifestations bien certainement sincères. C'est son père, ce sont ses enfants, c'est sa femme, pour lesquels il ressent un amour dont l'expression arrive parfois à la mièvrerie. Il faut voir, lorsqu'il est appelé à assister au sacre de Charles X, quelle est sa douleur d'être si loin de sa chère Adèle. Elle est à Blois, lui à Reims. On croirait qu'il lui écrit de Tombouctou. Certes, ces sentiments sont honorables. C'est un bon côté qu'il faut reconnaître, mais on regrette que Hugo à ces qualités d'ami, de fils, d'époux et de père n'ait pas trouvé dans sa conscience une autre qualité qui lui manque essentiellement : la reconnaissance. Lui qui, dans sa première lettre, fait parade d'un royalisme de chouan, lui à qui Charles X a accordé la croix de la Légion d'honneur quand il était presque un enfant, à qui Charles X encore donna un peu plus tard une pension de 6,000 fr., qui dut au même roi de voir son père nommé lieutenant général, lui le chantre du duc de Bordeaux et du Sacre, le 7 août de cette année 1830 qui amena la chute du trône, quelques jours après la révolution de juillet, écrivait : Plus de Bourbons ! et célébrait la victoire du peuple, dans des vers bien mauvais, il est vrai, mais l'intention y était.

Nous voyons plus tard Victor Hugo adresser au roi Joseph une lettre des plus adulatrices accompagnant l'envoi d'un de ses livres. « Vous y verrez, dit-il, comme dans tous mes autres ouvrages, le nom de l'Empereur. Je le mets partout, parce que je le vois partout. Si Votre Majesté m'a fait l'honneur de lire ce que j'ai publié jusqu'ici, elle a pu remarquer qu'à chacun de mes ouvrages, mon admiration pour son illustre frère est de plus en plus profonde, de plus en plus sentie, de plus en plus dégagée de l'alliage royaliste de mes premières années » (p. 120-121).

Victor Hugo préludait ainsi à cette légende napoléonienne dont nous ne sommes pas encore débarrassés. M. Edmond Biré a raconté pourquoi il ne put profiter de l'avènement du neveu de l'Empereur et comment son fanatisme pour l'oncle aboutit à *Napoléon le Petit*. Il y a des petitesses dans ce grand génie. Hugo tient aux titres et aux honneurs, les allusions à sa décoration prématurée ne manquent pas. Il faut voir (p. 107) comme il réclame, étant sous-lieutenant de la garde nationale, contre une décision qui met en doute ce grade important; le titre de

comte accompagne le nom de son père à chaque instant. Dans une lettre très royaliste à M. de la Bourdonnaye, ministre de l'intérieur, le 14 août 1829, V. Hugo dit que sa famille était noble dès l'an 1531. Du reste, il semblait vraiment le croire : il avait tant d'imagination ! (p. 31.)

Ce volume, bien qu'il diminue sous bien des rapports l'homme illustre qui s'y dépeint, offre une lecture attachante. Pourtant il faut en convenir, les grands hommes ne gagnent pas à être vus de trop près. Il est peut-être bien heureux pour Dante qu'il ne nous apparaisse que dans le lointain du XIVe siècle. TH. DE P.

Kleine Beiträge zur Würdigung Alfred de Mussets, von Dr MORITZ WERNER (*Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie*). Berlin, C. Vogt, 1896, in-8 de 161 p.

Quand les contemporains d'Auguste lisaient Virgile, ils ne se doutaient pas apparemment qu'il serait besoin un jour, pour bien comprendre l'*Énéide*, que les Allemands, en marge de chaque vers, développent de longs commentaires historiques. Nous, de même, en lisant Musset, il nous semble que nous l'entendons parfaitement. Déjà, pourtant, bien des allusions nous échappent et nous passons sans les voir à côté de petites questions qui feront se prendre aux cheveux les Saumaises futurs. Pendant ce temps les étrangers sont à l'œuvre. Tandis qu'un Russe étudie George Sand et fait la lumière dans le fouillis de sa vie et de son œuvre, voici qu'en Allemagne le docteur Moritz Werner, s'attaquant à Musset, nous donne, pour commencer, un commentaire explicatif d'*Une Bonne Fortune*, des *Stances à la Malibran*, mises en parallèle suivant la formule classique avec cet autre « thrène » sur la mort du duc d'Orléans, intitulé *le Treize Juillet*, des strophes *Sur une morte*, et de quelques autres poésies de moindre importance.

Et cela est fait avec cette bonne conscience — un peu lourde, mais si laborieuse ! — des Allemands, qui s'évertue d'abord à trouver partout des problèmes, et remue ensuite des monceaux de choses écrites pour en trouver la solution. Évidemment, en face de cette boutade de Musset, que la modestie bannie de France « grâce à Dieu, pour New-York est partie, » il y a excès un peu risible à se demander pourquoi le poète a mis là New-York, et d'aller chercher Chateaubriand et la *Correspondance* de V. Jacquemont pour y trouver la trace de l'idée très répandue alors chez nous de la pureté des mœurs américaines; d'écarter cette première interprétation, pour supposer que la phrase est ironique et vise les saint-simoniens, parce qu'ils regardaient l'Amérique comme le pays de leurs rêves, enfin de découvrir qu'à la date où Musset écrivait *Une Bonne Fortune*, il y avait en France un mouvement d'opinion contre l'Amérique, à propos d'un différend diplomatique des plus vifs au sujet d'une indemnité exorbitante réclamée par les États-Unis pour la prise

de vaisseaux américains, et que le trait est par conséquent plein d'actualité et de mordant, c'est d'une minutie que la « légèreté » française aura vite fait d'appeler : « pédantisme » germanique.

Mais à côté de cela, que d'éclaircissements intéressants, que de rapprochements utiles, que de vraies trouvailles font ces rats de bibliothèques qui patiemment, méthodiquement, dévorent tout : livres, revues, journaux, et de tout tirent parti ! Voici, pour donner une idée de ces curieuses études, une poignée de commentaires du docteur Werner :

— « J'oublie à tout moment que je suis gentilhomme, » dit en plaisantant Musset. En effet, quoiqu'on ait prétendu le contraire, « il se piquait d'être gentilhomme, » dit le comte d'Alton-Shée dans ses *Mémoires* (I, 109), et sur la liste des étrangers à Bade en 1834 (M. Werner l'a soigneusement relevé) il se fait appeler « vicomte. »

— L'ode à la Malibran est d'octobre 1836. Or, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre avait paru, sous le titre de *Desdemona*, un poème de Blaze de Bury, très justement oublié aujourd'hui, mais qui, presque certainement inspiré par la grande artiste dont le rôle de Desdémone était un des plus grands succès, a bien certainement inspiré à Musset quelques-unes des plus belles idées de sa pièce.... Et vous pensez bien que nous avons tous les détails désirables.

— Pour que Raphaël échappe au néant,

C'est assez d'un enfant sur sa mère endormi.

A quel tableau Musset a-t-il pensé? — Recensement des tableaux de Raphaël : dans aucun il n'y a proprement d'enfant endormi au sein de sa mère. Mais voici que dans le numéro d'octobre de la *Revue de Paris*, où se trouvait une notice sur la Malibran que Musset (certains détails le prouvent) eut certainement sous les yeux en composant son poème, un article de critique d'art de Thoré fait la description d'un tableau d'une collection particulière, qu'il attribue — à tort du reste — à Raphaël, et qui représente une Sainte Famille avec un enfant Jésus endormi.

— Et qui est cette « jeune Vénus, fille de Praxitèle, » qui

Sourit encor debout dans sa divinité
Aux siècles impuissants qu'a vaincus sa beauté?

La Vénus de Milo, sans aucun doute, — qui n'est pas de Praxitèle. Oui, mais grâce à la *Gazette des beaux-arts* et aux journaux du temps, il est établi qu'en 1836 plusieurs archéologues attribuaient encore la statue à Praxitèle.

Ce sont là des broutilles sans doute. Mais outre qu'il y a des choses plus graves, et par exemple d'intéressants détails (quoique plus faciles à trouver) sur le duc et la duchesse d'Orléans, à propos de la pièce *le Treize Juillet*, ou sur Charles Nodier et les Soirées de l'Arsenal, ou sur la princesse Belgiojoso (*Sur une morte*) ; outre que cette confrontation

perpétuelle des vers de Musset avec les événements, les écrits, les journaux du temps, fait mieux comprendre son caractère et ses procédés de composition, les plus menues trouvailles sont toujours amusantes quand elles ont coûté de la peine. Livre érudit en somme et bien allemand, mais livre récréatif et qui sera utile. GABRIEL AUDIAT.

Córdoba contemporánea, *Apuntes para la historia de la literatura en esta provincia desde el año 1859*, por RODOLFO GIL. Cordoba y Madrid, imp. y Papelaria Catalana, 2 vol. in-8 de XVIII-292 et 228 p.

Don Rodolfo Gil est un jeune écrivain de talent, rédacteur au journal madrilène *la Unión católica*, qui a voulu esquisser le tableau du mouvement littéraire de la province de Cordoue, sa patrie, depuis 1859, époque à laquelle remonte l'institution des Jeux floraux, imitation, bien faible, des concours poétiques de Toulouse et d'autres analogues. Le premier volume de la *Córdoba contemporánea* va jusqu'à 1892; le tome II comprend la période des quatre dernières années écoulées. Dans l'un comme dans l'autre, l'auteur a suivi le même plan : Jeux floraux, journaux et revues, livres et brochures, associations scientifiques, artistiques et littéraires, biographies des écrivains, tant en prose qu'en vers, telle est la division de l'ouvrage.

Ce n'est pas, à proprement parler, une histoire littéraire, mais bien plutôt un résumé, d'ailleurs très complet, de tout ce qui peut intéresser les lettres dans la ville et la province de Cordoue, ou, si l'on veut, une collection de matériaux pour quiconque voudra faire l'histoire littéraire de cette province. L'intention est excellente ; l'exécution seule laisse à désirer sur divers points que nous allons signaler, et qui se rapportent surtout au premier volume. Tout d'abord, il faut reconnaître que les concours poétiques et les jeux floraux de Cordoue n'ont eu ni l'importance ni le mérite que D. Rodolfo Gil y attache, à en juger par la longue, trop longue liste des concurrents et des sujets traités. En outre, on ne distingue pas assez, dans les notices et appréciations que l'auteur nous donne des écrivains de son pays, quels sont les hommes d'un talent vraiment supérieur, et quels sont ceux de second et même de troisième ordre. Si les jugements portés sur la masse des poètes sont justes ils ne sont pas assez sévères. A part ces quelques critiques, il y a beaucoup à louer dans l'œuvre de D. R. Gil : style clair et facile ; véritable sentiment littéraire et chrétien ; note parfois émue, quand il rend hommage, par exemple, à la mémoire du cardinal Gonzalez (*P. Zeferino*) ; vif amour de la patrie, et désir sincère d'instruire et de rendre service.

Nous savons que le distingué rédacteur de *la Unión católica* prépare des travaux plus complets sur Cordoue, et qu'il fera remonter son histoire littéraire à Gongora, à Lucain et à Sénèque. G. BERNARD.

HISTOIRE

Atti del secondo congresso geografico italiano, tenuto in Roma dal 22 al 27 settembre 1895. Roma, G. Civelli, 1896, in-8 de CCLII-616 p.

Les congrès de géographie vont chaque jour se multipliant; outre les congrès internationaux, qui se tiennent à des intervalles irréguliers, il existe dans plusieurs pays de l'Europe des congrès nationaux dont le souvenir est perpétué par des volumes de comptes rendus. Depuis plus ou moins longtemps, la France et l'Allemagne sont pourvues d'une institution de ce genre; la Suisse a suivi cet exemple à son tour, et l'Italie semble maintenant vouloir agir de même et avoir, elle aussi, son congrès géographique national. C'est à Gênes qu'a eu lieu, en 1892, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, la première session de ce congrès. La deuxième session s'est tenue à Rome en 1895, du 22 au 27 septembre. On y a déployé une très réelle activité; aux séances des quatre sections entre lesquelles s'étaient partagés les membres du congrès (scientifique, économico-commerciale, pédagogique, historique) ont été présentés des travaux très sérieux, suivis de discussions intéressantes; quant aux conférences faites dans les séances générales, elles offrent une réelle valeur.

Le volume débute par la publication d'un certain nombre de documents relatifs au congrès de Rome, et par le procès-verbal des séances générales et des séances des sections. Les comptes rendus de ces dernières contiennent plus d'une discussion instructive : sur l'orographie de l'Italie, par exemple (p. CCX et s.), sur les mouvements sismiques dans la péninsule (p. LXXIX et s.), sur la colonie de l'Érythrée (p. LXXXXIII et s.), sur les colonies italiennes dans l'Amérique du sud (p. CXXXV et s.), enfin sur la cartographie italienne au moyen âge (p. CCXLII et s.). Mais il convient de regretter que le texte même des travaux qui ont suscité ces discussions se trouve dans une autre partie du volume. Il y a là une disposition fâcheuse, car il faut aller chercher ailleurs des communications qui devraient, en réalité, précéder immédiatement les observations suscitées par ces communications mêmes.

A la suite des comptes rendus vient le texte même des communications originales adressées au congrès. Ce sont d'abord cinq excellentes conférences sur les travaux géographiques de l'Institut militaire, de l'Institut hydrographique et du service géologique du royaume d'Italie (avec des cartes et des listes bibliographiques intéressantes), sur l'avenir de l'Érythrée et sur l'ethnologie d'une tribu indienne du haut Paraguay. — Viennent ensuite (à partir de la page 135) les études qui ont été présentées à chaque section, et dont plusieurs sont remarquables par leur rigueur scientifique et leur précision. Tel est le travail de M. Issel sur

les sismes en Italie d'après les plus récentes recherches (p. 165-174), celui de M. Francesco Porro sur la nécessité d'une étude scientifique des mouvements des glaciers italiens (p. 176-181), celui de M. de Giorgi sur l'orographie de la Pouille (p. 182-192; cf. p. LXXII), ou encore celui de M. Cortese sur la forme des côtes de la Calabre, et particulièrement du détroit de Messine (p. 193-199). Nous regrettons de ne pouvoir insister comme il conviendrait sur les études relatives à la météorologie, à la limnologie de l'Italie, communiquées à la première section, ou encore sur les mémoires de valeur dont les sections pédagogique et historique du congrès ont eu la primeur. Du moins faut-il signaler, comme particulièrement dignes d'attention, le travail du docteur Olinto Marinelli sur la distribution de la population en Sicile par rapport à son éloignement de la mer (p. 221-227) et les deux études des professeurs Grossi et Scalabrini sur les relations économiques de l'Italie et de l'Amérique du Sud (p. 309-343), contenant d'excellents renseignements sur les colonies italiennes dans cette partie du monde.

Une communication du docteur Marinelli, intitulée *Superficie de l'Italie naturelle*, est discutable au point de vue français, sinon au point de vue scientifique; elle fait commencer « l'Italie naturelle » à l'ouest de Nice (p. 154) et y englobe la Corse (p. 156). En ajoutant au royaume actuel un certain nombre de territoires dépendant des États voisins et de l'Angleterre, en défalquant quelques vallées et quelques îlots possédés par lui, M. Marinelli attribue à l'Italie naturelle (p. 157) une superficie de 321,787 kilomètres carrés, supérieure d'environ un huitième à celle du royaume. — L'impression du volume est excellente (nous y avons à peine relevé une ou deux petites erreurs : p. CXXX par exemple, *Ordinare* pour *Ordinaire;* p. 606, *Boherawe* pour *Boerhave*) et fait le plus grand honneur à l'établissement typographique de G. Civelli, qui a publié comme il convenait un recueil donnant la meilleure idée de la science géographique italienne.

HENRI FROIDEVAUX.

Carnets de voyage. Notes sur la province, 1863-1865, par H. TAINE. Paris, Hachette, 1897, in-16 de VI-351 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le court *Avant-propos* qui précède ces *Carnets* insiste sur cette sage observation de l'auteur consignée à la page 81 *(Promenades à Toulouse)* : « Ordinairement, on n'a que des commencements de sensation.... Pour les avoir parfaites, il faut les corriger, les compléter. » — Dont acte, comme disent les notaires.

Ces pages ont été écrites « pendant les tournées que M. Taine fit, de 1863 à 1865, comme examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr. Ce sont des notes prises au jour le jour, sur de tout petits cahiers, la plupart du temps au crayon, presque toujours sans corrections ni ratures. » L'on peut ajouter que les régions parcourues par

[illegible] notre voyageur [illegible] de cette ville il [illegible] à Bordeaux, à Tou[illegible] par Strasbourg. [illegible] Poitiers, Toulouse, [illegible] Tours et Lyon, d'où il [illegible] à travers la France.

[illegible] manière, assez [illegible] esprit du [illegible] esprit [illegible] nous di[illegible] voit [illegible] Besançon [illegible] par [illegible] qu'il est [illegible] 1863-64. A nos [illegible] méritent [illegible] *a. canac [illegible]*.

[illegible] parle de *Besançon*. Il nous sert l'opinion du provisoire [illegible] « capitulaire » les temps sont changés, où [illegible] Mgr Matthieu « est plus puissant que l'Empereur » [illegible] de réaliser l'inepte calomnie d'après laquelle [illegible] certaines propriétés de M. d'An[illegible] au lieu du « procédé du *Lepaisire* » de Regnard, [illegible] M. Taine était encore de ce monde, nul doute qu'il ne désavouât cette petite phrase absurde. Pour éclairer sa religion, nous lui dirons d'abord que le premier colporteur de cette infamie fut le sieur Fenouillot de Falbaire de Quingey, inspecteur général des salines de Franche-Comté, de Lorraine et des Trois-Évêchés et écrivain dramatique de troisième ordre (Voir les *Remarques historiques*, n° 17, p. 172-179, intercalées à la suite de la tragédie des *Jammabos, ou les Moines japonois*, t. II des *Œuvres* de Fenouillot). Si *les Jammabos* sont aujourd'hui justement oubliés, du moins la vipérine « remarque historique n° 17 » du tragédien a-t-elle fait son petit chemin dans le monde. Divers écrivains d'ailleurs l'ont reproduite sans examen ni critique, entre autres Jouy (*L'Hermite en province*, t. X, p. 165-175). Plus près de nous, l'*Almanach de Besançon et de la Franche-Comté pour 1866* a publié, sans nom d'auteur, une *Légende* (sic) *du lycée de Besançon* (p. 47-48), visiblement inspirée par la « remarque historique » précitée de Fenouillot. Nous pourrions ensuite rappeler à M. Taine, sinon lui apprendre, que les jésuites ont été vengés, un peu tardivement il est vrai, par S. Droz

(*Recherches historiques sur la ville de Besançon. Collège. Première Époque. Les Jésuites.* Besançon, 1868). Les pages 95 à 174 de cet ouvrage consciencieux sont consacrées aux enquêtes ordonnées par la justice et aux procès intentés aux Révérends Pères par les héritiers naturels de Gauthiot d'Ancier (des cousins, les Montaigu), enquêtes et procès qui se terminèrent tout à l'avantage et à l'honneur des Pères. Il conviendrait aussi de renvoyer à l'article si concluant que l'abbé Besson (depuis évêque de Nîmes), a consacré au *Testament de M. d'Ancier* dans les *Annales franc-comtoises* (livr. d'août 1868, p. 82-96).

Que l'on nous pardonne d'appuyer sur ce détail avec un tel luxe de références ; mais nous nous révoltons toujours contre les erreurs historiques qui, ayant pour base la calomnie et la haine, affirment une vitalité d'autant plus forte. Nous sommes persuadé que, dans le cas présent, la bonne foi de Taine a été surprise.

Il y a donc des taches dans ce curieux volume ; mais, cela constaté, il serait injuste de ne point reconnaître son haut intérêt comme esquisse des mœurs françaises en province sous le second Empire. Observateur aigu, forcément superficiel néanmoins, car il ne faisait que passer et écouter des gens plus ou moins bien disposés et sincères, Taine semble avoir eu le tort de consigner ici, comme choses vraies, trop de racontars. Mais quand il peut se rendre compte par lui-même, quand, par exemple, il admire les sites ou examine les monuments des villes et les œuvres d'art qu'on y trouve, l'artiste, alors, se révèle, brillant.

Ces *Carnets de voyaye*, pour les caractériser brièvement, ne plairont à personne d'une façon absolue ; ils n'en intéresseront pas moins tous ceux qui aiment à excursionner dans un passé si rapproché comme époque et qui semble déjà si loin de nous. E.-C. Gaudot.

Études sur la Grèce. Beaux-Arts, les sites et la population, par Gabriel Thomas. Paris, Berger-Levrault, 1895, in-8 de 216 p. — Prix : 3 fr. 50.

Études est un bien gros mot pour désigner ces pages écrites au courant de la plume et au hasard de rencontres, et dont le principal mérite, par ce temps d'érudition à outrance, consisterait peut-être en ce qu'elles ne sont pas du tout étudiées. Nous ne voudrions pas chicaner l'auteur sur le titre qu'il a choisi si nous ne percevions pas chez lui une certaine recherche d'érudition qui n'est pas toujours à la hauteur de son information. Il est dangereux et épineux d'aborder des questions d'histoire de l'art, les théories sur l'art archaïque, etc. Aussi, faute de compétence, ne nous lancerons-nous pas à la suite de l'auteur sur ce terrain glissant. Mais qu'il nous soit permis de relever à titre d'exemple quelques inexactitudes de fait et d'observation. A Nauplie, les cartouches sculptés où se détache en relief le lion de Venise rappellent à l'auteur les jours de la

conquête franque et cette civilisation occidentale implantée durant plusieurs siècles dans le sol byzantin. Et il part de là pour se livrer à de longues considérations sur la conquête franque, ce qui d'ailleurs est fort bien puisque cet épisode de l'histoire de France est peu connu et très intéressant. Malheureusement ces cartouches portent le millésime de 1685; et même l'appareil du mur supérieur aurait suffi à nous apprendre que ces fortifications n'ont rien de commun avec la quatrième croisade et qu'elles datent du XVIIe siècle. Plus loin (p. 211), à Constantinople, ce ne sont pas les substructions du palais impérial qui soutiennent les kiosques et les pavillons du Vieux Sérail.

Est-il exact que les croisés aient campé sous les grands platanes de Bouyouk-Déré? Pourquoi énoncer comme un fait ce qui n'est qu'une légende? P. 79. Quels sont « les autres » pour lesquels les sarcophages de Constantinople datent de l'époque gréco-romaine?

Sans entrer dans plus de détails, nous ne voyons pas bien la nécessité de livres nouveaux sur la Grèce et sur l'Orient, à moins qu'ils n'apportent une contribution nouvelle à la science. Les descriptions de Chateaubriand sont toujours aussi belles et aussi jeunes. Pour le touriste et même pour le voyageur archéologique le Baedeker et le Joanne sont des sources d'information sûres et précises. J. NÉGROPONTE.

L'Afrique byzantine. *Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, par CH. DIEHL. Paris, Leroux, 1896, in-8 de XIV-644 p., avec grav., plans et cartes. — Prix : 20 fr.

Pour entreprendre son vaste travail dans les meilleures conditions, l'auteur a commencé par parcourir l'Afrique septentrionale, refaisant, la carte en mains, les campagnes de Bélisaire contre les Vandales, celles de ses lieutenants et de ses successeurs les préfets et les exarques d'Afrique contre les éternels révoltés berbères, celles des Arabes enfin contre les troupes byzantines, étudiant minutieusement les débris des constructions militaires, civiles, religieuses d'époque byzantine, encore si nombreux en ces régions, parcourant les voies antiques, relevant toutes les inscriptions. M. Diehl semble vraiment n'avoir négligé aucune des sources auxquelles il pouvait puiser. Son œuvre comporte deux grandes divisions. La première, la plus documentée, la mieux connue aussi à cause de Procope, raconte la conquête de l'Afrique par Bélisaire, la lutte de ses lieutenants contre les grandes insurrections berbères et l'histoire de l'Afrique byzantine sous Justinien. La seconde partie est consacrée à cette même histoire sous les successeurs de cet empereur, jusqu'à la conquête arabe au VIIIe siècle.

L'histoire de la conquête de l'Afrique par Bélisaire et du rétablissement de l'autorité impériale dans ces provinces est écrite avec un soin extrême. L'auteur a su donner à ses récits beaucoup de précision, de

clarté, un grand souffle de vie. Certainement Procope est la source capitale, mais l'auteur, je le répète, n'en a négligé aucune autre. Outre les historiens Corippus, Victor Tonnennensis, etc., outre toutes les grandes collections d'ordre juridique du règne de Justinien, le Code, les Novelles, le Digeste, outre les travaux des modernes, l'auteur a scrupuleusement dépouillé les rares traités contemporains de tactique et de poliorcétique, dont il a tiré le plus précieux parti. De même, dans ses voyages en Afrique, il s'est préoccupé constamment des documents archéologiques qui lui ont fourni les plus importantes données : œuvres militaires byzantines, tracés des voies impériales, inscriptions contemporaines encore fort nombreuses.

Pour le premier chapitre qui traite de la reprise de l'Afrique sur les Vandales, Procope demeurant le grand, presque l'unique guide, l'auteur n'a pu dire grand'chose de neuf, mais le récit de la fameuse campagne est rédigé de main de maître, mis au courant des plus récents progrès réalisés. Cette brillante expédition est exposée dans le plus grand détail, en un langage saisissant. M. Diehl interprète le récit de Procope avec toutes les ressources de la critique moderne la plus pénétrante. Les deux chapitres suivants, consacrés à l'Afrique au lendemain de la conquête byzantine et à la pacification de l'intérieur par Salomon, sont encore rédigés surtout à l'aide de Procope ainsi que des Novelles et autres actes de l'administration de Justinien. M. Diehl explique à merveille les côtés faibles de cette prise de possession si rapide. Il énumère toutes les mesures prises par Justinien pour l'administration de ces provinces reconquises, et établit la différence qui existait entre l'optimisme impérial et la réalité des choses. Il décrit l'anéantissement complet des Vandales, la joie des populations d'origine romaine, le ravissement des catholiques devant le désastre des ariens, les dangers provenant des tribus berbères redevenues si puissantes, grâce à l'anarchie des derniers règnes vandales. Il expose la faiblesse de l'armée conquérante, l'indiscipline des soldats qui veulent avoir tout de suite leur récompense et traitent l'Afrique en pays conquis, la faiblesse aussi de la défense des frontières depuis que Genséric a fait raser toutes les places fortes, les inconvénients provenant de l'intolérance religieuse, les difficultés qu'amène l'attribution des propriétés ayant appartenu aux anciens maîtres vandales. Puis il décrit la guerre engagée contre les tribus soulevées, guerre difficile et meurtrière. Il fait une étude comparative des plus instructives entre l'armement, la manière de combattre, la tactique des divers éléments de l'armée byzantine et ceux des tribus berbères. Pour cela, il a surtout mis à contribution un traité anonyme de tactique du VIe siècle, ainsi que des renseignements empruntés à Procope et à la Johannide. Ces pages constituent un véritable traité de l'art de cette guerre si difficile contre ces insaisissables barbares. L'auteur insiste longuement sur le

manque d'union de tous les chefs berbères qui constitue toujours un grand avantage pour les Byzantins. L'histoire de la répression de l'insurrection de l'an 534 est encore établie d'après Procope. M. Diehl s'aide des Novelles de Justinien et d'un certain nombre d'inscriptions qui ont survécu. Puis vient le récit de la grande insurrection militaire qui retarda de trois années la pacification finale. A partir de 539 commença l'ère du gouvernement vraiment réparateur de Justinien.

L'étude de ce gouvernement réparateur forme l'objet du livre II. C'est encore une des parties les plus inédites de cette vaste étude. A l'aide des monuments juridiques qui nous sont demeurés, l'auteur a reconstitué de toutes pièces cette administration nouvelle de l'Afrique byzantine réorganisée, administration copiée « sur le gouvernement ancien du très prospère empire romain. » La première partie de ce second livre traite de l'administration civile du diocèse d'Afrique, de son préfet du prétoire et des attributions multiples de ce haut personnage, des officiers à sa suite si nombreux et si divers, des sept gouverneurs *consulares* ou *praesides* placés au-dessous de lui et de leurs officiers. A cette occasion M. Diehl a étudié le passage altéré du rescrit de 534, où se trouvent énumérées les nouvelles divisions de l'Afrique byzantine. Il discute ce texte controversé et propose une correction importante. La seconde partie du livre II est consacrée à l'armée d'occupation et à l'administration militaire, aux principes du système défensif dans l'Afrique byzantine, enfin à l'occupation militaire même en Afrique. Chacun de ces trois chapitres constitue un véritable traité sur la matière. Dans le premier, M. Diehl étudie successivement l'armée sédentaire des confins, des *limes* qui fournissait la garnison des forteresses et des camps établis contre les ennemis du dehors, et l'armée mobile disséminée dans l'intérieur du pays, toutes deux placées sous le *magister militum Africae.* Il passe en revue les troupes de chacune des quatre circonscriptions dans lesquelles l'Afrique a été divisée au point de vue de la défense. Dans le second, l'auteur a étudié la place forte byzantine en elle-même, d'après les sources et surtout d'après les manuscrits encore existants, depuis la grande ville jusqu'au blockhaus.

Dans le troisième chapitre, l'auteur a essayé de faire connaître les règles suivant lesquelles les Byzantins organisèrent en Afrique le système de la défense. Mais il a fait plus, et grâce aux textes, aux inscriptions surtout, aux monuments aussi encore existants, il est parvenu à exposer ce détail de l'occupation militaire, à déterminer les points principaux où furent établies les troupes, à suivre la direction générale de la frontière, à refaire en un mot, pour l'occupation byzantine, l'étude magistrale tentée par M. Cagnat pour la période romaine. Cette partie du volume est certainement la plus neuve et la plus instructive.

Je signalerai encore un chapitre très remarquable, intitulé : *Le Gou-*

vernement byzantin et les populations indigènes, en disant que les trois derniers livres consacrés à l'histoire de la crise des années 545 et 546, au gouvernement glorieux de Jean Troglita, à l'Histoire de l'Église d'Afrique sous Justinien, à celle de l'Exarchat créé vers la fin du VIe siècle, à l'Église d'Afrique au VIIe siècle, à l'Afrique sous Héraclius, enfin à la chute de la domination byzantine par la conquête arabe, n'offrent pas des qualités moindres que les précédents. Ce beau volume se termine par divers appendices, des tables très complètes, la chronologie des préfets du prétoire et des gouverneurs militaires de l'Afrique byzantine. GUSTAVE SCHLUMBERGER.

Recherches dans les archives italiennes. Louis XII et Ludovic Sforza (*8 avril 1498-23 juillet 1500*), par LÉON-G. PÉLISSIER. Paris, Fontemoing, 1896, 2 vol. in-8 de IX-515 et 534 p. (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 75 et 76). — Prix : 25 fr.

De opere historico Aegidii cardinalis Viterbiensis *quod manuscriptum latet in bibliotheca quae in urbe Augustinianorum angelica ejusdemque operis cui titulus praeest « Historia viginti saeculorum » vera indole* breviter disseruit LEO-G. PÉLISSIER. Monspelii, ex typis Caroli Boehm, 1896, in-8 de 59 p.

M. Pélissier a fait de l'histoire des relations franco-italiennes à la fin du XVe siècle et au début du XVIe le principal objet de ses recherches, et son activité féconde, qui a fouillé avec un soin jaloux et une curiosité inépuisable les plus riches dépôts d'archives de l'Italie, s'est déjà manifestée par de nombreuses dissertations qui éclairent des points spéciaux de cette histoire, et par des recueils considérables de documents qui en forment les matériaux ; plusieurs de ces études ont eu l'occasion d'être signalées dans la chronique de ce recueil.

Aujourd'hui, M. Pélissier nous offre deux gros volumes, d'un texte serré, sur la conquête du Milanais. L'on serait tenté de s'étonner de voir traiter d'une façon aussi ample l'histoire de deux ans et demi. Mais c'est que l'auteur attribue à cette conquête une place éminente dans l'histoire d'Italie, que dis-je? dans l'histoire générale. « Elle marque le point de départ d'une période, dont son progrès détermine et circonscrit l'amplitude, » « elle est la principale cause de la transformation profonde que subit l'Italie entre 1498 et 1503, et dont le trait le plus frappant est la disparition de tout droit public. » Et puis surtout l'auteur a pris à cœur de soutenir, contre l'opinion généralement acceptée par les historiens, que la politique d'invasion italienne était pour la monarchie française la politique de tradition. Cette idée est largement développée dans le chapitre I de son livre I (les causes de l'expédition du Milanais); il y revient avec amour dans ses conclusions. Cette théorie soulèvera certainement des contradictions; pour mon compte, je la crois fort exagérée ; et il me semble qu'il y a, dans les développements qui remplissent

vant la postérité la personnification à la fois glorieuse et malheureuse. Au moment où éclata la guerre de 1870, le général Trochu était à Contrexéville. Quand les journaux, entrés depuis longtemps dans la discussion de la crise, commencèrent à dire les dispositions arrêtées par le ministre de la guerre pour la composition des armées, il chercha vainement son nom dans ces nomenclatures où figuraient tous les généraux valides de l'armée : son nom n'y était pas. La raison de cet ostracisme singulier, le général Trochu crut la trouver dans ce fait que son ancienneté dans le grade de divisionnaire l'appelait à prendre le commandement d'un corps d'armée et que l'éloignement qu'avait pour lui l'Empereur empêchant qu'on ne lui donnât ce corps d'armée, le maréchal Lebœuf, son ami, se trouvait embarrassé à son égard.

Le général Trochu accepterait-il le commandement d'une simple division sous les ordres d'un officier général moins ancien que lui : on ne voulait pas sans doute se heurter à un refus. C'était là, pensa le général, la cause véritable de l'éloignement ou de l'oubli dans lequel on le laissait. Il écrivit donc au ministre de la guerre pour l'assurer que dans les circonstances présentes, il faisait abnégation de toute question de préséance, qu'il offrait à l'Empereur ses services dans quelque situation qu'on le plaçât, qu'il était prêt à prendre le commandement de telle division qu'on lui confierait. Alors, le maréchal Lebœuf finit par lui offrir le commandement d'une armée de réserve qui allait se concentrer à Toulouse et qui était destinée à surveiller l'Espagne, dont l'Empereur redoutait, affirma le ministre, l'intervention armée. Cette pitoyable défaite donnait au général Trochu la certitude douloureuse que les ressentiments qu'avaient suscités contre lui ses critiques prophétiques contre la mauvaise organisation de notre armée étaient assez vivaces pour qu'on voulût le tenir systématiquement à l'écart. Ce fut accablé sous l'iniquité d'une telle mesure qu'il rentra chez lui, cherchant à puiser dans les sentiments élevés d'une foi profonde et d'un patriotisme ardent la puissance de résignation qui lui était nécessaire. Mais quand les premières défaites eurent commencé à sonner le glas de l'Empire, quand les premières victoires allemandes eurent démontré que l'auteur de *l'Armée française en 1867* n'avait pas eu aussi tort que l'avaient pensé l'Empereur et son entourage, Trochu ne crut pas possible de garder le silence. Alors il adressa au général Waubert, aide de camp de Napoléon, cette lettre mémorable où, dès le 10 août, il affirmait le péril auquel s'exposerait l'armée du Rhin en restant devant Metz, où il indiquait la nécessité absolue pour cette armée de se retirer sur Paris de façon à assurer la défense de la capitale, dans laquelle enfin il écrivait cette phrase véritablement prophétique : « Si vous tenez trop longtemps devant Metz, il en sera de cette armée, qui est le dernier espoir de la France, comme il en a été de celle qui vient de périr à Reichshoffen. » Ce fut alors que, nommé au commandement du 12e corps, en for-

Recueil de documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789, par Armand Brette. Tome II. Paris, Imprimerie nationale; Leroux, 1896, in-4 de 719 p. — Prix : 12 fr.

La troisième partie de ce recueil (V., pour le vol. I et les deux premières parties, *Polybiblion*, t. LXXVII, p. 527) est intitulée : *Les Élus de la Nation.* Elle nous donne : 1° les listes critiques, par ordre alphabétique, de tous les députés ayant siégé soit aux États généraux, soit à l'Assemblée nationale, au nombre de treize cent dix-huit (avec leurs adresses à Versailles et à Paris), ainsi que de tous ceux élus au titre de suppléants, adjoints, etc., et qui ne siégèrent pas, au nombre de cinq cent trente-huit; 2° la liste sommaire, par bailliages ou juridictions assimilées, de tous les députés élus à un titre quelconque; 3° le tableau des mutations survenues au cours de la session par décès, démissions, invalidations ou absences constatées; 4° et enfin le fac-similé, en vingt-quatre planches, de la signature de onze cent cinquante-neuf députés ayant reçu la médaille commémorative de la nuit du 4 août. Un chapitre accessoire est consacré aux députés qui, comme Mirabeau, furent élus par un ordre autre que celui auquel ils appartenaient. Une liste récapitulative finale et une table des circonscriptions électorales facilitent les recherches.

Pour réunir les innombrables éléments de ce répertoire complexe, pour rectifier les erreurs des listes antérieurement publiées, l'auteur a dû se livrer à un travail minutieux et considérable, revoir les procès-verbaux authentiques des assemblées électorales et ceux de la Constituante; il a ainsi détruit beaucoup d'assertions fausses introduites dans l'histoire par les documents de l'époque, très abondants, mais peu précis et parfois contradictoires entre eux, et consignées jusque dans les *Archives parlementaires* et dans le récent Dictionnaire de Robert, Cougny et Bourloton. Des notes nombreuses consacrées à élucider des points de détail, de compendieuses préfaces achèvent de faire de ce volume un précieux répertoire à l'usage de ceux qui veulent connaître d'un peu près l'histoire de la Révolution. L. P.

Œuvres posthumes du général Trochu. Tome Ier : *Le Siège de Paris.* Tome II : *La Société, l'État, l'Armée,* suivi d'un Appendice d'histoire anecdotique. Tours, Mame, 1896, 2 vol. gr. in-8 de viii-663, x-402 p. — Prix : 15 fr.

Quel que soit le jugement qu'on porte sur les capacités militaires du général Trochu, ses ennemis eux-mêmes ne lui refuseront ni la loyauté, ni la franchise, ni la dignité de la vie. Acteur, malgré lui, dans un des drames les plus considérables, les plus lamentables de notre histoire moderne, il a eu la puissance du silence quand tout le monde autour de lui entreprenait de rejeter sur son voisin la responsabilité de nos désastres; il a attendu d'être entré dans l'éternité pour offrir à ses contemporains l'explication de sa conduite pendant ce siège de Paris dont il restera de-

vant la postérité la personnification à la fois glorieuse et malheureuse. Au moment où éclata la guerre de 1870, le général Trochu était à Contrexéville. Quand les journaux, entrés depuis longtemps dans la discussion de la crise, commencèrent à dire les dispositions arrêtées par le ministre de la guerre pour la composition des armées, il chercha vainement son nom dans ces nomenclatures où figuraient tous les généraux valides de l'armée : son nom n'y était pas. La raison de cet ostracisme singulier, le général Trochu crut la trouver dans ce fait que son ancienneté dans le grade de divisionnaire l'appelait à prendre le commandement d'un corps d'armée et que l'éloignement qu'avait pour lui l'Empereur empêchant qu'on ne lui donnât ce corps d'armée, le maréchal Lebœuf, son ami, se trouvait embarrassé à son égard.

Le général Trochu accepterait-il le commandement d'une simple division sous les ordres d'un officier général moins ancien que lui : on ne voulait pas sans doute se heurter à un refus. C'était là, pensa le général, la cause véritable de l'éloignement ou de l'oubli dans lequel on le laissait. Il écrivit donc au ministre de la guerre pour l'assurer que dans les circonstances présentes, il faisait abnégation de toute question de préséance, qu'il offrait à l'Empereur ses services dans quelque situation qu'on le plaçât, qu'il était prêt à prendre le commandement de telle division qu'on lui confierait. Alors, le maréchal Lebœuf finit par lui offrir le commandement d'une armée de réserve qui allait se concentrer à Toulouse et qui était destinée à surveiller l'Espagne, dont l'Empereur redoutait, affirma le ministre, l'intervention armée. Cette pitoyable défaite donnait au général Trochu la certitude douloureuse que les ressentiments qu'avaient suscités contre lui ses critiques prophétiques contre la mauvaise organisation de notre armée étaient assez vivaces pour qu'on voulût le tenir systématiquement à l'écart. Ce fut accablé sous l'iniquité d'une telle mesure qu'il rentra chez lui, cherchant à puiser dans les sentiments élevés d'une foi profonde et d'un patriotisme ardent la puissance de résignation qui lui était nécessaire. Mais quand les premières défaites eurent commencé à sonner le glas de l'Empire, quand les premières victoires allemandes eurent démontré que l'auteur de *l'Armée française en 1867* n'avait pas eu aussi tort que l'avaient pensé l'Empereur et son entourage, Trochu ne crut pas possible de garder le silence. Alors il adressa au général Waubert, aide de camp de Napoléon, cette lettre mémorable où, dès le 10 août, il affirmait le péril auquel s'exposerait l'armée du Rhin en restant devant Metz, où il indiquait la nécessité absolue pour cette armée de se retirer sur Paris de façon à assurer la défense de la capitale, dans laquelle enfin il écrivait cette phrase véritablement prophétique : « Si vous tenez trop longtemps devant Metz, il en sera de cette armée, qui est le dernier espoir de la France, comme il en a été de celle qui vient de périr à Reichshoffen. » Ce fut alors que, nommé au commandement du 12e corps, en for-

mation à Châlons, il fut chargé de ramener toutes ces troupes à Paris et d'organiser la défense de la capitale. Il n'avait accepté cette lourde tâche qu'après avoir posé comme condition *sine quâ non*, que l'armée du Rhin, rapidement ramenée de Lorraine, viendrait prendre position dans la vallée de la Seine, de manière à empêcher l'investissement et à entamer, en dehors de la garnison de Paris même, une série d'opérations de campagne qui eussent rendu impossible aux Allemands un siège proprement dit. Mais il était écrit que dans cette funeste campagne le général Trochu n'aurait que des déboires. Quand rentré à Paris, à l'issue de la conférence de Châlons, le général fut présenté à l'Impératrice et lui expliqua les décisions qui avaient été prises, il fut reçu comme un traître qui n'avait accepté le commandement de l'armée de Paris que pour livrer la France aux princes d'Orléans. Il faut lire dans le tome Ier des *Œuvres posthumes* cette page historique qui éclaire d'un jour nouveau les erreurs impériales et fait peser sur l'impératrice Eugénie, en particulier, une terrible responsabilité. C'est malheureusement un fait indéniable que, depuis l'affaissement moral où était tombé l'Empereur, il y avait quelques années déjà, l'Impératrice avait assumé une part considérable dans la direction des affaires et qu'en 1870, après le départ de Napoléon III aux armées, elle avait entrepris, de connivence avec M. Rouher, avec le général de Palikao et quelques autres, — avec ce que l'on a appelé la coterie du pavillon de Flore — de rétablir dans sa solidité première l'Empire, sans l'Empereur ou même malgré l'Empereur, et d'assurer ainsi l'héritage de son fils. Or, pour l'Impératrice, le retour de Napoléon de l'armée du Rhin à Paris, après les défaites du mois d'août, c'était la révolution à brève échéance, la perte de toute espérance, l'effondrement et la ruine. Il ne fallait donc pas que l'armée du Rhin ni Napoléon revinssent dans la capitale, et pour atteindre ce résultat on n'hésita pas à sacrifier les dernières espérances de la patrie. Hélas ! cette criminelle obstination ne devait pas porter les fruits qu'en attendaient ses auteurs. On sait ce que fut la guerre en province. A Paris, la lutte commença dans des conditions qui eussent pu être meilleures si, sous les yeux de l'ennemi, une poignée de scélérats n'avaient réussi à jeter le trouble dans la grande cité et à y tenir en échec pendant tout le siège les troupes primitivement destinées à combattre les Allemands. Les dispositions prises par le général Trochu pour la défense de Paris, ce fameux « plan » si amèrement critiqué, avaient consisté à partager la ville en neuf secteurs dans chacun desquels le général commandant avait à sa disposition : en première ligne, un corps principal prêt à répondre à une attaque de vive force ; en second lieu, une troupe de soutien immédiat ; en troisième lieu, une réserve. Ceci était pour la défense intérieure. En ce qui concernait la défense du dehors, d'immenses travaux avaient été entrepris et menés également à bonne fin. Vitry, Villejuif, Arcueil

Cachan, Issy, Suresne, Puteaux, Courbevoie, Asnières, la presqu'île de Gennevilliers, la Courneuve, Aubervilliers, Noisy, Rosny, Fontenay-sous-Bois, Nogent, Joinville, avec la tête de pont sur la Marne, Créteil, avaient été mis en état de défense et reliés par des retranchements dont l'ensemble atteignait un développement de quatre-vingts kilomètres. Les anciennes carrières du front sud avaient été comblées, les galeries des catacombes qui pouvaient donner accès dans la place avaient été murées; la navigation sur la Seine avait été interceptée par des estacades. Toutes ces dispositions et cent autres qu'il nous est impossible de relater ici constituaient un ensemble défensif qui eût défié toute attaque, mais qui échoua précisément parce qu'il était purement défensif. Ce fut là son défaut capital. « Pourquoi ce plan n'a-t-il pas réussi, dit lui-même ici le général Trochu, c'est que l'effort de la défense ne peut avoir lieu que lorsqu'il répond à l'effort de l'attaque et que l'ennemi s'est, du commencement à la fin du siège, systématiquement refusé à attaquer. » Mais il serait puéril de reprocher aux Allemands de ne s'être pas offerts aux coups qu'on s'était préparé à leur assener et d'avoir attendu tranquillement dans leurs lignes que le temps, l'émeute et la faim fissent leur œuvre, se contentant de repousser des tentatives d'offensive qui devaient échouer avec la pénurie de troupes actives dont disposait le gouverneur de Paris. Il ne nous est pas possible d'analyser même sommairement tous les événements racontés dans ce livre, où les détails les plus curieux, une quantité énorme d'aperçus nouveaux, de renseignements inconnus côtoient des choses sues de tout le monde. Il y a de plus dans ce premier volume un voile de tristesse amère, de souffrance contenue qui émeuvent et qui navrent : on sent qu'en l'écrivant le général Trochu a dû revivre toutes les souffrances qu'il avait endurées pendant le siège et que, malgré la résignation qui l'empêcha pendant vingt-cinq ans de répondre aux accusations dont il avait été l'objet, il eut à faire d'immenses efforts sur lui-même pour garder le calme, la stoïque tranquillité des forts. La postérité lui tiendra compte de ces souffrances ; s'il fit des fautes, il les a largement expiées, sa mémoire restera celle d'un homme qui a sacrifié à son pays ce qu'un soldat a de plus cher : sa réputation militaire.

Le deuxième volume des *Œuvres posthumes* contient deux parties distinctes. Dans la première et la seconde : *La Société*, *l'État*, *l'Armée*, le général Trochu aborde une série de questions politiques ou sociales dans l'étude desquelles on retrouve cette sagacité, cette clairvoyance qui jadis, mieux écoutées, eussent vraisemblablement épargné à la France les tristesses et les humiliations de l'année terrible. Mais c'est surtout dans la troisième partie du livre, dans la partie réservée à l'armée, qu'on rencontre des pages dignes de fixer l'attention. Il serait banal de dire que toute sa vie le général Trochu avait pris comme sujet de ses méditations

le dressage intellectuel de l'armée et l'élévation du niveau moral des classes combattantes. Son beau livre : *L'Armée française en 1867*, qui, lors de son apparition, fit une sensation si profonde et si méritée, l'avait depuis longtemps proclamé un éducateur hors ligne. On ne s'étonnera donc pas que, revenant sur son sujet avec une expérience de trente années de plus, il l'ait traité avec autorité. En somme, ces deux volumes constituent une œuvre qui fait grandement honneur à son auteur, et il ne sera plus permis de parler du siège de Paris sans citer celui qui y a joué le principal rôle, celui qui en a été la plus illustre victime.

ARTHUR DE GANNIERS.

Le Journal d'un évêque, publié par YVES LE QUERDEC. Ire partie : *Pendant le Concordat*. Paris, Lecoffre, 1897, in-18 de 350 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'avais beaucoup goûté, nos lecteurs s'en souviennent peut-être, les *Lettres d'un curé de canton*, du même auteur ; avec la même franchise, je dis tout de suite que le *Journal d'un évêque* m'a causé infiniment moins de plaisir. Non pas que l'auteur y ait déployé un moindre talent d'écrivain, mais il s'est visiblement haussé au-dessus de sa compétence, *ultra crepidam*, et il a poussé la fantaisie et le paradoxe beaucoup trop loin. Ni toutes ses idées ne sont bonnes ni toutes ses critiques ne sont justes, et je crains bien qu'en somme son livre ne serve surtout à fournir des armes à nos ennemis. C'est un résultat dont je suis bien sûr que l'auteur, excellent chrétien et animé des intentions les plus droites, sera peiné le premier. Aussi ne veux-je pas trop insister pour ne pas aggraver encore le châtiment dont il est menacé à brève échéance. Je lui ferai un autre reproche, c'est de se montrer peu généreux, lui membre d'une Université qui pratique dans le budget du pays des saignées si larges, dans le jugement qu'il porte sur l'enseignement libre chrétien, dont le plus grand défaut est de n'avoir pas, pour se donner le luxe d'une organisation meilleure, l'aide des impôts qu'il paie comme tout le monde et dont il ne profite pas. On y trouve du moins, et M. Le Querdec ne le dit pas assez, ce qui ne s'achète pas avec de l'argent, un dévouement à toute épreuve et une aptitude pour l'éducation des âmes dont sans doute, en regardant beaucoup plus près de lui, M. Le Querdec a dû maintes fois déplorer l'absence. Je sais bien que M. Le Querdec semble n'avoir qu'une médiocre estime des procédés de l'éducation chrétienne, et qu'il rêve pour la jeunesse une sorte d'éducation à l'américaine, tout à fait différente des méthodes traditionnelles où s'est formé le tempérament de la France chrétienne. Si c'est là son idée, je lui conseille d'aller le dire à Rome, où sans doute les rapports du cardinal Satolli ne lui ménageront pas un très bon accueil. Une autre idée de M. Le Querdec, que je me permets de trouver fâcheuse, c'est celle qui

consiste à pousser les catholiques à donner leur concours aux œuvres neutres et même suspectes de sympathies maçonniques, pour tâcher de les améliorer. Je m'étonne qu'un esprit aussi clairvoyant que le sien prête ainsi la main à ce plan détestable, qui, sous prétexte de neutralité, ne vise rien moins qu'à laïciser toutes les œuvres catholiques. A ce métier, l'on devient dupe ou complice, et je ne pense pas que ce soit là le but que l'auteur ait visé; mais il y tend, et il a beau faire contresigner par un évêque ses dangereuses rêveries, elles n'en sont pas moins très fâcheuses. Je note qu'à l'appui de sa thèse Mgr Péchanval cite deux exemples assez mal choisis : la *Ligue d'enseignement*, qui n'a fait tant de mal, pense-t-il, que parce que les catholiques s'en sont tenus à l'écart, et la *Société d'éducation*, qui n'a tant fait de bien que parce que les catholiques s'en sont emparés. Cette assertion suffit à prouver combien M. Le Querdec connaît peu l'origine de l'une et de l'autre de ces deux sociétés. Il est aisé d'accommoder des faits à une thèse préconçue, il est beaucoup mieux, surtout quand on vante si fort l'esprit critique, d'étudier d'un peu plus près les choses dont on parle et de remonter aux sources. C'est le seul moyen d'éviter ces lourdes erreurs dont l'esprit critique de l'auteur, pourtant si difficile pour les autres, n'a pas su se garder toujours. De tout cela je conclus, non point que le livre de M. Le Querdec n'est pas agréable à lire ni qu'il ne s'y trouve beaucoup de choses justes et dont nous ne puissions tirer profit, mais que, dans l'ensemble, il laisse une impression fâcheuse, et qu'il servira mal les bonnes intentions de l'auteur. Aussi je n'ose trop le recommander, car il pourrait induire en erreur beaucoup de jeunes têtes, qui n'ont pas besoin d'entendre cet appel.

P. Talon.

Histoire de l'Église collégiale et du chapitre de Saint-Pierre de Lille, par E. Hautcœur. Tome Ier. Lille, L. Quarré; Paris, A. Picard et fils, 1896, in-8 de xii-479 p. — Prix : 10 fr.

En 1894 et en 1895, nous avons fait connaître aux lecteurs du *Polybiblion* les trois volumes qui renferment le Cartulaire et les Documents liturgiques et nécrologiques de la collégiale de Saint-Pierre de Lille. C'étaient les assises sur lesquelles devait s'élever le monument littéraire consacré à cette grande institution. Mgr Hautcœur n'a pas tardé à édifier une partie importante de ce monument; il vient de faire paraître le tome Ier de cette histoire, qui s'étend de 1050 à 1300 et comprend la période des origines, de l'organisation et des développements. Voici, en quelques mots, les grandes lignes que présente ce livre.

Le puissant comte de Flandre Baudouin V, qui voulait faire de la bourgade nommée Isla une grande cité et y avait établi un *castrum*, y fonda vers 1050 la collégiale de Saint-Pierre, où quarante chanoines et un nombreux clergé inférieur devaient, jour et nuit, prier et chanter les louanges

de Dieu. Cette fondation fut pour la ville de Lille « le signal d'une ère de développement et de prospérité. C'était du travail pour de nombreux artisans, de l'occupation pour les artistes, un aliment pour le commerce local, une attraction pour les lettrés et les clercs. » La dédicace solennelle de l'église eut lieu le 2 août 1065, en présence d'un grand nombre d'évêques, d'abbés et de nobles personnages. Un an plus tard, en septembre 1066, le comte promulgua, avec non moins de solennité, la grande charte de Saint-Pierre, par laquelle il accordait à la nouvelle institution un privilège d'exemption territoriale et civile, des droits et de vastes domaines qui constituaient son apanage.

Dès sa fondation, le chapitre exerça une grande influence dans la ville et dans la région. Plusieurs de ses membres sont chargés par le Saint-Siège, le roi de France et le comte de Flandre de missions difficiles et délicates ; d'autres se font remarquer par leur sainteté ; son école jette un vif éclat, avec le célèbre Raimbert qui y professe, et avec des élèves qui deviennent illustres, Gauthier de Châtillon, l'auteur de l'Alexandréide ; Alain de Lille, surnommé le Docteur universel ; Jacquemart Giélée, qui écrit Renard le nouvel. Des évêques et de saints religieux sont formés dans le cloître de Saint-Pierre.

Après avoir ainsi, en une centaine de pages, fait connaître les origines de la collégiale et de la ville de Lille à l'aide de documents et de faits la plupart inédits, l'auteur expose l'organisation intérieure de la collégiale et ses développements successifs dans une intéressante étude consacrée aux dignitaires du chapitre, le prévôt, le doyen, le chantre, l'écolâtre et le trésorier, et aux règlements concernant les maisons canonicales, la résidence, l'élection, l'administration et la répartition des biens, la distribution des revenus entre les ayants droit, la collation des prébendes et bénéfices de toute nature, les fonctions des vicaires, des chapelains et des enfants du chœur et des écoles, l'ordre des offices religieux et des messes et les usages liturgiques.

Les ressources de la collégiale sont indiquées avec une grande netteté. Ce sont le cloître et les maisons des chanoines, des fondations de messes, d'obits et d'offices, les autels et les dîmes obtenus par don ou par achat, et enfin un grand nombre de possessions territoriales. A cette occasion, Mgr Hautcœur a fait de savantes recherches sur les biens ruraux, les grands domaines, les baux à ferme, les « soyestés » ou terres dont les produits appartenaient en commun au chapitre propriétaire et à l'occupeur, et sur les différentes méthodes de culture, qui ont fait d'un sol marécageux ou sablonneux l'un des territoires les plus productifs que l'on trouve en Europe. La juridiction temporelle qu'exerçait le chapitre amène les articles consacrés aux baillis, aux sergents, à la « Cour laie » et aux adoucissements que les tribunaux dépendant des institutions religieuses apportèrent à la législation dans le moyen âge. La collégiale avait un

privilège d'exemption civile et territoriale. La ville de Lille, dont les libertés et les droits sont aussi mis en lumière à l'aide de documents et de faits incomplètement connus jusqu'aujourd'hui, est souvent en désaccord avec Saint-Pierre à l'occasion de ces exemptions et de ces droits. Toujours déboutée de ses prétentions devant les tribunaux, la ville s'efforce de les faire valoir jusqu'au moment où intervient un accord, dans lequel le chapitre montre une grande modération.

Les paroisses de la ville et des campagnes, ainsi que les hôpitaux, doivent beaucoup à Saint-Pierre, qui exerçait sur elles un droit de patronat. A cet ordre d'idées se rattache le culte de Notre-Dame de la Treille, la procession de Lille et l'affaire d'Adam Blauwet et du chevalier rouge, dont l'auteur parle vers la fin de son tome Ier. Ce volume est complété par les séries chronologiques des prévôts, des doyens et des autres dignitaires, par une note sur la topographie de Lille au XIIIe siècle et par sept planches de sceaux.

Le coup d'œil d'ensemble que nous venons de jeter sur l'histoire de Saint-Pierre de Lille ne peut donner une idée de l'intérêt que présente ce récit, où l'on voit se développer les origines d'un puissant chapitre et celles d'une grande cité. L'auteur a découvert, dans les sources originales, un nombre considérable de renseignements inédits ou imparfaitement connus, que ses connaissances en histoire et en paléographie, en théologie, en droit canon et en liturgie lui ont permis d'utiliser. Et il a mis tout cela en œuvre, en restant fidèle aux règles qu'il s'est tracées dans sa préface : ne rien avancer que sur preuves, raconter les événements sans rien ajouter, sans rien retrancher. C. Dehaisnes.

Russes et Slaves, *Études politiques et littéraires*, par Louis Leger. 2e série. Paris, Hachette, 1896, in-16 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Leger, professeur au Collège de France, a signalé naguère l'importance des études russes, il est maintenant un des premiers à nous rappeler que de front avec les études russes doivent aussi marcher les études slaves. En effet, si la Russie occupe la première place dans le monde slave, il n'en est pas moins incontestable que d'autres peuples de la même race méritent également de fixer l'attention de l'historien, du littérateur, de l'homme d'État : ils ont un glorieux passé, ils ont produit de grands écrivains, et il est des problèmes politiques que la Russie ne pourra résoudre qu'avec le concours de tous les Slaves.

Abordant lui-même ce champ encore si peu connu, M. Leger a publié, en 1890, une première série d'études sur les Russes et les Slaves ; c'est la deuxième série qui paraît aujourd'hui. Ce volume offre au lecteur la même variété que le précédent. On y trouvera des chapitres sur la Russie (*Développement intellectuel*, *von Vizine*, *Premières années de Catherine II*), sur la Bulgarie et la Serbie (*Zacharie Stoianov*, *Grecs*, *Serbes*

et Bulgares), sur la Pologne (*Un poème de Mickiewicz, Julien Niemcewicz*), sur la Bohême (*Notes de voyage*). Le chapitre sur l'érection de la chaire de Littératures slaves au Collège de France est particulièrement intéressant au point de vue des fluctuations de l'opinion publique. Une étude approfondie de l'histoire des Slaves, la connaissance de leurs principales langues, enfin le contact personnel avec nombre de représentants de ces peuples, ont permis à l'auteur d'écrire un livre d'une réelle utilité et qui se lit agréablement. On remarquera surtout — et ce n'est pas un mince mérite — l'impartialité de M. Leger : « J'ai fait de mon mieux, écrit-il (p. VII), pour tenir la balance égale entre ces peuples d'importance si inégale, parfois en lutte les uns contre les autres, mais qui tous ont droit à nos sympathies, car leurs intérêts ont été souvent solidaires des nôtres, et à des titres divers, triomphants ou vaincus, glorieux ou obscurs, ils ont tous combattu pour la cause de la chrétienté et de la civilisation. »

PIERLING.

La Dalmatie, de 1797 à 1815. Épisode des conquêtes napoléoniennes, par l'abbé PAUL PISANI. Paris, Picard et fils, gr. in-8 de XXXVI-490 p. — Prix : 10 fr.

A travers l'Orient, par le même. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de XIII-341 p. — Prix : 4 fr.

M. l'abbé Pisani appartient à ce groupe d'érudits français qui s'occupent d'histoire étrangère en remontant jusqu'aux sources de première main. Il a jeté son dévolu sur l'Orient et sur les pays slaves. Nous avons devant nous deux de ses livres, dont l'un traite de la Dalmatie sous la domination française, l'autre embrasse tout l'Orient. Cette simple indication du sujet suffit pour faire deviner au lecteur que ces deux travaux ne sont pas du même genre : le premier s'adresse aux savants, le second est destiné au grand public. Nous dirons quelques mots de tous les deux.

Dans l'histoire de la Dalmatie il y avait des pages oubliées ou négligées. Elles se rapportent à l'époque où, changeant de maître, le pays est devenu une province du premier Empire. En vain chercherait-on à se renseigner dans les nombreux volumes de Thiers ou dans les Mémoires de Marmont : ces deux auteurs n'offrent que des données très insuffisantes. Ceux qui ont écrit après eux, faute de documents, n'ont pas réussi à combler cette regrettable lacune. M. l'abbé Pisani s'en est chargé. Il a commencé par faire des recherches systématiques, non seulement à Paris aux Archives nationales, dans celles du ministère des affaires étrangères, de la guerre, de la marine, mais aussi à Zara, à Vienne, à Laybach, à Trieste, à Raguse et dans quelques archives de famille. Ce procédé a eu les plus heureuses conséquences ; outre la masse considérable de renseignements qu'il a procurée à l'auteur, il l'a mis en contact

personnel et fréquent avec le peuple dont il étudiait le passé. Aussi bien, non seulement on trouvera dans son livre un récit détaillé des faits, mais on y apprendra encore à connaître l'esprit qui animait les Dalmates, les motifs qui les ont fait agir, les causes de leur antipathie contre les Français et de leur attachement à l'Autriche. Ces deux qualités : abondance de renseignements d'une part, et de l'autre exposition raisonnée et approfondie, nous semblent constituer le mérite principal du livre, et l'on conviendra que ce n'est pas un mérite vulgaire. L'auteur remonte jusqu'à l'année 1797, qui arracha la Dalmatie à la domination de Venise. La période de 1797 à 1806 est comme une introduction pour la partie principale de l'ouvrage, qui s'étend de 1806 à 1814. Désormais, on ne pourra pas étudier l'histoire du premier Empire sans consulter *la Dalmatie* de l'abbé Pisani.

— *A travers l'Orient* nous transporte dans une autre sphère et dans une autre époque. Le but de cette publication est de vulgariser les connaissances sur les Églises d'Orient. Elle a été composée évidemment sous l'empire des idées lancées dans le monde par les encycliques de Léon XIII, avec l'espoir de coopérer à cette unité merveilleuse qui, selon les oracles de l'Évangile, sera le partage de l'humanité expirante. Ce volume, étant l'abrégé des cours faits à la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris pendant l'année 1895-1896, l'auteur a dû nécessairement, pour l'adapter à sa nouvelle destination, retrancher les discussions théologiques et philosophiques, les citations, les références, tous les passages enfin qui eussent manqué d'intérêt pour le grand public. Par contre, en parcourant ces pages, on pourra acquérir des vues d'ensemble sur les Églises d'Orient avant et après le concile de Florence. Il est inutile d'insister sur l'importance de ce sujet. La question d'Orient est plus actuelle que jamais, et ceux qui ont visité ces lointains pays savent que la religion s'identifie le plus souvent avec la nationalité, que les questions d'Église sont des questions de haute politique. Aussi croyons-nous qu'il serait surtout opportun de lire en ce moment le dernier chapitre du livre, intitulé : « La France protectrice de l'Église dans le Levant. La question des Lieux saints. » Il est plein d'enseignement pour l'heure présente.

PIERLING.

Madame Roland. A biographical study, by IDA M. TARBELL. New-York, Charles Scribner's sons, 1896, in-18 cart. de XII-328 p.

Le Mariage de Mme Roland. Trois années de correspondance amoureuse, 1777-1780, publié avec une Introduction et des notes par A. JOIN-LAMBERT. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de LXX-337 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il y a quelques années, une Américaine, Mrs. Tarbell, qui s'intéressait particulièrement aux femmes de la Révolution française, vint à Paris et eut occasion de consulter à la Bibliothèque nationale un dossier dé-

posé là en 1888 et contenant la correspondance de Mme Roland avec son mari, avant leur mariage. Cette correspondance, jointe aux *Mémoires*, aux *Lettres à Mlle Cannel*, aux nombreux écrits publiés sur l'Égérie girondine, lui fournit le thème d'une étude biographique. Ce travail se distingue moins par la nouveauté des faits ou des aperçus que par la clarté et l'agrément de l'exposition, ainsi que par son élégante illustration comprenant cinq portraits de Mme Roland et plusieurs vues des lieux habités par elle, y compris la prison qui fut sa dernière demeure.

— En même temps que ce volume s'imprimait en Amérique, M. Join-Lambert, avec la collaboration indirecte de M. Louis Passy, préparait la publication intégrale des lettres utilisées par Mrs. Tarbell. Ces lettres, au nombre de cent douze, ont été rédigées de septembre 1777 à janvier 1780 ; le mariage eut lieu en février 1780. Comment se prépara-t-il lentement, par un long échange d'idées et d'impressions? C'est ce que révèle cette série de lettres où la raison, et une raison pédante, prend souvent le masque d'une sensibilité passionnée. Ces deux « amoureux, » en se dépeignant mutuellement leurs états d'âme, déclament et dissertent à qui mieux mieux; ils lisent autant dans leurs souvenirs de la *Nouvelle Héloïse* que dans leur cœur. Mais, si l'on veut bien oublier ces formes démodées, on verra ici Manon Phlipon, bien supérieure à son futur mari, opérer habilement la suite des marches et des contremarches qui finiront par la rapprocher pour jamais de l'homme « vertueux, » destiné comme elle à être le jouet et la victime d'une révolution sanglante. « Il y a eu de tout dans ce roman. Au début, des pensées de suicide; les soupçons d'une amie à laquelle Roland est enlevé; la passion d'un jouvenceau éconduit; les offres mystiques de M. de Sévelinges; la jalousie rétrospective inspirée par La Blancherie; la susceptibilité et les légèretés d'un père; les indécisions de Roland; le coup de théâtre de la retraite au couvent et, pour couronnement du drame, le dénouement des pièces morales, le mariage » (*Introduction*, p. LXXIV). L'annotation, un peu trop sobre, laisse sans explication certaines parties obscures du texte et on a signalé (*Revue critique* du 25 mai) des inexactitudes de détail. Les portraits de M. et Mme Roland insérés dans ce volume ne figurent justement pas dans celui de Mrs. Tarbell et complètent ainsi une série iconographique intéressante. L. P.

Études balzaciennes. Un Roman d'amour, par le vicomte SPOELBERCH DE LOVENJOUL. 2e édition. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-18 de XV-248 p. — Prix : 3 fr. 50.

La couverture du présent livre porte simplement, avec le nom de l'auteur, le titre de : *Un Roman d'amour*. Ceux qui ne connaissent qu'imparfaitement M. de Lovenjoul s'imagineront tout de suite qu'il s'agit d'une œuvre de fantaisie. Quelle erreur! Mais elle se dissipera

aussitôt quand le volume, ouvert au premier titre intérieur, leur apparaîtra avec l'intitulé complémentaire : *Études balzaciennes*. Aucun travail sur Balzac ne saurait être plus suggestif, et, disons-le aussi bien vite, plus attristant pour sa grande mémoire. Il suffit d'avoir lu avec quelque attention la *Comédie humaine* pour rester frappé de l'histoire d'*Albert Savarus :* c'est le roman même de l'illustre écrivain, avec cette différence essentielle que Balzac épouse enfin la femme de ses rêves, alors que son héros, victime de manœuvres machiavéliques déterminant une erreur en partie double, se jette dans un cloître.

Ici donc, nous sommes en face de la longue aventure, épistolairement sentimentale d'abord et assez réaliste ensuite, croyons-nous, d'Honoré de Balzac et de Mme Hanska (l'Étrangère). M. le vicomte de Lovenjoul a eu entre les mains diverses lettres de ces deux personnages, et il nous les communique. C'est en 1832 que commencèrent les rapports, forcément corrects en raison de la distance qui les séparait, du célèbre peintre de mœurs et de la comtesse Éveline Rzewuska, devenue, en 1818 ou 1822, la femme de Venceslas de Hanski. Le « roman d'amour » en question, aussi blâmable d'ailleurs que celui d'Albert Savarus et de la duchesse d'Argaiolo, se termina, en 1850, à la satisfaction de Balzac, par le mariage objet de tous ses vœux. Mais dans cette union, qui ne fut pas de longue durée, l'auteur de la *Physiologie du mariage* ne trouva pas le bonheur qu'il se promettait. Il avait vieilli, son idole aussi, et l'entente entre les époux ne semble pas avoir été parfaite. Il est d'inéluctables justices : Balzac avait fauté gravement en convoitant d'une façon aussi persévérante la femme d'autrui. N'insistons pas. Remarquons toutefois qu'à son lit d'agonie le mourant n'avait à ses côtés que sa mère, une garde et un domestique. Sa femme était absente.... Désolant, certes, mais la morale, unique pour tous, était vengée. Il nous en coûte de prononcer un tel jugement, Balzac devant rester, comme romancier, la plus grande figure du siècle qui s'achève.

Ce *Roman d'amour* s'arrête à la page 109. Les pages suivantes sont occupées par trois morceaux fort intéressants dont voici les titres : *A propos de la recherche et de la physionomie des noms dans « la Comédie humaine ; »* — *Les Avatars d' « Un Début dans la vie ; »* — enfin *Une Étude impartiale sur H. de Balzac*, qui, signée de l'initiale N (Alfred Nettement), parut pour la première fois dans la *Gazette de France* des 11, 17 et 24 février 1836.

Tout cela forme un ensemble attachant; mais la première partie, de beaucoup la plus curieuse, est celle qui donne le plus à penser. M. de Lovenjoul en a tiré le meilleur parti. Une erreur typographique à rectifier dans la future édition : page 72, ligne 17, la date de 1883 doit être remplacée par 1833.

E.-C. Gaudot.

Giacomo Dina e l' Opera sua nelle vicende del risorgimento italiano, da Luigi Chiala. Vol. I : *Dalla guerra del 1848 alla morte di Cavour.* Torino, Roux, Frassati, 1896, in-8 de vii-382 p.

Giacomo Dina, mort le 16 juillet 1879, ne fut qu'un journaliste, mais un journaliste de premier ordre, et, comme tel, un des plus ardents ouvriers de l'unité italienne. Dans les derniers temps de sa vie, il manifesta plusieurs fois, notamment au marquis Francesco d'Arcais, le désir de réunir en un volume les principaux articles par lui publiés pendant trente ans dans le journal *l'Opinione.* Sous le titre peut-être un peu trop ambitieux du présent ouvrage, ce n'est en somme que cette collection d'articles qu'il faut chercher; mais l'éditeur les a fort ingénieusement groupés dans l'ordre chronologique, et les a illustrés par une sorte de récit sommaire de l'histoire italienne contemporaine, en insistant comme de juste sur les épisodes divers auxquels ils se rattachent; il a tiré d'utiles renseignements de la correspondance politique de Dina ; sa publication pourra tenir lieu des *Souvenirs* que Dina rêvait aussi d'écrire, et qui auraient sans doute été fort intéressants. Dans ce premier volume, M. Chiala, après un chapitre d'introduction sur la jeunesse de son héros, qui abandonna l'enseignement primaire pour le journalisme à vingt-trois ans, suit la carrière de Dina à l'*Opinione*, où il entre en 1847. L'*Opinione* avait alors pour directeur Bianchi-Giovini, qui s'en retira en 1851 : Dina en devint rédacteur en chef en 1851, puis directeur en 1856. Le présent volume contient les principaux articles écrits par Dina sous les ministères d'Azeglio et Cavour, jusqu'à la mort de Cavour en 1861 ; ces articles sont les échos de toutes les grandes affaires qui passionnaient alors dans tous les partis l'opinion italienne, les réformes économiques de Cavour, l'alliance pour la guerre de Crimée, la loi sur les corporations religieuses qui provoqua tant de difficultés et une crise ministérielle, le congrès de Paris, les relations avec l'Autriche et leur rupture, les fameuses élections générales du 15 novembre 1857, puis l'entrevue de Plombières, — épisode dont le commentaire était aisé pour l'auteur des *Pagine di storia contemporanea*, — la guerre d'Italie, Villafranca, l'expédition des Mille, l'occupation des Marches, de l'Ombrie, de Naples. Le volume se termine à la mort de Cavour, événement qui inspira à Dina plusieurs très beaux articles. M. Chiala a eu l'excellente idée d'en rapprocher divers fragments écrits par Dina sur Cavour, en vue d'un travail qui n'a pas été composé. Le second volume réunira un choix des articles écrits de 1861 à 1878 (congrès de Berlin). On pourra alors se faire une idée plus exacte du talent très réel de polémiste de l'honnête et clairvoyant Dina. L.-G. Pélissier.

BULLETIN

Memorias de un defensor, por D. Casto Barbasán Laguerueela. Tomo I. Madrid, Biblioteca de los Estudios militares, 1896, in-12 de 431 p. — Prix : 4 fr.

Don Casto Barbasán fait l'histoire des procès militaires, et il retrace, avec humour et originalité, toutes les phases d'une instruction, d'une défense et d'un jugement au conseil de guerre espagnol. Les faits sont présentés avec clarté et précision; l'auteur entre dans les détails les plus circonstanciés et nous fait connaître tous les rouages de l'organisation judiciaire dans l'armée de son pays. Puis, dans la seconde et la troisième partie du volume, il expose sept cas dans lesquels il a été appelé à prendre la défense d'accusés. Il rapporte soigneusement les faits qui ont motivé l'accusation, raconte tous les incidents du procès, donne sa plaidoirie tout entière et la sentence des juges. Livre curieux comme peinture des mœurs militaires espagnoles. Nous ne dirons pas que le style a des prétentions littéraires, ce qui serait contraire aux intentions mêmes de l'auteur; mais il se fait lire avec intérêt, en particulier dans les chapitres dramatiques où est exposée la défense d'accusés innocents. G. Bernard.

Mélanges de philosophie catholique. *Le Cartésianisme, le rationalisme et la scolastique.* Tome II des **Œuvres complètes** de Jean-Baptiste Aubry, docteur en théologie, publiées par son frère, prêtre du diocèse de Beauvais. Paris, Retaux, 1895, in-8 de 305 p. — Prix : 6 fr.

Du tome Ier des *Œuvres complètes* de J.-B. Aubry, il a été rendu compte dans le *Polybiblion* (t. LXXIII, p. 147). Œuvre posthume, publiée par les soins pieux du frère de l'auteur, chacune des parties dont elle se compose procède nécessairement de la même pensée et reste imprégnée du même esprit, tout de zèle apostolique et de dévouement à l'Église. L'auteur a-t-il été aussi heureux pour le choix des moyens dans ses appréciations ? Il est permis d'en douter. Peut-être se rappelle-t-on que, dans son projet de synthèse des connaissances humaines, il voulait tout subordonner à la théologie, et qu'il esquissait une « Théologie des sciences exactes, » une « Théologie des sciences cosmographiques...., » une « Théologie des sciences médicales et pharmaceutiques ! » Ce serait là faire descendre la théologie à un rôle qui n'est pas le sien et que la Providence ne lui a pas assigné. Cultiver les sciences dans un esprit chrétien et en se gardant de toute théorie hasardée qui établirait une opposition certaine aux vérités dogmatiques ou morales, ce n'est pas là prendre la théologie ou la Bible pour base des investigations scientifiques, comme le voudrait le pieux auteur : c'est seulement éviter les fausses routes à leur lumière.

Cette thèse est assurément moins risquée en matière de philosophie qu'en matière de sciences proprement dites. Mais là même nous croyons qu'il y a un excès à éviter. La raison et la foi ont chacune un domaine propre avec des frontières communes, il est vrai; le rôle et le devoir du philosophe chrétien, c'est, quand il côtoie ces frontières, de considérer les vérités révélées comme des phares lui indiquant les écueils qu'il doit éviter. Mais il ne lui est pas interdit de s'élever, par l'effort de l'intelligence et de la raison, aux vérités ressortant, par exemple, de la psychologie, de la logique, de la morale naturelle, de la théodicée. Est-ce à dire, comme le prétendent à tort quelques penseurs, même chrétiens, qu'il soit interdit

au philosophe, comme tel, d'accepter certaines données ressortissant du domaine de la théologie et de philosopher sur elles ? Loin de nous une telle pensée : autant vaudrait prétendre interdire à un savant de s'élever à la philosophie de sa science, à un Newton, par exemple, de trouver dans les lois de l'astronomie une preuve de l'existence de Dieu. Mais notre auteur va beaucoup plus loin. Il voudrait qu'en philosophie, comme d'ailleurs dans toute autre science, toute base, tout point d'appui, fussent pris avant tout dans la théologie, ne s'apercevant pas que, dans cette voie, on serait fatalement conduit à l'erreur traditionaliste, qui dénie à la raison le pouvoir d'arriver à la vérité, même naturelle, autrement que par la révélation. Sous le bénéfice de ces réserves, reconnaissons qu'il y a, dans ce livre, une vaste érudition et beaucoup d'excellentes considérations sur l'histoire de la philosophie, sur Platon et Aristote, sur les faux systèmes philosophiques, sur la nécessité de la métaphysique, sur l'excellence de la philosophie traditionnelle. Mais, sans méconnaître et sans approuver les erreurs de Descartes et de Pascal, il nous est impossible de suivre l'auteur dans l'excès de ces appréciations sur ou plutôt contre ces deux belles intelligences, et de les rendre responsables des erreurs commises non par l'usage légitime mais par l'abus des principes posés par elles. Au surplus, quand on voit appliquer à Fénelon (p. 254) et à Bossuet lui-même (p. 257) le reproche de rationalisme et de cartésianisme (pris dans le sens d'une sorte de luthéranisme philosophique), on a quelque droit de se croire autorisé à se séparer de l'auteur d'appréciations aussi extrêmes. Ne serait-ce pas le cas de se rappeler le vieil adage : Qui veut trop prouver.... ? JEAN D'ESTIENNE.

Das Wesen des Humors, von Dr JOSEF MÜLLER. München, Lüneburg, 1896, in-8 de 39 p. — Prix : 1 fr. 80.

Personne ne se trouvait mieux placé que M. le docteur Müller, pour traiter ce sujet spécial de l'humour. N'a-t-il pas, en effet, pénétré le plus avant dans l'esprit le plus humoristique que nous connaissions en Allemagne, par ses belles études sur Jean Paul ? Cependant il reconnaît que les esprits les plus distingués ont essayé de définir la nature de l'humour, et qu'ils n'y ont pas réussi. Dans une première partie de son travail, M. Müller passe en revue et critique ces diverses définitions. Malgré son admiration pour Jean Paul, il ne saurait admettre avec lui que l'humour soit « le fini appliqué à l'infini. » Ni Théodore Vischer, ni Lotze, ni Ruge, ni Eichendorff, ni Schopenhauer qui définit l'humour « le sérieux caché derrière le plaisant, » ni Solger, ni Backhaus, ni Lazarus ne satisfont l'esprit du philosophe. Kuno Fischer a une idée plus juste de la nature de l'humour, mais il la développe plutôt en déclamateur qu'en logicien.

Après cette courte revue critique, M. Müller essaie à son tour de serrer dans ses liens ce Protée aux formes multiples. Laissant de côté le terrain métaphysique qui a égaré plus d'un critique et l'a amené à porter dans sa définition les idées qui découlaient *a priori* de son système, M. Müller se place au point de vue psychologique et cherche à déterminer les qualités qui constituent l'écrivain humoristique : les Cervantes, les Sterne, les Rabelais, les Shakespeare, les Swift, les Jean Paul, les Dickens, et il les réduit à deux : l'optimisme d'une part, la noblesse morale d'autre part. Comment ces deux qualités réunies ne produisent-elles pas plutôt le pathétique que l'humour? C'est que l'humour prend à son service la plaisanterie, non pas pour détruire ce qu'il y a de noble dans son objet, mais plutôt pour le faire ressortir avec plus de vigueur par le contraste, et pour lui donner

comme du relief. Voilà les conclusions auxquelles aboutit cette fine analyse.

L. Mensch.

La Photographie de l'Invisible, par G.-N. Niewenglowski. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1896, in-8 de 24 p. avec nombreuses fig. — Prix : 1 fr. 50.

Cette brochure donne de précieux renseignements sur la question qui préoccupe à un si haut point les savants contemporains. L'auteur nous met brièvement au courant de la découverte des rayons cathodiques et de leur histoire jusqu'à Röntgen. Cette technologie succincte et précise permet au public de se rendre un compte exact des propriétés des rayons invisibles et des opérations radiographiques. On comprend combien une bonne théorie d'une si utile découverte peut faciliter l'application de cette science aux études chirurgicales. Cette brochure contient en plus les expériences diverses et les plus célèbres travaux de MM. Imbert, Seguy, Londe, Giffard, etc.; elle a reproduit en outre les épreuves principales des clichés de radiographie.

Jean de Veyrins.

La Photographie à travers les corps opaques, avec une étude sur les images photofulgurales, par E.-N. Santini. Paris, Mendel, 1896, in-18 de 102 p. avec 16 grav. — Prix : 2 fr.

Le journal *Photo-Revue* vient de faire paraître une étude intéressante et approfondie des expériences du docteur Röntgen et de celles que sa découverte a suscitées. Cet opuscule renferme d'abord les principes élémentaires de physique nécessaires pour l'intelligence de la question. Puis, après avoir donné quelques notions sur la matière, la force, la lumière et surtout l'électricité, M. Santini expose clairement la théorie des rayons cathodiques déjà soupçonnés et même découverts avant le docteur Röntgen. Ce sont ensuite des explications sur les rayons cathodiques, sur les rayons X de Röntgen et sur ceux de Tommasi, avec l'exposé des expériences et des épreuves principales, grosses de résultats et fécondes en utiles applications pour la médecine. La troisième partie de la brochure traite des images appelées par l'auteur photofulgurales et rattachées par lui aux rayons invisibles. C'est un historique détaillé des merveilleux phénomènes électriques occasionnés par la foudre depuis l'an 360 jusqu'à notre époque. Cette partie renferme en outre les travaux divers faits en ce sens par les savants, soit avant, soit à la suite des célèbres expériences de Röntgen.

Jean de Veyrins.

Annuaire de l'armée coloniale (4e année, 1897), par Ned-Noll. Paris, Charles-Lavauzelle, 1897, gr. in-8 de 160 p. — Prix : 2 fr.

Depuis quelques années, les annuaires d'armes se multiplient chez les éditeurs militaires. Il ne faut pas nous en plaindre. Non seulement ces publications particulières contiennent des détails spéciaux que ne peut contenir un annuaire général, mais leur valeur littéraire s'est accrue de cette division et nous y gagnons de posséder des ouvrages intéressants à lire au lieu de nomenclatures sèches, bonnes seulement à consulter dans des cas déterminés. *L'Annuaire de l'armée coloniale* — de cette armée qui est encore à créer — a devancé son heure; c'est, en outre d'un répertoire très complet, nous donnant tout ce qui intéresse l'infanterie de marine : composition des états-majors et des corps de troupes, les tarifs de solde, etc., etc., un résumé de tous les événements militaires qui se sont passés pendant l'année aux colonies, résumé précédé la plupart du temps d'un historique

rétrospectif. De jolies photographies, reproduction de clichés pris et communiqués par des officiers employés dans nos diverses possessions d'outre-mer, donnent à l'ouvrage de Ned-Noll un attrait particulier.

ARTHUR DE GANNIERS.

Alt-Keltischer Sprachschatz, von ALFRED HOLDER. 8e livr. *Galli-Hyssos* (col. 1793-2044) et 9e livr. *I. — Livius* (col. 1-254). Leipzig, Teubner, 1896-1897. — Prix de chaque livraison : 10 fr.

La neuvième livraison du répertoire onomastique de l'ancien celtique de M. Holder a paru avant que nous ayons annoncé la huitième : on voit par là comme les livraisons de ce grand ouvrage se suivent rapidement, grâce au zèle de l'auteur et à l'exactitude de l'éditeur. — La huitième livraison achevait le premier volume, c'est-à-dire la moitié du dictionnaire : elle était, pour une grande part, remplie par les articles *Galli*, *Gallia*, *Gallicus*, articles bien longs, puisque le système de M. Holder est de donner tous les passages des écrivains classiques où se trouvent les mots étudiés. La neuvième livraison, qui commence le tome II, est plus variée. La lettre I déjà fournit un certain nombre de suffixes dont les linguistes trouveront ici des listes complètes. On y rencontre aussi un certain nombre de noms intéressants par eux-mêmes, dont l'histoire est constituée par les exemples des auteurs classiques, *Isara*, ancien nom à la fois de l'Isère, de l'Oise et de l'Yser, en France, et de l'Isar en Allemagne; *Liger*, la Loire; *leuga*, le nom de la lieue que les Romains avaient adopté et qu'ils nous ont transmis; les *Lingones* et les *Lemovices*, etc. M. Holder a compris aussi dans sa liste des noms de dieux romains acclimatés chez les Gaulois, comme les *Junones*, *Jovis*, *Liber pater*. Ces noms sont une addition à la connaissance de la Gaule, et nous ne blâmerons pas M. Holder de les avoir annexés. H. G.

Récits extraits des poètes et prosateurs du moyen âge, mis en français moderne, par GASTON PARIS. Paris, Hachette, 1896, in-16 de VIII-232 p. — Prix : 1 fr. 50.

Des programmes universitaires recommandent la lecture d'auteurs français du moyen âge dans les classes de grammaire. Le désir de donner à des enfants de dix ou douze ans des notions de notre ancienne littérature est assurément louable et il faut lui souhaiter du succès, mais je le crois chimérique. Ce petit livre, fait pour répondre à ce but et auquel M. G. Paris n'a pas dédaigné d'attacher son nom, n'a presque rien conservé du style de la vieille langue et montre une fois de plus que le vieux français ne se traduit pas; malgré l'heureux choix des morceaux et la sûreté de la traduction, on trouvera la plupart des fables pauvrement racontées, les légendes pieuses prolixes, les récits historiques ou épiques ternes. Les morceaux dont le style s'éloigne le moins de celui de l'original sont quelques fables de Nicole Bozon, les fragments de *Renart* et le morceau de *Jean de Paris*. Il faut encore signaler des notes excellentes dans leur sobriété et surtout un vocabulaire fort court mais précieux. J. C. P.

Diana Vaughan et ses répondants, par L. NEMOURS-GODRÉ. Paris, H. Oudin et aux bureaux de la *Vérité*, 1897, in-8 de 50 p. — Prix : 0 fr. 60.

A la suite de toutes les discussions qui se sont élevées sur la personne et l'existence de Diana Vaughan, un écrit vient de paraître, qui prouve que, derrière la soi-disant luciférienne, il n'y a qu'une audacieuse entreprise de librairie, dont les deux auteurs, le trop fameux Léo Taxil et son compère

le docteur Hacks (dit Bataille), ont fait tous les frais avec leur imagination romanesque, en exploitant la crédulité d'un certain public chrétien, trop ami du merveilleux. La brochure de M. L. Nemours-Godré, qu'on lira avec intérêt, dévoile la mystification et confond ses auteurs. X.

Representation in Virginia, by Julian A. C. Chandler (*Johns Hopkins University Studies*, 14e série, nos 6-7). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1896, in-8 de 83 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur de ce travail prépare un ouvrage développé sur l'histoire constitutionnelle de la Virginie, où il envisagera la question sous ses différents aspects. C'en est un seul côté, celui de la représentation telle qu'elle existe dans la législature même de cet État, qui est étudié par M. Chandler dans ses origines et dans ses transformations successives ; aussi peut-on lui reprocher d'avoir adopté un titre trop compréhensif, promettant plus que le travail même ne tient. C'est là une critique de pure forme; quant au fond, il est excellent. M. Chandler a étudié avec impartialité les différents systèmes de représentation qui ont depuis 1618 (car si la première charte concédée par Jacques Ier remonte à 1606, l'idée d'une représentation ne paraît en réalité que douze ans plus tard) jusqu'en 1891 successivement existé en Virginie. Or la tâche n'est pas très facile : l'auteur ne compte pas moins de neuf systèmes différents employés au cours de ces trois siècles ! Il a raconté dans quelles circonstances, à la suite de quels événements ils furent établis; il a analysé chacun d'eux avec précision et en a fait la critique avec soin. Il a, en un mot, fait œuvre de politique et d'historien. Parvenu à la fin de son exposé, M. Chandler est obligé d'énoncer son sentiment sur l'organisation actuelle de la représentation en Virginie; il le fait avec discrétion, mais en montre les défauts et indique les modifications à y introduire. C'est la conclusion de son étude, une conclusion sage, mais d'une portée trop particulière pour être résumée ici, même dans ses grands traits.

Henri Froidevaux.

Constitutional History of Hawaii, by Henry E. Chambers (*Johns Hopkins University Studies*, 14e série, n° 1). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1896, in-8 de 40 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Chambers a retracé l'histoire des différentes constitutions (au nombre de quatre) qui depuis l'année 1840 ont régi les îles Hawaii, et en a donné l'analyse. Après une courte introduction dans laquelle l'auteur montre l'importance de cet archipel, il raconte comment l'unité gouvernementale y fut établie, et ce qu'y firent les missionnaires, puis il pénètre au cœur même de son sujet, dont il retrace les différentes phases, sans omettre les coups d'État, les révolutions, etc., jusqu'à l'établissement de la république à Hawaii, en 1893. M. Chambers termine en montrant que l'annexion de l'archipel aux États-Unis, si longtemps désirée par la grande confédération américaine, demeure toujours possible. Ce travail est d'un intérêt tout particulier pour des lecteurs américains; des lecteurs européens peuvent aussi, avec fruit, en prendre connaissance. Henri Froidevaux.

Carnet de voyage d'un antiquaire poitevin, par J. Berthelé. Paris, Lechevalier; Montpellier, Calas, 1896, in-8 de 384 p.

M. Berthelé a réuni quarante-cinq articles qu'il a publiés dans diverses revues. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des arts dans l'ouest de la France liront ce volume avec intérêt et avec profit. Cependant il serait peut-

être permis de se demander si certaines de ces notices méritaient vraiment une réimpression. Celle, par exemple, qui est consacrée à Saint-Pierre d'Aulnay ne complète en aucune manière la monographie que M. de Lasteyrie nous a donnée de cet intéressant édifice. Quant à celle qui porte le numéro 40, elle ressemble un peu trop à un article de journal. M. Berthelé, qui a écrit des livres très savants et très utiles, aurait peut-être mieux fait de ne pas remettre sous les yeux du public des opuscules d'un intérêt si fugitif.

Parmi les monuments étudiés dans ce volume, il en est peu qui présentent un intérêt très général. Je ferai exception, cependant, pour les célèbres faïences dites de Saint-Porchaire. Malheureusement, l'article qui leur est consacré ne fait que rendre compte des travaux de M. Bonnaffé. Il y aurait pourtant bien des choses à dire au sujet de ces poteries, dont l'histoire est mal connue, et auxquelles on n'a pas assigné leur place véritable dans l'histoire de la céramique française. Ceux de nos lecteurs que cette question intéresse pourront consulter l'article que M. Migeon a publié récemment à ce sujet dans la *Gazette des beaux-arts*.

Les parties les plus intéressantes du *Carnet de voyage* sont peut-être celles qui ont trait aux artistes poitevins. C'est seulement en réunissant ainsi les documents originaux qu'on rendra possible la publication de bons livres d'ensemble sur les diverses écoles provinciales. — Il faut signaler également les nombreux « textes campanaires » réunis par M. Berthelé, qui pourrait facilement, avec ces matériaux, faire un travail complet sur les cloches poitevines. J. M. V.

Souvenirs de jeunesse, par Arsène Houssaye. Paris, Flammarion, 1896, T. I, *1830-1850*; T. II, *1850-1870*, 2 vol. in-18 de 322 et 322 p. — Prix de chaque vol. : 3 fr. 50.

En évoquant ses Souvenirs de jeunesse, M. Arsène Houssaye a été amené à nous parler du magnifique réveil littéraire de la première moitié de ce siècle. Tous les illustres de ce temps, Jules Janin, Lamartine, Mme de Girardin, Chopin, Victor Hugo, George Sand, Alfred de Vigny, lui fournissent le sujet de pages intéressantes. Il débute par Sainte-Beuve, assez maltraité, qui, malgré sa laideur, sa disgrâce, s'avisa de s'éprendre de Mme Victor Hugo, cause de la brouille qui se produisit entre le poète et le critique. Béranger, bien passé de mode et dont M. Arsène Houssaye essaie de raviver la gloire éphémère, a aussi une place dans cette amusante galerie : il y figure accompagné de sa Lisette. « Il ne manquait guère que les sacrements à cette union, » dit M. Houssaye. C'était bien quelque chose et dont l'absence aurait dû empêcher Lamennais de vivre dans l'intimité de ce faux ménage. Bien des anecdotes se mêlent agréablement dans ce volume. Telles sont celles qui concernent Alfred de Vigny jouant au grand seigneur, ouvrant lui-même la porte de son petit appartement et tempêtant contre son valet de chambre imaginaire, contre un Jean qui n'était jamais là quand on en avait besoin. Telle est encore l'histoire d'une cuisinière de George Sand; tels sont certains épisodes d'un caractère un peu romanesque : *Un Lis sur du fumier*, *l'Amour et la mort*. Ce volume a dû précéder ou suivre de peu la mort de son auteur, arrivée au mois de février de l'année dernière.

Ce fut un homme heureux que M. Arsène Houssaye. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages dont beaucoup ont eu du succès; il avait un fils qui très aisément a pénétré sous la coupole académique du palais Mazarin; il était né en 1815 et au-dessus de la date 1870, qui sonnait pour lui la cinquante-cinquième année, il avait pu mettre *Souvenirs de jeunesse*. Il est jeune en effet, ce second volume, plus encore que le précédent. La bohème et les

femmes surtout, les demi-mondaines, les actrices, y tiennent une grande place, et avec tant d'anecdotes de genres divers que nous ne pouvons le recommander à tous nos lecteurs. Arrivé à la fin du livre, au chapitre *le Dernier Songe*, nous nous attendions à trouver quelques pensées mûries par plus d'un demi-siècle; mais non, nous y avons vu défiler une théorie d'ombres gracieuses rappelant à l'auteur des épisodes de sa vie passée. Le volume, on le devine, n'est pas ennuyeux, bien qu'écrit parfois dans un style prétentieux; il renferme des chapitres où se reflètent bien les dernières années du second Empire, mais comme il contredit les deux vers de Voltaire que M. Houssaye aimait tant :

Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur....

TH. DE P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Albert LECOY DE LA MARCHE, sous-chef de la section historique aux Archives nationales, est mort à cinquante-six ans, le 22 février. Né à Nemours (Seine-et-Marne), le 21 novembre 1839, il entra, en 1858, à l'École des chartes; fut, à sa sortie, nommé archiviste de la Haute-Savoie (1861-1864), poste qu'il quitta pour les Archives nationales, où il fut tour à tour à la section administrative, puis à la section historique, dont il devint sous-chef en 1892. Professeur d'histoire à l'Institut catholique de Paris de 1877 à 1880, il se vit obligé d'abandonner ces fonctions; c'est un des ennuis que lui valut la netteté avec laquelle il affirmait ses opinions religieuses. Il fut l'un des organisateurs des cours d'enseignement supérieur pour les jeunes filles. Par des articles de journaux et par des ouvrages de polémique historique, M. Lecoy de la Marche s'efforça toute sa vie de défendre la cause religieuse. Mais en même temps il poursuivait des recherches considérables, particulièrement sur l'histoire du XIIIe siècle, dont le résultat a fourni la matière de quelques ouvrages importants, tels sa Vie de saint Martin, son Saint Louis, son René d'Anjou, ses Relations politiques de la France avec le royaume de Majorque. Voici la liste de ses principales publications : *De l'autorité de Grégoire de Tours. Étude critique sur le texte de l'Histoire des Francs* (Paris, 1861, in-8); — *Histoire de l'histoire* (ibid., 1862, in-8); — *Notice historique sur Ripaille-en-Chablais* (Annecy, 1863, in-8); — *Œuvres complètes de Suger*, recueillies, annotées et publiées pour la Société de l'histoire de France (Paris, 1868, in-8); — *La Chaire française au moyen âge, spécialement au XIIIe siècle* (ibid., 1868, in-8); — *Vie de Jesus-Christ* composée au XVe siècle d'après Ludolphe le Chartreux, texte rapproché du français moderne (ibid., 1869-1872, in-4); — *Notes d'un assiégé* (ibid., 1872, in-12); — *Extraits des comptes et mémoriaux du roi René* (ibid., 1873, in-8); — *Titres de la maison ducale de Bourbon* (t. II, Paris, 1874, in-4); — *L'Académie de France à Rome*. Correspondance inédite de ses directeurs (ibid., 1874, in-8); — *Le Roi René* (ibid., 1875, 2 vol. in-8); — *Anecdotes historiques, légendes et apologues d'Étienne de Bourbon*, publiés pour la Société de l'histoire de France (ibid., 1877, in-8); — *La Société au XIIIe siècle* (ibid., 1880, in-12); — *Saint Martin* (Tours, 1881, in-8); — *Les Manuscrits et la miniature* (Paris, 1884, in-8); — *L'Art d'enluminer, manuel technique du XIVe siècle* (Paris, 1887, in-8); — *Saint Louis, son gouvernement et sa politique* (Tours, 1887, gr. in-8); — *Le XIIIe siècle littéraire et scientifique* (Bruges, 1888, in-8); — *L'Esprit de nos aïeux* (Paris, 1889, in-18); — *Le Mystère de saint Bernard de Menthon* (ibid.,

1889, in-8); — *Le Culte de Jeanne d'Arc* (Orléans, 1889, in-8); — *Le XIIIe siècle artistique* (Lille, 1889, in-8); — *Les Sceaux* (Paris, 1890, in-8); — *L'Art d'enluminer* (ibid., 1890, in-18); — *La Guerre aux erreurs historiques* (ibid., 1891, in-18); — *La Peinture religieuse* (Bruxelles, 1892, in-4); — *Les Relations politiques de la France avec le royaume de Majorque* (Paris, 1892, 2 vol. in-8); — *La Fondation de la France du IVe au VIe siècle* (Lille, 1893, in-8); — *Les Récents Progrès de l'histoire* (Lyon, 1893, in-8); — *La France sous saint Louis et sous Philippe le Hardi* (Paris, 1894, in-8); — *A la gloire de Jeanne d'Arc, variétés historiques* (ibid., 1895, in-18); — *Vie de saint Martin, évêque de Tours* (Tours, 1895, in-8); — *A travers l'histoire de France, études critiques* (Paris, 1896, in-18); — *La Vérité dans l'histoire, études critiques* (La Chapelle-Montligeon, 1896, in-18). M. Lecoy de la Marche a donné à la *Bibliothèque de l'École des chartes* les articles suivants : *Exécution du testament d'Amédée III, comte de Genevois, en 1371* (t. XXIV, 1862-1863); — *De l'Interprétation d'une lettre de saint Remi à Clovis* (t. XXVII, 1865-1866); — *Les Coutumes et péages de cens, texte français inédit du commencement du XIIIe siècle* (ibid.); — *Lettre de rémission de René d'Anjou pour Jeanne des Armoises* (t. XXXII, 1871); — *Rapport au ministre de l'instruction publique sur une mission en Italie et à Marseille* (t. XXXIV, 1873); — *Note rectificative au sujet de Louis XI* (t. XXXVI, 1875). Dans la *Revue des questions historiques*, M. Lecoy de la Marche a publié : *Amédée VIII et son séjour à Ripaille* (t. I, 1866); — *Clovis, ses meurtres politiques* (ibid.); — *Une fausse Jeanne d'Arc* (t. X, 1871); — *Le Roi René et ses travaux artistiques* (t. XV, 1874); — *Saint Louis, sa famille et sa cour* (t. XXII, 1877); — *L'Art d'écrire et les calligraphes* (t. XXXVI, 1884); — *Louis XI et la Succession de Provence* (t. XXXVIII, 1888); — *Le Règne de Philippe le Hardi* (t. XLIV, 1888); — *La Prédication de la croisade au XIIIe siècle* (t. XLVIII, 1890); — *L'Expédition de Philippe le Hardi en Catalogne* (t. XLIX, 1891); — *La Croisade de Majorque en 1229* (t. LI, 1892). Il a collaboré également à la *Revue du monde catholique*, du *Contemporain*, et à divers autres recueils périodiques. Il signait dans la *Vérité* des feuilletons historiques du pseudonyme « d'Auteuil. »

— M. Jacques Denis, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Caen, correspondant de l'Institut, est mort à Caen, le 8 février, âgé de soixante-douze ans. Né à Corbigny (Nièvre), le 11 février 1821, élève de l'École normale en 1841, il en sortit trois ans après agrégé de philosophie. Après avoir passé son doctorat en 1847, il fut appelé comme professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Caen, dont il devint doyen par la suite. Nous citerons de lui : *De sermonis origine* (Paris, 1847, in-8); — *Du Rationalisme d'Aristote. Rôle de la raison dans les connaissances humaines, d'après Aristote* (ibid., 1847, in-8); — *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité* (ibid., 1856, 2 vol. in-8, 2e éd. en 1879); — *Balzac, première ébauche du XVIIe siècle et de Bossuet* (ibid., 1867, in-8); — *Du Discours de Celse contre les chrétiens, intitulé : le Discours véritable* (ibid., 1867, in-8); — *Notice sur Boisguilbert* (Caen, 1867, in-8); — *Thucydide, valeur historique de ses discours* (Paris, 1867, in-8); — *Politique de Fénelon* (Caen, 1869, in-8); — *Politiques : Fleuri, Saint-Simon, Boulainvilliers, Duguet* (ibid., 1871, in-8); — *La Philosophie d'Origène* (Paris, 1883, in-8); — *La Comédie grecque* (Paris, 1887, 2 vol. in-8); — *Littérature politique de la Fronde* (Caen, 1893, in-8); — *Quiétisme. Querelle de Bossuet et de Fénelon* (ibid., 1894, in-8); — *Bossuet* (ibid., 1895, in-8); — *Le XVIIIe siècle dans le XVIIe* (ibid., 1896, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Fernand d'Aillières, député de Mamers, qui s'était fait, comme on sait, une spécialité des questions

financières, mort le 5 février, dans son château d'Aillières; — de M. Bigot, membre de l'Académie du Gard et poète, mort en janvier, à Nîmes; — de M. Bosse, professeur honoraire de l'Université, mort à soixante et un ans, le 7 février; — de M. le docteur E. Bourgoin, député des Ardennes, membre de l'Académie de médecine, à qui l'on doit notamment des *Éléments de toxicologie et de médecine légale appliquée à l'empoisonnement* (Paris, 1888, in-8), en collaboration avec le docteur Rabuteau, mort à Paris le 10 février; — de M. le docteur Casanova, médecin en chef des hospices de Bourges, mort à trente-huit ans, le 16 février; — de M. l'abbé Pierre-Alfred Chambellan, docteur en théologie et en droit canon, mort à soixante-quatre ans, à Sayvres (Vienne); — de M. Jules Destable, inspecteur honoraire de l'École des beaux-arts, mort le 5 février; — de M. Pierre Devillebichot, compositeur de musique, mort le 7 février, dans sa soixante-huitième année, à Véron (Yonne); — de M. Armand Dubreuil, professeur au lycée Henri-Martin, mort à soixante-trois ans, le 27 février, à Saint-Quentin; — de M. le comte du Pontavice des Renardières, mort le 4 février, à Fougères (Ille-et-Vilaine); — du C. Frère Émile, directeur de l'École des Frères de la doctrine chrétienne, à Péronne (Somme), mort à soixante-sept ans, dans cette ville, le 25 février; — de M. Gustave Flourens, professeur à l'Institut industriel du Nord, auteur de travaux chimiques, mort à quarante-huit ans, le 22 février, à Lille; — de M. Ch. Genebrias de Gouttepagnon, avocat, mort le 6 février, à Bellac; — de M. l'abbé Grosjean, directeur du collège de la Malgrange, mort le 4 février; — de M. Alexandre Legrand, vice-secrétaire de la Société des Amis des sciences, mort à cinquante-quatre ans, le 3 février, à Arcachon; — de M. Le Royer, ancien président du Sénat, jurisconsulte distingué, mort le 22 février, à quatre-vingts ans; — de M. le docteur Charles Loiseau, mort le 4 février, âgé de soixante-douze ans; — de M. l'abbé de Madaune, dont nous annoncions récemment l'*Histoire de la renaissance du catholicisme en Angleterre* (1896, in-18), et dont nous rappellerons encore *le Livre des oraisons de Gaston Phébus* (1893, in-8), mort le 16 février, à Paris; — de M. le baron de Mortarieu, musicien compositeur, mort à soixante-deux ans, le 22 février, à Toulouse; — de M. Léon Méry, doyen de la Faculté des lettres de Lille, qui a donné, en collaboration avec M. A. Renouard, un travail considérable sur *les Institutions ouvrières et sociales du département du Nord à l'exposition universelle de 1889* (Lille, 1889, in-4), mort en février; — de M. Ch. Noroy, ingénieur chimiste, mort le 23 février, à Neuilly; — de M. William O'Connolby, ancien professeur de l'Université, mort à soixante-neuf ans, le 2 février, à Neuilly; — de M. le docteur Charles Picard, ancien médecin de la marine, mort à Nantes, le 15 février; — du C. Frère Thibittus, de la Doctrine chrétienne, mort le 15 février, à Montpellier; — de M. Tondut de Quennefer, conseiller à la cour d'appel de Montpellier, qui laisse divers ouvrages littéraires sous le pseudonyme de Joseph Maire, mort à cinquante-quatre ans, le 19 février; — de M. l'abbé Jules Vassoult, prêtre de la Compagnie de Saint-Sulpice, ancien directeur de philosophie au séminaire de Nantes, mort à la fin de février; — de M. Vigné, ancien professeur au lycée de Pau, auteur d'une grammaire et d'un dictionnaire béarnais, mort à quatre-vingts ans, le 22 février, à Lespy; — de M. Georges Ville, professeur de physique végétale au Muséum d'histoire naturelle de Paris, auteur des ouvrages suivants : *Le Propriétaire devant la ferme délaissée* (Paris, 1885, in-18); *L'Analyse de la terre par les plantes* (1894, in-4); *Rapport sur les champs d'expérience scolaire* (1894-1895, in-8), mort le 24 février, âgé de soixante-seize ans; — de M. le docteur Vannebroucq, doyen honoraire de

la Faculté de médecine de Lille et correspondant de l'Académie des sciences, mort à soixante-sept ans, le 2 février.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. J.-G.-R. Acquoy, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Leyde, membre de l'Académie flamande, rédacteur de l'*Archief van nederlandische Kerkgeschiedenis ;* — de M. le docteur Bayer, professeur à la Faculté de médecine de Beyrouth, mort à trente-sept ans; — de M. Antonio Bazzini, directeur du Conservatoire de Milan, mort en février ; — de M. Otto Buchner, naturaliste et historien, mort à soixante-neuf ans, le 5 février, à Giessen; — de M. John H. Campbell, écrivain juridique et auteur d'une *History of the friendly sons of St-Patrick*, mort le 15 janvier, âgé de cinquante ans; — de M. Davidsohn, directeur du *Berliner Börsen-Courier*, et l'un des fondateurs de la Société wagnérienne de Berlin, mort dans cette ville, le 13 février; — de M. William Rankin Duryee, poète et collaborateur de diverses revues, mort le 20 janvier, à New Brunswick (N. J.); — de M. le docteur Eim, mort à quarante-huit ans, le 9 février, à Florence; — de Mgr J.-F. - tienne Esberard, archevêque de Rio-de-Janeiro, autrefois collaborateur de l'*Apostolo* et du *Brazil*, mort dans sa ville archiépiscopale; — de M. le baron Constantin Ettingshausen, connu par des travaux de botanique et de paléontologie, mort à soixante et onze ans, le 2 février, à Graz; — de M. Giacinto Gallina, poète dramatique italien, mort à trente-quatre ans, le 3 février; — de M. Hermann Hager, écrivain pharmaceutique, mort à quatre-vingt-un ans, le 26 janvier, à Neuruppin; — de M. Horatio Hall, ethnographe américain, qui laisse d'importants ouvrages sur les langages indiens, mort le 29 décembre, à Clinton (Ontario), à quatre-vingts ans; — de M. Joel Tyler Headley, collaborateur de *The New-York Tribune*, du *Harper's Magazine*, etc., auteur de divers ouvrages historiques, dont plusieurs se rapportent à notre histoire de France, notamment de : *Darien exploring expeditions* (New-York, 1885, in-8); — *Napoleon and his Marshals*, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 16 janvier; — de M. Karl Holstein, exégète du Nouveau Testament, mort à soixante-douze ans, le 26 janvier, à Heidelberg; — de Mrs Hungerford, romancière, morte le 23 janvier, à Bandon; — de M. Michael Klimm, connu par ses recherches sur les travaux hydrauliques, mort âgé de quarante-cinq ans, à Budapest, le 24 février; — de M. Franz von Kober, professeur de droit canonique à l'Université catholique de Tubingue; — de M. Hermann Theodor Kuhns, mathématicien, mort à quatre-vingts ans, le 30 janvier, à Leipzig; — de M. Fred.-D. Linn, éditeur américain, mort à quarante-cinq ans, le 6 janvier; — de M. Franz Malcher, bibliothécaire de l'*Albertina* de Vienne, décédé le 16 février, dans cette ville; — de M. F.-J. Moriat, ancien professeur de médecine à Calcutta, mort à Londres; — de M. Karl Morri, auteur dramatique, mort à Vienne, le 20 février; — de M. Franz Negeli, professeur de langue anglaise, mort le 2 février; — de M. H. von Nördlinger, qui s'occupait des questions forestières, mort à soixante-dix-neuf ans, le 19 janvier, à Stuttgart; — de M. Isaac Pitman, inventeur du phonographe, mort à quatre-vingt-quatre ans; — de M. Georg Ferdinang Rettig, philosophe, mort le 11 janvier; — de M. Alois Rogenhof, mort à soixante-six ans, le 15 janvier, à Vienne; — de M. Fred. Storck, romancier, mort à quarante-sept ans, le 25 janvier, à Cassel; — de M. Paul Taubert, botaniste, mort le 5 janvier, à Manao (Brésil); — de M. Timmermans, mort à cinquante-deux ans, le 6 février; — de sir Travers Twiss, l'éminent jurisconsulte anglais, mort à Londres, le 15 janvier; — de sir J. Spencer Wells, associé étranger de notre Académie de médecine, mort le 2 février, âgé de soixante-dix-neuf ans, à Antibes; — de M. Nik. Zdekauer, professeur de médecine à

l'Université de Saint-Pétersbourg, mort à quatre-vingt-deux ans, le 28 janvier, dans cette ville.

Institut. — *Élection.* — M. Picot a été élu membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de M. le comte de Mas-Latrie, décédé.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 5 et le 12 février, M. Dieulafoy a lu un mémoire sur l'architecture militaire au XIIIe siècle. — Le 19, M. S. Reinach a lu une lettre de M. Cavvadias sur les fouilles qui se poursuivent actuellement à Athènes, entre le « mur franc » et l'Acropole. — Le 26, M. Héron de Villefosse a lu une note du P. Delattre sur les constructions en mer voisines du port de Carthage; M. Clermont-Ganneau a discuté une inscription grecque découverte à Coptos en Égypte.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 30 janvier, le 6 et le 13 février, après la présentation de divers ouvrages, M. Levasseur a lu la préface de son ouvrage : *L'Ouvrier américain.* — Le 20 février, M. Pillon a lu un mémoire sur Bayle, historien de la philosophie, et M. Levasseur a lu le dernier chapitre de *l'Ouvrier américain.*

Concours. — La Société d'histoire rhénane met au concours pour 1901 (terme pour la remise des manuscrits : 31 janvier 1901) les trois sujets suivants, à chacun desquels sera attribué un prix de 3,750 fr. sur la fondation Mevissen : 1° Modifications produites dans l'économie agricole des provinces rhénanes par la Révolution française; 2° le style gothique dans les mêmes contrées jusqu'en 1350; 3° les districts (*gau*) et comtés des provinces rhénanes depuis la seconde moitié du IXe siècle jusqu'au début du XIIe.

Bibliographie française. — Nous avons déjà parlé à nos lecteurs de l'entreprise projetée par M. Le Soudier de doter la France d'un répertoire analogue au *Trade list* des États-Unis d'Amérique ou au *Catalogo collettivo della libreria italiana,* c'est-à-dire d'un recueil des catalogues des libraires. Ce projet a rencontré un accueil favorable qui a permis à M. Le Soudier de l'exécuter assez promptement. La *Bibliographie française, recueil de catalogues des éditeurs français,* forme six forts volumes in-8 (Paris, Le Soudier). Les cinq premiers contiennent la reproduction des catalogues de cent soixante-quatre éditeurs, rangés dans l'ordre alphabétique des noms des libraires. Chaque catalogue a sa pagination propre et il n'y a pas de pagination continue pour chaque volume. L'on ne saurait demander à un pareil ouvrage une unité de rédaction, les divers libraires dressant leurs catalogues sur des plans et d'après des principes différents; peut-être M. Le Soudier eût-il pu supprimer dans sa reproduction les tables mises par certains éditeurs (par exemple, Baudoin, Lecoffre) à leurs catalogues et rendues inutiles par celles qui forment le sixième volume de la publication que nous annonçons ici : c'est ce dernier volume qui autorise dans une certaine mesure le titre un peu trop ambitieux peut-être de *Bibliographie française* donné par M. Le Soudier à son recueil. Ces tables (in-8 de 640 p.) sont au nombre de deux : 1° Table alphabétique des auteurs dans lesquelles on trouve après le nom de l'écrivain le titre abrégé de l'ouvrage; 2° Table systématique, par ordre alphabétique des matières, fort sommaire et dans laquelle sous chaque rubrique sont simplement mentionnés les éditeurs dont les catalogues contiennent des ouvrages sur tel ou tel sujet. M. Le Soudier a eu le soin de faire rentrer dans sa table alphabétique même les ouvrages des éditeurs qui n'ont pas pu ou pas voulu lui fournir leurs catalogues, en sorte que ces tables contiennent la mention de presque tous les ouvrages que l'on peut trouver dans la librairie française. Pour donner une idée de l'importance des matériaux rassemblés

ici, nous dirons que cette table alphabétique a près de six cent vingt pages à deux colonnes de chacune quatre-vingt-huit lignes. A la vérité nous n'avons point là une bibliographie, conçue dans un esprit scientifique; elle ne dispensera aucunement de recourir au *Catalogue* de Lorenz, puisque, par principe, elle ne mentionne pas les ouvrages épuisés. D'autre part, il y a des défauts, inévitables dans un premier essai, et auxquels M. Le Soudier pourra remédier dans la revision qu'il prépare de ses tables : c'est ainsi que les auteurs homonymes ne sont pas distingués entre eux et que les ouvrages d'un même auteur sont séparés, selon qu'il a mis ou non sur le titre son prénom. Par exemple les ouvrages de M. Léon Gautier et ceux du naturaliste L. Gautier sont entremêlés, les publications de Mme Adam sont classées les unes sous la rubrique *Adam*, d'autres sous la rubrique *Adam* (*Mme*), d'autres sous la rubrique *Lamber* (*Juliette*). L'on conçoit tout l'inconvénient d'un pareil manque d'ordre. De même, il est regrettable que la table systématique ne soit pas plus développée ; en se contentant d'y faire les renvois aux éditeurs, M. Le Soudier s'est condamné à en exclure les libraires qui ne lui avaient pas fourni leurs catalogues; il eût été plus pratique de faire les renvois aux noms d'auteurs; cela eût, il est vrai, augmenté la grosseur des tables, mais pour le plus grand profit de ceux qui auront à recourir à ce recueil. Parmi les lacunes, ce n'est pas une des moins étranges que l'absence des publications de la Société de l'histoire de France. Malgré tout, l'entreprise de M. Le Soudier reste extrêmement méritoire, et son répertoire, indispensable dans les grandes bibliothèques, demeure un instrument de recherches commode et pratique, que son prix relativement modéré (30 fr. broché, 40 fr. relié) rend facilement accessible. Nous devons ajouter que l'éditeur publie depuis janvier 1896 un *Mémorial de la librairie*, qui a pour objet de tenir chaque semaine ses acquéreurs au courant de la librairie française et qu'il se propose de donner périodiquement des remaniements de ses tables.

Chants populaires judéo-espagnols. — En 1492 les juifs expulsés de l'Espagne se réfugièrent en Turquie. Ils y transportèrent des romances qui oralement se sont transmises jusqu'à nos jours. Elles ont été publiées par M. Danou dans la *Revue des Études juives*. Un des anciens collaborateurs du *Polybiblion*, M. Moïse Schwab, les a communiquées à M. de Puymaigre, en lui témoignant le désir de le voir examiner quelles ressemblances pouvaient exister entre ces vieux chants et ceux que possède l'Espagne. M. de Puymaigre, dans une lettre à M. Schwab, a satisfait à cette demande (*Revue des Études juives*, numéro d'octobre-décembre 1896). Un certain nombre de romances juives, souvent tronquées, interpolées, ont leurs modèles en Espagne. Ces recherches ont divers motifs d'intérêt. On est indécis sur la date des romances; celles qu'a recueillies M. Danou, et qui sont des variantes des chants espagnols, prouvent que les chants originaux dont elles dérivent étaient connus dès le xve siècle et sans doute bien antérieurement. Elles doivent aussi faire présumer que plusieurs des romances qu'elles ont imitées, et dont on n'a plus le texte en castillan, appartenaient primitivement à cette langue, de laquelle elles passèrent ensuite dans les versions portugaises et catalanes, où le comte de Puymaigre les a retrouvées.

Paris. — Le *Polybiblion* aurait dû déjà entretenir ses lecteurs d'une importante fondation qui remonte à l'année dernière, de la Société d'ethnographie nationale et d'art populaire, qui a tenu avec beaucoup de succès ses premières assises à Niort. Le but de la Société est ainsi défini : « Répandre le goût des études traditionnelles françaises, réagir dans la mesure du possible contre l'unification des mœurs et des modes, mettre en relief les industries

d'arts propres à chaque région, les légendes, les chants, les danses et les littératures populaires, inciter au respect pour les mille objets de la vie locale ayant un caractère d'originalité, contribuer à l'éclat de la section d'ethnographie et d'art populaire à l'exposition de 1900. » Cette Société est sous la présidence d'un charmant poète, qui est aussi un séduisant prosateur et un érudit, de M. André Theuriet, le récent académicien; vice-présidents, MM. Bonnat et Puvis de Chavannes. Dans le comité, nous remarquons les noms du prince Roland Bonaparte, de M. Hanotaux, aujourd'hui ministre, de M. Ch. Yriarte, de M. Hamy, de l'Institut, de M. Gaston Paris, de notre collaborateur M. le comte de Puymaigre, de M. Dubufe, de M. F. Regamey, etc. La Société se compose de membres actifs et de membres correspondants. Pour devenir membre actif, il faut être présenté par deux sociétaires; pour devenir membre correspondant, il suffit d'adresser son adhésion au secrétaire général. Cotisation annuelle, 10 francs. La Société publie un Bulletin mensuel, et va mettre au jour *la Tradition en Poitou*, un volume contenant les travaux qui se sont produits au congrès tenu à Niort. Secrétaire général, M. Gustave Boucher, rue Visconti, 24.

— Les prolégomènes de l'ouvrage de M. Ollivier Beauregard : *Chez les Pharaons, études égyptiennes* (Paris, Fontemoing, in-8 de XLIII-160 p.), sont consacrés à l'exposé d'une polémique outrée et passablement nuageuse, à propos d'une précédente publication de M. Beauregard sur la caricature égyptienne, et au sujet de laquelle nous nous abstenons de toute appréciation, n'ayant point eu à l'examiner. *Chez les Pharaons* ne provoquera pas, nous l'espérons, un nouveau débat dont la science ne saurait tirer profit; ce nouveau travail témoigne de sérieuses recherches; s'efforcer d'être utile, voilà quelle nous semble être l'intention de l'auteur, à qui l'on pourrait peut-être reprocher de manquer de méthode dans l'exposé de sa compilation dont les éléments prouvent qu'à l'occasion on peut être plus amateur qu'égyptologue véritable.

— A l'occasion du *Mariage Monod-Stapfer, 29 juillet 1896*, un des disciples de M. Gabriel Monod, qui se contente de signer *Humillimus scholae tuae servus*, publie en une élégante plaquette (Paris, Delalain, in-8 de 15 p.) une *Rédaction de Bernard Gui (Chronique et Catalogue des rois de France) datée de l'an 1313*. Ce document, extrait du manuscrit 931 de la bibliothèque de l'Université, ajoute un nouveau détail au « magnifique mémoire sur les manuscrits de Bernard Gui, » par M. Léopold Delisle, en nous révélant une édition de la *Chronique des rois de France* et du *Catalogue des rois de France*, datée du mois d'octobre ou de la Toussaint de l'an 1313. A côté des cent trente manuscrits de l'évêque de Lodève, analysés et mis en lumière par M. Delisle, l'exemplaire copié sur papier au XVe siècle n'est pas indigne d'attention, puisque le copiste avait reçu d'un certain maître, Jacques Chevalier, communication d'un exemplaire daté de l'an 1313, qui semble perdu aujourd'hui.

— Mentionnons une *Lettre inédite de l'ambassadeur François de Rochechouart à la reine de Hongrie et de Bohême*, publiée par le comte d'Arlot de Saint-Saud à l'occasion du mariage de M. le comte Géraud de Rochechouart avec Mlle Yvonne Espivent de Perran, célébré à Paris le 28 décembre 1896 (Bergerac, J. Castanet, gr. in-8 de 23 p.). Cette plaquette contient, outre la lettre écrite par le diplomate du XVIe siècle, trouvée par M. de Saint-Saud dans les archives du grand séminaire d'Auch, un Avant-propos où le beau-frère du comte G. de Rochechouart adresse aux nouveaux époux des compliments délicats, raconte son heureuse trouvaille du document *Rochechouart*, donne des explications sur les personnages et les faits dont il est question

dans la missive écrite de Linz à la reine de Hongrie, Anne de Foix, fille de Gaston de Foix, captal de Buch, etc.

— Sous ce titre : *Les Colonies anglaises de la côte occidentale d'Afrique*, M. C. Noufflard a publié, dans les *Annales de l'École libre des sciences politiques*, puis tiré à part (Paris, Alcan, in-8 de 71 p.) une étude pleine de faits et de chiffres. Après avoir exposé, d'après les auteurs anglais, des observations générales sur l'histoire, la situation actuelle et l'avenir des colonies britanniques de l'Afrique occidentale, M. Noufflard entre dans l'étude technique de chacune de ces colonies. Les établissements anglais de la Gambie, de Sierra-Leone, de la Côte d'Or, de Lagos, ainsi passés en revue, l'auteur dit quelques mots du protectorat de la côte du Niger, puis de la Compagnie royale du Niger et de ses territoires. Il conclut en relevant les trois grands traits communs aux colonies anglaises de la côte occidentale d'Afrique (unité d'action administrative, indépendance financière vis-à-vis de la métropole, importance des résultats commerciaux), et en comparant ces colonies avec les nôtres.

— Personne n'ignore combien sont rares et recherchées, à l'heure actuelle, la plupart des relations de voyages écrites au XVIIe siècle. De l'une des moins répandues, celle dans laquelle l'abbé Antoine Biet raconte son séjour à la Guyane en 1652-1653, M. Aristide Marre vient de réimprimer la troisième partie, relative au pays même dans lequel le voyageur séjourna pendant quinze mois. On consultera avec fruit cette naïve description géographique et ethnologique (*Les Galibis*. Paris, Maisonneuve, in-8 de 106 p. Extrait de la *Revue de linguistique et de philologie comparée*), que M. Marre n'a peut-être pas suffisamment commentée ni annotée, dont il a rajeuni l'orthographe, et en marge de laquelle il n'a malheureusement pas eu soin d'indiquer la pagination de l'édition originale.

— Il est de mode aujourd'hui de dénigrer la noblesse. C'est calomnie et ingratitude envers nos gloires nationales, outrage au culte des aïeux et à la religion du cœur; aussi combien nous félicitons M. Léon Marlet de la publication qu'il vient de faire d'une *Généalogie de la maison de Clermont-Gallerande* (Paris, A. Picard et fils, in-8 de 80 p.), dans le but de faciliter l'étude de l'histoire d'une illustre famille. L'auteur établit clairement les faits d'armes, les alliances, les titres et liens de parenté entre les membres des sept branches formées par les descendants de Robin de Clermont-Gallerande originaire d'Anjou. Nous regrettons qu'une planche des armoiries et un tableau généalogique n'aient point complété cette publication.

— La Société pour la propagation des langues étrangères en France publie le compte rendu de l'assemblée générale publique du 15 novembre 1896. On y trouve : *De l'Importance des langues méridionales*, conférence par M. Charles Dejob ; *Allocution* prononcée par M. Jules Siegfried (Paris, hôtel des Sociétés savantes, gr. in-8 de 12 p.).

— *La Vérité sur la mnémotechnie*, que nous présente M. A. Raynaly (Paris, imp. Paul Lemaire, in-12 de 72 p.), est que les systèmes inventés jusqu'ici et dont l'auteur fait une revue et une étude critique, ne sont pas suffisamment simples et que le seul pratique, parce qu'il est le seul naturel, est celui qui est exposé dans ces pages. Nous avouons que la simplicité du nouveau système n'est pas encore suffisante pour notre esprit réfractaire.

— En étudiant *les Mystères de la suggestion à propos de la cure merveilleuse du professeur Dorobitz*, guéri par la prière d'une paysanne, M. le docteur Durand (de Gros) conclut que la guérison a été l'effet d'une suggestion ayant le guérisseur à la fois pour agent et pour patient (Paris, Alcan, in-8 de 22 p.).

— Nous ne pouvons guère qu'énumérer les nombreuses brochures récem-

ment publiées par M. le docteur Hamy, toutes, d'ailleurs, instructives et intéressantes : *L'Émeraude du pape Jules II au Muséum d'histoire naturelle, 1798-1805*. Extrait du *Muséum d'histoire naturelle* (Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 4 p., complément d'une communication faite par M. Eugène Müntz à l'Académie des inscriptions); — *Note sur une boîte en laque japonaise, portant le monogramme de Linné et donnée par M. H. Deyrolle au Muséum d'histoire naturelle* (Paris, ibid., gr. in-8 de 2 p.); — *Jean Héroard, premier surintendant du Jardin royal des plantes médicinales, 1626-1628* (Paris, ibid., gr. in-8 de 5 p., complément de la notice mise par Eud. Soulié et Ed. de Barthélemy en tête de leur édition du *Journal de Jean Héroard*); — *A propos d'une gravure sur cuivre faite par Michel Lasne pour Guy de la Brosse, 1628-1642* (Paris, ibid., gr. in-8 de 3 p. avec des détails curieux qui complètent ce qu'on dit du très fécond et fort estimé artiste Michel Lasne, Th. Arnauldet et G. Duplessis, Jal, etc.). — Du format in-8 passons au format in-folio et signalons deux magnifiques brochures extraites des *Nouvelles Archives du Muséum : Les Anciennes Ménageries royales et la Ménagerie nationale fondée le 14 brumaire an II* (4 novembre 1793), seconde édition d'un discours prononcé à la séance générale du trente et unième congrès des Sociétés savantes (Paris, Masson, 22 p.); — *Recherches sur les origines de l'enseignement de l'anatomie humaine et de l'anthropologie au Jardin des plantes* (ibid., 30 p.). Ce dernier fascicule contient d'amples renseignements biographiques et bibliographiques sur l'académicien Marin Cureau de la Chambre, professeur au Jardin royal, suivis de *Documents biographiques inédits sur Marin et François Cureau de la Chambre*.

— M. l'abbé A. de Lapparent, missionnaire diocésain, nous retrace tout le bien qui a été fait par l'œuvre fondée par M. l'abbé de Gibergues pendant *Dix ans de missions à Paris et dans les environs* (Paris, imp. J. Mersch, in-8 de 16 p.). Une œuvre qui produit de si beaux résultats et qui est aussi visiblement protégée par Dieu mérite assurément que l'on s'y intéresse; nous ne doutons pas que la lecture de l'opuscule de M. de Lapparent ne détermine beaucoup de nos lecteurs à contribuer au succès de ces missions.

— Comme supplément au Catalogue des monnaies mérovingiennes de la Bibliothèque nationale qu'il a publié en 1892, M. Maurice Prou nous fait connaître dans la *Revue numismatique* (quatrième trimestre de 1896) les *Monnaies mérovingiennes acquises par la Bibliothèque nationale de 1893 à 1896* (tiré à part, Paris, Rollin et Feuardent, in-8 de 22 p. et 1 planche). Les vingt-quatre monnaies dont M. Prou nous fournit ici la description ont donné lieu à d'intéressantes observations historiques et philologiques.

— M. Paquier, qui a publié naguère un volume sur J. Aléandre et la principauté de Liège, consacre un intéressant article, dans les *Annales de Saint-Louis-des-Français*, à la nonciature du même personnage auprès de François Ier pendant les six mois qui ont précédé la bataille de Pavie et la captivité du Roi. Pour retracer cette mission envoyée par Clément VII dans le désir de rétablir la paix entre Charles V et François Ier et pendant laquelle le Pape se rapprocha de plus en plus du roi de France, M. Paquier a pu recourir à tout un ensemble de documents inédits dont un choix forme les pièces justificatives de son étude. La *Nonciature d'Aléandre auprès de François Ier* (8 août 1524-24 février 1525) a été tirée à part (Paris, Alphonse Picard et fils, in-8 de 58 p.).

— Avec regret, nous ne pouvons nous arrêter aux nombreux rapports, très intéressants cependant, mais dont la simple mention nous mènerait trop loin, que renferme le tome CXXXVII des *Mémoires publiés par la Société nationale d'agriculture de France*, qui vient de paraître (Paris, imp. Chame-

rot et Renouard, in-8 de 621 p.). Notons simplement que ces rapports ont trait, pour la plupart, à des ouvrages rentrant dans la spécialité du recueil. Cela dit, nous citerons les travaux et études suivants qui méritent de fixer l'attention : *Notice biographique sur Paul Michaut*, par M. Bouquet de la Grye; — *Rapport sur le domaine d'Harcourt*, par M. Émile Le Vasseur; — *Note sur la sélection des variétés de fruits à cidre basée sur la détermination de leur valeur réelle*, par M. A. Truelle; — *Notes sur l'extraction des principaux éléments contenus dans les pommes à cidre*, par le même; — *Napoléon; l'Approvisionnement de la ville de Paris et la Question des subsistances sous le Consulat et l'Empire*, étude aussi importante que considérable (p. 233 à 344) due à M. Louis Passy; — *Épuration terrienne des eaux vannes selon les cultures et les sols*, par M. Paul Vincey; — *Carte agronomique du domaine de Vaucluse*, par le même; — *L'Agriculture en Tunisie*, par M. Émile Le Vasseur; — *Rapport fait, au nom de la section d'histoire naturelle agricole, par M. Ad. Carnot, sur la carte agronomique de la commune de Pouilly-en-Auxois (Côte-d'Or)*, par M. Magnien; — *Cartes agronomiques communales*, par le même.

— Il nous paraît vraiment intéressant de signaler un petit album de 16 planches in-18 ayant pour titre : *La Traversée de l'empereur Charles* (Charlemagne) (Paris, Rouam, petit in-8), et dont le texte est traduit de la ballade connue de Uhland, par F. Soehnée. L'Empereur s'embarque pour la Terre-Sainte à la tête d'une armée « que jamais si grande et si belle ne s'était vue, » accompagné de ses douze pairs qui, l'un après l'autre, en pleine tempête, et chacun selon son tempérament, expriment leurs regrets de ne plus se trouver sur le vulgaire « plancher des vaches. » Cependant le roi Charles est assis au gouvernail, silencieux, et, « d'une main sûre, il dirige l'esquif jusqu'à ce que la tempête se calme. » Le texte et les dessins en couleurs ont été lithographiés par l'auteur, Mlle M. Marcel (un pseudonyme probablement). Cette ravissante brochure, qui se déploie d'une seule pièce, charmera tous les âges.

— Un deuxième album de Mlle Marcel : *Tribord-Amure* (Paris, Rouam, in-8 oblong). Ici, le texte, imprimé et non plus lithographié, est encadré de dessins aussi originaux que ceux de *la Traversée*. L'auteur tient ce conte maritime d'un maître d'équipage de Menton. « Depuis le premier mot « Alors! » (en patois *alloura*) début obligé de tout discours mentonnais, jusqu'à la forme ironique de la péroraison, on s'est appliqué à conserver les tours de phrases et locutions propres au pays. De même pour les dessins, Mlle Marcel a pris sur place tous ses modèles (personnages et sujets divers, jusqu'aux moindres détails, afin de garder à l'ensemble son caractère bien local. » Ces pages, très gracieusement enluminées, forment une contribution curieuse au folklore méditerranéen.

Anjou. — Dieu merci! S. Gr. Mgr Luçon, évêque de Belley, a bien voulu publier l'admirable *Éloge de Jacques Cathelineau, qu'il a prononcé dans l'église du Pin-en-Mauges, le 13 octobre 1896* (Belley, A. Sauzet, in-8 de 15 p.). A relire ces paroles vibrantes que seul un prêtre vendéen pouvait dire, et qui tombaient de la chaire comme les langues de feu sur les Apôtres, nous nous sommes sentis à nouveau saisis et enthousiasmés pour ces héros qui n'ont pas séparé la cause de Dieu de celle de la patrie et de la Royauté.

— Dom Fernand Cabrol adresse *à Monsieur Jules Lemaître une petite leçon d'archéologie chrétienne*, à propos des deux romans (*Sérénus* et *Myrrha*) où le célèbre critique a prétendu nous retracer des histoires de martyrs chrétiens (Extrait de la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*. Angers, imp. Lachèse, in-8 de 20 p.). La conclusion qui ressort de l'étude du savant bénédictin,

c'est qu'il faudrait que l'on portât dans la composition des romans historiques « un égal souci de la vraisemblance historique et de l'exactitude. »

Beauce. — *L'Inventaire de Méréglise en 1594* (Extrait des *Bulletins de la Société dunoise*, octobre 1896. Châteaudun, imp. de la Société typographique, in-8 de 43 p.), dressé après la mort de la dame dudit lieu Renée de Gruel, n'a pas par lui-même une grande valeur et n'ajoute guère à nos connaissances; mais outre qu'il « montre combien était modeste la vie de la noblesse dans une gentilhommière de province, » et d'autre part « témoigne du luxe de la cour où vécut la dame de Méréglise, » il prend de l'importance par les notes abondantes et les rapprochements dont l'a enrichi le savant éditeur Mgr Barbier de Montault, qui ne se lasse pas de mettre au service du public studieux les trésors de son érudition archéologique.

Béarn. — M. l'abbé V. Dubarat, complétant l'*Histoire du lycée de Pau*, par J. Delfour, donne une notice sur *l'Ancien Collège de Pau* (extrait de la *Revue des Universités du Midi* d'octobre-décembre 1896. Bordeaux, Feret, gr. in-8, p. 425-456). L'auteur s'occupe successivement de l'établissement des jésuites en Béarn et de la résidence d'Oloron (1608-1646), des jésuites à Pau et de l'emplacement de leur collège (1622-1638), de la construction du nouveau collège et de l'église. Ces trois chapitres, où figurent des personnages diversement intéressants, sont suivis de pièces justificatives inédites. La notice sur l'ancien collège de Pau fait bien augurer de l'*Histoire de l'Université de Pau* qui nous est promise par l'excellent travailleur.

Bresse. — M. Joseph Buche a traité avec savoir et talent deux sujets fort attrayants : *Les Arts à Bourg aux XVe et XVIe siècles*. Discours prononcé à la distribution des prix du lycée Lalande, etc. (Bourg, typ. veuve Bertéa, gr. in-8 de 13 p.); — *L'Église de Brou et la Renaissance*. Conférence donnée sous les auspices de « l'Alouette des Gaules » (Bourg, typ. Allombert, gr. in-8 de 18 p.). Dans la première brochure, le brillant orateur a réussi à dégager une idée nette du génie bressan, à établir pourquoi et comment, sous l'influence combinée de Lyon et de la Flandre, l'art original et déjà puissant de la Bresse s'est étiolé. — C'est encore une excellente leçon d'archéologie que nous trouvons dans l'*Église de Brou et la Renaissance*. Le conférencier prouve fort bien que Brou est une œuvre de transition entre le moyen âge et la Renaissance, et que c'est une œuvre composite où se rencontrent l'art français, l'art flamand et l'art italien. La brochure est complétée par une *Bibliographie* qui ne comprend pas moins de vingt-cinq indications d'ouvrages relatifs à l'église de Brou et à ses architectes Loys van Boghem, Jean Perréal, etc.

Bretagne. — Le duc de Mercœur, chef de la Ligue en Bretagne, beau-frère de Henri III, a été l'objet d'études nombreuses; les dernières, même les plus favorables à la Ligue et aux idées bretonnes, tendent de plus en plus à l'amoindrissement de la personne de Mercœur, de son caractère intime et de son rôle politique. M. Joüon des Longrais, dans son extrait : *Le Duc de Mercœur d'après des documents inédits* (Saint-Brieuc, Prud'homme, in-8 de 84 p.), a tenté d'aller contre l'opinion courante. Sans viser à un relèvement du célèbre duc, il avoue « avoir commencé ses recherches sous ce point de vue, » sans le moindre parti pris. Il faut rendre justice à l'auteur : les documents nouveaux mis en œuvre ont favorablement modifié la physionomie de Mercœur. Excellente contribution à l'histoire de la Ligue en Bretagne.

Dauphiné. — A toutes les altitudes, les années se suivent et ne se ressemblent pas. L'*Annuaire de la Société des touristes du Dauphiné pour 1895* (Grenoble, Allier, in-8 de 188 p.) paraît bien maigre auprès des précédents. Il permet cependant de constater que le nombre des visiteurs va croissant avec

rapidité, ce qui récompense l'effort vigoureux continué pour rendre le pays plus accessible aux voyageurs; nous ne trouvons à signaler dans ce recueil que les courses de M. Revel dans les vallées vaudoises et la vallée du Guil, une amusante traversée des arêtes de la Meije, et une excellente notice sur M. Budden, patron de l'alpinisme, vénéré en tous pays; M. Henri Ferrand continue heureusement à fournir la revue de toutes les publications alpines de la France et de l'étranger. Ce volume, qui est le vingt et unième, inaugure une nouvelle série; félicitons la rédaction qui, à cette occasion, a remplacé le fameux pêcheur à la ligne de Ravanat par un charmant frontispice dû à M. l'abbé Guétal.

Franche-Comté. — La Société d'émulation du Doubs occupe certainement, après l'Académie de Besançon, le premier rang parmi les sociétés savantes de Franche-Comté. Elle vient de nous faire parvenir le dixième volume de la sixième série de ses *Mémoires* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de XLI-452 p., avec un portrait, une planche et deux reproductions d'armoiries dans le texte). Le travail le plus important que renferme ce beau volume (p. 10-162) est celui que M. Léonce Pingaud a publié sur *Auguste Castan, sa vie, son œuvre, 1833-1892*, et dont nous avons eu déjà le plaisir de signaler le tirage à part (*Polybiblion*, t. LXXVI, p. 547). Nous mentionnerons ensuite : le discours de M. le docteur Ledoux sur *la Société d'émulation du Doubs en 1895; — Le Maréchal Ney en Franche-Comté, d'après les ouvrages de MM. Velschinger et Henri Houssaye*, par M. Lieffroy; — *Les Gisements fossilifères des environs de Morteau et la collection Chopard*, par M. Auguste Jaccard; — *La Vipère en Franche-Comté, le venin, les remèdes*, par M. le docteur B. Diétrich; — *Annotations et additions aux flores du Jura et du Lyonnais et Remarques sur l'inégale répartition de quelques plantes considérées comme communes* (suite), par M. le docteur Ant. Magnin; — *La Légende de la Roche d'or*, ballade franc-comtoise, par M. le docteur Chapoy; — *Du Rôle de l'anatomie pour la distinction des espèces critiques ou litigieuses*, par M. Paul Parmentier; — *Une Figuration inédite des dieux mânes au musée d'antiquités de Besançon*, par M. Alf. Vaissier; — *Herbier de la flore de Franche-Comté*, publié par M. X. Vendrely, n° VIII; — *Les Lettres de noblesse (1503) du poète Jean Moulinet*, par M. Émile Roy; — *Le Blason d'un roi des Ribauds bourguignons et le Roman du duc Jean sans Peur*, par le même. Le volume se termine par la *Table décennale des Mémoires de la Société d'émulation du Doubs, 1886-1895, 6e série, tomes I à X*, dressée avec beaucoup de soin par notre collaborateur M. le docteur J. Meynier.

— Pendant le siège mémorable que Dole, alors capitale du comté de Bourgogne, soutint contre les Français en 1636, plusieurs vœux furent prononcés par les habitants pour le cas où la ville serait délivrée. Entre autres, le magistrat décida qu'on ferait faire un « estau » de cire (cierge en forme de câble enroulé sur lui-même) « portant l'enceinte de cette ville de Dole, » et qu'après la levée du siège, dix membres du conseil iraient l'offrir à Notre-Dame de Gray, sanctuaire célèbre à cette époque dans toute la province. Cet engagement solennel, datant du 15 juin 1636, ne fut rempli que treize ans après la délivrance de la cité, c'est-à-dire le 1er mai 1649. Six cents personnes environ prirent part au pèlerinage. Dans une jolie brochure : *Vœux de Dole à Notre-Dame de Gray (1636-1649)* (Dole, imp. Courbe-Rouzet, in-16 de 76 p., avec une phototypie), M. Émile Longin retrace en détail l'itinéraire et les incidents de cette grande manifestation religieuse, en éclaircissant son intéressante relation de notes nombreuses et très précises, selon son habitude, et en l'appuyant de pièces justificatives suivies d'une table de noms de lieux et de personnes.

— Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de mentionner les travaux de M. E. Perchet. Le dernier ouvrage de cet auteur est *le Culte à Pesmes*, que nous avons signalé ici même (t. LXX, p. 63). Aujourd'hui nous sommes en face des *Recherches sur Pesmes*, que M. Perchet vient de nous faire parvenir (Gray, imp. Gilbert Roux, gr. in-8 de III-510-x p., avec cartes, plans et vues). L'ouvrage remplit toutes les conditions d'une bonne monographie locale. Il aurait pu s'intituler : *Pesmes et ses seigneurs*. En effet, dans une première partie, l'auteur s'occupe surtout de la ville elle-même ; il nous parle des origines de Pesmes, de ses armoiries, de son château, des fortifications, de l'administration générale ; il nous donne les chartes d'affranchissement de la ville ; il fournit des détails précis et curieux sur l'agriculture, l'industrie et le commerce du pays, ainsi que sur l'alimentation, l'hygiène et les épidémies ; il ne néglige pas non plus de retracer (mais ici il nous paraît un peu bref) les mœurs et les coutumes de la petite cité dont il s'est fait l'historien. Pourquoi a-t-il oublié les traditions populaires et les légendes du cru ? C'est une lacune qu'il pourra ultérieurement combler. La deuxième partie a trait aux seigneurs de Pesmes, qui se répartissent en trois « dynasties : » les sires de Pesmes, les sires de Grandson et la maison de la Baume-Montrevel. Leur histoire va du XIe siècle jusqu'à la Révolution ; elle se clôt par une description du château de Pesmes en 1793 qui, acheté le 6 vendémiaire an V par un nommé Ratelot, de Montmirey, fut rétrocédé par celui-ci, à un certain François Parisot, de Pesmes, qui trouva profitable de procéder à sa démolition presque totale afin d'en vendre les matériaux. M. Perchet, avant de passer aux pièces justificatives, au nombre de trente-deux, donne la biographie de quelques célébrités locales parmi lesquelles il faut citer Louis Gollut, l'historien de la Franche-Comté.

— Dans la livraison de janvier-février dernier des *Annales franc-comtoises*, l'on remarque, sous la signature de M. Julien Feuvrier, une solide étude sur l'*Assistance publique à Dole, capitale du comté de Bourgogne au XVIe et au XVIIe siècle*, qui a fait l'objet d'un tirage à part (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 25 p.). Les personnes qui s'intéressent à l'histoire des établissements charitables tant à l'époque présente qu'aux siècles passés trouveront là des indications précieuses. Bien documenté, ce travail est de nature à prouver qu'en Franche-Comté, alors que cette province relevait, contre toute logique, de la monarchie espagnole, le problème de l'assistance avait reçu des solutions successives s'appropriant aux temps et aux ressources du pays. Cela n'allait pas toujours sans susciter des réclamations de la part des assujettis aux taxes ; mais l'autorité savait aussi triompher des oppositions et prendre les mesures utiles pour assurer aux indigents les secours nécessaires.

— Notre collaborateur M. E.-C. Gaudot a publié, dans la *Vérité* du 15 février dernier, un article très humoristique sur le docteur Grenier, député musulman de Pontarlier. Cet article a fait l'objet d'un tirage à part : *La Franche-Comté tintamarresque. Dey d'Alger ? (légende fin-de-siècle)* (Paris, L. Tremaux, in-16 de 9 p.). Les lecteurs de la *Vérité* ont dû s'égayer quand cette fantaisie littéraire leur est passée sous les yeux.

— Le septième Bulletin (1896) de l'*Association des anciens professeurs et élèves du petit séminaire de Consolation* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 paginé 185-224), contient deux pièces de poésie qui méritent une mention ; l'une, de M. l'abbé Drüot, a pour titre : *Le Parc de Consolation ;* l'autre, intitulée : *Récit de la distribution des prix à Consolation, le 6 mai 1895*, a pour auteur M. l'abbé Nardin. La première est une jolie description d'un des sites les plus pittoresques du Doubs ; la seconde, qui a dû provoquer le franc rire des plus graves auditeurs, est une vraie perle d'humour. M. l'abbé Nardin

ferait bien de réunir ses poésies comtoises en brochure. Ce bulletin est illustré de deux belles planches représentant, sous des aspects différents, le séminaire de Consolation.

Guyenne et Gascogne. — M. l'abbé J.-J.-C. Tauzin publie une excellente notice sur *les Serors menudetes de l'Orden de Sancta Clara et les Frères mineurs dans le pays de Marsan* (Auch, imp. Foix, gr. in-8 de 39 p.). Il retrace l'histoire des établissements en Marsan, à partir du XIIIe siècle, des Clarisses et des enfants de Saint-François. De précises indications généalogiques et géographiques sont fournies par le savant auteur. On remarquera (p. 1) une note sur les évêques d'Aire au XIIIe siècle, note qui complète le *Gallia christiana* (I, col. 186). On remarquera surtout (p. 32-34) la liste des abbesses des Clarisses (de 1253 à 1788) revue et complétée par M. l'abbé Tauzin à l'aide des archives des Landes et de quelques archives particulières. Dom Jérôme Deydier (XVIIIe siècle) avait fourni aux rédacteurs du *Gallia* un travail dans lequel son successeur a introduit une trentaine de noms nouveaux.

— M. Pierre Meller nous donne une nouvelle série des *Anciennes Familles dans la Gironde* (Bordeaux, imp. veuve Riffaud, in-8 de 103 p.). On y remarque les notices sur les familles Bernardi de Sigoyer, de Galz de Malvirade, de Portal, Decazes, de Gères, de Gourgue, de Carbonnier, de Batz, de Puifferrat, de Sèze, de Puch, de Menou, de Forcade, de Carayon-Latour, de Pontevès-Sabran, etc.

— On trouvera autant d'édification que d'attrait dans : *Une Grande Chrétienne au XVIIe siècle. Anne de Caumont, comtesse de Saint-Paul, duchesse de Fronsac (1574-1642), fondatrice des Filles Saint-Thomas à Paris* (1626). Extrait des *Études*, augmenté de pièces justificatives (Paris, imp. Dumoulin, gr. in-8 de 159 p.). L'auteur de cette monographie est un des plus savants et des plus habiles écrivains de la Compagnie de Jésus, le P. Henri Chérot. Son travail, qui abonde en choses nouvelles, complète tout ce qui a été publié sur le sujet par MM. Tamizey de Larroque, Hector de la Ferrière, G. Clément-Simon et autres vaillants chercheurs.

— M. Louis Batcave a extrait du *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau* une excellente étude sur l'*Instruction publique à Orthez. L'Enseignement primaire* (Pau, veuve Léon Ribaut, gr. in-8 de 40 p.). S'appuyant sur les documents les plus solides, M. Batcave prouve que, soit pour l'enseignement des garçons, soit pour l'enseignement des filles, Orthez ne fut point inférieur aux autres villes de la région.

— M. Adrien Lavergne raconte avec beaucoup de science et d'agrément ses *Excursions archéologiques en 1893 et 1895. Rapports faits à la Société archéologique du Gers. Première série* (Auch, imp. G. Foix, gr. in-8 de 16 p.). Les points visités et décrits sont l'église et le château de Roquelaure, Montaut et le Rieutort, Saint-Avit et Sainte-Mère.

— M. Francisque Habasque, président de la Société des archives historiques du département de la Gironde, a extrait du tome XXXI du recueil de cette Société, l'*Inventaire général du grand théâtre de Bordeaux en l'an III* (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de XI-105 p.). Curieux document, où sont énumérés les costumes, pièces de théâtre, décors, ballets, etc.

— Annonçons le second volume des *Voyages de Montesquieu*, publiés par le baron Albert de Montesquieu pour la Société des bibliophiles de Guyenne (Bordeaux, imp. Gounouilhou, gr. in-8 de XIX-516 p.). Ce volume contient une *Préface et description des manuscrits*, par M. Henri Barckhausen (lequel est aussi l'auteur des excellentes notes insérées dans les pages 393-462, et de l'*Index des voyages de Montesquieu*, qui remplit les pages 465-516), la suite du *Voyage en Italie*, le *Voyage en Allemagne*, les *Mémoires sur les mines*, une

Lettre sur Gênes, un chapitre sur *Florence*, un traité : *De la Manière gothique*, des *Réflexions sur les habitants de Rome*, enfin des *Souvenirs de la cour de Stanislas Leczinski*.

Limousin. — M. René Fage publie le fascicule III de sa *Contribution à l'histoire de l'imprimerie à Tulle; Wolpmann et Rossignol. Introduction de l'imprimerie à Ussel* (Limoges, veuve H. Ducourtieux, in-8 de 15 p.). Ce fut pendant la période révolutionnaire que les citoyens associés Guillaume Wolpmann et Antoine Rossignol, venus on ne sait d'où, imprimèrent à Tulle d'abord et ensuite à Ussel (1794) de menus ouvrages, de petites brochures, de simples placards, bien vite dispersés et détruits.

Lyonnais. — La plupart des peuples de l'antiquité, à commencer par le peuple grec, se croyaient autochtones ou aborigènes. C'était pour eux un titre de gloire, et ils n'avaient nul souci de remonter à leurs origines. La critique moderne ne saurait se contenter de prétentions sans preuves; aussi de nombreux savants ont cherché et cherchent toujours à pénétrer les mystères de l'ethnologie et à la rendre vraiment scientifique. M. le docteur Humbert Mollière, de Lyon, dans une étude critique des plus récentes découvertes de l'archéologie, de la linguistique et de l'anthropologie, appuyée de recherches personnelles et de déductions originales, tente, à son tour, la solution du difficile problème de nos origines (*Introduction à l'histoire des Gaulois Proto-Celtes, Celtes et Galates*. Lyon, A. Cote, in-8 de 86 p.). L'auteur a mis à contribution tout ce qui a été publié sur la matière, les travaux déjà anciens comme ceux de Botidonx, d'A. Pictet, d'Amédée Thierry, de Broca, de Quatrefages et de Hamy, aussi bien que les derniers ouvrages de MM. d'Arbois de Jubainville, A. Bertrand et S. Reinach.

Provence. — M. Numa Costes consacre une étude très soignée à un des plus beaux monuments du Midi : *Le Portail et les grandes portes de la métropole Saint-Sauveur à Aix en Provence* (Paris, Plon et Nourrit, gr. in-8 de 28 p. avec 2 pl.). Les documents inédits trouvés par M. Costes lui ont permis de donner des détails nouveaux sur les divers artistes qui travaillèrent au portail et aux grandes portes de Saint-Sauveur. Précieux chapitre de l'histoire du mouvement artistique au xve siècle, en Provence.

— On doit à M. Paul de Faucher d'intéressantes *Notes sur le célèbre jurisconsulte de Carpentras, Étienne Bertrand*, tirées de l'*Histoire de la famille des Tributiis, ses descendants*, publiée par le *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes* (Digne, imp. Chaspoul et veuve Barbaroux, in-8 de 11 p.). Étienne Bertrand, que l'on a surnommé le plus grand jurisconsulte de son temps, avait été déjà étudié, mais imparfaitement, par Fabre de Saint-Véran, par le docteur Barjavel; M. de Faucher, par ses recherches personnelles, a complété les renseignements fournis par ses devanciers.

— *Le Vénérable J.-B. Gault*. Sous ce titre, vient de paraître, à Marseille, un extrait de l'*Écho de Notre-Dame de la Garde* (3 p. gr. in-8), avec ce sous-titre : *254e anniversaire de son sacre. Deux lettres inédites du vénérable, à l'occasion de son épiscopat*. Les deux lettres autographes, l'une du 19 avril 1640, l'autre sans date, sont adressées au cardinal de Richelieu, et ont été trouvées aux Archives du ministère des affaires étrangères, par M. l'abbé Dubarat; la première fut écrite par Mgr Gault, le lendemain de sa nomination épiscopale, pour en remercier son éminent protecteur; l'autre fut écrite dans l'intérêt des âmes de son diocèse, pour lesquelles il conjure Richelieu d'accélérer l'époque de son sacre.

— M. Lucien Gap a découvert dans les archives de la commune de Mérindol deux documents, l'un de 1504, l'autre de 1527, qui nous offrent de curieux exemples de ces traités qui intervenaient entre un seigneur foncier et

les tenanciers qu'il appelait pour habiter et cultiver les terres de son domaine (*Deux actes d'habitation*. Extrait du *Bulletin historique et philologique*, Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 48 p.). A la suite des deux actes par lesquels l'évêque de Marseille, seigneur de Mérindol (au diocèse de Cavaillon, concède à un groupe d'agriculteurs et cultivateurs des territoires compris dans sondit fief, on trouve de remarquables pages de feu M. E. de Rozière, les dernières probablement qui aient été écrites par le savant académicien.

— Le baron Hipp. Guillibert publie, sous ce titre : *Une Chaire de droit provençal à Aix; Magistrats provençaux* (Aix, imp. veuve Remondet, in-8 de 12 p.), deux vœux par lui proposés au récent congrès provençal tenu à Avignon et qui ont été admis à l'unanimité le 22 septembre 1896, au sujet de l'établissement d'une chaire de droit provençal à la Faculté de droit d'Aix et au sujet de l'interdiction de conférer, dans les départements du Midi, les emplois judiciaires de tout ordre à d'autres qu'aux fonctionnaires connaissant la langue d'oc.

Quercy. — C'est un nouveau livre de raison que nous donne M. Louis Greil, sous ce titre : *Le Livre de main des du Pouget*, 1522-1598 (Cahors, imp. Laytou, gr. in-8 de 146 p.). Cette *Description et chronique des choses advenues* en Quercy pendant presque tout le XVIe siècle est l'œuvre de deux bourgeois de Cahors, l'un et l'autre « licenciés en tous droits et advocats, » Jean du Pouget d'abord, et ensuite Jean du Pouget, son petit-fils. Le *Livre de main*, si bien édité et annoté par M. Greil, contient un peu de tout : naissances, mariages, décès, froids excessifs, chaleurs extraordinaires, grands orages, inondations, prix du blé, du vin, de la viande, des huiles, des épices, etc. Au point de vue historique, les pages les plus importantes sont celles qui roulent sur le massacre des protestants à Cahors, dans la maison d'Auriole, en 1561, et sur le siège de cette ville par le futur Henri IV, en 1580.

Allemagne. — Les critiques sont d'accord pour admettre que les *Lois* de Platon ont été publiées après la mort du célèbre philosophe par un de ses disciples, Philippe d'Opunte. Mais sur l'étendue des remaniements et des additions que s'est permis l'éditeur, les opinions sont partagées. Le sujet vient d'être repris par M. Max Krieg (*Die Ueberarbeitung der Platonischen Gesetze durch Philipp von Opus*. Fribourg-en-Brisgau, Herder, in-8 de 40 p.), dont l'étude, conduite avec autant de prudence que de savoir, précise ou complète sur plus d'un point les conclusions de ses devanciers.

— Les personnes qui s'intéressent aux études romanes sont au courant des événements qui ont suspendu pour un moment la publication du *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie*, des discussions qui ont éclaté entre le directeur-fondateur de cet annuaire, M. Karl Vollmöller, et l'éditeur, M. Oldenbourg, à Munich, et du procès qui s'en est suivi. Le jugement rendu dans la matière par le tribunal de Munich et qui donne pleine satisfaction à M. Vollmöller, est assurément un document intéressant pour tous ceux que préoccupent les questions de droits d'auteur et de relations entre auteurs et éditeurs. Il faut donc savoir gré à M. Vollmöller d'avoir publié les principales pièces du procès : *Der Kampf um den romanischen Jahresbericht. Ein Beitrag zur Klärung der Verhältnisses zwischen Autor und Verleger* (Erlangen, F. Junge, in-8 de 74 p.).

— La librairie Velhagen et Klasing, à Bielefeld et Leipzig, lance, le présent mois, une nouvelle revue de bibliophilie, sous la direction de M. Fedor von Zobeltitz. La *Zeitschrift für Bücherfreunde* paraîtra tous les mois, en format in-4; les articles seront richement illustrés, même de planches coloriées. L'abonnement est de 30 fr. par an.

Belgique. — Bien que la brochure de M. A. Baisir : *La Belgique pendant ces quinze dernières années. La Victoire dans l'union* (Bruxelles, Société belge de librairie, in-16 de 48 p.) soit faite visiblement dans le but de préparer les élections de 1898 en Belgique, elle contient des enseignements qui ne peuvent que profiter aux catholiques de tous les pays et en particulier aux catholiques de France. La conduite du parti catholique en Belgique, qui l'a conduit à la mémorable victoire de 1884 sur le libéralisme franc-maçonnique, la façon heureuse et honorable dont il a gouverné le pays depuis douze ans, nous est un avertissement de ce que nous pourrions faire, si nous savions davantage nous serrer les uns contre les autres et si nous voulions faire passer l'intérêt suprême avant nos intérêts et nos convenances. C'est dans l'union et par l'union que nous pourrions obtenir la victoire.

— Chargé de présenter au congrès de la fédération des professeurs de l'enseignement moyen un rapport sur la *Réorganisation des écoles moyennes de l'État* (Bruxelles, Société belge de librairie, in-8 de 60 p.), M. Omer Buyse a insisté particulièrement sur la nécessité de remanier profondément le programme des études et de faire de l'enseignement une préparation à l'industrie, au commerce et à l'agriculture. Les écoles moyennes se diviseraient en commerciales et industrielles d'une part, en agricoles d'autre part. Pour donner une idée des réformes proposées, nous dirons que M. Buyse demande « que, dans les livres de lecture, il y ait, à côté de poésies et de morceaux purement littéraires, des descriptions et des récits relatifs à l'alcoolisme, à la caisse d'épargne et de retraite, etc. » De même, « l'enseignement des mathématiques serait basé sur l'intuition; la géométrie resterait concrète. » Les travaux manuels feraient partie du nouveau programme.

— L'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, qui diminue chaque année de grosseur, ne contient, dans son soixante-troisième volume (1897), que deux notices biographiques (Bruxelles, Hayez, in-16 de 174 p.). Encore celle que le chevalier Edm. Marchal a consacrée à l'architecte Gustave de Man, mort en 1887, se réduit-elle à quelques pages fort courtes. M. Ch. Potvin a retracé avec plus de détails la carrière de Gustave Frédérix, dont toute l'activité littéraire se réduit à des articles de critique; mais Frédérix sut, par ces simples articles, se faire une situation assez considérable et une réputation assez solide pour que l'Académie ait cru, en 1885, devoir lui ouvrir ses portes. La notice de M. Potvin, où nous relevons un esprit de « libéralisme » que nous ne saurions approuver sans réserves, n'en est pas moins intéressante; elle contient notamment des fragments de lettres inédites d'écrivains français (Zola, Alexandre Dumas, Hetzel, etc.).

— L'Exposition internationale qui doit s'ouvrir à Bruxelles en 1897 comprendra une section internationale des sciences divisée en sept classes : mathémathiques et astronomie, physique, chimie, géologie et géographie, biologie, anthropologie et bibliographie. Divers avantages sont accordés aux participants, qui n'auront notamment rien à payer pour les emplacements, et jouiront de réductions de taxes sur les transports par chemin de fer. A l'occasion de cette exposition, le gouvernement belge a mis au concours des séries de questions (desiderata et questions de concours), en affectant des primes en espèces aux meilleures solutions. Parmi ces concours, il s'en trouve un certain nombre formulés par la section des sciences et jouissant d'un ensemble de primes s'élevant à 20,000 fr. Des brochures contenant de plus amples explications sont à la disposition de tous ceux qui en feront la demande au commissarial général du gouvernement, 17, rue de la Presse, à Bruxelles. Nous nous contenterons de signaler ici les questions

relatives à la bibliographie : 1° présenter un choix d'ouvrages catalogués variant de 1,000 à 1,500, destiné à servir de bibliothèque modèle pour bibliothèques populaires d'une région déterminée (1,000 fr.); 2° présenter soit une machine, soit un procédé permettant d'imprimer des fiches bibliographiques à petit nombre d'exemplaires (50 ou 100) avec plus de facilité, de rapidité et d'économie que n'en offrent les procédés actuels; la matière de la composition de chaque fiche doit pouvoir être conservée sous une forme maniable (500 fr.).

— On trouvera beaucoup d'intérêt dans *Un Voyageur français à Anvers au milieu du XVIIIe siècle*, par le comte de Marsy, lecture faite à la séance générale annuelle de l'Académie royale d'archéologie de Belgique, le 11 octobre 1896 (Anvers, imp. veuve de Backer, gr. in-8 de 19 p.). Le voyageur dont M. de Marsy résume très agréablement les récits est Jean-Baptiste-Auguste de Montallé, conseiller au Parlement de Paris, mort le 26 août 1787. Parmi les notes de la brochure on remarquera celle où M. de Marsy reproduit une lettre inédite et autographe du maréchal de Saxe, dont l'orthographe invraisemblable rappelle celle du fameux billet où le maréchal annonçait à un ami qu'il avait refusé d'être de l'Académie française : « Ils veule me fere de la cadémie; sela m'iret come une bage à un chas. »

— La nouvelle édition de *Christophe Plantin, imprimeur anversois*, par M. Max Rooses (Anvers, J. Maes, in-fol. de 414 p.), monographie qui est à la fois un chef-d'œuvre au point de vue artistique et au point de vue scientifique, aura non moins d'admirateurs que de lecteurs. Le texte et les illustrations font de la publication de l'éminent conservateur du Musée Plantin-Moretus une des plus précieuses de toutes celles qui honorent, de notre temps, l'érudition et la typographie de la Belgique.

Danemark. — Notre collaborateur M. Beauvois a publié trois curieuses brochures qui donnent à l'infatigable vulgarisateur de nouveaux droits à notre reconnaissance : 1° *Deux Documents danois de 1230, concernant des privilèges accordés aux moines de Clairvaux par le roi Valdemar II*, étude par Hans Olrik traduite, d'après un mémoire abrégé et légèrement modifié par l'auteur. Extrait des *Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord* (Copenhague, imp. de Thiele, gr. in-8 de 28 p. avec gravures de sceaux et phototypie des deux documents); — 2° *Médailles romaines d'or et d'argent d'avant le milieu du VIe siècle trouvées dans les pays scandinaves*, par P. Hauberg, traduit (Ibid., gr. in-8 de 25 p.); — 3° *Pratiques et institutions religieuses d'origine chrétienne chez les Mexicains du moyen âge* (Louvain, gr. in-8 de 61 p. Extrait de la *Revue des questions scientifiques* de juillet-octobre 1896). Ce dernier travail, où l'érudition abonde, sera utilement rapproché du remarquable mémoire de M. Beauvois sur l'*Élysée des Mexicains* inséré en 1885 dans la *Revue de l'histoire des religions*.

Espagne. — Pour célébrer le cinquantenaire du *Memorial de ingenieros del ejército*, créé en 1846 par Antonio Remón Zarco del Valle, professeur adjoint à l'Académie d'Alcala, l'on n'a cru pouvoir mieux faire que de publier une table des soixante et onze volumes parus jusqu'ici de ce recueil important. Quatorze officiers du corps du génie ont concouru à la rédaction de cette table, où les articles se trouvent répartis par ordre méthodique sous vingt-cinq rubriques différentes. Un index alphabétique des auteurs renvoyant simplement aux diverses sections termine le volume. Quelques pages du colonel Joaquín de la Llave y Garcia, qui retracent l'histoire sommaire du *Mémorial*, servent d'introduction à cette table, appelée naturellement à rendre les plus grands services : *Indice analítico de las memorias, artículos y noticias que constituyen la colección del Memorial de ingenieros del ejér-*

cito desde el año de 1846 al 1895 (Madrid, imp. del Memorial, gr. in-8 de XII-96 p.).

— Les fêtes du huitième centenaire de la première croisade ont fourni à don José Ignacio Valentí l'occasion d'une étude historique et apologétique sur le rôle d'Urbain II et sur le concile de Clermont : *Urbano II y el concilio de Clermont* (Valencia, imp. de Federico Domenech, in-8 de 57 p.). Bien que, par une coquetterie familière aux écrivains, don Valentí parle de sa « plume pauvre et sans couleur, » il a fait un brillant tableau du mouvement admirable qui, à la voix du grand pape français, entraîna les peuples chrétiens à la défense du Saint Sépulcre, et des bienfaits qui ont résulté des croisades pour l'Occident. Il termine sa brochure par le récit des fêtes du 16 au 19 mai 1895 à Clermont.

— Un autre travail du même écrivain, qui a obtenu le prix au concours ouvert par les Pères Dominicains du collège de Saint-Thomas d'Avila, en l'honneur de sainte Thérèse, a pour objet de retracer la part qui revient aux frères prêcheurs dans l'œuvre de la réforme du Carmel et les relations qu'ils eurent avec l'illustre sainte : *La Orden de predicadores y la reforma carmelitana* (Vergara, tip. de el Santisimo Rosario, in-8 de 48 p.). C'est le P. Ibañez qui soutint et encouragea sainte Thérèse, quand le Père jésuite qui la confessait restait dans l'incertitude, et depuis elle eut souvent recours aux lumières de l'ordre dominicain; saint Luis Beltran, les PP. Bañez, Fernandez, Cuevas, Diego de Chaves, etc., d'autres encore, furent en relations avec elle; le saint pape Pie V, qui fut un des protecteurs de la réforme naissante, appartenait à l'ordre des frères prêcheurs, et c'était aussi un enfant de Saint-Dominique que Benoît XIII qui, au siècle dernier, combla le Carmel réformé de faveurs tellement insignes qu'il mérita le titre de « grand bienfaiteur de cet ordre. »

Grèce. — A partir du mois de mars prochain, l'Ἀθηναϊκὸς Ἀστήρ, revue mensuelle illustrée, fondée il y a un an, deviendra semi-mensuelle. L'abonnement sera porté à 20 fr. Cette publication paraît à Athènes, sous la direction de M. Alex. Baras (écrivez Πέδαρας).

— Le Ξενοφάνης, autre revue athénienne, vient également de subir une transformation complète. Ce périodique, organe de l'Ἀνατολή, association des Grecs d'Asie Mineure, publie tous les travaux des membres de cette association. L'abonnement n'est que de 6 fr. par an. S'adresser à M. M. Évangélidès, professeur à l'Université, rue de Speusippe, 1, à Athènes.

— La Société littéraire « le Parnasse, » qui avait pour organe la revue du même nom, vient de publier pour la première fois un annuaire : Φιλολογικὸς σύλλογος Παρνασσὸς, ἐπετηρίς (Athènes, 5, place Saint-Georges, in-8 de 228-σή p., avec planches). La première partie de l'annuaire comprend des mémoires variés. Citons d'abord les corrections proposées par M. Sakellaropoulo au texte d'écrivains latins (Cicéron, Properce, Horace, Térence, Salluste), corrections ingénieuses et souvent heureuses, dont la suivante donnera une idée ; un vers fameux de Properce est restitué ainsi qu'il suit :

Cedite Romanis scriptores cedite Grai;

puis viennent des recherches de M. Khrysokhoo sur les « tombes » de Thessalie et de Macédoine; le mémoire de M. Palumbo sur la colonie grecque de Salente; un curieux article de folklore sur « l'Os qui chante, » par M. S. Prato; une note de M. Khrysokhoo sur la petite ville d'Amydon; la restitution par M. L.-P. Lambro d'une monnaie crétoise méconnue; le commentaire, par M. N.-G. Politès, de trois passages de Pausanias; quelques pages sur les mystères d'Éleusis, par M. Filio; de savantes recherches

de toponymie attique, par M. Spyridion P. Lambro; une dissertation de M. N.-G. Politès sur les proverbes populaires dans les poèmes du moyen âge. Les sciences physiques, naturelles et mathématiques sont également représentées dans ce volume; M. Holtzmann a étudié la sauterelle mantis; M. Zengeli l'acide tetrahydronaphtalique et la mesure de la pesanteur des liquides; M. Apostolidès les oiseaux mentionnés dans le Πουλόλογος; M. de Kheldraïkh, l'armoise, etc. Le reste du volume est rempli par les rapports officiels, la liste des membres, etc.

Italie. — M. Léon-G. Pélissier, continuant la publication des *Note italiane sulla storia di Francia*, a extrait du tome XVIII de la série V de l'*Archivio storico italiano* (Florence, gr. in-8 de 25 p.), des lettres inédites de l'intendant Colbert du Terron, durant le siège de Messine (1675-1676). Dans ces lettres, adressées au marquis de Louvois, au marquis de Seignelay, au grand Colbert, l'intendant de la justice, police et finances du royaume de Sicile parle surtout du duc de Vivonne, de Duquesne, du chevalier de Tourville, du chevalier de Lévis, du chevalier de Goult et autres marins, et de diverses villes de France et d'Italie.

— M. Paul Sabatier, dans sa *Dissertazione sul primo luogo abitato dai frati Minori su Rivotarto* (Roma, E. Loescher, in-8 de 24 p.), démontre que « cette pauvre maison de paysan, où est encastré saint Rufino d'Arce, et où de jolis enfants jouent avec l'animal le plus populaire de l'Ombrie, fut jadis l'hospice où saint François soigna les lépreux. Ce fut à cette masure qu'il songea dans les rêves et les soupirs de son agonie.... C'est donc une relique que j'ai découverte, dit-il, encore intacte, qui n'a pas été gâtée par des bouleversements. »

— Sous le titre de : *J.-B. Nini, sa vie, son œuvre*, M. André Storelli vient de publier à Tours, chez Mame, un beau volume de 37 pages et 72 planches phototypées. Celles-ci représentent, aux deux tiers de la grandeur, autant de médaillons de personnages connus de la fin du xviiie siècle. Nini, sculpteur et graveur, travailla beaucoup à Chaumont-sur-Loire, dont Jacques-Donatien Leray était seigneur. M. Leray s'était attaché cet artiste par convention notariée. M. Storelli a su réunir de nombreux matériaux qui lui ont permis de présenter une biographie complète de Nini et une étude sérieuse sur ses travaux et sa manière de procéder.

— Comme l'an dernier, le *Calendario del santuario pontificio di Pompei per l' anno 1897* (Valle di Pompei, scuola tipografica Bartolo Longo, in-16 de 224-112 p.) nous rapporte de touchantes histoires des orphelines et des fils de prisonniers recueillis par l'œuvre de Valle di Pompei ; cette fois — et ce fait est un encouragement à soutenir l'œuvre pour les chrétiens de tous pays — le caractère international s'affirme, puisque parmi les orphelins recueillis se trouvent une Autrichienne et un Autrichien.

— Nous devons à M. A. Favaro deux nouvelles brochures galiléennes : *Serie duodecima di scampoli galileiani* (Padoue, imp. Randi, gr. in-8 de 53 p.) et *Vent' anni di studî galileiani* (Ibid., gr. in-8 de 26 p.). Les deux brochures contiennent un grand nombre de renseignements bibliographiques. On remarque dans la première un nouveau supplément à la *Bibliografia galileiana*, de 1568 à 1895 (p. 39-49). On n'a pas manqué de mentionner, dans la seconde brochure, les articles de la *Chronique* du *Polybiblion* où il a été question des travaux de l'éditeur des œuvres complètes de Galilée.

Suisse. — M. Eugène de Budé consacre une intéressante notice à un de nos compatriotes qui mérite de n'être jamais oublié. (*Le Général Delmas de Grammont, 1796-1862, auteur de la loi française pour la protection des ani-*

maux. Genève, imp. Kündig, gr. in-8 de 32 p.). Cette notice, où le côté anecdotique n'a pas été négligé, mérite d'avoir autant de succès parmi nous que chez nos voisins.

— *Arméniens et arménophiles*, par le Vieux de la Montagne (Genève, Imp. suisse, in-18 de 12 p.). Plaidoyer maladroit en faveur du Sultan, représenté comme le modèle des souverains; attaques virulentes contre tous ceux qui ont douté des intentions bienfaisantes d'Abd-ul-Hamid; arguments qui dénotent une grande ignorance ou une médiocre bonne foi.... On a les avocats qu'on mérite. Mais pourquoi celui-ci revient-il avec tant d'insistance sur les publicistes qui vendent leur plume? Craindrait-il d'être rangé dans cette catégorie?

Turquie. — Il en est, en Turquie, de la vie littéraire un peu comme de la question financière : tout souffre d'une longue anémie. Une foule d'ouvrages classiques, la plupart médiocres, quelques rééditions ou adaptations plus ou moins heureuses des livres liturgiques, deux ou trois traductions de romans français en vogue : tel est le bilan général de la bibliographie, en pays turc, depuis un ou deux ans. On n'a point assurément cessé d'étudier, ni surtout de disserter longuement dans les syllogues ou autres associations littéraires; mais le plus grand nombre de ces doctes dissertations ne voient pas autrement le jour. Il y a pourtant des exceptions. La plus remarquable, sinon la plus digne d'arrêter le lecteur, est la publication en cours des *Mystères de Péra*, par Pierre Lora. Ce roman, qui aura, à en juger par le début, de vastes proportions, se publie, deux fois par semaine, par fascicules de seize pages, au prix d'une piastre chacun. Le nom de l'auteur, la langue de l'ouvrage, tout semble révéler, sous le pseudonyme de Pierre Lora, un de nos compatriotes; mais ce Français n'est autre qu'un Hellène des plus distingués de Constantinople. D'ailleurs, une douzaine de fascicules ont seuls paru, et on ne peut encore porter de jugement sur l'œuvre entière. Nous comptons bien cependant avoir à signaler dans cette œuvre autre chose qu'une simple adaptation, pour le public français, des « Ἀπόκρυφα τοῦ Πέραν, » datant d'une dizaine d'années.

— Nous devons signaler, malgré son caractère spécial, nous allions dire curieux, une sorte d'encyclopédie, le Θησαυρὸς Βιωτικῆς Σοφίας. Le titre mérite d'être traduit littéralement et en entier; le voici dans toute sa fidélité : « *Trésor de la science de la vie*, ou recueil alphabétique de toutes les maximes d'instruction pratique et des conseils utiles, laissés par les hommes et les femmes célèbres de toutes les nations et de tous les siècles, se rencontrant dans les livres spéciaux, les lexiques, les proverbes de tous les peuples et se rapportant à toutes les circonstances, à tous les besoins de la vie morale, spirituelle, domestique, physique, commune de l'homme, à l'usage de tout le monde. » L'ouvrage, dû à l'inspiration de M. Michel-E. Papadopoulos, se publie par fascicules de soixante-quatre pages, coûtant chacun deux piastres à Constantinople et deux piastres et demie dans le reste de l'empire. Neuf fascicules ont déjà paru, et l'œuvre doit en comprendre près de quarante. (Constantinople, aux bureaux du *Néologos*.)

— Sur le rapport d'une commission, nommée à cet effet il y a plus de deux mois, le Saint-Synode et le Conseil mixte viennent d'autoriser, dans leur séance du 11-23 janvier, la publication d'un vaste ouvrage sur la jurisprudence en vigueur au Patriarcat œcuménique (Νομολογία τοῦ οἰκουμενικοῦ πατριαρχείου). L'ouvrage comprendra, présentés dans un ordre méthodique, les résumés de toutes les décisions émanées des deux assemblées, depuis 1800 jusqu'en 1896. L'auteur de cette compilation, l'avocat Michel Theotocas, y joindra des éclaircissements qui en feront un guide précieux pour

tous ceux qui ont à remplir quelque rôle dans les tribunaux ecclésiastiques.

Publications nouvelles. — *Élévations dogmatiques. L'Incarnation, ou Jésus intime*, par M. Sauvé. 1re série (3 vol. in-18, Dijon, Chamagne). — *La Retraite du Sacré-Cœur*, par le R. P. Dehon (in-32, Casterman). — *Élévations dogmatiques*, 2e série. *La Sainte Trinité, ou Dieu intime*, par C. Sauvé (in-18, Dijon, Chamagne). — *Le Mois de saint Joseph à l'usage des maisons religieuses*, par Mgr J. Dabert (in-24, Desclée, de Brouwer). — *Les Pensées de Pascal*. Texte critique précédé d'une introd., d'un tableau chronologique et de notes bibliographiques, par G. Michaut (gr. in-8, Fribourg (Suisse), libr. de l'Université). — *Les Vocations sacerdotales et religieuses dans les collèges ecclésiastiques*, par le P. J. Delbrel (in-18, Poussielgue). — *L'Église orthodoxe gréco-russe*, par l'abbé J.-B. Röhm. Trad. par E.-M. Ommer (in-18, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Code de l'abordage*, par R. Fremont (in-18, Giard et Brière). — *La Plaidoirie dans la langue française*. T. II. *XVIIIe siècle*, par M. Munier-Jolain (in-8, Chevalier-Marescq). — *Essai sur les fondements de la connaissance mystique*, par E. Récéjac (in-8, Alcan). — *Histoire de la philosophie*, par P. Vallet (in-18, Roger et Chernoviz). — *La Logique de Hegel*, par G. Noël (in-8, Alcan). — *La Question morale à la fin du XIXe siècle*, par P. Dupuy (in-8, Schleicher). — *Les Budgets français*, par P. Bidoire et A. Simonin. *Budget de 1896 et Projet du budget de 1897* (in-18, Giard et Brière). — *Le Triomphe du socialisme*, par H. Verly (in-18, Le Soudier). — *Traité complet de médecine pratique, à l'usage des gens du monde*, par le Dr H. Vigouroux. T. I (in-8, Letouzey et Ané). — *Hypnotisme, religion*, par le Dr F. Regnault (in-18, Schleicher). — *La Vie et l'art. Sentiments et idées de ce temps*, par H. Bordeaux (in-18, Perrin). — *L'Amatore di oggetti d' arte e di curiosità*, da de Mauri (petit in-16 cart.; Milan, Hoepli). — *Les Grandes Cathédrales du monde catholique*, par L. Cloquet (gr. in-8, Desclée, de Brouwer). — *Images tendres et merveilleuses*, par A.-F. Hérold (in-18, « Mercure de France »). — *Le Cygne rouge, mythe dramatique*, par A. Thibaudet (in-18, « Mercure de France »). — *La Petite Femme*, par A. Ruffin (in-18, Ollendorff). — *Trouillard électricien*, par J. Sageret (in-18, Perrin). — *Le Roi de la Mer*, par G. Sarrazin (in-18, Perrin). — *Les Joyeux récits des péchés capitaux*, par L. Colson (in-18, Vanier). — *Chair mystique*, par M. Batilliat (in-18, « Mercure de France »). — *Vendus à l'ennemi*, par T. Cahu (in-18, Flammarion). — *Angette*, par G. Mareschal de Bièvre (in-18, Plon et Nourrit). — *La Conversion de Gaston Ferney*, par P. Guiraud (in-18, Flammarion). — *La Rançon de l'honneur*, par T. Cahu (in-18, Flammarion). — *Jean d'Agrève*, par le Vte E. M. de Vogüé (in-18, Colin et Cie). — *Le Chapeau sur l'oreille*, par G. Auriol (in-18, Flammarion). — *En pleine forêt*, par la Mlse de Brunoy (in-8, Tolra). — *Là-haut*, par E. Rod (in-18, Perrin). — *L'Amour dominateur*, par Mme H. Malot (in-18, Flammarion). — *Les Deux Amours de Jean Seguin*, par E. Martin-Videau (in-18, Plon et Nourrit). — *Dahomé, Niger, Touareg*, par le Ct Toutée (in-18, Colin et Cie). — *La Jeune Amérique. Chili et Bolivie*, par A. Bellessort (in-18, Perrin). — *Les Barbares*, par M. Fontane (in-8, Lemerre). — *Les Martyrs de Rome d'après l'histoire et l'archéologie chrétiennes*, par L.-E. Le Bourgeois. T. I (in-8, Lamulle et Poisson). — *Saint Augustin*, par A. Hatzfeld (in-18, Lecoffre). — *La Révérende Mère Fanny de l'Eucharistie, fondatrice de l'institut des Dames de Sainte-Julienne* (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Vie de S. Em. le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse*, par J. Lacointa (gr. in-8, Desclée, de Brouwer). — *Vie de la servante de Dieu, sœur Anne-Catherine Emmerich*, par le P. T. Wegener (in-18, Casterman). — *La Chronique de Sulpice Sévère*,

texte critique, trad. et commentaire. Livre I, avec prolégomènes sur Sulpice, sur ses écrits, par A. Lavertujon (in-8 carré, Hachette). — *Cartulaire général des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (1100-1310)*, par J. Delaville Le Roulx (2 vol. in-fol., Leroux). — *L'Émigration française aux colonies*, par E. Poiré (in-18, Plon et Nourrit). — *La Politique du Sultan*, par V. Bérard (in-18, Calmann-Lévy). — *Domremy et le Monument national de Jeanne d'Arc*, par l'abbé V. Mourot (in-18, Nancy, Crépin-Leblond). — *Le Directoire*, par L. Sciout. 2e partie. T. III et IV (2 vol. in-8, Firmin-Didot). — *Napoléon en exil*, par le Dr Barry E. O'Méara. T. I (in-18, Garnier). — *Murat, lieutenant de l'Empereur en Espagne, 1808*, par le comte Murat (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Livre d'or de 1870*, par G. Armelin (in-18, Flammarion). — *Essais diplomatiques*, par le Cte Benedetti. Nouvelle série (in-8, Plon et Nourrit). — *Souvenirs militaires du baron de Bourgoing, 1791-1815* (in-18, Plon et Nourrit). — *Campagne de l'Est en 1870-1871. Héricourt, la Cluse*, par P. Lehautcourt (in-8, Berger-Levrault). — *Journal d'un commandant de la « Comète. » Chine, Siam, Japon (1892-1893)*, par le Ct L. Dartige du Fournet (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Jésuites et leurs œuvres à Avignon, 1553-1758*, par le R. P. M. Chossat (in-8, Avignon, Seguin). — *Les Jésuites à Metz*, par L. Viansson-Ponté (in-8, Strasbourg, Le Roux). — *Histoire de Génolhac*, par l'abbé C. Nicolas (in-8, Nîmes, F. Chastanier). — *Geschichte des deutschen Volkes seit dem 13en Jahrh. bis zum Ausgang des Mittelalters*, von E. Michael (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Essai sur l'Espagne*, par G. Dard (gr. in-8, Chalon-sur-Saône, imp. Marceau). — *Florentia*, par I. del Lungo (in-18, Barbèra). — *Fragments d'histoire*, par M.-A. Roger (in-8, Roger et Chernoviz). — *Le Roi de Rome*, par H. Welschinger (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Hortense de Beauharnais*, par C. d'Arjuzon (in-18, Calmann-Lévy). *Lacordaire journaliste*, par P. Fesch (in-18, Delhomme et Briguet). — *An account of the Life and Works of Dr Robert Watt*, par J. Finlayson (in-8 cart., London, Smith, Elder). — *Bibliographie générale de la guerre de 1870-1871*, par le Comt Palat (in-8, Berger-Levrault). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

L'Angleterre douaire de Notre-Dame (t. LXXIX, p. 192). — Cette question est traitée avec tous les détails désirables dans une brochure spéciale du R. P. T. E. Bridgett, C. SS. R.; *England's title : Our Lady's dowry : its history and meaning* (London, 18 West square, aux bureaux de la *Catholic truth society)*, qui forme le fascicule XVII des *Historical Papers*, publiés sous la direction du R. P. Sydney F. Smith, S. J.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Pasteur. Histoire d'un esprit*, par E. Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur. Paris, Masson, 1896, gr. in-8 de 400 p., avec 22 fig., 5 fr. — 2. *Stigmates anatomiques de la criminalité*, par le Dr Dallemagne. Paris, Masson ; Gauthier-Villars, 1896, petit in-8 de 186 p., br., 2 fr. 50 ; cart., 3 fr. — 3. *Stigmates biologiques et sociologiques de la criminalité*, par le même. Ibid., 1896, petit in-8 de 210 p., br., 2 fr. 50 ; cart., 3 fr. — 4. *Théories de la criminalité*, par le même. Ibid., 1896, petit in-8 de 215 p., br., 2 fr. 50 ; cart., 3 fr. — 5. *Leçons de clinique médicale*, par le Dr J. Grasset, recueillies et publiées par le Dr Vedel. 3e série. 1er fasc. (*Les Aphasies*). Montpellier, imp. du *Nouv. Montpellier méd.*, 1896, gr. in-8 de 177 p. — 6. *Ame et cerveau. L'Ame existe-t-elle scientifiquement?* par le Dr Oct. Sirot (de Beaune). Paris, Rueff, 1896, petit in-8 de 62 p., avec 10 fig. — 7. *La Femme criminelle et la prostituée*, par Lombroso et Ferrero, trad. de l'italien par Louise Meille. Revue par M. Saint-Aubin. Paris, Alcan, 1896, in-8 de 675 p., avec 13 pl., 15 fr. — 8. *L'Homme de génie*, par C. Lombroso. 2e édit. Trad. sur l'édit. ital. par Colonna d'Istria et Calderini, avec préface du prof. Ch. Richet. Paris, G. Carré, 1896, in-8 de 580 p., avec pl., 12 fr. — 9. *Émile Zola. Enquête médico-psychologique*, avec introduction générale par Édouard Toulouse. Paris, Soc. d'édit. scient., 1896, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 10. *L'Idée et le fait en biologie*, par le Dr Durand. (de Gros). Paris, Alcan, 1896, in-8 de 88 p., 1 fr. 50. — 11. *Le Sommeil tiers de notre vie*, par Mme de Manacéine, trad. du russe par E. Jaubert. Paris, Masson, 1896, in-16 de 356 p. — 12. *Théorie nouvelle de la vie*, par Le Dantec. Paris, Alcan, 1896, in-8 de 323 p., cart., 6 fr. — 13. *La Mort réelle et la mort apparente*, par le Dr S. Scard (de Marseille). Ibid., 1897, in-12 de x-314 p., avec grav., 4 fr. — 14. *Der Tod durch Elektricität*, von J. Kratter. Leipzig et Vienne, Franz Deuticke, 1896, gr. in-8 de 160 p., avec dessins et pl. — 15. *Leçons de pathogénie appliquée* (*clinique médicale de l'Hôtel-Dieu*), par A. Charrin. Paris, Masson, 1897, in-8 de xvi-396 p., 6 fr. — 16. *Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique*. T. VII et VIII. Paris, Battaille, 1896, 2 vol. gr. in-8 de 800 p., avec fig. — 17. *Du Service médical dans les travaux de construction* (*Une campagne en Macédoine*), par le Dr Barthe de Sandford. Paris, Soc. d'édit. scient., 1897, in-8 de 225 p., 7 fr. 50. — 18. *L'Hygiène de l'obèse*, par A. Proust et A. Mathieu. Paris, Masson, 1897, in-8 cartonné de 344 p., 4 fr. — 19. *La Vie à deux. Hygiène du mariage*, par le Dr Surbled. Paris, Maloine, 1896, in-8 de 160 p., 3 fr. — 20. *Du Développement thoracique par la gymnastique respiratoire*, par le Dr L. Caminade. Paris, Alcan, 1897, gr. in-8 de 146 p., 3 fr. — 21. *L'Hygiène de la cuisine*, par le Dr Laumonier, *suivi d'un appendice sur l'alimentation du soldat*. Ibid., 1896, in-32 de 187 p., 0 fr. 60. — 22. *Manuel d'hygiène raisonné scientifiquement d'après la méthode Kneipp*, par le Dr P. Joire. Paris, Lethielleux, 1896, in-18 de 225 p., 1 fr. 50. — 23. *Nouvelles Conférences* de Mgr Séb. Kneipp, sténographiées par Louise Schweizer, trad. par M. D. et E. D. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-18 de 428 p., 3 fr. 50. — 24. *Traité d'hydrologie médicale*, par les Drs Jardet, Nivière, Lavergne, Doit-Lambron, Heulz et Boursier. Paris, Doin, 1896, in-8 de vii-470 p., 10 fr. — 25. *Traité de zoologie*, par Edm. Perrier. Paris, Masson, 1893-97, 4 fasc. gr. in-8, en tout 2,138 p., le volume 30 fr. — 26. *Quelques observations sur les muscles peaussiers du crâne et de la face dans les races humaines*, par Th. Chudzinski. Ibid., 1896, gr. in-8 de 77 p., avec pl., 4 fr. — 27. *Les Aryens au nord et au sud de l'Hindou-Kouch*, par Ch. de Ujfalvy. Ibid., 1896, gr. in-8 de xv-448 p., avec cart. ethnog., 15 fr. — 28. *Précis de médecine légale*, par le Dr H. Coutagne. Paris, Masson ; Lyon, Storck, 1896, in-8 de xxii-526 p., cart., 10 fr. — 29. *Chirurgie de la face*, par le prof. Terrier et les Drs Guillemain et Malherbe. Paris, Alcan, 1897, in-12 de

300 p., avec 214 fig., cart., 3 fr. —30. *Pourquoi et comment on devient phtisique* (*contagion, prophylaxie et traitement de la tuberculose*), par le Dr VALENTIN GILBERT (de Genève). Paris, Alcan ; Genève, Georg, 1896, in-12 de 420 p., 5 fr. — 31. *Étude sur l'aspergillose chez les animaux et chez l'homme*, par le Dr RÉNON, avec préf. de M. le prof. Dieulafoy. Paris, Masson, 1897, in-8 de XII-300 p. avec 11 fig., 5 fr. — 32. *L'Épilepsie*, par le Dr J. VOISIN. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 420 p., 6 fr. — 33. *Recherches sur l'activité de la diastole ventriculaire* (*Ses causes, son mécanisme et application, etc.*), par le Dr L. GERME. Paris, Masson, 1896, in-8 de 70 p., avec pl., 3 fr. — 34. *Le Diabète sucré, ses causes, ses effets*, par le Dr HENRI. Paris, Mendel, 1896, in-8 de 60 p., 0 fr. 75. — 35. *Des Inflammations chroniques du naso-pharynx*, par le Dr A. DEGLAIRE, avec préf. du Dr Rattel. Paris, Baillière, 1896, in-16 carré de 135 p., 3 fr. 50. — 36. *Manuel de la garde-malade à domicile*, par l'abbé GRENET. Séez ; La Chapelle-Montligeon ; Paris, Vic et Amat, 1895, in-16 de 345 p., avec fig., cart., 3 fr. — 37. *L'Électricité. Théorie et application*, par RODARY, ingénieur des mines. Paris, Dunod et Vicq, 1895, in-8 de 520 p., avec nombr. fig., 20 fr. — 38. *Traité complet de médecine pratique* (*à l'usage des gens du monde*), par le Dr H. VIGOUROUX. Paris, Letouzey et Ané, 1896. T. I, orné de 247 fig. (anatomie et physiologie), in-8 de VIII-470 p., les 4 vol., 32 fr. — 39. *Nouveau Formulaire magistral*, par BOUCHARDAT et G. BOUCHARDAT. 31e édit. Paris, Alcan, 1897, in-18 de 690 p., br., 3 fr. 50 ; cart., 4 fr.

1. — Que dire encore aujourd'hui qui n'ait déjà été dit sur l'illustre savant que fut Pasteur ? — Et cependant, ce nouveau volume qui lui est consacré ne saurait se confondre avec les autres ni les répéter. *Pasteur, histoire d'un esprit*, ce n'est pas la vie privée de l'homme charmant que les siens pleurent ; ce n'est pas l'histoire souvent rappelée de chacune de ses grandes découvertes, dont quelqu'une eût suffi à un grand renom ; c'est mieux que cela, ou du moins c'est autre chose : c'est l'admirable enchaînement de tous ces travaux, disparates à première vue, et qui ne sont cependant que le développement logique et harmonieux d'une même pensée ; c'est la merveilleuse unité de cette œuvre, qui fait que Pasteur, même à ne le prendre qu'au point de vue scientifique, n'est pas un savant comme les autres, pas seulement un savant distingué, mais un caractère de savant, dans la vie scientifique duquel il n'y a pas à rechercher seulement les résultats de ses travaux, mais la méthode psychologique qu'il y a mise en œuvre ; de sorte que, jusqu'à ses erreurs, tout est profondément instructif dans l'étude de cette vie scientifique. M. Duclaux, le savant directeur actuel de l'Institut Pasteur, et qui fut si souvent l'actif et dévoué collaborateur du maître, était mieux que qui que ce soit en situation de nous donner cette étude. Et après la touchante et précieuse biographie que nous devons à une plume aussi éclairée que modeste et non moins intimement documentée (*Pasteur, histoire d'un savant par un ignorant*), celle-ci vient fort à propos nous révéler comment, servi par une ingénieuse perspicacité, le savant sut progresser à travers des obstacles sans nombre à la recherche de la vérité, et comment, attiré par ce seul objet, il arriva peu à peu à des sommets dont lui-même, tout d'abord, n'avait pas soupçonné la hauteur. — Je ne saurais résumer le livre de M. Duclaux, qui est lui-même un résumé aussi concis qu'il est clair, de l'évolution scientifique de Pasteur, et de son élévation graduelle

à travers les degrés successifs de la vérité. Cette description prend tout l'intérêt d'un roman d'aventures réelles et en même temps de découvertes fécondes. On y voit comment, passant successivement des études de la cristallographie à celle des fermentations, il aborde bientôt, pour le résoudre par la négative, le problème des générations spontanées; et toutes les applications industrielles, physiologiques et médicales qui découlent de ces premières données, jusqu'à l'analyse si judicieuse des virus, des vaccins et de l'immunité. Ce livre est donc moins un panégyrique qu'un enseignement; en montrant clairement aux travailleurs quelle fut la méthode du maître et comment lui-même a su la mettre en œuvre, il prépare de nouveaux bienfaits à ajouter à ceux si grands déjà, dont Pasteur nous a dotés ; il contribue, en effet, à étendre et à multiplier encore la fécondité de son œuvre.

2, 3 et 4. — Trois petits volumes de l'Encyclopédie scientifique dite des Aide-mémoire (collection Léauté) et de la section du Biologiste, ont pour objet la criminalité. — L'un a pour titre : *Stigmates anatomiques de la criminalité;* l'autre : *Stigmates biologiques et sociologiques de la criminalité*, et le troisième : *Théories de la criminalité*. De ces curieuses études, le docteur Dallemagne, qui les a consciencieusement poursuivies, n'a pas de peine à conclure que le type criminel anatomiquement caractérisé n'existe pas. Ni le poids, ajoute-t-il, ni le volume du crâne, ni ses altérations, ni ses anomalies, ni la forme du cerveau, ni ses altérations de forme ou de structure, ni les caractères de la face et des organes des sens, ni la hauteur de la taille, ni la dimension des membres ne fournissent des éléments assez concordants pour autoriser la dénomination de type criminel. Ce qui n'empêche que les criminels présentent incontestablement des tares plus nombreuses que les autres; et, s'il n'est aucune règle de concordance entre ces tares, cependant leur existence emporte bien avec elle une certaine signification. Mais il est impossible d'aller plus loin et de supposer un rapport quelconque entre l'acte criminel et ces tares ou stigmates, encore moins une relation de cause à effet. — A propos des *Stigmates biologiques*, l'auteur n'est guère plus favorable aux thèses lombrosiennes ; il est cependant moins affirmatif à ce sujet, et ses conclusions se formulent surtout sous forme de points multiples d'interrogation, dont il renvoie les réponses au troisième volume, celui qui traite des théories de la criminalité. Dans cet ouvrage, l'auteur, devenu tout éclectique, ne sait trop où se prendre et à quoi s'arrêter, se défendant de ce qu'il appelle les doctrines unilatérales et adoptant, sauf de timides réserves, les formules complexes de l'école italienne remaniée, comme il dit, et dans lesquelles on s'efforce de faire la part et de l'individu et de son milieu. — Facteurs physiques, facteurs biologiques et facteurs sociaux contribuant à effectuer l'adaptation du sujet à son milieu ; voici bien des mots nouveaux pour dénommer des

choses plus simplement connues, et qui trahissent un certain désir d'approfondissement, bien plus qu'un approfondissement réel du sujet. Et tout cela pour en revenir à cette conclusion que la bonne foi semblait bien devoir dicter d'ailleurs : que l'étude de la criminalité doit être avant tout l'étude de la psycho-physiologie du criminel et l'étude des facteurs nutritifs, génésiques et intellectuels et des combinaisons qu'ils peuvent effectuer entre eux. Nous sommes loin de la vieille conception de la responsabilité, au moins en apparence ; car il me semble que nous y revenons un peu, mais pas par le plus court chemin. N'empêche que ce soit là une fort curieuse évolution psycho-physiologique.

5, 6. — Les localisations cérébrales ne cessent pas, et ne cesseront pas de longtemps encore de faire parler d'elles. Le professeur Grasset en a fait une étude bien intéressante dans une série de *Leçons de clinique médicale* données à la Faculté de Montpellier, leçons qu'a recueillies et publiées son chef de clinique, M. le docteur Vedel. Des sujets atteints d'aphasie ont été l'occasion de cette étude de psycho physiologie, où l'auteur a étudié, pour ainsi dire, le scalpel à la main, les fonctions de différents territoires de l'encéphale. Un exposé des centres qui président aux fonctions de la parole est d'abord nettement tracé et expliqué au moyen d'un ingénieux schema dont les éléments sont empruntés à ceux de Charcot et de Ferrand. Et cette analyse des fonctions de la parole, dans ses organes de réception et dans ses organes d'émission, conduit le professeur à un exposé psychologique relatif aux visuels, aux auditifs et aux moteurs, autrement dit à ceux qui conçoivent les choses plus spécialement, sinon exclusivement, sous l'une quelconque des trois formes qui correspondent aux trois principaux appareils sensoriels. Ces données permettent à M. Grasset de distinguer dans un certain groupe des centres de l'écorce cérébrale le groupe des organes nerveux que met en jeu l'automatisme psychologique ; autrement dit le lien des centres réflexes qui peuvent suffire à l'élaboration des phénomènes automatiques inconscients, ou qui, du moins, s'exécutent sans la participation d'une conscience raisonnée et d'une volonté délibérée. Il y trouve aussi le moyen de distinguer les groupes un peu confus des aphasies, corticales, suscorticales, sous-corticales et trans-corticales. Dans une seconde partie, passant de l'étude des aphasies à une analyse psychologique plus générale, l'auteur s'attaque à l'automatisme psychologique, dont il place les fonctions dans des centres situés au-dessous des précédents, du moins dans la hiérarchie physiologique, et à l'ensemble desquels il donne le nom heureusement choisi de polygone cortical de l'automatisme. Cette fonction, « qui n'est pas l'acte réflexe ordinaire, puisqu'elle aboutit à des actes coordonnés, intelligents (?), conscients même à un certain point de vue, » c'est une fonction psychique qui se révèle dans le sommeil naturel, dans les rêves, dans la distraction des sujets sains,

dans certains états nerveux, dans les rêves parlés et actifs, dans le cauchemar, et aussi dans le cumberlandisme, dans les tables tournantes, dans la lecture des pensées, dans l'écriture automatique, et chez certains médiums. Enfin, on observe cet automatisme encore plus nettement dans certains états maladifs, dans les grandes névroses, catalepsie, hystérie, épilepsie même, etc., etc. Je n'ai pas besoin de faire ressortir tout ce que peut présenter de curiosité et d'intérêt l'étude portée sur ces terrains si accidentés et si peu éclairés, à la lumière de l'observation physiologique normale et morbide. On eût pu craindre que cet automatisme, que le docte professeur dote d'une certaine intelligence, ne soit par lui confondu avec la fonction intellectuelle supérieure, celle qui fait la personnalité vraie et la conscience morale. Mais si les mots prêtent parfois à une apparente confusion, les choses sont soigneusement distinguées (p. 40); et la systématisation des faits, en permettant de les exposer avec une bien satisfaisante clarté, ne tend pas à confondre ensemble ceux qui appartiennent à des domaines distincts.

— Cette étude des localisations cérébrales, qui m'a déjà conduit à montrer que les fonctions purement intellectuelles n'ont pas de siège anatomique et doivent appartenir à un autre principe qu'à l'organisme nerveux, même le plus délicat; cette même étude, dis-je, a conduit à des conclusions analogues M. le docteur Sirot (de Beaune). Dans un petit volume : *Ame et cerveau ; l'Ame existe-t-elle scientifiquement ?* il a analysé les fonctions nerveuses cérébrales et croit ainsi être arrivé, par exclusion du moins, à une démonstration scientifique de l'existence de l'âme. Au cerveau, les images sensibles et motrices, les mémoires, les idées (sensibles) et l'intelligence (ajoutons encore : l'intelligence sensible); à l'âme, les pensées, l'abstraction, la conscience, le jugement, la raison et la volonté (délibérée). Ces conclusions, fort nettement déduites, sont, on le voit, à peu près identiques à celles du professeur Grasset. Et ce n'est pas une petite satisfaction pour ceux qui cultivent avec amour la psychologie, de voir des distinctions aussi consolantes, appuyées par des autorités si diverses et du point de vue de l'observation physiologique.

7. — *La Femme criminelle et la prostituée* a inspiré à MM. Lombroso et Ferri un gros livre dédié à M. J. Claretie et qui prétend se baser tout entier sur « la méthode d'observation à outrance des faits, » et rien que sur l'observation. Mais les faits se contredisent souvent, du moins en apparence, car, dans une synthèse bien ordonnée, ils se complètent et permettent une sorte de systématisation. « Nous vîmes d'abord, dit M. Lombroso dans sa préface, la femelle des animaux inférieurs supérieure au mâle en volume, et par la complication de ses organes être la reine de l'espèce, puis diminuer en force et en variabilité, pour en devenir l'humble esclave. De même, dans la race humaine, on voit, avant la puberté, la femme égaler ou surpasser l'homme en force et en dévelop-

pement physique, souvent aussi en intelligence ; mais peu à peu elle s'y arrête, se laisse distancer et reste en arrière, donnant ainsi, même dans sa supériorité éphémère, la preuve d'un phénomène atavique commun aux races inférieures : la précocité. » Toutefois cette infériorité de la femme, même dans l'ordre des fonctions sensibles, est l'objet de discussions ; le type criminel est rare chez elle et la criminalité de même, de sorte que de nombreuses contradictions se présentent au cours de cette étude. Mais la femme a contre elle la prostitution, qui vient pour ainsi dire compenser cette apparente supériorité. L'auteur en arrive à conclure que l'infériorité intellectuelle de la femme tendrait à disparaître à mesure que les progrès de la civilisation effacent les différences qui existent à ce point de vue entre les deux sexes. « Déjà, dit l'auteur, nous assistons à cette évolution en Autriche, dans l'Amérique du Nord, en partie en Angleterre, et depuis peu en France, où l'égalité de la femme, bien que méconnue par la loi, se trouve pourtant consacrée en fait dans de nombreuses branches de l'administration, comme l'assistance publique, l'instruction des enfants, la presse, etc., branches dans lesquelles elle égale l'homme et souvent le surpasse. » En négligeant de parti pris, dans cette étude, l'élément religieux qui devrait cependant y trouver sa place, on manque aux lois les plus simples de l'observation scientifique ; car, quelque idée que l'on se fasse de la valeur intrinsèque de cet élément, on ne peut nier qu'il n'ait joué un grand rôle dans la détermination de la place que la femme occupe dans la société et dans les progrès qu'a pu faire son évolution au sein des sociétés diverses. A tous les autres égards, cette étude est d'un profond intérêt pour le moraliste et même pour l'économiste.

8-9. — Si je réunis sous le même paragraphe l'*Homme de génie*, de M. Lombroso, et l'*Émile Zola*, du docteur Toulouse, ce n'est pas que je tienne M. Zola pour un homme de génie, pas plus que je ne tiens l'homme de génie pour un fou, pas même pour un dégénéré. Il faudrait s'entendre avant tout sur les qualités auxquelles il convient de réserver l'appellation de génie, ou géniale, comme on dit volontiers aujourd'hui. Du reste, Lombroso lui-même s'accuse, dans son introduction, d'avoir bien souvent, volontairement et involontairement, confondu le génie avec le talent. Et, plus loin, il les classe à peu près, sinon au même niveau, du moins dans la même catégorie : « Si le génie est l'effet d'une irritation intermittente et puissante d'un grand cerveau, le talent s'accompagne, à son tour, d'une excitation corticale, mais à un moindre degré et dans un moindre cerveau. » Je ne me serais jamais douté que ce fût si simple. M. Richet, dans sa préface, veut bien nous expliquer que si les fous et les hommes de génie sont en dehors de l'humanité commune, les uns sont au-dessus, les autres au-dessous des mortels vulgaires. En un mot, ce n'est pas la même maladie, mais c'en serait une cependant.... si toute « anomalie » devait être classée parmi les espèces morbides. D'ailleurs

génie, talent, mérite, se classent, selon M. Richet, dans une même échelle, sans qu'on puisse nettement caractériser les échelons qui leur correspondent. C'est une série. — Lombroso débute par un historique du problème, où il établit que la parenté du génie et de la dégénérescence a été proclamée depuis longtemps. Puis il passe en revue tous les caractères dégénératifs du génie, les névroses diverses qui se rencontrent chez les hommes supérieurs et l'aliénation mentale dans laquelle a sombré la raison de plusieurs d'entre eux. Après avoir analysé les conditions étiologiques au milieu desquelles le génie s'est montré, il étudie de plus près les cas dans lesquels il croit trouver les caractères réunis de la folie et du génie. Hommes de génie, épileptiques ou épileptoïdes, et grands saints, tout cela se tient, selon notre auteur, et nombre de faits curieux sont cités à l'appui. Mais si les documents sont nombreux, si la plupart sont indiscutables, il n'en est pas de même des conclusions qu'en tire l'auteur et de l'appui qu'il prétend y trouver pour sa thèse : que le génie est une psychose dégénérative du groupe épileptique (p. 557). Aussi la conclusion du livre est-elle que, s'il convient de dépouiller le génie de son prestige, il ne convient pas moins de respecter la folie.

— Le livre du docteur Toulouse, sur *Émile Zola*, vise bien un peu le même objectif; mais c'est de l'observation d'un seul homme, c'est de sa monographie qu'il prétend déduire ses conclusions. Il est vrai que l'on vit rarement monographie plus fouillée dans ses détails, plus méticuleuse dans son observation. C'est la première fois que l'on publie, en donnant son nom et son portrait, l'observation d'un homme vivant. Et tout y est dans cette enquête : après une introduction générale sur la valeur d'une telle étude, sur la supériorité qu'elle présente relativement aux enquêtes historiques, sur la supériorité intellectuelle et sur la névropathie, nous sommes impitoyablement mis au courant du personnage, de ses antécédents héréditaires et personnels, de son examen physique, anthropologique et psychologique. L'analyse des fonctions du langage et de la mémoire est curieusement approfondie. Et la conclusion, c'est que, si le sujet est un névropathe, ce n'est pas pour lui la condition de son talent, mais plutôt une conséquence de son travail. Peut-être; mais ce que je trouve plus piquant, c'est la conclusion relative à la personnification psychologique du sujet : on n'eût pu mieux dire, pour caractériser ce que son talent a de pesant et de matériel.

10. — « C'est un bien étrange simplisme que de compter sur la seule lumière des sens pour découvrir la vérité et de proscrire celle de l'esprit comme n'étant qu'une source d'erreur ! On ne peut comparer cet égarement qu'à un autre, qui en est le pendant exact, celui de la scolastique, laquelle, de son côté, se dispensait de consulter l'expérience et mettait toute sa confiance dans les artifices de la dialectique pour découvrir les lois du monde. » Cette citation, empruntée à la brochure du

docteur Durand : *L'Idée et le Fait en biologie*, en révèle l'esprit et peut-être aussi bien les côtés faibles que les mérites. L'auteur est de ceux qui ont souffert pour leurs idées et qui ont puisé dans ces épreuves, non pas une indifférence sereine, mais une ardeur encore plus vive à produire et à défendre ces idées. Ce n'est pas que les idées du docteur Durand ne soient des plus intéressantes, qu'elles n'aient eu, entre autres mérites, celui de se produire à un moment où elles ne rencontraient que la contradiction ou le silence. Toutefois, nous ne saurions nous faire ici les défenseurs de sa théorie du « polyzoïsme » et du « polypsychisme, » et y voir autre chose qu'une analyse judicieuse d'éléments que l'esprit peut séparer sans doute, mais dont la séparation ne saurait être prise au pied de la lettre sans qu'on s'expose à tomber dans un dangereux subjectivisme. Ces réserves faites, nous répéterons volontiers le bien que nous avons déjà dit des œuvres de l'auteur, qui vaut l'honneur d'être discuté et mérite d'être apprécié.

11. — J'ai présenté il y a quelque temps déjà à nos lecteurs un livre de Mme Marie de Manacéine sur *le Surmenage mental;* celui que je tiens en ce moment a pour sujet : *Le Sommeil*, c'est-à-dire le moyen de réparer les effets du surmenage, quand on sait s'y prendre, et surtout qu'on y consacre le temps, c'est-à-dire « le tiers de notre vie. » Le sommeil n'est pas seulement un bienfait précieux, un besoin impérieux de notre nature, il est un état curieux de l'économie vivante, lequel permet l'analyse de nos facultés psychiques et de nos aptitudes physiologiques. C'est encore la vie, mais réduite, bornée à ses facultés végétatives, ou du moins privée de ses facultés purement intellectuelles, une vie dans laquelle l'automatisme prédomine avec une activité d'autant plus remarquable qu'elle échappe au contrôle de la conscience et à la direction de la raison. Le sommeil a son monde à lui, a dit justement Byron, il est sur la limite qui sépare la mort et l'existence; et Homère l'appelle le frère de la mort. La caractéristique de ce monde, c'est le repos de la conscience. Et ce repos, qui est une nécessité de notre organisation, est aussi une jouissance plus ou moins consciente, mais jouissance cependant bien appréciée, et à propos de laquelle Kant a pu dire que sans sommeil et sans espoir, l'homme se trouverait la plus malheureuse des créatures. Après une préface du professeur d'Arsonval, l'auteur étudie successivement la physiologie, la pathologie, l'hygiène et la psychologie du sommeil, et cela avec une érudition de bon aloi et avec une rare justesse d'idées. Beaucoup de ces pages respirent une saine inspiration. Pour en donner une idée, je cite : « Nous pensons avec Kant que la religion seule peut nous fournir une réponse à ces questions fondamentales de la vie. Ici commence la sphère de la foi, sans laquelle il n'y a ni progrès ni existence digne d'un homme. Il ne faut pas oublier que l'élément de la foi est nécessaire à l'homme, non seulement dans les questions

religieuses, mais partout, dans toutes les sphères de l'activité humaine. »

12. — C'est encore un livre conçu dans un esprit philosophique bien curieux que celui de M. Le Dantec. Une *Théorie nouvelle de la vie* offre toujours un réel intérêt, et cet intérêt se comprend encore mieux quand la théorie est présentée par un zoologiste qui a commencé par l'étudier dans ses éléments les plus simples, dans les tissus des êtres vivants. Ces éléments, autrefois les cellules, aujourd'hui les « plastides, » composés de petites masses gélatineuses munies d'un noyau et quelquefois d'une enveloppe, résultant eux-mêmes du groupement et de la réaction de milliards d'atomes, forment une fédération à leur tour, dont les activités synergiques sont le substratum de la vie. L'auteur étudie d'abord la vie élémentaire des êtres monoplastidaires; puis la vie des êtres polyplastidaires, qui est la vie proprement dite; enfin les relations entre la psychologie de l'homme, son histoire et sa physiologie. La vie élémentaire, pour notre auteur, se résout en phénomènes physico-chimiques; le plastide augmente, se divise, peut demeurer dans un repos indéfini ou bien mourir; toutefois, sa mort n'est pas une loi fatale de son existence, mais un accident, suite d'action traumatique ou toxique. La vie proprement dite appartient à l'agglomération des plastides les unes avec les autres. Deux conditions maintiennent l'harmonie de cette agglomération : l'élimination des produits de l'usure plastique ou désassimilation, et la continuité de l'influx nerveux. La mort élémentaire résulte d'un défaut d'élimination, les produits de désassimilation agissant comme des poisons sur les plastides, ou encore d'une suspension dans la continuité nerveuse. La mort est donc une conséquence de la vie dont l'exercice tend à détruire la coordination, l'harmonie des plastides; mais la mort élémentaire n'arrive elle-même qu'après la mort proprement dite, et comme conséquence des troubles qui résultent de celle-ci (p. 319). Quant à la vie psychique, elle est un épiphénomène de la vie physiologique et cesse avec elle; tout résulte donc d'un équilibre physico-chimique. J'expose seulement; si j'avais à critiquer, je le ferais sur beaucoup de points : prémisses et conclusions, mais il y aurait trop à dire....

13. — Dans la première partie de *la Mort réelle et la mort apparente*, M. Scard passe en revue les signes de la mort et en discute la valeur, qu'il conteste, non sans raison. La deuxième partie est l'exposé d'une nouvelle méthode destinée à s'assurer avec certitude de la réalité de la mort. « Quelle que soit la cause de la mort apparente, dans aucun cas elle n'entraîne un arrêt complet et prolongé de la circulation ; » quelque réduite qu'elle soit, elle persiste. S'assurer de cet arrêt, c'est s'assurer de la mort. Or, les moyens de constater cet arrêt sont nombreux; le plus simple et le plus pratique, c'est de constater l'absorption par la voie hypodermique. L'auteur indique le procédé à mettre en œuvre à cet effet; il en donne les preuves expérimentales et cliniques, et en établit

l'application au diagnostic des principaux états de mort apparente. On conçoit l'importance d'une semblable découverte. La troisième partie est consacrée aux principaux modes de traitement de la mort apparente et à l'exposé des mesures administratives qui président aux inhumations.

14. — *Der Tod durch Elektricität* est une monographie due à la plume d'un médecin légiste et dans laquelle se trouvent : 1° une partie consacrée à l'électrophysiologie appuyée sur les faits connus, sur des expériences nouvelles et sur de nouvelles observations ; 2° une partie consacrée à ce que M. Kratter appelle l'électro-thanatologie, le principal objet de ce livre, dans laquelle sont étudiées les modifications imprimées aux organes dans les cas où les sujets sont morts foudroyés par l'électricité : observations recueillies sur le cadavre, soit chez l'homme, soit chez les animaux mis en expérience. Quant au point de vue médico-légal, l'auteur condamne justement l'électrocution, qu'il juge infidèle, barbare, monstrueuse même. Suit le chapitre relatif aux mesures d'hygiène à prendre, utiles à connaître maintenant que chacun peut se trouver exposé au danger d'être frappé par une décharge puissante, et aux mesures de sauvetage à employer vis-à-vis des foudroyés.

15. — Toutes les grandes publications médicales actuelles ont accordé aux théories pastoriennes et aux faits de la microbiologie une large part et une importance considérable. La *Pathologie générale*, de Bouchard, le *Traité de médecine*, de Brouardel, ont non seulement des chapitres entiers consacrés à ces nouvelles données, mais il n'en est guère parmi les autres chapitres qui ne s'en inspirent plus ou moins. Les *Leçons de pathogénie appliquée*, de M. Charrin, ne sont plus seulement un exposé plus ou moins didactique de la pathologie microbienne ; c'est toute une application des ressources de la médecine expérimentale à la clinique médicale ; c'est un heureux essai d'association entre les anciennes et les nouvelles méthodes, entre la tradition ancienne et les nouvelles expérimentations. « J'estime, dit-il, que, sans rien oublier du passé, sans sacrifier quoi que ce soit de son héritage, il est juste d'utiliser les enseignements les plus récents, sans, du reste, m'illusionner sur le chemin à parcourir. » Il est d'un grand intérêt de voir nos découvertes contemporaines rajeunir sans doute nos anciennes et maigres techniques ; mais c'est aussi pour les nouveautés une pierre de touche que l'application pratique à laquelle les soumet l'observation faite au lit du malade. C'est pourquoi un livre conçu dans un aussi large esprit, et poursuivi dans ce sens, marque sa place dans l'histoire de la médecine actuelle, laquelle s'efforce d'atteindre l'union de la recherche scientifique avec les données de la pratique, et, en fécondant l'une par l'autre, de progresser et dans la science biologique et dans l'art de guérir. Nombre de maladies sont passées en revue d'après cette méthode, et le jeune maître, projetant sur chacune d'elles un faisceau de science lumineuse, met en

saillie quelqu'un de leurs caractères, en leur apportant une séduisante démonstration.

16. — L'hygiène est la reine des sciences pratiques à notre époque. Elle a fait, depuis cinquante ans seulement, un assez joli chemin et réalisé de sérieuses et utiles applications. *L'Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique,* dont j'ai eu déjà plusieurs fois l'occasion de parler aux lecteurs du *Polybiblion,* en donne une preuve incontestable. Son directeur, l'éminent docteur Rochard, vient de mourir en même temps que s'achevait ce compendium considérable où l'on trouve tous les renseignements que l'on peut souhaiter sur n'importe quelle question afférente à l'hygiène ou l'intéressant à un titre quelconque. On pourrait presque lui reprocher d'être quelque peu envahissante et d'emprunter à beaucoup d'autres domaines les données qu'elle fait siennes ; mais on quittera ce souci quand on voudra se donner la peine de lire cette encyclopédie et de voir que les matériaux qui y sont réunis n'ont pas seulement pour eux leur nombre, mais encore leur rapprochement méthodique et surtout leurs fécondes applications. Après l'hygiène militaire, dont nous avons parlé l'an passé, est venue l'hygiène navale, pour laquelle le docteur Rochard, ancien directeur du service de santé de la marine, possédait une compétence encore plus spéciale que pour les autres chapitres. Le navire, l'équipage, la mer et l'atmosphère maritime : telles sont les trois divisions que comporte ce magistral article. L'hygiène infantile est due à la plume du savant maître M. Bergeron, le doyen actuel et le grand maître de la médecine infantile, et à celle du docteur d'Heilly, lui aussi médecin renommé des enfants malades. A une époque où chez toutes les nations de l'Europe comme aux États-Unis d'Amérique, la natalité décroît d'une manière sensible, l'existence des enfants devient de plus en plus précieuse. » Sans partager toutes les idées de nos auteurs sur l'importance et sur l'efficacité du rôle de l'État en ces matières, on comprend l'utilité d'un ensemble de mesures générales relatives à la protection de l'enfant depuis sa naissance jusqu'au moment où il se suffit à lui-même. Beaucoup de graves questions sont traitées dans ce volume, notamment celle des tours, celle des sociétés protectrices de l'enfance, celle des crèches, des asiles, des écoles et des collèges. Le développement successif de l'enfant pendant la première et pendant la seconde enfance, les phénomènes qui se rapportent aux crises d'évolution, à la dentition, au sevrage, à la croissance, au surmenage intellectuel et aux exercices physiques; tout est compendieusement exposé, ainsi que la prophylaxie des maladies en général et celle des maladies contagieuses en particulier. Les derniers fascicules sont consacrés à l'hygiène internationale, laquelle est traitée par les plumes fort compétentes de MM. Brouardel et Proust, et contient tous les documents, règlements et conférences qui ont eu pour objet d'asseoir les bases de l'hygiène internationale et de nous mettre à l'abri

des grandes épidémies dont l'invasion toujours possible se présente encore en ce moment pour nous à l'état de menace. Les maîtres de l'hygiène tiennent à Venise une conférence internationale dont le but est de préserver l'Europe de l'invasion de la peste. Un article non moins important, dû à M. H. Monod, termine l'encyclopédie ; il a pour sujet l'hygiène administrative et renferme un historique fort complet, remontant jusqu'aux Égyptiens, de l'hygiène publique.

17. — A une époque où se multiplient les grandes entreprises industrielles, les monographies du genre de celle que nous donne le docteur Barthe de Sandford : *Du Service médical dans les travaux de construction. Une campagne en Macédoine*, ne sauraient être indifférentes ; le médecin y devient pour ainsi dire « le collaborateur assidu, le frère d'armes de l'ingénieur dans le combat contre la maladie devenue l'alliée toute-puissante de la nature rebelle ; » on l'a bien vu à Panama, de triste mémoire. L'auteur, après un court chapitre consacré à l'organisation des chantiers, passe à l'organisation du service médical qui doit seconder les travailleurs, à l'installation des hôpitaux et ambulances. La seconde partie de son livre est consacrée aux conditions telluriques et météorologiques de la Macédoine, à la clinique des chantiers et des diverses catégories d'ouvriers et aux traitements préventifs et curatifs qu'il convient de mettre en œuvre dans ces conditions. Un dernier chapitre traite de la topographie médicale de la ligne en question. Des planches et des graphiques nombreux complètent ces renseignements curieux par leur nouveauté et par les conséquences utiles qu'on en peut tirer.

18.— *L'Hygiène de l'obèse* porte bien le cachet du travail scientifique moderne : borné à un sujet nettement déterminé, très limité même, si l'on veut ; mais le fouillant dans ses caractères propres, dans ses origines et dans ses effets ; enfin, dans les conditions qui peuvent en faire varier l'évolution et la ramener à des fins utiles. Il s'agit de l'obésité, de sa définition, de son histoire, de sa description, de ses variétés, etc. La graisse, c'est, on l'a dit justement, la rouille de l'économie vivante. Étudier les causes capables de provoquer la formation de cette rouille, c'est préparer la voie à l'étude des moyens capables de la combattre. C'est l'objet de la deuxième partie de ce volume, où sont notés les renseignements les plus intéressants sur la ration d'entretien, sur les causes du ralentissement de la nutrition et sur les rapports de l'obésité avec les troubles nerveux. Les trois autres parties de l'ouvrage sont consacrées à la cure des obèses, cure par le régime, cure par l'hygiène et cure par les médicaments et par les eaux minérales. Tous les régimes alimentaires conseillés par les meilleurs spécialistes en France et à l'étranger sont exposés, critiqués et appréciés, et les cas auxquels ils se rapportent respectivement sont nettement formulés. Quant au traitement hygiénique, il est très rationnellement divisé en traitement par réduction alimentaire, ou

par augmentation des dépenses fonctionnelles, avec application aux cas les plus variés. Je n'ajouterai rien relativement aux cures thermales, telles que celles de Marienbad et de Brides, et à celles que l'on peut poursuivre par d'autres moyens thérapeutiques moins spéciaux peut-être, mais encore efficaces cependant.

19. — Rien de plus délicat que d'écrire sur l'hygiène du mariage un livre qui sorte des généralités connues, qui sache préciser ses conseils sans effaroucher aucun respectable sentiment, et poser des règles de conduite dans une matière où chacun croit avoir de bonnes raisons pour suivre ses propres inspirations. Ce problème, M. le docteur Surbled a tenté de le résoudre, et il me paraît y être assez heureusement arrivé dans son livre *la Vie à deux. Hygiène du mariage;* il me semble avoir écrit un livre utile et moral sur cette matière scabreuse, et, dans un langage simple et sobre, il a pu dire des choses qui n'ont inspiré à beaucoup d'autres que des tableaux licencieux ou d'inutiles banalités. Cette tentative n'est pas sans précédent, comme le rappelle l'auteur dans sa préface; et il peut citer tel chapitre de saint François de Sales où, sous couleur de gourmandise, l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote* signale et condamne les excès de la chair. Ce livre appelle les choses par leur nom ou du moins ne cherche pas à les dissimuler; aussi n'est-il pas fait pour les enfants; « mais il convient aux hommes qui, désireux d'entrer en mariage ou déjà engagés dans les liens de l'hyménée, veulent connaître leurs droits, et remplir en conscience leurs devoirs. » Le mariage, le choix des époux, la corbeille, l'entrée en mariage, la lune de miel, la vie à deux, hygiène intime, la fécondation, la grossesse, la famille : tels sont les chapitres dont la liste indique les sujets abordés par l'auteur et qu'il a fort habilement traités.

20. — L'homme ne vit pas seulement de pain. Même au point de vue de sa vie physique, il lui faut un autre *pabulum vitae*, l'air, qui entre dans ses poumons à chaque inspiration et en fournissant au sang les matériaux d'une saine nutrition, constitue pour lui une espèce d'aliment encore plus indispensable que le pain. Or, beaucoup de sujets respirent mal et se condamnent ainsi, volontairement et souvent inconsciemment, à une diète relative désastreuse. Les exercices du corps activent la respiration et la rendent plus efficace, en faisant pénétrer une plus grande quantité d'air dans la poitrine. Et à défaut d'exercice, une certaine gymnastique respiratoire peut être pratiquée avec le plus grand avantage. Le docteur Caminade a fait une étude très scientifique et expérimentale de cette question dans une brochure importante : *Du Développement thoracique par la gymnastique respiratoire.* Elle nous intéresse tous, ceux-là surtout qu'une vie sédentaire prive des exercices naturels si favorables à une pleine respiration. La comparaison faite par l'auteur entre l'homme et l'oiseau apporte à la thèse une confirmation

importante. Une part considérable y est faite à l'influence de la pression atmosphérique sur ces fonctions. Enfin, dans un dernier chapitre, sont publiées des observations intéressantes sur le développement thoracique des enfants.

21. — Un petit volume du docteur Laumonier, sous un format fort réduit et sous un titre modeste, traite d'un sujet plus important qu'il n'en a l'air. Qui n'a entendu répéter cette sentence : que les cuisiniers sont les plus actifs pourvoyeurs de la maladie, après les médecins ? C'est pourquoi *l'Hygiène de la cuisine* excite un véritable intérêt. Il ne s'agit pas, pour l'auteur, de se substituer aux manuels culinaires, mais bien de faire profiter l'art de la cuisine des découvertes de la science et d'appliquer dans ce domaine les données successivement établies par Payen, Boussingault, Liébig, Graham et par Pasteur lui-même. Un appendice contient sur l'organisation des repas militaires des renseignements dont l'utilité sera prisée par beaucoup de ceux qui sont appelés à passer par ce régime, c'est-à-dire à peu près par tout le monde masculin.

22, 23. — Ce qu'on appelle la méthode Kneipp, à tort ou à raison, a la prétention de révolutionner la médecine. Elle a réalisé quelque bien, dans l'ordre de l'hygiène surtout. Les questions de l'habitation, du vêtement, de l'alimentation, traitées au point de vue systématique de l'endurcissement, ne sont pas sans offrir de sérieuses applications. Partisan ou non de ce système, chacun peut prendre dans ces conseils une part utile. Il fera sagement de ne les suivre que dans la mesure que comporte sa constitution et de s'appuyer pour ce faire d'une direction impartiale, mais éclairée. C'est ce que conseille le docteur Joire dans son *Manuel d'hygiène raisonné scientifiquement d'après la méthode Kneipp*, lequel se termine par une description précise de la technique qu'il convient d'employer pour user des applications d'eau selon les règles de la méthode, lesquelles se rapportent d'ailleurs, pour la plupart, à celles que préconisent nos meilleurs hydropathes.

— C'est encore de l'hygiène Kneipp que les *Nouvelles Conférences*, professées à Wœrishofen, par le.... comment dirai-je ? par le curé, par le monseigneur, par le guérisseur qui a tant fait parler de lui, conférences recueillies par Mlle L. Schweizer et traduites par M. D. et E. D. Ce sont toujours les conseils, en général bien inspirés, du bon curé, lesquels roulent surtout sur l'hygiène physique et sur l'hygiène morale à l'occasion, sur les maladies et sur leur traitement, sur les plantes médicinales et sur leur emploi, enfin des conseils, comme le dit l'auteur, et pour les malades et pour les bien portants. Tout cela sans ordre méthodique et sans idée générale préconçue, semé d'anecdotes qui paraîtront à quelques-uns des preuves à l'appui, mais en tout cas, paraissant inspiré par un bon sentiment, dicté par la charité, appuyé

sur une sorte d'expérience, et plus raisonnable qu'on ne serait tenté de le croire.

24. — L'hydrologie ne saurait revenir aux pratiques empiriques qui présidèrent à sa naissance. Depuis Fleury, elle a pris un corps véritablement scientifique, ou plutôt le corps des observations empiriquement recueillies s'est animé et éclairé d'un ensemble de données scientifiques que l'hydrologie ne peut abdiquer aujourd'hui, pas plus que la chimie ne saurait revenir aux tâtonnements mal inspirés des alchimistes. Les hydropathes ont sinon édifié une doctrine, du moins, ce qui est beaucoup plus sage, synthétisé leurs observations en un certain nombre de lois justifiées par le raisonnement et par la physiologie. C'est là ce qu'ont fait les auteurs de nos traités d'hydrothérapie. Les six auteurs du présent *Traité d'hydrologie médicale* ont fait de même et ils ont fait plus : après avoir rappelé les principes généraux qui dominent les traitements par l'eau, et les pratiques habituelles de la cure hydrique, ils ont consacré une étude approfondie à la thérapeutique par les eaux minérales naturelles. Les bains de mer, le traitement marin et les principales eaux salines, d'abord ; en second lieu, les eaux sulfureuses et le traitement des principales stations d'eaux sulfureuses de France; en troisième lieu, la même étude relative aux eaux arsenicales, puis aux eaux alcalines et enfin aux eaux dites indéterminées; tel est l'ensemble de leur travail, sérieusement poursuivi et scientifiquement documenté. Le livre se termine par un chapitre sur le choix d'une ville d'eaux, chapitre où se retrouvent l'esprit critique et la méthode solide des bons cliniciens.

25. — « Il n'existait jusqu'ici aucun traité de zoologie conçu dans le même but que le *Traité de botanique* de M. van-Tieghem et le *Traité de géologie* de M. de Lapparent. C'était une lacune à combler. » C'est en ces termes que M. Edmond Périer présentait en 1893 son *Traité de zoologie*, dont il nous donne actuellement le quatrième fascicule (vers et mollusques). Le nombre des faits recueillis, dit-il encore, par les paléontologistes et les zoologistes est tel aujourd'hui, tant d'animaux sont connus jusque dans leurs moindres détails, que l'on peut renoncer aux conceptions métaphysiques à l'aide desquelles les naturalistes ont si souvent essayé de grouper les connaissances acquises et que l'on doit demander aux faits élémentaires l'explication des faits complexes. Entrepris dans cet esprit, l'ouvrage se poursuit consciencieusement, éclairé de nombreuses gravures. Ont déjà paru : le premier fascicule, consacré à la zoologie générale; le deuxième, aux protozoaires et phytozoaires ; le troisième, aux arthropodes et aux vers, et le quatrième aux vers et aux mollusques. Un cinquième fascicule sera consacré aux tuniciers vertébrés. Nous trouvons là le point de départ, pour ainsi dire, de la zoologie, depuis les organismes les plus élémentaires et les plus simples, ceux dont on serait tenté de discuter le règne auquel ils doivent appartenir. La zoo-

logie générale, qui fait la matière du premier fascicule, est exposée magistralement. J'y trouve un paragraphe intitulé : « Les protoplasmes vivants ne sont pas des composés chimiques, » dont on peut conseiller la lecture à M. Le Dantec, ci-dessus nommé, ainsi que celle des paragraphes suivants, relatifs aux plasmodes, aux plastides et aux organismes proprement dits.

26. — Cette étude, dit M. Chudzinski au début de ses *Quelques observations sur les muscles peaussiers du crâne et de la face dans les races humaines*, est surtout utile aux anatomistes, aux artistes et aux psychologues; c'est comme une ébauche de l'anatomie comparée des organes de l'expression et de la physionomie. Et il semble résulter de cette étude que, dans les races supérieures, les appareils musculaires de la face se différencient et se groupent de plus en plus en faisceaux distincts, tandis qu'ils tendent à ne former qu'une seule couche musculaire presque uniforme dans les races inférieures. Résultat curieux que l'atanomie comparée doit enregistrer, car il est d'accord avec la loi générale qui veut que les organes se différencient de plus en plus, à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres animés.

27. — L'étude des peuples de l'Asie centrale, de leur constitution physique, de leurs mœurs, de leurs coutumes, tel est l'objet des *Aryens au nord et au sud de l'Hindou-Kouch*, livre fort documenté et appuyé sur les recherches propres de l'auteur durant ses voyages en ces contrées et sur celles des explorateurs russes et anglais. C'est un ouvrage d'anthropologie dédié à la mémoire de Broca et à MM. Girard de Rialle et Arminius Vamberg. La préface raconte tout d'abord une aventure qui permit à l'auteur de faire constater à M. Leitner l'utilité des recherches et des mensurations anthropologiques; il exalte ensuite les services rendus par cette science et les noms qui l'ont illustrée et en France et à l'étranger; il montre que de toutes les sciences ethnologiques, l'anthropologie est la seule qui permette d'étudier les caractères morphologiques des races, caractères qui se retrouvent malgré d'incessants mélanges. Avec l'anthropologie, la biologie, les données préhistoriques, l'ethnographie, la linguistique, la démographie, la sociologie, l'histoire et la géographie, tout ceci est revendiqué par l'ethnologie. Ce sont les éléments de ces diverses sciences que l'auteur a réunis, pour ce qui regarde les peuples de l'Asie centrale, le berceau de l'humanité. Le volume s'ouvre sur une introduction géographique et historique et se continue par une autre introduction, ethnologique celle-là, et, ajoute l'auteur, ethnogénique et biologique. La première partie, consacrée aux Éraniens (aryens au nord de l'Hindou-Kouch), comprend l'histoire des Tadjiks, des Galtchas, des Karatéghinois et des Darwazis, des Kachgariens et des Sartes; la deuxième comprend les aryens au sud de l'Hindou-Kouch, Dardous, Khos et Kafirs, etc. M. Ujfalvy y décrit les

vestiges du mazdéisme et du bouddhisme ; un chapitre est consacré à la langue de ces aryens; et un résumé anthropologique termine le volume.

28. — Le *Précis de médecine légale* du docteur Coutagne est une œuvre posthume, la mort ayant surpris l'auteur, la plume encore à la main, et ayant achevé de le vaincre au moment où il terminait son œuvre. Les discours prononcés à cette occasion et les notes biographiques, placés en tête du volume, disent assez la valeur de ses travaux. Le volume pieusement édité par son frère est une œuvre pratique, dans laquelle sont résumées toutes les connaissances que doit posséder le médecin appelé à être l'auxiliaire de la justice. Après un chapitre préliminaire, relatif à la médecine judiciaire et aux expertises médico-légales, il traite de l'organisation de ce service, exposant et la façon dont il fonctionne et les desiderata qu'il présente. Opérations d'expertise, responsabilité des experts, rapports, dépositions, taxes, tout est passé en revue. Dans les autres chapitres, je citerai ceux qui ont trait à la mort et à l'examen du cadavre, à l'état mental des sujets, aux blessures et à l'asphyxie, et surtout l'excellent résumé relatif aux empoisonnements. L'étude des questions relatives à la sexualité et aux produits de la conception, avortement, infanticide, etc., complète l'ouvrage, qui se termine par un tableau très complet des plantes toxiques, de leurs effets dangereux et des conditions dans lesquelles on a observé que leur usage a pu déterminer l'empoisonnement.

29. — Le nouveau volume dont vient de s'enrichir la collection médicale d'Alcan est fait des leçons du professeur Terrier sur les opérations qui se pratiquent au visage, aux maxillaires, aux lèvres, aux joues, à la bouche, au pharynx, au nez, aux fosses nasales et à leurs dépendances. Elles sont nombreuses et comprennent notamment toutes celles qui ont trait aux restaurations des orifices naturels et en particulier du nez. De nombreuses figures en éclairent le texte. En un mot, la *Chirurgie de la face* est digne des ouvrages que le même maître a déjà donnés sur l'antisepsie, sur l'anesthésie chirurgicale, sur le trépan, etc., et que j'ai déjà présentés à nos lecteurs.

30. — Peut-on savoir *Pourquoi et comment on devient phtisique*, autrement dit, quels sont les modes les plus habituels de propagation de la maladie tuberculeuse, comment peut-on d'abord s'y soustraire, et comment peut-on la combattre, une fois acquise? Tel est le sujet du livre du docteur Valentin Gilbert, de Genève, livre qui n'a pas de prétentions à de nouvelles découvertes scientifiques, mais qui s'attache à tirer des découvertes les plus récentes toutes les applications possibles pour la prophylaxie et pour le traitement de cette maladie. C'est l'idée de la contagion qui domine tout cet ouvrage, idée qu'on aurait tort d'adopter à l'exclusion de toutes les autres, mais qui règne aujourd'hui et à laquelle on ne saurait se soustraire. La deuxième partie est consacrée tout entière

à la prophylaxie et aux mesures qu'il importe aux sociétés, comme aux particuliers, de prendre pour éviter la dissémination du fléau. La troisième partie, plus spécialement médicale, résume les moyens de traitement le plus souvent employés de nos jours, et surtout préconise le traitement par la créosote, employée en injections sous-cutanées. Toutefois, le docteur Gilbert, en sage éclectique qu'il est, avoue que tout malade tuberculeux, pourvu qu'il soit bien dirigé, peut retirer des avantages de bien des modes divers de traitement. Suit un appendice relatif au traitement de la pleurésie tuberculeuse par la sérothérapie.

31. — L'aspergillose est une de ces maladies parasitaires sur lesquelles la science a longtemps hésité avant d'en interpréter sûrement les caractères. C'est ici de l'*aspergillus fumigatus* qu'il s'agit, c'est-à-dire de la maladie occasionnée par ce champignon qui est à la fois un des plus répandus et un des plus faciles à observer, puisqu'on la rencontre chez les animaux et chez l'homme. Après l'avoir étudiée chez les mammifères et chez les oiseaux, chez lesquels on la trouve bien plus fréquemment, l'auteur étudie l'aspergillose expérimentale et enfin l'aspergillose humaine. Le parasite pénètre généralement dans l'économie vivante par la voie de l'alimentation; ce sont les aliments secs et surtout les graines qui, couvertes de poussières, entraînent avec elles les spores vivantes et virulentes de l'aspergillus; et dans cet état, elles peuvent pénétrer aussi facilement dans les voies respiratoires que dans les voies digestives. Introduites dans l'économie, elles y provoquent des troubles en tout comparables à la tuberculose; ce qui a fait décrire cette maladie par quelques auteurs sous le nom de tuberculose aspergillaire. Le parasite peut venir se développer au milieu d'altérations qui l'ont précédé et lui ont pour ainsi dire préparé le terrain; mais il peut aussi créer à lui seul la maladie tout entière et déterminer des maladies broncho-pulmonaires et autres. Il se rapproche beaucoup de l'actinomyces, lequel provoque la maladie connue sous le nom d'actinomycose. Enfin, si les poumons sont le siège le plus ordinaire de la maladie, ce siège n'a rien d'exclusif, et on la retrouve dans les voies respiratoires supérieures, nez et gorge, dans la peau et dans les reins, à la surface des yeux et à l'entrée des oreilles. De nombreuses figures et une très complète bibliographie terminent cette intéressante *Étude sur l'aspergillose chez les animaux et chez l'homme.*

32. — Je présentais ici, l'an passé, les leçons du docteur Voisin sur *l'Idiotie;* c'est de *l'Épilepsie* qu'il s'agit aujourd'hui. Ce sont là les leçons professées par l'auteur dans son service; il y analyse cliniquement les diverses phases de l'attaque épileptique prise en elle-même, et la marche de la maladie envisagée dans son ensemble. Les expériences originales qu'il a entreprises sur divers points de cette terrible question, sur les modifications des urines et du sang au cours de la maladie, l'ont

conduit à lui attribuer une pathogénie nouvelle et une médication systématisée, laquelle ne saurait être cependant toujours uniforme, et dont il indique, en effet, les différentes variétés. Les questions d'assistance, de médecine légale, de responsabilité, sont étudiées à la fin du volume.

33. — Le docteur Germe a consacré son mémoire : *Recherches sur l'activité de la diastole ventriculaire*, à établir que le cœur, après s'être contracté, se dilate non seulement par la résolution passive de ses fibres contractiles, mais encore par l'action qu'exerce sur les parois cardiaques la réplétion des vaisseaux de ces mêmes parois. C'est, en un mot, la tension vasculo-cardiaque qui détermine ou complète une sorte de dilatation active des ventricules du cœur ; ce qui conduit à un certain nombre d'applications physiologiques et même pathologiques. C'est, du moins, ce que cherche à démontrer M. Germe, et par l'observation et par l'expérimentation. Les conséquences ingénieuses qu'en tire l'auteur peuvent fournir une nouvelle explication et de la force d'action du cœur dans l'état normal, et de l'impuissance particulière de cet organe dans les cas d'asystolie ou d'insuffisance de cet organe.

34. — Le diabète est toujours l'objet de nombreuses études; celle que nous offre le docteur Henri : *Le Diabète sucré, ses causes, ses effets*, n'est pas à classer parmi les plus scientifiques; et bien que l'éditeur nous la donne comme « un des plus grands succès de librairie, » ce que j'aurais ignoré s'il ne me l'avait appris, je doute que le « célèbre traitement successif » qu'il propose pour combattre la maladie ait l'importance et procure réellement les résultats merveilleux qu'il lui attribue jusque « dans les cas les plus désespérés ! »

35. — Un auteur ancien a écrit un livre sur *la Veine-porte, porte de la maladie*. Il est des modernes qui en diraient volontiers autant de la gorge, surtout ceux-là qui se sont fait une spécialité des maladies de cette région. Ce qui n'empêche qu'il y a un réel intérêt à soigner de bonne heure lesdites maladies et à les combattre pour en prévenir les mauvais effets. La base principale et première de ces traitements, ce sera l'antisepsie de la gorge ; le livre du docteur Rattel : *Des Inflammations chroniques du naso-pharynx*, part de ce principe et en expose toutes les applications, parmi lesquelles les irrigations de l'arrière-pharynx, qu'il préconise par-dessus tout.

36. — Le *Manuel de la garde-malade à domicile*, revêtu des hautes approbations de Mgr l'évêque de Séez, du docteur Mordret, du Mans, et du docteur Lelièvre, de Séez, est un de ceux qui me semblent le mieux conçus pour remplir le but proposé ; et bien qu'il ait été écrit par un prêtre, il me paraît contenir tout ce qu'il importe à la garde-malade de savoir pour s'acquitter convenablement et dignement de sa mission, sans oublier les réserves qu'il lui faut observer vis-à-vis de tous et du médecin en particulier. « Si un jour la maladie vous remet entre les mains des

gardes-malades, vous comprendrez combien sont précieux ces soins maintenant jugés inutiles » peut-être. Le malade, la maladie, les remèdes, d'abord, puis le moral et l'état religieux du malade, les prières liturgiques et non liturgiques dont la maladie peut être l'occasion, telles sont les principales divisions de ce livre.

37. — Ce livre, dit fort bien M. Rodary, en nous présentant *l'Électricité, théorie et application*, est destiné à répondre au désir que nous avons souvent entendu exprimer, de posséder un traité d'électricité donnant à la fois une théorie simple et précise de la science électrique, et l'ensemble des applications de toute nature qui en ont été faites. Il s'adresse donc à toute personne qui s'intéresse à la science électrique, mais plus particulièrement peut-être aux ingénieurs. Sa première partie, qui a pour objet les principes généraux de cette science, convient à tous ceux qui s'en servent et par conséquent aux médecins eux-mêmes, qui y trouveront un exposé net et didactique des données sur lesquelles reposent les appareils qu'ils ont souvent à employer : unités de mesure, magnétisme, électro-magnétisme, courants d'induction, machines diverses, applications de toute sorte et en particulier à la médecine et à la chirurgie, le tout est exposé avec une méthode claire et précise et avec une grande sobriété de détails. Un chapitre curieux termine le volume: il a pour objet les applications de l'électricité à la maison, pour l'éclairage, le chauffage, les appareils de sécurité et différents outillages.

38. — J'ai sous les yeux le premier volume d'un *Traité complet de médecine pratique* qui doit en comporter quatre et que son auteur destine « aux gens du monde; » c'est dire que c'est une œuvre de pure et simple vulgarisation. Ce premier volume embrasse l'anatomie et la physiologie ; le second sera consacré à l'hygiène, le troisième à la médecine proprement dite. Dans le dernier, M. Vigouroux se propose de réunir tout ce qui a trait à l'anatomie, à la physiologie et à la pathologie des appareils organiques de la reproduction ; c'est une division qui permettra de laisser les trois premiers volumes entre les mains de tout le monde et de réserver le quatrième pour ceux-là seulement auxquels il appartient d'en connaître. C'est donc une sorte d'encyclopédie qui parle de toutes façons aux yeux des lecteurs, car outre le texte, elle renferme de nombreuses planches, dont un grand nombre sont coloriées et donnent une idée vraiment satisfaisante des organes qu'elles représentent. Le docteur Maisonneuve a loué beaucoup l'auteur d'avoir facilité à tous les gens d'esprit quelque peu cultivé l'acquisition de connaissances où l'on trouve de si admirables vues de détail et d'ensemble et comme un hymne nouveau à la gloire du Créateur. Galien cité par Cruveilhier avait formulé cette même pensée, et ce savant maître l'inscrivait en tête de son traité d'anatomie. Les prêtres y trouveront donc un utile enseignement, dont ils auront à tirer grand profit, surtout s'ils savent échapper à la

tentation d'en faire par eux-mêmes des applications intempestives.

39. — La fréquence avec laquelle se succèdent les éditions du *Nouveau Formulaire magistral* permet de le tenir au courant de toutes les découvertes récentes de la thérapeutique et des nouveaux médicaments qu'on y introduit presque chaque jour. On trouve d'ailleurs, en tête du volume, la notice sur les hôpitaux de Paris et un résumé sur l'art de formuler; à la fin du volume, et comme complément naturel, sont le précis des eaux minérales, un mémorial thérapeutique, des notions résumées sur les contrepoisons, sur les moyens de combattre l'asphyxie, et enfin un précis d'hygiène thérapeutique. Cette trente et unième édition a été collationnée sur le nouveau codex et contient, comme les autres, la liste des mets permis aux diabétiques. Dr A. Ferrand.

HISTOIRE LOCALE

1. *Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne, jusqu'au commencement du XIVe siècle*, par Ch. Baudon de Mony. Paris, A. Picard, 1896, 2 vol. in-8 de xv-427-451 p. et pl., 15 fr. — 2. *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVIe siècle*, par M. C.-J. Beautemps-Beaupré. 2e partie. *Recherches sur les juridictions de l'Anjou et du Maine, pendant la période féodale.* T. III, fasc. 2. Paris, Pedone-Lauriel, 1896, in-8 de 486 p., 6 fr. — 3. *Les Trésoriers de France de la généralité de Picardie ou d'Amiens*, par le comte A. de Louvencourt. Amiens, imp. Yvert et Tellier, 1896, in-8 de 225 p. et pl. — 4. *Catalogue des manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale, sous les nos 1 à 725 de la Collection de Lorraine* (Extrait du *Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine*), par Paul Marichal. Nancy, René Wiener, 1896, in-8 de xlv-480 p. — 5. *Bibliothèque historique du Limousin. I. Les Sources de l'histoire du Limousin (Creuse, Haute-Vienne, Corrèze)*, par Alfred Leroux. Limoges, veuve H. Ducourtieux, 1895, in-8 de vii-260 p. — 6. *Société des Archives historiques du Limousin*, 2e série. *Archives modernes*, fasc. V. *Choix de documents relatifs au département de la Haute-Vienne, 1791-1839*, par Alfred Leroux. Limoges, imp. du « Courrier du Centre, » 1896, in-8 de vi-376 p. — 7. *Archives de la ville de Montpellier. Inventaires et documents.* T. I, 1er fasc. *Notice sur les anciens inventaires des archives municipales de Montpellier*, par Ferdinand Castets et Jos. Berthelé. Montpellier, imp. Serre et Roumégous, 1895, in-4 de cxliii p. et pl. — 8. *532-1896. Le Domaine des Potées (Ardennes), ou la Donation de Saint-Remy*, par l'abbé L. Péchenart. 2e édit. Reims, imp. E. Bugg, 1896, in-8 de vii-136 p. et pl. — 9. *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.* XXIV. *Registres de l'échevinage de Saint-Jean-d'Angely.* T. I. Paris, A. Picard et fils; Saintes, Mme Z. Mortreuil, 1895, in-8 de xxiv-471 p., 15 fr. — 10. *Histoire de Dun-le-Roi, précédée d'une Notice sur le canton*, par Paul Moreau, ouvrage posthume, publié par ses enfants. T. II. Saint-Amand, E. Pivoteau, 1896, in-8 de 672 p. — 11. *Fougeray, depuis le IXe siècle jusqu'à nos jours*, par A. de Brehier. Vannes, imp. Lafolye, 1895, in-8 de 247 p. — 12. *Notice monographique sur Eguzon*, par L. Blanchard. Châteauroux, A.-F. Patissier, 1895, in-8 de 238 p. et pl. — 13. *Notre-Dame de Biran, histoire seigneuriale et paroissiale*, par l'abbé Cazauran. Auch, imp. L. Cocharaux, 1896, in-18 de 319 p., 3 fr. 50. — 14. *Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé (Finistère)*, publié d'après l'original, par Léon Maitre et Paul de Berthou. Paris, Lechevalier, 1896, in-4 de xiii-330 p., 10 fr. — 15. *La Juridiction consulaire et la Bourse de commerce de la Rochelle*, par Émile Garnault. La Rochelle, imp. de C. Martin. 1896, in-4 de xii-220 p. et pl. — 16. *Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des chartes.* I. *Le Procès de Guichard, évêque de Troyes (1308-1313)*, par Abel Rigault. Paris, A. Picard et fils, 1896, in-8 de xii-313 p. et pl., 10 fr. 50. — 17. *Fragments d'histoire, Postumus, la Révolte du Languedoc sous Louis XIII*, par Maurice-Antonin Roger. Paris, Roger et

Chernoviz, 1897, in-8 de XXIX-140 p. et pl. — 18. *Histoire de Génolhac, d'après les documents inédits*, par l'abbé C. NICOLAS. Nîmes, imp. de F. Chastanier, 1897, in-8 de 221 p. et pl. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, de l'année 1895). — 19. *Les Jésuites et leurs œuvres à Avignon (1553-1768)*, par le R. P. MARCEL CHOSSAT. Avignon, François Seguin, 1896, in-8 de XIII-521 p. et pl.

1. — Les deux volumes de M. Baudon de Mony sur les *Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne jusqu'au commencement du XIVe siècle* offrent un tableau non seulement très complet, mais encore intéressant, des luttes et des conflits dont une partie du massif des Pyrénées fut le témoin pendant trois siècles. Jusqu'ici, la question des rapports des principautés du midi de la France avec l'Espagne avait été peu étudiée. On trouvait bien sur ce sujet des ouvrages généraux, mais rien qui vînt préciser une quantité de faits cependant importants. Aussi est-ce une véritable lacune que comble le travail de M. Baudon de Mony. De ses deux volumes, un seul est consacré à l'histoire des relations des comtes de Foix avec la Catalogne; l'autre tout entier est réservé aux pièces justificatives, dont le nombre s'élève à cent quatre-vingt-huit. Ce chiffre de documents tirés tant des dépôts d'Espagne que de nos grandes collections de la Bibliothèque nationale, des Archives nationales ou des Archives départementales, voire même d'archives privées, montre avec quel soin cette publication a été faite. Le premier volume est divisé en cinq parties, plus une sorte d'introduction dans laquelle M. Baudon de Mony essaie de déterminer les causes, soit générales, soit particulières, qui ont tourné vers l'Espagne les efforts des comtes de Foix. Ce fut Raimond Roger qui fonda réellement la puissance de ses successeurs en Catalogne, en faisant épouser à son fils, Roger Bernard, Ermessinde, l'héritière du vicomté de Castelbon et des domaines des seigneurs de Caboet. Le récit des luttes que cet événement engendra au XIIIe siècle, entre les comtes de Foix et l'église d'Urgel, remplit la première partie. La deuxième partie, dans laquelle sont racontés les démêlés que Raimond Roger eut avec l'évêque et le comte d'Urgel pour assurer à son fils les biens d'Arnaud de Castelbon, nous conduit jusqu'en 1226. La troisième partie, qui va de cette année au paréage d'Andorre, en 1278, est remplie par les guerres de Roger Bernard II, de Roger IV et de Roger Bernard III contre l'église d'Urgel. La quatrième partie retrace les guerres de Roger Bernard III avec les souverains aragonais (1278-1298). Enfin, la cinquième partie relate les négociations et débats engagés par Roger Bernard III et son fils Gaston Ier, pour réunir à leur domaine les baronnies de Moncade et de Castelvieil, et se termine à l'acquisition de ces seigneuries, en 1310-1311. Un appendice est consacré à une notice géographique sur les possessions des comtes de Foix en Catalogne. Une table très complète des matières permet de consulter facilement ce volume, et quatre cartes forment un complément de ce travail rempli d'excellentes données de géographie historique.

Les pièces qui composent le second volume sont rangées par ordre chronologique ; elles vont de l'année 1007 au 13 août 1311. Toutes ces pièces, inédites, sont publiées avec grand soin ; quelques-unes ont même été reproduites en fac-similé, soit totalement, soit en partie, et insérées dans le premier volume. Deux tables terminent le tome second : l'une des noms propres et des principales matières, et l'autre des pièces justificatives elles-mêmes. On peut regarder ce travail comme définitif. Quelques chapitres, publiés déjà séparément, ont soulevé des controverses ; mais l'auteur y a répondu victorieusement.

2. — Nous avons déjà rendu compte, au mois d'avril 1891, du tome Ier de l'ouvrage de M. Beautemps-Beaupré sur les *Juridictions de l'Anjou et du Maine pendant la période féodale*. Au mois d'avril 1895, nous avons également rendu compte du tome II et du premier fascicule du tome III de ce même ouvrage. Aujourd'hui, nous ne ferons que signaler l'apparition du complément du tome III. Cette dernière partie commence par un chapitre consacré aux additions et aux rectifications ; puis, l'auteur s'occupe des attributions des officiers du Maine et de leur rôle : bailli, sénéchal, juges ordinaires, enquêteurs, avocat du Roi, etc. Enfin, la dernière partie fait connaître les petites juridictions tant de l'Anjou que du Maine. Nous ne reviendrons pas sur l'appréciation que nous avons déjà donnée de cet ouvrage, qui est le fruit de longues et patientes recherches.

3. — L'ouvrage sur les *Trésoriers de France de la généralité de Picardie ou d'Amiens*, de M. le comte A. de Louvencourt, est divisé en trois parties. Dans la première on a les listes, par charge, des trésoriers de France de la généralité d'Amiens. La première charge remontant à 1551, c'est à partir de cette date, pour aller jusqu'à la fin de l'ancien régime, que le travail de M. de Louvencourt fournira des renseignements aux érudits qui s'occupent de l'histoire administrative de l'ancienne France. La deuxième partie renferme des notices historiques sur les trésoriers de France de la généralité d'Amiens, dressées par ordre alphabétique ; c'est la plus étendue et la plus importante. On a là un ensemble de notices souvent bien complètes et un armorial qui pourra être des plus utiles à ceux qui voudront faire des recherches sur beaucoup de familles nobles des siècles derniers. L'ordre que l'auteur a suivi permet de trouver facilement les renseignements dont on peut avoir besoin ; on a ainsi sous la main une sorte de dictionnaire de la noblesse. Dans la dernière partie se trouvent les listes des chevaliers d'honneur, avocats du Roi, procureurs du Roi, greffiers, receveurs généraux, contrôleurs généraux et huissiers du bureau des finances de la généralité d'Amiens, listes moins complètes que les précédentes. L'ouvrage se termine par sept pièces justificatives, dont quatre font connaître la composition du bureau des finances en 1754, 1769, 1779, 1790, et les autres sont relatives

à la réception, en 1710, de François de Paule Roussel de Belloy, et en 1760, de Nicolas Froment, comme trésoriers de France; et par deux tables, l'une des noms de famille, l'autre des noms de lieux.

4. — Le *Catalogue des manuscrits de la collection de Lorraine*, que vient de publier la Société d'archéologie lorraine, sera certainement bien accueilli des érudits. Un bon catalogue d'une collection importante est toujours un des plus utiles instruments de travail. Avec lui, on trouve tout de suite la pièce dont on a besoin, et souvent, au lieu de perdre un temps précieux à parcourir de nombreux volumes pour avoir la confirmation d'un fait, quelques instants suffisent pour arriver à ce résultat. M. Marichal, à qui ce travail a été confié, s'en est acquitté avec tout le soin désirable. Dans une introduction de quarante-cinq pages, il retrace l'histoire de la partie du fonds de Lorraine dont il a dressé le catalogue. C'est Lancelot qui, ayant été chargé de reconnaître après Dufourny ce que contenait le trésor des chartes de Lorraine, fut frappé de l'intérêt que présentaient pour la France bon nombre de pièces considérées alors comme inutiles à la Lorraine et exposées à la destruction. Il proposa au cardinal Fleury de les faire transporter à la bibliothèque du Roi; sa proposition fut acceptée, et ainsi plusieurs milliers de chartes et de lettres vinrent enrichir la bibliothèque de la rue Richelieu. Après cette introduction, M. Marichal indique d'une manière très brève, peut-être trop brève, ce qui est contenu dans chaque volume; souvent même, avoue-t-il, il a dû, contraint par le peu de temps dont il disposait, ne faire qu'un choix parmi les documents contenus dans le volume qui passait sous ses yeux. Ces lacunes seront certainement regrettables, cependant on ne saurait trop en tenir rigueur à l'auteur, qui était obligé de faire entrer dans un seul volume de moins de quatre cents pages l'indication de ce qui se trouvait dans plus de sept cent vingt-cinq volumes. En appendice, il fait connaître le contenu d'un certain nombre de manuscrits français et latins qui ne sont plus compris dans la collection de Lorraine, mais qui figuraient dans l'envoi fait en 1740, par Lancelot, à la Bibliothèque du Roi. Une table des matières très détaillée, de près de cent pages, termine ce travail et permet de le consulter facilement.

5. — Les *Sources de l'histoire du Limousin*, dans la pensée de M. Leroux, ne doivent former que le premier tome d'une collection qui, sous le titre de *Bibliothèque historique du Limousin*, donnerait le relevé de tout ce qui pourrait aider à écrire une histoire définitive de cette province. Dans ce premier volume, on fait connaître tous les dépôts, recueils ou volumes dans lesquels on trouve des renseignements sur les trois départements actuels de la Creuse, de la Haute-Vienne et de la Corrèze. Les autres volumes seraient consacrés successivement au relevé chronologique des documents d'archives, tels que bulles des papes, actes des rois de France et des pouvoirs locaux, à l'indication systématique des

monuments figurés, à la bibliographie et à la géographie historique. Certes, l'ensemble d'une telle publication sera des plus précieux, et nous ne pouvons qu'en approuver le projet; il serait même à souhaiter que beaucoup de provinces suivissent cet exemple. — Le premier volume de cette collection se divise en sept chapitres, qui se subdivisent en soixante-huit paragraphes. Ces sept chapitres donnent, le premier, l'indication de ce que renferment les archives et bibliothèques du Limousin et hors du Limousin, les collections privées et les recueils généraux de documents historiques. Le deuxième est consacré aux sources narratives, vies de saints, de personnages notables, annales, chroniques laïques ou ecclésiastiques. Le troisième renferme les sources diplomatiques, actes des conciles, actes pontificaux, actes royaux, actes des pouvoirs laïques, statuts d'abbayes, de confréries, obituaires, registres paroissiaux, seigneuriaux, pouillés, terriers, etc. Dans le quatrième chapitre, nous avons les sources statistiques; dans le cinquième, les sources littéraires; dans le sixième, les documents archéologiques; dans le septième, l'indication des documents relatifs aux événements politiques, réforme, guerres civiles, Révolution en Limousin. Enfin, deux appendices signalent, l'un les documents faux que l'on doit écarter, l'autre les documents écrits en dialecte limousin.

6. — Non seulement M. Leroux cherche avec une activité infatigable à faire connaître les textes qui peuvent servir à l'histoire du Limousin, mais encore il en publie un très grand nombre. La Société des archives historiques du Limousin s'est donné comme but la publication des principaux documents pouvant être utiles à l'historien qui voudrait retracer le passé de ce pays. Cette société, sous le titre d'*Archives modernes*, a déjà fait paraître quatre volumes de pièces, toutes relatives à la Révolution ; celles du cinquième, qui est l'œuvre de M. Leroux, s'étendent de 1791 à 1839. Nous ne pouvons mieux faire ressortir l'importance de cet ouvrage qu'en donnant les titres des chapitres. Il s'ouvre par les rapports administratifs adressés au conseil général de la Haute-Vienne, en 1791, rapports sur le compte des finances, rapports du bureau ecclésiastique, du bureau de mendicité, etc. Viennent ensuite les documents relatifs à la réorganisation du culte catholique de 1801 à 1821 ; installation de l'évêque, pose de la première pierre du séminaire diocésain en 1821; puis ceux qui sont relatifs à l'organisation de l'enseignement public de 1802 à 1839; ouverture du lycée de Limoges en 1804, installation de l'académie universitaire en 1810 ; rapport sur l'état de l'instruction primaire en 1838-1839. Le chapitre quatrième est consacré à la cour impériale de Limoges en 1811. Le cinquième, aux loges maçonniques de Limoges, de 1806 à 1825. Le sixième est réservé à l'agriculture, à l'industrie et au commerce. Le dernier chapitre enfin donne des documents divers, tels que demande d'un tribunal de commerce pour la ville de Limoges en

1791 ; arrêté consulaire qui établit une bourse de commerce à Limoges en 1802 ; participation des industriels de Limoges à l'Exposition de Paris en 1806. Des tables analytiques des noms de personnes et de lieux et des matières permettent de consulter facilement ce recueil.

7. — Le volume de MM. Castets et Berthelé, sur les *Archives de la ville de Montpellier*, n'est en quelque sorte que l'introduction d'une collection d'inventaires et documents destinée à faire connaître aux érudits les richesses que possède ce dépôt. Comme cette série de publications doit commencer par celle de l'inventaire que l'historiographe Pierre Louvet a consacré, en 1662-1663, au fonds important dit des grandes archives ou du grand chartrier, on a pensé qu'une étude préliminaire sur les anciens inventaires des archives municipales ne serait pas inutile. Le plus ancien de ces inventaires remonte à 1264; il est très bref et n'embrasse qu'une partie des titres intéressant la ville, ceux qui se référaient spécialement à l' « Œuvre de la commune clôture, » c'est-à-dire de l'entretien des murs et fossés de la ville. Après cet inventaire, vient celui des archives du Consulat, qui existe dans la bibliothèque de la Faculté de médecine ; il est en trois cent quarante articles, représentant un nombre de chartes un peu plus élevé. MM. Castets et Berthelé ont reproduit tous ces articles. Le deuxième inventaire des archives du Consulat est du XIVe siècle, le second des archives de la commune clôture, de 1377-1378, le troisième inventaire des archives du Consulat, de 1495-1497. Un certain nombre de récolements et d'inventaires sont encore signalés avant celui de Louvet, qui est le plus important et le plus intéressant. Les auteurs s'étendent longuement sur ce dernier et donnent d'excellents détails sur Pierre Louvet, qui méritait bien cette notice. Les derniers inventaires signalés sont ceux de Joffre, de Darles et de Verdier. Un chapitre est consacré aussi à la *Tour des Pins*, local actuel des archives. Ce volume, enrichi de fac-similés et de photogravures, se termine par cinquante-quatre pièces justificatives.

8. — *Le Domaine des Potées (Ardennes)* fut une vaste étendue de territoire concédé par Clovis à saint Remi. A sa mort, le saint évêque le légua à l'église de Reims. Il avait une étendue considérable, car maintenant on compte dix-sept villages compris dans ses anciennes limites. Ces villages sont : Aubigny, Blombay, Marby, Sévigny-la-Forêt, Vaux-Villaine, Lépron, Maubert, Laval-Morency, Flaigne-les-Oliviers, Chilly, Etalle, Prez-Cernion, Logny, Marlemont, Justine et Léchelle. C'est l'histoire très abrégée de ce domaine et de ces villages que M. l'abbé Péchenart a voulu retracer. Curé d'une de ces paroisses (Maubert-Fontaine) et désirant reconstruire son église, il a voulu attirer ainsi l'attention sur ce coin des Ardennes et se procurer les ressources dont il a besoin (il offre gratuitement sa brochure à toute personne qui contribuera à la restauration de son église). Inutile de dire qu'on n'a pas dans ce travail

une œuvre d'érudition et d'histoire solidement discutée et établie ; c'est un résumé des faits les plus saillants qui intéressent la région. Comme conclusion, l'auteur a donné le récit des fêtes qui eurent lieu à Reims, en 1896, à l'occasion du quatorzième centenaire du baptême de Clovis. Une table des noms propres termine ce volume irréprochable au point de vue typographique.

9. — Le tome XXIV des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* est consacré à la publication de la première partie des Registres de l'échevinage de Saint-Jean-d'Angely. Si nous nous en rapportons au titre placé en tête de la préface de M. Denys d'Aussy, nous comprenons que la publication ira de 1332 à 1496 ; or, ce volume s'arrêtant à 1396, il en faudra sans doute encore un ou deux autres pour éditer complètement ces registres. La ville de Saint-Jean-d'Angely, dont le statut communal fut calqué sur celui de Rouen, avait déjà obtenu des rois anglais Henri II et Jean sans Terre la concession de certaines prérogatives, avant de passer sous la domination française. En 1204, la nouvelle commune s'étant soumise à Philippe-Auguste, reçut de lui « non seulement la confirmation des libres coutumes relatives aux mariages, tutelles et testaments, qui lui avaient été déjà reconnues par les rois d'Angleterre, mais une organisation administrative calquée sur les institutions communales de Rouen, type de toutes les chartes concédées par les princes anglo-normands aux villes de leurs États du continent. La copie adressée aux bourgeois de Saint-Jean-d'Angely par Philippe-Auguste ne comprend pas dans son entier le statut de Rouen, mais seulement les vingt-huit articles transcrits sur le registre de sa chancellerie. Ce sont ces articles, complétés et légèrement modifiés plus tard par le roi Philippe VI en 1331, qui formèrent la charte communale de Saint-Jean. » Dans la ville ainsi organisée, les bourgeois et les jurés avaient le droit d'être soumis à la juridiction de leurs pairs. Aussi, lorsque l'on parcourt le volume de M. Denys d'Aussy, on voit bientôt que la plupart des « mésées » ou séances de l'échevinage sont occupées par le règlement des difficultés qui avaient pu surgir entre les habitants de Saint-Jean-d'Angely. En effet, la police de la ville appartenait d'une façon absolue au maire et au corps de la ville, et le prévôt royal lui-même ne pouvait intervenir en cette matière sans se faire interpeller. Aussi ne devons-nous pas être surpris d'apprendre qu'en 1332, sans tenir compte des causes portées devant les assises criminelles, le nombre des causes inscrites et ayant pour objet des questions litigieuses fut de trois cent quatre-vingt-dix. Il ne faudrait cependant pas croire que, dans ce volume, on ne peut trouver que des renseignements d'une portée restreinte ; on y rencontre également beaucoup de faits pouvant intéresser toute la région et même des lettres des rois Philippe VI, Jean le Bon, Charles V et Charles VI. Sous forme de préambule et avant la transcription des registres, l'éditeur

a donné la copie d'un certain nombre de documents du xe, du xiie, du xiiie et du commencement du xive siècle. Nous signalerons en particulier un diplôme de Hugues Capet et des lettres patentes de Philippe le Bel et de Charles IV. Dans une préface de vingt-six pages, il a également condensé tous les renseignements utiles à connaître sur le passé de Saint-Jean-d'Angely au point de vue administratif. On a ainsi une bonne histoire des institutions de cette ville jusqu'à la fin du xive siècle en particulier. Ce travail se termine, comme tous les volumes des Archives historiques de Saintonge, par une table onomastique bien complète.

10. — Nous avons annoncé déjà l'année dernière le tome I de l'*Histoire de Dun-le-Roi* (t. LXXVI, p. 318) et apprécié la partie historique de ce consciencieux travail. Le deuxième volume est tout entier consacré aux institutions et aux usages; il débute par un chapitre sur la prévôté et le bailliage, donnant les listes des prévôts, lieutenants au bailliage, procureurs du Roi, gardes du scel, greffiers, etc. La suite du livre IV, le premier de ce deuxième volume, contient des chapitres sur la viguerie, la sergenterie, la coutume du sel, le crieur, le bâtonnier, la royauté des jeux, la chambre et grenier à sel, les impôts, octrois et péages, les notaires et les huissiers, avec des listes ; les corps de métiers, l'instruction publique, les armoiries, les usages, les superstitions, les mesures, la topographie, la statistique de la population ; enfin, une suite de notices sur les principaux lieux dits de Dun-le-Roi terminent ce livre. Le livre V et dernier se rapporte à l'histoire ecclésiastique. La première partie fait connaître l'église, les chapelles, le chapitre, les revenus et les charges du chapitre, les confréries, les officiers de l'église. Dans la deuxième partie sont réunies les notices sur la léproserie et maladrerie, l'Hôtel-Dieu, l'hospice, le couvent des Minimes, les cimetières. Un dernier chapitre intitulé : L'Église et le clergé pendant la Révolution, n'est pas des moins intéressants. Dans un appendice, enfin, on trouve des notes sur le marais de Contres, sur les anciens prédicateurs, sur la halle et la crypte de Dun-le-Roi, sur le jurisconsulte Antoine Bengy et sur le statuaire Auguste Martin. L'histoire de Dun-le-Roi est présentée d'une manière bien détaillée et bien complète dans les deux volumes de M. Paul Moreau.

11. — Il est regrettable que M. de Bréhier n'ait pas donné, à la fin de son ouvrage sur *Fougeray depuis le IXe siècle jusqu'à nos jours*, une table qui permette de le consulter facilement. Fait d'après les registres de l'état civil, les archives de la ville et des archives particulières, il offre d'excellents renseignements sur les familles de cette ville, sur les terres nobles et leurs possesseurs. C'est là que réside le principal intérêt de cet opuscule. Tout ce qui concerne les institutions est, en effet, laissé de côté ; l'histoire religieuse de la ville n'est qu'effleurée. Quant aux vicissitudes qu'elle subit depuis le ixe siècle jusqu'à la fin de la Révolution,

c'est à peine si elles sont indiquées. En effet, malgré son titre, l'*Histoire de Fougeray* s'arrête non pas en 1895, mais au commencement de ce siècle. En somme, ce travail peut être des plus utiles aux historiens qui s'occupent de la Bretagne dans les deux derniers siècles, et en particulier du département d'Ille-et-Vilaine, dans lequel cette localité est située. Mais ceux qui auront à le consulter devront s'armer de patience, car il n'est pas facile d'y trouver les renseignements dont on pourrait avoir besoin : les notices sur les familles et les terres n'étant pas rangées par ordre alphabétique, il faut parcourir tout le volume pour rechercher un fait. C'est d'autant plus fâcheux qu'il fourmille de noms.

12. — *Éguzon*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de la Châtre, est situé aux confins du département de l'Indre, près de la Creuse. Rien, ni dans le passé ni dans le présent, ne recommande cette localité à l'attention du public, si ce n'est peut-être la boutade de George Sand sur ce pays dans *le Péché de M. Antoine*. Aussi sa monographie n'offre-t-elle pas grand intérêt au point de vue historique. D'abord, pour tout ce qui concerne le passé d'Éguzon, M. Blanchard s'est contenté de recueillir sans trop de critique ce qu'il a trouvé dans quelques ouvrages de seconde main. Des notes tirées des études des notaires, des archives de l'Indre et de la Creuse, ont pu fournir encore quelques renseignements à l'auteur ; mais, en somme, si l'on veut connaître le passé de ce pays, ce n'est pas dans ce travail qu'il faut le chercher. Quant au présent, il est dépeint avec force détails ; beaucoup sont intéressants, d'autres sont puérils. Nous reconnaissons que l'auteur a su se montrer impartial dans tout ce qu'il rapporte ; il donne les faits sèchement, souvent trop sèchement. C'est une sorte de tableau représentant surtout la situation actuelle du pays.

13. — Dans l'ouvrage de M. l'abbé Cazauran, il ne faut pas rechercher une histoire seigneuriale de Biran. Malgré son titre : *Notre-Dame de Biran, histoire seigneuriale et paroissiale*, il n'y a guère que la seconde de traitée ; la première ne peut être considérée que comme une introduction : sur les trois cent dix-neuf pages que contient ce volume, il n'y en a que trente-huit consacrées à Biran tant à l'époque gallo-romaine qu'au moyen âge et à la période moderne jusque vers 1630, année probable où le château de Biran fut démantelé. Quoique courte, cette première partie semble faite avec soin, surtout d'après les archives du Gers. La deuxième partie, c'est-à-dire tout le reste de l'ouvrage, traite de l'histoire paroissiale. Bien que rédigé principalement à l'aide des archives départementales, de celles du grand séminaire d'Auch et d'autres documents de premier ordre, ce volume n'est pas un travail d'érudition. L'auteur, qui connaît très bien l'histoire religieuse du Gers et qui est un chercheur infatigable ayant souvent fouillé les dépôts littéraires et

scientifiques de la région, a écarté tout appareil d'érudition. Il a composé ce volume non seulement pour faire connaître historiquement le culte de Notre-Dame de Biran, mais aussi dans un but d'édification. On s'en rendra compte surtout en parcourant le dernier chapitre, consacré en majeure partie au récit des miracles qui s'accomplirent en ce sanctuaire.

14. — *Le Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé*, publié par MM. Léon Maître et Paul de Berthou, n'est pas, à proprement parler, un recueil de chartes. En voici la composition : Vie de saint Gurthiern, Vie de sainte Ninnoc, Liste des Papes jusqu'à Jean XXII, Liste des archevêques de Tours, Listes des évêques de Nantes, Vannes et Quimper, Liste des comtes de Cornouaille, Chronologie universelle, Préface de Gurheden, moine de l'abbaye de Quimperlé, auteur de ce cartulaire, Fragment de chronique et résumé des possessions de l'abbaye, Bulle de Boniface IV, Chartes de concession du temporel de l'abbaye, Procès avec l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon au sujet de Belle-Isle. Telles sont les différentes parties du manuscrit transcrit par M. Maître. On voit par là que ce sont les deux dernières seules qui forment véritablement le cartulaire. Les éditeurs l'ont très bien compris et les ont séparées de tous les documents précédents par un faux titre. On pourrait même encore contester le titre de cartulaire à cette deuxième partie, car, dit M. Maître, le moine Gurheden, auteur de ce texte, « au lieu de transcrire fidèlement les chartes du trésor de l'abbaye de Quimperlé, n'a pas su résister à la tentation de les analyser et nous a rarement donné les pièces dans leur teneur originale. Son œuvre est plutôt une série de notices qu'un cartulaire proprement dit. » Quoi qu'il en soit, ce travail est un des plus précieux et des plus intéressants pour l'histoire de Bretagne. On doit être d'autant plus reconnaissant à M. Maître d'en avoir entrepris la publication, que l'original n'existe plus en France. Après la Révolution, ce manuscrit, qui avait été sauvé par un des derniers moines de l'abbaye de Quimperlé, fut donné par lui au docteur Le Guillou. Après sa mort, il resta dans cette famille jusqu'en 1836, époque à laquelle il fut vendu à M. Stapleton. Il fait partie actuellement de la bibliothèque de lord Beaumont, neveu et héritier de M. Stapleton, au château de Carlton-Towers, dans le comté de Yorkshire. Envoyé en 1881, par le ministère de l'instruction publique, à la recherche de ce manuscrit, M. Maître eut bien de la peine à le retrouver. Aujourd'hui, il en existe deux copies en France, l'une à la Bibliothèque nationale, l'autre aux archives départementales du Finistère, et, enfin, l'édition présente, qui le met à la portée d'un plus grand nombre de travailleurs. Les éditeurs ne se sont pas contentés d'en donner simplement le texte ; de nombreuses notes viennent l'éclairer, le compléter et le rectifier. Enfin, en appendice, ils ont encore publié un extrait d'un manuscrit perdu de

ce cartulaire, d'après l'histoire de l'abbaye de Quimperlé, par dom Le Duc, et l'analyse d'un bon nombre de chartes relatives à ce monastère, qui existent dans les archives de la Loire-Inférieure. Trois tables terminent ce volume.

15. — Nous avons déjà fait connaître à plusieurs reprises les travaux de M. Émile Garnault sur le commerce rochelais au XVIIIe siècle. Tous ces ouvrages, faits à l'aide des archives de la chambre de commerce, offrent les renseignements les plus abondants et les plus précis sur ce sujet. Aujourd'hui le même auteur nous fait connaître *la Juridiction consulaire et la Bourse de commerce de la Rochelle*. Suivant toujours la même méthode de travail, il laisse parler les documents, se contentant de les présenter et de les unir pour en former un tout. — C'est sous le règne de Charles IX, au mois de novembre 1565, que, sur la demande des bourgeois de la Rochelle, une juridiction consulaire ayant le même pouvoir que celle de Paris y fut établie. Les principales villes de France étaient déjà pourvues de cette institution si nécessaire pour juger et trancher les différends qui pouvaient s'élever dans les transactions commerciales. Comme l'établissement de cette juridiction était de nature à restreindre le pouvoir des maire et échevins, ils mirent des entraves à son installation; toute cette opposition ne céda que devant un arrêt du Parlement de Paris du 22 février 1567, et une lettre du Roi du 26 du même mois, ordonnant au gouverneur de la Rochelle et au présidial d'exécuter l'édit de novembre 1565. « Ce fut seulement en 1567 que les premiers juges et consuls nommés furent admis au serment et que la juridiction consulaire s'installa dans l'hôtel d'Uré, en attendant que le local mis à leur disposition dans le couvent des Augustins fût approprié. » En 1655, la juridiction consulaire sortit du couvent des Augustins et s'installa dans la maison de la veuve Ogier, rue du Palais, dont elle devint propriétaire en 1670. Enfin, en 1760, la Chambre de commerce qui, depuis 1719, était installée dans une partie de la maison de la juridiction consulaire, s'étant entendue avec les juges et consuls, on transforma la juridiction consulaire en Bourse. Un impôt sur certaines marchandises entrant ou sortant de la ville, tant par mer que par terre, permit de couvrir les frais de construction de cet édifice. En 1791, toutes les chambres de commerce furent supprimées. Le 22 pluviôse an XI, celle de la Rochelle fut réinstallée et reprit possession de ses anciens appartements. L'ouvrage de M. Garnault s'arrête au commencement de ce siècle; enrichi de vingt et une photogravures et dessins, il ne pourra manquer d'intéresser ceux qui s'occupent de l'histoire du commerce français.

16. — La Société de l'École des chartes, sous le titre de *Mémoires et documents*, imprime quelques-unes des thèses que les élèves de l'école soutiennent après leur troisième année pour obtenir le diplôme d'ar-

chiviste paléographe. Parmi ces thèses, il se trouve d'excellents travaux d'érudition, qui souvent, ou n'étaient jamais publiés ou ne l'étaient que par fragments; cette série de publications permettra au moins de faire connaître les meilleurs. Elle débute par la thèse de M. Abel Rigault sur *le Procès de Guichard, évêque de Troyes* (1308-1313). L'affaire avait été comme étouffée entre les deux grands procès des Templiers et de Boniface VIII; aussi les historiens, jusqu'à présent, ou l'avaient délaissée ou n'avaient fait que l'effleurer. Le volume de M. Rigault est divisé en trois parties. Dans la première, il retrace la vie de Guichard avant son procès et donne des détails sur sa famille et sur les années qu'il passa à Saint-Ayoul de Provins, où il fut prieur, et à l'abbaye de Moutier-la-Celle, dont il devint abbé. Nommé évêque de Troyes, grâce à l'influence de la Reine, il fut intronisé au mois de mai 1299 ; après son installation, il eut des démêlés avec son clergé, à l'égard duquel il se montra plein de violence. Il fut déjà compromis dans l'affaire de Jean de Calais, trésorier de Champagne en 1300; mais c'est seulement en 1308 qu'il fut arrêté sur la dénonciation de l'ermite de Saint-Flavit. La seconde partie du volume est tout entière consacrée au procès qui suivit son arrestation. On assiste successivement à l'enquête, à l'instruction séculière, aux dépositions; ce dernier chapitre remplit à lui seul près de cent pages. Plus de deux cents témoins furent interrogés, et de cet ensemble de témoignages, il ressort que si beaucoup de faits ont été dénaturés ou exagérés, cependant, au fond, l'évêque avait donné prise à presque tous ces griefs. Aussi, bien qu'il n'ait pas été condamné, on ne doit pas être surpris de le voir en quelque sorte exilé loin du théâtre de ses dérèglements. Transféré à l'évêché de Diakovar, en Bosnie, il n'accepta pas sa nomination, et mourut en 1317, à Troyes, où il fut inhumé. Dans sa conclusion, M. Rigault apprécie ce procès, le compare aux autres grandes causes qui furent évoquées sous le règne de Philippe le Bel; il montre en même temps la coïncidence et les ressemblances qui existent entre elles au point de vue des accusations. Vingt-deux pièces justificatives terminent ce volume, enrichi d'un bon nombre de fac-similés et de reproductions de sceaux. Excellent travail, bien présenté, et dans lequel l'auteur fait ressortir un des côtés de la politique de Philippe le Bel. Sous ce procès, comme sous les autres, il fait voir l'esprit de Nogaret toujours en lutte contre l'Église et cherchant à la combattre par tous les moyens.

17. — Maurice-Antonin Roger, ancien élève de l'École normale supérieure, enlevé prématurément à l'âge de vingt-six ans, avait laissé deux mémoires, l'un sur *Postumus*, dont une partie a déjà paru dans la *Revue historique*, l'autre sur *la Révolte du Languedoc sous le règne de Louis XIII*, encore inédit. Ce sont ces fragments que ses maîtres et ses amis ont réunis en un joli volume orné du portrait de l'auteur. En tête,

M. Goyau a retracé en quelques pages la vie de Roger et montré les espérances que l'on pouvait fonder sur ce jeune érudit, qui a laissé le meilleur souvenir parmi ses camarades de l'École. Nous ne nous attarderons pas sur la première partie : c'est un bon chapitre de l'histoire de la Gaule au milieu du IIIe siècle ; nous laisserons aux historiens qui s'occupent de l'époque gallo-romaine le soin de l'apprécier. Dans la deuxième partie, M. Roger a voulu faire ressortir le caractère de la révolte du duc de Montmorency contre Richelieu. Il a bien exposé dans ces quelques pages la politique du cardinal vis-à-vis des pays d'États. Les réformes accomplies en 1629 supprimaient une partie des prérogatives du Languedoc ; de là commença une lutte sourde. Le duc de Montmorency, qui, comme beaucoup de seigneurs, ne voyait pas sans dépit grandir l'influence de Richelieu, se laissa entraîner par l'exemple de Gaston d'Orléans et se mit en rébellion contre le pouvoir central ; mais abandonné au dernier moment, il fut vaincu à Castelnaudary, puis décapité. Les causes et la marche de cette révolte sont bien étudiées et bien présentées dans ces quelques pages, qui font déplorer plus amèrement la perte de leur auteur.

—Au dernier moment, nous recevons les volumes suivants de M. l'abbé Nicolas et du R. P. M. Chossat, que nous nous empressons de signaler :

18. — M. l'abbé Nicolas, après avoir fait connaître en 1890 le couvent des dominicains de Génolhac, complète aujourd'hui les indications fournies dans son précédent ouvrage par une *Histoire de Génolhac*. Ce volume, extrait des *Mémoires de l'Académie de Nîmes* de 1895, est divisé en trois parties. Dans la première, qui va des origines à la Réforme, l'auteur donne quelques détails sur les établissements de Génolhac, tels que la léproserie et le couvent des Dominicains, sur les divers procès qui s'élevèrent soit entre ces derniers et les habitants de Génolhac, soit au sujet des bois et des pâturages. Procédant comme dans son *Histoire des dominicains*, l'auteur laisse surtout parler les documents ; de la sorte, on a plus de garantie au point de vue de l'exactitude ; mais l'exposé est fatalement aride et monotone. La deuxième partie, traitant des luttes religieuses qui désolèrent Génolhac et toute la région des Cévennes, est plus intéressante. M. l'abbé Nicolas retrace les débuts du protestantisme dans cette région, la guerre des Camisards et enfin tous les événements locaux qui survinrent depuis la fin des guerres religieuses jusqu'à la Révolution. La troisième partie est consacrée à cette dernière période Trois chapitres à la fin de l'ouvrage font connaître les événements importants du canton de Génolhac, ses hommes célèbres ; le commerce, les productions, les mines, les routes, les écoles, les établissements de bienfaisance, les chapellenies de Génolhac, les noms des curés, vicaires, consuls, notaires, et enfin les monuments et les inscriptions les plus remarquables de cette ville.

19. — Le travail du R. P. Marcel Chossat : *Les Jésuites et leurs œuvres à Avignon*, est, en même temps qu'un livre d'histoire, une œuvre de pédagogie. On ne peut, en effet, parler des jésuites et de leurs œuvres sans parler d'éducation. Institués principalement pour instruire et diriger la jeunesse, on ne peut contester qu'ils s'acquittèrent et s'acquittent encore merveilleusement de leur mission. En retraçant l'histoire du collège d'Avignon, le R. P. Chossat n'a pas fait un panégyrique et n'a pas donné non plus une sèche monographie ; mais il a très bien su exposer, comme dans un tableau, la manière d'instruire des jésuites ; il a ainsi approfondi nombre de questions relatives à l'enseignement aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Pour donner une idée de ce que contient ce volume, nous ne pouvons mieux faire que de passer en revue chacun de ses chapitres. Après avoir fait connaître tout ce qui est relatif à la fondation du collège, il donne dans le deuxième chapitre, intitulé : *Protestants et jésuites*, le récit des luttes religieuses qui s'élevèrent à Avignon. Ces luttes n'empêchèrent pas le collège de se développer et d'établir à côté de lui le noviciat Saint-Louis. Nous signalerons en particulier les chapitres concernant l'organisation et le plan des études, les grammaires, les préceptes de littérature, les exercices extraordinaires des classes et les classes supérieures aux XVIIe et XVIIIe siècles. Pour composer son livre, le R. P. Chossat a parcouru quantité de volumes et de traités, et a dépouillé consciencieusement les richesses que lui offraient les archives d'Avignon et le musée Calvet. Cet ouvrage peut être considéré comme un guide très sûr pour tous ceux qui voudront étudier les questions pédagogiques dans les deux siècles qui précédèrent la Révolution.

J. VIARD.

THÉOLOGIE

Les Origines, *questions d'apologétique*, par l'abbé J. GUIBERT, S. S., professeur de sciences au séminaire de Saint-Sulpice, à Issy. Paris, Letouzey et Ané, 1896, in-8 de VII-236 p. — Prix : 4 fr.

Dans ce volume, M. l'abbé Guibert, qui n'en est pas à faire ses preuves comme savant naturaliste, condense, suivant un plan parfaitement didactique, l'exposé et la discussion des principales questions (non de toutes), où les sciences physiques et naturelles ont des points de contact avec les textes sacrés et l'enseignement de la foi. De nombreux ouvrages ont été publiés dans cet ordre d'idées depuis vingt ou trente ans. Mais, outre que la science proprement dite d'une part, et de l'autre la science herméneutique progressent incessamment, ce qui implique, à tout instant, des vues nouvelles et de nouveaux aperçus, on ne sache pas que ces matières aient été jusqu'ici traitées suivant une méthode particulièrement propre à l'enseignement et les présentant sous la forme d'un véritable manuel. L'auteur, s'adressant à ses élèves du séminaire

d'Issy, pour compléter son enseignement oral, étudie d'abord la cosmogonie au double point de vue de l'état actuel de la science en ce qui la concerne, et de l'interprétation de l'hexaméron biblique. Également éloigné d'un concordisme étroit et d'un idéalisme ou symbolisme exclusif, il reconnaît au récit de Moïse un certain caractère historique en même temps qu'une signification nettement liturgique.

L'origine de la vie, l'origine des espèces, l'origine de l'homme, se heurtent aux objections tirées du prétendu phénomène des générations spontanées, ainsi que des fameuses théories évolutionnistes. L'auteur les discute méthodiquement, pas à pas, avec une grande indépendance d'esprit et une réelle ampleur de vues. Il ne repousse systématiquement aucune des propositions ou théories qui peuvent en toute rigueur se concilier avec une saine philosophie et n'être pas en opposition avec les enseignements de la foi ; mais il en examine consciencieusement le degré rationnel de probabilité ou de vraisemblance. Cette élévation d'esprit et cette largeur d'idées se retrouvent dans les chapitres où M. l'abbé Guibert s'occupe de l'unité de l'espèce humaine, de l'antiquité de l'homme et de l'état de l'humanité primitive. Laissant de côté les considérations de sentiment qui n'ont rien à voir dans une discussion vraiment scientifique, il se borne aux arguments tirés de la raison, de l'histoire, des faits observés. Dans chacune des questions abordées par l'auteur, on a un compendium très net et très précis de toutes les difficultés réelles ou apparentes que peut susciter le rapprochement des faits et théories scientifiques avec les enseignements dogmatiques et des solutions raisonnées qui leur sont applicables.

Pour donner au lecteur qui voudrait approfondir davantage le sujet toutes facilités pour y parvenir, l'auteur a soin d'inscrire, à la fin de chaque chapitre, sous ce titre : *Bibliographie*, la liste des ouvrages et des auteurs qu'il a étudiés, aussi bien dans le sens spiritualiste et chrétien que dans le sens contraire. Les noms sont très nombreux sur ces listes. On est toutefois surpris d'y trouver quelques lacunes regrettables ; ainsi le nom, entre autres, de M. d'Acy, l'éminent anthropologiste et préhistoricien, n'y figure pas une seule fois : bien des données utiles cependant eussent pu être puisées dans les écrits de ce savant et de ce chrétien.

JEAN D'ESTIENNE.

Religion et critique, œuvre posthume de l'abbé DE BROGLIE, recueillie par l'abbé C. PIAT, professeur à l'Institut catholique de Paris. Paris, Lecoffre, 1896, in-12 de LX-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

De leçons et conférences non publiées du très regretté abbé de Broglie, pieusement recueillies par M. le duc de Broglie, son frère, M. l'abbé Piat a formé ce volume. Il comprend quatre parties, dont la première se compose de deux conférences, l'une sur la *Définition de la religion* en

général, l'autre sur la *Définition de la vraie religion*. Sur la première de ces définitions, autant d'écrivains, autant de formules différentes, au moins dans le camp rationaliste; conséquence forcée de la diversité des religions en dehors de la seule religion vraie, c'est-à-dire en dehors du christianisme. La transcendance de la vraie religion opposée à la théorie qui fait du christianisme un simple stade d'une évolution fataliste est démontrée par le loyal exposé historique des faits. Elle est l'objet, sous ce titre : *Religion et histoire*, d'une conférence formant la seconde partie du livre.

Ce que, dans la conférence ou leçon précédente, le regretté auteur démontre au point de vue de l'histoire, il l'établit, dans la troisième partie, *Religion et science*, au regard de la science proprement dite. Ce n'est point celle-ci qui cherche à s'élever comme un démenti contre les vérités d'ordre différent qu'enseigne la foi; mais c'est, usurpant le nom de la science, une sorte de fausse philosophie qui lui prête des hypothèses et des considérations métaphysiques auxquelles elle est étrangère.

En philosophie, c'est surtout l'école positiviste qui dénie la réalité de la religion, en rejetant dans le domaine de ce qu'elle appelle « l'inconnaissable » toute notion métaphysique de cause, de substance, et par conséquent l'idée même de Dieu et tout ce qui s'y rattache. Or, par cette négation même, l'école positiviste se montre inconséquente, illogique; attendu que la science des faits naturels à laquelle seule elle ajoute foi, est sans cesse dans la nécessité de faire usage de ces notions de substance et de cause que l'école se refuse à admettre. Tel est l'objet de la quatrième partie, intitulée : *Religion et Philosophie;* elle se complète par une importante conférence sur *le Progrès*, considéré non point comme ininterrompu et fatal, mais bien comme une loi générale subordonnée à la liberté de l'homme ainsi qu'à celle de Dieu.

L'œuvre inédite de M. l'abbé de Broglie est précédée d'une préface de M. Piat, qui présente au lecteur, en les résumant, les leçons du regretté défunt. Par la gravité de l'expression et la noblesse du style, M. l'abbé Piat marque sa place à un rang qui ne le cède point à l'écrivain distingué dont il s'est fait l'éditeur. J. D'E.

Historia exercitiorum spiritualium S. Ignatii de Loyola, a P. Ignatio Diertins. Freiburg im Breisgau, Herder, 1897, in-12 de 323 p.

Les exercices de saint Ignace sont célèbres dans le monde chrétien. Non seulement ils sont familiers aux Pères de la Société de Jésus, mais aussi beaucoup de prêtres et de laïques pieux, des femmes même, en ont fait usage. Ils contiennent une excellente méthode d'entraînement vers la perfection spirituelle.

En 1699, le P. Diertins, assistant pour la province d'Allemagne, entreprit d'écrire l'histoire de ce livre qui est, il le dit lui-même, le fonde-

ment de la Société de Jésus. Prévenu par la mort, il n'a pu accomplir que la première partie de son œuvre, qui se termine avec la vie de saint Ignace. Cet ouvrage, bien qu'incomplet, est fort intéressant. On y voit comment saint Ignace a rédigé le livre des Exercices dans sa retraite à la grotte de Manresa, comment il n'a cessé de le compléter et de le perfectionner pendant vingt-cinq ans, comment ce livre lui a servi de principal instrument pour la formation de la Société de Jésus, les critiques qui lui ont été adressées, l'approbation que lui a donnée le pape Paul III, les fruits qu'il a portés, les hautes vertus qu'il a développées, etc.

L'ouvrage du P. Diertins était devenu introuvable; la maison Herder l'a réédité. Il sera le premier volume d'une collection qu'elle se propose de publier, sous le titre de Bibliothèque Manrésane, comme un monument à la gloire de saint Ignace. L'éditeur y a ajouté un certain nombre de documents tirés de divers auteurs et en particulier des Bollandistes, qui confirment et complètent les récits du P. Diertins. D. V.

SCIENCES ET ARTS

La Nature humaine, par J. Gardair. Paris, Lethielleux, 1896, in-12 de 416 p. — Prix: 3 fr. 50.

L'animisme de saint Thomas est le point central de sa philosophie. Tous les enseignements du grand docteur convergent, pour ainsi dire, vers l'explication de ce difficile problème que nous sommes à nous-mêmes: Comment l'âme spirituelle et immortelle est-elle unie à un corps matériel et destructible? Cependant, aux yeux du bon sens, comme aux yeux de l'Ange de l'école, cette union n'est pas accidentelle, elle est essentielle et substantielle. L'homme est un seul être dans ses deux natures, toujours le même, alors qu'il exerce par ses différentes facultés des actions très diverses. M. Gardair avait étudié autrefois ce problème dans son beau livre intitulé: *Corps et âme*. Il y revient de nouveau dans l'ouvrage qu'il vient de publier. Saint Thomas avait trouvé un moyen d'explication dans la théorie péripatéticienne de la matière et de la forme. Aussi la plus grande partie de l'essai de M. Gardair est-elle consacrée à l'étude de cette théorie. Il montre par les transformations que subissent les corps la nécessité d'y reconnaître deux éléments: la matière et la forme substantielle. Il explique l'origine des formes substantielles, leur sort intimement lié à celui du corps qu'elles informent. L'âme humaine seule fait exception, parce qu'étant capable d'opérations qui dépassent la matière, elle peut continuer à être et à agir séparée du corps. Peut-être l'auteur, dans le développement de cette théorie, ne tient-il pas assez de compte de certaines difficultés apportées par le développement des sciences modernes. Mais on sait que la fidélité scrupuleuse à l'enseignement de saint Thomas est un des caractères de l'ensei-

gnement de M. Gardair, et nous partageons trop son sentiment sur ce point pour insister sur quelques divergences de détail. D. V.

Œuvres de Platon, traduites par Victor Cousin, 2e édit., par Barthélemy Saint-Hilaire. Paris, Alcan; Hachette, 1896, in-8 de vi-413 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre, le dernier auquel ait travaillé l'infatigable traducteur d'Aristote, était destiné, dans sa pensée, à inaugurer cette revision de la traduction de Platon, que Cousin, distrait par d'autres soins, avait annoncée si souvent sans jamais trouver le loisir de s'en acquitter. Ce premier volume contient l'*Euthyphron*, l'*Apologie*, le *Criton* et le *Phédon;* mais ce qui en fait surtout l'intérêt, c'est l'étude par laquelle il s'ouvre, intitulée : *Socrate et Platon, ou le Platonisme.* Ces cinquante pages témoignent éloquemment des sentiments éprouvés par le philosophe moderne en face des deux plus mémorables représentants de la sagesse hellénique. Une admiration aussi entière est-elle toujours bien placée? Je n'oserais l'affirmer : d'une part, elle peut paraître excessive, car, depuis, l'humanité a connu en morale bien d'autres modèles ; de l'autre, elle restreint en quelque sorte systématiquement la part de Platon pour grandir d'autant celle de Socrate : le disciple disparaît pour ainsi dire derrière son maître. De la vie de Platon, de son école, de l'ordre chronologique présumé de ses écrits, des débats soulevés autour de leur authenticité, rien, ou quelques lignes à peine. Sur l'ironie socratique comme sur la dialectique platonicienne, mes appréciations ne concordent pas avec celles de l'auteur.

Dans le corps de l'ouvrage, les *Arguments* placés autrefois par Cousin en tête des quatre dialogues mentionnés plus haut ont été fidèlement reproduits : mais le lecteur n'est pas médiocrement surpris en les voyant suivis de « notes de l'éditeur » où se font jour çà et là des idées divergentes, parfois même tout à fait opposées. Avec Barthélemy Saint-Hilaire nous protestons contre ces savants modernes qui, tout en divinisant l'homme, ne veulent reconnaître en nous qu'un principe matériel; avec lui, nous félicitons Platon « d'avoir compris l'âme humaine dans toute sa grandeur et toute sa beauté, » et il ne nous déplaît pas d'entendre un penseur, contemporain depuis un siècle de toutes nos révolutions, s'écrier : « Nous n'entretenons plus des écoles de sophistique, mais le nombre des sophistes n'a pas diminué. On peut même présumer qu'il s'est accru avec le nombre de nos institutions judiciaires et politiques et de nos organes de publicité » (p. 36). C. Huit.

L'Économie de l'effort, par Yves Guyot. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de x-320 p. — Prix : 4 fr.

Sous ce titre quelque peu original, M. Yves Guyot publie le cours

d'économie politique que, de décembre 1895 à mars 1896, il a professé au Collège libre des sciences sociales, fondé par M. Franck Brentano et Mlle Dick May. Le cours a eu dix leçons, tandis que les deux cours de MM. Rouanet et Bernard Lazare, à la même école, l'un sur le socialisme théorique, l'autre sur l'histoire des doctrines révolutionnaires, se sont volontairement arrêtés après la première. M. Yves Guyot, lui, a tenu à honneur de poursuivre jusqu'au bout la tâche qu'il s'était assignée, et les lecteurs ne peuvent que lui en savoir gré ; car il leur présente un traité à bien des égards excellent, qui abonde en aperçus aussi curieux qu'instructifs, en déductions pleines de logique sur la propriété, le travail, les salaires, l'échange, le rôle et la valeur relative des capitaux, les conceptions des socialistes et leurs aberrations.

Tandis que le socialisme, dit-il, ne repose que sur des mots, la science économique est fondée sur des faits. Elle étudie comment les hommes essaient de se procurer le plus facilement les choses ou les services qu'ils désirent. Elle examine les procédés empiriques dont ils se sont servis, constate les résultats obtenus, et essaie de dégager les lois dont la connaissance permettra à chacun « d'atteindre le maximum de puissance avec le minimum d'effort. » Malheureusement, par leur caractère même de résumé, les dix chapitres consacrés à cette démonstration échappent à l'analyse. Je ne puis qu'en recommander l'étude. Je fais néanmoins toutes réserves en ce qui concerne celui qui a pour titre : *Les Aberrations protectionnistes.* Partisan du libre-échange absolu, M. Yves Guyot me semble avoir totalement méconnu la situation particulière et inégale faite aux peuples déjà anciens dans la vie par la concurrence sur le marché international de pays nouveaux, que favorisent le rapprochement des distances, les bas prix des frais de production et de transport. L'Europe occidentale est actuellement en décadence, une protection modérée est indispensable, ainsi que l'a fait justement remarquer Claudio Jannet, pour obvier à l'émigration des capitaux au dehors, pour retenir les forces productives sur le territoire national.

Pour terminer, je ne saurais mieux faire connaître l'esprit de ce livre et apprécier sa valeur, qu'en reproduisant les dernières phrases, qui en forment la conclusion. « Les socialistes logiques promettent de donner à ceux qui les suivent ce que les autres ont gagné par leurs efforts. Ils exploitent la haine, l'envie, la jalousie, toutes les mauvaises passions : ils disent à leurs dupes que toutes leurs détresses viennent de ce que les autres les volent et s'enrichissent à leurs dépens ; au lieu d'un idéal de foi en soi-même et d'action, ils présentent à chacun un idéal de paresse, de résignation, de soumission, d'espoir dans la tutelle d'un supérieur. Cette manière de comprendre le minimum d'effort, c'est le maximum de despotisme, c'est le maximum de guerres, c'est le maximum d'anarchie, et c'est le maximum de destruction. Notre

idéal à nous, c'est le maximum de production et d'effets utiles, avec le maximum d'effort. »

COMTE DE LUÇAY.

Politique et gouvernement, par EUGÈNE PIERRE. Paris, May et Motteroz, 1896, in-8 de 419 p. — Prix : 3 fr. 50.

Érasme a bien écrit l'éloge de la folie ! M. Pierre pouvait bien écrire l'éloge de la politique, car, ainsi qu'il le dit en terminant, « aucune race ne veut périr, aucune retourner à la barbarie. Or aucune ne peut vivre et garder le flambeau de la civilisation sans le secours de la politique. » Mais il faut avouer que cette malheureuse politique est tellement décriée de nos jours, que l'ouvrage du secrétaire général de la Chambre paraîtra un paradoxe à bien des gens. Ces gens-là ne seront que des esprits superficiels ; les autres, ceux qui pensent, trouveront le plus grand charme à cette lecture. Nous n'hésitons pas à dire que depuis longtemps peu d'ouvrages modernes nous ont autant intéressé que celui-ci. Son grand mérite, le plus grand peut-être, est de faire penser. C'est un recueil de pensées, de réflexions philosophiques sur toutes les questions politiques que l'auteur a vu se poser devant lui, du haut de ce palier où il se tient d'habitude, derrière le Président de la Chambre, assistant sans passion ni indifférence à tous les événements, grands et petits, qui se sont déroulés au Palais-Bourbon depuis qu'il y remplit ses fonctions. S'il nous était permis de formuler une ou deux critiques, nous reprocherions volontiers à M. Pierre de n'avoir pas voulu donner un ordre apparent à son livre, et d'avoir dédaigné une chose aussi banale qu'une table des matières. On éprouve quelque peine à retrouver telle ou telle pensée qui a frappé à la première lecture, et on n'a pas la ressource de mettre des signets ou de corner les pages, parce qu'il faudrait faire un si grand nombre de marques qu'elles deviendraient inutiles. La seconde critique serait plus grave. Il nous a semblé que l'éminent philosophe politique qu'est M. Pierre restait peut-être trop imprégné du milieu ambiant. Ses réflexions se rapportent assez exclusivement à la France, bien plus : à la République française, plus encore : à la Chambre des députés et aux divers ministères de la présente législature ; et M. Pierre paraît même quelquefois penser que notre manière actuelle de comprendre le fonctionnement de la machine politique d'un grand peuple présente une certaine supériorité sur d'autres conceptions ; il n'est pourtant pas contestable qu'elle correspond à une sorte de ralentissement dans la voie du progrès, tandis que des nations rivales, qui ont des conceptions politiques très différentes des nôtres, tendent à nous dépasser.

C'est qu'au fond, M. Pierre, tout philosophe qu'il est, est un homme et qu'il est républicain ; et cela l'amène même, malgré la hauteur de son esprit, à commettre des erreurs. Ainsi, à la page 31, nous lisons : « Pour l'homme politique, bien servir dans une monarchie, c'est s'ap-

pliquer à bien comprendre la volonté du prince et à la bien exécuter. Dans une république, c'est refuser d'accepter la volonté d'un chef ou d'un parti avant de l'avoir contrôlée.... » J'ignore dans quel catéchisme monarchique M. Pierre a vu que tel était le sens du mot servir. Si l'on fait abstraction des hommes qui, tels que les soldats et les fonctionnaires, sont liés par un devoir professionnel d'obéissance et ne doivent garder de liberté effective que ce que les lois et les règlements leur laissent, tout homme politique, tout citoyen, aussi bien dans une monarchie que dans une république, sous peine d'être un courtisan (et les courtisans du peuple sont plus plats que les courtisans des rois), ne doit avoir pour guide dans sa vie publique que sa conscience de patriote. L'histoire flétrit justement les hommes politiques qui, pour se ménager des faveurs, négligent de contredire leur prince quand la conscience le commande ; et elle honore autant les princes qui savent entendre la contradiction que les sujets fiers et dévoués qui la leur font entendre.

Nous nous arrêtons ; il n'est presque pas une des pensées de M. Pierre qui ne mérite de longues réflexions, et la plupart seraient des approbations. Il a rajeuni avec esprit, avec profondeur, avec honnêteté le genre de La Rochefoucauld. EUGÈNE GODEFROY.

Annuaire pour l'an 1897, *publié par le Bureau des longitudes.* Paris, Gauthier-Villars, in-18 de v-738 p. (A 32, B 19, C 13, D 35, E 12, F 3, G 4, H 18, I 39). — Prix : 1 fr. 50.

La partie technique de l'Annuaire ne contient pas, pour 1897, de changement appréciable dans son mode de composition. Mais les modifications, ou plutôt les additions apportées par le cours même du temps, ne manquent pas d'intérêt. Ainsi, le tableau des étoiles supposées variables s'est enrichi de vingt astres nouveaux. Celui des astéroïdes ou petites planètes circulant entre Mars et Jupiter ne cesse de s'accroître : M. Max Wolf en a, pour sa part, découvert quarante-sept, et M. Charlois quatre-vingt-sept. Au 7 septembre dernier, on en connaissait quatre cent trente et un. — A l'article *Terre*, il a été ajouté d'importantes observations sur la variabilité de l'attraction terrestre avec la latitude et avec la profondeur dans le sol. — A signaler aussi une notice sommaire, ou plutôt quatre notices sur autant de comètes parues en 1895 et dont l'une a été reconnue par M. Schullhof, à l'aide du procédé de mécanique céleste appelé criterium de Tisserand, comme devant être identifiée à la fameuse comète de Lexell ou avoir au moins avec elle une origine commune.

Comme toujours, les *Notices*, d'une rédaction concise et d'une impression fine et serrée, représentent un ensemble de matières relativement considérable. Elles sont au nombre de dix ; quatre sont des discours

funèbres, trois autres sont œuvres posthumes d'un savant du plus grand mérite, M. Tisserand, enlevé subitement, dans toute la force de l'âge et du talent, à la science et à l'affection des siens. Commençons par celles-ci :

Notice sur le mouvement propre du système solaire. (A). Depuis Halley (1718) et Cassini (1738), on sait que les étoiles prétendues *fixes* ne sont telles qu'en apparence et par suite de leur extrême éloignement ; elles ont des mouvements propres qui, jusqu'à présent, paraissent rectilignes. On devait être amené à en conclure que le soleil, étoile lui aussi, était soumis à cette loi. Herschel avait indiqué et nommé *apex* le point du ciel (voisin de λ d'Hercule) vers lequel il semble se diriger, entraînant avec lui tout son cortège de planètes. Les observations ultérieures ont pleinement confirmé les vues de l'astronome de Windsor, et, grâce à la merveilleuse découverte de l'analyse spectrale, on est parvenu à évaluer la vitesse de ce mouvement. M. Tisserand l'estime à quinze kilomètres par seconde.

La notice B est le compte rendu de la *Quatrième réunion du comité international pour l'exécution de la carte photographique du ciel.* Les précédentes eurent lieu en 1887, 1889 et 1891. On sait que dix-huit observatoires, répartis sur divers points du globe, se sont partagé la tâche de prendre le relevé photographique de la sphère céleste tout entière, jusqu'aux étoiles de la quatorzième grandeur inclusivement (ce qui implique la reproduction photographique d'une trentaine de millions d'étoiles), et d'en dresser le catalogue avec les coordonnées célestes de chacune d'elles pour 1900, jusques et y compris celles de onzième grandeur. Deux millions d'étoiles environ se trouveront ainsi cataloguées. Les douze cents clichés recouvrant deux fois la portion du ciel échue en partage à chaque observatoire sont terminés partout ou à peu près, et l'on travaille activement à leur lecture. Ils seront agrandis chacun deux fois et reproduits par la photogravure sur cuivre. Travail immense et dont le complet achèvement exigera de nombreuses années encore.

Le dernier mémoire du regretté M. Tisserand est la *Notice* (C) *sur les travaux de la Commission internationale des étoiles fondamentales*, c'est-à-dire d'un certain nombre d'étoiles choisies sur tous les points du firmament et observées plus souvent que les autres, avec des soins plus particuliers, une précision plus grande, pour former comme un réseau de points de repère auxquels on rattache les positions des autres étoiles et des planètes. En raison des changements divers de position résultant des trois phénomènes de précession, de nutation et d'aberration, il est nécessaire de connaître les positions ou éphémérides de ces étoiles-repères calculées de dix en dix jours et rapportées à l'équateur et à l'équinoxe du printemps. Les travaux de la commission internationale ont pour objet d'arriver, par l'emploi de données et de formules identiques de la part des astronomes de tous les pays, à des résultats concordants.

Douze résolutions ont été formulées dans ce but et adoptées par la commission.

Les Rayons cathodiques et les rayons Rœntgen. Notice par M. H. Poincaré, tel est le titre de la Notice D. Résumer ce mémoire, très clair il est vrai, mais très condensé, qui donne l'historique, la théorie (ou plutôt les théories), les propriétés et les applications pratiques des rayons cathodiques, des mystérieux et de plus en plus féconds rayons Rœntgen et enfin d'autres radiations encore (rayons Lenard, rayons Becquerel, rayons Le Bon), qu'on commence à découvrir et qui semblent devoir élargir singulièrement ce nouveau champ d'observations et de découvertes, — résumer tout cela nous entraînerait bien au delà des limites de ce compte rendu. On ne peut que renvoyer à l'*Annuaire* les lecteurs qui désireraient prendre une connaissance suffisante de cet exposé.

A la séance publique des cinq sections de l'Institut en date du 24 octobre 1896, M. Janssen, délégué de l'Académie des sciences, a prononcé un important discours sur *les Époques dans l'histoire astronomique des planètes*, dont la reproduction constitue la Notice E. Ces époques, les principales du moins, sont au nombre de quatre. De toute antiquité, l'on a constaté que certaines étoiles se déplacent à travers les constellations, et l'on a étudié leurs mouvements et leurs trajectoires, mais en se plaçant à des points de vue souvent inexacts : c'est la première époque. A la Renaissance, Copernic, Kepler, font faire à la science des planètes un pas immense, — deuxième époque. Peu après, Galilée, par l'invention de la lunette, inaugure la troisième, qui suit de bien près la seconde ; et c'est de nos jours qu'une autre découverte, non moins féconde, celle de l'analyse spectrale, signale la quatrième époque. Dans ce beau travail, l'auteur n'a pas échappé à l'engouement de quelques esprits contemporains qui veulent absolument que les astres soient habités comme notre planète : c'est là une conjecture, une probabilité, si l'on veut, qui sourit à l'imagination, mais qui, jusqu'à présent du moins, n'a rien de scientifique.

Le même savant consacre deux pages (Notice F) à exposer les *Travaux exécutés à l'Observatoire du Mont-Blanc*, lesquels, contrariés par d'exceptionnelles intempéries, n'ont pu, en 1896, donner grands résultats.

Un *Discours prononcé aux funérailles de M. Hippolyte Fizeau*, le 24 septembre 1896, par M. Cornu, président de l'Académie des sciences (G); trois *Discours aux funérailles de M. Tisserand*, prononcés le 23 octobre par M. Janssen, au nom de l'Académie des sciences; par M. Loevy, au nom de l'Observatoire de Paris; par M. Poincaré, au nom du Bureau des longitudes (H), complètent la série des Notices, que suivent (I) la liste des membres du Bureau des longitudes et les tables alphabétiques et des matières.

JEAN D'ESTIENNE.

LITTÉRATURE

Études grammaticales sur les langues celtiques, par H. d'Arbois de Jubainville et Émile Ernault. Tome II, en deux parties. Paris, E. Bouillon, 1895-1896, in-8 de xxviii-833 p. — Prix : 30 fr.

Ces deux volumes complètent un ouvrage commencé en 1881 par M. d'Arbois de Jubainville seul ; il voulait donner aux érudits une notion exacte des ressources offertes par le breton moderne en étudiant la phonétique et la dérivation dans le breton continental. On sait la compétence du savant académicien en cette matière ; on sait aussi avec quelle scrupuleuse patience il réunit les éléments de ses recherches qui forment une mine inépuisable de documents. Pour se servir de cette collection, il faut avoir un fil conducteur; M. d'Arbois, alors, pensa bien à faire une courte table des matières, mais il oublia de rédiger un index détaillé. Cet utile complément a été entrepris par M. E. Ernault, professeur à l'Université de Poitiers, et termine le tome II.

A cette occasion, je ne puis m'empêcher de rappeler un premier travail, conçu dans le même ordre d'idées, dû à l'activité érudite de M. Ernault. Je veux parler du *Dictionnaire étymologique du breton moyen*, qui tient plus de la moitié du volume consacré au *Mystère de Sainte-Barbe* (Paris, E. Thorin, 1880, in-4). L'index qui termine le deuxième volume des *Études grammaticales* contient non seulement les vocables mentionnés dans le volume de M. d'Arbois de Jubainville, mais encore certains mots et exemples recueillis par l'auteur depuis la publication du *Mystère de Sainte-Barbe*. A. de B.

Der heilige Georg des Reinbot von Durne, herausgegeben von Dr Ferdinand Vetter. Halle, Max Niemeyer, 1896, in-8 de cxc-298 p. — Prix : 17 fr. 50.

L'œuvre érudite de M. Vetter est divisée en deux parties, d'étendue presque égale. Dans une introduction de près de deux cents pages, l'auteur expose d'abord la légende de saint Georges, son origine historique, ses variations successives et sa constitution définitive ; ensuite il apprécie le poème de Reinbot de Durne, au triple point de vue de la langue, des manuscrits et du mètre. La seconde partie est constituée par le texte même du poème avec ses variantes : elle comprend quatorze divisions qui pourraient être considérées comme autant de chants.

Il était intéressant de rechercher comment la légende de saint Georges, telle qu'elle est accréditée aujourd'hui, s'est formée, et quel en est le fondement historique. M. Vetter a retrouvé toutes les données de ce problème, et il a montré que la base primitive de la légende, c'est l'histoire de l'évêque arien, Georges de Cappadoce, l'adversaire de saint

Athanase, qui fut même quelque temps évêque d'Alexandrie, et qui fut mis à mort par les païens, à cause de son intolérance. A ce fond historique et hérétique s'est substituée une légende catholique et orthodoxe dont M. Vetter poursuit les traces dans les martyrologes de l'Orient et de l'Occident. Ici, nous ne savons ce qu'il faut le plus admirer chez M. Vetter, ou de sa sagacité à retrouver sous des formes changeantes un fond identique, ou de la sûreté avec laquelle il nous conduit dans ce labyrinthe de légendes, écheveau confus où l'Orient et l'Occident viennent mêler leurs fils.

Après avoir découvert les sources, M. Vetter nous montre comment Reinbot de Durne y a puisé. Ce Reinbot de Durne, un des Minnesänger de la décadence, qui admire Henri de Veldeck, Wolfram d'Eschenbach et Henri de Ouwe, était originaire de la Bavière orientale, sans doute de Waldthurn ou de Wildthurn, près de Straubing. Il fut le poète attitré du duc Otto de Bavière, comte palatin du Rhin (1231-1253), et lui servit même de secrétaire. Il connaît les poèmes français de la Table Ronde et ceux du Cycle troyen ; mais il n'a plus la naïveté de nos conteurs, et encore moins la profondeur de Wolfram. M. Vetter est dur dans son jugement sur ce poète ; mais il me paraît plus juste et surtout plus sincère dans sa sévérité que ne le sont les admirateurs à outrance du moyen âge dans leurs louanges : « Mesure, dit-il, pensée créatrice, force poétique, tout ce qui éveille en nous l'idée d'un vrai poète, fait défaut à Reinbot de Durne. Rien de viril : de l'émotion et beaucoup d'ornements extérieurs de rhétorique, mais peu de profondeur dans la pensée, et encore moins dans le sentiment. » L'auteur trouve que décidément on a surfait cette poésie du moyen âge allemand, qu'on a l'habitude d'appeler « la poésie de cour. » On y rencontre de la finesse et de l'élégance, mais qu'on est loin de ce ton sérieux et pénétrant que la poésie populaire avait su prendre dans le Nibelungenlied ! Voilà la conclusion littéraire à laquelle aboutit M. Vetter : elle est un peu sévère pour ces Minnesänger qui ont la grâce de nos troubadours.

Quant à la critique du texte, tel que l'auteur l'a établi, les hommes du métier trouveraient à y signaler des lacunes et des inadvertances sur lesquelles il serait trop long d'insister. L. Mensch.

Uhland. Poésies choisies, traduites par André Pottier de Cyprey. Paris, Perrin, 1895, in-16 de xxix-216 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous sommes peu au courant de la littérature de nos voisins. Ainsi, à part quelques livres spéciaux destinés à un nombre restreint de lecteurs, dans les ouvrages que nous avons sous la main, nous trouvons bien peu de chose sur Uhland ; quelques lignes dans la prétendue *Histoire des littératures étrangères*, de M. Bougeault, quelques mots dans le livre portant le même titre, de M. Demogeot, une très courte mention dans

le *Dictionnaire des littératures* de Vapereau.... Mme de Staël, si ma mémoire ne me trompe pas, a parlé d'Uhland ; mais, bien à tort, on ne lit plus guère *l'Allemagne*. En dépit de cette espèce d'oubli où l'on a laissé le poète souabe, son nom est venu jusqu'à nous, il nous a été apporté par la traduction d'un certain nombre de ses ballades. Plusieurs ont trouvé place dans un volume publié jadis par Gosselin (*Ballades et chants populaires de l'Allemagne*, 1841), quelques-unes ont été mises en vers par Marmier (*Poésies d'un voyageur*. Bacon et Cie, 1874), et par d'autres poètes; enfin M. de Saint-Albin en a, avec une fidélité admirable, rendu une douzaine dans un des jolis petits volumes des *Classiques pour tous* (*Le Livre des ballades allemandes*, 1882).

Il était fort à désirer que l'on nous mît à même de connaître plus complètement ce charmant poète, et c'est un service que nous a rendu M. Pottier de Cyprey en faisant un choix dans ses œuvres, en prenant parmi ses ballades, ses lieder, ses épigrammes, ses stances, ses sonnets, les pièces qui lui semblaient les plus propres à nous le faire apprécier. M. Pottier de Cyprey a fait précéder cette collection d'une introduction où non seulement il définit avec goût le talent d'Uhland, la nature des divers genres cultivés par lui, mais où il nous donne des détails biographiques qui mettent en relief son noble caractère.

M. Pottier de Cyprey explique très bien, dans cette introduction, qu'il y a deux systèmes de traduction. Il y a, en effet, un système de traduction littérale, celui que Chateaubriand a employé en mettant en français le *Paradis perdu;* celui de Brizeux, rendant presque mot à mot la *Divine Comédie;* et une autre méthode, ne redoutant pas trop, pas assez, la périphrase, et arrondissant les périodes pour les mettre au goût de notre éducation plus classique que nous ne le croyons. Ce second système, il faut en convenir, s'il ne reproduit pas exactement la forme de l'original, en donne souvent la teinte, l'impression générale plus que la traduction littérale, que lui préféreront cependant des lettrés scrupuleux. M. Pottier de Cyprey nous paraît avoir tenu un juste milieu entre les deux méthodes ; s'il ne décalque pas exactement les vers du poète, il en rend bien l'effet. Nous avons pu d'ailleurs confronter le texte avec la traduction, et nous ne trouvons pas qu'il y ait lieu d'appliquer à M. de Cyprey le proverbe italien *traduttore, traditore*. Une petite observation en passant : pourquoi avoir traduit une des pièces les plus célèbres d'Uhland en lui donnant le titre *l'Anathème du chantre ?* On dira, ou plutôt on disait dans les temps classiques, le *Chantre d'Ausonie*, le *Chantre d'Achille*, pour désigner Virgile et Homère ; mais le mot chantre tout seul nous fait penser au lutrin. N'est-ce pas le mot chanteur qui s'indiquait là? Une autre remarque, mais plus petite encore : c'est par distraction sans doute que, page xx de l'introduction, *Volkslieder* (chants populaires) est rendu par *Voix du peuple*.

J'aurais eu plaisir à m'arrêter à quelques-unes des ballades d'Uhland, mais le lecteur qui ouvrira le joli volume de M. de Cyprey n'aura pas besoin de mon avis pour admirer *la Fille de l'orfèvre*, *le Bouclier de Roland*, *le Roi aveugle*, *Harold* et tant d'autres tableaux où les souvenirs du monde chevaleresque ont si bien inspiré le poète souabe. André Chénier disait :

Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques;

Uhland aurait pu dire :

Sur des sujets anciens faisons des vers nouveaux.

TH. P.

Une Correspondance inédite de PROSPER MÉRIMÉE. Avertissement de Ferdinand Brunetière. 2e édition. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-12 de VI-332 p. — Prix : 3 fr. 50.

En présentant cette Correspondance au public, M. Brunetière remarque avec beaucoup de vérité que Mérimée, seul ou presque seul de tous les romantiques, a les qualités d'un épistolaire. Dans ce nouveau recueil, il ne se montre pas toutefois tel qu'on l'a connu dans ses autres lettres. « Ici, comme le dit M. Brunetière, le Mérimée sceptique, moqueur, souvent cynique des *Lettres à Panizzi* — osons dire le mot : le Mérimée poseur — s'est changé en un Mérimée devenu respectueux, parfois même mélancolique; c'est presque un Mérimée nouveau. » Comment s'est faite cette métamorphose? Elle est due sans doute à sa correspondante. Qui était-elle ? c'est ce que trop discrètement M. Brunetière ne nous apprend pas. On reconnaît que c'était une femme appartenant à une haute position sociale. Elle était légitimiste; Mérimée lui parle du comte de Chambord, sachant lui faire plaisir, et de la cour impériale, sachant qu'elle s'y intéressait peu. Elle devait avoir une soixantaine d'années en 1863, dernière date mentionnée par la correspondance commencée en 1851; elle avait évidemment beaucoup d'esprit, car, sans cela, celui de Mérimée n'eût pas été aussi longtemps stimulé; elle était pieuse, car c'est le désir de convertir l'auteur de *Colomba* qui semble avoir été le point de départ de ces relations épistolaires, désir qui, hélas! ne fut pas couronné de succès. Mais ces tentatives, bien qu'ayant avorté, ont inspiré à Mérimée un ton convenable quand il aborde les sujets religieux. Il émet même sur les Évangiles une appréciation que nous voulons rapporter encore, bien que deux membres de la phrase ne puissent nous satisfaire : « Le Nouveau Testament, à part la « légende biographique, » se distingue de tous les livres antiques par une admirable morale, présentée du côté pratique et s'adressant à tout le monde; c'est le résumé des meilleurs principes, jadis réservés par les philosophes grecs pour un petit nombre d'adeptes, maintenant mis à la portée de tout homme sans exception. Il me paraît évident qu'il n'y a pas de meilleure règle de

conduite à suivre, quelque doute qu'on puisse avoir d'ailleurs sur l'origine du livre » (p. 235). Mérimée respecte donc les croyances de sa correspondante, il lui adresse pourtant des observations qui ont été souvent réfutées, que la dame inconnue a dû combattre avec succès, mais comme ces réponses ne se trouvent pas dans le volume, il se pourrait faire que l'expression des doutes, ou plutôt de l'incrédulité du sceptique écrivain, ne fût pas sans danger pour quelques lecteurs. Les lettres sont jolies, naturelles, très agréables à lire.... mais il n'y a là point de faits, point d'anecdotes, il n'y a rien.... que de l'esprit, et c'est beaucoup.

Comme on désirerait savoir qui était celle à qui Mérimée prit la peine d'adresser tant de pages! Mais les précautions mystérieuses ont été poussées à l'extrême. Des initiales remplacent de rares noms de personnes qui n'auraient eu aucun motif de se plaindre de n'être pas déguisées. Page 173, Mlle de F. doit être Mlle de Fauveau, l'artiste distinguée, la courageuse compagne de Madame la duchesse de Berry en Vendée.

Quel attrayant complément M. Brunetière donnerait à ce recueil, s'il le faisait suivre des lettres de la femme que l'on voudrait tant connaître!

TH. DE P.

Les Jeunes, *études et portraits*, par RENÉ DOUMIC. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 290 p. — Prix : 3 fr. 30.

« Nous ne faisons que nous entre-gratter, nous entre-louer, nous entre-critiquer, » disait je ne sais plus quel ancien, et un moderne, qui vient de mourir, M. Dionys Ordinaire, écrivait parmi des vers bien oubliés :

L'auteur vit sur l'auteur
Et le commentateur sur le commentateur.

A peine un nouveau critique vient-il d'éclore qu'il se trouve un sous-critique pour l'apprécier. C'est ainsi qu'on a fait des études critiques sur les études critiques de M. Henry Bordeaux, et même de M. Jules Levallois! Cette critique au troisième ou quatrième degré (par ordre descendant) ne se justifie pas toujours. Elle se justifierait et pleinement pour M. Doumic, dont le rôle, aux *Débats* et à la *Revue des Deux Mondes*, est de tout premier plan et dont la valeur est au niveau du rôle. Il a recueilli, à la *Revue*, une succession très lourde, qu'il porte avec aisance. C'est même par l'aisance et la bonne grâce qu'il se distingue de son redoutable prédécesseur. Il a d'ailleurs, comme lui, des jugements très nets et très sévères, qu'il dissimule à peine sous une forme plus contenue et plus ironique et qu'il sait même assener directement et durement, au besoin. M. Zola en sait quelque chose.

On comprend donc que les volumes où sont recueillis ses articles du journal et de la *Revue* rencontrent l'attention et le succès; ce dernier contient seize morceaux différents, parmi lesquels on remarquera sur-

tout les études sur les *Décadents du christianisme*, et sur la *Théorie du pardon dans le roman contemporain*. L'article sur les romans de M. Gabriel d'Annunzio témoigne de plus d'admiration pour le talent du jeune « prodige » que de sévérité pour ses erreurs ; les réserves nécessaires y sont bien indiquées, mais avec plus de discrétion qu'il n'en faudrait peut-être. Le volume *les Jeunes* n'étant plus d'ailleurs une nouveauté, nous attendrons la publication du prochain recueil pour apprécier plus amplement le talent si fin et si pénétrant de l'auteur et pour lui soumettre, à notre tour, « les réserves » que nous semblent mériter quelques-unes de ses idées et de ses habitudes. C. A.

W. Gœthe. **Les Œuvres expliquées par la vie,** par A. Mézières. Nouvelle édition. Paris, Hachette, 1895, 2 vol. in-16 de xii-464 et 425 p. — Prix : 7 fr.

Le livre de M. Mézières, qualifié de nouvelle édition, semble n'être qu'une simple réimpression. L'avertissement, daté de janvier 1872, et exclusivement consacré à établir que l'auteur a pu admirer Gœthe dans un tel moment tout en restant bon patriote, est reproduit sans modification. On s'étonne d'abord, avant de comprendre des phrases comme celle-ci : « Quelques-uns des écrivains dont Gœthe parle à son confident (Eckermann) vivent encore pour l'honneur des lettres françaises, entre autres MM. Guizot, Vitet, Jules Janin, Victor Hugo » (t. II, p. 297). Mais on s'explique moins que depuis cette époque déjà lointaine, tout ce qui a été publié sur Gœthe, tant en France qu'en Allemagne, n'ait pas fourni au texte primitif la moindre note additionnelle ou rectificative, et que les informateurs les plus autorisés soient restés comme jadis, avec Eckermann et Lewes, Daniel Stern, Blaze de Bury, Saint-René Taillandier. Quel relent d'exhumation s'exhale de cette simple énumération ! Cela seul suffirait pour nous dispenser d'un compte rendu : le *Polybiblion* n'a pas l'habitude de parler des livres un quart de siècle après leur publication. Et cependant M. Mézières, qui est le meilleur juge, n'a même pas cru avoir à justifier une telle surhumaine immutabilité.

L'éloge de notre aimable académicien n'est plus à faire. Son érudition n'est point tapageuse ni rébarbative ; son style clair et sans prétention est plutôt celui de la causerie. Peut-être, tout en en goûtant l'agrément et la facilité, désirerait-on parfois un peu plus de concision. M. Mézières s'attarde à piétiner sur place ou même revient volontiers sur ses pas : ce qu'il a prouvé plusieurs fois lui semble être encore à démontrer. Mais après avoir demandé des additions, je n'aurai pas la mauvaise grâce de réclamer des coupures, et, sans insister, je reconnaîtrai que les faits, leurs causes et leurs conséquences sont, dans l'ensemble, exactement représentés. L'éloge et le blâme sont aussi équitablement pondérés. « La longue série des amours de Gœthe » tient naturellement ici une assez

large place, et la philosophie de son biographe qui voudrait se montrer à la fois morale et accommodante est souvent pleine de perplexité. Ce n'est guère qu'à propos de Christiane Vulpius que M. Mézières se résigne à prononcer cette condamnation : « Le génie ne dispense pas des devoirs élémentaires. » D'ordinaire, il est plus indulgent, et s'il lui faut avouer que Gœthe « affiche ses amours pour des personnes vulgaires, » il n'y veut voir qu' « un manque de mesure » (t. I, p. 252).

L'idée d'expliquer par sa vie l'œuvre d'un poète, encore qu'elle n'ait rien de l'innovation, est bien dans le goût de notre temps. « Il y a des écrivains qui disparaissent derrière leurs écrits, dit M. Mézières ; celui-ci les marque, au contraire, d'une empreinte si personnelle, que chacun de ses travaux ajoute un trait à son caractère, en même temps que chaque impression de sa vie morale se traduit par une œuvre. » Gœthe avait d'avance exprimé plus brièvement la même pensée : « Mes œuvres ne sont que les fragments d'une grande confession. » C'est vrai, mais est-ce plus vrai de lui, et dans une plus large mesure, que de tant d'autres ? Sa sereine impassibilité ne l'a-t-elle pas, avec tout autant de raison, fait mettre au rang des poètes le plus signalés pour leur objectivité ? J'ai peine à retrouver dans *Iphigénie* la trace d'impressions bien personnelles. Comment le siège de Mayence, ou rien de ce qui l'a précédé, a-t-il pu inspirer cet amusant remaniement du roman de Renart exécuté en plein bombardement ? N'a-t-il pas aussi fallu beaucoup s'isoler du milieu ambiant pour écrire la scène de la sorcière de *Faust*, à Rome, dans le jardin Borghèse ? N'est-ce pas pour échapper aux tristesses et aux inquiétudes de l'an XIII que Gœthe entreprit son *Divan oriental-occidental*, après s'être mis par ses lectures dans une disposition d'esprit factice ? M. Mézières a beau nous dire que la chanson burlesque du rat empoisonné par la cuisinière, chanson hurlée par Brander dans la taverne d'Auerbach, fut composée par Gœthe « au plus fort des tourments que lui causait son amour pour Mlle Schœnemann » et que « le dernier vers renferme une allusion directe à ses soucis amoureux » (t. II, p. 345).

Ah! ah! ah! le voilà qui crève,
Comm' s'il avait l'amour au corps ! (*bis*)

je me contente, sans aller chercher d'ingénieux rapprochements, de penser que Gœthe possédait, lui aussi, tout comme un autre, cette « faculté qu'ont les poètes d'exprimer ce qu'ils ne sentent point » (t. II, p. 299).

Il ne m'appartient pas de chicaner un ancien professeur de lettres, passé académicien, au sujet de la légitimité de certaines expressions ou du maintien de certaines formes orthographiques vieillies. Mais attribuer des légendes et des mythes populaires à la ballade qui, suivant Molière, « sentait son vieux temps, » et confondre cette ballade en trois couplets et un envoi avec la ballade allemande de Gœthe et de Schiller (t. II, p. 87), c'est commettre une de ces fortes inadvertances qui ne sont pas

à leur vraie place dans une nouvelle édition. Quant à celui qui raconte encore sérieusement que la victoire de Valmy a été remportée par les volontaires de 92, et qu'une effervescence spontanée a causé les massacres de septembre, il ne peut plus, depuis longtemps, prétendre parler histoire, il ne fait que de la politique. LONGCHAMP.

James Thomson, *sa vie et ses œuvres*, par LÉON MOREL. Paris, Hachette, 1895, in-8 de 678 p. — Prix : 7 fr. 50.

« Il est peu d'œuvres, dit avec raison M. Morel, qui aient eu sur la littérature de l'Angleterre une influence plus puissante que *les Saisons;* il n'en est peut-être pas qui en ait eu à l'étranger une aussi grande » (p. 192). Et cependant, comme il le remarque, « on a pu se demander si l'auteur de cette œuvre fut un écrivain de génie. On a pu croire que le poème dut son importance à la date où il parut, et que son originalité tenait tout entière dans un désaccord avec le milieu où il a surgi. » M. Morel, pour répondre à ce doute, a voulu faire du poème une étude complète et approfondie, porter sur le talent du poète un jugement tout à fait raisonné. Il nous donne un ouvrage excellent; non seulement Thomson et son œuvre y sont pleinement mis en lumière, mais, à l'occasion de Thomson, les questions les plus générales et les plus hautes de la critique littéraire et de l'esthétique y sont débattues avec talent.

La vie de Thomson fut fort ordinaire et fort unie; il est néanmoins intéressant de suivre le poète écossais au milieu de la société littéraire et politique de Londres au siècle dernier. Le nouveau biographe a su corriger de nombreuses erreurs commises par ses devanciers et retrouver des faits et des renseignements qui leur avaient échappé. C'est ainsi qu'il semble bien établir que Voltaire et Thomson furent en relations à Paris et peut-être à Londres. Mais la partie capitale de l'ouvrage est l'étude critique des *Saisons*. Ce poème fit rentrer dans la littérature anglaise ce qu'on appelle le sentiment de la nature. Sous quelle forme nouvelle? C'est ce que M. Morel nous montre avec une grande précision et une grande finesse. Il indique comment, jusqu'au XVIIIe siècle, les grands poètes de l'Angleterre ont compris et décrit la nature, puis il détermine quelle a été la conception propre de Thomson et comment il l'a traduite; il recherche quels objets naturels, quels aspects des choses ont surtout frappé et ému l'écrivain, comment il a essayé de rendre le monde visible et quelle interprétation philosophique il en donne. Il y a là une demi-douzaine de chapitres de minutieuse analyse et de critique générale, où l'art de Thomson est étudié à fond et jusque dans les procédés du style et de la versification. L'idée qu'il s'est faite de la nature est comparée aux conceptions fort différentes de Shelley et de Wordsworth, et M. Morel, tout en accordant à ces grands poètes l'admiration et la louange qui leur sont dues, n'écrase pas Thomson de leur voisinage et ne rabaisse

pas à leur profit le mérite de celui-ci, comme l'on est de nos jours enclin à le faire.

La dernière partie du livre est consacrée aux œuvres secondaires, principalement au *Château d'Indolence;* une conclusion générale fixe la place de Thomson dans la littérature de l'Angleterre et le met à son rang, qui est élevé. Peu d'auteurs anglais ont été étudiés, même dans leur pays, surtout dans leur pays, de façon aussi consciencieuse, aussi complète, aussi intéressante. L'Académie française a justement couronné le livre de M. Morel.

A. Barbeau.

HISTOIRE

Reise nach Innerarabien, Kurdistan und Armenien, vom Freiherrn Eduard Nolde. Braunschweig, Friedrich Vieweg, 1895, in-8 de 272 p. — Prix : 5 fr. 75.

Il ne peut être question de contrôler l'exactitude des renseignements contenus dans cet ouvrage, puisqu'aussi bien on ne saurait entreprendre une expédition dans un pays où bien peu d'Européens ont pénétré. Il faut se borner à dégager l'impression générale, et cette impression est que l'auteur est un homme franc et loyal, qui sait voir et dire ce qu'il a vu. Parti de Damas, M. Nolde s'est avancé vers le sud en plein Nedjed. Seuls, avant lui, Palgrave, Blunt, Daughty et l'infortuné Huber s'étaient hasardés dans ces régions. Il a entretenu des rapports amicaux avec l'émir Ibn-Rachid, un conquérant doublé d'un fin politique, dont il a été beaucoup parlé en Orient ces dernières années, et il trace un portrait des plus curieux de ce roi du désert. Ensuite, remontant vers le nord, il a traversé la Mésopotamie et il ne manque pas d'en faire remarquer les richesses inexploitées; ce qui l'a surtout frappé, c'est la grande quantité de numéraire qui se trouve entre les mains des indigènes, capitaux improductifs qui seront un grand appoint pour ces pays le jour où il sera possible de les mettre en valeur. Enfin les renseignements sur le Kourdistan et l'Arménie, sur les rapports entre les autorités turques, les Kurdes et les Arméniens, sont du plus haut intérêt; ils émanent d'un observateur impartial, ayant parcouru ces régions à la veille des sanglants événements qui depuis ont ému l'Europe et que déjà il prévoit.

Tout le long de ce récit sobre, précis, nerveux, exempt de littérature et de hâblerie, — et c'est là assurément son principal mérite, — on sent vibrer l'âme du voyageur épris de liberté et de grand air. M. Nolde est de ces esprits aventureux qui supportent impatiemment la contrainte de nos sociétés policées ; il aime les voyages parce qu'ils sont une occasion de fuir, indépendant et fier, « hors du charnier natal, » vers les pays du soleil et des grands espaces. L'étude du caractère de l'auteur n'est certainement pas la partie la moins intéressante de ce livre.

J. Negroponte.

Œuvres complètes de Mgr X. Barbier de Montault. Tomes XI et XII. Rome, VI-VII. *Hagiographie*, 3e-4e parties. Poitiers, imp. Blais, Roy et Cie; Paris, H. Welter, 1896-1897, 2 vol. in-8 de 612 et 620 p. — Prix : 12 fr. 50 le volume.

La publication des œuvres de Mgr Barbier de Montault (Cf. *Polybiblion*, t. LXX, p. 42; LXXIII, p. 32, et LXXIV, p. 148) se poursuit régulièrement. L'hagiographie, qui avait déjà donné matière à deux volumes, fournit encore celle des tomes XI et XII que nous annonçons ici. Hagiographie et pris ici au sens large : ce n'est pas seulement la biographie des saints, mais l'ensemble des connaissances qui se rapportent à ceux qu'envisage l'éminent auteur ; archéologue, il n'a garde d'oublier le côté archéologique; dans presque tous les articles, l'iconographie et les renseignements artistiques tiennent une grande place. L'on reconnaîtra là le caractère pratique que nous avons déjà eu l'occasion de remarquer dans les travaux du savant écrivain ; ce n'est pas seulement la curiosité scientifique qui lui met la plume à la main, ce n'est pas seulement le public érudit qu'il vise à satisfaire, et si les archéologues trouvent amplement à puiser dans ces volumes si riches d'observations et de faits, le curé, le prêtre et l'artiste religieux les consulteront avec le plus grand profit; ils y trouveront la connaissance du symbolisme religieux, trop souvent négligé de nos jours, celle des anciennes traditions et une doctrine puisée à la source sûre des documents pontificaux et des décisions des congrégations romaines.

Des dix chapitres du tome XI, quatre me semblent plus importants : le deuxième, sur la *Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*, dans lequel Mgr Barbier de Montault a fait naturellement rentrer des indications fort utiles sur le Sacré Cœur, dont le culte, propagé par la bienheureuse, a pris en France, de nos jours, une si remarquable extension ; le cinquième, sur un saint qui nous intéresse tout particulièrement aussi, puisqu'il est un des patrons de la France, saint Michel archange; et dans ce chapitre l'éminent écrivain n'a pas seulement réuni des renseignements sur la dévotion envers le grand archange (culte public, fêtes, indulgences, chapelet, scapulaire, archiconfrérie, privilèges du Mont Saint-Michel, etc.), il parle également des autres anges (§ 14, les deux, trois et quatre archanges; § 15, les sept anges), nous faisant connaître les différentes combinaisons suivant lesquelles les anges ont été groupés par l'iconographie ; le chapitre VII, sur *Saint Pierre*, intéressant surtout au point de vue artistique et archéologique ; enfin le chapitre XII, sur *Robert d'Arbrissel*, dont Mgr Barbier de Montault avait été jadis chargé de poursuivre la cause auprès du Saint-Siège; son enquête l'a conduit à refuser « tout concours à une cause qui [lui] semblait mal engagée et pleine des plus inextricables difficultés; » ce sont les résultats de cette enquête que Mgr Barbier de Montault expose ici tout au long. Les autres

chapitres de ce tome XI se rapportent à sainte Marie-Madeleine (ch. I) sur le culte en Italie et sur l'iconographie de laquelle l'auteur nous donne de fort curieux détails; à saint Martial (ch. III); à saint Maxentiol (ch. IV); à saint Onuphre (ch. VI); à saint Pierre martyr (ch. VIII); au bienheureux Regnaud (ch. IX).

L'archange Gabriel, dont il était incidemment question dans le chapitre sur saint Michel, avait bien droit à une étude spéciale; Mgr Barbier de Montault la lui accorde dans son tome XII, dont le chapitre III est tout entier consacré à l'ange de l'Annonciation. Le chapitre II sur saint Antoine de Padoue est tout d'actualité; nous attirerons particulièrement l'attention sur les paragraphes 7, 8 et 9, relatifs au costume du saint, aux représentations artistiques et à l'iconographie. Mais le morceau le plus considérable du tome XII est le chapitre sur saint Grégoire, qui embrasse à lui seul près de trois cents pages. Déjà à quatre reprises, dans les *Œuvres complètes*, Mgr Barbier de Montault avait parlé du saint pape, à propos du reliquaire de Sainte-Croix de Jérusalem (t. II, p. 342), de l'autel grégorien (t. IV, p. 189), des stations (t. VI, p. 76) et de la messe de saint Grégoire (t. VI, p. 235). Ici, l'auteur nous parle de la mère du pontife, sainte Sylvie; de la prétendue crosse de saint Grégoire, qu'il prouve être du XIe siècle et non du VIe, et qui lui fournit matière à une dissertation extrêmement curieuse concernant le symbolisme du bélier sur les crosses d'ivoire au moyen âge; des églises dédiées à saint Grégoire à Rome et des Lorrains au Cœlius; de l'ordre de Saint-Grégoire, etc. La messe de saint Grégoire et la représentation qui en a été faite sur une pierre funéraire a fourni à l'auteur l'occasion d'un mémoire fort savant et fort curieux sur les prières pour les trépassés : inscriptions cimitériales, messes funéraires, crieur et cloche des trépassés, litre funèbre, messe de saint Grégoire, urnes de la Passion, croix pitacienne, déposition de l'hostie dans les tombeaux, sont tour à tour passés en revue.

Ce tome XII contient encore six chapitres : Sainte Hélène (ch. V); saint Lazare (ch. VI); saint Louis de Gonzague (ch. VII); sainte Marthe (ch. VIII); saint Stanislas Kostka (ch. IX), et un chapitre intitulé « Bibliographie » (ch. I), où l'auteur parle de sujets variés, parmi lesquels nous notons ses observations fort judicieuses (§ 21) sur un ostensoir monumental.

Ces sèches indications suffisent-elles à donner à nos lecteurs une idée de tout ce que contiennent d'instructif ces deux gros volumes, et à attirer leur attention et leurs sympathies sur une œuvre considérable et digne d'encouragement parce que, une fois encore, à l'intérêt de la curiosité elle joint l'utilité pratique? E.-G. L.

Les Grandes Époques de l'histoire économique jusqu'à la fin du XVIe siècle, par CLAUDIO JANNET. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1896, in-12 de VI-407 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette œuvre est la dernière du regretté Claudio Jannet. Il en a écrit l'introduction sous les étreintes du mal implacable auquel il a prématurément succombé. *L'Histoire du travail* avait été l'objet de ses constantes études, et il en avait fait paraître dans la presse ou professé à l'Université catholique de Paris plusieurs et importants fragments. Sentant ses forces défaillir, il s'était proposé de réunir tout au moins et de grouper ces fragments. La mort ne lui a pas permis de réaliser en entier son projet; mais le projet a été mené à bonne fin par les soins pieux d'un fils digne de lui.

Le tableau d'ensemble des conditions de l'existence des classes laborieuses au moyen âge, de l'amélioration progressive de leur sort sous l'action tutélaire de l'Église, forme l'objet de l'*Introduction*. Puis viennent sept chapitres : La Réforme sociale par le christianisme aux premiers siècles; l'Église et la constitution sociale aux Ve et VIe siècles; la Formation de la société du VIIe au IXe siècle; une Municipalité du midi de la France de l'époque romaine à 1789, Sisteron; une Baronnie et une municipalité du Quercy au moyen âge et sous l'ancien régime, monographie de Castelnau-de-Montratier, châtellenie qui s'étendait des limites de la commune de Cahors à la rivière du Tarn et occupait un territoire de trente-deux lieues de large, comprenant trente-trois paroisses réparties en deux archiprêtrés.

Le chapitre VI, *la Crise du XVIe siècle*, est le plus important. Étudiant l'Europe occidentale successivement au point de vue économique, agricole, industriel, commercial, politique et religieux, l'auteur conclut qu'à la fin du XVIe siècle les institutions du moyen âge s'étaient partout transformées et que, préparée pendant les siècles antérieurs par une lente évolution, la transformation fut précipitée par les grands événements de ce siècle, en tête desquels il inscrit les changements opérés dans les routes commerciales par la découverte de l'Amérique et les ruines matérielles et morales qu'entraîna pour presque tous les pays de l'Europe la réforme protestante. Il y a dans ce chapitre des pages curieuses sur les conséquences qu'aurait eues cette réforme en Angleterre pour la condition de ses classes laborieuses.

Un dernier chapitre est consacré au *Crédit populaire* et aux *Banques d'Italie du XVe au XVIe siècle*. Les premières banques publiques prirent naissance en Allemagne au sein des villes hanséatiques. C'est aux XVe et XVIe siècles que les banques privées d'Espagne et d'Italie reçurent le même caractère. Le premier mont-de-piété avait été établi en 1361 en Angleterre. Mais la tentative avorta, et il faut descendre au siècle suivant pour voir s'ouvrir, par les soins et sur l'initiative des

franciscains, le mont-de-piété de Pérouse, dont sont issus tous les établissements du même genre qui couvrirent l'Italie, et parmi lesquels il convient de citer les célèbres *Monti*, dont le *Banco di Napoli* continue encore aujourd'hui les traditions, au grand profit du crédit agricole et populaire. La protection constante des Papes avait protégé l'institution contre l'opposition doctrinale des dominicains, et M. Claudio Jannet n'hésite pas à attribuer à ses développements l'abaissement du taux de l'intérêt qui marqua le XVIe siècle et eut pour heureuses conséquences d'affranchir, dans une large mesure, les populations de l'intervention usuraire des juifs et des Lombards. COMTE DE LUÇAY.

Lettres de Marie-Antoinette. *Recueil des lettres authentiques de la Reine*, publié pour la Société d'histoire contemporaine, par MAX. DE LA ROCHETERIE et le marquis DE BEAUCOURT. Tome II. Paris, A. Picard et fils, 1896, in-8 de 472 p. — Prix : 10 fr.

La publication que complète ce second volume était décidément indispensable. Nous constatons tous les jours les services que doit rendre à la vérité historique le recueil authentique des lettres de Marie-Antoinette par les inconvénients que les recueils apocryphes, publiés sous le second Empire, produisent encore. Tout le monde a lu le discours par lequel M. Édouard Hervé, à l'Académie française, souhaitait la bienvenue à M. le marquis Costa de Beauregard. Un des traits remarqués de ce beau discours a été la citation d'une lettre de la Reine à Mme de Lamballe, sur des loges franc-maçonniques présidées par la princesse : « Je vois qu'on n'y fait pas que de jolies chansons et qu'on y fait aussi du bien. Vos loges ont été sur nos brisées, etc., etc. » La citation était empruntée à un livre du récipiendaire, *le Roman d'un royaliste sous la Révolution*. Par malheur, la lettre, d'ailleurs d'un ton faux et invraisemblable, est entièrement fabriquée, comme tant d'autres. Si le recueil La Rocheterie-Beaucourt eût existé, M. Costa de Beauregard y aurait naturellement vérifié sa citation avant de la faire, et n'aurait pas été exposé à prêter à la Reine les élucubrations d'un « scribouillon » quelconque de notre temps.

Il faut signaler sans cesse ces inconvénients au grand public, qui a conservé le goût sérieux de l'histoire et qui n'y cherche pas avant tout l'amusement du romanesque. Le recueil qui s'achève aujourd'hui est fait pour inspirer toute confiance, par la méthode dont nous avons déjà parlé (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 250-253). Ce second volume va du 20 janvier 1781 au 16 octobre 1793, et se clôt sur la lettre à Madame Élisabeth, écrite le jour de l'exécution de la Reine. Il y a en tout trois cent quatre-vingt-huit pièces, enrichies de notes, vérifications, indications de tout genre, et complétées par un index d'usage commode et soigné comme le reste de la publication.

On est obligé d'exprimer un regret, ou plutôt de s'associer à un regret

des éditeurs. Ils ont dû accueillir une trentaine de lettres dont l'existence n'a pas été vérifiée sur les originaux et qui ne nous sont connues que par le recueil, encombré de faux et d'autographes fabriqués, qui a été publié par Feuillet de Conches. Ces lettres appartiennent à la correspondance entre la Reine et le comte de Mercy, que Feuillet avait copiée en 1854 aux Archives impériales d'Autriche, et à laquelle il a copieusement ajouté de son cru. Elles ont, pour la plupart, des caractères d'authenticité (quelquefois difficile à reconnaître, à notre avis, comme par exemple dans les n°s 228 et 269 du présent recueil), et les nouveaux éditeurs ne pouvaient les exclure avec la rigueur de leurs autres exclusions. Ils avaient demandé toutefois de vérifier sur les originaux le texte de ces documents déjà publiés. On leur a répondu de Vienne que, « en considération du caractère souvent très confidentiel de cette correspondance, » la direction impériale et royale des Archives « se trouvait dans l'impossibilité d'en donner communication. » Cette fin de non-recevoir, peu d'accord avec l'ordinaire libéralité des administrations autrichiennes, a privé les éditeurs d'un moyen de contrôle qui eût donné à cette partie de leur travail un caractère définitif. Ils ont trouvé un moyen de mettre à l'abri leur conscience de travailleurs et les droits du public, en imprimant en petit texte les lettres dont la collation leur a été rendue impossible. Souhaitons une fois de plus à leur œuvre le succès qu'elle mérite, et espérons qu'elle remplacera dans les bibliothèques les recueils de faux documents qui y abondent encore et qui provoquent à tort la sensibilité des lectrices et l'éloquence des académiciens.

P. DE NOLHAC.

Les Grandes Journées révolutionnaires, *histoire anecdotique de la Convention nationale (21 septembre 1792-26 octobre 1795)*, par PAUL GAULOT. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-12 de III-393 p. avec grav. — Prix : 6 fr.

Ces grandes journées sont surtout des grands procès : le procès du Roi, celui de la Reine; celui de Charlotte Corday, des Girondins, de Danton, de Robespierre, de Fouquier-Tinville. Celui-ci est peut-être le plus instructif, car il est comme le résumé, comme le symbole de cette sombre période, où la Terreur fut érigée en système de gouvernement. Toutes les illégalités, toutes les horreurs, tous les raffinements du système s'y retrouvent et servent, cette fois, de griefs et de chefs d'accusation contre le terrible pourvoyeur de la guillotine. Voici un fils qui est condamné pour son père, un père pour son fils, une citoyenne Maillet au lieu de Mme de Maillé; voici même un individu exécuté sans avoir été condamné. Puis ce sont des jugements signés d'avance, des femmes enceintes guillotinées malgré le certificat du médecin, des jurés plus sûrs substitués à des jurés douteux, des familles supprimées en masse et ces prétendues conspirations des prisons qui amènent devant le tribunal

révolutionnaire des fournées entières de gens qui ne se connaissaient pas et ne s'étaient même jamais vus. Mais ces illégalités et ces horreurs, ceux qui poursuivaient Fouquier-Tinville les avaient connues et approuvées; ils les auraient continuées au besoin, sans l'explosion irrésistible de l'esprit public, las de tout ce sang versé. M. Gaulot le remarque avec juste raison, les vainqueurs de thermidor étaient les ennemis de Robespierre et non pas de son système; la plupart n'avaient pas sur la conscience moins de crimes que lui. Mais ils se sentaient menacés à leur tour; ils ont tué pour n'être pas tués. Tous d'ailleurs, vainqueurs et vaincus, ont été bien misérables dans ces journées de thermidor; les grands chefs tremblaient autant l'un que l'autre, Robespierre comme Billaud-Varennes, et Hanriot comme Barère. Seuls quelques comparses, comme Coffinhal et Lescot-Fleuriot, montrèrent une certaine énergie.

Toutes ces différentes journées sont racontées à l'aide des documents authentiques et des plus récentes découvertes; elles sont présentées dans des tableaux précis et saisissants, et constituent une attachante lecture. Signalons cependant à l'auteur une erreur qui n'est évidemment qu'un *lapsus calami*. Il dit que le duc de Richelieu annonça la mort de Louis XVI à son beau-frère l'empereur d'Autriche. L'empereur François était le neveu et non le beau-frère du roi guillotiné. M. Gaulot consacre quelques pages à Louis XVII; il résume les arguments des partisans et des adversaires des Naundorf, mais entre les deux il ne prend point parti. Il nous semble pourtant qu'après les consciencieux travaux de M. Chantelauze et de M. de la Sicotière, la question des faux dauphins est définitivement jugée : le malheureux fils de Marie-Antoinette est bien mort au Temple, le 8 juin 1795. M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires de Mme de Chastenay (1771-1815), publiés par ALPHONSE ROSEROT. T. Ier. *L'Ancien Régime, la Révolution.* Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de VIII-488 p. — Prix : 7 fr. 50.

Issue d'une noble famille bourguignonne, fille d'un constituant, n'ayant pas émigré et ayant traversé successivement les prisons de la Terreur et les salons du Directoire, restée sans alliance et néanmoins « appelée Madame, paraissant moins jeune que son âge, et jeune encore cependant, connaissant tout le monde, au niveau de toutes les conversations » (p. 427), Mme de Chastenay devait écrire des Mémoires intéressants; elle les commença en 1810, et en rédigea la plus grande partie en 1817 (p. 137, 251). Elle y décrit dans son déclin la société provinciale, au milieu de laquelle elle a vécu avant 1789; les débuts de la Révolution, dont elle a été témoin à Versailles; le régime conventionnel qu'elle a subi à Rouen et en Bourgogne; le monde du Directoire et du Consulat, où elle a su aborder, voir de près les principaux hommes en place. Rien de plus curieux et de plus inattendu que ses entretiens for-

tuits à Châtillon, en mai 1795, avec le jeune Bonaparte, revenant de cette première campagne qui lui a valu son grade de général (p. 280-287).

Très occupée des intérêts de sa famille, Mme de Chastenay dut se livrer à de longues démarches, à Paris et en province, pour détourner d'elle l'effet des lois révolutionnaires. Ainsi mise en relations avec les personnages de la société nouvelle comme avec les survivants de l'ancienne société, elle se laissa toucher d'une « tendre et profonde amitié, » à laquelle répondait une « passion brûlante » (p. 430), pour Réal, l'avocat de la réaction thermidorienne devenu plus tard un des chefs de la police impériale. Elle trace d'elle-même, en quelques lignes (p. 309), un agréable portrait, au moment où elle fait apparaître l'homme qui tint une si grande place dans sa vie. D'autres portraits, nombreux et variés, sont esquissés par elle, en un style aisé, coloré de nuances délicates qui naissent comme d'elles-mêmes sous sa plume. Mme de Chastenay, « jeune philosophe » (p. 54) à quinze ans, « presque républicaine en 1789 » (p. 70), avait de hautes ambitions en fait de littérature et d'art. Latiniste et mathématicienne, elle a rêvé une histoire de l'Assemblée constituante, composé en pleine Terreur un opéra des *Précieuses ridicules*, et publié plus tard un ouvrage sur le génie des peuples anciens; de là, dans ses pages, une teinte, heureusement très fugitive, de sensiblerie et de pédanterie qui, sans nuire à l'auteur, donne à son récit le ton de l'époque auquel il a été consacré.

L'éditeur a été sobre de notes; il y en a qu'on souhaite, d'autres qu'on désirerait plus précises ou plus complètes. Le texte eût gagné à être revu de plus près, surtout en ce qui regarde les noms propres (*Schenaloff* pour *Schouvaloff*, p. 36; Bonnay et Beaumetz confondus en une seule personne, p. 107; *Thomas* pour *Thouret*, p. 112; *prudence* pour *pruderie*, p. 173, etc.). Deux portraits représentent l'auteur, l'un d'après un dessin fait dans la prison de Châtillon en 1793, l'autre d'après une miniature exécutée en 1810. L. P.

Histoire de l'armée de Condé pendant la Révolution française (1791-1801), par René Bittard des Portes. Paris, Dentu, 1896, in-8 de vii-400 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'histoire de l'émigration militaire, sous les drapeaux du prince de Condé, a été successivement écrite, au point de vue des opérations de guerre par M. d'Ecquevilly, à l'usage des lecteurs mondains par Théodore Muret, et plus récemment par M. Welschinger dans le cadre de la biographie du duc d'Enghien. M. Bittard des Portes a repris et condensé cette histoire en un fort volume et il a utilisé, afin de rajeunir par la nouveauté des détails un sujet en apparence épuisé, les nombreux mémoires sortis depuis quelques années des archives privées et les dossiers

des dépôts publics, les états de service gardés au ministère de la guerre et la correspondance déposée sous le nom de Surval aux Archives nationales. Son ouvrage, divisé en vingt-quatre chapitres, suit les condéens dans leurs étapes involontaires à travers l'Allemagne, la Russie et l'Italie, de 1791 à 1801, dix années pendant lesquelles la chronique de leur petite armée s'inscrit en marge des bulletins militaires de toutes les nations.

M. Bittard des Portes cède volontiers la parole aux contemporains, aux récits d'un chevalier de Romain, d'un Thiboult de Puisact, d'un Puymaigre, aux lettres du prince de Condé ou du duc d'Enghien ; il donne même place (en note, il est vrai) à des pages plus pittoresques par la forme qu'authentiques par le fond, comme celle qu'il emprunte au journal *le Gaulois* (p. 299). L'ensemble est vivement mené, offre une lecture facile et constitue le résumé le plus complet et le plus accessible au grand public qui ait été composé jusqu'à présent sur cet épisode permanent des guerres révolutionnaires. Beaucoup de noms propres sont cités, cela était inévitable ; il y en aurait quelques-uns à rectifier, afin de ne pas décevoir les nombreuses personnes qui vont rechercher là des souvenirs de famille ; qui reconnaîtrait, par exemple, dans M. *d'Ortau* (p. 358) le constituant de Dortan ? Il ne faudrait pas non plus confondre le narrateur de la guerre de 1870, M. Duquet, avec l'historien des guerres de la Révolution, M. Chuquet. M. Bittard des Portes est sincèrement impartial, en ce sens qu'il comprend les deux sentiments, rivaux alors, inséparables aujourd'hui, d'honneur chevaleresque et de patriotisme, qui animaient, en face les uns des autres, royalistes et républicains, et sait leur rendre également hommage. L. P.

Le Diocèse de Nantes pendant la Révolution, par Alfred Lallié. Nantes, Cier, 1893, 2 vol. in-8 de LV-595 et 417 p.

Le diocèse de Nantes est un de ceux qui ont eu le plus à souffrir de la persécution religieuse. La lutte s'y est établie dès le début de la Révolution. L'évêque, Mgr de la Laurencie, avait, comme la plupart de ses collègues, refusé le serment à la Constitution civile du clergé ; l'immense majorité des prêtres avait suivi l'exemple de son chef. Car, — c'est une remarque très juste que fait M. Lallié, — ce clergé de France, que la légende représente comme ayant tant besoin de réformes en 1789, a été d'une fidélité et d'une constance admirables quand il a fallu confesser sa foi. En revanche, la bourgeoisie de Nantes avait pris carrément parti pour la Révolution. L'arrivée de l'évêque constitutionnel, Minée, assez triste sire, qui finit par abdiquer sa prêtrise et se marier, donna lieu à des scènes scandaleuses ; la plus ignoble et la plus connue est l'envahissement du couvent des carmélites des Couets par une foule en délire qui infligea aux religieuses réfractaires un ignominieux traitement.

Malgré tout, le clergé constitutionnel ne se recrutait pas, et les prêtres assermentés jouissaient de toute la confiance des fidèles. On ne réussit à combattre leur influence qu'en les éloignant d'abord de leurs paroisses, puis en les déportant.

Vint Carrier et alors la persécution devint tout à fait sanglante. M. Lallié, qui est le grand historiographe de la Révolution dans la Loire-Inférieure, a déjà, dans une brochure connue, précisé, à l'aide des documents les plus authentiques, le nombre et l'importance des *Noyades de Nantes*. Il ne s'est attaché, dans ce nouvel ouvrage, qu'aux noyades des prêtres. La première fut celle du 16 novembre 1793, qui coûta la vie à quatre-vingt-quatre prêtres emprisonnés dans le navire *la Gloire;* puis, un mois après, nouvelle noyade de cinquante-six prêtres d'Angers, sans compter les prêtres guillotinés ou fusillés individuellement. L'année suivante, en 1794, soixante-seize prêtres de Nevers et d'Agen, trente-trois des Côtes-du-Nord et du Mont-Blanc, sont enfermés dans une galiote amenée en Loire. C'est la mort lente par la maladie et l'infection. Le tableau des souffrances endurées par ces malheureux, tableau tracé par une des victimes et confirmé par les documents officiels, est atroce ; aussi quarante d'entre eux succombèrent-ils.

La réaction thermidorienne, sans faire cesser la persécution, amena cependant une légère détente, et les premières années du Directoire, surtout lorsque les élections partielles eurent introduit dans les Conseils une majorité de modérés, donnèrent une certaine liberté aux prêtres fidèles : les lois les plus odieuses contre eux furent abrogées, et l'exercice du culte reprit dans un grand nombre de paroisses. Mais le 18 fructidor vint tout remettre en question. Les proscriptions recommencèrent, et un certain nombre de prêtres bretons furent déportés à la Guyane ou à l'île de Ré. On sait par les beaux travaux de M. V. Pierre, que cite plusieurs fois M. Lallié, ce qu'a été cette persécution religieuse sous le Directoire, longtemps ignorée, hypocrite et meurtrière. Le Concordat seul vint rendre la paix au diocèse de Nantes, et encore y eut-il à regretter l'obstination de Mgr de la Laurencie, qui refusa sa démission et donna ainsi naissance dans le diocèse à la « Petite Église. »

Là s'arrête l'étude de M. Lallié, étude, comme toutes ses œuvres, très nette, très impartiale, très documentée, étude d'un intérêt puissant et très souvent émouvant. M. DE LA ROCHETERIE.

L'Allemagne, 1789-1810, par E. DENIS. Paris, May et Motteroz, 1896, in-8 cartonné de 346 p. — Prix : 4 fr.

M. E. Denis a écrit un travail tout à fait original, car il a fait une histoire des idées allemandes, et montré la part des littérateurs et philosophes dans la formation de l'âme unitaire d'outre-Rhin, plutôt qu'un exposé objectif des opérations militaires ou des négociations diploma-

tiques, comme la plupart de ses devanciers. L'idée maîtresse de son ouvrage est que « le soulèvement de 1813 contre la tyrannie napoléonienne n'est qu'un épisode du duel entre Voltaire et Herder. » En effet, la philosophie de ce dernier est en frappant contraste avec « la doctrine des encyclopédistes, abstraite et raisonneuse, méthodique et superficielle, étroite dans sa précision et intolérante dans sa générosité. Qu'auraient pensé de cette loi de l'évolution continue, dans laquelle les individus et les nations halètent sous l'héritage écrasant du passé, nos constituants héroïques, qui entendaient balayer d'un coup la souffrance et le vice?.... » Leibniz, Klopstock et Wieland, Winckelmann, Lessing et Kant sont les précurseurs du grand mouvement de 1813; c'est Fichte, disciple de Kant, qui prêchera le premier le patriotisme germanique, après l'écrasement de la Prusse à Iéna. — Et cependant la Révolution est d'abord accueillie avec faveur au delà du Rhin (p. 68); mais l'intransigeance de nos doctrinaires effaroucha vite le cosmopolitisme des rêveurs allemands. L'Allemagne n'eut qu'à se féliciter de notre intervention, qui simplifia la carte politique, refoula l'Autriche en Orient au profit de la Prusse, et permit « à la conscience publique d'entrevoir l'avenir réservé à la race germanique.... » (p. 124). « Dans le drame de la formation de l'unité allemande, le mouvement intellectuel du XVIIIe siècle a été le prologue; la chute du Saint-Empire est le premier acte; la confédération de 1815 sera le nœud, et la bataille de Kœniggrætz, le dénouement. — Görres a écrit l'acte de décès humoristique du Saint-Empire, à la date de décembre 1797 (p. 148). — Les excès de la conquête française sont clairement indiqués, aux pages 173 et 307, et la contribution des littérateurs allemands au relèvement de la patrie idéale, aux pages 190-216. La conclusion des guerres napoléoniennes fut une Allemagne composée de trente-neuf États, au lieu « des dix-huit cents ou dix-neuf cents territoires autonomes qu'énumméraient les statistiques de 1789.... » (p. 169). A. S.

L'Irlande au XIXe siècle. O'Connell, ses alliés, ses adversaires, par J. de la Faye. Paris, Bloud et Barral, 1896, in-8 de LVI-376 p., avec portrait. — Prix : 4 fr.

Sans s'être livré à des recherches originales, l'auteur de ce volume a lu avec attention les principales publications se rapportant au grand patriote irlandais : Pressensé, Ed. Hervé, Paul Fournier, etc., sans oublier la remarquable thèse de M. E. Guillon sur *la France et l'Irlande pendant la Révolution*, et il en donne un résumé fort bien conçu, d'une lecture facile et attrayante, rempli d'anecdotes curieuses et d'appréciations pleines de justesse.

L'ordre suivi dans ces vingt-deux chapitres est strictement chronologique ; c'est d'abord la jeunesse de son héros, son éducation, sa préparation morale et intellectuelle; il assiste au soulèvement de 1795 et à

la répression sanglante qui arrête le mouvement d'émancipation inauguré vingt ans avant pendant la guerre d'Amérique. C'est alors que nous voyons O'Connell débuter comme avocat ; c'est un homme d'étude, modeste et réservé ; l'acte d'union qui fait perdre à l'Irlande les derniers vestiges de son autonomie (1800) l'attriste et le révolte ; il se promet de travailler à reconquérir les libertés perdues. En même temps que grandit sa situation d'avocat, il devient l'un des orateurs et des conseillers de son parti ; son prestige se développe et enfin, en 1828, par un coup d'audace sublime, il enlève un siège au parlement, et met le gouvernement britannique dans la nécessité de réformer une législation qui rendait impossible aux catholiques l'exercice du mandat législatif. Dès lors, c'est un triomphateur : l'Irlande lui décerne le titre de Libérateur et lui constitue une magnifique liste civile pour remplacer les revenus d'une profession qu'il a abandonnée pour être tout entier au service de son pays. Il lutte au parlement, organise et dirige une campagne légale de meetings pour soutenir ses revendications : il est le véritable roi de l'Irlande. Vient la période d'épreuves : persécutions de la part du gouvernement, qui le conduisent en prison : défiance du parti avancé, qui lui reproche sa prudence, et la qualifie de timidité, sinon de lâcheté. Usé par le travail et les chagrins, il part pour Rome, où il veut aller se réconforter aux pieds du Saint-Père. Arrêté par la maladie à Gênes, il y meurt.

L'introduction historique a moins de valeur que le récit lui-même ; elle est un peu confuse et il s'y est glissé quelques erreurs. Dire, par exemple, que le *Prayer-book* de l'Église anglicane est l'œuvre de Henri VIII (p. XXXII), c'est faire preuve d'une connaissance bien superficielle de l'histoire religieuse de l'Angleterre ; mais ce ne sont là que des taches sans importance, qui ne retirent rien du mérite incontestable de cet excellent ouvrage.

P. PISANI.

La Jeunesse d'un Tsar. *Paul Ier et Catherine II*, par DIMITRI KOBEKO, tiré du russe par DIMITRI DE BENCKENDORFF. Deuxième édition. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-8 de 432 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre n'est pas traduit, mais, comme le dit plus ou moins élégamment M. de Benckendorff, « tiré » du russe. En effet, l'original russe est un in-octavo de quatre cent trente-quatre pages, qui contient le double, sinon le triple, de matière en comparaison de son résumé. Le traducteur a éliminé quelques chapitres, d'autres ont été écourtés, les notes, avec d'excellents renvois, ont été complètement supprimées. Je n'ose pas dire que le livre ait gagné à paraître sous cette nouvelle forme : il n'en devient que plus difficile de se faire une juste idée de Paul Pétrovitch. Il y avait un singulier mélange de qualités et de défauts dans cette nature, au fond chevaleresque. Catherine II n'avait eu ni le temps ni les moyens

de soigner l'éducation de son héritier. De tragiques événements se passaient alors à la cour de Russie, et, depuis 1762, Catherine devait encore multiplier les précautions pour cacher la naissance de l'enfant que lui avait donné Grégoire Orlov, et qui devint plus tard comte Bobrinski. Paul n'avait que douze ans, lorsque Porochine, chargé pour lors de son éducation, lui disait : « Malgré vos bonnes intentions, vous ne réussirez qu'à vous faire haïr. » M. Kobeko croit pouvoir présenter Paul Pétrovitch sous un jour nouveau; il a pris la bonne voie en remontant jusqu'aux premières années de son héros, et en étudiant son éducation, mais peut-être a-t-il trop insisté sur les projets et les résolutions du jeune homme sans assez les comparer à ses actions et à ses procédés. Le comte Rostoptchine a résumé ainsi la vie de Paul Ier : « L'histoire ne le jugera que trop sévèrement, mais ce que je peux attester, c'est que ce souverain, avec tous les moyens de régner glorieusement, et de se faire adorer, n'a jamais goûté un seul instant de bonheur, et a fini tout aussi malheureusement qu'il avait vécu. » P. S. P.

Souvenirs d'un historien de Napoléon. Mémorial de G. de Norvins, publié avec un avertissement et des notes, par L. de Lanzac de Laborie. Tome II, 1793-1802. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 418 p., portrait en héliogravure. — Prix : 7 fr. 50.

Le second volume du *Mémorial de Norvins* n'est ni moins curieux ni moins attachant que le premier. Après le tableau de l'ancien régime et de l'émigration errante et armée, c'est le tableau de l'émigration sédentaire en quelque sorte, agricole et philosophique à la fois, et de l'aurore du nouveau régime consulaire. On se souvient que Norvins, après l'échec de la campagne des princes, s'était retiré en Suisse, chez son oncle, M. de Garville, au château de Greng. Il y resta quatre ans, assistant en amateur aux essais d'agriculture de son oncle, mais surtout entretenant des relations journalières et charmantes, soit avec les voisins du pays, soit avec les nombreux émigrés qu'attirait la neutralité suisse, d'anciens officiers de la garde de Louis XVI, comme les Maillardoz, les d'Affry et les d'Erlach, de futurs évêques, comme l'abbé Rousseau, ou des grands seigneurs déchus, comme le duc d'Ayen, les Tessé et le marquis de Mun, qui avaient fondé, au château de Lowemberg, une colonie dans le genre de celle de Greng. Puis c'était Coppet avec M. Necker, Mme de Staël et ses amis, Benjamin Constant et Mathieu de Montmorency. Norvins se créait là des amitiés sérieuses et durables, auxquelles il allait devoir la vie. Au bout de quelques années, en effet, lassé de l'exil, il rentrait en France avec un passeport du ministre français à Berne, Barthélemy. Mais ce passeport même lui était fatal; le 18 fructidor, qui envoyait Barthélemy à la Guyane, jetait Norvins à la Force. Peu s'en fallut qu'il n'en sortît que pour l'écafaud; c'est Mm de Staël qui le sauva, grâce à ses

courageuses démarches près des proscripteurs, mais elle ne put obtenir sa libération. Il resta deux ans en prison, jusqu'au 18 brumaire ; le tableau qu'il a tracé de sa captivité constitue assurément un des plus jolis chapitres de ce livre ; il vient compléter et rectifier heureusement les tableaux déjà publiés des prisons de Paris pendant la Révolution ; on les connaissait pour la période de la Terreur ; on ne les connaissait guère pour la période du Directoire.

On conçoit que délivré par le 18 brumaire, Norvins ait eu une reconnaissance exaltée pour l'homme auquel il devait la liberté. Aussi fut-il un des premiers, parmi les royalistes, à se rallier à Bonaparte consul. Il fut aussitôt attaché à la préfecture de la Seine comme chef du cabinet de Frochot, et il semble bien qu'il ait pris une part considérable à l'œuvre de réorganisation administrative et d'embellissement de Paris qui signala cette époque. Mais cette œuvre même ne suffisait pas à son besoin d'action, et dès que le général Leclerc fut désigné pour aller reprendre possession de Saint-Domingue terrorisé par Toussaint-Louverture, il lui demanda à partir avec lui. Il partit en effet, et le récit de cette expédition brillante et désastreuse termine ce second volume. Là, comme partout, l'auteur a beaucoup vu, bien vu et non moins bien décrit. Et tous les amis de l'histoire doivent remercier M. de Laborie d'avoir révélé au public, en les accompagnant de notes substantielles et précises, ces souvenirs qu'il eût été vraiment dommage de tenir cachés ou de ne laisser voir qu'à quelques privilégiés.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires des autres, par la comtesse DASH. *Souvenirs anecdotiques sur le premier Empire et les Cent-jours. Souvenirs anecdotiques sur la Restauration.* Paris, Librairie illustrée, 2 vol. in-12 de 300 et 292 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

Nous n'en avons pas fini avec la légende napoléonienne. Dans le long éblouissement qu'elle produit, on ne voit pas sous son vrai jour le régime qui a succédé à l'Empire et qui mérita si bien le nom de Restauration. Les Mémoires dont nous allons parler n'apporteront certainement aux historiens que de bien faibles reflets de cette époque, mais ne seront pas à dédaigner entièrement ; ils donneront ce qu'on pourrait appeler l'atmosphère de ces jours calmes occupés de plaisirs, de théâtre, de modes, de questions littéraires. Mlle de Cisterne, mariée au vicomte Poilow de Saint-Mars, devenu général, voulait écrire ; pour respecter des susceptibilités de famille, elle cherchait un pseudonyme ; son chien favori le lui fournit, et sous le nom de comtesse Dash, elle composa un grand nombre de romans bien reçus dans les cabinets de lecture. Les deux volumes que nous annonçons, et dans lesquels elle déclare vouloir parler d'elle le moins possible et beaucoup de ceux avec qui elle s'est

trouvée en relations, se ressentent un peu du genre qu'elle a surtout cultivé. Elle s'y complaît un peu trop au récit d'épisodes qui tous ne sont pas destinés aux yeux des jeunes filles, et qu'elle dramatise et dialogue suivant la recette en usage de 1830 à 1850. Parfois, comme au temps où elle fut journaliste, elle s'arrête à de petites anecdotes qui pouvaient être amusantes dans la conversation, mais dont un demi-siècle a refroidi la saveur. Enfin, disons-le, il y a là beaucoup de commérages féminins. Mais à côté de pages incolores, Mme Dash recueille d'émouvants souvenirs de la Révolution. Elle raconte quelquefois très bien, et donne sur la société, le monde, le théâtre, qu'elle aimait passionnément, des renseignements qui ont leur valeur. Elle est femme de bonne compagnie, fort aristocrate, très royaliste, d'une dévotion peu exigeante. Elle n'est pas méchante, et dans les *Mémoires des autres*, les autres n'ont pas à se plaindre d'elle, pas assez peut-être, au gré du lecteur affriolé souvent par les promesses d'amples sommaires précédant les chapitres. Les grands événements ont laissé peu de traces dans ces souvenirs mondains, ce sont des orages dont Mme de Saint-Mars a entendu à peine de lointains roulements. Il y a pourtant des détails peu connus sur le duc de Berry, sur la conspiration de Berton, sur M. Mangin, si haï des libéraux pour avoir, comme Marchangy, dévoilé les trames des comédiens de quinze ans. Ailleurs on trouvera des pages faites pour nous attendrir sur cette belle Alsace, dont les paysages avaient charmé Mme Dash. Le premier de ces volumes porte en sous-titre : *Souvenirs anecdotiques sur le premier Empire et les Cent-jours ;* le second, *Souvenirs anecdotiques sur la Restauration*. Mais il s'arrête après le sacre de Charles X. Mme de Saint-Mars est morte seulement en 1872. Elle a écrit dans les revues les plus en vogue, dans les journaux les plus répandus, elle a été liée avec tout le monde littéraire, notamment avec Dumas père, qui, paraît-il, accepta la paternité d'une dizaine de volumes de sa composition. Il est probable que les tomes qui suivront ceux-ci, plus que ceux-ci, offriront une lecture amusante et intéressante. De jolis portraits de Mme de Saint-Mars ornent ces deux premiers volumes. TH. de P.

Fustel de Coulanges, par PAUL GUIRAUD. Paris, Hachette, 1896, in-8 de 278 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les lecteurs du *Polybiblion* me sauront gré de résumer à leur usage cette étude biographique et critique consacrée au grand historien par quelqu'un qui l'a connu de près, ayant été son élève d'abord, son familier ensuite. Fustel de Coulanges (1830-1889), après de solides études faites à l'École normale supérieure et continuées à l'École française d'Athènes, conquit le titre de docteur avec une dissertation sur Polybe. Nommé professeur, en 1860, à la Faculté de Strasbourg, il y resta jusqu'en 1870 et y publia, en 1864, le livre célèbre intitulé : *La Cité antique*

(septième édition, 1879), qui est resté son chef-d'œuvre. Appelé à Paris par Duruy, peu avant la guerre franco-allemande, il devint professeur à l'École normale supérieure et fut même chargé de faire à l'Impératrice un cours d'histoire, que les événements de l'année interrompirent après la onzième leçon. En 1875, il quitta l'École pour la Sorbonne; en 1880, il y rentra avec le titre de directeur, mais se démit de ces fatigantes fonctions en 1883, pour retourner à son cours de Sorbonne et à son *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, vaste et riche monument en partie posthume et qui reste inachevé avec le tome VI. Ce sont là tous les événements d'une vie qui a été remplie exclusivement par le double culte de l'enseignement et de la science. Il est à noter, toutefois, que les événements de 1870 ne laissèrent pas Fustel indifférent; il se jeta dans la lutte avec une brochure écrite en réponse à Mommsen et intitulée : *L'Alsace* (on a imprimé à tort dans la liste bibliographique, p. 273, *L'Allemagne*) *est-elle française ou allemande?* dont il est facile de deviner les conclusions. De plus, M. Guiraud nous fait connaître, en l'analysant, un travail manuscrit dans lequel notre historien examinait la question de la forme de gouvernement à donner à la France et ébauchait à son tour un projet de constitution qui n'est ni meilleur ni pire que tous les autres fabriqués en France depuis Sieyès.

La partie critique du livre nous offre sur le professeur, sur l'érudit, sur l'écrivain, une étude de première main, d'où le respect du disciple et la bienveillance de l'ami n'excluent pas la liberté, et que tout le monde lira avec fruit. Ceux qui n'ont pas connu Fustel verront de plus près cette figure considérable, et il est à remarquer que le portrait tracé de l'homme confirme pleinement l'impression générale que l'écrivain laisse à tous ceux qui l'ont lu : celle d'un esprit éminent et digne de respect, mais peu sympathique. M. Guiraud n'étonnera personne en nous apprenant que « son intelligence était libre de toute croyance au surnaturel » (p. 195); cette lamentable lacune dans l'esprit de l'auteur explique les lacunes de son œuvre. Est-il besoin de démontrer ici ce qu'un historien perd à ignorer les fins dernières de l'humanité, la raison d'être de son passage ici-bas, l'origine et les conditions de toute civilisation? Mais je ne veux pas faire à mon tour la critique des idées de M. Fustel ou de celles de son biographe ; pour ce qui concerne le premier, je m'en suis assez souvent expliqué dans mes articles de la *Revue des questions historiques* et dans l'*Histoire poétique des Mérovingiens*. Quant à M. Guiraud, son livre est intéressant, bien écrit, d'une objectivité suffisante chaque fois qu'il ne touche pas aux problèmes religieux. Si j'avais un reproche à lui adresser, ce serait d'avoir outré les procédés de polémique de son maître; celui-ci était hautain et cassant; l'élève, par endroits, atteint à la brutalité (V. p. 155).

GODEFROID KURTH.

heureusement choisi, il nous a paru que l'auteur est un esprit sérieusement métaphysicien. Le dialogue est bien conduit, parfois spirituel. De temps en temps même, une allusion politique. Les notions sont approfondies et le raisonnement très serré. M. Pindado ne se rattache pas à l'école scolastique; c'est plutôt un disciple de cette philosophie, mélange de thomisme et de platonisme, qu'avait inaugurée Balmès. Ainsi il n'admet pas la théorie de saint Thomas sur l'origine des idées. Il admet quelques idées innées, formes *à priori* de l'intelligence : à savoir les idées d'être, de cause, de substance, etc. Il fait remarquer que saint Thomas lui-même déclare que l'intelligence voit toutes choses dans les raisons éternelles.

Admettre des idées innées de quelque manière que ce soit, c'est toujours se mettre en face de cette difficile question : Est-il certain que ces idées correspondent à la réalité? Aussi saint Thomas avait-il évité avec soin cette impasse. Sans doute il admettait que l'intellect humain participe de l'intelligence divine, et par suite des raisons éternelles qui sont en elle, mais l'intellect y participe en puissance seulement, c'est-à-dire qu'il a la capacité de saisir ces notions quand elles lui sont présentées par les objets. Avant cette présentation, il n'y a aucune idée. Par suite, il n'y a pas à se demander si les notions intelligibles se retrouvent dans la réalité, puisqu'elles ont été puisées dans cette réalité même. D. V.

La Philosophie de La Fontaine, par Louis Delaporte. Paris, A. Fontemoing, 1896, in-12 de 97 p. — Prix : 2 fr.

Un homme d'esprit disait des femmes pieuses, qui se piquent de lettres, qu'il en est peu qui résistent à la tentation d'enrichir la littérature des recueils de prières. Les dévots de La Fontaine sont ainsi : ils en viennent toujours à lui consacrer quelque écrit, fût-ce une brochurette comme celle-ci. La philosophie de La Fontaine est une des faces sous lesquelles on a le plus étudié le bonhomme, et M. Delaporte a raison de dire qu'on ne trouvera, dans son petit livre, « aucun aperçu tout à fait neuf, ni aucune citation peu connue de ceux qu'intéressent les choses de lettres. » L'auteur est, d'ailleurs, très modeste : si son travail peut offrir quelque intérêt aux lecteurs indulgents, ils devront en reporter tout le mérite à La Fontaine. Ces précautions oratoires prises, l'auteur recherche, dans les œuvres du fabuliste, sa philosophie de la nature; ses idées sur Dieu, sur la Providence, sur la mort; ses idées sur l'âme des bêtes (qui ne sont guère celles des philosophes de son temps); ses idées politiques et sociales; ses idées sur l'art d'être heureux; il termine en faisant le procès de ses détracteurs.

Ce qu'il en dit mérite, en général, notre approbation, et il s'appuie d'autorités dont ne peut guère décliner les jugements. Il semble surtout s'être attaché à démontrer la fausseté des reproches d'impiété et d'immoralité qu'on n'a pas craint de faire à La Fontaine. On peut dire qu'il y a réussi, et c'est un grand éloge. J. Meynier.

Actualités scientifiques. Les Limites actuelles de notre science. Discours présidentiel prononcé devant la « British Association, » dans sa session d'Oxford, par le marquis de Salisbury; traduit par W. de Fonvielle. Paris, Gauthier-Villars, 1895, in-12 de xviii-54 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce discours est de ceux à qui leur importance et leur retentissement procurent une longue période d'actualité. Des années se passeront, — peut-être l'humanité entière passera-t-elle, — avant que soient dissipées certaines ignorances de la science : pénétrera-t-on jamais le secret de l'origine

et de la constitution intime des corps simples? L'admirable découverte, par Mendeleef, d'une classification des corps élémentaires en familles, nous laisse absolument ignorants du lien de ces familles entre elles. Et l'éther, cette entité mystérieuse qui nous donne les vibrations lumineuses, calorifiques, électriques, qu'est-il ? Plus grand encore peut-être est le mystère de la vie soit animale, soit végétale. Malgré les brillants progrès de la biologie et de la chimie organique, nous sommes aussi loin que jamais de pénétrer le secret de la force vitale.

Si le génie de Darwin a renversé l'ancien dogme scientifique de l'immutabilité des espèces, et si les espèces actuelles proviennent, par voie de transformations successives, d'un nombre relativement restreint d'ancêtres communs, aucune des théories (nommément la sélection naturelle) par lesquelles on a cherché à expliquer cette évolution ne résiste à la discussion. L'illustre orateur raille finement le raisonnement de Weissmann, qui, reconnaissant la théorie de la sélection naturelle comme impossible à justifier, se déclare « obligé » de l'admettre, parce que, en dehors d'elle, on est contraint d' « invoquer l'existence d'un plan préconçu dans la nature. » Le grand ministre anglais constate qu'on n'est jamais « obligé » d'admettre une théorie qui ne se justifie pas; pour sa part, il déclare accepter complètement la conclusion de l'influence médiate ou immédiate d'un ordre voulu régnant dans la nature, et termine son discours en adoptant l'opinion exprimée vingt ans auparavant par lord Kelvin, qui voit partout la nature soumise à une volonté libre et toutes les choses vivantes « dépendant d'un Créateur et d'un Maître éternel. »

Les paroles de remerciement prononcées, à la suite de ce discours, par lord Kelvin lui-même, puis par le professeur Huxley, la réponse finale du président, sont résumées par le traducteur à la suite de la traduction intégrale du discours principal. JEAN D'ESTIENNE.

Étude sur la réforme économique et financière d'après les idées d'un socialiste chrétien, par H. LAPORTE DE LA PORTE. Vienne, Mayer, 1896, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr. 60.

L'auteur, qui offre son étude à M. le duc de Parme, se défie des économistes, de la spéculation et des juifs, mais pas du tout de l' tat, auquel il veut donner le monopole des chemins de fer, des mines et de l'assurance contre l'incendie. Les divers impôts sont passés en revue et jugés sommairement. Comme directeur du travail national, le gouvernement doit faire dresser un bon cadastre, supprimer les hypothèques occultes, distribuer le crédit à l'agriculture, réglementer l'industrie et le commerce, consacrer pratiquement le droit à l'assistance. Ces pages révèlent un état d'esprit assez répandu, où des idées fausses et dangereuses se mêlent à beaucoup d'aspirations généreuses. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Question du bimétallisme, par le marquis DE SAVIGNAC. Niort, Impr. niortaise, 1896, in-8 de 23 p.

Voici un plaidoyer vif, bref et sensé contre les prétentions des bimétallistes qui, si on les laissait faire, nous inonderaient d'une monnaie dépréciée et provoqueraient une crise gigantesque. Ils doivent d'ailleurs avoir perdu tout espoir prochain d'entente internationale favorable à leurs désirs, puisqu'à la récente élection présidentielle des tat-Unis leur candidat a succombé, malgré les efforts des propriétaires de mines d'argent. L'auteur préconise l'usage de l'or, avec la « pistole » de dix francs comme unité.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Bibliography and Index of North American Geology, Paleontology, Petrology, and Mineralogy for 1892-1893 and 1894, by Fred. Boughton Weeks. Washington, Government Printing Office, 1896, 2 vol. in-8 de 210 et 141 p. (*United States Geological Survey Bulletin* nos 130 et 135). — Prix : 1 fr. et 0 fr. 75.

Geologisk litteratur vedkommende Norge 1890-95. Af Dr Hans Reusch. Christiania, H. Aschehoug og Co., 1896, in-8 de vi-148 p. (*Norges Geologiske Undersögelse*, n° 21, *Aarbog for 1894 og 95*). — Prix : 0 fr. 70.

Depuis que l'*Annuaire géologique universel* de MM. Dagincourt, Carez et Douvillé a cessé de justifier son titre par une restriction volontaire aux seuls travaux publiés sur la France et l'Algérie, les géologues qui désirent rester au courant du mouvement scientifique à l'étranger sont forcés de recourir aux bibliographies régionales qui voient le jour chaque année dans divers pays. Malheureusement, la liste de ces répertoires spéciaux laisse encore subsister bien des lacunes, et certaines contrées, dont la bibliographie est d'autant plus difficile à établir qu'elle est plus éparpillée, en dehors de l'Europe surtout, n'ont été jusqu'à présent l'objet d'aucun effort dans ce sens. Sans remonter jusqu'aux tentatives éphémères de divers auteurs, dont la plus remarquable fut, en France, celle de Cotteau (1858-1869), il faut citer ici, en première ligne : la *Revue géologique suisse*, de M. H. Schardt, qui compte déjà vingt-cinq ans d'existence; la *Bibliografia geologica italiana*, publiée depuis 1886 par les soins du R. Ufficio Geologico de Rome ; la *Bibliothèque géologique de la Russie*, fondée la même année par M. Nikitine et parvenue à son dixième volume; enfin, les *Annals of British Geology* que M. J.-F. Blake fait paraître depuis 1890. Ces quatre publications donnent, outre le titre de chaque ouvrage, des analyses souvent très détaillées; les beaux volumes de M. Blake reproduisent même un certain nombre de figures extraites des travaux originaux. Pour quelques autres pays moins favorisés, il n'existe que de simples relevés de titres : c'est le cas de la Scandinavie (*Société géologique de Stockholm*, depuis 1870), de l'Autriche (*K. K. Geologische Reichsanstalt*, depuis 1892), et de l'Australie (*Geological Survey of New South Wales*, depuis 1891), sans compter diverses listes provinciales qui sont imprimées périodiquement en Allemagne, en Angleterre et en Autriche.

Nous avons à enregistrer aujourd'hui la résurrection d'un de ces répertoires spéciaux, commencé en 1886 sous les auspices de l'*United States Geological Survey*, mais qui avait cessé de paraître en 1892, et la création, suivant le même type, d'une nouvelle bibliographie périodique, relative à la Norvège.

Les quatre premiers numéros de la série américaine, rédigée par M. Nelson H. Darton, ont paru sous le titre de *Record of North American Geology for* 1886-1891 ; les renvois aux noms d'auteurs, aux loca-

lités et aux matières y figuraient côte à côte avec les titres d'ouvrages, le tout étant disposé en une série alphabétique unique. Ce plan a été notablement amélioré par M. Fred. Boughton Weeks dans les deux fascicules que nous avons sous les yeux : désormais, la « Bibliography, » c'est-à dire l'énumération et l'analyse des articles, disposés par ordre alphabétique des noms d'auteurs et numérotés, sera séparée de « l'Index, » dont une « classified Key » permet d'embrasser facilement les en-têtes principaux. Les comptes rendus, très sobres, ne contiennent pas d'appréciations; ils sont au nombre de onze cent vingt et un — sans compter les *bis* — dans le premier fascicule (1892-1893), et de six cent soixante-dix-sept dans le second (1894). La disposition typographique est très claire, et, grâce au soin avec lequel les tables ont été composées, les recherches y sont des plus faciles. Il y a en outre, au début de chaque volume, une liste des recueils dépouillés, ce qui édifie le lecteur à première vue sur les sources auxquelles M. Weeks a puisé. — Excellent travail, dont la suite, pour l'année 1895, est annoncée comme devant prochainement paraître.

— La nouvelle bibliographie norvégienne est l'œuvre de M. le docteur Hans Reusch, directeur de la Commission géologique de Christiania. Elle renferme une analyse succincte de toutes les publications intéressant la géologie et les sciences voisines, qui ont paru en Norvège de 1890 à 1895, ou qui ont été imprimées à l'étranger sur la Norvège pendant la même période. Malheureusement pour la plupart des géologues français, elle est rédigée en langue norvégienne, sauf traduction en anglais des titres norvégiens ou suédois. Les articles se suivent d'après l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Sous le titre de « Oversigt » viennent ensuite deux tables, l'une des matières principales, l'autre des divisions géographiques. Il est à souhaiter que M. Reusch puisse nous donner tous les ans une suite à ce précieux résumé d'ensemble, où l'on ne voit guère d'autre amélioration à introduire que le numérotage des articles et l'emploi de caractères plus différenciés pour les titres et les noms d'auteurs.

EMM. DE MARGERIE.

BULLETIN

El Ateismo, y la sintaxis y el positivismo, por D. FRANCISCO PINDADO. Léon, héritiers de Miñon, 1895, in-12 de VIII-458 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un catholique et un rationaliste se rencontrent dans une école. Ils assistent à la leçon du maître qui interroge les enfants sur l'existence de Dieu. Ils partent de là pour entrer dans une discussion où sont passées en revue les théories matérialistes, celles de Kant, celles de Hégel, etc. Tel est le plan de cet ouvrage dû à la plume d'un professeur distingué, en son vivant chanoine d'Avila, et publié après sa mort par l'un de ses élèves, Dom Jérôme Lucas, professeur dans le collège épiscopal de Léon.

Bien que le cadre de cette étude apologétique ne nous semble pas très

heureusement choisi, il nous a paru que l'auteur est un esprit sérieusement métaphysicien. Le dialogue est bien conduit, parfois spirituel. De temps en temps même, une allusion politique. Les notions sont approfondies et le raisonnement très serré. M. Pindado ne se rattache pas à l'école scolastique; c'est plutôt un disciple de cette philosophie, mélange de thomisme et de platonisme, qu'avait inaugurée Balmès. Ainsi il n'admet pas la théorie de saint Thomas sur l'origine des idées. Il admet quelques idées innées, formes *à priori* de l'intelligence : à savoir les idées d'être, de cause, de substance, etc. Il fait remarquer que saint Thomas lui-même déclare que l'intelligence voit toutes choses dans les raisons éternelles.

Admettre des idées innées de quelque manière que ce soit, c'est toujours se mettre en face de cette difficile question : Est-il certain que ces idées correspondent à la réalité? Aussi saint Thomas avait-il évité avec soin cette impasse. Sans doute il admettait que l'intellect humain participe de l'intelligence divine, et par suite des raisons éternelles qui sont en elle, mais l'intellect y participe en puissance seulement, c'est-à-dire qu'il a la capacité de saisir ces notions quand elles lui sont présentées par les objets. Avant cette présentation, il n'y a aucune idée. Par suite, il n'y a pas à se demander si les notions intelligibles se retrouvent dans la réalité, puisqu'elles ont été puisées dans cette réalité même. D. V.

La Philosophie de La Fontaine, par Louis Delaporte. Paris, A. Fontemoing, 1896, in-12 de 97 p. — Prix : 2 fr.

Un homme d'esprit disait des femmes pieuses, qui se piquent de lettres, qu'il en est peu qui résistent à la tentation d'enrichir la littérature des recueils de prières. Les dévots de La Fontaine sont ainsi : ils en viennent toujours à lui consacrer quelque écrit, fût-ce une brochurette comme celle-ci. La philosophie de La Fontaine est une des faces sous lesquelles on a le plus étudié le bonhomme, et M. Delaporte a raison de dire qu'on ne trouvera, dans son petit livre, « aucun aperçu tout à fait neuf, ni aucune citation peu connue de ceux qu'intéressent les choses de lettres. » L'auteur est, d'ailleurs, très modeste : si son travail peut offrir quelque intérêt aux lecteurs indulgents, ils devront en reporter tout le mérite à La Fontaine. Ces précautions oratoires prises, l'auteur recherche, dans les œuvres du fabuliste, sa philosophie de la nature; ses idées sur Dieu, sur la Providence, sur la mort; ses idées sur l'âme des bêtes (qui ne sont guère celles des philosophes de son temps); ses idées politiques et sociales; ses idées sur l'art d'être heureux; il termine en faisant le procès de ses détracteurs.

Ce qu'il en dit mérite, en général, notre approbation, et il s'appuie d'autorités dont ne peut guère décliner les jugements. Il semble surtout s'être attaché à démontrer la fausseté des reproches d'impiété et d'immoralité qu'on n'a pas craint de faire à La Fontaine. On peut dire qu'il y a réussi, et c'est un grand éloge. J. Meynier.

Actualités scientifiques. Les Limites actuelles de notre science. Discours présidentiel prononcé devant la « British Association, » dans sa session d'Oxford, par le marquis de Salisbury; traduit par W. de Fonvielle. Paris, Gauthier-Villars, 1895, in-12 de xviii-54 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce discours est de ceux à qui leur importance et leur retentissement procurent une longue période d'actualité. Des années se passeront, — peut-être l'humanité entière passera-t-elle, — avant que soient dissipées certaines ignorances de la science : pénétrera-t-on jamais le secret de l'origine

et de la constitution intime des corps simples ? L'admirable découverte, par Mendeleef, d'une classification des corps élémentaires en familles, nous laisse absolument ignorants du lien de ces familles entre elles. Et l'éther, cette entité mystérieuse qui nous donne les vibrations lumineuses, calorifiques, électriques, qu'est-il ? Plus grand encore peut-être est le mystère de la vie soit animale, soit végétale. Malgré les brillants progrès de la biologie et de la chimie organique, nous sommes aussi loin que jamais de pénétrer le secret de la force vitale.

Si le génie de Darwin a renversé l'ancien dogme scientifique de l'immutabilité des espèces, et si les espèces actuelles proviennent, par voie de transformations successives, d'un nombre relativement restreint d'ancêtres communs, aucune des théories (nommément la sélection naturelle) par lesquelles on a cherché à expliquer cette évolution ne résiste à la discussion. L'illustre orateur raille finement le raisonnement de Weissmann, qui, reconnaissant la théorie de la sélection naturelle comme impossible à justifier, se déclare « obligé » de l'admettre, parce que, en dehors d'elle, on est contraint d' « invoquer l'existence d'un plan préconçu dans la nature. » Le grand ministre anglais constate qu'on n'est jamais « obligé » d'admettre une théorie qui ne se justifie pas; pour sa part, il déclare accepter complètement la conclusion de l'influence médiate ou immédiate d'un ordre voulu régnant dans la nature, et termine son discours en adoptant l'opinion exprimée vingt ans auparavant par lord Kelvin, qui voit partout la nature soumise à une volonté libre et toutes les choses vivantes « dépendant d'un Créateur et d'un Maître éternel. »

Les paroles de remerciement prononcées, à la suite de ce discours, par lord Kelvin lui-même, puis par le professeur Huxley, la réponse finale du président, sont résumées par le traducteur à la suite de la traduction intégrale du discours principal. JEAN D'ESTIENNE.

Étude sur la réforme économique et financière d'après les idées d'un socialiste chrétien, par H. LAPORTE DE LA PORTE. Vienne, Mayer, 1896, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr. 60.

L'auteur, qui offre son étude à M. le duc de Parme, se défie des économistes, de la spéculation et des juifs, mais pas du tout de l' tat, auquel il veut donner le monopole des chemins de fer, des mines et de l'assurance contre l'incendie. Les divers impôts sont passés en revue et jugés sommairement. Comme directeur du travail national, le gouvernement doit faire dresser un bon cadastre, supprimer les hypothèques occultes, distribuer le crédit à l'agriculture, réglementer l'industrie et le commerce, consacrer pratiquement le droit à l'assistance. Ces pages révèlent un état d'esprit assez répandu, où des idées fausses et dangereuses se mêlent à beaucoup d'aspirations généreuses. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Question du bimétallisme, par le marquis DE SAVIGNAC. Niort, Impr. niortaise, 1896, in-8 de 23 p.

Voici un plaidoyer vif, bref et sensé contre les prétentions des bimétallistes qui, si on les laissait faire, nous inonderaient d'une monnaie dépréciée et provoqueraient une crise gigantesque. Ils doivent d'ailleurs avoir perdu tout espoir prochain d'entente internationale favorable à leurs désirs, puisqu'à la récente élection présidentielle des tat-Unis leur candidat a succombé, malgré les efforts des propriétaires de mines d'argent. L'auteur préconise l'usage de l'or, avec la « pistole » de dix francs comme unité.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Aide-mémoire de l'officier de marine pour 1897, par Durassier et Valentino. 10e année. Paris, Charles-Lavauzelle, 1897, in-12 cart. — Prix : 5 fr.

L'éloge de cette utile publication n'est plus à faire. Sa dixième édition, qui vient de paraître, est encore complétée par un tableau comparatif des bâtiments de toutes les puissances européennes et américaines, qui permet d'embrasser d'un coup d'œil la force maritime relative des divers États. Le présent aide-mémoire comprend d'abord un excellent précis de droit maritime international, travail très exact, qui vaut de gros volumes. Vient ensuite une notice détaillée sur les différentes catégories de bâtiments adoptées par les diverses puissances, puis des tableaux donnant pour chaque État le répertoire complet de tous les navires à flot ou en chantier. En troisième lieu, nous trouvons le réseau télégraphique sous-marin, puis la liste du personnel de l'état-major de la marine française, les tableaux d'avancement, la liste des commandements à la mer, enfin celle des officiers admis à la retraite. L'aide-mémoire de l'officier de marine est de ceux qu'on a à consulter fréquemment et qu'aucun autre manuel ne peut remplacer.

Arthur de Ganniers.

The Poetical Works of Robert Burns, with notes, glossary, index of first lines and chronological list, edited by J. Logie Robertson, M. A. London, Frowde, 1896, in-8 de xx-635 p. — Prix : 4 fr. 35.

The Poetical Works of lord Byron. London, Frowde, 1896, in-8 de x-924 p. —Prix : 4 fr. 35.

La librairie Frowde vient d'ajouter les œuvres poétiques de Burns et celles de Byron à une collection qui comprend déjà Shakespeare, Scott, Wordsworth et Longfellow. Les deux nouveaux volumes se recommandent comme les précédents par un texte correct et bien imprimé, ainsi que par un prix modique. Il était malaisé de faire tenir en un seul volume tout Byron ; l'éditeur s'est tiré à son honneur de la difficulté, et les caractères, quoique fins, sont nets et lisibles. L'ordre où sont rangées les poésies de Burns est bien singulier ; c'est, dit l'annotateur, « l'ordre de leur popularité, » qui « correspond à peu près à leur ordre de mérite. » Un index chronologique permet cependant de rétablir la succession des œuvres. Quelques mots précis sur la façon de prononcer le dialecte de Burns auraient été les bienvenus.

A. Barbeau.

Werden und Wandern unserer Wörter, von Franz Harder. Berlin, Gaertner, 1896, in-8 de 189 p. — Prix : 3 fr. 75.

M. Franz Harder donne au petit livre, dont il paraît aujourd'hui une seconde édition, le titre modeste de « Causeries étymologiques. » C'est annoncer clairement que son dessein n'est pas de rivaliser avec les Grimm, les Weigand, les Eberhard, les Kluge. Ses prétentions ne visent pas si haut : c'est ici une œuvre de vulgarisation. Assez et trop longtemps, la science philologique était un livre fermé aux profanes : les initiés seuls pouvaient y lire, et avec quelle subtile jouissance ! On comprend cependant que la langue étant un patrimoine commun à tous, il importe à tous de la connaître peu ou prou. Le grand public ne saurait toutefois s'y intéresser que si on laisse de côté cet appareil scientifique, dont on a l'habitude de hérisser les choses les plus simples et souvent les plus faciles à connaître. C'est ce qu'a compris M. Harder; et avec une simplicité et une clarté qui sont un très grand mérite dans une question si délicate, il expose les origines d'un très grand nombre de mots allemands, en les classant non

d'après les racines, mais d'après le sens. C'est ainsi qu'il parle successivement des mots qui ont rapport au vêtement, à la nourriture, à la maison, à la ville, à la famille, aux distractions, à la vie civile, à l'armée, à la marine, au commerce, à l'industrie, aux sciences, aux arts, à la religion, etc.; enfin il termine son vocabulaire par l'étude des termes abstraits et de quelques locutions familières. Chemin faisant, M. Harder trouve occasion de corriger certains textes français : c'est ainsi qu'il fait remarquer que dans le conte de Cendrillon, il est parlé de pantoufles fourrées de verre, *Glasschuhe*, alors qu'il fallait écrire fourrées de vair, *Pelzschuhe*, ce qui est en effet rationnel, alors que l'autre leçon est absurde. Grâce à ces anecdotes, je promets une lecture amusante et à la fois très instructive à ceux qui voudront parcourir le petit livre de M. Harder. L. Mensch.

---

1. — **L'Archiduc Casimir,** opérette bouffe en 2 actes, par Ch. Le Roy-Villars. Paris, Bricon, 1896, in-12 de 108 p. — Prix : 1 fr.

2. — **Chantepie,** drame en 3 actes, tiré de *la Femme blanche des marais*, de Paul Féval, par Paul Féval fils et Théodore Botrel. Même librairie, 1896, in-12 de 96 p. — Prix : 1 fr.

3. — **Les Parapluies,** comédie en 1 acte, par G. de Wailly. Même librairie, 1896, in-12 de 51 p. — Prix : 1 fr.

4. — **Les Ambitions d'Églantine,** comédie en 2 actes, par Ch. Le Roy-Villars. 3e édit. Même librairie, 1896, in-12 de 50 p. — Prix : 0 fr. 80.

5. — **Le Fils de la veuve,** récit de Bretagne, par Théodore Botrel. Même librairie, in-12 de 6 p. — Prix : 0 fr. 25.

6. — **Scènes de la vie des jeunes filles. Le Bouquet blanc,** comédie en 1 acte, par A. Beaumont. Paris, Hennuyer, 1896, in-12 de 16 p. — Prix : 1 fr.

7. — **Un Bal de noce,** monologue, par Paul Baur, dit par Mme Barretta, de la Comédie française. Même librairie, 1896, in-18 de 6 p. — Prix : 0 fr. 50.

8. — **Madame la doctoresse,** monologue, par le même. Même librairie, 1896, in-18 de 7 p. — Prix : 0 fr. 50.

1. — Le sujet de *l'Archiduc Casimir* n'est pas neuf, mais quand il est traité avec cette verve un peu folle qui convient aux réjouissances de carnaval, c'est toujours drôle et c'est le cas ici. Casimir est couturier et marchand de modes, fleurs et plumes, robes et manteaux, trousseaux et layettes, etc., pourvu d'ailleurs d'une bonne dose de suffisance grâce à quoi il n'est pas trop invraisemblable qu'à la faveur des circonstances, quelques imbéciles le prennent pour un archiduc en voyage. D'où toute une série de quiproquos amusants, dont le bon drille sait tirer les profits, entre lesquels un bon dîner n'est pas celui qu'il goûte le moins. L'erreur se découvre, il le faut bien, et Casimir reprend son vrai rôle, mais sans d'ailleurs rien perdre de sa faconde et de sa gaieté. La scène se passe dans un pays dont le nom n'est pas facile à prononcer, en plein royaume d'opéra bouffe, et si les spectateurs ne rient pas à gorge déployée, c'est qu'ils seront vraiment trop difficiles. Cette pièce comporte onze personnages.

2. — Avec *Chantepie*, nous passons en Bretagne au temps des guerres de religion. Mais c'est beaucoup moins sa religion que veut défendre le parpaillot Guy de Plélan, que son amour jadis méprisé par la dame de Malestroit dont il veut tirer vengeance. Malheureusement pour lui, Plélan a affaire à forte partie dans la personne du brave petit Chantepie et d'Yvon le follet, sans compter que les deux petits Bretons sont puissamment aidés dans leur œuvre de sauvetage par la *Femme blanche des marais* et par toute une com-

binaison de portes secrètes et de souterrains si commodes pour aider les dramaturges à sauver l'innocence et à faire triompher la vertu. Une fois de plus portes et souterrains rendent à ces braves gens que sont les Malestroit tous les services que leurs vertus pouvaient en attendre. Tout finit le mieux du monde, sauf bien entendu pour Plélan et son complice, le traître Renot, punis comme ils le méritent. Pour comble de bonheur, le brave petit Chantepie, un enfant trouvé, est précisément l'héritier des Malestroit, et en sauvant ses bienfaiteurs, il a vengé son père et sa mère. Drame émouvant, en somme, et fort bien mené, qui rappelle de loin le *Bossu* légendaire, qui a fait couler les larmes de tant de générations. Ce drame comporte dix personnages, dont quatre jouent un rôle presque muet.

3. — Avec *les Parapluies*, nous sommes ramenés dans des sphères plus modestes. On pourrait appeler cela l'art de reconnaître un honnête homme au moyen de parapluies. La recette n'est pas très compliquée, et pourtant je ne sais pas si elle serait, dans l'ordinaire de la vie, d'une application bien pratique, la ruse n'étant pas difficile à deviner par ceux dont on veut faire l'épreuve? Du moins je puis dire qu'elle donne lieu ici à une gentille et amusante comédie, qui a même son petit coin ému et sentimental. C'est amusant et moral. Sept personnages, dont un Marseillais. Je ne compte pas les quatre parapluies, qui pourtant jouent un rôle important. Et voilà, dans ma revue dramatique et comique d'aujourd'hui, la part du sexe fort : pour la quantité tout au moins, il est le mieux partagé.

4. — Les jeunes filles ont pour elles d'abord *les Ambitions d'Églantine, ou la Conspiration des fleurs*. Tous les personnages sont des fleurs, toutes désireuses, même la rustique Églantine, de se voir attribuer la royauté des fleurs. C'est Rosette Pompon qui l'obtient, et Églantine, qui la lui a ravie un instant, se dépêche de la lui rendre, quand elle a éprouvé les inconvénients de la royauté. Rosette est si modeste et si bonne qu'après une courte explosion de jalousie, dont Églantine a seule eu à souffrir pour avoir voulu usurper une couronne, toutes s'inclinent devant elle et la saluent de leurs joyeux vivats. Cette fable gracieuse a sa portée morale, et je suis sûr que les spectatrices sauront bien découvrir, derrière le caquet des fleurettes, à quoi se reconnaît le vrai mérite et que, dans le royaume des fleurs, et peut-être aussi dans celui des jeunes filles, c'est au bon caractère, à l'esprit de conciliation, à la grâce, à la gentillesse que vont le sceptre et le diadème, ou, pour parler sans figure, l'estime et l'affection de tous. Je souhaite que la leçon porte profit, et qu'en s'en faisant les interprètes pour le plus grand plaisir de leurs compagnes qui les regardent, les fillettes parées de fleurs n'oublient pas d'en prendre leur part.

5. — *Le Fils de la veuve* n'est qu'un court récit en vers qui met en scène le fils du marin, finissant toujours par céder, malgré les objurgations de sa mère, la pauvre veuve, aux irrésistibles séductions de la mer, « la grande enjôleuse. » Il peut servir d'intermède dans un concert ou une représentation dramatique. Il peut être d'ailleurs récité aussi bien par une petite fille que par un petit garçon; celui-ci rendra mieux les aspirations et les rêves du fils, celle-là les inquiétudes et les supplications inutiles de la pauvre veuve. Et ainsi, suivant le sexe à qui l'on en confiera l'interprétation, le récit pourra changer un peu de caractère sans cesser d'être intéressant.

6. — Avec *le Bouquet blanc* nous changeons de librairie et aussi de genre. Cette petite et fine comédie convient en effet non plus aux écoles ou aux patronages, mais aux salons où l'on pratique ce genre de divertissements, sans être toujours assez scrupuleux sur le choix des pièces représentées. Celle-ci est de bon goût, et bien qu'on y parle amour et mariage, elle est tout

à fait sans danger, au moins pour les jeunes filles à qui leur âge permet de parler de ces choses. *Le Bouquet blanc* paraît fade à Raymonde et aussi le fiancé qui le lui a offert, jusqu'au moment où elle s'aperçoit que si elle veut renvoyer le premier et donner congé au second il se présentera tout de suite quelqu'un pour recueillir l'héritage. Cette perspective suffit pour déterminer une évolution dont on aperçoit le terme à brève échéance, et ce sera le mariage de Raymonde avec le bel Henri de Sancy, qui n'est pas d'ailleurs seulement un beau garçon, mais aussi le meilleur des hommes. Je dois dire au lecteur que cette petite comédie, très piquante, n'est que le premier acte d'un roman dialogué en dix comédies, qui peuvent se jouer toutes séparément, mais dont la suite constitue un ensemble de représentations tout à fait charmantes. *Le Bouquet blanc* ne comporte que deux personnages féminins, mais les pièces suivantes, dont je n'ai pas à parler ici, car je n'en ai reçu que le programme, comportent un plus grand nombre de personnages, et le sexe fort y joue naturellement son rôle. C'est même la principale raison pourquoi ces petites comédies ne peuvent être jouées qu'en famille, le mélange des sexes n'étant possible que là.

7 et 8. — *Un Bal de Noce* et *Madame la Doctoresse* sont des monologues pour jeunes filles de même âge et de même condition que celles qui peuvent jouer les précédentes comédies. C'est spirituel et frivole, sans grande portée morale, mais d'ailleurs amusant et, je crois aussi, tout à fait inoffensif. Avant de le faire réciter par leurs filles, les mamans peuvent d'ailleurs et même doivent les lire. En ces matières délicates, elles sont plus compétentes que moi. P. Talon.

Recuerdos de España, obras selectas escritas en castellano, por Don Guillermo Bernard. Chez l'auteur, château de Monhoudon (Sarthe), 1897, in-18 de 327 p. — Prix : 5 fr.

Il y a quelques mois, le *Polybiblion* a rendu compte de *Quatre ans en exil*, beau volume dans lequel M. Guillaume Bernard a raconté comment, à la suite des funestes décrets, il avait, en qualité de religieux, cherché un asile en Espagne. M. Bernard a mis cet exil à profit pour s'initier à la langue espagnole, si complètement qu'il a pu non seulement écrire en pur castillan un joli volume, mais dans la province de Soria exercer les fonctions de professeur de rhétorique au colegio del Carmen. Dans les *Recuerdos de España* on trouve les morceaux très variés qui se produisirent sous son professorat, vers, prose et quelques traductions en espagnol de scènes dramatiques destinées à des représentations théâtrales, scènes tirées de Molière et de Schiller. A ces adaptations fort bien faites, M. G. Bernard a joint un gai *Entremes* de sa façon, *los materemosa los dos*. Si l'on était encore au temps où la langue espagnole jouissait chez nous d'une si grande faveur, on pourrait, aux jeunes gens désireux de l'apprendre, recommander le volume de notre collaborateur comme offrant une lecture facile et variée. Th. de P.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La science catholique vient de subir une nouvelle atteinte par la mort presque simultanée de deux de ses représentants les plus distingués : Mgr Chrétien Dehaisnes et M. le chanoine Albanès.

Mgr Chrétien Dehaisnes, mort le 2 mars, à Lille, était né en 1825, à Estaires. Après de brillantes études au petit séminaire de Cambrai, où il eut

pour condisciple le vaillant évêque de Grenoble, Mgr Fava, puis au grand séminaire, il fut appelé comme professeur à Auchy ; il se vit ensuite confier l'enseignement de l'histoire au collège Saint-Jean. M. Asselin, maire de Douai, qui connaissait, pour avoir collaboré avec lui, et sa valeur et son activité, lui donna la direction des archives de cette ville. Cette situation et celle d'archiviste du Nord, qu'il occupa en 1872, après la mort de M. Alexandre Desplanque, lui permirent de poursuivre ces recherches sur l'art flamand qui ont établi sa réputation parmi les érudits. Il s'est acquis un titre bien plus considérable encore à la reconnaissance des catholiques par la part qu'il a prise à la fondation de l'Université catholique de Lille, par l'ardeur qu'il a mise à en assurer le succès. En 1882, il abandonna son poste d'archiviste pour se consacrer tout entier à l'organisation de l'enseignement supérieur. Secrétaire général, puis vice-recteur de l'Université catholique de Lille, ce n'est qu'en 1888 qu'il prit sa retraite avec le titre de vice-recteur honoraire. Le Saint-Siège daigna récompenser ses services en le nommant prélat romain. Grâce à une aimable communication de M. l'abbé Leuridan, secrétaire de l'Université catholique (60, boulevard Vauban, à Lille), qui prépare une biographie de l'éminent érudit pour laquelle il fait appel à tous les possesseurs de renseignements, nous pouvons donner ici la liste complète des publications de Mgr Dehaisnes : *Les Maronites, d'après le manuscrit arabe du R. P. Azar, vicaire général de Saïda (Terre-Sainte)* (Cambrai, 1852, in-12) ; — *Poèmes couronnés au concours séculaire de Notre-Dame de Grâce de Cambrai* (Cambrai, 1852, in-8) ; — *Notice sur Madame Augustine Sauvage* (Douai, 1855, in-18) ; — *Le Saint Sacrement de miracle, poésie composée pour le jubilé séculaire célébré à Douai en 1855* (ibid., 1855, in-8) ; — *Alain de Kerlannorr*, drame en trois actes (ibid., 1856, in-8) ; — *De l'Art chrétien en Flandre. Peinture* (ibid., 1860, in-8) ; — *Étude sur le retable d'Anchin* (Arras, 1860, in-8) ; — *Les Maronites devant l'Église et devant la France* (ibid., 1861, in-8. Extrait de la *Revue des Sciences ecclésiastiques*, septembre, octobre, novembre 1860 ; janvier, février 1861) ; — *Dissertation critique sur la donation promise par Charlemagne au Saint-Siège en 774* (ibid., 1861, in-8. Extrait du même recueil, novembre 1861) ; — *Le Saint-Siège devant le protestantisme (1521-1542)* (ibid., 1862, in-8. Extrait du même recueil, avril, juin, juillet 1862) ; — *Sixte-Quint et Henri IV, introduction du protestantisme en France* (ibid., 1862, in-8. Extrait du même recueil, octobre 1862) ; — *Un Manuscrit de l'abbaye de Marchiennes* (ibid., 1862, in-8. Extrait du même recueil, décembre 1862) ; — *Notice sur le Père Trigault, missionnaire en Chine (1577 à 1628)* (Paris, 1864, in-8) ; — *Les Origines de l'Université de Douai d'après des documents inédits* (Paris, 1864, in-8) ; — *Le Testament de Georges Colveneere, chancelier de l'Université de Douai* (Douai, 1864, in-8) ; — *Vie du Père Nicolas Trigault, de la Compagnie de Jésus* (Tournai, 1864, in-12) ; — *Étude sur la passion de saint Adrien et de sainte Nathalie, manuscrit du XVe siècle* (Paris, 1865, in-8) ; — *Essai sur les relations commerciales de la ville de Douai avec l'Angleterre au moyen âge* (ibid., 1866, in-8) ; — *L'Université de Douai en 1790.* Lettres et mémoire de M. Placide de Bailliencourt, publiés avec d'autres documents inédits (Douai, 1866, in-8) ; — *Les Trois Vierges de Caestre* (Lille, 1867, in-8. Extrait de la *Semaine religieuse du diocèse de Cambrai*) ; — *Étude sur la châsse de sainte Gertrude de Nivelles* (Paris, 1867, in-8) ; — *L'Abbaye de Liessis* (Lille, 1867, in-8. Extrait de la *Semaine religieuse du diocèse de Cambrai*) ; — *Notice sur la bibliothèque publique de Douai* (Douai, 1868, in-8) ; — *La Domination française à Douai et dans la Flandre wallonne, depuis ses origines jusqu'en 1667* (Paris, 1868, in-8) ; — *Notice sur les archives communales de Douai* (Lille, 1868, in-8. Extrait du

Bulletin de la Commission historique du département du Nord, tome X) ; — *L'Art à Douai dans la vie privée des bourgeois du XIIIe au XVIe siècle* (Paris, 1868, in-8), en collaboration avec M. Asselin ; — *Essai sur le magistrat de Douai* (Paris, 1869, in-8) ; — *Quelques mots sur un triptyque du XVIe siècle conservé à Douai* (Douai, 1869, in-8) ; — *Les Origines des Acta Sanctorum et les protecteurs des bollandistes dans le nord de la France* (Douai, 1869, in-8) ; — *Notice nécrologique sur M. l'abbé L. Cappelle* (Douai, 1869, in-8) ; — *Trois chevaliers d'Hesdin au XIe siècle* (Lille, 1870, in-8. Extrait du *Bulletin scientifique, historique et littéraire du département du Nord et des pays voisins*, octobre et novembre 1870) ; — *Les Annales de Saint-Bertin et de Saint-Vaast*, suivies de fragments d'une chronique inédite, publiées avec des annotations et les variantes des manuscrits, pour la Société de l'histoire de France (Paris, 1871, in-8) ; — *Notice sur la vie et les travaux de M. Desplanque, archiviste du Nord* (Lille, 1872, in-8) ; — *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Nord. Archives civiles, série B. Chambre des Comptes de Lille, n°s 1561 à 1680.* Tome II (Lille, 1872, in-4.) avec M. Desplanque ; — *Note sur la bataille de Saucourt* (Lille, 1872, in-8. Extrait des *Mémoires de la Société des sciences de Lille*) ; — *État général des registres de la Chambre des comptes de Lille relatifs à la Flandre* (Lille, 1873, in-8. Extrait des *Annales du Comité flamand de France*, tomes XI et XII) ; — *Les Archives départementales du Nord pendant la Révolution* (Lille, 1873, in-8. Extrait des *Mémoires de la Société des sciences de Lille*) ; — *Étude sur les registres des chartes de l'audience conservés dans l'ancienne Chambre des comptes de Lille. Guerres et pillages, crimes et malheurs, mœurs et usages, dans les Pays-Bas, du XIVe au XVIIe siècle* (Lille, 1874, in-8) ; — *Département du Nord. Ville de Douai. Inventaire analytique des archives communales antérieures à 1790. Séries AA et BB* (Lille et Douai, 1876, in-4) ; — *État des objets en or, en argent et en métal trouvés en 1792 dans les églises et les communautés du district de Bergues et du district d'Hazebrouck* (Lille, 1876, in-8. Extrait des *Annales du Comité flamand de France*, tome XIII) ; — *Département du Nord. Ville d'Hondschoote. Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790* (Lille, 1876, in-4) ; — *Notice sur la vie et les travaux de M. E. de Coussemaker* (Bruges, 1876, in-4) ; — *Notice sur M. Alfred Asselin* (Douai, 1877, in-8) ; — *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Nord, Archives civiles. Série B. Chambre des comptes de Lille, n°s 1681 à 1841.* Tome III (Lille, 1877, in-4) ; — *Notice archéologique sur l'église Saint-Piat de Seclin* (Lille, 1878, in-12. Extrait de la *Semaine religieuse du diocèse de Cambrai*) ; — *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Tome VI. Douai* (Paris, 1878, in-4) ; — *La Tapisserie de haute lisse à Arras avant le XVe siècle* (Paris, 1879, in-8) ; — *Département du Nord. Ville de La Bassée. Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790* (Lille, 1880, in-4) ; — *L'Espagne a-t-elle exercé une influence artistique dans les Pays-Bas ?* (Lille, 1880, in-8) ; — *Inventaire sommaire des Archives départementales antérieures à 1790. Nord. Archives civiles. Série B. Chambre des comptes de Lille, n°s 1842 à 2338.* Tome IV (Lille, 1881, in-4) ; — *Documents inédits concernant Jean Le Tavernier et Louis Liédet, miniaturistes des ducs de Bourgogne. Documents inédits concernant les tapissiers de Bruxelles au XVe et au commencement du XVIe siècle* (Bruxelles, 1882, in-8. Extrait du *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*) ; — *L'Évangéliaire de Saint-Mihiel* (Amiens, 1882, in-8. Extrait de la *Revue des Sciences ecclésiastiques*, janvier 1882) ; — *Un Coffret de Rubens* (Anvers, 1882, in-8. Extrait du *Bulletin Rubens*) ; — *Département du Nord. Ville de Bouchain. Inventaire som-*

maire des Archives communales antérieures à 1790 (Lille,1882, in-4) ; — *André Beauneveu, artiste du XIVe siècle* (Bruges, 1884, in-4. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, 2e livraison de 1884) ; — *Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le XVe siècle* (Lille, 1886, in-4) ; — *Documents et extraits divers concernant l'histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut, avant le XVe siècle* (Lille, 1886, in-4) ; — *Le Peintre Melchior Broederlam* (Dunkerque, 1887, in-8. Extrait du *Bulletin du Comité flamand de France*) ; — *Dupleix, notes biographiques et historiques* (Lille, 1888, in-8) ; — *Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille. Séance solennelle du 30 décembre 1888. Discours du président* (Lille, 1889, in-8) ; — *De la Place à donner aux images et aux objets d'art religieux dans la décoration extérieure et intérieure des maisons* (Bruges, 1888, in-4. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, avril 1888) ; — *Le Comité flamand* (S. l., 1888, in-8) ; — *Jean Bellegambe et ses travaux pour des familles de Douai* (Tournai, 1889, in-4. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, 2e livraison de 1889) ; — *Monseigneur Bataille, évêque d'Amiens* (Lille, 1889, in-8. Extrait des *Biographies des prêtres du diocèse de Cambrai morts depuis 1847*) ; — *Le R. P. Alexis Possoz et le R. P. Alexandre Pruvost, religieux de la Compagnie de Jésus* (Lille, 1890, in-8. Extrait du même recueil) ; — *Dom Athanase Itsweire et Dom Dominique Lacues, religieux de Notre-Dame du Mont des Cattes* (Lille, 1890, in-8. Même recueil) ; — *L'Abbé L. Capelle, missionnaire diocésain, doyen de Saint-Géry, à Valenciennes* (Lille, 1890, in-8. Même recueil) ; — *L'Œuvre des layettes de la Maternité Sainte-Anne* (Lille, 1890, in-8) ; — *La Vie et l'œuvre de Jean Bellegambe* (Lille, 1890, in-8) ; — *L'Art à Amiens vers la fin du moyen âge, dans ses rapports avec l'école flamande primitive* (Lille, 1890, in-4) ; — *Jean Bellegambe est-il certainement l'auteur du retable d'Anchin ?* (Bruges, 1890, in-4. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, 4e livraison de 1890) ; — *Les Œuvres des maîtres de l'école flamande primitive conservées en Italie et dans l'est et le midi de la France* (Paris, 1891, in-8) ; — *Recherches sur le retable de Saint-Bertin et sur Simon Marmion* (Lille et Valenciennes, 1892, in-8) ; — *L'Art bourguignon. Conférence de M. Courajod ; réponse de Mgr Dehaisnes* (Bruges, 1892, in-4. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, 5e livraison de 1892) ; — *Recherches concernant les volets du retable de Saint-Bertin* (Bruges, 1892, in-4. Même recueil, 5e et 6e livr. de 1892) ; — *L'Art flamand en France depuis la fin du XIVe siècle jusqu'au commencement du XVIe* (Bruxelles, 1892, in-8. Extrait du *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, n° 6 de 1892) ; — *La Relique de la Vraie Croix, conservée à Lille en l'église Saint-Étienne* (Lille, 1892, in-8) ; — *Fêtes et marches historiques en Belgique et dans le nord de la France* (Lille, 1893, in-8) ; — *La Sainte Vraie Croix de Douchy* (Lille, 1893, in-8) ; — *La Comtesse Jeanne de Flandre* (Amiens, 1893, in-8. Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*, octobre et novembre 1893) ; — *La Comtesse Jeanne de Flandre, deuxième étude* (Amiens, 1894, in-8. Extrait du même recueil, avril et mai 1894) ; — *Découverte d'un monument funéraire de l'époque romane, à Bruay, près Valenciennes* (Lille, 1894, in-4. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, 4e livraison, 1894) ; — *Commission historique du département du Nord. Notices descriptives sur les monuments historiques conservés dans le département du Nord* (Lille, 1894, in-8) ; — *Commission historique du département du Nord. Notices descriptives sur les objets mobiliers conservés dans les établissements publics de l'arrondissement de Lille* (Lille, 1894, in-8) ; — *Allocution prononcée par le président de la commission historique du Nord, à l'inauguration du monument de Jacques de Meyere* (Lille, 1895, in-8) ; — *Le Nord monumental et artistique* (Lille, 1897, in-4).

— M. le chanoine Joseph-Hyacinthe Albanès est mort le 3 mars, à Mar-

seille, âgé de soixante-quinze ans. Né à Aurel[illegible] couronné [illegible] lides études par le doctorat en théologie. T[illegible] du-Rhône et historiographe du diocèse de Mar[illegible] admirable persévérance à réunir les matériaux [illegible] de la France méridionale. C'est à cela que se [illegible] publications qu'il a faites et dont m[illegible] plus importante, sa *Gallia christiana* [illegible] valier, qui a été chargé du soin des papiers [illegible] biographie, nous a gracieusement [illegible] graphie qu'il a dressée des ouvrages [illegible] ici cette liste : *Panégyrique de saint Th[illegible]* 1864, in-8); — *Entrée solennelle du pape* [illegible] (ibid., 1865, in-8); — *Famille du pape* [illegible] *de Grimoard et sur ses possessions territo[illegible] letin de la Société d'agriculture, industrie* [illegible] *Lozère*, t. XVII. Mende, 1866, in-8); — [illegible] *supplément aux errata de son* Histoire [illegible] *Marseille en 1365* (Marseille, 1867, in-8); — [illegible] (ibid., 1870, in-8); — *Panégyrique du bienheureux* [illegible] — *Abrégé de la vie et des miracles du bienheureux* [illegible] — *Jean Huet, évêque de Toulon, ses fonctions* [illegible] (Extrait du *Bulletin de la Société académique* [illegible] — *La Vie de saint Bénézet, fondateur* [illegible] gr. in-8); — *Pierre d'Aigrefeuille, évêque* [illegible] *d'Uzès et de Mende* (ibid., 1877, gr. in-8); — [illegible] *de Saint-Maximin, évêque de Nice et de Marseille* [illegible] *Vie de sainte Douceline, fondatrice* [illegible] *XIIIe siècle* (ibid., 1879, gr. in-8); — *Le* [illegible] *Provence, de l'ordre des Frères Prêcheurs* [illegible] *tudes scientifiques et archéologiques* [illegible] gr. in-8); — *Notre-Dame de Claire*[illegible] (*Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéo*[illegible] *lence*, t. II, 1881); — *Histoire de* [illegible] in-8); — *L'Abbaye de Silvacane*, [illegible] *Provence* (Extrait de la *Revue des* [illegible] *taire du mobilier et des livres d'Aix* [illegible] (*Bulletin du Comité des travaux historiques* [illegible] 1882); — *Deux archevêques d'Aix* [illegible] *qui en fait deux* (*Bulletin du Comité* [illegible] *taire du trésor de l'église métropolitaine* [illegible] (même recueil, section archéologique [illegible] *évêques de Marseille* (Marseille [illegible] *Nicolaï, archevêque d'Aix*, 1[illegible] section d'archéologie, 1884 [illegible] (ibid. Tiré à part, Paris, [illegible] *Antoine Ronzen, dit le Vénitien* [illegible] *nouveau Document sur les* [illegible] recueil, section d'histoire [illegible] *tisme en Provence* (même [illegible] *Problèmes d'histoire* [illegible] (Avignon, 1885, in-8); — [illegible] *XIIIe siècle* (Extrait [illegible] *gieuse du diocèse de* [illegible]

leine Remuzat (Marseille, 1885, in-8); — *Articles produits par le postulateur en la cause de la servante de Dieu Anne-Madeleine Remuzat* (ibid., 1885, in-4); — *15 février 1730. La Mort de la servante de Dieu Anne-Madeleine Remuzat* (ibid., 1886, in-8); — *Deux Inscriptions métriques du Ve siècle trouvées à la Gagolie* (ibid., 1886, in-8); — *La Chronique de Saint-Victor de Marseille* (Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome*, t. VII. Rome, 1886, in-8); — *29 novembre 1696. La Naissance de la servante de Dieu Anne-Madeleine Remuzat* (Marseille, 1886, in-8); — *16 février 1730. Les Funérailles de la servante de Dieu Anne-Madeleine Remuzat* (ibid., 1887, in-8); — *Rectifications à la Gallia christiana : deux archevêques d'Aix et trois archevêques d'Arles, complètement imaginaires, et qu'il faut faire disparaître des listes* (*Bulletin historique et philologique*, 1888); — *Lettre de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque au R. P. Croiset sur la dévotion et le culte du Sacré Cœur* (Marseille, 1890, in-8); — *Nouvelles Recherches sur Pierre d'Aigrefeuille* (Extrait du *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, t. XIV. Brive, 1892, in-8); — *Rectification à la liste des évêques de Gap à la fin du XIIe siècle* (*Bulletin historique et philologique*, 1893. Paris, 1893, in-8); — *Une nouvelle Histoire de la Provence chrétienne* (*Université catholique*, 1894); — *Évêché de Gap, notice géographique et historique* (*Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence*, 1895); — *Saint Démètre, premier évêque de Gap* (ibid., t. XV); — *Gallia christiana novissima*, t. I (Montbéliard, 1895, in-4). M. le chanoine Albanès laisse en outre un nombre considérable de manuscrits, dissertations ou copies de pièces, dont la partie la plus importante est constituée par quatre volumes de la *Gallia christiana*. Tous les amis de notre ancienne histoire font des vœux pour que ces volumes, actuellement aux mains de M. le chanoine Ulysse Chevalier, ne tardent pas à voir le jour.

— M. Lucien Biart est mort le 18 mars, à Paris. Né à Versailles, le 21 juin 1829, parti jeune encore pour l'Amérique, il s'y occupa de zoologie, explora particulièrement le Mexique, se fit recevoir docteur en médecine de la Faculté de Puebla et revint en Europe avec une riche collection d'observations dont il a tiré la matière de plusieurs ouvrages scientifiques et surtout de romans et de récits pour la jeunesse. La *Revue des Deux Mondes* accueillit plusieurs de ces récits, qui parurent ensuite en volumes. D'autre part, M. Biart a collaboré quelques années à la *France* à titre de critique dramatique. Nous citerons de lui : *Les Mexicaines*, poésies (1853, in-18); — *Présent et passé*, poésies (1859, in-18); — *La Terre chaude, scènes de mœurs mexicaines* (1862, in-12); — *Le Mexique d'hier et le Mexique de demain* (1865, in-8); — *La Terre tempérée, scènes de la vie mexicaine* (1866, in-12); — *Le Bizco; une passion au Mexique* (1867, in-12); — *Aventures d'un jeune naturaliste* (1869, gr. in-8; 1870, in-12); — *Benito Vasquez* (1869, in-12); — *Pile et face* (1869, in-12); — *Laborde et Cie* (1872, in-12); — *Entre frères et sœurs* (1873, gr. in-8; 1875, in-12); — *Les Clientes du docteur Bernagius* (1873, in-12); — *L'Eau dormante. Extraits des mémoires du docteur Bernagius. Ce que femme veut. Silveria. Dona Luz. La Grotte de San Francisco* (1875, in-12); — *A travers l'Amérique* (1876, gr. in-8; 1878, in-12); — *Deux amis* (1877, gr. in-8); — *Don Quichotte de la Manche*, à l'usage de la jeunesse (1878, in-4); — *L'Homme et son berceau* (1880, gr. in-8); — *Mémoires du docteur Bernagius. La Capitaine* (1880, in-12); — *Les Voyages involontaires*. I. *Monsieur Pinson*. II. *La Frontière indienne*. III. *Le Secret de José*. IV. *Lucia Avila* (1880-1883, 4 vol. gr. in-8, ou 4 vol. in-12); — *Les Ailes brûlées* (1881, in-12); — *Jeanne et Maurice* (1882, in-12); — *Les Explorations inconnues*. I. *Entre deux océans*. II. *Le Roi des prairies*. III. *Le Fleuve d'or* (1882-1884,

3 vol. gr. in-8 ou in-12); — *Voyages et aventures de deux enfants dans un parc* (1883, gr. in-8; 1885, in-12); — *Les Aztèques* (1885, gr. in-8), dans la *Bibliothèque ethnologique*; — *Quand j'étais petit* (1886, in-18); — *Grand-père Maxime* (1888, in-8); — *Antonia Bezarez* (1889, in-18); — *Autour de La Fontaine* (1890, in-18); — *Mes promenades à travers l'exposition* (1890, in-8); — *Cervantes* (1891, in-8); — *La Conquête d'une patrie. Le Pensativo* (1895, in-8); — *La Vallée des Colibris* (1896, in-4).

— Un savant connu par ses explorations en Afrique et par ses travaux géologiques, M. Antoine Thomson D'ABBADIE, est mort le 20 mars dernier. Né à Dublin d'une famille française, le 3 janvier 1810, il commença ses voyages par une mission au Brésil dont il fut chargé en 1835 par l'Académie des sciences. En 1837, avec son frère Arnaud-Michel d'Abbadie, il entreprit l'exploration de l'Éthiopie, où il fit un séjour de huit années. Ils recueillirent ainsi de précieuses observations, surtout au point de vue linguistique et ethnologique; et pour reconnaître leurs travaux le gouvernement les décora le même jour l'un et l'autre chevaliers de la Légion d'honneur (1850). Membre titulaire de l'Académie des sciences par élection du 22 avril 1867, M. Antoine d'Abbadie avait également été appelé à faire partie du bureau des longitudes (section de géologie), le 9 août 1878. Il a légué sa fortune à l'Académie des sciences, à charge de dresser, en cinquante ans, un catalogue de cinq cent mille étoiles. Il a publié, sans compter de nombreux mémoires dans les comptes rendus de l'Académie des sciences depuis 1855 : *Catalogue raisonné de manuscrits éthiopiens* (Paris, 1859, in-4); — *Résumé géodésique des positions déterminées en Éthiopie* (Leipzig, 1859, in-4); — *Sur le tonnerre en Éthiopie* (Paris, 1859, in-4), dans les *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des sciences*; — *Hermae Pastor*, texte éthiopien dans les *Abhandlungen für die Kunde des Abendlandes* (t. II, 1860); — *Géodésie d'Éthiopie, ou Triangulation d'une partie de la haute Éthiopie*, avec M. Radau (Paris, 1860-1873, 4 vol. in-4); — *L'Arabie, ses habitants, leur état social et religieux* (ibid., 1866, in-8); — *L'Abyssinie et le roi Théodore* (extrait du *Correspondant*. Ibid., 1868, in-8); — *Observations relatives à la physique du globe, faites au Brésil et en Éthiopie*, avec M. Radau (ibid., 1873, in-4); — *Dictionnaire de la langue amariñña* (ibid., 1881, in-8); — *La Procédure en Éthiopie* (ibid , 1888, in-8).

— Un illustre mathématicien allemand, Karl-Theodor WEIERSTRASS, est mort à Berlin, le 14 février. Né le 31 octobre 1816, à Osterfelde, il se mit, après avoir terminé ses classes au gymnase de Paderborn, à l'étude du droit. Mais il ne tarda pas à se tourner du côté des mathématiques, qu'il étudia à l'Académie de Munster, professa tour à tour dans les gymnases de Paderborn, de Marienwerder et de Brunswick, et se vit enfin appelé en 1856 à l'Institut industriel, et en 1864 à l'Université de Berlin, qu'il n'a point quittée depuis lors. L'Académie des sciences de Paris l'élut correspondant en 1868. Il était déjà membre de celle de Berlin. Nous ne pouvons dresser ici une liste des travaux de M. Weierstrass, qui s'est occupé particulièrement de l'étude des fonctions. La plupart ont paru dans le *Journal für Mathematik* de Crelle et dans les Mémoires de l'Académie de Berlin. Cette dernière compagnie a nommé une commission chargée de recueillir les œuvres de l'éminent mathématicien. Cette publication, commencée en 1894 sous le titre de *Mathematische Werke*, comprend déjà huit volumes, trois pour les mémoires (*Abhandlungen*) et cinq pour les leçons professées par M. Weierstrass (*Vorlesungen*).

— On annonce encore la mort : de M. le docteur Charles ANNE, médecin-inspecteur des enfants assistés, décédé à Montchauvet (Calvados), le 20 mars;

-- de M. Jean-Baptiste Barla, directeur du muséum d'histoire naturelle de Nîmes; — de M. Constant Baudoin de Chamoult, professeur au collège de Cusset (Allier), mort le 2 mars, à cinquante-trois ans; — de M. le docteur de Bossy, mort le 20 mars, âgé de cent quatre ans, au Havre; — de M. le docteur Chammard, ancien maire de Tulle, où il est mort le 25 mars, à quatre-vingt-un ans; — de M. A. Chassinat, commandant du génie en retraite, ancien professeur à l'école d'application de Metz, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 2 mars, à Saint-Brieuc; — de M. le chanoine Didier Couturier, directeur de la maîtrise de Saint-Mammès, à Langres, et compositeur, mort à soixante-dix-huit ans, le 18 mars, dans cette ville; — de M. Victor Deheurlé, économiste distingué, mort à soixante et onze ans, le 4 mars, à Troyes; — de M. Henry Dichard, fondateur de *la Lanterne de Diogène*, et tour à tour rédacteur en chef du *Peuple souverain*, du *Napoléon du Centre* et directeur du *Petit Caporal*, mort à cinquante-deux ans, le 24 mars, à Paris; — du major Euvrard, écrivain militaire, mort le 7 mars, à Paris; — de M. le chanoine Figuières, ancien professeur au petit séminaire, puis à la Faculté de théologie, mort à soixante-deux ans, le 29 mars; — de M. le docteur Marie-Adrien Fodéré, mort à quatre-vingt-un ans, le 21 mars; — de M. Henri Gagon, électricien de valeur, mort à trente-deux ans, le 2 mars, à Saint-Malo; — de Mlle Marguerite Grébus, directrice du *Progrès du Morbihan*, morte le 2 mars, âgée de vingt-trois ans; — de M. Henri Guérard, président de la Société des peintres graveurs, et collaborateur de la *Gazette des beaux-arts*, mort le 25 mars; — de Mgr Jeannerot, ancien professeur au séminaire de Besançon, secrétaire puis vicaire général de ce diocèse, et plus tard de celui de Lyon, musicien de talent, mort en mars, à Lyon, âgé de soixante-deux ans; — de M. Camille-Paul Jouve, colonel d'état-major en retraite, longtemps attaché à la Bibliothèque du ministère de la guerre, et auteur de travaux remarqués sur l'art militaire à l'étranger, mort à quatre-vingt-huit ans, le 26 mars; — de M. Jules Jouy, chansonnier populaire, mort le 18 mars, à quarante-trois ans; — de M. Victor Largeau, qui, de 1874 à 1878, explora le Sahara septentrional, l'un des partisans du transsaharien, mort le 25 mars à Niort; — de M. le docteur Paul Le Huen Dubourg, mort le 28 mars, à Angers; — de M. Eugène Maillet, professeur de philosophie au lycée Louis le Grand, et à qui l'on doit, outre des éditions classiques et sa thèse de doctorat (*De l'Essence des passions*, 1877, in-8), des ouvrages dont l'un lui a valu les encouragements de l'Institut (*L'Éducation, éléments de psychologie de l'homme et de l'enfant*, 1890-1893, 2 vol. in-12); — de M. Mansuy, qui, sous le pseudonyme de Musany, a écrit divers ouvrages relatifs à l'équitation; — de M. l'abbé Masselin, tour à tour professeur à divers collèges de province, mort à soixante-sept ans, le 24 mars, à Saint-Brice-sous-Avranches, dont il était curé; — de M. le docteur Morvau, ancien député du Finistère, mort à soixante-quinze ans, le 19 mars, à Lannilis; — de M. Pierre Philipps, mathématicien, mort à soixante-douze ans, le 3 mars, à l'Algérie-Floing (Ardennes); — de M. Élie Rinck, directeur de l'instruction militaire à l'École polytechnique, mort le 19 mars; — de M. le docteur Louis-Alexandre de Saint-Germain, ancien président de la Société de chirurgie, chirurgien de l'hôpital des enfants malades, et auteur de nombreux travaux de pathologie infantile, mort le 24 mars, à Paris; — de M. Rodolphe Salis, le littérateur bien connu, fondateur du *Chat Noir*, mort le 19 mars, à Brest; — de M. le colonel E. Saubinet, entomologiste distingué, président de la Société linnéenne de Lyon, mort en janvier dans cette ville; — de M. Léon Serre, avocat à Cherbourg, où il est mort le 20 mars, à soixante-dix ans; — de M. M. Thollon, botaniste, chef d'exploration au Congo français, mort en janvier, à Libreville.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Felice ALAIMO, professeur à l'École supérieure de médecine vétérinaire de Naples; — de Mrs Henry Ward BEECHER, auteur de *Letters from Florida* et d'autres ouvrages, morte le 8 mars, à Stamford (Connecticut); — de M. Michael BERNAYS, dont les travaux de littérature et d'histoire littéraire sont assez estimés, mort à soixante-trois ans, le 26 février, à Carlsruhe; — de M. Eduardo DE BETTA, auteur de travaux herpétologiques et conchyliologiques, mort à Vérone; — de M. Peter VON BRADKE, sanscritiste, mort à quarante-quatre ans, le 7 mars, à Giessen; — du Rév. E. Cobham BREWER, auteur d'ouvrages d'éducation et d'un *Guide to science* (1850), mort le 6 février; — de M. Otto BUCHNER, naturaliste distingué, mort à soixante-huit ans, le 5 février, à Giessen; — de M. Antonio CECCHI, explorateur africain, mort à quarante-sept ans, chez les Somalis, le 26 novembre; — de M. Walter Scott DALGLEISH, correspondant écossais du *Times*, collaborateur de *The Nineteenth Century*, de *The Quarterly review*, etc., mort le 15 février; — de M. C. DAMIANOS, professeur de grec à l'Académie orientale de Vienne, mort dans cette ville, en février; — du Rév. Solomon DEUTSCH, philologue américain, auteur d'une grammaire hébraïque estimée, mort le 27 janvier, à New-York; — de M. Wilhelm VON DOELLEN, astronome, mort, âgé de soixante-dix-sept ans, le 16 février, à Dorpat; — de M. E. DROST, poète dramatique, mort à soixante-seize ans, le 4 février, à Hambourg; — de M. T. Gwyn ELGER, sélénographe, mort à cinquante-neuf ans; — du R. P. FALLER, de la Compagnie de Jésus, originaire de Barr, ancien provincial d'Allemagne, ancien directeur de l'École polytechnique de Quito, mort au collège de l'Immaculée-Conception qu'il avait fondé à San-Leopoldo (Brésil); — de M. Galileo FERRARIS, sénateur du royaume d'Italie, professeur de physique au musée industriel de Turin, mort à quarante-neuf ans, le 7 février; — de M. Charles W. FREDERICKSON, qui avait formé une collection remarquable sur Shelley et sur les vieux poètes anglais, mort le 29 janvier, à Brooklyn; — de M. Friedrich HAHN, ancien professeur de droit à l'Université d'Iéna, mort à soixante-quatorze ans, le 5 mars; — de M. Leo VON HALBAN, professeur de médecine à l'Université de Cracovie, mort à cinquante-neuf ans, le 28 février, dans cette ville; — de M. John Howard HICKCOX, auteur d'un *Historical account of American coinage* (1858), d'un *History of the bills of credit* (1865) et d'un *Monthly catalogue of the U. S. publications*, mort le 30 janvier, à Washington; — de M. Georg HORN, publiciste, mort le 9 mars, âgé de soixante-dix ans, à Potsdam; — de Mrs Margaret HOSMER, à qui l'on doit quelques drames, morte le 3 février, à Philadelphie; — de M. Robert HUNTER, lexicographe, mort à soixante-quatorze ans, en février; — de M. Francis JACOX, qui laisse, entre autres publications, des *Shakespeare diversions* (1875-1877), mort à Saint-John's Wood, âgé de soixante et onze ans; — de M. August KOHLER, auteur de travaux d'exégèse biblique, mort à soixante-deux ans, le 17 février, à Erlangen; — de M. Joseph KOLB, mathématicien, mort à soixante-douze ans, le 26 février, à Vienne; — de M. Karl KRÜKL, professeur de théologie à l'Université de Vienne, où il est mort, à soixante-douze ans, le 22 février; — de M. W. LIN, directeur de l'École normale d'institutrices de Görlitz, mort le 26 février, à cinquante-deux ans; — du Rév. Joshua Hall MAC ILVAINE, président d'Evelyn College, Princeton, N. Y., à qui l'on doit *The Wisdom of the Apocalypse*, etc., mort le 30 janvier; — du poète russe Apollon MAÏKOV, mort en mars; — du poète allemand Karl MORRE, mort à soixante-cinq ans, le 22 février, à Graz; — de M. Ant. NIELSON, écrivain danois, mort le 7 mars; — du T. C. F. NOAH, des écoles chrétiennes, de son nom séculier Francis C. Curran, auteur d'ouvrages d'éducation, professeur de

littérature anglaise à Manhattan College, N. Y., mort le 29 janvier; — de M. George G. Perry, auteur de travaux sur l'histoire ecclésiastique, mort le 11 février, à Londres; — de M. Alex. Pirona, mort à Alexandrie, le 13 décembre; — de M. Guillermo Prieto, poète mexicain, mort à Mexico; — de M. David L. Proudfit, collaborateur des magazines américains et poète, mort le 23 février, à New-York; — du R. P. Dom Giuseppe Quandel, abbé du Mont-Cassin, mort en mars, à soixante ans; — de M. Samuel Harvey Reynolds, auteur de *The ruin of ancient Thebes*, mort à soixante-cinq ans, le 7 février, à Biarritz; — de M. Emil Rittershausen, poète allemand, mort le 8 mars; — de M. Daniel Sanders, le célèbre lexicographe et linguiste, mort à soixante-dix-huit ans, le 11 mars; — de M. Paul Taubert, publiciste, mort le 1er janvier, à Manaos, au Brésil; — de M. Filippo Tognini, conservateur de l'Institut botanique de Pavie, mort en février; — de M. Charles Tomlinson, auteur de nombreux ouvrages scientifiques, mort à quatre-vingt-neuf ans, le 15 février, à Londres, où il était professeur au King's College; — de M. K. von Torma, savant hongrois, mort à soixante-dix-neuf ans, le 1er mars; — de Mrs Oliver Wendell Holmes Upham, qui, sous le pseudonyme de Maiden Aunt, a collaboré à *The Saturday Evening Gazette* et autres revues des États-Unis, mort le 13 février à Salem, Mass.; — de M. Karl Vosyka, à qui l'on doit des travaux d'histoire littéraire, mort le 5 mars, à Prague; — de M. William Wallace, philosophe et moraliste, mort le 16 février, à Oxford; — de M. C. F. Wiepken, auteur de recherches sur les coléoptères, conservateur du muséum d'Oldenbourg, mort le 29 janvier.

Institut. — *Élections. Académie française.* — M. le comte Albert de Mun a été élu, au second tour de scrutin, en remplacement de M. Jules Simon, décédé, par 18 voix contre 12 à M. Ferdinand Fabre, 2 à M. Émile Zola et 2 bulletins blancs; M. Gabriel Hanotaux, ministre des affaires étrangères, a été élu au quatrième tour de scrutin, en remplacement de M. Challemel-Lacour, décédé, par 18 voix contre 1 à M. Émile Zola, 12 à M. Ferdinand Fabre et 13 bulletins blancs.

Académie des sciences morales et politiques. — M. Louis Passy a été élu membre libre en remplacement de M. Albert Desjardins, décédé.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 5 mars, M. Clermont-Ganneau a achevé sa communication sur une inscription grecque de Coptos, en Égypte; M. Th. Reinach a fait une communication sur l'auteur de la statue connue sous le nom de *Vénus accroupie.* — Le 12, M. Cagnat a communiqué une grande inscription découverte au nord-ouest de la ville de Testour; M. Héron de Villefosse a communiqué le dessin d'une mosaïque antique découverte au delà du Jourdain, à Madaba. — Le 19, MM. Clermont-Ganneau et Cagnat ont entretenu l'Académie de l'inscription de Testour et de la mosaïque de Madaba; puis M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur le poème de Sophronios, relatif à la prise de Jérusalem. — Le 26, M. Clermont a repris la question de la mosaïque de Madaba; M. Hamy a communiqué, au nom de M. Flamand, une note sur « deux pierres écrites » provenant d'El-Hadj-Mimoun, récemment envoyées au Louvre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 27 février, M. Sorel a donné lecture d'un mémoire où il a exposé les aspirations politiques et militaires des coalisés, après la rupture du congrès de Rastadt. — Le 6 mars, M. Lachelier a donné lecture d'une notice sur la vie et les travaux de feu Barthélemy-Saint-Hilaire; M. Levasseur a terminé la lecture de son mémoire sur l'*Ouvrier américain.* — Le 13, M. Sorel a achevé la lecture de son mémoire sur les derniers temps et la chute du

Directoire ; M. Lachelier a lu, au nom de M. Chaignet, un mémoire sur Damascius, auteur du *Traité des premiers principes*. — Le 20, M. Moïse Bloch a donné lecture d'un mémoire intitulé : *Le Budget d'un État collectiviste;* M. Levasseur a lu un nouveau chapitre des conclusions de son mémoire sur *l'Ouvrier américain*.

Concours et Prix. — *Académie des sciences morales et politiques*. — La section de philosophie a proposé la question suivante pour sujet du concours du prix Bordin à décerner en 1900 : 1° Exposer et apprécier les doctrines, tant anciennes que modernes, sur la personnalité humaine ; 2° conclure par une théorie de la personnalité.

— En 1898, la Société des antiquaires de Picardie décernera le prix d'histoire de la fondation Le Prince (500 fr.) au meilleur mémoire manuscrit sur un sujet d'histoire relatif à la Picardie avant 1789 (1er juillet 1898) ; — le prix d'archéologie de la fondation Le Dieu (800 fr.) au meilleur mémoire manuscrit d'archéologie concernant la Picardie (même terme) ; — le prix de biographie de la fondation Pinsard (200 fr.) à la meilleure biographie des femmes picardes illustres avant 1789.

Congrès. — Nous avons déjà parlé à nos lecteurs du congrès scientifique international des catholiques qui doit se tenir à Fribourg, en Suisse, pendant le prochain mois d'août. Le troisième fascicule du *Bulletin de la commission d'organisation*, qui vient de paraître, nous apprend qu'une modification a été apportée dans la date de la session : le congrès se tiendra du 16 au 20 août, ce qui sera certainement plus commode, pour les professeurs d'Universités par exemple, que leurs occupations retiennent habituellement jusque vers le milieu du mois d'août. Déjà cent soixante-seize rapports sont annoncés, et il est vraisemblable que le chiffre total ne sera guère inférieur à deux cents. Le congrès s'annonce comme devant être extraordinairement brillant, et la qualité ne sera pas inférieure à la quantité. Citons au hasard quelques titres, en invitant nos lecteurs, pour plus de renseignements, à se reporter au susdit *Bulletin :* I (sciences religieuses), MM. le docteur Casartelli, de Manchester, *L'Idée du péché dans les grandes religions de l'antiquité ;* le chanoine Chevalier, *La Renaissance des études liturgiques;* le chanoine Douais, *Sermons attribués à saint Augustin et deux anciennes collections de décrétales ;* le docteur Ehrhard, *Die Hagiographie der griechischen Kirche ;* Carl Holzhey, *Die apostolische Didascalia;* Mgr Kirsch, *Die liturgischen Gebete « pro defunctis » und die Gebetsformeln auf den Epitaphien des Altertums;* l'abbé Pisani, *Les Maronites étaient-ils monothélites avant le XIIe siècle?* II (sciences exégétiques), MM. Babelon, *Notes de numismatique orientale;* l'abbé Graffin, *La Version syriaque du livre de Daniel, par Jacques d'Édesse;* le P. Lagrange, *Les Sources de la Genèse;* le P. Rose, *L'Évangile hébreu de saint Matthieu;* le P. Scheil, *Notes d'archéologie orientale ;* III (sciences philosophiques), MM. le docteur Bach, *Aus Libenitz Briefwechsel ;* le docteur Clemens Bäumker, *Gundisalvus als Uebersetzer und Philosoph ;* le P. Coconnier, *Le Dédoublement de la personnalité ;* N. Kaufmann, *Ueber den Monismus;* l'abbé Maisonneuve, *De la Réalité du monde extérieur;* le comte de Vorges, *Les Certitudes de l'expérience;* IV (sciences juridiques, économiques et sociales), le R. P. Columban, *Le Journalisme catholique ;* MM. Hubert-Valleroux, *Des Syndicats professionnels obligatoires;* Pedrazzini, *Le Parlementarisme;* V (sciences historiques), MM. l'abbé Allain, *Les Débuts du cardinal de Sourdis;* Paul Allard, *Julien l'Apostat;* A. de Barthélemy, *Origine du monnayage féodal;* l'abbé Cauchie, *La Paix de Clément IX ;* Grauert, *Ueber Jordanus von Osnabrück;* Lynch, *Les Origines de l'Église irlandaise ;* le marquis Mac Swiney, *Mission du cardinal Bessarion en France;* R. P. de Smedt, *Saint Magnes;* VI (sciences philologiques), MM. le

chanoine Léonce Couture, *Histoire de la prose latine, métrique et rythmique jusqu'au XVe siècle;* Debrie, *Les Manuscrits latins de Saumaise;* Korchwitz, *Die Mundart der Clermonter Passion des X. Jahrhunderts;* l'abbé Rousselot, *Le Rythme dans le langage;* VII (sciences mathématiques, etc.), MM. Mac Donald, *A kinetic theory of activity;* colonel de la Llave, *Les Progrès récents de la balistique;* Middlehurst, *La Genèse du système solaire;* VIII (sciences biologiques), M. le docteur Lefebvre, *L'Hérédité physiologique et psychologique;* IX (sciences anthropologiques), le R. P. Van den Gheyn, *Les Populations primitives de la Belgique;* MM. de Kirwan, *Du Progrès de la connaissance depuis les animaux primaires jusqu'à l'homme;* le marquis de Nadaillac, *Les Ossements humains colorés en rouge;* X (art chrétien), le R. P. Berthier, *Les Arts à Fribourg;* Mgr de Waal, *Die figürlichen Darstellungen auf den altchristlichen Lampen.* Puissent ces quelques indications, que le manque de place nous empêche de donner plus nombreuses, décider à souscrire au congrès ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas fait encore! Le trésorier général est le docteur Fietta, 9, Grande-Rue, à Fribourg; le trésorier du comité français, M. Chobert, le dévoué secrétaire de l'Institut catholique.

— C'est à Nîmes que se tiendra cette année, du 18 au 24 mai, la soixante-quatrième session du congrès archéologique de France. Le congrès se terminera le 25 mai par une visite à la ville d'Avignon. Pour donner à nos lecteurs une idée des sujets qui y seront traités, nous donnons ici un abrégé des questions du programme : 1. État des études archéologiques dans le département du Gard depuis cinquante ans ; — 2. Les cavernes dans le Gard, leur mobilier ; les classer chronologiquement ; — 3. Signaler : 1° les sépultures de l'âge du bronze découvertes dans la France méridionale; 2° les sépultures du premier âge du fer découvertes aux environs de Nîmes; — 4. Oppida les mieux conservés et les plus typiques de la France méridionale et principalement du Gard ; — 5. Traces matérielles laissées par les populations qui ont précédé la conquête romaine, et notamment les Ibères, les Arécomiques, ainsi que celles qui peuvent révéler le passage ou le séjour des Wisigoths et des Sarrasins. Les sépultures wisigothiques permettent-elles de fixer les limites de l'extension de ce peuple dans le sud-est de la France? — 6. Dresser la carte archéologique du Gard par époques, ainsi que le plan de la ville de Nîmes, depuis l'époque gallo-romaine; — 7. Condition politique et juridique de la colonie *Augusta Nemausa;* — 8. Vestiges des ponts et aqueducs romains dans les différentes parties de la Narbonnaise et notamment dans le Gard; — 9. Monuments les plus anciens du christianisme existant dans la région; — 10. Monuments religieux de la région à l'époque romane; — 11. Monuments religieux de l'époque gothique et de la Renaissance; — 12. Peintures murales, verrières, tableaux, objets mobiliers, orgues, orfèvrerie et anciens ornements, conservés dans les églises des anciens diocèses formant actuellement celui de Nîmes; — 13. Constructions militaires du moyen âge; — 14. Ponts construits au moyen âge par les confréries des Frères pontifes; — 15. Constructions civiles les plus importantes de la région; — 16. Découvertes numismatiques les plus récentes; — 17. Anciennes industries locales; — 18. Mines exploitées dans l'antiquité et dans le cours du moyen âge; — 19. Principales foires dans l'antiquité et jusqu'à nos jours.

Un Indicateur de bibliothèques privées. — La publication que M. G. Hedeler, de Leipzig, entreprend sous le titre : *List of private libraries. Liste de bibliothèques privées. Verzeichniss von Privat-Bibliotheken,* est évidemment appelée à rendre de grands services. Il n'est pas aisé, pour un érudit qui travaille sur une matière, de se renseigner au sujet des collections particu-

lières qui pourraient être consultées par lui avec profit. Le premier volume, qui vient de paraître, est consacré aux États-Unis et au Canada. Il renferme cent pages in-8, interfoliées de pages blanches, qui rendront faciles les additions. Les soixante-dix premières comprennent la liste par ordre alphabétique de six cent un collectionneurs, avec leurs adresses, le nombre en chiffres ronds des volumes de leurs collections, et l'indication, assez brève, des matières auxquelles elles se rapportent. Ces indications sont rédigées à la fois en allemand, en anglais et en français. Il nous paraît intéressant de noter que plusieurs des collections formées aux États-Unis dépassent vingt-cinq mille volumes; deux (le colonel Durrett, à Louisville, et M. Ford, à Brooklyn) atteignent cinquante mille. On pourrait faire aussi de curieuses remarques sur la composition de ces bibliothèques ; une seule (M. Hodgkins, à Somerville), contient huit mille volumes sur la guerre de sécession. Après quelques pages réservées aux annonces, nous trouvons une table géographique et un index par matières. Le volume est donc d'une consultation facile. Malheureusement le prix (10 fr.) est un peu élevé. Le second volume de cette utile publication se référera à la Grande-Bretagne. L'éditeur fera paraître en même temps un supplément au premier volume, pour lequel il réclame le concours de tous ses lecteurs.

Paris. — Les correspondances sont assurément parmi les sources les plus précieuses auxquelles puisse recourir l'historien. Malheureusement les lettres missives de l'époque ancienne se sont généralement perdues ; pour quelques écrivains, il existe des recueils (Gelbert, Fulbert de Chartres, etc.) ; moins apprêtés sont les formulaires dans lesquels on a recueilli des modèles de lettres, sans prendre parfois la peine de supprimer les détails particuliers, les noms propres, les indications diverses, qui laissent au document sa physionomie personnelle et le rendent pour nous plus intéressant. Depuis plusieurs années, M. Ch.-V. Langlois, maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, poursuit l'étude des diverses collections de ce genre qui nous sont restées des XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Les résultats de cette enquête sont publiés dans les *Notices et extraits des manuscrits*. Depuis 1890, cinq articles ont déjà paru et ont été tirés à part (*Formulaires de lettres du XIIe, du XIIIe et du XIVe siècle*. Paris, C. Klincksieck, in-4 de 32, 18, 18, 15 et 30 p. Prix des 5 fasc. : 5 fr. 80). M. Langlois nous y fait connaître : 1° un recueil de mandements royaux (B. N. lat. 4763), composé vraisemblablement sous Philippe V, et surtout important pour le nord de la France ; 2° un formulaire de l'ordre de Prémontré (Bibl. de Soissons, ms. n° 8), renfermant des lettres de Guillaume de Louvignies et qui vient heureusement compléter les cartulaires de l'ordre ; 3° trois formulaires orléanais (B. N. Baluze, 279; Lat. 7420 B.; Rouen, 1468); 4° un formulaire de Llandaff (Cambridge. Dd. IX, 38), d'un *Ars dictaminis* de Pierre de Blois, contenu dans le même manuscrit; 5° un *Epistolarium* ajouté à un *Ars dictaminis* du XIIe siècle (Laurent. Plut. XXV, sin. 4); un autre *Epistolarium* qui suit un exemplaire de la Somme de Thomas de Capoue (Laurent. Léopold.-Gadd CXVI); enfin un exemplaire du traité de Geoffroi l'Anglais, conservé à la bibliothèque de Pérouse. M. Langlois ne s'est pas contenté de nous donner une notice de ces recueils et de nous fournir à l'occasion des renseignements sur leurs auteurs (c'est ainsi qu'il restitue à Geoffroi l'Anglais son nom de Cumeselz), mais il a encore pris soin de reproduire quelques-unes des pièces qui composent les recueils examinés par lui; en sorte que ses articles s'imposent à l'attention des historiens.

— La bibliothèque du comte d'Asburnham contient un traité anonyme des *Sept Psaumes allégorisés*, écrits avant 1380 pour Charles le Mauvais, roi

de Navarre, d'après le catalogue. M. I. Berger, ayant eu à examiner ce manuscrit, se rendit compte qu'il avait été exécuté non pour Charles le Mauvais, mais pour son fils Charles le Noble. Un autre exemplaire du même ouvrage, récemment acquis par la Bibliothèque nationale, a permis au savant administrateur de cet établissement d'arriver, par un examen attentif, à des conclusions plus précises encore : l'ouvrage a été exécuté dans les six ou sept derniers mois de 1409, à la requête de Charles le Noble, par la célèbre Christine de Pisan. C'est ce que M. Delisle établit avec certitude dans la *Notice sur les sept psaumes allégorisés de Christine de Pisan* (Tiré des *Notices et extraits des manuscrits*. Paris, C. Klincksieck, in-4 de 13 p.).

— La famille d'un regretté travailleur vient de publier une plaquette intitulée : *Auguste Prost, ancien conseiller municipal de la ville de Metz, membre de la Société nationale des antiquaires de France, de la Société de l'histoire de France, de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, membre de l'Académie de Metz, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie (1817-1896)* (Paris, Lesort, gr. in-8 de 22 p. avec portrait). L'élégante brochure contient : 1° une notice biographique très bien faite due à M. Ém. Michel (de l'Institut); 2° une liste (en quarante-trois numéros) par ordre chronologique des études et ouvrages publiés par Auguste Prost, auxquels il faut joindre « le remarquable ensemble des documents amassés par lui sur le pays messin. »

— *Le Clergé français, annuaire ecclésiastique pour 1897* (Paris, 19, rue Cassette, in-8 de XLIV-1,097 p.), vient de paraître. C'est le guide indispensable de tous ceux que leurs études ou leurs affaires mettent en rapport avec le clergé, les congrégations et les établissements d'instruction religieuse. Ledit Annuaire, qui en est à sa quatrième année, peut se diviser en trois parties : 1° Les renseignements d'un intérêt général tels que : la chronologie des Papes, le Sacré Collège, les établissements français en Italie, les évêchés du monde entier avec les noms des titulaires, la liste des prêtres chargés d'œuvres paroissiales militaires, etc. ; 2° les diocèses de France et des colonies classés par ordre alphabétique. Chaque diocèse comprend : une notice historique, l'évêque, les vicaires généraux, le Chapitre; le clergé paroissial par ordre alphabétique de communes (avec les bureaux de poste et les gares qui les desservent); les séminaires, les congrégations religieuses et les maisons d'éducation; les pèlerinages; 3° la troisième partie est entièrement consacrée aux congrégations. Il est bon de faire remarquer que le prix de cette utile publication n'est plus que de 8 fr., au lieu de 12 fr. qu'il coûtait l'an dernier.

— « La rénovation actuelle de l'estampe s'affirme chaque jour davantage; l'affiche, semblablement, a pris de l'extension. » Telles sont les raisons par lesquelles la nouvelle revue *l'Estampe et l'Affiche* explique son apparition. Publiée par la librairie des éditions d'art (Édouard Pelletan, 125, boulevard Saint-Germain), sous la direction de M. Clément-Janin, et ayant pour rédacteur en chef M. André Mellerio, ce recueil, qui a commencé de paraître le 5 mars, donne dans chaque numéro, outre des articles de fond, des renseignements documentaires classés sous trois rubriques : 1° les estampes et les affiches du mois; 2° la cote artistique ; 3° faits et documents (expositions, livres nouveaux, etc.). Il y a quatre éditions : l'ordinaire, au prix de 6 fr. par an; une deuxième, avec primes, à 12 fr.; une troisième, ajoutant aux primes des suppléments, à 20 fr.; enfin une édition de luxe à 50 fr. Les prix pour l'étranger sont de 8, 15, 25 et 60 fr. La première prime distribuée avec le premier numéro est une affiche en trois couleurs de Bonnard. Les suppléments pour la première année seront deux études de M. Clé-

ment-Janin sur Vierge, et de M. Mellerio sur l'Estampe chez les jeunes.

— M. Fernand Mazerolle et M. Raymond Serrure nous dotent d'une nouvelle revue de numismatique. Jugeant la *Revue numismatique* trop occupée de l'antiquité, l'*Annuaire de la Société française de numismatique* trop peu accessible, puisqu'il ne s'adresse qu'aux membres d'une compagnie, le *Bulletin de numismatique* trop modeste et trop réduit à l'allure d'un bulletin d'informations, ils ont prétendu, en fondant la *Gazette numismatique française*, créer une revue destinée spécialement à s'occuper des monnaies françaises. Il est vrai qu'ils étendent singulièrement ce terme, puisqu'ils y font rentrer tous les pays où s'est fait sentir l'influence française. La *Gazette* (trimestrielle, 25 fr. par an. Bureaux : 53, rue de Richelieu) se distinguera encore en faisant une place dans ses colonnes au mouvement artistique contemporain et à l'étude des questions économiques.

— Encore un fascicule (le 20e) du *Dictionnaire général de la langue française*, par MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas. Il nous conduit du mot Mercenaire au mot Négrillon (Paris, Delagrave).

— Le roman si curieux de M. André Laurie : *Atlantic*, dont nous avons parlé (t. LXXIV, p. 508-509), à propos de la belle édition grand in-8, nous est arrivé dernièrement sous format in-18 (Paris, Hetzel, 336 p., avec grav. — Prix : 3 fr.). Nous renvoyons nos lecteurs à notre article prérappelé.

Berry. - La question de la primatie de l'église de Bourges a fait couler déjà beaucoup d'encre et soulevé jadis de vives discussions entre érudits. M. Georges Pariset, maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy, a repris de fond en comble l'étude de la question; il ne tardera guère à publier les résultats de la consciencieuse enquête à laquelle il s'est livré. La thèse latine qu'il vient de soutenir avec le plus vif succès devant la Faculté des lettres de Paris : *De primordiis Bituricensis primatiae* (Nanceii, ex typis Berger-Levrault, in-8 de 139 p.), renferme, sous une forme latine, les premiers chapitres de cet ouvrage, que nous aurons sans doute l'occasion de présenter plus longuement à nos lecteurs.

Franche-Comté. — M. Charles Beauquier a publié dans le journal *les Gaudes*, qui paraît à Besançon, une longue suite de notices aussi curieuses que suggestives, qu'il a réunies sous le titre suivant : *Blason populaire de la Franche-Comté. Sobriquets, dictons, contes relatifs aux villages du Doubs, du Jura et de la Haute-Saône* (Paris, Lechevalier, in-8 de 303 p. — Prix : 4 fr.). Il a fallu beaucoup de patience à l'auteur pour constituer un tel ensemble. Il convient de remarquer toutefois que M. Beauquier a eu pour précurseur le docteur Perron, qui, dans ses *Proverbes de Franche-Comté* (Besançon, Marion; Paris, Champion, 1876), avait déjà mentionné, en vingt pages, un certain nombre de « quolibets sur les pays » comtois. L'œuvre débute par une *Introduction* un peu courte, mais fort bien faite. Viennent ensuite les dictons ou traditions concernant la Franche-Comté ou ses habitants en général. Tout le reste du volume est consacré aux localités de la province rangées par ordre alphabétique, les trois départements confondus. Le part est assez large pour le Doubs et la Haute-Saône ; elle apparaît plus restreinte pour le Jura. La place nous manque pour noter diverses omissions que d'ailleurs M. Beauquier ne se dissimule point avoir commises. Nous nous bornerons donc à signaler le présent volume aux folkloristes, dont il fera la joie. Avertissons cependant nos lecteurs que l'ouvrage, en raison des crudités qu'il renferme, ne s'adresse qu'aux savants et aux humoristes. En résumé, nous sommes en face d'un livre qui peint bien l'esprit populaire comtois, avec ses petites méchancetés s'attaquant à tout et ses plaisanteries assez rudes. Les brocards que se décochent mutuellement les naturels du pays

ont partout leurs équivalents, et il serait à désirer que semblable inventaire, en dépit de ses irrévérences, de ses incongruités même, fût dressé dans toutes nos provinces, avant que le souvenir s'en aille où vont les neiges d'antan. Une vignette, due au peintre Lobrichon, met ici une note d'un piquant réel, d'un « localisme » vivant et gai.

— Examiner Charles Nodier comme naturaliste était chose relativement aisée, mais le poser comme médecin, c'était plus difficile. Peut-être M. le docteur Paul Fabre (de Commentry) a-t-il envisagé sa thèse avec plus de sérieux qu'elle ne le comportait. Quoi qu'il en soit, la brochure qu'il nous envoie : *Études de littérature médicale. Charles Nodier naturaliste et médecin. Sa théorie du choléra, sa dernière maladie* (Montluçon, impr. du *Centre médical*, in-8 de 16 p.), n'en offre pas moins beaucoup d'intérêt. La *Théorie du choléra*, que rappelle M. P. Fabre, est extraite d'une lettre écrite à Charles Weiss, bibliothécaire de Besançon, par Charles Nodier, le 24 avril 1832, laquelle répondait à celle, en date du 10 du même mois, que Nodier avait reçue de Weiss. M. Fabre croit que les lettres de Weiss à Nodier n'ont pas encore vu le jour. Nous pouvons l'assurer qu'il est mal renseigné sur ce point : la publication en a été faite par M. Léonce Pingaud (Paris, Champion, 1889, in-8 de 122 p.) [Cf. *Polybiblion*, t. LVIII, p. 184-185]. Dans ladite missive du 10 avril 1832, le bibliothécaire de Besançon dit, entre autres choses, à son ami : « Tu sais que pour moi tu es le plus grand médecin du monde, et que, quand tu serais docteur de l'Université de Vienne, comme tu l'avais fait croire un jour à Barrey, ma confiance dans tes lumières ne serait pas plus aveugle. Dis-moi donc ce que nous devons faire dans le cas d'invasion du choléra. » En dépit de la bonne opinion de Weiss et malgré les conclusions du petit travail du docteur Fabre, nous ne croyons que faiblement au savoir médical de Nodier : ce diable d'homme, tout d'imagination, était un si intrépide mystificateur!

— De la *Statistique forestière de l'arrondissement de Pontarlier* (*Doubs*) (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 28 p. avec tableaux. Extr. du *Bulletin de la Société forestière de Franche-Comté et Belfort*), nous nous bornerons à dire que c'est l'intitulé d'une conférence faite au congrès organisé par la Société forestière de Franche-Comté et Belfort, à Pontarlier, le 24 août 1896, par M. Émile Cardot, inspecteur des forêts à Pontarlier. M. Cardot a été bien inspiré en donnant un tirage à part de cette étude point du tout rebutante, quoique nécessairement un peu technique. — On doit aussi au même M. É. Cardot le *Compte rendu des excursions faites, les 24, 25 et 26 août 1896, par les membres de la Société forestière de Franche-Comté et Belfort ayant participé au congrès de Pontarlier* (*Doubs*) (Besançon, P. Jacquin, in-8 de 24 p. Extr. du *Bulletin* susdit). Ici, nous sommes en face d'un travail sérieux comme le précédent, sans doute, mais souvent amusant et émaillé de descriptions relevées parfois d'une pointe d'esprit. Les congressistes ont visité, dans les deux premières journées, la forêt de Pontarlier, la gorge des Entreportes, dont M. Cardot rappelle la légende, la forêt communale d'Ouhans et la source de la Loue. Malheureusement, la pluie gâta la troisième journée, et il fallut clore l'excursion par un temps lamentable. Ce qui n'empêche pas l'auteur, dans sa relation, de faire montre jusqu'au bout d'une belle et franche gaieté.

— Dans un discours tout vibrant de haute piété et de patriotisme, qui vient d'être publié : *Discours prononcé dans l'église de Saint-Ferjeux pour l'inauguration des vitraux du transept* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-18 de 11 p.), M. l'abbé Élie Perrin retrace à grands traits l'histoire du vitrail dans les églises et l'histoire de la construction de la basilique de Saint-Ferjeux.

En la circonstance, il attire plus spécialement l'attention sur les vitraux qui décorent le nouveau sanctuaire. Ce qu'il nous fait apercevoir de l'ensemble nous incite à exprimer le désir de voir un jour quelque architecte-artiste, doublé d'un écrivain, publier une étude appuyée de planches représentant les parties les plus remarquables de cet important monument religieux.

Guyenne et Gascogne. — M. A. Claudin nous donne *les Origines et les débuts de l'imprimerie à Bordeaux* (Paris, A. Claudin, gr. in-8 de 116 p. Extrait de la *Revue catholique de Bordeaux*). Le savant bibliographe a complété et rectifié tout ce qui avait été publié sur ces obscures et difficiles questions, particulièrement l'*Imprimerie à Bordeaux en 1486*, d'Ernest Gaullieur, et *les Origines de l'imprimerie en Guyenne*, de Jules Delpit. On lira avec grand intérêt les pages sur Gaspard Philippe, imprimeur du *Tracté (sic) contre la peste* du médecin Gabriel de Tarregua (1519), et de la *Grammaire latine* d'Antonio de Nebrissa (1519), etc.; sur Jean Guyart, imprimeur du *Bréviaire de Saint-Seurin*, du recueil (modifié et complété) des œuvres médicales de Tarregua; sur François Morpain, auquel on doit le premier livre en langue basque, une nouvelle édition des *Coutumes de Bordeaux*, etc.; sur Pierre de Ladime, successeur de la veuve Morpain, enfin sur Guillaume Boulanger, le prédécesseur du célèbre Simon Millanges. La brochure, très bien imprimée, est ornée de nombreuses planches qui achèvent de la rendre digne des éloges des plus délicats bibliophiles.

Languedoc. — Le tome VIII de la neuvième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse* (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, gr. in-8 de 657 p.) contient, entre autres intéressants morceaux, ceux dont voici la liste : *Caractères de la Chevalerie dans les différentes périodes de son existence*, par A. Duméril ; *les Marsupiaux actuels et fossiles*, par Ladvocat ; *Souvenirs universitaires* (seconde partie); *Les Jésuites*, par Deschamps ; *Les Orages des années 1893 et 1894 dans la Haute-Garonne*, par Ed. Salles ; *Les Fouilles de Martres-Tolosane* (1826, 1840, 1890), par L. Joulin ; *Statut municipal inédit des parcheminiers de Toulouse*, du 10 février 1329, par l'abbé C. Douais ; *le Drame lyrique au point de vue littéraire*, par Hallberg ; *Coup d'œil rapide sur les bases scientifiques de la thérapeutique thermale*, par le docteur Garrigou ; *le Premier grand Portrait de Molière*, par E. Lapierre ; *Lamarck botaniste, sa contribution à la méthode dite naturelle et à la troisième édition de la Flore française*, par D. Clos ; *Variations du roman de dame Clémence*, par Roschach (démolition définitive de Clémence Isaure) ; *Quelques points de droit grec dans les plaidoyers de Cicéron*, par Lécrivain ; *des Sociétés de patronage pour les indigents qui sortent guéris des asiles d'aliénés*, par le docteur Victor Parant; *Sur l'état des travaux entrepris à l'Observatoire de Toulouse*, par B. Baillaud ; *Ce que mangeaient les Romains* (suite), par Antoine ; *Archéologie mathématique. Pierre Forcadel, lecteur du Roy ès mathématiques* (1560-1573), suite, par Fontès ; *la Lutte pour la vie*, par A. Crouzel; *les Variations du climat de Toulouse*, par Massip; *l'Art paradoxal*, par le baron Desazars de Montgailhard ; *l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse au XVIIIe siècle. Pièces inédites*, 1739-1792, par l'abbé Douais, etc.

Limousin. — Le *Polybiblion* a déjà signalé un important fragment du livre que l'érudit imprimeur limousin, M. Paul Ducourtieux, a tout récemment publié sous le titre : *Les Barbou imprimeurs. Lyon-Limoges-Paris (1524-1820)* (Limoges, imp. veuve Ducourtieux, in-8 de IV-411 p.). Le fragment en question, qui porte le même intitulé général, était relatif aux seuls *Barbou de Limoges (1566-1820)*. Il occupe, dans l'œuvre totale, les pages 133 à 276 (Cf. *Polybiblion*, t. LXXVII, p. 91-92). L'étude que nous avons entre les

mains, aussi savante que complète, a paru par tranches dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, ainsi que nous l'avons noté précédemment. Pour mener à bien son travail, l'auteur a utilisé les notes recueillies par l'ingénieur Pierre Poyet et les documents découverts par celui-ci au château de Monimes (Haute-Vienne), que les Barbou ont possédé de 1734 à 1788. « Le plus important de ces documents était le *Livre de raison de la famille Barbou*, commencé en 1567 par Hugues, le premier des imprimeurs de ce nom qui se soit fixé à Limoges, et continué par ses successeurs jusqu'en 1786. » Dans sa préface, très intéressante et fort précise, M. Ducourtieux expose clairement la méthode qu'il a suivie. Il donne en premier lieu le Livre de raison, ce qui lui permet de « présenter ainsi la famille Barbou ; car le Livre, sauf dans ses premiers feuillets, ne contient guère que des mentions de naissances, mariages ou décès. Dans les notes, ajoute M. Ducourtieux, nous avons comblé les lacunes au moyen des papiers de famille qui ont été mis à notre disposition. Nous avons cherché ensuite, à l'aide des ouvrages imprimés eux-mêmes et des quelques renseignements bibliographiques que nous avons pu recueillir, à faire l'histoire de l'imprimerie Barbou. Les diverses villes où ces imprimeurs ont exercé nous dictaient la division à suivre : la deuxième partie de notre travail a été consacrée aux *Barbou de Lyon (1524-1566)* ; la troisième, aux *Barbou de Limoges (1566-1820)* ; et enfin la quatrième, aux *Barbou de Paris (1704-1808)*. » Ces quelques lignes, dans leur brièveté, résument bien l'ensemble du livre, qui peut être recommandé comme un modèle du genre. Une *Table analytique des matières* très minutieuse termine cet instructif volume, qui intéressera à la fois les imprimeurs, les libraires, les érudits et les écrivains de toute sorte de la France entière et probablement aussi de l'étranger.

Nivernais. — Nous avons récemment signalé une brochure de M. Charles Bohème sur Pasteur ; voici du même auteur une autre conférence sur *le Sentiment dans la vie morale* (Nevers, imp. G. Vallière, in-8 de 18 p.). C'est le discours par lequel ont été inaugurées une série de leçons publiques, faites dans la grande salle de l'hôtel de ville de Nevers. Professeur de philosophie au lycée, c'est naturellement de philosophie que M. Bohème devait parler à ses auditeurs ; tous ses efforts ont été dirigés à réconcilier la raison et le sentiment, et à combattre la doctrine dure et hautaine de Kant, qui refuse au cœur toute part à l'acte de vertu. Combien, au contraire, le sentiment est un précieux auxiliaire pour notre volonté, c'est ce qu'établit M. Bohème ; et il conclut ce « sermon de prédicateur laïque » par le mot du P. Didon : « Le cœur est le grand maître de la vie. »

Normandie. — Ce qu'était autrefois le *Château de Flers*, ce qu'il est aujourd'hui, personne ne pouvait mieux le dire que M. Jules Appert dans un des fascicules de la *Normandie monumentale*. Les « cèdres » du XVIIe siècle ont vu passer sous leurs allées de gracieuses dames, puis des vaillants armés pour Dieu et pour le Roi. Aujourd'hui, dans le « Parterre, » les visiteurs se pressent pour aller à l'intérieur admirer les meubles rares et les beaux portraits. De Nicolas Grosparmy aux possesseurs actuels, M. Jules Appert a un mot pour tous et convenant à tous. Il a même ajouté quelques lignes sur Gasprée. Deux plans et deux héliogravures, dont une vue splendide du château, complètent ce travail, qui mérite une place d'honneur parmi ceux qu'a recueillis et édités M. Lemale, au Havre (in-4 de 7 p.).

Provence. — Deux brochures de M. Maurice Raimbault. Une de ces brochures, écrite en langue provençale, contient le discours prononcé aux funérailles de Paul Arène, le 19 décembre 1896, par son confrère en félibrige, *Cabiscoû de l'escolo de Lerin* (Privas, in-8 de 7 p.). Ce discours, plein de

cœur et de talent, est digne de l'aimable et délicat écrivain qui n'a pas moins été regretté à Paris qu'en Provence. — L'autre brochure a pour titre : *Les Faux Louis de la Rochelle* (Paris, R. Serrure, gr. in-8 de 5 p. Extrait du tome IV du *Bulletin de numismatique*). M. Raimbault, en classant les archives de la commune de Mouans-Sartoux, a trouvé une lettre adressée par le subdélégué de l'intendant de Provence, à Grasse, le 8 octobre 1776, aux consuls de Mouans, leur apprenant qu'on a fait frapper trente mille louis faux qui sont en route pour la France, au millésime de 1757, avec la lettre H qui est la marque de la Rochelle : il a entouré le document de curieuses observations.

Quercy. — Nous ne saurions féliciter le lycée de Cahors du professeur qui y enseigne la rhétorique ! Dans la conférence qu'il a donnée le 17 janvier, au théâtre municipal, au profit de la caisse des écoles, sur *l'Avenir de la poésie* (Cahors, imp. Layton, in-8 de 29 p.), et à laquelle assistaient (certains passages de son discours en sont la preuve) quelques-uns des jeunes gens qu'il est chargé d'instruire, il a résumé en ces termes les conditions actuelles où se trouve le poète : « une humanité partagée en une masse insuffisamment cultivée, et une élite elle-même gênée dans son développement ; cette humanité tout entière occupée à la lutte pour la vie, passionnée à la poursuite du lucre, et pour la mieux écraser, la double oppression du militarisme et de l'esprit religieux ! »

Velay. — M. Germain Martin vient de publier une plaquette qui se recommande à l'attention des bibliophiles par l'intérêt du sujet (*Les plus anciens Libraires du Puy, 1514-1544*), par le soin avec lequel ce sujet a été traité, par l'élégance de l'impression (Le Puy-en-Velay, imp. Marchessou, in-8 de 13 p.). Ajoutons que la plaquette, tirée seulement à cinquante exemplaires non mis dans le commerce, est ornée d'une planche où est parfaitement reproduit le frontispice du *Missale ad usum Aniciensis ecclesiae*, imprimé à Lyon, en 1511, par Étienne Baland. Les libraires dont s'occupe M. G. Martin sont Henri Monestier ; Antoine et Julien Amouroux ; Jean Allard, dit Vandosme ; Barthélemy Nicolas et Rogier Fabre. Sur tous ces personnages si peu connus, notamment sur Monestier, le premier libraire qui s'établit au Puy, l'excellent chercheur a réuni de nombreux renseignements, tous puisés à des sources sûres.

Alsace-Lorraine. — M. l'abbé A.-M.-P. Ingold publie le fascicule IX des *Correspondants de Grandidier : Dom La Forcade et Dom Germain Poirier. Lettres sur le prieuré de Lièvre* (Paris, A. Picard et fils ; Colmar, Henri Huffel, gr. in-8 de 22 p. avec deux planches.) M. Ingold n'a pu retrouver les lettres adressées à Grandidier par Dom La Forcade et par Dom Poirier, mais il nous donne plusieurs lettres de l'historien de l'église de Strasbourg, ainsi que celles qu'échangèrent entre eux les deux bénédictins en réponse aux questions qui leur avaient été adressées par cet érudit au sujet du prieuré de Lièvre, célèbre par son ancienneté et par les grands noms de saint Fulrade et de Charlemagne. Ces documents contiennent de précieux renseignements historiques. Le savant éditeur y a joint des notes sur Dom La Forcade, sur Dom Poirier, sur l'ancienne église du prieuré du Lièvre et sur les documents relatifs à ce prieuré conservés aux Archives nationales.

Angleterre. — Nous devons signaler l'apparition d'un nouveau périodique catholique à Londres : *The Monitor*, dirigé par M. J.-C. Thomson, naguère attaché à la rédaction du *Catholic Times* de Liverpool. M. Thomson s'est entouré de personnalités marquantes dans le monde catholique anglais : MM. R. F. O'Connor, Stephen Mac Kenna, qui sera le correspondant parisien du journal ; M. J. P. Coughlan, qui y fera la gazette parlementaire ; le rév. Luke Rivington, le rév. Dom Gasquet, M. Hilliard Atteridge, etc.

— On annonce, pour paraître en octobre prochain, une biographie en deux volumes de lord Tennyson, écrite par son fils, le lord actuel.

Espagne. — L'inauguration à Játiva, dans le diocèse de Valence, d'une statue à Calixte III, a fourni au chantre de l'église métropolitaine de Valence, Don Urbano Ferreiroa, l'occasion d'un discours où il rappelle en quelques mots la carrière et les mérites du pontife espagnol : *Discurso pronunciado en el acto del descubrimiento de la estatua de Calixto III en la ciudad de Játiva el dia 24 de octubre del corriente año* [*1896*] (Valence, imp. de Federico Domenech, in-8 de 12 p.).

Italie. — Deux revues nouvelles, l'une et l'autre semimensuelles, viennent de paraître à Milan : l'une, dont le premier numéro date du 24 décembre dernier, a un caractère plus populaire : c'est *Il Cuore milanese*, dont le directeur est M. Franco Bello (35, via Solferino). L'autre, qui s'est mise sous le patronage de l'illustre *Cesare Cantù* (Paolo Carrara, éditeur) et qui a pour directeur M. Camillo Tommasi, se recommande davantage à l'attention. Dans le premier numéro, daté du 1er janvier, nous notons une étude de M. Émilio Penco sur *I caratteri storici di C. Cantù* et des lettres inédites adressées à l'illustre savant par M. A. Ronna.

— Parlant de l'*Accademia dei Fulminati* de Turin dans son travail *Delle Società letterarie del Piemonte*, Vallauri déclare n'avoir pas rencontré mention de membres de cette Académie entre 1664, date des thèses de Gabuto, qui en était alors prince, jusqu'à 1718. M. Federico Bianco di San Secondo a trouvé dans des papiers de famille qu'un de ses ancêtres, Nicolo Bianco di San Marcel, avait porté le même titre de prince de l'Académie en l'année 1670. Cette trouvaille lui a fourni l'occasion d'une brochure qui forme un complément au livre de Vallauri et où il nous donne quelques détails sur Nicolo Bianco et sur sa famille. *L'Accademia torinese dei Fulminati e il suo presidente nel 1670* (Roma, tip. Sallustiana ; l'auteur, Corte dei Conti) est pourvue d'un tableau généalogique (in-8, 26 p.).

— Ce sont assurément des principes élevés et de nobles intentions qui ont dicté à M. le professeur S.-F. Fisichella le discours prononcé par lui le 14 novembre dernier, à l'ouverture des cours de l'Université de Messine : *Lotta ed etica* (Messina, tip. fratelli Salvaggio e G. Capone, in-8 de 63 p.). Il s'élève avec force contre la doctrine du *Struggle for life* et contre les théories brutales qui font de la guerre un agent de civilisation et une nécessité heureuse dont on ne doit pas désirer la suppression. Mais la générosité de ses sentiments ne l'entraîne-t-elle pas parfois un peu loin, par exemple quand il réclame la suppression de la peine de mort ?

— Nous trouvons dans la revue d'art et de littérature dirigée par le professeur Basilio Magni, l'*Istruzzione* (Roma, via d'Azeglio, 361, numéros du 1er octobre et du 1er novembre 1896), deux articles de M. Giovanni Martucci sur un humaniste peu connu, Fuscus Paracletus Cornetanus, dont M. Crispino Mariani vient de retrouver un *Carmen bucolicum* en trois églogues dédié à Pie II, quelques satires et un poème intitulé *Tarentino*. M. Martucci précise quelques points de la vie du poète qui, de son nom de famille, s'appelait Malvezzi, qui entra dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin et devint, le 10 mars 1460, évêque d'Acerno.

Publications nouvelles. — *Jésus de Nazareth*, par A. Réville (2 vol. in-8, Fischbacher). — *La « Religion de Jésus » ressuscitée au Japon*, par F. Marnas (2 vol. in-8, Delhomme et Briguet). — *Primauté de saint Joseph*, par C. M. (in-8, Lecoffre). — *Petit Mois de saint Jean*, par le P. V. Jeanroy (in-32, Desclée et de Brouwer). — *Le Diable dans la vie des saints*, par P. Verdun (2 vol. in-18, Delhomme et Briguet). — *Esquisse d'une philosophie*

de la religion d'après la psychologie et l'histoire, par A. Sabatier (in-8, Fischbacher). — *Précis de la doctrine catholique*, par le R. P. Wilmers (in-8, Tours, Mame). — *La Prédication*, par le R. P. G. Longhaye (in-8, Retaux). — *Sermons et panégyriques*, par le P. Gondrand (2 vol. in-18, Delhomme et Briguet). — *Le Directeur des retraites de première communion*, par l'abbé R. Turcan (in-18, Séez, Leguerney-Montauzé). — *Les Voix de Lourdes*, par E. Dunac (in-18, Retaux). — *Entretiens familiers sur la question religieuse et sociale*, par Bovier-Lapierre (in-18, Delhomme et Briguet). — *De l'Équilibre politique légitimiste et du principe des nationalités*, par A. de Stieglitz (in-8, Pedone-Lauriel). — *Les Erreurs judiciaires et leurs causes*, par M. Lailler et H. Vonoven (in-8, Pedone). — *Code civil du Vénézuéla. Lois civiles du Brésil*, par R. de la Grasserie (in-8, Giard et Brière). — *Le Travail des couturières en chambre et sa réglementation*, par H. Lambrechts (in-16, Société belge de librairie). — *Sokrates und Plato*, dargestellt von E. Pfleiderer (gr. in-8, Tübingen, Laupp). — *Gerbert. Un pape philosophe*, par F. Picavet (in-8, Leroux). — *La Cause première, d'après les données expérimentales*, par E. Ferrière (in-16, Alcan). — *De l'Erreur*, par V. Brochard (in-8, Alcan). — *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, par A. Labriola (in-18, Giard et Brière). — *L'Amour. La Femme*, par J. Michelet (in-8, Flammarion). — *La Psychologie dans l'opéra français*, par L. Dauriac (in-18, Alcan). — *La Bêtise parisienne*, par P. Hervieu (in-18, Lemerre). — *La Science sociale*, par J.-B.-M. Vignes (2 vol. in-8, Giard et Brière). — *Le Problème social*, par L. Ullmo (in-16, Alcan). — *Problèmes sociaux contemporains*, par A. Loria (in-8, Giard et Brière). — *La Question sociale est une question de méthode*, par le docteur A. Vazeille (in-8, Giard et Brière). — *Les Grèves et la conciliation*, par A. Fontaine (in-16, Colin). — *Sur les progrès de la théorie des invariants projectifs*, par W.-F. Meyer (in-8, Gauthier-Villars). — *Traité élémentaire de mécanique chimique*, par P. Duhem (in-8, Hermann). — *Leçons de cinématique professées à la Sorbonne. Cinématique théorique*, par G. Kœnigs (in-8, Hermann). — *L'Année scientifique et industrielle*, par E. Gautier (in-16, Hachette). — *Die Russische Kavallerie, in Krieg und Frieden*, von V. Tettau (in-8, Leipzig, Zuckschwerdt). — *La Photographie de l'amateur débutant*, par A. Buguet (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Le Voyage artistique à Bayreuth*, par A. Lavignac (in-18, Delagrave). — *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, par S. Reinach (petit in-8 carré, Leroux). — *Les Mirages*, par P. de Bouchaud (in-18, Lemerre). — *Chansons épiques (Geste de Guillaume)*, par P. Delair (in-18, Ollendorff). — *Fables*, par É. Ducoté (in-16, Perrin). — *Ballades françaises*, par P. Fort (in-18, « Mercure de France »). — *Les Jeux rustiques et divins*, par H. de Régnier (in-18, « Mercure de France »). — *Les Chaussons de la duchesse Anne*, par C. Leroy-Villars (in-16, avec cahier de musique, in-8, Bricon). — *Le Connétable de Bourbon*, drame en cinq actes et en vers, par G. Bizet (in-16, Retaux). — *La Mort de Roland*, drame en cinq actes et en vers, par l'abbé L.-M. Dubois (in-18, Retaux). — *La Cloche engloutie*, conte dramatique en cinq actes, par G. Hauptmann, trad. par A.-F. Hérold (in-18, « Mercure de France »). — *Le Jardin secret*, par M. Prévost (in-18, Lemerre). — *Invincible charme*, par D. Lesueur (in-18, Lemerre). — *Partie du pied gauche*, par M.-A. de Bovet (in-18, Lemerre). — *Les Sacrifiés*, par M. de Besneray (in-18, Plon et Nourrit). — *La Rue Saint-Jean et le Moulin*, par G. Beaume (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Une ou l'autre*, par H. Maisonneuve (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Enfant du péché*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *L'Œil du voisin*, par Xanrof (in-18, Flammarion). — *Passions de jeunes filles*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Les Hors nature*, par Rachilde (in-18, « Mercure de France »). —

Le Jardin des délices, par A. Lacoin de Villemorin et docteur Khalil-Khan (in-18, « Mercure de France »). — *Un Vicaire parisien*, par P. Junka (in-18, Société libre d'édition). — *Le Mari d'Andrée*, par A. Géline (in-18, Delhomme et Briguet). — *Un Héritage*, par J. de Monthéas (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Locataires de madame Black, concierge*, par Labillois-Gassy (in-18, Paul). — *Cœur et Caprice*, par Labillois-Gassy (in-18, Paul). — *Pages choisies des auteurs contemporains. Émile Zola*, par G. Meunier (in-18, Colin). — *De Dante à Verlaine*, par le R. P. J. Pacheu (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire de la littérature française*, par P. Robert (in-18, P. Dupont). — *Histoire de la littérature française hors de la France*, par V. Rossel (in-8, Fischbacher). — *Studies in early Victorian Literature*, by F. Harrison (in-8 cart., London and New-York, Arnold). — *Notes et impressions sur la Tunisie*, par J. Daubeil (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Christianisme et l'Empire romain, de Néron à Théodose*, par P. Allard (in-18, Lecoffre). — *Torquemada et l'Inquisition*, par E. de Molènes (in-18, Chamuel). — *L'État et les Églises en Prusse sous Frédéric-Guillaume Ier (1713-1740)*, par G. Pariset (in-8, Colin et Cie). — *Sainte Clotilde*, par G. Kurth (in-12, Lecoffre). — *Saint Augustin*, par A. Hatzfeld (in-12, Lecoffre). — *Un Maître de la vie spirituelle*, par le R. P. E. Dorr (in-18, Retaux-Bray). — *L'Éducation nationale*, par M. Wolff (in-18, Giard et Brière). — *La Fin d'une mystification*, par le R. P. E. Portalié (in-8, Retaux). — *Dans le rang*, par Féli-Brugière (in-18, Delagrave). — *Jeanne d'Albret et la guerre civile*, par le baron de Ruble (in-8, Paul et Guillemin). — *Deux Victimes des septembriseurs*, par L. Audiat (in-8, Desclée et de Brouwer). — *La Captivité et la mort de Marie-Antoinette*, par G. Lenôtre (in-8, Perrin). — *Campagne de l'an XIV (1805). Le Corps d'armée aux ordres du maréchal Mortier*, par le capitaine Alombert (in-8, Berger-Levrault). — *Le Registre de l'île d'Elbe, lettres et ordres inédits de Napoléon Ier*, publiés par L.-G. Pélissier (in-18, Fontemoing). — *Mémorial de J. de Norvins*, par de Lanzac de Laborie, t. III (in-8, Plon et Nourrit). — *Souvenirs du baron de Barante*, publiés par C. de Barante, t. VI (in-8, Calmann-Lévy). — *Histoire de la troisième République*, par E. Zevort (in-8, Alcan). — *La Vie privée d'autrefois. Les Animaux*, I, par A. Franklin (in-18, Plon et Nourrit). — *La Vie privée d'autrefois. La Vie de Paris sous la Régence*, par A. Franklin (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire diplomatique de l'Europe aux XVIIe et XVIIIe siècles*, par A. Malet, t. I (in-8, Dentu). — *Silhouettes tonkinoises*, par L. Peytral (in-18, Berger-Levrault). — *Documents pontificaux sur la Gascogne*, par l'abbé L. Guérard (in-8, Champion). — *Histoire de l'enseignement primaire en Hainaut*, par E. Matthieu (in-8, Mons, Dequesne-Masquillier). — *La Russie et le Saint-Siège*, par le R. P. Pierling (in-8, Plon et Nourrit). — *A French Volunteer of the War of independence*, translated and edited by R. B. Douglas (in-18 cart., Paris, Carrington). — *Derniers Mémoires des autres*, par J. Simon (in-18, Flammarion). — *Malherbe*, par le duc de Broglie (in-18, Hachette). — *1811-1815. Mes Parents*, par Un Père de la Compagnie de Jésus (in-18, Téqui). — *Répertoire méthodique du moyen âge français* (2e année, 1895), par A. Vidier (in-8, Bouillon). — *Les Le Rouge de Chablis, calligraphes et miniaturistes, graveurs et imprimeurs*, par H. Monceaux (2 vol. gr. in-8, Claudin).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Contes tragiques et sentimentaux*, par Armand Sylvestre. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 346 p., 3 fr. 50. — 2. *Friquets et Friquettes*, par Paul Arène. Paris, Flammarion, 1897, in-8 de 339 p., 3 fr. 50. — 3. *Tout à la rigolade*, par Jules Lévy. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 4. *L'Autre*, par Heimbourg, traduit de l'allemand par Mme Heinecke. Paris, Hachette, 1896, in-8 de 275 p., 1 fr. — 5. *La Marque des quatre*, par A. Conan-Doyle, roman traduit de l'anglais. Paris, Hachette, 1896, in-18 de 244 p., 1 fr. — 6. *Athénienne*, par le comte Albert du Bois. Paris, Dentu, 1897, in-18 de 381 p., 3 fr. 50. — 7. *L'Assaut*, par Michel Noë. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 368 p., 3 fr. 50. — 8. *Angèle de Blindes*, par Frédéric Plessis. Paris, Lemerre, 1897, in-18 de 265 p., 3 fr. 50. — 9. *Comme une rose*, par Ernest Tissot. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 285 p., 3 fr. 50. — 10. *L'Esprit souffle où il veut*, par Jean de la Brète. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 319 p., 3 fr. 50. — 11. *Grandeur et décadence d'une oasis*, par Ch. Wallut. Paris, Téqui, 1897, in-18 de 387 p., 2 fr. — 12. *Les Révolutions d'autrefois*, par Genevay. Paris, Téqui, 1897, in-18 de 301 p., 2 fr. — 13. *Le Dernier Laird*, par Paul Féval fils. Paris, Téqui, 1897, in-18 de 290 p., 2 fr. — 14. *Scènes de la vie des Ardennes*, par Étienne Hamélius. Paris, A. Charles, 1895, in-12 de 74 p., 1 fr. 50. — 15. *Amours de sable*, par Mac Ramey. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 293 p., 3 fr. 50. — 16. *Crise de jeunesse*, par Albert Sueur. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 274 p., 3 fr. 50. — 17. *Trouble d'âme*, par Daniel Riche. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 18. *Idylle nuptiale*, par Mme Caro. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-18 de 380 p., 3 fr. 50. — 19. *Pour un*, par Louis Énault. Paris, Hachette, 1897, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 20. *Là-haut*, par Édouard Rod. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 364 p., 3 fr. 50. — 21. *Jean d'Agrève*, par le vicomte E.-Melchior de Vogüé. Paris, Colin et Cie, 1897, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Orme du Mail*, par Anatole France. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-18 de 336 p., 3 fr. 50.

1, 2, 3. — Trois recueils de contes, dont les deux premiers ont une valeur littéraire : *Contes tragiques et sentimentaux*, *Friquets et Friquettes*, *Tout à la rigolade*. Dans les vingt-quatre morceaux en prose du premier, c'est surtout le poète, l'auteur des *Ailes d'or* et de *Griseïdis*, que nous retrouvons ; plus de facéties à la Cadet-Bitard, plus d'incongruités à la Laripète ; à peine, çà et là, quelques échappées gaillardes, mais toujours voilées de poésie et comme attendries d'un sentimentalisme qui paraît sincère et même un peu bourgeois et « romance. » Ce volume ne s'adresse pourtant pas aux bourgeois, ni à Jenny la piqueuse de bottines, ni aux commis voyageurs qui tant se régalèrent des bonnes farces de Lekelpudubec ; seuls les artistes apprécieront la virtuosité de cette prose poétique, d'un artifice si audacieux et si ingénu à la fois, et ils n'en seront pas plus dupes que M. Sylvestre lui-même, dont le sourire railleur semble s'apercevoir à travers toutes ces solennelles somptuosités et ces laborieuses préciosités. Imaginez Scarron raillant le

cavalier Marini, et supposez que le même homme soit à la fois Scarron et Marini, qu'il ait la bouffonnerie de l'un et le pathos de l'autre, et vous aurez une idée approximative de ce qu'est le burlesque lyrique et le virtuose spirituel qui a écrit les *Contes sentimentaux*.

— L'auteur de *Friquets et Friquettes* était un artiste, lui aussi, plus simple, plus attique, mais moins spirituel et d'une imagination créatrice moins féconde. L'invention est généralement « faiblette » dans les contes de Paul Arène, et la « matière infertile et petite. » Mais la langue en est exquise, d'une délicatesse et d'une finesse franche et robuste pourtant, et d'une grande puissance de pittoresque. « Le mot qui peint » et qui suggère la figure des choses y abonde. Aussi quel succès auprès des confrères et des « gens du métier ! » Le public, le gros et bon public fut-il aussi sensible que les artistes à ces qualités presque uniquement techniques? Je ne le pense pas et ne m'en afflige pas, la délicatesse du conteur n'étant guère que littéraire et n'ayant jamais reculé devant certaines grossièretés morales, dont les trente-sept petits morceaux de ce volume ne sont pas exempts.

— L'invention, la matière, le sujet, le « fond, » quoi ! c'est ce qui manque le moins aux vingt-six contes de *Tout à la rigolade*, de M. Lévy. Mais quel style, ô mânes de Paul Arène ! Quelle langue ! Quel esprit ! Les commis voyageurs eux-mêmes n'en voudraient pas. C'est de la littérature pour illettrés, comme on en trouve tant dans ce journalisme, dit « littéraire, » qui a pris de si grands développements dans ces quinze dernières années.

4. — *L'Autre* est un roman traduit de l'allemand de M. Heimbourg. On ne peut guère, à travers une traduction, si fidèle et si élégante soit-elle, juger de la valeur littéraire d'une œuvre; mais on peut en percevoir l'intérêt. *L'Autre* est intéressant. C'est à la fois une étude psychologique et un récit d'aventures très habilement tissées. Deux sœurs : « la belle mademoiselle Charlotte et l'autre, » disait-on. Recherchée par un bourgeois d'abord, et puis par un prince, Charlotte épouse le prince; mais celui-ci, devenu héritier présomptif de je ne sais quel trône, est obligé de divorcer, infligeant à sa femme une douleur et une humiliation dont elle faillit mourir. Pendant ce temps, sa sœur, qui n'était point jalouse, mais qui était bonne, soignait et guérissait le jeune bourgeois repoussé par Charlotte; elle le guérissait et l'épousait, malgré les efforts que tenta Charlotte, répudiée par le prince, pour reprendre son premier bien. Morale : La beauté ne fait pas le bonheur ! A méditer par les « belles » et par les laides aussi, lesquelles souffrent plus de leur laideur que les autres ne triomphent de leur beauté. Si encore elles en souffraient seules ! Mais combien qui font partager leur douleur à leur brave homme de mari, qui se fût habitué à leur figure, mais ne peut pas se résigner à leur vanité !

5. — L'auteur de *la Marque des quatre* est de l'école de notre Gaboriau, et son roman est un roman policier. Ce genre n'exige, pour être intéressant, qu'une habileté médiocre, et M. Conan-Doyle paraît être un virtuose ; c'est dire combien est empoignante et palpitante l'histoire de la découverte du vol commis par une association de forçats qui s'appelait *la Marque des quatre*. C'est le détective Sherlock Holmes qui fait cette découverte, grâce à un flair, à une patience, à une force de déduction qui font de lui le type du policier.... romanesque.

6. — *Athénienne* est inspirée de l'antique, et c'est même une apologie des idées et des mœurs antiques. « Ceux qui ont prétendu » que ces idées et ces mœurs n'étaient que grossières « se sont trompés, soyons franc, ils ont menti ! » « Les mœurs ne différaient des nôtres qu'en ce qu'elles avaient de poésie en plus et de fausse pudeur en moins.... O Grèce antique ! ô Athènes !.... que j'aurais voulu vivre » près de toi et chez toi ! « Puisque je suis venu trop tard, qu'il me soit du moins permis.... de faire revivre tes splendeurs dans mes rêves d'artiste ! » C'est par ces effusions lyriques que M. le comte Albert du Bois prélude à l'histoire des amours du jeune polémarque macédonien Glaucos avec l'Athénienne Théa, laquelle, mariée d'abord au vieillard Posidios, s'échappa, la nuit de ses noces, vers le bien-aimé. Amours exemptes de « fausse pudeur, » comme on voit. Sont-elles du moins empreintes de poésie ? L'auteur y a répandu toute celle dont il disposait ; il y a versé toutes les fleurs de sa rhétorique, toutes les métaphores, exclamations, prosopopées, que ses patientes investigations et sa mémoire fidèle lui ont fait retrouver dans les textes authentiques, tous les trésors de son *Thesaurus*. Il a étudié la Grèce du temps de Philippe et de Démosthène, dans « les meilleurs auteurs, » et il est revenu de cette excursion les mains pleines de richesses, comme le héros de Virgile, *exuvias indutus Achillis*, comme Joachim du Bellay, tout chargé « des serves dépouilles » de l'antiquité. La fable, aux détails de laquelle il suspend ces trouvailles archéologiques, est du genre romantique. Glaucos est fait prisonnier ; Théa le délivre en corrompant le geôlier de la prison ; ils regagnent tous deux le camp macédonien. Mais grâce aux intrigues du vieux Posidios, qui garde au cœur la rancune de son amour méprisé, Glaucos est repris ; il est condamné à être crucifié ; Théa court le rejoindre et, voulant lui rester unie dans la mort comme dans la vie, elle est crucifiée avec lui, sur la même croix, face contre face, et elle expire en exhalant un chant d'amour : « Oh ! je suis heureuse ! » On voudra bien me dispenser de rechercher ce qu'il y a d'hellénisme dans « ces rêves d'un artiste » moderne, et dans ce mélodrame presque aussi intéressant qu'un roman-feuilleton pur d'archéologie. Les « illustrations » qui décorent le volume m'ont paru d'une « grécité » moins suspecte, sauf la première, celle qui représente le double crucifiement,

et qui est grecque à la manière dont les héros du Sâr Peladan sont chrétiens, avec insuffisance et outrance à la fois.

7. — *L'Assaut* est le début dans la littérature d'imagination d'un auteur qui n'est pas un « gendelettre ; » il est peut-être un homme du monde, un homme d'affaires, un observateur et même un psychologue ; son œuvre révèle une certaine habitude des hommes, de l'esprit, de la verve ; mais ce qu'elle révèle aussi, c'est un défaut d'apprentissage technique. « Le métier manque, » comme disait l'autre ; il est vrai qu'il s'apprend vite, quand on y tient. Si M. Noë fait tant que de devenir un « professionnel, » il fera bien de se montrer en outre un peu exigeant vis-à-vis de son esprit et de son style, et de moins s'en rapporter à sa facilité d'improvisateur. Peut-être aussi pourrait-il se montrer un peu plus délicat dans le choix de ses sujets. Celui de *l'Assaut* est plutôt vulgaire et grossier : c'est l'histoire d'un jeune curé des Pyrénées que deux femmes « assaillent » de leur amour et qui sort vainqueur de cet assaut. On voit d'ici les tableaux auxquels peut prêter cette donnée ; je dois dire que l'auteur n'en a pas abusé, mais il ne pouvait pas s'en abstenir entièrement. Il y a mis une certaine discrétion, apparente, et même réelle, quoique apparente. De sorte que son œuvre n'a pas précisément un caractère « anticlérical, » bien qu'elle ne soit pas de nature à désobliger les anticléricaux.

8. — *Angèle de Blindes* est le second début d'un auteur qui a un sentiment artistique assez vif, et la volonté de renoncer aux conventions ordinaires du roman. Quant aux grossièretés, ordinaires aussi, de ce genre de littérature, M. Plessis n'a pas cru devoir s'en dispenser. Son héroïne est séduite et rendue mère par un jeune homme qu'elle ne peut pas épouser ; elle meurt des suites d'un avortement plus ou moins volontaire. Histoire banale, traitée avec un soin indigne du sujet.

9. — « Par une journée d'une douceur shakespearienne, » — shakespearienne, parfaitement ! — Yvonne, belle et fraîche *Comme une rose*, apprend que son fiancé est mort. Elle en éprouve une violente douleur, et elle jure de ne s'en consoler jamais. Mais un prince passa qui la consola et même lui fit oublier des devoirs plus obligatoires que ceux du souvenir. Elle en éprouva une violente douleur, et cette fois elle ne voulut plus être consolée. Elle prit, volontairement, une fluxion de poitrine et mourut *ceu veluti quum flos....*, comme une rose touchée par le fer classique ! Cette histoire se passe à Grasse, dans « cette société cosmopolite qui paraît de plus en plus être la seule à mériter l'attention des esprits chercheurs de nouveauté, » nous dit un ami de l'auteur. Elle est écrite dans cette langue exempte de simplicité, de naturel, de facilité et de grâce, que l'auteur affectionne, volontairement ou non. Elle n'est d'ailleurs pas de nature à faire avancer la cause, chère à

M. Tissot, du « roman cosmopolite, » pas même à renouveler les discussions sur ce sujet qui s'élevèrent récemment parmi les critiques amis et complaisants, — comme si, en matière d'art, la « nouveauté » du sujet ou du cadre avait autant d'importance que le croit M. Tissot, et comme si « la société cosmopolite » était encore une nouveauté !

10. — *L'Esprit souffle où il veut*, de Jean — ou Jeanne — de la Brète est un bon petit roman, bien honnête, bien moral, et, par-dessus le marché, assez littéraire. C'est l'histoire d'une jeune fille qui reste bonne, pure, délicate, vaillante dans un milieu sans moralité — un lis parmi le fumier. — Son père est un gentilhomme ruiné, qui a tout perdu, même l'honneur ; sa mère est restée une coquette et elle devient une voleuse ; elle s'approprie, un jour qu'elle était passée chez des amis, une bague ornée d'un gros diamant. Cependant la jeune Aliette échappe à la contagion familiale, elle « s'évade » de l'hérédité, par le travail d'abord, par les joies de l'art ensuite, par l'amour enfin ; elle épouse un médecin ! Mais à l'amour, à l'art, au travail, se joint la charité, celle d'une bonne et pieuse Bretonne, qui se substitue auprès d'Aliette, à la mère indigne, la conseille, l'encourage, la conduit.

11. — Et puisque nous en sommes aux romans que les enfants peuvent lire, dépêchons-nous de citer les trois ou quatre suivants : *Grandeur et décadence d'une oasis* est un roman géographique, et il n'en a pas moins d'intérêt, « au contraire ! » m'assure un enfant, d'ailleurs paresseux. Des Européens, parmi lesquels un capitaine de vaisseau français, Onésime Lafourche, et un géographe anglais, M. Hunt, sont jetés par la tempête sur un rivage africain. Faits prisonniers par une troupe organisée, ils sont dirigés, à travers le désert, vers une destination inconnue : grâce à une rencontre et à une bagarre avec des indigènes, ils s'échappent et s'égarent dans le Sahara. En proie à tous les tourments de la fatigue, de la soif, de la faim, de la chaleur, ils allaient succomber, lorsque apparaît à leurs yeux une riante et fraîche oasis ! Mais, hélas ! au lieu des festins délicieux d'eau claire et de bananes dont ils se faisaient déjà une félicité, ils durent se mettre à l'œuvre pour rendre l'oasis habitable : les puits en étaient comblés, les plantations dévastées ! Heureusement leurs peines furent vite couronnées de succès ; l'abondance succéda bientôt aux privations, et ils furent heureux ! Reconnaissants envers cette terre nourricière, ils y jouiraient encore des douceurs idylliques de la vie champêtre, si le simoun n'avait emporté leur oasis, et ne les avait réduits à de nouvelles extrémités. Finalement, ils furent jetés sur les pas d'une caravane de braves gens, qui les rapatria et les ramena à un port de mer, d'où ils durent, hélas ! regagner les boulevards de la civilisation moderne, moins habitables, certes ! que les oasis du désert ! — Dans le même volume se trouve une autre histoire, celle de *Marthe Verdier*, une vaillante fille, qui se consacra à prouver

l'innocence de son père accusé d'un meurtre, et qui finit par découvrir les véritables assassins.

12. — *Les Révolutions d'autrefois* appartiennent au roman historique. Don Antonio Ramos, fils de l'alguazil don Ramos y Bico y Figuedo, a été destiné par son père à l'état ecclésiastique ; mais ses goûts lui faisaient préférer l'état artistique, lorsqu'une aventure le voua à l'état de douanier, mais de douanier en chef, directeur des douanes maritimes de Lisbonne ! Un soir, qu'en sortant de chez le peintre Velasquez, il se promenait dans les rues de Séville, il vit un homme attaqué par trois bandits. Se précipiter sur les bandits, les pourfendre, délivrer leur victime, ce ne fut que l'affaire d'un moment pour le fils de don Ramos y Bico y Figuedo. Or, il se trouvait que cette victime était un prince, un prince intelligent, et un prince reconnaissant. Ce fut à ce concours de circonstances merveilleuses, et après d'autres aventures aussi intéressantes, mais d'un intérêt plus historique et presque administratif, que Don Antonio Ramos dut d'être nommé directeur des douanes de Lisbonne. — Dans le même volume, on peut encore lire une seconde histoire : celle du *Siège de Florence*, où jouent un rôle Michel-Ange, Dante, etc. Tout cela, parfaitement inoffensif, et pouvant faire agréablement passer une heure ou deux.

13. — De même *le Dernier Laird ;* l'auteur, qui est le fils de Paul Féval, s'y montre aussi l'héritier de l'intarissable et intéressant conteur ; il a quelques-unes de ses qualités d'invention, d'agencement et de puissance dramatique. *Le Dernier Laird* est encore une œuvre historico-romanesque. En partant pour rejoindre ce régiment de lairds écossais, destiné à périr, après avoir rendu à l'ingrate et perfide « Albion » de si grands services, Randal, laird du Keel Roch, a laissé son château et son fils à Mac-Grutch. Celui-ci, croyant Randal mort, comme tous ses compagnons d'armes, s'empare de tous ses biens et élève l'enfant dans l'ignorance de son origine et dans la haine des lairds. Mais Randal a survécu au massacre de ses pairs. Il est revenu dans son pays, avec deux serviteurs qui lui ressemblent trait pour trait et sont ses sosies ; il y passe pour un brigand d'autant plus redoutable, qu'on le soupçonne d'être le diable en personne ; il apparaît en deux ou trois endroits différents, le même jour, à la même heure. Le traître Mac-Grutch n'est pas le moins effrayé, surtout lorsque sous les traits du rufian, il a reconnu son ancien maître. Il se décide alors à se défaire de lui par un meurtre ; il lui tend un guet-apens, avec l'aide du jeune noble, qu'il a fiancé à sa fille. Randal, sans méfiance, se rend au rendez-vous que lui a assigné son fils ; aussitôt il tombe, frappé d'un coup de poignard. Mais au même instant, deux autres Randal s'élancent d'un fourré voisin, et parmi eux le vrai ; c'était un des sosies que le poignard de l'assassin avait frappé. L'avait-il tué ? Mystère ! Tout ce méli-mélodrame finit par l'incendie du

château de Randal, allumé des mains de Randal lui-même, par la mort dudit Randal et de Mac-Grutch, et, naturellement, par le mariage de la fille de celui-ci avec le fils de celui-là.

14. — Les *Scènes de la vie des Ardennes*, de M. Hamélius, constituent aussi une lecture inoffensive. Malheureusement l'intérêt n'en sera sensible qu'à un petit nombre de lecteurs. C'est l'histoire d'un groupe de familles luxembourgeoises, depuis les grands-pères, acquéreurs de biens nationaux, jusqu'aux petits-enfants, Nicolas et Eugénie, qui se marient après avoir eu à lutter, quelques mois, contre les résistances de leurs parents. Seulement, cette histoire n'est pas racontée ni dramatisée ; elle est notée, comme elle le serait dans un *Livre de raison* ou de *maison*, avec conscience, précision et minutie, mais sans aucun souci d'art. Le style est un style de notaire ; la pensée a la profondeur des pensées d'un notaire, qui serait d'ailleurs un brave homme. « Elle s'exagérait sa situation, chose qui arrive volontiers aux femmes » (p. 35). La valeur documentaire, sur le milieu et les mœurs — la seule dont l'auteur paraisse s'être préoccupé — est plus considérable que la valeur esthétique ou psychologique ; quelques pages (55 à 58) sur le *Café* dans le Luxembourg sont assez curieuses. Cette petite plaquette de soixante-quatorze pages exhale comme un parfum d'honnêteté provinciale et familiale ; on dirait d'une vieille charte sortie d'un archivaire vermoulu, mais soigneusement et régulièrement épousseté et brossé.

15. — *Amours de sable* ne doit pas être d'un « professionnel ; » « le métier » y a une ingénuité, une candeur délicieuses, qui ajoutent au charme, à la distinction des sentiments et à l'originalité de l'aventure et des caractères, à celle du moins des deux caractères principaux, le comte de Sautigny et Mme Laurence de Cauler. Le comte était depuis longtemps l'ami de Laurence ; il s'aperçoit que cette amitié s'est muée en un profond, en un ardent amour. Elle, presque veuve, puisqu'elle est la femme d'un malade interné depuis longtemps dans un hospice d'aliénés, attend d'être libre pour épouser un lieutenant de vaisseau qu'elle aime, mais qu'elle oblige jusque-là à la patience et au sacrifice les plus complets. Les deux hommes, Laurence, deux ou trois ménages de leurs amis, se rencontrent sur une plage de la Méditerranée. Comment, au milieu des distractions de cette petite colonie de Parisiens, Laurence s'aperçoit que la patience devient pénible à son fiancé, et comment elle se résigne à lui faire faire un mariage de convenance avec une jeune fille ; — comment elle pressent le secret amour de Sautigny, et en éprouve un commencement de consolation parmi les déchirements de son sacrifice ; comment elle se sent peu à peu touchée, pénétrée et envahie par cette tendresse qui veille infatigablement sur elle, mais comment elle finit par s'y soustraire et la sacrifier, dans une immolation définitive qui la fait se réfugier au cloître, c'est ce que M. Mac Ramey nous ra-

conte avec un tact, une finesse, une émotion et parfois une inexpérience absolument charmantes.

16. — Dans *Crise de jeunesse*, il n'y a pas d'action, pas de complications ni d'aventures romanesques; mais il y a du talent, en germe, et beaucoup de sincérité. M. A. Sueur nous y montre et analyse l'âme d'un jeune homme à qui il n'arrive rien, qui ne fait rien, mais qui rêve, qui lit, qui raisonne, et qui, après avoir cru pouvoir devenir un grand homme, se résigne à être un bon employé. Il fait des études de droit à Paris et y prépare une œuvre qui doit être un chef-d'œuvre; en attendant, il discute politique, philosophie, esthétique avec un camarade, qui, lui, sait être à la fois un « cérébral » et un homme pratique, et se donne une profession, « un instrument de vie et de bonheur. » Pour se reposer de ces dissertations qu'il croit aussi fertiles qu'elles sont stériles, il rêve : une soupeuse, une pure jeune fille, qui voudrait bien l'épouser, une femme mariée que le péché sollicite, occupent tour à tour ses sens, son cœur, son imagination. Mais l'amour lui-même lui échappe, ou plutôt ne meut pas plus son activité que l'étude ou la littérature. Finalement il tombe malade; et il se retrouve, guéri à la fois d'une fluxion de poitrine et de toutes les fluxions intellectuelles et morales qui constituent les crises de jeunesse. Il se mariera, il sera un employé d'assurances, et il n'y aura rien de changé en France : il n'y aura qu'un bourgeois de plus.

17. — Nous retrouvons dans *Trouble d'âme* les brutalités et les grossièretés que nous avons déjà signalées dans la manière de M. Riche. La fille d'un « inventeur » tombe dans la misère; elle est obligée d'accepter une place de demoiselle de compagnie chez une amie de pension. L'amie de pension a un amant; elle va avoir un enfant. On offre cent mille francs à la demoiselle de compagnie pour reconnaître l'enfant; elle s'enfuit épouvantée. Mais son père la force à accepter. Elle accepte l'enfant et, avec lui, un mari, qui est une canaille. L'argent de son sacrifice est vite gaspillé par le malheureux maniaque, et la touchante et pure victime est menacée de tous les malheurs. Mais 1° elle est délivrée de son père qui meurt; 2° elle est délivrée de son mari qui meurt aussi; 3° elle épouse l'amant de son amie de pension, lequel était un bon jeune homme, que la coquetterie de sa maîtresse avait pu séduire un moment, mais qui n'avait pas pu lui donner son cœur; il le donne à celle qui a été la mère de son enfant! — Psychologie grosse, style gros, intérêt petit.

18. — Voici qui est un peu plus délicat et fin, peut-être un peu trop fin, car vraiment il est difficile de comprendre pourquoi l'héroïne d'*Idylle nuptiale* se refuse si longtemps à être heureuse! Il y a là un caprice d'enfant, qui dure trop et qui n'est pas assez expliqué. En revanche, il finit brusquement; l'âme de cette enfant change, sans que

rien ait changé autour d'elle. Quant à l'incident qui met fin au malentendu des deux époux, il est renouvelé des vaudevilles de 1840. Et tout cela n'empêche pas cette œuvre nouvelle de l'auteur du fameux *Péché de Madeleine* d'être aussi « distinguée » que les précédentes. Gilbert aime Jacqueline. Lui, est le seul membre sain d'une famille gangrenée par le vice ou la maladie ; de plus, il est riche parmi ses frères ruinés. Elle, est la seconde fille d'un gentilhomme avâre, dur, tyrannique, qui a, par ses mauvais traitements et ses refus obstinés, obligé sa fille aînée à quitter la maison. Le mari de cette sœur aînée était un peintre parisien, aimable, gai, léger, spirituel ; c'était le premier et le seul jeune homme qu'eût vu Jacqueline ; il était resté pour elle l'idéal de l'homme aimable. Et c'est pourquoi elle n'aimait pas Gilbert, qui était grave, presque mélancolique ; elle l'épouse pourtant, par dévouement filial, pour obéir à son père, qui commandait, et à sa mère, qui désirait. Mais le jour de ses noces, sa mère ayant été prise d'un accès de fièvre, elle se fixa au chevet de la malade et ne s'inquiéta pas de son mari. Aux humbles et tendres supplications de celui-ci, elle fit une réponse qui laissa voir l'état de son cœur. Ensuite de quoi il y eut une grande bouderie et un bien pénible malentendu entre ces deux jeunes gens, si bien faits pourtant pour se comprendre ! Gilbert crut qu'on n'avait épousé que sa dot. Et il fut très malheureux. Et il errait, désespéré, à travers la solitude des grands bois, sur les bords escarpés et sombres de la mer tumultueuse, tenté de mettre fin à son martyre et de se précipiter dans les flots ! Pendant ce temps, elle aussi, elle devenait malheureuse. Elle comprenait qu'elle avait été une petite sotte ; elle se mettait à aimer son mari. Si bien qu'un jour qu'elle l'avait cru victime d'un accident, elle s'écria en le revoyant : « Mon Gilbert ! » Et les choses s'arrangèrent ! Il serait injuste de ne pas ajouter que le personnage le plus vivant de ce long conte bleu, c'est le père de Jacqueline, un type très bien observé d'honnête tyran domestique, dur à lui-même comme aux autres, mais souffrant moins qu'il ne fait souffrir.

19. — *Pour un*, de M. L. Énault, est un mélodrame sentimental. Un jeune homme est le fiancé d'une jeune fille qui a une sœur mariée. Il devient l'amant de cette sœur. Le mari a des soupçons ; il emploie le moyen classique d'être fixé : le faux départ. Mais la nuit qui suit, il revient chez lui, assisté d'un commissaire, et il découvre tout, ou plutôt, il ne découvre rien : car si le jeune homme est bien caché dans la maison, ce qui ne laisse pas d'être significatif, il a, en face de lui, un coffre-fort éventré et vidé, et à côté de lui, pâle et résolue, la jeune fiancée, qui avait tout compris, tout entendu, et qui était entrée dans la chambre de sa sœur avant le mari et le commissaire : « Il est venu pour moi ! » s'écrie l'héroïque enfant, tentant un sauvetage impossible. « Il est venu pour la caisse ! » dit le commissaire peu sentimental : « Pour qui et

pourquoi est-il venu ? » se demande le mari perplexe. En attendant, le jeune homme est emprisonné ; il passera aux assises, comme coupable de vol avec effraction. Mais sa fiancée veille ! Elle découvre le vrai voleur, celui qui mettait à mal le coffre-fort du pauvre mari, à l'heure même et la nuit même où son honneur était mis à mal par un autre. Et le prisonnier est délivré, et il épouse celle qui l'a sauvé, et.... tout est bien qui finit bien, disent les voisins. Il n'y a que le mari de la belle-sœur qui ne dit rien, mais qui est fixé.

20. — Voici enfin trois œuvres qui ont une valeur littéraire considérable. Je ne m'étendrai pourtant pas sur la première, *Là-Haut ;* j'ai assez souvent rendu hommage au talent de M. Rod pour pouvoir me dispenser de répéter ce que j'en ai dit à propos d'un roman qui n'a d'autre mérite que d'être une affirmation de ce talent. L'intérêt de la fable en est tout petit : un coin de la Suisse, conservé longtemps intact, est brusquement envahi par la spéculation, par les grands hôtels, les chemins de fer; comment se produit cette invasion et quels changements elle amène dans les mœurs des habitants et jusque dans le pittoresque du pays, c'est le sujet de ce livre, qui est plutôt un paysage qu'un roman.

21. — Je serai bref aussi sur *Jean d'Agrève*. La fable se résume en deux mots : le lieutenant de vaisseau Jean d'Agrève rencontre Hélène, et brusquement, sans flirt, sans lutte, ils s'aiment furieusement et se donnent l'un à l'autre; ils s'épouseront quand le mari d'Hélène aura accepté le divorce qu'elle prépare. Mais, pour la préparation de ce divorce, Hélène est obligée de quitter Jean; ses lettres deviennent rares. Jean souffre de ce silence avec l'outrance et l'illogisme d'une âme passionnée : parce qu'il craint d'avoir perdu son bonheur, il y renonce ! Il part pour le Tonkin ! Mais il y arrive à peine qu'Hélène revient, libre. Elle aussi souffre sans mesure de la déception qui l'attend au retour; elle en meurt. Jean, informé, meurt aussi : il se fait tuer par les Chinois. « Si jamais on contait à d'autres notre histoire intime, écrit Jean à Hélène, elle paraîtrait ennuyeuse autant qu'invraisemblable » (p. 153). Ennuyeuse, non pas ! Je ne crois pas qu'il y ait dans la littérature contemporaine beaucoup d'histoires d'amour aussi attachantes que celle-là. Mais elle échappe à l'analyse; c'est un *Cantique des cantiques* perpétuel, moins ingénu dans les mots, mais plus passionné et plus enflammé. D'événements, il n'y en a pas d'autres que ceux qui agitent le cœur des deux amants, leur désir de se revoir, leur joie de se posséder, leur peur de se perdre. Quant aux caractères, ils échappent également au jugement du critique. Jean et Hélène, dévorés par une passion comparable à celle que les plus puissantes imaginations des poètes anciens et modernes ont pu rêver, ne semblent garder plus rien d'humain. Ils sont au-dessus de la norme et de la psychologie autant que Roméo et Juliette, autant que Tristan et Yseult; ce sont deux flammes qui se joignent et s'élancent d'un

vol égal, se dissolvent et disparaissent dans les régions de l'absolu et de l'infini, là où la critique n'a rien à voir et où, d'ailleurs, elle ne pourrait pas atteindre. M. de Vogüé a mis la musique et la magie de son style autour de ces amours phénoménales et d'une poésie presque légendaire. Il convient peut-être de l'en féliciter en ce temps où ce n'est pas précisément la poésie de l'amour qui est en honneur dans la littérature d'imagination.

22. — Sous *l'Orme du Mail*, tout le monde y passe, mais il ne s'y passe rien. On y cause, on y émet toutes les médisances de la petite ville, on y fait de la politique et de la philosophie de chef-lieu d'arrondissement; toute la province y défile, s'y laissant portraiturer ou caricaturer à plaisir par un ironiste qui s'est exercé à être peintre de mœurs. Mais comment le jeune Raoul parvint à épouser l'aimable Catherine, ou comment l'épouse du banquier couronna les feux illégitimes du procureur de la République, c'est ce dont il n'y est pas question. Ce roman donc n'est pas un roman, puisqu'il ne contient ni mariage ni adultère. Et j'espère qu'on ne prendra pas cette constatation pour une critique. Toutefois, dans ce livre où il n'y a pas d'action, et qui n'est qu'un recueil de conversations, il y a des « caractères. » Que valent-ils? Les experts discutent; les uns y ont vu des « types représentatifs de la société contemporaine, » les autres des charges caricaturales, — les uns et les autres en jugeant sans doute d'après les « originaux » qu'ils ont eus sous les yeux. — A vous donc de juger si vous avez connu des évêques, des préfets, des magistrats, des ecclésiastiques, des professeurs pareils à ceux qui passent sous *l'Orme du Mail*. Regardez-les. L'évêque, Mgr Charlot, est un prélat circonspect et « si attentif à se concilier l'opinion de tous qu'il ne dédaigne pas celle des honnêtes gens; » — le premier président Cassignol « n'a jamais eu connaissance d'une erreur judiciaire; » — la bonne Mme Laprat-Teulet, la femme d'un sénateur qui a obtenu une ordonnance de non-lieu, adresse à saint Antoine un *ex-voto* ainsi conçu : « A saint Antoine de Padoue, pour une faveur inespérée, remerciements d'une épouse chrétienne; » — le général Cartier de Chalmet, qui « n'est plus enclin à monter à cheval, » passe la revue de sa division, en chambre, grâce à de petites fiches minutieusement rangées dans des boîtes; — M. le président Peloux est un ancien avoué, « qui avait eu des malheurs dans une fâcheuse affaire de terrains, » mais qui est parvenu, à force « d'endurer avec sagesse de longs mépris, » à conquérir l'estime publique et à mesurer d'un œil plus tranquille « la distance de son fauteuil au banc des accusés; » — le professeur de la Faculté des lettres, Bergeret, est un esprit fin, mais dont « les pointes n'étaient pas toutes tournées au dehors, souffrant de lui-même, saisissant avec un art subtil toute occasion de se nuire, » pratiquant d'ailleurs la liberté de penser, pendant que sa femme se prépare à pratiquer la liberté d'aimer; — les deux ecclésiasti-

ques, professeurs au grand séminaire, l'abbé Quétrel et l'abbé Lantaigne, sont deux ambitieux, l'un du genre patelin, l'autre du genre solennel, poursuivant la mitre d'une égale ardeur, et se jalousant, et se dénonçant l'un l'autre. Quant au préfet, un ancien habitué des brasseries Montmartre, ayant « bu des bocks avec des chimistes politiciens, » ce qui l'a rendu positiviste, juif marié à une juive (laquelle « n'a jamais été belle, mais qui a du tact, » qui sait se faire bien venir des dévotes de la ville et, en même temps, « accueillir d'un air de Madone les pieds de M. le président qui cherchaient les siens sous la table »), M. Worms-Clavelin est un fonctionnaire destiné à réussir. « Toute sa politique administrative reposait sur cette considération que les ministres passent. » « Il se défendait de plaire excessivement à aucun, » et n'était jamais exposé à être puni par les uns pour avoir été récompensé par les autres. Grâce à quoi, il durait et faisait son chemin, ménageant à la fois les francs-maçons, le clergé, les ralliés, conservant les suffrages de leurs électeurs à deux ou trois parlementaires compromis dans les affaires du Panama, reçu même dans les châteaux, et s'y tenant assez bien, sauf le jour où il essaie de conquérir, « lui aussi, » les faveurs de la belle Mme de Gromance, et où il conquiert seulement une bonne gifle, qu'il ne parvient pas à s'expliquer ! Eh bien, soit ! ces « types » ne sont pas représentatifs de toute la société française et provinciale, et si on tient à dire des choses inutiles et solennelles, comme l'abbé Lantaigne, on peut dire : Nous connaissons des évêques courageux, des présidents intègres, des sénateurs honnêtes, des préfets bien élevés, des ecclésiastiques pieux et désintéressés ! — Mais cela dit, il faudra bien avouer ensuite que les « portraits » et les « caractères » de ce volume sont extraordinairement « bien attrapés, » comme on disait du temps de La Bruyère, qu'ils donnent l'illusion, la sensation même de la vérité et de la vie, et que, dans tous les cas, ils rappellent des individualités — vivantes, elles aussi, hélas !

Quant aux idées émises par ces personnages si vivants, elles sont de valeur très différente ; il y a des âneries subtiles, telles qu'il en peut sortir de la bouche d'un sot qui se cultive ; il y a des considérations politiques et religieuses qui sont dignes d'un Montesquieu d'estaminet ou d'un Bossuet de collège ; il y a des audaces de nihiliste, et il y a des boutades de sceptique et des ironies d'académiciens, — mais tout cela mêlé et amalgamé de telle sorte qu'il est impossible de s'y retrouver, impossible surtout d'y retrouver la vraie pensée de l'auteur lui-même. Il n'est pas sûr qu'elle ne soit pas cachée sous l'ânerie de l'imbécile perfectionné ; il est probable qu'elle se laisse entrevoir sous l'épigramme du sceptique, mais il peut se faire qu'elle se déguise sous les déclamations du rhéteur ou sous les exagérations du pessimiste incroyant. Elle est ici, et elle est là, et elle n'est nulle part. Elle fait avec de brusques pu-

deurs, et tout à coup elle se retourne et fait front, bravement. Quelle est-elle la pensée de M. Anatole France, et où est-elle? Attendez-la sous l'orme, si vous êtes patient.

Et si vous êtes assez heureux pour la saisir — et pour la juger — elle vous rira au nez. « Est-ce que je vaux la peine d'être prise au sérieux et d'être discutée? » Discutez-la pourtant, car si vous la laissiez faire, la coquette aurait vite ravagé toutes vos croyances, ridiculisé les plus respectables traditions, ébranlé les plus solides certitudes. Nous l'avons déjà dit; ne nous lassons pas de le redire : sous ses apparences inoffensives, avec son sourire onctueux et ses airs détachés, M. France est un des plus sûrs corrupteurs de l'esprit contemporain. Il séduit par la caresse de sa phrase légère et insinuante, évitant les formules arrêtées qui violentent la pensée, prodiguant au contraire ces tournures amples, câlines et presque sensuelles qui l'enveloppent et l'enlacent sans paraître la gêner; et en outre il désarme, en intéressant la vanité à ne pas contredire. Oh! le pédantisme de combattre des idées à peine exprimées, qui ont l'air de se moquer d'elles-mêmes, et qui disparaissent, enfuies, évanouies au premier choc! Quel Don Quichotte aurait le ridicule d'attaquer, comme des propositions fermes et définitives, ces insinuations, ces sous-entendus, ces sourires? — Et pour n'être pas ridicule, on est dupe. On laisse faire son œuvre à ce nihilisme élégant et patelin. — Cette œuvre est telle qu'un rédacteur d'une feuille très peu puritaine (l'*Écho de Paris*, 1er mars 1897) écrivait récemment ces lignes, où il entendait peut-être faire l'éloge de M. Anatole France, et qu'il sera étonné de nous voir citer ici comme une condamnation : « Irrespect des institutions prétendues respectables, mépris des hommes et des lois qui les régissent, accumulés dans une âme hautaine, se déversent en ruisselets d'ironie subtile. Ce n'est pas le cours du philosophique dédain, ni l'indifférence paisible d'un égoïste revenu des affaires de ce monde, c'est une forme souriante de destruction d'autant plus sûre qu'elle n'éveille pas la défiance. Elle insinue le doute de tout et s'insinue par la grâce, la pureté, la délicatesse du verbe dans les consciences; bientôt elle y dessèche les racines des croyances, des conventions séculaires : elle accomplit son œuvre, elle découvre son idéal antisocial. » Comprenez-vous maintenant qu'un autre écrivain, d'une revue libre penseuse, ait dit : « Tout naïvement, je confesse que ses livres font mal. Et je l'aime! Et j'ai tort! »

CH. ARNAUD.

OUVRAGES RÉCENTS SUR JEANNE D'ARC

1. *La Vraie Jeanne d'Arc.* III. *La Libératrice d'après les chroniques et les documents français et anglo-bourguignons, et la chronique inédite de Morosini*, par JEAN-BAP-

TISTE-JOSEPH AYROLES, de la Compagnie de Jésus. Ouvrage honoré d'un bref de Sa Sainteté Léon XIII. Paris, Gaume, 1897, in-4 de XVI-696 p. et deux cartes, 15 fr. Pour les souscripteurs à l'ouvrage entier, 10 fr. — 2. *Jeanne d'Arc à la Chapelle-Saint-Denys.* Allocution prononcée à la Chapelle-Saint-Denys, le 8 septembre 1896, par le même. Paris, imp. Léon Parly, in-12 de 20 p. (Se vend au profit de l'église de Saint-Denys de la Chapelle). — 3. *Jeanne d'Arc modèle et patronne du patriotisme chrétien et français*, discours prononcé le 10 mai 1896, à Notre-Dame de Paris, par le T. R. P. MONSABRÉ. Paris, Comité de Jeanne d'Arc, 1896, in-12 de 28 p. — 4. *Domremy et le Monument national de Jeanne d'Arc*, par l'abbé V. MOUROT, du diocèse de Saint-Dié. Nancy, Crépin-Leblond, in-12 de LX-526 p., illustrations hors texte et dans le texte et plan du village de Domremy, 3 fr. 50. — 5. *Un compagnon de Jeanne d'Arc. Artur III, comte de Richemont, connétable de France, duc de Bretagne*, par L. TRÉBUCHET. Paris, Ch. Delagrave. 1897, in-8 de VIII-305 p., 3 fr.

1. — Le R. P. Ayroles, de la Compagnie de Jésus, poursuit avec une rare intrépidité de labeur le vaste ouvrage de vulgarisation, de recherches et de discussion, qu'il a entrepris sous ce titre : *La Vraie Jeanne d'Arc* (Cf. *Polybiblion*, t. LXX, p. 406). Le tome III vient de voir le jour. Il est consacré aux chroniques et autres documents relatifs à la carrière militaire de l'héroïque vierge, provenant soit du parti national, soit du parti anglo-bourguignon, et, en plus, à la chronique vénitienne de Morosini, récemment découverte. L'auteur réserve pour le volume suivant les chroniques et documents provenant d'autres nations étrangères et aussi les témoignages consignés dans les deux procès sur la vie guerrière de Jeanne. « On y entendra, dit-il, la chrétienté entière du XVe siècle, les témoins oculaires des merveilleux exploits, la libératrice elle-même nous révéler ce que furent les événements de cette période, et surtout la sainteté de celle qui les conduisait. »

En ce qui concerne le présent volume, l'auteur en définit ainsi le contenu et la disposition : « C'est d'abord un exposé des deux partis en lutte, et une brève notice des personnages qui étaient à leur tête à l'arrivée de Jeanne. Cela nous évitera des renvois à des notes qui interrompraient la lecture. Un exposé sommaire de l'art de la guerre au commencement du XVe siècle fera mieux comprendre combien fut merveilleuse la jeune fille de dix-sept ans que l'on y vit exceller, sans que rien l'y eût préparée. La description d'Orléans, l'histoire rapide du siège qui durait depuis sept mois, l'état désespéré des habitants, une double carte, l'une de la France à l'arrivée de Jeanne, l'autre d'Orléans, dues à notre confrère, le R. P. Carrez, nous ont paru indispensables pour l'intelligence des chroniques.

« Comment disposer ces chroniques ? Une double division s'offre d'elle-même. D'une part les chroniques et les documents venant du parti français ; de l'autre les chroniques et les documents émanés du parti anglo-bourguignon. Pareille disposition s'accommode assez sensiblement à l'ordre chronologique, car le parti français abonde en pièces qui nous font connaître les événements depuis l'arrivée à Chinon jusqu'à la levée du siège de Paris, et il est fort maigre sur ce qui a suivi. Le parti

ennemi, au contraire, moins étendu sur la première partie de la vie guerrière, l'est beaucoup plus sur la seconde.

« Chroniques et documents sont des deux côtés nombreux et disparates. Ils ont été subdivisés de la manière suivante. Dans le parti français, neuf chroniques plus étendues nous donnent, avec plus ou moins de détails, la suite des faits jusqu'au siège de Paris. Elles forment le second livre. Des chroniques beaucoup plus brèves, des documents de genres divers, des lettres, des pièces officielles ont trait seulement à quelques faits particuliers ; c'est le livre troisième. Autant que cela a été possible, sans les mutiler, elles ont été classées dans l'ordre chronologique des événements sur lesquels elles jettent plus de lumière. Afin de faciliter le rapprochement des divers récits d'un même fait, des divisions communes ont été introduites dans les chroniques. Les principales sont : *De Chinon à Orléans ; — La Levée du siège d'Orléans ; — La Campagne de la Loire; — La Campagne du sacre; — La Campagne après le sacre.* L'ordre dans lequel sont rangées les pièces du troisième livre correspond sensiblement à ces divisions.

« Une subdivision différente a été introduite dans les pièces venant du parti anglo-bourguignon. A la froideur près, il est de ce côté des chroniques qui sont peu ou point hostiles : elles ont été groupées dans le quatrième livre. — D'autres, au contraire, sont manifestement haineuses : elles forment le cinquième livre. — Le sixième est consacré à la chronique de Morosini. — Le septième livre est réservé aux pièces justificatives et à la table. »

Le texte des chroniques ou pièces en vieux français a été rajeuni par l'auteur. « Le travail de rajeunissement a porté d'abord sur l'orthographe, qui a été modernisée. Aux mots que ne comprendrait pas de prime abord un lecteur médiocrement instruit ont été substitués les termes aujourd'hui usités. Un déplacement de mots a suffi parfois pour rendre facile l'intelligence de phrases confuses dans le texte.... Ne faire dire à l'écrivain que ce qu'il a dit, tout ce qu'il a dit, a été l'objet d'une préoccupation constante.... Sans parler de plusieurs textes originaux reproduits aux pièces justificatives, on trouvera, au bas de la page, ceux qui ont paru amphibologiques ou avoir une importance spéciale. » — Sur chacun des textes ainsi rapportés par lui au plan de son livre le P. Ayroles a donné des renseignements et remarques historiques et critiques. — En tête des fragments de la chronique de Morosini relatifs à Jeanne d'Arc, qui ne sont pas la partie la moins intéressante de ce volume, se trouvent d'utiles détails sur le caractère de ce document et les circonstances de sa découverte. La traduction offrait des difficultés spéciales. Le P. Ayroles a obtenu pour ce travail le précieux concours de M. Baroncelli, sous-bibliothécaire de la « Marcienne » à Venise.

L'idée et la physionomie quelque peu complexes, quelque peu touffues

de ce vaste ouvrage, certains excès de jugement et d'expression, ont pu et dû donner lieu à de justes réserves, soit au point de vue de la méthode scientifique, soit au point de vue de la composition littéraire. Mais au degré d'avancement où il est maintenant parvenu, insister sur ces réserves ne serait plus très à propos. Mieux vaut exprimer le vœu sincère que le docte religieux en mène à bien l'achèvement auquel, très volontiers docile au conseil que lui en a donné le Saint-Père, dans un bref conçu en termes des plus favorables, le R. P. Ayroles ne cesse de travailler allégrement. Non seulement, ce qui est son objet principal, il aura mis ainsi en plus vive lumière les caractères surnaturels de l'héroïque vierge de France, mais, par la masse énorme de faits et de textes remués, rapprochés, confrontés, discutés dans ce livre aux proportions gigantesques, il aura certainement ouvert la voie à des progrès importants de la science historique et bibliographique.

2. — Le zèle qui enflamme le P. Ayroles pour la gloire de Jeanne d'Arc ne se manifeste pas seulement dans l'ardeur avec laquelle il secoue la poussière des documents d'érudition et poursuit d'estoc et de taille les détracteurs ou même les admirateurs jugés par lui mal inspirés de cette céleste figure. Il ne néglige pas une occasion de célébrer ses mérites et de préparer son culte futur. C'est ce qu'il a fait avec éloquence, le 8 septembre dernier, dans une allocution vraiment fort belle, prononcée à la Chapelle-Saint-Denys, le 8 septembre 1896, et intitulée : *Jeanne d'Arc à la Chapelle-Saint-Denys*. Ce discours, profondément nourri d'histoire, n'est certainement pas l'un des moins dignes d'attention et d'estime parmi tant de panégyriques déjà consacrés à la vierge libératrice.

3. — Il est à peine besoin de dire qu'une place de choix sera réservée entre ces éloges au discours prononcé à Notre-Dame de Paris, le 10 mai 1896, par le R. P. Monsabré : *Jeanne d'Arc modèle et patronne du patriotisme chrétien et français*. Le nom de l'orateur est une recommandation plus que suffisante. Aussi nous contenterons-nous de signaler l'intéressante note qui se trouve au bas des pages 24-25 de l'édition donnée par le Comité parisien de Jeanne d'Arc. C'est l'indication de quelques-unes des loges maçonniques qui ont décidé de s'opposer par tous les moyens à l'institution d'une fête nationale en l'honneur de la Pucelle.

4. — Un ancien et toujours vaillant champion de cette auguste mémoire et des honneurs que la France ne saurait lui refuser sans ingratitude, M. l'abbé V. Mourot, du diocèse de Saint-Dié, vient d'ajouter à ses précédentes publications un nouveau et fort remarquable volume : *Domremy et le Monument national de Jeanne d'Arc*. « Ce livre, dit-il, est né de l'essor imprimé dans les dernières années aux pèlerinages de Domremy. Voulant mettre un certain ordre dans notre travail, nous l'a-

vons divisé en plusieurs chapitres, précédés d'un calendrier, de la présente préface et d'une introduction, le tout agrémenté de nombreuses illustrations. « Le calendrier nous a paru très utile, puisque le lecteur, en un clin d'œil, pourra connaître et apprécier, jour par jour, les différents faits qui se rattachent à la Pucelle, soit de son vivant, soit de sa vie posthume. L'introduction n'est autre chose que le texte du décret relatif à la « vénérabilité » de Jeanne d'Arc et aux formalités de procédure devant les congrégations romaines. » Ajoutons que l'auteur y a fort utilement rapporté (p. LIII et suiv.) la « suite de la procédure, » notamment dans le diocèse de Saint-Dié, depuis l'introduction de la cause. « J'ai décrit, reprend-il, dans le premier chapitre les tableaux touchants qu'offre Domremy aux yeux qui cherchent une gloire pure et sans nuages, aux cœurs qui sentent, aux esprits qui se souviennent. Dans le chapitre suivant, je me suis efforcé de retracer, aussi exactement que possible, l'historique du Bois-Chesnu et de la basilique nationale, qui s'élève actuellement, au versant du coteau, sur les ruines de l'ermitage Sainte-Marie.... Dans le chapitre troisième, nous quitterons pour un instant le territoire de Domremy et, traversant le village de Greux, nous conduirons le lecteur au sanctuaire de Bermont pour y vénérer l'antique madone que la Pucelle allait honorer presque tous les samedis. Toutefois il ne suffit pas d'avoir encadré la physionomie de Jeanne dans la description des lieux qui furent témoins des gestes de son enfance et des monuments qui en rappellent le souvenir, il faut encore, pour compléter notre étude, faire l'énumération des principaux pèlerinages de Domremy. Le chapitre que nous consacrons à ce sujet ne sera pas, croyons-nous, la partie la moins intéressante du livre.... — Enfin, dans un chapitre final, sous forme d'*Appendice*, nous parlerons des œuvres spirituelles qui se groupent autour du monument national comme autour d'un foyer.... De cette façon, le volume que nous publions aujourd'hui, tout en servant de *Guide* au pèlerin, restera comme un mémorial du voyage accompli, et le *Manuel du patriote chrétien*. Puissions-nous avoir réussi ! »

5. — La gloire de l'héroïque vierge rejaillit aujourd'hui sur tous ceux qui ont collaboré à son œuvre de délivrance nationale. Il y a toutefois quelque excès à intituler, comme l'a fait M. L. Trébuchet, une biographie du connétable de Richemont, dont la participation aux opérations militaires de la Pucelle a été si courte : *Un Compagnon de Jeanne d'Arc*. Il y a plus d'excès encore à le placer, à cause de la part ultérieure et certainement très méritoire qu'il a prise à la continuation et à l'achèvement par Charles VII de l'œuvre de Jeanne, sur le même rang qu'elle devant la postérité, en lui sacrifiant totalement le Roi. Le livre de M. Trébuchet, ouvrage de vulgarisation où l'on remarquerait avec plaisir un réel talent, un récit assez vif et pittoresque, s'il était mieux fondé en

raison critique, est un panégyrique sans mesure, dont l'auteur, principalement appuyé sur M. Cosneau, qu'il exagère, n'a pas tenu le moindre compte des observations et des jugements fort différents portés sur Artur de Richemont par des historiens aussi autorisés que MM. Wallon et de Beaucourt. M. S.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Histoire et culte de sainte Lucie, vierge et martyre de Syracuse*, par l'abbé MARTELLY. Paris, Berche et Tralin, 1897, in-12 de XII-240 p., 3 fr. — 2. *Saint Augustin*, par HATZFELD. Paris, V. Lecoffre, 1897, in-12 de XV-179 p., 2 fr. — 3. *Sainte Clotilde*, par G. KURTH. Ibid., 1897, in-12 de 180 p., 2 fr. — 4. *Vie de sainte Clotilde, reine de France*, par P. BRIÈRE. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1895, in-12 de 130 p., 2 fr. — 5. *La Vie et les miracles de saint Vaast ou Gaston, catéchiste de Clovis et évêque d'Arras*. Ibid.,1896, in-12 de 96 p., 2 fr. — 6. *Saint Lambert, évêque de Maëstricht*, par le P. A. LARGENT. Paris, V. Retaux, 1897, in-8 de 112 p., 2 fr. — 7. *Vie de saint Antoine de Padoue*, par A. DE VALDESPOIR. Paris, Haton, in-18 de 165 p., 1 fr. — 8. *Vie de saint Antoine de Padoue*, par A. DE CONDÉ. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1896, in-12 de 141 p., 0 fr. 50. — 9. *Sainte Élisabeth d'Aragon, reine de Portugal, et son temps*, par le comte DE MOUCHERON. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-8 de XXIX-229 p., 7 fr. 50. — 10. *La Bienheureuse Philippe de Chantemilan*, par l'abbé REURE. Lyon, E. Witte, 1896, in-8 de 36 p., 1 fr. — 11. *Une Fille de France, la bienheureuse Jehanne*, par la comtesse DE FLAVIGNY. Paris, V. Lecoffre, 1896, in-12 de 368 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Bienheureux Bernardin Réalino*, par R. BOUMAN. S. J. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1896, in-8 de 126 p., 3 fr. 50. — 13. *Esprit et vertus du vénérable Bénigne Joly, surnommé le Père des pauvres*, par le P. PETITALOT. Paris, V. Retaux, 1897, in-18 de VII-260 p., 2 fr. — 14. *La R. Mère Françoise de Bermond et l'établissement des ursulines en France*. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d. (1896), in-8 de 392 p., 5 fr. — 15. *Notre-Dame du Laus et la vénérable sœur Benoîte*. Gap, Richard, 1895, in-8 de LIV-532 p. — 16. *Le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, gloire et modèle du clergé*, par l'abbé CELLIER. Montreuil-sur-Mer, impr. Notre-Dame-des-Prés, 1896, in-8 de X-416 p., 4 fr. — 17. *Vie merveilleuse, intérieure et extérieure d'Anne-Catherine Emmerich*, par le P. TH. WEYENER (traduite de l'allemand). Paris et Tournai, Casterman, s. d. (1896), in-12 de 412 p., 3 fr. — 18. *Le Curé d'Ars. Vie de Jean-Baptiste Vianney*, par l'abbé A. MONNIN. Paris, Téqui, 1896, in-12 de 412 p., 3 fr. 50. — 19. *Monseigneur Pary, sa vie, sa doctrine*, par l'abbé M. PAGÈS. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1895, in-8 de 288 p., 3 fr. — 20. *La Révérende Mère Fanny de l'Eucharistie (Mme Fanny Kestre), fondatrice des Dames de Sainte-Julienne dites Apostolines du Très Saint Sacrement*. Bruxelles, Schepens, 1897, in-8 de 325 p., 3 fr. 50. — 21. *Marie Brotel*. Paris, Bloud et Barral, 1896, in-12 de 305 p., 1 fr. 50. — 22. *Le Révérend Père Henri Chambellan, de la Compagnie de Jésus*, par le P. CHARRUAU, S. J. Paris, Téqui, 1896, in-12 de VI-285 p., 3 fr. — 23. *Le Cardinal Jean-Baptiste Pitra, évêque, bibliothécaire de la sainte Église*, par A. BATTANDIER. Paris, Sauvaitre, 1895, gr. in-8 de XXXVI-955 p., 15 fr. — 24. *Monseigneur Puginier*, par C. D'ALLENJOYE. Paris, Téqui, 1896, in-12 de 218 p., 2 fr. — 25. *Le Cardinal Lavigerie*, par Mgr BAUNARD. Paris, Poussielgue, 1896, 2 vol. in-12 de XV-544 et de 694 p., 7 fr. 50. — 26. *Vie du R. P. Pierre-Michel Fessard, de la Compagnie de Jésus*, par le P. P. X. POUPLARD. Paris, Haton, 1896, in-8 de IV-522 p., 5 fr. — 27. *Justin Chappotin*. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1896, in-12 de 141 p., 1 fr. 50. — 28. *Vie de Son Éminence le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse*, par J. LACONTA. Ibid., 1897, in-8 de X-365 p., 5 fr. — 29. *Physionomies des saints*, par E. HELLO (nouvelle édit.). Paris, Perrin, 1897, in-12 de X-416 p., 3 fr. 50. — 30. *Les Amis des saints*, par C. D'HÉRICAULT. Paris, Gaume, 1897, in-12 de 251 p., 2 fr. — 31. *Le Diable dans la vie des saints*, par P. VERLUN. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d. (1896), 2 vol. in-12 de XI-298 et de [illegible] p., 6 fr. — 32. *Petites Histoires, Traits de missions*, par le P. M. DEVÈS. Ibid., 1896, in-8 de 187 p., avec illustr., 3 fr.

— 33. *Primauté de saint Joseph d'après l'épiscopat catholique et la théologie*, par C. M. Paris, V. Lecoffre, 1897, in-8 de 513 p., 6 fr.

1. — *Sainte Lucie* fut la triomphante victime de l'idolâtrie romaine, qui fit verser jusqu'à Constantin des fleuves de sang chrétien. Cette nouvelle histoire de la jeune héroïne n'est que la réduction du magnifique et savant ouvrage de M. Beaugrand : *Sainte Lucie de Syracuse, vierge et martyre.* « Notre travail, dit M. Martelly, est moins une œuvre tout à fait personnelle qu'un extrait et comme la quintessence des notes de M. Beaugrand, auquel nous laissons souvent la parole, quelquefois même sans en avertir le lecteur » (p. x). Le lecteur, toutefois, n'aurait-il pas préféré une loyauté littéraire s'étendant aux détails mêmes des emprunts? Cette histoire se divise en deux parties : I. Vie et mort de sainte Lucie; II. Culte rendu aux reliques et au nom de la vierge martyre ; sanctuaires, confréries, œuvres littéraires et artistiques, hymnes, litanies, chants populaires, office liturgique, neuvaine en l'honneur de sainte Lucie. C'est un ouvrage de vulgarisation d'un style limpide et pieux. Il fera beaucoup de bien, surtout aux confréries de jeunes filles et aux premières communiantes. Un détail curieux : dans la plupart des tableaux de sainte Lucie, elle est représentée portant deux yeux dans sa main ou sur un plateau, attribut, assure avec sa haute compétence M. Rohault de Fleury, qui ne s'est vulgarisé pour notre sainte pas avant le XIVe siècle. Ces deux yeux signifient que, selon le nom qu'elle porte, Dieu a donné à sainte Lucie le pouvoir de rendre la lumière sensible, mais n'indiquent pas, comme on l'a cru, qu'elle s'est crevé les yeux pour se délivrer de l'obsession d'un tentateur, ou bien que les bourreaux les lui auraient arrachés.

2. — Victime aussi de Rome, mais de la Rome corruptrice, fut *Saint Augustin*, dont les débordements effrénés n'eurent d'égal que l'éclat de sa conversion. M. Hatzfeld, dans la nouvelle série de la vie des saints, éditée par la librairie Lecoffre, met au jour une vie du fils de Monique selon les principes d'une sage critique et avec la littérature appropriée à ce genre d'ouvrages. Il s'est manifestement inspiré des conseils de Mgr Dupanloup, qui devraient être le guide constant de nos hagiographes contemporains. « Avant tout et par-dessus tout, dit le grand évêque, l'amour du saint ; puis une étude approfondie de son âme et de sa vie, dans les sources et dans les documents de son époque; ensuite la peinture de cette âme, de ses luttes, de ce que furent en elle la nature et la grâce; tout cela tracé avec simplicité, vérité, noblesse, pénétration profonde et vivants détails, de telle sorte que le saint et son temps soient fidèlement représentés, mais que le saint cependant ne disparaisse jamais sous les faits collatéraux de l'histoire, et reste toujours dans le récit au premier plan ; des faits vrais, authentiques, précis, mais groupés avec art et habilement disposés dans un ordre savant qui prépare et éclaire

tout ;.... il faut faire parler souvent le saint lui-même, sans quoi tout ce qui est vivant et personnel disparaît, et alors tous les saints se ressemblent ;.... un style enfin simple, grave, ému, pénétrant. » Ce sont là les qualités mêmes de l'ouvrage qui nous occupe. L'auteur y considère l'homme égaré, le converti fervent, l'évêque courageux, le saint ardent, le subtil philosophe, le chaud orateur, le théologien profond que fut l'évêque d'Hippone. Les pécheurs y auront un modèle de généreux retour à Dieu, les mères, autres Moniques, un encouragement à répandre la prière de leurs larmes pour leurs Augustins dévoyés. Saint Augustin a été pour ainsi dire le créateur de la théologie chrétienne, ayant abordé et résolu les questions les plus difficiles avec une science et une sûreté d'esprit merveilleuses, puisées dans la méditation des Livres saints. Tous les historiens de la philosophie lui consacrent une place de choix dans leurs ouvrages parmi les métaphysiciens qui ont éclairé la pensée humaine. « Il n'y a rien, dit La Bruyère, que l'on puisse comparer à saint Augustin que Platon et Cicéron. » Son but primordial est d'établir entre la raison et la foi une alliance féconde. La lecture de ce volume fera aimer le saint et admirer le savant. L'auteur termine heureusement son travail par la bibliographie du sujet, la liste des principales éditions des œuvres de l'illustre docteur africain.

3. — La civilisation romaine venait d'être submergée sous les flots des barbares envahisseurs. Au sein du chaos d'une société nouvelle qui se prépare à entrer en scène, apparaît *Clotilde*, épouse chrétienne du premier roi des Francs. C'est à elle qu'est dû le baptême de Clovis ; elle appartient donc à l'histoire de France, à ses origines religieuses. M. Kurth, l'auteur de *Clovis*, que toute l'Europe savante et croyante applaudissait naguère, commence cette vie par un excellent résumé sur le rôle sauveur des femmes et des reines parmi les sociétés naissant au christianisme. Clotilde, chronologiquement, est la première dans cette mission bienfaisante, première aussi par l'étonnante grandeur de l'œuvre à laquelle elle participe : la conversion du peuple franc. Ensuite, ce fut Berthe, arrière-petite-fille de Clotilde, qui fit initier les Anglo-Saxons à la doctrine du Christ. Ce sont des femmes qui amenèrent à Jésus les royaumes ariens des Lombards et des Wisigoths, et firent asseoir définitivement le trône de l'Église catholique en Italie et en Espagne. C'est encore Ludmilla qui forma saint Wenceslas pour la Bohême chrétienne, d'où devait sortir le salut de la Pologne. L'un des grands mérites de l'auteur, c'est d'avoir courageusement débarrassé la figure de son héroïne de ce masque de barbarie que les traditions poétiques du moyen âge lui avaient donné injustement. Malgré leur charme, il a sacrifié, sans hésiter, les belles légendes pour ne conserver que ce qui est authentique, solidement appuyé sur documents. Œuvre écrite avec sûreté, sobre élégance et documentation artistement sertie. Il aurait été à souhaiter que

M. Kurth, après le substantiel appendice, où il discute la valeur des sources primitives, eût établi la bibliographie de son livre remarquable.

4. — Dans une tout autre note, M. Brière a composé aussi sa *Vie de sainte Clotilde*. Il a, de préférence, traité son rôle social, son influence sur les destinées chrétiennes et glorieuses de la France. « On aime aujourd'hui, dit-il avec raison, les belles recherches historiques, l'étude scrupuleuse des naïves chroniques d'autrefois et la sincère évocation des souvenirs et des mémoires anciens qui font revivre le passé dans sa vérité parfaite. Dès lors, une Vie de sainte Clotilde, puisée à de telles sources, inspirée par de pareils récits, édifiée sur de semblables documents, ne saurait être mal accueillie au beau pays de France. » C'est la méthode adoptée par l'auteur, ce qui donne, en raison des nombreuses citations, un charme archaïque à son livre. Nous nous permettons de lui demander sur quelle preuve il se fonde pour dire que la première reine de France avait des yeux bleus (p. 9). C'est une jolie rêverie, sans doute.

5. — *Saint Vaast* eut avec Clotilde et Remi une part remarquable dans la conversion de Clovis : il fut son catéchiste. Son nom est donc illustre : dix communes en France portent ce nom ; on compte par centaines les paroisses placées sous son vocable. Et cependant on ne savait presque rien de sa vie. Un bénédictin, qui garde le voile de l'anonyme, a voulu tirer cette figure historique de la pénombre, en puisant aux sources les plus pures les récits simples de cette sainte existence. Il s'abstient de se prononcer sur le lieu où saint Vaast reçut le jour : plusieurs pays revendiquent cette gloire : Toul, où il était prêtre lorsqu'il fut désigné pour instruire Clovis des premiers éléments de la vérité chrétienne, Châtres en Périgord, Courbefy en Limousin, Aimeville, dans le Ponthieu ; mais aucun ne fournit des preuves décisives, malgré des traditions vénérables. L'auteur, dans l'appendice Ier, donne l'ample bibliographie de son travail ; dans l'appendice II, avec beaucoup de sagacité, il examine la valeur documentaire de la *Vita Vedasti*, appelée par les Bollandistes *Vita brevior*, pour la distinguer de celle d'Alcuin, beaucoup plus longue. Contre M. Bruno Krusch, qui avait tenté d'en diminuer l'autorité, notre bénédictin conclut : « Pour nous, elle (la *Vita Vedasti*) représente la tradition d'une époque antérieure à la date de sa composition (deuxième moitié du VIe siècle), et sa source doit remonter au temps où vivaient encore des contemporains de saint Vaast » (p. 76). Les appendices III et IV sont l'histoire du culte et des translations des reliques du saint ; l'appendice V contient une hymne d'Alcuin en l'honneur de saint Gaston et une curieuse séquence du missel d'Arras, avec traduction en vers français. Piété et érudition trouveront leur compte dans ce volume d'aspect modeste.

6. — Avec *Saint Lambert*, nous sommes toujours à l'époque où le christianisme était aux prises avec la barbarie. Le saint évêque de Maës-

tricht fut un valeureux champion que couronna le martyre. Le R. P. Largent nous déroule sa belle vie sous une forme oratoire brillante, qui n'exclut point un solide étayage de documents. Dans neuf instructions prononcées en l'église Saint-Lambert de Vaugirard, à l'occasion du douzième centenaire du martyre du saint, il embrasse toute l'histoire du héros de la foi chrétienne. En voici les titres : Le Douzième Centenaire de saint Lambert. — Saint Lambert, son éducation, ses débuts. — L'Épiscopat et l'exil, la vie monastique. — Le Retour, l'apostolat. — L'Apostolat. — La Lutte. — Le Martyre. — Le Triomphe. — Le Témoignage des martyrs. Ces instructions sont des leçons d'histoire d'une science discrète qui nous révèlent non seulement les vertus du saint évêque, mais encore les temps rudes et confus auxquels il appartint. Elles sont aussi de chaudes exhortations aux vertus dont notre XIXe siècle n'a pas un moins pressant besoin que le VIIe.

7. — C'est au sein de l'épanouissement du christianisme que se déroule la miraculeuse vie de *Saint Antoine de Padoue*. Le livre d'Antoine de Valdespoir est un manuel de la dévotion à ce saint aujourd'hui tant prié. C'est la vie du thaumaturge répartie entre les treize mardis nommés les treize mardis de saint Antoine de Padoue, qu'il ne faut pas seulement invoquer pour retrouver les choses égarées, mais pour être aidé encore dans les afflictions, les tentations, les maladies, l'erreur, la mort. Le récit de chaque mardi est accompagné des hymnes composées en l'honneur du faiseur de miracles, ainsi que de réflexions sur les principales vérités de la religion. Dans un appendice, on rencontre le Bref de saint Antoine, prière très ancienne indulgenciée, qui fut donnée sur un parchemin à une femme guérie par le saint padouan. Elle fut aussi appelée la « Lettre de saint Antoine. » Puis viennent les litanies de saint Antoine; les antiennes et les hymnes en son honneur; une prière pour retrouver les objets perdus, une autre pour obtenir une bonne mort; les prières de la messe; celle de saint Antoine à la Vierge; la prière efficace, etc.

8. — M. de Condé n'a pas eu d'autre prétention que de publier une vie populaire de *Saint Antoine de Padoue*. Elle est bien écrite, bien imprimée, gracieusement illustrée et accessible à toutes les bourses. Elle a pour but de mettre en relief principalement la charité et l'éloquence ardentes du saint, et le suit dans son apostolat fructueux.

9. — Un siècle après la vie merveilleuse de saint Antoine, fleurissaient en Portugal les vertus de la reine *Sainte Élisabeth*, qui fut un constant miracle de patience, de dévouement parmi les plus déchirantes épreuves. Le livre de M. de Moucheron plaira aux croyants, car la note édifiante y tient la place d'honneur; il agréera aux lettrés par la beauté sévère de son style classique et ému. Le côté érudit n'a pas été négligé, comme en témoigne « la Notice sur les sources » (p. XXIII-XXIX). Mais elles sont

mises en œuvre avec tant d'art, que le lecteur, inhabitué aux ouvrages remplis de notes, de renvois, de citations, de textes originaux, n'en sera point incommodé. D'autre part, sainte Élisabeth d'Aragon captivera l'historien, car elle vécut à une époque où l'Église eut un de ses plus magnifiques épanouissements. Le chapitre Ier nous dépeint l'état de la péninsule portugaise, de l'Église et de l'Europe (1220-1270). C'est comme l'arrière-plan du théâtre où se déroule la vie princière de sainte Élisabeth, On peut dès lors prévoir l'importance du rôle social qu'aura à remplir cette princesse qui, par sa naissance, son mariage, sa tournure d'esprit, les alliances de ses aïeux, plus tard par celles de ses enfants, se trouvera tenir à la fois à tous les pays de l'Europe, à toutes les familles régnantes, à tous les événements et à toutes les idées de l'époque, et sur la tête de laquelle se réuniront tant d'intérêts puissants et divers. Sur le trône de Portugal, elle brilla par un sens politique très fin, une douceur sereine dans les plus poignantes douleurs pour un cœur d'épouse, de mère, de reine. Sa vie politique accomplie, elle dépose sa couronne royale et entre dans la vie religieuse. M. de Moucheron nous expose ensuite la vie de miracles, l'histoire du culte de la princesse que canonise Urbain VIII. Le chapitre final contient tout ce qui se rapporte à la liturgie, la bibliographie, l'iconographie, les monuments, les confréries, les dévotions populaires en l'honneur de la sainte reine. Un appendice renferme le texte critique de vingt-huit pièces justificatives très intéressantes.

10. — La sainteté appartient à tous les degrés de la hiérarchie sociale : sainte Élisabeth était une reine, *la Bienheureuse Philippe de Chantemilan* est une servante. Cette vie reçoit sa valeur documentaire des Bollandistes (XVe jour d'octobre, oct., t. VII, p. 79-106) et de la *Vie et miracles de la bienheureuse Philippe de Chantemilan*, publiés par le chanoine U. Chevalier. Les Bollandistes se sont servis de cette source originale unique. L'auteur a surtout pour objectif « de remettre la bienheureuse dans le milieu où elle a vécu, ce qu'aucun des historiens n'a fait jusque-là, et de donner sur sa famille et sur les maisons qu'elle a servies des renseignements qu'on ne trouve nulle part ailleurs » (p. 5). Philippe naquit probablement la même année que Jeanne d'Arc. Les Chantemilan, de médiocre noblesse, possédaient, au milieu du xve siècle, la seigneurie de Maltaverne, enclave du duché de Bourgogne, dans la paroisse de Briennon (Roannais). Le berceau de la bienheureuse fut, en 1412 ou 1413, le château de Changy, où sa mère « eust le gouvernement de ce grand hostel et de toute la famille. » Jean de Chantemilan, son père, mourut peu après sa naissance. Sa mère l'éleva avec grande sévérité dans la piété chrétienne. Philippe fit vœu de virginité et refusa d'avantageux mariages. Elle vécut au château de Changy, les vingt premières années de sa vie. Lorsqu'elle eut perdu sa mère, elle vint, vers 1433, en service à Vienne, chez Anne de Norry, sœur de Jean de Norry, archevêque de Vienne. Quand elle

eut recouvré sa liberté, elle s'adonna entièrement à la piété à Vienne, où elle séjourna dix-huit ans. En 1450, elle fit à Rome le pèlerinage jubilaire. L'année suivante elle mourut dans la cité viennoise, le 15 octobre, emportée par la peste. Le « Papyrus, » registre daté du 10 février 1453 et publié par M. Chevalier, énumère plus de cinquante miracles, pendant les quatorze années qui suivirent le décès de Philippe. Dès l'instant où elle trépassa, elle fut déclarée sainte par la voix populaire, et depuis quatre siècles elle est appelée la « Bienheureuse Philippe. » En 1567, les huguenots dispersèrent ses ossements qui reposaient dans une chapelle de la cathédrale de Vienne. M. Reure n'apporte que très peu de chose d'inédit ou qui ne soit contenu dans la savante publication de M. U. Chevalier.

11. — Être fille de Louis XI et femme du duc d'Orléans, plus tard Louis XII, n'empêcha point *la Bienheureuse Jehanne* d'être une martyre. Née chétive et disgracieuse, son père l'exila bientôt loin de lui et des tendresses maternelles, au château de Linières. Le Roi la détestait et, lorsqu'il la rencontrait, il se signait ainsi que devant une horrible apparition. Mariée au duc d'Orléans, à l'âge de douze ans, la belle âme de Jehanne s'attacha profondément à un époux volage qui la délaissait, la dédaignait et lui infligeait toutes sortes d'insultes. Dès la mort de Louis XI, le duc d'Orléans n'eut plus qu'une pensée : la rupture de son union pour épouser Anne de Bretagne. Rome montra pour la dissolution du mariage une extrême bonne volonté, compatible cependant avec la justice. Le procès fut engagé; c'était l'ère des intrigues à la cour romaine. La Reine détruisit devant le tribunal les raisons invoquées pour l'annulation du mariage. Le clergé, de son côté, rivalisa de docilité envers ce Roi qui choisit comme défenseurs les anciens complices de ses manœuvres matrimoniales, et le mariage de Jehanne avec le duc d'Orléans fut reconnu nul. Dans son amertume résignée, la Reine se réfugia dans les bras du Crucifié et devint une sainte. Puis elle fonda l'ordre de l'Annonciade, qui lui causa encore des souffrances et dans lequel elle mourut après avoir été favorisée de nombreuses extases. Bientôt plus de deux cents miracles, dûment constatés, obtenus par son intercession, rendirent son tombeau glorieux. Telle est la vie que Mme la comtesse de Flavigny a décrite avec l'étendue d'érudition et le charme de style qui lui sont habituels dans ses ouvrages si appréciés. Son « Étude critique des sources » (p. 337-363) nous révèle l'ampleur de ses recherches. Toutefois, elle ne paraît pas avoir connu l'importante publication de M. R. de Maulde la Clavière : *Alexandre VI et le divorce de Louis XII* (dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LVII, 1896). Ce sont trois brefs dont M. de Maulde la Clavière a retrouvé récemment la minute égarée aux archives de Venise. Ils jettent un jour nouveau sur la conduite si discutée d'Alexandre VI touchant l'annulation du premier mariage de

Louis XII. Certainement, Mme de Flavigny ne considérera plus, avec à peu près tout le monde, la procédure du divorce, comme une pure question de façade et d'étiquette, tout étant réglé d'avance entre le Pape et le Roi pour l'annulation du mariage. Au contraire, d'après ces pièces diplomatiques, on constate avec quelle tenue parfaite Alexandre VI résista aux instances passionnées de Louis XII.

12. — Nous rentrons dans l'atmosphère calme, dans l'existence uniforme d'un humble religieux : *le Bienheureux Bernardin Réalino*, qui vécut aux temps héroïques de la célèbre Compagnie de Jésus, à laquelle il appartenait (1530-1616). Il fut d'abord magistrat dans l'Italie septentrionale, puis gouverneur de plusieurs villes de la province de Naples. A trente-quatre ans, il quittait le monde pour devenir l'enfant de saint Ignace. Les rois de France et de Pologne, les ducs de Parme, de Mantoue, de Bavière, recouraient à la lumière de ses conseils et le pape saint Pie V à la ferveur de ses prières. Durant sa vie même, il opéra des prodiges. Aussi la ville de Lecce le choisit-elle, en son vivant, pour protecteur et patron particulier. Il a été déclaré « bienheureux » en 1894. Le P. Bouman « a choisi de préférence les faits qui ont été examinés juridiquement et attestés par un grand nombre de témoins; il a consulté les documents les plus dignes de foi » (p. 9).

13. — Le vénérable Bénigne Joly fut par-dessus tout un homme d'œuvres charitables. Aussi fut-il acclamé par ses contemporains comme le « saint Vincent de Paul dijonnais. » Il mérite d'être le modèle de notre siècle égoïste. Sa vie a été déjà écrite par M. l'abbé Bavard, curé de Volnay. Le R. P. Petitalot a recueilli quantité de traits de caractère, d'épisodes, de faits vertueux qu'il présente aux âmes pieuses et spécialement aux religieuses hospitalières comme des bouquets parfumés. De là le titre du livre : *Esprit et vertus du vénérable Bénigne Joly.* « Incontestablement, dit l'évêque de Dijon à l'auteur, votre ouvrage inspirera à ses lecteurs une charité plus généreuse et plus efficace envers les pauvres. On pourrait l'intituler : « Manuel du dévouement hospitalier. » Les chapitres qui envisagent moins directement ce sujet principal s'y rattachent toutefois comme la racine et la tige à la fleur.

14. — Œuvre de haute charité spirituelle fut l'Institut des ursulines qu'établit *la Révérende Mère Françoise de Bermond* pour l'éducation des jeunes filles de France. Les Ursulines, filles de sainte Angèle de Mérici, n'avaient eu, en Italie, que des externats pour les petites filles indigentes; Françoise de Bermond, en fondant l'ordre dans notre pays, pensa surtout aux jeunes filles des classes élevées de la société où elles étaient appelées à exercer une grande influence. C'est pour cette raison principalement qu'elle inaugura les pensionnats religieux de filles. Avant elle, l'éducation que quelques enfants de famille recevaient dans les couvents était une éducation privée : il n'y avait pas alors de classe

commune, de salle d'études commune. Ce n'étaient pas, à proprement parler, des communautés enseignantes. C'est donc à la première ursuline de France qu'il faut attribuer l'initiative des pensionnats de jeunes filles dans la forme la plus voisine de ce qui existe aujourd'hui. A sa mort (1628), Françoise de Bermond avait créé plus de neuf ou dix communautés d'ursulines, et la plupart de celles-ci en avaient fondé d'autres qui, à leur tour, avaient essaimé en diverses parties du royaume. « Au XVIIe siècle, dit Louis Veuillot, les ursulines ont élevé la plus grande partie des femmes françaises. » Dans le commencement du XVIIIe siècle, elles eurent en France trois cent vingt maisons. Le seul couvent de Saint-Denis en France, datant de 1625, avait déjà vu passer, comme pensionnaires, en 1657, plus de quatre mille jeunes filles des meilleures familles parisiennes (p. 347). Elles s'occupaient également beaucoup de l'éducation des petites filles pauvres. « Ce que la Compagnie de Jésus fut pour les hommes, assure Charles de Sainte-Foi, celle de Sainte-Ursule le fut pour les femmes » (p. 350). On voit donc combien l'histoire de la Révérende Mère de Bermond et de son Institut touche à l'histoire de l'éducation en France, au XVIIe et au XVIIIe siècle. Elle a été écrite par une fille de sainte Ursule avec un talent consciencieux qui s'est servi de tout ce que les archives publiques et celles de la Congrégation pouvaient conserver, non moins que des sources imprimées. L'œuvre n'allait pas sans difficulté : la vie de Françoise de Bermond n'avait été retracée jusqu'ici que sous forme de notices plus ou moins longues, où les faits sont présentés souvent sans ordre chronologique; les lieux où ils s'accomplirent ne sont pas nommés. Avec une ferme patience et un entier succès, l'auteur anonyme a apporté dans cet ouvrage ordre et lumière. Le chapitre III, « Sainte Angèle de Mérici et l'origine de l'ordre des ursulines, » nous paraît un hors-d'œuvre.

15. — Françoise de Bermond appartenait à une antique famille noble de la Provence, *la Vénérable sœur Benoite* fut une pauvre bergère que Dieu choisit pour une vie d'apparitions, d'extases. *Infirma mundi elegit Deus.* Le Laus est un sauvage hameau de la commune de Saint-Étienne-d'Avançon, au diocèse de Gap. Comme la Salette, il eut la préférence de Marie pour se manifester à une jeune et ignorante pastourelle, vers le milieu du XVIIe siècle. Sœur Benoite, née Benoite Rencurel, vit le jour en septembre 1647. Ne sachant ni lire ni écrire, le dénuement de ses parents les obligea à la placer dans une ferme pour la garde des troupeaux. C'est au mois de mars 1664 que la Mère de Dieu se montra à elle sous l'aspect d'une belle dame, et ces apparitions se sont continuées presque sans interruption pendant plus de cinquante ans. Du vivant de Benoite, les pèlerinages commencèrent au Laus, et des guérisons miraculeuses, des conversions éclatantes s'y opérèrent sans nombre. L'église demandée par la Vierge à la voyante fut construite au

hameau dans l'espace de quatre ans; la première pierre en fut posée l'année 1666. C'est là surtout qu'eurent lieu les apparitions. De nombreuses et sévères enquêtes ecclésiastiques furent faites, et le caractère surnaturel des visions et des guérisons fut canoniquement constaté. Depuis 1665, cent mille pèlerins en moyenne sont venus au Laus chaque année. C'est l'histoire des rapports de Benoîte avec le Sauveur, la Vierge, les anges et des révélations qu'elle en recevait que nous expose l'auteur, qui veut rester anonyme, en s'inspirant de tout ce qu'ont mentionné les précédents écrivains sur Notre-Dame du Laus, dont plusieurs sont contemporains de la vénérable. Il y a aussi employé les manuscrits authentiques conservés au sanctuaire. Dans l'introduction est donnée la bibliographie du sujet avec notes critiques, ainsi que la lettre pastorale de Mgr Guilbert, évêque de Gap, annonçant à son diocèse la déclaration de vénérabilité de sœur Benoîte. La fin du volume contient les pièces justificatives (p. 403-528). Ce livre documenté et pieux fera, nous l'espérons, affluer les pèlerins au séculaire sanctuaire du Laus, aujourd'hui desservi par les oblats de Marie-Immaculée.

16. — Presque en même temps que Benoîte, la pauvre fille ignorante, vécut *le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle*, qui devait faire son œuvre de l'instruction des classes humbles. Cependant ce n'est point sous cet angle qu'il est considéré dans cette nouvelle biographie, mais comme le modèle du clergé. Il n'y a pas de prétention littéraire en cet ouvrage, ni d'appareil érudit. Nous le croyons destiné à faire du bien aux âmes sacerdotales. Ce but explique pourquoi M. Cellier n'a pas adopté la méthode chronologique. Dans une première partie il traite de la vie intérieure du bienheureux : son obéissance, son esprit de prière, sa modestie ecclésiastique au chœur, son zèle comme missionnaire, sa mortification, son humilité, sa chasteté, sa charité envers Dieu, envers le prochain. Puis ce sont les œuvres sacerdotales dans la seconde partie : le bienheureux sacrificateur, confesseur, récitant le bréviaire, mourant. A la fin de l'histoire sont les litanies, l'office et la messe en l'honneur du bienheureux de la Salle. Enfin, couronnant le tout, une poésie lyrique de Fréchette, et le louable curé y va aussi de la sienne lyre dans une « Invocation en vers. » Mais, hélas ! les vers restent bien au-dessous des excellentes intentions. Si « âmes héroïnes » rime assez avec « épines, » ces héroïnes ne riment à rien du tout (p. 399). Et que penser de cette métaphore : « La grâce assise sur sa face ? » (p. 4).

17. — Comme Bernadette, comme les enfants de la Salette, comme sœur Benoîte du Laus, *Anne-Catherine Emmerich*, qui fut aussi une voyante, était la fille de pauvres campagnards sans aucune culture intellectuelle. L'introduction de son procès de béatification (1894) a de nouveau attiré sur elle l'attention du monde catholique. Elle fut favorisée, pendant ses neuf années de cloître, des stigmates et de douleurs sur-

humaines. Ses visions relatives à la vie et aux souffrances de Jésus-Christ, à la Sainte Vierge et à sa maison à Éphèse, etc., sont empreintes d'un profond accent de sincérité. « Durant quatre années, dit le P. Zoepf, de mon séjour en Palestine, j'ai utilisé chaque occasion à comparer les indications topographiques de la vénérable Catherine Emmerich avec la réalité objective des lieux mêmes.... Le résultat de ces observations de quatre ans est la conviction inébranlable que la contemplatrice extatique a vu partout la réalité des choses » (préface, p. 7). Un témoignage semblable est basé sur un écrit authentique de Mgr Timoni, évêque de Smyrne (*ibid.*), sans compter les rapports dans le même sens d'une foule d'explorateurs. L'auteur de cette prodigieuse vie s'attache, en première ligne, à démontrer la mission de Catherine, qui consistait pour elle à être entre les mains de Dieu un instrument agréable à ses yeux pour le salut de l'Église, à une époque d'erreur et d'impiété générales. Les éléments du livre ont été disposés sous ce point de vue qui explique des événements absolument surnaturels. Cependant, toute surnaturelle que soit cette existence comblée de dons extraordinaires, elle n'en contient pas moins beaucoup d'exemples, d'instructions pour le bien des âmes dans le combat quotidien de la vie. Cette biographie, d'abord composée en allemand, obtint un rapide et grand succès, en raison du sujet traité, de la piété communicative, de la clarté dans l'arrangement et de la simplicité d'allure du livre. En Allemagne, elle est populaire. Elle le deviendra en France, grâce à cette traduction fidèle, qui trahit peut-être trop le génie de la langue germanique.

18. — Toujours les humbles sont ceux que Dieu charge de ses œuvres de salut. *Le Curé d'Ars* fut encore un enfant des champs, d'une intelligence au-dessous du niveau moyen ; plus tard il fut le curé d'une paroisse rurale peu ambitionnée. Il fut l'objet de faveurs toutes divines : du don de connaître le plus intime secret des consciences et les faits de l'avenir. Il fut donné à ce siècle pour être le modèle du clergé et le sauveur de la société chrétienne. Tout le mystère de son incomparable puissance pour la conversion des pécheurs fut sa sainteté compatissante et simple. Ses instructions n'étaient qu'un catéchisme sans recherche ni phrases, mais si profondément remuant par son onction et son accent de foi, qu'immédiatement après son confessionnal était assiégé par une multitude voulant faire l'aveu pénitent de ses égarements. Cette vie du vénérable curé est ainsi disposée : Livre I : Vie enfantine et vie agricole de Jean-Baptiste Vianney ; livre II : Sa prêtrise et sa vie pastorale ; livre III : Sa vie héroïque dans l'épreuve ; livre IV : Sa vie apostolique ; livre V : Sa vie intime et ses vertus. « Cette histoire, écrit à l'auteur Mgr l'évêque de Belley, sera lue avec profit par tous les fidèles, mais plus spécialement par les ecclésiastiques, qui trouveront en M. Vianney un admirable modèle à suivre dans les temps où nous vivons. Nous en recommandons la

lecture à nos chers collaborateurs dans le ministère paroissial. » Remarquons que voici la sixième édition de cet ouvrage bienfaisant.

19. — *Mgr Pavy* fut surtout homme d'action dans l'organisation de l'Église d'Afrique renaissante. Il y eut à lutter contre toute espèce de difficultés, à se délivrer des lourds embarras que lui avait légués son prédécesseur ; le pouvoir civil non plus ne lui fut pas toujours tendre. Néanmoins son activité fut féconde dans cet immense diocèse. Il prit en pitié le sort des colons délaissés par le gouvernement qui regrettait les considérables dépenses faites pour la colonisation sans obtenir de résultats appréciables. Orateur, écrivain, administrateur, créateur d'une infinité d'établissements religieux nécessaires à l'évangélisation de l'Afrique, régénérateur de son peuple, de la Tunisie au Maroc, du littoral au Sahara, fondateur de Notre-Dame d'Afrique, il fut un grand évêque et un chaud patriote. Son histoire est intimement liée à nos annales africaines, et quiconque voudra étudier l'histoire de notre colonie devra lire ce volume de vulgarisation bien informée et de facture simple.

20. — L'apostolat parmi les enfants du peuple : catéchismes, retraites annuelles ou mensuelles, fut l'un des buts de l'œuvre fondée par *la Révérende Mère Fanny de l'Eucharistie.* Comme toute grande œuvre, elle naquit dans les épreuves. Elle est surtout connue en Belgique ; la maison mère est à Bruxelles. Le cardinal Dechamps protégea l'Institut à son berceau. Le R. P. Pététot, de l'Oratoire, Mgr Mermillod encouragèrent Mlle Kestre de leurs sympathies et l'aidèrent de leurs conseils. Il va sans dire que l'adoration du très saint Sacrement est la raison primordiale de l'ordre. Ses retraites pour les jeunes ouvrières sont un moyen puissant de préservation pour les années de l'effervescence. Le catéchisme pour les enfants pauvres privés de toute instruction religieuse répond à un besoin de notre époque de laïcisation de l'école. Un Institut en France ayant cette mission ne pourrait-il être tenté ? Tout au moins ne pourrait-on étudier l'organisation de la R. Mère Fanny et s'en inspirer, surtout pour la catéchisation de nos grands centres ouvriers ?

21. — Née à Saint-Geoire (Isère), *Marie Brotel* fut une bergère que Dieu conduisit par des voies extraordinaires à la sainteté : elle eut de fréquentes visions de la Sainte Vierge et de son divin Fils, qui lui demandèrent de prier et de s'immoler pour les âmes, tout en restant dans le monde. Sauf le chapitre XII : « Les Dernières années de Marie » (1871-1888), cette biographie a été entièrement écrite par le religieux qui dirigea Marie Brotel pendant de longues années ; mais elle ne se rapporte presque uniquement qu'à une période de dix ans, déjà assez éloignée. M. Mustel, vicaire général de Grenoble, qui avait aussi dirigé la bienheureuse âme, rédigea pareillement quelques notes qu'il ne put mener à terme : il mourut en 1894. Toutes les journées de Marie furent la prière, prière pour l'Église, pour les agonisants, les âmes du purgatoire, le

sacerdoce, les ordres religieux, le Souverain Pontife. Petit livre destiné aux âmes chrétiennes qui vivent de l'amour de Dieu dans une vie cachée.

22. — A l'aide de sa correspondance spirituelle, le *R. P. Henri Chambellan*, qui eut un rôle prépondérant dans la Compagnie de Jésus, a été peint de main d'ouvrier. Il gouverna ses frères en religion comme recteur et comme provincial pendant la douloureuse période des iniques décrets chassant les religieux de leurs cloîtres. Ame fortement trempée, faite pour la lutte, intelligence élevée, tel il se révéla dans les circonstances pénibles où la Providence le plaça. Sa vie fut tout intérieure et n'a été mêlée que très indirectement aux personnages et aux événements de son temps. Directeur expérimenté, il fut recherché par les personnes du monde et les communautés religieuses. Le P. Charruau nous offre un exemple à imiter dans ce religieux rempli d'ardentes passions, mais qui les dompta avec une volonté de fer aidée par les énergies surnaturelles.

23. — *Le Cardinal Pitra*, qui fut l'un des plus érudits savants de notre siècle, resta toujours, sous la pourpre et dans les évêchés qu'il eut à gouverner, un moine avant tout, consacrant la meilleure partie de son temps à la vie intérieure. Pourquoi une nouvelle vie de dom Pitra après celle si remarquable du R. P. dom Cabrol, dont il a été rendu compte dans le *Polybiblion ?* Celle de Mgr Battandier a aussi sa raison d'être. Dom Pitra, avant de mourir, demanda au prélat, qui fut son vicaire général dans les deux évêchés de Porto et de Frascati, le confident de ses pensées les plus intimes, de défendre sa mémoire « contre des attaques qui avaient laissé dans l'esprit de beaucoup une trace douloureuse » (p. v). Dans la pensée du défunt cardinal, la vie dont il confia l'exécution à son vicaire général devait être unique. Les bénédictins déclarèrent d'abord qu'ils laisseraient le champ libre. Mais, changeant d'avis, ils résolurent, au bout de quelque temps, de rendre eux-mêmes à leur cardinal l'hommage de la famille bénédictine, et confièrent cette tâche à dom Cabrol, prieur claustral de Saint-Pierre de Solesmes. Son travail coupait par la racine toute prétention pour Mgr Battandier d'utiliser des documents autres que ceux qui étaient en sa possession et que personne ne lui pouvait enlever ; il interdisait la recherche de sources étrangères, l'emploi de la correspondance si intéressante de Dom Pitra que gardait Solesmes et des souvenirs de sa vie de communauté durant vingt ans. Tel donc qu'il se présentait, cet ouvrage imposait une méthode particulière. Le partage des documents s'étant ainsi fait, il a fallu lui donner une allure différente de la vie écrite par Dom Cabrol. En conséquence, il a cru devoir s'écarter du concept ordinaire d'une vie et lui a donné une ampleur qui peut paraître exagérée. Il l'a considérée comme un appendice naturel des publications du cardinal,

qui se complétaient en quelque sorte par ce travail. Dom Pitra y parle le plus possible, de longs passages de ses écrits y sont cités ; d'autres sont résumés ; des documents, dont la longueur ne permettait pas l'insertion dans le corps du volume, sont reproduits à la fin sous le titre d'*Analecta*. Deux chapitres sont particulièrement étendus : ce sont ceux où l'auteur s'occupe d'expliquer avec succès les deux phases les plus éprouvées de l'existence de Dom Pitra : celle où, prieur de Saint-Germain de Paris, il fut impliqué dans d'énormes difficultés financières, dont il était responsable dans une certaine mesure ; celle où se trouve l'évêque de Porto, à l'occasion de sa lettre à l'abbé de Brouwers. Ses intentions furent odieusement travesties et ses actes dénaturés par la calomnie la plus venimeuse. La presse le présenta à la catholicité comme un révolté. Le moine avait manqué gravement à son devoir d'obéissance ; le prêtre était regardé comme un sectaire ; le cardinal avait voulu dicter ses volontés au Pontife suprême. Ce fut la plus vive de ses douleurs. A remarquer aussi comme singulièrement actuel le chapitre sur les *Russes et les Slaves*, où sont indiqués les points principaux de leur dissidence et les moyens propres à les ramener à l'unité romaine. Tous ceux qui s'occupent de l'histoire approfondie de l'Église, de ses dogmes, de son droit liturgique ou canonique, tiendront à connaître cette existence et les travaux du bénédictin cardinal qui fut un savant et un saint. « C'est un ensemble, dit Mgr Battandier avec beaucoup trop de modestie, qui marche d'un pas pesant, alors que le lecteur voudrait courir, et si la vie écrite par le prieur de Solesmes se lit avec intérêt, celle-ci ne fera guère que se consulter ; peut-on espérer que les documents qu'elle contient la feront consulter longtemps ? » (p. VII). Nous en avons la conviction, Monseigneur.

24. — L'apôtre français du Tonkin occidental, à notre époque, c'est *Mgr Puginier*. L'étude de la science ecclésiastique ne joua qu'un rôle secondaire dans sa vie si remplie de missionnaire. Après la belle histoire de Mgr Puginier, dont M. É. Louvet a été récemment l'auteur, M. d'Allenjoye n'a pas prétendu la refaire. Au contraire, il s'en est largement servi pour éditer une brochure populaire qui arrive à son heure. On comprendra, en la lisant, ce qu'est une âme de prêtre qui se sacrifie pour convertir à Jésus-Christ les nations infidèles, tout en travaillant avec un inlassable courage à la gloire de la patrie. Ce fut, en effet, la destinée de l'évêque du Tonkin occidental de donner des âmes à Dieu et le Tonkin à la France, malgré toutes sortes de déboires qu'eut à souffrir cette âme généreuse de la part de ceux qui lui devaient un énergique appui et une confiance loyale. Les dramatiques événements de ce fécond épiscopat sont peints avec ardeur et sobriété.

25. — *Le Cardinal Lavigerie* fut le grand missionnaire de l'Afrique. Son nom restera attaché à l'histoire des œuvres sociales et religieuses

de notre XIXe siècle déclinant. Il fut l'initiateur de notre conquête morale des races africaines : Arabes, Kabyles, noirs. Mgr Baunard, que tant d'œuvres si littéraires et si brillantes ont placé au premier rang des écrivains de notre époque, a buriné avec une souveraine maîtrise la figure de l'illustre cardinal de l'Afrique. Lavigerie fut avant tout un homme d'action, mais qui savait dresser ses plans de conduite avec une hauteur de vues incomparable dans l'ensemble, une netteté lumineuse dans les plus infimes détails. Et il les exécutait avec une fougue d'ouragan qui brise, tout à l'heure, les obstacles les plus redoutables. Il fallait à cette nature toujours en fièvre d'action de vastes horizons. Aussi, professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne, « étouffait-il dans sa chaire. » Auditeur de Rote, il confiait à Pie IX, qui l'aimait tendrement, qu'il « étouffait à la Rote. » Il naquit missionnaire. Il s'occupa activement de diriger l'œuvre des écoles d'Orient. Lors des massacres de Syrie (1860), il se fait quêteur et il porte lui-même aux victimes deux millions qu'il leur distribue. Évêque de Nancy à trente-sept ans, il n'y passa que quatre années. Pendant ce court laps de temps, il réorganisa un diocèse un peu délaissé par deux de ses prédécesseurs, satellites de la sphère impériale. Il s'y occupa notamment d'élever le niveau de l'instruction de son clergé et celui des communautés religieuses de femmes enseignantes. Mais certainement il étouffait encore sur ce théâtre trop restreint pour son activité dévorante. Il fut nommé archevêque d'Alger ; il était dans son élément ; il conçut des projets immenses, et son rêve sera une stupéfiante réalité. Il prépare à la France le protectorat de la Tunisie. L'Algérie, la Tunisie, ce n'est que l'Afrique du nord ; il veut conquérir au Christ l'Afrique équatoriale, l'Afrique noire ; il veut rompre la chaîne des esclaves. Il veut évangéliser les Arabes, Dieu sait au milieu de quelles difficultés soulevées par le gouverneur général Mac-Mahon. Celui-ci prétend que l'évangélisation est un attentat à la liberté de conscience des races musulmanes. Quels moyens emploie l'archevêque ? Il fonde une société de missionnaires : les Pères Blancs. Leur extérieur est celui des Arabes : vêtements, nourriture, vie nomade, langue, tout est arabe. Ils se sont répandus en laissant sur leur route de conquérants bien des morts, des martyrs. Actuellement ils occupent l'Afrique jusqu'au Sahara, jusqu'à Tombouctou, jusqu'à l'Ouganda, les Grands-Lacs, le Congo, sans parler de l'Afrique septentrionale et de la Tunisie. Le premier volume contient une carte très instructive des œuvres des Pères Blancs dans le continent africain. Mgr Lavigerie crée des orphelinats où il accueille les enfants arabes mourant de faim et de misère ; il les instruit de l'Évangile et les baptise, tout en respectant leur entière liberté ; il tente aussi d'élever de petits noirs, non « à l'européenne, mais en les laissant dans le moule de leur vie d'indigènes épurée et surélevée par la grâce et par la foi. » Plus tard, arrivés à l'âge d'homme,

il enverra ceux d'entre eux qui auront accepté la foi du Christ établir, en des coins de terre inhabités, des villages d'Arabes chrétiens qui seront le noyau d'une civilisation nouvelle où la France et l'Église seront aimées. Des sœurs missionnaires se vouent aussi à l'œuvre des orphelinats des jeunes filles arabes qui, épouses baptisées, iront dans leur terre natale s'épanouir en des familles catholiques. Lorsque le cardinal rencontra l'esclavage, il prêcha la croisade noire, « le socialisme noir ; » il se fit agitateur de foules, remua la conscience et l'âme des philanthropes et des diplomates des deux mondes. Cette vie, usée avant l'heure par l'ardeur de la lutte, la flamme d'une action sans trêve, allait s'éteindre, lorsqu'elle se ranima dans un dernier et sublime rêve : la réconciliation de l'Église et du siècle. Ce fut le toast d'Alger qui en fut la première expression. L'avenir lui a donné raison et a justifié ses hardies clairvoyances. Ce toast historique lui valut les amertumes de ses derniers jours. Mais il tomba comme un lion de ces solitudes où il fit fleurir l'Évangile et l'amour de la France. Aussi mérita-t-il cet éloge de Léon XIII : « Les services signalés que vous avez rendus à l'Afrique vous recommandent si hautement que vous paraissez comparable aux hommes qui ont le mieux mérité du catholicisme et de la civilisation » (Bref du 10 novembre 1887).

26. — Les contraires se font mutuellement valoir. Donc le *P. Pierre-Michel Fessard* fera ressortir la figure du célèbre cardinal, comme celui-ci mettra en relief la personnalité de l'humble et fervent religieux. Il fut professeur et supérieur du séminaire de Blois, consulteur de l'évêque de Blois au concile du Vatican, recteur de la Faculté de théologie de Poitiers. Il fut aussi un administrateur d'une haute intelligence et, à ce titre, choisi pour être provincial de la province de France et visiteur des missions des jésuites en Chine. Mais il brilla surtout comme directeur des âmes dans la perfection évangélique. Pour retracer sa vie, le P. Pouplard s'est servi des extraits des notes spirituelles, des retraites, des lettres du Révérend Père, des archives de la Compagnie, des confidences verbales ou écrites des Pères jésuites, toutes pièces d'une indiscutable authenticité. Le récit est d'une probité qui ne dissimule rien; les défaillances ne sont point passées sous silence pour faire valoir le héros. Quelques ombres dans la vie des saints apparaissent comme un motif de courage pour ceux qui sont encore dans l'arène. A l'appendice, remarquons la liste des séminaires dirigés par la Compagnie de Jésus, en Europe, au XVIIIe siècle (p. 496); le coup d'œil sur les missions des jésuites en Chine et le nombre des religieux de la même Compagnie employés dans les missions, en l'année 1893 (p. 510-512).

27. — *Justin Chappotteau* eut une vie voilée aux yeux des hommes. C'était un humble enfant, d'une nature angélique, un artiste délicat : le dessin, la musique, la poésie n'avaient pas de secret pour lui. D'un

caractère entier, un peu âpre dans sa prime jeunesse, Dieu lui envoya tôt les épreuves d'une santé éprouvée sans cesse, puis les scrupules, cette autre maladie torturante de l'âme pieuse. Ses études faites avec de brillants succès, il fut, pendant quatre ans, professeur à l'institution Saint-Joseph de Chandelaire. Déjà la mort le guettait et, à vingt ans, il fut un saint. Ce bon petit livre ira présenter cette touchante physionomie à la jeunesse de nos écoles et de nos patronages pour leur plus grand profit. Chappotteau fut moissonné au printemps de la vie.

28. — *Le Cardinal Desprez* atteignit une vieillesse peu ordinaire (1807-1895). M. Lacointa s'excuse de faire revivre à nos regards la figure du vénérable archevêque qui honora ce magistrat de sa plus intime amitié ; nous n'estimons pas que personne fût mieux qualifié pour nous révéler l'intimité du cardinal. Quatre diocèses se sont partagé les quatre-vingt-huit années de l'enfant du peuple qui mérita la pourpre des princes de l'Église et l'honora : Cambrai, où il naquit, le vit se dévouer en héros dans une épidémie meurtrière, bâtir des églises, prodiguer à quatre paroisses les trésors de sa charité et les lumières de sa vive intelligence. Évêque, il va dans une de nos colonies organiser un diocèse et assoupir par son influence une crise sociale dangereuse. A cause du mauvais état de sa santé, il est transféré au siège de Limoges, où il ne fait que passer, mais où il laissa, comme à Bourbon, le souvenir d'une sollicitude toute paternelle. Toulouse le garda trente-six ans. Infatigable pasteur, sans négliger aucun devoir de sa tâche il concourt activement à tous les événements religieux de la seconde moitié de ce siècle agité et persécuteur, avec une haute sagesse, une sérénité inaltérable au milieu des épreuves les plus dures. Il fut un défenseur vaillant et mesuré des droits de l'Église et de la liberté religieuse. Dans ce cadre d'une vie longue au delà des communes proportions, l'historien des dernières années de Lacordaire nous montre la plénitude des œuvres. Son récit, dégagé de considérations oiseuses, est rapide, clair, ému. Fidèle à ses habitudes professionnelles, l'ancien magistrat documente chacune de ses conclusions, en choisissant le plus souvent dans les lettres pastorales et allocutions ce qui décèle la fermeté suave de cette âme vraiment épiscopale.

29. — C'est pour détruire cette erreur, que les saints sont complètement étrangers à notre humanité — des figures de cire toutes coulées dans le même moule — que M. Hello a publié ses *Physionomies de saints*. Il y a réuni les figures les plus différentes, au nombre de trente-quatre, prises dans tous les siècles et distribuées sans autre ordre que celui de la fantaisie du célèbre écrivain catholique. Travaux, épreuves, vocations, vie intérieure, vie extérieure, luttes du dedans, luttes du dehors, état social, siècle, situation, mille choses sont dissemblables en elles et autour d'elles, et plus elles sont diverses, plus

apparaît le principe d'unité qui leur donne leur vie originale : la même foi, le même *Credo*. Ce sont ces deux choses que l'auteur a voulu rendre : les ressemblances et les différences de ces physionomies saintes, toutes esquissées avec les couleurs du style ardent, complexe, éclatant de E. Hello trop méconnu. Sa puissante imagination n'exclut point les qualités du chercheur attentif, au courant des questions scientifiques ou érudites se rattachant au sujet traité.

30. — Ces saints, aux physionomies si variées, eurent tous une parfaite uniformité de cœur : ils eurent des amis. M. le comte d'Héricault, dont la carrière d'écrivain fut si féconde, après *les Mères des saints*, a mis au jour *les Amis des saints*. Dans cet ouvrage, il prouve « que le catholicisme conserve et développe les nobles et dévouées tendresses, » contre ceux qui accusent la religion « d'être l'ennemie de la nature humaine, d'en méconnaître les plus légitimes droits, d'en ignorer les innocentes douceurs, d'en détester les sentiments, même lorsqu'ils sont francs, aimables, naïfs » (*Introd.*). Ce livre est bien actuel, car c'est toujours chose excellente de montrer que le christianisme se surajoute pour les perfectionner aux sentiments légitimes du cœur humain, qu'il les dilate, les élève en les perfectionnant. L'idée maîtresse se fonde sur des faits d'une grande force probante. Nous considérons l'amitié sainte, aux premiers siècles, sous l'empire romain, aux temps barbares, enfin au moyen âge et pendant la Renaissance. Pourquoi l'auteur s'est-il arrêté au seuil du grand siècle ? Pourquoi a-t-il limité son enquête à l'Italie, à l'Espagne ? Nos saints de France n'ont-ils pas connu les douceurs de l'amitié ? Saint François de Sales et sainte Chantal, saint Vincent de Paul et Mlle Legras, M. de Bérulle et la sœur Acarie ne méritent-ils pas la même attention que saint Benoît et sainte Scholastique, saint François d'Assise et sainte Claire ? D'autant que chez nos saints français il y a une mesure, un équilibre qui tiennent à nos qualités nationales. M. d'Héricault nous initie aussi à la genèse de l'amitié sainte, en nous conduisant à la maison de Béthanie, où le Sauveur aimait à se reposer dans l'amitié de Lazare, de Marthe et de Marie. Quelle belle physionomie que celle d'Augustin qui aimait à aimer ! D'Augustin à François d'Assise, la transition est ménagée par des haltes devant saint Benoît, saint Bruno, saint Dominique et Jourdain de Saxe. En s'inspirant des *Fioretti*, l'auteur détache dans un relief saisissant saint François d'Assise, « l'Époux de la Pauvreté délaissée. » Ce livre a des lacunes, mais il élève l'âme, il console le cœur meurtri ; il y a des pages d'histoire, des élans de tendresse pour les saints, des détails exquis.

31. — C'est à dévoiler l'action du *Diable dans la vie des saints* que s'est appliqué M. P. Verdun. Son livre revêt un particulier caractère d'actualité à notre époque qui se passionne pour l'occultisme. L'auteur a pris toutes les précautions pour ne donner que des faits authentiques. Son

but est d'apporter de nouveaux éléments d'information à la critique des hommes qui s'intéressent plus spécialement aux phénomènes d'origine diabolique. Il examine les faits d'une manière sobre, scientifique, rigoureuse, où les démons sont entrés en lutte avec les saints; il en tire les conséquences logiques, sans vouloir attribuer à l'action démoniaque tout ce qu'ils présentent d'extraordinaire, comme aussi sans vouloir repousser de parti pris tout ce qui doit être concédé en eux aux puissances infernales. Les faits antérieurs au xe siècle ont été laissés de côté, faute de garanties suffisantes d'authenticité. Du xe au xviiie siècle, les vies de trois cent quarante saints ont été étudiées et plus de six cent cinquante faits y ont été relevés, qui sont attribués au diable. Un certain nombre a été tiré des procès de canonisation, de déclarations faites par-devant notaire; d'autres ont été extraits des récits autobiographiques des saints eux-mêmes, ou faits par des témoins oculaires, consignés dans les Bollandistes. Pour chaque fait est indiquée l'origine du renseignement. On a eu soin de retracer brièvement la vie des saints qui ont eu affaire au démon dans des circonstances nombreuses et plus spécifiques. Le premier volume expose la lutte de l'Église contre le démon dans ses cérémonies rituelles et les manifestations sataniques qui se sont produites du xe au xive siècle. Le second débute par la terrifiante vision de sainte Françoise Romaine et finit aux prestiges diaboliques qu'endura le vénérable curé d'Ars. En chaque siècle, ont été groupés : 1° les persécutions du diable contre les saints : bruits mystérieux, apparitions effrayantes ou séduisantes, luttes corporelles, etc.; 2° les causes de possessions et obsessions provenant soit des victimes elles-mêmes de Satan, soit d'autres personnes; 3° les effets de la présence du démon au point de vue physique et au point de vue intellectuel; 4° les péripéties des exorcismes et des délivrances. Ce travail consciencieux se trouvait aux prises avec d'exceptionnelles difficultés, soit en raison de la matière où l'imagination s'exalte si vite, soit à cause de la critique des sources et des faits. M. Verdun a fait un ouvrage d'une sûre critique scientifique, qui obtiendra auprès du public la même faveur que ses deux autres précédents volumes : *le Diable dans les Missions*.

32. — Les *Petites Histoires. Traits de missions*, pour un bon nombre, appartiennent à la vie des saints et sont très captivantes. La plupart ont déjà paru sous forme d'articles dans les *Annales de la Congrégation des oblats de Marie-Immaculée*. Elles ont été recueillies de la bouche des missionnaires oblats ou dans leurs lettres particulières adressées à leurs frères en religion, ou dans des relations que le public ignore; par conséquent, elles jouissent d'une authenticité certaine. C'est donc une excellente pensée d'en avoir formé un livre qui sera utile d'abord à la jeunesse, insatiable d'histoires, friande d'images; aussi, le texte est-il enrichi de nombreuses illustrations. Les cathéchistes pourront y cueillir

une gerbe de beaux exemples, à l'allure dramatique, propres à fixer l'attention de leur si mouvant auditoire.

33. — A la dernière heure, nous recevons le très important livre : *Primauté de saint Joseph, d'après l'épiscopat catholique et la théologie*, par C. M. C'est un traité doctrinal, et nous ne croyons pas qu'aucun travail de cette valeur ait encore été fait sur le virginal patriarche. Saint Joseph est, après la Très Sainte Vierge, le premier des élus, premier en dignité, premier en sainteté. C'est tout le livre. Il s'ouvre par le témoignage de soixante-dix cardinaux et de neuf cents évêques qui ont fait entendre leur voix dans les conciles ou dans des actes extraconciliaires. Sont apportés aussi comme preuve souveraine les actes du Pontife romain. Tous demandent pour le Père putatif de Jésus et l'Époux de Marie la première place, après la Sainte Vierge, dans le culte solennel de l'Église. L'ouvrage comprend six parties : Paternité de saint Joseph; — État de la question; — Saint Joseph, époux de Marie; — Le Ministère de saint Joseph est-il dans l'ordre de l'union hypostatique? — Dignité de saint Joseph; — Sainteté de saint Joseph; — Le Culte de saint Joseph. Toutes ces thèses sont démontrées avec une accumulation de preuves que l'on ne rencontrera pas ailleurs, car si les auteurs ascétiques abondent, souvent « ils sont anémiques, et même inexacts. » Les objections, celles en particulier qu'on pourrait tirer de la prééminence de saint Jean-Baptiste, des Apôtres, ont été présentées sans détour et résolues d'une façon à ne laisser dans l'esprit aucune ombre. En général, les preuves sont fondées sur l'Écriture, les saints Pères et la raison éclairée par la foi. Quiconque voudra méditer fructueusement sur saint Joseph, exalter sa gloire dans les chaires sacrées, devra mettre en bon rang dans sa bibliothèque ce livre substantiel qui donnera aux esprits, même les moins familiarisés avec la théologie, une idée exacte de la Primauté « du Patriarche séraphique. »

LOUIS ROBERT.

THÉOLOGIE

Synopsis theologiae dogmaticae specialis ad mentem S. Thomae Aquinatis hodiernis moribus accommodata, auctore P. TANQUEREY, S. J. Tournai, Desclée, 1895, 2 vol. in-8 de 618 et 727 p. — Prix : 12 fr.

Il fut un temps où nous ne pouvions, sans une certaine humiliation, comparer les manuels de théologie en usage dans les séminaires aux manuels des sciences profanes édités par les maîtres de l'Université. Ceux-ci, en effet, sont si riches, si précis, si méthodiques, n'omettant aucune découverte récente ni aucune manière nouvelle d'exposer les choses anciennes. Ceux-là, au contraire, nous appparaissaient si pauvres et si confus, procédant sur toute matière avec les mêmes divisions, les mêmes petites propositions suivies d'interminables questions, peu de

critique dans le choix et l'explication des textes et un fort mince bagage d'érudition qui semblait acquis de la veille et fort mal digéré. Ce temps n'est plus. Hurter, Jungman et d'autres ont ouvert la voie. A leur exemple le P. Tanquerey, professeur au séminaire de Baltimore, vient d'éditer un manuel de théologie dogmatique qui réunit admirablement toutes les conditions. Dans cet ouvrage, fruit de vingt ans de labeurs, l'auteur non seulement résume la doctrine des maîtres anciens et spécialement celle de saint Thomas, mais il nous donne l'écho fidèle des maîtres récents et surtout des doctes professeurs du Collège romain, Franzelin, Palmieri, Mazella et autres qui ont fait faire à l'exposition et à la défense de nos dogmes de si grands progrès.

Outre la clarté de la pensée et la limpidité du style, qui permettront aux débutants de le suivre avec facilité, le P. Tanquerey a des qualités toutes personnelles et très précieuses. Enseignant dans un pays protestant, il soigne d'une manière spéciale les matières de controverse, et sans tomber dans aucune longueur il cite les adversaires et indique en note leurs ouvrages. Il se montre d'une très grande discrétion dans le choix et la critique des opinions. Nous l'avons remarqué dans son excellent petit traité *de Fide*, sur les péchés qui font perdre la foi ; dans son traité *de Novissimis*, sur la mitigation possible des peines de l'autre vie. Dans le traité *de Deo creante*, sur la question de l'origine des espèces, où il se montre si au courant des travaux scientifiques contemporains, la discrétion lui a dicté deux thèses sur le transformisme absolu et sur le transformisme mitigé : il pense que la contradiction entre ce dernier et la Sainte Écriture n'étant pas évidente, il faut, avant de condamner, attendre que l'Église ait prononcé. Il sait éviter le reproche de sécheresse que nos anciens manuels n'avaient que trop mérité ; en démontrant la vérité de la doctrine il en fait voir aussi la beauté, et lorsqu'il craint que son exposition n'ait pas rempli ce but, il y supplée, ce dont nous ne pouvons trop le louer, par ce qu'il nomme *Corollaria pietatis*.

Remarquons enfin que notre auteur traite des sacrements d'une manière complète, au point de vue dogmatique et au point de vue moral, en sorte qu'avec lui nous n'avons plus l'inconvénient qui a empêché bon nombre de séminaires d'adopter les nouveaux manuels de théologie dogmatique, savoir la nécessité d'avoir pour la théologie sacramentaire deux professeurs ou au moins deux auteurs. Si cet ouvrage était adopté en France, il suffirait à l'éditeur de rendre à notre langue les notes qui en ont été traduites en anglais et de traduire les autres en français. LAMOUREUX.

Sans Dieu. *La Raison répudie-t-elle la foi? Que devient le monde sans Dieu?* par l'abbé CRESTEY. Paris, Chamuel, 1896, in-12 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous rencontrons ici — en dehors, il est vrai, des nombreuses pages empruntées aux bons écrivains, prosateurs ou poètes, de ce siècle —

un style où l'on semble avoir pris à tâche d'employer le plus possible des expressions vulgaires, triviales même, et de recourir sans motif aux néologismes les moins justifiés. Un ami ou camarade y devient un « copain ; » on y « renifle ; » on y « blague ; » on y a de « grandes pattes ; » on y fait dire à un jeune débauché : « Zut à papa bon Dieu ! » Et puis, qu'est-ce que ces expressions d' « idéalité, » de « vénimosité, » de « relativisme, » de « raisonnette, » de « jugeote ? » Pourquoi ne point parler en bon français ?

Des quatre divisions suivant lesquelles se partage le volume, la première a pour objet de démontrer, à grands renforts de tirades en vers ou en prose, que les athées et les incrédules ne se rencontrent point en général parmi les esprits supérieurs. D'autre part, et ceci est le sujet de la seconde partie, il est rare que les libres penseurs soient vraiment libres dans leurs jugements et vraiment sincères dans leurs négations.

Dans la troisième partie, plus particulièrement consacrée à la science, l'auteur s'efforce de montrer que, au point de vue même de la saine raison, la science et la foi ne sont point en opposition ; il expose de plus, dans sa quatrième partie, que non seulement la foi n'est point contraire à la raison, qu'elle dépasse sans la contredire jamais, mais encore qu'elle répond à l'un des besoins de notre nature, aux aspirations les plus profondes du cœur humain.

Tout cela appuyé, comme il vient d'être dit, de citations innombrables empruntées aux écrivains les plus variés, depuis Lamartine et Victor Hugo jusqu'à M. Sully-Prudhomme, depuis Montesquieu jusqu'à M. Huysmans, voire jusqu'à des collaborateurs de cette feuille peu avouable qui a nom *le Journal !*

JEAN D'ESTIENNE.

Le Paganisme au XIXe siècle, par l'abbé QUIEVREUX. Paris, Retaux, 1896, 2 vol. in-12 de XII-282 et VIII-348 p. — Prix : 6 fr.

L'idée fondamentale de ce livre est la lutte entre le christianisme et le paganisme, ou plus exactement, entre le supernaturalisme et le naturalisme. Le premier volume retrace cette lutte dans l'antiquité ; le second, à l'époque moderne. L'homme créé pour une destinée surnaturelle est déchu par sa liberté, mais il n'est pas tombé à l'état de nature pure ; il lui est resté quelque chose de sa destinée primitive. Aussi le paganisme antique, en se développant, en passant du fétichisme au polythéisme, du polythéisme au monothéisme des grands philosophes grecs, s'est trouvé ramené, sous l'action de la Providence, vers le christianisme. D'après M. l'abbé Quievreux, il en a été de même pour la morale ; et les plus grands des philosophes anciens ont retrouvé par la raison naturelle certaines règles de conduite qu'on dirait empruntées à l'Évangile.

Vaincu, mais non détruit par le christianisme, le paganisme s'est de nouveau développé dans les temps modernes. Le protestantisme, par

son principe du libre examen, s'est plus éloigné du surnaturel que l'islamisme lui-même. Puis sont venus le déisme, le panthéisme et le matérialisme. Néanmoins, au milieu de ces luttes, l'humanité marche, et elle marche, suivant M. Quievreux, vers l'établissement du christianisme intégral. La défaite prochaine du paganisme, acculé à ses dernières conséquences, serait un gage du triomphe de l'Église.

Il y a dans cet ouvrage, d'un style un peu touffu, une imagination vive, une ardeur parfois éloquente. Tel mot serait digne d'un grand écrivain; ainsi cette phrase que nous détachons : « Si le christianisme a vaincu, c'est qu'il était le plus puissant. Or le paganisme avait, en ce temps-là, la puissance même du monde. Donc le christianisme est plus puissant que le monde. » Il y a aussi un grand zèle du bien, un amour d'enfant pour la France et pour le siècle où nous sommes, une généreuse confiance dans la science, dans la raison et dans la liberté. Toutefois l'auteur est, il le dit lui-même, un esprit simpliste; il va droit à son idée sans regarder à droite ou à gauche. De là des assertions qui ne sont pas toujours assez exactes, des vues qui auraient besoin d'être rectifiées. Est-il bien prudent d'avancer, par exemple, que si le christianisme est vrai, il aura nécessairement le succès définitif? L'Évangile même ne nous induit-il pas à penser qu'un jour viendra où l'Église, presque anéantie, ne sera relevée que par l'intervention surnaturelle de son auteur? De même, il y a bien quelque vérité à dire que dans le paganisme ancien il y a eu une sorte de préparation à l'Évangile. Nous avouons néanmoins préférer la thèse contraire de Mlle Anzolini, à savoir qu'en dehors de l'Église il y a une décadence inévitable des croyances et de la morale. Quelques penseurs païens ont pu approcher de la vérité. Qu'est-ce que cela en présence d'une corruption toujours croissante dans la vie privée et publique? Contrairement à l'opinion de l'auteur, nous aimons mieux l'innocence naturelle du barbare que la corruption du civilisé qui lit de belles maximes et se livre ensuite aux excès les plus contraires à l'honnêteté naturelle. D. V.

SCIENCES ET ARTS

Vom Denken, *Abrisz der Logik*, von Carl Braig. Freiburg im Breisgau, Herder, 1896, in-8 de viii-142 p. — Prix : 2 fr. 50.

Vom Sein, *Abrisz der Ontologie*, von Carl Braig. Ibid., 1896, in-8 de viii-158 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ces deux essais révèlent un esprit pénétrant et éminemment apte aux spéculations métaphysiques. Ce sont les deux premières parties d'un cours de philosophie que prépare M. Carl Braig et qui comprendra dix volumes. M. Braig suit en général la doctrine de saint Thomas, mais il ne s'y attache pas d'une manière exclusive. Il dit lui-même qu'il serait

excessif de regarder l'ancienne philosophie comme irréformable. S'il puise largement dans les écrits d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin, il ne se fait pas faute de recourir parfois à saint Augustin, à Descartes, à Leibniz et même à Kant. Néanmoins, il nous a paru qu'il ne s'éloigne de l'enseignement scolastique que sur des points secondaires. Son originalité consiste surtout dans le mode d'exposition, qui est assez différent de celui en usage parmi les tenants de l'école. Il se rapproche beaucoup des formes adoptées par les philosophes contemporains, et la terminologie est, dans bien des cas, analogue à celle que le kantisme a mise à la mode en Allemagne. Ceci n'est peut-être pas toujours sans inconvénient, et il est des endroits, par exemple dans les considérations sur la pensée qui ouvrent la logique, où certaines vues assez contestables nous paraissent avoir pénétré avec la terminologie. Si M. Carl Braig arrive au terme de son entreprise, il aura réalisé un travail colossal. Ce cours comprendra, outre la logique et l'ontologie qui viennent de paraître, une propédeutique ou théorie de la science philosophique, une noétique ou théorie de la connaissance, une physique, une psychophysique, une psychologie, une morale, une esthétique et une théologie naturelle. Nous souhaitons, pour l'honneur de la philosophie chrétienne, que l'auteur puisse mener à bien cette tâche gigantesque. D. V.

El individuo y la Reforma social, por Eduardo Sanz y Escartin. Madrid, hijos de J. A. Garcia, 1896, in-8 de 448 p. — Prix : 6 fr.

Don Eduardo Sanz, déjà bien connu par ses travaux sur la question sociale (*La Cuestion económica*, 1890; *El Estado y la Reforma social*, 1893; *Las Asociaciones obreras y el catolicismo*, 1894), vient de publier un nouveau livre fort remarquable sur le rôle de l'individu dans la réforme de la société. Ce problème, si brûlant de nos jours, est envisagé par l'auteur à un point de vue tout à fait élevé, plutôt moral qu'économique ; il est traité avec une singulière délicatesse, avec une profondeur d'idées et une noblesse de sentiments vraiment admirables. Calme et sérénité dans le jugement, tact exquis pour observer la marche et l'évolution de la société humaine, talent fin et délicat pour apprécier les avantages de la culture moderne, beauté et charme du style, érudition vaste : telles sont les qualités de l'ouvrage.

Don Sanz y Escartin compare la société à un grand organisme, dont les éléments constitutifs, ou cellules, seraient les individus humains. Il admet l'analogie entre la loi d'évolution de l'organisme humain et de l'organisme social, tout en ayant soin d'observer que les progrès physiologiques de l'un sont régis par des forces aveugles et fatales, tandis qu'à la marche de l'autre président des forces conscientes et libres. Étant donnés ce rapport et cette différence entre la cellule et l'individu, l'auteur tire de sa théorie les plus fécondes conséquences, et il va nous

montrer l'action puissante et décisive de l'individu dans la transformation et dans la réforme de l'état social. Le distingué académicien a foi en l'avenir, qu'il voit et qu'il nous montre sous les couleurs d'un optimisme peut-être excessif. Après avoir constaté avec une certaine complaisance les divers progrès déjà réalisés par le genre humain sur le terrain de la félicité et du bien-être matériels, il ouvre son cœur à l'espérance et, en examinant les diverses sources de ce bonheur, il s'applique à indiquer les meilleurs moyens de les utiliser. Il parle successivement du travail, de la richesse et de l'épargne, de la propriété et du capital, des devoirs des classes riches, de la bienfaisance, de l'amélioration des classes ouvrières, de la science et de l'enseignement, de la morale, de la religion, de l'art et du droit, et il termine par des considérations très élevées sur le relèvement de la dignité de la femme.

Ennemi acharné du collectivisme, Don Eduardo Sanz démontre que la propriété et le capital sont des biens légitimes, qu'ils sont même des conditions indispensables à la fécondité du travail des prolétaires. « Moyennant l'action des classes riches, dit-il, moyennant l'accomplissement de leurs grands devoirs de direction, de protection et de charité; moyennant aussi l'action non moins féconde des classes inférieures, individuelle ou collective, on pourra graduellement obtenir pour le prolétariat la délivrance des misères excessives, et l'élever à la jouissance effective de tous les droits qui constituent la dignité de l'homme et du citoyen » (p. 257).

De ces sages observations, l'auteur infère que, pour arriver à la réforme sociale, il n'y a pas lieu de détruire et de démolir ce qui existe; il faut bâtir prudemment sur l'ordre actuel des choses et contribuer, chacun selon ses moyens, à la marche ascendante et progressive de la société tout entière vers le bien commun.

En général, les idées de Don Sanz sont excellentes; le point de vue auquel il se place est neuf et élevé; ses appréciations sont justes; mais nous reconnaîtrons qu'il y a dans son livre des propositions un peu aventurées, qui ont une tendance trop marquée au naturalisme ou au positivisme. Il y a même, dans cet ouvrage, que nous voudrions voir traduit en français, quelques expressions qui, si on les prenait au pied de la lettre, paraîtraient inspirées par un libéralisme voisin de l'hérésie. Il est certain, par exemple, que l'auteur parle en termes à tout le moins équivoques de la religion catholique, qu'il semble croire opposée au progrès scientifique (prologue et ch. XVII), et il lui échappe de mettre en parallèle « le catholicisme, qui représente aujourd'hui la plus puissante organisation religieuse, et l'esprit moderne, qui est né de l'alliance de la science et de la liberté » (p. 346). Don Sanz y Escartin est un croyant sincère; il a pris une part assez brillante dans divers congrès catholiques de l'Espagne. Nous ne voulons pas lui faire injure en l'accusant

d'hétérodoxie ; mais sa plume, très facile, a laissé échapper des phrases qui évidemment dépassent sa pensée. G. B.

Les Transports par terre et par mer, par PAUL VIBERT. Paris, Berger-Levrault, 1896, in-8 de 462 p. — Prix : 10 fr.

Dans ce recueil de documents pour servir à l'histoire sociale de notre temps, et qui porte, en sous-titre, *thèmes de conférences*, M. Paul Vibert, que son éditeur présente comme le Jules Verne de l'économie politique, entend glorifier la République, la vraie, celle de M. Bourgeois, non celle de M. Méline, celle qui ne laissera plus accorder de demi-places aux congréganistes. Pourtant, lorsqu'il n'est pas sous l'empire de la passion anticléricale qui lui fait insulter jusqu'aux frères de Saint-Jean de Dieu, il s'élève au-dessus des déclamations habituelles aux politiciens démagogues. C'est ainsi qu'il défend les conventions de 1883 et les droits des compagnies de chemins de fer. Il est opposé au rachat immédiat ou à l'expropriation par l'État, bien qu'il se proclame « socialiste, » mais un socialiste qui ne croit qu'à la liberté et à l'initiative des citoyens. C'est exactement le contraire de ce que veut dire ce mot. L'auteur traite aussi du réseau breton, des lignes qui entourent Paris, du métropolitain, de diverses réformes pratiques dans le régime des gares et des trains, etc. Il recommande notamment, et à juste raison, l'usage général des wagons à couloir. Dans ce premier tome, il n'est parlé que des voies ferrées.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Homme devant les Alpes, par CHARLES LENTHÉRIC. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 479 p. et 6 planches. — Prix : 9 fr.

La contemplation et l'étude des Alpes soulèvent un grand nombre de problèmes que M. Lenthéric a abordés avec toutes les ressources d'une érudition brillante et solide. Le premier chapitre est consacré à la géologie des Alpes. Pour mieux expliquer leur mode de formation, l'auteur résume les théories des anciens et celles des savants modernes, sur la genèse du globe terrestre et sur l'origine des dislocations qui ont modifié son relief. Il applique ces données au grand massif alpin. Puis il examine quelle a été l'influence des Alpes sur la civilisation et sur les migrations humaines. En deux chapitres, il passe en revue tout ce que l'on sait de l'origine et du développement des premiers habitants de l'Europe occidentale, depuis les temps préhistoriques. M. Lenthéric décrit en naturaliste, en géographe et en poète les chaînes, les sommets et les cols ; leurs beautés naturelles, leurs glaciers, leurs forêts et leurs lacs ; les routes que l'homme y a tracées depuis les temps antiques jusqu'à nos jours. Il montre leur importance commerciale et consacre le sixième et dernier chapitre aux chemins de fer transalpins.

C'était une entreprise audacieuse de traiter tant de questions dans un volume de vulgarisation et de les mettre toutes bien au point des données les plus actuelles des sciences variées dont elles relèvent. M. Lenthéric y a réussi avec un rare bonheur. Je me permettrai cependant de signaler quelques théories hasardées, que le sujet n'imposait point et qui pouvaient être passées sous silence dans un ouvrage destiné au grand public. Telles sont, par exemple, la théorie des préadamites, les classifications et les essais de chronologie préhistorique, la question de l'homme tertiaire. L'homme quaternaire lui-même est à peine représenté dans les Alpes par quelques rares stations appartenant au quaternaire le plus récent. L'archéologie des Alpes commence véritablement avec l'industrie néolithique, qui se confond peut-être avec le premier âge des métaux, lequel rentre probablement dans le cadre si élargi des chronologies orientales. Les idées de M. de Mortillet sur l'origine asiatique du bronze ont bien vieilli. Le signe du Swastika ne prouve pas que le bronze soit venu de l'Inde. Il n'a pas l'ancienneté qu'on lui attribue et ne se montre en Europe qu'à la fin de l'âge du bronze et surtout au premier âge du fer. Rien n'autorise à y voir un signe religieux ni un pressentiment du christianisme. Je n'insiste pas sur ces détails, qui passeront inaperçus de la plupart des lecteurs. Ils prouvent que l'auteur n'est resté étranger à aucune des questions que discutent les hommes spéciaux. S'il croit devoir résumer les opinions des savants, il le fait avec une réserve, une prudence, un respect pour nos croyances religieuses qui ne laissent planer aucun doute sur ses tendances et sur ses intentions. — Six belles cartes en couleur accompagnent le texte et en facilitent la lecture.

ADRIEN ARCELIN.

Cours de la Faculté des sciences de Paris. Leçons sur les applications géométriques de l'analyse (*éléments de la théorie des courbes et des surfaces*), par LOUIS RAFFY. Paris, Gauthier-Villars, 1897, gr. in-8 de VI-251 p. — Prix : 7 fr. 50.

On s'étonne quelquefois de voir placées, sans un ordre logique, dans les traités de calcul différentiel et intégral, des applications géométriques qui, en réalité, appartiennent en propre à la géométrie analytique. Séparer ces intéressantes questions de l'analyse proprement dite, les grouper logiquement pour en faire un corps de doctrine, introduction nécessaire à la géométrie nouvelle de Monge et de Gauss, tel est le but que s'est proposé M. Raffy en distrayant le livre actuel des leçons professées par lui depuis dix ans à la Faculté des sciences de Paris. Les lecteurs que l'auteur a particulièrement en vue sont, comme il le dit lui-même, les candidats au certificat de calcul différentiel et calcul intégral, et aussi les candidats au certificat de géométrie supérieure, moins directement cependant que les premiers.

Il est certainement avantageux, au point de vue de l'enseignement,

de séparer ainsi l'analyse pure de ses applications géométriques, même pour les parties élevées des mathématiques, comme on l'a fait depuis longtemps déjà pour l'algèbre élémentaire et la géométrie analytique. Toutefois, il ne faudrait pas pousser trop loin cette séparation, car on peut douter qu'une théorie de pure analyse soit nettement saisie sans application à l'étendue. La notion de quantité est distincte de celle d'étendue, il est vrai ; mais notre esprit, surtout au début d'une étude abstraite, a besoin de rapprocher les deux concepts; cette nécessité devient sensible dans la théorie des fonctions.

L'ouvrage de M. Raffy se divise en onze chapitres consacrés à la représentation analytique des courbes et des surfaces, à leurs éléments du premier ordre, à leur groupement en familles. Il étudie les trajectoires, enveloppes, surfaces développables, la courbure, les contacts, les lignes asymptotiques, les sections principales des surfaces, les surfaces réglées, les arcs, les aires et les volumes. D'un style clair, exact, élégant même, autant que l'élégance peut convenir à un livre de ce genre, cet intéressant travail sera fort utile aux élèves des Facultés des sciences et pourra plaire même aux géomètres consommés. H. C.

LITTÉRATURE

Les Caractères de la langue latine, par F.-O. Weise. Traduit de l'allemand par F. Antoine. Paris, Klincksieck, 1896, in-16 de v-295 p. — Prix : 3 fr.

Une langue, a dit Villemain, est la forme apparente et visible de l'esprit d'un peuple. Aussi, à certains égards, le livre de M. Weise nous offre-t-il une histoire en raccourci de la civilisation romaine, ce qui n'est pas pour en diminuer l'intérêt. Le premier chapitre, où le latin pris dans la suite de ses auteurs de marque, depuis les guerres puniques jusqu'au siècle des Antonins, est étudié tour à tour au point de vue de la syntaxe, de la stylistique et du vocabulaire, est écrit pour les lettrés et les humanistes; les trois suivants, consacrés au style de la prose, à la langue poétique et au parler populaire, s'adressent de préférence aux grammairiens et aux érudits. Le Romain, race prédestinée à la conquête et au gouvernement du monde, se soucie peu des délicatesses de l'art; la langue qu'il s'est créée est « faite d'un métal dur et cassant, difficile à travailler; » pour lui, la culture grecque ne sera qu'un vernis « sous lequel il essaie de dissimuler son improductivité (?) dans le domaine des sciences et des arts. » De même, sa poésie n'admet qu'un nombre très restreint d'épithètes d'ornement ; mais tout inférieur qu'il soit aux Grecs, ses modèles dans la création et l'emploi des métaphores, il prend sa revanche dans l'allégorie. La beauté et la finesse lui sont refusées; il les remplace par la force et la grandeur.

Il y a dans l'ouvrage plus d'une page qu'on pourrait croire superflue, plus d'une règle ou plus d'une étymologie au moins discutable, plus d'une observation empreinte de quelque subtilité. Le lecteur français est-il encore assez familier avec les choses de la rhétorique pour qu'on lui parle de « chiasmes » et d' « anaphores » (p. 147) sans ombre de commentaire? N'éprouve-t-on pas une certaine surprise en voyant le naturel et la simplicité classés parmi les lois fondamentales de la diction poétique (p. 208)? Est-il exact de prétendre, avec Mommsen, que le Grec, bien différent en cela du Romain, sacrifia le tout à la partie, la collectivité à l'individu, ou d'affirmer, au sortir de la lecture de Lucrèce et de Virgile, que le sentiment de la nature manque totalement au génie latin, tandis qu'il était, au contraire, un sujet de ravissement pour les Hellènes? Ces critiques et d'autres sur lesquelles je passe ne m'empêchent pas de recommander le livre aux professeurs de nos collèges et aux candidats aux grades universitaires; ils y trouveront, outre une étude consciencieuse et complète du sujet principal, une abondance de remarques de détail ingénieuses (sur le rôle étendu des comparatifs et superlatifs, sur les diverses classes de noms abstraits, sur la subordination sévère des propositions latines, etc.) dont il leur sera aisé de tirer un très agréable profit.

C. Huit.

Études de littérature et d'art, par Gustave Larroumet. Quatrième série. Paris, Hachette, 1896, in-18 de 398 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour rendre compte de ces volumes sans unité, on ne peut guère qu'indiquer les divers articles dont ils sont composés. Mais il faut cela au moins pour que les travailleurs ou les curieux sachent exactement ce qu'ils ont à y prendre. Il y a donc, — et je les cite en première ligne, parce que ce sont les pièces de résistance du nouveau livre de M. Larroumet, — une très neuve, très libre et très instructive étude sur *Thoré*, le critique d'art un peu oublié qui, avec l'agitation de sa vie et les contradictions de ses idées, représente assez bien la génération qui, éprise jusqu'en 1848 de romantisme et d' « humanitairerie, » se fit ensuite réaliste par opposition politique, aussi par impuissance de résister à la poussée nouvelle; et un « éreintement » magistral de ce pauvre *Castagnary*, dont l'étroit naturalisme est vigoureusement réfuté au nom des traditions françaises, au nom du bon sens et au nom des faits qui depuis dix ou quinze ans lui ont infligé une si éclatante déroute.

Le chapitre sur *M. Gustave Moreau* fait connaître et met très haut l'artiste ignoré de la masse qui, modernisant avec succès la mythologie, est devenu, malgré tout ce qu'il y a de classique dans son faire, le représentant des nouvelles tendances symbolistes. Mais si l'érudition aisée de M. Larroumet et la vivacité de son esprit très ouvert rendent agréable et intéressant tout ce qu'il écrit, sa bienveillance aimable d'homme très

répandu dans le monde parisien des lettres et des arts émousse trop souvent sa critique ou même la désarme tout à fait. C'est ainsi que l'appréciation de l'œuvre des *Goncourt* et de leur influence sur le théâtre, malgré certaines réserves, se ressent trop des visites faites à la maison d'Auteuil, et l'éloge de *la Petite Paroisse*, de M. Alphonse Daudet, est tout à fait immodéré. Tandis qu'il n'y a presque rien que des compliments, d'ailleurs intelligemment donnés, à *MM. Jules Breton*, *Paul Hervieu* et *Art-Roë*, les articles sur *Loti*, qui n'est pas Parisien, et sur *d'Annunzio*, écrits avec plus d'indépendance, ont aussi plus de portée : le second montrant, après M. Doumic, tout ce que doit le romancier italien à Dumas, à Maupassant, à Baudelaire, à Zola, à Bourget, en même temps qu'aux Russes et aux Allemands, le premier plaisantant avec une cruelle malice l'auteur du *Désert* et de *Jérusalem*, qui nous est présenté comme un Tartarin d'âme orientale, rêveur et sensuel, polygame et fataliste, orgueilleux par-dessus tout. Pour ne rien omettre, il y a encore de jolies *Impressions de Hollande*, et dans *Impressions d'Italie*, avec de justes idées sur les échanges artistiques et littéraires qui n'ont jamais cessé entre nos voisins et nous, une sympathie et une confiance que tout le monde sans doute ne partagera pas, à l'égard de l'unité italienne et de l'avenir des grands États. GABRIEL AUDIAT.

Le Roman en France pendant le XIXe siècle, par EUGÈNE GILBERT. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 459 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Le relevé général de la littérature romanesque pendant ce siècle n'avait pas été donné jusqu'ici, nous dit l'auteur dans une lettre-dédicace. J'ai espéré que je pourrais faire une œuvre de philosophie historique en même temps qu'une œuvre documentaire.... une œuvre lisible malgré la masse des renseignements. » L'espoir de l'auteur est devenu une réalité, au moins en partie. Son œuvre est « documentaire » et elle est lisible ; elle est même philosophique dans la mesure où peut l'être un catalogue, car l'œuvre de M. Eugène Gilbert est surtout un catalogue. De Chateaubriand à MM. Richebourg, de Montépin, Willy, Villars, de Bordeu, Georges Beaume (ce dernier loué en des termes, p. 371, 372, qui nous font souvenir, mais non repentir, de certaines de nos sévérités), tous les romanciers, nouvellistes, feuilletonistes du XIXe siècle, psychologues, réalistes, idéalistes, naturalistes, pornographes, ils y sont tous, rangés en bon ordre, jugés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec leur groupe. Les jugements de M. Eugène Gilbert procèdent d'un esprit grave, élevé, respectueux de toutes les lois, celles de la morale et de la logique comme celles de l'art, préservé, par conséquent, de toute erreur doctrinale, sinon de toute erreur de goût ; ils sont exprimés dans un style qui a de la précision, de l'énergie, parfois de l'élégance, et qui est presque exempt de la « Patavinité » particulière aux écrivains de son pays (il est

Belge). Notre principale critique, si nous avions le loisir d'étudier ce livre comme il le mérite, en viserait surtout la conception générale et la composition. L'analyse, poussée jusqu'à d'aussi menus détails, ne pouvait pas s'allier à une synthèse vraiment philosophique. Les idées générales, sous lesquelles est groupée la masse des faits, sont plutôt des rubriques que des idées; ce sont des casiers à fiches, d'une absolue banalité, et qui peuvent servir à classer toute sorte de documents. Ils sont à la portée du premier bibliothécaire venu; un philosophe en eût cherché et trouvé d'autres. M. Gilbert donne çà et là la preuve qu'il est parfaitement capable de les trouver quand il voudra. C. A.

Fauteuils contemporains de l'Académie française. *Études littéraires*, par V. Jeanroy-Félix. Paris, Bloud et Barral, 1896, in-8 de 391 p. — Prix : 4 fr.

Voici un livre que j'ai lu tout d'une traite jusqu'à la dernière ligne. C'est donc un ouvrage capable d'exciter un très vif intérêt. Est-ce à dire pour cela que ce soit un chef-d'œuvre du genre? Non pas, et j'expliquerai bientôt pour quelles raisons : mais il y règne un tel entrain communicatif, une telle verve de bon aloi, qu'on est malgré soi séduit, captivé. Si j'étais encore sur les bancs du collège, mon rêve serait d'avoir pour professeur de rhétorique l'auteur de ces portraits, ou plutôt, comme on dirait en style d'atelier, de ces ébauches brossées de chic, dont la galerie donne une idée passablement nette de l'état de la littérature française contemporaine. En effet, quoique M. Jeanroy ne prenne pas cette qualité sur le titre du livre, il n'a pu, par ce temps où triomphe la critique subjective, s'empêcher de se faire reconnaître : il est professeur, on le constate au brio avec lequel il s'amuse à déchiqueter les vers de Hérédia et la prose de Loti : il est professeur de rhétorique, car à propos de Bourget, d'Albert Sorel ou de Challemel-Lacour, il nous expose toute une théorie du roman, de la méthode historique ou de l'éloquence parlementaire.

Par exemple, ce n'est pas un professeur comme un autre, et c'est pour cela qu'il m'eût été particulièrement agréable d'être jadis son auditeur : rien du pédantisme classique; une gaieté gauloise et que rien ne rebute; un esprit tellement enclin à la plaisanterie, même dans les choses graves, qu'il se voit forcé d'intercaler parfois la parenthèse : je suis sérieux (p. 168), et qu'on pourrait le définir en parodiant sa manière : un gavroche ayant passé par l'École normale. Je n'exagère point. En maint passage vous vous heurterez à des calembours. Il vous dira sans sourciller que si le *Luther* de Bornier ne fut pas représenté, ce fut le poète qui se trouva joué (p. 122). Aussi comprend-on facilement qu'il trouve Brunetière terne et froid. « Est-ce que l'esprit lui fait défaut, vous savez, l'esprit parisien, moqueur et boulevardier? Disons-le

sans barguigner, il n'en a pas l'ombre, le sait et s'en moque de haut, je vous prie de le croire.... » (p. 19). Parlez-moi de Jules Lemaître, de France et de Bourget. Voilà des gens d'esprit ! Mais quel dommage que Lemaître ne consente pas à user des citations et nous prive ainsi de saillies plus spirituelles que celles du simple français. Et Henri Houssaye ! Au moins celui-là sait le grec : il a vécu avec Apelle et Alcibiade.

Et là-dessus M. Jeanroy, helléniste lui-même, nous cite en grec huit vers d'Anacréon, en poussant la bonté d'âme jusqu'à nous les traduire. Le grec, du reste, malgré sa saveur, lui a joué un vilain tour, car sa notice d'Albert Sorel débute ainsi : « M. Albert Sorel est né à Honfleur, ce Sestos de la Seine dont Honfleur est l'Abydos » (p. 76). Il y a ici évidemment une erreur typographique ; mais on ne s'attendait guère, comme dit l'autre, à voir Sestos en cette affaire. C'est qu'il était difficile de trouver un début de notice original après tant d'autres, et l'un des principaux objectifs de M. Jeanroy a été de les varier à plaisir. Cela le détourne souvent du sujet lui-même, et, comme disent les polytechniciens, il prend volontiers la tangente, nous citant Catulle Mendès ou de Banville à propos de Hérédia, ou nous racontant toutes les misères d'un débutant quelconque avant d'entamer la carrière véritable de ses nombreux normaliens ; mais tout cela est amené avec tant de naturel et de bonhomie qu'on rit avec l'auteur et qu'on est désarmé.

Ce que je veux louer sans réserve dans ce volume, c'est qu'il est écrit avec une rare impartialité, en même temps que sous l'influence des idées religieuses qui nous sont chères (voir en particulier l'excellente page sur la science et la religion, p. 267, à propos de l'éloge critique de Renan par Challemel-Lacour), c'est qu'il peut être mis entre toutes les mains sans aucun danger, et qu'il donnera sûrement à tous les jeunes gens sortant des écoles, je crois que c'est surtout pour eux qu'il a été écrit, de très justes idées sur les maîtres de la littérature contemporaine. Mais que M. Jeanroy reste sur ce terrain qu'il connaît mieux que tout autre, et qu'il ne s'aventure pas trop sur les petits accidents de celui du XVIIe siècle : il ne nous dira plus que le duc de Coislin, l'académicien, était le petit-fils de l'homme le plus poli de France (p. 208), car il n'y a jamais eu que trois ducs de Coislin, tous les trois académiciens, l'homme le plus poli de France lui-même et ses deux fils. Il suffisait d'ouvrir les quatre volumes de Prosper Vedrenne sur l'Académie, publiés chez le même éditeur, et auxquels celui-ci fait suite naturelle avec la même palme verte élégamment jetée sur la couverture, pour ne pas commettre ce lapsus. Ce qui n'empêche pas que j'en revienne à mon commencement : quelle heureuse fortune pour un rhétoricien d'être l'élève d'un pareil professeur !

RENÉ KERVILER.

Essais critiques, par John Morley, traduits de l'anglais par Georges Art; introduction par Augustin Filon. Paris, Colin et Cie, 1895, in-18 de xxi-347 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nom de M. John Morley n'est pas complètement ignoré en France, parce que l'homme de lettres qui le porte est en même temps un homme d'État. C'est lui qui fut l'inspirateur de la politique irlandaise adoptée par le parti libéral en Angleterre, il y a tantôt dix ans. Mais, dans son pays, il n'est pas moins apprécié comme critique et comme historien, et il a des titres à l'être presque autant dans le nôtre. Une part considérable de ses travaux littéraires a été consacrée à nos philosophes du siècle dernier : Voltaire, Rousseau, Diderot, de Maistre. Il n'est donc pas exagéré de dire de M. Morley qu'il a « pénétré fort avant dans l'intimité de l'âme française. » Les *Essais* réunis dans ce volume, sans être exclusivement consacrés à la France, montrent bien l'effet de ce cosmopolitisme littéraire : c'est avec la même aisance, la même spontanéité qu'il évoque Anglais, Français et Allemands, qu'il cite Bossuet, Gœthe ou Victor Hugo, et la même phrase, à propos d'Émerson, réunit sans effort Horace, Montaigne, La Bruyère, Swift, Molière et Pope (p. 243). Voici d'ailleurs la liste des essais ici traduits : *Macaulay*, *Wordsworth*, *Carlyle*, *Emerson*, *Auguste Comte*, *les Aphorismes*. Je ne les analyserai pas en détail; ils sont de tous points remarquables. Le jugement porté sur Macaulay, reçu d'abord en Angleterre avec quelque stupéfaction, est devenu l'opinion commune; je crois qu'il étonnera quelque peu en France. La puissance d'apaisement et de tranquille résolution pour agir et pour souffrir qui se trouve en Wordsworth est exposée avec une évidente équité. Je laisse de côté Carlyle, Emerson et Comte, « qui a presque anéanti lui-même ses droits à la reconnaissance des hommes en construisant un système.... franchement rétrograde, » pour en venir aux *Aphorismes*. Ce sel de la sagesse est fort goûté par M. Morley, qui n'hésite pas à nous déclarer hors de pairs pour le portrait et la maxime. Nous possédons là un domaine « magistralement défendu contre toute prétention rivale et toute invasion étrangère.... Il y a, dans les Français, une finesse d'analyse, une acuité de pénétration, une étendue dans les conceptions morales que je ne trouve, dit l'essayiste, ni ne désire trouver chez nos compatriotes. » Dans ce genre littéraire, la tournure donnée à la pensée ayant une extrême importance, il est regrettable que M. Art, à défaut de certains textes français, se soit contenté d'une retraduction de l'anglais. Les différences sont parfois minimes, comme dans la pensée de Pascal citée p. 309 (Cf. édit. Havet, p. 51). De Maistre ne dit pas : « Les sentiments les plus élevés et les plus généreux se trouvent probablement chez le soldat, » mais d'une façon moins concise et au milieu de certains développements : « L'homme le plus honnête est ordinairement le soldat. » Le tour donné par Bonald à la définition

aussi juste que connue : « Des sottises faites par des gens habiles, des extravagances, etc.... voilà les révolutions ! » ne se retrouve pas avec sa saveur originale dans cette transcription : « Les folies commises par les gens raisonnables, etc.... voilà de quoi sont faites les révolutions. » Ces quelques négligences et bon nombre de fautes d'impression dans les mots anglais ou allemands (*franght* pour *fraught*, *ilath* pour *hath*, *hülfreich* pour *hülf-reich*, le *Divin* de Gœthe pour le *Divan*, etc.) surprennent chez M. Art, qui fait preuve de virtuosité dans sa tâche difficile et fort réussie de traducteur. Il avait à lutter contre un maître écrivain. Notre essayiste, comme le remarque M. Filon dans son élégante introduction, « a des brusqueries saisissantes, des familiarités qui ne sont jamais vulgaires, des mots à lui, qu'il crée ou qui prennent, sous sa plume, un sens inconnu des autres écrivains.... » LONGCHAMP.

HISTOIRE

Deux manières d'écrire l'histoire. *Critique de Bossuet, d'Augustin Thierry et de Fustel de Coulanges,* par D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Paris, Bouillon, 1896, in-16 de XXVII-276 p. — Prix : 4 fr.

Il y a, selon M. d'Arbois de Jubainville, deux manières d'écrire l'histoire : l'une, *a priori*, c'est celle de Bossuet, d'Augustin Thierry et de Fustel de Coulanges; l'autre, *a posteriori*, qui est celle de Le Nain de Tillemont et de tous les érudits. M. d'Arbois flagelle les représentants de la première méthode ; il est particulièrement dur pour Bossuet, oubliant qu'il y a, dans Bossuet, à côté de l'admirable orateur qui a écrit le *Discours sur l'histoire universelle*, un historien incomparable à qui la France doit ce chef-d'œuvre, l'*Histoire des variations*, récemment remis en lumière par le beau livre de M. Rebelliau. Les coups d'étrivières ne pleuvent pas moins dru sur les deux autres représentants de la méthode *a priori :* à Augustin Thierry il est reproché d'avoir conçu la Monarchie de juillet comme le but final de toute l'histoire de France, et d'y avoir tout ramené ; à Fustel, d'avoir voulu nier la conquête de la Gaule par les Francs et d'avoir prétendu que les Gallo-Romains obéissaient à Clovis en sa qualité de lieutenant de l'Empereur. Il faut voir la verve juvénile avec laquelle le savant membre de l'Institut s'en prend aux deux coupables, entrelardant ses réquisitoires de vigoureux plaidoyers contre l'esprit antimilitaire, qui cause la chute de tous les régimes, ou de souvenirs personnels sur la révolution de 1848, trouvant même le temps de donner un regret « à la vieille caisse du tambour français » (p. 258). Malgré les apparences contraires, le fond du livre semble bien être avant tout une critique assez vive de Fustel, à qui l'auteur reproche de n'être pas diplomatiste, de n'être pas davantage juriste, et d'avoir fait preuve d'ignorance en combattant la doctrine de J. Havet sur la formule *vir*

inluster. Ce dernier point devient l'occasion pour M. d'Arbois de confirmer, par plusieurs pages d'une érudition de bon aloi, la thèse qui lui tient au cœur : ce sont incontestablement les meilleures de ce livre, qui est à la fois une dissertation d'érudit, une brochure de polémiste et une page extraite des mémoires du savant auteur. GODEFROID KURTH.

Louis XV et le renversement des alliances. — Préliminaires de la guerre de Sept ans, par RICHARD WADDINGTON. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-8 de VIII-535 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette grosse question du renversement des alliances au XVIIIe siècle a tenté bien des historiens ; chacun l'a envisagée suivant ses préférences et souvent ses idées préconçues. M. Richard Waddington a entrepris de l'étudier à son tour, et il a cherché ses sources dans les diverses archives et les correspondances diplomatiques des hommes d'État de ce temps-là. Il est remonté jusqu'à l'origine du conflit qui a précédé et amené la guerre de Sept ans : cette querelle de l'Angleterre et de la France au Canada et dans l'Acadie qui éclate tout d'un coup, au milieu des négociations pour la limite des frontières des deux nations en Amérique, par une indigne violation du droit des gens, la prise en pleine paix de deux navires français par l'amiral Boscawen, suivie un peu plus tard de l'expulsion violente et sauvage des Acadiens français. C'est le moment que choisit le roi de Prusse, encore lié par un traité d'alliance avec la cour de Versailles, pour entrer en négociations, par l'intermédiaire de son beau-frère le duc de Brunswick, avec le cabinet de Londres, ennemi de la France et violateur de la paix, et bientôt après signer le traité de Westminster. En vérité, c'était là un étrange allié. Et lorsque le duc de Nivernais, envoyé extraordinaire de Louis XV, lui faisait des observations sur cette défection : « Vous voilà bien fâché, répondait-il en riant, que ne faites-vous un traité avec l'Impératrice ? Je ne le trouverai pas mauvais. »

A ce moment-là même, en effet, la cour de Vienne faisait des avances au cabinet de Versailles. L'animosité entre les deux pays, ou du moins entre les souverains, avait bien diminué depuis un certain nombre d'années, et avant même que Kaunitz et Stahremberg eussent eu l'idée d'une alliance, les relations entre les cours et les instructions données aux ambassadeurs accusaient une détente sensible. M. Waddington ne nous semble pas avoir assez insisté sur ces préliminaires du traité de Versailles, si bien mis en lumière par M. le duc de Broglie. Sans condamner absolument ce revirement de la politique française, il semble croire qu'il n'était pas nécessaire. Nous ne saurions être de son avis. Que les conséquences immédiates n'en aient point été heureuses, que les négociateurs français n'aient point stipulé des conditions aussi avantageuses qu'ils l'auraient pu et dû, nous ne le nions pas. Mais qu'il fût

possible, dans la situation de l'Europe, de repousser les avances de Marie-Thérèse, nous ne le croyons pas. Qu'aurait pu faire la France, en guerre avec l'Angleterre, abandonnée par la Prusse et l'Espagne, en hostilité avec l'Autriche, la Russie, la Hollande, la Saxe? C'eût été s'isoler, de gaieté de cœur, en face d'une coalition européenne; c'eût été une folie. Le traité de Versailles a été la réponse légitime et nécessaire au traité de Westminster. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant la Révolution, par le chanoine F. SAUREL. — **Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant le Consulat et les premières années de l'Empire,** par le chanoine F. SAUREL. Paris, Champion, 1894-1896, 4 vol. in-8 de VIII-334, 345, 366 et 310 p. — Prix : 20 fr.

C'est une œuvre considérable que celle qu'a entreprise M. le chanoine Saurel. Si trois années ont pu lui suffire pour l'éditer, combien d'années lui ont été nécessaires pour la préparer! Que de fouilles dans les archives! Que de travaux divers! Le département de l'Hérault, le diocèse actuel de Montpellier, comprenait avant la Révolution cinq évêchés différents : ceux de Montpellier, de Béziers, de Lodève, d'Agde et de Saint-Pons. C'est par une étude instructive et nécessaire sur chacun de ces diocèses particuliers que débute M. le chanoine Saurel; il énumère toutes leurs ressources religieuses, leurs cures, leurs congrégations, leurs confréries, leurs œuvres. Les cinq évêques alors en fonctions s'occupaient avec grand soin de leur diocèse, et la plupart étaient des hommes distingués; mais il y avait déjà dans cette partie de la France du Midi certaines divergences d'idées, certain antagonisme entre le haut et le bas clergé. Cet antagonisme s'affirme dans les élections pour les États généraux; un seul des cinq évêques fut nommé député : Mgr de Malide, évêque de Montpellier; avec lui un prêtre qui eut une notoriété fâcheuse : l'abbé Gouttes, le futur successeur constitutionnel de Talleyrand sur le siège d'Autun.

La constitution civile du clergé mit le feu aux poudres dans les cinq diocèses de l'Hérault; elle est, à vrai dire, le pivot de cette histoire religieuse du département; édictée, appliquée, négligée, reprise, définitivement abandonnée, elle est le centre autour duquel gravitent tous les événements qui forment cette histoire. Les quatre évêques — celui de Lodève, Mgr de Fumel, étant mort, — les quatre évêques, avec une grande fermeté et une unanimité touchante, refusèrent le serment; ils furent remplacés par un seul prêtre, honnête d'ailleurs, mais ambitieux, Ponderous, et le siège du diocèse fut fixé à Béziers. Mais la grande majorité du clergé se rangea derrière ses évêques; les prêtres assermentés ne furent qu'une infime minorité. Et alors commence dans le département de l'Hérault, comme dans toute la France, cette lutte entre les prêtres

fidèles et les intrus, qui aboutit, comme partout, à la violence, à la relégation, puis à la déportation des uns, à l'incarcération des autres, à la mort d'un certain nombre. Après la chute de Robespierre, il y eut un moment d'accalmie; plus d'un exilé rentra en France et reprit l'exercice de son ministère; puis vint le Directoire, et les deux Conseils, où les modérés dominèrent après les élections des deux premiers tiers, rouvrirent les portes de France aux réfractaires et leur rendirent leurs églises. Ce ne fut qu'une lueur passagère. Le Directoire, profondément antireligieux et qui supportait impatiemment cette tolérance, se débarrassa au 18 fructidor de la majorité des Conseils et recommença avec acharnement les persécutions. Avec une hypocrisie indigne, il substitua à la guillotine sanglante la guillotine sèche, qui ne fut guère moins meurtrière. On peut trouver dans le troisième volume de M. le chanoine Saurel la liste des victimes de cette persécution, le récit des vexations de tout genre, de la vraie chasse aux prêtres à laquelle se livrèrent les agents du Directoire dans le département de l'Hérault.

Mais le 18 fructidor eut comme conséquence et comme punition le 18 brumaire. Le Consulat, pourtant, ne rendit pas tout de suite la liberté à l'Église : les préférences des consuls et surtout de leurs représentants étaient pour le clergé constitutionnel. Mais Bonaparte vit plus loin et plus haut que ses préfets ; soucieux de rétablir la paix religieuse, il signa le Concordat avec Pie VII. Le quatrième volume de M. Saurel est consacré à l'histoire de cette restauration du culte dans le diocèse de Montpellier. — Montpellier avait remplacé Béziers comme siège de l'évêché. — Quoique les quatre volumes aient chacun leur attrait particulier, celui-ci est peut-être celui qui présente le plus d'intérêt et éclaire la période la moins connue. Ce fut une œuvre bien ardue que cette restauration du culte; les ruines accumulées par dix ans de persécutions étaient si considérables! Il fallait reconstruire ou tout au moins restaurer les églises, racheter les vases sacrés, refaire les presbytères, reconstituer surtout un clergé. Et c'était là assurément le plus difficile : les prêtres étaient rares et il fallait refondre en un seul ce clergé divisé en trois tronçons; car il n'y avait pas seulement les prêtres constitutionnels et les prêtres insermentés; parmi ces derniers, un certain nombre ne voulait pas reconnaître le nouvel évêque et demeurait attaché aux anciens évêques qui avaient refusé leur démission; l'évêque de Montpellier était du nombre, et celui de Béziers avait hésité longtemps. Quoique alors les pouvoirs ecclésiastiques et civils aient marché d'accord, la tâche était bien malaisée pour les évêques, et l'on conçoit que certains d'entre eux aient échoué. Mgr Rollet, évêque de Montpellier, fut du nombre et donna sa démission au bout de cinq ans.

C'est à cette démission que s'arrête l'œuvre de M. Saurel, œuvre considérable, nous le répétons, érudite et attachante, qui lui a valu les cha-

leureuses félicitations de membres distingués de l'épiscopat et qui ajoutera un titre de plus à tous ceux qu'ont déjà créés au savant chanoine ses nombreuses études d'histoire religieuse.

M. DE LA ROCHETERIE.

M. de Puységur et l'Église de Bourges pendant la Révolution (1789-1802), par le vicomte DE BRIMONT. Bourges, imp. Tardy-Pigelet, 1896, in-8 de 437 p.

Ce volume contient l'histoire d'un diocèse de l'ancienne France [illegible] l'époque de sa destruction légale (1790) et celle de sa reconstitution (1802). Le chef de ce diocèse, M. de Puységur, ne paraît pas avoir [illegible] doué de qualités éminentes. Frère d'un ministre de la guerre, [illegible] siège de Bourges par la faveur royale, il se contenta, du fond [illegible] exil en Westphalie, de donner avec sagesse les instructions qui [illegible] rent et soutinrent prêtres et fidèles pendant les jours d'épreuve. [illegible] physionomie de son compétiteur constitutionnel, Torné, [illegible] assurément, est bien autrement accentuée.

L'auteur de ce livre, M. de Brimont, a été élevé au milieu [illegible] nirs de cette époque, car la maison qu'il habite est celle [illegible] durant la Terreur, le courageux administrateur du [illegible] général Gassot (p. 252). Il a suffisamment consulté [illegible] récit les détails recueillis dans les pièces d'archives [illegible] temps, et utilisé en outre les papiers du vicaire [illegible] qu'une histoire manuscrite de l'Église de Bourges [illegible] conservée au grand séminaire. Son premier [illegible] général du Berry en 1789 qu'il ne faudrait [illegible] cette généralité était, avec celle de Montauban, [illegible] des assemblées provinciales fût en vigueur [illegible] nées. On pouvait, au moment de la Re[illegible]

Page 221, l'auteur accuse nominal[illegible] membres de la Convention qui, en [illegible] fonctions à la tribune. Cela est vrai [illegible] de Lalande; cela ne l'est pas d[illegible] peu héroïquement sa démission [illegible] de la dignité et du respect, [illegible] rieurement prêtre. Si j'ai [illegible] les livres d'histoire sp[illegible] ont besoin, autant que [illegible]

Histoire de la Sa[illegible] [illegible] édition illustrée [illegible] DROCHON, des [illegible] de la Bonne Pr[illegible]

Le P. Dr[illegible]

belle édition illustrée de l'*Histoire de la Vendée militaire*, de Crétineau-Joly. Ces deux volumes ne le cèdent ni en intérêt ni en luxe à ceux qui les ont précédés. Le quatrième achève le récit des luttes de la Vendée et de la Bretagne contre le Directoire et le Consulat, puis contre l'Empire en 1814, enfin contre le gouvernement de Juillet. Les grands chefs, au début, ce sont Mercier, Sol de Grisolles, Guillemot et surtout l'infatigable Georges Cadoudal, toujours ardent, toujours intrépide, souvent vaincu, jamais dompté, et qui rêve d'en finir avec Bonaparte dans un duel au grand jour comme le combat des Trente, lorsque, trahi, il est arrêté, condamné à mort et guillotiné. En Normandie c'est Frotté, l'un des chefs les plus habiles et les plus prudents, organisateur et soldat à la fois, et dont l'arrestation dans un guet-apens et l'exécution, malgré un sauf-conduit, imprimèrent une tache sanglante sur le gouvernement consulaire. Privée de ses généraux, tués ou emprisonnés, la Vendée dépose les armes en frémissant. Mais elle se hâte de les reprendre lorsque la main de fer qui la tient à la gorge est forcée de la lâcher ; en 1814, le drapeau blanc flotte de nouveau dans le Bocage et la Bretagne ; un moment apaisée pendant la première Restauration, la guerre se ranime avec une nouvelle vigueur pendant les Cent-jours, sans grands succès toutefois : l'union manque entre les chefs, et Louis de la Rochejacquelein tombe à son tour sur les champs de bataille où a succombé son frère Henri. Mais la Vendée reste debout, et lorsque les alliés veulent faire payer à la France la coupable aventure de Napoléon, ses capitaines, oubliant tout dissentiment politique, offrent au maréchal Davoust et à l'armée de la Loire de réunir leurs drapeaux et leurs forces pour bouter hors de France les étrangers.

La Restauration ne fut pas généreuse pour ceux qui l'avaient si bien servie. M. Crétineau-Joly le lui reproche avec une amertume et une ardeur qui, ne tenant aucun compte des difficultés du moment, frisent l'injustice. Que le gouvernement de Louis XVIII ait eu des torts, nous ne le nions pas ; mais fallait-il les rappeler avec tant d'opiniâtreté et d'aigreur, à une heure surtout où les Bourbons étaient malheureux et proscrits ? Nous ne saurions le penser et nous nous rallions volontiers à l'opinion du vicomte de Monti, qui, trouvant les jugements de Crétineau-Joly sur la Restauration « peu généreux et souvent exagérés, » lui écrivait : « En grossissant les fautes de la Royauté, on lui rend la route du trône plus difficile encore. »

Le quatrième volume se clôt par le récit de la chevaleresque et aventureuse prise d'armes de 1832, ordonnée, décommandée, ordonnée de nouveau, mal conçue et mal dirigée et qui, au milieu de tous ces tiraillements, ne pouvait aboutir qu'à quelques actions héroïques, comme la défense de la Pénissière, suivies d'un avortement certain et de l'inutile compromission de tant de braves gens.

Le cinquième volume que le P. Drochon a ajouté aux quatre de Crétineau-Joly renferme un résumé des états de service des principaux officiers vendéens. Ces états, établis par le prince de la Trémoille, membre d'une commission instituée par la Restauration, sont, comme le dit justement l'éminent éditeur, le véritable *Livre d'or* de la Vendée. C'est le digne complément de cette splendide publication, légitime hommage rendu aux héros de la grande guerre par une plume et par un burin dignes d'eux.

M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires d'un père à ses enfants. *Une Famille vendéenne pendant la grande guerre (1793-1795)*, par BOUTILLIER DE SAINT-ANDRÉ, avec introduction, notes, notices et pièces justificatives par l'abbé EUGÈNE BOSSARD, docteur ès lettres. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de LVII-373 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur de ces Mémoires, M. Boutillier de Saint-André, appartenait à une vieille famille bourgeoise de la Vendée. Son père, Marie-Jacques Boutillier de Saint-André, après de bonnes études au collège de Beaupréau, puis à la Faculté de droit de Poitiers, avait été nommé sénéchal de la baronne de Mortagne. A la Révolution, il fut nommé président du tribunal de Cholet, mais ne tarda pas à être destitué comme aristocrate. Il revint à Mortagne, et c'est là que vint le surprendre l'insurrection de la Vendée ; il n'y prit point part, mais il jouissait d'une telle considération que le général en chef de l'armée royale, d'Elbée, le pria d'être l'historiographe de cette guerre de géants. Boutillier de Saint-André se mit résolument et activement à l'œuvre ; mais dans un des nombreux engagements dont Mortagne fut le théâtre, sa maison fut brûlée, et les deux volumes qu'il avait rédigés déjà périrent dans les flammes. Les événements se pressaient si désastreux et la situation était si critique, qu'il n'eut pas le courage de recommencer son œuvre. Mais son fils qui, malgré son jeune âge, l'avait aidé dans son travail et avait écrit sous sa dictée, a eu la bonne pensée de raconter à ses enfants les faits dont il avait été témoin, et ses Mémoires, aujourd'hui publiés, sont le reflet exact de ceux du père.

Ce n'est plus assurément une histoire des guerres de Vendée. L'auteur n'a point eu cette prétention ; il a voulu seulement perpétuer pour ses enfants le souvenir des tragiques événements auxquels il a été mêlé. Son horizon n'est pas très vaste ; il s'étend surtout de Mortagne à Cholet et à Châtillon ; mais il rapporte aussi ce qu'il tient de son père, l'historiographe officiel de la Vendée, surtout sur la grande guerre, celle des Cathelineau, des d'Elbée et des la Rochejacquelein. En particulier, il relève beaucoup le rôle de d'Elbée, un peu abaissé par la plupart des historiens et qui fut bien réellement, par une confiance spontanée des troupes, le successeur de Cathelineau comme généralissime. Il confirme ce qu'on a voulu nier depuis quelque temps, à savoir que le soulèvement de la

Vendée a été avant tout « populaire et religieux ; » les nobles ne l'ont pas préparé ; ils s'y sont seulement ralliés, et la politique n'y a été pour rien.

Après le passage de la Loire, la vraie grande guerre est finie ; les Vendéens se battent encore, mais avec moins d'enthousiasme, et les abominables mesures de répression ordonnées par la Convention et exécutées par les Turreau, les Grignon et les Huchet donnent à la lutte un caractère sauvage et provoquent des représailles sanglantes. Plus que jamais, Boutillier de Saint-André s'enferme dans la neutralité; mais cette neutralité ne le sauve pas ; sa femme est emprisonnée à Angers et meurt en prison ; lui-même se rend à Nantes pour obtenir la délivrance de sa femme, mais il est arrêté à son tour et guillotiné. Ses pauvres enfants n'ont plus pour prendre soin d'eux que des grands-parents âgés et infirmes. Mais, comme le dit justement notre auteur, la Providence veille sur eux et les sauve à travers mille dangers et mille misères. Le récit de ces dangers et de ces misères est singulièrement émouvant et attachant. Quelle atroce existence que celle-là ! Mais toutes ces épreuves n'altèrent point la sérénité du jugement de Boutillier de Saint-André. Il reste juste, même vis-à-vis de ceux dont il a eu tant à souffrir. Ses récits contiennent quelques erreurs de dates, mais ils ont un accent de véracité et de sincérité qui frappe et qui convainc. Ils forment un fond précieux qui servira à rectifier bien des erreurs et à écrire cette histoire complète et impartiale des guerres de Vendée qui, malgré tant de travaux de valeur, n'est point encore faite. Pourquoi une telle œuvre ne tenterait-elle pas le distingué éditeur de ces Mémoires, qui les a enrichis d'une si lumineuse et importante introduction, et qui a déjà étudié avec tant de soin et de sagacité ce grand et héroïque sujet?

M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires du baron D'HAUSSEZ, *dernier ministre de la marine sous la Restauration*, publiés par son arrière-petite-fille, la duchesse D'ALMAZAN. Introduction et notes par le comte DE CIRCOURT et le comte DE PUYMAIGRE. Paris, Calmann-Lévy, 1896-1897. 2 vol. in-8 de 416 et 390 p. — Prix : 15 fr.

Mme la duchesse d'Almazan a bien fait de donner au public les *Mémoires* de son grand-père et de confier à MM. de Circourt et de Puymaigre le soin de ce travail; les premiers sont curieux et les seconds fort compétents. L'intérêt principal de ces deux volumes réside naturellement dans les pages où le baron d'Haussez, alors ministre de Charles X, raconte la part qu'il a prise aux grands événements de son temps. Les détails de sa vie antérieure restent vivants, amusants et singuliers, mais le récit de son ministère, c'est de l'histoire. Hélas ! de l'histoire la plus triste, car elle relate les derniers jours de la monarchie légitime, étouffée sous l'odieuse et perfide attaque des révolutionnaires, frappée par les coups stupides des royalistes libéraux, et finalement étranglée par la complicité plus ou moins avérée, mais au fond très ardente, du duc d'Or-

léans. Le texte des *Mémoires* qui nous sont donnés commence en 1814 pour finir en 1830. Mais M. d'Haussez avait écrit autre chose encore : d'abord une autobiographie, sous le titre significatif de : *Moi*, dont quelques piquants passages, insérés par les éditeurs, nous font regretter de ne pas connaître le tout ; puis d'autres souvenirs, antérieurs à la Restauration, s'il faut en croire ce que dans son livre : *Cadoudal et la Chouannerie*, en dit M. de Cadoudal, qui en avait eu connaissance. Ces fragments, malgré les recherches faites, paraissent malheureusement perdus.

La carrière de M. d'Haussez est facile à résumer. Après avoir pris part aux conspirations royalistes de Normandie, sous le Consulat, il se rallia à Napoléon ; il fut maire de Neufchâtel et créé baron de l'Empire. En 1814, il salua avec enthousiasme le retour des Bourbons, et n'avait pas encore la position officielle qu'il sollicitait, quand Napoléon revint de l'île d'Elbe. Il prêta serment à l'Empereur avec une trop grande facilité, et la froideur que désormais lui manifesta la duchesse d'Angoulême en est assez justifiée ; il est extraordinaire qu'il n'ait jamais voulu le comprendre. Du moins Louis XVIII ne lui en garda pas rancune : il vint le chercher à la Chambre des députés où l'avaient envoyé les électeurs de la Seine-Inférieure pour en faire successivement un préfet des Landes, du Gard et de l'Isère. Charles X le nomma à Bordeaux, puis en 1829 l'appela au ministère de la marine, dans le cabinet Polignac. M. d'Haussez avait été bon administrateur, il fut ministre actif et intelligent ; le grand événement de son ministère fut l'organisation de l'expédition d'Alger ; il y réussit pleinement. Les événements de juillet 1830 ne lui laissèrent pas le temps de jouir de ce triomphe où il avait sa large part ; il avait signé les ordonnances sans enthousiasme, tout en les trouvant aussi nécessaires que justifiées, parce que les moyens de les faire obéir n'étaient pas préparés. Il parvint à échapper aux émeutiers qui voulaient l'assassiner ; réfugié en Angleterre, il rentra en France en 1836, et mourut fort âgé, en Normandie, ayant écrit divers volumes de voyages, de littérature et de politique qui ont leur mérite et leur originalité. Cette dernière qualité, il la possédait au plus haut point, et avec beaucoup d'esprit naturel, il avait conservé un goût très prononcé pour l'administration et les affaires publiques.

Je ne puis énumérer ici tous les tableaux bien faits, amusants, vivants que l'on rencontre dans ces *Mémoires*. Comme toujours l'auteur estime qu'il a eu raison en toute rencontre ; mais il fait son apologie avec esprit et sans lourdeur. Je citerai seulement quelques croquis lestement enlevés : l'entrée du comte d'Artois à Paris (I, 133) ; — le solliciteur en 1814 (dont il fut lui-même !) (I, 148) ; — la non-valeur (et l'aveu est significatif dans la bouche d'un ami de Decazes) des députés libéraux qui remplacèrent la Chambre introuvable (I, 227) ; — les fureurs des protestants dans le Midi, en 1815 (I, 286) (ces témoignages sont de la plus haute im-

portance); — le rôle du clergé pendant la Restauration (II, 16); — un curieux portrait du duc d'Orléans par Louis XVIII (II, 44); — les séances du conseil des ministres en 1830 (II, 128); — et les événements de juillet (II, 280). Les portraits sont nombreux, très mordants, souvent trop, et les éditeurs ont sagement fait de rectifier certains jugements un peu passionnés; mais il faut lire ces pages pleines d'humour et d'un peu d'humeur : le comte Beugnot (I, 142); — Decazes (I, 162); — Guizot et Villemain (I, 166); — Royer-Collard (I, 197); — Pasquier (204); — Talleyrand (223); — Dupont de l'Eure (242); — Boissy-d'Anglas (262); — De Villèle (393); — Dupin (II, 58); — M. de Polignac (90); — le Dauphin et la Dauphine (II, 118-121); — Louis-Philippe (234), etc., etc....

Les éditeurs ont fait précéder le texte des *Mémoires* d'une introduction, bien faite, savante, un peu longue peut-être dans des digressions sur la décentralisation, d'une bienveillance aimable pour M. d'Haussez, et terminée par une bibliographie de ses œuvres. A la fin, une table des noms cités rend les très grands services que l'on peut attendre de ce minutieux travail que l'on ne saurait jamais trop louer chez les écrivains qui prennent la peine de le rédiger.

Un grand nombre de « notes » accompagnent le texte ; par malheur les inexactitudes de dates y sont nombreuses, au point d'enlever au lecteur le bénéfice qu'il devrait avoir à les consulter. Dans un compte rendu bibliographique, il faut bien signaler ces erreurs; j'en relèverai donc quelques-unes.

Le duc de Richelieu (I, p. 173) n'émigra pas en 1789 ; il était encore en France en 1790. M. de Montlosier (I, 183) ne fut pas fait pair en 1834, mais en 1832. — Comment Louis XVIII (I, 193) aurait-il pu confier le portefeuille des finances à M. Corvetto en 1813? — Le comte Anglès (I, 204) n'a jamais été ministre de la police sous l'Empire, mais par intérim, nommé à ce poste par le gouvernement provisoire de 1814. — M. de Sèze n'est pas né en 1748 (I, 219), mais le 26 septembre 1749. — M. de Pastoret (I, 221) ne fut pas président de la Chambre des pairs en 1820, mais vice-président en 1821, et il devint chancelier de France le 17 décembre 1829 seulement.

Au tome II, p. 5 : M. de Breteuil serait né le 29 ; c'est le 27 mars 1781. — Il y aurait confusion à appeler (p. 60) l'émeute des funérailles du général Lamarque, en 1832, « les journées de juin. » — Le maréchal Gérard (p. 61) fut fait général en 1806, non en 1812. — L'amiral de Rigny (p. 83) est né en 1782 et non en 1773. — Le baron de Glandevès n'était plus pair quand il mourut, le 21 avril 1832; le 9 janvier précédent, il avait donné sa démission, basée sur l'abolition de l'hérédité de la pairie. — Comment pouvoir dire (p. 242) qu'en 1812, Dupont de l'Eure siégea au conseil des Cinq-Cents, aboli après le 18 brumaire ? — La rupture de Chateaubriand et de Villèle n'est pas de 1820 (p. 248), mais de 1824. — Le député

assassiné le 1er prairial se nommait Féraud et non Ferrand (p. 262). — M. Franchet d'Esperey naquit le 14 décembre 1778 et non en 1775 ; il mourut le 22 juin 1853, et non en 1841 ; il rentra en France en 1846 et non en 1832. — Une note complémentaire (t. II, p. 375) dit que M. de Polignac fut appelé, le 8 avril 1830, au ministère de l'intérieur (?). Je ne comprends pas du tout cette méprise. M. de Polignac, ministre des affaires étrangères le 9 août 1829, président du conseil le 17 novembre, fut chargé de l'intérim du ministère de la guerre, quand M. de Bourmont partit pour l'Algérie, au mois de mai 1830. Mais l'intérieur? Puisque je rectifie cette inexactitude extraordinaire, j'ajoute que M. de Polignac n'est pas mort le 2 mars 1847 en Angleterre, mais le 29 mars, à Versailles.

Au reste, il semble qu'une malchance particulière s'attache aux dates données de la mort des pairs de France ; presque toutes sont fautives : M. de Villèle n'est pas décédé en 1834 (I, 156), mais en 1854. — M. Decazes est mort en 1860, et non en 1861 (I, 160). — M. de Lavalette, le 15 février, et non en mars 1830 (I, 171). — M. Siméon, le 30 janvier, et non le 19 janvier 1842 (I, 181). — M. de Barante en 1866, et non en 1860. — M. de Sainte-Aulaire le 19, et non le 12 novembre 1854. — M. Lainé, le 17 et non le 25 décembre 1835. — Le chancelier Pasquier n'est pas né en 1761, mais en 1767 ; il est bien mort en 1862, mais le 5 et non le 3 juillet. — M. de Castelbajac est mort à Paris, le 12 février 1868, et non le 19, à Pau. — De même, M. de Saint-Cricq n'est pas mort non plus à Pau, mais aussi à Paris, et en 1854, non en 1834. — Le comte d'Autichamp n'est pas mort en 1852, mais le 6 octobre 1859. — Le président Séguier, le 3 et non le 6 août 1848. — L'amiral Duperré, le 2 novembre 1846 et non en 1844. — Le duc de Duras, le 3 août 1838 et non en 1836 ; il n'était pas né non plus en 1770, mais le 5 avril 1771. — Ce n'est pas en 1839 que mourut M. de Chabrol, mais le 8 octobre 1836. — Le duc de Clermont-Tonnerre est décédé le 8 janvier 1865, non le 5 février 1856. — Mgr Frayssinous, le 12 décembre 1841, non en 1842, etc., etc.

La multiplicité dans une publication historique de ces erreurs, dont plusieurs peuvent être mises sur le compte des fautes d'impression, est d'autant plus à regretter ici que les *Mémoires* du baron d'Haussez, intéressants en soi, avaient cependant eu la bonne fortune de rencontrer, pour s'en faire les éditeurs responsables, des hommes qui avaient toutes les qualités personnelles pour éviter ces négligences. G. DE G.

Les Élégances du second Empire, par HENRI BOUCHOT. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-12 de 253 p., avec 48 photographies hors texte. — Prix : 3 fr. 50.

En ce petit livre, dont le succès a été grand, M. Bouchot nous représente le second Empire comme un opéra dont l'ouverture fut gaie et le

fidèles et les intrus, qui aboutit, comme partout, à la violence, à la relégation, puis à la déportation des uns, à l'incarcération des autres, à la mort d'un certain nombre. Après la chute de Robespierre, il y eut un moment d'accalmie; plus d'un exilé rentra en France et reprit l'exercice de son ministère; puis vint le Directoire, et les deux Conseils, où les modérés dominèrent après les élections des deux premiers tiers, rouvrirent les portes de France aux réfractaires et leur rendirent leurs églises. Ce ne fut qu'une lueur passagère. Le Directoire, profondément antireligieux et qui supportait impatiemment cette tolérance, se débarrassa au 18 fructidor de la majorité des Conseils et recommença avec acharnement les persécutions. Avec une hypocrisie indigne, il substitua à la guillotine sanglante la guillotine sèche, qui ne fut guère moins meurtrière. On peut trouver dans le troisième volume de M. le chanoine Saurel la liste des victimes de cette persécution, le récit des vexations de tout genre, de la vraie chasse aux prêtres à laquelle se livrèrent les agents du Directoire dans le département de l'Hérault.

Mais le 18 fructidor eut comme conséquence et comme punition le 18 brumaire. Le Consulat, pourtant, ne rendit pas tout de suite la liberté à l'Église : les préférences des consuls et surtout de leurs représentants étaient pour le clergé constitutionnel. Mais Bonaparte vit plus loin et plus haut que ses préfets ; soucieux de rétablir la paix religieuse, il signa le Concordat avec Pie VII. Le quatrième volume de M. Saurel est consacré à l'histoire de cette restauration du culte dans le diocèse de Montpellier. — Montpellier avait remplacé Béziers comme siège de l'évêché. — Quoique les quatre volumes aient chacun leur attrait particulier, celui-ci est peut-être celui qui présente le plus d'intérêt et éclaire la période la moins connue. Ce fut une œuvre bien ardue que cette restauration du culte; les ruines accumulées par dix ans de persécutions étaient si considérables ! Il fallait reconstruire ou tout au moins restaurer les églises, racheter les vases sacrés, refaire les presbytères, reconstituer surtout un clergé. Et c'était là assurément le plus difficile : les prêtres étaient rares et il fallait refondre en un seul ce clergé divisé en trois tronçons ; car il n'y avait pas seulement les prêtres constitutionnels et les prêtres insermentés; parmi ces derniers, un certain nombre ne voulait pas reconnaître le nouvel évêque et demeurait attaché aux anciens évêques qui avaient refusé leur démission ; l'évêque de Montpellier était du nombre, et celui de Béziers avait hésité longtemps. Quoique alors les pouvoirs ecclésiastiques et civils aient marché d'accord, la tâche était bien malaisée pour les évêques, et l'on conçoit que certains d'entre eux aient échoué. Mgr Rollet, évêque de Montpellier, fut du nombre et donna sa démission au bout de cinq ans.

C'est à cette démission que s'arrête l'œuvre de M. Saurel, œuvre considérable, nous le répétons, érudite et attachante, qui lui a valu les cha-

leureuses félicitations de membres distingués de l'épiscopat et qui ajoutera un titre de plus à tous ceux qu'ont déjà créés au savant chanoine ses nombreuses études d'histoire religieuse.

M. DE LA ROCHETERIE.

M. de Puységur et l'Église de Bourges pendant la Révolution (1789-1802), par le vicomte DE BRIMONT. Bourges, imp. Tardy-Pigelet, 1896, in-8 de 437 p.

Ce volume contient l'histoire d'un diocèse de l'ancienne France entre l'époque de sa destruction légale (1790) et celle de sa reconstitution (1802). Le chef de ce diocèse, M. de Puységur, ne paraît pas avoir été doué de qualités éminentes. Frère d'un ministre de la guerre, élevé au siège de Bourges par la faveur royale, il se contenta, du fond de son exil en Westphalie, de donner avec sagesse les instructions qui guidèrent et soutinrent prêtres et fidèles pendant les jours d'épreuves. La physionomie de son compétiteur constitutionnel, Torné, très répugnante assurément, est bien autrement accentuée.

L'auteur de ce livre, M. de Brimont, a été élevé au milieu des souvenirs de cette époque, car la maison qu'il habite est celle où se cachait, durant la Terreur, le courageux administrateur du diocèse, le vicaire général Gassot (p. 252). Il a suffisamment concentré et fondu dans son récit les détails recueillis dans les pièces d'archives et les brochures du temps, et utilisé en outre les papiers du vicaire général de Gastel, ainsi qu'une histoire manuscrite de l'Église de Bourges, par l'abbé Renaudet, conservée au grand séminaire. Son premier chapitre contient un tableau général du Berry en 1789 qu'il ne faudrait pas trop lui reprocher, car cette généralité était, avec celle de Montauban, la seule où le régime des assemblées provinciales fût en vigueur depuis un certain nombre d'années. On pouvait, au moment de la Révolution, en juger les fruits.

Page 221, l'auteur accuse nominalement d'apostasie tous les évêques membres de la Convention qui, en novembre 1793, abdiquèrent leurs fonctions à la tribune. Cela est vrai de Gobel, de Lindet, de Gay-Vernon, de Lalande; cela ne l'est pas de Seguin, évêque du Doubs, qui donna peu héroïquement sa démission, mais qui l'entoura de toutes les formes de la dignité et du respect, et demeura croyant en cessant d'être extérieurement prêtre. Si j'ai relevé ce fait, c'est pour constater que, dans les livres d'histoire spéciale et locale, les détails généraux et extérieurs ont besoin, autant que les autres, d'une vérification rigoureuse. L. P.

Histoire de la Vendée militaire, par J. CRÉTINEAU-JOLY. Nouvelle édition illustrée et ornée d'une carte en couleurs par le R. P. J.-EMMANUEL DROCHON, des Augustins de l'Assomption. Tomes IV et V. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 688 et 611 p. — Prix : 5 fr. le vol.

Le P. Drochon vient de publier les deux derniers volumes de sa

belle édition illustrée de l'*Histoire de la Vendée militaire*, de Crétineau-Joly. Ces deux volumes ne le cèdent ni en intérêt ni en luxe à ceux qui les ont précédés. Le quatrième achève le récit des luttes de la Vendée et de la Bretagne contre le Directoire et le Consulat, puis contre l'Empire en 1814, enfin contre le gouvernement de Juillet. Les grands chefs, au début, ce sont Mercier, Sol de Grisolles, Guillemot et surtout l'infatigable Georges Cadoudal, toujours ardent, toujours intrépide, souvent vaincu, jamais dompté, et qui rêve d'en finir avec Bonaparte dans un duel au grand jour comme le combat des Trente, lorsque, trahi, il est arrêté, condamné à mort et guillotiné. En Normandie c'est Frotté, l'un des chefs les plus habiles et les plus prudents, organisateur et soldat à la fois, et dont l'arrestation dans un guet-apens et l'exécution, malgré un sauf-conduit, imprimèrent une tache sanglante sur le gouvernement consulaire. Privée de ses généraux, tués ou emprisonnés, la Vendée dépose les armes en frémissant. Mais elle se hâte de les reprendre lorsque la main de fer qui la tient à la gorge est forcée de la lâcher ; en 1814, le drapeau blanc flotte de nouveau dans le Bocage et la Bretagne ; un moment apaisée pendant la première Restauration, la guerre se ranime avec une nouvelle vigueur pendant les Cent-jours, sans grands succès toutefois : l'union manque entre les chefs, et Louis de la Rochejacquelein tombe à son tour sur les champs de bataille où a succombé son frère Henri. Mais la Vendée reste debout, et lorsque les alliés veulent faire payer à la France la coupable aventure de Napoléon, ses capitaines, oubliant tout dissentiment politique, offrent au maréchal Davoust et à l'armée de la Loire de réunir leurs drapeaux et leurs forces pour bouter hors de France les étrangers.

La Restauration ne fut pas généreuse pour ceux qui l'avaient si bien servie. M. Crétineau-Joly le lui reproche avec une amertume et une ardeur qui, ne tenant aucun compte des difficultés du moment, frisent l'injustice. Que le gouvernement de Louis XVIII ait eu des torts, nous ne le nions pas ; mais fallait-il les rappeler avec tant d'opiniâtreté et d'aigreur, à une heure surtout où les Bourbons étaient malheureux et proscrits ? Nous ne saurions le penser et nous nous rallions volontiers à l'opinion du vicomte de Monti, qui, trouvant les jugements de Crétineau-Joly sur la Restauration « peu généreux et souvent exagérés, » lui écrivait : « En grossissant les fautes de la Royauté, on lui rend la route du trône plus difficile encore. »

Le quatrième volume se clôt par le récit de la chevaleresque et aventureuse prise d'armes de 1832, ordonnée, décommandée, ordonnée de nouveau, mal conçue et mal dirigée et qui, au milieu de tous ces tiraillements, ne pouvait aboutir qu'à quelques actions héroïques, comme la défense de la Pénissière, suivies d'un avortement certain et de l'inutile compromission de tant de braves gens.

Le cinquième volume que le P. Drochon a ajouté aux quatre de Crétineau-Joly renferme un résumé des états de service des principaux officiers vendéens. Ces états, établis par le prince de la Trémoille, membre d'une commission instituée par la Restauration, sont, comme le dit justement l'éminent éditeur, le véritable *Livre d'or* de la Vendée. C'est le digne complément de cette splendide publication, légitime hommage rendu aux héros de la grande guerre par une plume et par un burin dignes d'eux.

M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires d'un père à ses enfants. *Une Famille vendéenne pendant la grande guerre (1793-1795)*, par BOUTILLIER DE SAINT-ANDRÉ, avec introduction, notes, notices et pièces justificatives par l'abbé EUGÈNE BOSSARD, docteur ès lettres. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de LVII-373 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur de ces Mémoires, M. Boutillier de Saint-André, appartenait à une vieille famille bourgeoise de la Vendée. Son père, Marie-Jacques Boutillier de Saint-André, après de bonnes études au collège de Beaupréau, puis à la Faculté de droit de Poitiers, avait été nommé sénéchal de la baronne de Mortagne. A la Révolution, il fut nommé président du tribunal de Cholet, mais ne tarda pas à être destitué comme aristocrate. Il revint à Mortagne, et c'est là que vint le surprendre l'insurrection de la Vendée ; il n'y prit point part, mais il jouissait d'une telle considération que le général en chef de l'armée royale, d'Elbée, le pria d'être l'historiographe de cette guerre de géants. Boutillier de Saint-André se mit résolument et activement à l'œuvre ; mais dans un des nombreux engagements dont Mortagne fut le théâtre, sa maison fut brûlée, et les deux volumes qu'il avait rédigés déjà périrent dans les flammes. Les événements se pressaient si désastreux et la situation était si critique, qu'il n'eut pas le courage de recommencer son œuvre. Mais son fils qui, malgré son jeune âge, l'avait aidé dans son travail et avait écrit sous sa dictée, a eu la bonne pensée de raconter à ses enfants les faits dont il avait été témoin, et ses Mémoires, aujourd'hui publiés, sont le reflet exact de ceux du père.

Ce n'est plus assurément une histoire des guerres de Vendée. L'auteur n'a point eu cette prétention ; il a voulu seulement perpétuer pour ses enfants le souvenir des tragiques événements auxquels il a été mêlé. Son horizon n'est pas très vaste ; il s'étend surtout de Mortagne à Cholet et à Châtillon ; mais il rapporte aussi ce qu'il tient de son père, l'historiographe officiel de la Vendée, surtout sur la grande guerre, celle des Cathelineau, des d'Elbée et des la Rochejacquelein. En particulier, il relève beaucoup le rôle de d'Elbée, un peu abaissé par la plupart des historiens et qui fut bien réellement, par une confiance spontanée des troupes, le successeur de Cathelineau comme généralissime. Il confirme ce qu'on a voulu nier depuis quelque temps, à savoir que le soulèvement de la

Vendée a été avant tout « populaire et religieux ; » les nobles ne l'ont pas préparé ; ils s'y sont seulement ralliés, et la politique n'y a été pour rien.

Après le passage de la Loire, la vraie grande guerre est finie ; les Vendéens se battent encore, mais avec moins d'enthousiasme, et les abominables mesures de répression ordonnées par la Convention et exécutées par les Turreau, les Grignon et les Huchet donnent à la lutte un caractère sauvage et provoquent des représailles sanglantes. Plus que jamais, Boutillier de Saint-André s'enferme dans la neutralité ; mais cette neutralité ne le sauve pas ; sa femme est emprisonnée à Angers et meurt en prison ; lui-même se rend à Nantes pour obtenir la délivrance de sa femme, mais il est arrêté à son tour et guillotiné. Ses pauvres enfants n'ont plus pour prendre soin d'eux que des grands-parents âgés et infirmes. Mais, comme le dit justement notre auteur, la Providence veille sur eux et les sauve à travers mille dangers et mille misères. Le récit de ces dangers et de ces misères est singulièrement émouvant et attachant. Quelle atroce existence que celle-là ! Mais toutes ces épreuves n'altèrent point la sérénité du jugement de Boutillier de Saint-André. Il reste juste, même vis-à-vis de ceux dont il a eu tant à souffrir. Ses récits contiennent quelques erreurs de dates, mais ils ont un accent de véracité et de sincérité qui frappe et qui convainc. Ils forment un fond précieux qui servira à rectifier bien des erreurs et à écrire cette histoire complète et impartiale des guerres de Vendée qui, malgré tant de travaux de valeur, n'est point encore faite. Pourquoi une telle œuvre ne tenterait-elle pas le distingué éditeur de ces Mémoires, qui les a enrichis d'une si lumineuse et importante introduction, et qui a déjà étudié avec tant de soin et de sagacité ce grand et héroïque sujet ?

M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires du baron D'HAUSSEZ, *dernier ministre de la marine sous la Restauration*, publiés par son arrière-petite-fille, la duchesse D'ALMAZAN. Introduction et notes par le comte DE CIRCOURT et le comte DE PUYMAIGRE. Paris, Calmann-Lévy, 1896-1897. 2 vol. in-8 de 416 et 390 p. — Prix : 15 fr.

Mme la duchesse d'Almazan a bien fait de donner au public les *Mémoires* de son grand-père et de confier à MM. de Circourt et de Puymaigre le soin de ce travail ; les premiers sont curieux et les seconds fort compétents. L'intérêt principal de ces deux volumes réside naturellement dans les pages où le baron d'Haussez, alors ministre de Charles X, raconte la part qu'il a prise aux grands événements de son temps. Les détails de sa vie antérieure restent vivants, amusants et singuliers, mais le récit de son ministère, c'est de l'histoire. Hélas ! de l'histoire la plus triste, car elle relate les derniers jours de la monarchie légitime, étouffée sous l'odieuse et perfide attaque des révolutionnaires, frappée par les coups stupides des royalistes libéraux, et finalement étranglée par la complicité plus ou moins avérée, mais au fond très ardente, du duc d'Or-

léans. Le texte des *Mémoires* qui nous sont donnés commence en 1814 pour finir en 1830. Mais M. d'Haussez avait écrit autre chose encore : d'abord une autobiographie, sous le titre significatif de : *Moi*, dont quelques piquants passages, insérés par les éditeurs, nous font regretter de ne pas connaître le tout; puis d'autres souvenirs, antérieurs à la Restauration, s'il faut en croire ce que dans son livre : *Cadoudal et la Chouannerie*, en dit M. de Cadoudal, qui en avait eu connaissance. Ces fragments, malgré les recherches faites, paraissent malheureusement perdus.

La carrière de M. d'Haussez est facile à résumer. Après avoir pris part aux conspirations royalistes de Normandie, sous le Consulat, il se rallia à Napoléon; il fut maire de Neufchâtel et créé baron de l'Empire. En 1814, il salua avec enthousiasme le retour des Bourbons, et n'avait pas encore la position officielle qu'il sollicitait, quand Napoléon revint de l'île d'Elbe. Il prêta serment à l'Empereur avec une trop grande facilité, et la froideur que désormais lui manifesta la duchesse d'Angoulême en est assez justifiée; il est extraordinaire qu'il n'ait jamais voulu le comprendre. Du moins Louis XVIII ne lui en garda pas rancune : il vint le chercher à la Chambre des députés où l'avaient envoyé les électeurs de la Seine-Inférieure pour en faire successivement un préfet des Landes, du Gard et de l'Isère. Charles X le nomma à Bordeaux, puis en 1829 l'appela au ministère de la marine, dans le cabinet Polignac. M. d'Haussez avait été bon administrateur, il fut ministre actif et intelligent; le grand événement de son ministère fut l'organisation de l'expédition d'Alger; il y réussit pleinement. Les événements de juillet 1830 ne lui laissèrent pas le temps de jouir de ce triomphe où il avait sa large part; il avait signé les ordonnances sans enthousiasme, tout en les trouvant aussi nécessaires que justifiées, parce que les moyens de les faire obéir n'étaient pas préparés. Il parvint à échapper aux émeutiers qui voulaient l'assassiner; réfugié en Angleterre, il rentra en France en 1836, et mourut fort âgé, en Normandie, ayant écrit divers volumes de voyages, de littérature et de politique qui ont leur mérite et leur originalité. Cette dernière qualité, il la possédait au plus haut point, et avec beaucoup d'esprit naturel, il avait conservé un goût très prononcé pour l'administration et les affaires publiques.

Je ne puis énumérer ici tous les tableaux bien faits, amusants, vivants que l'on rencontre dans ces *Mémoires*. Comme toujours l'auteur estime qu'il a eu raison en toute rencontre; mais il fait son apologie avec esprit et sans lourdeur. Je citerai seulement quelques croquis lestement enlevés : l'entrée du comte d'Artois à Paris (I, 133); — le solliciteur en 1814 (dont il fut lui-même!) (I, 148); — la non-valeur (et l'aveu est significatif dans la bouche d'un ami de Decazes) des députés libéraux qui remplacèrent la Chambre introuvable (I, 227); — les fureurs des protestants dans le Midi, en 1815 (I, 286) (ces témoignages sont de la plus haute im-

portance); — le rôle du clergé pendant la Restauration (II, 16); — un curieux portrait du duc d'Orléans par Louis XVIII (II, 44); — les séances du conseil des ministres en 1830 (II, 128); — et les événements de juillet (II, 280). Les portraits sont nombreux, très mordants, souvent trop, et les éditeurs ont sagement fait de rectifier certains jugements un peu passionnés; mais il faut lire ces pages pleines d'humour et d'un peu d'humeur : le comte Beugnot (I, 142); — Decazes (I, 162); — Guizot et Villemain (I, 166); — Royer-Collard (I, 197); — Pasquier (204); — Talleyrand (223); — Dupont de l'Eure (242); — Boissy-d'Anglas (262); — De Villèle (393); — Dupin (II, 58); — M. de Polignac (90); — le Dauphin et la Dauphine (II, 118-121); — Louis-Philippe (234), etc., etc....

Les éditeurs ont fait précéder le texte des *Mémoires* d'une introduction, bien faite, savante, un peu longue peut-être dans des digressions sur la décentralisation, d'une bienveillance aimable pour M. d'Haussez, et terminée par une bibliographie de ses œuvres. A la fin, une table des noms cités rend les très grands services que l'on peut attendre de ce minutieux travail que l'on ne saurait jamais trop louer chez les écrivains qui prennent la peine de le rédiger.

Un grand nombre de « notes » accompagnent le texte ; par malheur les inexactitudes de dates y sont nombreuses, au point d'enlever au lecteur le bénéfice qu'il devrait avoir à les consulter. Dans un compte rendu bibliographique, il faut bien signaler ces erreurs; j'en relèverai donc quelques-unes.

Le duc de Richelieu (I, p. 173) n'émigra pas en 1789 ; il était encore en France en 1790. M. de Montlosier (I, 183) ne fut pas fait pair en 1834, mais en 1832. — Comment Louis XVIII (I, 193) aurait-il pu confier le portefeuille des finances à M. Corvetto en 1813? — Le comte Anglès (I, 204) n'a jamais été ministre de la police sous l'Empire, mais par intérim, nommé à ce poste par le gouvernement provisoire de 1814. — M. de Sèze n'est pas né en 1748 (I, 219), mais le 26 septembre 1749. — M. de Pastoret (I, 221) ne fut pas président de la Chambre des pairs en 1820, mais vice-président en 1821, et il devint chancelier de France le 17 décembre 1829 seulement.

Au tome II, p. 5 : M. de Breteuil serait né le 29 ; c'est le 27 mars 1781. — Il y aurait confusion à appeler (p. 60) l'émeute des funérailles du général Lamarque, en 1832, « les journées de juin. » — Le maréchal Gérard (p. 61) fut fait général en 1806, non en 1812. — L'amiral de Rigny (p. 83) est né en 1782 et non en 1773. — Le baron de Glandevès n'était plus pair quand il mourut, le 21 avril 1832; le 9 janvier précédent, il avait donné sa démission, basée sur l'abolition de l'hérédité de la pairie. — Comment pouvoir dire (p. 242) qu'en 1812, Dupont de l'Eure siégea au conseil des Cinq-Cents, aboli après le 18 brumaire ? — La rupture de Chateaubriand et de Villèle n'est pas de 1820 (p. 248), mais de 1824. — Le député

assassiné le 1er prairial se nommait Féraud et non Ferrand (p. 262). — M. Franchet d'Esperey naquit le 14 décembre 1778 et non en 1775 ; il mourut le 22 juin 1853, et non en 1841 ; il rentra en France en 1846 et non en 1832. — Une note complémentaire (t. II, p. 375) dit que M. de Polignac fut appelé, le 8 avril 1830, au ministère de l'intérieur (?). Je ne comprends pas du tout cette méprise. M. de Polignac, ministre des affaires étrangères le 9 août 1829, président du conseil le 17 novembre, fut chargé de l'intérim du ministère de la guerre, quand M. de Bourmont partit pour l'Algérie, au mois de mai 1830. Mais l'intérieur? Puisque je rectifie cette inexactitude extraordinaire, j'ajoute que M. de Polignac n'est pas mort le 2 mars 1847 en Angleterre, mais le 29 mars, à Versailles.

Au reste, il semble qu'une malchance particulière s'attache aux dates données de la mort des pairs de France ; presque toutes sont fautives : M. de Villèle n'est pas décédé en 1834 (I, 156), mais en 1854. — M. Decazes est mort en 1860, et non en 1861 (I, 160). — M. de Lavalette, le 15 février, et non en mars 1830 (I, 171). — M. Siméon, le 30 janvier, et non le 19 janvier 1842 (I, 181). — M. de Barante en 1866, et non en 1860. — M. de Sainte-Aulaire le 19, et non le 12 novembre 1854. — M. Lainé, le 17 et non le 25 décembre 1835. — Le chancelier Pasquier n'est pas né en 1761, mais en 1767 ; il est bien mort en 1862, mais le 5 et non le 3 juillet. — M. de Castelbajac est mort à Paris, le 12 février 1868, et non le 19, à Pau. — De même, M. de Saint-Cricq n'est pas mort non plus à Pau, mais aussi à Paris, et en 1854, non en 1834. — Le comte d'Autichamp n'est pas mort en 1852, mais le 6 octobre 1859. — Le président Séguier, le 3 et non le 6 août 1848. — L'amiral Duperré, le 2 novembre 1846 et non en 1844. — Le duc de Duras, le 3 août 1838 et non en 1836 ; il n'était pas né non plus en 1770, mais le 5 avril 1771. — Ce n'est pas en 1839 que mourut M. de Chabrol, mais le 8 octobre 1836. — Le duc de Clermont-Tonnerre est décédé le 8 janvier 1865, non le 5 février 1856. — Mgr Frayssinous, le 12 décembre 1841, non en 1842, etc., etc.

La multiplicité dans une publication historique de ces erreurs, dont plusieurs peuvent être mises sur le compte des fautes d'impression, est d'autant plus à regretter ici que les *Mémoires* du baron d'Haussez, intéressants en soi, avaient cependant eu la bonne fortune de rencontrer, pour s'en faire les éditeurs responsables, des hommes qui avaient toutes les qualités personnelles pour éviter ces négligences. G. DE G.

Les Élégances du second Empire, par HENRI BOUCHOT. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-12 de 253 p., avec 48 photographies hors texte. — Prix : 3 fr. 50.

En ce petit livre, dont le succès a été grand, M. Bouchot nous représente le second Empire comme un opéra dont l'ouverture fut gaie et le

dernier acte tragique, et qui donna beaucoup de place aux cascades et aux flonflons de l'opérette. C'est le règne, vu par le côté chiffons et plaisirs de cour, qu'il retrace en quelques pages, qui font un tableau pittoresque et documenté. Il raconte comment Mlle de Montijo devint impératrice des Français, et prit en mains le sceptre des élégances. La vie intime de l'Impératrice, la disposition de ses appartements aux Tuileries, « d'un abominable XVIIIe siècle, » ses goûts de toilette, de petits jeux, de théâtre, nous sont décrits d'après les gazettes du temps. Nous savons ensuite tout ce qu'il est convenable de savoir sur les amies de la Souveraine, l'éducation du Prince impérial, le séjour de la cour à Fontainebleau, les « Compiègnes, » les modes féminines et la grande vie parisienne. Un curieux chapitre est consacré à la grande foire internationale de l'Exposition de 1867, qui préluda si étrangement à nos désastres. Mais le plus curieux est la suite de gravures reproduisant quarante-huit photographies de l'époque. Il est amusant d'y voir les costumes masculins et féminins d'un temps qui semble déjà singulièrement éloigné de nous. Ce sont les images qui ont fait le succès du livre, dont le texte est d'ailleurs à lire, car, malgré ses allures osées, il sait respecter ce qui est respectable, et ne cherche point le scandale sur des sujets où il est trop facile à rencontrer. P. N.

Le Prétendant, par J. Guixou-Pagès; préface de J. Cornély. Paris, Chamuel, 1897, in-12 de XIX-327 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les thèses soutenues par les aspirants au diplôme de docteur dans le cours des derniers siècles contenaient ordinairement une « position » formulée en ces termes : *Omnium statuum politicae praestantissimus est monarchicus.* Si la mode était encore aux épigraphes, M. Guixou-Pagès aurait pu inscrire cette phrase en tête de son livre. Elle en indiquerait très exactement le contenu. *Le Prétendant*, comme le dit M. Cornély dans la préface, est un ouvrage « destiné à faire valoir les inconvénients, les dangers de la République, les avantages et les sécurités de la Monarchie. » Nous ne saurions trop recommander la lecture de ce volume écrit d'un style alerte et rempli de documents précieux. Les conservateurs disposés à se rallier au gouvernement actuel y admireraient les mérites du régime qu'ils se préparent à fortifier de leur adhésion. Quant à ceux que le découragement n'a pas envahis, ils y trouveraient, pour la continuation de la lutte, une ample provision d'armes.

L'auteur n'est pas un adepte de la théorie pure. Il se défend d'appartenir à cette race de raisonneurs dont Jean-Jacques Rousseau fut le représentant à la fois le plus brillant et le plus funeste, chez lesquels « les déductions en apparence rigoureuses du mathématicien se mêlent aux subtilités de la scolastique. » Il se réclame, ce dont on ne saurait trop le féliciter, de l'école de Le Play et de la *Science sociale*. Il ne s'attarde

donc pas à disserter d'une manière abstraite sur le mérite respectif des diverses formes de gouvernement. La première partie de l'ouvrage, intitulée *République*, nous montre quels fruits a portés ce régime chaque fois qu'il a réussi à s'implanter parmi nous. A entendre ses partisans, son rôle aurait été d'assurer le triomphe de la liberté et de la justice. Le malheur est que bon nombre de conservateurs acceptent cette affirmation comme un axiome, alors qu'elle n'a jamais été qu'un boniment destiné à duper les naïfs. L'histoire en fait foi. Elle nous apprend que si les « grands ancêtres » de la première république ont employé la guillotine comme instrument de domination, ils ont eu le vol pour mobile. C'est la conclusion de tous ceux qui ont écrit, non avec leur imagination comme Michelet ou Lamartine, mais d'après les documents, qu'ils s'appellent Taine, Wallon, Edmond Biré ou Victor Pierre. Ainsi que le disait Saint-Just, dans un accès de cynisme : « Tout n'appartient-il pas de droit aux patriotes? » Après fortune faite, les survivants du drame révolutionnaire, sans distinction de nuances, Girondins et Jacobins, terroristes et thermidoriens, rivalisèrent de platitude vis-à-vis de Napoléon. « Tous ou presque tous, dit fort bien M. Guixou-Pagès, ont sombré dans la domesticité impériale, et c'est avec les signes les moins équivoques de la plus humble reconnaissance qu'après s'être enrichis des dépouilles des ci-devant qu'ils avaient égorgés, ils ont accepté du César acclamé les titres les plus sonores et les plus retentissants ! Étranges contradictions ! Ils avaient décapité un roi et ils proclament un empereur; ils avaient déclaré la noblesse à jamais abolie, et ils acceptent avec transport d'en incarner une nouvelle en leurs personnes; ils avaient décrété la liberté impérissable, et ils courent avec joie au-devant de la servitude ! »

Les résultats de la première République peuvent se résumer en quelques mots : anarchie, égorgement, pillage, corruption. La seconde République ne dura pas assez longtemps pour accumuler autant de méfaits. Elle se traîna péniblement pendant quelques mois d'émeute en émeute. Après quoi, l'élection du prince Louis-Napoléon à la Présidence vint clore virtuellement ses destinées.

Mais les républicains devaient s'emparer une troisième fois des affaires, dans des circonstances que M. Guixou-Pagès a bien raison de rappeler; car on les oublie trop souvent. Ils se réclamaient de la souveraineté nationale; et le 4 septembre 1870, douze députés de Paris congédient, de leur initiative privée, un gouvernement qu'acclamaient, le 8 mai précédent, sept millions de suffrages ! Ils n'avaient pas eu assez de sarcasmes contre les Bourbons rentrés en 1814, disaient-ils, dans les fourgons de l'étranger; et c'est à la faveur d'une invasion qu'ils se saisissent du pouvoir ! Ils n'avaient cessé de s'opposer aux projets de réorganisation de nos forces militaires, déclarant par la bouche de Jules Simon, en

1868 : « Une bonne cause à défendre, celle de la justice et de la liberté, rendra notre armée invincible, » et ils ont l'audace de se présenter comme les sauveurs de la patrie ! Depuis, nous avons assisté à l'épanouissement du régime, et ses conséquences naturelles se déroulent sous nos yeux : augmentation énorme des impôts, passant de deux milliards et demi en 1876 à près de quatre milliards, gaspillages financiers, déficit, multiplication des fonctionnaires, guerre aux croyances religieuses, persécution contre les communautés, tantôt brutale, sous forme d'expulsions, et tantôt hypocrite, sous forme d'impôts spoliateurs, diffusion de l'enseignement athée, démoralisation, développement de la criminalité et de l'alcoolisme, dépopulation, décroissance du commerce extérieur, diminution de l'influence française au dehors.

Dans la seconde partie de son travail, intitulée *Monarchie*, M. Guixou-Pagès nous montre ce que serait le gouvernement du prétendant, le gouvernement de Monsieur le duc d'Orléans. Il nous le montre d'après les instructions, qu'au mois de septembre 1887, Monsieur le comte de Paris adressait aux royalistes. Les derniers chapitres de l'ouvrage ne sont que le commentaire détaillé de ce document, qui constitue tout un programme politique, le plus complet dans sa brièveté et le plus précis qu'on ait rédigé depuis longtemps : stabilité du ministère, assimilation de la loi budgétaire aux autres lois et abandon de ce système de travail inconnu depuis Pénélope, qui consiste à recommencer perpétuellement la même besogne, permanence du commandement militaire, liberté d'association. Telles étaient les idées de Monsieur le comte de Paris ; telles sont aussi celles que l'héritier de ses droits considère comme la base de la future constitution monarchique.

Avoir un prétendant ne suffit pas ; encore faut-il que ses partisans comprennent que leur devoir est de l'aider dans sa tâche, observe judicieusement M. Guixou-Pagès. D'ailleurs, il ne se dissimule pas le peu de goût qu'ont la plupart des conservateurs pour une politique active. Leur attitude lui inspire à plusieurs reprises des critiques, dont chacune n'est, hélas ! que trop fondée. Nous ne pouvons que souscrire à ses doléances sur la mollesse, l'inertie, l'absence de discipline, qui caractérisent trop souvent les hommes de droite. L'auteur ne se borne pas à ces déclarations générales. Précisant les responsabilités, il se montre psychologue sagace, en expliquant par quelle suite d'erreurs et de fautes la majorité de l'Assemblée nationale finit par établir en France le gouvernement républicain, qui n'était pas celui de ses vœux.

Le rôle du maréchal de Mac-Mahon est sévèrement apprécié. Qu'on tienne pour dépourvue d'habileté la conduite qu'il eut au pouvoir, c'est chose licite, et même couramment admise. Mais n'est-ce pas dépasser toute mesure que d'infliger au glorieux soldat les épithètes de « fourbe » et de « traître ? » M. Guixou-Pagès ferait bien de les supprimer dans sa

prochaine édition. Lui qui développe des considérations si judicieuses sur la nécessité de parler juste, lorsqu'on parle net, comprendra certainement nos réserves sur ce point de détail de son très intéressant ouvrage. H. RUBAT DU MÉRAC.

La Chronique de Nantes (570 environ à 1049) publiée avec une introduction et des notes par RENÉ MERLET. Paris, Alphonse Picard et fils, 1896, in-8 de LXXII-167 p. — Prix : 5 fr. 50.

Cette publication fait partie de la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, fondée en 1886, par l'initiative d'un certain nombre de membres de l'Institut, de l'Université, de l'École des chartes et de l'École des hautes études, et placée sous le patronage de la *Société historique*. — *La Chronique de Nantes*, que publie aujourd'hui M. Merlet, fut écrite par un chanoine de Nantes, entre les années 1050 et 1060, et ne donne pas seulement des renseignements sur les comtes et les évêques de Nantes, sur les désastres que cette ville eut à subir, sur les embellissements ou agrandissements dont elle fut l'objet; car Alain Barbe-Torte ayant transporté à Nantes, en 940, le siège de son gouvernement, l'histoire de Nantes se confond, à partir de cette époque jusqu'à la fin du xe siècle, avec celle de la Bretagne, et l'on sait que les crises et secousses politiques éprouvées par la nation franque sous le règne des successeurs de Charlemagne se sont souvent répercutées en cette province. Pour tout ce qui touche aux premières luttes entre les Bretons et les Normands, le récit du chroniqueur nantais apporte à l'ouvrage contemporain de Dudon de Saint-Quentin, *De moribus et actis primorum Normanie ducum*, un complément indispensable. Il nous fait connaître ce que Dudon nous a volontairement caché quand les aventures ne tournaient pas à l'avantage des Normands, comme la tentative infructueuse de la flotte danoise, en 960, pour mettre la main sur la ville de Nantes, et bien d'autres épisodes sur les exploits d'Alain Barbe-Torte, cet adversaire redouté des Normands, qui finit par en délivrer à tout jamais le territoire armoricain. Malheureusement, on ne possède plus le texte original de la chronique, qui fut conservé jusqu'à la fin du xve siècle dans les archives du chapitre de la cathédrale de Nantes et dont on n'a que des fragments publiés, d'après des copies elles-mêmes aujourd'hui perdues, par Pierre Le Baud en traduction française, par Dom Lobineau, Dom Morice, Dom Martin et Dom Bouquet, dans leurs *Histoires de Bretagne*, dans le recueil des *Historiens des Gaules* et dans le *Thesaurus anecdotorum*. Tous ces fragments, dont quelques-uns se répètent, présentent des variantes notables, et M. Merlet a entrepris d'établir avec leur aide un texte aussi complet et aussi définitif que possible, en les collationnant avec une autre copie manuscrite appartenant à M. de la Borderie, à qui il a dédié son ouvrage. Il a fait précéder son

texte, mis en regard avec la traduction Le Baud, qui comble quelques lacunes, d'une introduction ou étude historique qui est un véritable modèle du genre, et d'érudition simple, nette et précise. Il y détermine d'une façon très judicieuse la date exacte de la composition, au moment des difficultés de l'évêque italien Airard sur le siège de Nantes et des revendications de la métropole de Tours, et il y démontre fort bien que l'*Indiculus de episcoporum Britonum depositione*, découvert au XVIIe siècle, par Sirmond, dans un manuscrit de l'abbaye du Mont-Saint-Michel et publié par lui dans son édition des Capitulaires de Charles le Chauve, n'est pas, comme on l'avait cru, contemporain de Noménoë, mais une production tardive, simple paraphrase de l'un des chapitres de la *Chronique de Nantes*. Une bonne table des noms de lieux et de personnes termine cette publication, qui rendra de réels services aux travailleurs, et que M. de la Borderie utilise sans doute en ce moment même pour le second volume de son *Histoire de Bretagne*. RENÉ KERVILER.

Le Barreau du Parlement de Bretagne (1553-1790); les procureurs, les avocats, par GUSTAVE SAULNIER DE LA PINELAIS. Rennes, Plihon et Hervé; Paris, A. Picard et fils, 1896, gr. in-8 de XXIV-340 p. avec grav. — Prix : 7 fr. 50.

M. Gustave Saulnier de la Pinelais nous présente une importante étude historique sur *le Barreau du Parlement de Bretagne*. Sous ce titre, l'auteur a compris à la fois l'histoire des procureurs et celle des avocats.

Grâce à de patientes recherches dans les anciens registres du Parlement et plus spécialement dans ceux de la communauté des procureurs, dont la série s'est conservée sans interruption depuis 1692, M. Saulnier de la Pinelais a pu étudier d'abord, d'une manière très complète, cette vieille corporation des procureurs, dans ses origines, dans son organisation, dans ses mœurs, dans ses rapports avec le Parlement et avec les justiciables, ainsi que dans les principaux événements de son histoire. En Bretagne comme ailleurs, la réputation des procureurs n'a pas toujours été sans reproche; M. Saulnier de la Pinelais montre que les abus qu'on leur a imputés avaient leur cause principale dans les mœurs et dans les institutions. Après avoir augmenté leur nombre au delà de toute mesure, le gouvernement royal trouvait encore souvent des prétextes pour les frapper de lourdes contributions. N'étaient-ils pas ainsi autorisés et même contraints par les nécessités de la vie à prélever sur leurs clients une plus forte dîme? Tout compte fait cependant, M. Saulnier de la Pinelais estime que parmi eux le bien l'a de beaucoup emporté sur le mal. La plupart ont été d'honnêtes gens et des travailleurs; quelques-uns furent même des jurisconsultes et des érudits.

L'histoire des avocats au Parlement de Bretagne suit celle des procu-

reurs et la dépasse de beaucoup en importance et en intérêt. Les avocats existaient en Bretagne avant le Parlement, témoin saint Yves, dont la légende a fortement discrédité ses confrères du XIIIe siècle. Peu de souvenirs sont restés de ces vieux praticiens; on ne les connaît guère que par les dispositions des ordonnances ducales qui jugeaient parfois nécessaire de les rappeler aux préceptes de la plus vulgaire honnêteté.

M. Saulnier de la Pinelais, sans s'attarder longtemps sur l'histoire obscure des anciens avocats bretons, arrive vite à l'époque où le Parlement, qui ne se réunissait d'abord qu'à des intervalles irréguliers, tantôt à Nantes, tantôt à Vannes et tantôt à Rennes, devint permanent et fut définitivement fixé dans cette dernière ville (1561). A partir de cette époque, le barreau de Rennes fut un des plus importants de France. Il se composa presque toujours de plus de cent membres. Il eut parfois à sa tête des juristes éminents, tels que Pierre Hévin et Poulain du Parc, dont les œuvres n'ont point péri.

Fortement constituée, comme toutes les choses qui sont l'œuvre du temps, cette compagnie d'hommes de loi a vécu de sa vie propre pendant plus de deux siècles et a su se maintenir dans son indépendance à l'égard de la magistrature comme envers le pouvoir royal. A vrai dire, son union avec le Parlement n'a guère été troublée jusqu'à la fin. En Bretagne comme à Paris et dans la plupart des provinces, le barreau prit ouvertement parti pour les Parlements dans les luttes qu'ils eurent à soutenir au XVIIIe siècle contre la cour. Quand les magistrats étaient envoyés en exil, les avocats, comme on dirait aujourd'hui, se mettaient en grève; ils refusaient de plaider devant les nouveaux tribunaux qu'on appelait par dérision « le bailliage d'Aiguillon » ou « le Parlement Maupeou. » Cet accord des avocats avec les parlementaires dura jusqu'à la veille de la Révolution, jusqu'au moment où les Parlements se firent les défenseurs des ordres privilégiés contre les prétentions du tiers état. Les avocats se déclarèrent en grande majorité pour le tiers et devinrent dès lors les plus acharnés ennemis des Parlements, sans prévoir que la chute de ceux-ci devait entraîner fatalement celle de leur ordre. La loi des 16 et 24 août 1790, qui supprima définitivement l'ancienne organisation judiciaire, fut suivie de bien près par celle du 2 septembre, qui abolit jusqu'au nom de la profession d'avocat, et c'est un des étonnements de l'histoire de voir une corporation si fière et si nombreuse se laisser supprimer d'un trait de plume, sans protestation aucune, par une assemblée où ses membres étaient presque en majorité.

M. Saulnier de la Pinelais s'arrête ici. Aussi bien son sujet est épuisé. Il salue seulement dans un éloquent épilogue le barreau de la cour d'appel de Rennes, qui succéda vingt ans plus tard à l'ordre des avocats au Parlement. Nous ne saurions, de notre côté, mieux terminer ce compte rendu qu'en souhaitant que chacun des grands barreaux de

notre ancienne France ait la bonne fortune de trouver, comme celui de Bretagne, un historien digne de lui. M. L.

L'Unité italienne. Période de 1860-1861, par G. Giacometti. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de 435 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est composé dans le même esprit et sur le même plan que celui dont il forme la suite (*La Question italienne. Période de 1814 à 1860*). Dans l'un comme dans l'autre, l'auteur s'est proposé, non de nous exposer sous la forme d'un récit suivi les événements qui se sont déroulés en Italie dans la période décisive de son unification, mais de nous donner, ainsi que le sous-titre l'indique, quelques « aperçus d'histoire diplomatique et militaire, » de mettre en relief, au moyen de citations empruntées aux documents contemporains, certaines idées générales qui s'en dégagent, mais que les passions nationales avaient peu à peu déformées. « Les modestes pages qu'on va lire n'ont pas la prétention d'être ce qu'on pourrait appeler une histoire. Elles se bornent à relever et à expliquer, dans l'histoire de l'unité italienne, les points sur lesquels on a cherché, avec une ténébreuse intention de discorde internationale, à fausser le criterium de l'esprit public italien. »

Le livre de M. Giacometti, consacré à l'examen de trois grandes questions (questions de Nice et de la Savoie, de Rome, des Deux-Siciles), est donc la démonstration d'une série de thèses qu'on peut résumer ainsi : 1° La question de Nice et de la Savoie d'une part, celle de l'unité italienne d'autre part, sont connexes et inséparables, et toutes deux ont reçu une solution conforme au même principe : celui des nationalités. Si la première n'avait pas été tranchée conformément aux désirs de Napoléon III, la seconde n'aurait pas été terminée conformément aux ambitions de Victor-Emmanuel, et les provinces que ce dernier a dû abandonner au delà des Alpes n'ont été que la rançon des acquisitions qui l'ont rendu maître de toute la Péninsule. 2° La France ne mérite pas le reproche d'avoir empêché par tous les moyens l'Italie de recouvrer sa capitale historique ; si elle est intervenue à Rome en 1848, ce fut comme mandataire de l'Europe et pour que les autres puissances n'y arrivassent pas avant elle ; si elle est restée en 1860, c'est parce que la nouvelle du débarquement de Garibaldi en Sicile vint suspendre l'exécution d'une convention d'évacuation que venait de signer M. de Gramont. 3° Enfin si la conquête de Naples a pu se terminer d'une manière aussi heureuse pour la monarchie de Savoie, si Victor-Emmanuel a réussi dans ce pays à substituer son influence et sa domination à celle du parti révolutionnaire avancé, c'est encore à Napoléon III qu'il le doit, puisque c'est par suite d'un accord franco-piémontais que ses troupes ont pu entrer dans les États pontificaux malgré les inquiétudes de l'Europe, les traverser malgré l'héroïsme de Lamoricière, et enlever

aux garibaldiens le privilège de triompher des dernières résistances bourbonniennes. De cette étude, que la discussion de questions si délicates rend singulièrement instructive, et la reproduction de documents contemporains particulièrement attrayante, la conclusion se dégage d'elle-même, et l'auteur la résume ainsi : « Quiconque sait et veut lire, sans autre parti pris que de s'éclairer, devra reconnaître, après cette lecture, qu'à Nice, comme à Rome et à Naples, les griefs qu'en Italie on a imputés à la France n'ont aucun fondement. » L. TARCENAY.

La Russie économique et sociale à l'avènement de S. M. Nicolas II, par le vicomte COMBES DE LESTRADE. Paris, Guillaumin, 1896, in-8 de x-459 p. — Prix : 6 fr.

Voici le livre d'un optimiste. L'auteur conclut par ces mots : « Un autre écrira les progrès qui s'accompliront sous le règne de S. M. Nicolas II. Ils seront grands sans doute, mais le terrain sur lequel cette moisson lèvera aura été expurgé, labouré et ensemencé par Alexandre Alexandrovitch. Son auguste fils a trouvé le sol préparé et surtout a recueilli le meilleur des talismans, l'exemple paternel.... Longue, longue vie à Nicolas Alexandrovitch » (p. 448). Tout le livre est écrit sur ce ton. Les éléments qui le composent peuvent être divisés en deux catégories. Il y a d'abord une partie que nous appellerons technique, elle contient une grande richesse de renseignements sur les finances, le commerce, l'industrie, l'agriculture. On y trouvera beaucoup de détails non seulement sur les régions industrielles, mais encore sur les industries elles-mêmes : coton, lin, chanvre, jute, laines, soie, papier, cuir, bois, métallurgie, etc. Même abondance au sujet de l'agriculture : sol, population rurale, système de culture et d'assolement, céréales, plantes textiles, betterave, houblon, tabac, etc. Les indications sont très nettes partout et précises, appuyées sur des chiffres; on peut seulement regretter que l'auteur n'ait pas toujours indiqué ses sources. Il y a bien des renvois au *Bulletin statistique*, au *Tarif des douanes*, à la *Statistique du Crédit foncier*, à « l'ouvrage de M. Timiriazoff » (p. 193), mais ces renvois sont insuffisants, et ne donnent pas au lecteur qui en aurait besoin la possibilité d'approfondir le sujet.

A côté de cette partie technique, comprise et englobée dans la même masse, il y a une autre partie qui rappelle de loin *l'Europe politique* de M. Sentupéry. L'auteur essaie de donner une idée du gouvernement de la Russie, des différents organes de l'administration, de leur fonctionnement, voire de leurs origines historiques et des phases qu'ils ont traversées. On devine combien il est difficile de condenser en peu de pages une matière si importante et si grave. L'auteur y a mis beaucoup d'habileté, mais je ne dirai pas qu'il ait complètement réussi dans son entreprise. L'article sur le Saint-Synode (p. 32) laisse notamment beau-

coup à désirer. Comment exalter et admettre « l'éternelle indépendance de l'Église russe » quand on connaît le *Règlement ecclésiastique* de Pierre Ier? et il faut le connaître à fond pour écrire sur le Saint-Synode.

En résumé, pour m'en tenir à la division adoptée par l'auteur, sa Russie « économique » me semble préférable à sa Russie « sociale. »

S. P.

La Politique du Sultan, par Victor Bérard, avec une préface de M. Lavisse, de l'Académie française. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-18 de xx-364 p. — Prix : 3 fr. 50.

La question arménienne a passé en quelques mois par des phases très diverses; tout d'abord, presque personne n'a paru attacher une grande importance aux sanglantes tragédies qui se jouaient en Asie Mineure; les journaux, qui prodiguent à leurs lecteurs les détails les plus oiseux quand il s'agit de l' « enfant martyr, » restaient muets sur le cas du « peuple martyr. » Ignorants, malveillants ou égarés par de faux renseignements, nos informateurs habituels ont pu être accusés d'avoir organisé, volontairement ou non, une vaste conspiration du silence. Deux ou trois voix s'élevaient à peine au milieu de l'indifférence générale, et, avant toute autre, celle du P. Charmetant, dont M. Bérard, soit dit en passant, ne paraît pas connaître l'existence.

Les premiers appels ont fini par trouver de l'écho; puis le courant s'est dessiné, la mode, si j'ose dire, s'y est mise : académiciens et professeurs, chroniqueurs et savants, M. Clémenceau et M. de Mun, M. Cochin et M. Jaurès sont venus dénoncer les atrocités ottomanes avec l'éloquence d'une émotion sincère, et rappeler à la France qu'elle a été longtemps regardée comme la protectrice attitrée des chrétiens d'Orient. La publication du Livre bleu anglais et de deux Livres jaunes français a confirmé de point en point les premiers récits, ces récits qu'on avait d'abord rejetés comme exagérés et invraisemblables.

Puis sont survenus les événements de Crète; en même temps, Arton a parlé.... la volage opinion publique a pris le change; les Arméniens ne sont plus à l'ordre du jour, et à moins de quelque tuerie ou de quelque coup de dynamite, les voilà à peu près définitivement mis de côté.

Le livre de M. Bérard est arrivé à son heure, après la publication du Livre bleu qu'il cite abondamment, avant celle du Livre jaune, dont il a probablement hâté l'apparition. L'auteur, ancien élève de l'École d'Athènes, avait voyagé il y a quelques années en Asie Mineure; il est un des rares Français pour qui les choses orientales ne représentent pas un chaos insondable. M. Bérard fut envoyé à Constantinople au lendemain des événements sanglants d'août 1896; il a pu voir les traces encore fraîches des massacres, et il donne de sa visite au quartier de Hass-Keuï un récit plein de détails qui émeuvent par leur atroce réa-

lisme. Il passe ensuite à l'examen général de la situation que fait aux chrétiens ottomans la « politique du Sultan, » et reprend l'historique des dernières catastrophes avec une grande sûreté d'informations ; ses appréciations ne peuvent être contestées par personne ; tout au plus lui reprocherai-je d'avoir montré (p. 130) une bien grande sévérité, une sévérité qu'on pourrait appeler de l'injustice, pour S. B. Mgr Azarian, le patriarche des Arméniens catholiques ; ces accusations détonnent sur le ton bienveillant du reste du livre, et M. Bérard reconnaîtra, j'en suis certain, que sa bonne foi a été égarée par les rapports perfides de quelque envieux, comme il s'en trouve partout, et surtout à Constantinople.

Quand il en vient à conclure, M. Bérard ne conclut pas, et c'est là qu'apparaît sa connaissance profonde des affaires orientales. Un journaliste à court de copie, un conférencier en veine d'éloquence, ont bientôt fait d'indiquer au public ébahi quelque remède radical et souverain qui n'a d'autre défaut que d'être inapplicable. Pour qui connaît l'Orient, c'est le temps seul qui apportera des atténuations, d'abord, à ce que la crise a de trop violent, puis, beaucoup plus tard, une solution qui pourra passer pour définitive, mais nous ne serons plus là pour l'apprécier.

P. Pisani.

Une Princesse romaine au XVIIe siècle ; Marie Mancini Colonna, d'après des documents inédits, par Lucien Pérey. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-8 de III-532 p. — Prix : 7 fr. 50.

Après le *Roman du Grand Roi*, voici le roman de la princesse, car tout documenté qu'il est, c'est bien un roman que ce livre, et peu de fictions offrent des péripéties aussi émouvantes, aussi variées, aussi extraordinaires que cette histoire vraie. On sait comment Louis XIV et Marie Mancini s'étaient quittés, *invitus invitam*, comme Titus et Bérénice : le Roi pour épouser l'Infante d'Espagne, la nièce de Mazarin pour devenir la femme d'un grand seigneur italien, le prince Colonna, connétable de Naples. La princesse était ulcérée et elle avait peu de sympathies d'avance pour l'époux qu'elle allait se donner. Quant au prince, il fut tellement séduit par la beauté et la grâce de sa fiancée qu'il en devint du premier coup amoureux fou, et il était lui-même si brillant gentilhomme, il combla la pauvre délaissée de tant d'attentions et de magnificences qu'il réussit à faire partager son amour. Il y eut là sept années heureuses, si le bonheur consiste en fêtes magnifiques et en représentations pompeuses. A Rome, à Milan, à Venise, partout on était à ses pieds. La princesse excita bien des jalousies par le grand train de sa maison et provoqua bien des critiques par sa vie au dehors, qui n'était point dans les coutumes romaines. Mais la passion du connétable avait été trop vive pour durer ; il ne tarda pas à retourner à ses vieilles habitudes, et Marie connut les infidélités de son mari. Sa colère aboutit à une séparation de fait, puis

bientôt, à la suite de craintes, fondées peut être, de poison ou tout au moins de séquestration, à une fugue par mer avec sa sœur la duchesse de Mazarin et quelques serviteurs fidèles, fugue autorisée si ce n'est encouragée par Louis XIV. Alors commence pour la princesse toute une vie d'aventures et de voyages par terre et par mer, où elle épuise tous les incidents, tous les accidents, toutes les rigueurs et les faveurs de la fortune. Le connétable veut forcer sa femme à revenir à Rome et il la poursuit par tous les moyens et partout. Les évêques, les nonces, les diplomates, les ministres, les souverains, le Pape lui-même prennent parti dans l'affaire, les uns pour les Colonna, les autres pour la Mancini. Le roi de France ne tarde pas à se repentir de ce retour momentané à son ancienne amie et il lui interdit son royaume; mais le roi d'Angleterre lui offre un asile dans ses États, et le duc de Savoie la reçoit dans les siens. Lui aussi, Charles-Emmanuel, tombe amoureux de la sirène; il la comble de fêtes et de présents, au point d'irriter les soupçons de la duchesse. Puis on se brouille et la princesse part à l'improviste pour la Suisse et les Pays-Bas. Mais là le gouverneur, le comte de Monterey, prévenu par les agents du connétable, la fait enfermer dans le château d'Anvers. Nouvelles intrigues, nouveau départ, cette fois pour l'Espagne. Là encore les luttes recommencent entre les amis et les adversaires de la fugitive. Marie obtient de se retirer dans un couvent; puis elle en sort, elle y rentre, elle en ressort, fatiguant ses protecteurs et les religieuses elles-mêmes. Quelle étrange existence et quel plus étrange temps! Enfin, au moment où les négociations du nonce et la protection de la reine d'Espagne ont ménagé un rapprochement entre les deux époux, le connétable meurt, et sa femme recouvre enfin cette liberté à laquelle elle a tant aspiré. Mais au lieu de rentrer à Rome où ses enfants l'appellent, elle reste en Espagne, puis reprend ses courses, va en France, où elle est reçue avec tous les honneurs, et finit par mourir subitement à Pise.

Telle est la vie que M. Lucien Pérey a retracée, grâce à de nombreuses recherches et à de précieux documents, avec ce charme qui lui est habituel et qui assure le succès de ses œuvres. Rien de plus attachant que ce livre, et, malgré ses erreurs et ses extravagances, l'héroïne en est bien attachante aussi. Elle est un peu folle; mais elle a un cœur d'or et une naïveté d'enfant. Comme le remarque justement son biographe, « on peut lui reprocher des imprudences, non des fautes. » On la plaint parce qu'elle a été malheureuse ; on l'aime parce qu'elle a aimé.

M. DE LA ROCHETERIE.

Valentine de Lamartine, par MARIE-THÉRÈSE OLLIVIER. Paris, Librairie illustrée, in-12 de 204 p. — Prix : 3 fr. 50.

On aimera à placer ce joli volume à côté des nombreux ouvrages ins-

pirés par le souvenir de Lamartine. Il les complète en nous faisant si bien connaître Mlle Valentine de Cessiat, sa compagne fidèle, son admirable nièce. Mme Marie-Thérèse Ollivier ne fut liée avec elle qu'après la mort du poète, mais il occupe encore une grande place dans le livre; quantité de précieux détails ont été recueillis sur lui, et de nombreuses lettres, toutes remplies de sa personne, lui sont adressées par sa nièce. Elles peignent de la manière la plus touchante l'affection la plus tendre, la plus dévouée, et révèlent à la fois un vrai talent littéraire. Mme Ollivier, qui, elle aussi, possède le talent de bien dire et le don de noblement penser, a raconté d'une manière attachante toute la vie de son amie, si intimement mêlée à celle de son illustre oncle. Elle l'a racontée depuis les années d'enfance jusqu'à la mort, de l'aube au soir. Le 17 mai 1894, Valentine alla rejoindre le poète et fut à côté de lui enterrée dans la chapelle du cimetière de ce Saint-Point tant aimé.

Nous avons lu le volume de Mme Ollivier avec d'autant plus d'empressement et d'émotion que nous avons connu les principaux personnages dont elle parle, mais en évoquant leur mémoire, nous ne trouvons pas que Mme Ollivier nous offre un portrait ressemblant de Mme de Lamartine. Elle lui donne, à cette noble femme, un aspect trop britannique, trop froid, trop raide. Elle lui reproche une pruderie qui, lorsqu'elle corrigeait les épreuves des poésies de son mari lui faisait supprimer autant que possible les passages *shocking*. Comme preuve de cette accusation, Mme Ollivier ajoute que Mme de Lamartine remplaça le vers passionné qui termine *le Lac :*

Tout dise : ils ont aimé,

par ce vers innocent :

Tout dise : ils ont passé.

Mais ce vers innocent ne figure dans aucune édition des *Méditations*. On ne le lit que dans *les Lectures pour tous*, ce volume que Lamartine avait composé pour de jeunes lecteurs, et là cette scrupuleuse substitution était explicable. TH. DE P.

BULLETIN

La Leyenda de Oro para cada dia del año, por el Doctor Don EDUARDO-MARIA VILARROSA. Barcelone, Gonzalez, 1896, in-4.

M. l'archiprêtre de la cathédrale de Barcelone a eu l'excellente idée de rajeunir et d'accommoder aux besoins des temps présents la *Légende dorée* du dominicain Jacques de Voragine, qui a été si populaire dans les âges de foi. A cet effet, il la publie chaque semaine, par livraison de quatre feuilles avec gravures et ornementations de divers genres. Le prix de chaque cahier est d'une peseta. L'auteur ne compte pas dépasser soixante-quinze cahiers. On ne saurait trop encourager une publication de ce genre, qui a pour but de rendre attrayante la lecture de la Vie des Saints, afin de la faire pénétrer

dans le peuple, et dans les familles riches ou non. Ce sont les mauvaises lectures qui pervertissent et qui corrompent la classe ouvrière ; ce seront les saines et saintes lectures qui la ramèneront à Dieu et aux bonnes mœurs.

X.

La Politique de saint Thomas d'Aquin, par E. Crahay. Louvain, Institut supérieur de philosophie, 1896, in-8 de 156 p. — Prix : 3 fr.

La politique de saint Thomas d'Aquin a déjà été étudiée plusieurs fois en France. Il y a quarante ans, un excellent petit livre a été publié par M. Garraud. Ce livre n'a pas eu le retentissement qu'il méritait. La politique des docteurs du moyen âge y était exposée avec beaucoup d'intelligence et de clarté. Tout récemment le R. P. de Pascal, dans le tome II de son ouvrage sur la philosophie sociale, a reproduit les doctrines de l'école avec une très grande supériorité. M. Crahay a voulu à son tour examiner cette politique dont on dit tant de mal sans la connaître. Son livre n'est pas, comme les précédents, une théorie de la société et du pouvoir appuyée sur les auteurs du moyen âge, c'est plutôt une étude critique sur les œuvres politiques du saint docteur. L'auteur a divisé ce travail en cinq chapitres où il est traité de l'origine de la société, de la nécessité du pouvoir, de la manière dont il s'établit, des formes de gouvernement et de la mission de l'État. Sur chacun de ces points, M. Crahay explique les opinions émises par saint Thomas, dans le *De regimine principum*, dans la Somme théologique, et aussi dans le commentaire sur la Politique d'Aristote. Il résume très bien le caractère de cette politique, en montrant qu'elle est fondée sur la considération des fins de la nature humaine, fin terrestre qui consiste dans la meilleure vie possible à chacun, objet propre du pouvoir politique, fin surnaturelle, objet propre de l'Église, à laquelle toute autre fin doit être subordonnée.

Cet exposé des doctrines politiques du prince de l'école est très documenté et fait avec une grande impartialité. L'auteur a préféré ne pas trancher certaines questions, plutôt que d'ajouter à la pensée de son modèle. Peut-être sur quelques points aurait-il pu justifier plus hardiment le Docteur angélique, par exemple sur la préférence qu'on lui attribue pour la monarchie absolue.

D. V.

Gallicismes et Germanismes. Grammaire allemande, par J. Dresch, Paris, Delalain, 1896, in-8 de 352 p. — Prix : 5 fr.

M. Dresch a déjà bien mérité de l'enseignement des langues vivantes. Il a consigné dans une suite de publications le résultat de sa longue expérience : il suffit de nommer son *Dictionnaire*, ses *Éléments de conversation*, son *Traité de la formation des mots*, suivi d'une étude sérieuse sur les verbes forts : aujourd'hui il complète cette série de publications par un cours supérieur de grammaire allemande. Certes, ce n'est pas le nombre d'ouvrages de ce genre qui nous fait défaut, et chaque année nous en voyons paraître quelque spécimen nouveau. Mais ici, il ne s'agit pas seulement des règles fondamentales de lexicologie ou de syntaxe, nous pénétrons avec M. Dresch dans le mécanisme plus intime de la langue. Une étude assez complète des tournures et des expressions spéciales à chacune des deux langues rend le livre aussi intéressant à consulter pour les étudiants français que pour les étudiants allemands. C'est d'ailleurs dans ces locutions et dans ces tournures, comme le fait observer M. Dresch, que se retrouve la marque distinctive d'une langue et ce qui lui donne comme un goût de terroir. Ajoutons que l'auteur a porté dans ce travail, qui aurait pu être

vaste et compliqué, une sobriété et une mesure qui font autant d'honneur à son goût qu'à son expérience pédagogique. MENSCH.

La Media docena. Cuentos y fabulas para niños, por el conde DE LAS NAVAS. 2ᵉ édicion. Madrid, Ducazcal, 1897, in-4 de 91 p.

Cette luxueuse brochure, dédiée à S. M. le roi d'Espagne, approuvée par la censure ecclésiastique, et déclarée classique par le conseil d'instruction publique, contient « une demi-douzaine » de récits charmants, admirablement écrits, à l'usage des enfants. Voici les titres de ces contes ou fables : *Les Comptes de saint Pierre; Le Ver luisant et le Morceau de verre; Le Tombeau de Golferico; Le Lièvre et l'Écrevisse; Le Candelecho; La Lyre brisée.* Une morale excellente et pratique ressort toujours de chacune de ces histoires détachées, qui, si elles font les délices des enfants, sont aussi savourées des grandes personnes, à cause de leur incontestable mérite littéraire.

G. BERNARD.

Pages choisies des auteurs contemporains. E. et J. DE GONCOURT, par GUSTAVE TOUDOUZE. Paris, A. Colin, 1896, in-18 de XXVI-322 p. — Prix : 3 fr. 50.

Avec des écrivains aussi féconds et aussi variés que les Goncourt, dont l'œuvre comprend une douzaine de romans, autant d'ouvrages d'histoire, autant de livres d'art, sans compter la correspondance et les neuf volumes de *Mémoires*, le système, à certains égards très critiquable, de publier les auteurs contemporains par *Extraits*, a du moins un avantage : c'est celui de bien mettre en lumière cette variété même et de ne pas laisser dans l'opinion générale une ou deux œuvres, celles qui ont fait le plus de tapage, non pas forcément les meilleures, absorber pour ainsi dire la célébrité tout entière de l'écrivain.

Pour combien les Goncourt sont-ils avant tout les auteurs de *Germinie Lacerteux,* et les créateurs du roman naturaliste ? Or, de la promenade que nous fait faire M. Gustave Toudouze à travers leurs trente ou quarante volumes, nous arrêtant à des récits d'histoire très impressionnants comme la mort de Marie-Antoinette ou l'exécution de la Dubarry, à des morceaux de pamphlet comme les invectives contre la corruption du Directoire, à des tirades sur tous sujets, comme il y en a de semés partout (par exemple : la puissance formidable de la petite presse dans *Charles Demailly*; les articles de critique d'art et de polémique qui éclatent à chaque instant dans *Manette Salomon;* ou les digressions dans *Madame Gervaisais* sur le caractère des cérémonies religieuses à Rome, sur saint François de Sales et l'*Introduction à la vie dévote*, ou, dans *la Faustin*, sur l'art du comédien), de cette promenade, dis-je, on rapporte l'idée, très juste, je crois, que les Goncourt, loin d'être par excellence des écrivains réalistes, ayant avec conviction lutté pour une formule d'art nouvelle, furent surtout des amateurs passionnés, s'essayant à tous les sujets, à tous les genres, à toutes les façons d'écrire, comme ils collectionnaient en leur musée des œuvres d'art et des bibelots de toute nature et de toute provenance. Cette passion des lettres étant, comme la manie du collectionneur, devenue chez eux une maladie véritable, ils font de la littérature avec tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, tout ce qu'ils pensent : un bal à l'Opéra, ou une promenade sur les fortifications leur fournira une description en quelque sorte photographique; la cohue d'une ouverture du Salon se changera en chronique de journal vivement satirique, et la vue de la fosse commune dans un cimetière parisien,

en déclamation boursouflée sur les grandeurs et les misères de Paris : « O Paris, tu es le cœur du monde! etc.... »

Romantiques au fond, et aristocrates, ayant pour les bourgeois, pour les « philistins, » pour toute notre société démocratique un mépris hautain, ils cherchent partout le raffiné, le rare, et, comme les frères Zemmgano, dans lesquels ils se sont peints, s'évertuent à faire des tours de force qui étonnent le monde. C'est pourquoi ils rêvent des élégances du siècle de Watteau, sont curieux de japoneries, mettent surtout en scène dans leurs romans des hommes de lettres, des artistes, des acteurs; et quand le sujet est commun, s'appliquent alors à ne pas écrire comme tout le monde. S'ils ont peint des milieux « répugnants, » — l'aveu leur en échappe dans les *Mémoires* d'une façon bien amusante, — c'est « parce qu'ils sont des littérateurs « bien nés, » et que le peuple, la canaille, a pour eux l'attrait de populations inconnues, et non découvertes, quelque chose de l'exotique, que les voyageurs vont chercher, avec mille souffrances, dans les pays lointains. »

La lecture de ces *Pages choisies* est aussi excellente pour faire ressortir le procédé de ces « bibelotiers » de la littérature, qui n'ont jamais pu composer un tout, mais qui ramassant au jour le jour de petites choses écrites, descriptions, récits, conversations, tirades, boutades, plaquent toutes ces pièces détachées dans leurs livres, où il n'y a qu'à les reprendre pour composer des anthologies.

Au point de vue moral et religieux, le choix fait par M. Toudouze est à peu près irréprochable. GABRIEL AUDIAT.

Les Malfaiteurs littéraires, par le P. ÉTIENNE CORNUT, S. J. Nouvelle édition. Paris, Retaux s. d. (1897), in-12 de 339 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ayant déjà rendu compte de ce livre ici même au moment où parut sa première édition, je n'ai pas à en parler longuement aujourd'hui. Qu'il me suffise donc d'annoncer qu'une nouvelle édition vient de paraître et que le succès qui a accueilli la première témoigne de l'opportunité d'une pareille publication et de la haute valeur du livre. Les malfaiteurs littéraires, c'est-à-dire les gens qui assassinent ou blessent grièvement les âmes avec la plume, sont encore fort nombreux; il est donc toujours opportun de signaler aux lecteurs chrétiens les périls qui se cachent pour eux et pour leurs enfants dans certains journaux, revues, théâtres, livres de poésie, de critique, de philosophie, d'histoire, de récits romanesques, dont ils ne se défient pas assez, sur la foi d'une critique vraiment beaucoup trop complaisante. Et c'est pourquoi le P. Cornut, en rééditant son livre, a fait une bonne œuvre et une bonne action. P. TALON.

Chi l'ha detto ? *Tesoro di citazioni italiane e straniere di origine letteraria e storica*, par GIUSEPPE FUMAGALLI, seconde édition. Milan, Ulrico Hoepli, 1896, in-12 de XVIII-605 p. — Prix : 5 fr.

Livre curieux, amusant, qui atteste une grande patience, beaucoup de lectures et une heureuse mémoire. Ce mot, qui l'a dit ? *Chi l'ha detto ?* Cette pensée, qui l'a exprimée ? Ce vers, qui l'a fait ? C'est ce que nous apprend M. Fumagalli. On voit que son volume a quelque ressemblance avec *l'Esprit des autres* et *l'Esprit dans l'histoire* d'Édouard Fournier. Mais l'auteur italien ne se borne pas à donner cette sorte d'éclaircissement, il groupe, sous une réponse à la question, de très nombreuses citations, et c'est ce qui l'a autorisé à donner à son livre ce sous-titre : *Trésor de citations italiennes et étrangères, d'origine littéraire et historique.* Des anecdotes,

de petits commentaires se mêlent à toutes ces recherches, qui sont méthodiquement classées sous des titres spéciaux dans une première table, tandis qu'à la fin du tome, une autre table indique les noms des auteurs et qu'un dernier index offre le commencement de la phrase cherchée. On voit que de soins M. Fumagalli a mis à la composition de son œuvre. Elle renferme une énorme quantité de citations, mais on ne pouvait certes exiger de l'auteur qu'il rassemblât toutes celles qu'appelleraient telle maxime, tel vers. L'in-douze de six cents pages aurait pu grandir et grossir en plusieurs in-folio, sans que la chose fût possible. Tout au plus peut-on s'étonner que l'auteur ait omis quelques rapprochements qui semblaient venir d'eux-mêmes. Ainsi sous le titre : *Ricordi del ben passato*, après le tercet inévitable : *Nessun magior dolore*, on pouvait s'attendre à voir les jolis vers de Berthout : *Félicité passée qui ne peut revenir*. Ainsi, après nous avoir dit que le conseil de profiter du temps présent est d'Horace, *Carpe diem*, M. Fumagalli aurait pu se souvenir de bien d'autres passages sur le temps et entre autres de ce beau vers de Fayolles :

Le temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui.

Toujours on trouverait à ajouter aux citations de l'auteur, mais on aurait bien mauvaise grâce à lui reprocher d'inévitables oublis et l'on doit lui savoir grand gré de nous avoir donné un pareil volume. L'œuvre, du reste, qui obtient grand succès, est à sa seconde édition, que d'autres éditions suivront bientôt. M. Fumagalli pourra les enrichir de nouvelles découvertes et se décidera peut-être à leur faire de la place en supprimant de trop nombreux emprunts faits à des *libretti* d'opéras qui n'ont pas de valeur littéraire.

POGGIARIDO.

Lectures historiques. — Histoire grecque, par G. GLOTZ. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 496 p., avec 48 grav. et 4 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Ces lectures historiques font partie du cours d'histoire générale publié sous la direction de M. G. Monod. Elles offrent le grand avantage de faire connaître par de nombreux extraits non seulement les principaux historiens anciens qui ont parlé de la Grèce et de sa civilisation, mais aussi la plupart des travaux remarquables publiés de nos jours en France par les écrivains les plus au courant de ces questions grecques, MM. Foucart, Haussoulier, etc. Par une heureuse innovation, le livre a même emprunté aux recueils épigraphiques et au *Bulletin de correspondance hellénique* des inscriptions fort intéressantes. On est étonné, toutefois, que ces lectures aient été rédigées pour les élèves de cinquième classique ou de sixième moderne, car la plupart ne pourraient guère être utilisées et comprises que par les candidats à la licence ou même à l'agrégation d'histoire. Veut-on que ces jeunes écoliers lisent avec quelque fruit les pages que Curtius consacre à l'histoire de Corinthe sous les Bacchiades, ou à l'empire de Minos, ou la description du caractère moral de la race grecque telle qu'elle a été faite par Renan ? D'autres peuvent être nuisibles à la formation de leur jugement, comme la première lecture consacrée à expliquer le génie artistique de la race grecque. Cet extrait des souvenirs d'enfance et de jeunesse de Renan contient une appréciation très fausse des arts et de la civilisation du moyen âge. Il en est de même de la conclusion du livre, intitulée « Triomphe de la civilisation grecque, » également extraite des œuvres de Renan, qui ne vit jamais que les côtés les plus brillants de la vie grecque et n'en voulait pas connaître les misères.

J. BERNARD.

Bienfaits des ordres religieux payés d'ingratitude, par l'abbé Arthur Bonnot. Paris, Propagande catholique, 59, rue Violet. — Prix : édition illustrée in-32 de 102 p., 0 fr. 35 ; édition populaire in-32 de 64 p., 0 fr. 10.

Aujourd'hui que les ordres religieux sont de nouveau en butte à la persécution, persécution non plus violente, mais perfide et sournoise, qui ne vise à rien moins qu'à les ruiner pour les amener à disparaître, il est plus nécessaire que jamais de faire connaître leurs bienfaits. C'est à quoi vise la petite brochure de M. l'abbé Bonnot, qui, sous sa double forme, se prête admirablement aux besoins de la propagande populaire. En quelques pages rapides et bien remplies il montre les services rendus par les ordres religieux à l'agriculture, aux arts, à l'enseignement, à la misère sous ses formes les plus répugnantes et les plus diverses, et pour tout dire en deux mots, à l'Église, à l'humanité, à la patrie. Après le chapitre des bienfaits vient le chapitre de l'ingratitude, dont notre époque oublieuse fournit les principaux traits. C'est notamment la loi de persécution fiscale déjà en vigueur et la loi d'association qui se prépare pour achever l'œuvre de la spoliation. Puisse cette petite brochure éclairer le peuple de France et le décider enfin à se mettre en travers des crimes légaux qui se commettent ou se méditent dans l'ombre des loges où s'élaborent nos programmes de gouvernement. L'auteur vise ce but et ne demande pas d'autre récompense. P. Talon.

Bonaparte et la république de Lucques, par Paul Marmottan. Paris, Champion, in-12 de ix-129 p. — Prix : 3 fr.

Dans cet opuscule, M. Paul Marmottan a retracé l'histoire de la république de Lucques, entre 1797, année où elle entra en rapport avec le Directoire, et 1805, date de son érection en principauté dévolue à Félix Bacciocchi. Ce petit État passa, pendant cette période, par les mêmes vicissitudes et les mêmes épreuves que ceux qui l'entouraient. Il dut payer à la France, sous forme d'emprunts, de contributions et de réquisitions, des sommes que l'auteur évalue à plus de cinq millions ; il en reçut en retour, en 1799 et en 1802, des constitutions démocratiques modelées sur celles qui avaient été adoptées en France et destinées à mettre un terme aux abus et aux formes de l'ancien régime. Ce sujet, un peu mince peut-être pour devenir l'objet d'une étude spéciale, n'avait été traité en Italie que dans l'ouvrage général de Mazzarosa ; il a été renouvelé par les patientes recherches de M. Marmottan aux archives de Lucques et des Affaires étrangères, et épuisé par sa monographie, à laquelle on ne pourrait reprocher que la richesse excessive de sa documentation. L. Tarcenay.

L'Allemagne et la Russie. Origines de leurs rapports, par Édouard Simon. Paris, Chailley, 1896, in-8 de x-321 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Simon a publié, il y a trois ans, un livre intitulé : *L'Allemagne et la Russie au XIXe siècle*. C'était la seconde partie d'un travail dont la première paraît aujourd'hui. Comme il s'agissait de rapports politiques entre les deux empires, l'auteur avait cru devoir céder à des considérations d'actualité et intervertir l'ordre de publication. La première partie embrassait les temps actuels, à partir du règne de Nicolas Ier ; la seconde remonte jusqu'à la fondation du royaume de Prusse et au delà, et s'étend jusqu'à la mort de l'empereur Alexandre Ier. M. Simon ne s'est pas attardé aux anciennes relations entre le Brandebourg et la Moscovie ; cependant elles ont exercé une profonde influence sur les événements postérieurs, et, après les travaux sur

l'Ordre teutonique, qui ont paru en Allemagne et en Russie, cette phase d'histoire aurait pu fournir plus de douze pages. Les règnes de Pierre Ier et de Catherine II sont déjà plus développés, mais c'est l'époque de Napoléon qui est traitée le plus en détail. A la fin du volume, il y a un appendice sur la Sainte-Alliance, où le portrait de Mme de Krudener est esquissé. Le livre est d'une lecture facile. On peut regretter que, dans la liste des ouvrages consultés, le Recueil de la Société d'histoire russe n'ait pas été mentionné. Il faut en dire autant des récentes publications russes sur Catherine II.

P. S. P.

La Pologne héroïque, par H. de Borny. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de 317 p. — Prix : 4 fr.

Au moment où la Russie semble absorber complètement l'attention de la France, il faut une certaine dose de courage littéraire pour parler de la Pologne et attirer de ce côté les sympathies des lecteurs. M. de Borny s'est donné cette mission. Il a voulu « adresser un souvenir de reconnaissance à la nation qui a si généreusement et si constamment versé son sang pour la France, surtout dans les guerres de la première République et de l'Empire » (p. 1). Ce sont les « jeunes lecteurs » qu'il a en vue. Il fait passer sous leurs yeux « la vie des grands hommes de guerre qui ont couvert d'une gloire immortelle leur patrie mourante, en s'efforçant de la relever et de la sauver » (p. 1). Il commence par Jean Sobieski (1624-1696) et finit par Langiewicz (1827-1887); Reyten, Kosciusko, Poniatowski et quelques autres servent d'intermédiaires. Au milieu de ces guerriers figure une femme, Claudine Potocka. L'auteur n'avait pas l'intention d'écrire un livre d'histoire critique : il dit lui-même qu'il ne s'est pas attaché « aux trames ardues et obscures de la politique, » qu'il a « préféré la forme anecdotique pour rendre le récit plus intéressant.... » (p. 2). Il nous semble qu'il a atteint son but.

P. S. P.

Anne de Russie, reine de France et comtesse de Valois au XIe siècle, par le vicomte de Caix de Saint-Aymour. 2e édit. Paris, Champion, 1896, in-16 carré de 116 p. — Prix : 3 fr. 50.

Livre d'actualité, dira-t-on, puisqu'il a paru au moment du voyage de Nicolas II à Paris. Il ne nous reporte pas moins aux environs de l'an 1000, époque où le hasard introduisit une princesse russe dans la famille des Capets. M. de Caix de Saint-Aymour a cru opportun de réunir et de commenter les documents trop rares relatifs à la femme du roi Henri Ier. Il a complété le travail en langue française déjà publié sur le même sujet en 1829 par le prince Alexandre Lobanoff, en même temps que rectifié les erreurs trop nombreuses des historiens antérieurs. La première édition de cet opuscule avait été publiée en 1893 dans la *Revue hebdomadaire;* la seconde nous fournit un texte amplifié, accompagné de vingt pièces justificatives et de sept figures (portraits, signatures, sceaux) empruntés aux documents de l'époque.

L. P.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La nouvelle de la mort de S. A. R. Mgr le duc d'Aumale, effet indirect de l'horrible catastrophe qui a jeté le deuil et le trouble dans la société parisienne, nous arrive en cours d'impression et trop tard pour que nous puissions dès maintenant rappeler à nos lecteurs sa carrière litté-

raire. Mais nous ne voulons pas attendre au mois prochain pour rendre hommage au prince, qui a également honoré son pays par sa plume et par son épée.

— Le 23 avril est mort à Madrid un romancier populaire au delà des Pyrénées, D. Enrique Pérez Escrich, directeur de l'asile de Notre-Dame de la Merci. Né à Valence, d'une humble famille, D. Pérez Escrich dut, dans sa jeunesse, exercer pour vivre le métier de tailleur. Il occupait ses loisirs à la littérature, et l'accueil que rencontrèrent au théâtre ses premières pièces le décida à se consacrer entièrement aux belles-lettres. Le succès d'un de ses drames, *El Cura de aldea*, lui suggéra l'idée d'en tirer la matière d'un roman ; il réussit mieux encore dans ce nouveau genre et s'y adonna dès lors presque exclusivement, sans se laisser arrêter par de violentes critiques dont le dédommagèrent amplement les sympathies du public. Comme nouvelliste, sa réputation balança celle de Fernández y Gonzalez et il exerça une influence considérable. La nouvelle génération ne le lisait plus guère, et ses écrits n'auraient pu suffire à assurer son existence, si l'on n'avait récompensé ses services en le mettant à la tête de l'asile de Notre-Dame de la Merci. Nous n'avons pas la prétention de dresser ici une liste complète des écrits de l'illustre nouvelliste ; mais les indications qui suivent donneront du moins une idée de son activité littéraire : *Sueños de amor y ambicion, drama* (1855, in-8); — *Alumbre ó tu victima, pieza cómica* (1855, in-8); — *Calamidades, juguete* (1855, in-8); — *Cuarzo, pirita y alcohol, zarzuela* (1855, in-8); — *Juan el Tullido, drama* (1855, in-8); — *El Angel malo, ó las germanias de Valencia, drama* (1856, in-4); — *El Maestro de baile, pieza* (1856, in-8); — *La Pasión y muerte de Jesús, drama* (1856, in-8); — *No hay vida mas que en Paris, comedia* (1856, in-8); — *Salvese el que pueda, pieza cómica* (1856, in-8); — *Retratos y originales, comedia* (1857, in-8); — *Amor y resignacion, drama* (1857, in-8); — *Juan Dente, drama* (1857, in-8); — *Herencia de lágrimas, drama* (1857, in-8); — *La Dicha en el bien ageno, drama* (1857, in-8); — *Generos ultramarinos, juguete cómico* (1858, in-8); — *La Mala semilla, drama* (1859, in-8); — *El Rey de bastos, comedia* (1859, in-8) ; — *Recuerdos de gloria, juguete* (1860, in-8); — *La Mosquita muerta, comedia* (1860, in-8); — *Gil Blas, zarzuela* (1860, in-8); — *Caricaturas, comedia* (1860, in-8); — *El Cura de aldea, drama* (1860, in-8); — *El Cura de aldea, novela* (1861, in-8) ; — *El que nombre recoge, zarzuela* (1861, in-8); — *El Martir del Golgotha* (1863-1864, 5 vol. in-8), trad. en français ; — *El Corazon en la mano, novela* (1863, 2 vol. in-8); — *La Calumnia, novela* (1864-1865, 2 vol. in-8) ; — *La Mujer adultera, novela* (1864, 2 vol. in-8); *Las Obras de misericordia, novela* (1865, 3 vol. in-8); — *La Envidia, novela* (1865, 2 vol. in-8) ; — *La Esposa mártir, novela* (1865-1866, 2 vol. in-8) ; — *Los Hijos de la fé, novela* (1866, 2 vol. in-8) ; — *La Perdicion de la mujer, novela* (1866, 2 vol. in-8) ; — *La Madre de los desamparados, novela* (1867, 2 vol. in-8); — *Los Matrimonios del diablo, novela* (1867, 2 vol. in-8) ; — *Los Angeles de la tierra* (1867, 2 vol. in-8) ; — *La Caritad cristiana, novela* (1867, 2 vol. in-8) ; — *El Pan de los pobres* (1868, 2 vol. in-8); — *El Amor de los amores, novela* (1869, 2 vol. in-8) ; — *El Infierno de los celos* (1871, 2 vol. in-8) ; — *Los Desgraciados, novela* (1872, 2 vol. gr. in-8) ; — *Los que rien y los que lloran* (1873, 2 vol. in-8) ; — *El Angel de la Guarda, novela* (1874, 2 vol. in-8) ; — *Los Casadores, episodios alegres* (1876, in-8) ; — *La Mancha* (1881, in-8) ; — *El Camino del bien* (1883, in-8) ; — *Un libro para mis nietos* (1885, in-8) ; — *Historia de un beso, novela* (1887, in-8) ; — *La Prosa de la gloria, novela* (1887, in-8) ; — *Un Hijo del pueblo, novela* (1888, in-8) ; — *El Hombre de las tres vacas* (1888, in-8) ; — *El Violin del diablo, novela* (1889,

in-8); — *Fortuna. Sangre Cazadora. El Placer de no hacer nada. La Valenciana. Nerón, Moratin y Comelle* (1894, in-4).

— Un autre écrivain célèbre de l'Espagne, Don Ramón de Navarrete y Fernandez Landa, est mort le 24 avril à Madrid. Né dans la même ville le 11 mars 1818, d'une illustre famille des Asturies, il entra tout jeune dans la carrière de la littérature, débutant, à seize ans, à la fois comme journaliste à la *Gaceta de Madrid* et comme auteur dramatique au théâtre du Prince, où fut représentée sa première œuvre *Emilia* (1834). Le drame qui suivit, *Don Rodrigo Calderon ó la caida de un ministro*, franchit les limites de l'Espagne et fut représenté sur le théâtre de l'Odéon à Paris. Plus de cent pièces de théâtre et de nombreuses nouvelles forment le bagage littéraire de D. Navarrete. Il faut y ajouter sa collaboration à divers journaux : *La Gaceta* et *la Época*, dont il fut directeur; *el Tiempo, el Correo, la Moda ilustrada*. Les pseudonymes qu'il employait (Pedro Fernandez, Asmodeo, marquis de Valle Alegre) sont bien connus.

— Le professeur Henry Drummond est mort le 11 mars, à Cambridge Wells. Né à Stirling, en Écosse, en 1852, il fit ses études à Édimbourg et alla les perfectionner sur le continent, à l'Université de Tubingue. Il fut appelé en 1879 à Free Church College de Glasgow comme professeur de sciences naturelles. Des voyages en Afrique et dans diverses contrées perfectionnèrent ses connaissances en ces matières. L'influence qu'il exerçait par ses leçons s'étendit par ses écrits, où la pensée était rehaussée par un style brillant, au cercle plus nombreux encore de ses lecteurs. Nous citerons de lui les publications suivantes : *Sir Hildebrand and other poems* (1882, in-8); — *Natural Law in the spiritual world* (1883, in-8), ouvrage qui souleva de vives discussions et des critiques, particulièrement de la part de Finlayson, et qui a été traduit en diverses langues, notamment en français, par M. Sanceau (Paris, 1887, in-8); — *Natural Law and miracles* (1885, in-8); — *Philo-Judæus : the Jewish Alexandrian philosophy* (1888, 2 vol. in-8); — *Tropical Africa* (1888, in-8), ouvrage fort remarqué où il résuma ses observations personnelles; — *The Greatest thing in the world* (1890, in-12); — *Travel-Sketches in our new Protectorate* (1890, in-8); — *Programme of christianity, an address* (1891, in-8); — *The Greatest thing in the world and other addresses* (1893, in-8); — *Herod and other poems* (1893, in-8); — *The Ascent of man* (1894, in-8).

— Le docteur Magitot, mort le 23 avril, a pu être considéré comme le véritable fondateur en France de l'odontologie. Né à Paris, où il fit ses études de médecine, il se consacra dès le principe à l'étude du système dentaire. Sa thèse, soutenue en 1857, portait sur *le Développement et la structure des dents humaines*. Des recherches, faites de concert avec le docteur Robin, lui fournirent le sujet d'articles remarqués dans les *Comptes rendus et mémoires de la Société de biologie*. Nous ne pouvons dresser ici la liste des publications du savant spécialiste qui, presque toutes, ont paru dans les recueils de l'Académie de médecine et des sociétés médicales; nous rappellerons seulement que le docteur Magitot s'occupait également d'anthropologie, qu'il fut même secrétaire pendant plusieurs années de la Société d'anthropologie, et que l'Académie de médecine lui ouvrit ses portes il y a plus de quinze ans. C'est à l'occasion de sa candidature qu'il publia, selon l'usage, l'*Exposé des travaux scientifiques* accomplis par lui jusqu'en 1881 (Paris, imp. Hennuyer, 1881, in-4).

— On annonce encore la mort : de M. Alfred Biré, sénateur de la Vendée, docteur en droit, collaborateur de la *Gazette de France*, mort dans sa soixante et onzième année, le 1er mai, à Luçon; — de M. Louis James

Blairet, directeur du *Mémorial cauchois* et collaborateur de divers journaux parisiens, mort à cinquante-quatre ans, le 29 avril, à Fécamp; — de M. Joannès Blanchon, directeur de l'*Écho de Fourvières*, mort le 30 mars, à Lyon; — de M. le docteur Bodet, médecin en chef de la marine, mort à quarante-trois ans, le 23 avril, à Brest; — de M. Henri Bordeux, professeur de mathématiques au lycée Janson de Sailly, mort le 29 avril, dans sa trente-neuvième année; — de M. Louis Boué, avocat et poète bordelais, mort à quarante-huit ans, le 19 avril, à Bordeaux; — de M. le docteur Bury, ancien député de Saumur et chirurgien de l'hôtel-Dieu de cette ville, où il est mort à quatre-vingt-quatre ans; — de M. Drosne, directeur du *Nouvelliste de Seine-et-Marne*; — de M. le docteur César Dumas, mort à quatre-vingt-un ans, le 21 avril, à Mirabel; — de M. Ehrsam, ancien gérant de l'*Alsacien-Lorrain*, mort le 17 avril, à quarante-sept ans, à Saint-Maurice (Seine); — du R. P. Etchecopar, supérieur des prêtres du Sacré-Cœur, à Betharram, près de Pau, auteur d'une vie du fondateur de sa congrégation, mort le 19 avril; — de M. Paul Giffard, ingénieur; — de Mlle Guérineau, connue par des ouvrages pour la jeunesse publiés sous le pseudonyme de Marie Gué, morte à cinquante-six ans, à Niort, le 4 avril; — du général Hanateau, correspondant de l'Académie des inscriptions, mort dans sa quatre-vingt-troisième année, à Decize, le 21 avril; — de M. le docteur Junin, ancien médecin de la marine, mort à soixante-dix-neuf ans, le 5 avril; — de M. l'abbé Ladoux, ancien professeur de philosophie au collège d'Aurillac, où il remplissait également les fonctions d'aumônier, mort le 23 avril; — de M. de La Morvonnais, à qui l'on doit des écrits estimés sur les questions agricoles, mort le 25 avril; — de M. l'abbé Lebreton, curé de Sainte-Honorine-du-Fay (Calvados), astronome, correspondant de l'Observatoire, mort à soixante-six ans, le 12 avril; — de M. Victor Lemoine, professeur honoraire à l'École de médecine, vice-président de la Société géologique de France, auteur de quelques ouvrages scientifiques, mort le 30 mars; — de M. Levassor, ingénieur, mort en avril; — de M. le docteur Lingrand, président du Syndicat médical de Lille, mort à cinquante et un ans, le 12 avril; — de M. Lucas, proviseur du lycée de Niort, mort le 23 avril; — de M. Georges Maillard, journaliste et romancier, mort le 3 avril; — de M. le docteur Maisonneuve, mort à quatre-vingt-sept ans, le 12 avril, au château de la Roche-Hervé-en-Missillac (Loire-Inférieure); — de M. Gustave Oudet, avocat, journaliste et sénateur du Doubs, mort à quatre-vingts ans, le 9 avril, à Beaufort (Jura); — de M. Petel, gendre d'Alexandre Dumas père et auteur des *Idéales*, poésies (1858), mort à soixante et un ans, le 23 avril, à Châteauroux; — de M. Gustave Rousseau, sous-directeur du laboratoire de chimie à l'Université de Paris, mort le 10 avril; — de M. Arthur Serret, vice-président de la Société archéologique du Finistère, mort à cinquante-quatre ans, le 6 avril, à Quimper; — de M. le docteur A. de Soyre, mort le 1er avril, à Nice; — de M. Tolain, journaliste et sénateur, mort le 5 avril; — de M. Villot, inspecteur général des mines, mort à soixante-quatre ans, en avril; — de M. Henri Widmer, sous-chef du service météorologique à l'observatoire de Montsouris, mort à cinquante-trois ans, le 22 avril; — de M. le grand rabbin Lazare Wogue, professeur de théologie au séminaire israélite de France, mort à quatre-vingts ans, le 17 avril, à Paris.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Mativa Baljavec, connu par ses travaux sur la philologie slave méridionale, mort à soixante-six ans, le 16 mars, à Agram; — de M. A. N. Baranovskii, auteur d'études sur la climatologie de la Russie; — de M. Avksentii Petrovitch Batouev, président du tribunal de Viatka, collaborateur du *Novoé Vremia*, mort à Viatka; — de M. Léon

Berardi, ancien directeur de l'*Indépendance belge*, mort à soixante-dix-neuf ans, le 20 avril; — de M. Boulik, directeur de gymnase à Saint-Pétersbourg, auteur de publications classiques et pédagogiques; — de M. Peter von Bradke, professeur de sanscrit et de linguistique à Giessen, mort à quarante-quatre ans, dans cette ville, le 7 mars; — de M. Johannes Brahms, compositeur de musique, mort le 2 avril, à Vienne en Autriche; — de M. Jacob Brutenlohner, météorologue, mort le 25 mars, à Vienne; — de M. Andrei Mikhailovitch Dostoievskii, frère du célèbre romancier, qui laisse un volume de souvenirs, mort à soixante-douze ans, à Saint-Pétersbourg; — de M. Aleksandr Nikolaievitch Egounov, économiste russe, mort le 15 mars; — de M. Paolo Fambri, écrivain et homme politique italien, mort en avril, à Venise; — de M. Nazarii Antonovitch Favorov, professeur de théologie à l'Université de Saint-Vladimir, dont on cite notamment une Homilétique, mort le 12 janvier; — de M. V. Ja. Fedorov, président du comité de censure de Moscou, mort le 3 février; — de M. Modesto Ivanov Galanin, rédacteur au *Viestnik soudebnoi Meditsiny*, mort le 26 novembre; — du baron Eduard von Haerdtl, professeur d'astronomie à l'Université d'Innsbruck, mort le 2 mars, âgé de trente-six ans; — de M. Leo von Halban, connu par des travaux de médecine légale, mort le 28 février, à Cracovie, âgé de cinquante-neuf ans; — de M. Clement Harris, compositeur de musique, mort devant Larissa; — du baron Gustav von Heider, historien de l'art, mort à soixante-dix-sept ans, le 15 mars, à Vienne; — de M. von Heydebrand, à qui l'on doit des ouvrages sur l'équitation et les sports, mort à Vienne, le 8 avril; — de M. August. Act. Hofmann, directeur de gymnase à Saint-Pétersbourg et philologue, mort le 3 janvier; — de M. Ludwig Holländer, connu par ses recherches odontologiques, mort à Halle, âgé de soixante-quatre ans, le 12 mars; — de M. Georg. Horn, publiciste, mort le 9 mars, âgé de soixante-dix ans, à Potsdam; — de M. Robert Hunter, ancien missionnaire aux Indes, auteur d'une histoire des Indes pour les classes et d'un *Encyclopædic Dictionary* fort estimé, mort au commencement de mars; — de Sir Edvard Ebenezer Kay, magistrat anglais, connu par des *Reports* qui portent son nom, mort le 16 mars, à soixante-quinze ans; — de M. Gustav-Adolf Kenngott, professeur de minéralogie à l'Université de Zurich, mort à quatre-vingt-dix ans, en mars, à Lugano (Italie); — de M. J. von Keussler, économiste, mort à Saint-Pétersbourg, le 13 mars; — de M. Mikhail-Mikhailovitch Kouklin, écrivain russe, mort à Volodga; — de M. P.-A. Koulich, historien, mort le 7 février; — de M. N. G. Kouprianov, qui laisse des travaux estimés sur l'histoire de la médecine, mort le 20 janvier; — de M. Egor Ivanovitch Krasnoperov, auteur de nombreuses études d'économie rurale insérées dans les recueils scientifiques du gouvernement de Perm, mort le 10 janvier; — de M. Konrad Krez, poète allemand, mort le 8 mars, à Milwaukee; — de M. Eduard Külke, publiciste autrichien, mort le 26 mars, à Vienne; — de M. Ilia Hitch Lebedinskii, professeur à l'académie médico-militaire de Saint-Pétersbourg, mort le 9 janvier; — de M. Petr. Gavrilovitch Lebedintsev, archiprêtre de Kiev, archéologue dont les dissertations sont éparses dans les recueils savants de Kiev et de la Russie, mort le 3 décembre; — de M. Edvard Lembke, poète danois, mort à Copenhague, le 20 mars; — de M. Ivan Ignatievitch Malyehevskii, professeur ordinaire à l'Académie ecclésiastique de Kiev, et auteur de publications sur l'histoire ecclésiastique; — de M. de Marbaix, écrivain médical belge, mort le 14 mars, à Louvain; — de M. Célestin Martin, avocat et écrivain genevois, mort en mars; — de M. John Biddulph Martin, banquier et écrivain anglais, mort le 20 mars, aux îles Canaries; — de M. Paolo Mencacci, écri-

vain catholique italien, mort à Rome, le 4 avril; — de M. A.-P. Milioukov, auteur de recherches sur l'histoire de la poésie russe et de volumes de voyages, mort le 6 février; — de M. Gregorii-Nikolaevitch Minkh, professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Vladimir, mort le 12 décembre, à Saratov; — de M. Oukolov, romancier russe, mort le 7 mars; — de M. A.-F. Proussak, professeur à l'Académie de médecine militaire, mort le 20 janvier; — de M. August Radnitzky, poète dialectal, mort à quatre-vingt-sept ans, le 22 mars, à Mattsee; — de M. José Rizal, romancier et ethnographe espagnol, mort le 30 décembre, aux Açores; — de M. Emil Rittershaus, poète, mort à soixante-quatre ans, le 8 mars, à Barmen; — de M. Ch.-M. Schols, mathématicien, mort le 17 mars, âgé de quarante-huit ans, à Delft; — de M. Stanislav S. Sennitskii, archéologue et numismate, qui, entre autres ouvrages, laisse un volume en français sur *les Elsevier de la bibliothèque de l'Université de Varsovie;* — de M. Sparrow Simpson, bibliothécaire de Saint-Paul et recteur de Saint-Vast, auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels une *History and Legend of Saint-Vedast*, mort en avril; — de M. Andrei Petrovitch Smirnov, professeur à l'Académie ecclésiastique de Moscou, auteur d'une biographie du patriarche moscovite Philarète Nikititch, mort le 1er décembre; — du R. P. Stickey, supérieur du collège du Corpo Santo, à Lisbonne, mort à cinquante-deux ans, le 10 avril, dans cette ville; — de M. Mikhaïl Ivanovitch Stoukovenkov, professeur de dermatologie à l'Université de Saint-Vladimir, auteur de travaux importants et notamment d'une étude comparative sur les écoles dermatologiques de France et de Vienne, mort le 14 mars, à Kiev; — de M. John James Sylvester, professeur de mathématiques à l'Université d'Oxford et auteur de nombreux travaux, mort le 15 mars, à quatre-vingt-trois ans; — de M. Tsickanovitch, journaliste et romancier, mort le 25 février; — de M. Dmitri Porfirievitch Velitchkovskii, écrivain médical, mort à Omsk; — de M. Philipp Wasserburg, publiciste catholique allemand, mort à soixante-dix ans, à Mayence, le 16 avril; — de M. Hermann Wiener, professeur de langue et de littérature grecques à l'Université de Lausanne, mort à quatre-vingt-deux ans, le 24 mars; — de M. Auguste Wittich, bibliothécaire de Königsberg, mort à soixante-dix ans; — de M. O. Zdekauer, médecin et auteur de publications médicales en russe et en allemand, mort le 15 janvier.

Institut. — Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 2 avril, M. S. Reinach a communiqué une lettre de M. Perdrizet, annonçant la découverte d'une statue de bronze du ve siècle à Creusis en Béotie, et M. Héron de Villefosse a communiqué une lettre de M. Ducroquet contenant deux inscriptions latines récemment découvertes à Oudna (Tunisie); M. Héron de Villefosse a communiqué ensuite un mémoire de M. Jullian, de Bordeaux, sur deux tablettes magiques trouvées à Chagnon (Charente-Inférieure); M. de Mély a fait une communication sur la sainte Lance; M. Max Van Berchem a communiqué plusieurs inscriptions des Assassins de Syrie; M. Collignon a continué la lecture du mémoire de M. Helbig. — Le 9, M. Clermont-Ganneau a communiqué une lettre adressée de Jérusalem par le P. Germer-Durand, au sujet de la mosaïque découverte à Madiva et qui représente une grande carte de la Palestine exécutée à l'époque byzantine; M. Max van Berchem a terminé sa lecture commencée le 2; M. de Mély a communiqué le résultat de ses recherches relatives à la sainte Lance d'Allemagne; M. Oppert a rendu compte de ses nouvelles recherches métrologiques sur les mesures de capacité de la Mésopotamie. — Le 14, M. Ph. Berger a fait une communication sur l'église du Saint-Sépulcre; M. Paul Tannery a fait une communication sur une correspon-

dance inédite échangée vers 1025, entre un Rambaud, écolâtre à Cologne, et un certain Raoul, maître aux écoles de Liège; M. U. Robert a donné lecture d'une étude sur les testaments de l'officialité de Besançon; M. René Dussaud a rendu compte de son voyage en Syrie dans l'Akkar et le Djebel-Ansariyé. — Le 23, le P. de la Croix a communiqué le résultat des fouilles qu'il a entreprises au Villeret, près de Berthouville (Eure); M. Piette a fait une communication sur une statuette d'ivoire de la période préhistorique découverte à Brassempouy; M. Clermont-Ganneau a donné lecture d'une note de M. le docteur Rouvier, de Beyrouth, sur un poids antique en plomb trouvé dans cette ville. — Le 30, M. Thureau-Dangin a communiqué un premier essai d'interprétation des principaux passages de l'inscription de la stèle des Vautours du musée du Louvre; M. Bénédite a présenté un trésor d'orfèvrerie provenant de Dahschoûr (Égypte); M. U. Robert a terminé la lecture de son mémoire commencée le 14.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 5 avril, M. Guillot a donné lecture d'un ouvrage de MM. Lailler et Vonoven intitulé *les Erreurs judiciaires et leurs causes.* — Le 10, M. Waddington a commencé la lecture de la première partie de son mémoire sur Aristote écrivain et moraliste; M. F. Rocquain a commencé la lecture de son ouvrage : *Derniers Épisodes du grand schisme.* — Le 24, M. Waddington a terminé la lecture commencée le 10.

Concours et prix. — *Académie française.* — Le 1er grand prix Gobert (9,000 fr.) a été décerné à M. Ch. Lacombe pour son ouvrage intitulé: *Vie de Berryer, d'après les documents inédits;* le 2e prix Gobert (1,000 fr.) a été décerné à M. Ch. Kohler pour son ouvrage intitulé: *Les Suisses dans les guerres d'Italie, de 1506 à 1512.* — Le prix Therouanne (4,000 fr.) a été décerné à M. P. Dognon pour son ouvrage : *Les Institutions politiques et administratives du pays de Languedoc du XIIIe siècle aux guerres de religion.* — Deux accessits de 1,000 fr. dans le concours pour le prix de poésie, ayant pour sujet *Salamine,* ont été décernés à MM. G. Schefer et Ph. Dufour.

Académie des sciences morales. — Prix Victor Cousin. Le sujet mis au concours pour 1900 (4,000 fr.) est le suivant : Étude sur Alexandre d'Aphrodisiade. 1° Dans une première partie, les concurrents analyseront les principaux commentaires d'Alexandre et indiqueront les secours qu'on en peut tirer pour l'interprétation de la philosophie d'Aristote ; 2° dans une seconde partie, ils étudieront les ouvrages personnels d'Alexandre et feront connaître ses propres doctrines philosophiques; 3° enfin, dans une conclusion, ils détermineront la place qu'Alexandre d'Aphrodisiade occupe parmi les commentateurs d'Aristote.

— L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen met au concours (délai pour la remise des manuscrits, 1er juin de l'année du concours), pour le prix Bouctot (500 fr.), en 1898 : Étude critique sur les meilleurs appareils actuellement employés pour l'humidification et la ventilation des ateliers industriels ; conditions théoriques et pratiques que doit remplir un appareil ; en 1899 : Étude critique sur les œuvres de Saint-Évremont.

— La Société Jablonowski met au concours les sujets suivants : I. *Section d'histoire et d'économie,* pour 1897, La langue des diplômes allemands dans la chancellerie de Charles IV ; pour 1898, Description comparative de l'industrie nationale chez les peuples indigènes d'une ou plusieurs contrées extraeuropéennes ; pour 1899, Causes économiques et sociales de l'établissement des associations dans les derniers temps de l'histoire grecque, vie et rôle de ces associations ; pour 1900, Étude d'après les inscriptions et les sources littéraires de la situation juridique et sociale des artisans dans l'an-

tiquité grecque, et organisation économique des métiers ; II. *Section des sciences mathématiques et naturelles*, 1897, Méthodes d'intégration des équations différentielles partielles du deuxième degré et de degré supérieur, qui forment un groupe indéfini de transformations ; 1898, Solution des problèmes simplement indiqués dans les Recherches de Green sur les valeurs de la loi $\frac{1}{rn}$; 1899, Conditions de la formation dans les substances cristallisables des diverses formes cristallines et de leur combinaison ; 1900, Causes déterminantes. La valeur de chaque prix est de 1,250 fr. Le délai pour la remise des manuscrits (en allemand, latin ou français) est le 30 novembre de l'année du concours.

— La Faculté philosophique de l'Université de Munich met au concours pour le prix Frohschammer, qui sera décerné pour la première fois en l'an 1900, une Analyse psychologique de la volonté. Le délai pour la remise des manuscrits est fixé au 1er octobre 1899. Le prix est d'une valeur de 2,000 fr.

— La Faculté philosophique de l'Université de Gœttingue met au concours pour le prix Beneke (1er prix, 4,250 fr. ; 2e prix, 850 fr.), à décerner en 1900 (remise des manuscrits, 31 août 1900), une étude sur l'influence de Gerlach Adolph von Münchhausen sur le développement de la vie intellectuelle en Hanovre.

Paris. — M. Jules Cauvière publie le rapport qu'il a présenté au congrès de Reims, en octobre 1896, sur *le Divorce au point de vue catholique et social* (Paris, imp. Gainche, gr. in-8 de 6 p.). Il a magistralement résumé en aussi peu de pages tout ce que l'on peut dire de mieux sur ce grave sujet.

— A propos de l'Exposition universelle de 1900, dont le projet est à peine arrêté, M. J. Rousseau (Paris, 45, rue Taitbout) a eu la pensée de lancer un ouvrage, assurément peu ordinaire, intitulé : *Le Livre du siècle*, et pour lequel une souscription est ouverte au prix de 160 fr. l'exemplaire (minimum 3 volumes) pour l'édition ordinaire, et de 500 fr. pour l'exemplaire sur Whatman, Chine ou Japon. Cette œuvre considérable sera rédigée et illustrée par « les maîtres du jour. » Elle comprendra deux parties : « La première partie sera consacrée à une revue générale et détaillée du siècle ; elle enregistrera tous les faits voués à l'histoire, toutes les manifestations du génie national ; elle fera connaître ou rappellera, par le récit, l'étude ou l'analyse, ces hommes, ces actes et ces choses que l'Exposition se propose de remettre sous nos yeux ; ce sera, profondément fouillée et mise en lumière dans tous ses détails essentiels, la vie même de notre pays durant ces derniers cent ans, cent ans de la course au progrès fournie par nos pères et après eux par nous-mêmes. La seconde partie sera le complément de la première. L'Exposition devant s'appliquer à nous restituer, en un superbe groupement de vues, le siècle qu'elle a pour mission de célébrer, notre seconde partie, compte rendu pour ainsi dire photographique de l'Exposition, sera, par l'image et le document, non seulement le procès-verbal artistique de cette fête historique, mais encore la démonstration et le commentaire des faits enregistrés dans la première. » — Voilà ce qu'on nous promet. Le numéro spécimen que nous venons de recevoir (gr. in-4 de 59 p.) s'annonce bien. La première gravure (hors texte) se compose d'un ensemble de trois médaillons où sont représentés les portraits des trois plus grandes célébrités du siècle finissant : Napoléon au sommet ; au-dessous, Pasteur à gauche, et V. Hugo, à droite : un Corse et deux Franc-Comtois.

— M. l'abbé Ingold a mis bien des choses curieuses et savantes dans sa forte brochure sur *Bossuet et le Jansénisme. Notes historiques* (Paris, Hachette, gr. in-8 de 155 p.). Dans la première partie *(Bossuet a-t-il été janséniste ?)*, il

prouve jusqu'à l'évidence que le grand évêque a toujours été parfaitement orthodoxe. Dans la seconde partie *(Bossuet a-t-il favorisé le jansénisme?)* il prouve d'une façon non moins éclatante que son héros n'eut jamais rien à se reprocher sur ce point. Enfin, dans la troisième partie *(Réponse à quelques objections)*, il donne de décisives explications au sujet des doctrines de Bossuet qui semblent se rapprocher du jansénisme, au sujet de ses liaisons avec quelques jansénistes, au sujet de son opinion sur les jésuites. Dans quatre appendices sont traitées les questions suivantes : I. *La prétendue Justification des Réflexions morales;* II. *Les Jansénistes ont-ils détruit ou altéré certains écrits de Bossuet?* III. *Les Éditions des œuvres complètes de Bossuet;* IV. *Bossuet et Fénelon.* En ce qui regarde cette dernière note, nous aurions quelques réserves à faire, car M. l'abbé Ingold nous semble un peu trop sévère pour l'adversaire de l'évêque de Meaux. C'est le seul passage discutable dans le riche ensemble de notes historiques qui complètent si bien tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur Bossuet.

— *Le Catalogue général des manuscrits français de la Bibliothèque nationale*, rédigé avec autant de soin que d'activité par M. Henri Omont, vient de s'enrichir d'un nouveau tome, le troisième, relatif aux anciens petits fonds français et où sont mentionnés les numéros 25697-33269 du fonds français (Paris, Leroux, gr. in-8 de XIV-456 p.). On trouve en tête du volume le *Répertoire alphabétique des principaux noms d'auteurs et de matières*, et, à la fin (365-451), la *Concordance des numéros anciens et actuels des manuscrits des petits fonds français.*

— Bien vite, notons au passage *la Crète dans l'image*, par M. J. Grand-Carteret (Paris, May, in-18 de 144 p. Prix : 2 fr.). Rien ne saurait être plus d'actualité. Après avoir rétroactivement jeté un coup d'œil sur la caricature dans ses applications à la Grèce de 1821 à 1870, l'auteur, en deux chapitres aussi brefs que suggestifs, résume les différents caractères des images, c'est-à-dire des charges publiées sur les événements actuels de Crète et de Grèce. Il y a là une quantité respectable de reproductions de toutes provenances : grecques, turques, françaises, allemandes, anglaises, autrichiennes, italiennes, russes, belges, américaines, etc. Chaque image, outre l'indication exacte de sa provenance et de sa date, comporte un texte explicatif. Cette publication arrive un peu tôt; car le canon gronde encore en Orient. Espérons que M. J. Grand-Carteret lui donnera une suite, quand la paix sera conclue.

— A signaler une nouvelle publication mensuelle : *La Revue de l'art ancien et moderne*, dirigée par M. Jules Comte, dont le premier fascicule a paru le 10 avril (60 fr. par an, 65 fr. pour les départements, 72 fr. pour l'étranger. Édition de luxe, 120, 125, 135 fr.). Outre des correspondances étrangères, des nouvelles artistiques et une bibliographie des ouvrages relatifs aux arts, ce fascicule comprend les articles suivants qui donnent une idée de la manière dont est conçu le recueil : Homolle, *l'École française d'Athènes;* Max Collignon, *les Nouvelles Terres cuites du Louvre;* Leprieur, *Jean Fouques;* Peraté, *le Tombeau de Pasteur;* Eugène Müntz, *Vittore Pisanello;* Maurice Maindron, *Une Dague de la collection Ressmann;* Henri Beraldi, *Propos de bibliophile.*

— La librairie Oudin a en souscription deux forts volumes au prix de 10 fr., sous ce titre : *Royalistes français devant le Baptistère de Reims. Notions fondamentales et documentées de la doctrine nécessaire aux questions de demain.* L'ouvrage que signent MM. le duc des Cars, Louis Delalande, La Tour du Pin-Chambly, marquis de la Charce, le comte Eugène de Lur-Saluces, Paul de Malijay, Fernand de Parseval, G. de Pascal et le comte de

Ségur-Lamoignon, est divisé en quatre parties, dont voici le sommaire : « Ire partie, Rappel des enseignements cathédratiques du Très Saint-Père le Pape régnant, auxquels les royalistes français doivent apporter leur intégrale adhésion, en tant que fils de l'Église ; y trouvant, de plus, en tant que fils de la patrie française, la confirmation tout aussi intégrale de la persévérance à garder, comme de la ligne à suivre, dans leur fidélité politique ; IIe partie, Répertoire de Titres sacrés authentiquant la mission providentielle du royaume de France, d'où ressortent les modes de sa continuité historique ; et témoignant combien la sainte Église romaine, dans ses prières liturgiques pour la personne du Roi, fait participer le peuple chrétien en union avec lui aux trésors des faveurs spirituelles ; IIIe partie, Relevé des Œuvres pastorales de feu Mgr Berteaud, évêque de Tulle et l'un des Pères du concile du Vatican ; contenant, en quatre chapitres, la synthèse d'une profession de foi catholique et nationale : le Verbe, le Pape, l'Évêque, la France ; — IVe partie, Extraits des Œuvres pastorales de feu Mgr Pie, évêque de Poitiers, l'un des Pères du concile du Vatican, cardinal de la sainte Église de Rome ; formant série de leçons concordantes sur la politique sociale, la politique sacrée et la politique apostolique. »

— Nous avons signalé en son temps les lectures faites à l'Académie des inscriptions par M. Léon Dorez sur le procès de Pic de la Mirandole. Voici, dans la *Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie,* de la librairie Leroux, un élégant volume, écrit en collaboration avec M. Louis Thuasne, où sont utilisés et publiés les documents nouveaux visés dans cette communication : *Pic de la Mirandole en France* (in-18 de 218 p.). Les documents groupés sous six rubriques comprennent : 1° Une lettre d'Alessandro Cortese à Pic de la Mirandole, en date de 1487, et qui montre le bon souvenir que Pic avait laissé en France de son premier séjour ; 2° une lettre écrite la même année par Ermolao Barbaro à Roberto Salviati ; 3° une lettre de Michel Marulle à Pic en date du 5 juillet 1488 ; 4° les actes du procès de Pic, si heureusement retrouvés par M. Dorez ; 5° des extraits de la correspondance des nonces à la cour de Charles VIII, relatifs à leurs démarches pour empêcher Pic de trouver un asile en France et pour amener son arrestation ; 6° la reproduction d'une dédicace de Simon de Phares à Charles VIII, intéressante par l'allusion qui y est faite à Pic. Ces documents, qui forment un ensemble fort important, sont précédés d'une sorte d'introduction dans laquelle est retracée l'histoire des fameuses neuf cents thèses, du procès et de la condamnation de Pic. Chemin faisant, MM. Dorez et Thuasne donnent sur divers personnages des renseignements intéressants, que permet de retrouver aisément la table alphabétique qui termine l'ouvrage ; nous noterons particulièrement les notes sur Robert Gaguin. M. Dorez, qui a déjà publié sur Pic de la Mirandole, dans les revues françaises et italiennes, des notes et des documents curieux, annonce la prochaine publication d'une étude complète sur le célèbre humaniste. D'après l'avant-goût que nous en a donné M. Dorez, ce volume ne peut manquer d'être fort intéressant et fort neuf.

— Sous la direction de M. Henri Pensa a été fondée au début de l'année une *Revue diplomatique et coloniale*, bimensuelle, qui a pris, avec son quatrième numéro (15 avril), le titre *Questions diplomatiques et coloniales* (Paris, 19, rue des Saints-Pères. 10 fr. par an pour la France ; 12 fr. 50 pour l'Union postale). Il n'est pas besoin d'expliquer l'objet de la revue ; son titre par lui seul en dit assez. Chaque numéro comprend une chronique bien fournie avec les rubriques suivantes : Revue de l'opinion en France ; revue de la presse étrangère sur la politique extérieure ; renseignements économiques ; bibliographie et chronologie des événements politiques. Parmi les

collaborateurs qui ont fourni des articles aux premiers numéros, nous remarquons le R. P. Charmetant, MM. Deluns-Montaud, Marcel Dubois, Jean Hess, Georges Blondel, Guillaume Capus, Alfred Grandidier. Notons l'enquête de M. Jean Hess sur le mouvement colonial et les réponses qu'elle a provoquées de la part de Mgr Alex. Leroy, de MM. Grandidier, Novicow, Stanley, Charles Dilke et Marcel Dubois.

— Notre collaborateur M. Henri Stein vient de lancer le premier fascicule d'une revue qui forme en quelque sorte la suite de la *Revue internationale des archives, des bibliothèques et des musées*, qu'avait entreprise la librairie Welter et dont il n'a paru que huit numéros. *Le Bibliographe moderne, courrier international des archives et des bibliothèques* (Paris, 38, rue Gay-Lussac. 10 fr. par an, 12 fr. 50 pour l'étranger), paraît par fascicules bimestriels, dont le premier (janvier-février 1897) vient seulement d'être distribué. Il contient, outre une chronique et des comptes rendus, les morceaux suivants : 1° Fragments d'une théorie générale de la bibliographie, par M. Stein, article fort intéressant où l'auteur indique les principes qu'il faut suivre selon lui dans la description des livres ; plusieurs points sont assez délicats et prêteraient à discussion ; 2° Bibliographie des musées d'art de Suède, par M. John Kruse ; 3° La nouvelle organisation des Archives nationales à Paris ; 4° Note inédite sur Guillaume Fichet, par M. Stein ; 5° Une bibliographie, par M. de Curzon, des ouvrages relatifs à Schubert.

— Dans le travail, fort bien documenté et d'une remarquable érudition, que M. Bouly de Lesdain vient de publier sur *les Variantes dans les armoiries* (Saint-Amand (Cher), Bussières frères, in-12 de 50 p.), nous lisons à la page 30.... « quatre cas où l'aigle « éployée, » c'est-à-dire à deux têtes.... Mais une aigle à deux têtes ne peut pas être dite simplement éployée, car l'éployé est « un vol étendu ; » ainsi, par exemple, l'aigle à deux têtes qui figure dans les armes des Châteauclos ne saurait être appelée « éployée, » puisqu'elle est « au vol abaissé ; » comment qualifier l'aigle représentée dans les armes des Flansen, qui, bien qu'étant « au vol éployé, » n'a pas deux têtes, mais une seule, encore est-ce une tête de loup ! La qualification d'éployée donnée par quelques auteurs héraldiques, déjà même au XIIe siècle, ne pouvait indiquer une aigle à deux têtes, puisque la création de cette figure ne date que du XVe siècle, époque où elle fut prise par Sigismond comme symbole de la réunion, sous un même sceptre, des empires d'Orient et d'Occident.

— Nous pensions que tout avait été dit et écrit au sujet des Lusignan, et voici qu'après les conclusions si logiques de MM. de Mas-Latrie, de Tourtoulon, etc., M. le chanoine Pascal vient de publier une nouvelle *Histoire de la maison royale de Lusignan* (Paris, Vanier, in-8 de 200 p.). Nous avons vainement cherché dans cet ouvrage le seul fait caractéristique capable de lui donner l'autorité historique à laquelle prétend son auteur, c'est-à-dire la filiation régulière (voire par le côté irrégulier) des Lusignan de nos jours, soit comme issus d'Hugues IV (1360) ou de Jacques III (1470), faute de quoi M. Pascal, — il doit bien s'en douter un peu, — est loin de nous convaincre au sujet de la « survivance » qu'il préconise ; il y a au fond de cette œuvre trop de faits contestables pour être admis sans preuves.

— La librairie Flammarion vient de publier *Nos Peintres et sculpteurs, graveurs, dessinateurs*, par M. Jules Martin (in-32 de 389 p.). Ce gracieux petit volume, qui fait partie de la *Collection contemporaine illustrée*, forme une suite de notices biographiques très succinctes, mais non moins précises, d'artistes dont les œuvres ont été remarquées dans les divers Salons et Expositions. Presque toutes ces notices sont accompagnées d'un portrait. La

présente série de célébrités ou notoriétés artistiques doit comporter un second volume dont nous signalerons avec plaisir l'apparition.

— Mentionnons deux plaquettes intéressantes de M. F. Simon. La première, *l'Entrevue de Péronne* (Paris, Retaux, in-32 de 19 p.), est un petit drame en vers comportant trois personnages : Louis XI, Charles le Téméraire et Philippe de Commines. L'auteur a su admirablement mettre en présence ces trois caractères bien connus et en tirer des effets dramatiques au plus haut point et parfois comiques. — Trois personnages également s'agitent dans *Trouvère et Troubadour*. Quoique d'un tout autre genre, cette pièce se recommande par les mêmes qualités. La prose est amusante et les vers sont bien frappés.

— M. le comte de Puymaigre publie de savantes et curieuses *Notes sur un recueil de romances judéo-espagnoles* (Versailles, imp. Cerf, gr. in-8 de 10 p. Extrait du tome XXXIII de la *Revue des Études juives*). Nul n'ignore combien notre collaborateur est compétent en tout ce qui regarde la littérature de l'Espagne et, en particulier, la poésie populaire de ce pays. Au sujet des *Romances judéo-espagnoles* recueillies et publiées par M. Abraham Danon, l'habile critique a indiqué divers rapprochements entre ces romances transportées en Turquie par les juifs expulsés de l'Espagne en 1492, et les chants populaires d'origine espagnole qui leur ont servi de modèle et dont plusieurs ont trouvé place dans son *Romanceiro* (1889).

— Ainsi que nous l'avons fait pour le livre de M. Laurie : *Atlantic*, nous nous bornerons à mentionner ici l'édition in-18 du récit que M. Edmond Neukomm a consacré aux navigateurs qui ont abordé le continent américain depuis les Normands du xe siècle jusqu'à Christophe Colomb (Paris, Hetzel, 360 p., avec grav. Prix : 3 fr.). Le *Polybiblion* a donné l'analyse de ce volume à propos de son édition gr. in-8 (t. LXIV, p. 509).

— On trouve dans la livraison du 20 mars dernier de la *Revue encyclopédique Larousse* (p. 229-232) un curieux article de M. Albert Cim sur *la Profession d'homme de lettres*. Quoique assez brève, cette étude est très documentée; elle mérite d'être lue parce qu'elle met en garde les imprudents que tente malgré tout la littérature. Plus que jamais, il est difficile aujourd'hui, non seulement d'arriver à la gloire et à la fortune en écrivant, mais même de vivre uniquement de sa plume. Ces quelques pages constituent une sorte de douche réfrigérante, salutaire pour beaucoup de jeunes cerveaux.

— La brochure de M. Léopold Delisle : *L'Examen du privilège d'Innocent III pour le prieuré de Lihons* (Paris, gr. in-8 de 14 p. Extrait du tome LVII de la *Bibliothèque de l'École des chartes*) est le complément et la confirmation du mémoire sur les actes d'Innocent III publié dans le même recueil en 1857 et où l'éminent critique avait émis des doutes sur l'authenticité d'un privilège accordé au prieuré de Lihons, le 17 juin 1204. Un facsimilé de la bulle suspecte est joint à la brochure, où l'on trouve d'importantes observations sur le chartrier de Cluny (avec addition au *Recueil des chartes* publié par M. Bruel) et sur les *Regesta* de Potthast.

— M. Eugène Halphen a fait imprimer pour quelques amis, sous le titre de *Miettes d'histoire, pièces inédites publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale* (Paris, Lahure, petit in-8 de 46 p.), un recueil de lettres de Marie de Médicis à Mme de Montglat, gouvernante des enfants du roi Henri IV, et à diverses autres personnes, notamment à l'abbé Rucelay, à Éléonore de Médicis, duchesse de Mantoue, sœur de la reine, à la femme de Concini, etc., tirées du volume LXXXVI des cinq cents Colbert. Le savant éditeur a entouré ces lettres d'excellentes notes empruntées aux chroniqueurs Heroard, L'Estoile, Tallemant des Réaux, etc., et à divers érudits et

historiens de notre temps, Armand Baschet, Berger de Xivrey, Zeller, etc.

— L'*Annuaire du Conseil héraldique de France*, dixième année (Paris, 45, rue des Acacias, in-18 de xx-530 p.), contient les communications suivantes : *Origine des Terrail*, par le vicomte O. de Poli (lequel annonce qu'il prépare un livre sur *les Compagnons de Bayard)*; *les Variantes dans les armoiries*, par M. L. Bouly de Lesdain; — *Les Limousins aux croisades*, par le chanoine A. Lecler; — *Sources d'un nobiliaire du Maine*, par M. Paul de Farcy; — *Vieux us et coutumes. Billets d'obsèques et lettres de faire part*, par le vicomte de Poli (mémoire de plus de cent pages que nul lecteur ne trouvera trop long, tant il est curieux et même piquant); — *Poésies*, par MM. Ch. Vincent, baron de Barghon de Fort-Rion, marquis de Granges de Surgères, marquis de Pimodan, Achille Millien, O. de Poli, Émile Travers, Georges de Villiers de l'Isle-Adam, comte Alph. de Visien, baron Gaétan de Wismes; — *Le Sceau du Saint-Office*, par Mgr X. Barbier de Montault; — *Le Blason dans l'art*, par M. Henry Gourdon de Genouillac; — *Les Sépulcrines de Bouillon*, 1626-1794, par M. Paul Pellot; — *La Noblesse de France au feu (armée de Condé)*, par M. René Bittard des Portes; — *Un Homme de guerre oublié : Michel Le Courtois de Surlaville, lieutenant général des armées du Roi (1714-1796)*, par M. Gaston du Bosc de Beaumont; — *Dominique de Pradt, archevêque de Malines*, par le marquis de Lastic Rochegonde; — *La Maison de France et ses armes*, par le vicomte O. de Poli; — *Jurisprudence nobiliaire*, par Gérard de Niort.

— On ne lira pas sans émotion la belle notice biographique du comte G. Baguenault de Puchesse sur *Édouard de Cazenove de Pradine, membre de l'Assemblée nationale de 1871, député de la Loire-Inférieure 1838-1896*. Extrait du *Correspondant* des 10 et 25 janvier 1897, in-8 de 52 p.). La brochure est presque entièrement composée, d'une part, de citations des lettres du mutilé de Loigny et des lettres de son père, d'autre part, de récits intimes tels que peut les retracer un ami qui a tout vu, tout connu.

Franche-Comté. — M. Julien Feuvrier continue ses intéressantes études historiques sur la ville de Dole, dont il est l'archiviste, par une brochure sur *les Chevaliers du noble et hardy jeu de l'arquebuse de la ville de Dole* (Dole, A. Krugell, in-8 de 70 p., avec 2 planches. Extr. des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*). L'auteur débute par un résumé de l'histoire de l'organisation des compagnies d'archers, d'arbalétriers et d'arquebusiers en général, puis il passe aux détails qui concernent spécialement la Franche-Comté. Entre autres choses, il appert de ce travail que les deux Bourgognes (Comté et Duché) qui, depuis le roi de France Charles VIII, vivaient sous des souverains différents, entretenaient des relations de bon voisinage : de part et d'autre, l'on se visitait ; on luttait d'adresse pour l'obtention de prix parfois importants : à Ornans, notamment, le prix de tir fut, en 1624, d'une valeur de 3,600 francs. M. Feuvrier met en lumière de curieux incidents et raconte le rôle glorieux ou mesquin des chevaliers de l'arquebuse soit pendant, soit après les guerres qui se terminèrent par la rentrée de la Franche-Comté dans la grande nation française, et il poursuit son étude jusqu'à la suppression de l'institution par décret de l'Assemblée nationale (13 juin 1790). Une fois de plus, l'érudit M. Feuvrier a droit à toutes nos félicitations.

— Dans un opuscule intitulé : *La Rose de Saint-Jean* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 19 p.), M. le chanoine Suchet fait la description exacte et résume avec beaucoup de critique l'histoire d'une pierre en forme de rose que le pape Léon IX, se trouvant à Besançon en 1050, a placée sur l'autel qu'il consacrait dans la cathédrale de Saint-Étienne, détruite depuis 1674. A ce moment, ladite rose (un marbre mesurant un mètre sept centimètres de

diamètre et onze centimètres d'épaisseur) fut transportée dans l'église Saint-Jean, où elle se trouve encore aujourd'hui. A quelle époque ce vénérable monument d'archéologie chrétienne, — qui semble remonter, sinon au IVe siècle, du moins, selon les auteurs, au Ve, au VIe ou au VIIe siècle, — a-t-il été apporté à Besançon? M. Suchet échelonne cette date entre l'an 320 et l'an 1033, au moyen de cinq propositions sur lesquelles, en l'absence de documents certains, il n'a pu se prononcer. Intéressante dissertation appuyée de quatre « preuves » et relevée d'une vignette et d'une grande planche.

— M. A. du Saussois vient de publier une biographie sur *Pasteur (Louis), grand savant français* (Paris, 21, rue d'Uzès, in-16 de 103 p., avec portrait). C'est une œuvre de vulgarisation très recommandable pour les bibliothèques populaires fréquentées par les ouvriers. Dégagée d'appareil scientifique, elle ne peut manquer de plaire au public spécial et nombreux pour lequel elle a été écrite.

— Un délégué cantonal, M. le docteur Guelle, a prononcé, le 16 août dernier, à la distribution des prix des écoles communales de Bellevue-la-Montagne, une allocution ayant pour sujet *Pasteur au point de vue éducatif* (Le Puy, imp. Régis Marchessou, in-32 de 11 p.). Bien que cela ne soit pas indiqué, il nous paraît que ces pages sont extraites d'un journal de la Haute-Loire. L'idée est excellente et la manière dont elle est présentée est bonne; mais pourquoi l'auteur nous parle-t-il de « l'homme religieux s'inclinant devant le mystère de l'infini ? » C'est trop vague, en vérité : Pasteur était un chrétien convaincu, pratiquant; il eût fallu, pour être exact, le dire nettement : M. Guelle semble avoir reculé devant ce détail qu'il importe de préciser, surtout quand on rappelle le souvenir du grand homme devant la jeunesse.

Guyenne et Gascogne. — M. Pierre Meller a donné la *Généalogie de la famille Buhan* (Bordeaux, gr. in-8 de 13 p.), d'ancienne bourgeoisie bordelaise, anoblie par lettres patentes du mois de mai 1785. Signalons en cette généalogie une notice (p. 6-8) sur Jean Laurent de Buhan, le quatorzième enfant d'un commissaire d'artillerie, lequel Laurent devint un des plus célèbres avocats de Bordeaux.

Provence. — Mentionnons les *Paroles prononcées aux obsèques de l'abbé J.-H. Albanès, le 5 mars 1897, à Auriol*, par L. de Berluc-Perussis (Aix, imp. Nicot, in-8 de 5 p.). On y trouve un hommage aussi juste qu'éloquent rendu au grand érudit « dont le nom sera vénéré des Provençaux, comme celui du plus laborieux chercheur, du trouveur le plus heureux que la Provence ait connu. » — Du discours de M. de Berluc-Perussis nous rapprocherons une très belle *Lettre* circulaire adressée par Mgr l'évêque de Marseille à son clergé, « à l'occasion de la mort de M. Albanès, chanoine de la cathédrale, historiographe du diocèse » (Marseille, imp. Olive, 4 p. in-4). C'est le 4 mars, le lendemain du décès du grand travailleur, que Mgr Robert a retracé l'éloquent éloge du prêtre et de l'érudit.

— M. le chanoine Ulysse Chevalier vient de faire paraître la notice à laquelle nous faisions allusion dans notre dernière chronique : *Le Chanoine Albanès, bio-bibliographe* (s. l. n. d., in-8 de 20 p.). Un *Curriculum vitae*, aussi bref et aussi précis que possible, précède la liste, en deux cent quarante-trois articles, des ouvrages, tant imprimés que manuscrits, du regretté savant. M. le chanoine Chevalier termine par un appel (auquel nous nous associons volontiers) « aux Sociétés savantes et aux individualités notables qui voudraient contribuer à l'achèvement de l'œuvre de M. Albanès. Une seule chose nous semble essentielle : qu'elle paraisse sous son nom et que la postérité rende justice à la patience persévérante et à la scrupuleuse exactitude d'un des plus tenaces et des plus heureux chercheurs de notre siècle. »

Saintonge et Aunis. — Il y a quelques mois à peine, la Société française d'archéologie pour la conservation des monuments a publié le volume relatif à sa LXIe session (Paris, A. Picard; Caen, Delesques, in-8 de LVIII-379 p., avec 68 planches ou gravures). Les séances générales ont été tenues à Saintes et à La Rochelle, en 1894. Comme d'habitude, les procès-verbaux des séances et comptes rendus des excursions occupent ici près d'une moitié du volume. Afin de ne pas nous étendre outre mesure, constatons simplement que les excursions et les visites aux monuments offrent beaucoup d'intérêt; puis, notons les mémoires, au nombre de quatorze, qui ont trouvé place dans ce tome LXIe de la collection des *Congrès archéologiques de France*, savoir : *Les Travaux archéologiques entrepris dans le département de la Charente-Inférieure depuis cinquante ans*, par M. Charles Dangibeaud; — *Les Travaux des sociétés savantes de La Rochelle depuis 1856*, par M. Georges Musset; — *Les Fouilles de l'hôpital de Saintes*, par Mgr Julien-Laferrière; — *Notice sur l'enceinte romaine de Saintes*, par M. B. Ledain; — *Pirelonge et la question des piles*, par M. A.-F. Lièvre; — *La Question des cavaliers au portail des églises de l'Ouest, d'après les travaux publiés depuis dix ans*, par M. l'abbé J.-M.-L. Noguès; — *Peintres et sculpteurs ayant vécu à Saintes*, par M. Charles Dangibeaud; — *Notes sur le congrès archéologique de Saintes et de La Rochelle*, par M. Anatole de Roumejoux; — *Sur quelques églises romanes de la Charente-Inférieure*, par M. Henri Nodet; — *Coup d'œil sur l'évolution sigillographique dans l'Aunis et dans l'ouest de la France*, par M. de Richemond; — *L'Ornementation aux époques mérovingienne et carlovingienne*, par M. Anatole de Roumejoux; — *François Blondel à Saintes, à Rochefort et aux Antilles*, par M. Charles Lucas; — *La Juridiction consulaire et la Bourse de La Rochelle*, par M. Émile Garnault; — *Mgr Julien-Laferrière, évêque de Constantine et d'Hippone*, par M. le comte de Marsy.

Monaco. — M. Gustave Saige publie une *Note sur les origines phéniciennes de Monaco et la voie héracléenne* (imp. de Monaco, in-8 de 23 p.). C'est le résumé d'un mémoire qui doit former un des premiers chapitres d'introduction du volume sous presse de la collection des *Documents historiques relatifs à l'histoire de la principauté de Monaco*, consacré aux origines et à la période antérieure au XVe siècle. En attendant la publication du volume annoncé, on lira avec profit les pages où le savant auteur nous entretient du séjour des Phéniciens dans la région de Monaco et de l'antique route construite par les marchands de Tyr le long du littoral et que les Massaliotes perfectionnèrent et utilisèrent.

Angleterre. — La librairie Elliot Stock entreprend la publication d'une revue destinée à l'héraldique, à l'histoire nobiliaire, etc. Le titre du périodique, dont le premier numéro porte la date du 1er mai, est : *The Genealogical Magazine*.

— L'on consulte encore avec profit la *Bibliotheca britannica* publiée en 1824 par Robert Watt, et où il a consigné un nombre si considérable de renseignements sur la littérature anglaise jusqu'au commencement du XIXe siècle. Mais, parmi ceux mêmes qui ont le plus souvent recours à cet ouvrage, bien peu savent ce qu'en était l'auteur, bien peu même se soucient de le rechercher. M. James Finlayson nous offre (*An Account of the life and works Dr. Robert Watt, author of the Bibliotheca britannica*. London, Smith, Elder and Co, in-8 de 46 p.) une substantielle biographie du bibliographe, qui était en même temps un médecin et qui, sous le poids de l'écrasant labeur qu'il s'était imposé, a succombé en 1819, cinq ans avant l'apparition de sa *Bibliotheca*, à peine âgé de quarante-cinq ans. La base de la notice de M. Finlayson est celle qui a été publiée en 1835 dans le *Chambers' Biblio-*

graphical Dictionary of eminent Scotsmen. Un appendice contient : 1° le *Curriculum vitae* de Robert Watt (1er mai 1774-12 mars 1819) ; 2° la liste de ses œuvres imprimées; 3° celle de ses manuscrits; 4° la liste des ouvrages utilisés pour cette notice par M. Finlayson. Un beau portrait de Robert Watt accompagne cette excellente notice.

Autriche-Hongrie. — La section de philosophie et de théologie de la Leo-Gesellschaft a décidé la publication d'un commentaire de l'Ancien Testament. Le Comité de rédaction est composé du R. P. Flueik, professeur à Innsbruck; de MM. W.-A. Neumann, professeur à Vienne; Selbst, professeur à Mayence ; Wetter, professeur à Tübingue, et de Mgr Zschokke, dont nous signalions l'an dernier l'ouvrage considérable (t. LXXVI, p. 253) sur les études théologiques en Autriche. Le commentaire doit comprendre douze volumes de trente à trente-cinq feuilles chacun. Le texte auquel se référera le commentaire est celui de la Vulgate, qui ne sera pas reproduit et pour lequel le comité recommande particulièrement l'édition Fillion. Le commentaire, qui doit être à la fois court, clair et scientifique, comprendra une traduction allemande de la Vulgate et aussi une traduction du texte primitif quand la Vulgate s'en est écartée. C'est la maison Mayer et Cie, de Vienne, à laquelle est confiée la publication de ce commentaire, dont nous aurons sans doute occasion de reparler à nos lecteurs.

Italie. — M. Ernesto Monaci vient de faire paraître (Città di Castello, S. Lapi) le second fascicule de son importante *Crestomazia italiana dei primi secoli* (p. 185-520). Cette nouvelle livraison comprend une centaine d'extraits ou séries d'extraits de divers auteurs ou d'œuvres anonymes du xiiie siècle; les textes, d'une assez grande variété et de sujets et de dialectes, sont précédés de notices courtes, mais substantielles; les morceaux en vers sont en plus grand nombre. A côté de noms assez peu connus on en trouvera quelques-uns de célèbres : Guittone d'Arezzo, Guido della Colonna (ou delle Colonne), Brunetto Latini, Guido Guinicelli, Jacopone da Todi, occupent dans le recueil de M. Monaci une assez large place ; le dernier auteur représenté est Guido Cavalcanti, avec lequel doit être considérée comme définitivement close la période des origines. Quelques-uns des morceaux choisis par le savant professeur de Rome intéressent d'une manière plus ou moins directe notre ancienne littérature : tel, notamment, l'*Orlandino franco-veneto* (n° 154), important spécimen de cette littérature en langage mixte, participant à la fois du français et de l'italien du nord, dont les principaux monuments se conservent à la Marcienne. La *Crestomazia* de M. Monaci est un instrument de premier ordre pour l'étude de la langue et de la littérature italienne du xiiie siècle ; elle n'aura cependant toute son utilité que lorsque aura paru la troisième livraison qui, outre une série complémentaire de textes, des notes et des corrections, devra contenir un tableau des formes grammaticales et un glossaire; on ne saurait donc trop souhaiter la prochaine publication de ce dernier fascicule.

Publications nouvelles. — *Étude sur le grec du Nouveau Testament*, par l'abbé J. Viteau (in-8, Bouillon). — *Les Évangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année au point de vue historique et archéologique*, par l'abbé G. Martin (in-18, Delhomme et Briguet). — *Theologia fundamentalis*, auctore I. Ottier. T. I. (gr. in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Institutiones theologicae de Sacramentis ecclesiae*, auctore J.-B. Sasse. I (in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *L'Eucharistie et le Mystère du Christ*, par le P. M. Bonaventure (gr. in-8, Poussielgue). — *Le Saint-Esprit*, par la comtesse Saint-Bris (in-18, Téqui). — *L'Idée du sacrifice dans la religion chrétienne*, par l'abbé M. Lepin (in-8, Delhomme et Briguet). — *Horizons du monde moral*

et religieux, par l'abbé A. Richaud (in-18, Vic et Amat). — *Trente et un jours à la gloire de Marie*, par l'abbé L. Arnoulin (in-18, Delhomme et Briguet). — *Le Petit Livre des tertiaires de Saint-François d'Assise*, par le R. P. Venance de Roulers (in-32, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Pie IX et la Jeune Communiante*, par l'abbé Vincent (in-18, Haton). — *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par T. Huc. T. X (in-8, Pichon). — *De la Capacité juridique des associations en droit civil français*, par E.-D. Rousse (in-8, Rousseau). — *Code civil allemand et loi d'introduction*, par O. de Meulenaere (in-8, Chevalier-Marescq). — *Je pense, donc je suis*, par C.-P. Viallet (in-18, Alcan). — *La Modalité du jugement*, par L. Brunschwicg (in-8, Alcan). — *La Morale de Kant*, par A. Cresson (in-12, Alcan). — *L'Opposition universelle, essai d'une théorie des contraires*, par G. Tarde (in-8, Alcan). — *Supplément au Nouveau Dictionnaire d'économie politique*, par L. Say et J. Chailley-Bert (gr. in-8, Guillaumin). — *L'Éternelle Utopie, étude du socialisme à travers les âges*, par A. von Kirchenheim, éd. française par A. Chazaud des Granges (in-18, Le Soudier). — *L'Economia sociale cristiana avanti Costantino*, da U. Benigni (in-18, Genova, Fassicomo e Scotti). — *Les Insectes nuisibles*, par A. Acloque (in-32, Alcan). — *Papers and Notes on the Genesis and Matrix of The Diamond*, by H. Carvill Lewis (in-8 cart., London and New-York, Longmans, Green). — *Leçons sur la théorie analytique des équations différentielles*, par P. Painlevé (in-4, Hermann). — *Les Timbres for ever ! suivi de Une Erreur de Daudet*, par E. Le Gros (in-18, Westhausser). — *Livre de lecture latine, faisant suite au petit traité de prononciation latine*, par le docteur A. Bos (in-12, Maisonneuve). — *Dictionnaire latin-français des noms propres de lieux*, par l'abbé Chevin (in-8, Retaux). — *La Fin de Satan*, par V. Hugo (in-18, Hetzel). — *Le Poème du Rhône*, par F. Mistral (in-18, Lemerre). — *Poésies et poèmes*, par M. Richard (in-18, Lemerre). — *Crépuscules*, par A. Fontainas (in-18, « Mercure de France »). — *L'Enchantée*, par L. Mercier (gr. in-8, Ollendorff). — *Le Récit évangélique, traduit et paraphrasé en vers français*, par R. Hanquez (in-8, Oudin). — *Visions d'épopée*, par B. Sari-Flégier (in-8 carré, Vanier). — *Plaintes du Cœur*, par Ed. Quet (in-18, Vanier). — *Amour et souvenir*, par Caritas (in-18, Haton). — *Ramuntcho*, par P. Loti (in-18, Calmann-Lévy). — *Tolla la courtisane*, par E. Rodocanachi (in-18, Flammarion). — *De toute son âme*, par R. Bazin (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Maître de l'heure*, par H. Le Roux (in-18, Calmann-Lévy). — *Joies d'amour*, par Gyp (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Vierges aux rochers*, par G. d'Annunzio, trad. par G. Hérelle (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Indestructible Passé*, par H. Sudermann, trad. de l'allemand par N. Valentin et M. Rémon (in-18, Calmann-Lévy). — *Amitié amoureuse* (in-18, Calmann-Lévy). — *Acte de raison*, par E. de la Queyssie (in-18, Plon et Nourrit). — *Bas bleu*, par H. Bezançon (in-18, Plon et Nourrit). — *Déchéance*, par J. Dieulafoy (in-18, Lemerre). — *Cœur de savant*, par P. Vigné d'Octon (in-18, Lemerre). — *Le Roman de Claudine*, par A. Melandri (in-18, Flammarion). — *Ame vaillante*, par A. Aylicson (in-18, Firmin-Didot). — *Fantoches ! Fantoches !*, par C. Épry (in-18, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Contes exotiques*, par Mme N. Sierra (in-18, Welter). — *Une Cause sensationnelle*, par R. des Varennes (in-18, Charles). — *Le Prince Alex*, par la baronne de Boüard (in-18, Tastevin). — *La Poésie contemporaine (1884-96)*, par E. Vigié-Lecocq (in-18, « Mercure de France »). — *Études sur le drame antique*, par H. Weil (in-18, Hachette). — *Pages choisies des auteurs contemporains, Jules Claretie* (in-18, Colin). — *Pièces et morceaux*, par E. Pailleron (in-18, Calman-Lévy). — *La Vie et l'Art. Sentiments et idées de ce temps*, par H. Bordeaux (in-18, Perrin). — *Geographisches Jahrbuch*, von H. Wagner (in-8, Gotha, Perthes). — *Les Étapes d'un*

touriste en France. De Paris au Tréport, par Amiens, par A. Martin (in-18, Hennuyer). — *Jahrbücher der christlichen Kirche unter dem Kaiser Theodosius dem Grossen*, von G. Rauschen (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Jeanne d'Arc tertiaire de Saint-François*, par C. Bessonnet-Favre (in-18, Bloud et Barral). — *Le Curé de Lourdes, Mgr Peyramale*, par H. Lasserre (in-18, Bloud et Barral). — *Le Grand Combat contemporain, ou l'Église et la Révolution, de 1859 à 1885*, par L. Degron (in-8, Retaux). — *L'Église libre* (in-18, Stock). — *La France et l'Angleterre en Égypte*, par A. Bourguet (in-18, Plon et Nourrit). — *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, par Demolins (in-18, Firmin-Didot). — *Adémar de Chabannes*, chronique publiée par J. Chavanon (in-8, A. Picard). — *Recueil des actes du Comité de salut public, avec la Correspondance officielle des représentants en mission*, publié par F.-A. Aulard. T. X (gr. in-8, Imp. nationale). — *Procès-verbaux du comité d'instruction publique de la Convention nationale*, publiés et annotés par J. Guillaume. T. III (gr. in-8, Imp. nationale). — *Histoire des corporations de métiers*, par E. Martin-Saint-Léon (in-8, Guillaumin). — *Mémoires d'un officier aux gardes-françaises (1789-1793)*, par le général marquis de Maleissye, publiés par G. Roberti (in-8, Plon et Nourrit). — *Les Français avant, pendant et après la guerre de 1870-71*, par le docteur E. Koschwitz, trad. par J. Félix (in-18, Welter). — *Les Hussards de Chamborant, 2e hussards (1735-1897)*, par le colonel de Chalendar (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Expédition de Madagascar. Carnet de campagne du lieutenant-colonel Lentonnet*, publié par H. Galli (in-18, Plon et Nourrit). — *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur. IV. La Chute des dantonistes*, par E. Biré (in-16, Perrin). — *Mon vieux Paris*, par É. Drumont (2e série) (in-18, Flammarion). — *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVIe siècle*, par C. J. Beautemps-Beaupré. T. IV (in-8, Pedone). — *Histoire et géographie de la Loire-Inférieure*, par E. Orieux et J. Vincent (2 vol. in-8, Nantes, Grimaud). — *Impressions d'Allemagne*, par H. Ramin (in-18, Firmin-Didot). — *Pierre le Grand*, par K. Waliszewski (in-8, Plon et Nourrit). — *Une Éducation impériale, Guillaume II*, par F. Ayme (in-18, May). — *Maçoudi. Le Livre de l'avertissement et de la revision*, trad. par B. Carra de Vaux (in-8, Imp. nationale). — *Les Amantes célèbres*, par E. Pierret (in-18, Perrin). — *Un Seigneur au XIIIe siècle. Jean de Joinville*, par le R. P. Bouttié (gr. in-8, Tours, Mame). — *Le Royaume de la rue Saint-Honoré. Madame Geoffrin et sa fille*, par P. de Ségur (in-8, Calmann-Lévy). — *Les Ennemis de Chapelain*, par Mgr A. Fabre (2 vol. in-18, Fontemoing). — *Maupertuis et ses correspondants*, par l'abbé A. Le Sueur (in-8, A. Picard). — *Beaumarchais*, par A. Hallays (in-18, Hachette). — *Une Fiancée de Napoléon. Désirée Clary, reine de Suède*, par la comtesse d'Armaillé (in-18, Perrin). — *Mademoiselle Sauvan, première inspectrice des écoles de Paris*, par E. Gossot (in-18, Téqui). — *Un Gouverneur de Paris. Le Général Lecointe*, par L. Tyssandier (in-18, Flammarion). — *Souvenirs. L'Enfance*, par Munkacsy Mihaly (in-18, Calmann-Lévy).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Jo. de Nicholinis. — Que sait-on de ce personnage « archiepus Atenien. et epus Virdunen., » abbé d'Anagni en 1497?

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Droit civil. — 1. *Cours de droit civil français*, par Ch. Beudant, publié par son fils Robert Beudant. *Introduction. Explication du titre préliminaire*, in-8 de viii-184 p. *L'État et la capacité des personnes*, t. Ier, in-8 de 521 p. Paris, Rousseau, 1896, 8 fr. — 2. *Code civil annoté*, par Ed. Fuzier-Herman, continué par Alcide Darras, t. III, gr. in-8 de 1,323 p., et t. IV, 1re partie, de 464 p. Paris, Larose, 1896-1897, 20 fr. le vol. — 3. *Commentaire de la loi du 20 juin 1896 sur le consentement au mariage et sur l'acte respectueux*, par A. Blanc du Collet. Paris, Pichon, 1896, in-12 de 101 p., 3 fr. — 4. *Le Métayage et les baux à colonage partiaire dans le département de l'Indre*, par H. Ratouis de Limay. Châteauroux, Langlois, 1896, in-8 de 237 p. — 5. *La Loi bretonne du 23 novembre 1896*, par Paul Henry. Paris, Pichon, 1897, in-8 de 43 p., 2 fr. — 6. *De la Capacité juridique des associations en droit civil français*, par E. Didier Rousse. Paris, Rousseau, 1897, gr. in-8 de 311 p., 7 fr. — 7. *Code civil italien*, traduit, annoté et précédé d'une introd. par Henri Prudhomme. Paris, Pedone, 1896, in-8 de li-492 p., 8 fr. — 8. *Lois civiles de Malte*, traduites, annotées et mises en concordance avec le code français, par Clément Billiet. Ibid, 1896, in-8 de 223 p., 6 fr. — 9. *Résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique*. IV. *Code civil du Vénézuéla*. V. *Lois civiles du Brésil*, par Raoul de la Grasserie. Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de 328 p., 6 fr.

Droit commercial. — 10. *Traité de droit commercial*, par Ch. Lyon-Caen et L. Renault, 2e éd., t. VII, *Des Faillites, banqueroutes et liquidations judiciaires*, I. Paris, Pichon, 1897, in-8 de 546 p., 10 fr. — 11. *Les Négociations de valeurs cotées effectuées par l'intermédiaire des coulissiers devant la jurisprudence*, par A. Geouffre de Lapradelle et H. Lévy-Ullmann. Paris, Rousseau, 1896, gr. in-8 de 32 p., 2 fr. 50. — 12. *Code de l'abordage*, par Robert Fremont. Paris, Giard et Brière, 1897, in-12 de xxiv-296 p., 3 fr. — 13. *Code de commerce allemand*, traduit et annoté par Paul Carpentier. Paris, Pedone, 1896, in-8 de xv-334 p., 8 fr. — 14. *Delle Società commerciali anonime*, per A. J. de Johannis. Firenze, Bencini, 1896, in-12 de 110 p., 2 fr.

Droit public. — 15. *Le Pouvoir exécutif aux États-Unis*, par Adolphe de Chambrun. 2e éd. revue par Pierre de Chambrun. Paris, Fontemoing, 1896, in-8 de xvi-336 p., 10 fr. — 16. *Le Mandat impératif*, par Pierre Dandurand. Ibid., 1896, gr. in-8 de 180 p., 4 fr. — 17. *L'État comme organisation coercitive de la société politique*, par Sigismond Balicki. Paris, Giard et Brière, 1896, in-8 de 182 p., 4 fr. — 18. *Les Budgets français, étude analytique et pratique*, par Pierre Bidoire et Armand Simon. III. *Budget de 1896 et projet de budget de 1897*. Ibid., 1897, in-12 de 317 p., 3 fr.

Droit international privé. — 19. *Principes de droit international privé et applications aux diverses matières du code civil (code Napoléon)*, par Albéric Rolin. T. I, *Principes généraux*; t. II et III, *Applications*. Paris, Chevalier-Marescq, 1897, 3 vol. in-8 de 818, 615 et 573 p., 27 fr. — 20. *La Convention d'union internationale du 20 mars 1883 pour la protection de la propriété industrielle, Commentaire*, par Eug. Pouillet et G. Plé. Paris, Marchal et Billard, 1896, in-8 de 162 p., 3 fr.

Histoire du droit et des institutions. — 21. *La Plaidoirie dans la langue française. Deuxième année, XVIIIe siècle*, par M. Munier-Jolain. Paris, Chevalier-Marescq, 1897, in-8 de 292 p., 6 fr. — 22. *La Réforme judiciaire de 1789 à 1794, d'après Camille Desmoulins et la législation*, par Félix Godart. Paris, Pedone, 1897, in-12 de 118 p., 2 fr.

Ouvrages divers. — 23. *Répertoire alphabétique de droit usuel, jurisprudence de douze années*, par Ambroise Rendu et Paul Bénard. Paris, Giard et Brière, 1896, 2 vol. in-8,

ensemble de 1,462 p., 20 fr. — 24. *Traité théorique et pratique des expertises en matières civiles, administratives et commerciales, Manuel des experts*, par Oscar Dejean, 3e éd. revue par C. Flamand et Édouard Peltier. Paris, Chevalier-Marescq, 1897, in-8 de IV-659 p., 10 fr. — 25. *Analyse sommaire des lois portées sur l'enregistrement dans les années 1889 à 1896*, par Gabriel Demante. Paris, Pichon, 1897, in-8 de 40 p., 1 fr. — 26. *Les Recensements chez les marchands en gros*, par H. Ferrand. Paris, Chevalier-Marescq, 1896, in-12 de 275 p., 4 fr. — 27. *Les Droits et les devoirs des bailleurs, locataires, fermiers, métayers et domestiques*, par J. Gaure. Ibid., 1896, in-8 de 48 p., 1 fr.

Droit civil. — 1. — M. Charles Beudant a enseigné le droit civil à la Faculté de Paris de 1868 à 1895; les nombreux élèves qu'il a eus pendant ces vingt-sept ans, ceux particulièrement auxquels il a su inspirer le goût de la science juridique, seront heureux de retrouver ses leçons, presque telles qu'ils les ont entendues, dans son *Cours de droit civil français*, que M. Robert Beudant, son fils, agrégé à la Faculté de droit de Grenoble, a entrepris de publier. Succédant à M. Duranton, venant après des professeurs tels que MM. Demante, Bugnet, Valette, Duverger, M. Beudant sut donner, dès l'abord, à son enseignement une physionomie nouvelle et personnelle qui attira et retint autour de sa chaire un grand nombre d'étudiants. Il fut des premiers à s'écarter du système exégétique généralement suivi; il y substitua un exposé méthodique qui, sans perdre de vue les textes, avait l'avantage de mieux faire ressortir les principes. Son cours se distinguait par une grande lucidité et par un certain caractère philosophique. Sa philosophie, à vrai dire, n'était autre que celle qui dominait dans l'Université sous le second Empire : elle s'inspirait surtout de Kant et de Cousin. Bien supérieure cependant à celle qu'ont professée depuis un trop grand nombre de ses collègues, elle admettait un droit supérieur à celui que crée la loi et qui n'est, au fond, que le droit de la force.

Les mêmes qualités qui ont distingué l'enseignement de M. Beudant à ses débuts se retrouvent dans le *Cours* qu'il a lui-même en grande partie rédigé, mais qu'il n'a pu faire paraître avant sa mort. C'eût été grand dommage qu'un tel ouvrage ne fût pas donné au public. C'est le fruit de toute une vie de science et de labeur. Par son développement, il tiendra le milieu entre les livres élémentaires et les cours très étendus tels que ceux de MM. Demolombe, Guillouard et Laurent. Il conviendra à la fois aux professeurs, qui ne sauraient prendre un meilleur modèle, aux étudiants, qui pourront s'y instruire sérieusement, et aux hommes de pratique, qui y trouveront, sinon la réponse à toutes les questions, du moins l'exposé des principes devant servir à les résoudre. On annonce que l'ouvrage entier comprendra environ dix volumes et sera publié par traités séparés. Le premier volume, divisé en deux parties, contient l'explication du titre préliminaire du code civil et du premier livre, jusques et y compris le titre du mariage. Il serait facile d'en citer de nombreux passages attestant le mérite éminent de l'auteur.

C'est ainsi que, dans la première partie, il démontre, contre la plupart des commentateurs, que la coutume, même encore de nos jours, peut abroger la loi. La matière si délicate du mariage est traitée par M. Beudant d'une manière véritablement supérieure. Sur toutes ces questions des conditions requises pour contracter mariage, des effets de l'union conjugale, des droits des époux, etc., qui sont autant des questions de morale que des questions de droit, il discerne toujours la solution juste et en indique les motifs en termes excellents. Le style est toujours correct, aisé, distingué. Faisant un cours et non un répertoire, l'auteur et son éditeur n'ont pas cherché à recueillir les opinions de tous les commentateurs ni toutes les décisions de la jurisprudence : ils citent seulement les plus importantes, soit dans le texte, soit en note, et renvoient aux plus récents ouvrages et aux principaux recueils d'arrêts.

2. — Depuis que M. Alcide Darras a pris la charge de continuer le *Code civil annoté* laissé inachevé par le regretté M. Fuzier-Herman, la publication de l'ouvrage se poursuit régulièrement. Deux fascicules importants ont paru depuis l'année dernière. Le premier, qui forme le complément du tome III, embrasse tout le titre du contrat de mariage. Le second, formant la première partie du tome IV, comprend les titres de la vente et du louage. L'éditeur annonce que l'ouvrage sera achevé cette année. Ce code civil annoté est, sans conteste, ce qu'il y a de mieux dans le genre; les notices qui suivent chaque article donnent à la fois le résumé de la doctrine et l'état de la jurisprudence; elles renvoient sans distinction à tous les recueils où sont publiés les arrêts cités.

3. — Une loi récente a modifié quelques articles du code civil dans le but de rendre le mariage plus facile. Pour les fils de vingt-cinq à trente ans et pour les filles de vingt et un à vingt-cinq ans, les articles 152 et 153 du code exigeaient, à défaut du consentement du père ou des ascendants, trois actes respectueux successifs. C'était une formalité que les auteurs du code avaient empruntée à l'ancien droit et qu'ils avaient même aggravée en stipulant qu'entre chaque acte respectueux il y aurait au moins l'intervalle d'un mois. Sur une proposition de M. l'abbé Lemire, *la Loi du 20 juin 1896* a supprimé la nécessité des trois actes respectueux; un seul désormais reste nécessaire, à partir de vingt-cinq ans pour les fils et de vingt et un ans pour les filles. La même loi contient quelques dispositions ayant pour objet de simplifier les formalités du mariage. M. Blanc du Collet, procureur de la République à Château-Chinon, a fait de cette loi nouvelle un *Commentaire* qui sera surtout utile aux officiers de l'état civil. Dans une étude historique qui accompagne ce petit ouvrage, l'auteur impute « à l'autoritarisme du Premier Consul Bonaparte » la rigueur avec laquelle le code civil traitait ici les enfants. C'est une erreur. Bonaparte, au contraire, a soutenu, dans la discussion du titre du mariage au Conseil d'État, que l'enfant ma-

jeur devait pouvoir se marier sans le consentement de ses père et mère.

4. — La réaction contre le code civil s'est manifestée, depuis quelque temps, dans plusieurs lois nouvelles. On peut ranger dans cette classe la loi du 18 juillet 1889 sur le colonage partiaire, et celle du 23 novembre 1896 sur le domaine congéable. Le colonage partiaire ou métayage n'était pas en faveur au commencement du siècle; les économistes le condamnaient comme un mode d'exploitation suranné, réfractaire au progrès, caractéristique des pays pauvres et des mauvaises cultures. Mais sur ce point-là comme sur d'autres, les faits ont donné tort aux économistes. Ce métayage si décrié a mieux su résister que le fermage à la crise agricole. Dans les pays où il s'est maintenu, on en a reconnu les avantages, et c'est pourquoi le législateur a dû s'occuper de ce genre de contrat que le code de 1804 avait à peine nommé. Le livre de M. Ratouis de Limay, *le Métayage et les baux à colonage partiaire dans le département de l'Indre*, n'est pas seulement le commentaire de la loi de 1889 sur le métayage. Comme secrétaire général de la Société d'agriculture de l'Indre, l'auteur a rédigé un projet de bail à colonage; il en explique les clauses et en montre les avantages. Un appendice comprend d'intéressants documents statistiques et historiques sur diverses métairies du Berry.

5. — Si le code civil s'occupe peu du métayage, il ignore complètement le bail à domaine congéable. Cette vieille tenure s'est pourtant conservée en Bretagne; les lois révolutionnaires qui ont aboli la féodalité l'ont épargnée parce qu'elle n'avait, en effet, aucun caractère féodal. Son importance a néanmoins beaucoup diminué dans le cours du siècle; dans les moments où l'agriculture était prospère, les propriétaires fonciers ont largement usé du droit qu'ils avaient de congédier les domaniers, en leur payant la valeur des édifices et superfices. Mais les années maigres sont venues, et maintenant ce sont les domaniers qui peuvent avoir intérêt à s'affranchir des propriétaires. La loi nouvelle de 1896 peut leur faciliter cet affranchissement. M. Paul Henry, professeur à la Faculté libre de droit d'Angers, a publié, dans la *Revue critique de législation et de jurisprudence*, une étude sur cette loi, qu'il appelle la *Loi bretonne*. Il avait déjà précédemment fait l'historique du domaine congéable (V. *Polybiblion*, t. LXIV, p. 322). Son nouveau travail, publié à part, contient le commentaire pratique des dispositions qui doivent régir désormais le vieux contrat « de ménagement et labourage » qui est propre à la « Bretagne bretonnante. »

6. — Il est encore dans notre législation civile une lacune beaucoup plus grave que celle qu'avait commise le code en oubliant le bail à domaine congéable : c'est l'absence de toute loi sur la capacité des associations non reconnues d'utilité publique. Le code civil a bien un titre sur les sociétés, mais il n'entend par société que l'association dont les

membres ont pour but de réaliser un bénéfice pécuniaire. Pourquoi n'a-t-il rien dit de toutes les autres associations? La raison en est facile à indiquer : sous l'ancien régime, il n'existait que deux sortes d'associations, les associations reconnues, qui étaient pleinement capables, et les associations non reconnues, qui étaient illicites. Sous la Révolution, la situation s'est maintenue à peu près la même. Le code civil ne pouvait donc pas connaître les associations licites et non reconnues. Mais aujourd'hui la légalité de telles associations n'est pas niable; elle est attestée par l'article même du code pénal qui interdit les associations de plus de vingt personnes constituées sans l'autorisation du gouvernement : donc les associations de moins de vingt personnes sont licites. D'autres lois encore admettent que l'on peut former certaines associations spéciales, notamment pour soutenir des établissements d'enseignement. Dans une thèse très remarquable sur *la Capacité juridique des associations en droit civil français*, M. E.-Didier Rousse démontre, comme l'a déjà fait M. le comte de Vareilles-Sommières, que la doctrine et la jurisprudence n'ont pas suffisamment compris ce changement profond qui s'est produit dans l'état de la législation. L'esprit sectaire aidant, on a trop souvent appliqué aux associations non reconnues des règles qui ne concerhaient que les associations illicites; on est arrivé ainsi à détruire presque complètement en France toute liberté d'association. Nos lois sans doute, jusqu'ici, n'ont pas été favorables à cette liberté; mais encore ne faut-il pas les faire plus rigoureuses qu'elles ne le sont. C'est le système que M. Rousse soutient très brillamment dans la première partie de son ouvrage; dans la seconde, il étudie la capacité des associations qui jouissent, en tout ou en partie, de la personnalité civile. Dans sa conclusion, tout en déplorant l'insuffisance de notre législation sur cette importante matière, il ne demande pas cependant qu'on se hâte d'y apporter un remède. Le rapport de M. Goblet sur la proposition de M. l'abbé Lemire montre trop clairement dans quel esprit pourrait être faite aujourd'hui une loi sur les associations. Très sagement, M. Rousse demande aux juristes et aux tribunaux de traiter avec justice et sans idées préconçues le contrat d'association dans tous les cas où la loi ne le défend pas, de rendre enfin la vie tolérable à toutes les associations qui ne sont pas interdites, en attendant une loi plus libérale, qu'il serait par trop naïf d'espérer en ce moment.

7 et 8. — L'excellente *Collection de codes étrangers* éditée par la maison Pedone s'enrichit chaque année de plusieurs volumes. Récemment encore ont paru le *Code civil italien*, traduit par M. Henri Prudhomme, substitut du procureur de la République à Lille, et les *Lois civiles de Malte*, dont le traducteur est M. Clément Billiet, président du tribunal de Philippeville. Nous possédions déjà plusieurs bonnes traductions du code civil italien; mais celle de M. Prudhomme a cet avan-

tage sur les autres qu'elle contient, à la suite de chaque article, des renvois aux codes civils des autres pays; de plus, elle est accompagnée de notes, empruntées pour la plupart aux travaux préparatoires du code.

— Quant aux *Lois civiles de Malte*, c'est la première fois qu'elles sont traduites en français. Elles résultent de deux ordonnances promulguées par le gouvernement de l'île en 1868 et en 1873. Elles ont été calquées, en général, sur le code italien, mais renferment aussi de nombreuses dispositions tirées des usages maltais. M. Billiet a traduit l'ordonnance de 1873, qui concerne l'état des personnes, et les parties de l'ordonnance de 1868 relatives aux droits sur les choses, aux successions, aux conventions matrimoniales et à la prescription.

9. — M. Raoul de la Grasserie a entrepris, à lui seul, de donner au public des résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique. Trois volumes, publiés en 1896, ont compris l'analyse des codes du Mexique, du Pérou et du Chili. Un nouveau volume est consacré au *Code civil du Vénézuela* et aux *Lois civiles du Brésil*. Le code vénézuélien date de 1880; c'est un mélange du droit civil français, du droit espagnol et du droit propre au Vénézuéla. Certaines parties sont remarquablement originales, notamment celles relatives aux fiançailles, à la tutelle, aux successions, aux donations, à l'emphytéose, au louage et à la cession de biens. Le Brésil n'a pas encore de code civil; le droit actuellement en vigueur dans cet État résulte de diverses lois dérivées de la législation portugaise ou imitées du droit français et qui ont été réunies officiellement en une compilation méthodique. Les résumés que donne M. de la Grasserie des lois et codes étrangers suffisent amplement pour renseigner les jurisconsultes aussi bien que pour guider les personnes qui ont des intérêts dans les pays soumis à ces législations. Nous regrettons toutefois que le savant auteur n'ait pas indiqué, entre parenthèses, les numéros des articles dont il donne la substance; son travail aurait ainsi plus de précision et permettrait au lecteur de se reporter plus facilement aux textes.

Droit commercial. — 10. — MM. Lyon-Caen et Renault en sont arrivés au septième volume de leur *Traité de droit commercial*, dont la valeur doctrinale et pratique n'a plus besoin d'être signalée. Ce volume est consacré à la matière des faillites, qui n'y est exposée qu'en partie et qui remplira encore le tome suivant. Nous trouvons, au commencement, d'intéressantes notions historiques sur la manière dont les anciennes législations ont traité les débiteurs qui ne faisaient pas honneur à leurs engagements. Est-il bien exact de dire, comme le font MM. Lyon-Caen et Renault (n° 9), que sous l'ancien régime la faillite était applicable aux non-commerçants comme aux commerçants? Si nous consultons le *Traité de la procédure du Châtelet de Paris*, de Pigeau, nous y voyons qu'il réserve le nom de faillite à l'abandon de biens fait par

un commerçant (p. 437); d'autre part, il déclare « qu'il n'est point d'usage de faire mettre le scellé pour dettes sur les effets du non-commerçant » (p. 475). Mais nous ne pouvons ici insister sur cette question. Bornons-nous à constater une fois de plus que, dans le savant ouvrage de MM. Lyon-Caen et Renault, l'histoire, la statistique et la législation comparée alternent avec les théories juridiques et en relèvent l'intérêt.

11. — La question du privilège des agents de change a beaucoup occupé la jurisprudence depuis quelques années. Une loi de 1885 ayant enlevé aux spéculateurs malheureux — et de mauvaise foi — la faculté de s'exonérer de leurs obligations en invoquant « l'exception de jeu, » ces braves gens ont trouvé une autre planche de salut : inflexibles sur les principes, ils réclament le bordereau de l'agent de change, et toutes les fois que l'opération a eu lieu « en coulisse, » ils s'en rient, elle est nulle. La jurisprudence s'est prêtée peut-être un peu trop facilement à ce nouveau « truc. » La violation du monopole des agents de change devait-elle bien être sanctionnée par la nullité des transactions passées avec d'autres intermédiaires? Quoi qu'il en soit, cette nullité, généralement admise aujourd'hui, donne lieu dans son application à de nombreuses difficultés, que MM. Geouffre de Lapradelle et Lévy-Ullmann se sont efforcés de résoudre dans leur brochure : *Les Négociations de valeurs cotées effectuées par l'intermédiaire des coulissiers.*

12. — Sans sortir du droit commercial, nous passons, par un singulier rapprochement, des naufrages de la Bourse aux naufrages de la mer. Les récents progrès réalisés par la navigation, surtout au point de vue de la vitesse, ont eu malheureusement pour effet d'augmenter la fréquence des collisions de navires. Des précautions nouvelles ont dû être prises pour parer à ce danger. Le règlement international de 1884 détermine les signaux et les manœuvres dont l'emploi est prescrit afin de prévenir les sinistres maritimes. En France, une loi du 10 mars 1891 a établi des peines sévères contre les infractions à ce règlement. Sous le titre de *Code de l'abordage*, M. Robert Fremont étudie les dispositions de cette nouvelle loi, ainsi que toutes les responsabilités civiles qui résultent des abordages. Cette matière est surtout féconde en conflits de lois et de juridictions. M. Fremont discute les systèmes qui se sont produits dans le droit maritime, et il indique les solutions qui ont prévalu dans la jurisprudence des divers pays.

13. — Le *Code de commerce allemand* forme le XVIe volume de la *Collection de codes étrangers* dont nous parlions déjà tout à l'heure. Dans la marche de l'Allemagne vers l'unité législative, le droit commercial a précédé le droit civil. Un premier code de commerce général pour toute la Confédération germanique avait été préparé dans les années qui suivirent la conclusion du Zollverein ; il fut promulgué en 1848 par l'Assemblée de Francfort ; mais, dans la plupart des États, des lois nouvelles

et l'interprétation des tribunaux y apportèrent des discordances. En 1857, un nouveau projet fut élaboré par une commission réunie à Nuremberg, et il fut adopté dans presque toute l'Allemagne dès 1865. La Confédération de l'Allemagne du Nord s'étant constituée, ce même code fut mis en vigueur comme loi fédérale, à partir du 1er janvier 1870, et l'unité d'interprétation fut assurée par la création du tribunal supérieur de commerce de Leipzig. Ce code, toutefois, quoique plus étendu que le nôtre, n'embrasse pas tout le droit commercial allemand : en sus des théories générales, il traite principalement des sociétés et du commerce maritime. Le change, les faillites et l'organisation des tribunaux de commerce ont fait l'objet de lois spéciales. La traduction française du code de commerce allemand a pour auteur M. Paul Carpentier. Elle est accompagnée de notes et de renvois aux autres lois commerciales.

14. — En Italie, comme en France, les règles constitutives des sociétés anonymes préoccupent le législateur. Ces règles sont comprises dans le code de commerce italien, dont une commission prépare la revision. La partie relative aux sociétés commerciales a été confiée à une sous-commission qui a publié le résultat de son travail. M. J. de Johannis a examiné et critiqué les nouvelles dispositions proposées sur les sociétés anonymes dans l'*Economista*, et il a réuni ses articles dans une brochure intitulée : *Delle società commerciali anonime*.

Droit public. — 15. — Joseph de Maistre n'aimait pas qu'on lui parlât des États-Unis : « Je ne connais rien de si impatientant, disait-il, que les louanges décernées à cet enfant au maillot. Laissez-le grandir. » L'éminent philosophe avait raison pour son temps, mais il penserait autrement aujourd'hui. L'enfant a grandi, il a dépassé le siècle, et il donne un démenti à cette loi, constatée par Joseph de Maistre et restée vraie jusqu'à lui : qu'il n'y avait jamais eu de grande république. Malgré tous les vices de celle-ci, malgré toutes les causes de dissolution qu'elle renfermait dans son sein, elle a vécu, et, qui plus est, elle est restée assise sur les bases mêmes que lui avaient assignées ses fondateurs. Il y a là un phénomène de haute portée dans l'histoire des institutions humaines, et bien que cette pensée ne soit nulle part exprimée dans l'ouvrage dont nous allons parler, c'est elle, à notre avis, qui en fait le principal intérêt. Cet ouvrage est celui de M. Adolphe de Chambrun : *Le Pouvoir exécutif aux États-Unis*. La première édition en a paru il y a plus de vingt ans. L'auteur, membre du barreau de Washington, s'était proposé d'étudier dans ses principaux organes la constitution de l'Union américaine. Il a écrit un premier volume sur le pouvoir exécutif, et la mort ne lui a pas permis de faire davantage. C'est de ce volume que son fils, M. Pierre de Chambrun, vient de donner une nouvelle édition, précédée d'une intéressante préface.

Le pouvoir exécutif est, ce nous semble, la pièce maîtresse, à tout le

moins la pièce la plus originale, de l'œuvre des constituants américains de 1787. M. Adolphe de Chambrun a formulé en ces termes la question à laquelle son ouvrage doit répondre : « Comment un peuple démocratique est-il parvenu à organiser un pouvoir exécutif qui fût jusqu'à un certain point en mesure de tenir la place qu'ont occupée ailleurs la royauté historique ou la monarchie constitutionnelle dont l'Angleterre a créé le modèle ? » Tel est bien aussi le problème que les membres du congrès de Philadelphie avaient dans l'esprit. S'ils ont fait une république, ce n'est pas en haine de la monarchie; c'est bien plutôt parce qu'ils n'avaient pas une monarchie à leur disposition et qu'ils se trouvaient dans la nécessité d'y suppléer. Aussi leur point de vue a-t-il été tout l'opposé de celui auquel se placèrent quelques années plus tard nos idéologues français de l'Assemblée constituante et de la Convention. Pour les constituants américains, l'important était de faire un pouvoir exécutif assez fort. Ils comprirent — et c'est ce qui atteste le mieux leur sagesse — que dans un État démocratique le danger viendrait toujours des envahissements du pouvoir législatif, et leur constante préoccupation fut d'assurer l'indépendance de l'exécutif et de lui fournir les moyens de se défendre. Ces moyens, ces armes dont le Président de l'Union est pourvu, M. de Chambrun les étudie et montre l'usage qui en a été fait depuis un siècle dans les circonstances critiques qu'a traversées le peuple américain. Dès le commencement, c'est grâce à l'indépendance qui lui était laissée par la constitution que Washington put établir et maintenir la neutralité des États-Unis dans la guerre entre la France et l'Europe coalisée, malgré la sympathie de la nation américaine pour la France et la rancune qu'elle conservait contre l'Angleterre. Plus tard, dans la formidable crise de la Sécession, c'est aussi en usant pleinement des pouvoirs qui lui appartenaient comme chef de l'armée que le président Lincoln put faire face à la révolte des États du Sud et conjurer toute tentative séparatiste des États du Nord, en suspendant même dans ceux-ci les garanties de l'*habeas corpus*. L'abus même de ses pouvoirs qu'on reprocha au président Johnson et qui motiva sa mise en accusation devant le Sénat, ne fut pas jugé suffisant pour entraîner sa condamnation ou sa destitution. Toutefois, il ne faut pas oublier — et M. de Chambrun insiste avec raison sur ce point dans son dernier chapitre — qu'aux États-Unis l'autorité exécutive, si forte qu'elle soit, est tenue en respect par le principe de l'autonomie de chaque État; nul ne peut prévoir ce qui arriverait le jour où ce principe viendrait à être méconnu. L'Union américaine est une grande république, mais c'est une république fédérative. Sa durée ne saurait être invoquée en faveur de toute autre république constituée différemment et dans un autre milieu.

16. — Si les auteurs de la constitution américaine furent des hommes sages et pratiques, les membres les plus fameux de nos diverses assem-

blées constituantes ne furent trop souvent que des esprits faux et de mauvais métaphysiciens. Nous en trouvons une nouvelle preuve dans une excellente monographie de M. Pierre Dandurand, sur *le Mandat impératif*. En 1789, les députés des trois ordres étaient venus aux États généraux avec des cahiers qu'ils avaient reçus de leurs électeurs et qui constituaient des mandats bien définis. Rien n'était plus gênant pour les doctrinaires qui entendaient refaire la France *ab ovo*, et c'est alors que Sieyès imagina la célèbre théorie d'après laquelle le député n'est pas le représentant de sa circonscription, mais l'est de la nation tout entière. Comme moyen de l'affranchir des engagements pris envers ses commettants, c'était très habile, car avec une entité comme « la nation, » on n'avait pas à se gêner, on savait d'avance qu'elle ne réclamerait pas. Au fond, ce n'était là qu'un sophisme, mais il n'en a pas moins eu une brillante fortune. Formulé en toutes lettres dans la constitution de 1791, il a passé dans beaucoup d'autres statuts constitutionnels en France et à l'étranger. Après l'avoir suivi dans ses pérégrinations, M. Dandurand n'a pas de peine à en montrer la fausseté. « On appelle actuellement « représentatif, » dit-il, un gouvernement où l'on ne sait pas ce qu'est le représenté (la nation n'a pas d'existence juridique) et où les prétendus mandataires ne sont pas responsables. Que l'on donne à cette forme de gouvernement le nom que l'on voudra; que l'on dise, si l'on veut, qu'elle est le plus noble des régimes que puissent accepter les sociétés humaines; mais l'on ne peut dire avec exactitude que ce soit un gouvernement représentatif. » Il faut reconnaître cependant qu'une organisation du mandat impératif serait très difficile à notre époque ; étant donnée la compétence illimitée qu'on accorde aux assemblées politiques, il faut bien que le mandat conféré aux membres de ces assemblées soit également illimité.

17. — Avec l'ouvrage de M. Sigismond Balicki, *l'État comme organisation coercitive de la société politique*, nous montons un peu dans les nuages — dans ceux qui viennent d'outre-Rhin. L'auteur a cherché à construire une théorie de l'État, qu'il distingue avec raison de la société politique ; mais il se tient trop dans le vague et dans les généralités, au moins pour nous Français, qui voulons raisonner sur des choses précises et concrètes. Voici un résumé de son système, en même temps qu'un échantillon de son style : « Le peuple étant un groupe d'éléments dissemblables mis en rapport en leur qualité de contigus, c'est dans ce sens que nous pouvons définir l'État comme une organisation du peuple; il est plus exactement une association spontanée (par ressemblance ou par concomitance) du groupe gouvernant, étendue en une association coercitive par contiguïté des hétérogénéités inhérentes à la société politique. » Nous parlions tout à l'heure de la forme fédérative de la république américaine ; M. Balicki s'en montre peu partisan : « Cette forme, dit-il,

a facilité jadis l'organisation provisoire de la nébuleuse sociale, encore chaotique et amorphe, mais elle devient de plus en plus une anomalie de structure ou un foyer pathogène. »

18. — De cette nébuleuse, hâtons-nous de descendre sur un terrain plus solide. Aussi bien, *les Budgets français*, par MM. Pierre Bidoire et Armand Simonin, sont faits pour nous ramener à la réalité. Ce volume comprend l'analyse du budget de 1896 et du projet de budget de 1897. On peut y voir ce que nous payons et de quels impôts nouveaux nous sommes gratifiés. En 1896, nous avons eu : 1° une extension de la taxe sur les voitures; 2° un droit de timbre sur les valeurs mobilières étrangères; 3° des surtaxes douanières en Algérie; 4° une augmentation de l'impôt sur les cartes à jouer. Les auteurs donnent des explications très complètes et très claires sur ces nouvelles contributions, ainsi que sur les autres dispositions de la loi de finance. A l'occasion du projet de budget de 1897, ils rendent compte des discussions qui ont eu lieu à la Chambre sur l'impôt sur le revenu et l'impôt sur la rente, et au Sénat sur le régime des boissons. Une telle publication se recommande aux personnes qui s'intéressent aux questions financières; elle sera surtout bonne à consulter à la veille des élections, quand nos députés viendront promettre de nouveau, comme ils le font consciencieusement tous les quatre ans, de « réduire les charges des contribuables ! »

Droit international privé. — 19. — Plus les relations entre les divers États et entre les individus appartenant à des États différents se resserrent et se multiplient, plus la science du droit international privé acquiert d'importance et de développement. Il en sera ainsi tant que l'unité de législation n'existera pas par toute la terre, et ce progrès est-il de ceux qui puissent se réaliser? Serait-ce même un progrès, et ne faut-il pas que les lois d'une contrée soient appropriées à sa situation géographique, au sol, au climat, aux besoins et aux mœurs des habitants? Quoi qu'il en soit, les questions de droit international se rencontrent de plus en plus fréquemment dans les affaires et dans les débats judiciaires. Les quelques principes que fournissent les législations de chaque pays sont loin de suffire pour les résoudre. En aucune matière juridique l'intervention de la doctrine n'est plus nécessaire, et son rôle doit consister, comme dans les autres branches du droit, non seulement à poser des règles théoriques, mais encore à en montrer l'application dans les faits. Tel est aussi le but que s'est proposé M. Albéric Rolin dans le traité qu'il vient de publier en trois volumes, sous le titre de *Principes de droit international privé et applications aux diverses matières du code civil*. L'auteur a longtemps enseigné le droit international privé à l'Université de Gand; il s'est associé pendant vingt-cinq ans aux travaux de l'Institut de droit international, que présidait M. Rolin-Jacquemyns, son frère, et dont lui-même a été le secrétaire et le vice-prési-

dent. C'est assez dire que son ouvrage ne peut manquer d'acquérir, en France comme en Belgique, une haute et légitime autorité. La jurisprudence et les auteurs français y sont, d'ailleurs, cités aussi bien que les auteurs et la jurisprudence belges. Le premier volume est consacré à l'exposé des principes généraux ; les deux autres sont réservés aux applications et aux questions de détail, qui sont étudiées en suivant l'ordre du code civil. Une introduction historique, placée en tête du premier volume, fait connaître les origines du droit international et les diverses écoles qui se sont formées parmi les jurisconsultes adonnés à cette science. Aujourd'hui, grâce à l'influence des jurisconsultes italiens, la tendance est d'accorder la préférence à la loi d'origine sur la loi du domicile ou sur la loi territoriale ; on est allé jusqu'à dire que la loi d'origine devait être appliquée toutes les fois qu'un principe d'ordre public ne s'y opposait pas. Mais c'était une exagération évidente : dès l'instant qu'il peut y avoir conflit entre diverses législations, c'est que chacune d'elles a son domaine propre, qui doit être délimité et respecté. M. Rolin soutient, en général, les doctrines qui ont été préconisées par l'Institut de droit international privé ; il se décide ordinairement pour les solutions les plus libérales et les plus pratiques. Nous regrettons, toutefois, de le voir adopter pleinement la théorie de Laurent, d'après laquelle les personnes morales ou juridiques ne peuvent être que des créations de l'État. Que l'État puisse frapper d'incapacité ces personnes, comme il pourrait rendre incapables même des personnes physiques, cela est certain ; l'État peut tout ce qu'il veut ; il peut violer tout à son aise le droit naturel. Mais, quand on pose en principe que les personnes morales sont incapables et inexistantes de droit et que c'est l'État seul qui peut leur donner l'être, on renverse les rôles, on raisonne comme si l'État avait d'abord confisqué à son profit le droit d'association, sauf à ne le rendre aux citoyens que par petites fractions. On suppose que le droit de l'État est antérieur à celui des citoyens. Nous sommes surpris qu'un esprit aussi lucide et un jurisconsulte aussi éminent que M. Rolin ait pu verser dans une semblable erreur.

20. — Il existe, comme on sait, une *Union internationale pour la protection de la propriété industrielle*. Elle a été instituée par une convention signée à Paris en 1883 et qui a été revisée depuis dans des conférences tenues à Rome en 1886 et à Madrid en 1891. MM. Pouillet et Plé viennent de publier un commentaire de cette convention ; les personnes qui ont à faire respecter à l'étranger des brevets d'invention, des dessins ou modèles industriels, des marques de fabrique ou des noms commerciaux, y trouveront toutes les explications utiles pour pouvoir bénéficier de la garantie légale dans les États qui ont adhéré à l'Union.

Histoire du droit et des institutions. — 21. — M. Munier-Jolain professe à la Sorbonne un cours libre sur *la Plaidoirie dans la langue*

française. Dans la première partie de ce cours, publiée l'an dernier, il a fait l'histoire de la plaidoirie jusqu'à la fin du XVIIe siècle. On a élevé des doutes sur le point de savoir si la plaidoirie, le discours judiciaire, pouvait former un genre littéraire. Question étrange, assurément. Les plus grands noms de l'éloquence, Démosthène et Cicéron, ne sont-ils pas des noms d'avocats? M. Munier-Jolain, dans tout son cours, s'est appliqué à montrer que la plaidoirie en France avait toujours été en corrélation avec la littérature du moment. Au XVIIIe siècle, cette loi continue de se vérifier. Dans la première moitié, avec Louis de Sacy, avec l'illustre Cochin, avec Normand, Aubry, Julien de Prunay, la plaidoirie, fidèle au goût classique qui domine encore, se plaît aux considérations philosophiques. Bientôt, elle subit l'influence des *Lettres persanes*, et se fait volontiers facétieuse, railleuse, incrédule; elle vise à l'esprit. Mais, au milieu du siècle, apparaît Rousseau, avec son style imagé et larmoyant, avec ses appels incessants à la vertu et au sentiment. On entre alors dans la période que M. Munier-Jolain a très bien nommée celle de la plaidoirie sentimentale. Le maître incontesté du barreau à cette époque est Gerbier. Son éloquence a été louée unanimement par ses contemporains. Malheureusement, il n'en est rien resté. Le grand avocat n'a pas pris la peine d'écrire ses discours pour la postérité, et ses notes elles-mêmes, déposées à la bibliothèque de l'ordre, ont péri en 1871 dans l'incendie du Palais de justice. Ne pouvant parler de Gerbier que par ouï-dire, M. Munier-Jolain en parle très peu, trop peu même à notre avis, tandis qu'il nous entretient longuement d'hommes qui lui étaient inférieurs à tous égards, comme Target et Linguet. La matière, il est vrai, ne lui manque pas; elle abonde. Le XVIIIe siècle est le beau temps de la chicane. Les joutes du Palais attirent tous les regards; les causes célèbres succèdent aux causes célèbres. On rendra toujours un ouvrage intéressant en racontant des procès comme ceux de la marquise de Sassy, de Saurin et de Jean-Baptiste Rousseau, de Mlle de Monnier, de la Rosière de Salency. M. Munier-Jolain n'a eu garde d'oublier cette partie, la plus intéressante de son sujet. Il nous conte tout cela avec esprit. Il nous montre enfin, dans les deux derniers chapitres, les écrivains-avocats : Voltaire, dans l'affaire de Calas; Beaumarchais, dans l'affaire Goezman. Eux-mêmes, ces maîtres railleurs, sacrifient au goût du jour; nous voyons Voltaire sensible, Beaumarchais éploré. La plaidoirie a véritablement subi, comme le siècle tout entier, l'influence de Rousseau; elle s'en ressentira jusqu'au jour où les avocats devront céder la parole aux orateurs de la Révolution, eux aussi disciples de Rousseau.

22. — Pauvres avocats! eux qui avaient tant fait pour préparer la Révolution!.... Dès 1790, Camille Desmoulins se réjouissait déjà de voir leurs robes destinées à servir d'épouvantails aux oiseaux!.... On trouvera un assez bon nombre de mots et d'anecdotes de ce genre dans la

brochure de M. Félix Godart, sur *la Réforme judiciaire de 1789 à 1794, d'après Camille Desmoulins*. Cette brochure, du reste, n'est guère qu'un recueil de citations tirées des *Révolutions de France et de Brabant* ou du *Vieux Cordelier*. Quant au nouvel ordre judiciaire institué par la Constituante, Camille Desmoulins n'en a pas été plus satisfait que de l'ancien; en 1791, il disait aux nouveaux magistrats élus : « Scélérats, je suis au milieu de vous comme d'un coupe-gorge ! »

Ouvrages divers. — Nous avons encore à signaler quelques ouvrages de pure pratique; il suffira de les indiquer aux personnes qu'ils peuvent intéresser.

23. — Sous le titre de *Répertoire alphabétique de droit usuel*, MM. Ambroise Rendu et Paul Bénard ont résumé et classé alphabétiquement de très nombreuses solutions empruntées à la jurisprudence des douze dernières années. L'ouvrage forme deux gros volumes, et sur une foule de questions, en matière de droit civil, de droit commercial, de droit pénal et de droit administratif, il donne une réponse précise et appuyée de décisions judiciaires. Les auteurs, dans leur préface, indiquent qu'ils destinent ce répertoire aux personnes ne connaissant pas le droit, mais nous croyons qu'il sera encore plus utile aux hommes d'affaires, qu'il dispensera souvent d'avoir recours à des ouvrages plus volumineux et moins faciles à consulter.

24. — Le *Traité théorique et pratique des expertises*, par M. Oscar Dejean, est bien connu de tous ceux qui s'occupent de procédure. C'est le meilleur guide que puissent prendre les experts. Il traite d'une manière approfondie de tous les genres d'expertises et contient de nombreuses formules de rapports et d'autres actes. La troisième édition, qui vient de paraître, a été revue et mise au courant, après la mort de l'auteur, par MM. C. Flamand et Éd. Peltier. La partie concernant les expertises administratives a dû être refondue presque complètement, en raison des lois récentes qui sont intervenues en cette matière.

25. — Un ouvrage également très connu et fort estimé, c'est le traité sur les *Principes de l'enregistrement*, de M. Gabriel Demante. Une quatrième édition de cet ouvrage a paru de 1888 à 1890. Mais, comme l'enregistrement est une des matières sur lesquelles on légifère le plus, M. Demante vient de publier, comme supplément à ses *Principes*, une brochure contenant l'*Analyse sommaire des lois portées sur l'enregistrement dans les années 1889 à 1896*. Les lois y sont d'abord mentionnées et analysées chronologiquement, puis une table de concordance indique les numéros de l'ouvrage de M. Demante auxquels il faut les rattacher.

26. — Les marchands de vins en gros, entrepositaires, distillateurs, liquoristes, vinaigriers, sont assujettis par la loi à tant d'obligations, exposés à tant de contraventions, qu'un manuel destiné à leur faire

connaître exactement leurs devoirs et leurs droits a certes bien sa raison d'être. S'il est vrai qu'il n'en existait pas encore, ils doivent savoir gré à M. H. Ferrand d'avoir composé pour eux son petit volume intitulé *les Recensements chez les marchands en gros*. M. H. Ferrand connaît à fond la législation des contributions indirectes; il s'en est fait une spécialité. Aussi a-t-il pu insérer dans son volume les consultations qu'il a données à ses clients. C'est un livre pratique par excellence, une arme de légitime défense contre les excès de zèle des employés de la régie.

27. — Autre manuel : *Les Droits et les devoirs des bailleurs, locataires, fermiers, métayers et domestiques,* par M. J. Gaure. Ce livret s'adresse presque à tout le monde, car presque tout le monde est bailleur ou locataire, maître ou ouvrier. Il indique les règles des diverses sortes de baux, les conditions auxquelles on peut traiter avec un fermier, engager un domestique.... Que n'indique-t-il aussi la manière de trouver un bon fermier ou un bon domestique !....

MAURICE LAMBERT.

PHILOSOPHIE

1. *Cours de philosophie*, par F. J. Tours, Mame; Paris, Poussielgue, 1896, in-8 de 900 p., 7 fr. 50.

PSYCHOLOGIE. — 2. *De l'Erreur*, par V. BROCHARD. 2e édit. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 283 p., 5 fr. — 3. *Matière et Mémoire*, par H. BERGSON. Ibid., 1896, in-8 de III-280 p., 5 fr. — 4. *Essai sur les fondements de la connaissance mystique*, par E. RÉCÉJAC. Ibid., 1897, in-8 de 306 p., 5 fr. — 5. *La Psychologie dans l'opéra français*, par L. DAURIAC. Ibid., 1897, in-12 de 164 p., 2 fr. 50.

MÉTAPHYSIQUE. — 6. *Ontologia*; *Metaphysica generalis*, auctore C. DELMAS, S. J. Parisiis, Retaux, 1896, in-8 de XXX-883 p., 8 fr. — 7. *L'Idée spiritualiste*, par ROISEL. Paris, Alcan, 1896, in-12 de 200 p., 2 fr. 50.— 8. *La Cause première d'après les données expérimentales*, par E. FERRIÈRE. Ibid., 1897, in-12 de 452 p., 3 fr. 50. — 9. *L'Opposition universelle*, par G. TARDE. Ibid., 1897, in-8 de VIII-451 p., 7 fr. 50.

1. — Il serait superflu de louer les qualités pédagogiques des Frères des Écoles chrétiennes; on est sûr, lorsqu'ils traitent une question, qu'ils y introduisent l'ordre, y répandent la clarté, ne perdent jamais de vue le côté pratique et les applications : histoire ou grammaire, arithmétique ou géographie, tous les ouvrages modestement signés F. J. offrent ces caractères. Mais on pourrait s'étonner qu'ils abordent les questions philosophiques si la lecture du *Cours* qui vient de paraître ne changeait la surprise en éloge. Ce livre est très utile, bien composé et, par surcroît, fort intéressant : l'élève sera souvent tenté de le parcourir et se plaira aux citations qu'il renferme. Il est imprimé en trois caractères : les plus gros sont destinés à la doctrine essentielle, et il suffirait, à la rigueur, de comprendre et d'apprendre ces paragraphes pour acquérir une connaissance, sommaire sans doute, mais suffisante pour les divers examens. Cependant, en lettres plus petites, sont donnés des dévelop-

pements qui complètent, enrichissent la pensée, et en d'autres, encore plus fines, des tableaux analytiques résumant les leçons. A mon gré, c'est surtout ici que se montrent l'originalité et la supériorité de ce Cours, car ces tableaux sont remarquables par leur netteté et leur méthode. Lisez, pour vous en convaincre, ceux qui sont consacrés aux divers états de l'esprit par rapport à la vérité, à la valeur objective de la connaissance ou à la méthode des sciences mathématiques. Ils ne sont pas seulement précieux pour les élèves, car aux maîtres eux-mêmes ils fourniront un plan rationnel et un cadre logique de leçons substantielles. La doctrine est un essai de conciliation, généralement heureux, entre les systèmes et les résultats de la philosophie moderne, en ce qu'ils ont d'acceptable, et les enseignements de saint Thomas et de l'école. On pourra penser que certaines parties, la théodicée, par exemple, sont un peu écourtées, et regretter surtout que les citations qui éclaircissent le texte ne soient pas accompagnées des références qui aideraient à les retrouver ; cette remarque n'enlève rien de son mérite à cet excellent livre.

2. — Il est facile d'expliquer l'ignorance, qui est un état négatif de l'esprit, une absence de pensée ; la théorie *De l'Erreur* est plus compliquée, puisqu'elle suppose une adhésion de l'esprit à ce qui n'est pas. M. Brochard l'a tentée, il y a vingt ans, dans une étude très justement remarquée, dont paraît aujourd'hui la deuxième édition. La thèse de l'auteur est que « l'individu n'abdique plus devant l'absolu. Il s'était posé comme pensée en présence de la chose en soi ; il se pose comme liberté en face de sa propre intelligence » (p. 165). A cette proposition et aux termes qui l'énoncent, vous avez reconnu Kant et, mieux encore, M. Renouvier. La première partie du livre de M. Brochard est l'examen des systèmes de Platon, Descartes et Spinosa au sujet de la question qui nous occupe. Ils sont étudiés avec discernement et bien exposés, mais l'opinion de l'auteur nous intéresse plus que sa critique. Il ramène toute certitude à la croyance et fait de celle-ci un acte volontaire soumis aux conditions de la liberté. C'est par tâtonnements, approximations, hypothèses, que l'intelligence pourrait atteindre la vérité. Dès lors, il nous semble que l'adhésion au vrai est une rencontre heureuse parmi d'innombrables chances d'erreur. Comment l'intelligence pourra-t-elle justifier la fermeté de cette adhésion, son repos en elle, son absence de doute, la certitude enfin? Il y a certainement une part de vérité dans l'opinion qui attribue la possibilité logique de l'erreur « à la dualité de la sensation et de l'imagination, » surtout si on ajoute que « l'imagination prépare seulement la matière de l'erreur : l'entendement l'achève » (p. 211). On peut affirmer, on doit soutenir que « c'est le sentiment de la volonté qui réalise et achève l'erreur » (p. 237), car en un sens toute erreur est volontaire — ce qui n'implique pas que toute erreur soit coupable. Mais la volonté est principe « moral, » non principe

« métaphysique » de l'erreur. Celle-ci est un acte de l'intelligence, un faux jugement. C'est par sa claire apparition que le vrai constitue objectivement l'évidence et produit subjectivement la certitude. On se trompe lorsqu'on juge de l'accord et du désaccord de deux pensées sans l'évidence médiate ou immédiate, mais la certitude suppose toujours la vérité, et la certitude est un état « intellectuel. »

3. — La thèse de doctorat soutenue, il y a six ans, en Sorbonne, sur les données immédiates de la conscience, a conquis tout de suite à M. Bergson une place remarquée parmi les philosophes contemporains. L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui est un essai sur la relation du corps à l'esprit. La mémoire nous offre un problème privilégié qui permettra de fixer les données précises et d'éliminer les « inconnues » de la question. Ce qui est « donné » d'abord, ce sont des images, perçues quand s'ouvrent les sens, inaperçues quand ils se ferment ; parmi elles, une image est connue non seulement par mes perceptions, et de l'extérieur, mais par mes affections, et de l'intérieur. C'est mon corps, qui ne saurait en aucun sens, à aucun degré, faire naître une représentation ; il n'est que centre d'action. La perception de la matière est donc constituée par les images rapportées à l'action possible d'une certaine image déterminée : le corps. Ces images, leurs actions et réactions, leurs variétés en elles-mêmes, forment le monde de la science; leur variation pour une seule image privilégiée (mon corps) et dans la mesure où elles réfléchissent son action possible, forme le monde de la conscience. Ce qui n'intéresse nos besoins ni nos fonctions est éliminé de l'ensemble des images dans la perception pure qui se rapporte à la pratique, à la vie, non à la connais-sance, à la contemplation. Interposé entre les objets qui ébranlent mon corps et ceux que je pourrais influencer, mon système nerveux joue le rôle d'un simple conducteur qui transmet, répartit ou inhibe du mouvement. Donc ce ne seront point les impressions de mon corps qui se constitueront en objets indépendants dont l'ensemble est le monde, mais mon corps qui finira par se dessiner distinct et invariable au milieu des images fugitives. Pour le démontrer, M. Bergson discute les faits que l'on pourrait alléguer contre lui : besoin d'éducation pour nos sens, prétendue énergie spécifique des nerfs, passage progressif et insensible de l'état représentatif étendu à l'état affectif qui semble inétendu : la perception est en dehors de mon corps, l'affection dans mon corps. Ainsi est évitée l'antinomie entre le réalisme et l'idéalisme, sauvegardée l'existence du monde extérieur, confirmée la certitude du bon sens auquel l'auteur de *Matière et Mémoire* se flatte de revenir par une voie quelque peu détournée et où nous croyons que le « bon sens » se trouverait parfois déconcerté. Par ce moyen s'opère la sélection des images pour la représentation et se détermine le rôle du corps.

En même temps sont combattues les hypothèses de la psychologie

physiologique sur les rapports de la mémoire et du cerveau. On connaît les ingénieuses théories des traces, résidus, empreintes, imaginées par Wundt, Maudsley, Ribot, etc., pour expliquer la reconnaissance des images; M. Bergson, pour en instituer la critique, distingue deux formes de mémoire, celle qui imagine et celle qui répète : le souvenir et l'habitude; par exemple, le rappel d'une des lectures particulières au moyen desquelles l'élève a appris sa leçon, et cette leçon elle-même. Celle-ci paraît emmagasinée dans les mécanismes moteurs qui utilisent le passé, celle-là dans les images-souvenirs personnelles qui en dessinent tous les événements avec leur contour, leur couleur et leur place dans le temps. Les hypothèses de Ribot : coïncidence des traces cérébrales, de Höffding : mouvements cérébraux que l'exercice faciliterait; de Munk : cellules de perception communiquant avec des cellules où reposent les souvenirs, ne trouvent pas grâce devant l'auteur, et il veut montrer ce qu'il y a, d'après lui, d'irréductible entre des phénomènes matériels et des souvenirs. « Nous soutenons qu'il ne peut rien rester d'une image dans la substance cérébrale, et qu'il ne saurait exister non plus un centre d'aperception, mais qu'il y a simplement, dans cette substance, des organes de perception virtuelle, influencés par l'intention du souvenir, comme il y a à la périphérie des organes de perception réelle influencés par l'action de l'objet » (p. 137, *note*). Il n'admet donc pas, pour expliquer l'attention par laquelle les images passées seraient reconnues, la concentration de l'esprit (Hamilton), l'effort aperceptif (Wundt), une tension particulière de l'énergie cérébrale (Maudsley), une dépense centrale de force venant s'ajouter à l'excitation reçue (W. James). Notre perception distincte est comparable à un cercle fermé où l'image-perception dirigée sur l'esprit et l'image-souvenir, lancée dans l'espace, courraient l'une derrière l'autre. Mais quoi qu'on pense de la subtile théorie de M. Bergson, on lui sait gré d'avoir fortement ébranlé la « certitude » des hypothèses physiologiques qui impatiente, à la longue, tant l'assurance de ceux qui les soutiennent est impertinente et mal fondée. Ces considérations nous introduisent au cœur du problème : la survivance des images. Pour l'éclaircir, rappelons-nous que la matière est un présent qui recommence sans cesse, et inversement, notre présent est la matérialité de notre existence, c'est-à-dire un ensemble de mouvements et de sensations. Or, la perception est tellement imprégnée de souvenirs que nous ne percevons pratiquement que le passé. Entre ces trois termes : souvenir pur, souvenir-image, perception, qui participent l'un de l'autre, notre pensée chemine d'un mouvement continu. Les souvenirs existent à l'état latent en dehors de la conscience, mais le passé n'a pas cessé d'exister; coextensive à la conscience, la mémoire retient et aligne à la suite, les uns après les autres, tous nos détails au fur et à mesure qu'ils se produisent, laissant à chaque fait sa place et par conséquent lui mar-

quant sa date, se mouvant bien réellement dans le passé définitif. Le cerveau ne serait plus donc qu'un intermédiaire entre les sensations et les mouvements, la pointe extrême de la vie mentale, pointe sans cesse insérée dans le tissu des événements qui oriente la mémoire vers le réel, la relie au présent; la mémoire reste indépendante de la matière. Nous pouvons maintenant fixer les images : le corps a pour fonction essentielle de délimiter pour l'action la vie de l'esprit. Cependant, la conscience et la matière, qui entrent en contact dans la perception, se distinguent sans doute, mais s'unissent, et de telle sorte (dans la conclusion de l'ouvrage) que le dualisme entre l'âme et le corps semble disparaître, puisque la triple opposition entre l'inétendu et l'étendu, la quantité et la qualité, la liberté et la nécessité, est atténuée ou levée. C'est en fonction du temps et non de l'espace que doit être établie la distinction entre la matière et l'esprit.

J'ai voulu exposer plutôt qu'apprécier : la tentative est nouvelle, les doctrines originales, l'esprit métaphysique incontestable, la souplesse et la finesse remarquables, l'effort de réflexion intense, le lien qui relie les diverses parties du système, sensible et visible, la langue, malgré les abstractions et les obscurités, nette et ferme, et pourtant, à chaque pas, les objections se présentent, l'intelligence est déconcertée. Tel le plan d'un édifice où se révélerait un style nouveau, dans un ordre inattendu, délicatement orné, mais que l'on voit, que l'on sent irréalisable; c'est un palais de rêves : aucune créature vivante n'y saurait trouver un abri — moins encore une demeure.

4. — Connaissez-vous une bonne définition du mysticisme? On sait la part que lui fit V. Cousin parmi les écoles de philosophie avec l'idéalisme, le matérialisme et le scepticisme. Faut-il le définir avec Littré « une croyance religieuse ou philosophique qui admet des communications secrètes entre l'homme et la divinité? » et doit-on affirmer qu'il prive le mystique de sa liberté et de sa raison? M. Récéjac a voulu établir *les Fondements de la connaissance mystique*, depuis l'alexandrinisme jusqu'à l'occultisme, c'est-à-dire depuis une illusion jusqu'à une superstition. Il s'agit en son travail non du mysticisme chrétien, mais « de tous les moyens de transcendance qui tendent à égaler l'expérience aux désirs de la liberté » (p. 5). La formule est-elle obscure? Ne vous en plaignez pas : vous savez bien que celui qui n'aurait que des idées claires serait un sot — on l'a dit, — mais en tout cas, celui qui imprimerait clairement ses pensées manquerait aux traditions en honneur aujourd'hui dans les soutenances des thèses philosophiques. L'absolu, les symboles, le cœur, trois parties distinctes. Celui qui affecte de prendre conscience de l'inconnaissable sans aucun secours de dialectique, et croit arriver par voie d'amour où la pensée seule ne peut atteindre, est un mystique; en quoi sa manière de connaître diffère-t-elle de l'empirisme,

du déterminisme, du positivisme, du criticisme, du rationalisme? L'auteur aborde avec une érudition louable et une subtilité nécessaire les systèmes qu'il veut comparer, afin de déterminer la possibilité, la position moyenne et sûre du mysticisme. Il est moins heureux quand, ayant défini l'inspiration « une intensité de conscience, » il la déclare identique à la raison. Elle exprime ses « intuitions » par des symboles imaginaires créés, donc purement subjectifs, ainsi que les divers phénomènes : songe prophétique, voix, extases, stigmates. Mais puisque l'absolu n'a pas accès dans l'entendement, et que le contenu de la conscience mystique est imaginaire, reste le « cœur, » qui fait de l'absolu un objet intérieur, explique son influence morale et « force le surnaturel à s'enfermer dans ces seules régions de la conscience où il peut se loger sans contradiction » (p. 288). « Dieu sensible au cœur, » le commentaire de ce mot de Pascal est la partie décisive de cet ouvrage qui, certes, est suggestif et parfois profond, mais où l'auteur se dépense et s'acharne à la solution d'un problème mal posé. Il n'y a pas de connaissance mystique naturelle; Dieu n'est pas objet d'intuition pour l'intelligence livrée et laissée à ses propres forces, mais il peut se communiquer à l'âme en l'élevant à une vie supérieure à sa vie propre; il peut faire pénétrer en elle quelques rayons de la Lumière éternelle. L'âme n'a qu'à donner son attention simple et paisible aux communications divines; son intelligence, sa volonté, sa sensibilité elle-même sont alors transformées. Est-il possible, serait-il permis d'analyser les opérations des facultés humaines élevées à un état surnaturel? Certainement cela est légitime et serait très intéressant, à la condition que, sans vouloir démontrer par la raison cette élévation de l'homme à un état supérieur, on la déclarât possible (puisque Dieu est tout-puissant), réelle (car elle est historiquement et expérimentalement prouvée) et qu'on se gardât de la confondre avec un rêve, une illusion, un produit de notre désir, une création de notre liberté. Mais alors sans doute Dieu serait autre chose que « notre propre cœur élevé à la n^e puissance » (p. 288), et les conclusions de la thèse de M. Récéjac seraient très différentes, opposées même à celles qu'il nous présente dans un langage qui n'est pas le nôtre.

5. — Vanter Rossini, défendre Meyerbeer, nommer Auber, c'est presque de la hardiesse; M. Lionel Dauriac a eu ce courage, en pleine Sorbonne, avec des preuves musicales fournies par un piano dont il joue, dit-on, fort bien. N'allez pas demander ce que les philosophes ont à démêler avec l'opéra français, car la musique ressortit à l'esthétique, et celle-ci est connexe à la psychologie. Aussi bien, la préface de *la Psychologie dans l'opéra français* est une démonstration « par le fait. » L'œuvre d'art est une cause; elle produit un effet : l'émotion; elle suscite un genre d'images, moyen dont elle dispose. Fixer les relations entre l'œuvre musicale, ses procédés, ses conséquences; dire ce qu'elle est dans l'in-

tention du compositeur, en elle-même, en nous, c'est affaire aux psychologues, et le professeur de la Faculté de Montpellier, un penseur doublé d'un artiste, était parfaitement outillé pour ce travail. D'après lui, l'inspiration, source de l'œuvre d'art, est reçue et non produite ; d'où vient-elle, comment agit-elle, par quelle éclosion se révèle son influence, en quelles conditions se développe-t-elle, d'abord inconsciente, intérieure, puis jaillissant et débordant dans l'œuvre qu'elle anime, dont elle est la vie et l'éclat ?.... Il répond à ces questions par l'analyse détaillée de *la Muette*, de *Guillaume Tell* et de *Robert le Diable*. En lisant ce volume, je me rappelais qu'il y a un mois, j'entendais deux enfants fredonner avec justesse des phrases des *Maîtres chanteurs* et paraissant y prendre un plaisir sincère. Nous avons quelque peine, nous dont l'enfance fut charmée, il y a trente ans, par les mélodies de *la Favorite*, de *Norma* ou des *Diamants de la Couronne*, à croire et à comprendre que des enfants se plaisent à la musique sévère et si peu accessible de Wagner. L'éducation de l'oreille et du goût ont donc été refaites ; n'y a-t-il aucun élément conventionnel dans ces appréciations, jusqu'à quelle époque durera cet enthousiasme, par quoi sera-t-il remplacé?.... Un psychologue aurait le droit de traiter ces questions. Pour ma part, je sais gré à M. Dauriac d'avoir donné quelques-unes des raisons qui justifient nos admirations d'autrefois. Il s'est acquitté de sa tâche avec compétence et discrétion. Certes il n'est pas suspect, car il affirme que « le génie musical de Wagner, son aptitude à la création des formes, l'élèvent au-dessus de Meyerbeer et l'élèvent infiniment » (p. 161), et pourtant, il ose vanter cette prose claire, précise, élégante, spirituelle qui est la musique d'Auber, louer Rossini comme un des plus grands musiciens de ce siècle et démêler les éléments tragiques et pathétiques, les jolis effets entraînants et pittoresques de *Guillaume Tell*. Il nous apprend que dans une récente histoire du drame musical, M. Schuré « s'est passé la fantaisie d'omettre Meyerbeer ! » Nous accorderons qu'il y a des vulgarités dans sa mélodie, des insuffisances parfois dans l'orchestration de ses opéras, la trace d'effort en certaines parties de son œuvre, mais nous remercions M. Dauriac d'avoir reconnu ses qualités dramatiques de premier ordre et d'avoir écrit qu'il fut « un ouvrier de génie dans l'art de mettre en musique une situation et de développer en musique un caractère » (p. 161).

6. — Si la philosophie tend à devenir de plus en plus la première des sciences inexactes, c'est assurément parce qu'on essaie de la constituer en dehors de la métaphysique. Un bon traité d'ontologie est donc indispensable ; celui-ci est excellent. L'auteur n'a point visé à l'originalité ou à l'imprévu, mais à être exact, solide, rigoureux, et il a pleinement réussi : L'être en général, ses propriétés ; la substance et l'accident ; les causes, la perfection de l'être, tels sont les cinq chapitres en lesquels se divise la métaphysique générale. Les questions qui s'y rapportent sont

nettement posées, envisagées sous tous leurs aspects, étudiées avec le développement qui leur convient, mais largement, de haut, sans vaines subtilités, sans abus des distinctions ou des définitions purement verbales en lesquelles se complaisaient les scolastiques de la décadence. L'ampleur des thèses est un secours et un plaisir pour l'esprit qui suit la pensée parmi ses détours et ses progrès, je ne dis pas sans attention mais sans effort ni fatigue, tant l'ordre est logique, le style limpide. Le P. Delmas a écrit son livre en latin ; peut-être aurais-je désiré, — tant il serait utile que les notions métaphysiques devinssent générales — que le lecteur français pût le lire dans sa langue; cependant ce cours de métaphysique générale a été professé en Espagne, et les usages, les règles de la Compagnie de Jésus veulent que la philosophie s'exprime dans la langue de saint Augustin et de saint Thomas. Les philosophes remarqueront les questions : *de creatis possibilibus*, *de supposito et persona*, qui révèlent un esprit philosophique très délié. Naturellement, nécessairement, heureusement, l'auteur prend parti dans les questions controversées ; s'agit-il, par exemple, de la distinction entre l'essence et l'existence créée, il se prononce avec Suarez, de Lugo, Kleutgen, pour une distinction virtuelle, mais avec une si parfaite modération, que les plus agressifs, les plus impatients des thomistes seront obligés de reconnaître la courtoisie scientifique de leur adversaire. Pour moi, je crois qu'il mérite des louanges pour n'avoir grossi ni exagéré l'importance de ces questions d'école, intéressantes certes et curieuses, mais non essentielles, comme plusieurs semblent le croire. On peut revendiquer le titre de disciple de saint Thomas, bien que l'on prenne la liberté d'interpréter autrement que certains thomistes telle ou telle doctrine du maître et même de s'écarter de son enseignement en quelque point secondaire. Nous recommandons avec confiance l'*Ontologia* du R. P. Delmas comme un livre de saine et abondante doctrine, très utile aux élèves et où les maîtres eux-mêmes trouveront une occasion favorable et un moyen efficace de rappeler à leur mémoire des thèses un peu oubliées, de renouveler, d'enrichir et d'agrandir leur enseignement.

7. — « *L'Idée spiritualiste* apparut dans l'humanité dès les temps quaternaires. » M. Roisel cherche comment elle s'est développée, sous quelles formes, à travers les âges, pour « générer » les religions. Les premiers hommes se sont figuré que les corps de la nature sont habités par des esprits qui agissent, comme eux, volontairement. La crainte et le besoin de protection ont produit le culte. Du fétichisme, l'humanité évolua vers l'hypothèse de l'existence d'un esprit perpétuellement actif et d'une matière inerte. Le scythisme représente cet état propre aux peuples occidentaux. Des rites sanglants, des sacrifices humains s'y joignirent dans le molochisme et chez les Hébreux, dont « le dieu était aussi sanguinaire que ceux des tribus sémitiques voisines. » (p. 30); heureusement, les

prophètes tentèrent de modifier les coutumes traditionnelles, encore subsistantes dans les meurtres rituels que les juifs modernes pratiquent quelquefois. A l'opposé de ces conceptions, les aryens considérèrent l'univers comme l'émanation d'une substance éternelle et incommensurable ; la philosophie grecque mêla les doctrines scythiques à cette cosmogonie et considéra le principe actif comme absolument spirituel. Les emprunts faits par le christianisme au mazdéisme, au néo-platonisme, etc., expliquent ses dogmes : il a substitué les souffrances de l'enfer aux sacrifices humains. A cet exposé historique l'auteur joint une critique des diverses idées religieuses auxquelles il faut substituer l'atomisme de Leucippe, Démocrite, Épicure, « l'hypothèse la plus rationnelle de toutes celles que l'homme ait encore conçues » (p. 121). Je regrette très vivement la soirée employée à lire ce petit volume ; c'est un fatras de documents parfaitement connus, ordinairement présentés d'une manière incomplète et inexacte, reliés par des considérations sans valeur qui rappellent les œuvres de Dupuy et de Volney, sans les égaler ou pouvoir même leur être comparé. M. Roisel prête à ses adversaires des arguments insuffisants ou ridicules auxquels il substitue des « preuves » qui ne démontrent rien. Il est facile de trouver ailleurs, mieux présentés, les quelques détails intéressants que renferme cet opuscule, il est difficile de mêler aux faits plus d'assertions gratuites, de théories fausses, de notions confuses, d'en déduire des conséquences plus illogiques.

8. — M. E. Ferrière s'entendrait dans ses affirmations avec l'auteur de *l'Idée spiritualiste*. Ceux qui ont lu les précédents ouvrages de ce vulgarisateur du monisme matérialiste : *La Matière et l'énergie, la Vie et l'âme*, savent à quoi s'en tenir et connaissent les détestables doctrines qui les inspirent. Ce dernier ouvrage : *La Cause première d'après les données expérimentales*, est la conclusion d'une trilogie dont le but est « de démontrer l'unité de substance au moyen des faits positifs, à l'exclusion de tout argument *a priori* (p. 5). Cette substance unique se manifeste à l'esprit humain sous deux aspects qui semblent distincts, mais qui, en réalité, sont simultanés, indissolubles et identiques : ces deux aspects sont la matière et l'énergie » (p. 424). Le fond permanent révélé par ces deux propriétés essentielles est la cause première, nécessaire, absolue, éternelle, infinie, universelle. Mais il est impossible de lui donner les attributs moraux : puissance, intelligence, sagesse, amour. Les deux derniers, en effet, sont incompatibles avec quantité de faits empruntés au monde organique ou inorganique, et le premier suppose l'existence d'un cerveau ; or, celui-ci n'étant que le résultat d'une longue évolution, la puissance intelligente serait postérieure à son œuvre.... Résignons-nous donc à ignorer et bornons-nous à l'affirmation d'une cause première immanente que nous appellerons infinie, finie, indéfinie, suivant notre manière de la concevoir.... Cette doctrine

est abominable et criminelle, puisque c'est le brutal et odieux athéisme. Par l'observation de la nature, M. Ferrière croit y aboutir, comme M. Roisel par l'étude de l'histoire, mais l'identité du terme est le seul point commun. L'ouvrage de M. Ferrière dénote un esprit d'une valeur bien supérieure. Si les conclusions déduites des faits scientifiques sont, la plupart du temps, contestables ou fausses, les faits sont puisés aux bonnes sources, très bien présentés, dans un ordre logique, avec méthode. L'auteur connaît les théories scientifiques, les discute et semblerait accessible aux arguments qui doivent ruiner son système si l'éducation et les préjugés n'exerçaient sur lui une pernicieuse influence. Aussi peut-on lire ce livre avec intérêt et profit (j'excepte le livre cinquième : les déductions), et si le philosophe n'en peut rien admettre, le naturaliste y trouvera, résumés, des faits importants, et formulées, des lois sociologiques ou biologiques.

9. — Les logiciens se sont occupés des contraires ; ce genre de rapport a-t-il aussi sa place et son importance en métaphysique ? Examiné, approfondi, peut-il éclairer certaines questions concernant l'existence ou la science des êtres ? Je ne sais s'il est exact, bien qu'il soit fréquent, d'affirmer que toute notre connaissance des choses consiste à percevoir entre elles des ressemblances et des différences, mais « cette procession de couples enchaînés de contraires qui se déroule éternellement à tous les étages superposés de la réalité physique, vivante, mentale, » dans un rapport d'inversion et d'opposition, que signifie-t-elle ? Est-ce une loi des êtres ? Peut-elle être féconde et cette désunion aboutit-elle, en fin de compte, à une adaptation, à une collaboration, par laquelle les contraires s'allient comme dans une synthèse pour augmenter la variation et, par suite, le progrès ? M. Tarde a pensé qu'il y avait là un problème soluble, intéressant, qu'on en pouvait montrer les applications, l'utilité générale.

Avant tout, il s'agit de définir *l'Opposition :* « Quand deux termes variables sont tels que l'un ne peut être conçu comme devenant l'autre qu'à la condition de parcourir une série de variations qui aboutissent à un état zéro, et de remonter ensuite cette même série de variations précédemment descendue, ces deux termes sont opposés. » Les oppositions dynamiques successives se ramènent au rythme ; simultanées, au type rayonnant et linéaire ; celle-ci est désignée chez les physiciens par le mot de polarité. Mais la division matérielle a plus de valeur que la classification formelle : les oppositions, à ce point de vue, sont qualitatives (par série, telles les diverses couleurs des spectres lumineux) ou quantitatives. Celles-ci se rapportent au degré : variations de vitesse, de chaleur, etc., ou à la force, et parmi ces dernières on distingue les oppositions mécaniques : concave et convexe, et logiques : plaisir et douleur. Ces principes généraux, l'auteur en cherche la réalisation dans l'échelle des êtres : les abstractions mathématiques lui fournissent addi-

tion et soustraction, quantités négatives et positives; le monde physique, la réaction et l'action; le monde vital, ses fonctions, ses organes souvent en duplicité symétrique; le monde psychique, la contrariété de diverses sensations, les jugements, desseins, caractères opposés, surtout l'opposition fondamentale de la croyance et du désir; le monde social enfin, des inversions philologiques, économiques, la concurrence, la guerre. Or, tout cela dénote une observation minutieuse et une ingénieuse patience; les dons d'un collectionneur émérite dépensés et appliqués dans toutes les sphères de la pensée; nous apercevons certaines relations inattendues, non soupçonnées, et cela est un plaisir. Nous « situons » les choses en séries ou en genres spéciaux avec raffinement et subtilité, et puis !.... Et puis nous croyons que les idées subjectives, les points de vue imaginés, les partis pris voulus se mêlent pour les expliquer parfois, les altérer souvent, les compliquer toujours, aux êtres qu'on nous présente par couples et qui ne fournissent que déductions vagues, conclusions incertaines. M. Tarde aborde le problème religieux avec des préjugés qui l'aveuglent : « Je voudrais croire avec Lange, avec Strauss, avec Guyau, qu'un jour viendra où le culte de l'art nous dispensera de tout autre » (p. 439). Ce serait l'institution de l'égoïsme, du despotisme, de l'immoralité inguérissable et absolue. L'auteur avoue qu'il faut à l'humanité une autre religion; mais il semble que, pour lui, elle ne soit qu'une erreur indispensable à la vie individuelle et collective. « La poursuite de l'impossible à travers l'inutile, serait-ce donc là vraiment le dernier mot de l'existence? » Ce serait bien plutôt, je le crains, le résumé et le « dernier mot » de cet ouvrage. L. MAISONNEUVE.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

I. — Romans, contes et nouvelles. — 1. *Aux jours d'épreuve*, par DANIELLE D'ARTHÈZ. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-18 de 321 p., 2 fr. 50. — 2. *Pour un peu d'or*, par MARIE RABUT. Paris, Téqui, 1897, in-18 de 319 p., 2 fr. — 3. *Pauvres gens*, par A. DE POISEUX. Paris, Henri Gautier, 1897, in-18 de 312 p., 3 fr. — 4. *La Petite Chapelle*, par A. DE POISEUX. Paris, Vic et Amat, 1897, in-18 de 352 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Médecin de belle-maman*, par ROGER DOMBRE. Paris, A. Colin et Cie, 1897, in-18 de 312 p., 2 fr. 50. — 6. *La Princesse*, par SOPHIE URBANOWSKA. Trad. de R. CANDIANI. Ibid., 1896, in-18 de 344 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Mystère de la rue Carême-Prenant*, par A. ROBIDA. Ibid., 1897, in-18 de 332 p., 3 fr. 50. — 8. *En tous Pays*, par la comtesse OLGA. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, in-18 de 331 p., 3 fr. — 9. *Le Mari d'Andrée*, par A. GÉLINE. Ibid., 1897, in-18 de 286 p., 2 fr. 50. — 10. *Phénix et Fauvette*, par A. GÉLINE. Paris, Téqui, 1897, in-18 de 445 p., 3 fr. — 11. *Au milieu des loups*, par LÉON NOBLE. 2e édit. Ibid., 1895, 2 vol. in-18 de 371 et 383 p., 4 fr. — 12. *Mademoiselle Simplette*, par Mme la comtesse DE BEAUREPAIRE DE LOUVAGNY. Ibid., 1896, in-18 de 404 p., 2 fr. — 13. *Au lendemain d'un divorce*, par Mme la comtesse DE BEAUREPAIRE DE LOUVAGNY. Ibid., 1897, in-18 de 394 p., 3 fr. — 14. *En pleine forêt*, par Mme la marquise DE BRUNOY. Paris, Tolra, 1897, in-8 de 191 p., illustr., 0 fr. 95. — 15. *Simple Histoire d'un instituteur sous la troisième république*, par BERNARD STELLER. Paris, Téqui, 1897, in-18 de 224 p., 2 fr. 50. — 16. *Clairevallée*, par MARGUERITE LEVRAY. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 324 p., 3 fr. — 17. *La Dame au*

voile blanc, par Mlle Gabrielle d'Éthampes. Paris, Téqui, 1896, in-18 de 296 p., 2 fr. — 18. *Le Testament de mon oncle*, par la baronne Leclerc. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 259 p., 2 fr. 50. — 19. *La Rose de Beauregard*, par J. Rosier. Ibid., s. d., in-18 de 302 p., 3 fr. — 20. *Un Héritage*, par Jean de Montéas. Ibid., s. d., in-18 de 333 p., 3 fr. — 21. *Jean de Nivelle*, par Mme la vicomtesse de Pitray, née de Ségur. Paris, Haton, s. d., in-18 de 276 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Enfant d'adoption*, par F. de Nocé. Ibid., s. d., in-18 de 281 p., 3 fr. 50. — 23. *Maître Beaujouan*, par Marie de Harcoët. Ibid., s. d., in-18 de 286 p., 3 fr. 50. — 24. *Les Kérouaz*, par E. Meunier. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 320 p., 3 fr. — 25. *La Fille du notaire*, par lady Fullerton, trad. de l'anglais par J. de Clesles. Paris, Téqui, 1895, in-18 de 402 p., 3 fr. — 26. *Pour la France*, par Marie Stéphane. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, in-18 de 330 p., 3 fr. — 27. *Éliane, ou la Fiancée du volontaire*, par Marie Stéphane. Ibid., 1895, in-18 de 283 p., 3 fr.

II. — Brochures théâtrales. — 1. *Les Chaussons de la duchesse Anne*, opérette en un acte, par Ch. Le Roy Villars. Paris, Bricon, 1896, in-12 de 89 p., 1 fr. Partition (musique et accompagnement). Même librairie, 2 fr. — 2. *Cousin contre cousin*, comédie en trois actes, par Jacques d'Ars. Paris, Bricon, 1896, in-12 de 96 p., 1 fr. — 3 à 8. *Le Petit Curieux*, par Mme Eug. Roulleaux du Houx. — *L'Amateur de papillons*, par Paul Baur. — *Un Tel*, par Paul Baur. — *Évocation*, par Jacques d'Ars. — *Le Serment de Tanguy*, par Théodore Botrel. — *Le Toréador*, par Tony d'Ulmès. Paris, Bricon, 1897, 6 br. in-16 de chacune 8 p., 0 fr. 25 chacune. — 9. *Trois canards*, comédie bouffe en trois actes, par Marie J. Paris, Haton, s. d., in-12 de 44 p., 1 fr. — 10. *Je serai doctoresse*, comédie en deux actes, par Amélie Amestoy. Ibid., in-12 de 59 p., 1 fr. — 11. *La Fête de Catherine II*, opérette en deux actes, par Amélie Amestoy. Ibid., in-12 de 59 p., 1 fr. — 11. *Les Deux Sourdes*, comédie en trois actes, par Jehan Greech. Ibid., in-12 de 59 p., 1 fr. — 13. *Un Moine artiste*, saynète en un acte, par Charles Buet. Ibid., in-12 de 26 p., 1 fr. — 14. *L'Homme au capuchon rouge*, drame en trois actes et cinq tableaux, par Charles Buet. Ibid., in-12 de 88 p., 1 fr. — 15. *Nos financiers*, comédie en trois actes, par Paul Croiset. Ibid., in-12 de 79 p., 1 fr.

I. — 1. — « On ne laisse souvent lire aux jeunes filles que des ouvrages nommés bons livres, qui, en réalité, sont les plus dangereux du monde par la notion fausse qu'ils donnent de la vie. Dans ces romanesques historiettes, les héroïnes, des personnes charmantes, subviennent largement aux besoins de toute leur famille en peignant des écrans à la gouache; ou bien elles deviennent institutrices, et ne manquent pas, par leurs brillantes qualités, de mériter l'amour de quelque gentilhomme d'ancienne lignée ou de quelque ingénieur fort riche. L'ingénieur a détrôné le gentilhomme dans les romans qui se piquent de modernisme. Il y a des petites filles (surtout des grandes) très naïves, qui croient ces choses-là, et, le jour où elles se trouvent devoir lutter pour l'existence, entrent dans la mêlée avec de telles idées.... » Je partage absolument sur ce point l'opinion de Mme Danielle d'Arthèz. Mais il ne faudrait pas aller jusqu'à préconiser le « nouveau système d'éducation, éducation se rapprochant de celle donnée aux garçons. » — D'autre part, ne jetez pas la pierre de préférence aux pensionnats libres quand vous parlez du « système d'étouffement, » « d'idées très morales, mais très étroites. » Ceci dit, je m'abandonne à la jouissance que me fait éprouver la lecture de *Aux jours d'épreuve*, de Mme d'Arthèz. Un jeune homme, nommé Roger, condamné à gérer une fabrique importante que lui a laissée son père en mourant, habite seul avec Mathilde,

sa sœur. Mathilde suffit à Roger, Roger suffit à Mathilde. Le frère, toujours ganté, ne se montre presque jamais à l'usine; la sœur voyage à bicyclette. Un jour, au grand chagrin de Mathilde, Roger se marie avec Blanche, le type de la jeune fille élevée « en serre chaude, » c'est-à-dire de la nullité agaçante. La ruine vient bientôt tirer ces trois jeunes gens de leur insouciance. Mais, si l'épreuve mûrit Roger et Mathilde, les rend meilleurs et plus véritablement heureux, Blanche devient ridicule en voulant cesser d'être nulle. Cette histoire est très simple, et pourtant je trouve un grand plaisir à la lire, à cause de l'opposition qu'elle établit entre Mathilde, pleine d'énergie, de cœur, de sens pratique (malgré la bicyclette), et Blanche qui est une mauviette. Mme d'Arthèz traite comme elles le méritent « les âmes incomprises en contact avec le vulgaire » et celles qui « admirent d'autant plus qu'elles comprennent moins. » Les bévues comiques de Blanche en matière de littérature, les réflexions très sensées de Mathilde sur le même sujet, tout cela pourra être utile à bon nombre de lecteurs et de lectrices.

2. — *Pour un peu d'or* gagné que de bonheur perdent Agnès et Louis; pour un peu d'or sacrifié que de bonheur acquis par Joseph et Suzanne ! Voilà tout le roman de Mlle Marie Rabut. Mais quelle délicatesse, quelle poésie, quelle suavité dans les détails ! Sentiments distingués, style imagé, facile, correct; saveur aigre-douce : vous trouverez tout cela dans *Pour un peu d'or*. Chaque chapitre est précédé d'une citation bien choisie. La thèse de *Aux jours d'épreuve* nous intéresse : ce qui nous captive dans le livre de Mlle Rabut, c'est, avant tout, la poésie des pensées, des sentiments et du style. Mais voilà précisément ce qui en fait un roman dangereux pour les imaginations un peu vives. Rien qui fasse rêver dans *Aux jours d'épreuve*. *Pour un peu d'or*, au contraire, vous plonge dans une rêverie perpétuelle. Défiez-vous de la rêverie. En nous élevant, elle fortifie les personnes mûres et peut casser le cou aux enfants. *Aux jours d'épreuve* nous pose en face de la réalité; *Pour un peu d'or* vous transporte dans un monde idéal. Mme Danielle d'Arthèz fait voir la vie telle qu'elle est; Mlle Rabut transfigure bien des choses. Toutes deux s'emparent du lecteur. Il y a plusieurs manières d'agir salutairement sur une âme.

3 et 4. — Voici deux ouvrages de M. de Poiseux. Le premier, *Pauvres gens*, n'est pas un roman, mais un recueil d'observations, d'impressions, de souvenirs, présentés sous la forme du roman. Inspirée par la charité, cette étude est tout entière — surtout la dernière partie — consacrée à l'œuvre de l'Hospitalité de nuit. *Pauvres gens*, n'en doutons pas, est appelé à faire un grand bien. Un style sans prétentions et sans défauts ! Quelle perle rare ! M. de Poiseux nous gagne à sa cause par la simplicité et la perfection de son style. Je ne puis résister à la tentation de citer ces lignes encourageantes, les dernières du

premier récit : « Il n'y a jamais rien d'irréparable. Il suffit d'un rayon d'en haut pour faire d'un paresseux un travailleur, d'un débauché un homme sobre, d'un coupable un saint. »

— L'action de *la Petite Chapelle* se passe à Bruxelles vers 1830. M. Panderfull s'est chargé de ses nièces, Marcelline et Georgette. Celle-ci est une fidèle cliente de saint Michel, et Marcelline aime un simple employé, Maurice Poester, au grand désespoir de son oncle, qui veut à tout prix lui imposer un époux digne des Panderfull. Marcelline va être sacrifiée. Mais saint Michel, grâce à Georgette, intervient au bon moment, et tout s'arrange. L'histoire se termine par cette phrase, qui la résume : « L'homme s'agite, mais Dieu le mène. » Ce roman, plein d'ailleurs d'un charme attendrissant, est moins une intrigue que la description pittoresque des idées et des mœurs de cette époque, si importante dans les annales de la Belgique. Le volume renferme quelques pages que je voudrais pouvoir mettre sous les yeux de toutes les jeunes filles ; ces précieuses pages, M. Panderfull les résume ainsi : « Plutôt épicière qu'institutrice. » Je ne dis rien de la forme, M. de Poiseux étant un styliste de marque.

5. — *Le Médecin de belle-maman* est un récit plein de belle humeur, où l'on retrouve, avec plus de maturité, la verve et l'entrain bien connus de Mlle Roger Dombre. On y voit, à travers mille incidents drolatiques, comment l'homme devient malheureux en poursuivant les richesses et meilleur en les perdant. L'auteur a le talent de vous faire la morale sans avoir l'air d'y penser. Mlle Roger Dombre semble ne vouloir que nous amuser, et sait marcher aimablement, artistement, au but qu'elle s'est proposé. Cet ouvrage vaut surtout par les détails. La nouvelle qui termine le volume roule sur la même thèse; mais c'est bien dommage qu'il n'y ait rien dans *Ma bru* pour dilater le cœur.

6. — Nous sommes en Pologne, dans la petite ville de Minsk. L'héroïne est une jeune fille riche, au cœur très noble et très courageux, qu'une éducation défectueuse a mal préparée à vivre sans fortune. La ruine atteint brusquement les parents d'Orecka, et celle-ci veut tirer parti des connaissances et des talents que sa brillante éducation lui a, croit-elle, donnés. Mais elle s'aperçoit bientôt avec stupeur que son savoir superficiel, inutile, ne saurait lui permettre d'occuper la moindre place lucrative. Par compassion, un négociant de Varsovie lui offre dans sa maison une situation infime. Voilà donc *la Princesse* transformée en une petite employée. Nous assistons au renversement de ses idées, au froissement de ses habitudes; nous voyons ses souffrances, ses révoltes dans la maison étrangère; où l'on se montre bon pour elle, mais strict et exigeant, afin de la forcer à comprendre. Elle lutte, elle persévère et arrive à trouver le bonheur dans la vie laborieuse et régulière. Ouvrage qui attache et qui émeut. Les jeunes personnes y trouveront d'excellents,

de nombreux enseignements. Une dignité soutenue alliée à une grande simplicité, telle est la qualité qui distingue l'écrivain dans ce roman. Le traducteur a su conserver dans le français toute la saveur du texte original, et mérite ainsi qu'on lui pardonne quelques négligences.

7. — Très amusante l'histoire d'un receveur de l'enregistrement livré à la malveillance publique, montré au doigt et privé de l'affection de ses proches et amis, à la suite d'une de ces mystifications que l'oisiveté et la monotonie de la vie de province suggèrent à de mauvais plaisants. Comme cadre, des scènes de la vie provinciale en Bretagne. Aucune tendance morale bien accusée. M. Robida se justifiera facilement, car il écrit pour une revue où le plaisant doit avoir sa place; la gaieté de M. Robida n'est d'ailleurs pas sans malice. Aussi bien *le Mystère de la rue Carême-Prenant* semblerait être une satire à l'adresse de la gent cancanière, et ce n'est pas volé.

8. — Les vingt nouvelles de la comtesse Olga promènent successivement le lecteur *En tous pays*, en Angleterre, en Allemagne, en Pologne, en Italie, en Espagne, en Russie, en Turquie et jusque dans la Rome des Césars. Elle a soin de donner à chaque région sa couleur locale. *Job*, c'est l'aristocratie du sang, d'abord éprouvée, ensuite récompensée pour ses vertus antiques et luttant victorieusement contre l'aristocratie de la richesse. Je ne vois pas bien quelle morale on peut tirer de l'*Isba* : alors même que Dieu ne nous vengerait pas, il faudrait pardonner. La nouvelle qui a pour titre *Un requiem* est bien belle, mais elle ne convient guère aux enfants. Une remarque à propos de la page 102 : les Bourbons, assurément, ont leurs défauts; mais ce n'était ni le moment ni le lieu d'y faire allusion. Assez insignifiant, *l'Orage de la baronne*, et d'une efficacité douteuse, les prières de celle-ci. Je ne conseillerai pas aux jeunes filles la lecture d'*In pace*. Ne vous fiez pas à ce titre : *O Crux, ave*. Sa place n'est pas dans une bibliothèque de jeunes gens. — *La Mule du Pape* ne manquera pas d'agacer les lecteurs qui ne savent pas l'anglais. — *A l'étable* est un charmant petit conte, terminé par une affirmation qui n'est guère orthodoxe, et que, cependant, j'hésite à condamner, car elle me fait songer aux chansons qui bercent les enfants, mais en attendant le *Pax hominibus*. *En tous pays* est d'une lecture très attrayante et très fatigante à la fois. Si l'auteur est une étrangère, elle n'a pas assez l'habitude de manier notre langue; si, au contraire, Mme la comtesse Olga est Française, elle exagère son art, et, en voulant éviter la banalité, elle arrive souvent à manquer de clarté. Pour lire sans danger cette œuvre bigarrée, il faut avoir déjà une certaine formation morale et littéraire.

9. — Quand une trop jeune femme épouse un homme trop âgé, vous savez ce qui peut arriver, et les jeunes gens n'ont aucun besoin de l'apprendre. Dès lors, je me demande à quoi servent *le Mari d'Andrée* et

Pouzzolane ?.... La demi-vertu d'Andrée est plutôt faite pour scandaliser que pour édifier, et je ne suis pas surpris que sa patience ait le don d'exaspérer son mari. Quant à la situation d'Olivier, elle m'écœure. Pour achever de me mettre mal à l'aise, la correction administrée à la femme par son mari est d'une infernale férocité, et le châtiment que reçoit à son tour le mari a lui-même quelque chose d'odieux. En sorte que tout me fait mal dans cette tragédie : événements et personnages. Quand l'on possède le sens psychologique et le talent d'écrivain de M. Géline, on devrait s'exercer sur des sujets moins repoussants. — *Pouzzolane* fait suite au *Mari d'Andrée :* même thème, avec la note tragique en moins. Si l'on voyait une jeune fille ouvrir *Pouzzolane* à la page 226 et bien ailleurs, on dirait qu'elle tient un mauvais livre. Absence complète de sentiments chrétiens ; et plutôt du paganisme, par exemple à la page 263. Il y a cependant un passage où la lecture de l'*Imitation* est recommandée.

10. — *Phénix et Fauvette*, du même M. Géline, est mieux inspiré. Ce roman satisfait l'esprit et le cœur. On y trouve le bien comme le mal, le remède à côté du poison, Fauvette opposée à Phénix. Livre intéressant, moralisateur et chrétien, bien pensé et bien écrit. Deux parties : la seconde, *Deux intérieurs*, est un récit ; la première est écrite sous forme de lettres. Une phrase, à la fin du volume, en contient toute la synthèse : « Dieu touche certaines âmes d'un coup de foudre, mais il en laisse d'autres — et il sait pourquoi — élever péniblement, pierre par pierre, l'édifice de leur conversion. »

11. — Pour bien des gens, le livre le plus joli est celui où il y a le plus de monde battu, injurié, ruiné, torturé, tué. *Au milieu des loups* fera l'affaire de ce monde-là. Tout en les empoignant, il leur donnera de bons conseils. L'analyse de ce roman, qui en est à sa deuxième édition, a déjà été donnée par le *Polybiblion*. Il me suffira donc de rappeler que Jacques, une petite victime, passe d'abord par les mains de tous les utopistes, de tous les aventuriers, de tous les philanthropes, afin que nous puissions bien constater l'impuissance, l'égoïsme cruel, et, au besoin, la méchanceté de ces exploiteurs de l'humanité. Il a ensuite le bonheur de rencontrer un véritable bienfaiteur. M. Léon Noble rend justice à l'aristocratie honnête et charitable, et déclare la guerre à tout ce qui fait le malheur de la société moderne, aux écoles sans Dieu, aux mauvaises compagnies, aux lectures dangereuses, au socialisme, au communisme, à la franc-maçonnerie, etc. Il montre ce que devient la femme à qui l'on a ôté sa religion. Ne lui demandez pas d'aimer les Italiens ou les Allemands. Ouvrage qui devrait se trouver dans toutes les bibliothèques populaires.

12. — *Mademoiselle Simplette* montre comment une jeune fille, puisant sa force dans la prière, peut, avec l'aide de Dieu, surmonter tous

les obstacles, accepter tous les sacrifices, se résoudre à tous les renoncements, arriver en un mot à tous les héroïsmes. Le personnage sympathique, c'est Alice. Berthe joue le rôle déplaisant. Alice, plus vertueuse et mieux douée, sera le souffre-douleur de sa seconde mère, Mme Letellier, qui n'a que des préférences pour sa nièce, l'égoïste et pas aimable Berthe. Fiancée à un homme qu'elle aime, Simplette — c'est ainsi que l'appelle sa belle-mère — s'aperçoit que Berthe, élevée par charité chez M. Letellier, l'a supplantée dans le cœur de son futur époux. Simplette est trop fière pour accepter la main de celui dont elle n'a plus l'affection. Elle prend sur elle la rupture des fiançailles et facilite le mariage de sa sœur. A partir de ce moment, Alice n'a plus qu'une chose à cœur : veiller au bonheur de tous. Elle sauve son village de la destruction, son père de la mort, sa famille du déshonneur, sa méchante cousine de la damnation. « Il y a des simples, ce sont les dernières lignes du roman, qui ne désarment jamais quand il s'agit de combattre le mal. » La forme, chez Mme la comtesse de Beaurepaire, laisse un peu à désirer. Mais soyons-lui reconnaissants de ne pas alourdir ses récits, à l'exemple d'un grand nombre d'écrivains, par toute espèce de digressions ou de réflexions philosophiques.

13. — *Au lendemain d'un divorce.* Encore un roman de Mme la comtesse de Beaurepaire, qui mérite les mêmes compliments et les mêmes observations que *Mademoiselle Simplette.* Sujet moins ingrat, plus dramatique. Inconvénients et châtiments du divorce, voilà ce que l'auteur met en lumière d'une façon très émouvante. Après la pluie, le beau temps : c'est à sa première femme, Yolande, que M. Bertinet doit de voir le ciel se rasséréner sur sa tête. En fermant le livre, on se sent consolé.

14. — Un volume qui fera les délices des enfants de douze ans, et que l'on peut donner comme récompense dans les maisons d'éducation, bien que le style ait des faiblesses, c'est *En pleine forêt*, de Mme la marquise de Brunoy. La couverture charme les yeux, quelques gravures agrémentent le texte, les scènes de la vie bohémienne piquent vivement la curiosité, et l'histoire de Luna, la pseudo-gypsie, arrache des larmes. Tous les personnages excitent l'intérêt, surtout Agnès, volée autrefois par les tziganes, et rendue à sa mère beaucoup plus tard, alors que tout semblait désespéré pour elle. *En pleine forêt* contient de belles leçons de charité, de dévouement, de pitié, de courage et de modération.

15. — Quand on écrit un livre dans le genre de celui de M. Bernard Steller, c'est le cas, ou jamais, d'avoir un style absolument correct, sinon académique. Or, on remarque des négligences dans *Simple histoire d'un instituteur sous la troisième république.* C'est regrettable, d'autant plus que le sujet est plein d'actualité et pourrait exercer une influence salutaire sur bien des gens. On y voit comment un milieu chrétien peut agir profondément sur un homme sans éducation reli-

gieuse, pourvu que le malheureux ait une âme droite. Laurent Vaubel, instituteur, est chargé de remplacer un congréganiste dans une petite commune rurale attachée à sa foi traditionnelle. Il arrive, bien décidé à garder la plus stricte neutralité dans tout ce qui est du domaine religieux. Mais peu à peu le spectacle de la ferveur chrétienne de plusieurs de ses élèves, les cérémonies de l'église qu'il aperçoit de loin, enfin la mort subite de sa mère et la conduite pleine de tact du curé en cette circonstance l'induisent à des réflexions, à des études qui lui révèlent la vérité du catholicisme. Il se convertit, dote la paroisse d'une école libre où, comme frère des écoles chrétiennes, il réunit de nouveau dans sa classe tous les enfants du village.

16. — « Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux : » tel est le thème sur lequel sont brodés une foule de romans destinés à la jeunesse, par exemple *Clairevallée*. Mme Marguerite Levray donne une leçon, en très bon français et avec adresse, aux imprudents qui se laissent prendre aux mirages de la grande ville et à ses pièges dorés. M. du Gléneuf, n'ayant jamais quitté la campagne, ne comprenait pas son bonheur. Son ambition était de marier ses enfants avec des citadins. Une de ses filles épouse un financier qui semble réunir toutes les qualités désirées par le père, et voilà M. du Gléneuf lancé dans le tourbillon des affaires, vendant ses terres, enterrant ses enfants et assistant à la ruine de son gendre. Il revient enfin à Clairevallée pour y retrouver la paix.

17. — M. de la Morientais, homme très estimé et bon chrétien, habite le manoir de ses pères avec sa femme et ses enfants. Il tombe malade, tandis que Raymond, son frère cadet, se ruine au jeu. Raymond veut profiter de la maladie de M. de la Morientais pour le faire assassiner et hériter ainsi de tous ses biens. Il se sert, pour arriver à ses fins, d'un ancien serviteur du château connaissant parfaitement les lieux et les habitudes de la maison. Les assassins égorgent M. et Mme de la Morientais, et mettent le feu au château ; mais, grâce au dévouement d'une vieille servante, les enfants sont sauvés et cachés, pendant que leur mère échappe aux assassins qui la croient morte. Mme de la Morientais devient *la Dame au voile blanc*. Au moment où Raymond se croit paisible possesseur des richesses qu'il a volées, il se trouve subitement en présence des héritiers légitimes du château, qui rentrent en possession de leurs biens, mais pardonnent généreusement à leur indigne parent. Mlle Gabrielle d'Éthampes est assez connue pour qu'il soit superflu de louer le fond de ses ouvrages.

18. — La succession de l'oncle Étienne, c'est un billet de loterie que celui-ci lègue à sa nièce Nicole, mais à condition qu'elle se marie avec Fernand ou Paul, ses cousins. Le fou rire cesse quand les intéressés apprennent que le billet en question vient de gagner le gros lot de

500,000 francs. Et voilà Nicole bien embarrassée. Si elle accepte, elle est condamnée à vivre avec un homme qui aura épousé son argent, sans compter qu'elle se fait une triste réputation. Si elle refuse, les 500,000 francs vont à des étrangers. Ce qu'elle imagine pour tout sauvegarder, je ne vous le dirai pas. Sachez seulement que son stratagème réussit à merveille. Grâce à elle, *le Testament de mon oncle*, qui semblait fait pour la honte et le malheur de ses héritiers, devient au contraire la cause de leur bonheur après leur avoir été une occasion de manifester leurs nobles sentiments. Sans être obligé de renoncer à la richesse, Fernand épouse Agnès, pour laquelle il n'a jamais cessé d'éprouver une affection vive et désintéressée. Le même bonheur est réservé à Paul et à Nicole. Ainsi triomphe la morale. *Le Mariage de Germaine*, que l'on peut lire ensuite, est une délicieuse nouvelle. N'allez pas croire cependant que les mariages entre oncles et nièces soient louables. N'importe : l'oncle Jean est un personnage qui plaît. Quelques négligences de ponctuation, qui sont probablement des fautes d'impression, reparaissent ici, après avoir été signalées dans *Neiges d'antan* et *Surprise du cœur*, du même auteur. Mme la baronne Leclerc abuse peut-être du passé défini en « âmes. »

19. — *La Rose de Beauregard*, comme *la Dame au voile blanc*, nous présente une famille désolée par la cupidité d'un oncle. Rose est enlevée toute jeune à sa mère, qui devient folle. Après bien des années, Mme Perrin recouvre la raison en retrouvant sa fille, et François Perrin va terminer aux galères sa déplorable existence. Ce qui intéresse dans ce volume, ce sont moins les aventures de Rose que les souvenirs historiques et les descriptions pittoresques, accompagnées de gravures. L'auteur nous transporte à Rome, à Naples, au Vésuve, au tombeau de Virgile. Il nous fait assister au miracle de saint Janvier, nous rappelle la catastrophe qui a englouti Herculanum et Pompéi, et nous raconte les hauts faits des brigands napolitains du XVe siècle. Ces pages sont instructives et intéressantes ; mais les jeunes gens qui les liront ne seront-ils pas tentés de se procurer Alexandre Dumas ?

20. — Avec *Un héritage*, nous retombons dans les histoires sombres qui vous laissent un poids sur le cœur. Ce n'est plus un oncle, mais une cousine qui va jeter dans l'affliction la famille à héritage, en faisant noyer le père et condamner sa fille adoptive à la peine des parricides. L'innocence d'Odette est enfin reconnue, et Lola, par un nouveau crime, se rend justice à elle-même. Il y a dans Lola, malgré toute la noirceur de son âme, je ne sais quoi de séduisant qui fait que je ne prêterais pas ce roman à des enfants. L'intention de l'auteur est sans doute de faire comprendre aux jeunes filles que les qualités extérieures les plus brillantes ne sont pas un gage de salut et ne peuvent tenir lieu d'honnêteté.

21. — Il y a des enfants qui, dès leurs plus tendres années, se font

remarquer par leur disposition à se montrer contrariants ou rebelles en tout et partout. Parents, serviteurs, maîtres, amis sont tour à tour leurs souffre-douleur. *Jean de Nivelle* est un bel échantillon de ces natures ingrates. C'est la contrariété personnifiée, et il ne faut rien moins que la maison de correction, la mort tragique de son père, les malheurs de sa famille, l'exil, le naufrage et maints déboires pour le préparer à se laisser dompter par la religion et le sentiment du devoir. Mais alors il devient héroïque : on le voit pardonner à ses pires ennemis et ramener au bien une âme encore plus terriblement égarée. Mme la vicomtesse de Pitray n'aime pas les Anglais.

22. — *L'Enfant d'adoption* est en tout l'opposé de Jean de Nivelle. Autant celui-ci se montre violent, revêche, cruel même, autant celui-là est réfléchi, doux et bon. La lecture de *l'Enfant d'adoption* reposera les jeunes lecteurs, en les remettant des émotions que leur aura certainement fait éprouver le roman précédent. Mme F. de Nocé amuse les enfants tout en les instruisant. Son héros, Moïse, un petit naufragé, a su se rendre aimable à ses camarades en même temps que digne de l'affection et de la confiance de M. de Kerven, son père adoptif, qui n'hésite pas à lui raconter sa vie et à lui faire porter son nom ; en sorte que l'intimité la plus profonde, la plus touchante, s'établit bientôt entre deux êtres si dissemblables en apparence.

23. — Encore un enfant dépouillé par son parent. Mais ici rien de tragique. Ce n'est pas à dire que vous ne serez pas émus ; il pourrait même vous arriver de verser des larmes en voyant les choses se terminer, non pas honnêtement, heureusement, comme il arrive d'ordinaire, mais d'une manière poignante. Il ne s'agit donc pas ici du roman banal, finissant par un mariage. La morale de Mme Marie Harcoët est plus élevée, et si *Maître Beaujouan*, qui d'ailleurs n'est ni un endurci ni un méchant homme, se contente de la facile morale mondaine, son fils Ernest et Odette nous donnent l'exemple du désintéressement le plus noble.

24. — A travers mille circonstances douloureuses, la vieille et fière marquise de Kérouaz assiste consternée à la disparition complète de sa nombreuse famille. Après avoir vu tomber autour d'elle, l'un après l'autre, tous les nobles rejetons des *Kérouaz*, au moment où elle croit que tout est fini, elle reçoit la récompense de sa confiance en Dieu : ce nom de Kérouaz, qu'elle avait cru éteint pour toujours, trois jeunes hommes, trois nouveau-nés, le représentent aujourd'hui. Le livre de Mme E. Meunier peut être mis dans toutes les mains.

25. — M. J. de Clesles vient de nous donner une traduction de *la Fille du notaire*, par lady Fullerton. Ce roman a déjà été traduit, en 1890, par M. W. Fitz-Gérald, et analysé par le *Polybiblion* (t. LXII, p. 411).

26. — Les récits de Mme Marie Stéphane, disons-le à l'occasion de ce

qui arrive à l'excellent M. Oppermann, sont empreints d'un patriotisme très louable, mais parfois poussé un peu loin. Le *Polybiblion*, dans l'analyse de *France*, lui a déjà fait la même remarque à propos de l'alliance franco-russe. C'est *Pour la France* que Robert tombe sur le champ de bataille, c'est pour la France qu'Alice, sa veuve, refuse obstinément la main de M. Oppermann; c'est pour la France et Dieu que Jean, l'enfant de Robert et d'Alice, sacrifie sa vie, soit dans les camps, soit aux missions étrangères. C'est enfin pour la France que Geneviève, la sœur de Jean, consent à rester séparée de son fiancé. Mais, cette fois, Dieu, touché de tant de générosité, veut récompenser cette héroïque famille, dans la personne de Geneviève, en rendant à celle-ci son fiancé. Au point de vue moral, les ouvrages de Mme Marie Stéphane sont irréprochables. On ne pourrait pas en dire autant du style. Elle a un faible pour certaines épithètes, certaines expressions, certaines amplifications, qui rappelle un peu la pensionnaire.

27. — Ce que je viens de dire ne s'applique pas à *Éliane, ou la Fiancée du volontaire*, dont voici l'analyse. Guy, le volontaire qui sacrifie ses affections à ce qu'il croit être son devoir, est digne d'obtenir la main d'Éliane, personne recommandable sous tous les rapports; et cette récompense ne lui sera pas refusée par la Providence; tandis que Robert, qui n'a pas su gagner le cœur d'Éliane, se marie avec une insupportable miss, fille d'une lady plus détestable encore : c'est le châtiment de son amour-propre. La mort de sa belle-sœur, Harriett, dans des circonstances excessivement pénibles, la mondanité et l'insoumission de sa femme, la méchanceté de sa belle-mère, qui s'est montrée si cruelle à l'égard d'Harriett, sont autant d'épreuves qui finissent par amollir cette âme hautaine. Le cœur de Robert grandit dans la souffrance et s'ennoblit par le pardon. Quant à lady Gladstone, elle périt dans l'incendie d'un théâtre, et Mary perd son enfant. Voilà ces deux mauvaises femmes punies comme elles le méritaient. Mary se convertit enfin. C'est un peu tard : son père, lord Gladstone, est mort de chagrin.

II. — **1.** — *Les Chaussons de la duchesse Anne*, pièce pour jeunes filles. On pourrait, à la rigueur, réduire, de sept à quatre ou cinq, le nombre des acteurs, et supprimer quelques-unes des vingt-trois scènes. De même, rien ne s'oppose à ce que le nombre des demoiselles d'honneur et domestiques soit porté de trois à cinq ou six. Elles se partageraient les scènes secondaires. L'attention des spectateurs, en effet, se trouve captivée tout entière par la duchesse Anne et la mère Piclou. Du commencement à la fin de la pièce, la mère Piclou entretient la gaieté, tandis que la jeune duchesse nous charme par sa gracieuse bonté, qui ne l'empêche pas d'avoir une pointe de malice. Les sabots de la duchesse la rendent sympathique sans lui faire quitter son rang. La morale paraît être celle-ci : dans une société qui va bien, les pauvres peuvent être

utiles aux grands, lesquels, à leur tour, ont mille occasions de se faire aimer. — La partition de cette délicieuse opérette (musique et accompagnement) forme une brochure séparée, dont la couverture élégante attire l'attention.

2. — Voici maintenant une comédie en trois actes pour jeunes gens. C'est aussi une pièce à tiroirs. Douze personnages. Les trois principaux sont les deux cousins, et Frédéric, le professeur. Collineau aîné veut, à toute force, faire entrer Collineau jeune au Conservatoire. Collineau jeune se défend avec non moins d'ardeur. Toute la pièce roule sur cette lutte amusante. *Cousin contre cousin*, comédie absolument irréprochable, ne manque pas de moralité. La scène de l'armoire est d'un comique achevé.

3, 4, 5, 6, 7, 8. — Avec les deux pièces précédentes, la librairie Bricon nous envoie six monologues ou récits de différents genres. — *Le Petit Curieux*, scène comique avec musique, en est à sa troisième édition. Succès mérité. C'est tout à fait ce qui convient au jeune âge. — *L'Amateur de papillons*, par M. Paul Baur, pourra être joué par un jeune homme. Très amusant. — *Un Tel*, du même auteur, n'est pas sans mérite, mais intéressera moins les auditeurs, parce qu'il sera moins bien compris. — Voici un récit patriotique en vers. C'est l'*Évocation* vraiment poétique de toutes nos gloires militaires. Cette pièce, qui vient à son heure, jettera la tristesse dans l'âme des auditeurs. Puisse cette tristesse devenir efficace. — « A mort le taureau et vivent les toréadors : » je ne prends pas au sérieux cette dernière ligne du *Toréador*. Ce monologue amusera. — Un pauvre jeune Breton aime tant la mer qu'il finit par y trouver la mort. Sa mère sera seule désormais. En lisant *le Serment de Tanguy*, on est ému jusqu'aux larmes. — Voilà pour la librairie Bricon. Le reste vient de la librairie Haton. Quatre pièces pour jeunes filles et trois pour jeunes gens.

9. — Si vous êtes en quête d'une comédie-bouffe, je vous recommande *Trois Canards*. Ici, le personnage intéressant, c'est Yvette, charmante petite paysanne, bonne de Mme Piquois. Yvette, qui a des défauts, mais d'aimables défauts, est chargée par sa maîtresse de porter trois canards à Mme Topin ; elle en donne un à Catherine, pauvre miséreuse qu'elle rencontre sur sa route. A son retour, sa franchise et sa charité lui font tout pardonner.

10. — La musique du chant de *Trois Canards* (acte 2e) se trouve à la fin de la brochure, tandis que pour *la Fête de Catherine II* et *Je serai doctoresse*, la musique des couplets, avec accompagnement, se vend séparément. Parlons d'abord de cette dernière comédie, moins banale et plus actuelle. Deux actes. Onze personnages. Philiberte, jeune orpheline, placée en apprentissage chez une repasseuse, dans une petite ville de province, s'est laissé enivrer par quelques succès remportés à l'école et au concours cantonal. Elle méprise la condition de ses maîtres

et veut devenir une femme savante. La désillusion, avec son cortège d'amertumes, ne tarde pas à la visiter, et bientôt Philiberte n'a plus qu'un désir : revoir son pays et reprendre son métier. Cette consolation lui est donnée. Morale : le vrai bonheur consiste à ne pas sortir du rôle qui nous a été assigné par Dieu.

11. — Encore une pièce à tiroirs, que l'on peut rallonger ou raccourcir à volonté. La scène se passe à Saint-Pétersbourg, vers la fin du XVIIIe siècle, le jour de *la Fête de Catherine II*. A l'occasion de sa fête, l'impératrice accorde à une de ses demoiselles de compagnie la grâce de son père, compromis dans une conspiration. C'est Véra, autre demoiselle de compagnie, qui, par jalousie, avait fait arrêter ce malheureux. Tombée en disgrâce à son tour, elle avoue à l'impératrice le mal qu'elle a fait à sa compagne.

12. — *Deux Sourdes* est une comédie très facile à jouer, n'exigeant ni décors ni mise en scène. L'action repose sur un quiproquo très divertissant. Huit personnages. Les principaux, des types bien dessinés, sont d'abord les deux sourdes, deux vieilles filles, deux sœurs, qui, malgré l'opposition parfaite de leurs caractères, ne peuvent se passer l'une de l'autre. Vient ensuite la concierge : encore un rôle très comique. Palmyre, la sourde pessimiste, est enfin convertie à la douce morale de sa sœur par la charité de celle-ci.

13. — « Parler franc et ne rien craindre, » — « patience et volonté font plus que force et puissance, » deux devises incarnées dans *le Moine artiste* et mises en pratique par lui d'une façon originale et curieuse. La scène se passe au couvent des dominicains de Bologne, en 1530. Sept personnages et des officiers de la suite de Charles-Quint.

14. — M. Charles Buet, l'auteur du *Moine artiste*, nous donne aussi un drame historique en trois actes et cinq tableaux, où le tendre et le comique se mêlent au tragique d'une façon qui décèle un certain talent chez l'auteur. Tout, dans *l'Homme au capuchon rouge*, se rapporte au meurtre du baron de Menthon par le seigneur de Compey. La toile tombe au moment où celui-ci meurt, frappé par la justice divine. Quatorze personnages. La scène se passe, en 1476, sur les bords du lac Léman, dans diverses localités dont les noms sont familiers à tous ceux qui ont fait le voyage de Lausanne à Genève : Allaman, Rolle, Bursinel, etc.

15. — C'est une véritable satire que *Nos Financiers*, et une satire qui a le mérite de l'actualité. Si nous n'y trouvons pas beaucoup de charité, n'en faisons pas un crime à M. Paul Croiset, qui n'en veut qu'aux financiers sans scrupules et qui sait reconnaître, en passant, la loyauté de la noblesse. Dix personnages. Cette pièce est à la portée de tous les cercles de jeunes gens, car les décors en sont très simples. Cependant, pour une raison facile à comprendre, j'aimerais mieux la voir jouer dans une école secondaire que dans une école primaire ou dans un cercle d'ouvriers. ARBEY.

SCIENCES ET ARTS

System und Geschichte des Naturalismus, von Eduard Loewenthal. Sechste Auflage. Berlin, Calvary, 1897, in-8 de vi-115 p. — Prix : 3 fr. 75.

Il y a quelques mois, nous signalions une petite histoire de la philosophie du docteur Loewenthal, et nous disions que cet auteur était déjà connu par une étude sur le naturalisme. Ce dernier ouvrage vient, en effet, de parvenir à sa sixième édition, que nous avons entre les mains. L'auteur y a joint des extraits de différentes revues allemandes et anglaises qui font l'éloge de son essai. Nous nous associerions volontiers à ces éloges s'il ne s'agissait que de louer la bonne ordonnance des matières et la clarté de l'exposition. Mais il est des choses sur lesquelles nous ne saurions transiger. Poser comme principe une matière primitive, éther-esprit ou esprit-éther, tirer de là, par un affranchissement progressif, le monde physique d'abord, puis la pensée, puis enfin, dans un lointain obscur, Dieu qui n'est pas encore, mais qui tend à se réaliser ; déduire de cette cosmogonie moniste une éthique et une morale, ce sont des doctrines qu'il est hors de propos de discuter ici, mais que nous ne pouvons ni approuver ni recommander. D. V.

Études agronomiques, par L. Grandeau. Cinquième série (1889-1890), sixième série (1890-1891), septième série (1892-1895). Paris, Hachette, 3 vol. in-12 de xiv-304, x-338, x-316 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

De tous les agronomes écrivains, M. Grandeau est sans contredit un des plus distingués ; celui qui, un des premiers, a contribué à forcer l'attention du public et fait en quelque sorte son éducation. Depuis longues années déjà il écrit périodiquement, dans le *Temps*, un feuilleton agronomique faisant autorité, où il expose, au fur et à mesure qu'elles se présentent, les questions de production agricole et toutes celles qui s'y rattachent par quelque côté. C'est une utile pensée que de réunir en volume les articles ainsi parus à des dates diverses. On y a parfois des surprises. Actuellement cette collection se compose de sept volumes ; nous allons brièvement parler des trois derniers.

Les sujets traités sont nécessairement variés et le livre, parfois quelque peu décousu. Cela ne doit pas surprendre ; le mode de confection de l'ouvrage l'exige. On sent cependant qu'une idée suivie dirige l'auteur, et dès qu'il le peut il revient immédiatement au point fondamental de toute agriculture et de son enseignement « exposer les conditions de la production économique des végétaux de grande et de moyenne culture.... pour arriver à l'abaissement du prix de revient par l'augmentation du rendement. » On peut contredire quelques-uns de ses points de vue, discuter certains des chiffres et des conclusions exposés, mais cela appar-

tiendrait à des revues techniques, et il n'y a ici qu'à indiquer les principaux sujets traités.

Un d'entre eux revient à plusieurs reprises. C'est la découverte, suite de celles de Pasteur, des microbes fertilisants sur certaines plantes, les légumineuses. Des colonies de ces micro-organismes se développent sur les racines en puisant au travers de leurs fibres l'azote de l'air. Ils se l'assimilent, le fixent, et restituent de la sorte à la terre l'élément principal de sa fertilité. On suit avec grand intérêt ces pages, qui jettent un grand jour sur un point des plus importants.

La question des organismes de la nitrification était tout indiquée, et de là aux engrais et aux amendements il n'y a naturellement qu'un pas.

La plus grande partie de la septième série est consacrée aux expériences du parc aux Princes. Les essais que l'auteur y tente, la manière de varier les engrais et de comparer les résultats, tout est sujet à enseignement, et les planches ajoutées au volume ne laissent pas d'augmenter l'intérêt et l'importance des démonstrations. Il ne faudrait pas cependant donner aux conclusions de l'auteur une portée excessive. Le cultivateur qui voudra suivre ces données devra faire avec les essais dont on lui parle une comparaison intelligente pour s'assurer s'il se trouve dans une situation identique ou différente.

Bien d'autres sujets sont encore abordés dans ces volumes : questions de tarifs de chemins de fer, de douane, notamment en ce qui concerne le maïs souvent destiné à l'alimentation du cheval, fraudes et falsifications des denrées, hygiène et régime du bétail, défense des vignobles contre le phylloxera. Toutefois ces derniers sujets n'ont pas, malgré leur importance, l'ampleur de ceux indiqués plus haut. Ils n'ont été amenés sous la plume de l'auteur que par suite de circonstances fortuites. On sent d'ailleurs qu'il s'adonne aux questions agricoles proprement dites plutôt qu'à celles de la viticulture et de l'élevage. G. DE SENNEVILLE.

LITTÉRATURE

Spicilège, par MARCEL SCHWOB. Paris, Société du Mercvre de France, 1896, in-18 de 341 p. — Prix : 3 fr. 50.

Spicilège ! Titre rare et distingué ! « Le titre en est joli et vaut un million ! » Mais comme de juste, le reste ne vaut pas le titre. Dans ce recueil ou « glane » de treize morceaux, les trois premiers sont des études d'histoire littéraire sur François Villon, Robert-Louis Stevenson et George Meredith ; ce sont les plus longs et ce sont les meilleurs, bien qu'ils n'apprennent rien de nouveau ; après les quatre-vingt-quinze pages de M. Schwob, la biographie de François Villon reste aussi obscure qu'avant et l'idée qu'on se faisait de son œuvre n'est pas modifiée. Ces trois études annoncent plutôt le goût que le talent de la critique. — Les dix

morceaux qui suivent sont d'un esprit ouvert aux idées générales, mais encombré et non agrandi par elles; elles y sont à l'étroit et s'y gênent les unes les autres. — Il y a des « dialogues » sur « l'Amour, l'Art et l'Anarchie, » d'un artifice laborieux mais peu intéressant; les interlocuteurs s'y donnent des noms empruntés à la fois à l'histoire grecque, aux ballades du moyen âge, aux romans russes et aux écrivains anglais ! — Il y a aussi des « monologues, » dont un sur *la Pitié et la Terreur*. Il est d'une lecture assez facile, bien que le style manque de banalité. Pour dire que l'artiste ne doit pas isoler son œuvre du milieu social, M. Schwob écrit : « L'organisme conscient a des racines personnelles profondes; mais la société a développé en lui tant de fonctions hétérogènes qu'on ne saurait trancher ces milliers de suçoirs par où il se nourrit sans le faire mourir. » Ne pas « trancher ces milliers de suçoirs, » c'est placer « la vie humaine dans son milieu. » A ces recherches de style se joignent des recherches d'idées qui n'aboutissent qu'à des trouvailles contestables. Était-il possible d'innover en un sujet qui était déjà épuisé au XVIe siècle, par l'innombrable troupe des commentateurs alexandrins et des commentateurs italiens, et que n'ont pu renouveler ni Heinsius, ni Vossius, ni La Mesnardière, ni d'Aubignac, ni même Corneille, lequel, du moins, avait eu l'originalité de le traiter avec une ironie voilée qui se termine par la plus impertinente des contradictions? M. Schwob l'a pensé. Avec la gravité raide et pontifiante d'un docteur de Sorbonne, — de la Sorbonne du temps de Janotus de Bragmardo, — il aborde la question de « la purgation des passions » par la Terreur et la Pitié, et il la résout.... d'une manière qui n'est pas nouvelle, puisqu'elle est celle de toute une classe de commentateurs d'Aristote, mais qu'il renouvelle par cette vue véritablement originale : « Le spectacle que cherchait le poète (grec) n'était pas sur la scène mais dans la salle. » Mais peut-être que cette « vue » n'est qu'une impropriété de style, comme il y en a quelques-unes, comme il y en a trop dans l' « écriture » laborieuse, austère et sans grâce de l'auteur de *Spicilège*. L'esprit qui s'y révèle est d'ailleurs élevé et grave, et nous lui devrons peut-être une belle œuvre, le jour où il aura la force de ne pas attacher la même importance à toutes ses pensées, de choisir celles qui valent la peine d'être présentées au public, et de les exprimer avec la clarté et la simplicité qui sont « le vernis des maîtres. » C. A.

Le Roman naturaliste, par Ferdinand Brunetière. 5e édition. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 393 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous n'avons pas à apprécier ce volume déjà bien ancien (la première édition remonte à plus de dix ans) et qui est un recueil d'articles plus anciens encore. Cette cinquième édition n'apporte à la précédente que

des corrections de détail ; « la disposition des chapitres, » nous dit l'auteur, « est demeurée la même » et le « fond n'en est point modifié. » — Peut-être pourrions-nous dire de notre côté que ces chapitres ne sont pas des chapitres, en ce sens qu'ils ne sont pas les parties, distinctes sans doute, mais logiquement ordonnées et liées entre elles, d'un tout complet. Ce sont des « morceaux » indépendants les uns des autres et conçus à des moments différents et à des points de vue particuliers. Le « particulier » y tient beaucoup de place, plus de place que les idées générales ; les puissantes synthèses, auxquelles l'auteur nous a depuis habitués, manquent ici absolument ; les questions de principe sont soulevées plutôt qu'exposées, et les conclusions doctrinales, affirmées avec énergie, ne sont démontrées qu'avec insuffisance. Et non seulement le « morceau » qui suit ne complète pas toujours le « morceau » qui précède : il le répète parfois, mais parfois aussi il le contredit. Les contradictions sont fréquentes dans l'œuvre de M. Brunetière ; elles sont la rançon de ses qualités d'esprit, et notamment de cette fougue, de cette espèce de « furia » intellectuelle qui le fait aller intrépidement jusqu'au bout de sa pensée du jour, en passant sur le corps de sa pensée de la veille. N'y a-t-il pas eu un jour où, frappé des exagérations de « la critique scientifique, » il a raillé cette idée de « l'évolution des genres » qui, depuis.... ? Il avoue d'ailleurs, dans la préface de 1891, que *le Roman naturaliste* contient quelques contradictions, et il promet de s'en expliquer plus tard, à la prochaine occasion. Souhaitons que l'occasion ne vienne pas ; M. Brunetière a mieux à faire que de mettre de l'unité dans l'innombrable quantité d'idées qu'il a remuées. Il n'a qu'à continuer à mettre du talent et de la loyauté dans son œuvre, et s'il s'est trompé, à reconnaître son erreur, comme il l'a fait, avec tant de sincérité hautaine, pour la question des rapports de l'art et de la morale ; il avait cru à l'indépendance de l'art ; il croit aujourd'hui à la nécessité de le subordonner à la morale, et il le dit de manière à se faire entendre des plus sourds ! Quoi qu'il en soit, aucun des quatorze articles réunis dans ce volume n'a perdu tout son intérêt, pas même *A propos de Pot-Bouille*, ou tel autre qui semblerait manquer le plus d'actualité. Les œuvres, les théories, la forme d'art qu'ils attaquaient, ne sont pas aussi déshonorées, aussi mortes qu'on pourrait le croire. Et dans tous les cas, « il est des morts qu'il faut qu'on tue » plusieurs fois, parce qu'ils renaissent. Or il y a, dans ce volume, de quoi déshonorer et tuer toutes les renaissances possibles du naturalisme, tel que l'avaient défini M. Zola et son école. Tout ce que peut fournir d'arguments d'abord la connaissance des vieux principes esthétiques et des traditions nationales, et ensuite la haine d'une forme d'art sans probité et sans simplicité, se trouve ici, au moins à l'état d'indication. La haine, une « haine vigoureuse, » de ce faux naturalisme est même ce qui fait la véritable unité et le

« lien » de ce recueil de morceaux. On est heureux en outre d'y retrouver les premières manifestations de cette verve, de cette érudition, de cette abondance d'idées, de ce tempérament si puissant et si personnel qui ont fini par porter si haut la réputation et par établir si solidement l'autorité de l'âpre et éloquent critique. C'est comme le mémorial d'une longue et courageuse campagne contre des barbares qui ont souillé notre littérature et qui ont compromis devant l'étranger notre bon renom littéraire et même moral. Si leur œuvre a été interrompue, c'est peut-être à ce livre et à son auteur que nous le devons. CH. ARNAUD.

Nouvelles Études anglaises par JAMES DARMESTETER ; avant-propos de Mme Mary James Darmesteter. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de XI-347 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre posthume de M. James Darmesteter est un recueil d'articles fort divers, dont quelques-uns ne sont que de courts comptes rendus. La plupart en ont gardé un air accidentel et incomplet. Ils ne traitent pas tout un sujet, mais un côté quelconque d'un sujet quelconque, parfois le moins intéressant à un point de vue général. Et entre les différentes parties de ce qu'on pourrait croire un même article, puisqu'un seul titre en décore l'ensemble, subsistent des lacunes énormes, à y insérer des in-folio. Mme Darmesteter a cependant bien fait de recueillir pieusement, en y ajoutant une brève biographie, ces miettes de l'œuvre de son mari : elles contiennent de fort belles pages. Le savant était très poète à l'occasion : son style s'échauffe et se colore, quand quelque chose l'émeut, drame ou paysage. Il trouve des tons d'une infinie délicatesse pour nous peindre la région des lacs de Killarney, « le paradis de l'Irlande ; » mais s'il entreprend le panorama de Calcutta, c'est avec des couleurs éclatantes qu'il brosse la « Ville des Palais, » l'île Sâgara, les jardins du roi d'Aoudh, et le *Garden Reach*, et le port, « ville flottante, dont les mâts et les voiles jettent au soleil, de tous points, des frissons de drapeau.... » L'expression est cependant parfois négligée, obscure et même bizarre, si ce n'est incorrecte, ce qui s'explique assez d'ailleurs par les voyages intellectuels de l'auteur. Mais si le fervent éditeur n'avait pas qualité pour exécuter ces légères retouches, on s'étonne qu'il ait laissé passer, dans les textes anglais, un certain nombre de fautes d'impression : *Flore* pour *Floss* (p. 119), *famer* pour *farmer* (p. 138), *is* pour *if* (p. 155), etc.

La première étude, et la plus personnelle, est consacrée à Jeanne d'Arc dans la littérature anglaise : l'auteur nous fait entendre d'abord les malédictions contre la sorcière, puis la réhabilitation de l'héroïne, enfin le panégyrique de la sainte. Son enthousiasme dépasse alors toute mesure : « Le bûcher de Rouen est plus haut que la croix du Calvaire ; » « .... Cette divinité idéale de Jeanne, cette imitation de Dieu, plus belle

et plus haute que son original légendaire (Jésus-Christ).... » Les idées politiques de M. James Darmesteter s'accordent avec sa religion ou son irréligion d'israélite ou de mage de Zoroastre, à prénom anglais et à nom allemand. « A cette heure où la conscience nationale se refait par l'éducation civique, » il voudrait voir en France « l'esprit de la Révolution avec l'âme de Jeanne d'Arc, » et conclut par ce cri : « La République de l'art français, c'est Jeanne d'Arc sous les trois couleurs. » Plus idéalement divine que Jésus-Christ, Jeanne s'identifie à Marianne. Pauvre Jeanne, ses grossiers bourreaux n'avaient pas épuisé les injures, il manquait à son martyre les abominables raffinements de louanges de ses savants adorateurs du XIXe siècle.

Les études qui suivent, dont la plus considérable a George Eliot pour objectif, ne nous apportent aucun renseignement bien nouveau. Nous savions que « la pensée philosophique » de miss Evans « n'est pas toujours claire dans ses romans, » où « prédomine » cependant « le style abstrait et philosophique. » Elle avait peu de sympathie pour la France, plus pour la République, et n'était gênée par aucune idée religieuse dans la situation irrégulière où elle vivait. Retenons pourtant ce portrait : son visage « rappelait d'une façon frappante les traits de trois figures sœurs : celle de Savonarole, celle de Dante et celle que la tradition de l'art a prêtée au fils de Marie. » Eh bien, George Lewes a eu du courage.

Dans *Celtica*, M. Darmesteter attire l'attention du public sur les travaux de M. d'Arbois de Jubainville, et fait œuvre utile en cherchant à vulgariser certains résultats trop peu connus du public. La dernière partie du livre, sous le titre collectif de *Variétés indiennes*, n'est pas moins intéressante ; elle se termine même par une histoire de mage à Paris très finement amusante. LONGCHAMP.

HISTOIRE

Une Tournée pastorale en Norvège, par Mgr FALLIZE. Tours, Mame, 1897, gr. in-8 de 240 p., nombr. photograv. — Prix : 1 fr. 50.

Mgr Fallize est le premier vicaire apostolique de la Norvège ; depuis l'établissement du luthéranisme jusque vers le milieu de ce siècle, le catholicisme était rigoureusement banni de ce pays, et les plus absurdes préventions s'étaient accréditées à son égard. D'après les lettres écrites par Mgr Fallize aux *Missions catholiques* et réunies en volume par la librairie Mame, l'état de choses s'est très heureusement modifié depuis quelques années. Tout d'abord, des idées libérales ont prévalu, une large tolérance a permis l'établissement de missionnaires sur plusieurs points, les hôpitaux ouverts par des religieuses de divers ordres ont forcé l'admiration et la sympathie publiques, le gouvernement lui-même a favorisé ce mouvement par des procédés que l'on regrette de ne pas trouver dans

certains pays catholiques; le peuple, foncièrement religieux, montre un désir sincère de connaître la vérité et de juger avec une entière bonne foi entre le catholicisme et le protestantisme; enfin, les ministres luthériens eux-mêmes expriment le vœu d'arriver à une union entre les Églises; comme en Angleterre, ils en sont à souhaiter une transaction, et l'on peut y voir un premier pas vers une soumission complète, seule solution que puisse accepter le Saint-Siège. Tel est le tableau consolant qu'expose Mgr Fallize; malheureusement, il y a quelques ombres dues au petit nombre des ouvriers apostoliques et à l'exiguïté de leurs ressources, ce qui ne permet pas à la mission de recueillir encore l'abondante moisson qui mûrit sous ses yeux. On ne s'étonne pas, d'après cela, que le zélé pasteur aime passionnément son troupeau, dont il loue l'esprit religieux, la vive intelligence, le libéralisme sincère. Au cours de sa tournée pastorale, depuis Christiania jusqu'au cap Nord, il décrit avec un grand charme les admirables paysages de cette région tourmentée, aux glaciers éternels, aux lacs et aux fjords enchanteurs, et il donne de curieux détails sur les mœurs patriarcales des diverses populations des villes, des campagnes, des îles et des mornes solitudes de la Laponie. De jolies photogravures représentent des sites pittoresques et des types de paysans et surtout de paysannes en costumes nationaux. Nous devons ainsi à Mgr Fallize un magnifique volume parfaitement approprié aux étrennes et aux distributions de prix. COMTE DE BIZEMONT.

Il Culto privato di Roma antica. I. *La Religione nella vita domestica. Iscrizioni e offerti votive,* da ATTILIO DE' MARCHI. Milano, Ulrico Hoepli, 1896, in-8 de xv-307 p.

M. de Marchi s'est proposé d'étudier dans cet ouvrage les diverses manifestations individuelles de la piété chez les Romains : tel est le sujet du tome premier, le culte particulier des *gentes*, des associations, des divisions sociales ou politiques devant former la matière du second.

Dans le volume que nous avons sous les yeux, l'auteur donne des détails fort intéressants sur les dieux domestiques (Lares, Pénates, Génies), dont la nature demeure toujours enveloppée pour nous, dans le détail tout au moins, de ténèbres épaisses, sur les chapelles privées et sur les laraires avec leurs accessoires (autels, statues, représentations peintes, etc.). Ce sont surtout les ruines de Pompéi que M. de Marchi a interrogées, et il l'a fait avec tant de conscience et de soin, que nous ne possédons encore aucun traité aussi complet sur la question. Les chapitres suivants se chargent de nous initier aux cérémonies religieuses accomplies à propos des différents actes de la vie de famille, mariage, naissance, éducation des enfants, enterrements et fêtes des morts, purifications et expiations diverses. Une cinquantaine de pages sont enfin consacrées aux inscriptions votives, qui constituent les documents de beaucoup les plus impor-

tants relatifs au culte privé, en ce que, par leurs formules et leur texte, elles nous révèlent, en en trahissant le secret, l'état des mœurs, des habitudes et des croyances du monde romain.

Si ce début de l'œuvre de M. de Marchi ne contient pas grande nouveauté, ce n'est pas à dire qu'elle soit superflue : le savant auteur, dont il convient de louer sans réserve l'érudition et la sûreté des informations, a rendu un réel service en rassemblant les documents relatifs à la religion privée des Romains, documents dont la comparaison lui a suggéré des conclusions fort instructives. Aussi bien est-il permis d'affirmer que son livre aura une grande portée scientifique et qu'il occupera un rang des plus honorables parmi les ouvrages consacrés aux antiquités religieuses de l'antique Rome. X.

Pages choisies de Mignet, publiées par Georges Weill. Paris, Perrin, 1896, in-16 de 278 p. — Prix : 3 fr. 50.

En un temps de production littéraire et historique intense, il est naturel que l'on multiplie les extraits et les morceaux choisis ; car seuls les érudits abordent encore la lecture des œuvres complètes d'un écrivain. D'ailleurs, si la richesse de notre littérature interdit à ceux mêmes qui ont le plus de loisirs de connaître à fond tous nos écrivains les plus célèbres, elle laisse à beaucoup le désir d'avoir au moins quelque connaissance des meilleurs d'entre eux. C'est pourquoi les pages choisies rencontrent toujours de nombreux lecteurs. Mignet, qui brilla au premier rang des historiens de notre siècle, méritait que l'on recueillît quelques-unes de ses plus belles pages ; car si, dans l'ensemble, son œuvre historique a perdu de sa valeur, grâce à la découverte de matériaux nouveaux, elle n'en conserve pas moins une puissante originalité. Mignet demeure un guide et un modèle pour les historiens qui apprendront de lui à joindre la perfection de la forme à l'exactitude dans les recherches. Les pages de Mignet, publiées et judicieusement choisies par M. Georges Weill, permettent à tous de juger la manière de l'historien et d'apprécier l'écrivain. En moins de trois cents pages, l'éditeur nous donne des extraits de la plupart des ouvrages de Mignet rangés sous les titres suivants : Études générales, XVIe siècle, XVIIe siècle, XVIIIe siècle, Révolution française, XIXe siècle. Au lieu de suivre l'ordre purement chronologique, il eût été préférable, nous semble-t-il, de réunir ensemble les extraits d'un même ouvrage : ce qui eût laissé une idée plus nette de la méthode de Mignet, sans confondre des œuvres d'un caractère tout différent. Il nous paraît regrettable que M. G. Weill n'ait fait aucun emprunt aux articles écrits par Mignet dans *le National*, à la veille de la révolution de Juillet, et qui sont de véritables documents historiques. Cette omission ne permet pas d'apprécier l'historien dans son rôle de polémiste. L'on est un peu étonné de

rencontrer, parmi les études sur le XIXe siècle, un morceau sur la philosophie de l'histoire, qui eût mieux trouvé sa place dans les « Études générales. » Enfin, l'on regrette que l'éditeur n'ait pas indiqué à quel ouvrage il empruntait chacun des morceaux insérés dans son recueil. Malgré ces quelques critiques, il faut savoir gré à M. Georges Weill du soin qu'il a apporté à cette publication et de l'excellente étude sur Mignet dont il l'a fait précéder. ALBERT ISNARD.

L'Élection papale, par LUCIUS LECTOR. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 356 p. — Prix : 3 fr. 50.

Chronologie des Papes et des élections pontificales, par le même. — Extrait de l'ouvrage précédent. Ibid., in-18 de 29 p. — Prix : 0 fr. 60.

Le Prochain Conclave, par le Sâr PÉLADAN. Paris, Dentu, s. d., in-18 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur du beau volume sur le Conclave paru il y a deux ans publie aujourd'hui un historique des élections pontificales. La question du Conclave y est traitée de nouveau, mais avec moins de détails ; il a semblé que l'étendue donnée aux développements historiques, aux questions canoniques et aux considérations politiques alourdissait un peu le livre et en diminuait l'intérêt pour une classe nombreuse de lecteurs. Par contre, les limites du sujet se trouvent étendues : nous avons un tableau succinct et précis des variations qu'a subies à travers les siècles l'acte électoral qui désigne la personne du chef de l'Église.

Le chapitre premier est un excellent résumé des différentes périodes du droit ecclésiastique ; en suivant l'histoire pas à pas, l'auteur fait voir dans quelle mesure les causes d'ordre politique ont amené la pratique des élections à se modifier, conformément aux nécessités qui imposaient des conditions nouvelles ; la destruction de l'empire d'Occident, son rétablissement sous Charlemagne, les prétentions de ses successeurs, notamment des empereurs italiens et des Ottons, l'influence de la noblesse italienne, etc.... C'est en 1271, lors de l'élection du bienheureux Innocent V (Pierre de Tarentaise) qu'apparaît pour la première fois le Conclave, et, après quelques hésitations, ce mode d'élection des Souverains Pontifes devient une règle absolue, méconnue, il est vrai, au temps du grand schisme, mais remise définitivement en vigueur après Martin V et observée depuis sans même que les malheurs de l'Église au cours du siècle présent en aient amené l'affaiblissement ou l'oubli ; tout au contraire, les règlements publiés par Pie VI, Pie VII, Pie IX et Léon XIII ont donné à l'institution une organisation à la fois immuable et souple qui a permis et permettra au Sacré Collège de s'acquitter en paix, sous l'inspiration du Saint-Esprit, de la redoutable mission qui lui est dévolue.

Les funérailles du Pape, l'interrègne, les diverses phases du Conclave,

la proclamation et le couronnement du nouveau Pape sont traités avec un grand détail d'informations puisées aux sources les plus sûres, et l'auteur, qui n'est pas seulement un savant, mais aussi un homme d'esprit, un causeur judicieux et charmant, entremêle ses exposés juridiques d'épisodes piquants que lui fournit sa connaissance de l'histoire anecdotique de l'Église. Ce qu'on ne trouvera pas dans le livre, c'est une réponse aux questions oiseuses que les badauds aiment à poser à quiconque approche du Vatican : « Où se tiendra le futur concile ? Le prochain Pape sera-t-il un Italien ? » etc. Ceux qui croient devoir livrer à la presse leurs impressions sur le personnel de la curie romaine fournissent d'ordinaire la preuve d'une remarquable ignorance, d'une expérience superficielle, d'un dilettantisme fantaisiste qu'égarent le plus souvent des passions de parti ou des préoccupations de coterie. Or, Lucius Lector n'est pas de ceux-là; c'est un historien qui ne se soucie pas de faire le métier de *reporter*.

En appendice, nous trouvons une chronologie des élections pontificales avec d'utiles renseignements sur la durée des interrègnes, le lieu et le mode de l'élection; les dates sont fixées avec un grand soin; quand il y a incertitude, et c'est le cas des premiers siècles, les différentes dates sont indiquées simultanément, en attendant qu'il devienne possible d'en déterminer une par des arguments concluants. On remarquera aussi que, pour le grand schisme, l'auteur n'imite pas beaucoup d'auteurs, et en particulier le rédacteur de la *Gerarchia Pontificia*, qui suppriment purement et simplement Robert de Genève et Pierre de Luna; il les fait figurer à leur rang dans la chronologie, où ils ont le droit de prendre place, puisque plusieurs de leurs actes sont passés en force de loi dans l'Église. Cet appendice, tiré à part, sera d'un grand secours comme aide-mémoire pour quiconque étudie l'histoire ecclésiastique.

— A la question du Conclave se rattache le livre que fait paraître le Sâr Péladan avec le sous-titre quelque peu outrecuidant : *Instructions aux cardinaux*. Qui s'attend à trouver quelques excentricités dans cette nouvelle production de M. Joséphin Péladan ne sera pas déçu; à côté de pages dignes d'un écrivain de talent, on se heurte à des inventions surprenantes : vocabulaire, syntaxe, idées, tout est marqué de l'empreinte baroque du mage : depuis la dédicace « à la princesse Péladan » jusqu'à la table des matières, tout sent le charlatanisme d'un homme qui, après tout, est peut-être la première dupe de sa grandiloquence. Voici d'ailleurs quelques propositions aussi hétérodoxes qu'hétéroclites : « Il faut, à la fois, entretenir un nonce à Bénarès, à la Mecque, et accepter un brahmane et un marabout auprès du Vatican » (au Quinaire, c'est-à-dire chapitre V, p. 83). « La Curie romaine doit recevoir des légats de toutes les communions et en envoyer au siège de ces communions » (Archidoxe XXVIII du Sénaire, c'est-à-dire proposition 28 du chapitre VI). « Le catholique

est celui qui croit le symbole, or le symbole ne fait pas mention de l'Écriture.... Le successeur de Léon XIII rejettera l'Ancien Testament comme livre canonique » (Palingénésie catholique, XIII, Archidoxe CLXI). Ces échantillons des doctrines archidoxales ou paradoxales du Sâr permettront d'apprécier ses théories et de prévoir le cas que les cardinaux ne manqueront pas de faire des « Instructions » qui leur sont adressées.

P. Pisani.

Cartulaire général de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. par J. Delaville-Le-Roulx. Tomes I et II. Paris, Leroux, 1894-1897, in-fol. de ccxxx-701 et 919 p. — Prix : 200 fr.

Le *Cartulaire général des Hospitaliers* est peut-être la publication de documents la plus importante qu'un particulier ait entreprise, avec ses seules forces et ses seules ressources, au cours du siècle qui s'achève. On sait ce qu'a voulu faire l'auteur de ce grand travail; il l'a dit dans l'Avant-propos de son premier volume, paru il y a deux ans à peine. « Nous nous sommes proposé de rassembler, en suivant l'ordre chronologique, tous les documents importants qui concernent l'ordre [de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem] pendant cette période [qui s'étend de la prise de Jérusalem par les croisés (1099), à l'établissement des Hospitaliers à Rhodes (1310)]. On ne pouvait songer à publier tous les actes des Hospitaliers; leur nombre eût été trop considérable, et beaucoup d'entre eux ne présentaient pas un intérêt suffisant pour justifier leur publication. Nous avons donc fait un choix; et, pour le faire, nous avons pris pour règle d'éditer : 1° toutes les pièces antérieures à 1120, c'est-à-dire celles qui correspondent aux débuts de l'ordre et à sa première organisation; 2° toutes celles qui émanent des grands dignitaires de l'Hôpital (grands maîtres, grands prieurs, etc.); 3° toutes celles qui lui furent données par les papes, empereurs, rois, princes et grands feudataires; 4° celles qui précisent, quels que soient leurs auteurs, la fondation des commanderies; 5° celles qui règlent les rapports ou les contestations des Hospitaliers avec les autorités laïques ou ecclésiastiques, et avec les autres ordres religieux ou militaires; 6° les règles, statuts et usages des Hospitaliers. »

Le premier volume contient onze cent vingt-neuf documents, presque tous donnés *in extenso*, se rapportant aux années 1099-1200. Le deuxième volume renferme dix-huit cent quarante et une pièces, des années 1201-1260. Il comprend, en outre, un appendice de vingt-six chartes des années 1101-1250, concernant toutes l'abbaye du Mont-Thabor, qui fut, comme on sait, unie à l'Hôpital de Jérusalem.

Il suffit d'un coup d'œil jeté sur l'un ou l'autre de ces deux énormes in-folio, pour se rendre compte de l'immensité du travail accompli par M. Delaville-Le-Roulx. On constate alors qu'il n'est guère d'archives ou

de bibliothèque en Europe qu'il n'ait explorées. C'est par centaines qu'il faut compter les fonds d'archives ou de manuscrits qui ont contribué à la formation de son vaste recueil. Aussi l'on peut dire, sans exagération aucune, que le *Cartulaire des Hospitaliers* intéresse la France aussi bien que l'Espagne et le Portugal, l'Italie autant que les Pays-Bas, la Suisse, la Pologne ou la Bohême, et l'Allemagne comme l'Angleterre et les pays scandinaves, puisque l'auteur a recueilli, dans chacun de ces États, une foule de documents inédits. Il est évident que la table onomastique, qui paraîtra avec le dernier volume du *Cartulaire*, ne pourra manquer de constituer, dans ces conditions, un répertoire biographique et géographique formidable, qui montrera, mieux que je ne saurais le faire, l'importance, en quelque sorte universelle, de la publication de M. Delaville-Le-Roulx. La rapidité avec laquelle le tome II de cette publication a succédé au tome Ier fait espérer que le public érudit n'attendra pas longtemps les deux derniers volumes que l'auteur nous promet.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Journal du MARÉCHAL DE CASTELLANE, **1804-1862.** T. V (*1852-1863*). Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de 452 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le tome V des Mémoires de Castellane met fin à ce long journal écrit jour par jour, pendant cinquante-huit ans, avec une constance rare chez un lettré de profession, plus rare encore chez un soldat aussi actif, aussi occupé que l'était le maréchal. Comme les précédents volumes, celui-ci contient un nombre incalculable de renseignements, de détails inédits. L'histoire militaire de la première partie du second Empire est contenue là tout entière, racontée par un témoin oculaire d'une haute compétence; on lira aussi dans ce volume nombre de renseignements nouveaux sur certains événements politiques de cette époque, qu'on connaît mal encore, en dépit du petit nombre d'années qui nous en sépare. Mais ce sont surtout les détails, les opinions, les réflexions relatives à l'armée qui présentent de l'intérêt. Nous appelions tout à l'heure le maréchal de Castellane un témoin de haute compétence. Il l'était en effet. Néanmoins, certaines de ses idées n'avaient pas marché avec le temps et se trouvaient singulièrement surannées au moment où il essayait encore de les faire prévaloir. On ne verra pas sans étonnement, par exemple, qu'il prônait encore, en 1858, la formation sur trois rangs, que Napoléon Ier, Gouvion Saint-Cyr et les généraux les plus capables du premier Empire avaient déjà formellement condamnée. On sera surpris également de voir le maréchal demander la baïonnette pour les dragons, c'est-à-dire vouloir faire de cette cavalerie une infanterie montée, comme elle l'avait été à la fin du XVIIIe siècle et même pendant la campagne de 1805. Castellane est partisan de l'habit, du shako qui soi-disant « pare le coup de sabre, » de toute une série de mesures ou d'objets qui n'ont

plus leur raison d'être de nos jours, mais qu'il voyait toujours avec les avantages qu'il leur avait reconnus cinquante ans auparavant. Son horreur pour l'habit bourgeois, que nous avons eu à signaler dans les précédents volumes, s'affirme encore avec acharnement dans ces dernières pages. Il est consterné de voir le maréchal Vaillant, le ministre de la guerre, travailler dans son bureau en veston de flanelle ou même, quand il fait très chaud, dans un costume encore plus léger. « J'ai pris congé du maréchal Vaillant, dit-il le 17 juin 1856; sa toilette était encore moins recherchée qu'à l'ordinaire; il n'avait pas sa veste de garçon de café, il était en chemise. » Il consigne soigneusement ce détail dans ses Mémoires comme une preuve d'un laisser-aller funeste à l'armée et peut-être au salut de la France. Les longs cheveux du maréchal Canrobert, ces cheveux « qui appartiennent à l'histoire, » suivant la parole du glorieux vaincu de Saint-Privat, paraissent à Castellane une faiblesse inexcusable. En un mot, c'est l'homme du détail, de la ponctualité, de la minutie; il attache à des vétilles une importance considérable, qu'elles n'ont pas le plus souvent. A côté de ces faiblesses, il a des idées fort justes sur des questions, des événements d'une importance beaucoup plus sérieuse. Il remarque qu'en Italie, en 1859, « on a enlevé les positions à force d'hommes et de courage, par la bravoure individuelle du soldat, mais qu'on a peu ou point manœuvré. Nos corps d'armée se sont souvent embarrassés les uns les autres dans les marches, ce qui a amené des retards dans les arrivées. » Ces réflexions sont très justes, et Castellane a plus raison encore quand il ajoute : « Ce que je crains, c'est que ces victoires ne soient regardées, par les nombreux amateurs du laisser-aller, comme une preuve de l'excellence de leur méthode. Alors, dans une campagne un peu longue, cela sera funeste. »

Peut-être ces critiques étaient-elles inspirées au maréchal par le dépit qu'il avait ressenti de n'être point appelé à prendre part à la campagne, et de demeurer à Lyon quand ses cadets allaient au delà des Alpes gagner des batailles dont il n'aurait point le mérite. Quel qu'ait été le motif de ces appréciations sévères, elles étaient justes; la guerre de 1870 l'a malheureusement trop démontré. — Nous n'avons pas appris sans étonnement, dans ces Mémoires, que Castellane appartenait à la franc-maçonnerie. Encore qu'il considérât cette association comme une institution sans puissance et sans but malfaisant, le maréchal, si entier, si énergique, si rigide dans sa façon d'appliquer la discipline, n'avait pas su résister aux séductions de la secte athée. Il mourut cependant en chrétien, ayant fait appeler, dans la plénitude de sa connaissance, qu'il conserva jusqu'au dernier soupir, l'abbé Devienne, avec lequel il s'entretint longtemps, et « en embrassant résolument le christ que le curé lui tendait. » En fermant ce cinquième et dernier volume, nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit déjà, que l'ensemble de ces souvenirs est

un appoint précieux pour l'histoire politique et militaire de la première partie du XIXe siècle. Appartenant par sa famille à la haute société, lié personnellement et d'enfance avec la plupart de ceux de ses contemporains appelés à jouer un rôle politique sous les divers régimes qui détinrent le pouvoir pendant cinquante ans, arrivé lui-même, jeune encore, à la plus haute dignité militaire de son pays, Castellane était à même de tout voir et de tout savoir. Comme il joignait à un esprit droit un talent d'observation très perspicace, il fut en mesure non seulement de voir, mais de bien voir. Ces notes — ce ne sont en réalité que des notes écrites au jour le jour, sans aucune prétention au style ni au mérite littéraire — fourmillent de traits d'esprit, de saillies piquantes, de réflexions remplies de pittoresque et d'imprévu. Elles constituent une lecture intéressante, instructive, une abondante moisson de renseignements de toute sorte, parmi lesquels l'historien n'aura plus tard que l'embarras du choix.

ARTHUR DE GANNIERS.

Journal de marche du grenadier Pils (1804-1814), recueilli et annoté par RAOUL DE CISTERNES. Illustrations d'après les dessins originaux de Pils. 3e édition. Paris, Ollendorff, 1895, in-8 de 356 p. — Prix : 7 fr. 50.

Encore un livre sur le premier Empire. Celui-là porte un titre qui ne nous paraît pas suffisamment explicatif. Effectivement, le journal du grenadier Pils n'est autre chose que la vie du maréchal Oudinot, le journal de campagne du duc de Reggio, rédigé par son ordonnance, un Bavarois, entré, nous ne savons comment, dans nos armées, et qui vécut constamment aux côtés du maréchal pendant les dix années que durèrent les campagnes napoléoniennes. Pils, en serviteur dévoué, ne voit, n'entend, ne recueille que ce qui concerne son maître, et sa propre personnalité disparaît complètement dans ce travail pour mettre seulement en lumière l'homme éminent auquel il s'est volontairement attaché. Pils n'était cependant pas une figure banale, et quelques détails sur lui-même n'eussent pas été sans intérêt dans ce long récit des campagnes impériales : on les y chercherait vainement. C'est dans les biographes de son fils qu'il faut chercher les renseignements qui le concernent. M. Becq de Fourvières nous apprend que le père du peintre célèbre, le père d'Alexandre-Auguste Pils, que François Pils, l'auteur du *Journal*, était lui-même un « artiste de génie, » — c'est son expression, — et que si sa main resta inexpérimentée, faute d'études, ses œuvres, tout informes qu'elles demeurent, retracent avec un coloris, une bonhomie, une naïveté charmantes les impressions qu'il recevait devant la nature. Son *Journal de marche* commence au camp de Boulogne à l'époque où le futur duc de Reggio fut nommé au commandement du corps des grenadiers, connu dans l'histoire du premier Empire, d'abord sous le nom de grenadiers réunis, puis de grenadiers d'Arras, puis enfin de grenadiers d'Oudinot.

Nous avons eu occasion de dire, ici même, à propos des Souvenirs de la duchesse de Reggio, que le maréchal Oudinot était une des figures les plus sympathiques, les plus brillantes des guerres du commencement du siècle : les détails consacrés par Pils à ce chef d'armée corroborent complètement l'opinion que nous avons émise. On chercherait en vain dans ce livre des récits militaires d'une valeur historique bien marquée. Ce n'est qu'un *Journal*, un récit au jour le jour des campagnes du maréchal. Mais ces petites anecdotes, ces riens curieux et inédits qu'aiment les chercheurs et qui ont fait la fortune des Mémoires sur le premier Empire publiés dans ces dernières années, s'y rencontrent à chaque page. Pils est un Coignet plus consciencieux, à imagination moins vagabonde, qui n'invente pas quand il ne sait pas, et qui ne raconte vraiment que ce qu'il a vu. Sous ce rapport le présent livre a une réelle valeur comme document plutôt que comme étude historique. Un grand nombre d'illustrations empruntées aux cartons de François Pils donnent un attrait spécial à la publication. ARTHUR DE GANNIERS.

La Russie et le Saint-Siège. *Études diplomatiques*, par le P. PIERLING, S. J. T. II. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de XII-416 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume forme le second d'une série dont nous annoncions ici le tome Ier il y a précisément une année (*Polybiblion*, t. LXXVI, p. 504). « Le présent volume, dit le P. Pierling dans son Avant-propos, n'est qu'une nouvelle édition de l'ouvrage publié, en 1890, sous le titre *Papes et Tsars*, » et dont les premiers chapitres ont fourni les dernières pages du premier volume des *Études diplomatiques*. Nos lecteurs se souviennent sans doute que *Papes et Tsars* leur a été présenté dès son apparition (*Polybiblion*, t. LXVIII, p. 350) ; nous ne nous étendrons pas, en conséquence, sur cette nouvelle édition. Mais bien que « les grandes lignes » du travail soient « restées partout les mêmes, » le savant auteur en a cependant modifié diverses parties ; la liste seule des sources manuscrites et imprimées qu'il a insérée à la fin de l'ouvrage est augmentée d'une manière sensible ; des publications récentes ont fourni de nouvelles indications au P. Pierling ; il a eu à sa disposition des matériaux qui lui avaient manqué d'abord (notamment quelques pièces qui sont venues grossir sa propre collection). Les remaniements sont surtout notables dans les passages suivants : livre II, chap. Ier, § 2 ; chap. II, § 1 ; livre III, chap. II.

Le volume se divise en trois livres : I. L'Arbitrage pontifical. Chap. Ier. Mission de Chévriguine à Rome, 1580-1581. Chap. II. Négociations préliminaires, 1581. Chap. III. La Trève de Iam Zapolski, 1581-1582. Chap. IV. Le Lendemain de la trêve, 1582-1584. — Livre II. Projets militaires de Bathory contre Moscou. Chap. Ier. Projet communiqué à Grégoire XIII,

1582-1586. Chap. II. Projet communiqué à Sixte V, 1585-1589. — Livre III. Missions auprès du tsar Fedor et de Godounov. Chap. Ier. Un nonce slave à Moscou, 1593-1596. Chap. II. Missions diverses, 1585-1601.

Une grande figure domine tout le volume, celle du jésuite Possevino : quand Ivan IV, abattu par les victoires de Bathory, menacé de succomber sous les coups de son vaillant et redoutable adversaire, vint réclamer l'assistance du Souverain Pontife, en faisant miroiter à ses yeux des projets d'union contre les Turcs, c'est Possevino qui fut choisi pour la mission délicate de rétablir la paix entre le tsar de Moscou et le roi de Pologne; c'est à son énergie qu'est due la trêve de lam Zapolski conclue sous les auspices du Pape ; dès lors, la question slave ne se traite guère en dehors de lui ; initié à tous les secrets, à tous les projets de Bathory, malgré les méfiances et les jalousies qui l'écartent un moment de la scène politique, c'est lui qui devient l'intermédiaire entre Bathory et le Saint-Siège, quand le hardi capitaine soumet à Sixte V ses projets contre Moscou, Moscou devenu, dans la lutte que les Papes cherchent à préparer contre l'Islam envahisseur, un objectif important pour la diplomatie pontificale, soit quand elle espère en attirer le prince dans une ligue antiottomane, soit quand elle songe à en faire une conquête polonaise et à ouvrir par là le chemin de Constantinople.

Est-il besoin de répéter que l'ouvrage du P. Pierling, si solide par le fond, revêt une forme élégante et vivante, qui en rend la lecture fort agréable? Comme le premier volume, celui-ci se termine par une bibliographie et une table alphabétique des noms de personnes ; il est orné d'un portrait d'Ivan le Terrible. Deux documents sont publiés en appendice : une lettre de Possevino au cardinal de Côme résumant un mémoire à Zamojski sur les difficultés de l'entreprise de Moscou ; et la réponse de Zamojski au mémoire du savant jésuite. E.-G. L.

Trois Éducations princières au XVIIe siècle. Le Grand Condé, son fils, le duc d'Enghien, son petit-fils, le duc de Bourbon, 1630-1684, d'après les documents originaux, par le P. Henri Chérot. Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, 1896, gr. in-8 de 302 p., orné de 30 gravures. — Prix : 5 fr.

Le P. Henri Chérot n'a pas trompé l'attente des érudits en retraçant l'histoire de ces trois éducations princières. Il a été largement payé de ses patients labeurs, car, en recourant presque exclusivement aux sources originales et en faisant appel au témoignage direct des contemporains, il a écrit un livre intéressant et vrai. Nul, d'ailleurs, n'était mieux à même que lui de traiter ce sujet, ayant pu compléter les renseignements que lui fournissaient les dépôts publics d'archives et de manuscrits par de consciencieuses recherches dans les archives de di-

vers collèges des jésuites et dans les collections de M. le duc d'Aumale.

Ce ne sont pas seulement les trois éducations princières de Condé, de son fils et de son petit-fils, que le P. Chérot a retracées dans son ouvrage, mais le tableau vivant de la société elle-même du XVIIe siècle. Il nous apprend ce qu'étaient et ce que valaient les méthodes pédagogiques en honneur chez les jésuites, nous fait admirer le caractère, le zèle et le talent des maîtres qui dirigeaient leurs collèges et furent les éducateurs des princes ; il nous montre enfin les liens d'amitié que l'estime et la reconnaissance formèrent entre les jésuites et la famille de Condé. Je crains même que le dévouement des Pères pour l'illustre maison n'ait exercé son action sur l'auteur lui-même et qu'il ne s'exagère un peu les qualités des écoliers comme les vertus de leurs parents. Il est certain, cependant, que l'éducation commune contribua pour une large part à développer les qualités naturelles des trois princes et prépara leur retour à Dieu. Les gravures, reproduites pour la plupart d'après des monuments originaux, font honneur au bon goût de l'auteur et contribuent à l'intérêt de son livre. ALBERT ISNARD.

Les Débuts de l'imprimerie à Montpellier, par ÉMILE BONNET, avocat à la cour d'appel de Montpellier. Montpellier, G. Firmin et Montane, 1895, in-8 de XII-205 p. et pl. — Prix : 8 fr.

C'est en l'honneur du troisième centenaire de l'introduction de la typographie à Montpellier, que ce livre a été composé et imprimé avec un soin égal. Aucun travail de ce genre n'avait encore été fait pour le chef-lieu du département de l'Hérault ; on en était réduit aux quelques lignes de Deschamps dans son *Supplément au Manuel du libraire*, qui, d'après de bienveillantes communications, fixait à 1597 le premier travail typographique local.

M. Bonnet suppose même, avec beaucoup de raison, que dans une cité aussi florissante que Montpellier au XVIe siècle, dotée d'une Université célèbre, il dut y avoir quelques imprimeurs nomades dont on n'a pu retrouver encore aucune trace ; il ne faut pas désespérer de mettre un jour la main sur quelque production rarissime de leurs presses ignorées. M. Bonnet rappelle, à juste titre, le passage d'un Allemand, Jean de Guerlins, dans le pays, où il imprime en 1513 à Carcassonne, et en 1516 à Saint-Pons-de-Thomières. Y aurait-il rien d'étonnant qu'il eût, vers cette même époque, séjourné et imprimé à Montpellier? En attendant des révélations à cet égard, M. Bonnet signale pour la première fois une plaquette de quatre-vingt-dix-huit pages, dont il connaît un exemplaire à Montpellier et un autre à la bibliothèque de l'Arsenal, et qui porte sur le titre : *Imprimé à Montpellier au mois d'avril 1577, avec Privilege.* Mais le nom d'imprimeur manque, et encore faut-il se demander s'il n'y

a pas là un artifice destiné à cacher le véritable lieu d'impression, comme cela arrivait fréquemment au XVIe siècle pour des livres relatifs à la religion, et celui-ci est du nombre. A partir de 1594, le terrain est plus sûr ; Jean Gillet, typographe lyonnais, cédant aux instances d'un professeur de l'Université de Montpellier pour qui il avait travaillé, vient se fixer définitivement à Montpellier, où on peut le suivre régulièrement de 1595 à 1621. A cette époque, on perd sa trace ; il appartenait à la religion réformée. Les renseignements que la publication excellente de M. Bonnet nous donne sur ses successeurs sont très neufs et très précieux ; l'ouvrage est, de plus, accompagné de reproductions et orné de jolies gravures qui en rehaussent singulièrement la valeur. H. STEIN.

BULLETIN

Petite Apologétique, *ou les Fondements de la religion catholique,* par le Dr SCHMITT. Traduit de l'allemand. Paris, Lethielleux, 1897, in-18 de 144 p. — Prix : 0 fr. 80.

Excellent petit opuscule, imprimé d'abord en allemand avec l'autorisation de Mgr l'évêque de Ratisbonne, puis traduit en français et donnant d'une manière claire, méthodique, concise, l'exposé des bases essentielles des croyances chrétiennes, des objections soulevées aujourd'hui par les diverses écoles ou sectes antichrétiennes, et de leur parfaite réfutation.

Tout cela est encadré dans une classification rationnelle avec divisions, subdivisions et paragraphes numérotés, chaque paragraphe étant précédé d'un titre en caractères gras. Cette heureuse disposition contribue à faire de cet opuscule un petit répertoire où toutes recherches sont facilitées quant aux exposés de la doctrine, aux objections et à leurs réfutations.

A recommander pour les bibliothèques paroissiales. JEAN D'ESTIENNE.

Perles et diamants pour écrins, par le R. P. BOURGUE. Notre-Dame du Suc, par Brissac (Hérault), l'auteur, 1895, in-12 de 243 p. — Prix : 1 fr. 75

C'est une manie très répandue aujourd'hui que de publier le recueil de ses pensées : j'en ai lu beaucoup pour mes péchés, et c'est à peine si deux ou trois noms surnagent sur le flot des mauvais souvenirs. Le R. P. Bourgue a été beaucoup mieux inspiré : ce n'est pas le recueil de ses pensées qu'il publie, mais un recueil des pensées des autres. Ces pensées empruntées aux auteurs de tous les temps, mais principalement aux auteurs contemporains, sont distribuées en quatre parties, où chacun pourra, au gré de sa situation et de ses besoins, cueillir les fleurs qui lui conviennent pour embaumer et embellir sa vie. La première partie, c'est l'écrin de l'enfance et de l'adolescence ; la seconde, l'écrin de la jeunesse ; la troisième, l'écrin de l'âge mûr ; la quatrième, enfin, l'écrin de la vieillesse, et ces quatre écrins sont charmants. Inutile d'ajouter que le livre porte la marque d'une inspiration toute chrétienne , et c'est pourquoi nous estimons qu'il peut en sortir, à l'usage des pauvres âmes de notre temps, beaucoup de consolation et beaucoup de lumière. P. TALON.

Formation mécanique du système du monde, par R. du Ligondès, avec un résumé de la nouvelle théorie par l'abbé Th. Moreux. Paris, Gauthier-Villars, 1897, in-8 de xxxviii-181 p. — Prix : 5 fr.

La théorie cosmogonique de M. Faye, tout en résolvant plusieurs des difficultés que soulève celle de Laplace en présence surtout des récents progrès de la thermodynamique, ne laisse pas de donner prise à plus d'une objection encore. Telles : la difficulté de comprendre la formation d'anneaux séparés et le rassemblement de la matière d'un anneau en une planète unique ; l'impossibilité d'expliquer l'inclinaison sur le plan de leurs orbites de l'axe de rotation des planètes ; celle de donner la raison de la loi de leurs distances au soleil, ainsi que d'expliquer la variété de leurs systèmes. M. le lieutenant-colonel d'artillerie vicomte du Ligondès propose une nouvelle théorie, beaucoup plus compliquée, à l'aide de laquelle il espère résoudre toutes les difficultés soulevées par les précédentes.

A la différence de M. Faye, qui dote sa nébuleuse originaire d'un mouvement tourbillonnaire initial, M. du Ligondès estime que ce mouvement tourbillonnaire a été la conséquence et non le point de départ des mouvements intérieurs des molécules composant le lambeau nébulaire détaché de la masse générale et destiné à devenir notre système solaire.

Ces mouvements devaient être dirigés dans tous les sens, comme au hasard, l'application de la loi des aires démontrant qu'à l'origine, quand la nébuleuse s'étendait jusqu'à l'extrême limite de la sphère d'attraction du soleil actuel, la prépondérance de la circulation directe dans le plan du maximum n'était que de $\frac{1}{30000}$, alors que la masse de la matière nébulaire dont la condensation a formé les planètes est de $\frac{1}{700}$ ou à peu près.

Tel est le point de départ de la théorie de M. du Ligondès. Il expose comment les molécules de la nébuleuse générale étant douées de mouvements dirigés dans tous les sens, le lambeau qui s'en est détaché a pu avoir une forme sphéroïdale ; comment les molécules de ce sphéroïde ont dû peu à peu arriver à décrire des trajectoires concentriques, les unes elliptiques dans tous les sens, les autres à peu près circulaires dans des plans voisins du plan équatorial. La suite de l'exposé, même très sommaire, de cette théorie exigerait un espace beaucoup plus grand que celui dont nous disposons. Le résumé qu'en donne M. l'abbé Moreux ne comprend pas moins de trente-huit pages avec figures à l'appui. Suit le travail de l'auteur lui-même, appuyé de toutes les formules algébriques et démonstrations géométriques que réclame chacune de ses propositions.

De même que la cosmogonie de M. Faye était un progrès sur celle de Laplace, la théorie de M. du Ligondès paraît bien être un progrès sur celle de M. Faye. Ne laisse-t-elle plus prise, pour autant, à aucune nouvelle objection ou difficulté? C'est ce que l'avenir nous apprendra quand elle aura été soumise à la critique et à la discussion des savants compétents.

Jean d'Estienne.

Le Tsar à Paris en 1896, par Henri Daragon et Ernest Dolis. Paris, Henri Jouve, 1896, in-16 de 115 p., illustré. — Prix : 5 fr.

Ce n'est ni une dissertation politique, ni même une chronique des fêtes qui ont signalé le voyage des souverains russes à Paris, mais un simple *memento* pour les yeux des témoins de ces fêtes. Le texte se borne à souligner dix-huit planches hors texte exécutées en phototypies et représentant des vues du cortège impérial, des monuments revêtus de leurs décorations

passagères, des bibelots de tout genre, des insignes de circonstance et jusqu'à des affiches et à des couvertures illustrées de chansons. On a fixé ainsi la physionomie de Paris à un moment unique dans son histoire et, sans aller jusqu'à dire, avec le rédacteur de la préface, que cet ouvrage a sa place marquée dans la bibliothèque de tout bon patriote, on peut constater qu'il restitue heureusement l'aspect extérieur de la capitale, en même temps qu'il donne un aperçu des produits, les uns ingénieux, les autres puérils, dus à l'industrie parisienne pendant les fêtes d'octobre 1896. L. P.

Goethes Briefwechsel mit Antonie Brentano 1814-1825, herausgegeben von Rudolf Jung. Weimar, Hermann Böhlaus, 1896, in-8 de 66 p.

Rien de ce qui touche à Goethe ne saurait demeurer indifférent aux amis des lettres. Depuis longtemps les études sur Goethe sont à la mode, et il faut dire que les grandes découvertes sont faites; mais il reste toujours à glaner dans ce vaste champ. M. Rudolf Jung a, lui aussi, rapporté sa petite gerbe, et elle n'est pas à dédaigner. Sans doute, cette correspondance avec Antonie Brentano, la femme de François Brentano, et qui fut la belle-sœur de Clemens Brentano et de Bettina, ne présente pas un grand intérêt littéraire; mais nous y apprenons à mieux connaître l'intérieur de cette illustre famille des Brentano, où le génie allait de pair avec la fortune. Elle possédait, comme on sait, une des plus belles galeries du temps et nous voyons que Goethe prenait plaisir à la visiter, pendant ses rares apparitions à Francfort. Il passa une huitaine dans leur villa de Winkel, sur les bords du Rhin, et M. Jung cite un passage fort intéressant des souvenirs de Mme Brentano sur la manière dont Goethe employait son temps en villégiature. C'est ainsi que cette contribution de M. Jung a un double intérêt : elle nous montre cette famille si originale des Brentano, et, d'autre part, elle éclaire d'un jour nouveau un coin de la vie de Goethe.

L. Mensch.

Silhouettes tonkinoises, par Louis Peytral. Paris, Berger-Levrault, 1897, in-12, illustré, de vi-262 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une série d'esquisses finement brossées composent le livre de M. Peytral; on dirait une succession de tableaux se succédant dans l'objectif d'un kaléidoscope; et leur ressemblance avec la réalité est indéniable, car la plupart des chapitres des *Silhouettes* ont paru dans un journal de Hanoï, ce qui leur constitue à cet égard un précieux parrainage.

Faut-il cependant l'avouer? Si les grandes lignes des esquisses sont hardiment dessinées, si la poésie de l'Extrême-Orient estompe leurs contours, l'ensemble m'apparaît cependant comme superficiel et léger. Il faut plusieurs années de vie tonkinoise pour pénétrer la civilisation annamite et la comprendre dans ses manifestations de détail. Et M. Louis Peytral a évidemment résidé, pendant son séjour au Tonkin, dans les villes où l'influence européenne a déjà exercé son action — j'allais dire ses ravages.

Il convient de relever une dissertation regrettable qui assimile à une prêtresse bouddhique de moralité douteuse la voyante de Lourdes.

Le livre de M. Louis Peytral, très littéraire dans sa forme, est orné d'illustrations dues au crayon d'un artiste de talent, M. Gayac.

Roger Lambelin.

L'Action sociale de l'Église, par A. Rastoul. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de 381 p., illustré. — Prix : 4 fr.

Ce livre n'est pas exactement ce qu'annonce son titre. On s'attend à y voir mettre en lumière l'influence du christianisme sur la législation, les mœurs, la société, les institutions : on y trouve cela, sans doute, mais aussi toute sorte de narrations et de réflexions étrangères au sujet. Il est bon aussi de remarquer que sauf un court épilogue, il n'est guère question que de l'antiquité chrétienne et du moyen âge. Étant donné le caractère de l'ouvrage, l'auteur ne pouvait naturellement travailler que de seconde main ; du moins voudrait-on qu'il eût plus souvent indiqué ses sources, et qu'il les eût parfois mieux choisies; Darras n'est pas une autorité. Enfin l'intention apologétique est trop manifeste ; M. Rastoul veut trop prouver ; je suis persuadé qu'un exposé plus objectif aurait été plus convaincant. Ces réserves faites, il est juste de reconnaître que le livre de M. Rastoul est brillant, vivant, d'une lecture fort agréable et très suffisamment exempt d'erreurs de détail. E. Jordan.

Papes et paysans, par Gabriel Ardant. Nouvelle édition, avec une lettre de S. Ém. le cardinal Rampolla. Paris, Gaume, 1896, in-12 de iv-136 p. — Prix : 2 fr.

J'ai voulu comparer cette nouvelle édition du livre de M. Ardant avec la première, publiée en 1891, et je n'y ai trouvé d'autre différence que la suppression des appendices latins, c'est-à-dire des cent trente-quatre pages de pièces justificatives qui remplissaient la seconde moitié de la première édition. Dès lors, ayant déjà parlé du livre t. LXIV, p. 269, je n'ai rien de nouveau à en dire. C'est d'ailleurs un bon ouvrage, à tendances un peu socialistes pourtant, mais tout à l'honneur de l'Église et du gouvernement temporel des Papes, et comme la première fois, puisqu'une nouvelle occasion m'en est offerte, je n'hésite pas à le recommander à ceux de nos lecteurs qui ne le possèdent pas encore. P. Talon.

La France et la Russie pendant le Directoire, par Georges Grosjean. Paris, Lecène et Oudin, 1896, in-16 de 103 p. — Prix : 1 fr.

Cette étude a trait aux négociations qui se poursuivirent à Berlin, à la veille de la deuxième coalition, entre Caillard, envoyé de la République française, et le comte Panine, représentant de Paul Ier; elle a été composée d'après la correspondance du premier de ces diplomates. Il résulte de cet exposé, intéressant dans son ensemble, que la Russie, renonçant à l'attitude hostile envers la France que Catherine II lui avait donnée, visait alors au rétablissement des bonnes relations, tant commerciales que politiques. Divers incidents, comme l'arrestation d'un consul russe dans les îles Ioniennes, envenimèrent au contraire ces relations et, la politique agressive du Directoire aidant, Paul Ier transforma le projet de traité en une déclaration de guerre.

On regrette de trouver dans cette plaquette d'aspect élégant des négligences d'impression, *Modane* pour *Modène* (p. 11), *envoya* pour *envoyât* (p. 35), *Wœsel* pour *Wesel* (p. 67) et des inexactitudes palpables de fait : Tanenzien est tantôt ministre de Prusse à Berlin (p. 16) et tantôt, avec plus de raison, à Pétersbourg (p. 23). Ce ne furent pas soixante-cinq, mais cinquante-trois députés qui furent voués à la déportation le 18 fructidor. L'auteur ne se défend pas d'avoir fait une œuvre d'actualité, comme l'attestent d'ailleurs sa dédicace, dictée par une « respectueuse affection, » à M. Barthou et son hommage à l' « impeccable » (p. 65) Carnot. L. P.

La Dignità cavalleresca nel comune di Firenze, da Gaetano Salvèmini. Firenze, tip. Ricci, 1896, in-8 de IV-156 p. — Prix : 3 fr.

La question de la dignité de chevalier dans la commune italienne n'avait pas été étudiée encore, et les historiens ne donnent à ce sujet que des notions confuses et superficielles. L'auteur convient lui-même de fort bonne grâce que c'est « une de ces institutions qui, vu leur peu d'importance, n'attirent pas les regards. » Cependant, c'est un exemple fort curieux pour illustrer l'évolution et la dissolution de ces institutions féodales qui réussirent à pénétrer dans la commune, et qui se transformèrent graduellement soit pour disparaître, soit pour perdre complètement leur caractère primitif. L'auteur a sagement borné son étude à la seule commune de Florence, il a examiné successivement, avec beaucoup de soin, quelle fut la physionomie de la chevalerie quand elle s'implanta à Florence, quelles y furent ses destinées jusqu'au XVe siècle ; il indique la condition personnelle du chevalier en matière politique et civile ; il décrit enfin les cérémonies par lesquelles s'acquérait la dignité de chevalier. Dans un trop court *excursus*, M. Salvèmini indique un nouveau document relatif aux origines du parti guelfe, dont on place généralement la formation à 1267, date de l'expulsion des Gibelins sous l'influence des victoires de Charles d'Anjou : il signale un texte (publié dès 1784 !) daté de 1248, où sont nommés les *Capitanei Partis Ecclesiae*, et il reporte la naissance du parti à la période où fut dissoute la *Societas militum* (dont la dernière mention est de 1236). Des appendices donnent la collection des textes où sont cités les chevaliers florentins (A) créés directement par la commune, (B) créés par des autorités autres que la commune, mais reconnus et confirmés par celle-ci, (C) mentionnés dans des documents de caractère non officiel ; une table alphabétique groupe ensuite tous ces noms. Le travail de M. Salvèmini est une bonne contribution à l'étude des institutions médiévales en Italie. L.-G. Pélissier.

De l'Usage des strigiles dans l'antiquité. Mémoire lu, le 18 avril 1895, au Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne, par le docteur H. Coulon. Paris, Leroux, 1895, in-8 de 47 p. et 3 planches. — Prix : 3 fr. 50.

Le strigile (*strigilis*, στλεγγίς) était une sorte de racloir ou d'étrille de 0m20 à 0m25 de longueur, sur 0m03 de largeur, en moyenne, façonné avec la corne, l'os, l'ivoire, l'ébène, le jonc, le fer, le bronze, l'argent, l'or et même les pierres précieuses. Comme les spécimens de cet ancien instrument de toilette sont assez rares, M. le docteur Coulon, qui en possède quelques-uns, s'est proposé d'en donner une description complète, en indiquant les circonstances dans lesquelles on s'en servait et les avantages qu'on pouvait en tirer, en rappelant aussi tous les souvenirs qui se rattachent à ce précieux instrument. Nous devons nous féliciter d'autant plus de son heureuse inspiration, qu'il n'y a guère sur le strigile que de courtes indications, disséminées dans les différents ouvrages des anciens auteurs. C'est en rapprochant et en comparant toutes les citations, que le savant docteur est parvenu à dégager un ensemble de faits qui donnent à son travail un sérieux intérêt. Après avoir décrit les deux parties, manche et lame, dont se composait le strigile, et avoir cherché à préciser la date et le lieu d'origine de son invention, il nous le montre tour à tour servant pendant la toilette, les bains, ou à la suite des violents exercices de la palestre, ou dans certaines cérémonies expiatoires, ou dans les festins, à gratter la peau ou la langue et à en faire disparaître l'humidité et les corps étrangers. Il était, du reste, encore employé dans d'autres circonstances variées, qui montrent suffisam-

ment que les anciens en étaient arrivés à ne plus pouvoir se passer de ce petit instrument de sensualité qui, après la chute de l'empire d'Occident, disparut complètement des usages dans les pays civilisés et n'est plus, aujourd'hui, qu'un objet de curiosité. P. L.-L.

CHRONIQUE

Nécrologie. — S. A. R. Henri d'Orléans, duc d'Aumale, dont nous n'avons pu qu'annoncer la mort dans notre dernière chronique, était né à Paris, le 16 janvier 1822. Quatrième fils de Louis-Philippe, entré à seize ans dans l'armée, il fut envoyé en Algérie. Il sort du cadre de ce recueil de rappeler la carrière militaire du prince, et l'audace avec laquelle ce général de vingt et un ans enleva la smalah d'Abd-el-Kader. Nous n'avons à nous occuper ici que de l'écrivain. Quand la Révolution de 1848 et l'exil qui s'ensuivit pour sa famille l'obligèrent de laisser inactive son épée, il occupa ses loisirs à des recherches et à des publications historiques, qui lui assurèrent aussitôt une place honorable parmi les écrivains de son pays. L'on sait le retentissement qu'eut sa lettre au prince Napoléon. Mais le plus considérable de ses ouvrages est l'*Histoire des princes de Condé*. Héritier de la fortune du dernier des Condé, le duc d'Aumale ne crut pouvoir mieux reconnaître cette faveur qu'en retraçant l'histoire de cette illustre maison; et ce remarquable travail dont le premier volume parut en 1863 ne put être achevé qu'en l'année 1895, tant le prince mit de soin à en rendre parfaite l'exécution. Voici la liste des ouvrages du duc d'Aumale : *Nouvelles officielles d'Afrique. Rapport sur la prise de la smalah d'Abd-el-Kader* (Paris, 1843, in-4; plusieurs éditions); — *Les Zouaves et les chasseurs à pied* (*Revue des Deux Mondes*, 15 mars, 1er avril 1855, tiré à part, s. l., 1855, in-8; nouv. éd. illustrée en 1896); — *Notes et documents relatifs à Jean de France et à sa captivité en Angleterre* (dans le t. II, 1855-1856, des *Miscellanies* de la *Philobiblion Society*, et en tirage à part. London, 1856, in-4); — *Nouveaux Documents relatifs à Jean, roi de France* (même recueil, t. V. et en tirage. London, 1859, in-4); — *Alésia. Étude sur la septième campagne de César en Gaule* (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1858; tiré à part. Paris, 1858, in-8); — *Inventaire de tous les meubles du cardinal Mazarin, dressé en 1653* (Londres, 1861, in-8); — *Extrait du procès-verbal du dîner anniversaire de la fondation du Royal literary found. Discours* (ibid., 1861, in-8); — *Lettre sur l'histoire de France* (15 mars 1861) (Paris, 1861, in-8; Londres, 1862); — *Information contre Isabelle de Limeuil, mai-août 1564* (s. l., 1863, in-8); — *Réunion agricole d'Evesham. Discours* (Bruxelles, 1863, in-12); — *Histoire des princes de Condé pendant les XVIe et XVIIe siècles* (Paris, 1863-1895, 7 vol. in-8); — *La Question algérienne à propos de la lettre adressée par l'Empereur au maréchal de Mac-Mahon*. Extrait du *Courrier du dimanche* (Paris, 1866, in-8); — *Lettres de Verax* (Bruxelles, 1866, in-8); — *Les Institutions militaires de la France* (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1867, et Bruxelles, 1867, in-18); — *A Napoléon III. Qu'avez-vous fait de la France? Complément de la lettre du 15 mars 1861 adressée au prince Napoléon* (Londres, 1867, in-8); — *Écrits politiques. Lettres sur l'histoire de France, 1861. Lettres de Verax* (Bruxelles, 1896, in-18); — *Discours prononcé sur la réorganisation de l'armée le 28 mai 1872 à l'Assemblée nationale* (Paris, 1872, in-12); — *Discours prononcé dans la séance publique tenue par l'Académie française le 3 avril 1873* (Ibid., 1873, in-8); — *Conseil général de l'Oise. Session d'avril 1875. Séance du 16 août.*

Extrait du discours d'ouverture [Éloge du général Saget] (Beauvais, 1875, in-8); — *Institut de France. Académie des beaux-arts. Notice sur M. le comte de Cardaillac* (Paris, 1880, in-4); — *Discours prononcé dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. Rousse le 7 avril 1881* (ibid., 1881, in-4, ou in-8); — *Lettre de Mgr le duc d'Aumale à M. le Président de la République française* (Avignon, 1886, in-fol.); — *Rosseeuw Saint-Hilaire* (Extrait du compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques (Paris, 1889, in-8); — *La Journée de Rocroy, 19 mai 1643* (Paris, 1890, in-16). Le dernier travail du prince est la lecture qu'il a faite à l'Académie des sciences morales et politiques sur *le Roi Louis-Philippe et le droit de grâce.*

— La mort de M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet, survenue le 17 mai à Toulouse, est une grosse perte pour la science catholique. Né à Toulouse, le 15 juillet 1822, ordonné prêtre en 1846, il fut aussitôt appelé comme directeur de rhétorique au petit séminaire de l'Esquile, où il prit bientôt l'enseignement de la philosophie. Tandis que ses travaux littéraires le rendaient à plusieurs reprises lauréat des Jeux floraux et l'en faisaient proclamer mainteneur en 1857, le zèle et le talent qu'il déployait dans le ministère sacré amenaient l'archevêque de Toulouse à l'en récompenser par la nomination au canonicat honoraire (1859). Dès la fondation de l'Institut catholique, il était choisi comme l'un des professeurs de la Faculté de théologie (1877), dont il devint bientôt doyen (1879), en même temps qu'il changeait sa chaire de patrologie pour celle d'apologétique. C'est alors qu'il entreprit cet essai d'apologie scientifique de la foi chrétienne, qui reçut les applaudissements unanimes de la presse catholique et qui eut les honneurs de la traduction, notamment en allemand. On sait la part considérable qui revient à M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet dans cette idée de la réunion de congrès scientifiques internationaux des catholiques qui a pris depuis une si grande expansion. Voici, indépendamment des articles de revue et du rapport sur l'apologétique présenté au congrès bibliographique international de 1888, la liste des principales publications du regretté savant : *Du Principe d'unité dans les recherches philosophiques* (Toulouse, 1855, in-8; extrait de la *Revue de l'Académie de Toulouse*); — *Académie des jeux floraux. Concours de 1856. Éloge de Jacques Delille* (Toulouse, 1856, in-8); — *Éducation théologique de Bossuet* (Paris, 1859, in-8; extrait du *Correspondant*); — *Académie des jeux floraux. Éloge de Mgr Mioland, archevêque de Toulouse, prononcé en séance publique le 9 avril 1860* (Toulouse, 1860, in-8); — *Des Études religieuses en France depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours* (Paris, 1861, in-8); — *Académie des jeux floraux. Réponse au remerciement de M. Depeyre* (Toulouse, 1861, in-8); — *L'Année religieuse, philosophique et littéraire,* parue seulement pendant quatre années (Paris, 1861-1866, 6 vol. in-12); — *Discours pour la bénédiction de la chapelle des sœurs de l'Espérance, à Toulouse* (Toulouse, 1861, in-8); — *Un Trait des mœurs littéraires contemporaines* (Toulouse, 1862, in-8; extrait du *Journal de Toulouse*); — *Six ans de coopération agricole* (Toulouse, 1870, in-8); — *Des Moyens d'atténuer les effets de la sécheresse et de remédier à la pénurie des fourrages dans la région du sud-ouest. Rapport présenté à la Société d'agriculture de la Haute-Garonne* (Toulouse, 1870, in-8); — *L'Église, la société, la France et les cercles catholiques d'ouvriers. Discours.... à l'inauguration solennelle du Cercle du Centre, le 6 juillet 1873, à Toulouse* (Toulouse, 1873, in-8); — *L'Université libre de Toulouse. Nécessité d'un foyer d'études dans le Sud-Ouest* (Toulouse, 1876, in-8); — *Éloge M. de Théron de Montaugé, membre de l'Académie des sciences de Toulouse et de la Société d'agriculture de la Haute-Garonne* (Toulouse, 1876, in-8); — *Apologie scientifique du christianisme. Discours d'ouverture* (Toulouse, 1877,

ment que les anciens en étaient arrivés à ne plus pouvoir se p
petit instrument de sensualité qui, après la chute de l'empir
disparut complètement des usages dans les pays civilisés et
jourd'hui, qu'un objet de curiosité.

CHRONIQUE

Nécrologie. — S. A. R. Henri d'Orléans, duc d'
n'avons pu qu'annoncer la mort dans notre dernière el
ris, le 16 janvier 1822. Quatrième fils de Louis-Phil
dans l'armée, il fut envoyé en Algérie. Il sort du cad
peler la carrière militaire du prince, et l'audace av
vingt et un ans enleva la smalah d'Abd-el-Kader.
cuper ici que de l'écrivain. Quand la Révolution
suivit pour sa famille l'obligèrent de laisser inac
loisirs à des recherches et à des publications his
aussitôt une place honorable parmi les écrivains
tentissement qu'eut sa lettre au prince Napolé
de ses ouvrages est l'*Histoire des princes de Co*
dernier des Condé, le duc d'Aumale ne crut pe
faveur qu'en retraçant l'histoire de cette illus
travail dont le premier volume parut en 18
née 1895, tant le prince mit de soin à en r
la liste des ouvrages du duc d'Aumale : *N*
port sur la prise de la smalah d'Abd-el-Ka
éditions) ; — *Les Zouaves et les chasseurs*
15 mars, 1er avril 1855, tiré à part, s. l
1896) ; — *Notes et documents relatifs à l*
Angleterre (dans le t. II, 1855-1856, des
et en tirage à part. London, 1856, in-
Jean, roi de France (même recueil, t. V
Alésia. Étude sur la septième campag
Mondes, 1er mai 1858 ; tiré à part. P
les meubles du cardinal Mazarin, d
Extrait du procès-verbal du dîner
vary found. Discours (ibid., 1861,
(15 mars 1861) (Paris, 1861, in
Isabelle de Limeuil, mai-août 15
d'Evesham. Discours (Bruxelles,
pendant les XVIe et XVIIe siècles (
gérienne à propos de la lettre
Mahon. Extrait du *Courrier d*
Verax (Bruxelles, 1866, in-8
(*Revue des Deux Mondes*, 1er
poléon III. Qu'avez-vous fait
1861 adressée au prince Na
Lettres sur l'histoire de F
in-18 ; — *Discours prono*
à l'Assemblée nationale (P
séance publique tenue par
in-8) ; — *Conseil général*

de le compter parmi ses membres. L'Univer-
et dans les chaires d'histoire de la philosophie,
, de sanscrit et d'histoire universelle, jusqu'au
Isidore l'appela aux fonctions de professeur
au moment de sa mort. Don Garcia Ayuso, qui a
; journaux et revues de son pays, laisse un nom-
ouvrages, parmi lesquels nous signalerons, outre
español, dont la rédaction n'est malheureusement
arabe (Madrid, 1871, in-8); — *Estudio de la filo-*
sanskrito (ibid., 1871, in-8. Trad. en français.
- *Estudio sobre el Oriente. Los Iranios y Zoroastre* (Ma-
ensayo crítico de gramática comparada de los idiómas
, 1877, in-4); — *Estudios sobre el Oriente. Iran ó del*
, 1877, in-4); — *Viaje de Rohlfs de Tripoli a Lagos*
- *El Afghanistan. Descripcion histórico-geográfica del*
costumbres de sus habitantes (ibid., 1878, in-4); — *El*
..., 1879, in-8); — *Discursos leidos ante la Real Acade-*
comparativo sobre el origen y formación de las linguas
cats (ibid., 1894, in-4); — *Versión hispano-francesa ó*
rios, cientificos y comerciales (ibid., 1895, in-8).

la mort : de M. Baudin, médecin vétérinaire, mort
le 14 mai; — de M. l'abbé Brun, directeur de la *Croix*
mai; — de M. le docteur Edme Cade, médecin savant
mai, à Villeneuve-lez-Avignon; — de M. Victor De-
doit des publications sur les conditions du travail en
er, mort le 18 mai; — du R. P. Delpeuch, des Oblats de
cien supérieur de Notre-Dame de Pontmain, mort à
s, le 9 mai; — de M. Alfred des Cloizeaux, membre de
ences, professeur honoraire au Muséum d'histoire natu-
nte-dix-neuf ans, le 6 mai, à Paris; — de M. l'abbé Michel
professeur au petit séminaire d'Arras, mort le 19 mai, à
-Arras, dont il était curé; — de M. Charles Diguet, profes-
mathématiques au lycée Saint-Louis, mort le 15 mai; —
ne Double, bien connue dans le journalisme sous son pseu-
elle, morte le 11 mai; — de M. le docteur Henri-Louis Feu-
en chef de l'*Union des femmes de France* et collaborateur de
iques, mort à trente-huit ans, dans la terrible catastrophe du
M. Joannès Guetton, directeur du *Soleil du Midi*, mort le
garde près Saint-Galmier; — de M. Mallat de Basislan, sous-
à la Bibliothèque nationale, secrétaire général du syndicat de
loniale, vice-président de la section indo-chinoise de la Société
hie commerciale, auteur de nombreux ouvrages, mort le 19 mai;
gène Manen, ingénieur en chef hydrographe de la marine, ancien
du Bureau des longitudes, correspondant de l'Institut, mort le
gé de soixante-sept ans; — de M. le docteur Mollien, ancien di-
de l'école de médecine d'Amiens, mort le 5 mai; — de M. Raphaël
collaborateur de différents journaux républicains, mort à cinquante-
ns le 25 mai; — de M. Pazat, avocat et sénateur des Landes, mort le
à Masenas (Basses-Pyrénées); — de M. le général Poilloüe de Saint-
, écrivain militaire, mort le 14 mai; — de M. le docteur Rochet, mort
la catastrophe du 4 mai; — de M. Paul de Saint-Martin, bibliothé-
et conservateur du musée de Louviers, mort à quatre-vingts ans, le
mai; — de Mme la comtesse Serrurier, qui laisse plusieurs romans,

in-12); — *Académie des jeux floraux. Séance du 13 mai 1877. Réponse au discours de réception de M. le marquis d'Aragon* (Toulouse, 1877, in-8); — *L'Histoire et les historiens de la France* (Toulouse, 1877, in-16); — *Université catholique de Toulouse. Inauguration de la Faculté des lettres* (Toulouse, 1879, in-8); — *Enseignement supérieur libre à Toulouse. La Faculté des lettres pendant l'année scolaire* (Toulouse, 1879, in-8); — *Enseignement supérieur libre à Toulouse. L'École supérieure de théologie, ses travaux et ses actes pendant l'année scolaire 1879-1880* (Toulouse, 1880, in-8); — *Apologie scientifique de la foi chrétienne* (Paris, 1885, in-16; 2e édit., 1886; 3e édit., 1890); — *La section d'apologétique au congrès de Rouen* (Paris, 1886, in-8. Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*).

— Avec M. Filippo Serafini, sénateur, mort à Pise en mai, la science juridique perd en Italie un de ses représentants les plus autorisés. Né à Preore, dans le Trentino, le 30 avril 1831, M. Serafini alla faire ses études supérieures en Allemagne et en Autriche, aux Universités d'Innsbruck, de Berlin, de Vienne et d'Heidelberg. Jeune encore, il fut appelé à enseigner le droit romain à l'Université de Pavie (1857); quelques années après il passait à Bologne (1868), puis à Rome (1871) et se voyait enfin confier la chaire de Pandectes à Pise (1873), où il est resté depuis lors jusqu'à sa mort. Outre sa collaboration aux revues juridiques, et notamment au *Diritto commerciale* et à l'*Archivio giuridico* qu'il dirigeait, M. Serafini laisse un nombre assez considérable d'écrits, parmi lesquels nous signalerons les suivants : *Aggiunte alle lezioni di diritto romano* (Padova, 1857, in-8); — *Elementi di diritto romano* (Pavia, 1858-1859, 2 vol. in-8); — *Istituzioni e storia del diritto romano* (Pavia, 1859-1867, 2 vol. in-8); — *Il diritto telegrafico ossia il telegrafo in relazione alla giurisprudenza* (Pavia, 1862, in-16); — *Delle disposizioni d'ultima volontà, rimesse all' arbitrio di una terza persona* (Bologna, 1869, in-8); — *Istituzioni di diritto romano comparato al diritto civile patrio* (Firenze, 1870-1872, 5e édit. en 1892, 2 vol. in-8); — *Dell' appellazione in materia civile* (Bologna, 1871, in-8); — *Prolusione al corso del diritto romano* (Roma, 1872, in-8); — *Sulla nullità degli atti giuridici compiuti senza l' osservanza delle forme prescritte dalle leggi* (Roma, 1874, in-8); — *Trattato delle Pandette, di Lod. Arndts, 1. versione italiana* (Bologna, 1873-1877, 3 vol. in-8; plus. édit.); — *Lezioni di Pandette, di Pietro Conticini, raccolte e ordinate* (Pisa, 1876, in-8); — *Del costituto di debito nelle obligazioni correali* (Bologna, 1878, in-8); — *Temi di Pandette* (Pisa, 1880, in-8); — *Temi di diritto romano* (ibid., 1881, in-8); — *Pareri diversi* (1887, in-8); — *Pareri giuridici* (1888, in-8).

— Un éminent philologue et littérateur espagnol, don Francisco Garcia Ayuso, est mort le 16 mai. Né à Ségovie en 1845, il fit ses études au séminaire de l'Escurial. Un des professeurs de cet établissement, le docteur Braun, admirant ses dispositions, le prit en affection et lui enseigna le français, l'allemand, l'anglais, le grec et l'hébreu. Après avoir achevé ses études, Garcia Ayuso alla les perfectionner à l'Université de Munich, où il se livra notamment à l'étude de l'arabe, du perse, du sanscrit et du zend. Une rare activité scientifique lui permit, en même temps qu'il dotait son pays de traductions d'ouvrages allemands et sanscrits, et qu'il rédigeait des grammaires des langues française, anglaise, allemande et arabe, de composer des traités originaux qui le mettent à une place fort distinguée parmi les linguistes de l'Europe et à peu près unique parmi ceux de son pays. Son Essai critique de grammaire comparée des langues indo-européennes, son Étude de la philologie dans ses rapports avec le sanscrit, ses Recherches sur les Iraniens et sur Zoroastre ont assuré sa réputation. Aussi l'Académie

espagnole eut-elle l'honneur de le compter parmi ses membres. L'Université centrale de Madrid le retint dans les chaires d'histoire de la philosophie, de métaphysique, de grec, de sanscrit et d'histoire universelle, jusqu'au moment où l'Institut de Saint-Isidore l'appela aux fonctions de professeur d'allemand, qu'il exerçait au moment de sa mort. Don Garcia Ayuso, qui a largement collaboré aux journaux et revues de son pays, laisse un nombre assez considérable d'ouvrages, parmi lesquels nous signalerons, outre un *Diccionario etimológico español*, dont la rédaction n'est malheureusement pas achevée : *Gramática arabe* (Madrid, 1871, in-8) ; — *Estudio de la filología en sus raportos con el sanskrito* (ibid., 1871, in-8. Trad. en français. Paris, 1884, in-8) ; — *Estudio sobre el Oriente. Los Iranios y Zoroastre* (Madrid, 1874, in-8) ; — *Ensayo critico de gramática comparada de los idiómas indoeuropeos* (Madrid, 1877, in-4) ; — *Estudios sobre el Oriente. Iran ó del Indo al Tigris* (Madrid, 1877, in-4) ; — *Viaje de Rohlfs de Tripoli a Lagos* (ibid., 1878, in-4) ; — *El Afghanistan. Descripcion histórico-geográfica del pais ; religion, usos y costumbres de sus habitantes* (ibid., 1878, in-4) ; — *El Traductor francés* (ibid., 1879, in-8) ; — *Discursos leidos ante la Real Academia española. Estudio comparativo sobre el origen y formación de las linguas neosanskritas y neolatinas* (ibid., 1894, in-4) ; — *Versión hispano-francesa ó colección de trozos literarios, científicos y comerciales* (ibid., 1895, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Baudin, médecin vétérinaire, mort à soixante-cinq ans, le 14 mai ; — de M. l'abbé Brun, directeur de la *Croix* d'Avignon, mort le 10 mai ; — de M. le docteur Edme Cade, médecin savant et estimé, mort le 23 mai, à Villeneuve-lez-Avignon ; — de M. Victor Delahaye, à qui l'on doit des publications sur les conditions du travail en France et à l'étranger, mort le 18 mai ; — du R. P. Delpeuch, des Oblats de Marie-Immaculée, ancien supérieur de Notre-Dame de Pontmain, mort à soixante et onze ans, le 9 mai ; — de M. Alfred des Cloizeaux, membre de l'Académie des sciences, professeur honoraire au Muséum d'histoire naturelle, mort à soixante-dix-neuf ans, le 6 mai, à Paris ; — de M. l'abbé Michel Dhaussy, ancien professeur au petit séminaire d'Arras, mort le 19 mai, à Saint-Sauveur-lez-Arras, dont il était curé ; — de M. Charles Diguet, professeur honoraire de mathématiques au lycée Saint-Louis, mort le 15 mai ; — de Mme la baronne Double, bien connue dans le journalisme sous son pseudonyme d'Étincelle, morte le 11 mai ; — de M. le docteur Henri-Louis Feulard, rédacteur en chef de l'*Union des femmes de France* et collaborateur de revues scientifiques, mort à trente-huit ans, dans la terrible catastrophe du 4 mai ; — de M. Joannès Guetton, directeur du *Soleil du Midi*, mort le 17 mai, à Bellegarde près Saint-Galmier ; — de M. Mallat de Basislan, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, secrétaire général du syndicat de la presse coloniale, vice-président de la section indo-chinoise de la Société de géographie commerciale, auteur de nombreux ouvrages, mort le 19 mai ; — de M. Eugène Manen, ingénieur en chef hydrographe de la marine, ancien membre du Bureau des longitudes, correspondant de l'Institut, mort le 20 mai, âgé de soixante-sept ans ; — de M. le docteur Mollien, ancien directeur de l'école de médecine d'Amiens, mort le 5 mai ; — de M. Raphaël Paré, collaborateur de différents journaux républicains, mort à cinquante-trois ans le 25 mai ; — de M. Pazat, avocat et sénateur des Landes, mort le 7 mai, à Masenas (Basses-Pyrénées) ; — de M. le général Poilloüe de Saint-Mars, écrivain militaire, mort le 14 mai ; — de M. le docteur Rochet, mort dans la catastrophe du 4 mai ; — de M. Paul de Saint-Martin, bibliothécaire et conservateur du musée de Louviers, mort à quatre-vingts ans, le 5 mai ; — de Mme la comtesse Serrurier, qui laisse plusieurs romans,

morte dans la catastrophe du 4 mai, à l'âge de quarante-cinq ans; — de M. Louis Terrier, ancien secrétaire général du *Journal des Débats*, mort à trente-sept ans, le 9 mai, à Vichy; — de M. Louis Thomas, archiviste de l'état-major de Reims, mort à quarante ans, le 19 mai, à Amélie-les-Bains.

— A l'étranger, on annonce la mort de : M. William Taylor Adams, fécond auteur bien connu sous son pseudonyme d'Oliver Optic, mort le 27 mars, à Dorchester (Massachusetts); — de M. André Anagnostaki, professeur d'ophtalmologie à la Faculté de médecine d'Athènes, mort à soixante et onze ans; — de M. Johann Baumgarten, connu par ses travaux sur la philologie romane, mort âgé de soixante-quinze ans, le 17 avril, à Coblentz; — de M. Hermann Bender, archéologue, mort âgé de soixante-deux ans, le 21 avril, à Kirchheim; — de M. James Theodore Bent, archéologue anglais, mort à quarante-cinq ans, le 5 mai, à Londres; — de M. Eugen Binder, rédacteur du *Beobachter*, mort le 20 avril, à soixante-dix-neuf ans; — de M. Domenico Berti, historien italien, mort à soixante-dix-sept ans, à Rome; — de M. William Davies, mort le 9 mai, à soixante-huit ans; — de M. Alphonse Duprat, libraire et éditeur du *Book Covers almanac*, mort le 27 mars, à cinquante et un ans; — de M. Robert Engelhard, archéologue, mort à quarante-trois ans, le 9 avril; — de M. J. Engelhorn, libraire-éditeur, mort le 10 mai, âgé de soixante-dix-huit ans, à Stuttgart; — de M. Gustave Fagès, auteur de travaux sur la paléontologie, mort à soixante-neuf ans, le 28 avril, à Peruwelz (Hainaut); — de M. Johann-George Fischer, poète souabe, mort à quatre-vingt-un ans, le 4 mai; — de M. A. W. Frank, président de la Société des antiquaires de Londres, mort à la fin de mai; — de M. Adolar Gerhard, poète, mort à Leipzig, le 8 mai; — de M. Hermann-Auguste Haacke, philologue, mort le 30 avril, à soixante-dix-neuf ans, à Torgau; — de M. Hermann Hillischer, poète lyrique, mort le 24 avril, à Linz; — de M. Hermann Friedrich Kessler, auteur de travaux entomologiques, mort le 2 avril, à quatre-vingt-un ans; — de M. Gustave-Ferdinand Jéretschmar, professeur de droit romain à l'Université de Giessen, mort à soixante-sept ans, le 3 mai; — de M. J. P. Land, ancien professeur de philosophie à l'Université de Leyde, mort à Amsterdam, le 1er mai, âgé de soixante-quatre ans; — de M. A.-D. Loman, théologien, mort âgé de soixante-treize ans, à Amsterdam; — de M. Karl von Lützow, professeur d'histoire de l'architecture et auteur de publications archéologiques, mort à soixante-cinq ans, le 22 avril, à Vienne; — de M. Norman Macleod, écrivain anglais; — de M. Henry Menger, médecin, mort le 29 avril, âgé de cinquante-deux ans, à Berlin; — de M. Karl Menzel, professeur des sciences auxiliaires de l'histoire, mort le 10 mai, âgé de soixante-deux ans, à Bonn; — de M. Edm. Neminar, professeur à l'Université d'Innsbruck, mort à Vienne, le 10 avril; — de M. Hugh Nevill, zoologue, mort le 10 avril, à Ceylan; — de M. G. Ossovskii, géologue et archéologue, mort le 16 avril, à Tomsk, en Sibérie; — de miss Margaret J. Preston, à laquelle on doit, entre autres ouvrages, un poème sur la guerre du Sud, morte le 28 mars, à Baltimore; — de M. Ernest Roeder, poète américain, mort le 9 avril, à Dresde; — de M. Edmond Russow, connu par ses travaux sur la botanique, mort le 23 avril, dans sa cinquante-sixième année, à Dorpat; — de sir Edward James Stone, le savant directeur de l'Observatoire d'Oxford, mort à soixante-six ans, le 9 mai; — de M. H. Sünder y Rodriguez, chirurgien, mort à Madrid, le 21 avril; — de M. Joseph Thorne, mort à soixante et onze ans, le 4 mai, à Sing-Sing; — de M. Alphonse Van Camp, directeur des beaux-arts au ministère de l'intérieur en Belgique, mort le 1er mai, à Bruxelles; — de M. J.-A. Van den Broeck, professeur d'histoire coloniale à l'Institut indien, mort à cinquante-quatre ans, le 30

avril, à Delft ; — de M. Hermann Weiss, connu par ses travaux sur l'histoire de la civilisation et de l'art, mort le 21 avril, à Berlin, âgé de soixante-quinze ans ; — de M. A. Wendhausen, vice-chancelier de l'Université de Rostock, mort à cinquante-huit ans, le 14 avril ; — de M. Ernest-Anton Zündt, poète américain, mort à vingt-neuf ans, le 2 mai, à Jefferson City (Missouri).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 7 mai, la séance a été levée en signe de deuil à l'occasion de la mort de Mgr le duc d'Aumale; le 14 mai, M. Sénart a fait une communication sur les manuscrits rapportés d'Asie par M. Grenard; M. Barth a communiqué un estampage et une photographie de l'inscription découverte par M. Führer sur la colonne du parc de Lumbini, près Kapilavastu, où la tradition faisait naître le Bouddha; M. Pottier a lu une note sur un nouveau fragment de fresque trouvé sur l'acropole de Mycènes; M. Boissier a lu une note de M. Fabia sur le gentilice de Tigellin. — Le 21, M. Müntz a présenté une suite de tapisseries exécutées pour Diane de Poitiers et appartenant à la famille de M. le général Bezard; M. Marquet de Vasselot a fait une communication sur le trésor de l'abbaye de Roncevaux, dans la Navarre espagnole; M. Deveria a lu un travail sur treize inscriptions chinoises provenant de la mission Dutreuil de Rhins et Grenard dans la Haute-Asie. — Le 28 mai, M. Héron de Villefosse a lu une lettre du P. Germer-Durand sur les récentes découvertes faites par lui à Pehra; M. Sénart a lu une notice de M. Adhémar Leclère relative aux divers types du « pied sacré » du Bouddha.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 1er mai, M. Luchaire a lu un mémoire sur M. A. Geffroy, son prédécesseur à l'Académie. — Le 8 mai, la séance a été levée en signe de deuil à l'occasion de la mort de Mgr le duc d'Aumale. — Les 15 et 22 mai, M. Doniol a lu un mémoire sur les négociations pour la délivrance du territoire en 1873. — Le 29, M. A. Desjardins a lu un mémoire sur la constitution russe.

Concours et Prix. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — Le prix Stanislas Julien a été décerné à M. Chavannes pour les deux premiers volumes de sa traduction de Tse-ma-tsien. — Le prix Brunet a été partagé comme il suit : 1,500 fr. à M. Claudin pour ses ouvrages sur les origines de l'imprimerie à Poitiers, à Limoges, à Bordeaux; 1,500 fr. à M. Legrand pour sa *Bibliographie hellénique*; 1,000 fr. à M. Monceaux pour son ouvrage sur *Les Le Rouge de Chablis*. — Antiquités de la France : 1re médaille (1,500 fr.) à M. Beautemps-Beaupré pour les *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine;* 2e médaille (1,000 fr.) à M. Perret pour l'*Histoire des relations de la France avec Venise du XIIIe siècle à l'avènement de Charles VIII;* 3e médaille, 500 fr. à M. R. Merlet pour la *Chronique de Nantes;* une quatrième médaille a été demandée à M. le ministre en faveur de M. Lemoine pour sa *Chronique de Richard Lescot;* les mentions honorables ont été ainsi distribuées : 1re mention à M. A. Rigault (*Procès de Guichard, évêque de Troyes*); 2e mention à M. J. Chevallier (*Essai historique de l'église et de la ville de Die*); 3e mention, M. H. Pron (*Gallia judaica*); 4e mention, M. E. Laurain (*Essai sur les présidiaux*); 5e mention à MM. L. Santi et A. Vidal (*Deux livres de raison*); 6e mention à M. H. Malo (*Renaud de Dammartin et la Coalition de Bouvines*). — Le prix Bordin a été accordé à M. l'abbé Chabot pour ses deux ouvrages sur l'*Histoire de Mar Jabahaha III* et la *Chronique de Denys de Tell Mahré*. — Le prix Saintour (3,000 fr.) a été décerné à M. Casanova pour son *Étude sur la citadelle du Caire*. — A titre de récompense extraordinaire, 1,000 fr. ont été accordés à M. Kirste pour l'ensemble de ses travaux relatifs à l'Unadiganasatra, de Kemachandra, et 500 fr. à M. Moïse Schwab pour

son *Dictionnaire de l'Angelologie juive.* — Le prix Allier d'Hauteroche a été décerné à M. A. Blanchet pour ses deux volumes sur les *Monnaies grecques et romaines.* — La médaille de la Société centrale des architectes a été attribuée à M. Graillot pour ses fouilles dans le pays des Volsques. — Le prix Volney (1,500 fr.) a été décerné à M. E. Ernault pour son *Glossaire moyen-breton;* sur les reliquats des années précédentes un prix de 1,000 fr. a été décerné à M. M. Grammont pour son ouvrage sur la *Dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes.*

Académie des sciences morales et politiques. — Le prix Bordin, dont le sujet était *la Puissance paternelle,* a été partagé comme il suit : 2,500 fr. à M. H. Taudière; 1,000 fr. à M. P. Nourrisson; 500 fr. à M. E. Jacques.

Les Correspondants de Peiresc. — Voici le fascicule XXI, qui nous présente *Jean et Pierre Bourdelot* (Paris, A. Colin, in-8 de 24 p. Extrait de la *Revue d'histoire littéraire de la France*). Du premier, M. Tamizey de Larroque ne peut « presque rien dire. » Quant au second, ce fut ce que de nos jours nous appellerions un « agité. » Il courut l'Italie, fut médecin de M. le prince, de la reine de Suède et abbé de Massay, près Bourges. Il agita toutes les cours et tous les monastères, mais il avait de l'esprit, beaucoup d'esprit, et nous qui n'avons pas à souffrir de ses névroses, nous ne pouvons que remercier son éditeur de nous avoir offert ses lettres. Science, érudition, observation, vie mondaine, il y a plus d'un caquet (voir p. 13, les congrégations et les choix des cardinaux) dont l'éditeur prend aussi sa part (p. 23, n. 5) et qui nous ravit d'aise.

Correspondance. — M. le comte de Puymaigre nous demande d'insérer une lettre adressée à M. Geoffroy de Grandmaison, au sujet de l'article qu'il a consacré aux *Mémoires du baron d'Haussez.* Cette lettre nous arrivant trop tard pour trouver place dans la présente livraison, nous la publierons dans notre numéro de juillet.

Paris. — Nous avons reçu le tirage à part de l'article publié par le R. P. Forbes sur la *Philosophie de la science économique,* dans les *Études religieuses* (Paris, Pedone-Lauriel, in-8 de 26 p.). Prenant vivement à partie M. Denys Cochin, qui a soutenu que « la science économique n'est pas une science, » le savant jésuite expose avec force la thèse contraire, puis il prouve que la science économique est distincte de la morale en théorie, tout en la pénétrant éminemment sur le terrain des faits. Dans cette courte brochure, un grand nombre d'idées sont exposées et mises au jour avec cette vigueur de logique et de style qui sont les caractéristiques de l'auteur.

— Le *Discours prononcé à la séance générale du congrès des sociétés savantes, le samedi 24 avril 1897,* par M. Ernest Babelon (Paris, Imprimerie nationale, gr. in-8 de 24 p.), a pour objet de montrer l'utilité des collections de monnaies anciennes. Le savant conservateur du département des médailles à la Bibliothèque a tout d'abord établi la différence profonde qui existe entre les monnaies modernes et les monnaies anciennes; les instruments d'échange, les autres véritables médailles commémoratives destinées à fixer à tout jamais le souvenir des événements heureux dans les annales des peuples. Par quelques exemples bien choisis, il établit qu'un grand nombre d'événements n'ont été connus, précisés et datés que par les monnaies et que, grâce à elles, nous avons pu pénétrer dans le détail de l'histoire de l'art, de la vie municipale et de l'activité commerciale chez les anciens. Maints points intéressant l'art militaire, les modes, les mœurs et les coutumes de la vie antique se trouvent éclaircis par l'étude des monnaies. M. Babelon montre enfin que si la numismatique du moyen âge présente un champ moins vaste aux investigations des historiens, elle

offre cependant un très grand intérêt à la fois historique, géographique et philologique.

— Le tome XXXIII qui se réfère à l'exercice 1896 de l'*Annuaire-bulletin de la Société de l'histoire de France* (Paris, H. Laurens, in-8 de 253-XV p.) renferme trois notices intéressantes. M. Stein publie une lettre de Jean le Bon, 1356, à la ville de Berne, pour réclamer restitution de marchandises saisies sur un marchand français. M. Noël Valois, complétant son mémoire de 1886 sur le privilège de Chalo-Saint-Mard, apporte de nouveaux renseignements sur l'histoire du faux document qui, pendant si longtemps, procura aux membres nombreux d'une famille l'exemption des impôts et même les privilèges de la noblesse. Enfin M. de Boislisle reproduit le texte d'un curieux recueil de « portraits et caractères des personnes les plus illustres de la France » au début du XVIIIe siècle. Du rapport que le même savant a présenté comme secrétaire à l'Assemblée générale de 1896 et des procès-verbaux que contient la première partie du volume, nous extrayons la liste des publications nouvelles adoptées en principe par le conseil de la Société : *Instructions diplomatiques du règne de Henri IV*, par M. de Kermaingant ; *Chronique de Perceval de Cagny*, par M. Henri Morainville ; *Lettres missives de Charles VIII*, par M. Pélicier ; *Journal de Clément de Fauquembergue* (1417-1435), par MM. Tuetey et Lacaille ; *Mémoires du chevalier de Quincy*, sur le XVIIe siècle, par M. Léon Lecestre ; *Chronique d'Antonio Morosini*, par MM. Dorez et Germain Lefèvre-Pontalis ; *Chronique de Héraut Berry*, par M. Henri Courteault ; *Journal de Jean Barrillon, secrétaire du chancelier du Prat* (1515-1521), par M. de Vaissière.

— C'est une curieuse relation que celle que M. Paul de Chamberet a intitulée : *Une Nuit de Paris* (Paris, L. Warnier, in-16 de 13 p.). Véritable excursion *au pays du vice et de la misère*, elle est poignante de vérité, et en même temps discrètement écrite, elle nous amène à penser avec le cardinal Perraud (que cite l'auteur) qu'en ce bas monde tout doit être charité chrétienne en vue de la paix sociale.

— M. F. Mazerolle a extrait de la *Gazette des beaux-arts* son article sur *Les Visites de Pierre le Grand et de Nicolas II à la Monnaie des médailles* (Paris, gr. in-8 de 12 p. avec illustrations). Au sujet du premier de ces événements il a reproduit une relation insérée dans le *Journal de la Monnaie des médailles*, manuscrit conservé au musée de la Monnaie, qu'il rapproche d'une autre relation tirée de la curieuse *Histoire journalière de Paris* par Dubois de Saint-Gelais, publiée en 1787 et réimprimée par M. Tourneux en 1885, pour la Société des bibliophiles français.

— Après les affiches, les menus et programmes. Voici, en effet, qu'on annonce à la librairie G. Boudet, pour le 30 octobre prochain, la publication d'un ouvrage de M. Léon Maillard : *Les Menus et programmes illustrés, invitations, billets de faire part, cartes d'adresse, petites estampes.* Plus de trois cents reproductions dont quinze en couleurs et hors texte, réparties en cinq chapitres, nous feront connaître ce que l'on a produit de plus curieux dans tous les genres : Invitations, — Menus, — Billets de faire part, — Programmes de théâtre et de concert, — Cartes d'adresse. Mille cinquante exemplaires seront tirés, dont vingt-cinq sur japon (120 fr.), vingt-cinq sur chine (100 fr.), et le reste sur vélin (60 fr.). La même librairie annonce déjà, du même auteur, une autre série sur *les Couvertures illustrées*, qui sera tirée dans les mêmes conditions.

— Vient de paraître : *Carte de la répartition et de l'emplacement des troupes de l'armée française pour l'année 1897, avec Index de tous les corps de troupes (armée active et armée territoriale) et une Liste complète des officiers généraux*

ou supérieurs qui les commandent (Paris, L. Soudier, in-18 de 36 p., avec grande carte en couleur).

Artois. — Signalons deux notules fort intéressantes de M. Pagart d'Hermansart; l'une relate une *Lettre de Philippe le Hardi sur les Lombards établis à Saint-Omer en 1277;* l'autre concerne *l'Ambassade de Raoul de Brienne, comte d'Eu et de Guines, connétable de France en Angleterre* (*1330*), tous deux in-8 de 4 p. Extr. du *Bulletin historique et philologique.*

Béarn. — M. l'abbé V. Dubarat a fourni au tome XXXI des *Archives historiques du département de la Gironde* une importante série de pièces tirées des archives des Basses-Pyrénées (*La Réforme en Béarn. Documents inédits sur la saisie des biens ecclésiastiques de Lescar, Arbas, La Reule,* etc. Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de 70 p.). En tête du *Procès-verbal de la ferme et de la vente des biens saisis,* etc. (18 février-5 mai 1570), l'éditeur a placé un rapide exposé des événements qui marquèrent la fin du xvie siècle en Béarn.

Bretagne. — M. Frain de La Gaulayrie nous donne le huitième et avant-dernier fascicule des *Tableaux généalogiques, notices et documents inédits au soutien du mémoire où il est fait mention de plusieurs familles établies à Vitré et paroisses environnantes aux XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles* (Vitré, impr. Lécuyer, in-4, p. 194 à 208). On y remarque de nombreux documents et renseignements concernant la très ancienne famille Le Moyne, ainsi que des pièces relatives aux Grignan et aux Sévigné (1674, 1676, 1692), aux de Ravenel (1714), à la vente de la terre des Rochers par Mme de Simiane (1715), etc. Un dernier fascicule fournira une table des noms propres contenus dans le recueil.

Champagne. — M. Albert Babeau publie une notice sur *le Château de Villacerf et ses seigneurs* (Troyes, impr. Paul Nouel, in-8 de 42 p. Extrait de l'*Annuaire de l'Aube*). Dans cette notice, ornée de plusieurs planches, on retrouve toutes les qualités d'érudition et de style des publications de l'auteur. Les détails les plus précis sont donnés sur le village qui s'est tour à tour appelé Semblières, Saint-Sépulcre (au xie siècle), Villacerf (au xviie), sur le prieuré et les prieurs de Saint-Sépulcre, sur le château et les seigneurs jusqu'à la Révolution.

Franche-Comté. — Dans le volume de *Procès-verbaux et mémoires (année 1896),* que l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon vient de distribuer (Besançon, impr. P. Jacquin, in-8 de xli-344 p.), nous remarmarquons d'abord l'étude sur *l'Abbé Devoille, littérateur,* discours de réception prononcé par M. l'abbé Rigny, que le *Polybiblion* a déjà signalé d'une façon spéciale (t. LXXIX, p. 185). Le travail considérable (p. 118-231) dû à M. Ch. Baille et intitulé : *Le Cardinal-duc de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon (1788-1833),* aurait valu aussi la peine d'être examiné à part, mais nous l'avons seulement aujourd'hui sous les yeux et l'espace nous fait défaut; quant aux autres publications figurant dans le volume en question, ce sont les suivantes : *L'Institut et l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon (1795-1895),* par M. H. Lombart : étude intéressante, certes, mais vraiment trop brève et que son auteur, à notre avis, ferait bien de développer; il y a là matière à une importante et curieuse brochure; — *Pasteur,* par M. Léon Boutroux; — *Érasme à Besançon,* par M. Boussey; — *L'Assistance publique en Allemagne,* discours de réception, par M. le docteur Roland; — *Le Grand Condé et Louis XIV,* par M. H. Lombart; — *Rapport sur le concours d'économie politique,* par M. le docteur Meynier; — *La Légende de Saint-Benezet,* par M. Mieusset; — *Suard et le margrave de Bayreuth,* par M. A. Lieffroy; — *Rapport sur l'élection du pensionnaire Suard,* par M. le chanoine Suchet; — *Poésies,* par M. Fr. Bataille; — *La Nuptialité bisontine,* étude de démographie sociale, par M. le docteur Baudin; — *Le Déclin de la chevalerie, à pro-*

pos d'un ouvrage de M. du Bois-Melly, par M. le marquis de Vaulchier ; — *Note sur les archives et mémoires manuscrits de l'Académie de Besançon*, par M. le chanoine Suchet. Plusieurs des « mémoires » ici notés ont été publiés. Est-ce que d'autres, dont les auteurs sont morts, ne pourraient pas, à l'occasion, trouver place dans les volumes futurs de la savante Académie bisontine ?

— Sous le titre de *Contribution à l'histoire des commissions révolutionnaires (1793-1794)*, M. Émile Longin a publié dans les *Annales franc-comtoises* de mars-avril dernier un intéressant article éclairé de notes précises, et qu'il a fait ensuite tirer à part (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 12 p.). Les quatre premières pages de ce travail ont trait à deux jugements du tribunal révolutionnaire (8 germinal an II) : « l'un envoie à la mort un capucin du couvent de Pesmes, le P. Émeric, dans le monde J.-B. Peusselet, accusé d'avoir fait à quatre volontaires républicains des représentations sur les dangers qu'ils allaient courir; l'autre acquitte un écolier soupçonné d'avoir composé un écrit tendant au rétablissement de la royauté.... » Les huit dernières pages de la brochure sont relatives aux Franc-Comtois mis à mort à Lyon (21 vendémiaire-17 germinal an II). Parmi les trente-neuf noms relevés par M. Longin, on ne trouve « qu'un ecclésiastique et quatre ci-devant nobles; si l'on en excepte un homme de loi et trois fabricants, presque tous les autres sont d'humble condition, commis de magasin, ouvriers, domestiques. » L'intitulé de ce trop court travail est, on le voit, pleinement justifié.

Guyenne et Gascogne. — M. Charles Bernadou consacre une attachante notice à *Émile Boeswillwald et ses collaborateurs à Notre-Dame de Bayonne* (Bayonne, Lasserre, in-4 de 43 p. avec une vue et un portrait). On ne pouvait mieux rendre hommage que ne l'a fait M. Bernardou aux « trois hommes de talent et de cœur » qui « ont attaché leur nom, en ces dernières années, à la restauration du seul monument qui nous reste de Bayonne au moyen âge : le sculpteur Geoffroy-Dechaume, le peintre Steinheil et surtout Émile Boeswillwald, l'éminent architecte. » D'intéressants documents inédits sont mêlés aux récits biographiques de M. Bernadou.

Ile-de-France. — M. Pierre de Nolhac vient de publier une remarquable brochure sur *le Château de Versailles musée d'art décoratif* (s. l. n. d., in-8 de 30 p., orné de très belles gravures). Sur un sujet si souvent traité, l'auteur a dit beaucoup de choses nouvelles tirées des Comptes des bâtiments du Roi et de la correspondance du Contrôleur général conservés aux Archives nationales. M. de Nolhac constate (p. 14) que les sommes dépensées par Louis XIV pour construire et décorer un des plus admirables palais du monde ont été ridiculement exagérées. Et que sont, d'ailleurs, les prétendues prodigalités du grand Roi auprès des trop réelles prodigalités faites, de nos jours, en faveur des « palais scolaires? » Le brillant et attrayant résumé que met aujourd'hui dans nos mains M. de Nolhac nous donne la meilleure idée de ce que sera cette histoire exacte et complète du château de Versailles qui « reste à écrire » et que nul ne pourrait écrire comme lui.

Limousin. — Très intéressante est la brochure de M. Gustave Clément-Simon : *La Vie seigneuriale sous Louis XIII d'après des correspondances inédites. Le Vicomte de Pompadour, lieutenant général du Roi en Limousin, et Marie Fabry, vicomtesse de Pompadour* (Paris, gr. in-8 de 79 p. Extrait de la *Revue des questions historiques* d'avril 1897). Le savant auteur a enrichi son piquant récit d'un grand nombre de documents inédits parmi lesquels on remarque les lettres de son héroïne. Le travail de l'ancien procureur général n'est pas seulement un instructif chapitre de l'histoire du Limousin, c'est

encore un piquant chapitre de l'histoire des mœurs de la France du XVIIe siècle.

— M. Louis Guibert nous donne, à propos d'une mission prêchée pendant le carême dernier par les Révérends Pères de la Compagnie de Jésus dans toutes les paroisses de Limoges, une très intéressante petite brochure : *Limoges. Prédications et prédicateurs d'autrefois* (Extrait de la *Gazette du Centre* des 21, 22 et 23 mars 1897. Limoges, imp. Perrette, in-8 de 24 p.). M. Guibert, qui connaît si bien l'histoire de sa province natale, a tout dit en quelques pages sur les prédications dans la ville de Limoges depuis la fin du XIe siècle (allocution du pape Urbain II en faveur de la première Croisade, au mois de décembre 1095) jusqu'à la fin du XVIIIe (discours révolutionnaire de l'ex-dominicain Foucaud, un des fondateurs du club des *Amis de la Constitution*).

LYONNAIS. — M. Léon Dorez, dans *la Marque de la fleur de lys de Florence Giovanna Giunta et Filippe Tinghi, libraires à Lyon* (extrait de la *Revue des bibliothèques*. Paris, E. Bouillon, in-8 de 9 p.), complète les renseignements qu'il avait donnés dans le même recueil, en 1894, sur les démêlés entre ces deux imprimeurs au sujet de la marque que les Giunti prétendaient leur avoir été indûment empruntée par Tinghi. Ce nouvel article reproduit, d'après le *Recueil de plaidoyers* de Laurent Bouchel (Paris, 1612), le résumé des plaidoyers et l'arrêt rendu en cette affaire portée en appel devant le Parlement. L'arrêt réserve aux Giunti l'usage de la marque et ordonne une enquête pour savoir si Tinghi, comme il en a été accusé, a « fait imprimer livres hors ce royaume. » Document intéressant, comme on le voit, pour l'histoire de l'imprimerie à Lyon.

MAINE. — Grâce au savant et pieux abbé Alb. Coutard, nous possédons une notice très complète sur *l'Église de Sainte-Sabine et ses curés* (Le Mans, Leguicheux, in-8 de 12 p.), depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours. Des remarques judicieuses et critiques donnent à ce travail un charme tout particulier.

NORMANDIE. — *Les Découvertes archéologiques du R. P. de la Croix au Villeret (Berthonville) en 1896* nous sont racontées par M. l'abbé Porée dans un élégant petit in-16 de 14 p., imprimé à Évreux par Ch. Hérissé. On a retrouvé au Villeret le Canet des Lexoves, centre de réunions religieuses et commerciales, « auxquelles venait se joindre l'attrait de représentations scéniques. »

— La *Société havraise d'études diverses* vient de s'honorer en ajoutant un nouveau fascicule à ses nombreuses et intéressantes publications. C'est *Un demi-siècle de l'histoire de Harfleur (1350-1400)* que nous raconte M. Ernest Dumont (Paris, E. Dumont, in-8 de 67 p.). Il semble qu'il n'y a document ni si petit ni si grand qu'il n'ait consulté, analysé, reproduit souvent en entier. Dans ce siècle de tristesses et de guerres, la moisson devait être ample, et elle l'a été. Citons entre autres la grande bataille navale du mois de mai 1387 (p. 43), les coutumes des pêcheurs et passeurs de Seine (p. 47), la description d'Harfleur en 1405, par le capitaine espagnol Don Pedro Mino (p. 50). Peu de phrases et beaucoup de faits, n'est-ce pas là le summum de l'érudition, dont l'auteur du présent recueil a toutes les saines doctrines et les meilleures cultures?

— L'exposition de Rouen a été un vrai triomphe pour la Normandie. M. Ch. Fortier en a consigné par écrit, dans un rapport plein de compétence et de verve, tout ce qui concerne le *Département de l'Eure* (Évreux, Ch. Hérissey, in-8 de 113 p.). Il a groupé tout ce qui concernait l'enseignement primaire et secondaire, l'exposition ouvrière, la lithographie et la topographie, la médecine, l'anatomie, les instruments de musique, l'optique, le mobilier, le vêtement, les produits alimentaires, la métallurgie, etc., etc.;

enfin, la *Société libre d'agriculture*, dont l'auteur est le dévoué président.

— A la réunion des Sociétés des beaux-arts des départements, tenue à Paris le 8 avril 1896, M. le chanoine Porée a apporté la plus utile contribution à l'histoire de la statuaire en Normandie, en étudiant *les Apôtres de Sainte-Croix de Bernay* (Paris, E. Plon et Nourrit, in-8 de 12 p. et 3 héliogravures). La description et l'identification sont un vrai régal pour les érudits.

— M. l'abbé Tougard avait présenté aux assises de Caumont, tenues à Rouen du 15 au 18 juin 1896, plusieurs notices, dont deux sur *la Seine* et sur *l'Utilitarisme* ont paru *in extenso* dans le compte rendu des assises. Il vient d'éditer, dans une brochure in-8 de 38 p., à Rouen, chez Paul Leprêtre, une note fort complète sur *la Seine considérée comme voie navigable*, une autre note sur *la Musique, initiative spontanée et gratuite de son enseignement*, une autre sur *l'Estime éclairée des produits anciens de l'art et de l'industrie*, une autre enfin sur *l'Enseignement privé*. Le tout est réuni sous le titre de *Notices présentées aux assises de Caumont*, et prouve beaucoup de science et beaucoup de critique.

— La *Notice sur l'église de Montreuil-l'Argillé*, par M. l'abbé Porée (Évreux, L. Odieuvre, in-8 de 8 p.), est un bon document, parfait de forme et d'érudition.

— C'est un vrai plaisir de suivre, avec le comte de Marsy pour guide, *les Pèlerins normands en Palestine, du XVe au XVIIe siècle* (Caen, H. Delesques, 1896, in-8 de 38 p.), d'autant plus que plusieurs reproductions de gravures anciennes soulignent encore l'intérêt de cette brochure. Le voyage de Greffin Arfagart, seigneur de Courteilles au Perche, est surtout fort intéressant.

— C'est avec un cœur de patriote et une science consommée que M. N.-V. Bouton, le savant héraldiste, a écrit deux brochures sur le trop fameux Pierre Cauchon, évêque de Beauvais. Dans l'une, intitulée : *Pierre Cauchon, recteur de l'Université de Paris, vidame de l'église de Reims, évêque temporel et non spirituel de Beauvais et de Lisieux* (Paris, N. V. Bouton, in-8 de 15 p.), il démontre que Cauchon, « vendu aux Anglais dès 1380, » pouvait être l'exécuteur de leur basse besogne. Un à un, il relève tous ses crimes, et il en arrive à supposer dans l'évêque de Beauvais un « israélite converti. » Curieuse brochure à lire et à étudier, fort intéressante aussi bien pour l'histoire que pour la polémique actuelle. La seconde a pour titre : *Le Sceau de Pierre Cauchon* (In-8 de 3 p. Extrait des *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*). Grâce à de minutieuses et patientes recherches, M. Bouton démontre l'erreur de M. Douët d'Arcq et identifie le sceau de Cauchon. Par suite, il retrouve sa résidence à Paris et non à Beauvais. Une héliogravure et une gravure en couleurs rendent ces deux brochures encore plus attrayantes.

— S'attaquer à Moréri et à Voltaire est une de ces besognes délicates qui ont besoin de la grande autorité de M. Charles de Beaurepaire. Ses *Notes sur les quatre Faucon de Ris, Premiers présidents au Parlement de Normandie au XVIIe siècle* (In-8 de 34 p. Sotteville-lez-Rouen), nous offrent un vrai modèle de critique et d'érudition, outre l'intérêt qu'elles présentent par la qualité des personnages, la grandeur de leurs charges, la hauteur avec laquelle ils les ont remplies.

— M. Ernest Dumont a fourni à la onzième session des assises de Caumont une *Notice sur la vie et les écrits de Louis-Georges Oudard Feudrix de Bréquigny, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie française, né à Montivilliers en 1715* (Rouen, P. Leprêtre, in-8 de 13 p.). Tous les érudits connaissent l'illustre auteur des *Tables chronologiques des diplômes*. M. Dumont lui a consacré une biographie bien rédigée et une

bibliographie aussi complète que possible. Puisse le vœu qu'il a formé être entendu et le nom de Bréquigny être rappelé sur les murs de sa ville natale !

— *Le Poète Jules Prior* (Brionne, E. Amelot, in-8 de 13 p.) est une excellente monographie d'un tonnelier qui sait aussi bien faire le bien que tourner des vers. Prior, âgé maintenant de soixante-quinze ans, végète dans l'indigence. La Société libre de l'Eure a chargé M. l'abbé Porée de se faire son éloquent interprète près de l'Académie française, pour que celle-ci récompense le talent et la vertu. Nul doute qu'il ne réussisse.

— Le savant président de la Société d'archéologie d'Avranches et de Mortain, M. Alfred de Tesson, vient de publier en un beau vol. in-8 de 244 p. (Avranches, J. Durand) *l'Armorial de 1697 et années suivantes, des nobles, prêtres et bourgeois, villes, communautés, corps et corporations des élections d'Avranches et de Mortain, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale.* De bonnes tables alphabétiques rendent les recherches très faciles. — M. de Tesson y a joint, en un fascicule in-8 qui porte les chiffres des pages 249 à 268, les notes sur Granville que lui ont fournies M. Hippolyte et Mgr Deschamps du Manoir, deux de ses bons confrères, qu'il a lui-même complétées par d'excellentes remarques.

— Pour faire suite au *Catalogue des manuscrits de la collection Mancel*, qui a paru il y a quelques années, le savant conservateur adjoint de la bibliothèque de la ville de Caen et de la collection Mancel, M. A. Deauville-Lachenée, vient de faire paraître un *Catalogue des tableaux, gravures, objets d'art, livres, émaux, porcelaines, etc., exposés dans la salle de la collection* (Caen, Ch. Valin, in-32 de 59 p.), précédé d'une notice et entremêlé d'annotations très précieuses.

— Signalons une nouvelle société normande d'ethnographie et d'art populaire, qui vient de se créer et prend le titre de : *Le Vieux-Honfleur*. Elle a pour but « d'inciter au respect pour les vestiges du passé ayant un caractère d'originalité, de protéger les monuments et les sites, d'assurer le groupement et la conservation des costumes, bijoux, meubles, objets d'art domestique, livres, etc., de rechercher, recueillir les traditions, les légendes, les chants, le parler local, de mettre en relief les gloires inconnues ou oubliées, d'aider à la création de fêtes locales destinées à rappeler sous une forme populaire les éléments pittoresques de notre ancienne vie provinciale, de donner à Honfleur un musée d'histoire, de marine, d'art, d'industrie de la ville et du pays normand. »

Poitou. — Au moment où la ville de Roche-sur-Yon élève un monument à la mémoire de Paul Baudry, on lira avec intérêt la publication de M. René Vallette : *A propos de l'inauguration de sa statue. Quelques lettres inédites de Paul Baudry* (Vannes, imp. Lafolye, in-8 de 16 p.), neuf lettres charmantes et pleines de cœur adressées à M. de Rochebrune pendant les années 1871 à 1883. M. Vallette en a donné la primeur à ses lecteurs de la *Revue du Bas-Poitou*, que depuis neuf ans passés déjà il dirige avec tant de zèle et de bonheur. Un portrait du peintre orne la brochure.

Provence. — Le baron Hipp. Guillibert, dans *les Gantelmi dans l'œuvre de d'Annunzio* (Aix-en-Provence, imp. Barthélemy, gr. in-8 de 16 p.), résume ce que le célèbre auteur italien a écrit, dans la série des *Romans du Lys*, sur cette famille d'origine provençale subsistant encore en Provence.

— M. Paul de Faucher consacre une courte étude à l'*Ex-libris de Henri-Honoré d'Olivari* (Mâcon, imp. Protat, in-fol. de 3 p. Extrait de la *Revue de la Société française des collectionneurs d'ex-libris*), né à Aix, le 16 septembre 1712, fils d'Élisabeth de Grimaldi (de la famille des princes de Monaco), ma-

rié le 14 janvier 1741 avec Marie-Anne de Lévesque de Saint-Étienne. Après avoir décrit et reproduit l'*ex-libris*, gravé par Honoré Cousin, où les armes des d'Olivari sont accolées avec celles des Lévesque de Saint-Étienne, M. de Faucher donne des indications généalogiques sur la famille d'Olivari.

Alsace. — La question de savoir où César a vaincu le roi des Suèves Arioviste est débattue entre les historiens. La thèse d'un architecte érudit de Colmar, M. Winkler, qui, dans une dissertation récente (*Neueste Gesichtspuncte über die Lage des Cesar-Ariovistischen Kampfplatzes*. Colmar, 1896, in-8 de 13 p.), place cette bataille à Stozheim, vient d'être reprise dans une brochure en français, par le curé de cet endroit, M. L.-G. Gloeckler : *La Campagne de César contre Arioviste en Alsace (58 ans avant Jésus-Christ. Ère romaine 696)* (Rixheim, imp. F. Sutter, in-8 de 28 p., avec une carte).

— Outre la relation d'excursions intéressantes, faites un peu en France et beaucoup à l'étranger (Dalmatie, Herzégovine, Bosnie, Italie), le Bulletin n° 9 du *Club alpin français. Section des Hautes Vosges* (*Épinal-Belfort*) (Belfort, Devillers, in-8 de 103 p.) contient une « variété, » de M. Henri Bardy, intitulée : *Mon Vieux Belfort* (p. 71-90). Illustré de huit vignettes dans le texte, ce coup d'œil historique, humoristique, archéologique et surtout militaire jeté sur l'héroïque cité intéressera tout le monde.

Belgique. — Un des plus savants bibliographes de notre époque, M. Ferdinand Vander Haeghen, dans une curieuse étude : *Des graves dangers auxquels sont exposés les livres et les manuscrits de nos dépôts publics* (Bruxelles, impr. Hayez, in-8 de 6 p. Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, t. XXXIII de la 3e série), montre combien les livres et les manuscrits des dépôts littéraires et scientifiques ont eu à souffrir de la funeste habitude de se mouiller le doigt pour tourner les pages. Ce ne sont point seulement de précieux documents qui sont ainsi détériorés, c'est encore la santé des travailleurs qui est menacée par les microbes de la salive.

— Une lecture fort intéressante a été faite à l'Académie royale d'archéologie de Belgique, le 11 octobre 1896. M. le comte de Marsy, directeur de la Société française d'archéologie, faisait connaître au public les impressions d'*Un Voyageur français à Anvers au milieu du XVIIIe siècle* (Anvers, veuve de Backer, in-8 de 19 p.). Rien n'est mieux saisi sur le vif que les observations de M. de Montullé sur les mœurs, les arts, les villes, les camps, le théâtre, etc., etc. Avec beaucoup de tact et non moins de charme, elles ont été mises en lumière par notre distingué collaborateur.

Italie. — La maison Hoepli, de Milan, avait mis au concours, il y a bientôt deux ans, une illustration des *Promessi sposi* de Manzoni; le programme comportait douze grandes compositions hors texte, cent dessins intercalés dans le texte, et, pour chacun des trente-huit chapitres du roman, un en-tête, une initiale et un cul-de-lampe. Dix mille lire étaient affectées à ce concours. Après une exposition publique qui eut lieu dans les locaux de la *Famiglia artistica*, le prix fut attribué à M. Gaetano Previati, dont l'envoi avait été particulièrement remarqué, mais aussi vivement discuté. Cet artiste avait fait un effort des plus louables pour s'affranchir des traditions un peu surannées laissées par ses prédécesseurs ; mais il avait exagéré la manière un peu vague et brouillée qu'il affectionne ; l'originalité, en tous cas, était incontestable. Le premier fascicule de cette belle publication vient de paraître. Il contient, outre le premier chapitre des *Promessi sposi* et le début du second, une biographie très étudiée de Manzoni par M. Luca Beltrami. Quant à l'illustration, il ne semble pas, autant du moins qu'on en peut juger par cette première livraison, que la critique dont elle a été l'objet soit tout à fait injustifiée. Le sentiment est juste et très personnel ; nous

regrettons seulement dans les contours une excessive imprécision; aux personnages de M. Previati nous préférons ses paysages, qui sont finement traités. — En somme, ce qui a paru de la publication est d'une exécution très soignée, et cette nouvelle édition du chef-d'œuvre de Manzoni promet d'être digne de l'auteur et de faire honneur à la maison qui l'a entreprise.

— La *Revue des bibliothèques* de mars-avril contient d'intéressantes *Recherches sur la bibliothèque de Pier Leoni, médecin de Laurent de Médicis*, par M. Léon Dorez, qui s'était déjà occupé de la question dans le même recueil en 1894 (Tiré à part. Paris, Émile Bouillon, in-8 de 30 p.). M. Dorez a été assez heureux pour retrouver à Pérouse un inventaire de cette bibliothèque dressé en 1582 par le dominicain Braccieschi; et bien que les deux cent vingt-cinq articles de cette liste ne comprennent pas certains ouvrages que l'on sait avoir appartenu à Leoni et en mentionnent par contre d'autres qui n'ont pu être en sa possession, il reste très probable, comme le dit le savant éditeur, que ce catalogue est à peu près exact. M. Dorez l'a fait suivre d'une liste de livres ayant appartenu à Braccieschi lui-même.

— Trois brochures de M. L.-G. Pélissier, toutes fort intéressantes pour l'histoire de la France et de l'Italie au XVIe siècle : *Les Registres Pancigarola et le Gridario generale de l' « Archivio di Stato » de Milan pendant la domination française* (1499-1513) (Paris, Bouillon, gr. in-8 de 148 p. Extrait de la *Revue des Bibliothèques*); — *Ludovic Sforza et le contingent napolitain (juillet-avril 1499). Lettres de l'ambassadeur milanais Conradolo Stanga au duc de Milan*, fasc. XIX (Paris, Leroux, gr. in-8 de 26 p. Extrait de la *Revue d'histoire diplomatique*); — *Le Cardinal Ascanio Sforza prisonnier des Vénitiens*, 1500 (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 13 p. Extrait du tome LXIII de la *Revue historique*). Revenons à la première brochure pour dire que l'on y trouve l'indication aussi brève que précise de mille trente-trois documents des *Registres Pancigarola* et du *Gridario generale*, recueils qui se complètent l'un par l'autre et sont les deux sources les plus considérables à consulter sur la vie administrative et municipale de la Lombardie depuis l'avant-dernière année du XVe siècle jusqu'à 1513. A la suite de ce riche catalogue on remarque (*Appendice*) une quarantaine de pièces extraites des deux grands recueils qui viennent d'être nommés, choisies parmi les plus curieuses et reproduites *in extenso*.

TURQUIE. — Le mouvement littéraire, si faible d'ordinaire en Turquie, vient de subir encore une forte dépression, par suite de la guerre turco-grecque. Ainsi, le grand journal grec de la capitale, le *Néologos*, organe à la fois politique et littéraire, a dû suspendre sa publication. La bibliographie grecque s'est pourtant accrue, à Constantinople même, d'œuvres nouvelles, qu'il est utile de mentionner. Le *Polybiblion* annonçait, dans son numéro de mars dernier, la prochaine publication d'un grand ouvrage de M. Mich. Theotocos sur la législation du patriarcat œcuménique; cet ouvrage vient d'être mis en vente. En voici le titre : Νομολογία τοῦ οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου τῆς ἤτοι Ἱερᾶς Συνόδου καὶ τοῦ Α. Ε. Μ. Συμβουλίου ἐπὶ τοῦ Ἀστικοῦ, Κανονικοῦ καὶ Δικονομικοῦ Δικαίου ἀπὸ τοῦ ἔτους 1800 μέχρι τοῦ 1896 μετὰ σημειώσεων (Constantinople, imprimerie du *Néologos*, in-8 de 519 p.).

— Mgr Basile, archevêque de Smyrne, vient de publier un intéressant opuscule sur l'excommunication en droit canonique : Ὑπόμνημα περὶ ἐκκλησιαστικοῦ ἀφορισμοῦ κατὰ τοὺς θείους καὶ ἱεροὺς κανόνας καὶ τὴν διδασκαλίαν τῶν θεηγόρων Πατέρων τῆς Ὀρθοδ. καθολ. τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησίας (Constantinople, imprimerie du *Patriarcat*, in-8 de 80 p.).

— A signaler encore l'*Annuaire* pour 1898, du Syllogue littéraire grec de Constantinople; c'est le vingt-huitième volume de cette importante collec-

tion, qui renferme une foule de travaux des meilleurs byzantinologues de la capitale : Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος Τόμος ΚΣΤ' (Constantinople, imp. Pallamari, in-4 à 2 colonnes, de κή-322 p.).

— La plus ancienne revue grecque de la capitale, l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, organe hebdomadaire officiel du patriarcat, a commencé, au 1er mars, la dix-septième année de sa publication (25 fr. par an).

Asie. — Nous devons signaler l'apparition, à Smyrne, d'une nouvelle revue illustrée, l'Ἀκτίς. Comme toutes les revues grecques, à peu d'exceptions près, ce périodique embrasse les questions les plus diverses. Ainsi, le troisième fascicule que nous avons sous les yeux, contient, outre une poétique rêverie sur Smyrne, un article littéraire sur Simonide de Céos, une étude historique sur l'influence de l'hérésie iconoclaste dans le droit byzantin, un résumé du travail de M. Cagnat, paru dans la *Vie contemporaine*, sur les repas chez les Romains, et des *Variétés* empruntées, pour la plupart, à divers recueils français. Les illustrations sont aussi variées. L'Ἀκτίς paraît deux fois par mois, en fascicules de 16 p. gr. in-4. L'abonnement annuel est de 1 livre turque (23 fr. 75) (imp. de l'*Amalthée*, à Smyrne).

— La part prise par M. Fernand Grenard à l'expédition scientifique qui a eu malheureusement pour résultat la mort de M. Dutreuil de Rhins, lui a donné des connaissances précises sur les hommes et les choses de l'Asie centrale. Aussi la conférence qu'il a faite à l'École libre des sciences politiques et qui vient de paraître dans les *Annales* de cette école (15 mai 1897. Tiré à part. Paris, Alcan, in-8 de 28 p.), sur *la Chine, l'Angleterre et la Russie en Asie centrale*, contient-elle des observations personnelles présentées d'une manière originale et piquante sur le Turkestan oriental et le Thibet, sur leur rôle par rapport à la Chine, sur le caractère de la politique chinoise, sur l'objectif et les moyens de la politique anglaise et de la politique russe, sur les raisons qui ont établi momentanément l'équilibre entre les trois puissances.

Publications nouvelles. — *Questions bibliques*, par l'abbé de Broglie (in-18, Lecoffre). — *Le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. J. Corne. V (in-8, Delhomme et Briguet). — *Manuel de théologie mystique*, par l'abbé Lejeune (in-18, Poussielgue). — *Institutiones juris ecclesiastici tum publici tum privati*, auctore P.-C. Makée (2 vol. in-8, Roger et Chernoviz). — *Jeunesse et vie chrétienne*, par le R. P. J.-M. Lambert (in-18, Lecoffre). — *Les Assurances. L'Art de s'assurer contre les accidents du travail*, par A. Petit (in-18, Hetzel). — *Les Transports par terre et par mer*, par P. Vibert. T. II. (in-8, Berger-Levrault). — *L'Évolution régressive en biologie et en sociologie*, par J. Demoor, J. Massart et E. Vandervelde (in-8 cart., Alcan). — *L'Idée de patrie*, par L. Legrand (in-8, Hachette). — *Essai sur les éléments de la mécanique des particules*, par H. Majlert (in-8, Gauthier-Villars). — *La Truite de rivière*, par G.-A. Petit (in-8, Delagrave). — *Intermèdes espagnols (entremeses) du XVIIe siècle*, trad. avec préface et notes, par L. Rouanet (in-18, Charles). — *Poèmes fabuleux*, par H. Rouger (in-18, Lemerre). — *Les Douleurs cadettes*, par C.-A. Cantacuzène (in-18, Perrin). — *Squelettes fleuris*, par T. Klingsor (in-18, « Mercure de France »). — *La Vie héroïque*, par M. Réja (in-18, « Mercure de France »). — *Chansons d'aube*, par H. Ghéon (in-18, « Mercure de France »). — *Gens de mer*, par Yann Nibor (in-18, Flammarion). — *Jean-Gabriel Borkman*, drame, par H. Ibsen, trad. par le comte Prosor (in-18, Perrin). — *Dans la brume*, par L. de Tinseau (in-18, Calmann Lévy). — *Le Collier de cheveux*, par L. Létang (in-18, Calmann Lévy). — *Adoptée*, par M. Floran (in-18, Calmann Lévy). — *Brigandes*, par A. Godard (in-18, Calmann Lévy). — *La Conquête du bonheur*, par Champol (in-18, Plon et Nourrit). —

Renée Orlis, par H. Ardel (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Carnaval de Nice*, par P. et V. Margueritte (in-18, Plon et Nourrit). — *Sur les marches du Temple, récits grecs*, par H. Ouvré (in-18, Perrin). — *Vainqueurs et vaincus du métier militaire*, par G. Bayard (in-18, Perrin). — *En Pique-nique*, 1897, publication annuelle de la Société des gens de lettres (in-18, A. Colin et Cie). — *Les Baisers restent*, par G. Homsy (in-18, Lemerre). — *Stella*, par C. Flammarion (in-18, Flammarion). — *Contes héroïques (1789-1795)*, par A. Lichtemberger (in-18, Fischbacher). — *La Nichina*, par H. Rebell (in-18, « Mercure de France »). — *Penses-tu réussir !* par J. de Tinan (in-18, « Mercure de France »). — *La Femme pauvre*, par L. Bloy (in-18, « Mercure de France »). — *L'Esprit qui passe*, par S.-C. Leconte (in-4, « Mercure de France »). — *Les Chevaux de Diomède*, par R. de Gourmont (in-18, « Mercure de France »). — *Le Ladies' Club*, par C. Donos (in-18, Vanier). — *A travers la Norvège et Spitzbergen*, par M. Letellier (in-8, Lamulle et Poisson). — « *Les Saints.* » *Psychologie des saints*, par H. Joly (in-18, Lecoffre). — « *Les Saints.* » *Saint Augustin de Canterbury et ses compagnons*, par le R. P. Brou (in-18, Lecoffre). — « *Les Saints.* » *Le Bienheureux Bernardin de Feltre*, par E. Flornoy (in-18, Lecoffre). — *Histoire contemporaine*, par S. Denis. T. I (in-8, Plon et Nourrit). — *Autour du catholicisme social*, par G. Goyau (in-18, Perrin). — *Nos Malheurs, leurs causes, leur remède*, par le R. P. Ollivier (in-8, Roger et Chernoviz). — *L'Antisémitisme*, par A. Leroy-Beaulieu (in-18, Calmann Lévy). — *La Gaule mérovingienne*, par M. Prou (in-8 cart., May). — *Histoire de Philippe le Long, roi de France*, par P. Lehugeur. T. I (in-8, Hachette). — *La France d'après les cahiers de 1789*, par E. Champion (in-18, A. Colin et Cie). — *Histoire financière de l'Assemblée constituante*, par C. Gomel (in-8, Guillaumin). — *Souvenirs du général comte Fleury. T. Ier, 1837-1859* (in-8, Plon et Nourrit). — *Complément du Mémorial de Sainte-Hélène. Napoléon en exil*, par Barryo O'Méara. T. II (in-18, Garnier). — *Histoire et politique*, par le duc de Broglie (in-8, Calmann Lévy). — *Histoire de l'administration civile dans la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme*, par G. Bonnefoy. T. IV (in-8, Lechevalier). — *Les Nouvelles Sociétés anglo-saxonnes*, par P. Leroy-Beaulieu (in-18, Colin et Cie). — *Die Freimaurerei Oesterreich-Ungarns* (in-8, Wien, Herder). — *Les Conséquences de l'antisémitisme en Russie*, par N. Chmerkine (in-18, Guillaumin). — *Les Tchèques et la Bohême contemporaine, essai d'histoire et de politique*, par J. Bourlier (in-18, Alcan). — *La Macédoine*, par V. Bérard (in-18, Calmann Lévy). — *Le Général Souham (1760-1837)*, par R. Fage (in-8, A. Picard). — *Le Conventionnel Hyacinthe Richaud*, par G. Moussoir (in-18, Plon et Nourrit). — *Montalembert*, par le vicomte de Meaux (in-18, Calmann Lévy). — *André Denjoy, soldat et apôtre, aumônier militaire à Madagascar (1852-1895)*, par J.-T. de Miramont (in-18, Œuvre de Saint-Paul).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSE

Jo. de Nicholinis (*Polybiblion*, t. LXXIX, p. 480). — Sur ce prélat, voyez *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, 1890, p. 211-214, ou Mgr X. Barbier de Montault : *Œuvres*, t. XII, p. 239 et suivantes.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Patrologie. Collatio codicis Lewisiani rescripti Evangeliorum sacrorum syriacorum cum codice Curetoniano (Mus. Brit., add. 14,451), cui adjectae sunt lectiones e Peshitto desumptae (*Alberto Bonus*) 195
Histoire de l'Ancien Testament d'après le Manuel allemand du docteur Æ. Schöpfer (*l'abbé J.-B. Pelt*). T. Ier 198
Le Roi David (*Marcel Dieulafoy*) 199
Nouvelles études sur la restauration juive après l'exil de Babylone (*A. van Hoonacker*) 200
Gesù Cristo. Introduzione agli studii biblici (*P. Bernardino Golizia*) . 193
The Causes of the corruption of the traditional Text of the holy Gospels, being the sequel to the traditional Text of the holy Gospels (*J. W. Burgon*), arranged, completed and edited by *Ed. Miller* . . 194
The Origin and peculiar characteristics of the Gospel of S. Mark, and ils Relation to the other Synoptists. Being the Ellerton Essay (*J.-C. du Buisson*) 202
Les Saints Évangiles commentés (*l'abbé Perdrau*) 201
Sankt Paulus, der Heidenapostel, nach neuen Quellen und archäologischen Forschungen (*Philibert Seeböck*) 202
L'Apôtre Paul. Esquisse d'une histoire de sa pensée (*A. Sabatier*) . . 203
Commentarius in S. Pauli Apostoli epistolas. I. Epistola ad Romanos (*R. Cornely*) 204
Nouvelles études orientales (*Adolphe Franck*). 197
Das Christentum Cyprians. Eine historisch-kritische Untersuchung (*K.-G. Goetz*) 205

Liturgie. Cours élémentaire de liturgie sacrée, d'après le rite romain (*le R. P. Velghe*). 70
La Messe, les vêpres et le salut expliqués à l'âme fidèle (*l'abbé R. Décrouille*) 214
La Vie de l'Église exposée au peuple chrétien (*Simon Knoll*), trad. par l'abbé Gobat. I. Les Cérémonies de la messe 210
La Musique sacrée telle que la veut l'Eglise (*l'abbé Eug. Chaminade*) . 217

Théologie dogmatique et morale. Institutiones theologicae (*G.-B. Tepe*) 50
Synopsis theologiae dogmaticae specialis ad mentem S. Thomae Aquinatis hodiernis moribus accommodata (*P. Tanquerey*). 421
A travers la religion (*Mme Raoul Adeline*, née *Des Chesnes*) 206
Casus conscientiae propositi et soluti in cœtu S. Pauli Apostoli ab anno 1895-1896. Cura et expensis Rmi Dni *Felicis Cadene*. 69
Petites Etudes pour servir à l'enseignement familier du catéchisme (*Mme J. B.*) 207

Théologie parénétique. Œuvres de saint François de Sales. Edition complète. Tome VII. Sermons, 1er vol. 208
Sermons et instructions populaires pour le temps présent à l'usage des curés de campagne (*le R. P. Villard*). 211
Conférences de Notre-Dame. Carême de 1896 (*Mgr d'Hulst*) 225
Cinquante-deux Prônes sur la prière (*l'abbé Plat*) 210
Deux Problèmes religieux (*le R. P. Didon*). 209

Choix de discours et allocutions de mariage des plus célèbres orateurs (*l'abbé J. Guillermin*) 210

Ascétisme. Ouvrages de dévotion. Graines de paradis. Vérités utiles pour tous les jours de la vie et pour au delà (*le « Semeur vendéen »*) 207
Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Avant, pendant et après sa vie mortelle (*l'abbé Vandepitte*). 211
La Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*l'abbé Henry Bolo*). . 212
La Vierge Marie dans les prières liturgiques (*l'abbé Ad. Fritsch*). 1re série 212
Le Prêtre et les Premières Communions (*l'abbé Moussard*) 213
Fleurs de la première communion (*l'abbé Julien Loth*) 214
La Première Communion sacrilège (*Un supérieur de collège ecclésiastique*) 214
Historia exercitiorum spiritualium S. Ignatii de Loyola (*Ignatio Diertins*) 324
Le Guide des âmes consacrées à Dieu (*le R. P. Marie-Joseph de Bollène*) 215
L'Abandon à la volonté de Dieu. Retraite de dix jours, d'après le *P. A. Piny*. Nouv. édit. par *le P. Aug. Charmoy*. 215
Les Dernières Etapes de la vie chrétienne (*l'abbé Henry Bolo*). . . . 216
La Vie après la mort, ou la Vie future (*l'abbé L.-M. Pioger*) 216
Primauté de saint Joseph d'après l'épiscopat catholique et la théologie (*C. M.*) 421
Nouveau Mois de Marie (*la R. Mère Marie Claire*) 213
La Leyenda de oro para cada dia del año (*Eduardo-Maria Vilarrosa*). 457

Apologétique. Petite Apologétique, ou les Fondements de la religion catholique (*le Dr Schmitt*). Trad. de l'allemand 535
Religion et critique, œuvre posthume (*l'abbé de Broglie*), recueillie par l'abbé *C. Piat* 323
L'Apologétique de l'abbé de Broglie (*l'abbé C. Piat*) 197
Les Origines, questions d'apologétique (*l'abbé J. Guibert*) 322
Divinité de l'Eglise. Conférences apologétiques (*l'abbé R. Planeix*) . . 209

Religion juive. Methodik des jüdischen Religionsunterrichtes (*Dr S. Maybaum*). 197

JURISPRUDENCE

Droit international. Principes de droit international privé et applications aux diverses matières du code civil (code Napoléon) (*Albéric Rolin*). T. I. Principes généraux; t. II et III. Applications. . 491
La Convention d'union internationale du 20 mars 1883 pour la protection de la propriété industrielle. Commentaire (*Eug. Pouillet* et *G. Plé*) 492

Droit public. The Theory of the divine right of Kings (*J. Neville Figgis*). 228
Le Pouvoir exécutif aux États-Unis (*Adolphe de Chambrun*). 2e éd. revue par *Pierre de Chambrun*. 488
Le Mandat impératif (*Pierre Dandurand*) 490
L'Etat comme organisation coercitive de la société politique (*Sigismond Balicki*). 490
Les Budgets français, étude analytique et pratique (*Pierre Bidoire* et *Armand Simon*). III. Budget de 1896 et projet de budget de 1897. . 491

Droit civil français et étranger. Cours de droit civil français (*Ch. Beudant*) publié par son fils *Robert Beudant*. Introduction. Explication du titre préliminaire. L'Etat et la Capacité des personnes, t. Ier. 482
Code civil annoté (*Ed. Fuzier-Herman*), continué par *Alcide Darras*, t. III, t. IV, 1re partie 483
Commentaire de la loi du 20 juin 1896 sur le consentement au mariage et sur l'acte respectueux (*A. Blanc du Collet*). 483
Le Métayage et les baux à colonage partiaire dans le département de l'Indre (*H. Ratouis de Limay*) 484
La Loi bretonne du 23 novembre 1896 (*Paul Henry*) 484
De la Capacité juridique des associations en droit civil français (*E. Didier Rousse*) 485
Code civil italien, trad., annoté et précédé d'une introd. par *Henri Prudhomme* 485

Lois civiles de Malte, trad., annotées et mises en concordance avec le code français, par *Clément Billiet* 486
Résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique. IV. Code civil du Vénézuéla. V. Lois civiles du Brésil (*Raoul de la Grasserie*) 486

Droit commercial et maritime. Traité de droit commercial (*Ch. Lyon-Caen* et *L. Renault*). T. VII. Des faillites, banqueroutes et liquidations judiciaires. I 486
Les Négociations de valeurs cotées effectuées par l'intermédiaire des coulissiers devant la jurisprudence (*A. Geouffre de Lapradelle* et *H. Lévy-Ullmann*) 487
Code de l'abordage (*Robert Fremont*) 487
Code de commerce allemand, trad. et annoté par *Paul Carpentier* . . 487
Delle società commerciali anonime (*A.-J. de Johannis*) 488

Histoire du droit. La Plaidoirie dans la langue française. Deuxième année, XVIIIe siècle (*Munier-Jolain*). 492
La Réforme judiciaire de 1789 à 1794, d'après Camille Desmoulins et la législation (*Félix Godart*) 493

Mélanges. Répertoire alphabétique de droit usuel, jurisprudence de douze années (*Ambroise Rendu* et *Paul Bénard*) 494
Traité théorique et pratique des expertises en matières civiles, administratives et commerciales. Manuel des experts (*Oscar Dejean*, 3e éd. revue par *C. Flamand* et *Edouard Peltier*) 494
Analyse sommaire des lois portées sur l'enregistrement dans les années 1889 à 1896 (*Gabriel Demante*). 494
Les Recensements chez les marchands en gros (*H. Ferrand*) 494
Les Droits et les devoirs des bailleurs, locataires, fermiers, métayers et domestiques (*J. Gaure*) 495
Notes à l'usage des étrangers plaidant en France (*Boyer de Bouillane*) . 71
Législation héraldique de la Belgique, 1595-1895; jurisprudence du Conseil héraldique, 1844-1895 (*Léon Arendt* et *Alfred de Ridder*) 51
Trial of Jorge de Almeida by the Inquisition in Mexico (*Dr Cyrus Adler*) 71
Memorias de un defensor (*Casto Barbasan Lagueruela*). T. I. . . . 260

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités et histoire. Cours de philosophie (*F. J.*) 495
Œuvres de *Platon*, trad. par *Victor Cousin*. 326
De Platonicis mythis (*L. Couturat*). 229
Mélanges de philosophie catholique. Le Cartésianisme, le rationalisme et la scolastique. T. II des Œuvres complètes de *Jean-Baptiste Aubry*. 260
La Philosophie de La Fontaine (*Louis Delaporte*) 358
System und Geschichte des Naturalismus (*Eduard Lœwenthal*) . . . 518

Mélanges. Les Gnomes de Sidi Abd er-Rahmân el-Medjdoub (*le comte Henry de Castries*) 165
Perles et diamants pour écrins (*le R. P. Bourgue*) 535

Logique. Vom Denken, Abrisz der Logik (*Carl Braig*) 424
De l'Erreur (*V. Brochard*) 496

Psychologie. Institutiones psychologicae secundum principia sancti Thomae Aquinatis. Pars I (*T. Pesch*) 230
La Nature humaine (*J. Gardair*) 325
Ame et cerveau. L'Ame existe-t-elle scientifiquement ? (*le Dr Oct. Sirot*). 293
Matière et Mémoire (*H. Bergson*) 497
Essai sur les fondements de la connaissance mystique (*E. Récéjac*). . 499
La Psychologie dans l'opéra français (*L. Dauriac*) 500

Métaphysique. Grundzüge der Metaphysik (*Dr F. Sachs*) 52
Ontologia; Metaphysica generalis (*C. Delmas*) 501
Vom Sein, Abrisz der Ontologie (*Carl Braig*) 424
L'Idée spiritualiste (*Roisel*) 502
La Cause première d'après les données expérimentales (*E. Ferrière*) . 503
La Croyance au surnaturel (*Mlle L. Anzoletti*), trad. par *Mme Vismara*. 131

Chrétien ou agnostique (*l'abbé Picard*) 70
Sans Dieu. La Raison répudie-t-elle la foi ? Que devient le monde sans Dieu ? (*l'abbé Crestey*) 422
L'Opposition universelle (*G. Tarde*) 504
Formation mécanique du système du monde (*R. du Ligondès*), avec un résumé de la nouvelle théorie par l'abbé *Th. Moreux* 536
El Ateismo, y la sintaxis y el positivismo (*Francisco Pindado*). . . . 357

Éducation. Le Bon Esprit au collège (*l'abbé Joseph Tissier*) 164

Sciences politiques et sociales. Staatslexikon 49
La Politique de saint Thomas d'Aquin (*E. Crahay*). 458
De l'Origine du pouvoir (*le P. Taparelli d'Azeglio*) 45
Politique et gouvernement (*Eugène Pierre*). 328
Annuaire de l'économie politique et de la statistique (*Maurice Block*). 49
Eléments d'économie politique (*Joseph Rambaud*) 133
Traité élémentaire d'économie politique (*Hervé-Bazin*). 33
Cours d'économie sociale (*le R. P. Ch. Antoine*). 33
Traité théorique et pratique d'économie politique (*Paul Leroy-Beaulieu*) 35
Notions populaires d'économie politique (*Marc Grimal*) 36
L'Economie de l'effort (*Yves Guyot*) 326
L'Enseignement social à Paris (*Dick May*) 37
El Concepto de organismo social (*V. Santamaria de Paredes* 231
El individuo y la Reforma social (*Eduardo Sanz y Escartin*) . . . 53, 425
Liguons-nous contre le socialisme (*Paul Berton*). 37
Les Causes et les remèdes du socialisme (*l'abbé Onclair*) 37
La Propriété devant le socialisme contemporain (*le R. P. Calmes*) . . 38
Revenu, salaire et capital, leur solidarité (*le duc de Noailles*). 39
Solidarité (*Léon Bourgeois*) 39
La Morale sociale (*Benoît Malon*) 40
Socialisme et science positive (*Enrico Ferri*). 41
Le Socialisme et la science sociale (*Gaston Richard*) 41
Conscience et volition sociales (*Novicow*) 42
La Population et le système social (*F. Nitti*) 42
Der Kapitalismus fin-de-siècle (*Rudolf Meyer*) 43
Etude sur la réforme économique et financière d'après les idées d'un socialiste chrétien (*H. Laporte de la Porte*). 359
L' Imposta progressiva in teoria e in pratica (*Tullio Martello*). . . . 44
L'Impôt démocratique sur le revenu (*Kergall*) 44
Les Impôts en France. Traité technique (*J. Caillaux, A. Touchard* et *G. Privat-Deschanel*) 134
Contre l'invasion (*J.-N. Jacques*) 45
La Synergie sociale (*Henri Mazel*) 46
Ketteler et la Question ouvrière (*E. de Girard*) 47
La Grève de Carmaux et la verrerie d'Albi (*Léon de Seilhac*) 48
Dix jours dans la haute Italie, crédit populaire, épargne, coopération (*Léon Say*) 48
La Statistica (*Tammeo*). 49
La Question du bimétallisme (*le marquis de Savignac*). 359
Les Transports par terre et par mer (*Paul Vibert*). 427
Les Chemins de fer aux Etats-Unis (*Louis Paul-Dubois*) 135

Zoologie. Biologie. Traité de zoologie (*Edm. Perrier*) 303
L'Idée et le fait en biologie (*le Dr Durand*) 295
Le Sommeil tiers de notre vie (*Mme de Manacéine*). Trad. du russe par *E. Jaubert*. 296
Théorie nouvelle de la vie (*Le Dantec*) 297
La Mort réelle et la mort apparente (*le Dr S. Scard*). 297
Der Tod durch Elektricität (*J. Kratter*) 298
Quelques observations sur les muscles peaussiers du crâne et de la face dans les races humaines. (*Th. Chudzinski*) 304
Recherches sur l'activité de la diastole ventriculaire (Ses causes, son mécanisme et application, etc.) (*le Dr L. Germe*) 307

Anthropologie. L'Homme devant les Alpes (*Charles Lenthéric*) . . 427
Stigmates anatomiques de la criminalité (*le Dr Dallemagne*) 291
Stigmates biologiques et sociologiques de la criminalité (le même) . . 291
Théories de la criminalité (le même) 291

Leçons de clinique médicale (*le Dr J. Grasset*), recueillies et publiées par *le Dr Vedel*. 3e série. 1er fasc. (Les Aphasies) 292
La Femme criminelle et la prostituée (*Lombroso* et *Ferrero*). Trad. de l'italien par *Louise Meille*. Revue par *M. Saint-Aubin* 293
L'Homme de génie (*C. Lombroso*). Trad. sur l'édit. ital. par *Colonna d'Istria* et *Calderini* 294
Émile Zola. Enquête médico-psychologique (*Edouard Toulouse*) . . . 295

Pathologie. Leçons de pathogénie appliquée (clinique médicale de l'Hôtel-Dieu (*A. Charrin*) 298
Pourquoi et comment on devient phtisique (contagion, prophylaxie et traitement de la tuberculose) (*le Dr Valentin Gilbert*) 305
Étude sur l'aspergillose chez les animaux et chez l'homme (*le Dr Rénon*) 306
L'Epilepsie (*le Dr J. Voisin*) 306
Des Inflammations chroniques du naso-pharynx (*le D. A. Deglaire*) . . 307
Le Diabète sucré, ses causes, ses effets (*le Dr Henri*) 307

Hygiène. Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique. T. VII et VIII 299
Du Service médical dans les travaux de construction (Une campagne en Macédoine) (*le Dr Barthe de Sandford*) 300
L'Hygiène de l'obèse (*A. Proust* et *A. Mathieu*) 300
La Vie à deux. Hygiène du mariage (*le Dr Surbled*). 301
Du Développement thoracique par la gymnastique respiratoire (*le Dr L. Caminade*). 301
L'Hygiène de la cuisine (*le Dr Laumonier*), suivi d'un appendice sur l'alimentation du soldat. 302
Manuel d'hygiène raisonné scientifiquement d'après la méthode Kneipp (*le Dr P. Joire*) 302
L'Hygiène des troupes européennes aux colonies et dans les expéditions coloniales (*le Dr Legrand*) 109

Thérapeutique. Traité complet de médecine pratique (à l'usage des gens du monde) (*le Dr H. Vigouroux*). 308
Nouvelles Conférences de *Mgr Séb. Kneipp*, sténographiées par *Louise Schweizer*, trad. par *M. D.* et *E. D.* 302
Traité d'hydrologie médicale (*les Drs Jardet, Nivière, Lavergne, Doit-Lambron, Heulz et Boursier*) 303
Manuel de la garde-malade à domicile (*l'abbé Grenet*) 307
L'Electricité. Théorie et application (*Rodary*) 308
Nouveau formulaire magistral (*Bouchardat* et *G. Bouchardat*) 309

Chirurgie. Chirurgie de la face (*le prof. Terrier* et *les Drs Guillemain* et *Malherbe*) 305

Médecine légale. Précis de médecine légale (*le Dr H. Coutagne*) . . 305

Sciences naturelles. Agriculture. Mon Histoire naturelle . . 13
Etudes agronomiques (*L. Grandeau*), 5e série (1889-1890), 6e série (1890-1891), 7e série (1892-1895) 518

Mathématiques. Cours de la Faculté des sciences de Paris. Leçons sur les applications géométriques de l'analyse (éléments de la théorie des courbes et des surfaces (*Louis Raffy*) 428

Astronomie, Météorologie. Annuaire pour l'an 1897, publié par le Bureau des longitudes 329
Annuaire de l'observatoire municipal de Montsouris pour l'année 1897 232

Art militaire. L'Armée et la guerre (*Jules Richard*). 105
Les Chefs de l'armée allemande (*P. de Pardiellan*). 107
Les Armes portatives actuelles, leurs propriétés, leur fabrication et leur emploi (*le général Pototsky*). 109
La Vie militaire en Russie (*P. de Pardiellan*). 110
Stratégie de combat. 2e partie (*le général Lewal*). 110
Fantaisies militaires (*Prince de Ligne*) 110
Préjugés militaires (*Prince de Ligne*) 110
La Guerre et la Paix, étude du roman du comte Tolstoï, au point de vue militaire (*le général Dragomiroff*) 111
Dictionnaire militaire. 7e livr. (Couverture-Désordres). 111
Nos grandes manœuvres. Destructions nécessaires 111
Pratique des examens militaires en Chine (*le P. Etienne Zi* (*Siu*) . . 112

Règlement sur les exercices de la cavalerie allemande du 16 septembre 1895. Trad. par *P. Silvestre* 114
Règlement de 1881 sur le service en campagne de l'armée russe, modifié le 1er janvier 1888, traduit du russe par *le capitaine G. Bardonnaut* 114
Manuel du fantassin 115
Manuel d'infanterie à l'usage des sous-officiers et des caporaux . . . 115
Questionnaire du manuel d'infanterie 115
Le Livre du gradé 115
Almanach-annuaire de l'armée française pour 1897. 115
Agenda de l'armée française en 1897 116
Aide-mémoire de l'officier de marine pour 1897 (*Durassier* et *Valentino*) 360
Le Monde en images. Le Marin français (*G. Bourgain*) 13
Annuaire de l'armée coloniale (4e année, 1897) (*Ned-Noll*) 262

Beaux-arts. Histoire populaire de la peinture. École italienne (*Arsène Alexandre*) 9
La Peinture en Europe. Venise (*G. Lafenestre* et *E. Richtenberger*). . 9
Le Musée national de Versailles, description du château et des collections (*Pierre de Nolhac* et *André Pératé*) 137

Art industriel. La Photographie à travers les corps opaques (*E.-N. Santini*) 262
La Photographie de l'invisible (*G.-N. Niewenglowski*). 262

Mélanges. Actualités scientifiques. Les Limites actuelles de notre science (*le marquis de Salisbury*). Trad. par *W. de Fonvielle*. . . . 358

LITTÉRATURE

Linguistique. Alt-Keltischer Sprachschatz (*Alfred Holder*). 8e livr. Galli-Hyssos. I. Livius. 263
Études grammaticales sur les langues celtiques (*H. d'Arbois de Jubainville* et *Emile Ernault*). T. II, en deux parties 332
Les Caractères de la langue latine (*F.-O. Weise*). Trad. de l'allemand par *F. Antoine* 429
Gallicismes et Germanismes. Grammaire allemande (*J. Dresch*). . . . 458
Werden und Wandern unserer Wörter (*Franz Harder*). 360

Folklore. Allerlei provenzalischer Volksglaube nach F. Mistral's « Mireiou » zusammengestellt von *Dr Albert Maass* 165

Poésie. Rimes viriles. t. IV. Noname. Nouveaux sonnets (*Jules Noirit*) . 116
Poèmes (nouvelle série). Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs (*Emile Verhaeren*) 118
Ames simples, poème (*Yves Berthou*). 120
Les Fontaines miraculeuses (le même) 120
Les Vauclusiennes, poésies, sensations diverses. Les Félibres et la langue française (*Marc Bonnefoy*) 121
L'Ame antique (*Marc Legrand*) 122
La Crise. Dix ans de la vie. Aimer. Les trois Mots. La Dernière Bombe (*Louis Fabulet*) 123
Comme on pleure à vingt ans (*Marguerite Comert*) 124
Fleurs fanées (*Henry Mercq*) 125
Grisailles et pastels (*la baronne de Baye*). 125
Mentis, poème (*Léon Hély*). 126
Le Vain Exode (*Jean Baslin*). 127
Les Berceuses, poésies (*Louis Lamy*) 127
Statuettes (*Eugène Martha*) 128
Cinquante Médaillons de l'histoire de France (*A. Fayet*). 128
Contes et boutades. Par rues et par vaux (*Charles Sallé*). 129
Les Fleurs de la poésie canadienne. 130
Philippe le Bel. La France mère de l'esprit et de la liberté de l'Europe par la destruction de l'empire universel papal (*J. Strada*) . . 130
Élégies de Tibulle (*Ph. Martinon*) 131
Morceaux choisis (*Victor Hugo*). Poésie 131
Der heilige Georg des *Reinbot von Durne*, herausgegeben von *Dr Ferdinand Vetter*. 332

Uhland. Poésies choisies, trad. par *André Pottier de Cyprey* 333
The Poetical Works of lord *Byron*. 360
The Poetical Works of *Robert Burns*, with notes, glossary, index of first lines and chronological list, edited by *J. Logie Robertson* 360
El Cuervo (*Edgar Allan Poe*). Trad. en vers par *J.-A. Pérez Bonalde* . 166
Da l'Anima (*Gino Trespioli*) 166

Théâtre. La Tarentule, saynète en vers (*Raymond de Montfort*) . . . 128
Les Chaussons de la duchesse Anne, opérette en un acte (*Ch. Le Roy-Villars*). 515
Cousin contre cousin, comédie en trois actes (*Jacques d'Ars*) 516
Le Petit Curieux (*Mme Eug. Roulleaux du Houx*) 516
L'Amateur de papillons (*Paul Baur*) 516
Un Tel (*Paul Baur*) 516
Evocation (*Jacques d'Ars*) 516
Le Serment de Tanguy (*Théodore Botrel*) 516
Le Toréador (*Tony d'Ulmès*) 516
Trois Canards, comédie bouffe en trois actes (*Marie J.*) 516
Je serai doctoresse, comédie en deux actes (*Amélie Amestoy*) 517
La Fête de Catherine II, opérette en deux actes (*Amélie Amestoy*). . . 516
Les Deux Sourdes, comédie en trois actes (*Jehan Greech*). 517
Un Moine artiste, saynète en un acte (*Charles Buet*) 517
L'Homme au capuchon rouge, drame en trois actes et cinq tableaux (*Charles Buet*) 517
Nos financiers, comédie en trois actes (*Paul Croiset*) 517
L'Archiduc Casimir, opérette bouffe en deux actes (*Ch. Le Roy-Villars*). 361
Chantepie, drame en trois actes, tiré de *la Femme blanche des marais*, de Paul Féval (*Paul Féval fils* et *Théodore Botrel*) 361
Les Parapluies, comédie en un acte (*G. de Wailly*) 362
Les Ambitions d'Eglantine, comédie en deux actes (*Ch. Le Roy-Villars*) 362
Le Fils de la veuve, récit de Bretagne (*Théodore Botrel*). 362
Scènes de la vie des jeunes filles. Le Bouquet blanc, comédie en un acte (*A. Beaumont*) 362
Un Bal de noce, monologue (*Paul Baur*). 363
Madame la doctoresse, monologue (*Paul Baur*) 363

Romans, contes et nouvelles. Contes tragiques et sentimentaux (*Armand Sylvestre*). 385
Friquets et Friquettes (*Paul Arène*) 386
Tout à la rigolade (*Jules Lévy*) 386
L'Autre (*Heimbourg*), trad. de l'allemand par *Mme Heinecke*. 386
La Marque des quatre (*A. Conan-Doyle*), trad. de l'anglais 387
Athénienne (*le comte Albert du Bois*). 387
L'Assaut (*Michel Noë*) 388
Angèle de Blindes (*Frédéric Plessis*) 388
Comme une rose (*Ernest Tissot*) 388
L'Esprit souffle où il veut (*Jean de la Brète*). 389
Grandeur et décadence d'une oasis (*Ch. Wallut*) 389
Les Révolutions d'autrefois (*Genevay*). 390
Le Dernier Laird (*Paul Féval fils*) 390
Scènes de la vie des Ardennes (*Etienne Hamélius*) 391
Amours de sable (*Mac Ramey*) 391
Crise de jeunesse (*Albert Sueur*) 392
Trouble d'âme (*Daniel Riche*). 392
Idylle nuptiale (*Mme Caro*) 392
Pour un (*Louis Enault*) 393
Là-haut (*Edouard Rod*) 394
Jean d'Agrève (*le vicomte E.-Melchior de Vogüé*) 394
L'Orme du Mail (*Anatole France*) 395
Les Petites Vattier (*Henri Maisonneuve*). 18
Contes irrévérencieux (*Armand Sylvestre*) 15
Légendes et contes de Provence (*Martrin-Donos*) 15
La Pariétaire (*Paul* et *Victor Margueritte*) 15
La Compagnie du Drapeau (*Michel Dolques*) 17
Rosière et moi (*Georges Beaume*) 20
Nique et Paul (*Jean Kervall*) 12
Fiançailles tragiques (*Ernest Daudet*). 18
La Tragédie de l'Homme (*Emmerich Madach*). 16
Justine, ma tante (*René de la Malenne*) 14

Insaisissable amour (*F. Marion Crawford*) 12
Le Secret d'une tombe (*Emile Richebourg*) 19
Eux et elle (*Gyp*) 16
Fille de Prince (*Pierre Sales*). 19
Innocencia (*Silvio Dinarte*), trad. du portugais par *Olivier du Chastel*. 20
La Jolie Dentellière (*Emile Richebourg*) 19
Premier Prix d'opéra (*Pierre Sales*) 19
L'Ange et la Sphinge (*Edouard Schuré*) 16
Pauline, ou la Liberté dans l'amour (*Louis Dumur*). 17
The Veil of Liberty (*Peronne*) 138
Italienische Erzählungen (*Isolde Kürz*) 166

Ouvrages pour la jeunesse. Aux jours d'épreuve (*Danielle d'Arthèz*) 506
Pour un peu d'or (*Marie Rabut*) 507
Pauvres gens (*A. de Poiseux*). 507
La Petite Chapelle (*A. de Poiseux*). 508
Le Médecin de belle-maman (*Roger Dombre*) 508
La Princesse (*Sophie Urbanowska*), trad. de *R. Candiani*. 508
Le Mystère de la rue Carême-Prenant (*A. Robida*) 509
En tous Pays (*la comtesse Olga*). 509
Le Mari d'Andrée (*A. Géline*). 509
Phénix et Fauvette (*A. Géline*) 510
Au milieu des loups (*Léon Noble*) 510
Mademoiselle Simplette (*la Comtesse de Beaurepaire de Louvagny*) . . 510
Au lendemain d'un divorce (*la même*) 511
En pleine forêt (*la marquise de Brunoy*). 511
Simple histoire d'un instituteur sous la troisième république (*Bernard Steller*) 511
Clairevallée (*Marguerite Levray*) 512
La Dame au voile blanc (*Mlle Gabrielle d'Ethampes*) 512
Le Testament de mon oncle (*la baronne Leclerc*) 513
La Rose de Beauregard (*J. Rosier*). 513
Un Héritage (*Jean de Monthéas*) 513
Jean de Nivelle (*Mme la vicomtesse de Pitray*, née *de Ségur*) 514
L'Enfant d'adoption (*F. de Nocé*) 514
Maître Beaujouan (*Marie de Harcoët*). 514
Les Kérouaz (*E. Meunier*) 514
La Fille du notaire (*lady Fullerton*), trad. de l'anglais (*J. de Clesles*) . 514
Pour la France (*Marie Stéphane*) 515
Eliane, ou la Fiancée du volontaire (*Marie Stéphane*) 515
Mon Cousin Guy (*Henri Ardel*) 21
Le Mariage de Clément (*Mary Floran*) 21
La Vocation de Béatrice (*Mme de Buxy*) 21
A travers la tourmente (*Jacques Naurouze*). 22
Moscou en flammes (*Grégoire Danilewsky*) 23
Un Ami du peuple (*Amédée Pigion*) 23
Pour le Bonheur (*Mme Stanislas Meunier*) 23
Acte de foi (*Eugène de la Queyssie*). 24
Hérédité (*le comte V. d'Adhémar*) 25
Le Coupable (*François Coppée*) 28
Idylle tragique (*Paul Bourget*) 30
Petit Ange (*Pierre Maël*) 20
Les Pupazzi noirs, ombres animées (*Lemercier de Neuville*). 13
Mademoiselle Edmonde (*Mme la comtesse L. de Courville*) 13
Les Petits de Presles (*Mme la comtesse L. de Courville*). 12
Sans joujoux (*Mme J. de Sobol*) 14
Le Petit Don Quichotte (*Mlle Henriette Daux*) 12
La Media docena. Cuentos y fabulas para niños (*conde de las Navas*) . 459
Die Mährchen Clemens Brentano's (*Cardauns*) 167

Épistoliers. Correspondance, 1815-1835 (*Victor Hugo*) 233
Une Correspondance inédite de *Prosper Mérimée* 335
Gœthes Briefwechsel mit Antonie Brentano, 1814-1825, herausgegeben von *Rudolf Jung* 537
Nuove lettere inedite del conte *Camillo di Cavour* 65

Mélanges de littérature. Récits extraits des poètes et prosateurs du moyen âge, mis en français moderne (*Gaston Paris*) 263

Pages choisies des auteurs contemporains (*E.* et *J. de Goncourt*) par *Gustave Toudouze* 459
Chi l'ha detto ? Tesoro di citazioni (*Giuseppe Fumagalli*). 460
Spicilège (*Marcel Schwob*) 519

Histoire et critique littéraires. Généralités. Manuel du rhétoricien. Notes pour la préparation rapide du baccalauréat. Première partie : Les trois Littératures classiques. Méthode nouvelle en cent leçons (*P. Béral*). 71
Das Wesen des Humors (*Dr Josef Müller*) 261
Etudes de littérature et d'art (*Gustave Larroumet*). 4e série 430
Essais critiques (*John Morley*), trad. de l'anglais par *Georges Art* . . 434
Les Malfaiteurs littéraires (*le P. Etienne Cornut*) 460
Libre (*Alfred Dumesnil*) 230

Littérature française. Studies on the Libeaus Desconus (*William Henry Schofield*) 55
Kleine Beiträge zur Würdigung Alfred de Mussets (*Dr Moritz Werner*) . 235
Fauteuils contemporains de l'Académie française. Etudes littéraires (*V. Jeanroy-Félix*). 432
Le Roman en France pendant le XIXe siècle (*Eugène Gilbert*) 431
Le Roman naturaliste (*Ferdinand Brunetière*). 520
Les Jeunes, études et portraits (*René Doumic*). 336

Littératures étrangères. Geschichte der deutschen Litteratur in der Gegenwart (*Eugen Wolf*) 139
W. Gœthe. Les Œuvres expliquées par la vie (*A. Mézières*). 337
Nouvelles Etudes anglaises (*James Darmesteter*) 522
Le Théâtre anglais. Hier, aujourd'hui, demain (*Auguste Filon*) . . . 58
La Topografia del romanzo I Promessi Sposi (*Giuseppe Bindoni*). . . 167
Córdoba contemporánea, Apuntes para la historia de la literatura (*Rodolfo Gil*). 237

HISTOIRE

Géographie. Généralités. Leçons de géographie physique (*A. de Lapparent*) 217
Cartes historiques (*le docteur Laroche*) 224
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin*), continué par *F. Schrader*. N° 34. Europe centrale, feuille N. E. ; n° 57. Afrique physique 223
Atti del secondo congresso geografico italiano, tenuto in Roma dal 22 al 27 settembre 1895 238

France. Carte de France (*Maxime Mabyre*) 224
L'Auvergne (*J. Ajalbert*) 8
Carnets de voyage. Notes sur la province, 1863-1865 (*H. Taine*). . . . 239
Les Alpes. Histoire et souvenirs (*Xavier Roux*) 219
Autour de la Méditerranée. Les Côtes latines. La France, de Port-Vendres à Vintimille (*Marius Bernard*) 10
Collection des guides-albums du touriste. Vingt jours sur les côtes de la Méditerranée. De Marseille à l'Espagne (*Constant de Tours*) . . . 11
Souvenirs de Corse (*Mme J. Beaulieu-Delbet*) 219

Europe. Une Tournée pastorale en Norvège (*Mgr Fallize*). 523
Recuerdos de España, obras selectas escritas en castellano (*Guillermo Bernard*) 363
Sensations de Dacie et d'Illyrie (*André Chamagne*) 219
Etudes sur la Grèce. Beaux-arts, les sites et la population (*Gabriel Thomas*) 241

Asie. A travers l'Orient (*l'abbé Pisani*) 256
Geographie des alten Palästina (*F. Buhl*) 196
Voyage aux Sept Eglises de l'Apocalypse (*l'abbé E. Le Camus*) 11
Voyage en Orient. XIXe pèlerinage populaire de pénitence (*l'abbé C. Polydore*) 220
Our Journey to Sinai. A visit to the Convent of St-Catarina (*R.-L. Bensly*) 196
Reise nach Innerarabien, Kurdistan und Armenien (*Eduard Nolde*). . 340

Dans les temples de l'Himalaya (*A. van der Naillen*), trad. de l'anglais par le *docteur Daniel* 17
Croquis chinois (*W. Meischké Smith*), trad. de *L.-Paul Delinotte* . . . 219
Silhouettes tonkinoises (*Louis Peytral*) 537

Afrique-Amérique. A travers l'Afrique centrale. Du Cap au lac Nyassa (*Edouard Foa*) 221
Paysages étrangers (*Conrad de Buisseret*) 222
Chez les sauvages de la Colombie britannique. Récits d'un missionnaire (*le R. P. Morice*) 222

Critique historique. Mélanges. Deux manières d'écrire l'histoire. Critique de Bossuet, d'Augustin Thierry et de Fustel de Coulanges (*d'Arbois de Jubainville*) 435
De opere historico Aegidii cardinalis Viterbiensis cui titulus praeest « Historia viginti saeculorum » (*Léon-G. Pélissier*) 246
Poussière du passé (notes et tableaux d'histoire (*Ernest Daudet*). . . 157

Histoire ancienne. Les Aryens au nord et au sud de l'Hindou-Kouch (*Ch. de Ujfalvy*) 304
Lectures historiques. Histoire grecque (*G. Glotz*). 461
La « Constitution d'Athènes » et l'Œuvre d'Aristote (*Médéric Dufour*) . 141
Histoire du droit privé de la république athénienne (*L. Beauchet*) . . 226
Il Culto privato di Roma antica. I. La Religione nella vita domestica. Iscrizioni e offerti votive (*Attilio de Marchi*) 524
L'Epopée byzantine à la fin du xe siècle (*Gustave Schlumberger*). . . 5
L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709) (*Ch. Diehl*) 242

Histoire générale. Les Grandes Époques de l'histoire économique jusqu'à la fin du xvie siècle (*Claudio Jannet*) 343
La France et le grand schisme d'Occident (*Noël Valois*). 146
Pages choisies de *Mignet*, publiées par *Georges Weill* 525
I Principali Trattati politici fra gli Stati europei dal 1648 al 1878, ordinati e summariamente esposti, con note e tavole illustrative, dal *dottore Isaia Lanzarini* 132
Geist und Stoff im Kriege (*C. v. B. K.*). 1re partie : Das achtzehnte Jahrhundert 112
La France et la Russie pendant le Directoire (*Georges Grosjean*) . . . 538
La Mission de M. de Gontaut-Biron à Berlin (*le duc de Broglie*) . . . 155
Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne, 1870-1872 (*le marquis de Gabriac*) 154

Histoire de l'Église et des ordres religieux. Papes et paysans (*Gabriel Ardant*) 538
L'Action sociale de l'Eglise (*A. Rastoul*). 538
L'Election papale (*Lucius Lector*) 526
Chronologie des Papes et des élections pontificales (*le même*). Extrait de l'ouvrage précédent 526
Cartulaire général de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (*J. Delaville-Le-Roulx*). T. I et II 528
Bienfaits des ordres religieux payés d'ingratitude (*l'abbé Arthur Bonnot*) 462
Œuvres complètes de Mgr *X. Barbier de Montault*. T. XI et XII. Hagiographie, 3e-4e parties 341
Physionomies des saints (*E. Hello*) 418
Les Amis des saints (*C. d'Héricault*) 419
Le Diable dans la vie des saints (*P. Verdun*) 419
Petites histoires. Traits de missions (*le P. M. Devès*) 420
Saint Augustin (*Hatzfeld*) 403
Sainte Clotilde (*G. Kurth*). 404
Histoire et culte de sainte Lucie, vierge et martyre de Syracuse (*l'abbé Martelly*) 403
Vie de sainte Clotilde, reine de France (*P. Brière*) 405
La Vie et les miracles de saint Vaast ou Gaston, catéchiste de Clovis et évêque d'Arras 405
Saint Lambert, évêque de Maëstricht (*le P. A. Largent*). 405
Vie de saint Antoine de Padoue (*A. de Valdespoir*) 406
Vie de saint Antoine de Padoue (*A. de Condé*). 406
Sainte Elisabeth d'Aragon, reine de Portugal, et son temps (*le comte de Moucheron*) 406

La Bienheureuse Philippe de Chantemilan (*l'abbé Reure*) 407
Une Fille de France, la bienheureuse Jehanne (*la comtesse de Flavigny*) 408
Le Bienheureux Bernardin Réalino (*R. Bouman*) 409
Esprit et vertus du vénérable Bénigne Joly, surnommé le Père des pauvres (*le P. Petitalot*) 409
La R. Mère Françoise de Bermond et l'établissement des ursulines en France 409
Notre-Dame du Laus et la vénérable sœur Benoîte 410
Le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, gloire et modèle du clergé (*l'abbé Cellier*) 411
Vie merveilleuse, intérieure et extérieure d'Anne-Catherine Emmerich (*le P. Th. Weyener*) (trad. de l'allemand) 411
Le Curé d'Ars. Vie de Jean-Baptiste Vianney (*l'abbé A. Monnin*) . . . 412
Monseigneur Pavy, sa vie, sa doctrine (*l'abbé M. Pagès*) 413
La Révérende Mère Fanny de l'Eucharistie (Mme Fanny Kestre), fondatrice des Dames de Sainte-Julienne dites Apostolines du Très Saint Sacrement. 413
Marie Brotel 413
Le Révérend Père Henri Chambellan, de la Compagnie de Jésus (*le P. Charruau*) 414
Le Cardinal Jean-Baptiste Pitra, évêque, bibliothécaire de la sainte Eglise (*A. Battandier*) 414
Monseigneur Puginier (*C. d'Allenjoye*) 415
Le Cardinal Lavigerie (*Mgr Baunard*) 415
Vie du R. P. Pierre-Michel Fessard, de la Compagnie de Jésus (*le P. P. X. Pouplard*) 417
Justin Chappotteau 417
Vie de Son Eminence le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse (*J. Lacointa*) 418
La Jeunesse de Léon XIII, d'après sa correspondance inédite. De Carpineto à Bénévent (1810-1838) (*Boyer d'Agen*) 59

Questions du jour. Le Paganisme au XIXe siècle (*l'abbé Quievreux*) 423
L'Eglise est l'Eglise, un mot sur le droit commun (*Mgr Isoard*) . . . 62
L'Eglise et la France moderne (*le R. P. Maumus*) 143
Œuvres complètes de *J. Michelet*. Le Prêtre. Les Jésuites 72
Diana Vaughan et ses répondants (*L. Nemours-Godré*) 263
Le Tsar à Paris en 1896 (*Henri Daragon* et *Ernest Dolis*) 537
Le Tsar et la Tsarine en France 10
Le Journal d'un évêque (*Yves Le Querdec*). 1re partie : Pendant le Concordat 251
La Vraie Rome, réplique à M. Zola (*J.-L. Monestès*). 142
Le Prochain Conclave (*le Sar Péladan*) 526

Histoire de France. La Chronique de Nantes (570 environ à 1049) publiée avec une introduction et des notes par *René Merlet*. . . . 449
Étude sur la vie et le règne de Louis VIII (1187-1226) (*Ch. Petit-Dutaillis*) 144
Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des chartes. I. Le Procès de Guichard, évêque de Troyes (1308-1313) (*Abel Rigault*) 319
Recherches dans les archives italiennes. Louis XII et Ludovic Sforza (8 avril 1498-23 juillet 1500) (*Léon-G. Pélissier*) 245
Louis XV et le Renversement des alliances. Préliminaires de la guerre de Sept ans (*Richard Waddington*) 436
Mémoires de *Mme de Chastenay* (1771-1815), publiés par *Alphonse Roserot*. T. Ier. L'Ancien régime, la Révolution 346
Recueil de documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789 (*Armand Brette*). T. II 247
Les Grandes Journées révolutionnaires, histoire anecdotique de la Convention nationale (21 septembre 1792-26 octobre 1795) (*Paul Gaulot*). 345
Lettres de Marie-Antoinette (*Max de la Rocheterie* et *le marquis de Beaucourt*). T. II 344
Bonaparte et Hoche en 1797 (*Albert Sorel*). 151
Mémoires de *Barras*, membre du Directoire (*Georges Duruy*). . . . 62
Registre des délibérations du Consulat provisoire, 20 brumaire-3 nivôse an VIII (11 novembre-24 décembre 1799), publié par *F.-A. Aulard*. 72

Souvenirs d'un historien de Napoléon. Mémorial de *G. de Norvins*, publié avec un avertissement et des notes par *L. de Lanzac de Laborie*. T. II, 1793-1802. 352
Mémoires du *baron d'Haussez*, dernier ministre de la marine sous la Restauration, publiés par son arrière-petite-fille, *la duchesse d'Almazan*. Introd. et notes par *le comte de Circourt* et *le comte de Puymaigre* 442
Œuvres posthumes du *général Trochu*. T. Ier : Le Siège de Paris. T. II : La Société, l'Etat, l'Armée 247

Histoire des mœurs. Les Élégances du second Empire (*Henri Bouchot*) 445

Histoire militaire et coloniale. Au drapeau (*Maurice Loir*) . 8
Notice historique sur les pharmaciens militaires 111
Notice historique sur le cadre du service de santé de l'armée. . . . 111
Histoire de l'armée de Condé pendant la Révolution française (1791-1801) (*René Bittard des Portes*) 347
Journal de marche du grenadier *Pils* (1804-1814), recueilli et annoté par *Raoul de Cisternes*. 531
Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande Armée, 1793-1895 (*le général Curély*) 100
L'Espionnage militaire sous Napoléon Ier. Ch. Schulmeister (*Paul Muller*). 102
Journal du *maréchal de Castellane*, 1804-1862. T. V (1852-1863) 529
Légion étrangère (*Roger de Beauvoir*). 11
La Guerre de 1870, simple récit (*le général Niox*) 104
La Guerre de 1870-1871 (*Arthur Chuquet*) 103
La Campagne de l'Est en 1870-1871. Metz, Villersexel (*Pierre Lehautcourt*) 102
Wissembourg, Frœschwiller, Châlons, Sedan, Châtillon, la Malmaison (*Y. K.*) 105
Les Armées du Nord et de Normandie. Relation anecdotique de la guerre de 1870-1871 (*Grenest*) 104
De Sousse à Gafsa. Lettres sur la campagne de Tunisie (1881-1884) (*Edouard Céalis*). 220
Histoire de la colonisation française (*Eugène Guérin*). La Nouvelle-France. T. I 152
Soldats et missionnaires au Congo de 1891 à 1894 (*F. Alexis M. G.*). . 223

Histoire locale. Histoire de l'Eglise collégiale et du chapitre de Saint-Pierre de Lille. T. I (*E. Hautcœur*). 252
Le Domaine des Potées (Ardennes), ou la Donation de Saint-Remy (*l'abbé L. Péchenart*) 314
Les Trésoriers de France de la généralité de Picardie ou d'Amiens (*le comte A. de Louvencourt*) 311
M. de Puységur et l'Eglise de Bourges pendant la Révolution (1789-1802) (*le vicomte de Brimont*) 439
Histoire de Dun-le-Roi, précédée d'une Notice sur le canton. T. II (*Paul Moreau*) 316
Notice monographique sur Éguzon (*L. Blanchard*) 317
Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVIe siècle (*C.-J. Beautemps-Beaupré*). 2e partie. Recherches sur les juridictions de l'Anjou et du Maine pendant la période féodale. T. III, fasc. 2. 311
Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé (Finistère), publié d'après l'original, par *Léon Maître* et *Paul de Berthou* 318
Fougeray, depuis le IXe siècle jusqu'à nos jours (*A. de Brehier*) . . . 316
Le Barreau du Parlement de Bretagne (1553-1790); les procureurs, les avocats (*Gustave Saulnier de la Pinelais*). 450
Un District breton pendant les guerres de l'Ouest et de la Chouannerie, 1793-1806 (*Th. Lemas*) 168
Le Diocèse de Nantes pendant la Révolution (*Alfred Lallié*). 348
Histoire de la Vendée militaire. T. IV et V (*J. Crétineau-Joly*). Nouvelle éd. (*le R. P. J.-Emmanuel Drochon*) 439
Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. XXIV. Registres de l'échevinage de Saint-Jean-d'Angély. T. I. 315
La Juridiction consulaire et la Bourse de commerce de la Rochelle (*Emile Garnault*) 319

Bibliothèque historique du Limousin. I. Les Sources de l'histoire du Limousin (Creuse, Haute-Vienne, Corrèze) (*Alfred Leroux*) 312
Société des Archives historiques du Limousin, 2e série. Archives modernes, fasc. V. Choix de documents relatifs au département de la Haute-Vienne, 1791-1839 (*Alfred Leroux*). 313
Notre-Dame de Biran, histoire seigneuriale et paroissiale (*l'abbé Cazauran*) 317
Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne, jusqu'au commencement du XIVe siècle (*Ch. Baudon de Mony*) 310
Fragments d'histoire. Postumus; la Révolte du Languedoc sous Louis XIII (*Maurice-Antonin Roger*) 320
Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant la Révolution (*le chanoine F. Saurel*). — Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant le Consulat et les premières années de l'Empire (*le chanoine F. Saurel*) 437
Les Jésuites et leurs œuvres à Avignon (1553-1768) (*le R. P. Marcel Chossat*). 322
Histoire de Génolhac, d'après les documents inédits (*l'abbé C. Nicolas*). 321

Histoire étrangère. L'Allemagne et la Russie. Origines de leurs rapports (*Edouard Simon*) 462
L'Allemagne, 1789-1810 (*E. Denis*) 349
Die Mainzer Klubisten der Jahre 1792 und 1793 (*K.-G. Bockenheimer*). 149
Englische Geschichte im achtzehnten Jahrhundert (*W. Michael*). . . . 153
L'Irlande au XIXe siècle. O'Connell, ses alliés, ses adversaires (*J. de la Faye*) 350
Les Expéditions anglaises en Afrique (*le lieutenant-colonel Septans*) . . 107
Repertorium diplomaticum regni danici mediaevalis (*Kr. Erslev, William Christensen, Anna Hude*). II Binds 1 hæfte (1351-1382) 156
La Dignità cavalleresca nel comune di Firenze (*Gaetano Salvèmini*) . . 539
Bonaparte et la république de Lucques (*Paul Marmottan*) 462
L'Unité italienne. Période de 1860-1861 (*G. Giacometti*) 452
Etude critique sur la guerre entre l'Italie et l'Abyssinie (*le général Luzeux*). 108
La Dalmatie, de 1797 à 1815 (*l'abbé Paul Pisani*). 255
La Pologne héroïque (*H. de Borny*) 463
Russes et Slaves. Etudes politiques et littéraires (*Louis Leger*). . . . 254
La Russie et le Saint-Siège. Etudes diplomatiques. T. II (*le P. Pierling*). 532
La Jeunesse d'un Tsar. Paul Ier et Catherine II (*Dimitri Kobeko*), tiré du russe par *Dimitri de Benckendorff* 351
La Russie économique et sociale à l'avènement de Sa Majesté Nicolas II (*le vicomte Combes de Lestrade*) 453
La Politique du Sultan (*Victor Bérard*). 454
Slavery and Servitude in the colony of North Carolina (*John Spencer Bassett*). 73
Representation in Virginia (*Julian A. C. Chandler*). 264
History of Taxation in Connecticut, 1636-1776 (*Frederick Robertson Jones*) 73
Colonial Origins of New England Senates (*F.-L. Riley*) 168
The Provisional Government of Maryland, 1774-1777 (*John Archer Silver*) 169
Constitutional History of Hawaii (*Henry E. Chambers*) 264

Biographie française. Anne de Russie, reine de France et comtesse de Valois au XIe siècle (*le vicomte de Caix de Saint-Aymour*). . 463
La Vraie Jeanne d'Arc. III. La Libératrice (*Jean-Baptiste-Joseph Ayroles*). 398
Jeanne d'Arc à la Chapelle-Saint-Denys (*J.-B.-J. Ayroles*) 400
Jeanne d'Arc modèle et patronne du patriotisme chrétien et français (*le T. R. P. Monsabré*) 490
Domremy et le Monument national de Jeanne d'Arc (*l'abbé V. Mourot*). 400
Un Compagnon de Jeanne d'Arc. Artur III, comte de Richemont, connétable de France, duc de Bretagne (*L. Trébuchet*) 401
Trois Educations princières au XVIIe siècle. Le grand Condé, son fils, le duc d'Enghien, son petit-fils, le duc de Bourbon, 1630-1684 (*le P. Henri Chérot*) 533
Jean-François Melon l'économiste (*A. Rebière*) 47
L'Abbé Prévost, histoire de sa vie et de ses œuvres (*Henry Harrisse*). 158
Madame Roland. A biographical study (*Ida M. Tarbell*) 256

Le Mariage de Mme Roland. Trois années de correspondance amoureuse. 1777-1780 (*A. Join-Lambert*) 257
Le Baron de Batz. Un Conspirateur royaliste sous la Terreur (*G. Lenôtre*) 159
Mémoires d'un père à ses enfants. Une Famille vendéenne pendant la grande guerre (1793-1795), (*Boutillier de Saint-André*), introd., notes, notices et pièces justificatives par l'abbé *Eugène Bossard* 441
Grands artilleurs, Drouot, Sénarmont, Eblé (*le capitaine Maurice Girod*, de l'Ain) 99
Les Grands Cavaliers du premier Empire (*le général Thoumas*) . . . 98
Mémoires des autres (*la comtesse Dash*). Souvenirs anecdotiques sur le premier Empire et les Cent-Jours. Souvenirs anecdotiques sur la Restauration 353
Mémoires du général Thiébault. Le Général Thiébault jugé par lui-même 101
Etudes balzaciennes. Un Roman d'amour (*le vicomte Spoelberch de Lovenjoul*) 257
Valentine de Lamartine (*Marie-Thérèse Ollivier*) 456
Jean-Louis-Ernest Meissonier, ses souvenirs, ses entretiens, précédés d'une étude sur sa vie et son œuvre (*O. Gréard*) 6
G. Courbet, sa vie, ses œuvres (*A. Estignard*) 161
Elie Sorin, souvenirs d'un ami (*Gabriel Rogeron*) 169
Fustel de Coulanges (*Paul Guiraud*) 354
Souvenirs de jeunesse (*Arsène Houssaye*) 265
Pasteur. Histoire d'un esprit (*E. Duclaux*) 290
Le Prétendant (*J. Guizou-Pagès*) 446

Biographie étrangère. La Vita di Maffeo Vegio, umanista Lodigiano (*dottor Mario Minoia*) 162
John Cabot, the Discoverer of North-America, and Sebastian, His Son (1496-1557), (*Henry Harrisse*) 64
Œuvres complètes de *J. Michelet*. Mémoires de Luther 169
Une Princesse romaine au XVIIe siècle; Marie Mancini Colonna (*Lucien Pérey*) 455
Eulogie Schneider (1793) (*E. Mühlenbeck*) 150
James Thomson, sa vie et ses œuvres (*Léon Morel*) 339
Giacomo Dina e l' opera sua nelle vicende del risorgimento italiano (*Luigi Chiala*). Vol. I : Dalla guerra del 1848 alla morte di Cavour . 259
Giacomo Zanella. Ricordi da *Fedele Lampertico* 66

Archéologie. De l'Usage des strigiles dans l'antiquité (*H. Coulon*). . 539
Carnet de voyage d'un antiquaire poitevin (*J. Berthelé*) 264

Imprimerie. Bibliographie. Les Débuts de l'imprimerie à Montpellier (*Emile Bonnet*) 534
Catalogue des manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale, sous les nos 1 à 725 de la Collection de Lorraine (*Paul Marichal*) 312
Notice sur le n° 16,089 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale (*B. Hauréau*) 52
I Codici francesi della R. Biblioteca nazionale di S. Marco in Venezia (*Domenico Ciampoli*) 163
Archives de la ville de Montpellier. Inventaires et documents. T. I, 1er fasc. Notice sur les anciens inventaires des archives municipales de Montpellier (*Ferdinand Castets* et *Jos. Berthelé*) 314
Bibliography and Index of North American Geology, Paleontology, Petrology, and Mineralogy for 1892-1893 and 1894 (*Fred. Boughton Weeks*) 356
Geologisk litteratur vedkommende Norge 1890-1895 (*Dr Hans Reusch*) . 357
Bibliotheca geographica Germaniae (*Paul Emil Richter*) 67

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Adeline, née des Chesnes (Mme Raoul). 206
Adhémar (comte V. d'). 25
Adler (Dr Cyrus). 71
Agen (Boyer d') 59
Ajalbert (J.) 8
Alexandre (Arsène). 9
Alexis M. G. (F.). 223
Allenjoye (C. d'). 415
Amestoy (Amélie). 516, 517
Antoine (le R. P. Ch.) 33
Antoine (F.) 429
Anzoletti (Mlle L.) 131
Arbois de Jubainville (H. d'). 332, 435
Ardant (Gabriel). 538
Ardel (Henri). 21
Arène (Paul) 386
Arendt (Léon) 51
Ars (Jacques d') 516
Art (Georges). 434
Arthez (Danielle d') 506
Aubry (Jean-Baptiste) 260
Aulard (F.-A.). 72
Ayroles (Jean-Baptiste-Jos.). 398, 400
Azeglio (le P. Taparelli d') . . . 45
Balicki (Sigismond). 490
Barbasán Lagueruela (Casto) . . 260
Barbier de Montault (Mgr X.) . . 341
Bardonnaut (le capitaine G.). . . 114
Barras 62
Barthe de Sandford (le Dr) . . . 300
Baslin (Jean) 127
Bassett (John Spencer) 73
Battandier (A.) 414
Baudon de Mony (Ch.) 310
Baunard (Mgr) 415
Baur (Paul) 363, 516
Baye (baronne de) 125
Bazin (R.) . . . . . .
Beauchet (L.). 226
Beaucourt (marquis de) 344
Beaulieu-Delbet (Mme J.). . . . 219
Beaume (Georges). 20
Beaumont (A.). 362
Beaurepaire de Louvagny (comtesse de). 510, 511
Beautemps-Beaupré (C.-J.). . . . 311
Beauvoir (Roger de) 11
Bénard (Paul). 494
Benckendorff (Dimitri de) . . . 351
Bensly (R.-L.). 196
Béral (P.) 71
Bérard (Victor) 454
Bergson (H.) 497
Bernard (Guillermo) 363
Bernard (Marius) 10
Berthelé (J.) 264, 314
Berthou (Yves) 120
Berthou (Paul de) 318
Berton (Paul). 37
Beudant (Ch.). 482
Beudant (Robert). 482
Bidoire (Pierre) 491
Billiet (Clément) 486
Bindoni (Giuseppe) 167
Bittard des Portes (René) . . . 347
Blanc du Collet (A.) 483
Blanchard (L.) 317
Block (Maurice) 49
Bockenbeimer (K.-G.) 149
Bois (comte Albert du) 387
Bollène (le R. P. Marie-Joseph de). 215
Bolo (l'abbé Henry). . . . 212, 216
Bonalde (J.-A. Pérez) 166
Bonnefoy (Marc). 121
Bonnet (Émile) 534
Bonnot (l'abbé Arthur) 462
Bonus (Alberto) 195
Borny (H. de). 463
Bossard (l'abbé Eugène) 441
Botrel (Théodore) . . . 361, 362, 516
Bouchardat (G.) 309
Bouchot (Henri) 445
Bouillane (Boyer de) 71
Bouman (R.) 409
Bourgain (G.) 13
Bourgeois (Léon). 39
Bourget (Paul) 30
Bourgue (le R. P.) 535
Boursier (le Dr) 303
Boutillier de Saint-André . . . 441
Boyer d'Agen 59
Boyer de Bouillane. 71
Braig (Carl) 424
Brehier (A. de) 316
Brette (Armand). 247
Brière (P.). 405
Brimont (vicomte de) 439
Brochard (V.). 496
Broglie (l'abbé de) 323
Broglie (duc de). 155
Brunetière (Ferdinand) 520
Brunoy (marquise de). 511
Buet (Charles). 517
Buhl (F.) 196
Buisseret (Conrad de) 222

Buisson (J.-C. du) 202
Burgon (J.-W.) 194
Burns (Robert) 360
Buxy (Mme de). 21
Byron (lord) 360
Cadène (Félix). 69
Caillaux (J.) 134
Caix de Saint-Aymour (vicomte de) 463
Calderini 294
Calmes (le R. P.). 38
Caminade (le Dr L.) 301
Candiani (R.) 508
Cardauns 167
Caro (Mme) 392
Carpentier (Paul) 487
Castellane (maréchal de). . . . 529
Castets (Ferdinand) 314
Castries (comte Henry de) . . . 165
Cavour (conte Camillo di) . . . 65
Cazauran (l'abbé) 317
Céalis (Edouard) 220
Cellier (l'abbé) 411
Chamagne (André) 219
Chambers (Henry E.) 264
Chambrun (Adolphe de) 488
Chambrun (Pierre de) 488
Chaminade (l'abbé Eug.) 217
Chandler (Julian-A.-C.) 264
Charmoy (le P. Aug.) 215
Charrin (A.) 298
Charruau (le P.) 414
Chastel (Olivier du) 20
Chastenay (Mme de) 346
Chérot (le R. P. Henri) 533
Chiala (Luigi). 259
Chossat (le R. P. Marcel). . . . 322
Christensen (William). 156
Chudzinski (Th.) 304
Chuquet (Arthur) 103
Ciampoli (Domenico) 163
Circourt (comte de) 442
Cisternes (Raoul de) 531
Clesles (J. de). 514
Collet (A. Blanc de) 483
Colonna d'Istria 294
Combes de Lestrade (vicomte) . . 453
Comert (Marguerite) 124
Conan-Doyle (A.). 387
Condé (A. de) 406
Constant de Tours 11
Coppée (François) 28
Cornely (R.) 204
Cornut (le P. Étienne). 460
Coulon (H.) 539
Courville (comtesse L. de) . .12, 13
Cousin (Victor) 326
Coutagne (le Dr H.) 305
Couturat (L.) 229
Crahay (E.) 458
Crawford (F. Marion). 12
Crestey (l'abbé) 422
Crétineau-Joly (J.) 439
Croiset (Paul). 517
Curély (le général) 99
Cyprey (André Pottier de) . . . 333
Dallemagne (le Dr) 291
Dandurand (Pierre) 490
Daniel (le Dr). 17
Danilewsky (Grégoire). 23
Daragon (Henri) 537
Darmesteter (James) 522
Darras (Alcide) 483
Dash (comtesse) 353
Daudet (Ernest) 18, 157
Dauriac (L.) 500
Daux (Mlle Henriette) 12
Décrouïlle (l'abbé R.). 214
Deglaire (le Dr A.) 307
Dejean (Oscar) 494
Delaporte (Louis) 358
Delaville-Le-Roulx (J.) 528
Delinotte (L.-Paul). 219
Delmas (C.). 501
Demante (Gabriel) 494
Denis (E.) 349
Devès (le P. M.) 420
Didon (le R. P.) 209
Diehl (Ch.). 242
Diertins (Ignatius) 324
Dieulafoy (Marcel) 199
Dinarte (Silvio) 20
Doit-Lambron (le Dr) 303
Dolis (Henri) 537
Dolques (Michel). 17
Dombre (Roger) 508
Doumic (René). 336
Dragomiroff (le général) 111
Dresch (J.). 458
Drochon (le R. P. J.-Emmanuel) . 439
Duclaux (E.) 290
Dufour (Médéric). 141
Dumesnil (Alfred). 230
Dumur (Louis). 17
Durand (le Dr). 295
Durassier 360
Durne (Reinbot von). 332
Duruy (Georges) 62
Enault (Louis) 393
Ernault (Emile) 332
Erslev (Kr.) 156
Escartin (Eduardo Sanz y) . .53, 425
Estignard (Alexandre). 161
Ethampes (Gabrielle d'). 512
Fabulet (Louis) 124
Fallize (Mgr) 523
Fayet (A.) 128
Ferrand (H.) 494
Ferrero 293
Ferri (Enrico). 41
Ferrière (E.) 503
Féval fils (Paul) 361, 390
Figgis (J. Neville) 228
Filon (Auguste) 58
Flamand (C.) 494
Flavigny (comtesse de) 408
Floran (Mary). 21
Foa (Edouard) 221
Fonvielle (W. de) 358
France (Anatole). 395
Franck (Adolphe) 197
François de Sales (saint). . . . 208
Fremont (Robert) 487
Fritsch (l'abbé Ad.). 212
Fullerton (lady) 514
Fumagalli (Giuseppe) 460
Fuzier-Herman (Ed.) 483

Gabriac (le marquis de) 154
Gardair (J.) 325
Garnault (Émile) 319
Gaulot (Paul) 345
Gaure (J.) 495
Géline (A.) 509, 510
Genevay 390
Geouffre de Lapradelle (A.) . . 487
Germé (le Dr L.) 307
Giacometti (G.) 452
Gil (Rodolfo) 237
Gilbert (Eugène) 431
Gilbert (le Dr Valentin) 305
Girard (E. de) 47
Girod (de l'Ain) (le Cte Maurice) . 99
Glotz (G.) 461
Gobat (l'abbé) 210
Godart (Félix) 493
Gœthe (W.) 337
Goetz (K.-G.) 205
Golizia (P. Bernardino) 193
Goncourt (E. de) 459
Goncourt (J. de) 459
Grandeau (L.) 518
Grasset (Dr J.) 292
Gréard (O.) 6
Greech (Jehan) 517
Grenest 104
Grenet (l'abbé) 307
Grimal (Marc) 36
Grosjean (Georges) 538
Guérin (Eugène) 152
Guibert (l'abbé J.) 322
Guillemain (le Dr) 305
Guillermin (l'abbé J.) 210
Guiraud (Paul) 354
Guixou-Pagès (J.) 446
Guyot (Yves) 326
Gyp 16
Hamélius (Étienne) 391
Harcoët (Marie de) 514
Harder (Franz) 360
Harrisse (Henry) 64, 158
Hatzfeld 403
Hauréau (B.) 52
Haussez (baron d') 442
Hautcœur (E.) 252
Heimbourg 386
Heinecke (Mme) 386
Hello (E.) 418
Hély (Léon) 126
Henri (le Dr) 307
Henry (Paul) 484
Héricault (C. d') 419
Hervé-Bazin 33
Heulz (le Dr) 303
Holder (Alfred) 263
Hoonacker (A. van) 200
Houssaye (Arsène) 265
Houx (Mme Eug. Roulleaux du) . . 516
Hude (Anna) 156
Hugo (Victor) 131, 233
Hulst (Mgr d') 225
Isoard (Mgr) 62
Istria (Colonna d') 294
Jacques (J.-N.) 45
Jannet (Claudio) 343
Jardet (le Dr) 303
Jaubert (E.) 296
Jeanroy-Félix (V.) 432
Johannis (A.-J. de) 488
Join-Lambert (A.) 257
Joire (le Dr P.) 302
Jones (Frederick Robertson) . . . 73
Jubainville (H. d'Arbois de) . 332, 435
Jung (Rudolf) 537
Kergall 44
Kervall (Jean) 12
Kneipp (Mgr Séb.) 302
Knoll (Simon) 210
Kratter (J.) 298
Kurth (G.) 403
Kürz (Isolde) 166
Labórie (L. de Lanzac de) 352
La Brète (Jean de) 389
Lacointa (J.) 418
La Faye (J. de) 350
Lafenestre (G.) 9
La Grasserie (Raoul de) 486
Lagueruela (Casto Barbasán) . . 260
Lallié (Alfred) 348
La Malenne (René de) 14
Lampertico (Fedele) 66
Lamy (Louis) 127
Lanzac de Laborie (L.) 352
Lanzarini (Dr Isaia) 132
La Pinelais (Gustave Saulnier de) . 450
Lapparent (A. de) 217
Laporte de la Porte (H.) 359
Lapradelle (A. Geouffre de) . . 487
La Queyssie (Eugène de) 24
Largent (le P. A.) 405
Laroche (le Dr) 223
La Rocheterie (Max. de) 344
Larroumet (Gustave) 430
Las Navas (conde de) 459
Laumonier (le Dr) 302
Lavergne (le Dr) 303
Le Camus (l'abbé E.) 11
Leclerc (la baronne) 513
Lector (Lucius) 526
Le Dantec 297
Leger (Louis) 254
Legrand (le Dr) 109
Legrand (Marc) 122
Lehautcourt (Pierre) 102
Lemas (Th.) 168
Lemercier de Neuville 13
Lenôtre (G.) 159
Lenthéric (Charles) 427
Le Querdec (Yves) 251
Leroux (Alfred) 312, 313
Leroy-Beaulieu (Paul) 35
Le Roy-Villars . . . 361, 362, 515
Lestrades (le vicomte Combes de) . 453
Levray (Marguerite) 512
Lévy (Jules) 386
Lévy-Ullmann (H.) 487
Lewal (le général) 110
Ligne (prince de) 110
Ligondès (R. du) 536
Limay (H. Ratouis de) 484
Loewenthal (Eduard) 518
Loir (Maurice) 8
Lombroso (C.) 293, 294
Loth (Julien) 214

Louvagny (comtesse de Beaurepaire de) 510, 511
Louvencourt (le comte A. de) . . 311
Lovenjoul (le Vte Spoelberch de). 257
Luther 169
Luzeux (le général) 109
Lyon-Caen (Ch.) 486
Maass (Dr Albert) 165
Mabyre (Maxime). 224
Mac Ramey. 391
Madach (Emmerich) 16
Maël (Pierre) 20
Maisonneuve (Henri) 18
Maître (Léon) 318
Malherbe (le Dr). 305
Malon (Benoit) 40
Manacéine (Mme de) 296
Marchi (Attilio de) 524
Margueritte (Paul) 15
Margueritte (Victor) 15
Marichal (Paul) 312
Marie-Antoinette. 344
Marie-Claire (la R. Mère) . . . 213
Marie-Joseph de Bollène (le P.) . 215
Marmottan (Paul) 462
Martello (Tullio) 44
Martelly (l'abbé) 403
Martha (Eugène). 128
Martinon (Th.) 131
Martrin-Donos 15
Mathieu (A.) 300
Maumus (le R. P.) 143
May (Dick) 37
Maybaum (Dr S.) 197
Mazel (Henri) 46
Mercq (Henry) 125
Meille (Louise) 293
Mérimée (Prosper) 335
Merlet (René) 449
Meunier (E.) 514
Meunier (Stanislas) 23
Meyer (Rudolf) 43
Mézières (A.) 337
Michael (W.) 153
Michelet (J.) 72, 169
Mignet 525
Miller (Ed.) 194
Minoia (Dr Mario) 162
Monestès (J.-L.) 142
Monnin (l'abbé A.) 412
Monsabré (le T. R. P.). 400
Montault (Mgr X. Barbier de) . . 341
Montfort (Raymond de) 128
Montréas (Jean de). 513
Mony (Ch. Baudon de) 310
Moreau (Paul). 316
Morel (Léon) 339
Moreux (l'abbé Th.) 536
Morice (le R. P.) 222
Morley (John) 434
Moucheron (le comte de) 406
Mourot (l'abbé V.) 400
Moussard (l'abbé) 213
Muller (Dr Josef) 261
Muller (Paul). 102
Munier-Jolain 492
Naillen (A. van der). 17
Naurouze (Jacques). 22
Ned-Noll 262
Nemours-Godré (L.). 263
Neuville (Lemercier de) 13
Nicolas (C.) 321
Niewenglowski (G.-N.). 262
Niox (le général) 104
Nitti (F.) 42
Nivière (le Dr). 303
Noailles (le duc de). 39
Noble (Léon) 510
Nocé (F. de) 514
Noë (Michel) 388
Noirit (Jules) 116
Nolde (Eduard) 340
Nolhac (Pierre de) 137
Norvins (G. de) 352
Novicow. 42
Olga (comtesse) 509
Ollivier (Marie-Thérèse) 456
Onclair (l'abbé) 37
Pagès (l'abbé M.). 413
Pardiellan (P. de) 107, 110
Paredes (V. Santamaria de) . . . 231
Paris (Gaston) 263
Paul-Dubois (Louis). 135
Péchenart (l'abbé L.) 314
Péladan (le Sar) 526
Pélissier (Léon-G.) 245, 246
Pelt (l'abbé J.-B.) 198
Peltier (Edouard) 494
Pératé (André) 137
Perdrau (l'abbé) 201
Pérey (Lucien) 455
Peronne. 138
Perrier (Edm.) 303
Pesch (T.) 230
Petitalot (le P.) 409
Petit-Dutaillis (Ch.) 144
Peytral (Louis) 537
Piat (l'abbé C.) 197, 323
Picard (l'abbé) 70
Pierling (le R. P.) 532
Pierre (Eugène). 328
Pigion (Amédée) 23
Pils (le grenadier) 531
Pindado (Francisco). 357
Piny (le P. A.). 215
Pioger (l'abbé L.-M.) 216
Pisani (l'abbé Paul). 255, 256
Pithay, née de Ségur (Vtesse de) . 514
Planeix (l'abbé) 209
Plat (l'abbé) 210
Platon 326
Plé (G.) 492
Plessis (Frédéric) 388
Poë (Edgar Allan) 166
Poiseux (A. de) 507, 508
Polydore (l'abbé C.) 220
Portes (René Bitard des). . . . 347
Pototsky (le général) 109
Pottier de Cyprey (André) . . . 333
Pouillet (Eug.) 492
Pouplard (le P. P.-X.) 417
Privat-Deschanel (G.) 134
Proust (A.). 300
Prudhomme (Henri) 485
Puymaigre (comte de) 442
Quievreux (l'abbé) 423

Rabut (Marie) 507
Raffy (Louis) 428
Rambaud (Joseph) 133
Rastoul (A.) 538
Ratouis de Limay (H.) 484
Rebière (A.) 47
Récéjac (E.) 499
Reinbot von Durne 332
Renault (L.) 486
Rendu (Ambroise) 494
Rénon (le Dr) 306
Reure (l'abbé) 407
Reusch (Dr Hans) 357
Richard (Gaston) 41
Richard (Jules) 105
Riche (Daniel) 392
Richebourg (Émile) 19
Richtenberger (E.) 9
Richter (Paul-Émil) 67
Ridder (Alfred de) 51
Rigault (Abel) 319
Riley (F.-L.) 168
Robertson (J.-Logie) 360
Robida (A.) 509
Rod (Edouard) 394
Rodary 308
Roger (Maurice-Antonin) 320
Rogeron (Gabriel) 169
Roisel 502
Roland (Mme) 256, 257
Rolin (Albéric) 491
Roserot (Alphonse) 346
Rosier (J.) 513
Roulleaux du Houx (Mme Eug.) . . 516
Rousse (E.-Didier) 485
Roux (Xavier) 219
Sabatier (A.) 203
Sachs (Dr F.) 52
Saint-André (Boutillier de) . . . 441
Saint-Aubin 293
Saint-Aymour (vicomte de Caix de) 463
Saint-Martin (Vivien de) 223
Sales (Pierre) 19
Sallé (Charles) 129
Salisbury (le marquis de) . . . 358
Salvèmini (Gaetano) 539
Sandford (le Dr Barthe de) . . . 300
Santamaria de Paredes (V.) . . . 231
Santini (E.-N.) 262
Sanz y Escartin (Eduardo) . .53, 425
Saulnier de la Pinelais (Gustave) . 450
Saurel (le chanoine F.) 437
Savignac (le marquis de) 359
Say (Léon) 48
Scard (le Dr S.) 297
Schlumberger (Gustave) 5
Schmitt (Dr) 535
Schofield (William Henry) . . . 55
Schrader (F.) 223
Schuré (Édouard) 16
Schweizer (Louise) 302
Schwob (Marcel) 519
Seebôck (Philibert) 202
Seilhac (Léon de) 48
Septans (lieutenant-colonel) . . . 107
Silver (John Archer) 169
Silvestre (Armand) 15
Silvestre (P.) 114
Simon (Armand) 491
Simon (Edouard) 462
Sirot (le Dr Oct.) 293
Siu (le P. Étienne Zi) 112
Smith (W. Meischke) 219
Sobol (Mme J. de) 14
Sorel (Albert) 151
Spoelberch de Lovenjoul (le Vte) . 257
Steller (Bernard) 511
Stéphane (Marie) 511, 515
Strada (J.) 130
Sueur (Albert) 392
Surbled (le Dr) 301
Sylvestre (Armand) 385
Taine (H.) 239
Tammeo 49
Tanquerey (P.) 421
Taparelli d'Azeglio (le P.) . . . 45
Tarbell (Ida-M.) 256
Tarde (G.) 504
Tepe (G.-B.) 50
Terrier (le prof.) 305
Thomas (Gabriel) 241
Thoumas (le général) 98
Tibulle 131
Tissier (l'abbé Joseph) 164
Tissot (Ernest) 388
Touchard (A.) 134
Toudouze (Gustave) 459
Toulouse (Edouard) 295
Tours (Constant de) 11
Trébuchet (L.) 401
Trespioli (Gino) 166
Trochu (le général) 247
Uhland 333
Ujfalvy (Ch. de) 304
Ulmès (Tony d') 516
Urbanowska (Sophie) 508
Valdespoir (A. de) 406
Valentino 360
Valois (Noël) 146
Vandepitte (l'abbé) 211
Vedel (le Dr) 292
Velghe (le R. P.) 70
Verdun (P.) 419
Verhaeren (Émile) 118
Vetter (Ferdinand) 332
Vibert (Paul) 427
Vigouroux (le Dr H.) 308
Vilarrosa (Eduardo Maria) . . . 457
Villard (le R. P.) 211
Vismara (Mme) 131
Vivien de Saint-Martin 223
Vogüé (vicomte E.-Melchior de) . 394
Voisin (le Dr J.) 306
Waddington (Richard) 436
Wailly (G. de) 362
Wallut (Ch.) 389
Weill (Georges) 525
Weise (F.-O.) 429
Weks (Fred. Broughton) 356
Werner (Dr Moritz) 235
Weyener (le P. Th.) 411
Wolf (Eugen) 139
Zi (le P. Etienne Siu) 112